



**HAL**  
open science

# La "Bibliothèque" d'Apollodore et les mythographes anciens

Antoine Contensou

► **To cite this version:**

Antoine Contensou. La "Bibliothèque" d'Apollodore et les mythographes anciens. Etudes classiques. Ecole normale supérieure de Lyon; Université de Lyon, 2014. Français. NNT: . tel-01588820

**HAL Id: tel-01588820**

**<https://hal.science/tel-01588820>**

Submitted on 17 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# THÈSE

en vue de l'obtention du grade de

**Docteur de l'Université de Lyon, délivré par École Normale Supérieure de  
Lyon**

**Discipline : Etudes grecques et néo-helléniques**

**Laboratoire Histoire et Sources des Mondes Antiques (HiSoMA ; UMR  
5189)**

**École Doctorale 483 Sciences Sociales**

présentée et soutenue publiquement le 22 mars 2014

par M. Antoine CONTENTSOU

---

*La Bibliothèque d'Apollodore et les mythographes anciens.*

---

**Directeur de thèse : M. Christophe CUSSET**

*Après l'avis de : M. Laurent GOURMELEN*

*M. Charalampos ORFANOS*

*Devant la commission d'examen formée de :*

*M. Jean-Claude CARRIÈRE, Université de Toulouse 2 – Le Mirail, Président.*

*M. Christophe CUSSET, Ecole Normale Supérieure de Lyon, Directeur.*

*M. Laurent GOURMELEN, Université d'Angers, Rapporteur.*

*M. Charalampos ORFANOS, Université Charles de Gaulle – Lille 3, Rapporteur.*

## La *Bibliothèque* d'Apollodore et les mythographes anciens

La *Bibliothèque* d'Apollodore, probablement composée au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., vise à rassembler les légendes et les mythes grecs en un système cohérent organisé selon un plan généalogique. Son auteur fonde son travail sur les écrits qui faisaient autorité en la matière, en particulier ceux des grands mythographes en prose du V<sup>e</sup> s., parmi lesquels Phérécyde et Acousilaos sont les plus souvent nommés par Apollodore. Ce travail se propose d'analyser les rapports entre ces deux mythographes anciens et la *Bibliothèque*. Il examine chaque mention de leur nom dans cet ouvrage, et confronte tous leurs fragments au texte de la *Bibliothèque*, afin de comprendre pourquoi Apollodore choisit de les nommer ou, au contraire, de ne pas le faire ; pourquoi il les suit ou pourquoi il s'en écarte ; quelle place ils occupent réellement dans son traité. Plus largement, ce travail présente une réflexion sur les liens génériques entre la *Bibliothèque* et les mythographes anciens, en examinant en particulier la question de leur écriture, afin de comprendre comment Apollodore se situe par rapport aux premiers traités mythographiques grecs.

### Apollodorus' *Library* and the ancient Greek mythographers

Apollodorus' *Library*, probably written during the 2<sup>nd</sup> or 3<sup>rd</sup> century A. D., aims at gathering Greek legends and myths in a coherent system based upon a genealogical structure. Its author bases his work on the most authoritative sources, including prestigious 5<sup>th</sup>-century mythographers as Pherecydes and Acusilaus, whose names are the most mentioned ones in Apollodorus' treatise, along with Hesiod's. This work analyses the links between those two ancient mythographers and the *Library*. It takes a close look at every mention of their name, and compares all their fragments to Apollodorus' text, in order to understand how and why he cites them or not ; why he draws on them or chooses other sources ; what is their real influence on his treatise. This study also offers a reflection about the links between the *Library* and the ancient mythographical tradition as a genre, mainly on the basis of their respective style.

#### Mots-clés :

Apollodore d'Athènes (auteur prétendu ; 01..?-02..?). Bibliothèque  
Phérécyde d'Athènes (04..-04.. av. J.-C.).  
Acousilaos d'Argos  
Généalogies  
Généalogie -- Dans la littérature  
Mythologie grecque  
Mythographie  
Citation -- Antiquité  
Littérature grecque -- Citation  
Prose grecque  
Ionien (dialecte)

#### Keywords :

Apollodorus Atheniensis (auteur prétendu ; 01..?-02..?). Bibliotheca  
Pherecydes Atheniensis (04..-04.. av. J.-C.).  
Acusilaus Argeus  
Historiae  
Genealogy -- In literature  
Mythology, Greek  
Mythography  
Quotation -- To 500  
Greek literature -- Quotation  
Greek prose  
Ionic Greek dialect

HISOMA - UMR 5189

MSH Maison de l'Orient et de la Méditerranée

7 rue Raulin

69365 Lyon cedex 07

## Remerciements

Mes remerciements et ma plus sincère gratitude vont tout d'abord à Mme Florence Garambois-Vasquez, qui, apprenant que je souhaitais entreprendre une thèse, m'a immédiatement mis en contact avec M. Christophe Cusset. Ce travail n'aurait tout simplement pas pu exister sans elle.

Je remercie ensuite infiniment M. Christophe Cusset, qui, alors qu'il ne me connaissait pas, a accepté de diriger ma thèse, et qui m'a témoigné une confiance absolument totale du premier au dernier instant. Ses remarques bienveillantes, ses encouragements et son soutien constants m'ont permis d'écrire cette thèse dans les meilleures conditions. Il va sans dire que les défauts de ce travail sont de ma seule et unique responsabilité.

Mes remerciements vont aussi à MM. Jean-Claude Carrière, Laurent Gourmelen et Charalampos Orfanos, tous trois excellents connaisseurs de la mythographie grecque, qui me font l'honneur de former le jury de cette thèse : il aurait été impossible de réunir un aréopage plus adapté au sujet de mon travail. Je remercie tout particulièrement M. Gourmelen de m'avoir gentiment et généreusement permis de consulter de larges extraits de son mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches.

Je souhaite aussi remercier les enseignantes qui m'ont témoigné leur confiance en m'offrant de travailler avec elles ou sous leur direction : Mmes Florence Garambois-Vasquez, Christelle Laizé-Gratias et Christine Vulliard, qui m'a en outre maintes fois proposé son aide dans la phase finale de ce travail.

J'ai évidemment une pensée pour les enseignants qui ont su me faire partager leur passion pour le monde antique tout au long de ma scolarité et de mes études, en particulier M. Philippe Dupeyron et Mme C.-J. Nony.

Je remercie enfin tous ceux qui m'ont encouragé dans cette entreprise, en particulier mes compagnons du bureau de l'ARELAL ; mes anciennes *discipulae* ; Séverine Debertolis, τη Σεβερίνη, την πρώτη μου οπαδό, που με ενθάρρυνε από το ΟΑΚΑ μέχρι σήμερα ; ma famille ; mes chers grands-parents ; et bien évidemment tout spécialement mes sœurs et mes parents, dont le soutien a été aussi précieux que permanent durant toutes ces années.

*Parentibus meis ; in memoriam Bernardi, aui mei, Graecarum Latinarumque litterarum studiosi.*



# Table des matières

<b>Introduction</b> .....	<b>9</b>
<b>Première partie : les mentions explicites de Phérécyde et d'Acousilaos dans la <i>Bibliothèque</i></b> .....	<b>21</b>
<b><u>I. Nature des relations de coprésence entre la <i>Bibliothèque</i> et les travaux de Phérécyde et d'Acousilaos : essai de classement</u></b> .....	<b>25</b>
<b>A. Quelques considérations terminologiques : citation et référence</b> .....	<b>25</b>
1. <u>La citation</u> .....	<u>26</u>
2. <u>La référence</u> .....	<u>29</u>
<b>B. Y a-t-il des cas de citation dans la <i>Bibliothèque</i> ?</b> .....	<b>31</b>
1. <u>Les marqueurs de la citation et les problèmes qui en découlent</u> .....	<u>31</u>
2. <u>Les discours directs citationnels dans la <i>Bibliothèque</i></u> .....	<u>34</u>
a. <u>Cas d'incises citant des éléments extrêmement brefs</u> .....	<u>35</u>
b. <u>Cas d'incises citant des éléments plus longs</u> .....	<u>40</u>
<b><u>II. Les cas de référence : le discours indirect, ou la « citation de sens »</u></b> .....	<b>69</b>
<b>A. Acousilaos</b> .....	<b>70</b>
1. <u>Le taureau de Crète</u> .....	<u>70</u>
2. <u>Argos et Pélasgos, fils de Zeus et de Niobé</u> .....	<u>72</u>
3. <u>La légende d'Io et le personnage d'Argos πανόπτης</u> .....	<u>85</u>
4. <u>Acousilaos et les légendes argiennes dans la <i>Bibliothèque</i></u> .....	<u>103</u>
<b>B. Phérécyde</b> .....	<b>111</b>
1. <u>Le personnage d'Orion</u> .....	<u>111</u>
2. <u>Déméter à la recherche de Perséphone</u> .....	<u>119</u>
3. <u>Héraclès et les Argonautes</u> .....	<u>129</u>
4. <u>Argos πανόπτης</u> .....	<u>133</u>
5. <u>La naissance d'Héraclès</u> .....	<u>134</u>
6. <u>Cadmos et la fondation de Thèbes</u> .....	<u>135</u>
7. <u>Le collier d'Harmonie</u> .....	<u>148</u>
8. <u>La cécité de Tirésias et le crime de Tydée</u> .....	<u>154</u>
9. <u>Callisto et Arcas</u> .....	<u>162</u>
10. <u>Télamon, Pélée et les Eacides</u> .....	<u>167</u>
<b><u>III. Les mentions explicites d'Acousilaos et de Phérécyde : bilan</u></b> .....	<b>179</b>
<b>A. Tableaux récapitulatifs</b> .....	<b>179</b>
<b>B. Comment se présente une mention d'Acousilaos ou de Phérécyde</b> .....	<b>198</b>

C.	Apollodore avait-il une connaissance directe d'Acousilaos et de Phérécyde ?	200
D.	Quels usages Apollodore fait-il de ces mentions ?	209
E.	Pour quelles raisons Apollodore effectue-t-il des mentions explicites ?	213
	<b>Deuxième partie : les emprunts non explicites à Phérécyde et à Acousilaos dans la <i>Bibliothèque</i></b>	<b>219</b>
<b>I.</b>	<b><u>La structure de la <i>Bibliothèque</i> est-elle inspirée de celle des œuvres d'Acousilaos et de Phérécyde ?</u></b>	<b>221</b>
<b>II.</b>	<b><u>Les allusions à Acousilaos et Phérécyde dans la <i>Bibliothèque</i></u></b>	<b>227</b>
A.	Les allusions à Acousilaos	227
1.	<i>La théogonie</i>	228
2.	<i>Deucalion et sa descendance</i>	234
3.	<i>La descendance d'Inachos et les légendes argiennes</i>	238
4.	<i>La descendance d'Atlas</i>	238
5.	<i>Les rois de l'Attique</i>	245
6.	<i>De la descendance de Tantale aux Retours des Grecs</i>	249
7.	<i>Bilan</i>	251
B.	Les allusions à Phérécyde	252
1.	<i>La théogonie</i>	254
2.	<i>Deucalion et sa descendance</i>	257
a.	<i>De Deucalion à Admète</i>	257
b.	<i>Le périple des Argonautes</i>	269
3.	<i>La descendance d'Inachos et les légendes argiennes</i>	278
a.	<i>L'histoire de Persée</i>	280
b.	<i>Le cycle d'Héraclès</i>	296
i.	<i>La naissance d'Héraclès</i>	297
ii.	<i>Les travaux d'Héraclès</i>	304
iii.	<i>Après les travaux</i>	318
iv.	<i>Les épouses et les enfants d'Héraclès</i>	326
v.	<i>Après la mort d'Héraclès</i>	329
4.	<i>La descendance d'Agénor</i>	330
5.	<i>La descendance de Pélasgos</i>	339
6.	<i>La descendance d'Atlas</i>	340
7.	<i>La descendance d'Asopos</i>	342
8.	<i>Les rois de l'Attique</i>	344
9.	<i>De la descendance de Tantale aux Retours des Grecs</i>	350
10.	<i>Bilan</i>	359

## Troisième partie : l'écriture, une marque générique ?..... 367

### **I. L'écriture des mythographes anciens..... 368**

#### **A. Comment savoir si un fragment est ou non une citation ?..... 368**

1. Discours indirect et discours direct..... 369
2. Discours direct et rupture de construction ..... 370
3. Le cas de l'adverbe οὔτω(ς)..... 375
4. Synthèse..... 375

#### **B. Acousilaos ..... 377**

1. Les fragments qui peuvent être considérés comme des citations ..... 377
2. Les caractéristiques de l'écriture d'Acousilaos ..... 381
  - i. Le présent historique ..... 381
  - ii. La simplicité du style..... 382
  - iii. Le δέ généalogique..... 383
  - iv. La question du dialecte..... 383
3. Bilan..... 387

#### **C. Phérécyde ..... 388**

1. Y a-t-il un ou deux Phérécyde ? ..... 388
2. Quels passages sont-ils des citations probables de Phérécyde ?..... 391
  - i. Les citations probables clairement délimitées..... 392
  - ii. Un cas particulier : les scholies anciennes à Euripide..... 404
  - iii. Les cas problématiques ..... 407
    - 1) Un fragment douteux ..... 407
    - 2) Problèmes de délimitation de la mention..... 408
    - 3) Problème lié à l'établissement du texte du fragment..... 409
    - 4) Deux mentions signalées par une incise du verbe φησί ..... 411
  - iv. Tableau de synthèse ..... 418
    - 1) Les caractéristiques de l'écriture de Phérécyde..... 420
      - a) Le présent historique..... 420
      - b) Les formules généalogiques ..... 425
      - c) La syntaxe de Phérécyde ..... 427
      - d) La question du dialecte ..... 431
      - e) Le choix du vocabulaire ..... 438
    - 2) Bilan..... 447

#### **D. Quelques considérations sur l'écriture des mythographes anciens ..... 449**

### **II. L'écriture d'Apollodore. .... 452**

#### **A. Les caractéristiques de l'écriture d'Apollodore. .... 453**

1. La couleur dialectale et les influences de la prose ionienne. .... 453



2.	<i>Le présent historique dans la Bibliothèque.....</i>	465
3.	<i>Les formules généalogiques .....</i>	475
4.	<i>Le vocabulaire.....</i>	476
5.	<i>La syntaxe d'Apollodore .....</i>	483
6.	<i>Un style dépouillé .....</i>	487
<b>B.</b>	<b>L'écriture de la <i>Bibliothèque</i> et la perspective générique .....</b>	<b>491</b>
1.	<i>La question de l'ἀφελής λέξις.....</i>	491
2.	<i>Une tradition de l'écriture mythographique ?.....</i>	493
	<b>Conclusion .....</b>	<b>500</b>
	<b>Bibliographie.....</b>	<b>504</b>
	<b>Index .....</b>	<b>515</b>

## Introduction

L'ouvrage connu sous le nom de *Bibliothèque* d'Apollodore<sup>1</sup> est l'une des rares synthèses mythologiques anciennes qui nous soient parvenues, et sans doute la plus fameuse. Sans cesse utilisé comme source où l'on va puiser les légendes grecques, il a pourtant longtemps été méprisé et considéré comme n'ayant que peu de valeur. Il est vrai que sur le plan esthétique, ce texte ne mérite pas de figurer au panthéon de la littérature antique, mais il vaut cependant que l'on s'y intéresse de près, et autrement que comme une simple source aussi complète que commode, ce qu'il est indubitablement. La *Bibliothèque* se présente comme une synthèse systématique de l'héritage mythologique grec, organisée suivant une structure généalogique qui, en déroulant les lignées de différents grands ancêtres comme Deucalion, Inachos, Atlas et d'autres, permet, par des notices concernant les membres de telle ou telle généalogie, d'offrir à son lecteur un ensemble de récits composant un panorama des légendes de la Grèce. Ce traité, probablement composé au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. à l'époque de la Nouvelle Sophistique<sup>2</sup> et qui nous a été conservé dans sa quasi-intégralité<sup>3</sup>, est un exemple presque unique aujourd'hui de manuel mythologique antique ; c'est aussi l'héritier d'une longue tradition, initiée sept ou huit siècles auparavant par ceux que nous avons appelé, dans le titre de ce travail, les « mythographes anciens ».

Avant d'exposer les finalités de notre enquête et les méthodes que nous souhaitons employer pour les atteindre, il nous faut expliquer ce que nous entendons par cette expression de « mythographes anciens ». Par ces mots, nous faisons référence à un groupe d'auteurs qui, à la fin du VI<sup>e</sup> s. et au V<sup>e</sup> s., ont été les premiers à composer des recueils des légendes grecques, en prose et non plus dans le langage poétique que l'on employait jusqu'alors pour narrer ces légendes. Aucun de leurs ouvrages n'est malheureusement parvenu jusqu'à nous, et les fragments qui nous restent sont suffisamment peu nombreux pour pouvoir être regroupés

---

<sup>1</sup> Bien entendu, nous considérons comme tous les auteurs qui se sont penchés sur cet ouvrage que la *Bibliothèque* ne saurait être l'œuvre d'Apollodore d'Athènes, l'érudit du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. auquel il a longtemps été attribué. Nous désignons cependant son auteur par le nom « Apollodore » pour d'évidentes raisons pratiques – et aussi parce que finalement, rien ne prouve que cela n'ait pas été son nom. J.-C. Carrière, quant à lui, préfère « Apollodore le Mythographe », pour éviter tout *a priori* mépris sur la *Bibliothèque* (Carrière et Massonie 1991, p. 8). Toutes les références au texte de la *Bibliothèque* dans notre travail se feront dans l'édition de Wagner 1926.

<sup>2</sup> Voir Carrière et Massonie 1991, p. 9-12, qui fournit encore aujourd'hui le meilleur état de la question.

<sup>3</sup> Rappelons que la *Bibliothèque* nous a été conservée par une tradition manuscrite dont l'archétype est le *Parisinus graecus* 2722, dont tous les feuillets ne nous sont pas parvenus et qui doit donc être complété par la collation de deux manuscrits qui dépendent de lui, à savoir le *Bodleianus Laudianus graecus* 55 d'une part et le *Monacensis graecus* 182 de l'autre, ce dernier étant en fait un ensemble de notes prises en latin et en grec à partir de la *Bibliothèque* par l'érudit italien Ange Politien au milieu du XV<sup>e</sup> s. La fin du texte manque cependant dans tous les manuscrits qui dérivent du *Parisinus graecus* 2722, et ne nous est connue que par deux épitomai différentes, conservées sur le *Vaticanus graecus* 950 (sigle E) et le *Sabbaiticus-Hierosolymitanus* 366 (sigle S). Sur l'histoire de la tradition manuscrite de la *Bibliothèque*, voir Wagner p. V-XXXVIII, Diller 1935, et Carrière et Massonie 1991, p. 17-19.

dans un seul ouvrage, à savoir l'indispensable *Early Greek Mythography* de Robert L. Fowler, dont le premier volume, publié en 2000, constituera notre édition de référence tout au long de ce travail<sup>4</sup>. Ces auteurs présentaient suffisamment de similarités pour pouvoir être dès l'Antiquité regroupés par la critique : Cicéron rapprochait ainsi Phérécyde, Hellanicos et Acousilaos à cause de la sobriété de leur écriture, qui les lui faisait comparer, dans le domaine latin, à Caton, Fabius Pictor et Pison<sup>5</sup> ; quant à Denys d'Halicarnasse, s'il adopte lui aussi le critère de l'écriture, il regroupe Hécateé de Milet, Hellanicos, Acousilaos ou encore Charon de Lampsaque<sup>6</sup> aussi et surtout parce que ces auteurs avaient pour projet « de porter à la connaissance de tous les traditions conservées chez les indigènes, par peuples et par cités, telles qu'ils les avaient recueillies sans rien ajouter et sans rien retrancher [...], sans exclure les mythes auxquels on croyait depuis longtemps et les péripéties mélodramatiques qui nous semblent aujourd'hui contenir beaucoup d'absurdités ». On voit donc que les Anciens eux-mêmes, dès le I<sup>er</sup> s. avant notre ère, avaient le sentiment d'une même catégorie dans laquelle pouvaient se ranger ces auteurs, celle d'une littérature qui recense et compile, dans des textes en prose, les récits légendaires traditionnels : c'est ce que nous appelons aujourd'hui la mythographie<sup>7</sup>.

Ces auteurs anciens ont ainsi initié un genre appelé à de beaux développements, celui des traités mythographiques en prose, parmi lesquels figure bien évidemment la *Bibliothèque* d'Apollodore. Cet ouvrage fait explicitement référence à ses prédécesseurs, puisque le lecteur y trouve les noms de Phérécyde, d'Acousilaos, d'Hellanicos, d'Hérodore et d'Eumélos de Corinthe, cinq auteurs qui sont inclus dans le corpus rassemblé par R. L. Fowler. Notre travail s'est concentré sur les deux premiers nommés, Acousilaos d'Argos et Phérécyde d'Athènes<sup>8</sup>, pour trois raisons principales. La première est leur apparente importance dans la *Bibliothèque* : Phérécyde est, avec Hésiode, l'auteur le plus souvent nommé par Apollodore avec treize occurrences de son nom, et Acousilaos arrive en troisième position avec dix mentions, ce qui le place loin devant le quatrième, Homère, dont le nom n'apparaît qu'à cinq reprises. A eux deux, Acousilaos et Phérécyde constituent plus du quart des références

---

<sup>4</sup> Toutes les références à Acousilaos et Phérécyde se feront dans la numérotation de Fowler 2000, sauf précision contraire.

<sup>5</sup> Cicéron, *De Oratore* II, 53.

<sup>6</sup> Denys d'Halicarnasse, *Thucydide* V, 4 (= Acousilaos T 2), cité par Saïd Suzanne, 1993, *Approches de la mythologie grecque*, Paris, Nathan, p. 58.

<sup>7</sup> Sur ce terme et ce qu'il désigne, voir Fowler 2000, p. xxvii-xxxviii.

<sup>8</sup> Nous reviendrons plus loin (p. 388 sq.) sur la question de l'existence d'un seul ou de plusieurs Phérécyde, mais disons d'emblée que nous la considérons comme tranchée : les savants sont désormais presque unanimes à différencier Phérécyde d'Athènes, mythographe qui sera au centre de notre travail, et Phérécyde de Syros, théologien et philosophe.

explicites de la *Bibliothèque* à une source extérieure<sup>9</sup>. La deuxième raison qui nous a poussé vers ces deux auteurs est leur grande réputation chez les Anciens : Acousilaos était inclus dans certaines des listes des fameux Sages de la Grèce, aux côtés de personnages comme Thalès, Solon ou encore Pythagore, et Platon avait connaissance de ses travaux ; quant à Phérécyde, il est, avec Hellanicos de Lesbos, le mythographe ancien que les auteurs de l'Antiquité ont le plus nommé dans leurs travaux, ce qui témoigne de son prestige<sup>10</sup>. Troisième et dernière raison de notre intérêt pour Acousilaos et Phérécyde, ce sont des auteurs qui ont particulièrement marqué l'histoire de la mythographie, en jouant un rôle de précurseur. Acousilaos d'Argos, dont on situe la période d'activité avant les Guerres Médiques grâce au témoignage de Denys d'Halicarnasse<sup>11</sup>, est en effet l'un des tout premiers prosateurs de l'histoire de la littérature grecque<sup>12</sup>, et il s'agit du premier auteur, avec Hécatee de Milet, à mener sur les traditions légendaires un travail critique<sup>13</sup>. Phérécyde, lui, appartient à la génération suivante puisqu'il semble avoir été lié d'une façon ou d'une autre à la famille athénienne des Philaïdes, à laquelle appartenaient notamment Miltiade et son fils Cimon<sup>14</sup>. Hellanicos de Lesbos, Hérodore et Eumélos de Corinthe, les autres mythographes mentionnés dans la *Bibliothèque*, appartiennent déjà à un deuxième mouvement, qui a emboîté le pas à ces deux précurseurs<sup>15</sup>.

Penchons-nous à présent de plus près sur ce que nous savons des travaux d'Acousilaos et de Phérécyde. Nous l'avons dit, ils ne nous sont parvenus qu'à l'état de fragments, 46 pour Acousilaos et 180 pour Phérécyde au total dans l'édition de R. L. Fowler. Les témoignages des Anciens désignent leurs ouvrages par divers titres : *Ἱστορίαι*, *Histoires*<sup>16</sup>, *Γενεαλογίαι*, *Généalogies*<sup>17</sup>, ou encore *Περὶ Γενεαλογιῶν*, *Des Généalogies*<sup>18</sup> ; on trouve aussi une fois le

<sup>9</sup> Le texte de la *Bibliothèque* compte dans son état actuel 83 mentions de sources extérieures.

<sup>10</sup> Dans l'édition de Fowler 2000 sont comptabilisés 8 témoignages et 180 fragments de Phérécyde, qui occupent 93 pages ; pour Hellanicos, on compte 31 témoignages et 202 fragments sur 85 pages.

<sup>11</sup> Denys d'Halicarnasse, *Thucydide* V, 1 (Acousilaos T 2).

<sup>12</sup> C'est un ἱστορικὸς πρεσβύτατος au témoignage de la Souda (Acousilaos T 1).

<sup>13</sup> Fowler 2013, p. xii.

<sup>14</sup> Sur la question complexe de l'époque à laquelle écrivait Phérécyde, voir la synthèse de W. S. Morison dans la *Brill's New Jacoby* en ligne (Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>). Pour résumer à grands traits, Eusèbe propose la date de 455-454 av. J.-C. (Phérécyde T 6), ce qui semble tardif au vu du fr. 2, qui propose une généalogie des Philaïdes jusqu'à Miltiade ; c'est pourquoi F. Jacoby, estimant que si Phérécyde n'allait pas plus loin, c'est parce qu'il s'arrêtait à sa propre époque, situait le mythographe dans les années 490 (Jacoby 1947, p. 31-33). Huxley 1973, prenant en compte les allusions aux relations entre Athènes et Egine que l'on peut percevoir au fr. 60, et celles le fr. 149 pourrait faire à Oulios, le fils de Cimon, estime que les travaux de Phérécyde furent composés dans les années 470. R. L. Fowler, quant à lui, propose un *floruit* aux alentours de 465 av. J.-C. (Fowler 2000, p. 272).

<sup>15</sup> Hellanicos serait né en 480-479 et mort après 407-406 (Fowler 2000, p. 147) ; Hérodore aurait été actif à la fin du V<sup>e</sup> s. et au début du IV<sup>e</sup>. (Fowler 2000, p. 232) ; quant à Eumélos, il aurait écrit au début du IV<sup>e</sup> s. (Fowler 2000, p. 105).

<sup>16</sup> Acousilaos fr. 1 ; Phérécyde T 7Ab fr. 2, 18a, 35.

<sup>17</sup> Acousilaos T 1 et fr. 3 ; Phérécyde est désigné sous le terme de γενεαλόγος (T 4 et 7). Voir aussi Phérécyde T 1B.

<sup>18</sup> Acousilaos fr. 37.

titre de *Θεογονία*, *Théogonie*, pour désigner l'œuvre de Phérécyde, ce que l'on peut rapprocher du fait que selon Clément d'Alexandrie, le travail de son collègue Acousilaos consistait principalement à convertir τὰ δὲ Ἡσιόδου [...] εἰς πεζὸν λόγον, « les œuvres d'Hésiode en prose<sup>19</sup> ». La façon dont Phérécyde et Acousilaos sont désignés par les Anciens est conforme à ces titres d'ouvrages : ils sont en effet tous les deux appelés ἱστοριογράφοι<sup>20</sup>, ἱστορικοί ou *historici*<sup>21</sup>, et, de façon plus vague, ἀρχαῖοι συγγραφεῖς<sup>22</sup> ; Phérécyde est aussi appelé *historiarum scriptor*<sup>23</sup> et γενεαλόγος<sup>24</sup>. Que peut-on retenir de tout cela ? Que le travail de ces deux auteurs consistait à raconter les légendes grecques selon une organisation généalogique, à l'instar du poème hésiodique connu sous le titre de *Catalogue des femmes*, qui leur servit très probablement de modèle d'une manière ou d'une autre. Les témoignages anciens ne nous en disent guère plus, et nous serons amené à creuser davantage la question en examinant les fragments d'Acousilaos et de Phérécyde dans notre travail ; contentons-nous pour le moment de remarquer que c'est aussi ce que fait Apollodore dans la *Bibliothèque*.

L'état fragmentaire des œuvres de nos deux mythographes, et sans doute aussi le relatif mépris dans lequel furent très longtemps tenus les textes qui nous ont conservé ces fragments – principalement différents corpus de scholies et la *Bibliothèque* d'Apollodore – expliquent qu'Acousilaos et Phérécyde n'aient pas beaucoup intéressé la recherche avant les dernières décennies. La première édition des fragments de nos mythographes est l'œuvre de Friedrich Sturz qui, en 1798, publie une édition de Phérécyde dans laquelle il fait aussi figurer ce qui nous est parvenu de l'œuvre d'Acousilaos. C'est sur ce travail que s'appuie très largement Karl Müller pour éditer à son tour Acousilaos et Phérécyde en 1841, dans le premier volume de ses *Fragmenta Historicorum Graecorum*. Il faut attendre le *De Acousilao* d'Arnold Kordt, en 1903, pour voir le mythographe argien édité et commenté pour lui-même, dans une *dissertatio* fondatrice. La même année, les fragments d'Acousilaos sont aussi publiés par Hermann Diels dans le premier volume des *Fragmente der Vorsokratiker*. Il est ensuite inclus dans le premier volume des *Fragmente der Griechischen Historiker* de Felix Jacoby, en 1923. En 1966, Santo Mazzarino consacre à Acousilaos une notice importante dans son *Pensiero storico classico*. La deuxième étude consacrée exclusivement au mythographe argien paraît en 1967 : il s'agit d'un travail de Pierluigi Tozzi sobrement intitulé « Acusilao di Argo » et publié non pas sous forme de livre, mais dans les *Rendiconti*

<sup>19</sup> Phérécyde fr. 54 ; Clément d'Alexandrie, *Stromates* VI, 26, 8 = Acousilaos T 5.

<sup>20</sup> Acousilaos T 5 ; Phérécyde T 1Ac.

<sup>21</sup> Acousilaos T 1 ; Phérécyde T 1Aa et b, 3 et fr. 136c.

<sup>22</sup> Acousilaos T 2 ; Phérécyde T 7.

<sup>23</sup> Phérécyde T 6.

<sup>24</sup> Phérécyde T 4 et 7 ; selon ce dernier texte, Denys d'Halicarnasse le tenait pour un γενεαλόγων οὐδενὸς δεῦτερ[ος], un auteur « qui ne le cède à aucun des généalogistes » (*Antiquités romaines* I, 13, 1).

dell'Istituto Lombardo, qui consiste en un commentaire des différents témoignages et fragments conservés dont le but est d'aboutir à saisir l'unité et les caractéristiques de l'œuvre d'Acousilaos. P. Tozzi accompagne son article d'un index fort utile, puisque unique à l'époque. En 1968, Saara Lilja publie à Helsinki une monographie intitulée *On the Style of the Earliest Greek Prose*, la première étude consacrée à l'écriture des mythographes anciens : ce travail, si certaines de ses conclusions sont sans doute contestables car fondées sur des éléments parfois fragiles, n'en reste pas moins incontournable sur la question. Il faut ensuite attendre plus de trente ans pour qu'à nouveau un savant se penche de façon globale sur Acousilaos : il s'agit de Robert L. Fowler, qui inclut le mythographe argien dans son *Early Greek Mythography* dont nous avons déjà évoqué l'importance. En 2006, David L. Toye, pour la *Brill's New Jacoby* en ligne, offre au chercheur un instrument de travail très commode qui consiste en une révision du travail de F. Jacoby, accompagnée d'une traduction et d'un commentaire en anglais de tous les *testimonia* et fragments d'Acousilaos. En 2008 paraît dans la revue *Europe* un article important de Claude Calame, « Les Fonctions généalogiques. Acousilas d'Argos et les débuts de l'historiographie grecque » qui permet de situer Acousilaos parmi les premiers historiographes grecs. A la fin de l'année 2013 enfin paraît le second volume de l'édition de R. L. Fowler, qui contient les commentaires de ce savant ; cette parution fut cependant trop tardive pour que nous puissions consulter ce travail si attendu autrement que par de trop maigres extraits fournis par Google Books, aucune bibliothèque française n'ayant encore acquis cet ouvrage. Nous savons enfin que le savant espagnol Jordi Pàmias prépare actuellement une nouvelle édition des fragments d'Acousilaos, dont on mesure, au vu de ce rapide historique d'une recherche finalement fort maigre, combien elle est attendue par les chercheurs.

Ces derniers ont davantage travaillé sur Phérécyde. La première édition des fragments du mythographe athénien est celle de F. Sturz en 1798, que nous avons déjà évoquée plus haut puisqu'elle fut aussi celle d'Acousilaos. Les fragments de Phérécyde furent d'ailleurs souvent liés à ceux du mythographe argien : ils furent en effet eux aussi édités par K. Müller en 1841, puis par F. Jacoby en 1923, par R. L. Fowler en 2000, et enfin dans la *Brill's New Jacoby* par W. S. Morison en 2006. Les années 2000 ont cependant été bien plus fertiles pour les études phérécydéennes que pour Acousilaos : elles ont en effet vu la parution de deux éditions consacrées exclusivement aux *testimonia* et aux fragments du mythographe athénien, celle de Paola Dolcetti en 2004, accompagnée d'une introduction qui propose une reconstitution nouvelle de la structure du texte et d'une traduction en italien, et celle de Jordi Pàmias en 2008, qui, reprenant l'ordre des fragments adopté par F. Jacoby et R. L. Fowler, en propose une traduction en catalan. Ces deux ouvrages fournissent aussi de précieux commentaires. En

2011 enfin, L. Gourmelen présente un mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches consacré à Phérécyde : il s'agit d'une nouvelle édition critique des témoignages et des fragments, accompagnée d'une traduction française, d'une introduction et d'un riche commentaire de ce corpus, non encore publiée mais dont ce savant a eu la gentillesse et la générosité de nous faire parvenir de larges extraits.

La première étude d'ensemble consacrée à Phérécyde est *Pherecydea*, la *dissertatio* de Karl Lütke parue en 1893 ; il faut ensuite attendre 1947 pour que paraisse « The First Athenian Prose Writer », un important article de F. Jacoby qui fait le point sur ce que l'on sait de Phérécyde. En 1963, Alfons Uhl consacre à notre auteur une thèse intitulée *Pherekydes von Athen. Grundriß und Einheit des Werkes*, que nous n'avons pas pu consulter ; puis, en 1968, Phérécyde fait partie des écrivains dont l'écriture est analysée par S. Lilja. Dans les années suivantes, les recherches consacrées à Phérécyde tournent autour de la « question phérécydienne », à laquelle nous avons déjà fait allusion plus haut : en 1973, G. Huxley fait paraître l'article « The Date of Pherekydes of Athens », puis en 1997, D. L. Toye défend dans son article « Pherecydes of Syros : Ancient Theologian and Genealogist » l'idée qu'il n'existerait en réalité qu'un seul Phérécyde, idée définitivement réfutée par R. L. Fowler dans « The Authors named Pherecydes », un article de 1999. Les vingt dernières années ont vu le champ des études phérécydiennes s'enrichir d'études de grande qualité. En 1995, Paul Dräger consacre à la question de l'écriture de Phérécyde un petit livre nommé *Stilistische Untersuchungen zur Pherekydes von Athen : ein Beitrag zur ältesten ionischen Prosa*, qui reprend dans l'ensemble les analyses de S. Lilja, mais commente aussi de façon intéressante le récit de l'arrivée du jeune Jason chez le roi Pélias telle qu'elle nous est racontée par Phérécyde et par Apollodore. En 2000, Eberhard Ruschenbusch publie « Weitere Untersuchungen zu Pherekydes von Athen (FGrHist 3) », un bref article consacré aux relations entre Hérodote et Phérécyde, dans lequel on trouve quelques remarques intéressantes sur l'emploi du présent historique chez ces deux auteurs. C'est encore à l'écriture mythographique qu'est consacré, en 2006, un article de R. L. Fowler intitulé « How to Tell a Myth : Genealogy, Mythology, Mythography », qui compare ce même récit dans cinq de ses versions, dont celles de Phérécyde et de la *Bibliothèque*. En 2007, Laurent Gourmelen consacre son article « Fragment ou citation ? (Phérécyde, FGrH, 22a) Problèmes posés par l'édition des fragments de Phérécyde d'Athènes » au récit phérécydien de l'épisode de Cadmos et des Spartes, et s'intéresse lui aussi à la question de l'écriture, ainsi qu'aux problématiques liées au statut des fragments. Les années 2000 voient en outre paraître deux articles de J. Pàmias sur Phérécyde, l'un consacré à la distinction entre les deux Phérécyde, en 2005 (« Ferecides de Siros y Ferecides de Atenas. Una nueva aproximación »), et l'autre,

intitulé « Les genealogies de Ferecides d'Atenes : entre raó i mite » et paru en 2006, sur la pratique de la généalogie par le mythographe. En octobre 2013 enfin paraît, nous l'avons dit plus haut, le second volume de l'*Early Greek Mythography* de Fowler, qui consacre de longues pages à Phérécyde. On voit donc que les études portant sur le mythographe athénien ont connu une réelle expansion lors des deux dernières décennies, et le chercheur qui travaille aujourd'hui sur Phérécyde peut s'appuyer sur des travaux récents et de très bonne qualité.

Les rapports entre Apollodore d'une part, Acousilaos et Phérécyde de l'autre n'ont évidemment échappé à aucun savant, et ce dès l'édition que donne de la *Bibliothèque* Christian Heyne en 1782. En 1873, Carl Robert publie sa *dissertatio* intitulée *De Apollodori Bibliotheca*, qui ne manque pas non plus de faire le lien entre les mythographes anciens et le texte d'Apollodore : il se pose en particulier la question de savoir si les emprunts sont directs ou pas, et conclut à la consultation directe par Apollodore des textes d'Acousilaos, de Phérécyde, d'Asclépiade et d'Apollonios de Rhodes, mais, pour ses autres sources, à l'utilisation de manuels intermédiaires<sup>25</sup>. F. Jacoby, dans les commentaires des *Fragmente der Griechischen Historiker*, penche, lui, pour la consultation indirecte. Le débat est repris par de nombreux savants à l'occasion d'études ponctuelles, mais il est véritablement creusé par la première étude d'envergure sur la question, qui est aujourd'hui encore incontournable : il s'agit d'un long article de Marchinus Van der Valk publié en 1958 dans la *Revue des Etudes grecques* et intitulé « On Apollodori Bibliotheca ». Le savant s'y intéresse de près aux relations entre Apollodore et certaines de ses sources, en particulier Phérécyde, Acousilaos et Hellanicos de Lesbos, et propose des analyses sur la façon dont l'auteur de la *Bibliothèque* travaille à partir de ces auteurs. Depuis cet article, les rapports entre la *Bibliothèque* et ses sources ont parfois été l'objet de travaux ponctuels, sans toutefois qu'une étude approfondie soit consacrée à cette question. Soulignons cependant l'existence de quatre travaux importants dans cette optique. Le premier est la traduction de la *Bibliothèque* publiée à Besançon en 1991 par Jean-Claude Carrière et Bertrand Massonie, ouvrage important pour les études apollodoréennes et qui propose, dans ses notes, de nombreuses références aux fragments d'Acousilaos et de Phérécyde, dont certains sont traduits en français pour la première fois ; le deuxième est le très riche commentaire du texte d'Apollodore par Paolo Scarpi, paru en 1996, qui s'inspire souvent du travail de J.-C. Carrière et B. Massonie. Le troisième est la brève section consacrée en 2004 par Alan Cameron, dans son ouvrage *Greek Mythography in the Roman World*, aux citations dans la *Bibliothèque*<sup>26</sup>. Ces quelques pages contiennent des analyses très éclairantes sur la pratique de l'emprunt par Apollodore, et Phérécyde est

---

<sup>25</sup> Robert 1873, p. 52-91.

<sup>26</sup> Cameron 2004, p. 93-104.



concerné au premier chef. Dernier travail récent sur la question, les pages que L. Gourmelen, dans son mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, consacre à l'écho que peut avoir Phérécyde dans la *Bibliothèque* : ce savant est le premier auteur à proposer une comparaison systématique entre les fragments phérécydéens et les échos qu'ils rencontrent chez Apollodore<sup>27</sup>. Cette comparaison est bien entendu très brève, mais très utile à quiconque s'intéresse à la question<sup>28</sup>.

On voit donc qu'il n'existe pas réellement de travail spécifiquement consacré aux relations entre la *Bibliothèque* et deux des auteurs qui semblent en être des sources importantes, Acousilaos et Phérécyde, question qui va constituer le cœur du présent travail. Nous allons, au cours de nos recherches, nous trouver confronté à des problèmes de méthode qu'il nous faut évoquer avant de commencer à développer nos analyses. Ces problèmes sont dans leur majorité liés au fait que nous nous proposons de travailler sur des auteurs qu'on ne connaît que par fragments, c'est-à-dire par des morceaux de texte extraits d'un texte originel perdu par un autre énonciateur qui les enchâsse dans son propre texte, les utilisant dans un tout autre contexte que celui de l'œuvre d'origine. Il faut avoir conscience que les fragments d'Acousilaos et de Phérécyde qui constitueront la base de notre travail sont des textes dont on ignore presque totalement l'environnement textuel, et qui ont été arrachés de ce contexte pour être intégrés dans un discours autre, aux visées probablement assez différentes, qu'il s'agisse de celui d'Apollodore ou de ceux des autres auteurs qui nous ont conservé ces fragments. Les siècles qui séparent Apollodore des mythographes anciens sont aussi à prendre en compte : Acousilaos et Phérécyde écrivent à l'époque des cités, dans un monde grec dont les préoccupations sont souvent liées aux rivalités entre Hellènes, tandis qu'Apollodore travaille dans une Grèce intégrée depuis des siècles déjà à l'empire romain et dont le contexte social, politique, culturel, intellectuel est radicalement différent. Les mêmes récits ne sauraient donc porter les mêmes significations pour l'auteur de la *Bibliothèque* et pour ses devanciers des débuts de l'époque classique. Les problèmes liés à la pratique de l'emprunt, que ce soit par Apollodore ou par les autres auteurs qui nous ont conservé les fragments des mythographes anciens, seront donc au centre de notre étude.

La recherche récente s'est beaucoup intéressée à toutes les questions que soulève la pratique de la citation, au sens large du terme – nous serons amené à revenir sur ce mot – : après le travail fondamental d'Antoine Compagnon dans son ouvrage *La seconde Main* en 1979, les antiquisants, souvent confrontés à la question des fragments, se sont emparés de la

---

<sup>27</sup> Gourmelen 2011, p. 146-149.

<sup>28</sup> De façon générale, pour tout ce qui concerne la bibliographie consacrée à la *Bibliothèque*, on se référera à l'Apollodori Bibliotheca Electronica, le site internet créé par Marc Huys et consacré à cette bibliographie : <http://abel.arts.kuleuven.be/>.

question. En 1999, Dominique Lenfant publie ainsi un article intitulé « Peut-on se fier aux "fragments" d'historiens ? L'exemple des citations d'Hérodote », qui compare le texte de l'historien d'Halicarnasse aux mentions qui en sont faites chez d'autres auteurs et pose la question de la fidélité des emprunts dans les pratiques antiques. Les années 2000 voient se multiplier les travaux sur la question : la citation dans l'Antiquité a ainsi été au cœur d'un colloque organisé en 2002 à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon, dont les actes, édités par Catherine Darbo-Peschanski, sont fondamentaux ; la même année, une journée d'échanges organisée à l'EHESS par Claude Calame et Roger Chartier s'intéressait aux *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, pour reprendre le titre du livre qui en rendit compte en 2004, en abordant des questions finalement assez proches. Toujours en 2002 paraît un volume intitulé *Fragments d'historiens grecs. Autour de Denys d'Halicarnasse*, dans lequel D. Lenfant notamment propose des réflexions sur « Les citations de Thucydide dans les scholies d'Aristophane : contribution à l'analyse de fragments d'historiens ». En 2005, la même chercheuse organise un colloque à Strasbourg sur le thème *Athénée et les fragments d'historiens*, dont les actes contiennent des interventions très intéressantes sur la question de l'emprunt. C'est cette même question qui est au centre d'un séminaire organisé à Grenoble et dont Christian Nicolas publie les interventions en 2006 dans le volume intitulé *Hôs ephat', dixerit quispiam, comme disait l'autre... Mécanismes de la citation et de la mention dans les langues de l'Antiquité*. En 2007 enfin, J.-C. Carrière publie un texte portant sur « Les Citations de Xénophon dans le *Banquet des Sophistes* d'Athénée », tandis que L. Gourmelen, nous l'avons dit plus haut, réfléchit sur le statut du fr. 22a de Phérécyde. Tous ces travaux récents et de qualité, qui soulèvent à la fois des questions théoriques et pratiques, nous seront très utiles pour nous interroger sur les emprunts d'Apollodore aux mythographes anciens.

Cela posé – nous reviendrons en détail sur ces points tout au long de notre travail –, nous pouvons exposer les différents problèmes que soulève la question des relations entre la *Bibliothèque* et les mythographes anciens.

La première question qui vient à l'esprit est celle du choix d'Acousilaos et de Phérécyde par Apollodore : pourquoi nomme-t-il aussi fréquemment ces deux auteurs précis ? Est-ce dû à l'aura dont ils semblent bénéficier dès leur époque ? Au prestige qu'ils ont acquis des siècles plus tard grâce à leur ancienneté et à leur influence sur toute la tradition mythographique ? Est-ce une façon pour Apollodore de revendiquer leur héritage ? Nous verrons que ces deux auteurs centrent souvent leurs récits sur leur cité respective – Argos pour Acousilaos, Athènes pour Phérécyde –, ce qui n'est guère surprenant à une époque où les rivalités entre πόλεις battent leur plein : comment cet ancrage local a-t-il été traité par

Apollodore, dont le projet semble être au contraire parfaitement panhellénique ? De façon plus générale, on peut aussi craindre que dans un texte encyclopédique aux ambitions totalisantes comme l'est la *Bibliothèque*, le fait même de nommer d'autres auteurs ne soit une mise en danger de ce projet d'écriture : renvoyer explicitement à Acousilaos et Phérécyde pourrait en effet risquer de fissurer l'unité du récit proposé par Apollodore en y introduisant une diversité de points de vue dont il semble vouloir s'éloigner définitivement.

Il nous faudra aussi analyser la façon dont Apollodore mentionne Acousilaos et Phérécyde : nous examinerons les vingt-trois passages où apparaît leur nom afin de voir comment Apollodore introduit les informations qui leur sont attribuées – discours direct ou indirect, citation pure ou paraphrase, etc. –, et de savoir si la façon dont l'auteur de la *Bibliothèque* donne ces informations a un rapport avec l'usage qu'il en fait. Nous nous poserons ainsi la question des raisons qui poussent Apollodore à convoquer ces deux auteurs : sont-ils considérés par lui comme des sources ponctuelles, que l'on ne doit utiliser que sur des cycles légendaires précis par exemple, ou leurs travaux irriguent-ils au contraire toute la *Bibliothèque* ? Ne sont-ils employés que sur des points très précis – le nom du père de tel personnage, une variante sur la mort de tel autre –, ou fournissent-ils la trame complète de certains récits ? Pour quelles raisons Apollodore peut-il être amené à les nommer clairement et, au contraire, à taire leur nom alors qu'il s'en inspire ? En d'autres termes, Acousilaos et Phérécyde ne sont-ils présents dans la *Bibliothèque* que dans les passages où ils sont mentionnés, ou peut-on déceler leurs traces ailleurs ? Lorsqu'ils sont nommés aux côtés d'autres auteurs comme Hésiode, Hellanicos ou d'autres, sont-ils privilégiés par rapport à eux, ou sont-ils au contraire délaissés par le narrateur de la *Bibliothèque* ? Apollodore procède-t-il systématiquement de la même façon ?

Nos analyses nous amèneront enfin à nous interroger sur la façon dont Apollodore a pu avoir connaissance des travaux des mythographes anciens ; nous reprendrons la question de savoir si l'auteur de la *Bibliothèque* a de leurs textes une connaissance directe, ou s'il ne fait en réalité que consulter des ouvrages érudits postérieurs qui auraient, d'une manière ou d'une autre, inclus les travaux d'Acousilaos et de Phérécyde.

Pour tâcher de répondre à toutes ces questions, nous allons commencer par étudier les passages dans lesquels Apollodore nomme clairement et ouvertement Acousilaos et Phérécyde à l'appui d'informations que donne son texte. Après quelques préalables théoriques destinés à clarifier la notion de citation et les notions connexes – emprunt, référence, plagiat... –, nous analyserons les vingt-trois passages de la *Bibliothèque* qui renvoient explicitement à nos deux mythographes anciens, ce qui nous permettra d'aboutir à une

typologie des emprunts explicites dans notre ouvrage suivant différents critères : la situation dans l'architecture générale de la *Bibliothèque*, le lieu géographique concerné par l'emprunt, le moyen linguistique employé (incise, discours indirect...), le statut dans la narration (emprunt pris en charge ou non par le narrateur) et la présence éventuelle d'autres auteurs cités dans le même passage. Nous pourrions ainsi voir l'usage que fait Apollodore de ces emprunts revendiqués à ses sources, mais aussi dégager les différentes raisons qui peuvent pousser notre auteur à nommer Acousilaos et Phérécyde. Ce travail constituera la première partie de notre étude.

Après avoir mené ces analyses, nous nous tournerons vers la question des emprunts non revendiqués ; en d'autres termes, des passages dans lesquels la *Bibliothèque* suit Acousilaos ou Phérécyde, mais ne les nomme pas. Dans cette optique, nous commencerons par nous demander si la structure même de la *Bibliothèque*, qui suit un principe généalogique comme, semble-t-il, le faisaient les ouvrages d'Acousilaos et de Phérécyde, est due à l'influence directe des mythographes anciens. Nous nous livrerons ensuite de façon systématique à une comparaison entre les fragments de nos deux auteurs et le texte d'Apollodore afin de savoir si ce dernier reprend des éléments trouvés chez ses devanciers, pourquoi il le fait ou pas, de quelle façon et dans quel but.

La dernière partie de notre travail tentera d'élargir la perspective en se posant la question de savoir si l'écriture même de la *Bibliothèque* peut constituer une marque de l'influence des mythographes anciens sur Apollodore ; pour le dire autrement, si Apollodore a pu adopter volontairement le même type d'écriture, le même style qu'Acousilaos et Phérécyde afin de s'inscrire dans la lignée des auteurs de *Généalogies* dont ils sont les grands ancêtres. Nous allons pour cela devoir rouvrir le dossier de l'écriture des premiers mythographes : après nous être interrogé sur les traits linguistiques qui signalent, en grec, un emprunt *verbatim*, nous constituerons le corpus des fragments qui nous semblent constituer des citations littérales d'Acousilaos, puis de Phérécyde, ce qui nous permettra de dégager les caractéristiques de leur écriture. Nous comparerons alors ces caractéristiques à celles de la langue employée dans la *Bibliothèque* pour répondre à la question de savoir si le style adopté par Apollodore constitue ou non une façon d'affirmer un lien avec les mythographes anciens.



## Première partie : les mentions explicites de Phérécyde et d'Acousilaos dans la *Bibliothèque*

Le nom de Phérécyde apparaît à treize reprises dans le texte de la *Bibliothèque*<sup>29</sup> - il est, avec Hésiode<sup>30</sup>, l'auteur le plus souvent nommé par Apollodore -, et celui d'Acousilaos à dix reprises<sup>31</sup>, ce qui en fait le troisième auteur le plus mentionné dans notre texte. 12% des emprunts de la *Bibliothèque* renvoient à Acousilaos, et plus de 15% à Phérécyde<sup>32</sup>. Peut-être d'ailleurs ces auteurs étaient-ils encore davantage nommés dans l'état originel du texte : les abrégiateurs qui nous ont permis de conserver deux épitomai de la partie finale ont en effet éliminé presque systématiquement les noms d'auteurs que donnait très probablement la *Bibliothèque* dans ces sections aussi<sup>33</sup>. Il nous semble prudent, en abordant l'étude de ces vingt-trois passages, de ne pas employer de façon globale le terme de citation, mais seulement celui de mention. Le terme « citation » désigne en effet une modalité bien précise de la relation de coprésence que peuvent entretenir deux textes : au sens strict, il s'agit d'un énoncé prélevé dans un texte de départ et inséré dans un texte d'arrivée. Selon Sophie Rabau, la citation se définit ainsi par trois critères : un « signe clair de la présence du texte étranger », une « indication de son origine » et une « mention littérale du texte évoqué<sup>34</sup> ». Les vingt-trois passages de la *Bibliothèque* sur lesquels nous allons nous pencher ne correspondent pas tous à ces critères, et seul le second ne semble pas poser problème, puisque le fait qu'Apollodore donne le nom d'un autre auteur dont il fait l'origine d'un passage donné constitue bien une « indication de son origine » ; nous examinerons les deux autres critères un peu plus loin. Pour être prudent donc, nous nous contenterons, pour le moment, de parler de

---

<sup>29</sup> Le nom de Phérécyde est donné dans les passages suivants : I 4, 3, 1 (p. 12 Wagner ; Phérécyde fr. 52) ; I 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a) ; I 9, 19, 3 (p. 39 Wagner ; Phérécyde fr. 111a) ; II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; cf. Acousilaos fr. 27) ; II 4, 8, 4 (p. 69 Wagner ; Phérécyde fr. 69a) ; II 7, 5, 2 (p. 95 Wagner ; Phérécyde fr. 42) ; III 1, 1, 4 (p. 107 Wagner ; Phérécyde fr. 87) ; III 4, 1, 5 (p. 112 Wagner ; cf. Phérécyde fr. 22a et Hellanicos fr. 51b Fowler) ; III 4, 2, 3 (p. 113 Wagner ; Phérécyde fr. 89) ; III 6, 7, 2 (p. 127 Wagner ; Phérécyde fr. 92a) ; III 8, 2, 2 (p. 135 Wagner ; Phérécyde fr. 157) ; III 12, 6, 7 (p. 152 Wagner ; Phérécyde fr. 60). Toutes les références à la *Bibliothèque* renvoient à l'édition de Wagner 1926.

<sup>30</sup> Hésiode est mentionné à treize reprises : I, 8, 4 (p. 26 Wagner) ; I, 9, 21, 7 (p. 41 Wagner) ; II, 1, 1, 5 (p. 50 Wagner) ; II, 1, 3, 1 et 2 (p. 51 Wagner) ; II, 2, 2, 2 (p. 58 Wagner) ; II, 3, 1, 4 (p. 60 Wagner) ; II, 4, 2, 4 (p. 62 Wagner) ; ce passage est souvent considéré comme une interpolation : nous ne l'incluons donc pas dans notre décompte) ; III, 5, 6, 2 (p. 120 Wagner) ; III, 6, 7, 4 (p. 127 Wagner) ; III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner) ; III, 8, 2, 2 (p. 135 Wagner) ; III, 9, 2, 7 (p. 138 Wagner) ; III, 14, 4, 1 (p. 159 Wagner).

<sup>31</sup> Voici la liste des passages qui mentionnent Acousilaos : II 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25) ; II 1, 3, 1 (p. 51 Wagner ; Acousilaos fr. 26) ; II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; Acousilaos fr. 27) ; II 2, 2, 2 (p. 58 Wagner ; Acousilaos fr. 28) ; II 5, 7, 1 (p. 78 Wagner ; Acousilaos fr. 29) ; III 4, 4, 2 (p. 114-115 Wagner ; Acousilaos fr. 33) ; III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner) ; III 11, 1 (p. 145 Wagner ; Acousilaos fr. 41) ; III 12, 6, 4 (p. 151 Wagner ; Acousilaos fr. 21) ; III 15, 2 (p. 163 Wagner ; Acousilaos fr. 31).

<sup>32</sup> Le texte de la *Bibliothèque* compte dans son état actuel 83 mentions.

<sup>33</sup> De cette partie qui ne nous est parvenue qu'à l'état de résumé, seules une mention de Simonide (ep. 1, 16, ms. S ; p. 179 Wagner) et une mention de la *Petite Iliade* (ep. 5, 14, mss. E et S ; p. 208 Wagner) ont été conservées.

<sup>34</sup> Rabau 2002, p. 231.

« mention » du nom de Phérécyde ou de celui d'Acousilaos, pour tâcher d'affiner les choses à mesure que nous les analyserons. Ce terme de « mention », tel que nous l'emploierons, est à entendre au sens le plus courant : « action de nommer, de citer, de signaler » (*Le Nouveau petit Robert*, 1993) ; il ne fait pas référence aux théories linguistiques de la mention, selon lesquelles « le discours direct signifierait la matérialité linguistique des paroles sans en signifier le sens<sup>35</sup> ».

Les questions soulevées par ces vingt-trois passages sont nombreuses et se situent sur différents plans. Il faudra tout d'abord s'interroger sur la nature précise des relations en jeu entre la *Bibliothèque* et les textes d'Acousilaos et de Phérécyde. On pense immédiatement à la notion de coprésence, définie par Gérard Genette comme « la présence effective d'un texte dans un autre<sup>36</sup> », selon trois modalités : la citation, le plagiat et l'allusion, auxquelles A. Bouillaguet<sup>37</sup> ajoute la référence, simple mention d'un nom d'auteur ou d'un titre. Plagiat – ou, à une échelle plus restreinte, prélèvement, c'est-à-dire, pour J. Kristeva, « citation sans indication d'origine<sup>38</sup> » – et allusion ne nous concernent pas pour le moment, puisqu'elles supposent l'absence de renvoi explicite au texte source ; or, les passages que nous nous proposons d'étudier ici, pour l'instant, sont précisément ceux qui renvoient à une source nommée, donc affichée et revendiquée par Apollodore – ce qui ne les fait pas automatiquement rentrer dans la catégorie des relations de coprésence : nous y reviendrons. Pour revenir à la citation, Genette précise qu'elle se pratique « avec guillemets, avec ou sans référence précise<sup>39</sup> ». Premier point de réflexion donc, la question des guillemets. La réflexion de Genette se fonde sur la littérature moderne et contemporaine ; dans le cas d'un texte antique, parler de guillemets n'a évidemment pas de sens, ces signes n'ayant été inventés que bien plus tard<sup>40</sup>. Or, le phénomène de la citation, lui, existe bel et bien dans les littératures de l'Antiquité. Il nous faudra donc nous passer des guillemets ; on pourra cependant tenter de se demander si les guillemets modernes n'ont pas d'équivalents antiques dans la *Bibliothèque*, ou, pour le dire autrement, si Apollodore n'emploie pas d'autres moyens linguistiques d'introduire une citation précise, moyens qui relèveraient du « signe clair de la présence du texte étranger » dont parle Sophie Rabau. Second point, la question de la « référence précise »

---

<sup>35</sup> Darbo-Peschanski 2004b, p. 9 ; voir aussi Nicolas 2006b, p. 125-145.

<sup>36</sup> Genette 1982, p. 8.

<sup>37</sup> Bouillaguet 1989 ; les catégories définies dans cet article sont reprises dans Bouillaguet 2000, p. 31, cité par Samoyault 2001, p. 35.

<sup>38</sup> Kristeva 1969, p. 332.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Il existe bien, dès l'Antiquité, certaines marques employées dans les manuscrits pour ponctuer un discours direct, mais aucune n'est l'équivalent des guillemets ; de plus, l'archétype de la tradition manuscrite de la *Bibliothèque* n'emploie aucun procédé de ce type. Sur la question de l'histoire de la ponctuation du discours direct, voir Cunha Dóris A.C. et Arabyan Marc, 2004, « La ponctuation du discours direct des origines à nos jours », *L'Information grammaticale* vol. 102, p. 35-45.

nous amènera à examiner, dans les citations mais aussi dans les simples références, la façon dont Apollodore renvoie aux textes d'Acousilaos et de Phérécyde, et ce que cela peut faire supposer sur sa connaissance et sa fréquentation de ces deux auteurs, ou encore sur le degré de fidélité de notre mythographe à ses sources : on peut en effet penser *a priori* que plus la précision de la référence est grande (titre du texte source, voire numéro de livre), plus un auteur a de chances d'avoir consulté sa source de façon directe ; dans le même ordre d'idées, un discours direct pourrait signifier une reproduction relativement fidèle du texte de départ.

Au-delà de la question des relations de coprésence, une deuxième problématique s'ouvre, qui porte sur l'objet des mentions faites par Apollodore. Ces dernières sont-elles de simples variantes du texte proposé, variantes qui porteraient sur des noms propres, des chiffres, etc. ? Concernent-elles des points apparemment moins mineurs, plus importants pour le déroulement du récit par exemple ? Cette étude conduira à poser la question du statut d'Acousilaos et de Phérécyde dans la *Bibliothèque*, tel qu'il peut nous apparaître dans ces quelques passages. On peut ainsi se demander si, par exemple, ces deux auteurs sont consultés en tant que mythographes généralistes ou, au contraire, si l'on constate une tendance d'Apollodore à faire appel à eux en tant que spécialistes des récits concernant une région donnée, un personnage particulier, un cycle mythique plutôt qu'un autre, etc. On examinera aussi les auteurs qui sont mentionnés dans les mêmes passages, et avec lesquels ils sont donc pour ainsi dire mis en concurrence.

Dernier ordre de problématiques, la question énonciative : il s'agira d'étudier la façon dont le narrateur intègre les mentions de Phérécyde et d'Acousilaos à sa propre narration. Nous voyons là deux grands types de questions. La première est de savoir si le narrateur reprend à son propre compte les versions qu'il attribue aux deux mythographes, s'il les intègre dans le cours de son propre récit. Dans le cas contraire, la comparaison de la version retenue par le narrateur et de la version ne faisant figure que de simple variante pourrait nous permettre de discerner les raisons qui font que notre auteur choisit une version plutôt qu'une autre, et ainsi de mieux cerner le projet d'Apollodore. Seconde question qui se pose, celle de savoir de quelle manière le narrateur intègre à sa narration les récits attribués à Phérécyde et à Acousilaos : d'un même récit, certains points peuvent être omis, d'autres peuvent être modifiés ou détournés – ce que Bernard Dupriez<sup>41</sup> appelle la substitution, qui peut consister à « adapter les citations à de nouveaux contextes » –, d'autres enfin peuvent tout simplement être laissés intacts. Il s'agira de savoir quels points sont ainsi traités, et

---

<sup>41</sup> Dupriez Bernard, 1995 [1984], *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris, UGE, p. 427.



surtout pour quelles raisons. Il nous faudra, pour tenter d'éclaircir ces questions, recourir à des comparaisons entre le texte de la *Bibliothèque* et les fragments des deux mythographes anciens, ce qui ne pourra évidemment se faire que quand un même récit est attribué à Phérécyde ou à Acousilaos par au moins deux sources différentes, et qui ne dépendent pas l'une de l'autre : cela restreint forcément le champ d'investigation, et fait courir le risque de n'aboutir qu'à des conclusions très partielles.

Nous terminerons cette étude par un bilan global, qui nous permettra de voir s'il est possible de tirer des conclusions générales d'un examen systématique de ces vingt-trois passages.

# I. NATURE DES RELATIONS DE COPRESENCE ENTRE LA *BIBLIOTHEQUE* ET LES TRAVAUX DE PHERECYDE ET D'ACOUSILAOS : ESSAI DE CLASSEMENT

## A. Quelques considérations terminologiques : citation et référence

Etudier les relations entre des textes, comme nous tâchons de le faire, c'est entrer dans le champ de l'intertextualité, au sens le plus large du terme. La notion d'intertextualité, on le sait, est issue des travaux de Julia Kristeva, qui employa ce terme pour la première fois dans les années 1960, pour traduire la notion de « dialogisme » inventée par Bakhtine. Dans un article de 1966, repris en 1969 dans le recueil intitulé *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, J. Kristeva écrit que « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte<sup>42</sup> ». On le voit, le terme d'intertextualité a, lors de son apparition, une acception extrêmement ouverte, ce qui rend cette idée ainsi formulée « peu utilisable en tant qu'outil d'analyse<sup>43</sup> » ; au sein de cette vaste notion, il nous semble donc important de préciser le plus possible à quels types de pratiques le lecteur de la *Bibliothèque* est confronté.

Délaissant le terme d'intertextualité dans cette acception large, Gérard Genette préfère, dans son ouvrage fondamental intitulé *Palimpsestes*, parler de transtextualité pour désigner les relations d'un texte à un ou plusieurs autres textes. Il distingue cinq types de relations transtextuelles : l'intertextualité, la paratextualité, la métatextualité, l'architextualité et l'hypertextualité<sup>44</sup>. Seules la première et la dernière de ces relations nous intéressent dans le cadre de ce travail, les trois autres n'étant pas liées aux problématiques de présence d'un texte dans un autre texte. L'hypertextualité est définie par Genette comme « toute relation unissant un texte B ([qu'il appelle] *hypertexte*) à un texte antérieur A ([qu'il appelle], bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire<sup>45</sup> » : il s'agit d'une relation de dérivation entre un texte et un autre<sup>46</sup>, relation dont nous traiterons ailleurs dans ce travail, puisqu'elle ne met pas en œuvre l'inclusion concrète d'un texte dans un autre. Ce que Genette en revanche appelle, de façon assez restrictive par rapport aux travaux de Kristeva, intertextualité, est bien « une relation de coprésence entre deux ou

---

<sup>42</sup> Kristeva 1969, p. 146.

<sup>43</sup> Samoyault 2001, p. 10.

<sup>44</sup> Genette 1982, p. 8-16.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>46</sup> Genette prend pour exemple les relations qu'entretiennent l'*Enéide* et l'*Ulysse* de Joyce avec leur hypotexte, l'*Odyssée*.

plusieurs textes », c'est-à-dire « la présence effective d'un texte dans un autre<sup>47</sup> ». C'est ce dernier cas de figure que nous allons examiner, en le précisant encore grâce aux catégories définies par A. Bouillaguet. Pour cette dernière, il faut distinguer quatre types de relation de coprésence : la citation, « emprunt littéral explicite » ; la référence, « emprunt non littéral explicite » ; le plagiat, « emprunt littéral non explicite » ; l'allusion, « emprunt non littéral non explicite ». Puisque nous nous penchons ici sur les cas où la *Bibliothèque* renvoie explicitement à Phérécyde ou Acousilaos, seuls les deux premiers cas nous intéresseront pour le moment.

### 1. La citation

D'un point de vue purement formel<sup>48</sup>, une citation est un acte de discours, « un énoncé répété et une énonciation répétante », pour reprendre la célèbre expression d'Antoine Compagnon<sup>49</sup>. Il s'agit de « la répétition d'une unité de discours dans un autre discours ; elle apparaît comme la *relation interdiscursive primitive*<sup>50</sup> ». « Dans le cas le plus simple, la citation fait intervenir deux discours ou deux textes, *T1* et *T2*, *T1* où l'énoncé apparaît une première fois et où il est pris, *T2* où le même énoncé figure une seconde fois, en reprise ; *t*, l'énoncé lui-même, l'objet de l'échange entre *T1* et *T2* ; et deux auteurs, *A1* et *A2*, sujets de l'énonciation de *t*, dans *T1* et dans *T2* respectivement<sup>51</sup> ». Comme A. Compagnon le remarque lui-même immédiatement après l'avoir écrite, cette définition est très schématique ; elle nous permet néanmoins de mettre en évidence le point principal de la définition de la citation, à savoir l'exactitude de la répétition, de la reproduction d'un énoncé, qui doit être, dans le texte où il est reproduit, le plus conforme possible à ce qu'il était dans le texte de départ. Ajoutons un autre point capital : une citation doit être marquée en tant que citation, afin que le lecteur perçoive immédiatement et clairement l'emprunt fidèle, qu'il puisse faire sans hésitation le départ entre le texte source et le texte qui l'intègre. Pour A. Compagnon, il s'agit alors d'encadrer le passage cité par des guillemets, voire de donner le nom de l'auteur du texte emprunté et/ou le titre de ce texte, afin que la citation soit immédiatement repérable en tant que telle. Sans marques spécifiques, la citation devient plagiat, « dont la définition minimale pourrait être la citation sans guillemets, la citation non marquée<sup>52</sup> ». Remarquons encore une fois que dans le cas d'un texte antique, dans un système d'écriture qui ne connaît pas les guillemets, une citation n'est évidemment pas marquée de la même manière ; en d'autres

---

<sup>47</sup> Genette 1982, p. 8.

<sup>48</sup> C'est-à-dire sans se préoccuper de la fonction des citations examinées.

<sup>49</sup> Compagnon 1979, p. 56.

<sup>50</sup> *Ibid.* p. 54.

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 56.

<sup>52</sup> Samoyault 2001, p. 34.

termes, une citation peut être marquée par autre chose que la typographie<sup>53</sup> : nous y reviendrons. Nous appellerons donc « citation » un énoncé explicitement signalé dans le texte de la *Bibliothèque* comme venant d'un autre texte et répété le plus exactement possible. Remarquons dès à présent que ce second critère, celui de la littéralité, exclut du champ de la citation tout énoncé au discours indirect, cas dans lequel l'hétérogénéité entre le texte source et celui de la *Bibliothèque* est nettement moins marquée que dans la citation au discours direct : comme l'écrit J. Authier-Revuz, « on a affaire avec les DD [discours direct]/DI [discours indirect] à deux modes radicalement distincts de représentation d'un autre acte d'énonciation : l'un, le DD, correspondant à une opération de *citation* du message de l'acte rapporté, l'autre le DI à une opération de *reformulation*, c'est-à-dire de reproduction d'un énoncé comme ayant le même *sens* que le *m*<sup>54</sup> de l'acte rapporté<sup>55</sup> ». En grec ancien, la frontière entre les deux types de discours est moins nette qu'en français, puisqu'on sait qu'après un verbe de parole suivi de ὄτι, le grec n'a aucune obligation de modifier des paroles rapportées : un discours indirect après ὄτι peut ainsi avoir exactement la même forme qu'un discours direct, et le grec permet donc les citations avec ὄτι. Nous reviendrons sur ce point.

Revenons rapidement, pour finir sur l'emprunt littéral, à la notion de plagiat, définie à l'instant comme « citation non marquée », pour reprendre les termes de T. Samoyault. Le terme et la notion de plagiat s'inscrivent dans le champ juridique, et ce dès l'origine<sup>56</sup> : en droit français par exemple, le plagiat est une contrefaçon, et donc un délit interdit par la loi et passible des tribunaux, car il viole la propriété intellectuelle<sup>57</sup>. Or, ce dernier concept, tel que nous l'entendons, remonte au XVIII<sup>e</sup> s. Il est vrai que les textes antiques nous ont transmis un cas précis où ce que nous appellerions un plagiat est puni par la justice : Vitruve rapporte en effet que lors d'un concours de poésie organisé en l'honneur des Muses et d'Apollon, dans le jury duquel figurait Aristophane de Byzance, ce dernier s'aperçut que tous les concurrents sauf un « avaient lu des morceaux dont ils n'étaient pas les auteurs » (« aliena recitauisse »), et avaient donc commis des « vols », « furta<sup>58</sup> ». Aristophane, à l'appui de ses accusations, « fit sortir d'armoires qu'il désigna un grand nombre de volumes, et, les comparant avec les morceaux qui avaient été lus, força les plagiaires [« furatos »] à reconnaître leur faute. Aussi le roi ordonna-t-il qu'on les inculpât de vol [« furti »], et, après condamnation, il les renvoya

---

<sup>53</sup> Ce que Samoyault 2001 rappelle brièvement p. 37.

<sup>54</sup> Le « m » désigne dans cet article le message du discours rapporté.

<sup>55</sup> Authier-Revuz 1993, p. 11.

<sup>56</sup> « plagiaire » vient de « plagiarius », « nom d'agent qui désigne celui qui vole les esclaves d'autrui ou celui qui achète ou vend comme esclave une personne libre » (Rey Alain éd., 1998 [1992], *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert).

<sup>57</sup> Article L.335-2 du *Code de la propriété intellectuelle*.

<sup>58</sup> Vitruve, *De Architectura* VII, *praef.* 4-7 ; nous citons la traduction de B. Liou et M. Zuinghedau, CUF.

couverts d'opprobres [...]»<sup>59</sup> ». On voit donc dans ce texte se déployer un dispositif judiciaire qui relève totalement de ce que nous appelons plagiat : il y a bien délit, jugement d'après des preuves et condamnation ; le délit consiste à s'attribuer des textes écrits par d'autres, et la preuve est constituée par comparaison entre deux textes. L'existence dès l'Antiquité de l'idée de plagiat, conçue comme un vol, est confirmée par d'autres témoignages : ainsi le même Aristophane de Byzance était-il, selon le témoignage de Porphyre cité par Eusèbe de Césarée<sup>60</sup>, l'auteur d'un travail intitulé *Παράλληλοι Μενάνδρου τε καὶ παρ' ὧν ἔκλεψεν ἐκλογαί*, *Citations parallèles de Ménandre et des auteurs qu'il a volés* ; on trouvera d'autres exemples de l'existence de la notion de plagiat dans l'article « Plagiat » de la *RE*, rédigé par K. Ziegler. Analysant le texte de Vitruve, B. Legras reste cependant très prudent quant à l'existence, dans l'Antiquité grecque, de la notion juridique de propriété intellectuelle : « la propriété littéraire dans l'Antiquité grecque n'a été protégée que dans des circonstances particulières, celles où le plagiat et le faux pouvaient être considérés comme une atteinte aux intérêts supérieurs de l'Etat<sup>61</sup> », ici l'Etat lagide, menacé en tant que promoteur de ce concours lié à la bibliothèque du Musée.

L'idée de plagiat implique en outre, pour nous Modernes, qu'un discours est attribuable à une instance clairement définie, identifiable civilement et juridiquement : son auteur, en tant qu'individu ou en tant que collectivité, que groupe : on ne peut pas plagier un texte sans auteur. Or, on sait que la notion d'auteur, dans l'Antiquité grecque, n'est pas aussi nettement établie qu'elle ne l'est pour nous, comme peuvent le montrer les travaux de Claude Calame par exemple<sup>62</sup> qui, analysant la procédure de la *sphragis* dans divers genres pratiqués durant l'époque classique, signale qu'elle attribue un *logos* donné à un nom propre auquel on renvoie par l'emploi de la troisième personne, mais qu'elle met aussi à distance, par la troisième personne, l'individu désigné par ce nom propre de « la figure du locuteur qui, en tant que *je*, assume la conduite du discours » ; « apposer sur un *logos* poétique ou prosaïque un sceau en tant que signature c'est en fixer l'autorité poétique aussi bien que l'autorité sociale. Mais est-ce également l'attribuer à un auteur envisagé comme individu historique et comme personne psycho-sociale, sinon comme sujet juridique ?<sup>63</sup> ». Pour parler rapidement et très concrètement des deux auteurs qui nous occupent plus particulièrement, notons que la tradition antique peine à distinguer Phérécyde de Syros et Phérécyde d'Athènes, question qui fait encore débat de nos jours<sup>64</sup> ; quant à Acousilaos d'Argos, si la tradition ne connaît qu'un

<sup>59</sup> Vitruve VII, *praef.* 7.

<sup>60</sup> Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique* X, 3, 12.

<sup>61</sup> Legras 2003, p. 461.

<sup>62</sup> Ainsi Calame 2004, ou encore Calame 2005, p. 26 sqq.

<sup>63</sup> Calame 2004, p. 23.

<sup>64</sup> Voir par exemple Toye 1997 ; Fowler 1999 ; Pàmias 2005.

auteur de ce nom, la *Souda* nous dit que ἔγραψε δὲ Γενεαλογίας ἐκ δέλτων χαλκῶν, ἃς λόγος εὐρεῖν τὸν πατέρα αὐτοῦ ὀρύξαντά τινα τόπον τῆς οἰκίας αὐτοῦ, « il écrivit des *Généalogies* à partir de tablettes en bronze que, dit-on, son père découvrit en creusant dans un certain endroit de sa maison<sup>65</sup> » ; l'origine même de son œuvre pose ainsi la question de savoir dans quelle mesure Acousilaos pourrait être considéré comme l'auteur, au sens moderne, de son propre texte. Comme le souligne Fowler, « I suspect that these tablets were in fact mentioned by Akousilaos in his proem, and that he claimed to be merely the promulgator of ancient lore ; he would thus be a mythographical counterpart to an oracle-monger like Onomakritos<sup>66</sup> ».

On peut donc avancer l'idée que la notion de plagiat est globalement inopérante dans le contexte culturel qui est celui de notre étude ; c'est pourquoi nous préférerons à ce terme celui, plus neutre, de « prélèvement », tel que l'a défini J. Kristeva, à savoir une « citation sans indication d'origine<sup>67</sup> ».

## 2. La référence

Ainsi la citation à proprement parler n'est-elle pas la seule modalité possible de la relation de coprésence. Le texte d'Apollodore utilise fréquemment un autre système, celui de la référence, définie par A. Bouillaguet comme « emprunt non littéral explicite », comme nous l'avons vu plus haut. Pour reprendre les lignes que lui consacre T. Samoyault, « la référence n'expose pas le texte cité, mais y renvoie par un titre, un nom d'auteur, de personnage ou l'exposé d'une situation spécifique. La référence peut accompagner la citation pour préciser les sources du texte cité. Mais, le plus souvent, lorsqu'elle apparaît seule, le rapport à l'autre y est beaucoup plus ténu que dans le cas de la citation puisque l'hétérogénéité textuelle est quasiment absente<sup>68</sup> ». La principale différence avec la citation est donc le fait que le texte source n'est pas reproduit le plus fidèlement possible – c'est ce qui doit nous amener à ranger parmi les références les reformulations au discours indirect au moyen d'une proposition infinitive, qui font en effet « l'exposé d'une situation spécifique » mais ne constituent pas une citation<sup>69</sup> - ; dans certains cas, le texte source n'est même pas reproduit du tout ; d'où la réserve émise par T. Samoyault, qui souligne qu'« il peut y avoir ainsi une certaine ambiguïté à classer la référence parmi les formes de l'intertextualité, la

---

<sup>65</sup> *Souda* s. v. Ἀκουσίλαος, cité et traduit par Jacob 1994a, p. 181.

<sup>66</sup> Fowler 1996, p. 78.

<sup>67</sup> Kristeva 1969, p. 332.

<sup>68</sup> Samoyault 2001, p. 35.

<sup>69</sup> Jacob 1983, p. 130-131, travaillant sur les emprunts d'Antigonos de Karyste à Aristote, donne un exemple d'emprunt à l'aide d'une proposition infinitive qui est extrêmement fidèle au texte source : les seules modifications effectuées ont été la transposition des verbes à l'infinitif et des nominatifs à l'accusatif. Ce type de cas est probablement très rare, et nous n'en avons pas détecté dans le cadre de notre étude.

relation de coprésence pouvant être dans certains cas minimale. Gérard Genette ne l'inclut pas dans sa typologie des intertextes<sup>70</sup> ». Quant à nous, afin de ne pas entrer dans des considérations théoriques qui nous éloigneraient trop de l'objet de notre étude, nous considérerons, à la suite d'A. Bouillaguet, que la référence relève bien de l'intertextualité : elle en constitue en quelque sorte une forme minimale.

Référence et citation mettent donc en jeu deux pratiques finalement assez différentes. Quand la première se contente de signaler un emprunt non littéral, la seconde conserve le texte cité dans un état le plus proche possible de ce qu'il était avant d'être extrait de son contexte de départ. Du coup, comme le remarque T. Samoyault, la référence est un « intertexte ambigu », dont le repérage exact et précis « dépend de la culture et de la sagacité du lecteur, ce qui rend la relation intertextuelle aléatoire<sup>71</sup> ». De là découle une difficulté supplémentaire quand on tâche d'étudier les relations explicites entre Apollodore et ses prédécesseurs qu'il mentionne. La citation, elle, est un intertexte plus net, puisqu'elle revendique nettement l'intertextualité ; il nous faut cependant préciser de quelle façon elle opère cette revendication dans le texte de la *Bibliothèque*.

---

<sup>70</sup> Samoyault 2001, p. 35.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 37.

## **B. Y a-t-il des cas de citation dans la *Bibliothèque* ?**

### ***1. Les marqueurs de la citation et les problèmes qui en découlent***

Nous avons vu que pour constituer une citation, un emprunt littéral doit être immédiatement et intentionnellement identifiable : c'est ce qu'écrit A. Compagnon quand il souligne que « la citation, *t*, doit être reconnue comme telle dans le système *S2*<sup>72</sup>, comme phrase préalable ou comme corps étranger, et identifiée par rapport au système *S1*<sup>73</sup> ». Assurer cette reconnaissance est le rôle des guillemets, qui semblent ainsi constitutifs de la citation, ce que soulignent de nombreux auteurs : Bernard Dupriez<sup>74</sup> par exemple écrit que « les marques de la citation sont la mise en exergue<sup>75</sup> ou les guillemets [...] et la référence<sup>76</sup> ». Toujours selon Dupriez, les guillemets sont des « signes d'assise », signes qui indiquent « la situation (l'assise) du segment par rapport à son contexte syntagmatique ou au contexte réel évoqué<sup>77</sup> » ; pour reprendre à nouveau A. Compagnon, « ce que disent les guillemets, c'est que la parole est donnée à un autre, que l'auteur se démet de l'énonciation au profit d'un autre<sup>78</sup> ». Bref, leur rôle est d'indiquer, en isolant un morceau de texte, que ce dernier relève d'un autre énonciateur et d'une autre énonciation, qu'il est hétérogène au texte dans lequel il est inséré. Ces signes d'assise, immédiatement visibles dans un texte moderne, n'existent évidemment pas tels quels dans les manuscrits grecs, les guillemets et autres crochets droits n'étant qu'une invention relativement récente<sup>79</sup>, et les manuscrits de la *Bibliothèque* sont dépourvus de tout signe qui pourrait en être l'équivalent. Impossible donc pour le lecteur d'Apollodore de repérer une citation d'un simple coup d'œil, d'en cerner précisément les limites. La langue grecque dispose cependant d'un certain nombre de moyens de signaler l'hétérogénéité de niveaux énonciatifs dans un texte qui en cite un autre. Catherine Darbo-Peschanski mentionne ainsi « les ruptures syntaxiques<sup>80</sup>, les pronoms démonstratifs, les temps verbaux, les présentateurs comme « le mot X », « la phrase Y », « l'expression Z » et les

---

<sup>72</sup> Dans le travail de Compagnon, le système *S2* est celui du texte d'accueil, le système *S1* celui du texte de départ.

<sup>73</sup> Compagnon 1979, p. 72.

<sup>74</sup> Dupriez Bernard, 1995 [1984], *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris, UGE, p. 115 ; on peut aussi renvoyer à Bouillaguet 1989, p. 496.

<sup>75</sup> Il ne sera pas question de « mise en exergue » dans ce travail, tous les passages de la *Bibliothèque* auxquels nous nous intéressons figurant dans le corps même du récit d'Apollodore, sans différence de statut typographique.

<sup>76</sup> Critère qui correspond à l'« explicite » de Bouillaguet : le terme de « référence » n'est pas employé par Dupriez dans le même sens que celui que nous employons dans cette étude à la suite d'A. Bouillaguet.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>78</sup> Compagnon 1979, p. 40.

<sup>79</sup> Les premiers guillemets que l'on connaisse se trouvent dans l'aldine de Priscien, en 1527.

<sup>80</sup> Nous reviendrons en détail sur la rupture de construction comme marqueur de la littéralité d'un emprunt dans la troisième partie de ce travail, p. 370 sqq.



verbes de la citation (dire, déclarer, annoncer etc.)<sup>81</sup> ». Pascal Payen, lui, montre l'existence de « raccords syntaxiques et lexicaux » destinés « à insérer et à fermer les citations<sup>82</sup> » : il souligne notamment l'emploi de la locution κατὰ λέξιν (« au mot près », « littéralement ») par Denys d'Halicarnasse<sup>83</sup>, et une simple recherche portant sur ces deux mots dans le *Thesaurus Linguae Graecae* montre bien que l'expression est utilisée par une multitude d'auteurs... mais strictement jamais dans la *Bibliothèque*. Autres moyens relevés par P. Payen de signaler une citation, les formules qui signifient « c'est à partir de... », ou encore « je citerai là aussi ses propres paroles », « je vais insérer ce qui suit », etc., et qui ouvrent la citation, cette dernière pouvant ensuite être fermée par d'autres formules qui indiquent le changement énonciatif, comme « et après cela (καὶ μετὰ τοῦτο) », « à quoi il ajoute (οἷς ἐπιτίθησι) », ou même μὲν οὖν ou un δέ qui répond à un μὲν<sup>84</sup> ; on retrouve d'ailleurs des pratiques équivalentes dans les scholies, grandes pourvoyeuses de citations, qui signalent souvent la fin d'une citation un peu longue avec un verbe comme ἱστορεῖ ou une expression comme ἡ ἱστορία παρὰ... par exemple<sup>85</sup>. Martin Steinrück, examinant le même type de phénomènes chez Eunape de Sardes, les désigne par les expressions « cheville prospective » et « cheville rétrospective<sup>86</sup> » ; J. Andrieu emploie celle de « double insérende<sup>87</sup> ». Toutes ces marques sont finalement l'équivalent antique de nos guillemets, car elles délimitent nettement le changement énonciatif que constitue la citation. On peut clore cette liste rapide des marqueurs de citation en mentionnant l'existence de mots comme τὸ Ἡσιόδειον (« la célèbre formule d'Hésiode »), ou tout autre mot formé sur le même modèle, comme τὸ Πιττάκειον (« la fameuse formule de Pittakos ») ; cette formation lexicale semble toutefois surtout s'employer pour faire référence à des vers, qui ont un caractère presque proverbial, car, comme l'écrit Jesper Svenbro, qui consacre quelques pages à ce phénomène, « pour être devenu τὸ Πιττάκειον, "la célèbre formule de Pittakos", les mots du Sage ont été maintes fois répétés<sup>88</sup> ». Ce rapide aperçu, qui ne se veut évidemment pas exhaustif, montre bien la richesse de la langue grecque quand il s'agit de montrer l'insertion dans un texte donné d'un extrait d'un autre texte, et ce malgré

<sup>81</sup> Darbo-Peschanski 2004b, p. 10.

<sup>82</sup> Payen, 2004, p. 117.

<sup>83</sup> Payen 2004, n. 36 p. 118 renvoie à Denys d'Halicarnasse, *Thucydide* 10, 3 et 10, 5.

<sup>84</sup> Payen 2004, p. 117-118.

<sup>85</sup> Les exemples sont bien évidemment légion : pour en citer deux pris au hasard, on peut aller voir schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 185-8a (Hérodore fr. 45 Fowler), qui rapporte un récit au discours direct, en concluant par μαρτυρεῖ Ἡρόδοτος ; ou schol. *Iliade* I, 52 (Andron fr. 10 Fowler), qui se termine par ἡ ἱστορία παρὰ Ἄνδρων. Ces expressions ne sauraient cependant à elles seules marquer une citation.

<sup>86</sup> Steinrück Martin, 2004 « La voix dans la citation et le discours direct chez Eunape de Sardes », in Darbo-Peschanski éd., p. 281-289 ; ces termes sont définis p. 282.

<sup>87</sup> Andrieu 1948, p. 275, qui donne un certain nombre d'exemples en latin et conclut p. 276 : « nous avons dans tous ces cas l'équivalent de nos guillemets ouvrants et fermants ».

<sup>88</sup> Voir les exemples analysés par Svenbro Jesper, 2004, « Façons grecques de dire « citer » », in Darbo-Peschanski éd., p. 265-279 ; la citation vient de la p. 270.

l'absence de signes d'assise ; mais tout cela ne fait que souligner, *a contrario*, le fait que le texte de la *Bibliothèque* n'emploie pas ce type de marqueurs syntaxiques.

Or, si l'absence de signes d'assise ou autres marqueurs nets de l'acte de citer n'est finalement guère problématique dans le cas de citations de textes versifiés (un extrait d'Homère, même légèrement modifié, cité dans un discours en prose de Dion de Pruse est ainsi aisément reconnaissable, car la métrique le distingue de façon évidente du texte dans lequel il s'insère), il n'en va pas de même pour le cas qui nous occupe, celui d'un texte en prose qui cite un autre texte en prose<sup>89</sup>. Le problème est encore compliqué par l'écriture même des traités qui sont en jeu. On sait en effet qu'Acousilaos et Phérécyde partagent avec Apollodore de nombreux traits d'écriture, qui concourent à l'émergence d'une prose simple, claire, sans ornement – ce qui d'ailleurs sans doute révélateur du projet de notre auteur : nous y reviendrons longuement dans la troisième partie de ce travail. Ces similitudes stylistiques rendent très difficile la distinction entre ce qu'écrit Apollodore lui-même et d'éventuelles citations fidèles de nos deux mythographes ; en d'autres termes, en l'absence de signes d'assise ou de marqueurs syntaxiques parfaitement clairs et explicites, rien de plus facile pour une phrase de Phérécyde ou d'Acousilaos, même citée *κατὰ λέξιν*, de se fondre dans un récit écrit par Apollodore. Bref, dans notre texte, seule l'utilisation d'un discours direct très bien distingué du récit pris en charge par le narrateur peut être un indice de littéralité du passage attribué à Phérécyde ou Acousilaos.

Cela amène à se poser un problème de méthode : pour pouvoir parler de citation dans la *Bibliothèque*, il faudra pouvoir prouver la littéralité du passage en question ; or, en l'absence de revendication claire et explicite qui aurait permis de la postuler, on ne pourra établir cette littéralité que par comparaison avec le même passage conservé dans un ou plusieurs autres textes. Le simple discours direct ne suffit pas en effet à prouver qu'un passage est repris fidèlement, textuellement ; c'est ce que rappelle J. Authier-Revuz quand elle écrit que le discours direct peut rapporter « des actes d'énonciation n'ayant pas encore eu lieu, ou ne devant jamais avoir lieu », et qu'elle note que même dans le cas d'un discours direct rapportant un acte d'énonciation ayant bien eu lieu, « il n'est pas rare du tout que les mots présentés entre guillemets soient explicitement caractérisés ou implicitement interprétables comme des mots choisis » par l'énonciateur qui effectue la citation en tant que

---

<sup>89</sup> Les quelques vers qui sont cités dans le texte de la *Bibliothèque* sont considérés par les éditeurs comme des interpolations : en II, 4, 2, 4 (p. 62 Wagner) sont cités, avec le nom de leur auteur et du texte d'où ils sont issus, deux vers du *Bouclier d'Héraclès* (v. 223-224) ; en III, 4, 4, 5 (p. 115-116 Wagner), on trouve « douze vers dactyliques en mauvais état » (Carrière et Massonie 1991, p. 220), que J.-C. Carrière pense pouvoir attribuer au *Catalogue des femmes* et que les éditeurs rejettent du texte d'Apollodore depuis Thomas Galeus en 1675 ; en III, 6, 7, 6 (p. 128 Wagner), les vers sont attribués par Tzetzés à l'auteur de la *Mélampodie* (Hésiode fr. 275 M.-W.). Les seuls vers qui appartiennent à coup sûr au texte se trouvent en III, 15, 6, 2 (p. 166 Wagner) ; il s'agit d'un oracle rendu à Egée par la Pythie.

résumant parfaitement le contenu du message cité, cas que J. Authier-Revuz appelle « *DD "en substance"*<sup>90</sup> ». Or, un discours direct « en substance » n'est pas une citation, puisque le critère de la littéralité n'est pas rempli<sup>91</sup> : ce cas relève de la référence.

Une fois ces problèmes méthodologiques mis en lumière, nous allons pouvoir nous pencher sur ce qui pourrait signaler un changement de voix, un « changement de niveau énonciatif »<sup>92</sup>, isolant et repérant les citations, à savoir les marques du discours direct.

## 2. *Les discours directs citationnels dans la Bibliothèque*

Sur les vingt-trois passages de notre texte où Phérécyde et Acousilaos sont nommés, ce qui répond au critère de l'« explicite » en revendiquant de façon claire un autre texte comme autorité, huit semblent aussi pouvoir répondre au critère de la littéralité et comportent un discours direct, trois qui nomment Phérécyde<sup>93</sup> et cinq qui nomment Acousilaos<sup>94</sup>. Ces discours directs sont systématiquement signalés par une incise formée de *ὥς* ou de *καθάπερ* (avec ou sans *δέ*) suivi des verbes *φησί* ou *λέγει*<sup>95</sup>. Remarquons le nombre extrêmement réduit des verbes employés par Apollodore dans ces incises, ainsi que leur pauvreté sémantique : ce sont les plus simples et les moins porteurs de sens des verbes de parole, ce qui renforce l'impression d'avoir affaire à une écriture volontairement dépouillée ; cette situation est à l'opposé de ce que l'on peut constater chez Dion Chrysostome par exemple<sup>96</sup>. On pourrait penser que les verbes de parole en incise ne sont pas le strict équivalent de nos guillemets ou des marqueurs cités plus haut, en particulier les chevilles prospectives et rétrospectives, car ils ne permettent pas de délimiter nettement le passage cité, ni de juger très précisément du degré d'exactitude d'une citation, ce que permettent les crochets droits. Il ne faut cependant pas immédiatement rejeter les passages introduits par une incise parmi les références, car les travaux de D. Lenfant sur les fragments d'Hérodote dans les *Deipnosophistes* d'Athénée ont montré que, chez cet auteur, « la présence de *φησί* en incise dans l'énoncé cité signale une citation *verbatim*<sup>97</sup> ». Apollodore pourrait parfaitement faire le même usage de l'incise, et les

---

<sup>90</sup> Authier-Revuz 1993, p. 14 ; les exemples sont légion dans le domaine du journalisme par exemple.

<sup>91</sup> Dans le même ordre d'idée, voir les exemples de discours direct « inauthentique » donnés par Darbo-Peschanski 2004b, p. 10-11.

<sup>92</sup> Riegel, Pellat et Rioul 1999, p. 94.

<sup>93</sup> I 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a) ; II 7, 5, 2 (p. 95 Wagner ; Phérécyde fr. 42) ; III 1, 1, 4 (p. 107 Wagner ; Phérécyde fr. 87).

<sup>94</sup> II 2, 2, 2 (p. 58 Wagner ; Acousilaos fr. 28) ; III 4, 4, 2 (p. 114-115 Wagner ; Acousilaos fr. 33) ; III 11, 1 (p. 145 Wagner ; Acousilaos fr. 41) ; III 12, 6, 4 (p. 151 Wagner ; Acousilaos fr. 21) ; III 15, 2 (p. 163 Wagner ; Acousilaos fr. 31).

<sup>95</sup> On sait que le discours direct est possible après *ὄτι* par exemple (cf. Bertrand Joëlle, 2002, *Nouvelle grammaire grecque*, Paris, Ellipses, § 405) : sauf erreur de notre part, ce n'est jamais le cas dans la *Bibliothèque*.

<sup>96</sup> Sur ce point, voir les analyses de Gangloff Anne, 2006, « Mentions et citations de poètes chez Dion Chrysostome. Manipulation et statut de la parole mythico-poétique dans le discours sophistique », in Nicolas 2006, p. 101-122 ; voir en particulier p. 111-112.

<sup>97</sup> Lenfant 2007b, p. 52 ; les mots mis en gras l'ont été par D. Lenfant.

huit passages que nous allons examiner à présent pourraient être des citations aussi bien que des références.

a. *Cas d'incises citant des éléments extrêmement brefs*

Quatre incises portent sur des éléments extrêmement brefs ; les deux mythographes sont quantitativement traités de la même manière, puisque deux de ces passages renvoient à Phérécyde, les deux autres à Acousilaos<sup>98</sup>.

Premier exemple de ce fonctionnement, la mention de Phérécyde en III 1, 1, 4 (p. 107 Wagner ; Phérécyde fr. 87) :

ἀφανοῦς δὲ Εὐρώπης γενομένης ὁ πατὴρ αὐτῆς Ἀγήνωρ ἐπὶ ζήτησιν ἐξέπεμψε τοὺς παῖδας, εἰπὼν μὴ πρότερον ἀναστρέφειν πρὶν ἂν ἐξεύρωσιν Εὐρώπην. συνεξήλθε δὲ ἐπὶ τὴν ζήτησιν αὐτῆς Τηλέφασσα ἢ μήτηρ καὶ Θάσος ὁ Ποσειδῶνος, ὡς δὲ Φερεκῦδης φησὶ Κίλικος (« Europe ayant disparu, son père Agénor envoya ses fils à sa recherche, leur disant de ne pas rebrousser chemin avant d'avoir retrouvé Europe. Partirent aussi à sa recherche Téléphassa, sa mère, et Thasos fils de Poséidon, ou, selon Phérécyde, de Cilix »).

La seule information attribuable à Phérécyde est une variante sur le nom du père de Thasos : tout ce qui précède est en effet assumé par le narrateur lui-même. Sur le plan du signifié, l'emprunt à Phérécyde est l'information : « Thasos est le fils de Cilix » ; sur le plan du signifiant, l'emprunt consiste en un seul mot, Κίλικος. On aurait citation si le texte de Phérécyde avait bien porté Κίλικος, au génitif, et simple référence si le même mot avait été à un autre cas que le génitif. En l'absence d'outil de comparaison avec le texte originel, la question de savoir si l'on a affaire à une citation ou à une référence n'a aucune possibilité d'être résolue ; de toute façon, on le comprend bien, cette question n'a aucun intérêt dans le cas d'un emprunt si restreint. Phérécyde n'est donc invoqué que pour proposer une variante au récit principal, variante extrêmement ponctuelle.

Quelques lignes plus bas, ce Thasos est présenté comme étant le fondateur de la ville de Thrace qui porte son nom. Thasos est en effet un personnage lié à des phénomènes de colonisation : « d'Hérodote (II, 44, 4 et 6, 47) à Pausanias (V, 25, 12), les historiographes grecs ont régulièrement fait de Thasos une colonie phénicienne<sup>99</sup> » ; or, chez Phérécyde, Cilix, le père de Thasos, est le fils de Phénix, l'éponyme des Phéniciens, et de Cassiopéia,

<sup>98</sup> Il s'agit de III 1, 1, 4 (p. 107 Wagner ; Phérécyde fr. 87), III 11, 1 (p. 145 Wagner ; Acousilaos fr. 41), III 12, 6, 4 (p. 151 Wagner ; Acousilaos fr. 21) et I 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a) ; la cinquième incise, en II 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25), sera traitée plus tard, car il y a dans la même phrase une référence à Acousilaos, sous forme de proposition infinitive.

<sup>99</sup> Calame 2000, n. 16 p. 139.

fille d'Arabos<sup>100</sup>. Pour Phérécyde, Thasos est donc le petit-fils de Phénix, ce qui reflète dans la mythologie les liens que voyaient les Anciens entre Thasos et la Phénicie. Pour d'autres auteurs, Thasos est le fils d'Agénor, et donc le frère de Phénix et de Cilix<sup>101</sup>, mais aussi d'Europè, ce qui explique sans doute qu'Hérodote rapporte que les Phéniciens qui colonisèrent Thasos étaient arrivés là en cherchant Europè<sup>102</sup>. On retrouve dans cette version le thème des liens étroits entre Thasos, la Phénicie et la Cilicie, avec cette fois cependant une mise sur le même plan, tandis que la version de Phérécyde suggère que Thasos est une émanation de la Phénicie par l'intermédiaire de la Cilicie. Remarquons pour finir qu'Apollodore, en faisant de Thasos le fils de Poséidon, choisit une tradition rare, en tout cas pour nous : hormis dans notre passage, elle n'est en effet attestée que chez Arrien de Nicomédie, auteur du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>103</sup>. Dans cette version, Thasos n'a aucun lien symbolique de dépendance avec une quelconque métropole : on peut supposer que cette tradition vient des Thasiens eux-mêmes.

On retrouve exactement le même type de référence dans les autres incises extrêmement brèves. C'est le cas dans le passage de la *Bibliothèque* où Apollodore aborde l'ascendance de Mégapenthès, et évoque une version donnée par Acousilaos :

Μενέλαος μὲν οὖν ἐξ Ἑλένης Ἑρμιόνην ἐγέννησε καὶ κατὰ τινὰς Νικόστρατον, ἐκ δούλης <δὲ> Πιερίδος, γένος Αἰτωλίδος, ἢ καθάπερ Ἀκουσίλαός φησι Τηρηίδος, Μεγαπένθη, ἐκ Κνωσσίας δὲ νόμφης κατὰ Εὐμηλον Ξενόδαμον (« Μénélas donc engendra d'Hélène Hermione et, selon certains, Nicostratos, et d'une esclave, Piéris, une Etolienne, ou selon Acousilaos de Téréis, il eut Mégapenthès, et d'une nymphe, Cnossia, il eut, selon Eumélos, Xénodamos »)<sup>104</sup>.

La mention d'Acousilaos constitue une variante du récit pris en charge par le narrateur, où la seule information qui puisse être rattachée au mythographe argien est le nom de la mère de Mégapenthès, Téréis. Il s'agit d'un détail presque unique, que l'on ne retrouve que dans une scholie homérique selon laquelle ἔνιοι nomment cette esclave Τηρηίς<sup>105</sup> : le plus souvent, l'esclave avec qui Ménélas eut Mégapenthès reste anonyme<sup>106</sup>. Le nom de Piéris ne

<sup>100</sup> Phérécyde fr. 86.

<sup>101</sup> Euripide fr. 819 Nauck ; Pausanias V, 25, 12 ; Nonnos II, 684 ; schol. Euripide *Phéniciennes* 217.

<sup>102</sup> Hérodote II, 44.

<sup>103</sup> FGrH 156 F 68.

<sup>104</sup> *Bibliothèque* III 11, 1 (p. 145 Wagner ; Acousilaos fr. 41).

<sup>105</sup> Schol. *Odyssée* IV, 11e Pontani, qui donne aussi les variantes Τειρίς chez Alexion fr. 3 Berndt (grammairien de la fin du I<sup>er</sup> s. de notre ère) et Γέτις dans les *Retours* fr. 2 Bernabé. Cette scholie est la seule à donner ces noms. Schol. *Odyssée* IV, 12c Pontani dit que pour certains, son nom était Δούλη, pour d'autres Τηριδάης ou Τηριδάη.

<sup>106</sup> Mégapenthès fils de Ménélas et d'une esclave anonyme : *Odyssée* IV, 11-12 ; Pausanias II, 18, 6 et III, 18, 13, qui précise que Mégapenthès a un frère, Nicostratos ; Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* I, p. 141, qui mentionne aussi Nicostratos ; schol. *Odyssée* IV, 11, qui précise en outre que les νεώτεροι font descendre Nicostratos de Ménélas. Athénée I, 14, 31 présente Ménélas et Mégapenthès ensemble, sans préciser leur lien de parenté, qui devait être connu du lecteur.

se trouve, lui, que dans notre passage, où le narrateur semble le choisir et le prendre à son compte. Quant au personnage de Nicostratos, il apparaît très peu dans les textes ; il est fils d'Hélène de Ménélas dans le *Catalogue des femmes*, auquel se conforme donc Apollodore, bien qu'il ne nomme pas ce poème ici<sup>107</sup>. Xénodamos fils de Ménélas n'apparaît que dans notre extrait. Ce passage de la *Bibliothèque* montre ainsi toute l'érudition de son auteur, qui semble avoir voulu faire preuve d'exhaustivité : nommer Acousilaos semble relever de cette démarche.

La troisième occurrence de ce type d'incise concerne l'ascendance du fleuve Asopos :

Ὁ δὲ Ἀσωπὸς ποταμὸς Ὠκεανοῦ καὶ Τηθύος, ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει, Πηροῦς καὶ Ποσειδῶνος, ὡς δὲ τινες, Διὸς καὶ Εὐρυνόμης (« Le fleuve Asopos est le fils d'Océan et de Thétys, ou, selon Acousilaos, de Pérô et Poséidon, ou encore, selon certains, de Zeus et Eurynomè »)<sup>108</sup>.

Comme pour les deux passages précédents, seule une information brute peut être attribuée à Acousilaos, en l'occurrence le nom du père et de la mère de l'Asopos, fleuve sicyonien, père d'Ismènè et beau-père d'Argos<sup>109</sup> ; la seule différence est qu'Acousilaos est mis en concurrence non pas avec le narrateur, mais avec un groupe d'auteurs anonymes, simplement désignés par le pronom indéfini τινές. Le narrateur choisit en effet la première ascendance qu'il donne : Asopos est fils d'Océan et de Téthys, ce qui semble être parfaitement normal pour un dieu-fleuve, comme on le voit dans la *Théogonie* d'Hésiode et dans la tradition grecque<sup>110</sup> : c'est d'ailleurs la même ascendance qu'Apollodore attribue à Inachos en II, 1, 1, 2. La seule version divergente est donnée par Pausanias : Asopos est fils de Poséidon et de Célousè (Κηλούση)<sup>111</sup>. On ignore donc totalement qui sont les τινές mentionnés par Apollodore, et la version attribuée par la *Bibliothèque* à Acousilaos ne se trouve que dans notre passage. On a ainsi à nouveau un passage qui montre l'érudition d'Apollodore. Le nom de « Pérô » (Πηρώ) désigne par ailleurs la fille de Nélée, donc une mortelle<sup>112</sup>, ce qui rend impossible son identification avec la mère du dieu-fleuve Asopos.

Le dernier cas est un peu plus complexe. Il se présente au cours des récits sur Tydée :

---

<sup>107</sup> Hésiode fr. 175 M.-W., qui s'arrête avant que l'on soit sûr que le père est Ménélas ; Kinaiton fr. 3 PEG ; Lysimachos d'Alexandrie FGrH 382 F 12 ; le poète tragique Sosiphane fr. 5 Snell ; Tzetzés schol. Lycophron 851. Nicostratos est aussi parfois le fils d'une esclave : voir la note précédente.

<sup>108</sup> *Bibliothèque* III, 12, 6, 4 (p. 151 Wagner ; Acousilaos fr. 21).

<sup>109</sup> *Bibliothèque* II, 1, 3, 1 (p. 51 Wagner). Sur l'Asopos comme fleuve sicyonien, voir Bacchylide IX, 39 ; Diodore de Sicile IV, 72, 1 ; Pausanias II, 5, 1-2. Il existait aussi un fleuve Asopos en Béotie (*Iliade* IV, 383 ; Pindare, *Isthmiques* VIII, 16-20).

<sup>110</sup> *Théogonie* 337 sqq. ; voir aussi Diodore de Sicile IV, 72, 1, qui explique que cette ascendance, pour les fleuves, se trouve κατὰ τοὺς μύθους, ce qui confirme son caractère traditionnel.

<sup>111</sup> Pausanias II, 12, 4.

<sup>112</sup> Voir par exemple *Odyssée* XI, 287 ; Hésiode fr. 37 M.-W. ; Apollonios de Rhodes I, 119 ; Apollodore, *Bibliothèque* I, 9, 9, 1 (p. 32 Wagner) ; Pausanias X, 31, 10.

Τυδεὺς δὲ ἀνὴρ γενόμενος γενναῖος ἐφυγαδεύθη, κτείνας, ὡς μὲν τινες λέγουσιν, ἀδελφὸν Οἰνέως Ἀλκάθοον, ὡς δὲ ὁ τὴν Ἀλκμαιωνίδα γεγραφώς, τοὺς Μέλανος παῖδας ἐπιβουλεύοντας Οἰνεῖ, Φηνέα Εὐρύαλον Ὑπέρλαον Ἀντίοχον Εὐμήδην Στέρνοπα Ξάνθιππον Σθενέλαον, ὡς δὲ Φερεκύδης φησίν, Ὠλενίαν ἀδελφὸν ἴδιον. Ἀγρίου δὲ δίκας ἐπάγοντος αὐτῷ φυγὼν εἰς Ἄργος ἦκε πρὸς Ἄδραστον, καὶ τὴν τούτου γήμας θυγατέρα Δηϊπύλην ἐγέννησε Διομήδην (« Tydée, devenu un noble adulte, fut condamné à l'exil, car il avait tué, selon certains, Alcathoos, frère d'Oinée ; selon l'auteur de l'*Alcméonide*, les fils de Mélas qui complotaient contre Oinée, Phénée, Euryale, Hyperlaos, Antiochos, Eumédès, Sternops, Xanthippos, Sthénélaos ; selon Phérécyde, Olénias, son propre frère. Traduit en justice par Agrios, il fut banni et parvint à Argos, chezAdraste ; il épousa sa fille Déipyle et engendra Diomède »)<sup>113</sup>.

Phérécyde n'est ici qu'une variante, la troisième et dernière, concernant la cause de l'exil de Tydée : ce dernier a commis un meurtre – point sur lequel tous s'accordent, le narrateur comme ses sources -, et selon Phérécyde, il a tué son propre frère, Olénias. Le début de la phrase est de toute évidence pris en charge par le narrateur lui-même, et le discours direct ne commence qu'avec ὡς μὲν τινες λέγουσιν. La différence avec les passages que nous avons mentionnés jusqu'alors est qu'ici, comme dans le cas précédent, le narrateur ne prend aucune version en charge ; Phérécyde est alors mis en concurrence avec un groupe dont on ignore tout (τινές), puis avec un auteur précis, celui qui a écrit l'*Alcméonide*. Encore une fois, la mention du nom de Phérécyde n'intervient que de façon extrêmement ponctuelle : il s'agit uniquement de savoir qui Tydée a tué, sans d'ailleurs que cela n'ait aucune incidence sur la suite du récit d'Apollodore, puisque ce dernier ne choisit pas explicitement entre les différentes versions qu'il donne – même si le fait que Tydée soit présenté comme fils unique quelques lignes plus haut<sup>114</sup> montre sa préférence pour une autre version. Phérécyde étant mentionné en dernier, on peut se demander si ce qui suit vient de lui. Or, il se trouve que nous possédons un autre fragment attribué à Phérécyde qui rapporte la même histoire, le fr. 122b, qui est une scholie à l'*Iliade* XIV, 119 et dont voici le texte :

Τυδεὺς ὁ Οἰνέως Αἰτωλὸς μὲν ἦν τὸ γένος · ἀνδρειότατος δὲ τῶν καθ'ἑαυτὸν γενόμενος ἔτι νέος ὦν ἐθέασατο τὸν πατέρα διὰ γῆρας ὑπὸ τῶν Ἀγρίου παίδων τῆς βασιλείας ἐκβαλλόμενον, διόπερ ἀναιρεῖ τοὺς τε ἀνεψιοὺς καὶ σὺν αὐτοῖς ἀκουσίως τὸν πατράδελφον · φυγὼν δὲ εἰς Ἄργος πρὸς Ἄδραστον βασιλέα τῆς χώρας καθαρσίῳν τε τυγχάνει πρὸς αὐτοῦ καὶ λαμβάνει τὴν αὐτοῦ θυγατέρα Δηϊπύλην. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει (« Tydée fils d'Oinée était d'une lignée étolienne ; devenu le

<sup>113</sup> *Bibliothèque* I, 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a).

<sup>114</sup> *Bibliothèque* I, 8, 5, 1 (p. 27 Wagner).

plus courageux de ses contemporains, alors qu'il était encore jeune, il vit son père destitué de la royauté à cause de son âge par les fils d'Agrios ; c'est pourquoi il tue ses cousins et en même temps qu'eux, sans le vouloir, son oncle paternel ; après s'être enfui à Argos auprès d'Adraste, le roi du pays, il se fait purifier par ses soins et épouse sa fille Déipyle. Le récit se trouve chez Phérécyde »).

On voit que la suite du récit d'Apollodore est conforme à celle de Phérécyde : Tydée s'exile chez Adraste, roi d'Argos, qui lui donne sa fille Déipyle en mariage. Apollodore donne cependant un détail que ne donne pas le scholiaste, celui des poursuites judiciaires ; à l'inverse, le scholiaste mentionne la purification de Tydée par Adraste, ce que ne fait pas Apollodore. Il n'y a cependant pas de contradiction entre les deux versions. Peut-on en déduire qu'Apollodore suit Phérécyde ? L'exil de Tydée chez Adraste est bien connu, puisqu'il fait partie du cycle mythique des Sept contre Thèbes. Diomède, le fils de Tydée, présente d'ailleurs son père chez Homère, *Iliade* XIV, 114-132 : il y fait pudiquement allusion aux « erreurs » de Tydée, sans plus de précisions, et mentionne son exil et son mariage chez Adraste... sans cependant nommer Déipyle. Δηιπύλη est d'ailleurs un nom très peu attesté dans la littérature antique : hormis chez les scholiastes et chez Eustathe, il n'apparaît en effet que cinq fois : une fois chez Phérécyde donc, une fois chez Diodore de Sicile<sup>115</sup>... et trois fois dans la *Bibliothèque* d'Apollodore. De là à penser que Diodore et Apollodore tirent ce nom de Phérécyde, il n'y a qu'un pas, et il nous paraît donc probable que quand la *Bibliothèque* dit Ἀγρίου δὲ δίκας ἐπάγοντος αὐτῷ φυγῶν εἰς Ἄργος ἦκε πρὸς Ἄδραστον, καὶ τὴν τούτου γήμας θυγατέρα Δηιπύλην ἐγέννησε Διομήδην, son auteur suit Phérécyde, au moins quant à la trame du récit. Dernier indice en ce sens, l'emploi par Phérécyde de l'adjectif ἀνδρειότατος, dont on peut retrouver un écho dans le γενναῖος d'Apollodore, d'autant que la tournure employée par les deux auteurs est la même, à savoir une participiale de verbe γεγόμενος apposée au sujet de la phrase.

Le fr. 122b, s'il nous permet de répondre à cette question, soulève cependant aussitôt un autre problème, celui des victimes de Tydée. Selon Apollodore, Phérécyde dit que Tydée a tué son frère Olénias ; mais selon le scholiaste du fr. 122b, Phérécyde dit que Tydée a tué ses cousins, les fils d'Agrios. Qu'en penser ? Selon W. S. Morison, « this discrepancy probably existed because both Apollodoros and the scholiast relied on secondhand (or third or more) sources that may have obscured Pherekydes's original telling<sup>116</sup> ». C'est en effet une hypothèse cohérente, même si nous ne nous prononcerons sur la question que plus tard dans notre étude, pour pouvoir disposer du maximum d'éléments. On pourrait aussi penser que

---

<sup>115</sup> *Bibliothèque historique* IV, 65, 3.

<sup>116</sup> Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>.



Phérécyde donne deux versions, à deux endroits différents de son texte. T. Gantz enfin estime que chez Phérécyde, Tydée avait tué à la fois les fils d'Agrios, mais aussi, accidentellement cette fois, son frère Olénias<sup>117</sup>. On peut en tout cas constater que cet Olénias est totalement inconnu par ailleurs, y compris de la *Bibliothèque*, dont la suite fait très largement intervenir les fils d'Agrios, qui profitent du départ de Tydée pour installer leur père sur le trône, mais sont ensuite tués par Diomède, à l'exception de deux d'entre eux<sup>118</sup>. Le nom « Olénias » remonte probablement à des légendes étoliennes, la région d'origine de Tydée : Olénos est en effet à la fois le nom d'une cité d'Étolie et celui de la ville d'origine de la mère de Tydée, comme l'indique la *Bibliothèque* quelques lignes plus haut en la situant en Achaïe<sup>119</sup>. Apollodore donne donc une variante locale et peu fréquente ; le choix de cette *lectio difficilior*, pour ainsi dire, laisse penser qu'il consulte sa source de près, et de façon plus directe que le scholiaste.

Si l'on fait un rapide bilan de ces quatre cas, on s'aperçoit que le discours direct y est extrêmement limité, ce qui nous empêche de savoir clairement s'il y a citation ou référence : il s'agit systématiquement de donner une variante au texte pris en charge par le narrateur, variante qui porte toujours sur un lien de parenté, parfois aussi sur un nom propre. Bref, ces mentions ne font qu'apporter une ou deux informations brutes, qui semblent secondaires par rapport au récit de la *Bibliothèque* et qui se contentent d'attribuer à Phérécyde ou à Acousilaos le nom d'un personnage, voire le lien qui l'unit à un autre personnage. Notre dernier exemple nous a cependant ouvert une piste qu'il nous faudra suivre de façon systématique : dans ce passage, Phérécyde, le dernier auteur cité, semble servir pour la trame de la suite du récit.

#### *b. Cas d'incises citant des éléments plus longs*

Restent quatre incises qui fonctionnent avec des fragments relativement longs, et dont on peut attendre une certaine fidélité par rapport au texte source. Bien entendu, seule la comparaison avec d'autres citations faites par d'autres auteurs du même texte source nous permettrait de savoir de façon certaine si le critère de la littéralité est validé, et donc s'il s'agit bien d'une citation ; dans le cas contraire, ou si l'on n'a pas d'objet de comparaison, on ne pourra pas, en toute rigueur, parler de citation. Pour autant, il s'agit d'une difficulté due à notre lacune dans la connaissance des textes antiques, et non d'une conclusion ferme sur la méthode d'Apollodore : il est très possible que nous devions finalement constater que le

---

<sup>117</sup> Gantz 2004, p. 595.

<sup>118</sup> *Bibliothèque* I, 8, 6, 1-3. Chez Hésiode fr. 10a M.-W., il semble que Tydée tue tous ses oncles.

<sup>119</sup> *Bibliothèque* I, 8, 4 (p. 26 Wagner).

lecteur moderne est incapable, faute de point de comparaison, de repérer à coup sûr une citation de Phérécyde ou d'Acousilaos dans la *Bibliothèque*. C'est pourquoi, au lieu de ranger systématiquement ces cas sous le terme de référence, nous pourrions, selon les cas, être amené à parler de citation probable. Nous nous proposons d'examiner ces quatre cas en fonction du degré de difficulté d'interprétation qu'ils nous semblent comporter, en commençant par le passage qui paraît le moins complexe.

Le premier cas sur lequel nous allons nous pencher est un fragment d'Acousilaos qui rapporte la cause de la mort d'Actéon<sup>120</sup> :

Αὐτονόης δὲ καὶ Ἀρισταίου παῖς Ἀκταίων ἐγένετο, ὃς τραφεὶς παρὰ Χείρωνι κυνηγὸς ἐδιδάχθη, καὶ ἔπειτα ὕστερον ἐν τῷ Κιθαιρῶνι κατεβρώθη ὑπὸ τῶν ἰδίων κυνῶν. καὶ τοῦτον ἐτελεύτησε τὸν τρόπον, ὡς μὲν Ἀκουσίλαος λέγει, μνησίαντος τοῦ Διὸς ὅτι ἐμνηστεύσατο Σεμέλην, ὡς δὲ οἱ πλείονες, ὅτι τὴν Ἄρτεμιν λουομένην εἶδε. καὶ φασὶ τὴν θεὸν παραχρῆμα αὐτοῦ τὴν μορφήν εἰς ἔλαφον ἀλλάξαι, καὶ τοῖς ἐπομένοις αὐτῷ πενήκοντα κυσὶν ἐμβαλεῖν λύσσαν, ὑφ' ὧν κατὰ ἄγνοιαν ἐβρώθη. ἀπολομένου δὲ Ἀκταίωνος οἱ κύνες ἐπιζητοῦντες τὸν δεσπότην κατωρῶντο, καὶ ζητήσιν ποιούμενοι παρεγένοντο ἐπὶ τὸ τοῦ Χείρωνος ἄντρον, ὃς εἰδὼλον κατεσκεύασεν Ἀκταίωνος, ὃ καὶ τὴν λύπην αὐτῶν ἔπαυσε (« D'Autonoè et Aristaios naît un fils, Actéon, qui, élevé chez Chiron, apprend la chasse, et fut ensuite dévoré sur le Cithéron par ses propres chiens. Il mourut de cette manière, selon ce qu'affirme Acousilaos, car Zeus était en colère parce qu'il courtisait Sémélé, et selon la plupart des auteurs, parce qu'il avait vu Artémis dans son bain. Ils disent que la déesse le changea sur-le-champ en cerf, et qu'elle rendit enragés les cinquante chiens qui le suivaient ; ils le dévorèrent sans le reconnaître. Actéon mort, ses chiens cherchèrent leur maître en hurlant à la mort, et, dans leur recherche, arrivèrent à la grotte de Chiron, qui façonna une image d'Actéon qui calma leur douleur »).

La fraction de texte qui relève d'Acousilaos est parfaitement délimitée, puisqu'elle est immédiatement suivie d'une autre version explicitement attribuée à d'autres auteurs (οἱ πλείονες), qu'Apollodore oppose à Acousilaos par une parataxe (ὡς μὲν Ἀκουσίλαος λέγει [...] ὡς δὲ οἱ πλείονες) : ce qui vient d'Acousilaos est le génitif absolu μνησίαντος τοῦ Διὸς ὅτι ἐμνηστεύσατο Σεμέλην, une simple proposition participiale causale qui régit une subordonnée de cause. Après recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae*, cette portion de phrase ne se trouve que dans notre texte : il n'existe donc pas de parallèle strictement exact

---

<sup>120</sup> *Bibliothèque* III 4, 4, 2 (p. 114-115 Wagner) ; Acousilaos fr. 33. Il s'agit du seul fragment d'Acousilaos qui mentionne le personnage d'Actéon, ce qui empêche toute comparaison au sein des travaux du mythographe argien.

qui puisse nous permettre d'affirmer la littéralité de l'emprunt à Acousilaos. De plus, le fait que cet emprunt soit un simple complément circonstanciel dans une phrase prise en charge par le narrateur principal de la *Bibliothèque* fait que l'on a très probablement affaire à un résumé du récit d'Acousilaos ou à une reformulation de ce récit, afin de le faire entrer dans la structure syntaxique du texte d'Apollodore, qui ne recherche pas la rupture de construction indiquant l'hétérogénéité des deux textes : il n'y aurait donc pas citation, mais référence.

L'emprunt à Acousilaos est une simple variante, qui n'a aucune incidence sur le récit lui-même car c'est la seconde version, la plus courante, qui est choisie par Apollodore : Actéon meurt à cause de la vengeance d'Artémis, furieuse d'avoir été surprise nue. Pourquoi mentionner Acousilaos ? On a le sentiment qu'il s'agit ici de l'envie de donner une version rare, voire unique ; elle est d'ailleurs attribuée à un seul auteur dont le nom est donné, tandis que l'attribution de la seconde version est collective, par l'emploi de l'expression οἱ πλείονες. Apollodore fait ainsi preuve de son érudition et d'un certain goût pour le détail rare. On peut cependant remarquer que cette version, devenue rare, est celle que donnait le *Catalogue des femmes* hésiodique : T. Gantz montre en effet que le poème rapportait qu'Actéon voulait épouser Sémélé, mais qu'Artémis le transforma en cerf et qu'il se fit dévorer par ses propres chiens. T. Gantz, se fondant sur notre mention d'Acousilaos, suppose que ce récit faisait aussi intervenir Zeus, qui, afin d'éliminer un rival en amour, commandait à Artémis la punition d'Actéon<sup>121</sup>. Acousilaos se fonderait donc sur la version hésiodique... ce qui soulève une autre question : pourquoi Apollodore, qui mentionne très souvent le *Catalogue des femmes*, ne le fait-il pas ici et lui préfère-t-il Acousilaos ? Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées ; nous reviendrons sur la question quand nous disposerons de davantage d'éléments pour la traiter.

Le deuxième cas est un autre renvoi à Acousilaos, concernant cette fois la mort de Zétès et Calais :

Ὠρείθυιαν δὲ παίζουσαν ἐπὶ Ἴλισσοῦ ποταμοῦ ἀρπάσας Βορέας συνῆλθεν ἡ δὲ γεννᾶ θυγατέρας μὲν Κλεοπάτραν καὶ Χιόνην, υἱοὺς δὲ Ζήτην καὶ Κάλαϊν περωτούς, οἱ πλείοντες σὺν Ἴάσονι καὶ τὰς ἀρπυίας διώκοντες ἀπέθανον, ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει, περὶ Τῆνον ὑφ' Ἡρακλέους ἀπόλοντο (« Oréithyia, jouant près de l'Illisos, fut enlevée par Borée, qui s'unit à elle ; elle enfante des filles, Cléopatra et Chionè, et des fils, Zétès et Calais, qui étaient dotés d'ailes ; c'est en voyageant avec

---

<sup>121</sup> Gantz 2004, p. 844-845, qui renvoie à Hésiode fr. 217A M.-W. et à Stésichore fr. 236 PMG. Le motif de la nudité d'Artémis n'apparaît qu'à partir de Callimaque, *Hymnes* V, 107-118, qui, toujours selon T. Gantz, n'en est sans doute pas l'inventeur.

Jason, en poursuivant les harpyes, qu'ils moururent ; à ce qu'affirme Acousilaos cependant, ils furent tués par Héraclès près de Tinos »)<sup>122</sup>.

L'emprunt à Acousilaos est constitué des mots *περὶ Τήνων ὑφ' Ἡρακλέους ἀπώλοντο*. Nous n'avons trouvé de parallèle littéral dans aucun des textes, grecs ou latins, qui relatent cette légende. De plus, Apollodore n'emploie aucun des moyens syntaxiques qui pourraient montrer l'hétérogénéité du texte source et du texte qui l'accueille : l'emprunt se fonde parfaitement dans la narration. La littéralité de ces quelques mots est donc indémontrable, et nous devons considérer qu'il s'agit d'un cas de référence. La portion de texte attribuée à Acousilaos apparaît comme une simple variante du récit pris en charge par le narrateur, ce qui est confirmé par le récit que fait Apollodore de la poursuite des Harpyes par les fils de Borée dans la section de la *Bibliothèque* consacrée aux exploits des Argonautes, passage qui laisse entendre que les Boréades moururent au cours de l'expédition, durant leur poursuite des Harpyes :

ἦν δὲ ταῖς ἀρπυΐαις χρεὼν τεθνάναι ὑπὸ τῶν Βορέου παίδων, τοῖς δὲ Βορέου παισὶ τότε τελευτήσῃν ὅταν διώκοντες μὴ καταλάβωσι. διωκομένων δὲ τῶν ἀρπυϊῶν ἡ μὲν κατὰ Πελοπόννησον εἰς τὸν Τίγρην ποταμὸν ἐμπίπτει, ὃς νῦν ἀπ' ἐκείνης Ἄρπυς καλεῖται · ταύτην δὲ οἱ μὲν Νικοθόην οἱ δὲ Ἀελλόπουν καλοῦσιν. ἡ δὲ ἑτέρα καλουμένη Ὠκυπέτη, ὡς δὲ ἔνιοι Ὠκυθόη (Ἡσίοδος δὲ λέγει αὐτὴν Ὠκυπόδην), αὕτη κατὰ τὴν Προποντίδα φεύγουσα μέχρις Ἐχινάδων ἦλθε νήσων, αἱ νῦν ἀπ' ἐκείνης Στροφάδες καλοῦνται · ἐστράφη γὰρ ὡς ἦλθεν ἐπὶ ταύτας, καὶ γενομένη κατὰ τὴν ἡϊόνα ὑπὸ καμάτου πίπτει σὺν τῷ διώκοντι (« il était arrêté que les Harpyes périraient de la main des fils de Borée, mais que les fils de Borée mourraient le jour où dans une poursuite ils ne pourraient attraper le fuyard. Les Harpyes sont poursuivies, l'une tombe dans le Péloponnèse dans la rivière Tigres, qui tire d'elle son nom actuel, Harpys ; les uns appellent cette Harpye Nicothoé, les autres Aellopos. L'autre, nommée Ocyπέté, selon certains Ocythoé (Hésiode, lui, l'appelle Ocypodé), fuit par la Propontide jusqu'à arriver aux îles Echinades, qui tirent d'elle leur nom actuel de Strophades ; car quand elle y arriva, elle se retourna et, alors qu'elle se trouvait à la hauteur du rivage, tomba d'épuisement avec son poursuivant »)<sup>123</sup>.

On le voit, nulle mention de Tinos dans ce récit assumé par le narrateur. Ce qui est plus surprenant, c'est que la version d'Acousilaos est aussi... celle d'Apollonios de Rhodes<sup>124</sup> ! On le sait, le poète alexandrin est très suivi par Apollodore dans son récit concernant les Argonautes ; or, dans ce passage, non seulement il n'est pas suivi, mais il n'est

<sup>122</sup> *Bibliothèque* III, 15, 2 (p. 163-164 Wagner) ; Acousilaos fr. 31.

<sup>123</sup> *Bibliothèque* I, 9, 21, 5-8 (p. 41 Wagner).

<sup>124</sup> Apollonios de Rhodes I, 1289-1309.

même pas nommé en même temps qu'Acousilaos. Pourquoi cela ? Peut-être Apollodore a-t-il voulu remonter au premier auteur qui mentionnait cette mort à Tinos sous les coups d'Héraclès, et c'est en effet Acousilaos, pour autant que nous le sachions : l'auteur de la *Bibliothèque* donnerait ainsi la prééminence à l'auteur le plus ancien, trouvant ensuite inutile de nommer un auteur qui se serait contenté de le suivre, fût-ce un auteur du prestige et de l'influence d'Apollonios de Rhodes. Peut-être aussi a-t-il voulu faire étalage d'érudition et de science : en ce cas, nommer un auteur ancien et sans doute moins connu de ses contemporains produirait sans doute sur eux un effet plus important.

D'un strict point de vue grammatical, rien n'indique que l'emprunt à Acousilaos se limite à *περὶ Τήνων ὑφ' Ἡρακλέους ἀπώλοντο* : on peut donc se poser la question du statut de la suite du récit par rapport à Acousilaos. Voici ce que l'on lit dans la *Bibliothèque*<sup>125</sup> :

Κλεοπάτραν δὲ ἔγημε Φινεύς, ᾧ γίνονται παῖδες <ἐξ> αὐτῆς Πλήξιππος καὶ Πανδίων. ἔχων δὲ τούτους ἐκ Κλεοπάτρας παῖδας Ἰδαίαν ἐγάμει τὴν Δαρδάνου. κάκεινῃ τῶν προγόνων πρὸς Φινέα φθορὰν καταψεύδεται, καὶ πιστεύσας Φινεὺς ἀμφοτέρους τυφλοῖ. παραπλέοντες δὲ οἱ Ἀργοναῦται σὺν Βορέα κολάζονται αὐτόν (« Phinée épousa Cléopatra, et lui naquirent d'elles des fils, Plexippos et Pandion. Ayant ces fils de Cléopatra, il épousa Idaia fille de Dardanos. Celle-ci alla trouver Phinée et accusa faussement ses beaux-fils de viol ; Phinée la croit et les aveugle tous les deux. Les Argonautes et Borée, faisant étape chez lui, le punissent »)<sup>126</sup>.

Que disait Acousilaos au sujet des Boréades et de Phinée ? Nous ne possédons qu'un autre fragment du mythographe argien qui mentionne lui aussi les fils de Borée<sup>127</sup> : ce texte, après avoir raconté l'enlèvement d'Oréithyia par Borée, précise qu'ils sont les enfants de ce couple et qu'ils firent partie de l'expédition des demi-dieux à bord de l'Argo, pour aller chercher la toison en Colchide. Ce fragment ne constitue donc pas un point de comparaison, et ne saurait nous renseigner davantage sur le point qui nous intéresse.

D'autres détails en revanche peuvent nous aider davantage. Dans le texte de la *Bibliothèque*, Phinée, roi de Thrace, aveugle lui-même ses enfants ; or, F. Vian montre que la figure de Phinée en roi cruel et tyrannique vient de la tragédie<sup>128</sup>, et on la trouve en effet pour la première fois chez Sophocle<sup>129</sup> ; ce dernier avait d'ailleurs écrit un *Phinée*, pièce dans laquelle le personnage éponyme était rendu aveugle parce qu'il avait lui-même aveuglé ses

<sup>125</sup> *Bibliothèque* III, 15, 3 (p. 164 Wagner).

<sup>126</sup> La punition infligée à Phinée est son aveuglement, détail qui n'est pas rappelé ici, car il était connu de tous ; de plus, Apollodore avait déjà mentionné ce fait en I, 9, 21, 2 (p. 40-41 Wagner).

<sup>127</sup> Acousilaos fr. 30 = schol. (CHMPaV<sup>amou</sup>X) *Odyssée* XIV, 533.

<sup>128</sup> Dans ses notes à l'édition CUF des *Argonautiques orphiques*, p. 180-181 ; cf. aussi ses notes à l'édition CUF des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, p. 142 sqq., en particulier p. 144-145.

<sup>129</sup> *Antigone* 966-987.

deux fils, Parthénios et Carambis, *πεισθεις διαβολαῖς Ἰδαίας τῆς αὐτῶν μητριᾶς*<sup>130</sup>. Ce dernier détail en particulier eut un certain succès, puisqu'on le retrouve notamment chez Diodore de Sicile, qui le présente en variante de son récit principal<sup>131</sup>, mais aussi chez Ovide<sup>132</sup>, chez Hygin<sup>133</sup> et chez Servius, qui rapporte que le châtement de Phinée lui fut infligé par les dieux<sup>134</sup>. Sans s'inspirer directement de Sophocle – les fils de Phinée n'ont en effet pas le même nom chez les deux auteurs –, la *Bibliothèque* reprendrait ainsi un motif tragique, et donc postérieur à Acousilaos, dont notre ouvrage ne serait pas tributaire ici. Notons que ce passage de notre texte ne s'appuie pas non plus sur Apollonios de Rhodes, chez qui Phinée avait été aveuglé, non pas pour avoir torturé ses fils, mais pour avoir fait mauvais usage de l'art divinatoire, ce qui rapproche le poète de la tradition hésiodique<sup>135</sup>.

Terminons en remarquant que le texte d'Apollodore recèle un détail intéressant : chez lui en effet, Borée en personne accompagne les Argonautes chez Phinée, et c'est lors de leur passage chez le roi thrace que ce dernier est rendu aveugle. Or, peu de traditions rapportent que la cécité de Phinée était due à l'intervention des Argonautes : deux autres textes seulement vont dans ce sens. Le premier, celui de Diodore de Sicile, montre Phinée aveuglé par Borée lui-même ; l'historien présente cette version comme une variante de son récit principal, où Phinée est tué par Héraclès. Le second texte, bien plus tardif, est celui des *Argonautiques* orphiques, v. 671-679, poème dans lequel c'est Phinée lui-même qui aveugle ses deux fils, avant de les livrer aux bêtes sauvages, attachés à un rocher. Les Boréades l'aveuglent alors, et Borée lui-même « le fit rouler au plus épais des taillis et des forêts de Bistonie pour qu'il y accomplît son destin et son funeste trépas »<sup>136</sup>. On a donc, chez Apollodore, un écho de traditions minoritaires, au point que Diodore, on l'a dit, les relègue au rang de simples variantes illustrant la complexité de la tâche du mythographe face à d'innombrables versions de la même histoire<sup>137</sup>.

Le troisième cas d'incise concerne un fragment de Phérécyde<sup>138</sup> :

---

<sup>130</sup> Sophocle fr. 704 Radt ; d'après le fr. 705 Radt (Et. Gen. A s. v. ὀπίζεσθαι), dans le *Phinée* de Sophocle cependant, Phinée était aveuglé parce qu'il avait tué ses propres enfants. Les textes ne précisent pas qui a rendu Phinée aveugle.

<sup>131</sup> Diodore IV, 44, 4.

<sup>132</sup> Ovide, *Ars amatoria* I, 339-340.

<sup>133</sup> Hygin, *Fables* 19, 1.

<sup>134</sup> Servius, schol. Virgile *Enéide* III, 209.

<sup>135</sup> Sur la version d'Apollonios de Rhodes, voir l'analyse de F. Vian dans l'édition CUF des *Argonautiques*, particulièrement p. 143-146. Chez Hésiode, Phinée est aveuglé pour avoir révélé à Phrixos comment aller de Colchide en Grèce, ou pour avoir préféré une longue vie à la vue : fr. 157 et 254 M.-W., tous deux issus de schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 178-82c.

<sup>136</sup> Trad. Vian, CUF.

<sup>137</sup> Diodore IV, 44, 4. Les traditions autour de Phinée sont très complexes : voir l'étude de Gantz 2004, p. 620-630.

<sup>138</sup> *Bibliothèque* II 7, 5, 2 (p. 95 Wagner) ; Phérécyde fr. 42.

παραγενόμενος δὲ Ἡρακλῆς εἰς Καλυδῶνα τὴν Οἰνέως θυγατέρα Δηιάνειραν ἐμνηστεύετο, καὶ διαπαλαίσας ὑπὲρ τῶν γάμων αὐτῆς πρὸς Ἀχελῶον εἰκασμένον ταύρῳ περιέκλασε τὸ ἕτερον τῶν κεράτων. καὶ τὴν μὲν Δηιάνειραν γαμειῖ, τὸ δὲ κέρασ Ἀχελῶος λαμβάνει, δοὺς ἀντὶ τούτου τὸ τῆς Ἀμαλθείας. Ἀμάθεια δὲ ἦν Αἰμονίου θυγάτηρ, ἣ κέρασ εἶχε ταύρου. τοῦτο δέ, ὡς Φερεκύδης λέγει, δύναμιν ἔχει τοιαύτην ὥστε βρωτὸν ἢ ποτόν, ὅπερ <ἄν> εὔξαιτό τις, παρέχειν ἄφθονον (« Héraclès, arrivé à Calydon, chercha à épouser la fille d'Oinée, Déjanire ; pour sa main, il affronta Achéloos, qui avait pris l'apparence d'un taureau, et lui brisa l'une de ses cornes. Il épouse Déjanire, et Achéloos récupère sa corne en échange de celle d'Amalthée. Amalthée était la fille d'Haimonios ; elle avait une corne de taureau. Cette corne, selon Phérécyde, a le pouvoir de fournir en abondance toute nourriture ou boisson que l'on pourrait souhaiter »).

A Phérécyde serait attribuable la phrase suivante : « τοῦτο δὲ δύναμιν ἔχει τοιαύτην ὥστε βρωτὸν ἢ ποτόν, ὅπερ <ἄν> εὔξαιτό τις, παρέχειν ἄφθονον », « cette corne a le pouvoir de fournir en abondance toute nourriture ou boisson que l'on pourrait souhaiter ». Il s'agit du seul fragment de Phérécyde qui traite de la corne d'Amalthée, ce qui ne nous permet donc aucun point de comparaison ferme pour décider de la littéralité de l'emprunt d'Apollodore. Si c'est bien l'ensemble de cette phrase qui est l'objet de la mention, il s'agit au moins partiellement d'une reformulation du texte de Phérécyde : le pronom τοῦτο renvoie à un élément de la phrase précédente, écrite par Apollodore, et n'a donc que très peu de chances d'avoir figuré tel quel dans le texte source, ce qui ferait de ce fragment une référence, et non une citation. Si, en revanche, l'emprunt à Phérécyde ne commence qu'à δύναμιν, la possibilité d'avoir une citation reste entière. On ne peut trancher la question sur des critères de langue ou de style : même si la phrase comporte une consécutive en ὥστε, tournure qui ne figure pas dans le corpus des citations probables de Phérécyde, il est impossible d'en tirer une conclusion quelconque.

En examinant ce passage, prenons garde à bien éviter une confusion entre plusieurs Amalthée. Il existe en effet plusieurs traditions mentionnant un personnage qui porte ce nom. La plus connue fait partie des récits sur la jeunesse de Zeus : pour certains, Amalthée est une chèvre dont les nymphes ou les Curètes utilisent le lait pour nourrir le petit Zeus lors de son séjour en Crète<sup>139</sup> ; pour d'autres, il s'agit de la nymphe qui possédait cette chèvre<sup>140</sup>. Palaiphatos<sup>141</sup> enfin rapporte qu'une certaine Amalthée, une belle aubergiste de Thespies, en Béotie, rangeait son argent dans une corne (de chèvre ou de taureau, le texte ne le dit pas).

<sup>139</sup> C'est le cas par exemple de Callimaque, *Hymne* I, 47-48, ou de Diodore de Sicile V, 70, 3.

<sup>140</sup> Voir par exemple Hygin, *Astronomica* II, 13, 4, qui fait référence à Musée ; cf. aussi Ovide, *Fastes* V, 115 sqq., et l'Amalthée fille d'Océan mentionnée par un scholiaste (schol. *Iliade* XXI, 194).

<sup>141</sup> *De Incredibilibus* 45.

Héraclès, de passage dans son établissement avec Iolaos, tomba sous le charme de la belle et passa trop de temps chez elle au goût de son neveu, qui déroba la corne et son contenu : Héraclès put alors, grâce à cette corne, s'offrir tout ce qu'il souhaitait. Pour Palaiphatos, qui selon sa méthode habituelle rationalise les récits mythologiques qu'il trouve à dormir debout, cette histoire est à l'origine du mythe de la corne d'Amalthée détenue par Héraclès<sup>142</sup>.

Qu'en est-il du texte d'Apollodore ? Le nom d'Amalthée figure dans deux passages de la *Bibliothèque*. Dans l'épisode de l'enfance de Zeus, on lit que les nymphes Adrastée et Ida « nourrissaient [...] l'enfant avec le lait d'Amalthée<sup>143</sup> », phrase dont la tournure semble bien supposer qu'Amalthée est une chèvre qu'on traite, et non une nourrice ; Apollodore aurait jugé inutile de préciser qu'Amalthée est une chèvre car tous ses lecteurs connaissaient cette version de l'histoire, et que ce détail tombait sous le sens à la lecture de sa phrase. La première Amalthée de notre traité est donc la chèvre bien connue. Il n'en va cependant pas de même pour la seconde mention du nom d'Amalthée, celle qui nous occupe : la corne d'Amalthée fille d'Haimonios est une corne de taureau, et non de chèvre. Il s'agit donc d'un objet en possession d'une femme nommée Amalthée, et non d'une corne de la chèvre dont Zeus a bu le lait. L'Amalthée fille d'Haimonios semble ainsi n'avoir pas de lien avec la jeunesse de Zeus, et l'on a presque le sentiment qu'Apollodore a été ici influencé par les diverses tentatives de rationalisation de ce mythe, sans toutefois s'y plier totalement puisque chez lui la corne reste un objet magique.

Cette distinction entre les deux personnages conduit M. Van der Valk à affirmer que Phérécyde, source d'Apollodore, « rejected the story of the goat Amaltheia<sup>144</sup> ». Cette conclusion ne nous semble pas nécessaire : Phérécyde a très bien pu mentionner deux Amalthée différentes, exactement comme le fait Apollodore. En réalité, la référence d'Apollodore à Phérécyde ne dit rien de la présence ou de l'absence de la chèvre Amalthée chez ce dernier auteur.

Posons maintenant la question des limites exactes de cet emprunt. Le thème de l'échange des cornes est rare mais ancien, puisqu'il se trouvait chez Pindare, un contemporain de Phérécyde<sup>145</sup>. On peut constater que chez Apollodore, l'emprunt à Phérécyde ne constitue

---

<sup>142</sup> Diodore de Sicile rapporte deux autres récits rationalisants liés à la corne d'Amalthée. Le premier (III, 68, 1-3) ne présente pas de lien avec Héraclès, et concerne une région de Lybie à la fertilité exceptionnelle, dirigée par une femme nommée Amalthée. Le second (IV, 35, 3-4) est une version rationalisante de la lutte d'Héraclès contre Acheloos, qui manque de cohérence puisqu'on y lit que c'est la corne cassée par le héros à Acheloos changé en taureau qui fut appelée corne d'Amalthée, sans qu'aucun personnage de ce nom ne soit mentionné ! C'est du reste aussi le cas de la brève mention de la corne chez Strabon X, 2, 19, ou chez Dion Chrysostome 63, 7.

<sup>143</sup> *Bibliothèque* I, 1, 7 (p. 6 Wagner).

<sup>144</sup> Van der Valk 1958, p. 152.

<sup>145</sup> Pindare fr. 249a Snell-Maehler, qui donne un résumé complet de l'histoire ; voir aussi Dion Chrysostome 63, 7. Archiloque connaissait le combat, mais le fragment par lequel on l'apprend ne nous en dit guère plus (fr. 287 West = Dion Chrysostome 60, 1).



pas une variante qui viendrait offrir une autre version que celle du narrateur, un détail qui différerait du récit principal : Phérécyde est en effet cité en complément d'information au sujet de la corne d'Amalthée, il apporte un élément nouveau au texte de la *Bibliothèque*, un élément d'explication, et l'emprunt fonctionne d'ailleurs exactement à la manière d'une scholie. Il n'est d'ailleurs pas superflu : sans lui, le récit manquerait de cohérence, car le narrateur, qui ne semble prendre en charge que l'épisode de l'échange des cornes et la phrase « Amalthée était la fille d'Haimonios ; elle avait une corne de taureau », n'explique absolument pas pourquoi Amalthée est en possession d'une corne, ni quelles sont les particularités de cet objet. L'emprunt à Phérécyde semble ainsi indispensable pour éclairer le récit sur ce dernier point. Hormis la *Bibliothèque*, peu de textes mentionnent le fait qu'Amalthée est fille d'Haimonios : un argument des *Trachiniennes* présent dans un certain nombre de manuscrits et qui n'est qu'un large extrait légèrement retouché de *Bibliothèque* II, 7, 5<sup>146</sup>, et une scholie de Jean Tzetzés à l'*Alexandra* de Lycophron, passage qui vient lui aussi très probablement de la *Bibliothèque*, comme un certain nombre de scholies à ce poème<sup>147</sup> :

Ἡρακλῆς Ἀχελῶον καταπαλαίσας ἐν Καλυδῶνι καὶ τὸ δεξιὸν αὐτοῦ θραύσας κέρας καὶ δοῦς πάλιν τοῦτο αὐτῷ ἔλαβε παρ'αὐτοῦ τὸ τῆς Ἀμαλθείας κέρας τῆς Αἰμονίου θυγατρὸς καὶ Δηϊάνειραν τὴν Οἰνέως ἀντ' Ἀχελῶου λαμβάνει γυναῖκα (« Héraclès, combattant Achéloos à Calydon, lui brisa la corne droite et la lui rendit ; il reçut de lui la corne d'Amalthée fille d'Haimonios, et prend pour épouse Déjanire fille d'Oïnée, aux dépens d'Achéloos »)<sup>148</sup>.

Le scholiaste, qui omet, comme le remarque J.-C. Carrière<sup>149</sup>, le fait qu'il s'agit d'une corne de taureau, donne cependant un détail que ne connaît pas Apollodore : il précise en effet que la corne arrachée à Achéloos est sa corne droite. Il semble en fin de compte qu'au sein d'une tradition déjà peu répandue, seuls Apollodore et Phérécyde fassent mention d'une Amalthée fille d'Haimonios : aussi est-il probable que cette ascendance vienne, elle aussi, de Phérécyde ; Van der Valk, qui préfère la leçon Ἀρμενίου pour des raisons qu'il n'expose pas, est du même avis. Quant au récit lui-même, on a vu qu'il existait déjà chez Archiloque puis chez Pindare, un contemporain de Phérécyde : on ne peut donc affirmer positivement que Phérécyde est la source d'Apollodore, mais étant donné l'usage extrêmement réduit voire inexistant que ce dernier semble faire de Pindare, il nous semble tout aussi probable que la *Bibliothèque* s'inspire du mythographe athénien.

<sup>146</sup> On lit ainsi dans cet argument : « Ἀμάλθεια ἦν Αἰμονίου θυγάτηρ · ἡ κέρας εἶχε ταύρου. Τοῦτο δὲ, ὡς Φερεκῦδης φησὶ, δύναμιν εἶχε τοιαύτην, ὥστε βρωτὸν ἢ ποτὸν ὅπερ ἂν εὐξαιτό τις, παρέχειν ἄφθονόν τε καὶ ἄπονον ». Cf. aussi Fowler (Phérécyde fr. 42), qui indique que ce texte trouve sa source dans la *Bibliothèque*.

<sup>147</sup> Schol. Tzetzés Lycophron 50.

<sup>148</sup> Les mss. de la *Bibliothèque* donnent Ἀρμενίου, mais les éditeurs corrigent en Αἰμονίου en se fondant sur l'argument des *Trachiniennes* et la scholie de Tzetzés.

<sup>149</sup> Carrière et Massonnie 1991, n. 1 p. 207.

Notre texte ferait ainsi une référence à Phérécyde, mais cet auteur ferait aussi l'objet d'une brève allusion, « emprunt non littéral non explicite », pour reprendre la terminologie élaborée par A. Bouillaguet. Cela pose un certain nombre de questions sur la pratique de la citation et de la référence par Apollodore ; nous y reviendrons.

Le dernier cas d'incise est un fragment d'Acousilaos qui concerne l'origine de la folie des filles de Proitos, au sein du récit que fait Apollodore de l'errance des Proitides frappées de μανία et de leur guérison par le devin Mélampous :

καὶ γίνεται Ἀκρισίῳ μὲν ἐξ Εὐρυδίκης τῆς Λακεδαίμονος Δανάη, Προίτῳ δὲ ἐκ Σθενεβοίας Λυσίππῃ καὶ Ἰφινόῃ καὶ Ἰφιάνασσα. αὗται δὲ ὡς ἐτελειώθησαν, ἐμάνησαν, ὡς μὲν Ἡσίοδος φησιν, ὅτι τὰς Διονύσου τελετὰς οὐ κατεδέχοντο, ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει, διότι τὸ τῆς Ἥρας ξόανον ἐξηυτέλισαν (« D'Eurydicè, fille de Lacédémon, Acrisios a Danaé, et de Sthénébée Proitos a Lysippè, Iphinoè et Iphianassè. Quand ces dernières furent parvenues à l'âge adulte, elles furent frappées de folie, selon Hésiode parce qu'elles n'acceptaient pas les rites d'initiation de Dionysos, et à ce que dit Acousilaos, parce qu'elles avaient dédaigné la statue de bois d'Héra »)<sup>150</sup>.

A la première lecture, la mention du texte d'Acousilaos semble assez brève : elle commence à διότι, et ce qui précède est une autre version parfaitement signalée et attribuée à Hésiode, dont elle se distingue par l'intermédiaire d'une parataxe (ὡς μὲν Ἡσίοδος φησιν [...] ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει). Cette tournure paratactique semble en outre indiquer que l'emprunt à Acousilaos se limite, comme l'emprunt à Hésiode, à la simple cause de la folie des filles de Proitos : seule proviendrait d'Acousilaos une simple subordonnée de cause, διότι τὸ τῆς Ἥρας ξόανον ἐξηυτέλισαν. Le fait qu'il s'agit d'une simple subordonnée, qui dépend d'une principale dont l'énonciateur est le narrateur de la *Bibliothèque*, laisse penser que l'on n'a pas affaire à une citation au sens strict du terme, mais plutôt à une reformulation du texte d'Acousilaos : il s'agirait ainsi d'un cas de référence.

Un détail du récit peut nous aider à aller plus loin dans notre réflexion sur les rapports entre Apollodore et le mythographe argien. La statue de bois d'Héra (τὸ τῆς Ἥρας ξόανον) mentionnée dans la référence à Acousilaos évoque en effet, pour le lecteur qui s'intéresse à Argos, le *xoanon* en bois de poirier représentant Héra assise que les Argiens vainqueurs avaient ramené de Tyrinthe en 468, et il est très probable qu'il s'agisse bien d'une seule et même effigie<sup>151</sup>. A la fin du VI<sup>e</sup> s. ou au début du V<sup>e</sup> s., époque où Acousilaos écrit, cette

<sup>150</sup> *Bibliothèque* II 2, 2, 2 (p. 58 Wagner) ; Acousilaos fr. 28.

<sup>151</sup> Pausanias (II, 17, 5) dit avoir vu ce *xoanon* de ses yeux à l'Héraion d'Argos ; cf. aussi Eusèbe, *Préparation évangélique* III, 8, 1, qui cite Plutarque, et Démétrios d'Argos FGrH 304 F 1 (Clément d'Alexandrie, *Stromates*

vénérable statue se trouve encore à Tirynthe, cité de moindre importance, et sa notoriété ne dépasse probablement pas les limites de l'Argolide<sup>152</sup> : selon nous, le fait que le crime des Proitides a trait au *xoanon* lui-même, et non à la déesse de façon plus générale, est ainsi un détail très précis du récit d'un auteur qui connaît bien l'histoire et les monuments locaux, ou du moins qui s'attache de près aux traditions qui s'y rapportent. Remarquons par contraste qu'une autre version rapporte que le crime des Proitides aurait été de défier la déesse à l'intérieur même de son temple, en proclamant par exemple que la demeure de leur père était plus riche que celle de la déesse<sup>153</sup>. Or, selon C. Calame, on peut identifier le temple de ce récit « au grand Héraeon qui se trouvait à quelque distance d'Argos, dans la direction de Mycènes<sup>154</sup> », c'est-à-dire à un sanctuaire très connu dans toute la Grèce, qui fut commun à Argos, à Mycènes et peut-être à Tirynthe<sup>155</sup>, celui même qui abrita d'ailleurs le fameux *xoanon* archaïque en poirier sauvage après la victoire d'Argos sur ses voisines : n'importe quel auteur grec, argien ou non, aurait ainsi pu mentionner ce temple célèbre, ce qui fait de ce détail un élément bien moins significatif que celui qui renvoie au *xoanon*. Le fait qu'Apollodore mentionne la statue tiryinthienne nous fait donc penser que cette référence si précise vient soit d'une lecture directe d'Acousilaos, soit d'un intermédiaire qui rendait compte de façon fort détaillée du texte du mythographe argien ; bref, l'auteur de la *Bibliothèque* a sans doute consulté une source très complète.

On peut à présent se poser la question des limites exactes de l'emprunt : en toute rigueur en effet, on ignore où il s'achève précisément, puisque rien dans le texte d'Apollodore n'indique, après notre parataxe, un retour à l'énonciation principale, celle où s'exprime le narrateur de la *Bibliothèque*. Aussi pourrait-on, comme R. L. Fowler<sup>156</sup>, envisager l'hypothèse que la suite du texte vienne elle aussi d'Acousilaos. Il est vrai qu'en tant que mythographe argien, ce dernier ne pouvait faire autrement que de développer dans son ouvrage cet épisode important des légendes argiennes. De plus, on sait qu'Acousilaos faisait autorité en ce qui concerne les récits argiens, et qu'Apollodore semble avoir largement suivi cette autorité : la moitié des mentions explicites du texte du mythographe d'Argos dans la *Bibliothèque*

---

IV, 47). Billot 1997 identifie la statue d'Acousilaos et celle de l'Héraion d'Argos de façon catégorique (p. 27, n.154) ; elle ajoute que la statue chrysiléphantine d'Héra qui se trouvait dans le même temple reprenait le type du *xoanon*, considéré comme la tradition la plus ancienne.

<sup>152</sup> Les textes mentionnant cette statue sont en effet très peu nombreux (cf. note *supra*), et deux d'entre eux sont issus d'auteurs argiens, Acousilaos et Démétrios d'Argos, ce qui laisse penser que ce *xoanon* n'avait pas une renommée extraordinaire hors d'Argolide.

<sup>153</sup> Bacchylide, *Epinicies* XI, 50-52 ; Phérécyde fr. 114.

<sup>154</sup> Calame 1977, p. 218.

<sup>155</sup> Voir Kelly Thomas, 1976, *A History of Argos to 500 BC*, Minneapolis, University of Minnesota Press, en particulier les p. 62-63.

<sup>156</sup> Dans ses notes au fr. 28 d'Acousilaos (notre texte).

concerne ainsi les mythes de l'Argolide<sup>157</sup>. Bref, Apollodore aurait suivi, tout au long d'un récit centré sur l'Argolide, le mythographe argien par excellence : l'idée avancée par Fowler est *a priori* séduisante, et l'hypothèse mérite d'être examinée, en particulier si l'on accepte de considérer, en se fondant sur la mention du *xoanon*, qu'Apollodore a sans doute pu consulter la version d'Acousilaos de près.

F. Vian défend au contraire l'idée que la suite du récit vient d'Hésiode. Il montre en effet<sup>158</sup> qu'un fragment du *Catalogue des femmes* correspond exactement, en termes de contenu, au début du passage d'Apollodore consacré à la famille de Proitos, de la naissance d'Abas à celle des trois Proitides, en passant par les destins divergents des frères ennemis Acrisios et Proitos, le premier à Argos, le second à Tirynthe<sup>159</sup>. Cette correspondance entre la *Bibliothèque* et le poème hésiodique est encore prouvée par le fait que le passage où Apollodore donne le nom des trois jeunes filles est une citation textuelle du *Catalogue* : comme l'ont montré Wagner, dans l'apparat critique de l'édition Teubner de la *Bibliothèque*, puis J. Schwartz<sup>160</sup>, les mots Λυσίππη καὶ Ἰφινόη καὶ Ἰφιάνασσα (*Bibliothèque* II, 2, 2, 1 ; p. 58 Wagner) citent en effet le v. 24 du fr. 129 M.-W., Λυσίππην καὶ Ἰφι]νόην καὶ Ἰφιάνασσαν. Vian conclut de tout cela qu'Apollodore « s'est borné à ajouter quelques compléments ou variantes au texte du *Catalogue des femmes*<sup>161</sup> », et qu'il est ainsi naturel de supposer que notre mythographe a continué à suivre le *Catalogue* pour l'épisode de la folie des Proitides, de la mort d'Iphinoè et de la guérison de ses deux sœurs.

Maintenant qu'ont été exposées ces deux hypothèses, voici la suite du récit de la *Bibliothèque* : « devenues folles, elles errèrent dans toute l'Argolide, puis, après avoir traversé l'Arcadie et le Péloponnèse, elles couraient dans le plus grand chaos (μετ' ἀκοσμίας ἀπάσης) dans le désert. Mais Mélampous, fils d'Amythaon et d'Idoménè fille d'Abas, qui était devin et qui avait le premier découvert les soins par les drogues et les purifications, promet de soigner les jeunes filles à la condition de recevoir le tiers du royaume. Proitos refusant de les lui faire soigner à un tel prix, les jeunes filles devenaient encore plus folles et à elles s'ajoutèrent les autres femmes ; ces dernières en effet, abandonnant leurs maisons, tuaient leurs propres enfants et erraient dans le désert. Le fléau ayant atteint son paroxysme, Proitos donna le prix demandé. Mélampous promet de les soigner quand Bias, son frère, aurait reçu la même part du territoire. Proitos, craignant, si les soins étaient retardés, de se voir demander encore plus, prit

---

<sup>157</sup> Outre le passage qui nous occupe, ces mentions sont faites en II 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25 ; Pélasgos est le frère d'Argos) ; II 1, 3, 1 (p. 51 Wagner ; Acousilaos fr. 26 : l'ascendance d'Io) ; II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; Acousilaos fr. 27 : l'ascendance d'Argos, le gardien d'Io) ; III, 8, 1, 1 (reprise de la première mention, concernant Pélasgos) ; soit un total de cinq mentions sur dix qui concernent directement l'Argolide et ses mythes.

<sup>158</sup> Vian 1965, p. 28.

<sup>159</sup> *P. Oxy.* 2487 fr. 1 = fr. 129 M.-W., à quoi correspond *Bibliothèque* II, 2, 1 et début de 2.

<sup>160</sup> Schwartz 1960, p. 370.

<sup>161</sup> Vian 1965, p. 28.

ses précautions et accepta ce prix. Mélampous prit avec lui les jeunes gens les plus forts et, faisant grand vacarme et dansant quelque danse inspirée par le dieu (μετ' ἀλαλαγμοῦ καί τινος ἐνθέου χορείας), poursuivit les femmes, des montagnes jusqu'à Sicyone. Durant la poursuite, l'aînée des filles, Iphinoè, trouva la mort ; il se trouve que les autres furent purifiées et revinrent à la raison. Proitos les donna en mariage à Mélampous et à Bias ; par la suite, il engendra un fils, Mégapenthès ».

Comme l'ont affirmé de nombreux auteurs<sup>162</sup>, ce récit semble en réalité mêler deux motifs, voire deux récits originels bien distincts. Le premier a pour personnages principaux Proitos, roi de Tirynthe chassé d'Argos par son frère Acrisios, et ses trois filles, qui arrivent à l'âge du mariage. Les Proitides, d'une manière ou d'une autre, outragent Héra ; cette dernière les punit en les frappant d'un mal terrible - folie ou atroce laideur - et provoque leur errance dans un état de sauvagerie. Proitos, par l'intermédiaire de prières et de supplications, finit par les purifier et leur faire recouvrer la raison. Par les personnages des Proitides, le thème central de ce récit est le passage du statut d'adolescente vierge à celui de femme mariée, comme le montre C. Calame<sup>163</sup> : au début du récit, les jeunes filles atteignent l'âge adulte (ἐτελειώθησαν, écrit Apollodore), et leur folie est provoquée par leur refus des lois d'Héra, la déesse du mariage<sup>164</sup> ; leur histoire se clôt justement souvent par un mariage, et chez Bacchylide, qui en présente une version très connue que nous donnons plus bas, Proitos promet même d'offrir à Artémis, déesse protectrice des jeunes filles, vingt bœufs qui n'ont jamais connu le joug, comme en compensation des vierges que le mariage enlève à la tutelle de la fille de Létéo<sup>165</sup>.

Le second récit dont nous parlions est à rattacher cette fois au culte de Dionysos. A l'arrivée de ce dieu dans la cité, les épouses des habitants d'Argos rejettent son culte ; le dieu les frappe alors de folie. Elles errent dans les campagnes, où, dans des errances qui évoquent évidemment les pratiques ménadiques, elles se livrent à des démonstrations bachiques et tuent leurs propres enfants. Mélampous, devin et introducteur en Grèce du culte de Dionysos<sup>166</sup>, sollicité par le roi d'Argos pour les guérir, exige la moitié du royaume ; le roi refuse, et la folie des femmes redouble. On finit par accepter les conditions de Mélampous, qui se voit promettre un tiers du royaume, ainsi qu'un autre tiers destiné à son frère Bias. Le devin intervient et, grâce à l'action conjuguée de rites religieux et de remèdes d'ordre médical, guérit les femmes ; le royaume est alors divisé en trois, comme convenu avec Mélampous.

---

<sup>162</sup> Depuis Friedländer en 1905, dans son *Argolica : Quaestiones ad Graecorum historiam fabularem pertinentes*, Cap. I-III, diss., Berlin ; cf. Dowden 1989, p. 75-76.

<sup>163</sup> Calame 1977, p. 214-220.

<sup>164</sup> La présence d'Héra dans ce récit n'est donc pas forcément signe de son argocentrisme, contrairement à ce qu'écrit Mazzarino 1983, p. 69.

<sup>165</sup> Bacchylide, *Epinicies* XI, 104-105.

<sup>166</sup> D'après Hérodote II, 49.

Le tableau qui suit donne les éléments principaux des deux motifs tels que l'on peut tenter de les restituer, celui de l'histoire des filles de Proitos et celui de l'histoire des femmes mariées d'Argos ; les cases grisées correspondent aux éléments repris par le récit d'Apollodore.

Récit dionysiaque	Récit de passage au statut de femme mariée	
-	A Tirynthe, les filles de Proitos ont atteint l'âge de se marier.	
Les femmes d'Argos refusent les rites dionysiaques (version attribuée à Hésiode)	Les filles de Proitos outragent le <i>xoanon</i> d'Héra (version attribuée à Acousilaos)	
Elles errent, frappées de folie.	Elles errent (cf. Hésiode fr. 133 M.-W., v. 2), frappées de lubricité (cf. Philodème, <i>Sur la Piété</i> 184, signalé par F. Vian).	Elles errent dans un état de sauvagerie (cf. Bacchylide, commenté par Seaford 1988, p. 119).
Le roi (Proitos ou son petit-fils Anaxagoras, selon les versions) fait appel au devin Mélampous, qui négocie une partie du royaume en échange de ses services, et s'attire le refus du roi.	-	
Le mal empire ; les Argiennes mettent en pièces leurs propres enfants ( <i>sparagmos</i> ).	Elles sont frappées d'une terrible maladie qui leur ravage le corps et les cheveux (cf. Hésiode fr. 133 M.-W., v. 3-5, et Philodème, <i>Sur la Piété</i> 184).	
Le roi finit par céder à Mélampous, qui obtient les deux tiers du royaume.		
Mélampous traque les femmes, en se livrant à des rituels bachiques.	Iphinoè meurt durant les errances des Proitides.	
Les Argiennes sont purifiées.	Proitos obtient leur guérison après des supplications à Artémis, protectrice des jeunes filles, avec la permission d'Héra (Bacchylide).	
Mélampous et son frère Bias reçoivent chacun un tiers du royaume.	Les jeunes filles se marient.	Un culte à Artémis est institué (Bacchylide).

On constate que dans le récit de la *Bibliothèque*, le motif dionysiaque semble bien plus présent que celui des Proitides : on y retrouve en effet le thème du *sparagmos* des enfants par leur propre mère, et Mélampous et ses compagnons se livrent à des rites bachiques lors de la traque des femmes frappées de folie, puisqu'ils agissent, écrit Apollodore, μετ' ἀλαλαγμοῦ καί τινος ἐνθέου χορείας. C. Calame<sup>167</sup> montre en outre que le mythe des Argiennes rendues folles par Dionysos est un rite de fondation d'une fête dionysiaque, les Agrianiens d'Argos<sup>168</sup>, à l'instar d'autres mythes concernant ce dieu, comme celui de Penthée pour les Agrianiens thébaines et celui des Minyades pour celles d'Orchomène.

Ces deux récits primitifs ont bien évidemment un certain nombre de points communs, qui ont largement contribué à la confusion qui a fini par se faire entre eux. Le premier de ces points communs est leur implantation géographique, puisque les deux récits se déroulent en Argolide (Tyrinthe pour les Proitides, Argos pour les mères argiennes) ; on peut d'ailleurs constater que le mot « Argos », qui désigne la cité du même nom, mais aussi, chez les poètes épiques, la Grèce des héros en général, a dû contribuer à la confusion par sa polysémie<sup>169</sup>. L'histoire des Proitides constitue, on l'a dit, le mythe fondateur de la cérémonie des *Agriania* argiennes, cérémonies probablement dionysiaques où l'on fêtait l'un des personnages principaux, sans doute la fille défunte, Iphinoë<sup>170</sup> : pour les deux motifs primitifs, nous sommes bien dans un contexte fortement lié à l'Argolide - ce qui renforce encore l'idée que le récit puisse venir d'Acousilaos.

Le deuxième point commun est le thème de la folie comme châtement divin, qui fournit aux deux récits une structure identique : 1. Une population féminine offense une divinité. 2. Cette divinité châtie les impudentes par un fléau. 3. Les filles/femmes se livrent à des errances dans la campagne. 4. Elles finissent par être guéries grâce à des rites d'apaisement de la divinité en colère. On pourrait ainsi, pour défendre l'hypothèse de l'existence d'un unique récit originel, s'appuyer sur cette identité de structures, mais aussi tirer argument du fait que dans de nombreuses versions, les Proitides parcourent les campagnes dans un état proche de la sauvagerie - μετ' ἀκοσμίας ἀπάσης, écrit Apollodore, ce qui évoque inmanquablement les délires bachiques ; mais on sait que Dionysos n'est pas le seul dieu à pouvoir frapper de folie, et cet état pouvait parfaitement être dû à l'action d'Héra, ce qui est d'ailleurs le cas avec la μαχλοσύνη mentionnée par Hésiode<sup>171</sup>. C'est d'ailleurs bien

---

<sup>167</sup> Calame 1977, p. 242.

<sup>168</sup> Cf. Hésychius s. v. Ἀγρίνια et Ἀγριάνια.

<sup>169</sup> Voir sur ce point Dowden 1989, p. 72-73.

<sup>170</sup> Voir Burkert 2005, p. 205-214, en particulier p. 209. Piérart 1998, p. 150-151 estime, lui, qu'Héra pourrait parfaitement être impliquée dans le mythe étiologique des *Agriani* d'Argos, et que cette légende remonte sans doute à une époque bien plus ancienne que celle d'Acousilaos.

<sup>171</sup> Hésiode fr. 132 M.-W., à compléter par Philodème, *Sur la Piété* 184.

la déesse du mariage qui frappe les filles de Proitos dans une inscription du IV<sup>e</sup> s. venant de l'agora de Sicyone, qui signale l'endroit où Mélampous soigna les Proitides et où Iphinoè mourut<sup>172</sup> : « C'est ici que Mélampous, pour les enfants de Proitos, dissimula les remèdes guérisseurs d'un égarement insensé. Celle d'entre elles qui mourut, lorsqu'elles vinrent ici poursuivies par la colère d'Héra, Iphinoè, l'agora que voici la garde<sup>173</sup> ». Cela est aussi à rapprocher des versions qui précisent que les Proitides se prenaient pour des génisses, animal étroitement lié à Héra<sup>174</sup>. Terminons sur ce point en remarquant, à la suite de Henrichs<sup>175</sup>, que la folie qui frappe le jeune Dionysos lui-même et qui sera à l'origine de ses propres errances a été envoyée par Héra, prise de colère à la naissance du fruit des amours adultérines de Zeus<sup>176</sup> : on voit donc que l'épouse du roi des dieux sait elle aussi envoyer la *μανία* sur celles ou ceux qui l'ont offensée, et que l'*ἄκοσμία* n'est pas forcément l'apanage de Dionysos, au point que P. Sauzeau va jusqu'à parler d'« alternance Héra/Dionysos<sup>177</sup> ».

Un dernier exemple de ces liens étroits entre les deux récits : F. Vian fait remarquer à juste titre que la cession à Mélampous et Bias des deux tiers du royaume de Proitos « constitue une contre-partie exacte du mariage qui unit Bias et Mélampous à deux des trois Proitides »<sup>178</sup>, ce qui semble lier solidement Mélampous, figure dionysiaque, à l'histoire des filles de Proitos ; certaines versions du récit mentionnent même son intervention alors que la folie des jeunes filles n'est causée que par Héra, et que Dionysos ne figure pas dans le récit<sup>179</sup>. Cela peut selon nous s'expliquer relativement simplement : dans le mythe des mères argiennes, Mélampous obtient du roi un tiers du royaume, et Bias un autre tiers ; or, dans le mythe des Proitides, deux des filles de Proitos survivent et se marient. Ce motif du chiffre trois a fait que F. Vian<sup>180</sup> a pu rapprocher la récompense donnée par le roi d'Argos, souvent Anaxagoras, le petit-fils de Proitos, de la dot de Proitos à ses filles, jusqu'à les assimiler.

Malgré ces points communs, on doit constater que les deux motifs mis en jeu par ces mythes sont profondément divergents. La geste des Proitides a pour personnages principaux le roi Proitos et ses trois filles vierges ; celui des mères argiennes met en scène un roi dont le nom, on vient de le dire, varie selon les sources - ce qui montre bien combien sont lâches les

<sup>172</sup> Cette inscription fut publiée par A. K. Orlandos dans *Praktika* 1952, p. 394-395 (référence donnée par Vian 1965, n.5 p. 27 ; elle se trouve aussi en *SEG* 15 (1958), 195). Ajoutons que l'on montrait d'ailleurs dans cette ville des représentations en bronze des Proitides, d'après ce que rapporte Pausanias (II, 7, 8 ; 12, 2).

<sup>173</sup> Trad. G. Roux, citée par Vian 1965, p. 27.

<sup>174</sup> Cf. Virgile, *Bucoliques* VI, 48 et les scholies virgiliennes citées par Schwartz 1960, p. 370 : Servius *Bucoliques* VI, 48 et Junius Philargyrius *Bucoliques* VI, 48 ; voir aussi le Premier Mythographe du Vatican I, 84.

<sup>175</sup> Henrichs 1974, n. 18 p. 301.

<sup>176</sup> Voir par exemple *Bibliothèque* III, 5, 1, 1.

<sup>177</sup> Sauzeau 2005, p. 136.

<sup>178</sup> Vian 1965, p. 29-30.

<sup>179</sup> Par exemple, Premier Mythographe du Vatican I, 84.

<sup>180</sup> Vian 1965, p. 29-30.



liens entre Proitos et le mythe dionysiaque - et une foule indistincte de mères de famille. Le premier récit implique ainsi naturellement Héra, déesse qui se voit outragée par le refus des Proitides de subir ses lois (i.e. de se marier), et Artémis, la déesse de tutelle des jeunes filles ; le second met en scène Dionysos, dieu étrange(r) dont les cultes sont rejetés par des femmes mariées, ce qui reprend le même schéma que toute la série des mythes dionysiaques : arrivée du dieu, refus de son culte, châtement par la folie. Notons d'ailleurs qu'Apollodore lui-même a parfaitement conscience de cette parenté, puisque plus loin dans la *Bibliothèque*, il fait une rapide allusion à l'épisode argien au sein de la partie qu'il consacre spécifiquement aux voyages de Dionysos, où il place ce récit entre celui des malheurs de Penthée à Thèbes et celui du trajet de Dionysos vers Naxos<sup>181</sup>.

De plus, il existe un certain nombre de textes qui présentent l'une ou l'autre de nos trames narratives sans aucune contamination. Le récit de la folie des mères argiennes provoquée par Dionysos et guérie par Mélampous se trouve ainsi, sans aucun lien avec Proitos et ses filles, chez Hérodote :

Ταῦτα δὲ λέγων οὗτος ἐμιμέτο Μελάμποδα, ὡς εἰκάσαι βασιληίην τε καὶ πολιτήην αἰτεομένους. Καὶ γὰρ δὴ καὶ Μελάμπους τῶν ἐν Ἄργεϊ γυναικῶν μανεισέων, ὡς μιν οἱ Ἄργεῖοι ἐμισθοῦντο ἐκ Πύλου παῦσαι τὰς σφετέρας γυναῖκας τῆς νούσου, μισθὸν προετίνατο τῆς βασιληΐης τὸ ἥμισυ. Οὐκ ἀνασχομένων δὲ τῶν Ἀργείων ἀλλ' ἀπιόντων, ὡς ἐμαίνοντο πολλῶ πλεῦνες τῶν γυναικῶν, οὕτω δὴ ὑποστάντες τὰ ὁ Μελάμπους προετίνατο ἦσαν δώσοντές οἱ ταῦτα. Ὁ δὲ ἐνθαῦτα δὴ ἐπορέγεται ὄρων αὐτοὺς τετραμμένους, φάς, ἦν μὴ καὶ τῷ ἀδελφεῷ Βίαντι μεταδῶσι τὸ τρίτημόριον τῆς βασιληΐης, οὐ ποιήσῃν τὰ βούλονται. Οἱ δὲ Ἀργεῖοι ἀπειληθέντες ἐς στεινὸν καταινέουσι καὶ ταῦτα (« Tisamène suivait ainsi l'exemple de Mélampous, pour autant que l'on puisse comparer un homme qui réclame la royauté à celui qui veut obtenir un titre de citoyen<sup>182</sup>. En effet, lorsque la folie s'empara des femmes d'Argos, les Argiens offrirent un salaire à Mélampous pour qu'il vînt de Pylos délivrer leurs femmes du mal qui les frappait ; or Mélampous demanda pour salaire la moitié du pouvoir royal. Les Argiens rejetèrent sa demande et s'en allèrent, mais les cas de folie se multiplièrent chez eux, si bien qu'ils durent céder et revinrent trouver Mélampous en lui accordant tout ce qu'il avait exigé. L'autre, en voyant leur nouvelle humeur, voulut davantage et déclara qu'ils n'obtiendraient rien de lui s'ils ne

---

<sup>181</sup> *Bibliothèque* III, 5, 2.

<sup>182</sup> Tisamène est un devin d'Elée à qui l'oracle avait prédit qu'il obtiendrait la victoire à cinq reprises dans les plus grandes luttes ; il utilise cette prédiction pour négocier auprès de Sparte la citoyenneté pour son frère et pour lui.

concédaient pas à son frère Bias aussi le tiers du pouvoir royal ; et les Argiens, qui n'avaient pas d'autre moyen de se tirer d'affaire, lui cédèrent encore sur ce point »)<sup>183</sup>.

Pausanias et Diodore de Sicile - seul de ces trois auteurs à mentionner une divinité, Dionysos en l'occurrence – connaissent aussi le mythe des mères d'Argos indépendamment de tout motif lié aux Proitides<sup>184</sup> ; on peut enfin aussi se référer, à une époque bien plus tardive, à Nonnos de Panopolis, chez qui Héra est certes présente, mais uniquement en tant que divinité poliade d'Argos<sup>185</sup>.

Surtout, on constate qu'Apollodore lui-même connaît un mythe de Mélampous et des Argiennes indépendant du mythe des Proitides : il fait en effet deux fois allusion à la folie des Argiennes et à sa guérison par Mélampous, sans mentionner Proitos ni ses filles :

- *Bibliothèque* I, 9, 12, 8 (p. 34-35 Wagner) : καὶ μέχρι μὲν τινος ἐν Μεσσήνῃ κατόκει, ὡς δὲ τὰς ἐν Ἄργει γυναῖκας ἐξέμηνε Διόνυσος, ἐπὶ μέρει τῆς βασιλείας ιασάμενος αὐτὰς ἐκεῖ μετὰ Βίαντος κατόκησε (« [Mélampous] demeure un certain temps à Messène, mais quand Dionysos rendit folles les femmes d'Argos, il les soigna à condition de recevoir une partie du royaume et s'y installa avec Bias »).
- *Bibliothèque* III, 5, 2, 3 (p. 117 Wagner) : δείξας δὲ Θηβαίοις ὅτι θεός ἐστιν, ἦκεν εἰς Ἄργος, κάκει πάλιν οὐ τιμώντων αὐτὸν ἐξέμηνε τὰς γυναῖκας. αἱ δὲ ἐν τοῖς ὄρεσι τοὺς ἐπιμαστιδίους ἔχουσαι παῖδας τὰς σάρκας αὐτῶν ἐσιτοῦντο (« après avoir montré aux Thébains qu'il était un dieu, [Dionysos] alla à Argos, et de nouveau, les gens ne l'honorant pas, il rendit leurs femmes folles. Dans les montagnes, elles dévoraient la chair des enfants qu'elles portaient au sein »).

Ces exemples nous semblent prouver suffisamment l'existence d'un mythe des mères d'Argos séparé de celui des Proitides.

D'autre part et de façon parallèle, ce dernier motif existe seul dans la littérature grecque. Nous en voulons pour preuve le récit de Bacchylide qui, autour de 450 av. J.-C., soit peu de temps avant le récit d'Hérodote dont nous venons de parler, se présente, à rebours du texte de l'auteur d'Halicarnasse, comme une version totalement dépourvue d'éléments dionysiaques ou d'une quelconque allusion aux mères argiennes ou à Mélampous. Voici la partie de ce récit qui concerne directement les filles de Proitos<sup>186</sup> :

τὰς ἐξ ἐρατῶν ἐφόβησε<v>  
παγκρατῆς Ἥρα μελάθρων  
Προίτου, παραπλήγι φρένας  
καρτερᾶ ζεύξασ' ἀνάγκα ·

<sup>183</sup> Hérodote IX, 34, trad. Andrée Barguet.

<sup>184</sup> Pausanias II, 18, 4 ; Diodore de Sicile IV, 68.

<sup>185</sup> *Dionysiaques* XLVII, 477 sqq.

<sup>186</sup> Bacchylide, *Epinicies* XI, 43-112 ; trad. J. Duchemin et L. Bardollet, CUF.

παρθενία γὰρ ἔτι  
ψυχᾷ κίον ἐς τέμενος  
πορφυροζώνοιο θεᾶς ·  
φάσκον δὲ πολὺ σφέτερον  
πλούτῳ προφέρειν πατέρα ξανθᾶς παρέδρου  
σεμνοῦ Διὸς εὐρυβία. Ταῖ-  
σιν δὲ χολωσαμένα  
στήθεσσι παλίντροπον ἔμβαλεν νόημα ·  
φεῦγον δ' ὄρος ἐς τανίφυλ-  
λον σμερδαλέαν φωνὰν ἰεῖσαι,

Τιρύνθιον ἄστυ λιποῦσαι  
καὶ θεοδμάτων ἀγυιάς.

[...]

Ἔνθεν ἀπεσσύμεναι Προί-  
του κυανοπλόκαμοι  
φεῦγον ἄδματοι θύγατρες.

Τὸν δ' εἶλεν ἄχος κραδίαν, ξεί-  
να τέ νιν πλᾶξεν μέριμνα ·  
δοίαξε δὲ φάσγανον ἄμ-  
φακες ἐν στέρνοισι πᾶσαι.

Ἀλλά νιν αἰχμοφόροι  
μύθοισί τε μειλιχίοις  
καὶ βία χειρῶν κάτεχον.

Τρισκαίδεκα μὲν τελέους  
μῆνας κατὰ δάσκιον ἠλύκταζον ὕλαν  
φεῦγόν τε κατ' Ἄρκαδίαν μη-  
λοτρόφον · ἀλλ' ὅτε δὴ  
Λοῦσον ποτὶ καλλιρόαν πατὴρ ἵκανεν,  
ἔνθεν χροᾶ νιψάμενος  
φοινικοκ[ραδέμνο]ιο Λατοῦς  
κίκλη[σκε θύγατρ]α βοῶπιν  
χεῖρας ἀντείνων πρὸς αὐγὰς  
ἰπώκεος ἀελίου,

τέκνα δυστάνοιο Λύσσασ  
πάρφρονος ἔξαγαγεῖν ·  
« Θύσω δέ τοι εἴκοσι βοῦς  
ἄζυγας φοινικότριχας. »  
Τοῦ δ' ἔκλυ' ἀριστοπάτρα  
θηροσκόπος εὐχομένου · πιθοῦσα δ' Ἥραν  
παῦσεν καλυκοστεφάνους κού-  
ρας μανιᾶν ἀθέων ·  
ταὶ δ' αὐτίκα οἱ τέμενος βωμόν τε τεῦχον,  
χραῖνόν τέ μιν αἵματι μή-  
λων καὶ χοροῦς ἴσταν γυναικῶν

(« La toute-puissante Héra les avait fait fuir de l'aimable demeure de Proitos, ayant soumis leur esprit aux puissantes contraintes de la folie. Car, n'étant encore que de jeunes vierges, elles se rendirent au sanctuaire de la déesse ceinte de pourpre et prétendirent que les richesses de leur père l'emportaient de loin sur celles de la blonde déesse qui siège auprès de l'auguste et tout-puissant Zeus. La colère la prit ; elle leur mit dans la poitrine les idées à l'envers, et elles de fuir dans la montagne aux feuilles étendues, en émettant des cris épouvantables, laissant la ville de Tirynthe et ses rues bâties par des dieux. [...] C'est de là que s'enfuirent, bondissantes, les vierges aux boucles sombres, les filles de Proitos. Pour lui, il eut le cœur saisi d'angoisse et fut frappé d'un étrange souci. Il résolut de s'enfoncer dans la poitrine une épée à double tranchant. Mais les gardes le retinrent par des paroles apaisantes et la force de leurs bras. Pendant treize mois pleins, hors d'elles-mêmes, par l'ombre épaisse des bois, par l'Arcadie, nourrice des moutons, elles s'enfuirent. Mais le jour vint où leur père atteignit les bords du Lousos au beau cours ; alors, après les ablutions, il invoqua la fille aux larges yeux de Létô dont le voile est de pourpre, tendant les mains vers les rayons du soleil aux prompts chevaux, pour qu'elle enlevât ses enfants à la funeste et folle Lyssa : « Je t'immolerai vingt bœufs au poil roux, qui ignorent le joug », dit-il, et celle qui guette les bêtes, la fille d'un père tout parfait, entendit sa prière. Elle persuada Héra et délivra les jeunes filles couronnées de boutons de rosés de la démence d'où sont absents les dieux. Celles-ci lui construisirent aussitôt une enceinte et un autel, qu'elles teignirent du sang des brebis, et établirent des chœurs de femmes »).

Comment les tenants de la théorie selon laquelle les deux motifs ne sont pas séparables expliquent-ils l'absence de Dionysos et de Mélampous dans ce texte, qui semble uniquement

marqué par Héra et Artémis, les deux déesses concernées par le passage de l'adolescence à l'âge adulte ? Pour M. Jost, la version de Bacchylide reflète sur ce point un simple particularisme local, « l'intervention, dans la légende lousienne, d'Artémis au lieu de Mélampous pour purifier les jeunes filles de leur *mania*<sup>187</sup> » ; mais nous ne voyons pas vraiment en quoi une intervention d'Artémis dans un domaine qui est de toute façon naturellement le sien devrait être originaire d'Arcadie plus que d'une autre région, et même si M. Jost note qu'« en dehors de l'Arcadie, on trouve un écho affaibli du thème de l'intervention d'Artémis en faveur des Proitides », on connaît tout de même des versions attestant d'une intervention de la déesse à Sicyone et sur le mont Artémision, à la frontière de l'Arcadie et de l'Argolide, où existait un temple d'Artémis Oinoatis<sup>188</sup>. Il nous semble en outre difficile de concevoir que la figure de Mélampous, prêtre de Dionysos, puisse tout simplement se substituer à celle de la déesse Artémis sans que rien d'autre n'en soit réellement affecté. R. Seaford<sup>189</sup> avance pour sa part des arguments plus complexes pour expliquer cette absence de motifs dionysiaques dans le texte de Bacchylide : selon lui, la figure de Mélampous fait que le mythe de départ est ambigu car il se place sous le double patronage d'Héra, déesse du mariage – en particulier du mariage heureux, bien entendu -, et de Dionysos, dieu qui, si l'on le rejette, frappe durement la communauté, en l'occurrence par une perte importante de territoire et de souveraineté : c'est en effet le mariage de Bias et Mélampous avec les deux filles de Proitos qui entraîne la division du royaume en trois. D'après R. Seaford, la figure d'Héra dominerait bien le mythe des Proitides, mais ce mythe utiliserait aussi le motif typiquement dionysiaque de la catastrophe qui frappe toute une famille ou une communauté en cas de rejet des lois du dieu, motif que l'on retrouve dans les mythes dionysiaques de Thèbes et d'Orchomène. Voilà ce qui explique, pour R. Seaford, l'absence de Dionysos chez Bacchylide : il s'agirait d'un choix délibéré du poète, car bannir volontairement de son récit la figure de Dionysos lui permettrait de mettre l'accent sur le motif du mariage heureux et de placer ainsi entièrement le mythe sous le patronage des déesses du mariage, et en particulier d'Héra ; « but, paradoxically, this entirely positive presence of the goddesses of marriage in the narrative required the omission of an actual marriage, for the actual marriage of the Proitids was traditionally with Melampous and his brother<sup>190</sup> ». Selon nous, il paraît très compliqué de placer le texte de Bacchylide sous le signe du mariage, puisque le poème ne mentionne strictement rien de tel : le récit concernant les filles de Proitos est présenté comme un récit étiologique, lié à la fondation d'un autel en

<sup>187</sup> Jost 1985, p. 421.

<sup>188</sup> Jost 1985, p. 424, qui renvoie à Etienne de Byzance s. v. Οἶνη et à Hésychios s. v. Οἰνᾶτις et ἀκροχηῖ.

<sup>189</sup> Seaford 1988, p. 130 sqq.

<sup>190</sup> Seaford 1988, p. 131.

l'honneur d'Artémis<sup>191</sup>, et si cette déesse joue bien son rôle de protectrice des jeunes filles, ces dernières, à la fin du texte, se contentent de fonder l'autel, sans qu'il ne soit jamais question de mariage. Bien évidemment, dans ce récit, la signification profonde du mythe reste le passage des jeunes filles à l'âge adulte, mais il nous semble peu probable que Bacchylide, s'il avait voulu que son texte soit marqué par la présence de la déesse du mariage, en ait délibérément écarté toute mention claire et explicite de cette cérémonie.

Toujours selon R. Seaford, Bacchylide aurait une autre raison de ne pas mentionner ce dénouement : il ne conviendrait tout simplement pas à son récit, qui serait celui de la résolution d'un conflit et d'une séparation entre les sexes à Tirynthe par la réincorporation des femmes dans la cité des hommes. Dans le poème, Proitos parvient à vaincre tous les obstacles qui empêchent la résolution de ce conflit (la folie de ses filles, sa propre tentation de mettre fin à ses jours...); mais la séparation de la cité par le mariage de l'une de ses filles avec Mélampous, obstacle trop élevé pour être résolu de façon cohérente, aurait tout simplement été gommé par Bacchylide pour préserver son récit<sup>192</sup>. Cette interprétation de l'absence de Mélampous chez Bacchylide est séduisante, mais elle ne nous semble pas s'imposer de façon incontestable ; surtout, elle ne prouve guère que l'absence de Mélampous dans ce récit découle bien d'un travail du poète, et non de l'existence préalable d'une version non dionysiaque du mythe des Proitides.

Selon R. Seaford enfin, il resterait quand même dans le poème des motifs dionysiaques qui n'auraient pas été gommés par Bacchylide, comme la volonté de suicide de Proitos, qui rappellerait la mort de Lycurgue ou celle de Nyctée ; mais Dionysos devant être exclu du récit, Proitos ne se suicide pas. On peut cependant objecter que les idées noires de Proitos et à sa volonté passagère de suicide peuvent tout simplement être une façon pour le poète d'exprimer le désespoir de son personnage devant le châtement divin.

Rien ne permet donc selon nous de supposer que ce récit serait une sorte de version expurgée volontairement par Bacchylide de tout élément dionysiaque, et les hypothèses de R. Seaford nous paraissent à vrai dire peu convaincantes en l'espèce. Il nous semble bien plus simple de considérer que le poète rapporte une version entièrement dominée par Héra, et dans laquelle dès l'origine ne figure rien de dionysiaque.

Au vu de ces différents éléments, il nous semble donc parfaitement possible de supposer l'existence de deux traditions originelles, qui tendent certes à se confondre dès l'époque archaïque et les œuvres d'Hésiode, on le verra, mais qui subsistent aussi séparément

---

<sup>191</sup> *Epinicies* XI, 37-42.

<sup>192</sup> Seaford 1988, p. 132-133.

au V<sup>e</sup> s., comme le montrent les textes d'Hérodote et de Bacchylide<sup>193</sup>. Il peut paraître étrange que deux motifs apparemment aussi distincts l'un de l'autre soient si étroitement liés dans un même récit. On l'a vu, un certain nombre de points communs tendent à les rapprocher ; mais comment Dionysos, dieu qui intervient essentiellement sur des épouses et des mères en provoquant, entre autres, le *sparagmos* de leurs enfants, peut-il se retrouver au cœur d'un récit figurant le passage de jeunes filles à l'âge adulte ? C. Calame donne à cette question une réponse intéressante : « le *sparagmos* d'enfants par leur propre mère constitue [...] une articulation essentielle du déroulement du rituel consacré à Dionysos. Il représente la négation même du statut de la femme mariée, épouse et mère. Mais nous avons vu que ce moment de négation était lui-même un élément constitutif de ce qu'il nie : l'état de femme mariée comprend aussi une période de renversement. C'est pourquoi le refus des Proitides, adolescentes, et celui des Minyades, épouses, de participer aux rites dionysiaques représentent tous deux un refus d'assumer la condition qui sera ou qui est la leur. Que Dionysos intervienne principalement dans le domaine de la femme mariée explique la possibilité du glissement du mythe des Proitides de la sphère de ce dieu à celle d'Héra ou vice versa<sup>194</sup> ». On peut ajouter à cela les nombreux points communs entre Dionysos et l'autre déesse qui joue, en tant que protectrice des jeunes vierges, un rôle dans le mythe des Proitides, à savoir Artémis, qui intervient chez Bacchylide, mais aussi chez Callimaque<sup>195</sup> par exemple : « Dionysos and Artemis both hunt, lead female orgiastic dancing and female *thiasoi* in the wild, carry torches, inspire and suffer frenzy<sup>196</sup> ; and their cults are sometimes intertwined. Like the Attic "bears" or the Argive Proitids, Dionysos' female followers (the maenads) are imagined as leaving the city for an uncultivated area in which they become like animals<sup>197</sup> ».

Revenons à présent au passage de la *Bibliothèque* qui nous occupe et à ses sources. Que peut-on savoir du texte d'Acousilaos ? On sait grâce au texte de la *Bibliothèque* que pour Acousilaos, Héra est à l'origine de la folie des jeunes vierges, ce qui permet de penser que le récit de l'auteur argien était centré sur le motif des Proitides passant au statut de femme. R. L. Fowler avance l'hypothèse que la trame de l'épisode narré par Apollodore pourrait être celle du mythographe argien, en se fondant sur un commentaire de Probus à la sixième

---

<sup>193</sup> On l'a vu plus haut, Hézychius rapporte l'existence à Argos d'une fête nommée *Agriania*, probablement dionysiaque, en l'honneur de l'une des filles de Proitos ; mais il est très possible que l'érudit du V<sup>ème</sup> s. ap. J.-C. nous parle d'une cérémonie instituée à date relativement tardive, à une époque où les deux motifs que nous tentons de distinguer auraient déjà été trop imbriqués pour être parfaitement différenciés. Dowden 1989, p. 81 considère ainsi que le mythe des femmes d'Argos est le mythe étymologique de cette fête.

<sup>194</sup> Calame 1977, p. 242-243.

<sup>195</sup> Callimaque, *Hymnes* V, 233-236, où Proitos guérit ses filles avec l'aide d'Artémis ; le texte ne précise pas l'origine de la folie qui les a frappées.

<sup>196</sup> Ce qui est aussi le cas d'Héra ; cf. *supra*.

<sup>197</sup> Seaford 1988, p. 125.

*Bucolique*<sup>198</sup> ; pour l'auteur anglais, le nom d'Acousilaos pourrait avoir été cité là où se trouvent les deux lacunes du manuscrit P de Probus. Le texte du mythographe argien contiendrait ainsi au moins un élément dionysiaque, le personnage de Mélampous. Bien évidemment, il n'y a là rien d'impossible, mais, outre que ce que dit K. Dowden du contenu de ces lacunes nous semble, on le verra plus bas, bien plus convaincant, on ne dispose d'aucun élément qui puisse valider une telle hypothèse en reliant cette scholie à la référence donnée par Apollodore, par exemple une allusion de Probus à la statue d'Héra à Tirynthe, qui donnerait une couleur nettement argienne ou tiryinthienne au récit. De plus, K. Dowden démontre longuement que le personnage de Mélampous est d'origine triphylienne, et que son arrivée dans les légendes argiennes est due à l'utilisation que faisaient les devins, qui revendiquaient Mélampous comme leur patron, de la *Mélampodie* ; K. Dowden date cette arrivée de la période précédant le VI<sup>e</sup> s.<sup>199</sup>. Si ses conclusions sont exactes, Mélampous serait donc un personnage assez récent en Argolide à l'époque où Acousilaos travaille, et les sources de ce dernier devaient probablement contenir nombre de récits concernant les Proitides où le devin n'était pas impliqué. Enfin, on sait que le mythe des Proitides connaissait de nombreuses variantes locales, en particulier dues aux errances des filles de Proitos à travers le Péloponnèse – on a déjà mentionné la variante de Sicyone et celle des eaux de l'Anigros, en Elide ; on connaît surtout assez bien les versions arcadiennes, dont les principales mentionnent les localités de Lousoi et de Kleitor, dans d'autres récits étiologiques<sup>200</sup>. Dans cette optique de variantes visant à expliquer l'existence de rites ou de cultes locaux, il nous semble que l'allusion au *xoanon* d'Héra chez Acousilaos montre un ancrage précis dans le culte local de cette déesse à Tirynthe ou à Argos. Il nous paraît donc naturel de supposer qu'Acousilaos rapportait une version argienne ou tiryinthienne de ce récit, liée à la statue bien connue localement et probablement à vocation étiologique<sup>201</sup>, ce qui amène à penser qu'Héra en était la figure dominante ; le mythographe argien n'avait donc aucune raison de parler des femmes d'Argos rendues folles par Dionysos à cet endroit de son

---

<sup>198</sup> Probus, *Commentaires des Bucoliques* VI, 48 (3.2.345 Thilo-Hagen).

<sup>199</sup> Dowden 1989, p. 97-115 ; voir en particulier p. 111-113.

<sup>200</sup> L. Kahil, dans le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, renvoie à Etienne de Byzance s. v. Ἀζαρία, à Ovide *Métamorphoses* XV, 322-328, et à Vitruve VIII, 3, 21 pour Kleitor ; pour Lousoi, à Bacchylide, *Epinicies* XI, 85-112 et à Etienne de Byzance s. v. Λουσοί. Elle signale en outre que Pausanias VIII, 18, 7-8 concilie les deux versions. Sur l'Artémis de Lousoi, voir M. Jost 1985, p. 421-425. D'après M. Jost, dans la version de Kleitor, « la guérison des Proetides est attribuée à Mélampous ; elle a été obtenue au moyen de purifications, d'incantations et de plantes ; les objets souillés ont été jetés dans la source et depuis, l'eau de cette source éloigne du vin, détail qui laisse supposer que la folie des filles de Proitos était tenue pour l'œuvre de Dionysos plutôt que pour celle d'Héra » : cette version présenterait donc des traits des deux grandes thématiques de départ, dont elle opérerait une synthèse. Toujours selon M. Jost, au II<sup>ème</sup> s. ap. J.-C., quand Lousoi eut été soumise par Kleitor, on vit l'élaboration d'une version commune arcadienne, évoquée chez Pausanias et qui concilie les actions de Mélampous et d'Artémis... sans d'ailleurs mentionner Dionysos.

<sup>201</sup> Burkert 2005, p. 208 suppose lui aussi l'existence d'une telle version ; la n. 167 p. 257 rappelle l'existence d'un rite de purification au sanctuaire de Tyrinthe.



ouvrage, et il est probable que lui aussi donnait une version non contaminée du mythe des Proitides, dans laquelle ni Mélampous ni Dionysos ne devaient figurer. La version d'Acousilaos devait être assez proche de celle de Bacchylide, et la principale différence entre les récits de ces deux auteurs se situerait selon nous dans leur ancrage local : la version d'Acousilaos trouvait probablement son dénouement à Tirynthe ou à Argos, voire dans les montagnes proches de Tirynthe comme le suggère K. Dowden<sup>202</sup>.

L'histoire des femmes argiennes, elle, se trouvait dans le *Catalogue*. Dans le fr. 37 M.-W. (v. 10-15) en effet, Bias et Mélampous viennent à Argos, où règne Proitos ; ce dernier leur donne une partie de son royaume. On peut aussi lire que l'on a « inspiré de la folie » (ἡλοσύνην ἐνέηκε, v. 15) à quelqu'un. Le fait que dans ce récit le roi s'appelle Proitos ne fait guère problème, puisqu'on a vu que tous les récits de ce mythe ne s'accordent pas sur le nom du personnage qui régnait à ce moment-là : il s'agit ainsi chez Diodore et Pausanias d'Anaxagoras, fils ou petit-fils de Proitos. Les noms du souverain semblent interchangeables, et importent peu en réalité, puisque ce récit prend place, dans le *Catalogue*, non pas au sein de la lignée du roi, mais bien au sein de celle de Bias et Mélampous, qui en sont les personnages principaux. Le fragment d'Hésiode ne contient aucun nom de dieu, et certains auteurs, se fondant sur la présence du nom de Proitos, ont voulu faire intervenir Héra ; mais on sait que le personnage de Mélampous est étroitement lié à Dionysos, ce qui permet de penser que c'est bien ce dieu qui était à l'origine des malheurs de la cité<sup>203</sup>. De plus, ce fragment et *Bibliothèque* I, 9, 12, 1 (p. 33 Wagner) sont parallèles, comme l'ont montré J. Schwartz<sup>204</sup> et K. Dowden<sup>205</sup> : ces deux textes se trouvent au sein de la lignée de Bias et Mélampous au moment où l'on mentionne les noces de Bias et Pérô, puis la naissance de leur fils Talaos<sup>206</sup>, et font allusion à la folie déclenchée à Argos - par Dionysos, précise Apollodore. On ignore enfin qui est frappé de folie dans ce texte, et certains auteurs, comme Bartoletti<sup>207</sup> ou R. Merkelbach suivi par F. Vian, pensent qu'il s'agit des filles de Proitos, toujours à cause de la présence du nom de ce dernier dans le texte ; mais rien n'empêche qu'il s'agisse des femmes d'Argos, idée confirmée par l'emploi que fait qu'Apollodore, dans le passage parallèle au

---

<sup>202</sup> Dowden 1989, p. 90 suppose que le rite tiryinthien lié au mythe des Proitides pouvait avoir lieu sur le mont Akroi, où Mélampous était censé avoir fondé un temple au moment de la purification des jeunes filles.

<sup>203</sup> Comme l'a montré Vian 1965, p. 29, on ne saurait en revanche tirer argument en ce sens de la simple présence du mot ὀλοσύνη, qui peut très bien s'appliquer à un châtiment envoyé par Héra.

<sup>204</sup> Schwartz 1960, p. 374-375.

<sup>205</sup> Dowden 1989, p. 75.

<sup>206</sup> Hésiode fr. 37 M.-W., v. 5-9 et *Bibliothèque* I, 9, 12, 1 et I, 9, 13, 1.

<sup>207</sup> Cité par Schwartz 1960, p. 373.

fr. 37, du terme γυναικας<sup>208</sup>. Bref, selon nous, le fr. 37 est une allusion à cette légende des mères argiennes rendues folles par Dionysos et guéries par son prêtre, Mélampous.

Le même *Catalogue des femmes* donnait aussi, dans un autre passage, un récit des malheurs des Proitides, comme le montre la citation d'un vers hésiodique dans le passage correspondant de la *Bibliothèque* dont nous avons déjà parlé<sup>209</sup>. Le fr. 132 M.-W. rappelle leur μαχλοσύνη, le fr. 133 M.-W. fait allusion à leur repoussante laideur et à leur errance à travers l'ἀπειρονα γαῖαν (v. 2), et le fr. 131 M.-W. mentionne explicitement les Proitides, dont on lit que leur châtement vient d'Héra : « Proeti filiae regis Argiuorum. Hesiodus docet ex Proeto et Stheneboea Amphidamantis natas. Has, quod Iunonis contempserant numen, insania exterritas, quae crederent se boues factas, patriam Argos reliquisse, postea a Melampode Amythaonis filio sanatas ita uti\*\*\*<sup>210</sup> ». Ce texte lie bien les Proitides à Mélampous : pour K. Dowden<sup>211</sup>, il s'agit du premier cas de contamination entre les deux histoires ; Hésiode aura fait le lien entre les deux mythes à partir du nom de Proitos, mentionné par lui dans les deux récits. On constate certes qu'un manuscrit de ce texte, le manuscrit P, comporte une lacune d'une ligne après « natas », et que la fin elle-même est lacunaire, ce qui fait que le discours indirect qui commence à « has » pourrait ne pas être introduit par « Hesiodus docet », et pourrait donner la version d'un autre auteur, dont le nom aurait disparu avec ces lacunes<sup>212</sup> ; mais comme l'affirme K. Dowden<sup>213</sup>, la méthode habituelle de Probus laisse penser que tout ce discours direct résume bien le texte d'Hésiode. Après une démonstration convaincante qui s'appuie sur le commentaire de Servius au même passage, K. Dowden affirme que la première lacune est à combler par les noms des Proitides, la seconde par un bref récit de la façon dont Mélampous opéra lors de la guérison. Nous aurions ainsi, dès le *Catalogue*, une contamination des deux motifs : Mélampous guérit les filles de Proitos du châtement d'Héra.

Un détail fait obstacle à ces reconstitutions, la référence à Hésiode que fait Apollodore au sujet de la folie des jeunes filles. On se souvient en effet que dans la *Bibliothèque*, l'une des causes de la folie des Proitides est que τὰς Διονύσου τελετὰς οὐ κατεδέχοντο, version attribuée explicitement à Hésiode. Pour K. Dowden, Apollodore s'est trompé dans cette référence, et toute autre hypothèse soulèverait d'insurmontables difficultés<sup>214</sup> ; il est

---

<sup>208</sup> Ce dernier point invaliderait l'argument de Burkert 2005, n. 62 p. 256, pour qui le texte d'Hésiode fr. 37 M.-W. prouverait un lien originel entre les deux motifs que nous tentons de distinguer, car il lierait le nom des jeunes filles à celui de Mélampous.

<sup>209</sup> Hésiode fr. 129 M.-W., v.24 : Λυσίππην καὶ Ἰφιλόνην καὶ Ἰφιάνασσαν.

<sup>210</sup> « Les filles de Proitos, roi des Argiens. Hésiode enseigne qu'elles sont nées de Proitos et de Sthénébée fille d'Amphidamas. Parce qu'elles avaient méprisé la puissance d'Héra, frappées par la folie, elles qui croyaient être devenues des vaches, elles quittèrent Argos, leur patrie, puis, guéries par Mélampous fils d'Amythaon de sorte que \*\*\* » ; Probus, *Commentaire des Bucoliques* VI, 48.

<sup>211</sup> Dowden 1989, p. 77.

<sup>212</sup> Fowler 2000, p. 20 suggère ainsi le nom d'Acousilaos.

<sup>213</sup> Dowden 1989, p. 95.

<sup>214</sup> Dowden 1989, n. 12 p. 218.

cependant difficile de penser qu'Apollodore ait pu faire une telle erreur quelques mots à peine après avoir cité textuellement ou presque le *Catalogue* en donnant le nom des jeunes filles. Pour d'autres auteurs, comme M. L. West suivi par R. Seaford<sup>215</sup>, Apollodore ferait bien référence au *Catalogue*, qui pourrait avoir mis Héra et Dionysos en concurrence dans le même récit. Peut-être peut-on aussi envisager l'hypothèse que cette référence vienne de la *Mélampodie*, comme le fait F. Vian<sup>216</sup> ; ce pourrait d'ailleurs aussi être le cas du vers cité par la *Bibliothèque*, dont la présence dans le *Catalogue* est avérée, mais qu'Hésiode a parfaitement pu employer dans un autre de ses poèmes. Dans ce cas, Apollodore aurait donc consulté le *Catalogue*, mais aussi la *Mélampodie*<sup>217</sup>.

Quoi qu'il en soit, si l'on en croit K. Dowden, la version hésiodique contaminée devient la version commune : on retrouve en effet une contamination assez similaire au V<sup>e</sup> s. chez Phérécyde, où la folie est provoquée par Héra et où le récit s'achève par le mariage de Mélampous avec l'une des Proitides, Iphianassè<sup>218</sup>, ainsi que dans d'autres textes cités par K. Dowden<sup>219</sup> : au IV<sup>e</sup> s. par exemple, un fragment du comique Diphilos qui raille les médecins-charlatans en faisant référence à la purification des Proitides et de leur père, ce qui suppose donc une action de Mélampous<sup>220</sup> ; de même, un fragment d'Alexis<sup>221</sup>. C'est aussi à cette version que Dowden rattache des variantes locales faisant intervenir Mélampous, et que l'on retrouve au IV<sup>e</sup> s. dans l'inscription de l'agora de Sicyone et dans diverses versions arcadiennes, de Lousoi ou de Kleitor. Strabon enfin se situe dans la continuité de cette version contaminée, lui qui rapporte que Mélampous aurait purifié les filles de Proitos grâce aux eaux de l'Anigros, une rivière d'Elide, récit étiologique de l'odeur très particulière de ces eaux<sup>222</sup>.

Face à ces différentes versions, comment Apollodore travaille-t-il ? En lisant son récit, on peut s'apercevoir que la contamination entre les deux motifs va plus loin dans ce passage de la *Bibliothèque* que dans les autres textes qui traitent de l'un ou l'autre mythe, au point qu'il est difficile de savoir lequel serait contaminé par l'autre. La place de ce récit dans l'architecture générale de notre texte peut cependant nous aider à y voir plus clair. La structure de l'ouvrage, on le sait, est entièrement fondée sur la généalogie, et suit très probablement le plan du *Catalogue des femmes*. Or, le récit qui nous occupe se situe dans la

<sup>215</sup> Seaford 1988, n. 103 p. 130, qui cite West 1985, n. 15 p. 78-79.

<sup>216</sup> Vian 1965, p. 30.

<sup>217</sup> Burkert 2005, p. 207 sqq. avance quant à lui, avec toutefois quelques précautions, l'idée que tout l'aspect dionysiaque du récit d'Apollodore viendrait de la *Mélampodie*, ce qui nous semble aller trop loin.

<sup>218</sup> Phérécyde fr. 114 = schol. *Odyssée* XV, 225 ; il ne nous paraît pas nécessaire de penser que le scholiaste mêle sous le seul nom de Phérécyde les récits du mythographe et celui de Bacchylide, comme le fait Robert cité par Dowden 1989, p. 77 ; la théorie de Dowden est beaucoup plus convaincante : le récit de Phérécyde reprend tout simplement certains éléments de celui de Bacchylide.

<sup>219</sup> Dowden 1989, p. 78.

<sup>220</sup> *Comicorum Atticorum Fragmenta* II, 577 = Clément d'Alexandrie, *Stromates* VII, 4, 26.

<sup>221</sup> *Comicorum Atticorum Fragmenta* II, 337.

<sup>222</sup> Strabon VIII, 3, 19.

partie de la *Bibliothèque* qui traite de la famille de Proitos<sup>223</sup>, et non dans celle qui traite de Mélampous<sup>224</sup> ou de Dionysos<sup>225</sup> : cela prouve bien qu'Apollodore souhaite faire un récit dont les principaux personnages sont Proitos et ses filles, et non Mélampous, ce qui semblerait donc montrer que notre auteur suit une trame narrative centrée sur le changement de statut des Proitides, et non sur le personnage dionysiaque de Mélampous et sur la guérison des mères argiennes.

Il est probable qu'à ce récit sur les Proitides, Apollodore a aggloméré un autre récit que de nombreuses versions de son temps mêlaient au premier, celui de la folie des Argiennes ; il était aidé en cela par la structure commune aux deux mythes, point commun qui est d'ailleurs peut-être à l'origine de son désir de fondre les deux motifs en un seul. Cette volonté de faire de ces deux motifs un récit unique n'est guère surprenante chez Apollodore, dont l'ambition est de systématiser l'héritage mythologique grec ; cela pourrait expliquer le fait qu'à notre connaissance, c'est le seul auteur à avoir poussé aussi loin la fusion entre les deux mythes ; comme le remarque ainsi D. Cairns, « only Apollodorus 2.2.2 includes the Proetids in an account of the madness of the matrons of Argos<sup>226</sup> ». Le texte de la *Bibliothèque* laisse d'ailleurs apparaître une suture assez maladroite : « Proitos refusant de les lui faire soigner à un tel prix, les jeunes filles devenaient encore plus folles et à elles s'ajoutèrent les autres femmes ; ces dernières en effet, abandonnant leurs maisons, tuaient leurs propres enfants et erraient dans le désert ». Dans ce passage, les mères argiennes deviennent folles brusquement et sans aucune raison, et du point de vue narratif, l'arrivée de ces nouveaux personnages n'apporte strictement rien, puisqu'elles ne jouent aucun rôle dans le récit : on a l'impression qu'elles sont une addition un peu forcée au récit principal, de la part d'un auteur qui voudrait à toute force fusionner deux épisodes distincts dans ses sources. Cette hypothèse est encore renforcée par le fait qu'Apollodore connaît une version qui exclut les Proitides, comme nous l'avons vu plus haut. K. Dowden souligne d'ailleurs que cette contamination est si artificielle qu'elle pose un problème de cohérence interne à la *Bibliothèque* : Apollodore donne en effet une Proitide pour épouse à Bias... qui est déjà marié à Pérô, mentionnée en I, 9, 12-13 d'après le *Catalogue* (fr. 37 M.-W.)<sup>227</sup>.

Ces maladresses laissent penser que le compilateur a pu consulter durant son travail deux versions qui donnaient les mythes de façon séparée. Si l'on se fie aux deux références concernant la cause de la folie des Proitides, Apollodore a consulté un texte d'Hésiode (le

---

<sup>223</sup> Les descendants d'Inachos, branche de Bêlos, qui occupent le livre II.

<sup>224</sup> Branche des descendants d'Aiolos, traitée au livre I ; Bias et Mélampous apparaissent en I, 9, 11, et les récits qui les mettent au premier plan sont donnés à cet endroit, où Apollodore suit la trame narrative du fr. 37 du *Catalogue*, comme nous l'avons vu plus haut.

<sup>225</sup> Les aventures de Dionysos sont narrées au livre III, chapitres 5 sqq.

<sup>226</sup> Cairns 2005, p. 40.

<sup>227</sup> Dowden 1989, p. 80.

*Catalogue* dans son passage sur Proitos et ses filles ; peut-être la *Mélampodie*) et l'ouvrage d'Acousilaos, dont nous pensons qu'il l'a lu d'assez près étant donné la précision du détail du *xoanon* d'Héra à Tirynthe. La version du mythographe argien était, selon nous, dépourvue de tout élément dionysiaque ; si l'on accepte cette dernière hypothèse, force est de constater que le récit d'Apollodore ne comporte guère d'éléments attribuables à coup sûr à Acousilaos, hormis la mention au sujet du *xoanon*<sup>228</sup>. Nous serions donc enclin à nous ranger aux côtés de F. Vian et de K. Dowden qui, malgré des divergences de détail<sup>229</sup>, estiment tous deux que la version de la *Bibliothèque* remonte au *Catalogue des femmes* hésiodique. Apollodore aurait suivi la version contaminée du *Catalogue*, qui incluait Mélampous dans le mythe des Proitides ; il aurait ensuite, dans un effort de systématisation parfois maladroit, poussé jusqu'au bout l'assimilation des deux mythes tels qu'il les lisait dans le *Catalogue* – et, peut-être, dans la *Mélampodie* –, en adjoignant de façon artificielle les femmes d'Argos aux filles de Proitos, aidé en cela par la structure commune aux deux épisodes. Sa référence à Acousilaos se limiterait ainsi à la subordonnée de cause διότι τὸ τῆς Ἥρας ξόανον ἐξητέλισαν, simple variante que notre auteur aurait jugée digne d'être mentionnée.

On peut à présent faire un premier bilan sur les cas de mentions d'Acousilaos et de Phérécyde au discours direct dans la *Bibliothèque*. Nous nous posons la question de savoir quelle est la nature précise des relations de coprésence qui unissent le texte d'Apollodore aux travaux de Phérécyde et d'Acousilaos. Nous l'avons vu plus haut, quatre de ces passages ne reprennent qu'une portion extrêmement limitée du texte source, un ou deux noms propres : il ne s'agit donc très probablement pas de citations, mais de références. Les quatre autres passages qui pouvaient s'apparenter à des citations posent, comme l'on s'y attendait, des problèmes de méthode, dus en particulier à l'état déplorable de ce qui nous reste des œuvres des deux mythographes qui nous intéressent. On peut cependant s'avancer à dire qu'Apollodore ne cite pas à proprement parler ses sources dans ces quatre passages, mais semble plutôt les reformuler ou les résumer, ce qui est d'ailleurs confirmé par l'absence de chevilles prospectives ou rétrospectives dans le texte : on aurait alors affaire à des cas de référence, « emprunt non littéral explicite ». Comme nous avons tenté de le montrer dans le cas de la corne d'Amalthée, cela n'exclut pas qu'Apollodore puisse aussi employer le procédé

---

<sup>228</sup> Il n'est après tout pas impossible que la fin sicyonienne de l'épisode, donnée par Apollodore, remonte à Acousilaos, qui aurait pu rappeler une légende montrant la domination argienne sur Sicyone ; mais rien ne le prouve, et cette difficulté ne semble pas pouvoir trouver de solution satisfaisante.

<sup>229</sup> F. Vian pense que la fin à Sicyone vient elle aussi du *Catalogue*, ce qui n'est pas l'avis de K. Dowden, pour qui le récit hésiodique se terminait par la purification des Proitides auprès d'une source d'eau, fin que donne la scholie virgilienne de Servius.

de l'allusion, « emprunt non littéral non explicite » : les limites de la référence dans le texte de la *Bibliothèque* ne sont pas étanches. Dernière remarque : les emprunts sont, dans tous les cas que nous avons étudiés, extrêmement ponctuels, puisque les récits qui les suivent ne nous semblent que rarement dériver des mêmes sources. Il semble donc que chaque emploi du discours direct ne marque qu'une référence très ponctuelle, à un auteur toujours autre que la source principale du récit en cours – à supposer qu'il y ait une source principale parfaitement identifiée.

Tout cela peut-il nous renseigner sur la connaissance qu'Apollodore avait des traités de ses deux prédécesseurs ? On ne peut que constater l'extrême brièveté de chaque référence donnée : toutes se limitent à un nom d'auteur, sans aucune autre précision (ville ou région d'origine de l'auteur nommé, titre d'ouvrage, *a fortiori* numéro de livre). De plus, on a vu que les cas de discours direct ne sont en rien la garantie d'une citation précise et littérale. Cela ne plaide guère en la faveur de l'hypothèse d'une consultation directe de ses sources par le mythographe ; mais, outre le fait que nous pourrions peut-être trouver des parallélismes littéraux dans des passages où Apollodore ne donne pas le nom de sa source, nous avons pu nous apercevoir, grâce à la référence au *xoanon* en bois de poirier du temple d'Héra à Tirynthe, qu'Apollodore peut faire preuve de précision dans son travail de collation de ses sources, ce qui nous rend pour le moment réticent à supposer que notre mythographe s'est contenté de compiler des compilations, donnant des noms d'auteurs dont il ne lisait pas les textes. La question reste donc ouverte.

## II. LES CAS DE REFERENCE : LE DISCOURS INDIRECT, OU LA « CITATION DE SENS<sup>230</sup> »

Il s'agit de se pencher à présent sur les cas où la *Bibliothèque* nomme Acousilaos ou Phérécyde sans que l'on puisse envisager de parler de citation, c'est-à-dire quand l'emprunt est de toute évidence issu d'un processus de reformulation du texte source ; autrement dit, il s'agit des cas de discours indirects non introduits par une conjonction de subordination de type ὅτι – ce que l'on ne trouve pas chez Apollodore en ce qui concerne Phérécyde et Acousilaos –, mais qui consistent en une proposition infinitive. La proposition infinitive a pour nous l'avantage de marquer indubitablement que l'on a affaire à une référence et non à une citation ; pour le lecteur, elle permet de parfaitement marquer l'hétérogénéité des deux textes. La *Bibliothèque* recèle quinze discours indirects mettant en jeu Phérécyde ou

---

<sup>230</sup> Darbo-Peschanski 2004b, p. 18.

Acousilaos<sup>231</sup>. Tous ces cas présentent le même schéma, à savoir une proposition infinitive introduite par φησί/ φασίν ou par λέγει. Nous avons ainsi affaire au même phénomène que celui que nous avons évoqué lors de l'étude des incises dans le texte, à savoir que les verbes introducteurs du discours indirect sont extrêmement peu variés, et extrêmement peu porteurs de sens : Apollodore se cantonne en la matière à un strict minimalisme.

## A. Acousilaos

Nous allons analyser ces différents passages, en commençant par Acousilaos. Nous ne suivrons pas l'ordre dans lequel ces références apparaissent dans la *Bibliothèque* : trois de ces fragments d'Acousilaos, les trois premiers, nous semblent devoir être regroupés pour l'étude, parce qu'ils sont tous trois très proches dans le texte d'Apollodore, et qu'ils concernent le même cycle mythique, celui des premiers temps d'Argos. Une quatrième mention ne fait que redoubler l'une des trois premières : nous la traiterons donc avec elle.

### 1. *Le taureau de Crète*

Nous commencerons par l'étude de la référence isolée, qui se trouve en *Bibliothèque* II, 5, 7, 1 (p. 78 Wagner ; Acousilaos fr. 29) ; ce passage porte sur l'identité du taureau qu'Héraclès dut aller chercher en Crète pour l'un de ses travaux :

ἔβδομον ἐπέταξεν ἄθλον τὸν Κρήτα ἀγαγεῖν ταῦρον. τοῦτον Ἀκουσίλαος μὲν εἶναί φησι τὸν διαπορθμεύσαντα Εὐρώπην Δί, τινὲς δὲ τὸν ὑπὸ Ποσειδῶνος ἀναδοθέντα ἐκ θαλάσσης, ὅτε καταθύσειν Ποσειδῶνι Μίνως εἶπε τὸ φανὲν ἐκ τῆς θαλάσσης. καὶ φασὶ θεασάμενον αὐτὸν τοῦ ταύρου τὸ κάλλος τοῦτον μὲν εἰς τὰ βουκόλια ἀποπέμψαι, θῦσαι δὲ ἄλλον Ποσειδῶνι ἐφ' οἷς ὀργισθέντα τὸν θεὸν ἀγριῶσαι τὸν ταῦρον (« comme septième travail, il ordonna de lui ramener le taureau de Crète. Acousilaos dit que c'est celui qui avait amené Europe à Zeus en traversant la mer ; d'autres disent que c'est celui que Poséidon avait fait jaillir de la mer quand Minos avait dit qu'il sacrifierait à Poséidon ce qui apparaîtrait de la mer. On dit aussi que lorsqu'il vit la beauté du taureau, il l'envoya dans ses troupeaux et en sacrifia un

---

<sup>231</sup> Ces mentions se répartissent en cinq cas pour Acousilaos et neuf pour Phérécyde. Pour Acousilaos, on les trouve en II 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25) ; II 1, 3, 1 (p. 51 Wagner ; Acousilaos fr. 26) ; II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; Acousilaos fr. 27) ; II 5, 7, 1 (p. 78 Wagner ; Acousilaos fr. 29) ; III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner ; Acousilaos fr. 25). Pour Phérécyde, il s'agit des passages suivants : I 4, 3, 1 (p. 12 Wagner ; Phérécyde fr. 52) ; I 9, 19, 3 (p. 39 Wagner ; Phérécyde fr. 111a) ; II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; cf. Acousilaos fr. 27) ; II 4, 8, 4 (p. 69 Wagner ; Phérécyde fr. 69a) ; III 4, 1, 5 (p. 112 Wagner ; cf. Phérécyde fr. 22a et Hellanicos fr. 51b Fowler) ; III 4, 2, 3 (p. 113 Wagner ; Phérécyde fr. 89) ; III 6, 7, 2 (p. 127 Wagner ; Phérécyde fr. 92a) ; III 8, 2, 2 (p. 135 Wagner ; Phérécyde fr. 157) ; III 12, 6, 7 (p. 152 Wagner ; Phérécyde fr. 60).

autre à Poséidon ; le dieu, mis en colère par ces agissements, rendit le taureau furieux »).

Apollodore ne choisit pas ici entre les versions qu'il propose. On voit à nouveau Acousilaos confronté à un groupe d'auteurs anonymes, τινές, apparemment sur un pied d'égalité avec eux puisque syntaxiquement, le mythographe argien et ces auteurs sont mis en balance par la parataxe μέν... δέ. Dans un autre passage de la *Bibliothèque*, le taureau qui prend Europe sur son dos est en réalité Zeus lui-même, qui s'est métamorphosé<sup>232</sup> : il ne peut donc s'agir du taureau de Crète, qui est bien, dans la *Bibliothèque*, l'animal envoyé à Minos par Poséidon. Apollodore choisit ainsi une autre version que celle d'Acousilaos, une version plus commune<sup>233</sup> ; Acousilaos, mentionné pour un détail qui par ailleurs n'a aucune incidence sur le récit, semble n'être nommé que par goût pour l'érudition et le détail rare et ancien, qui diverge de la version commune en écartant l'idée de la métamorphose de Zeus<sup>234</sup>. Au début du livre III enfin, Apollodore rapporte que Minos a conservé le taureau envoyé par Poséidon parmi ses propres troupeaux, ce qui est parfaitement cohérent avec la dernière phrase de notre extrait ; il s'agit d'ailleurs du taureau qui engendrera le Minotaure<sup>235</sup>. Une dernière remarque : si l'action de notre extrait se passe en Crète, le cycle héracléen est, lui, est lié à Argos puisque Héraclès, par sa mère comme par son père, est un lointain descendant de Bélos, lui-même descendant d'Inachos, fondateur de la lignée argienne à laquelle appartient le héros. Ce lien à Argos n'est certes pas immédiat<sup>236</sup>, mais il est réel, et Apollodore le voit sans doute d'ailleurs, qui traite des douze travaux au sein de la partie consacrée à la descendance d'Inachos du côté de Bélos<sup>237</sup>. Acousilaos avait d'ailleurs peut-être procédé ainsi, comme le suggère D. L. Toye<sup>238</sup>. Cela pourrait expliquer la référence au mythographe argien dans ce passage de la *Bibliothèque* consacré aux douze travaux.

La *Bibliothèque* poursuit :

ἐπὶ τοῦτον παραγενόμενος εἰς Κρήτην Ἡρακλῆς, ἐπειδὴ συλλαβεῖν ἀξιοῦντι Μίνως εἶπεν αὐτῷ λαμβάνειν διαγωνισαμένῳ, λαβὼν καὶ πρὸς Εὐρυσθέα διακομίσας ἔδειξε, καὶ τὸ λοιπὸν εἶασεν ἄνετον · ὁ δὲ πλανηθεὶς εἰς Σπάρτην τε καὶ Ἀρκαδίαν

---

<sup>232</sup> *Bibliothèque* III, 1, 1, 3 (p. 107 Wagner).

<sup>233</sup> Cette version remonte à Hésiode fr. 140 M.-W. ; c'est par exemple celle de Bacchylide fr. 10 Snell et Maehler, de Moschos dans son *Europe*, v. 155-156, de Pausanias I, 27, 10, et d'Hygin, *Fables* 178.

<sup>234</sup> Jean Tzetzés, *Chiliades* II, 296-298, donne la même version qu'Acousilaos ; on sait que cet auteur byzantin a beaucoup lu et utilisé la *Bibliothèque*, en particulier dans ses scholies à Lycophron. La version qu'il donne vient donc probablement d'Apollodore.

<sup>235</sup> III, 1, 3, 1-4 (p. 108 Wagner) ; cf. aussi Diodore de Sicile IV, 13, 4 et IV, 77, 1-3 ; Hygin, *Fables* XXX, 8 ; Premier Mythographe du Vatican, 47 ; Second Mythographe du Vatican II, 143.

<sup>236</sup> Le dernier ancêtre direct d'Héraclès à avoir régné sur Argos est son bisaïeul Persée, brièvement ; le grand-père de ce dernier, en revanche, régna sur Argos presque jusqu'à la fin de sa vie.

<sup>237</sup> Autre détail qui montre les liens entre Héraclès et Argos : quand le héros est abandonné par les Argonautes au début de leur expédition, c'est à Argos qu'il rentre (*Bibliothèque* I, 9, 19, 2 ; p. 39 Wagner).

<sup>238</sup> Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>.



ἄπασαν, καὶ διαβὰς τὸν Ἴσθμόν, εἰς Μαραθῶνα τῆς Ἀττικῆς ἀφικόμενος τοὺς ἐγχωρίους διελυμαίνετο (« Pour affronter ce taureau, Héraclès se rendit en Crète ; il demanda de l'aide, et quand Minos lui dit de l'affronter lui-même et de le prendre, il le prit, l'apporta à Eurysthée et le lui montra, puis le laissa libre. Le taureau erra à Sparte et dans toute l'Arcadie, et, après avoir traversé l'Isthme, arriva à Marathon, en Attique, dont il massacra les habitants »).

Nous ignorons complètement si Acousilaos parlait du taureau de Marathon : il nous est donc impossible de dire si Apollodore suit ou non le mythographe argien<sup>239</sup>.

Passons à présent aux trois autres références à Acousilaos. Il est frappant que ces trois mentions du mythographe argien se situent au même endroit de la *Bibliothèque*, à quelques lignes d'écart à peine, au début du livre II<sup>240</sup> ; ils sont d'ailleurs suivis à quelques pages d'intervalle d'un passage tout proche dont nous avons déjà parlé, celui qui traite de la cause de la folie des filles de Proitos<sup>241</sup>. Ces emprunts ont pour point commun de se situer dans la même branche généalogique, celle des premières générations de la descendance d'Inachos, et dans la même zone géographique, l'Argolide, berceau de la famille : Inachos, nous dit Apollodore, a même donné son nom à un fleuve argien<sup>242</sup>. On peut bien sûr, comme M. Van der Valk<sup>243</sup>, voir un lien entre cette concentration remarquable et le fait qu'Acousilaos soit un mythographe argien, même si ces écrits ne portent pas uniquement sur cette région de la Grèce ; nous reviendrons sur cette question.

## 2. *Argos et Pélasgos, fils de Zeus et de Niobé*

La première de ces références concerne un personnage nommé Argos, fils de Zeus et de Niobé :

Ἄπις μὲν οὖν εἰς τυραννίδα τὴν ἑαυτοῦ μεταστήσας δύναμιν καὶ βίαιος ὢν τύραννος, ὀνομάσας ἀφ'ἑαυτοῦ τὴν Πελοπόννησον Ἀπίαν, ὑπὸ Θελξίου καὶ Τελχίνου ἐπιβουλευθεὶς ἄπαις ἀπέθανε, καὶ νομισθεὶς θεὸς ἐκλήθη Σάραπις · Νιόβης δὲ καὶ Διὸς (ἧ πρώτη γυναικὶ Ζεὺς θνητῆ ἐμίγη) παῖς Ἄργος ἐγένετο, ὡς δὲ

---

<sup>239</sup> Le taureau de Crète, amené dans le Péloponnèse puis libéré par Héraclès, sèmera la terreur à Marathon avant que Thésée ne le tue : Pausanias I, 27, 10 ; Diodore de Sicile IV, 59, 6 ; Hygin, *Fables* 38 ; Ovide, *Métamorphoses* VII, 433-434 ; Servius, *Enéide* VIII, 294.

<sup>240</sup> *Bibliothèque* II 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25) ; II 1, 3, 1 (p. 51 Wagner ; Acousilaos fr. 26) ; II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; Acousilaos fr. 27).

<sup>241</sup> *Bibliothèque* II 2, 2, 2 (p. 58 Wagner ; Acousilaos fr. 28).

<sup>242</sup> *Bibliothèque* II, 1, 1, 2 (p. 50 Wagner). Inachos a deux descendants fameux : Agénor, dont il sera question au livre III, est le père de Cadmos et donc l'ancêtre de la lignée thébaine ; Bélos, dont il est question au livre II, est le père de Danaos, et donc l'ancêtre de la lignée argienne.

<sup>243</sup> Van der Valk 1958, p. 131 : « though in the other parts of *Bibl.*, too, Akousilaos is quoted, the quotations are nowhere so frequent », ce qui lui paraît peu surprenant dans un passage consacré aux premiers temps d'Argos et de l'Argolide.

Ἀκουσίλαός φησι, καὶ Πελασγός, ἀφ' οὗ κληθῆναι τοὺς τὴν Πελοπόννησον οἰκοῦντας Πελασγούς. Ἡσίοδος δὲ τὸν Πελασγὸν αὐτόχθονά φησιν εἶναι (« Apis fit de sa puissance une tyrannie et fut un tyran violent ; après avoir nommé le Péloponnèse Apia, de son nom, il mourut sans enfant, victime d'un complot de Thelxion et de Telchis et, reconnu comme dieu, il fut appelé Sarapis ; de Niobé et de Zeus (elle fut la première mortelle à qui Zeus s'unit) naquit un fils, Argos, et aussi, à ce que dit Acousilaos, Pélasgos, dont les habitants du Péloponnèse tirent leur nom de Pélasges. Hésiode dit cependant que Pélasgos était né du sol »)<sup>244</sup>.

Ce passage se trouve dans les premières lignes de l'exposé des légendes argiennes, puisque Apis est le fils de Phoronée, fils d'Inachos. Le premier emprunt à Acousilaos concerne la progéniture de Niobé et Zeus. Fowler, dans son édition des fragments des premiers mythographes grecs, indique que la mention d'Acousilaos commence dès le nom de Niobé : Apollodore dirait que, selon Acousilaos, Zeus et Niobé ont deux fils, Argos et Pélasgos. Cette interprétation du texte nous semble erronée : le δὲ de ὡς δὲ Ἀκουσίλαός φησι paraît indiquer que la seule information explicitement attribuée à Acousilaos concerne Pélasgos, et non Argos, pour qui Apollodore ne convoque pas l'autorité du savant argien. La traduction de J.-C. Carrière offre la même interprétation que la nôtre : « De Zeus et de Niobé (la première femme mortelle à laquelle s'unit Zeus) naquirent comme fils Argos et, selon Acousilaos, Pélasgos » ; c'est aussi le cas de celle de D. L. Toye dans la *Brill's New Jacoby*<sup>245</sup>. Cette interprétation est confirmée par la *Bibliothèque* elle-même, puisque l'on lit plus loin, dans une référence qui redouble celle qui nous occupe :

Ἐπανάγωμεν δὲ νῦν πάλιν ἐπὶ τὸν Πελασγόν, ὃν Ἀκουσίλαος μὲν Διὸς λέγει καὶ Νιόβης, καθάπερ ὑπέθεμεν, Ἡσίοδος δὲ αὐτόχθονα (« Retournons maintenant à Pélasgos, qu'Acousilaos dit fils de Zeus et Niobé - version que nous avons retenue - et qu'Hésiode dit né de la terre »)<sup>246</sup>.

Jacoby a d'ailleurs groupé ces deux passages en fr. 25a et fr. 25b. Le verbe ὑποτίθημι, employé dans ce second passage, est intéressant : il peut signifier « proposer, suggérer », mais aussi « prendre pour base », ce qui suggère bien le travail critique d'Apollodore, qui a choisi une version plutôt qu'une autre et rappelle ce choix à son lecteur.

L'emploi par Apollodore de la proposition infinitive ἀφ' οὗ κληθῆναι τοὺς τὴν Πελοπόννησον οἰκοῦντας Πελασγούς, « dont les habitants du Péloponnèse tirent leur nom de Pélasges », permet de délimiter précisément le second emprunt fait par l'auteur de la *Bibliothèque* à Acousilaos dans ce passage : cette infinitive dépend en effet de ὡς δὲ

<sup>244</sup> *Bibliothèque* II 1, 1, 5 (p. 50 Wagner) ; Acousilaos fr. 25.

<sup>245</sup> Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>.

<sup>246</sup> *Bibliothèque* III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner) ; Acousilaos fr. 25.

Ἀκουσίλαός φησι, ou tout au moins d'un φησί sous-entendu. Acousilaos fournit ainsi deux informations au moyen de deux références, la première grâce à une incise : Pélasgos est le fils de Niobé et de Zeus, et la seconde avec une proposition infinitive : les habitants du Péloponnèse s'appellent Pélasges à cause de lui. La seconde information, à caractère étymologique, constitue une minuscule digression, écart minime par rapport au plan généalogique du récit, et s'inscrit bien dans la série de remarques du même ordre qui parsèment la *Bibliothèque*, par exemple en I, 7, 3, 1 (p. 20 Wagner : Hellèn donne son nom aux Hellènes), en III, 10, 3, 1 (p. 140 Wagner : Lacédémon donne son nom à la région de Lacédémone), en III, 12, 1, 2 (p. 146 Wagner : Teucros donne son nom aux Teucres), etc. Il est cependant notable que notre passage est la seule étymologie qu'Apollodore attribue explicitement à un auteur : toutes les autres sont données au fil du texte, sans attribution. La mention d'Acousilaos pourrait sembler servir de mise à distance de l'information donnée, qui serait pour ainsi dire prise avec les pincettes du discours indirect, comme mise entre guillemets pour la séparer du discours propre du narrateur ; mais Apollodore, loin de rejeter cette étymologie, semble l'adopter, et on verra qu'il marque nettement son accord avec Acousilaos quant au personnage de Pélasgos.

On peut aller un peu plus loin en se penchant sur une phrase de Denys d'Halicarnasse, qui figure dans le livre I des *Antiquités romaines*, paru en 7 av. J.-C. Cet ouvrage est le seul, hormis notre passage de la *Bibliothèque* et une scholie qui en vient directement<sup>247</sup>, dans lequel Pélasgos est fils de Zeus et Niobé :

ἦν γὰρ δὴ καὶ τὸ τῶν Πελασγῶν γένος Ἑλληνικὸν ἐκ Πελοποννήσου τὸ ἀρχαῖον, ἐχρήσατο δὲ τύχαις δυσπότημοις εἰς πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα, μάλιστα δ' εἰς τὴν πολύπλανόν τε καὶ οὐδενὸς τόπου βέβαιον οἴκησιν, πρῶτον μὲν γὰρ περὶ τὸ καλούμενον νῦν Ἀχαϊκὸν Ἄργος ὄκησαν αὐτόχθονες ὄντες, ὡς οἱ πολλοὶ περὶ αὐτῶν λέγουσι. τὴν δὲ ἐπωνυμίαν ἔλαβον ἐξ ἀρχῆς ταύτην ἐπὶ τοῦ Πελασγοῦ βασιλέως. ἦν δὲ ὁ Πελασγὸς ἐκ Διὸς, ὡς λέγεται, καὶ Νιόβης τῆς Φορωνέως, ἥ πρώτη γυναικὶ θνητῇ μίσγεται ὁ Ζεὺς ὡς ὁ μῦθος ἔχει (« La race des Pélasges en effet était elle aussi grecque, du Péloponnèse à l'origine ; elle subit des malheurs dans de nombreux domaines, et en particulier parce qu'elle connut bien des errances et ne se fixa pas sur un territoire ; ils habitèrent en effet tout d'abord aux environs de l'actuelle Argos, en Achaïe, dont ils étaient autochtones, selon ce qu'affirme à leur sujet la plupart des gens. Ils prirent à l'origine leur nom de leur roi Pélasgos. Pélasgos était issu de Zeus, à

<sup>247</sup> Schol. Tzetzès Lycophron 177 bis et 481. En plus des questions posées par la différence de langue, nous ne parlerions pas de parallèle chez Hygin, *Fables* 145, où l'on trouve un texte très proche dans lequel il est dit de Niobé : « hanc Iupiter mortalem primam compressit » : dans le texte d'Hygin, le seul fils né ainsi est en effet Argos, l'éponyme de la cité, et non Pélasgos, qui n'est pas mentionné.

ce que l'on dit, et de Niobé fille de Phoronée, première femme mortelle à laquelle Zeus s'unit selon la légende »)<sup>248</sup>.

On le voit, ce texte est proche de celui d'Apollodore. Outre l'idée que Pélasgos est fils de Zeus et Niobé, version extrêmement rare - aucune trace entre Acousilaos et l'époque augustéenne<sup>249</sup> -, et l'idée selon laquelle ce même Pélasgos est l'éponyme d'un peuple qui habita le Péloponnèse, on retrouve la même structure syntaxique, celle d'une relative, ainsi que le même vocabulaire : πρώτη γυναικί, θνητῆ, et le verbe μίγνυμι, dont le sens qu'il a ici, « avoir des rapports sexuels », est extrêmement rare après le V<sup>e</sup> s.<sup>250</sup>, mais se retrouve dans nos deux textes d'époque impériale. Tout cela incite à affirmer qu'il y a parallélisme entre les textes de Denys et d'Apollodore.

Comment ce parallélisme s'est-il effectué ? Denys n'emprunte pas à la *Bibliothèque*, ouvrage très probablement postérieur ; de plus, l'ancienneté de la forme μίσγεται, que Chantraine ne recense pas après Platon<sup>251</sup>, prouve l'ancienneté de sa source. La *Bibliothèque* n'emprunte pas à Denys : Apollodore se réfère à Acousilaos, ce que Denys ne fait pas, et choisit ensuite des versions fort différentes de celles de l'historien<sup>252</sup>. Ces deux passages sont donc tout simplement une mention d'une même source qui, comme le dit la *Bibliothèque*, est Acousilaos<sup>253</sup>.

---

<sup>248</sup> *Antiquités Romaines* I, 17, 3, repris en I, 11, 2 : Φορωνέως μὲν γὰρ Νιόβη γίνεται · ταύτης δὲ υἱὸς καὶ Διὸς, ὡς λέγεται, Πελασγός (« De Phoronée en effet naît Niobé ; d'elle et de Zeus, dit-on, naît un fils, Pélasgos »).

<sup>249</sup> Nous avons trouvé quatre autres textes grecs très proches de ceux d'Apollodore et de Denys. Le premier se trouve chez Diodore de Sicile IV, 14, 4 : Ζεὺς γὰρ πρώτη μὲν ἐμίγη γυναικί θνητῆ Νιόβη τῆ Φορωνέως, ἐσχάτη δ' Ἀλκμήνη. On retrouve exactement le même lexique, et notamment le verbe μίγνυμι, employé dans son sens ancien « avoir des rapports sexuels » : c'est pourquoi nous pensons que ce texte présente une parenté plus ou moins proche avec les deux autres. Chez Diodore cependant, la phrase est une phrase simple, sans la relative commune à Denys et à la *Bibliothèque*. Enfin, Diodore ne parle pas de Pélasgos. Peut-être l'auteur sicilien a-t-il, lui aussi, consulté Acousilaos (il ne saurait avoir lu Denys, dont l'ouvrage est paru quelques années après sa mort). Quoi qu'il en soit, Diodore n'est pas la source de Denys : ce dernier emploie en effet le verbe μίγνυμι avec son radical ancien, qui ne figure pas dans le texte de Diodore, et que Denys a très probablement lu chez Acousilaos lui-même. Eusèbe de Césarée (*Préparation évangélique* II, 2, 23), lui, recopie textuellement le texte de Diodore ; quant à Georges le Syncelle (*Ecloga Chronographica*), il reprend la même information à trois reprises, avec à chaque fois une légère *uariatio* (p. 75, l.13 ; p. 75, l.23 ; p. 146, l.9). Il est plus que probable que les informations du Syncelle remontent à Diodore, sans doute par l'intermédiaire d'Eusèbe, qu'il a beaucoup lu.

<sup>250</sup> D'après le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* de Chantraine, ce verbe a, au passif, le sens d'« avoir des rapports sexuels » chez Homère et Hérodote ; pour cette même signification, le dictionnaire Liddell Scott Jones, lui, cite Homère et Hésiode, ainsi que des exemples tirés de Parménide, Pindare, Hérodote, Sophocle et Aristophane.

<sup>251</sup> Selon Chantraine, *ibid.*, la forme μίσγω, dont on retrouve le radical dans le μίσγεται de Denys, est la forme ancienne du présent de ce verbe, attestée chez Homère et Hérodote, parfois chez Thucydide et Platon, mais pas après.

<sup>252</sup> Chez Denys, Pélasgos est fils unique, alors que chez Apollodore il a un frère, Argos. La descendance de Pélasgos est en outre très différente dans les deux ouvrages : chez Denys, Pélasgos a pour lointains descendants des fils de Larissa et de Poséidon : un autre Pélasgos, Achaios et Phthios, qui vont peupler la Thessalie en la partageant en trois territoires qui prirent leur nom. Or, la *Bibliothèque* ne mentionne aucun autre Pélasgos ni aucune Larissa ; le personnage appelé Achaios appartient à une tout autre lignée ; le seul Phthios de l'ouvrage est le petit-fils de Pélasgos... comme ses quarante-neuf frères ; enfin, Apollodore ne mentionne jamais la division de la Thessalie en trois.

<sup>253</sup> Cela n'implique pas une consultation directe d'Acousilaos : nous reviendrons sur ce point.

Le parallélisme presque littéral montre que ces deux mentions sont assez précises. Denys est sans doute plus fidèle à la lettre du texte d'Acousilaos, car il donne une forme rare et ancienne du verbe, qu'il emploie en outre au présent historique, dont on sait qu'il est caractéristique du style des premiers mythographes grecs, dont fait partie Acousilaos<sup>254</sup>. La légère reformulation que fait Apollodore est sans doute destinée à gommer ces archaïsmes. On peut aussi constater que Denys attribue à sa source anonyme, mais dont on a vu qu'il s'agissait d'Acousilaos, des détails qui figurent aussi dans le récit d'Apollodore, qui lui les prend totalement à son compte : Niobé est la fille de Phoronée, et c'est la première mortelle à laquelle s'unit Zeus. L'influence d'Acousilaos dans ce passage de la *Bibliothèque* va donc au-delà de la référence, explicite : il y a aussi ici deux allusions, qui relèvent de l'implicite.

Revenons à présent à notre extrait de la *Bibliothèque*. Pourquoi Acousilaos n'y est-il nommé que pour Pélasgos, et non pour Argos ? Il s'agit selon nous d'une omission délibérée. Nous pensons en effet qu'Acousilaos mentionnait bien le héros Argos : aucun autre texte ne le prouve, mais on peut remarquer que, dans notre extrait, le « et aussi », καὶ, devant le nom de Pélasgos semble indiquer un ajout de la part d'Acousilaos, et non une correction faite par Apollodore : ce dernier nous dirait que les auteurs qu'il connaît parlent d'Argos, et qu'Acousilaos ferait de même, en ajoutant Pélasgos<sup>255</sup>. On sait en outre qu'Argos fils de Zeus et de Niobé était un personnage très honoré à Argos, où il possédait un tombeau<sup>256</sup> dans le centre civique, à l'instar des autres héros fondateurs de la cité<sup>257</sup>, ce qu'il est chez Apollodore qui en fait l'éponyme de l'Argolide ; un bosquet sacré lui était consacré sur le territoire de la cité<sup>258</sup>, bosquet brûlé par le roi spartiate Cléomène au tout début du V<sup>e</sup> s., soit *grosso modo* à l'époque d'Acousilaos, au plus tard quelques décennies après sa mort : le savant argien connaissait forcément ce sanctuaire<sup>259</sup>. Tout cela montre selon nous que dès le début du V<sup>e</sup> s., il existe à Argos une version civique officielle : Argos, le héros fondateur, est fils de Zeus et de Niobé, première mortelle avec qui le dieu s'unit. Acousilaos, mythographe argien, suivait très probablement cette version officielle<sup>260</sup>.

---

<sup>254</sup> Nous reviendrons en détail sur la question du présent historique chez Acousilaos p. 381 sqq. ; voir aussi, pour le présent historique chez les mythographes anciens, *infra* p. 448 sqq.

<sup>255</sup> C'est ce que comprend Kordt 1903, p. 31, ainsi que Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>.

<sup>256</sup> Pausanias II, 22, 5, cité par Sauzeau 2005, p. 146.

<sup>257</sup> Sauzeau 2005, p. 146.

<sup>258</sup> Hérodote VI, 75 sqq. ; Pausanias III, 4, 1.

<sup>259</sup> Cet Argos fils de Niobé était peut-être l'éponyme de la cité ; il en est en tout cas homonyme, point sur lequel joue un oracle ambigu qui déclare à Cléomène qu'il « prendra Argos » : Cléomène pense bien évidemment à la cité, mais comprend, à la fin de l'épisode, qu'il s'agissait en fait du héros et de son sanctuaire. Il est donc tentant de penser que l'Argos en question est l'éponyme de la cité, qu'il symbolise en quelque sorte dans ce récit.

<sup>260</sup> Cette idée ne peut guère être contredite par le passage déjà cité de Denys : ce dernier ne mentionne certes pas Argos comme étant fils de Zeus et de Niobé, mais il est en train de retracer l'histoire des Pélasges, ce qui peut à soi seul expliquer qu'il ne parle que de Pélasgos. Quant à l'autre passage de Denys qui fait référence à la même

La même question se pose toujours : pourquoi Apollodore choisit-il de ne nommer Acousilaos que pour le personnage de Pélasgos ? Peut-être est-ce tout simplement parce qu'Apollodore n'a pas besoin de sa caution pour appuyer l'information « Argos est fils de Zeus et de Niobé ». Cette version est en effet la plus fréquente dans le corpus mythologique, puisque tous les textes qui donnent le nom de la mère d'Argos disent qu'il s'agit de Niobé<sup>261</sup>. Son père n'est certes pas toujours Zeus, mais, outre le fait que les versions divergentes sont toutes d'époque impériale<sup>262</sup>, la paternité d'Argos est de toute façon très majoritairement attribuée au roi des dieux<sup>263</sup>. Point n'est donc besoin d'Acousilaos pour étayer cette version que tous connaissaient.

Ce n'était en revanche pas le cas pour l'affirmation que Pélasgos est fils de Zeus et de Niobé. On connaît en effet trois Pélasgos assez distincts :

- le nom de Pélasgos est tout d'abord souvent cité en rapport avec la Thessalie, dont il est un héros fondateur<sup>264</sup> ; il n'est jamais fils de Zeus ni de Niobé<sup>265</sup> ;
- Pélasgos faisait aussi partie des héros argiens. Il s'agit d'un héros fondateur et civilisateur reconnu, même s'il ne fait pas partie des très grands ancêtres que sont

---

légende, l'historien y retrace la généalogie d'Oenôtros, descendant de Pélasgos : l'absence d'Argos n'a rien de surprenant dans ce cadre.

<sup>261</sup> Voici les textes qui donnent le nom de la mère d'Argos – qui donc, quand elle est nommée, s'appelle toujours Niobé : Pausanias II, 22, 5 (le père est Zeus), II, 16, 1 et, avec une nuance, II, 34, 4 (Argos est un « enfant qui passe pour être de Zeus », παιδὶ [...] Διὸς γε εἶναι δοκοῦντι) ; Hygin, *Fables* 155 (le père est Jupiter) et *Fables* 145 ; Proclus *Commentaire sur le Timée* (I, p. 143 de la traduction de Festugière chez Vrin) ; schol. Homère, *Illiade* I, 123 ; schol. *Illiade* II, 559 (le père est Zeus) ; schol. Euripide *Oreste* 932 ; schol. Euripide *Oreste* 1246. Il faut mettre à part les scholies de Tzetzes à Lycophron 177 et 177bis, qui sont décalquées de la *Bibliothèque*.

<sup>262</sup> Il s'agit parfois d'Apis (Augustin, *Cité de Dieu* XVIII, 6 ; schol. *Illiade* I, 123 ; peut-être Tatien, *Oratio ad Graecos* XXXIX, 1, repris par Eusèbe, *Préparation évangélique* X, 11, 16), parfois d'Agénor (Hygin, *Fables* 275), parfois encore de Peiras (Hygin, *Fables* 145 ; Augustin, *Cité de Dieu* XVIII, 6).

<sup>263</sup> C'est aussi la version que l'on donnait à Argos, selon Pausanias II, 22, 5.

<sup>264</sup> Voir par exemple Rhianos 265 F 30a (schol. Apollonios de Rhodes III, 1089), pour qui Pélasgos est le père d'Haimon et grand-père de Thessalos, et 30b, cité plus haut ; Athénée XIV, 639, qui cite Baton de Sinope et son livre *La Thessalie*, dans lequel Pélasgos est un roi de ce pays ; pour Plutarque (*Vie de Pyrrhus* 1), selon un récit qui semble connu puisqu'il n'y est fait qu'une simple allusion, Pélasgos est passé en Epire avec Phaéthon, premier roi des Thesprotes et des Molosses après le déluge ; etc. Cela se traduit par de nombreuses éponymies : on sait que l'expression « Argos pélasgique » désignait une partie de la Thessalie (voir, parmi de très nombreux exemples, Strabon V, 2, 4 ; ce même paragraphe rapporte que de nombreux peuples et pays étaient qualifiés de pélasgiques). Selon Staphylos de Naucratis, historien du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. cité par schol. Apollonios de Rhodes I, 580 (269 F 1 Jacoby), un Pélasgos argien serait venu s'installer en Thessalie, pays auquel il aurait donné son nom ; cf. aussi schol. Apollonios de Rhodes IV, 266. Ces éponymies fonctionnent aussi par l'intermédiaire des enfants de Pélasgos : Etienne de Byzance fournit une foule d'informations sur la descendance de Pélasgos : citant Rhianos, Etienne affirme que Pélasgos est notamment le père d'Aimon, qui donna le nom d'Aimonia à la Thessalie, et le grand-père de Thessalos (Rhianos 265 F 30b = Etienne de Byzance s. v. Ἀιμονία, qui mentionne un autre fils de Pélasgos, Chloros) ; de Crannon, éponyme d'une ville d'Athamanie, à l'est de la Thessalie (s. v. Κραννών) ; de Dotos, éponyme de la cité thessalienne de Dotion (s. v. Δώτιον, qui, parmi de nombreuses autres traditions sans liens avec Pélasgos, cite Mnaséas de Patara, qui écrivit aux alentours de 200 av. J.-C., et Hérodien). De plus, selon Hellanicos fr. 91 Fowler, la Larissa de Thessalie s'appelle ainsi d'après la fille de Pélasgos.

<sup>265</sup> Seules deux scholies évoquent son ascendance: schol. *Illiade* II, 681 et schol. Apollonios de Rhodes I, 580.

Inachos ou Phoronée par exemple. Ses parents ne sont cependant jamais Zeus et Niobé<sup>266</sup> ;

- troisième et dernier Pélasgos, le plus connu, celui que les Arcadiens considéraient comme le premier homme sur terre<sup>267</sup>. Héros civilisateur et fondateur, il était né de la terre d'Arcadie. Cette légende était à la fois ancienne, connue et prestigieuse : la preuve en est qu'elle était donnée par Hésiode, d'ailleurs mentionné par Apollodore : nous y reviendrons<sup>268</sup>. Rien de surprenant à cela, l'Arcadie étant considérée par les Anciens comme le lieu archaïque par excellence<sup>269</sup> : comme le rappelle M. Detienne, « l'antériorité arcadienne est absolue, son autochtonie sans rivale<sup>270</sup> ».

On voit donc que la version d'Acousilaos reprise dans la *Bibliothèque* est extrêmement rare, et s'oppose même à une certaine *doxa* panhellénique. C'est la raison pour laquelle il nous semble que si Acousilaos est nommé dans notre passage, c'est qu'Apollodore veut placer son récit sous l'autorité d'un auteur reconnu et prestigieux au moment où il s'écarte de cette *doxa*. Remarquons d'ailleurs le fait inhabituel qu'Apollodore nomme à nouveau Acousilaos lorsqu'il revient plus loin sur le personnage de Pélasgos<sup>271</sup>, indice qui tend à confirmer ce besoin de l'autorité du mythographe argien<sup>272</sup>.

Il est temps à présent de se pencher sur les enjeux des informations empruntées par Apollodore, chez Acousilaos d'abord, puis dans la *Bibliothèque*. L'état aujourd'hui extrêmement fragmentaire des *Généalogies* fait que nous ne connaissons rien du contexte immédiat dans lequel s'inséraient les informations reprises par Apollodore et Denys : elles

---

<sup>266</sup> Le plus souvent, son père est Triopas : Hellanicos fr. 36 a et b Fowler (schol. *Iliade* III, 75 et III, 75b ; dans le fr. 36a, Pélasgos n'est pas le fils de Triopas, mais de Phoronée) ; Pausanias II, 22, 1 et II, 24, 1 ; schol. Euripide *Oreste* 932 ; chez Proclus (*Commentaire sur le Timée* I, p. 143 de la traduction de Festugière chez Vrin), Pélasgos est fils d'Argos fils de Niobé.

<sup>267</sup> Pausanias VIII, 1, 4 ; voir aussi Asios fr. 8 Bernabé (cité par Pausanias), et un poète lyrique inconnu, cité par Hippolyte de Rome, prêtre chrétien du III<sup>e</sup> s. (*Réfutation de toutes les hérésies* V, 7, 3-6, 1 ; fr. 985 Page ; texte mentionné par Chuvin 1992, p. 49-50).

<sup>268</sup> Servius, *Commentaire de l'Énéide* II, 83 ; voir aussi *Bibliothèque* II, 1, 1, 5 et III, 8, 1. Ces trois extraits sont regroupés sous le n° 160 dans l'édition des fragments d'Hésiode par Merkelbach et West. Voir aussi le fr. 161, extrait de Strabon V, 2, 4 : « Pour Ephore, Hésiode serait le premier témoin de l'origine arcadienne de cette nation [les Pélasges], là où il dit : « Ils naquirent ainsi, fils de ce Lycaon, / Qu'on eût pris pour un dieu et qui, dans un autre âge, / Avait été conçu des œuvres de Pélasge » (trad. Lasserre, CUF). Sur Pélasgos, autochtone arcadien, voir aussi Hérodien, *De prosodia catholica*, in *Grammatici graeci* vol. 3, 1, p. 199, l. 23 ; p. 261, l. 13 ; cf. aussi, qui reprend Hérodien, Etienne de Byzance, abrégé des *Ethnica*, p. 290, l.4.

<sup>269</sup> Les Arcadiens étaient souvent qualifiés de « pré-lunaires », προσέληνοι, puisqu'ils seraient apparus avant la Lune elle-même ; voir par exemple chez Hippys de Rhégium, historien du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., cité par Detienne 1991, n. 5 p. 743 (FGrH 554 F 6, cité par Etienne de Byzance s. v. Ἀρκάς) ; pour de plus amples explications sur ce thème, voir Chuvin p. 44. Hérodote (VIII, 73), lui, rappelle que des sept peuples du Péloponnèse, seuls deux sont issus de leur propre terre et y vivent encore, les Arcadiens et les Cynuriens.

<sup>270</sup> Detienne 1991, p. 743. Dans de rares versions, ce Pélasgos arcadien n'est pas autochtone (Eschyle, *Suppliantes* 254 et 1010 ; Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, 21, 102, qui mentionne l'autochtonie en variante ; Eusèbe de Césarée, qui discute le texte de Clément dans la *Préparation évangélique* X, 12, 7) ; aucune en tout cas ne mentionne Zeus et Niobé.

<sup>271</sup> *Bibliothèque* III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner).

<sup>272</sup> Remarquons aussi qu'Acousilaos et la *Bibliothèque* s'opposent à ce qui semble être la version argienne officielle à l'époque de Pausanias selon laquelle Pélasgos était fils de Triopas (Pausanias II, 22, 1) et dont, du coup, on peut penser qu'elle a été forgée après celle d'Acousilaos, pour finir par la supplanter.

venaient sans doute dans le cours du déroulement de la généalogie des premiers rois argiens, comme chez Apollodore, mais on ne peut guère en dire plus. On peut cependant avancer des conjectures concernant l'emploi de ce passage dans le projet général d'Acousilaos. Rappelons que son œuvre avait à la fois une vocation universelle – elle s'étendait du Chaos universel<sup>273</sup> aux temps de la Guerre de Troie<sup>274</sup> – et locale, puisqu'elle accordait la primauté à Argos, terre du premier homme, Phoronée<sup>275</sup>. Or, on connaît les rivalités entretenues entre elles par les cités grecques, et l'on sait que l'élaboration de légendes et de généalogies mythiques était un aspect important de ces luttes, chacune cherchant à montrer sa suprématie ou son antériorité. Pensons par exemple à la récupération par les Argiens de la légende attique des dons de Déméter à l'humanité, phénomène analysé par Marcel Piérart<sup>276</sup>. On comprend alors les visées d'Acousilaos dans ce passage. Le fait qu'Argos, éponyme et roi d'Argos, soit fils de Zeus fait que cette cité descend pour ainsi dire du roi des dieux ; que Niobé soit la première mortelle choisie par Zeus marque aussi la place de choix réservée par ce dernier aux Argiens parmi les humains<sup>277</sup>.

Les mêmes remarques valent évidemment pour Pélasgos, mais cela va plus loin : considéré par les Arcadiens et par les Grecs comme le premier homme sur Terre, issu du sol même de l'Arcadie qu'il civilisa, il est chez Acousilaos le fils de l'Argienne Niobé... donc un héros argien. Il y a à cela trois conséquences.

La première est de rattacher l'Arcadie à l'aire d'influence argienne : c'est un Argien qui civilisa cette région, elle doit donc tout à Argos. Or, Argos et les puissances voisines, en particulier Sparte, connurent une période de très forte tension dans la première moitié du VI<sup>e</sup> s., période où, selon Anne Pariente, « la manipulation de héros devient [...] une composante à part entière des relations diplomatiques »<sup>278</sup>. La montagneuse Arcadie, obstacle naturel entre Sparte et Argos, nous semble être un lieu privilégié de cette rivalité, au moins au plan symbolique, d'où l'intérêt pour les Argiens d'une telle version. Même si l'on sait que la

---

<sup>273</sup> Acousilaos fr. 6.

<sup>274</sup> Acousilaos fr. 39-43.

<sup>275</sup> Acousilaos fr. 23a : 'Ακουσίλαος γὰρ Φορωνέα πρῶτον ἄνθρωπον γενέσθαι λέγει.

<sup>276</sup> Piérart 2000 a montré que les Argiens prétendaient que Triptolème descendait en fait d'un Argien, et donc qu'Argos était à l'origine des bienfaits de Déméter, l'agriculture et les Mystères d'Eleusis.

<sup>277</sup> Cela n'a pas échappé aux commentateurs ; P. Tozzi écrit ainsi que « l'interpretazione argiva e la tesi della antichità di Argo è trasparente : Niobe è la prima mortale con cui Zeus si congiunge, Pelasgo che Esiodo conosceva come autoctono non viene prima di Argo ma è, al massimo, coevo » (Tozzi 1967, p. 598).

<sup>278</sup> Pariente 1992, p. 221.



mythologie argienne était déjà constituée au VI<sup>e</sup> s.<sup>279</sup>, il est séduisant de penser que ce récit précis pourrait remonter à cette période, très proche de l'époque d'Acousilaos<sup>280</sup>.

Deuxième conséquence : Pélasgos, nous dit Acousilaos, est l'éponyme du célèbre peuple des Pélasges, qui habitaient alors le Péloponnèse. On retrouve les Pélasges un peu partout en Italie et en Grèce<sup>281</sup>, et le seul fait qu'ils aient habité l'Argolide ne confère donc pas à cette région un prestige particulier. Le véritable enjeu est de lier les Pélasges de façon organique à l'Argolide, en montrant que ce peuple aussi ancien que prestigieux était en fait originaire d'Argos. Or, d'après Strabon<sup>282</sup>, presque tous les auteurs, ἅπαντες σχεδόν, Hésiode compris, affirment que les Pélasges sont originaires d'Arcadie, et de son sol même, puisque Pélasgos était autochtone<sup>283</sup>. Acousilaos, inscrivant Pélasgos dans la généalogie argienne, annexe les mythes arcadiens et subordonne les prestigieux Pélasges, et donc les nombreux peuples qui disaient en être issus, à Argos, « dont la prééminence sur la Grèce primitive se trouvait ainsi confirmée<sup>284</sup> ».

---

<sup>279</sup> L'époque où s'affirme la mythologie argienne semble être « l'époque où les légendes se fixèrent, c'est-à-dire aux IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s. » (Piérart Marcel et Touchais Gilles, 1996, *Argos. Une ville grecque de 6000 ans*, Paris, CNRS Editions, p. 20.)

<sup>280</sup> On trouve peut-être un écho de cette annexion argienne de Pélasgos chez Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, 21, 102, chez qui Pélasgos, « premier législateur de l'Arcadie, est postérieur de neuf générations à Inachos ; on le dit aussi autochtone ». Inachos, rappelons-le, est un dieu-fleuve argien.

<sup>281</sup> Hérodote I, 56-57 rapporte en effet que les Pélasges sont un peuple qui habita de nombreuses régions – la Phthiotide ; l'Histaiotide, au pied de l'Ossa et de l'Olympe ; Pindos, ville de Doride ; la Dryopide -, avant de se fixer dans le Péloponnèse, où ils prirent le nom de Doriens, puis d'essaimer dans de nombreux endroits, de l'Italie (les Tyrrhéniens) à l'Hellespont, en passant par l'Attique, où la cohabitation avec les Athéniens se finit mal, toujours selon Hérodote VI, 137-140. D'autres auteurs situent aussi les Pélasges en Italie, comme Denys d'Halicarnasse, qui cite la *Phoronide* d'Hellanicos de Lesbos (*Antiquités Romaines* I, 28, 3 ; Hellanicos fr. 4 Fowler) et Phérécyde (*Antiquités Romaines* I, 13, 1 ; Phérécyde fr. 156) ; on les retrouve aussi, par exemple, en Crète (*Odyssée* XIX, 177), en Thessalie (*Iliade* II, 681 ; Hécatee fr. 14 Fowler ; Hellanicos fr. 52 et 91 Fowler ; Apollonios de Rhodes I, 580 ; Strabon IX, 5, 19 ; Apollodore, *Bibliothèque* ep. 6, 15 ; etc.), en Epire (*Iliade* XVI, 233 par exemple), en Achaïe (Hérodote VII, 94), en Laconie (Hellanicos fr. 93 Fowler) ou encore à Lemnos (Hérodote VI, 137-140). Bref, comme le remarque Strabon V, 2, 4, les Pélasges se répandirent à travers toute la Grèce, κατὰ τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν, et constatons avec Thucydide I, 3 que les Pélasges ont donné leur nom à une bonne partie du pays.

<sup>282</sup> V, 2, 4 sqq., où Strabon donne un état très détaillé de la question.

<sup>283</sup> Strabon mentionne aussi cependant des auteurs pour qui les Pélasges viennent d'Argos : Euripide, *Archélaos* fr. 228 Nauck, dont Strabon cite le texte, et Eschyle, *Suppliants* ; voir par exemple, dans ce texte, les v. 250 sqq., dans lesquels le roi d'Argos Pélasgos, fils de l'autochtone Palaichthon, se présente comme éponyme de son peuple. Chez Nicolas de Damas, au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., Pélasgos, bien que s'inscrivant visiblement dans une lignée de héros entre Apis et Argos, est autochtone et éponyme de la Pélasgia, un des noms anciens du Péloponnèse : ἐπὶ μὲν γὰρ Ἀπίου τοῦ Φωρωνέως ἐκαλεῖτο Ἀπίη, ἐπὶ δὲ Πελασγοῦ τοῦ αὐτόχθονος Πελασγία, ἐπὶ δὲ Ἄργου καὶ αὐτῆ ὁμωνύμως ἐκαλεῖτο Ἄργος (FGrH 90 F 23, cité par Constantin Porphyrogénète, *De Thematribus* II, 6).

<sup>284</sup> Chuvin 1992, p. 69 ; p. 68, ce savant arrive à une conclusion similaire à la nôtre : « dans la construction d'Acousilaos, la filiation donnée à Pélasgos relie et subordonne à l'Argolide les traditions d'Arcadie, sans doute aussi celles de Sicyone ». Remarquons que Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines* I, 17, 2 affirme que les Pélasges sont originaires du Péloponnèse : ἦν γὰρ δὴ καὶ τὸ τῶν Πελασγῶν γένος Ἑλληνικὸν ἐκ Πελοποννήσου τὸ ἀρχαῖον. Peuple errant, ils venaient « des environs de l'actuelle Argos » : πρῶτον μὲν γὰρ περὶ τὸ καλούμενον νῦν Ἀχαϊκὸν Ἄργος ἔκησαν αὐτόχθονες ὄντες, ὡς οἱ πολλοὶ περὶ αὐτῶν λέγουσι. Ce qui laisse penser que leur origine argienne était une opinion majoritaire dans la documentation de Denys qui, nous l'avons dit, consultait Acousilaos. En I, 11, 2, Denys affirme que les Arcadiens eurent pour roi un certain Oenôtros fils de Lycaon, descendant d'Aizios et de Phoronée, les premiers à régner sur le Péloponnèse, à la cinquième génération. Ce Lycaon est le fils de Pélasgos. En I, 13, 1, Denys fait remonter ses informations à Phérécyde fr. 156, qui aurait donc, lui aussi, suivi une version argienne.

Troisième conséquence, aux implications plus vastes et plus symboliques : le genre humain ne trouve plus ses origines en Arcadie, mais définitivement à Argos, d'où vient Pélasgos fils de Niobé fille de Phoronée, qui est le véritable premier homme sur Terre : l'humanité tout entière vient donc d'Argos. Par le récit d'Acousilaos, Argos tente de lutter avec l'Arcadie sur le terrain des origines de l'humanité.

Nous avons vu cependant que la version d'Acousilaos était rare : la tentative de concurrencer la légende arcadienne a échoué, et le récit d'Acousilaos fut délaissé ou modifié à Argos même, et tomba quasiment dans l'oubli, malgré quelques textes qui conservent la mémoire d'un Pélasgos argien qui civilisa l'Arcadie<sup>285</sup>. Quelques siècles après Acousilaos, Apollodore reprend pourtant cette version, tout en subordonnant Hésiode et la *doxa* panhellénique aux traditions argiennes. Il place en effet la notice concernant Pélasgos au début de la section de la *Bibliothèque* consacrée à l'Arcadie<sup>286</sup> : Pélasgos est donc bien une figure marquante de cette région. Ce faisant, Apollodore est cependant très clair : il s'agit bien du Pélasgos argien, le fils de Zeus et Niobé chez Acousilaos, tient-il à répéter, précisant avec une inhabituelle insistance « version que nous avons retenue », καθάπερ ὑπέθεμεν<sup>287</sup> – cet emploi de la première personne pour assumer un choix critique personnel est un cas unique chez Apollodore<sup>288</sup>. Toute la suite de la notice suit les légendes arcadiennes. Contrairement à

---

<sup>285</sup> Hygin, *Fables*, 225, s'inscrivant dans la même lignée que les récits que nous venons de rapporter, raconte que Pélasgos fils de Triopas, personnage que l'on ne connaît que dans les mythes argiens, fut le premier à construire un temple à Jupiter Olympien... en Arcadie. A l'époque des Antonins, les *Chroniques* de l'historien Charax de Pergame (FGrH 103 F 15 ; cité par Etienne de Byzance s. v. Παρρασία et, ce que ne mentionne pas Jacoby, par Hérodien, *De Prosodia catholica* vol. 3, 1, p. 293, l. 20) font de Pélasgos le fils d'Arestor fils d'Ecbasos fils d'Argos : notre personnage, argien venu dans ce qui allait devenir l'Arcadie, donna à ce pays le nom de Pélasgia ; il y régna vingt-cinq ans et y fonda la ville de Parrhasia. Une scholie au v. 1646 de l'*Oreste* d'Euripide fait de Pélasgos un Argien, fils d'Arestor fils d'Iasos, qui vint en Arcadie, y trouva des hommes à l'état sauvage et les civilisa, puis fonda une ville. Un dernier texte fait ce lien entre les deux régions par l'intermédiaire de Lycaon, le fils du Pélasgos péloponnésien – ce que l'on trouve dans la *Bibliothèque* en III, 8, 1, 1 – : pour Denys d'Halicarnasse (*Antiquités Romaines* I, 11, 2 et 3 et I, 13, 1), qui se fonde sur Phérécyde (fr. 156), ce Lycaon devient roi d'Arcadie.

<sup>286</sup> *Bibliothèque* III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner).

<sup>287</sup> Carrière et Massonie traduisent καθάπερ ὑπέθεμεν de façon assez neutre : « comme je l'ai indiqué » ; Maria Grazia Ciani choisit un sens assez proche en écrivant « come ho già detto » ; Frazer enfin traduit par « as we have supposed ». Liddell-Scott-Jones donne un sens du verbe ὑποτίθημι à l'actif qui nous semble mieux convenir à notre cas : « establish as a preliminary, premise », adopter comme base de travail en somme (sens V, 1), avec trois exemples chez Démosthène, *Contre Midias* 108, chez Platon, *Lois* 669c, et surtout chez Eschine, *Sur l'ambassade infidèle* 157, où ταῦθ' ὑποθείς est traduit dans la CUF par « partant de là », c'est-à-dire « en prenant cela pour base ».

<sup>288</sup> La *Bibliothèque* recèle quinze autres cas d'emploi de la première personne, toujours au pluriel à une exception près ; mais tous ces cas sont liés à des renvois à d'autres parties de texte, du type « nous parlerons de tel personnage quand nous aborderons la descendance de tel autre », parfois pour expliquer le choix fait dans l'organisation globale du texte. Ces passages sont les suivants : I, 2, 6 (p. 8 Wagner ; deux verbes) ; I, 3, 4 (p. 10 Wagner) ; I, 7, 1 (p. 19 Wagner ; emploi du pronom ἡμῶν) ; I, 9, 5 (p. 30 Wagner) ; II, 1, 1, 1 (p. 51 Wagner ; deux verbes) ; II, 1, 2, 1 (p. 51 Wagner) ; II, 1, 4, 2 (p. 53 Wagner) ; III, 1, 1, 1 (p. 106 Wagner ; deux verbes et le pronom ἡμῶν) ; III, 1, 4, 4 (p. 109 Wagner) ; III, 3, 2 (p. 112 Wagner ; emploi du pronom μοι, cas unique de première personne du singulier dans la *Bibliothèque*) ; III, 12, 5, 1 (p. 149 Wagner ; emploi du pronom ἡμῶν). En III, 10, 3, 10 (p. 141 Wagner), on trouve une autre première personne du singulier, εὔρον ; le passage est généralement considéré comme interpolé par les éditeurs.

Pausanias<sup>289</sup>, Apollodore ne développe certes absolument pas l'aspect civilisateur de Pélasgos, sans doute parce que cela lierait trop le personnage aux traditions typiquement arcadiennes qu'il créa<sup>290</sup>, en gommant son caractère argien ; de même, il passe sous silence le rôle d'éponymie de Pélasgos en Arcadie, sans doute pour ne pas concurrencer l'idée que Pélasgos est l'éponyme du peuple argien des Pélasges. Reste que, conformément aux mythes arcadiens, Pélasgos est le père de Lycaon, héros fondateur<sup>291</sup> dont les nombreux fils sont fondateurs et éponymes des cités arcadiennes<sup>292</sup>, par conséquent elles-mêmes issues d'Argos selon Apollodore. Remarquons aussi que l'épouse de Pélasgos, nommée plus loin dans la *Bibliothèque*, est « Méliboia, une fille d'Océan, ou selon d'autres de la nymphe Cylléné<sup>293</sup> » ; or, cette Cylléné est l'éponyme d'une montagne d'Arcadie<sup>294</sup>, annexée symboliquement à Argos par ce mariage. Enfin, les rois d'Arcadie descendent de Lycaon, donc de Pélasgos<sup>295</sup>... donc des Argiens.

Ainsi Apollodore s'inscrit-il globalement dans un projet argien... de l'époque d'Acousilaos ! Quelques siècles plus tard, ce récit a été supplanté par le récit arcadien, et Apollodore a sans doute conscience de se trouver en minorité<sup>296</sup> : sa version, rarissime, n'est pas attestée entre les écrits d'Acousilaos et l'époque augustéenne. Cela explique sans doute son besoin de s'appuyer sur l'autorité prestigieuse d'Acousilaos, qui lui permet de contrebalancer celle d'Hésiode, mentionné immédiatement après. Donner la version d'Hésiode, et ce dans les deux mentions d'Acousilaos concernant Pélasgos, est aussi probablement une façon de conserver au texte un caractère consensuel : il n'aurait pas été concevable qu'un manuel de mythologie panhellénique ne donne pas cette version connue de tous. Il est en outre notable que le passage sur l'éponymie de Pélasgos constitue, dans la *Bibliothèque*, la seule étymologie attribuée à un auteur : toutes les autres sont prises en charge

<sup>289</sup> Pausanias VIII, 1, 5-6 : Pélasgos construit les premières cabanes, invente les manteaux en peau de mouton, découvre que les hommes peuvent se nourrir de glands de hêtres, montre à ses sujets les plantes qui ne sont pas comestibles et donne son nom au pays.

<sup>290</sup> Le fait de se nourrir de glands par exemple, alors que la nourriture argienne des premiers temps passait pour être la poire : voir Chuvin 1992, p. 61, qui renvoie à Plutarque, *Questions grecques* 51 (303a), texte qu'il commente, et Elien, *Histoires variées* III, 39.

<sup>291</sup> Voir Pausanias VIII, 2, 1. Lycaon est un personnage central de la mythologie arcadienne : vivant aux temps de la commensalité entre dieux et hommes, ce héros est connu en Arcadie pour être le fondateur de la cité de Lykosoura sur le mont Lycée, du concours des Lykaia, du culte arcadien de Zeus Lycaios sur le mont du même nom...

<sup>292</sup> Pausanias VIII, 3, 1 sq., qui détaille la liste des fils de Lykaon et associe chacun à la cité dont il est l'éponyme et / ou le fondateur. Apollodore en fournit une imposante liste, en donnant des noms dont beaucoup marquent un lien, évident pour n'importe quel lecteur grec, avec les cités d'Arcadie : Mantineus, Cléitor, Stymphalos, etc.

<sup>293</sup> *Bibliothèque* III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner).

<sup>294</sup> Schol. Euripide *Oreste* 1646.

<sup>295</sup> *Bibliothèque* III, 8, 2, 1 (p. 135 Wagner) ; Pausanias VIII, 3, 1.

<sup>296</sup> Seuls quatre textes correspondent à peu près à la version de la légende de Pélasgos proposée par la *Bibliothèque*, celle de l'Argien qui part civiliser l'Arcadie, et les trois textes datables parmi eux sont relativement tardifs, puisqu'il s'agit de textes d'époque romaine, de Denys d'Halicarnasse, d'Hygin et de Charax de Pergame, actif sous les Antonins ; le quatrième texte, une scholie au v. 1646 de l'*Oreste* d'Euripide, est bien plus compliqué à situer dans le temps.

directement par le narrateur. Apollodore se tient d'ailleurs à cette version dans le reste de son ouvrage, puisqu'on peut lire en ep. 2, 9 (p. 185 Wagner) qu'avant l'arrivée de Pélops, le Péloponnèse s'était appelé Apia et Pélasgiotide. Remarquons aussi la façon dont Apollodore reprend et modifie le récit hésiodique : notre mythographe, écrivant qu'« Hésiode dit cependant que Pélasgos est autochtone », omet de préciser que chez le poète, Pélasgos est né de la Terre... arcadienne, comme le prouve un autre fragment<sup>297</sup>. Le lecteur de la *Bibliothèque* a ainsi le sentiment que pour Hésiode, Pélasgos est né de la terre d'Argos ; le poète d'Ascrea est ainsi rangé discrètement du côté des récits argiens. Le fait qu'Apollodore écarte la version commune pour choisir une version quasiment disparue, même à Argos, montre bien son attachement à Acousilaos.

Si Apollodore a choisi de revendiquer son emprunt, c'est donc parce que, désireux de conserver dans un ouvrage de synthèse à la portée panhellénique une variante locale oubliée, il avait besoin d'une autorité prestigieuse pour appuyer clairement son choix. C'est aussi selon nous une autre raison pour Apollodore de ne nommer Acousilaos que pour le seul Pélasgos : cela permet de faire porter tout le poids de l'autorité du mythographe argien sur ce détail peu fréquent, tandis que l'ascendance d'Argos, qui correspond à l'opinion générale, n'a guère besoin d'être étayée par ailleurs. Cet exemple montre bien que le texte de la *Bibliothèque* résulte d'un véritable travail critique<sup>298</sup>.

Pour finir sur ce passage, revenons rapidement au frère de Pélasgos, Argos. Quelques lignes après le passage que nous venons d'analyser, on peut lire :

Ἄργος δὲ λαβὼν τὴν βασιλείαν ἀφ' ἑαυτοῦ τὴν Πελοπόννησον ἐκάλεσεν Ἄργος, καὶ γήμας Εὐάδην τὴν Στρυμόνος καὶ Νεαίρας ἐτέκνωσεν Ἐκβασον Πείραντα Ἐπίδουρον Κρίασον, ὃς καὶ τὴν βασιλείαν παρέλαβεν (« Argos de son côté reçut la royauté et nomma de son nom le Péloponnèse Argos, et, ayant épousé Evadnè, fille de Strymon et de Néaira, il engendra Ecbasos, Peiras, Epidauros, Criasos, qui hérita de la royauté »)<sup>299</sup>.

Dans cet extrait, on peut voir un roi d'Argos devenir l'éponyme, non seulement de sa propre cité, mais aussi de l'intégralité du Péloponnèse. On a vu l'importance de ce personnage à Argos même, où plusieurs sanctuaires lui étaient dédiés. Son épouse est Evadnè fille de Strymon, « fleuve de Thrace qui forme la limite orientale » de la Grèce<sup>300</sup>, et l'on voit bien que, par ce mariage, le pouvoir symbolique de la cité d'Argos s'étend en même temps que sa

---

<sup>297</sup> Servius, *Commentaire de l'Enéide* II, 84 (Hésiode fr. 160 M.-W.).

<sup>298</sup> Ce travail n'est bien entendu pas pur de toute incohérence : on lit ainsi en ep. 6, 15, ms. S (p. 218-219) que ce sont les Thessaliens qui s'étaient d'abord appelés Pélasges (texte confirmé par schol. Tzetzès Lycophron 911).

<sup>299</sup> *Bibliothèque* II, 1, 2, 1 (p. 51 Wagner).

<sup>300</sup> Chuvin 1992, p. 69. Nous n'avons pas pu trouver trace d'un élément historique qui serait lié d'une façon ou d'une autre avec les liens entre les personnages d'Argos et de Strymon.

dynastie royale légendaire. Cette revendication est assez ancienne, puisqu'on la trouve déjà dans les *Suppliantes* d'Eschyle : accueillant Danaos et ses filles, le roi d'Argos Pélasgos, décrivant son territoire, en mentionne le Strymon comme limite<sup>301</sup>. Parmi les enfants du couple figure Epidauros : il faut évidemment voir dans ce lien de parenté des arrières-pensées argiennes. Pausanias rapporte d'ailleurs que selon les Eléens, Epidauros était fils de Pélops, mais selon les Epidauriens eux-mêmes, d'Apollon ; il connaît aussi la version d'Apollodore, dont il affirme sans surprise que c'est la version des Argiens, mais aussi celle du *Catalogue des femmes*<sup>302</sup>. Autre personnage intéressant parmi les enfants d'Argos, Peiras : il s'agit du personnage qui érigea le *xoanon* d'Héra en bois de poirier<sup>303</sup>, et Pausanias le fait aussi figurer parmi les fils d'Argos<sup>304</sup>. On peut là aussi voir dans sa présence parmi les fils d'Argos un écho de prétentions hégémoniques argiennes, comme le confirme P. Sauzeau<sup>305</sup>. Ecbasos, lui, hormis Apollodore et une scholie sur laquelle nous reviendrons, n'est connu que d'Hygin<sup>306</sup> et de Charax de Pergame : cet auteur de l'époque des Antonins en fait le fils d'Argos et le grand-père de Pélasgos, qui colonisa l'Arcadie<sup>307</sup>. Là encore, l'influence des rivalités locales anciennes se fait sentir. Quant à Criasos, il est donné comme fils d'Argos dès Phérécyde, ce qui est confirmé par Castor de Rhodes, historien dont les savants pensent qu'il a eu accès à des documents locaux anciens<sup>308</sup>. Hormis ces deux auteurs, on trouve très peu de traces de ce personnage<sup>309</sup>. On constate donc que dans ce passage, Apollodore reprend des traditions anciennes, rares et que l'on peut probablement faire remonter à Argos. Dernier indice qui confirme cette conclusion : une scholie à Euripide donne la même liste qu'Apollodore en y ajoutant le nom de Tiryns, ce qui nous semble confirmer les visées politiques d'une telle liste : Argos est père de Tiryns, ce qui montre symboliquement que la cité d'Argos est légitimement fondée à dominer Tirynthe<sup>310</sup>. Or, cette scholie donne aussi une liste des enfants de Phoronée : Aigialée, Apis, Europs et Niobé ; cette liste, unique dans les textes littéraires<sup>311</sup>, est la même que la liste officielle des enfants de Phoronée retrouvée à Argos par Olga

<sup>301</sup> Eschyle, *Suppliantes* 249 sqq.

<sup>302</sup> Pausanias II, 26, 2 = Hésiode fr. 247 M.-W.

<sup>303</sup> Pausanias II, 17, 5 ; Plutarque 388 FGrH 2.

<sup>304</sup> Pausanias II, 16, 1.

<sup>305</sup> Sauzeau 2005, p. 146-147.

<sup>306</sup> *Fables*, 145.

<sup>307</sup> FGrH 103 F 15.

<sup>308</sup> Phérécyde fr. 66 ; Castor de Rhodes FGrH 250 F 3.

<sup>309</sup> On le retrouve chez Hygin, *Fables* 145. Schol. Euripide *Phéniciennes* 1116 le donne comme fils d'Argos et de Peithô. Tatiens, *Oratio ad Graecos* 39, 1 en fait le cinquième roi d'Argos et successeur d'Argeios (*sic*), donc très probablement son fils ; son texte est repris par Eusèbe, *Préparation évangélique* X, 11, 6, et c'est ce que l'on lit chez Augustin, *Cité de Dieu* XVIII, 8, qui donne cependant la forme « Argus ». Enfin, il est roi d'Argos et sans doute successeur d'Argos chez Georges le Syncelle, *Ecloga chronographica* p. 174. Criasos est associé à Iasos et Phoronée comme personnages éminents de la mythologie argienne par Aelius Aristide, *Contre Platon au sujet de la rhétorique* p. 3 Jebb.

<sup>310</sup> Schol. Euripide *Oreste* 932.

<sup>311</sup> On la retrouve en schol. Euripide *Oreste* 1246, très probablement du même commentateur.

Psychogiou en 1994 et datée de la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>312</sup>. On voit donc que le scholiaste était particulièrement bien informé des traditions argiennes concernant les premiers temps de la royauté d'Argos, ce qui était donc aussi le cas d'Apollodore puisqu'ils partagent sans doute la même source. Cette source argienne commune pourrait bien être Acousilaos. L'épouse de Phoronée, dont on ignore le nom chez Acousilaos mais qui, dans l'épigramme à Phoronée, s'appelle Peithô<sup>313</sup>, est dans la *Bibliothèque* la nymphe Télédicé (Τηλεδίκη<sup>314</sup>). Cette nymphe apparaît aussi dans une scholie à l'*Oreste* d'Euripide, v. 626, dans laquelle est la grand-mère de Spartè, qui, avec son époux, fondera Sparte : peut-être a-t-on ici la trace d'un personnage de la mythologie du Péloponnèse. Dans une scholie ancienne au *Timée* de Platon<sup>315</sup>, on lit cependant : Φορωνεύς Ἰνάχου καὶ Μελίας, Ἀργείων βασιλεύς. Νεόβη (sic) δὲ τούτου παῖς καὶ Τηλοδίκης τῆς Ἐούθου. Cette scholie, extrêmement proche de la *Bibliothèque*, ne peut pas en dépendre, puisqu'elle donne le nom du père de la nymphe : il faut donc en déduire qu'Apollodore et le scholiaste ont une source commune pour cette tradition très rare, puisque le nom Τηλοδίκη / Τηλεδίκη n'apparaît que dans les textes que nous venons de citer. De plus, le texte de la scholie donne la forme Νεόβη, dont c'est la seule occurrence dans le *Thesaurus Linguae Graecae*... mais que l'on retrouve telle quelle sur l'épigramme de Phoronée trouvée à Argos, mais aussi dans le manuscrit R de la *Bibliothèque*, et ce à deux reprises<sup>316</sup>. Wagner et les éditeurs d'Apollodore corrigent cette forme, mais peut-être est-ce à tort, puisque sa présence dans l'épigramme argienne montre qu'il pourrait s'agir de la forme sous laquelle on connaissait ce personnage à Argos. La version de la *Bibliothèque* est donc très rare, et on peut la relier à Argos, voire à Acousilaos puisque de nombreux éléments de ce passage précis dépendent de lui. L'épigramme de Phoronée appelle cependant son épouse Peithô, variante ancienne puisqu'on la trouve déjà chez Phérécyde, peu de temps après Acousilaos donc<sup>317</sup>.

### 3. La légende d'Io et le personnage d'Argos πανόπτης

<sup>312</sup> Le texte de cette inscription est aisément accessible chez Pirenne-Delforge Vinciane, 2011, « La voix d'Aphrodite, le rôle d'Hermaphrodite et la timè d'Halicarnasse. Quelques remarques sur l'inscription de Salmakis », *Dans le laboratoire de l'historien des religions. Mélanges offerts à Philippe Borgeaud*, F. Prescendi et Y. Volokhine éd., Genève, Labor et Fides, p. 328-344 ; cet article est disponible en ligne et téléchargeable à l'adresse <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/79593>.

<sup>313</sup> C'est aussi le cas dans la fameuse scholie à l'*Oreste* d'Euripide, v. 932.

<sup>314</sup> On trouve la forme Τηλοδίκη chez Tzetzes, schol. Lycophron 177, qui dépend de notre passage, mais aussi dans le ms. R. de la *Bibliothèque* (*Parisinus gr.* 2722), dont dépendent les autres mss. et sur lequel sont fondées nos éditions modernes. Wagner corrige cependant en Τηλεδίκη... seul, pourtant, contre tous les témoignages.

<sup>315</sup> Schol. Platon *Timée* 22a.

<sup>316</sup> Le ms. R donne la leçon Νεόβην en II, 1, 1, 3 : les éditeurs considèrent qu'il s'agit d'une faute de copie, mais on voit que cette forme existait par ailleurs. En outre, une consultation de ce ms. montre qu'il donne aussi la leçon Νεόβης en II, 1, 1, 4, ce que ne mentionnent pas les éditeurs. Le passage qui contient la troisième occurrence de ce nom (III, 8, 1, 1 ; p. 134 Wagner) n'apparaît pas dans le ms. R, qui n'est pas complet ; le ms. O (*Bodleianus Laudianus gr.* 55), qui semble avoir été copié sur R, donne Νιόβης.

<sup>317</sup> Phérécyde fr. 66.

Penchons-nous à présent sur les deux autres références argiennes à Acousilaos, au début du livre II de la *Bibliothèque*.

Le passage consacré à Io par Apollodore au début du livre II contient deux mentions d'Acousilaos (*Bibliothèque* II, 1, 3, 1, Acousilaos fr. 26, et II, 1, 3, 3, fr. 27 ; p. 51-53 Wagner) :

Ἄργου δὲ καὶ Ἰσμῆνης τῆς Ἀσωποῦ παῖς Ἴασος, οὗ φασιν Ἰὼ γενέσθαι. Κάστωρ δὲ ὁ συγγράψας τὰ χρονικὰ καὶ πολλοὶ τῶν τραγικῶν Ἰνάχου τὴν Ἰὼ λέγουσιν · Ἡσίοδος δὲ καὶ Ἀκουσίλαος Πειρήνος αὐτὴν φασιν εἶναι. ταύτην ἱερωσύνην τῆς Ἥρας ἔχουσαν Ζεὺς ἔφθειρε. φωραθεὶς δὲ ὑφ' Ἥρας τῆς μὲν κόρης ἀψάμενος εἰς βοῦν μετεμόρφωσε λευκὴν, ἀπωμόσατο δὲ ταύτη μὴ συνελθεῖν · διό φησιν Ἡσίοδος οὐκ ἐπισπᾶσθαι τὴν ἀπὸ τῶν θεῶν ὀργὴν τοὺς γινομένους ὄρκους ὑπὲρ ἔρωτος. Ἥρα δὲ αἰτησαμένη παρὰ Διὸς τὴν βοῦν φύλακα αὐτῆς κατέστησεν Ἄργον τὸν πανόπτην, ὃν Φερεκύδης μὲν Ἀρέστορος λέγει, Ἀσκληπιάδης δὲ Ἰνάχου, Κέρκωψ δὲ Ἄργου καὶ Ἰσμῆνης τῆς Ἀσωποῦ θυγατρὸς · Ἀκουσίλαος δὲ γηγενῆ αὐτὸν λέγει. οὗτος ἐκ τῆς ἐλαίας ἐδέσμευεν αὐτὴν ἥτις ἐν τῷ Μυκηναίων ὑπῆρχεν ἄλσει. Διὸς δὲ ἐπιτάξαντος Ἑρμῆ κλέψαι τὴν βοῦν, μηνύσαντος Ἰέρακος, ἐπειδὴ λαθεῖν οὐκ ἠδύνατο, λίθω βαλὼν ἀπέκτεινε τὸν Ἄργον, ὅθεν ἀργειφόντης ἐκλήθη. Ἥρα δὲ τῇ βοῖ οἶστρον ἐμβάλλει ἢ δὲ πρῶτον ἤκεν εἰς τὸν ἀπ' ἐκείνης Ἴόνιον κόλπον κληθέντα, ἔπειτα διὰ τῆς Ἰλλυρίδος πορευθεῖσα καὶ τὸν Αἴμον ὑπερβαλοῦσα διέβη τὸν τότε μὲν καλούμενον πόρον Θράκιον, νῦν δὲ ἀπ' ἐκείνης Βόσπορον. ἀπελθοῦσα δὲ εἰς Σκυθίαν καὶ τὴν Κιμμερίδα γῆν, πολλὴν χέρσον πλανηθεῖσα καὶ πολλὴν διανηξαμένη θάλασσαν Εὐρώπης τε καὶ Ἀσίας, τελευταῖον ἤκεν εἰς Αἴγυπτον, ὅπου τὴν ἀρχαίαν μορφήν ἀπολαβοῦσα γεννᾷ παρὰ τῷ Νείλῳ ποταμῷ Ἐπαφον παῖδα. τοῦτον δὲ Ἥρα δεῖται Κουρήτων ἀφανῆ ποιῆσαι · οἱ δὲ ἠφάνισαν αὐτόν. καὶ Ζεὺς μὲν αἰσθόμενος κτείνει Κούρητας, Ἰὼ δὲ ἐπὶ ζήτησιν τοῦ παιδὸς ἐτράπετο. πλανωμένη δὲ κατὰ τὴν Συρίαν ἄπασαν (ἐκεῖ γὰρ ἐμνηύετο <ὅτι ἢ> τοῦ Βυβλίων βασιλέως <γυνή> ἐτιθήναι τὸν υἱόν) καὶ τὸν Ἐπαφον εὐροῦσα, εἰς Αἴγυπτον ἐλθοῦσα ἐγαμήθη Τηλεγόνῳ τῷ βασιλεύοντι τότε Αἰγυπτίων. ἰδρύσατο δὲ ἄγαλμα Δήμητρος, ἣν ἐκάλεσαν Ἴσιν Αἰγύπτιοι, καὶ τὴν Ἰὼ Ἴσιν ὁμοίως προσηγόρευσαν » (« d'Argos et d'Ismènè, fille d'Asopos, naît un fils, Iasos, dont on dit qu'est née Io. Castor, l'auteur des *Chroniques*, et de nombreux tragiques disent cependant qu'Io est fille d'Inachos<sup>318</sup> ; et

<sup>318</sup> On retrouve cette filiation, que Piérart 2000, p. 417 qualifie de « toute conventionnelle » chez de nombreux auteurs, notamment Eschyle, *Prométhée enchaîné* 589-590, 663, 705 ; Bacchylide, *Dithyrambe* V, 18 ; Sophocle, *Electre* 5, et sans doute fr. 269a Radt (pièce intitulée *Inachos*) ; Hérodote I, 1 ; Callimaque, *Hymnes* III, 254 ; Valérius Flaccus IV, 350 ; Libanios, *Discours* XI, 44. Un passage de Lucien, *Sur la Danse*, 43, cite parmi les thèmes souvent traités dans cet art les mythes de Mycènes, au premier rang desquels Ἰναχὸς καὶ Ἰὼ καὶ ὁ φρουρὸς αὐτῆς Ἄργος ; cette association d'Inachos à Io renvoie selon nous implicitement à un lien père-fille, tellement évident pour le lecteur que Lucien ne le rappelle pas ; cela tend encore une fois à montrer que

Hésiode et Acousilaos disent qu'elle est fille de Peirèn. Zeus la séduisit alors qu'elle était prêtresse d'Héra. Mais, découvert par Héra, il toucha la jeune fille et la transforma en une génisse blanche, et jura qu'il n'avait pas eu de relations avec elle ; c'est pourquoi Hésiode dit que les serments en amour ne provoquent pas la colère des dieux<sup>319</sup>. Héra réclama la génisse à Zeus et lui assigna pour gardien Argos qui voit tout (πανόπτης), dont Phérécyde dit qu'il est né d'Arestor, Asclépiade d'Inachos, Cercops d'Argos et d'Ismènè, la fille d'Asopos ; Acousilaos, lui, dit qu'il était né de la terre. Il l'enchaîna à l'olivier qui se trouvait dans le bois sacré des Mycéniens. Zeus ordonna à Hermès d'enlever la génisse ; Hiérax le dénonça, et, ne pouvant agir discrètement, Hermès tua Argos d'un jet de pierre, d'où son surnom d'Argéiphontès. Héra envoie un taon à la génisse, qui arriva tout d'abord au golfe qui tire d'elle son nom d'Ionien, puis fit route à travers l'Illyrie, franchit l'Hémon et traversa le détroit appelé à l'époque détroit thrace, et qui de nos jours tire d'elle son nom de Bosphore. Partie pour la Scythie et la terre cimmérienne, ayant parcouru de longues distances sur la terre ferme et beaucoup nagé en mer en Europe comme en Asie, elle arrive finalement en Egypte, où elle reprend son ancienne forme et, sur les bords du Nil, enfante un fils, Epaphos. Héra prie les Curètes de le dissimuler ; et ils le dissimulèrent. Zeus l'apprend et tue les Curètes, et Io se mit à la recherche de son fils. Elle erra dans toute la Syrie (il lui avait en effet été révélé que c'était là que l'épouse du roi de Byblos élevait son fils) et trouva Epaphos, alla en Egypte et devint l'épouse de Télégonos, qui régnait alors sur l'Egypte. Elle érigea une statue de Déméter, que les Egyptiens nomment Isis, de même ils appelèrent Io Isis »).

La première mention d'Acousilaos dans ce passage est de toute évidence un simple résumé, une reformulation de ce que dit Acousilaos, puisque ce dernier est associé à Hésiode<sup>320</sup> au sein du groupe sujet du verbe φασιν. Le fragment d'Acousilaos semble d'ailleurs n'être qu'une des variantes présentées par Apollodore à la version que le narrateur prend en charge, sans s'appuyer sur une autorité nommée par lui, mais en employant le verbe φασιν, qui lui permet de prendre ses distances avec la version qu'il privilégie pourtant. C. Calame écrit ainsi que « l'auteur de la *Bibliothèque* n'hésite pas à montrer les divergences qui marquent les différentes versions relatives aux premières générations du clan des Inachides.

---

c'est cette version qui était, de loin, la plus courante dans l'Antiquité. Il n'est cependant pas impossible que cette filiation soit elle aussi d'origine argienne, puisque elle est donnée par Castor de Rhodes, mentionné par Apollodore, qui semble avoir été fort au fait des récits locaux, si l'en en croit sa liste des rois de Sicyone dont nous reparlerons plus bas (FGrH 250 F 3). Sauzeau 2005, p. 144 pense d'ailleurs que la simplicité de cette version plaide pour son origine argienne.

<sup>319</sup> Il s'agit d'un dicton, cité par Platon, *Banquet* 183 B (ἀφροδίσιον γὰρ ὄρκον οὗ φασιν εἶναι) ; cf. fr. 124 M.-W. qui, en plus de ce passage, renvoie à schol. Platon *Banquet* 183 B et Hésychius A 8771.

<sup>320</sup> Hésiode fr. 124 M.-W.



Entre les auteurs tragiques qui font descendre Iô directement d’Inachos et ceux qui, comme Hésiode ou Acousilaos d’Argos, font de l’héroïne la petite-fille d’Argos et donc l’arrière-petite-fille de Niobé, la fille de Phorôneus « le père des hommes », les solutions sont nombreuses<sup>321</sup> ». Celle qui a été choisie par Apollodore, faire d’Io la fille d’Iasos, ne se retrouve que chez Callimaque<sup>322</sup>, puis dans une scholie à l’*Oreste* d’Euripide<sup>323</sup> et chez Pausanias<sup>324</sup>, qui donnent tous deux des généalogies extrêmement proches, mais qui sont plus loin de ce que donne Apollodore. Plutarque fait probablement allusion à une version proche, voire identique en associant étroitement Epaphos, Io, Iasos et Argos<sup>325</sup> ; Etienne de Byzance enfin sait que selon certains Io était fille d’Iasos<sup>326</sup>. Il faut probablement considérer que notre mythographe opère ici une synthèse qui l’amène à concilier des versions divergentes, et il semble impossible de démêler davantage cet écheveau.

La version d’Hésiode et d’Acousilaos qui fait d’Io la fille de Peirèn, si elle est portée par de prestigieux auteurs, est très rare. Le personnage de Peirèn<sup>327</sup> est en effet peu souvent mentionné dans la littérature grecque<sup>328</sup>, et hormis une référence à Hésiode chez Hérodien<sup>329</sup>, aucun autre texte que celui d’Apollodore ne semble le présenter comme le père d’Io ; de plus, remarquons qu’il s’agit du personnage qui a façonné le fameux *xoanon* d’Héra à partir de poiriers sauvages de Tirynthe, statue dont on a vu qu’elle est connue d’Apollodore<sup>330</sup>. Ces deux faits nous laissent à nouveau penser qu’Apollodore consulte Acousilaos de près, même si en l’occurrence il choisit une autre version.

Pour quelle raison la *Bibliothèque* s’écarte-t-elle d’Acousilaos ? La version choisie par Apollodore semble être d’origine argienne. M. Piérart remarque que le nom Iasos « pourrait

<sup>321</sup> Calame 2000, p. 120.

<sup>322</sup> *Aitia* fr. 66 Pfeiffer.

<sup>323</sup> Schol. Euripide *Oreste* 932, qui donne la lignée suivante : Inachos (épouse Mélias) – Phoronée (épouse Peithô) – Niobé – Argos – Criasos (épouse Mélantho) – Phorbas (épouse Euboia) – Triopas (épouse Sosis) – Iasos – Io.

<sup>324</sup> Pausanias II, 16, 1, qui donne la lignée suivante : Inachos – Phoronée – fille anonyme (Niobé, d’après II, 22, 5) – Argos – Phorbas – Triopas – Iasos – Io.

<sup>325</sup> *De Herodoti malignitate* 854e.

<sup>326</sup> Etienne de Byzance, *Ethnica*, s. v. Ἄργος.

<sup>327</sup> Que l’on doit identifier à Peiras, à Peiranthos et à Peirasos : cf. J. Krischan in *RE* XIX, 1, 106b ; Piérart 2000, p. 416.

<sup>328</sup> Voici les textes qui mentionnent ce personnage dans la lignée argienne : sous le nom de Peiras, Plutarque FGrH 388 F 2 (Eusèbe, *Préparation Evangélique* III, 8) ; Apollodore, *Bibliothèque* II, 1, 2, 1 (Peiras y est fils d’Argos fils de Niobé et de Zeus) ; Sextus Julius Africanus fr. 24 Routh, cité par Georges le Syncelle, p. 175 Mosshammer ; sous le nom de Piranthus, Hygin, *Fables* 145, 2, qui en fait l’un des fils d’Argos fils de Jupiter et Niobé et le père d’un autre Argos (le texte connaît Argos gardien d’Io, mais ne dit rien de son ascendance), et 124, qui en fait, dans sa liste des rois achéens, le fils d’Argos fils de Jupiter et le père de Triops ; sous le nom de Peirasos, deux textes auxquels nous avons déjà renvoyé, Pausanias II, 16, 1 (voir aussi II, 17, 5) et schol. Euripide *Oreste* 932.

<sup>329</sup> Πειρήν καθ’ Ἡσίοδον πατήρ Ἰοῦς ; *Sur le Style particulier* 17 (II, 923, 7 Lentz), cité dans fr. 124 M.-W.

<sup>330</sup> Plutarque FGrH 388 F 2 : λέγεται δὲ Πείρας ὁ πρῶτος Ἀργολίδος Ἴηρας ἱερὸν εἰσάμενος τὴν ἑαυτοῦ θυγατέρα Καλλίθειαν ἰέρειαν καταστήσας, ἐκ τῶν περὶ Τίρυνθα δένδρων ὄγχην τεμῶν εὐκτέανον, Ἴηρας ἄγαλμα μορφῶσαι. Cf. aussi Pausanias II, 17, 5, qui appelle ce prêtre Peirasos, fils d’Argos, et situe lui aussi l’action à Tirynthe. Καλλίθεια est à identifier avec Io ; cette identification semble issue d’un processus de confusion entre plusieurs traditions, qui pourrait être très ancien. Sur ce point, voir Piérart 2000, p. 416-417.

n'être qu'une réminiscence de l'épithète homérique Ἰάσον Ἄργος », et rappelle que la version qui fait d'Iasos le père d'Io « était déjà celle que suivait Callimaque dans le fragment cité ci-dessus<sup>331</sup>, où les filles de Danaos sont appelées Ἰασίδος νέπ[ο]δες<sup>332</sup> », « descendantes d'Iasis », c'est-à-dire, comme le rappelle P. Sauzeau<sup>333</sup>, d'Io, fille d'Iasos ; or, Callimaque semble avoir fait un large usage de sources argiennes, toujours selon Piérart. Surtout, d'après ce même savant, la tradition selon laquelle le père d'Io s'appelle Iasos est, dans l'Argos de l'époque impériale, « celle qui paraît s'être imposée, mais qui n'est sans doute pas la plus ancienne », cette dernière étant celle d'Hésiode et d'Acousilaos<sup>334</sup>. Sans doute la version choisie par la *Bibliothèque* est-elle celle qui domine à l'époque d'Apollodore, ce que semble confirmer le fait que c'est celle que Pausanias a recueillie. Remarquons aussi qu'Ismènè, la mère d'Iasos, est fille de l'Asopos, un fleuve sicyonien, ce qui rattache encore davantage la version de la *Bibliothèque* aux légendes argiennes. Le φασιν qu'emploie Apollodore au moment de donner cette version pourrait être l'écho du fait que c'est bien la version courante à Argos à son époque, qui n'est rattachée à aucun auteur particulier mais que tous connaissent. Dans notre passage, Apollodore procéderait donc de la façon suivante : le narrateur prend à son compte – certes, avec une précaution oratoire – la version courante de son époque puis, de façon très érudite, donne deux autres versions issues de la tradition littéraire, celle des Tragiques et la version hésiodique qui avait été adoptée par Acousilaos.

Passons à présent à la seconde mention d'Acousilaos dans ce passage, celle selon laquelle Argos πανόπτης, grand-père et gardien d'Io, et est né de la terre. Il s'agit évidemment d'une version typiquement argienne du mythe, qui fait d'un grand héros civilisateur de l'Argolide, thème développé par Apollodore quelques lignes auparavant<sup>335</sup>, un être autochtone. Les seuls autres auteurs qui mentionnent l'autochtonie de ce personnage sont Eschyle<sup>336</sup> et Nonnos de Panopolis<sup>337</sup> : même si, grâce à l'auteur tragique, cette tradition était loin d'être inconnue du public lettré du temps d'Apollodore, elle est donc très rare dans les textes et probablement aussi dans les traditions argiennes de l'époque impériale – Pausanias n'en dit rien -, ce qui renforce l'hypothèse selon laquelle Apollodore lit bien Acousilaos dans le détail. Ce passage montre d'ailleurs à nouveau l'érudition du mythographe, qui est le seul à

<sup>331</sup> Il s'agit d'*Aitia* fr.66 Pfeiffer.

<sup>332</sup> Piérart 1992, p. 147.

<sup>333</sup> Sauzeau 2005, p. 143.

<sup>334</sup> Piérart 2000, p. 417.

<sup>335</sup> *Bibliothèque* II, 1, 2, 2-3 (p. 51 Wagner). Nous reviendrons dans quelques lignes sur Argos comme héros civilisateur.

<sup>336</sup> *Prométhée enchaîné* 567 et 677 ; *Suppliantes* 305.

<sup>337</sup> *Dyonisiaques* XX, 84 ; une restitution dans le texte de Bacchylide, *Dithyrambe* V, 31 va dans le même sens.

donner la version de Cercops<sup>338</sup>. L'originalité d'Acousilaos par rapport aux autres auteurs est peut-être ce qui explique qu'Apollodore le cite à part : le mythographe argien est dernier cité dans la parataxe « ὄν Φερεκύδης μὲν... Ἀσκληπιάδης δὲ..., Κέρκωψ δὲ... Ἀκουσίλαος δὲ... », par opposition à la foule d'auteurs apparemment cités pêle-mêle dans la première partie de cette même parataxe. Remarquons en outre que le narrateur de la *Bibliothèque* choisit, dans ce passage, de n'assumer aucune des versions qu'il propose de la naissance d'Argos πανόπτης ; Acousilaos étant cependant apparemment cité dans une position qui appelle l'attention du lecteur, on peut cependant se demander si Apollodore ne le suit pas dans le récit des aventures d'Io.

Pour le savoir, penchons-nous plus longuement sur la figure d'Argos πανόπτης. Dans sa notice consacrée à ce personnage, qui figure quelques lignes avant la mention d'Acousilaos au sujet de son autochtonie, la *Bibliothèque* précise que ce héros est le fils d'Agénor, ce qui contredit Acousilaos sur ce point précis<sup>339</sup>. Dans cette notice, Argos est présenté comme un héros civilisateur de l'Argolide :

Ἐκβάσου δὲ Ἀγήνωρ γίνεται, τούτου δὲ Ἄργος ὁ πανόπτης λεγόμενος. εἶχε δὲ οὗτος ὄφθαλμοὺς μὲν ἐν παντὶ τῷ σώματι, ὑπερβάλλων δὲ δυνάμει τὸν μὲν τὴν Ἀρκαδίαν λυμαινόμενον ταῦρον ἀνελὼν τὴν τούτου δορὰν ἡμφιέσατο, Σάτυρον δὲ τοὺς Ἀρκάδας ἀδικοῦντα καὶ ἀφαιρούμενον τὰ βοσκήματα ὑποστάς ἀπέκτεινε. λέγεται δὲ ὅτι καὶ τὴν Ταρτάρου καὶ Γῆς Ἐχιδναν, ἣ τοὺς παριόντας συνήρπαζεν, ἐπιτηρήσας κοιμωμένην ἀπέκτεινεν. ἐξεδίκησε δὲ καὶ τὸν Ἄπιδος φόνον, τοὺς αἰτίους ἀποκτείνας (« d'Ecbasos naît Agénor, et de lui Argos, appelé celui qui voit tout. Il avait des yeux sur tout le corps, et, étant d'une force extraordinaire, il tua le taureau qui ruinait l'Arcadie et se revêtit de sa dépouille ; il résista à un satyre qui causait des dommages aux Arcadiens et qui dérobait le bétail, et le tua. On dit qu'il tua aussi

<sup>338</sup> Argos πανόπτης est par ailleurs fils d'Arestor chez Phérécyde fr. 66 (schol. (MTAB) Euripide *Phéniciennes* 1116) et dans notre passage ; Apollonios de Rhodes I, 112 et 325, où Argos est l'architecte de la nef Argo (il y a sans doute confusion avec Argos πανόπτης, comme nous le verrons plus bas) ; Ovide, *Métamorphoses* I, 624 ; Servius, *Commentaire de l'Énéide* VII, 790, qui propose aussi la version de l'autochtonie. Schol. *Odyssée* II, 120 connaît un Argos fils d'Arestor et de Mycéné (couple que l'on trouve déjà chez Hésiode fr. 246 M.-W.), mais le scholiaste n'en dit pas davantage sur ce personnage. Hygin, *Fables* 145 mentionne Argos fils de Piranthus et de Callirhoè, probablement le gardien d'Io, même si cela n'est pas totalement explicite. Argos serait l'oncle maternel d'Io selon l'auteur du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Charax de Pergame FGrH 103 F 13, fragment qui ne nomme pas sa mère mais seulement son père, Arestor. Le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Io I, renvoie aussi à Acousilaos fr. 25 et à Hygin, *Fables* 155, selon lesquels Argos est fils de Niobé ; il s'agit cependant non pas du πανόπτης, mais de l'Argos que l'on trouve dans la *Bibliothèque* II, 1, 1, 5 sqq. (Acousilaos fr. 25) et chez Hygin, *Fables* 155. Dans la *Bibliothèque*, Argos fils de Zeus est l'arrière-grand-père d'Argos πανόπτης. Acousilaos connaît aussi ces deux personnages bien distincts, puisque le πανόπτης, on le sait, est né de la terre, tandis que l'autre Argos est fils de Niobé et de Zeus. Phérécyde fr. 66 différencie lui aussi deux Argos, de même qu'Hygin, *Fables* 145. Cet Argos fils de Niobé avait une tombe à Argos, selon le témoignage de Pausanias II, 22, 5. Cercops, lui aussi, connaît deux Argos nettement différents, puisque si l'on en croit notre passage de la *Bibliothèque*, il affirme que le πανόπτης est fils d'un autre Argos, lui-même fils d'Ismènè et petit-fils d'Asopos.

<sup>339</sup> Il s'agit de la seule occurrence de cette généalogie que nous ayons pu trouver.

Echidna, fille de Tartare et de Gè, qui enlevait les passants, en la surprenant dans son sommeil. Il vengea aussi le meurtre d'Apis, en tuant les coupables »)<sup>340</sup>.

Il est évident qu'Argos est ici une figure traditionnelle du héros civilisateur, qui « si presenta infatti come « eroe culturale » attraverso la sua azione disinfeatrice<sup>341</sup> », ce qui l'apparente par exemple à Thésée et à Héraclès, auquel fait forcément penser la dépouille de taureau dont se revêt Argos. Le πανόπτης, débarrassant un territoire des créatures primitives et monstrueuses qui le ravagent et y empêchent l'implantation humaine, puis y mettant en place une première forme de justice en pourchassant des meurtriers, prépare l'arrivée de la civilisation. On sait qu'Argos πανόπτης était un protecteur de la cité, et son image ornait par exemple le bouclier de l'Argien Hippomédon, l'un des Sept contre Thèbes<sup>342</sup> ; mais la tradition qui le représente en héros civilisateur est rarissime : d'après T. Gantz, il n'y en a aucune trace dans les textes archaïques<sup>343</sup>, et les seules réminiscences que nous en ayons trouvées sont des mentions aussi laconiques que tardives puisqu'elles ne sont pas antérieures au VI<sup>e</sup> s. ap. J.-C. avec Jean Malalas<sup>344</sup> et Jean d'Antioche<sup>345</sup>. Le fait qu'Argos soit né de la terre est en parfaite cohérence avec les traditions liées à ce genre de personnages de grand ancêtre civilisateur : Pélasgos par exemple est autochtone chez Hésiode<sup>346</sup> ; c'est aussi le cas de l'ancêtre des Athéniens et premier législateur humain selon eux, Cécrops<sup>347</sup>. Apollodore rapporte ainsi une tradition rarissime qui concerne un héros propre à Argos, dans ce rôle civilisateur tout du moins : il est très possible que cette figure d'Argos trouve son origine chez Acousilaos, le grand mythographe argien.

La description physique qu'en donne Apollodore – Argos a des ὀφθαλμοὺς μὲν ἐν παντὶ τῷ σώματι – ne nous est d'aucune utilité, puisqu'elle est attestée depuis le début du V<sup>e</sup> s. et qu'elle domine très largement ensuite<sup>348</sup> ; on peut tout de même souligner que ce n'est

---

<sup>340</sup> *Bibliothèque* II, 1, 2, 2-3 (p. 51 Wagner).

<sup>341</sup> Scarpi 1996, p. 485.

<sup>342</sup> Euripide, *Phéniennes* 1113-1118.

<sup>343</sup> Gantz 2004, p. 357.

<sup>344</sup> *Chronographie* 4, 3 : ὁ δὲ Ἄργος αὐτὸς εἶρε τὴν τεχνικὴν ἐπὶ τὰ δυτικὰ μέρη. Augustin, *Cité de Dieu* XVIII, 6 connaît un Argos héros civilisateur qui invente la culture du blé, mais il n'est pas présenté comme πανόπτης, et n'est pas mis en relation avec Io.

<sup>345</sup> Jean d'Antioche fr. 13 Müller ; sous ce nom sont regroupés des fragments d'au moins deux auteurs, dont le plus ancien aurait été actif au VI<sup>e</sup> s., selon la notice de la *Brill's New Pauly* (« Iohannes ». *Brill's New Pauly*, consulté le 16 août 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-pauly/iohannes-e525780>).

<sup>346</sup> Fr. 160 M.-W.

<sup>347</sup> Voir Apollodore, *Bibliothèque* III, 14, 1, 1 (p. 157 Wagner). Autochtonie et action civilisatrice vont ainsi de pair, comme le montre Scarpi 1996, p. 484 au sujet de Pélasgos, à la fois autochtone, fondateur de cité et premier inventeur. Chez Euripide, *Phéniennes* 1113-1118, Argos πανόπτης est représenté sur le bouclier du guerrier argien Hippomédon, l'un des Sept contre Thèbes, ce qui confirme cette image du héros argien.

<sup>348</sup> N. Yalouris écrit ainsi : « Sur les documents de l'époque archaïque [...] Argos est représenté avec deux visages dotés chacun d'une paire d'yeux, comme dans les épopées du VI<sup>e</sup> s. Mais depuis le début du V<sup>e</sup> s., il a le corps tout entier parsemé d'yeux innombrables [...], ce qui illustre les descriptions qu'en donnent les œuvres littéraires de ce siècle, surtout les tragédies » (*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Io I, p. 674, colonne b).

pas celle qu'a choisie Phérécyde, pour qui Argos possède un seul œil supplémentaire sur la nuque, grâce à Héra, qui lui a aussi enlevé le besoin de dormir<sup>349</sup>.

Les quatre exploits attribués à Argos πανόπτης par Apollodore sont totalement inconnus des sources littéraires antiques. La question de son premier haut fait, qui concerne un taureau qui dévastait l'Arcadie, n'est guère aisée à élucider. On lit cependant dans une scholie que « Διονύσιος δὲ ἐν τῷ <α> τοῦ Κύκλου βύρσαν αὐτὸν ἠμφιέσθαι φησὶ καὶ κύκλω τὸ σῶμα ὅλον ὠμματῶσθαι » (« Denys, dans le livre <I> du *Cycle*, dit qu'il était vêtu d'une dépouille et pourvu d'yeux tout autour du corps »)<sup>350</sup>. Le Denys dont il est ici question semble être Denys de Samos, dit le Cyclographe, dont on ignore tout ou presque ; selon Jacoby, il aurait été actif à l'époque hellénistique, avant son homonyme Denys Skytobrachion<sup>351</sup>. Remarquons que la description, succincte, du corps d'Argos qui est faite par ce Denys correspond à celle que fait Apollodore ; quant à la βύρσα qui sert de vêtement au πανόπτης chez Denys, elle ne peut que venir d'un animal sauvage dont elle est le trophée, à l'instar de la léonté d'Héraclès : étant donné le caractère argien du héros, il est tout à fait possible, voire probable que cette dépouille soit celle d'un fauve localisé dans la région ou tout près, pourquoi pas donc celle du taureau d'Arcadie comme chez Apollodore. Outre chez Denys le Cyclographe, on trouve une allusion à un tel vêtement dans l'*Inachos* de Sophocle<sup>352</sup> et dans sa parodie par Aristophane<sup>353</sup> : ces deux textes évoquent la διφθέραν (vêtement de peau, de cuir) revêtue par le πανόπτης. Il existe un dernier texte où l'on retrouve Argos vêtu d'une dépouille de taureau : il s'agit d'un passage des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes :

ἐς δ' ἐνόησαν Ἴακαστον ὁμῶς Ἴαργον τε πόληος  
νόσφι καταβλώσκοντας, ἐθάμβησαν δ' ἐσιδόντες  
πασσυδίη Πελίαο παρὲκ νόον ἰθύνοντας ·  
δέρμα δ' ὁ μὲν ταύροιο ποδιηκεὲς ἀμφέχετ' ὄμους  
Ἴαργος Ἀρεστορίδης λάχνη μέλαν, αὐτὰρ ὁ καλήν  
Δίπλακα [...]

(« Soudain ils aperçurent Acastos et Argos qui descendaient de la ville et grande fut leur surprise à tous de les voir accourir vers eux, contre la volonté de Pélidas. L'un,

<sup>349</sup> Phérécyde fr. 66.

<sup>350</sup> Schol. Euripide *Phéniciennes* 1116.

<sup>351</sup> Dans les FGrH, Denys de Samos, le Cyclographe, est l'auteur classé sous le n° 15 ; voir aussi la notice à son sujet de Paola Ceccarelli dans la *Brill's New Jacoby* (Ceccarelli, Paola, « Dionysios of Samos (15) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 23 décembre 2013 <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/dionysios-of-samos-15-a15>.

<sup>352</sup> Sophocle fr. 280 Radt.

<sup>353</sup> *Assemblée des femmes* 80.

Argos l'Arestoride, avait jeté sur ses épaules une peau de taureau au poil noir tombant jusqu'à ses pieds ; l'autre, un beau manteau double [...] »<sup>354</sup>.

L'Argos dont il est ici question n'est pas le gardien d'Io, mais le charpentier de la nef Argô, que l'on retrouve chez Hygin<sup>355</sup>, « pelle taurina lanugine <nigra> adopertus », « vêtu d'une peau de taureau, laine noire ». Il semble qu'une contamination se soit opérée ici entre ce personnage et le gardien d'Io, puisqu'on peut lire que le charpentier est fils d'Arestor<sup>356</sup>... comme le πανόπτης, dans certaines versions, celle de Phérécyde par exemple<sup>357</sup>, rapprochement souligné dans les commentaires de l'édition de la CUF par F. Vian : « c'est peut-être à cause de ce rapprochement qu'Argos I porte une peau de bête (I, 324-325), comme son homonyme<sup>358</sup> » ; cet avis est partagé par Sauzeau, qui écrit que, « de là [i.e. de Phérécyde] vient probablement cette noire peau de bête, qui contraste avec le nom lumineux d'Argos<sup>359</sup> ». Au chapitre des sources iconographiques, cet accessoire vestimentaire se retrouve un peu plus fréquemment, ce que montre une consultation du *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* : une amphore attique de Londres, datée des environs de 540 av. J.-C.<sup>360</sup> ; un lécythe de Paris daté des environs de 480 av. J.-C. et où son corps est couvert d'yeux<sup>361</sup> ; un cratère attique de Gênes daté des environs de 440<sup>362</sup> ; un fragment de cratère attique de Bonn<sup>363</sup> ; un skyphos béotien (?) conservé à Athènes et daté des environs de 430<sup>364</sup> ; un cratère attique en calice de Ruvo daté du début du IV<sup>e</sup> s.<sup>365</sup> ; un cratère d'origine inconnue conservé à Catane<sup>366</sup>, et qui pourrait dater de la fin du IV<sup>e</sup> s.<sup>367</sup> On a donc le sentiment que ce motif a eu davantage de fortune dans l'iconographie que dans la littérature, puisqu'on le retrouve du milieu du VI<sup>e</sup> s. à la fin du IV<sup>e</sup> s.<sup>368</sup>. Quoi qu'il en soit, les indices textuels et iconographiques nous

---

<sup>354</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* I, 321-326 ; trad. Delage, CUF.

<sup>355</sup> *Fables* 14, 10, texte dont l'auteur donne deux ascendances possibles à Argos : il serait fils de Polybos et d'Argéia, ou de Danaos, version adoptée dans le même récit, au paragraphe 32.

<sup>356</sup> Ce que l'on retrouve chez Apollonios de Rhodes I, 112.

<sup>357</sup> Phérécyde fr. 66 (schol. Euripide *Phéniciennes* 1116, recoupé par Apollodore, *Bibliothèque* II, 1, 3, 3, p. 52 Wagner).

<sup>358</sup> P. 244 CUF (note au v. 112).

<sup>359</sup> Sauzeau 2005, p. 50. En grec, le nom commun \*argos est formé sur une base \*h<sub>2</sub>erg- qui « signifie le rayonnement lumineux-rapide » (Sauzeau 2005, p. 146-147).

<sup>360</sup> BM 1848.6-19.4 (B 164).

<sup>361</sup> Cab. Méd. 302 (4790).

<sup>362</sup> Mus. Civ. 1145.

<sup>363</sup> Akad. Kunstmus. 1216, 26-27. 29-30.

<sup>364</sup> Mus. Nat. 4295 (1407).

<sup>365</sup> Mus. Jatta 1498.

<sup>366</sup> Mus. Biscari.

<sup>367</sup> Le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* mentionne aussi une oenochoé lucanienne (Boston MFA 1901.562), datée des environs de 440-430 ; mais le vêtement porté par Argos ressemble plus à une simple cape qu'à une peau de bête.

<sup>368</sup> Le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* recense trois céramiques qui représentent Argos portant une peau de panthère : une hydrie attique de Boston, MFA 08.417, datée des environs de 460 ; plus complexes à interpréter, une oenochoé campanienne d'Apulie conservée à Vienne, Kunsthist. Mus. IV 1035 (ca. 330) montre un personnage qui est peut-être Argos assis sur une peau de panthère, tandis qu'une peinture de la maison de Livie, vers 30 av. J.-C., montre Argos avec ce qui semble être une peau de panthère. A notre connaissance,

permettent de conclure à l'existence probable, au VI<sup>e</sup> s., de la figure d'Argos πανόπτης héros argien vainqueur d'un taureau dont il aurait ensuite revêtu la dépouille. Il est évidemment impossible d'affirmer qu'on la retrouvait chez Acousilaos, mais c'est tout à fait possible : le mythographe argien connaissait forcément cette tradition. Cette figure archaïque disparaît ensuite presque totalement, et la retrouver dans la *Bibliothèque* est très intéressant : cela nous montre qu'Apollodore consulte une source au fait des vieilles légendes argiennes.

Le deuxième exploit d'Argos est la lutte à mort contre un satyre τὸς Ἀρκάδας ἀδικοῦντα καὶ ἀφαιρούμενον τὰ βοσκήματα, « qui nuisait aux Arcadiens et qui dérobaient le bétail<sup>369</sup> ». Cette figure du satyre comme monstre qui nuit à un peuple n'est documentée par aucune autre source, qu'elle soit textuelle ou iconographique ; tout juste voit-on parfois un groupe de satyres – et non un satyre seul - jouer des tours à Héraclès en tentant de lui dérober ses armes, motif assez éloigné de celui du monstre qui ravage ou pille<sup>370</sup>. Pour M. Van der Valk, « Wilamowitz rightly observed that the unusual representation which is offered here of a satyr cannot but be archaic<sup>371</sup> » ; M. Van der Valk en conclut que la source d'Apollodore est archaïque, et qu'il s'agit sans doute d'Acousilaos. C. Isler-Kerényi, étudiant l'iconographie des satyres, n'en mentionne que deux types de représentation archaïque, qui apparaissent de façon certaine dès le VI<sup>e</sup> s. : « the wild satyr who rapes nymphs and the domesticated satyr who participates in processions and bears wine containers<sup>372</sup> ». Le satyre d'Apollodore ne présente évidemment aucun aspect du satyre domestiqué, et se rapproche du satyre sauvage. A l'époque archaïque, l'aspect sexuel est inhérent au personnage du satyre, puisque dès sa première apparition assurée, sur un fragment de *dinos* attique à figures noires aux alentours de 580 av. J.-C., le satyre est ithyphallique et court après une figure féminine<sup>373</sup> ; la figure du satyre violent, en l'état de notre documentation, disparaît après 570<sup>374</sup>. La sexualité masculine agressive des satyres fonctionne d'ailleurs comme une métaphore de la violence en général, comme le montre Isler-Kerényi<sup>375</sup>, qui reproduit ainsi une céramique qui montre un guerrier arborant un bouclier orné d'une tête de satyre, aux côtés d'un autre dont le bouclier est orné

---

aucun texte ne fait allusion à une telle dépouille portée par Argos ; ce motif pourrait dériver de celui de la peau de taureau, mais ce n'est qu'une simple hypothèse.

<sup>369</sup> *Bibliothèque* II, 1, 2, 3 (p. 51 Wagner).

<sup>370</sup> Pour les références des céramiques qui représentent cette scène, voir J. Beazley, « Herakles derubato », *Apollo Salernitano* III-IV, 1963-1964, p. 1-14 et Brommer *VL3*, p. 190-193 (références citées dans Laurens Annie-France, 1989, *Entre hommes et dieux : le convive, le héros, le prophète*, Besançon, UFR des sciences du langage, de l'homme et de la société, n. 35 p. 97).

<sup>371</sup> Van der Valk 1958, p. 133, qui renvoie à Wilamowitz, *Euripides Herakles* I, p. 62, n.113, pour qui il y a dans notre texte une confusion entre deux êtres hybrides, en l'occurrence une figure archaïque de satyre et un centaure, confusion que Wilamowitz rapproche de la confusion, dans l'histoire de Déjanire, entre le centaure Nessos et le dieu-rivière Achéloos. L'érudit allemand n'avance cependant guère d'argument concret à l'appui de ses affirmations.

<sup>372</sup> Isler-Kerényi 2004, p. 4.

<sup>373</sup> Athènes, Agora P 334 ; un dessin d'une partie de cette céramique figure dans Isler-Kerényi 2004, fig. 3 p. 11.

<sup>374</sup> Isler-Kerényi 2004, p. 63.

<sup>375</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

d'une tête de sanglier<sup>376</sup> ; ce dernier animal, symbole du monde sauvage et de sa violence, est encore mis en en parallèle avec un satyre sur le fragment de *dinos* attique à figures noires dont nous venons de parler, et qui porte une frise représentant un satyre agressant une figure féminine, mais qui représente aussi la chasse au sanglier de Calydon. On le voit bien, le satyre violent dont on a des traces à l'époque archaïque est une créature du même ordre que le sanglier, à la fois sauvage et violente, qui s'inscrit donc hors de l'espace de la cité humaine civilisée où l'on retrouve le satyre domestiqué. Le personnage du satyre présenté dans la *Bibliothèque* a bien des traits communs avec ce type de satyre violent, que l'on connaît au premier quart du VI<sup>e</sup> s., et qui peut être mis en parallèle avec des monstres comme le sanglier de Calydon, dont la destruction est une condition *sine qua non* du développement de la civilisation. Le récit d'Apollodore reprend donc bien des éléments archaïques – ce qui corrobore l'affirmation de Wilamowitz reprise par Van der Valk –, qui semblent ensuite disparaître des sources iconographiques, et sont totalement absents des sources textuelles à l'exception du passage de la *Bibliothèque* qui nous occupe ; il pourrait ainsi provenir d'une légende à la fois ancienne et assez localisée pour ne pas avoir laissé d'autres traces par la suite. Cette légende est très probablement argienne ou arcadienne, étant donné le contexte dans lequel elle apparaît dans la *Bibliothèque*. Cela ne suffit pas, en l'absence de tout autre élément, à la lier de façon certaine à Acousilaos ; on peut cependant penser encore une fois qu'Apollodore consulte de près des documents proches de très anciennes légendes locales, auquel cas on ne peut que penser à Acousilaos.

Troisième exploit, celui qui confronte Argos à Echidna. Traditionnellement, cette dernière est un monstre mi-humain mi-serpent, qui appartient aux toutes premières générations des récits théogoniques. Apollodore ne nous en donne pourtant aucune description physique, que ce soit dans notre passage ou ailleurs dans la *Bibliothèque*. Chez lui, elle est née de Tartare et de Gè, version très originale à la fois parce qu'elle contredit Hésiode et qu'elle ne se retrouve par la suite que chez Damascius, à l'extrême fin de l'Antiquité<sup>377</sup>. Il s'agit pourtant bien de la même Echidna : son ascendance, la même que celle du terrible Typhon, fait qu'elle appartient aux premières générations de créatures monstrueuses, dont certaines luttèrent contre les dieux dans de formidables combats. Apollodore lui fait jouer un rôle de bandit des grands chemins, ou peut-être davantage un rôle

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 61, fig. 31 et n. 185.

<sup>377</sup> Pour Hésiode, *Théogonie* 295 sqq., elle est fille de Céto (son père n'est pas nommé, mais il pourrait s'agir de Phorcys, de qui naissent les Grées, autres enfants de Céto) ; elle est fille de Styx et de Peiras chez Epiménide fr. 7 Fowler (Pausanias VIII, 18, 2) ; de Phorcys chez Phérécyde fr. 7 ; de Phorcys et Céto chez Tzetzes, *Théogonie* 158 sqq. ; de Céto dans un commentaire médiéval anonyme à la *Théogonie* d'Hésiode, auquel le *Thesaurus Linguae Graecae* attribue le n° 3156.001, p. 393. Selon les traditions orphiques, elle est fille de Phanès ; sa mère n'est pas nommée, mais il s'agit sans doute d'Héra (Kern, *Orphicorum fragmenta*, fr. 58). Enfin, elle est fille de Tartare et de Gè dans notre passage de la *Bibliothèque* et chez Damascius, *Commentaire du Phédon*, première version, 539 et deuxième version, 142.



similaire à celui de sa fille, la Sphinge de Thèbes. C'est le seul texte antique dans lequel nous avons trouvé cet aspect du personnage d'Echidna ; il nous est donc impossible de déterminer avec certitude son origine, même si le fait qu'elle joue à Argos un rôle comparable à la Sphinge à Thèbes peut faire penser qu'encore une fois, il s'agit d'un mythe argien.

Le dernier exploit d'Argos consiste à venger Apis, personnage dont il a été question en II, 1, 1, 3-4 (p. 50 Wagner), où il est dit :

Ἄπις μὲν οὖν εἰς τυραννίδα τὴν ἑαυτοῦ μεταστήσας δύναμιν καὶ βίαιος ὢν τύραννος, ὀνομάσας ἀφ'ἑαυτοῦ τὴν Πελοπόννησον Ἀπίαν, ὑπὸ Θελξίου καὶ Τελχίνου ἐπιβουλευθεὶς ἄπαις ἀπέθανε, καὶ νομισθεὶς θεὸς ἐκλήθη Σάραπις (« Apis fit de sa puissance une tyrannie et fut un tyran violent ; après avoir nommé le Péloponnèse Apia, de son nom, il mourut sans enfant, victime d'un complot de Thelxion et de Telchis et, reconnu comme dieu, il fut appelé Sarapis »)<sup>378</sup>.

On peut s'arrêter un instant sur ce personnage, puisque son destin fournit des indications intéressantes sur les sources d'Apollodore pour ce passage. Apollodore, on l'a vu, écrit qu'Apis est le personnage qui est adoré sous le nom de Sarapis. On sait que le Sarapis grec est un dieu créé, selon les hypothèses, par Ptolémée I<sup>er</sup> ou par Alexandre lui-même<sup>379</sup>, c'est-à-dire en tout état de cause bien après la période de production d'Acousilaos ; le nom du dieu Σέραπις / Σάραπις n'apparaît d'ailleurs pour la première fois dans le corpus grec dans un fragment de Nymphodore d'Amphipolis, auteur de *Barbarica* au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>380</sup>. L'idée qu'Apis et Sarapis ne font qu'un ne saurait donc venir d'Acousilaos. L'assimilation de Sarapis avec l'Apis argien, elle, est très rare dans les textes, puisqu'on ne la trouve en grec que chez Clément d'Alexandrie, qui renvoie à deux auteurs extrêmement mal connus, Aristippe, auteur de *Recherches sur l'Arcadie*, et Aristéas d'Argos<sup>381</sup> ; cela semble montrer

---

<sup>378</sup> *Bibliothèque* I, 7, 6 (p. 22 Wagner) propose une autre version de la mort d'Apis fils de Phoronée : il est tué par Etolos, éponyme des Etoliens, mais Etolos, qui s'enfuit, ne sera pas puni de ce meurtre. On retrouve sensiblement la même version chez schol. *Iliade* XIII, 217-218 (Daimachos de Platée FGrH 65 F 1 ; le meurtre était involontaire) ; *P. Oxy.*, X, 1241, III, 28-34 ; Pausanias V, 1, 8 (Apis est fils de Jason, et Etolos fuit parce que les fils d'Apis l'ont fait condamner alors qu'il s'agissait d'un accident survenu aux Jeux d'Azania, en Arcadie) ; Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 3, p. 462 (Etolos a accidentellement tué Apis fils de Phoronée et doit s'enfuir). Apollodore, dans le récit concernant Argos πανόπτης, se conforme cependant à l'idée selon laquelle les meurtriers sont Thelxion et Telchis, puisque Argos tue τοὺς αἰτίους, au pluriel. Le motif du meurtre involontaire « correspond généralement à la fondation d'un culte héroïque, qui s'accompagne souvent de la célébration de concours. Cela expliquerait bien soit le rapport d'Etolos avec les concours d'Azania, soit la présence des Etoliens aux Jeux Olympiques » (Antonetti Claudia, 1990, *Les Etoliens. Image et religion*, Paris, Les Belles Lettres, p. 62).

<sup>379</sup> Voir, sur ce point, l'article de Gisèle Clerc et Jean Leclant consacré à Sarapis/Sérapis dans le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*.

<sup>380</sup> Fr. 20 Müller.

<sup>381</sup> *Stromates* I, 21, 106-107 : Ἄπις τε ὁ Ἄργου βασιλεὺς Μέμφιν οἰκίζει, ὃς φησιν Ἀριστίππος ἐν πρώτῃ Ἀρκαδικῶν. τοῦτον δὲ Ἀριστέας ὁ Ἀργεῖος ἐπονομασθῆναι φησι Σάραπιν καὶ τοῦτονεῖναι ὃν Αἰγύπτιοι σέβουσιν (« Apis, roi d'Argos, fonda Memphis, d'après Aristippe au premier livre de ses *Recherches sur l'Arcadie* ; selon Aristéas d'Argos, c'est lui qui fut surnommé Sarapis et qui est vénéré par les Égyptiens » ; trad. Schroeder et Des Places, Sources Chrétiennes). Ce texte est repris *verbatim* par Eusèbe, *Préparation évangélique* X, 12, 24. Aristippe, auteur de l'époque hellénistique, est classé dans les FGrH sous le n° 317 ; les quatre fragments que

que l'on a affaire à un élément argien ou arcadien très local, contrairement à l'hypothèse de Van der Valk selon qui c'est Apollodore lui-même qui invente cette assimilation<sup>382</sup>. Dans le domaine latin, Augustin affirme que Varron faisait la même assimilation<sup>383</sup>. Qu'en est-il du meurtre de cet Apis fils de Phoronée, vengé par notre Argos ? Piérart<sup>384</sup> nous apprend que selon un papyrus, Apis est le premier homme à s'engager dans une guerre civile, ce qui rappelle le côté violent et tyrannique que lui prête Apollodore<sup>385</sup> ; surtout, selon la même source, Apis est la victime du premier meurtre de l'histoire de l'humanité<sup>386</sup>, ce qui fait par conséquent du πανόπτης la première figure de la justice<sup>387</sup>. Argos est ainsi à mettre au rang des premiers législateurs humains que sont Minos, Cécrops ou Phoronée. Hormis notre passage de la *Bibliothèque*, le seul texte où apparaissent ensemble les noms des deux meurtriers d'Apis, Telchis et Thelxion<sup>388</sup>, est un passage de Pausanias<sup>389</sup>, chez qui Apis est le fils de Telchis et le père de Thelxion ; tous trois appartiennent à la lignée royale de Sicyone, et semblent avoir été rois de Sicyone<sup>390</sup>, mais il n'est absolument pas question chez le Périégète de meurtre et de vengeance. Un de ces personnages apparaît, seul, sous la forme « Telxion » chez Augustin<sup>391</sup>, chez qui il désigne aussi un roi de Sicyone, dont le règne fut extraordinairement paisible. L'autre personnage, Telchis, est le troisième roi de Sicyone chez Clément d'Alexandrie<sup>392</sup> ; Hérodien affirme quant à lui que Sicyone s'était d'abord appelée

---

l'on a de lui concernant des héros de la mythologie arcadienne. Selon les notes de l'édition d'Eusèbe par Schroeder et Des Places, Aristéas d'Argos est un contemporain de Crésus et de Cyrus, lu par Eschyle et Pindare. M. Jost et J. Roy, dans leur commentaire à ce fragment d'Aristippe dans la *Brill's New Jacoby*, remarquent qu'Apis « he was closely linked with Arkadia : Apollonios Rhodios, *Argonautika* IV, 263-6 calls the Arkadians Apidanaians (Ἀπιδᾶνες), 'after Apis son of Phoroneus' as the scholion to Apollonios Rhodios, *Argonautika* IV, 263-4a specifies ; this can explain a mention of Apis in the *Arkadika* of Aristippos » (Jost, M. et Roy, J., « Aristippos (317) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/aristippos-317-a317>). Ce surnom donné aux Arcadiens l'étaient aussi aux habitants de l'Apia, c'est-à-dire d'Argos ou du Péloponnèse dans son entier, si l'on en croit Etienne de Byzance s. v. Ἀπία, qui cite Rhianos, auteur des *Achaïques* au début du IV<sup>e</sup> s. av. J.C. (FGrH 265 F 1).

<sup>382</sup> Van der Valk 1958, n. 111 p. 132.

<sup>383</sup> *Cité de Dieu* XVIII, 5-6.

<sup>384</sup> Piérart 2000, p. 412 ; les références données dans ce texte comportent des coquilles, que nous corrigeons.

<sup>385</sup> *P. Oxy.*, X, 1241, II, 24-27.

<sup>386</sup> *P. Oxy.*, X, 1241, III, 28-34.

<sup>387</sup> Pour Chuvin 1992, p. 68, tout cela est dû au fait qu'Apis est le premier roi après l'Age d'or : preuve en est qu'il fut, selon Porphyre (*De Abstinencia* III, 15-16), le premier législateur humain, celui qui donna les lois aux hommes « quand ils en eurent besoin » (ὅτε ἐδεήθησαν), donc à la fin de l'Age d'or. Pour *P. Oxy.*, X, 1241, IV, 3-5, cité par Chuvin 1992, p. 63, le meurtre d'Apis a entraîné la création par Phoronée du premier tribunal.

<sup>388</sup> Ces deux noms apparaissent aussi dans schol. Euripide *Oreste* 227 et schol. Lycophron 177bis ; ces deux scholies dépendent directement d'Apollodore.

<sup>389</sup> Pausanias II, 5, 7.

<sup>390</sup> C'est ce que comprend Georges le Syncelle en lisant Pausanias (*Ecloga chronographica* p. 116, l.16) ; voir aussi Castor de Rhodes FGrH 250 F 2, issu d'une traduction arménienne des *Chroniques* d'Eusèbe de Césarée). Pour Van der Valk 1958, p. 132, le fait que la liste de rois de Sicyone donnée par Castor commence par Aigialée, éponyme d'Aigialée, plus ancienne partie de Sicyone, en montre bien le caractère très local.

<sup>391</sup> *Cité de Dieu* XVIII, 2. Cf. aussi, au IX<sup>e</sup> s., Fréculf de Lisieux, *Histoire universelle* XII, 1, 2, 4.

<sup>392</sup> *Stromates* I, 21, 102, passage suivi par Eusèbe comme nous l'avons déjà dit.

Τελχινία<sup>393</sup>. Il semble donc que les noms de Telchis et Thelxion soient étroitement liés à la cité de Sicyone, port situé dans le nord du Péloponnèse, à 25 kilomètres à l'ouest de Corinthe. Or, on sait qu'à l'époque de son tyran Clisthène, c'est-à-dire de 600-570 av. J.-C. environ, Sicyone prit un certain nombre de mesures visant Argos, dont « le remodelage de la religion civique »<sup>394</sup>, comme en témoigne Hérodote<sup>395</sup>. Selon l'historien d'Halicarnasse en effet, Clisthène détestait les Argiens, et sa haine se manifesta, entre autres, sur le plan des traditions mythologiques et religieuses, puisque Clisthène voulut par exemple chasser de Sicyone le héros mythique Adraste fils de Talaos, roi d'Argos et chef de l'expédition des Sept contre Thèbes, qui avait une statue à son effigie sur la place centrale de Sicyone. Comme la Pythie s'y opposa, il introduisit alors à Sicyone le culte thébain de Mélanippos... qui était le pire ennemi d'Adraste, et déposséda ce dernier des cérémonies en son honneur. Hérodote ne le dit pas, mais on imagine que tout cela ne laisse pas les Argiens insensibles. Par cette histoire, on a encore une fois la confirmation de l'importance énorme pour les cités grecques des enjeux liés à la mythologie, et aussi du fait que les pouvoirs locaux n'hésitaient pas à utiliser les légendes, voire à les remodeler. Peut-être le détour par le personnage fantasque de Clisthène peut-il nous aider à comprendre ce que nous lisons dans la *Bibliothèque*. Dans un passage qui accumule les traditions rarissimes et sans doute très locales, on voit en effet un roi d'origine argienne détestable et violent se faire assassiner par deux personnages, probablement assoiffés de liberté et en tout cas liés à Sicyone, qui prend donc l'avantage ; puis ces deux meurtriers sont à leur tour tués par un héros civilisateur argien, qui assure la victoire finale d'Argos sur son impudente rivale. Il ne nous semble pas interdit de voir dans ce récit les lointains échos de la querelle entre Sicyone et Argos du début du VI<sup>e</sup> s. ; après tout, cela ne serait pas le premier écho de la période archaïque chez Apollodore – pensons au *xoanon* en bois de poirier dans le sanctuaire d'Héra à Tirynthe. Bien évidemment, les traces que l'on trouve chez Apollodore, plus d'un demi-millénaire plus tard, sont très probablement déformées, mais il n'en reste pas moins que ce sont sans doute des vestiges des légendes de l'époque archaïque. Ces querelles archaïques pourraient d'ailleurs aussi expliquer pourquoi, chez Pausanias, Apis est le fils de Telchis et le père de Thelxion : avec cette généalogie, les Sicyoniens auraient annexé le personnage d'Apis, dont ils convenaient visiblement eux aussi qu'il avait dominé tout le

---

<sup>393</sup> De même d'ailleurs que la Crète, sans doute à cause de ses liens avec les Telchines, sortes de démons fils de la Mer sans rapport avec notre personnage : Hérodien, *De Prosodia catholica* vol.3, 1, p. 297, confirmé par l'épitomé des *Ethnica* d'Etienne de Byzance, p. 614, et Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* I, p. 449, qui renvoie aux Telchines. Charax FGrH 103 F 36 et Plin, *Histoire Naturelle* VI, 16 rapportent que Telchis, l'un des cochers des Dioscures, prit part à l'expédition des Argonautes ; là encore, il ne semble y avoir aucun lien avec notre légende.

<sup>394</sup> Lefèvre François, 2006, *Histoire du monde grec antique*, Paris, Librairie générale française, p. 147.

<sup>395</sup> Hérodote V, 67-68 ; les informations qui suivent sont issues de ce passage.

Péloponnèse et qui jouait donc un rôle d'envergure dans les récits de la région<sup>396</sup>. Ainsi nous semble-t-il clair que la *Bibliothèque* se fait à nouveau l'écho de traditions argiennes très anciennes et rarissimes à son époque<sup>397</sup>.

Quelles conclusions tirer de cette étude sur Argos πανόπτης et ses exploits ? On ne peut que constater que tout ce qui est dit dans cette petite section est extrêmement rare, parfois unique ; que certains détails présentent des aspects très archaïques ; qu'il existe des liens entre certains points du récit et Argos ou l'Argolide. Les deux premiers exploits, le taureau et le satyre, sont placés par Apollodore en Arcadie ; on se souvient peut-être qu'à propos du personnage de Pélasgos, nous avons émis l'hypothèse selon laquelle on trouve dans la *Bibliothèque* des échos de tentatives, à l'époque archaïque, d'annexion par Argos du prestigieux passé mythique arcadien, et le fait qu'Argos πανόπτης soit actif en Arcadie nous semble confirmer cette idée. Tous ces éléments nous amènent à nouveau à penser que le récit d'Apollodore repose ici en très grande partie sur une ancienne source argienne ; cette source est très probablement Acousilaos, même si certains détails sont forcément postérieurs – le nom de Sarapis par exemple –, et que d'autres, tels l'autochtonie d'Argos, ne sont pas prises à son compte par le narrateur. Ces détails semblent d'ailleurs avoir eux aussi une origine argienne.

A propos des origines du πανόπτης justement, lors de la seconde mention de son ascendance, Apollodore, nous l'avons dit, ne prend à son compte aucune des versions qu'il propose en les attribuant à d'autres auteurs. La raison en est simple : il a déjà donné sa propre version, au moment où, suivant l'ordre généalogique strict qui charpente son texte, il en arrivé au πανόπτης – c'est la notice que nous avons reproduite plus haut – : ce dernier est fils d'Agénor, version assumée par le narrateur sans aucun renvoi à une autorité extérieure. Selon nous, on pourrait expliquer de la même manière le fait que le débat sur l'ascendance du πανόπτης n'est pas abordé lors de cette notice, mais plus tard : abordé lors de la première mention, ce débat complexe aurait pu, en introduisant de nombreuses variantes très

---

<sup>396</sup> Pausanias II, 5, 7. On trouvera une hypothèse semblable chez Van der Valk 1958, p. 132. Chuvin 1992, p. 68, lui, relie Thelxion et Telchis « à un groupe de sorciers forgerons, les Telchines (sur le radical du verbe θέλω, « jeter un charme ») ».

<sup>397</sup> Il n'y a rien d'étonnant à cette multiplicité des versions dans les généalogies. Comme l'écrit P. Chuvin, « les générations qui relient Inachos et Phoroneus à Io sont ainsi peuplées d'ancêtres fort obscurs, dont le nom et l'ordre varient sans cesse selon les versions. Ils complètent le tableau de la découverte des arts propres à la vie civilisée, comme on l'a vu pour Pélasgos, situent les héros argiens, à leur avantage, par rapport à ceux d'autres régions de la Grèce et donnent leur nom à l'Argolide ou au Péloponnèse, à l'instar d'Aigialeus. Ils dessinent ainsi une histoire du peuplement de l'Argolide et présentent les relations entre cette province et les autres terres grecques, voisines ou lointaines, par les filiations assignées aux différents éponymes [...] Pour établir les synchronismes nécessaires, les mythographes n'ont pas plus hésité à susciter des homonymes qu'en élaborant, par exemple, les traditions athéniennes. Le procédé ne pouvait choquer : dans la vie courante, il était usuel que les mêmes noms reparussent à l'intérieur d'une famille ; notamment, le fils aîné portait en général le nom de son aïeul paternel. Les légendes pouvaient ainsi s'adapter à tous les élargissements de l'horizon hellénique et intégrer les peuples étrangers » (Chuvin 1992, p. 76-77).

dissemblables venues d'auteurs prestigieux, affaiblir en quelque sorte la version choisie et assumée par le narrateur de la *Bibliothèque*. Mieux valait reporter ces détails et privilégier la cohérence d'ensemble de la narration.

Dernière remarque sur cet Argos : M. Van der Valk pense que ce personnage, très important pour Argos en tant que héros civilisateur, ne pouvait pas, pour des raisons de fierté locale, être le même que l'Argos gardien d'Io, personnage finalement réduit à jouer le dindon d'une farce amoureuse<sup>398</sup>. C'est pourquoi, selon ce savant, Acousilaos connaissait trois Argos distincts : le fils de Niobé, ancêtre des rois argiens ; le πανόπτης civilisateur, issu de la lignée de ces mêmes rois, forgé par Acousilaos pour faire pendant au troisième Argos, le gardien d'Io, bien distinct du précédent<sup>399</sup>. Il nous semble que cette construction contredit totalement le texte même de la *Bibliothèque*, qui à aucun moment ne fait de distinction explicite entre le πανόπτης civilisateur et le gardien d'Io, qu'il nomme aussi πανόπτης comme on peut le constater :

Ἡρα δὲ αἰτησαμένη παρὰ Διὸς τὴν βοῦν φύλακα αὐτῆς κατέστησεν Ἄργον τὸν πανόπτην, ὃν Φερεκύδης μὲν Ἀρέστορος λέγει, Ἀσκληπιάδης δὲ Ἰνάχου, Κέρκωψ δὲ Ἄργου καὶ Ἴσμῆνης τῆς Ἀσωποῦ θυγατρὸς · Ἀκουσίλαος δὲ γηγενῆ αὐτὸν λέγει (« Héra réclama la génisse à Zeus et lui assigna pour gardien Argos qui voit tout, dont Phérécyde dit qu'il est né d'Arestor, Asclépiade d'Inachos, Cercops d'Argos et d'Ismènè, la fille d'Asopos ; Acousilaos, lui, dit qu'il était né de la terre »)<sup>400</sup>.

Certes, Apollodore donne dans ce passage des ascendances qui contredisent celle qu'il a adoptée plus haut dans son récit en affirmant que le πανόπτης était fils d'Agénor – c'est d'ailleurs ce fait qui déclenche les réflexions de Van der Valk ; mais, nous l'avons dit, contrairement à ce savant, nous ne voyons là aucune incohérence dans la conduite du récit, ni aucune volonté, par ces seules variantes, de distinguer deux personnages au nom et aux attributs par ailleurs identiques. Il est vrai que faire du gardien d'Io un héros national argien semble entrer en conflit avec les susceptibilités locales, et que l'existence d'au moins deux Argos a produit de très nombreuses confusions<sup>401</sup> ; il est même très possible qu'Apollodore, victime d'une de ces confusions, attribue au πανόπτης un aspect civilisateur qui en réalité revenait chez Acousilaos au fils de Niobé et de Zeus<sup>402</sup> ; mais en l'état actuel de nos connaissances, rien ne nous permet d'aller plus loin sur le sujet.

---

<sup>398</sup> P. Chuvin souligne d'ailleurs qu'Argos, « en tant que gêneur des amours de Zeus et d'Io, [...] encourait une réprobation qui a fait pâlir ses mérites, et c'est peut-être ce qui a amené Acousilaos à le détacher de la famille royal » (Chuvin 1992, p. 72).

<sup>399</sup> Van der Valk 1958, p. 133.

<sup>400</sup> *Bibliothèque* II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner).

<sup>401</sup> A ce sujet, voir Sauzeau 2005, p. 146-147.

<sup>402</sup> C'est l'opinion de Sauzeau 2005, p. 147 ; plus ponctuellement, Chuvin 1992, p. 71 remarque que le vengeur d'Apis devrait être Argos fils de Niobé, son neveu, et non le πανόπτης, son arrière-arrière-petit-neveu. On peut

Nous avons donc pu montrer que l'influence argienne était sensible dans la peinture faite par Apollodore des personnages principaux du mythe d'Io. Le récit de ce mythe dans la *Bibliothèque* porte-t-il la marque de cette influence ? Ce n'est pas impossible puisque, nous l'avons déjà remarqué, la syntaxe de la phrase semble donner un statut particulier à Acousilaos, dernier cité dans la parataxe « ὄν Φερεκύδης μὲν [...] Ἄκουσίλαος δὲ [...] », et qui pourrait donc être la source de ce qui suit – Argos attache Io à un olivier, etc. Les deux fragments fournis par notre passage sont malheureusement les seuls chez Acousilaos qui parlent d'Io, ce qui rend à nouveau toute comparaison impossible. De façon générale, le récit concernant Io semble être dans son ensemble une compilation effectuée par Apollodore, et ce passage de la *Bibliothèque* est sans doute celui qui donne le plus de références à d'autres auteurs en si peu de lignes. De plus, même si le personnage d'Io tient une place particulière dans la mythologie argienne, dont il est originaire, il est très tôt devenu un mythe panhellénique<sup>403</sup>, dont Apollodore semble donner la version la plus commune, quitte à l'enrichir de variantes ponctuelles : Io y est prêtresse d'Héra à Argos, comme chez Eschyle ou Charax<sup>404</sup> ; Zeus la séduit, puis la transforme en génisse, comme chez Ovide, Hygin, etc.<sup>405</sup> ; Héra fait garder la génisse à Argos, qui est tué par Hermès<sup>406</sup>. Héra envoie alors un taon à la génisse, qui s'enfuit, erre longuement<sup>407</sup> pour finalement arriver en Egypte et, redevenue humaine, y enfanter Epaphos<sup>408</sup>. Il serait donc vain, selon nous, de chercher une origine précise et unique au récit de notre auteur, qui suit en réalité la trame connue de tous. Nous tâcherons donc, plus simplement, de chercher si Acousilaos fait toujours partie des auteurs consultés dans le corps du récit.

---

peut-être supposer alors que primitivement, le fils de Zeus et de Niobé était le héros civilisateur et éponyme d'Argos, ce qui en faisait l'homonyme d'un autre personnage bien distinct, le gardien d'Io, dont le nom renvoie, selon Sauzeau 2005, p. 146, au « nom commun \*argos (rayonnement-rapidité) », lui-même formé sur une base \*h<sub>2</sub>erg- qui « signifie le rayonnement lumineux-rapide, mais aussi, par l'effet d'une conception de la vision elle-même, la lumière qui rayonne de l'œil » (Sauzeau 2005, p. 147). Quelques textes montrent d'ailleurs Argos comme héros civilisateur : Polémon de Troie, auteur du début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. rapporte que c'est lui qui a introduit le blé en Grèce, ce que corrobore Augustin, *Cité de Dieu* XVIII, 6. Selon Démétrios d'Argos, auteur inconnu par ailleurs, c'est Argos qui a fabriqué le *xoanon* d'Héra en poirier qui se trouvait à Tirynte (304 FGrH 1 = Clément d'Alexandrie, *Protreptique* IV, 47, 5). On peut en outre penser qu'un héros qui avait, comme lui, plusieurs sanctuaires à Argos (nous en avons déjà parlé) avait forcément une geste de ce type. Acousilaos l'Argien n'aurait sans doute pas confondu les deux personnages, mais à des siècles de distances, Apollodore a peut-être commis cette erreur, et transféré l'aspect civilisateur du roi d'Argos au gardien d'Io. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse des trois Argos de Van der Valk nous semble inutilement compliquée, et même erronée.

<sup>403</sup> Dès la fin du VI<sup>ème</sup> s., comme le rappelle Yalouris 1986, p. 5, se fondant sur une amphore ionienne représentant le mythe d'Io et sur l'attribution au milésien Cercops de l'*Aigimios*, épopée contant ce mythe, dans Athénée II, 82-85, p. 503.

<sup>404</sup> Eschyle, *Suppliantes* 291-292 ; Charax FGrH 103 F 13.

<sup>405</sup> Ovide, *Métamorphoses* I, 588-600 ; Hygin, *Fables*, 145.

<sup>406</sup> Par exemple chez Bacchylide, *Dithyrambe* V, 19-36 ; Eschyle, *Suppliantes* 305 ; Hygin, *Fables* 145 ; schol. *Illiade* II, 103.

<sup>407</sup> Eschyle, *Prométhée enchaîné* 681-682 ; etc.

<sup>408</sup> Eschyle, *Suppliantes* 547-573 et *Prométhée enchaîné* 707 sqq., 810 sqq., 848-853 ; Hygin, *Fables* 145 ; etc.

Nous nous appuyerons pour cela sur quelques détails, dont les premiers se trouvent dans la phrase suivante : οὗτος ἐκ τῆς ἐλαίας ἐδέσμευεν αὐτὴν ἥτις ἐν τῷ Μυκηναίων ὑπῆρχεν ἄλσει (« [Argos] l'enchaîna à l'olivier qui se trouvait dans le bois sacré des Mycéniens »). Le détail de l'olivier, dont la précision attire l'attention, n'indique pas forcément une source argienne ancienne comme Acousilaos : Pline l'Ancien en effet avait eu vent que l'on montrait, encore à son époque, cet arbre aux visiteurs à Argos : « Argis olea etiamnum durare dicitur, ad quam Io in tauram mutatam Argus alligauerit » (« on dit qu'à Argos l'olivier auquel Argos attachait Io changée en vache existe encore de nos jours »)<sup>409</sup>. Cette précision est cependant extrêmement rare dans les textes – seuls Apollodore et Pline font allusion à cet arbre –, et encore plus dans les œuvres figurées, puisqu'un seul vase représente un olivier dans cette scène : il s'agit d'un stamnos attique à figures rouges des environs de 470-460 av. J.-C., sur lequel on voit Hermès terrasser Argos entre un olivier et un palmier<sup>410</sup> ; l'olivier figurant sur ce vase a été identifié à celui du texte de Pline par E. Simon<sup>411</sup> et par N. Yalouris<sup>412</sup> – qui fait aussi le rapprochement avec Apollodore –, même s'il pourrait aussi bien s'agir tout simplement, ajoute N. Yalouris, d'un arbre du bois sacré d'Héra. Quoi qu'il en soit, sa rareté laisse à penser que ce détail vient très probablement d'une source argienne. Autre élément, plus rare encore puisque nous ne l'avons trouvé que chez Apollodore, le fait qu'Io soit gardée dans le bois sacré de Mycènes, alors que Pline parle d'Argos, mot qui, à une époque où Mycènes n'existe plus depuis longtemps, désigne sans doute l'Argolide<sup>413</sup>. La cité de Mycènes a en effet été définitivement détruite par Argos en 464, date à laquelle, par conséquent, disparaissent les « Mycéniens » en tant qu'entité séparable des Argiens : le texte d'Apollodore, le seul, encore une fois, qui donne un tel détail, pourrait ainsi remonter à une source antérieure, ou en tout cas de peu postérieure à cette date de 464. Quoi qu'il en soit, nous avons là deux détails qui montrent qu'Apollodore a eu accès à une source ancienne, précise et détaillée, qui avait une excellente connaissance des légendes argiennes jusque dans leurs détails les plus locaux ; tout incite à penser qu'il s'agit d'Acousilaos.

Un dernier détail attire l'attention du lecteur, dans la phrase qui suit : « Zeus ordonna à Hermès d'enlever la génisse ; Hiérax le dénonça ». Qui est le Hiérax dont parle le texte ? Ce

<sup>409</sup> Pline, *Histoire naturelle* XVI, 239.

<sup>410</sup> Vienne, Kunsthist. Mus. IV 3729 = *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Io, 13 et Hermès, 846.

<sup>411</sup> Simon Erika *et al.* (1985) : « Nachrichten aus dem Martin-von-Wagner-Museum der Universität Würzburg. Mit 93 Abbildungen », *Archäologischer Anzeiger*, Heft 2, p. 211-308 ; voir en particulier p. 274-276.

<sup>412</sup> Yalouris 1986, p. 9.

<sup>413</sup> Sophocle, *Electre* 4-5 et TrGF IV F 270, situe l'action dans un bois sacré à Argos ; *Etym. Magnum s. v.* Ἀφέσιος Ζεὺς situe lui aussi ces bois à Argos. Une autre tradition, issue d'Hésiode, situe ce bois en Eubée : Hésiode fr. 296 M.-W. ; *Etym. Magnum s. v.* Εὐβοία, où Io est confondue avec Isis, comme le voulait une tradition répandue ; Etienne de Byzance *s. v.* Ἀργούρα y situe la mort d'Argos πανόπτης. Dans le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Io I, N. Yalouris renvoie aussi à Strabon X, 1, 3, qui pourrait se faire l'écho de cette tradition.

personnage, dont le nom signifie « faucon », fait là son unique apparition dans la *Bibliothèque* et nous n'en avons aucune trace dans la littérature antique, ce qui nous empêche malheureusement de tirer des conclusions de la simple mention de ce nom<sup>414</sup> ; tout juste peut-on supposer que ce personnage unique vient sans doute là encore d'une tradition argienne très détaillée.

Le reste du récit des aventures d'Io ne nous en apprendra pas plus : nous l'avons dit, il est conforme au récit panhellénique.

#### **4. *Acousilaos et les légendes argiennes dans la Bibliothèque***

On s'aperçoit qu'Apollodore reprend beaucoup de versions argiennes locales et anciennes en ce qui concerne les personnages et les récits à propos desquels il mentionne Acousilaos, c'est-à-dire ceux des premiers temps de l'homme en Argolide. Il nous semble par conséquent intéressant d'élargir un peu notre champ de recherche en examinant les autres détails de la généalogie argienne d'Inachos à Io telle que la donne la *Bibliothèque*, afin de découvrir d'autres indices de l'utilisation d'éléments qui pourraient remonter à Acousilaos.

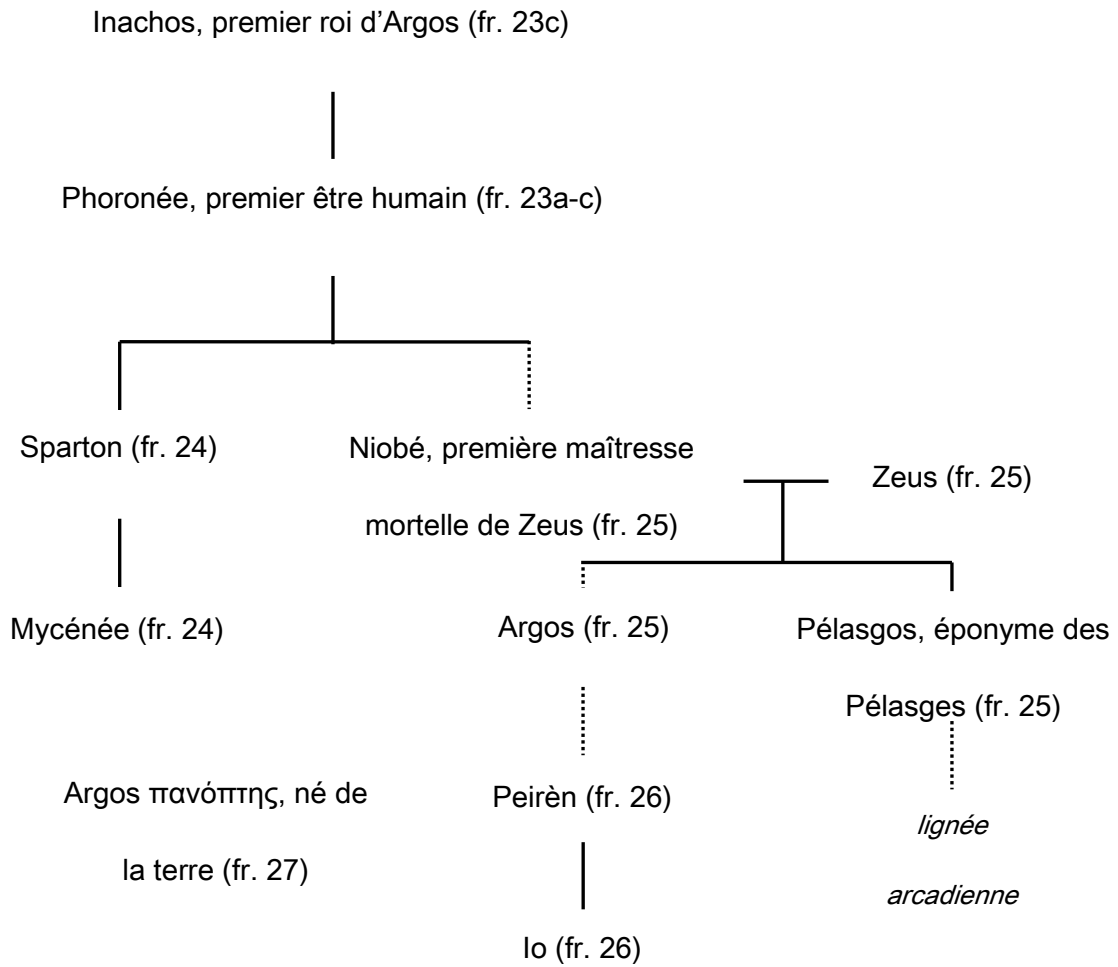
Les fragments d'Acousilaos concernant les mythes argiens sont rangés par Fowler sous les n° 23a-28 ; nous en avons déjà examiné certains en détail. On trouvera ci-dessous deux arbres généalogiques qui regroupent les informations données par les deux auteurs. On aurait, chez Acousilaos, la généalogie suivante<sup>415</sup> :

---

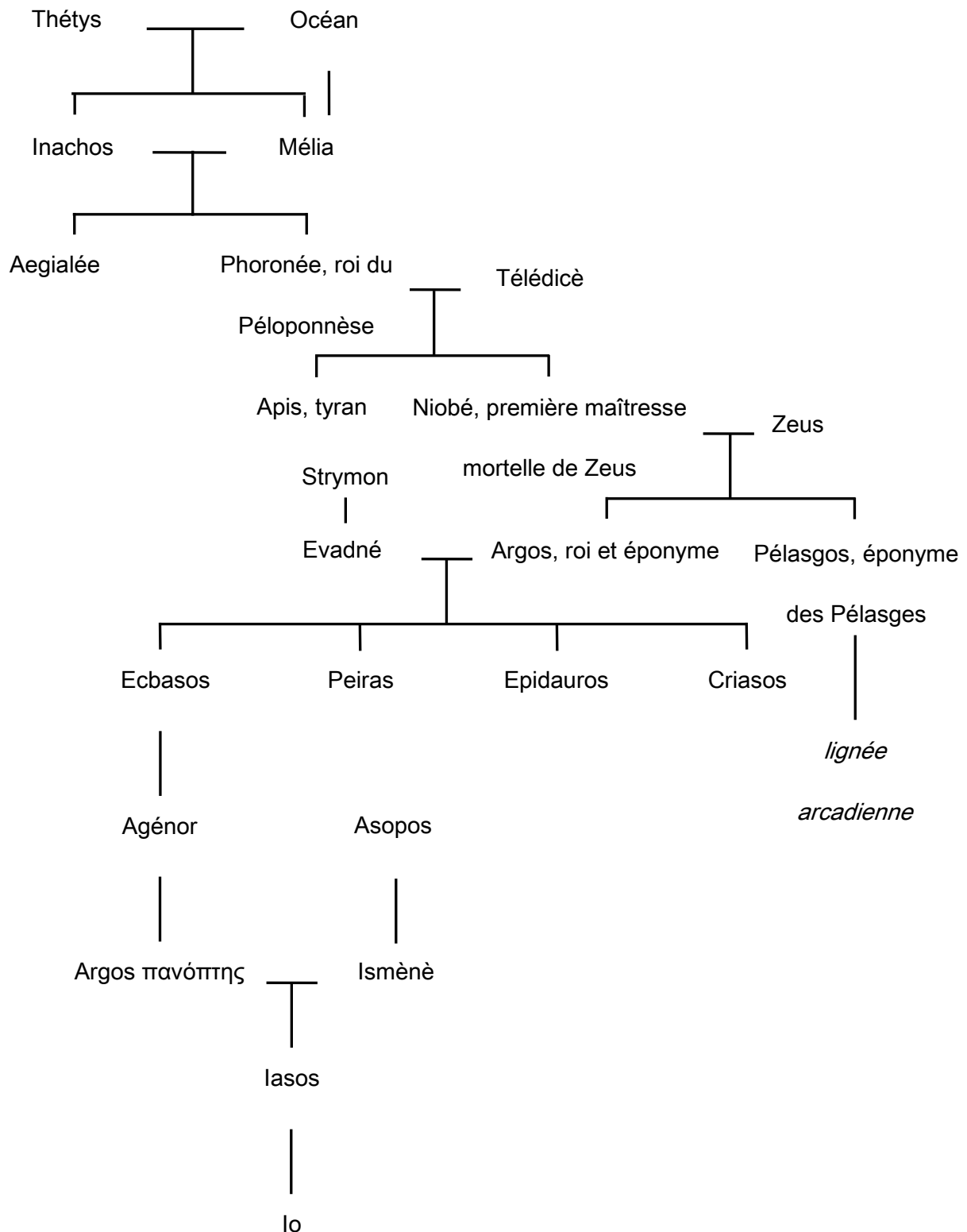
<sup>414</sup> Il aurait été tentant de voir un lien entre le nom Ἰέραξ et l'adjectif ἱερός, puisque l'action se passe au sein d'un sanctuaire et qu'Io elle-même est une prêtresse ; mais le *Dictionnaire étymologique* de Chantraine ne voit pas de lien entre les deux mots. Impossible aussi, dans l'état actuel de nos connaissances, de voir dans ce Ἰέραξ un faucon en lien avec Argos ou Héra. Sauzeau 2005, p. 151 précise quand même à son sujet : « un personnage secondaire qui se fait le complice d'Argos πανόπτης, un certain *Hiérax* « le Faucon », un oiseau de proie qui, dans la pensée des Grecs, est un double saisonnier du fameux coucou, cependant que son nom, lié à l'*élan*, ne pouvait que se croiser avec *hiéros* « sacré » ».

<sup>415</sup> Les liens de parenté marqués avec des pointillés sur issus de nos hypothèses. Niobé est sans doute la fille de Phoronée : c'est la première mortelle attestée chez Acousilaos, et le fr. 25a les associe très étroitement. Argos, lui, était probablement un ascendant direct de Peirèn et d'Io – c'est le père de Peirèn chez Apollodore et de Peirasos chez Pausanias II, 16, 1 –, mais il est impossible de savoir à quel degré d'éloignement il se situait d'eux.





Dans la *Bibliothèque*, on trouve la généalogie suivante, évidemment bien plus complète :



Prenons les données dans l'ordre, sans perdre de vue que celles d'Acousilaos sont fragmentaires : ainsi, quand Apollodore donne des informations que ne contiennent pas ces fragments ou qu'ils ne contredisent pas explicitement, il sera impossible d'en déduire quoi que ce soit. Pour Acousilaos fr. 23c, Inachos est le premier roi d'Argos<sup>416</sup>. Cette information

<sup>416</sup> Le fr. 23b confirme que Phoronée était roi ; il affirme aussi qu'il régnait durant le κατακλυσμός d'Ogygos, ce qui, selon le commentaire de D. L. Toye, ne saurait remonter au mythographe argien : le mythe du κατακλυσμός

n'est pas donnée explicitement par la *Bibliothèque*, mais pour Apollodore, Inachos, fils d'Océan et de Téthys, donne son nom au fleuve d'Argolide ; il est le premier personnage lié à cette région. Apollodore semble donc s'accorder avec Acousilaos, ou tout au moins ne pas le contredire. Le même fragment affirme qu'Inachos est le père de Phoronée, ce qu'Apollodore confirme en II, 1, 1, 2 (p. 50 Wagner).

Dans le fr. 23a, on apprend que Phoronée était le premier être humain sur terre<sup>417</sup>. Apollodore, lui, ne fait pas de Phoronée le premier être humain ; cette notion est d'ailleurs totalement inconnue de la *Bibliothèque*. Deucalion, le premier être humain des traditions de la Grèce centrale, n'est jamais appelé ainsi par Apollodore, et sa descendance est mise sur le même plan que celle d'Inachos et de Phoronée, comme l'indique la phrase qui ouvre le livre II : ἐπειδὴ δὲ τὸ τοῦ Δευκαλίωνος διεξεληλύθαμεν γένος, ἐχομένως λέγωμεν τὸ Ἰνάχειον (« maintenant que nous avons fini l'exposé détaillé de la race de Deucalion, parlons dès à présent de celle d'Inachos »). On peut penser que notre auteur souhaite éviter les versions locales sur ce point crucial et sensible : son but est en effet d'écrire un manuel panhellénique, qui regroupe les mythes des Grecs dans un système cohérent, reflet de la culture grecque dans son ensemble<sup>418</sup>. Sa mise en parallèle de Deucalion et Phoronée lui évite en outre les reconstructions comme celle de Platon, selon qui Phoronée a été le premier humain, Deucalion étant celui qui, après le déluge, fut à l'origine du renouveau de l'humanité<sup>419</sup>. Plus surprenant, il ne donne aucun rôle civilisateur à Phoronée, alors qu'on sait par ailleurs que les Argiens lui donnaient ce rôle, récupéré dans la *Bibliothèque* par Argos<sup>420</sup>. Il fait par ailleurs d'Aigialée l'autre fils d'Inachos, et l'éponyme de ce qui allait devenir le Péloponnèse. Ce personnage était, pour les habitants de Sicyone, un autochtone, qui fonda leur cité et lui donna son nom, ainsi qu'à la région qui s'appelait Αἰγιαλός, c'est-à-dire la côte nord du Péloponnèse<sup>421</sup> ; mais à Argos au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., Aigialée était fils de Phoronée, comme le montre l'épigramme du tombeau de Phoronée découverte par Olga Psychogiou<sup>422</sup>. Il y avait donc sans doute tension, là encore, entre les Sicyoniens et les Argiens. Apollodore, lui, donne

---

d'Ogygos ne remonte en effet qu'à l'époque hellénistique (Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>).

<sup>417</sup> Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, 102, 5 et *Phoronide*, fr. 1 Davies et Bernabé, qui appelle Phoronée πατέρα θνητῶν ἀνθρώπων ; Platon, *Timée* 22a, texte dans lequel Solon parle à des prêtres égyptiens de « Phoronée, celui qu'on appelle le premier homme » (Φορωνέως [...] τοῦ πρώτου λεχθέντος).

<sup>418</sup> C'est aussi l'opinion de Van der Valk 1958, p. 132.

<sup>419</sup> Platon, *Timée* 22a.

<sup>420</sup> Chuvin 1992, p. 63 rappelle que Phoronée est le premier à regrouper les hommes dans des agglomérations, selon Pausanias II, 15, 5 et Hygin, *Fables* 143, qui en fait aussi le fondateur du culte d'Héra ; chez Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, X, 108, 4, Phoronée fait partie des grands νομοθετοῦντες, l'égal pour les Argiens de Lycurgue pour les Spartiates ; voir aussi *Protreptique*, III, 44, 1. Selon Pausanias II, 19, 5-6, les Argiens en faisaient celui qui avait procuré le feu aux hommes.

<sup>421</sup> Pausanias II, 5, 6.

<sup>422</sup> Le nom Αἰγιαλεύς y est donné à la forme d'accusatif singulier Αἰγιαλή (*sic*), forme en -η qui est celle de la *koiné* dorienne, parfaitement à sa place dans une inscription d'Argos : cf. Buck 1955, p. 177.

une solution intermédiaire : Aigialée n'est pas autochtone, mais il est mis sur le même plan que Phoronée, et ne dépend donc pas du fondateur argien. La tradition rapportée par Apollodore est d'ailleurs peut-être plus ancienne que celle de l'Argos hellénistique : on sait en effet que Sicyone jouait un grand rôle dans les mythes archaïques, avant qu'Argos ne finisse par la supplanter<sup>423</sup>. La version d'Apollodore pourrait ainsi remonter à la période archaïque ou au début du V<sup>e</sup> s., et venir d'Acousilaos<sup>424</sup>. Aigialée n'a cependant pas de descendance, et c'est Phoronée qui va régner sur tout le Péloponnèse. Le récit de la *Bibliothèque* privilégie donc Argos, autre indice qui pourrait le rattacher à Acousilaos, même si cette idée ne peut pas être autre chose qu'une simple hypothèse en l'état actuel de nos connaissances.

Phoronée aurait, selon Acousilaos<sup>425</sup>, engendré Sparton ; ce dernier aurait à son tour engendré Mycénée. Les arrières-pensées politiques de cette seconde branche sont parfaitement transparentes, et c'est sans doute pour cela qu'elle ne se trouve pas dans le récit à visée panhellénique d'Apollodore ; Pausanias, qui rapporte cette version, la remet d'ailleurs immédiatement en cause, comme le faisaient les Lacédémoniens. On ne trouve nulle part dans les fragments d'Acousilaos que Niobé aurait été la fille de Phoronée, mais le fr. 23a les associe étroitement et, on l'a vu, c'était la version officielle à Argos au II<sup>e</sup> s. av. J.-C. comme le prouve la découverte d'Olga Psychogiou ; enfin, notre comparaison entre le texte de Denys d'Halicarnasse et la *Bibliothèque* nous a semblé fournir un indice décisif dans ce sens<sup>426</sup>. Il est donc très probable que chez Acousilaos, Niobé ait été la fille de Phoronée, comme chez Apollodore. Le document épigraphique auquel nous venons de faire allusion rapporte qu'Apis était lui aussi le fils de Phoronée pour les Argiens, ce que l'on retrouve chez Apollodore ; nous avons déjà dit que cette information remontait sans doute à Acousilaos, ainsi que ce que la *Bibliothèque* nous dit d'Apis, de ses actes au pouvoir, de son meurtre et de sa vengeance par Argos, le héros civilisateur. Aigialée et Apis, qui étaient présentés par les Sicyoniens comme deux de leurs premiers rois, n'ont pas de descendance chez Apollodore, et c'est la lignée argienne qui s'empare du pouvoir sur le Péloponnèse et devient l'ancêtre de ses peuples : encore un élément qui remonte probablement à la mythologie argienne de l'époque archaïque ou du début de l'époque classique, et que l'on trouvait sans doute chez Acousilaos.

---

<sup>423</sup> C'est en effet sur le territoire de Sicyone, par exemple, qu'eurent lieu la répartition des honneurs entre les dieux (Callimaque, *Aitia* fr. 119 Pfeiffer), puis la séparation des dieux et des humains (Hésiode, *Théogonie* 535-536) : voir Chuvin 1992, p. 64.

<sup>424</sup> C'est aussi l'avis de Van der Valk 1958, p. 132 qui, au sujet d'Aigialée et d'Apis, écrit que puisque ces personnages sont morts sans enfants, la seule raison de leur présence dans le récit est leur rôle d'éponyme : « the original source inserted these names in order to extol his native country, as having presented kings who gave their names to the whole Peloponnese. The source must have been an old one, since Apis is connected with the Homeric passage, A 270 ἐξ ἀπίης γαίης and since the etymology which connects the words with the Peloponnese was already rejected by the Alexandrian critics. Thus the indications seem to show, in my opinion, that the notice goes back on Akousilaos ».

<sup>425</sup> Acousilaos fr. 24 = Pausanias II, 16, 3.

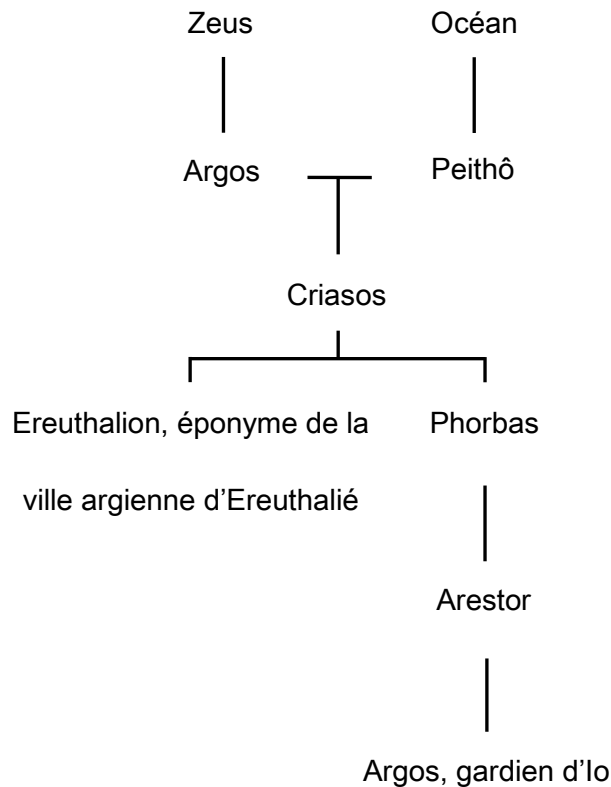
<sup>426</sup> Voir *supra* p. 74 sqq.

Nous avons déjà établi que ce qui concerne Niobé et son union avec Zeus chez Apollodore vient d'Acousilaos, ainsi que l'idée selon laquelle Pélasgos était non seulement l'éponyme des Pélasges, mais surtout le grand ancêtre de la lignée arcadienne. De même, le personnage d'Argos fils de Niobé, ainsi que son épouse et ses enfants, portent la marque des anciennes légendes argiennes. Nous ne reviendrons pas sur la suite de la généalogie argienne, dont nous avons déjà traité, et dont nous avons pu dire qu'elle devait beaucoup au corpus mythologique d'Argos. De façon générale, on constate qu'Apollodore fait le choix de suivre, dans une bonne partie de sa généalogie argienne, des versions qui remontent à Argos, et qui, à l'époque de leur création, jouaient un rôle dans la façon dont se voyait cette cité, et dont elle voyait ses rapports avec les autres cités et les autres peuples. A partir du récit des aventures d'Io, Apollodore n'effectue plus de mention d'Acousilaos avant d'en arriver aux filles de Proitos, passage que nous avons déjà étudié.

Remarquons pour finir que Phérécyde, quelques années après Acousilaos, donnait lui aussi sa version de la généalogie argienne, dont nous avons conservé une partie grâce à une scholie<sup>427</sup>. On peut la représenter ainsi :

---

<sup>427</sup> Phérécyde fr. 66 = schol. (MTAB) Euripide *Phéniennes* 1116.



On voit que cette généalogie, dans sa première partie, est assez proche de celle d'Acousilaos, mais aussi de celle d'Apollodore : Zeus engendre Argos, qui engendre Criasos. Dans la suite en revanche, on voit apparaître deux personnages inconnus de la *Bibliothèque* et des fragments d'Acousilaos, Ereuthalion et Phorbas<sup>428</sup> : ce dernier est étroitement lié à Rhodes, qui revendiquait des origines argiennes<sup>429</sup>. La *Bibliothèque* choisit donc de ne pas reprendre les informations données par Phérécyde : Apollodore n'aborde pas la descendance de Criasos, choisissant sans doute de ne pas pousser plus avant une lignée qui, d'après ce que l'on voit chez Phérécyde, avait des aspects très locaux qui l'auraient sans doute éloigné de son projet global : il préfère se concentrer sur Io et sa descendance, bien plus célèbre dans toute la Grèce, jusqu'à aboutir aux Héraclides, dont la mort marque la fin des temps mythiques. On constate ainsi que les particularismes locaux, dans la *Bibliothèque*, relèvent le plus souvent du détail et finissent par laisser la place aux grands mythes panhelléniques. Cela explique peut-être qu'Acousilaos soit beaucoup moins mentionné par la suite, et ne le soit que sur des points de détail qui ne modifient pas le cours de la narration ni la structure de l'ensemble du texte, comme on a pu le constater au sujet de l'identité du taureau de Crète.

<sup>428</sup> Apollodore connaît un Phorbas, mais il s'agit d'un personnage différent puisque c'est le père d'Augias (II, 5, 1 ; p. 77 Wagner).

<sup>429</sup> Voir Chuvin 1992, p. 73-74.

Il est temps de faire un bilan global de la présence d'Acousilaos au début du livre II de la *Bibliothèque*, de la naissance d'Inachos aux aventures d'Io. On ne peut qu'être frappé non seulement de la fréquence avec laquelle Apollodore mentionne Acousilaos dans cette section, mais aussi du nombre de points du récit, simples détails ou éléments plus importants voire capitaux dans l'organisation même de la *Bibliothèque* – nous pensons au fait que Pélasgos soit le fils de Niobé –, sur lesquels notre auteur semble suivre de vieilles légendes argiennes. Ces premiers paragraphes du livre II ne remontent certes pas dans leur intégralité à l'Argos du VI<sup>e</sup> s. et du début du V<sup>e</sup> s., et l'on a pu observer un certain nombre de divergences entre Acousilaos et Apollodore, que nous avons attribuées à la volonté de ne pas donner une couleur trop locale à un récit qui se veut panhellénique ; il reste que notre étude confirme ce que certains savants avaient avancé à titre d'hypothèse, à savoir que ce début de livre II, les *Argea* de la *Bibliothèque* en quelque sorte, correspondent largement à ce que l'on peut lire chez Acousilaos ou à ce que l'on peut supposer qu'il écrivait<sup>430</sup>. Pourquoi cette place si importante donnée à Acousilaos à cet endroit de la *Bibliothèque* ? Probablement parce qu'Acousilaos devait être considéré par Apollodore comme un spécialiste des *Argea* : mythographe argien ancien et prestigieux, Acousilaos vient tout naturellement à l'esprit d'un auteur qui s'intéresse aux récits concernant Inachos et sa lignée. Or, comment ne pas consacrer une large partie de la *Bibliothèque* à la lignée argienne, sans doute celle qui comprend le plus de héros connus de tous ? Il suffit de penser qu'à partir d'Io se succèdent, dans cette lignée argienne, Danaos et les Danaïdes, qui comptent parmi leurs descendants des personnages comme Persée et Héraclès ; mais aussi Europè, la mère de Minos le roi de Crète, et son frère Cadmos, et avec ce dernier tous les héros thébains que sont Penthée, Œdipe et ses enfants, ou encore Dionysos lui-même, petit-fils de Cadmos. Apollodore aura souhaité, au sujet d'une branche extrêmement importante de son système généalogique, suivre un spécialiste des récits argiens, qu'il aura trouvé en la personne d'Acousilaos. L'autorité de ce dernier ne s'arrête, on l'a dit, à ce début de livre : le fait de faire de Niobé la mère de Pélasgos amène Apollodore à lier l'Arcadie tout entière à Argos.

La concentration des mentions du nom même d'Acousilaos en ce début de livre II a plusieurs fois retenu notre attention : il est temps de revenir sur ce phénomène. Remarquons en premier lieu qu'Acousilaos n'est pas isolé dans ce passage, qui compte 10 mentions de noms d'auteurs en à peine plus de deux pages de l'édition Teubner, alors que la *Bibliothèque*, dans la partie qui nous est parvenue intacte, en compte 80 : 12,5 % des noms d'auteurs chez Apollodore se trouvent dans notre passage. Autre remarque, que nous avons déjà faite : Acousilaos est nommé trois fois, quatre même si l'on compte sa redite sur Pélasgos en III, 8,

---

<sup>430</sup> C'est par exemple le cas de J.-C. Carrière (Carrière et Massonnie 1991, p. 177).

1, 1 (p. 134 Wagner) : le quart des emprunts revendiqués au mythographe argien se fait dans le récit des premiers temps d'Argos. Acousilaos est aussi le seul auteur du passage à être explicitement suivi, dans ce qu'il dit des enfants de Zeus et Niobé : les autres renvois à des auteurs précis sont toujours des variantes sans incidence sur le récit et que le narrateur ne prend pas à son compte. Cette grande concentration de mentions nous paraît répondre à un besoin d'arguments d'autorité : nous avons vu que les variantes étaient extrêmement nombreuses en ce qui concerne les récits des origines, en particulier quand ces récits sont créés ou remodelés en fonction d'enjeux de prestige, d'ancienneté, de domination et de soumission, etc. Ces enjeux étaient particulièrement sensibles à l'époque où Argos pesait de tout son poids en Grèce, mais même des siècles plus tard, ils ne laissaient personne indifférent : il suffit de lire Pausanias pour voir que chaque peuple a son propre corpus mythologique, et que chaque variation froisse immédiatement les susceptibilités. Apollodore, qui a pour ambition de recueillir les récits des Grecs en un ensemble cohérent et consensuel, marche donc sur des œufs en ce début de livre II : nous avons eu l'occasion de montrer qu'il se garde bien par exemple de trancher la question du premier être humain. Voilà pourquoi il multiplie les cautions historiques et intellectuelles dans cette section de son ouvrage, le plus souvent sans trancher entre elles : ces arguments d'autorité sont sans doute de bons moyens de s'attirer le moins de reproches possible, d'autant plus qu'il prend soin de les varier : Acousilaos est certes nommé trois fois, mais Hésiode l'est à deux reprises, et l'équilibre entre le corpus argien et le corpus de la Grèce centrale est apparemment respecté... apparemment seulement, puisque ce début de livre II est en réalité fortement marqué par les légendes argiennes. Si Apollodore ne nomme Acousilaos que trois fois ici alors que de tout évidence il le suit de près, c'est peut-être, justement, dans le souci de conserver un certain équilibre apparent entre ses sources.

## **B. Phérécyde**

Nous pouvons à présent passer à l'examen des références à Phérécyde, que nous avons choisi d'analyser dans l'ordre dans lequel elles se présentent dans la *Bibliothèque*.

### ***1. Le personnage d'Orion***

La première référence à Phérécyde se situe très tôt dans l'ouvrage, dans la partie théogonique de la *Bibliothèque*, plus précisément dans la section consacrée à Artémis et Apollon, enfants de Zeus :



Ὠρίωνα δὲ Ἄρτεμις ἀπέκτεινεν ἐν Δήλῳ. τοῦτον γηγενῆ λέγουσιν ὑπερμεγέθη τὸ σῶμα · Φερεκύδης δὲ αὐτὸν Ποσειδῶνος καὶ Εὐρυάλης λέγει (« Artémis tua Orion à Délos. On dit de lui qu'il était né de la terre et qu'il était d'une stature gigantesque ; Phérécyde dit cependant qu'il était le fils de Poséidon et d'Euryalé »)<sup>431</sup>.

Ce passage, s'il est classé dans la section consacrée à Artémis, est en réalité le début d'un petit développement consacré à Orion, dans la partie théogonique<sup>432</sup>. On voit qu'aucune des informations données ici sur l'ascendance d'Orion n'est prise à son compte par le narrateur, qui propose simplement deux faits concernant Orion qui lui viennent de sources extérieures. Phérécyde, nommé en seconde position, est ainsi complémentaire d'un groupe d'auteurs d'autant plus anonymes que le verbe λέγουσιν n'a pas de sujet exprimé. La version attribuée à ce groupe d'auteurs, « Orion est né de la terre et est d'une stature gigantesque », ne se retrouve telle quelle que chez Nonnos de Panopolis<sup>433</sup>, mais son caractère archaïque fait qu'il s'agit très probablement de la version la plus ancienne<sup>434</sup>. On en trouve sans doute un témoignage dans une scholie aux *Phénomènes d'Aratos* de Germanicus : selon ce texte, Orion serait né après que Jupiter, Mercure et Neptune ont uriné sur une peau de bœuf, qu'ils ont ensuite enfouie sous la terre, d'où naquit notre personnage, que l'on peut donc bien qualifier de γηγενής. En faisant d'Orion un géant ὑπερμεγέθης né de la terre, cette version l'apparente aux monstres primordiaux, et fait notamment penser à l'expression formulaire σθένος Ὠρίωνος, « la puissance d'Orion », que l'on trouve à la fois chez Hésiode et Homère, et qui vient donc sans doute d'une tradition ancienne commune aux deux poètes<sup>435</sup>.

La version attribuée à Phérécyde est très rare ; cela pourrait expliquer que son nom soit donné, ce qui le distingue nettement du groupe d'auteurs auxquels il est opposé. Cette version se trouve cependant être aussi celle que l'on trouve dans les *Catastérismes* d'Eratosthène<sup>436</sup>, qui renvoie à Hésiode, qui aurait pu être nommé par Apollodore : quelle meilleure autorité en effet, dans un chapitre théogonique, que le poète béotien, aussi ancien

---

<sup>431</sup> I 4, 3, 1 (p. 12 Wagner ; Phérécyde fr. 52).

<sup>432</sup> Sur Orion, nous avons beaucoup utilisé Renaud 2004, qui offre un panorama extrêmement complet du mythe et de toutes ses sources ; voir aussi Martin 1998, vol. 1, p. 96-114.

<sup>433</sup> Orion est υἱὸς Γαίης en *Dionysiaques* IV, 338 et XIII, 99, qui précise qu'il est aussi τριπάτωρ ; en XLVIII, 419, il est dit υἱὸς Ἀπούρης.

<sup>434</sup> C'est aussi l'avis de Pâmias 2004, n. 287 p. 206.

<sup>435</sup> *Iliade* XVIII, 486 ; *Les Travaux et les jours* 598, 615 et 619. Voir Renaud 2004, p. 45-52, qui, en analysant les vers homériques consacrés à Orion, montre que la tradition d'Orion comme puissance primitive et monstrueuse est ancienne.

<sup>436</sup> Fr. 148a M.-W. = Eratosthène, *Catastérismes* 32 ; hormis ce texte et notre passage de la *Bibliothèque*, on ne trouve cette ascendance que chez Hygin, *Astronomie* II, 34, 1, qui dépend d'Eratosthène ; Clément de Rome, *Homélie* 5, 17 ; dans une scholie récente à Hésiode, *Travaux* 596 ; en schol. Nicandre *Thériaques* 15, qui reprend Eratosthène. J. Schwartz suppose qu'en ce qui concerne l'ascendance d'Orion et le don que lui fait Poséidon de pouvoir marcher sur l'eau, les fr. 148a et b M.-W., ainsi que les textes qui en dérivent, viennent d'une notice qui se serait appuyée à la fois sur Hésiode et Phérécyde (Schwartz 1960, p. 123-124) : nous reviendrons sur ce point. Peut-être les fr. 148a et b trouvent-ils aussi leur origine dans deux poèmes différents, tous deux attribués à Hésiode.

que prestigieux ? Notre auteur n'en fait pourtant rien, alors que la suite immédiate semble justement dépendre d'Hésiode. Voici les deux textes mis en regard :

<b><i>Bibliothèque I, 4, 3, 1</i></b>	<b>Eratosthène, <i>Catastérismes</i> XXXII (Hésiode fr. 148a M.-W.)</b>
<p>ἔδωρήσατο δὲ αὐτῷ Ποσειδῶν διαβαίνειν τὴν θάλασσαν. οὗτος &lt;πρώτην&gt; μὲν ἔγημε Σίδην, ἣν ἔρριπεν εἰς Ἄιδου περὶ μορφῆς ἐρίσασαν Ἥρα · αὐθις δὲ ἐλθὼν εἰς Χίον Μερόπην τὴν Οἰνοπίωνος ἐμνηστεύσατο. μεθύσας δὲ Οἰνοπίων αὐτὸν κοιμώμενον ἐτύφλωσε καὶ παρὰ τοῖς αἰγιαλοῖς ἔρριπεν. ὁ δὲ ἐπὶ τὸ &lt;Ἥφαιστου&gt; χαλκεῖον ἐλθὼν καὶ ἀρπάσας παῖδα ἓνα, ἐπὶ τῶν ὤμων ἐπιθέμενος ἐκέλευσε ποδηγεῖν πρὸς τὰς ἀνατολάς. ἐκεῖ δὲ παραγενόμενος ἀνέβλεψεν ἄρκκαεις ὑπὸ τῆς ἡλιακῆς ἀκτίνος, καὶ διὰ ταχέων ἐπὶ τὸν Οἰνοπίωνα ἔσπευδεν. ἀλλὰ τῷ μὲν Ποσειδῶν ἠφαιστότευκτον ὑπὸ γῆν κατεσκεύασεν οἶκον [...].</p>	<p>τοῦτον Ἡσίοδος φησὶν Εὐρυάλης τῆς Μίνως καὶ Ποσειδῶνος εἶναι, δοθῆναι δὲ αὐτῷ δωρεὰν ὥστε ἐπὶ τῶν κυμάτων πορεύεσθαι καθάπερ ἐπὶ τῆς γῆς. ἐλθόντα δὲ αὐτὸν εἰς Χίον Μερόπην τὴν Οἰνοπίωνος βιάσασθαι οἰνωθέντα, γνόντα δὲ τὸν Οἰνοπίωνα καὶ χαλεπῶς ἐνεγκόντα τὴν ὕβριν ἐκτυφλῶσαι αὐτὸν καὶ ἐκ τῆς χώρας ἐκβαλεῖν · ἐλθόντα δὲ εἰς Λῆμνον ἀλητεύοντα Ἥφαιστῳ συμμῖξαι, ὃς αὐτὸν ἐλεήσας δίδωσιν αὐτῷ Κηδαλίωνα τὸν αὐτοῦ [οἰκεῖον] οἰκέτην, ὅπως ὀδηγῆ [καὶ ἡγήται αὐτοῦ] · ὃν λαβὼν ἐπὶ τῶν ὤμων ἔφερε σημαίνοντα τὰς ὁδοὺς · ἐλθὼν δ' ἐπὶ τὰς ἀνατολάς καὶ Ἥλιῳ συμμῖξας δοκεῖ ὑγιασθῆναι καὶ οὕτως ἐπὶ τὸν Οἰνοπίωνα ἐλθεῖν πάλιν, τιμωρίαν αὐτῷ ἐπιθήσων · ὁ δὲ ὑπὸ τῶν πολιτῶν ὑπὸ γῆν ἐκέκρυπτο [...].</p>

<b><i>Bibliothèque I, 4, 3, 1</i></b>	<b>Eratosthène, <i>Catastérismes</i> XXXII (Hésiode fr. 148a M.-W.)</b>
<p>« Poséidon lui offrit la faculté de traverser la mer à pied. Il épousa d'abord Sidè, qu'Héra précipita dans l'Hadès parce qu'elle avait rivalisé de beauté avec elle. Puis il alla à Chios, où il chercha à épouser Méropè, fille d'Oinopion. Mais Oinopion l'enivra, et pendant qu'il dormait, l'aveugla et le jeta sur le rivage. Il alla à la fonderie &lt;d'Héphaïstos&gt;, s'empara d'un enfant, le mit</p>	<p>« Hésiode dit qu'il est le fils d'Euryalè, la fille de Minos, et de Poséidon et qu'il a reçu la faculté de se déplacer sur les flots de la même manière que sur la terre. Orion vint à Chios et, enivré, il fit violence à Méropè, la fille d'Oinopion. Oinopion l'apprit et supporta difficilement l'excès. Il aveugla Orion et le chassa de la région. Celui-ci se rend à Lemnos en errant et rencontra</p>

<p>sur ses épaules et lui ordonna de le conduire vers le levant. Une fois sur place, il recouvra la vue, guéri par la lumière du soleil, et aussitôt il se hâta de marcher contre Oinopion. Mais Poséidon lui avait aménagé une maison souterraine, bâtie par Hép̄haïstos [...].</p>	<p>Hép̄haïstos. Ce dernier prend pitié de lui et lui donne Kédalion, son serviteur, afin qu'il le guide. Orion le prit sur ses épaules et il le portait, tandis que Kédalion lui indiquait le chemin. Il se dirigea vers l'Orient et, ayant rencontré le Soleil, il semble qu'il fut guéri et ainsi il revint vers Oinopion, désirant se venger de lui. Mais celui-ci avait été caché sous terre par ses concitoyens [...] »<sup>437</sup>.</p>
--	---

Remarquons d'emblée que l'auteur des *Catastérismes* n'attribue pas à Hésiode l'intégralité du récit : en début de texte, Ἡσίοδος φησιν introduit une proposition infinitive qui s'achève à σημαίνοντα τὰς ὁδοῦς. A partir de la guérison d'Orion, le récit n'est donc plus attribué au poète béotien. Cette précaution prise, on peut constater que la trame des deux récits est la même : même si les formulations sont différentes, on peut comprendre que Poséidon fait le même don à Orion dans les deux textes, celui de pouvoir marcher sur l'eau. J. Schwartz affirme que la phrase d'Apollodore ἐδώρησατο δὲ αὐτῷ Ποσειδῶν διαβαίνειν τὴν θάλασσαν, « Poséidon lui offrit la faculté de traverser la mer à pied », fait aussi partie de l'emprunt à Phérécyde : c'est possible, mais nous aurons à en chercher la preuve ailleurs que dans la lettre du texte puisque Apollodore a quitté le discours indirect introduit par Φερεκῦδης [...] λέγει<sup>438</sup>. La suite se passe à Chios, où il est question d'une union rejetée par Méropè fille d'Oinopion ; Orion est aveuglé, reçoit l'aide d'Hép̄haïstos et grâce à son jeune serviteur, il parvient à se faire guérir de sa cécité par le soleil. Il revient alors pour chercher vengeance, mais Oinopion a trouvé refuge sous terre. Quelques détails diffèrent cependant : le personnage d'Apollodore semble forcer l'aide d'Hép̄haïstos et, dans la *Bibliothèque*, c'est Hép̄haïstos qui protège Oinopion, comme s'il se vengeait du coup de force d'Orion, tandis que dans les *Catastérismes* il est protégé par ses concitoyens. J.-M. Renaud considère cependant que si Hép̄haïstos empêche son fils de tuer Oinopion, c'est pour l'empêcher de tuer le fils d'un dieu et d'être puni pour cette impiété : Oinopion, comme son nom l'indique presque, est en effet le

<sup>437</sup> Trad. Renaud 2004, p.55.

<sup>438</sup> Schwartz 1960, p. 124. Dans leurs éditions respectives, Jacoby et Fowler arrêtent eux aussi l'emprunt à λέγει. Quant à Pàmias, il reproduit le texte de la *Bibliothèque* jusqu'à παρὰ τοῖς αἰγιαλοῖς ἔρριψεν, tout en indiquant ne pas savoir si le récit vient ou non de Phérécyde (Pàmias 2008 vol. 1, n. 385 p. 123). L. Gourmelen considère que le pouvoir offert à Orion constitue un « emprunt éventuel » à Phérécyde (Gourmelen 2011, p. 148). Martin 1998, vol. 1, p. 103-104 affirme que tout le récit concernant Orion est attribué à Phérécyde par Apollodore : il s'agit cependant d'une simple hypothèse, qui ne saurait s'appuyer sur la lettre du texte de la *Bibliothèque*.

filis de Dionysos<sup>439</sup>. Il reste que globalement, la version d'Apollodore est conforme à ce que nous savons de la version hésiodique<sup>440</sup>.

Remarquons, chez Apollodore, la présence d'une certaine Sidè, qui aurait été l'épouse d'Orion ; seul Ovide mentionne aussi ce personnage, mais le texte est sujet à caution<sup>441</sup>. Les analyses de J.-M. Renaud montrent que le personnage de Sidè, elle aussi atteinte d'*hubris* puisqu'elle rivalise avec Héra, « confirme le caractère de démesure d'Orion<sup>442</sup> » ; mais on ne peut guère aller plus loin que le stade de l'hypothèse quant aux origines de ce personnage : tout juste J.-M. Renaud, se fondant sur le fait que Σίδη désigne, entre autres lieux une ville de Béotie, région où la légende d'Orion est bien implantée, émet-il l'idée que Sidè pourrait avoir trouver ses origines dans une version béotienne de la légende<sup>443</sup> ; on peut alors penser à un poème hésiodique.

Apollodore et Eratosthène divergent ensuite totalement. Voici la suite du récit des *Catastérismes* :

ἀπελπίσας δὲ τὴν ἐκείνου ζήτησιν ἀπῆλθεν εἰς Κρήτην καὶ περὶ τὰς θήρας διῆγε κυνηγετῶν τῆς Ἀρτέμιδος παρουσίας καὶ τῆς Λητοῦς, καὶ δοκεῖ ἀπειλήσασθαι ὡς πᾶν θηρίον ἀνελεῖν τῶν ἐπὶ τῆς γῆς γιγνομένων · θυμωθεῖσα δὲ αὐτῷ <ῆ> Γῆ ἀνῆκε σκορπίον εὐμεγέθη, ὑφ' οὗ τῷ κέντρῳ πληγείς ἀπόλετο · ὅθεν διὰ τὴν αὐτοῦ ἀνδρίαν ἐν τοῖς ἄστροις αὐτὸν ἔθηκεν ὁ Ζεὺς ὑπὸ Ἀρτέμιδος καὶ Λητοῦς ἀξιωθεῖς, ὁμοίως καὶ τὸ θηρίον τοῦ εἶναι μνημόσυνον [καὶ] τῆς πράξεως (« abandonnant sa recherche, il se rendit en Crète et il passait son temps en chassant avec Artémis et Létô. Il semble avoir menacé de supprimer toutes les bêtes sauvages qui se trouvaient sur la terre. Irritée contre lui, la Terre suscita un immense scorpion, par lequel il fut piqué au talon, et il mourut. Ensuite, en raison de son courage, Zeus le plaça parmi les astres, soutenu par Artémis et Létô, et aussi l'animal, pour qu'il soit un souvenir de son geste »)<sup>444</sup>.

La version d'Eratosthène présente Orion comme un chasseur, mais aussi comme une figure de héros civilisateur<sup>445</sup> poussée à l'extrême, touchée par l'*hubris* : il ne lui suffit pas de tuer les monstres sauvages que l'on rencontre toujours dans ce type de légendes, il veut éradiquer toute forme de vie sauvage sur terre. On trouve un écho de cette *hubris* dans

<sup>439</sup> Le nom Οἰνοπίων, composé de οἶνος et du verbe πίνω, signifie en effet « buveur de vin » : cf. Renaud 2004, p. 289-290 ; pour un autre personnage du même nom, voir *Bibliothèque* ep. 1, 9, ms. S (p. 176 Wagner).

<sup>440</sup> La version d'Hygin, *Astronomie* II, 34 est aussi très proche de la version d'Hésiode, dont il mentionne d'ailleurs le nom.

<sup>441</sup> Ovide, *Art d'aimer* I, 729.

<sup>442</sup> Renaud 2004, p. 222.

<sup>443</sup> Sur Sidè, voir les analyses de Renaud 2004, p. 218-223.

<sup>444</sup> Trad. Renaud 2004, p. 55.

<sup>445</sup> Orion a d'ailleurs des aspects civilisateurs chez Hésiode fr. 149 M.-W. (= Diodore de Sicile IV, 85, 4-5) ; voir aussi Corinne fr. 673 Page (= schol. Nicandre *Thériaques* 15a) ; Hygin *Fables* 195 ; Aratos 636-646 et schol. Aratos 636 ; Parthénios XX.

l'*Odyssee*, où Ulysse voit l'ombre d'Orion chassant aux Enfers, près de celle de grands criminels<sup>446</sup>. Dans la *Bibliothèque*, rien de tel :

Ὠρίωνος δ' Ἡὼς ἐρασθεῖσα ἤρπασε καὶ ἐκόμισεν εἰς Δῆλον · ἐποίει γὰρ αὐτὴν Ἀφροδίτη συνεχῶς ἐρᾶν, ὅτι Ἄρει συνευνάσθη. ὁ δ' Ὠρίων, ὡς μὲν ἔνιοι λέγουσιν, ἀνηρέθη δισκεύειν Ἄρτεμιν προκαλούμενος, ὡς δέ τινες, βιαζόμενος Ὠπιν μίαν τῶν ἐξ Ὑπερβορέων παραγενομένων παρθένων ὑπ' Ἀρτέμιδος ἐτοξεύθη (« quant à Orion, l'Aurore, éprise de lui, le prit avec elle et le transporta à Délos (Aphrodite faisait en effet qu'elle était perpétuellement amoureuse, parce qu'elle s'était unie à Arès). Orion, à ce que prétendent certains, fut tué parce qu'il avait provoqué Artémis au lancer du disque : pour d'autres, il fut abattu d'une flèche par Artémis parce qu'il avait violé Opis, une des vierges hyperboréennes »).

Les deux versions de la mort d'Orion données par Apollodore lient ce personnage à Artémis et peuvent donc rappeler la figure d'Orion chasseur, mais c'est le seul point commun avec Eratosthène : dans la *Bibliothèque*, le thème de la chasse n'est présent qu'à l'état de vestiges. Apollodore donne deux fins à son récit, sans que le narrateur n'en prenne une en charge. La première montre Orion défiant au lancer du disque la déesse Artémis, vraisemblablement responsable de sa mort, que ce soit par accident ou, plus probablement, parce qu'il aurait fait preuve d'*hubris* en osant se mesurer à la déesse ; la seconde montre elle aussi une forme d'*hubris* envers Artémis, puisque Orion tente une seconde fois de violer une jeune vierge, donc quelqu'un que la déesse protège. Chez Apollodore donc, Orion n'est plus le chasseur compagnon d'Artémis, mais au contraire quelqu'un qui défie cette déesse, ce qui explique sa mort. L'idée du concours du lancer du disque n'est attestée nulle part ailleurs que dans notre passage. Opis, vierge hyperboréenne, est déjà connue d'Hérodote, qui rapporte qu'on la vénérât à Délos<sup>447</sup> ; l'épisode qui la lie à Orion est très rare, et on ne le trouve que chez Euphorion, au III<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>448</sup>.

Il est frappant que chez Apollodore, il n'y ait aucune mention du catastérisme d'Orion, alors que dès l'époque des poèmes homériques Orion est le nom d'une constellation<sup>449</sup>, comme dans *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode<sup>450</sup>. Aucun de ces textes ne propose le récit du catastérisme lui-même, mais il est possible que Phérécyde l'ait fait : J. Pàmias a souligné

---

<sup>446</sup> *Odyssee* XI, 572-575. L'ombre d'Héraclès est là aussi : il n'est donc pas certain qu'Orion se trouve là parce qu'il est considéré comme un grand criminel.

<sup>447</sup> Hérodote IV, 35 ; Pausanias I, 43, 4.

<sup>448</sup> Euphorion fr. 133 Acosta-Hughes et Cusset (= schol. *Odyssee* (PQT) V, 121) la nomme Οὐπίς. Il existe aussi une version dans laquelle c'est Artémis elle-même qu'Orion convoite : voir Aratos 634-647 ; Euphorion fr. 132 Acosta-Hughes et Cusset (schol. *Iliade* XVIII, 486) ; Horace, *Odes* III, 4, 70 sqq. ; Nonnos XX, 80-83 ; Hygin, *Astronomie* II, 34, 2, qui se réfère à Callimaque de façon erronée.

<sup>449</sup> Orion est un astre en *Iliade* XVIII, 483-489, XXII, 25-32 et *Odyssee* V, 271-275 ; c'est un héros en *Odyssee* XI, 309-310 et 572-575. Ces références sont données par Renaud 2004, p. 40-44 ; voir aussi Renaud 2003.

<sup>450</sup> *Les Travaux et les Jours* 598 et 609.

l'intérêt du mythographe athénien pour les catastérismes<sup>451</sup>, très probablement à la suite d'Hésiode<sup>452</sup>. Quoiqu'il en soit, la métamorphose d'Orion en constellation est un récit connu dès l'époque hellénistique : on le trouve chez Eratosthène et dans les *Phénomènes* d'Aratos<sup>453</sup>, puis chez Ovide par exemple<sup>454</sup>. Apollodore ne pouvait pas ignorer cet aspect du mythe d'Orion : l'écarter de son récit est donc un choix conscient, sans doute lié au fait que dans la *Bibliothèque*, quand Orion meurt, il est encore entièrement marqué par son *hubris*, tandis que chez Eratosthène, sa mort, certes liée aussi à son *hubris*, est surtout l'occasion de révéler son courage hors du commun, et le catastérisme en est la récompense accordée par Zeus, soutenu qui plus est par Artémis et Léo. Une telle fin n'aurait eu aucun sens dans la *Bibliothèque*.

Le thème de l'amour d'Aurore pour Orion se trouve dans l'*Odyssée*, où Artémis met fin à cette histoire en abattant Orion à Ortygie, île qui a plus tard été identifiée par certains auteurs, dont Apollodore, à Délos<sup>455</sup> : on voit qu'Homère est sans doute ici la source d'Apollodore, même si le poète ne mentionne pas le sort jeté à l'Aurore par Aphrodite, que l'on ne trouve que dans la *Bibliothèque*<sup>456</sup>. Cet épisode est rarissime, et seul Euphorion le rapporte aussi, avec une légère différence : chez lui, c'est Ἡμέρα qui enlève Orion<sup>457</sup>. On peut remarquer que chez Apollodore, l'Aurore est une figure d'amoureuse, qui a pour habitude d'enlever l'objet de sa passion : c'est le cas d'Orion, mais aussi de Céphale fils de Déion, de Céphale fils d'Hermès, et de Tithonos<sup>458</sup>. Apollodore reprend en cela la tradition homérique puisque chez Homère, outre Orion, l'Aurore enlève Cléitos<sup>459</sup> ; mais l'ensemble de son récit sur Orion ne saurait venir d'Homère, notamment parce que ce dernier présente lui aussi Orion comme un chasseur frappé d'*hubris*, thème presque totalement absent de la *Bibliothèque*<sup>460</sup>.

Apollodore donne donc de la vie d'Orion un récit recomposé, où l'on pourrait distinguer quatre temps :

- les premières lignes donnent l'origine et le don de naissance d'Orion : Apollodore donne la version selon laquelle il s'agit d'un être primordial, un géant né de la terre, et la version de Phérécyde ;

<sup>451</sup> Pàmias 2004, p. 24, et Pàmias 2005, p. 30-33.

<sup>452</sup> Martin 1998, vol. 1 p. 104 relève que dans l'*Astronomie* d'Hygin, Phérécyde est nommé avec Hésiode en II, 20, 1 (le Bélier), et seul en II, 3, 1 (les pommes d'or des Hespérides) et II, 21, 1 (les Hyades) ; voir aussi p. 105, où Martin estime probable que Phérécyde suive Hésiode.

<sup>453</sup> *Phénomènes* 634-644.

<sup>454</sup> *Fastes* V, 541-544.

<sup>455</sup> *Bibliothèque* I, 4, 1, 1 (p. 11 Wagner) ; Apollonios de Rhodes I, 419 et 537.

<sup>456</sup> *Odyssée* V, 121-124. On retrouvera le thème de l'enlèvement d'Orion par l'Aurore chez Nonnos, *Dionysiaques* V, 516-517.

<sup>457</sup> Euphorion fr. 133 Acosta-Hugues et Cusset (= schol. *Odyssée* (PQT) V, 121).

<sup>458</sup> Sur Céphale fils de Déion, voir I, 9, 4 (p. 30 Wagner) ; sur Céphale fils d'Hermès, voir III, 14, 3, 1 (p. 158 Wagner) ; sur Tithonos, voir III, 12, 4 (p. 149 Wagner).

<sup>459</sup> *Odyssée* XV, 248-251.

<sup>460</sup> *Odyssée* XI, 572-575.

- le corps du récit, lui, dépend de la version hésiodique, dont il diffère extrêmement peu ;
- l'enlèvement d'Orion par l'Aurore, épisode rare, remonte à Homère ;
- les deux fins sont des traditions rares ; la première est même unique.

Il est remarquable que deux détails rarissimes, l'enlèvement d'Orion par l'Aurore et sa tentative de viol sur Opis, se trouvent aussi chez Euphorion, qui ne semble pas avoir figuré parmi les sources de la *Bibliothèque* : sans doute Apollodore et lui ont-ils suivi la même source. Quelle est cette source ? Il pourrait s'agir de Phérécyde : le mythographe athénien est nommé en début de passage, et Hésiode était probablement l'une de ses sources, comme semble le confirmer l'accord entre les deux auteurs sur la seconde version de l'ascendance d'Orion : Apollodore aurait alors pu suivre ici Phérécyde, et les accords avec Hésiode que nous avons relevés seraient dus au fait que le mythographe athénien aurait lui-même suivi le poète. Cela expliquerait aussi pourquoi Apollodore semble suivre Hésiode, mais ne nomme que Phérécyde. Cela permettrait enfin de comprendre pourquoi, dans ce passage, nous pouvons trouver un certain nombre de détails très rares. Autre indice, mince mais qui mérite d'être relevé : pour désigner l'abri d'Oinopion, Apollodore emploie l'adjectif ἡφαιστότευκτος, très rare, mais que l'on retrouve dans la *Bibliothèque* à proximité immédiate d'une autre référence à Phérécyde, au sujet du collier d'Harmonie :

ἔδωκε δὲ αὐτῇ Κάδμος πέπλον καὶ τὸν ἡφαιστότευκτον ὄρμον, ὃν ὑπὸ Ἥφαιστου λέγουσιν τινες δοθῆναι Κάδμῳ, Φερεκύδης δὲ ὑπὸ Εὐρώπης · ὃν παρὰ Διὸς αὐτὴν λαβεῖν (« Cadmos lui fit don d'une robe et du collier travaillé par Héphaïstos, dont certains disent qu'il fut donné à Cadmos par Héphaïstos, Phérécyde par Europe, qui l'avait reçu de Zeus »)<sup>461</sup>.

L'adjectif ἡφαιστότευκτος n'est attesté avant le II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. que chez Eschyle, dans le *Philoctète* de Sophocle, puis chez le grammairien Denys le Thrace et chez le philologue Aristonicos<sup>462</sup> ; il se trouvait probablement aussi dans les commentaires alexandrins sur Platon, sur Apollonios de Rhodes et sur Aristophane, puisqu'il est employé dans des scholies anciennes qui dérivent de ces travaux érudits<sup>463</sup>. On retrouve ensuite ce terme au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. chez le lexicographe Pausanias, puis chez Clément d'Alexandrie, chez Diogène Laërce,

<sup>461</sup> III 4, 2, 3 (p. 113 Wagner ; Phérécyde fr. 89). Nous examinons ce passage plus bas.

<sup>462</sup> Eschyle fr. 69 Radt ; Sophocle, *Philoctète* 987 ; Denys le Thrace fr. 42 Linke ; Aristonicos, *Les Signes critiques de l'Iliade* XX, 265 et 269 ; XXI, 165 et 594. On trouve le mot chez Simonide fr. 568 Campbell, *Greek Lyric* vol. 3, mais il vient probablement du commentateur et non du poète.

<sup>463</sup> Schol. Platon *République* 337a et 590a ; schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1052-1057b ; schol. Arist. *Nuées* 1063b, c et d. Sur l'origine de ces scholies anciennes, voir Dickey 2007, p. 46-49 (Platon), p. 62-63 (Apollonios de Rhodes) et p. 28-31 (Aristophane).

chez Porphyre, et chez Proclus<sup>464</sup>. Les scholies homériques et les commentaires des érudits byzantins, Eustathe en particulier, fournissent en fait l'essentiel des attestations de cet adjectif. Apollodore emploie donc un adjectif rare, employé en poésie à l'époque classique, qu'il a pu trouver dans sa source. Cette dernière pourrait être Phérécyde, qui ne dédaigne pas les traits poétiques ; il pourrait aussi s'agir d'un commentaire savant concernant l'histoire d'Orion et celle du collier d'Harmonie, et qui aurait à cette occasion cité Phérécyde ou tout simplement employé l'adjectif de lui-même.

Un autre indice rend plausible la piste du commentaire : il s'agit de la mention du don qu'a Orion de marcher sur l'eau. Ce don est très peu attesté par la tradition : on ne le trouve que chez Apollodore et dans les différents textes regroupés dans le fr. 148a d'Hésiode par R. Merkelbach et M. L. West<sup>465</sup>. Or, il existe un autre point commun rarissime entre certains de ces textes et la *Bibliothèque* : il s'agit de l'ascendance d'Orion, donné pour fils d'Euryalè et de Poséidon, qui dans tous ces témoignages est donnée immédiatement avant la mention du don de marcher sur l'eau. On ne peut voir là une simple coïncidence, d'autant qu'il a été montré que les textes du fragment hésiodique, qui sont proches au point d'être parfois identiques au mot près, sont issus d'une seule et même source. Cette source est aussi très probablement celle qu'a consultée Apollodore, comme l'ont vu J. Schwartz et J. Pàmias ; il s'agirait d'« une notice qui citait Phérécyde et Hésiode [...]. Cette notice a pu être fournie par un commentaire sur Iphiclos ou Euphémios, à moins que ce ne soit l'inverse<sup>466</sup> ». L'auteur de la *Bibliothèque* aurait ainsi fait, dans le cas d'Orion, usage d'un ouvrage de seconde main, en faisant disparaître le nom d'Hésiode pour ne conserver que celui de Phérécyde, pour des raisons dont nous devons avouer qu'elles nous échappent.

## 2. Déméter à la recherche de Perséphone

La deuxième référence à Phérécyde se situe elle aussi dans les premières pages de la *Bibliothèque* ; Apollodore y raconte les aventures de Déméter, à la recherche de sa fille

---

<sup>464</sup> Pausanias, *Recueil des noms attiques* s. v. Πηλέως μάχαιρα ; Clément d'Alexandrie, *Stromates* V, 14, 101 (cité par Eusèbe, *Préparation évangélique* XIII, 13, 26) et VI, 2, 9 ; Diogène Laërce I, 32 ; Porphyre, *Questions homériques sur l'Iliade*, VI, 234, XVIII, 609 et XX, 259 ; Proclus, *Commentaire de la République* vol. 1 p. 136 et 142 Kroll et *Commentaire du Timée* vol. 1 p. 147 et vol. 2, p. 27 Diehl, ainsi que dans sa *Crestomathie* l. 185 Severyns. Apollodore l'emploie une autre fois en I, 4, 3, 4 (p. 13 Wagner), pour désigner le refuge qui protège Oinopion d'Orion. Les autres occurrences de ce mot se trouvent chez des commentateurs byzantins.

<sup>465</sup> Les textes en question sont Eratosthène, *Catastérismes* XXXII ; Hygin, *Astronomie* II, 34, 1, qui dépend du texte des *Catastérismes* mais qui arrête l'emprunt à Hésiode après la mention du pouvoir de marcher sur l'eau ; schol. Aratos 322 (où Orion est fils de Poséidon et d'une certaine Bryllé) et schol. Aratus latinus p. 247 Maass (sa mère est Minoé) ; schol. Germanicus *Phénomènes d'Aratos* p. 92, l. 16-94, l. 7 Breysig (où Orion est fils de Poséidon et d'une certaine Eurypilé). Ce don de marcher sur l'eau est aussi attesté par la rationalisation qu'en propose Virgile, *Enéide* X, 763-767, où Orion ne marche pas vraiment sur l'eau, mais est si grand que quand ses pieds touchent le fond, ses épaules dépassent de l'eau ; on en trouve aussi la trace chez Istros FGrH 334 F 64 (= Hygin, *Astronomie* II, 34, 3).

<sup>466</sup> Schwartz 1960, p. 124, suivi par Pàmias 2004, n. 286 p. 206. Iphiclos et Euphémios ont en effet, dans certains textes, le don de marcher sur l'eau.



Perséphone. La déesse, sous l'apparence d'une vieille femme, se trouve à Eleusis, chez le roi Céléos et la reine Métaneira. Ces derniers lui confient leurs enfants :

Τριπτολέμῳ δὲ τῷ πρεσβυτέρῳ τῶν Μετανείρας παίδων δίφρον κατασκευάσασα πτηνῶν δρακόντων τὸν πυρὸν ἔδωκεν, ᾧ τὴν ὅλην οἰκουμένην δι' οὐρανοῦ αἰρόμενος κατέσπειρε. Πανύασις δὲ Τριπτόλεμον Ἐλευσῖνος λέγει· φησὶ γὰρ Δήμητρα πρὸς αὐτὸν ἐλθεῖν. Φερεκύδης δὲ φησιν αὐτὸν Ὠκεανοῦ καὶ Γῆς (« Pour Triptolème, l'aîné des enfants de Métaneira, [Déméter] fabriqua un char tiré par des dragons ailés et fit don du blé, avec lequel, semant du haut du ciel, il ensemença toute la terre habitée. Panyasis affirme cependant que Triptolème est fils d'Eleusis ; il dit en effet que c'est lui que Déméter était venue trouver. Phérécyde, lui, dit qu'il était fils d'Océan et de Gè »)<sup>467</sup>.

La référence à Phérécyde se limite clairement à l'ascendance de Triptolème : avant, on trouve en effet un emprunt au poète épique Panyasis d'Halicarnasse, qui se trouve être un cousin d'Hérodote<sup>468</sup>, et la suite du texte voit le récit reprendre à l'indicatif, ce qui indique que la référence à Phérécyde, clairement identifiée par la proposition infinitive αὐτὸν Ὠκεανοῦ καὶ Γῆς (εἶναι), est terminée. Phérécyde est présenté en fin de récit en tant que caution d'une variante sur l'ascendance de Triptolème, personnage important puisqu'il est le bénéficiaire d'un cadeau capital fait par Déméter à l'humanité, le blé. Au début de son récit, Apollodore, lui, a choisi une autre ascendance, qu'il prend en charge sans l'attribuer à aucun auteur : Triptolème est l'aîné des fils de Métaneira, épouse de Céléos, roi des Eleusiniens. Les versions de Phérécyde et Panyasis ne sont que des variantes informatives et érudites au récit principal, qui sont données en fin de récit afin de ne pas perturber le déroulement de la narration. On peut noter que la version de Phérécyde est aussi celle que l'on attribuait à Musée selon Pausanias<sup>469</sup>.

On voit que chez Phérécyde, le personnage de Triptolème est un héros primordial, issu des toutes premières forces divines que sont Océan et la Terre. Il s'agit d'un personnage autochtone, comme le sont aussi Cécrops, le Pélasgos d'Hésiode ou l'Argos πανόπτης d'Acousilaos par exemple, et il est tout aussi ancien que des entités comme les fleuves Inachos et Asopos, eux aussi fils d'Océan<sup>470</sup> ; cette ascendance primitive est probablement la plus ancienne de celles que l'on donnait à Triptolème et, comme le souligne N. J. Richardson,

<sup>467</sup> I, 5, 2 (p. 14 Wagner ; Phérécyde fr. 53).

<sup>468</sup> Panyasis fr. 21 Davies.

<sup>469</sup> Pausanias I, 14, 3 (= Musée fr. 10 Diels-Kranz).

<sup>470</sup> Sur Cécrops, voir *Bibliothèque* III, 14, 1, 1 (p. 157 Wagner) ; sur Pélasgos, Hésiode fr. 160 M.-W. (*Bibliothèque* II, 1, 1, 5 ; p. 50 Wagner) ; sur Argos, Acousilaos fr. 27 (*Bibliothèque* II, 1, 3, 3 ; p. 52 Wagner) ; sur Inachos, voir *Bibliothèque* II, 1, 1, 1 (p. 50 Wagner) ; sur Asopos, voir *Bibliothèque* III, 12, 6, 4 (p. 151 Wagner).

date d'avant les développements attiques du mythe, qui coïncident sans doute avec l'intérêt croissant des Athéniens pour les Mystères d'Eleusis au milieu du VI<sup>ème</sup> s.<sup>471</sup>.

Pour en savoir davantage, il nous faut nous demander d'où vient le récit d'Apollodore. Il s'agit de la version que Pausanias présente comme attique, par opposition à la version argienne :

Ἑλλήνων οἱ μάλιστα ἀμφισβητοῦντες Ἀθηναίοις ἐς ἀρχαιότητα καὶ δῶρα, <ᾗ> παρὰ θεῶν φασὶν ἔχειν, εἰσὶν Ἀργεῖοι, καθάπερ βαρβάρων Φρυζῖν Αἰγύπτιοι. λέγεται οὖν ὡς Δήμητρα ἐς Ἄργος ἐλθοῦσαν Πελασγὸς δέξαιτο οἴκῳ καὶ ὡς Χρυσανθὶς τὴν ἀρπαγὴν ἐπισταμένη τῆς Κόρης διηγῆσαιτο · ὕστερον δὲ Τροχίλον ἱεροφάντην φυγόντα ἐξ Ἄργους κατὰ ἔχθος Ἀγήνορος ἐλθεῖν φασιν ἐς τὴν Ἀττικὴν καὶ γυναικὰ τε ἐξ Ἐλευσίνος γῆμαι καὶ γενέσθαι οἱ παῖδας Εὐβουλέα καὶ Τριπτόλεμον. ὁδε μὲν Ἀργείων ἐστὶ λόγος. Ἀθηναῖοι δὲ καὶ ὅσοι παρὰ τούτοις <...> ἴσασι Τριπτόλεμον τὸν Κελεοῦ πρῶτον σπεῖραι καρπὸν ἡμέρον (« en Grèce, ce sont les Argiens qui le disputent le plus aux Athéniens pour l'antiquité et les présents qu'ils prétendent tenir des dieux, de même que, chez les Barbares, ce sont les Egyptiens qui le disputent aux Phrygiens. On dit donc que Pélasgos reçut chez lui Déméter qui arrivait à Argos et que Chrysantis, qui connaissait le rapt de Corè, le lui raconta. Par la suite l'hiérophante Trochilos, exilé d'Argos à cause de la haine d'Agénor, vint, dit-on, en Attique, épousa une femme d'Eleusis et en eut comme fils Eubouleus et Triptolème. Voilà ce qu'on dit à Argos. Mais les Athéniens et tous ceux qui suivent la tradition athénienne <...> savent que Triptolème fils de Céléos, sema et cultiva le premier une céréale »)<sup>472</sup>.

On voit bien comment Argos et Athènes tentent de rivaliser pour savoir de laquelle de ces deux cités vient Triptolème, le héros qui a apporté la culture du blé au genre humain selon une tradition qui apparaît sur deux vases dans le troisième quart du VI<sup>e</sup> s.<sup>473</sup> et qui devient très vite la version adoptée par Athènes et largement diffusée dans le monde grec<sup>474</sup>. Personne ne semble contester les liens entre Triptolème et Eleusis, dont il est l'une des figures les plus

---

<sup>471</sup> Richardson 1974, p. 195 ; voir aussi Foley 1994, p. 100 : « this Attic/Eleusinian variant on the myth – particularly the role of Triptolemos – could have been developed in the mid-sixth century, after the probable date of the composition of the *Hymn*. It is at this time that we can document the growth of Athenian interest in the Mysteries and the first artistic representations of Triptolemos ».

<sup>472</sup> Pausanias I, 14, 2 ; trad. Pouilloux, CUF.

<sup>473</sup> Richardson 1974, p. 195.

<sup>474</sup> Cette tradition est absente de l'*Hymne à Déméter* homérique, mais on retrouve ce rôle civilisateur de Triptolème chez Xénophon, *Helléniques* VI, 3, 6 (en 372, l'Athénien Callias rappelle aux Lacédémoniens que Triptolème, πρόγονος, « ancêtre » des Athéniens, a offert l'agriculture au Péloponnèse) ; Pausanias VII, 18, 2-4 (Triptolème vient d'Attique à Patras pour offrir le blé et contribue à fonder une ville) ; Aelius Aristide XXII, 4 ; Nonnos XIX, 82-86 (Triptolème, suite au don du blé, invente l'art de semer) ; Ovide, *Fastes* IV, 550-562 (Triptolème est à la fois le nourrisson dont s'occupe Déméter et celui à qui elle donnera le blé) ; Hygin, *Fables* 147 et Servius dans son commentaire aux *Géorgiques* I, 19 donnent la même version qu'Ovide ; Sophocle TrGF IV F 596-617a (fragments de son *Triptolème*, en particulier le fr. 598, issu de Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines* I, 12, 1) ; Arrien, *L'Inde* VII, 6 (Triptolème est missionné par Déméter pour ensemençer la terre). Libanios XI, 51-53 fait le lien entre Argos et Triptolème en représentant ce personnage en train de rechercher Io.

importantes puisque dès l'*Hymne à Déméter*, il est présenté comme l'un de ses rois et l'un des premiers mortels à qui Déméter enseigna ses rites et ses Mystères<sup>475</sup> ; le témoignage de Pausanias montre qu'Argos tente en revanche de lui donner des origines argiennes, tandis que faire de lui le fils de Céléos et de Métaneira, couple royal d'Eleusis, revenait à lui donner des racines attiques, presque athéniennes puisque Eleusis était sous la domination de sa puissante voisine depuis la période de l'Helladique récent IIIA, soit le XIV<sup>e</sup> s. av. J.-C. environ<sup>476</sup>. Comme le souligne C. Calame, cela « fait de l'histoire du rapt de Perséphone un récit centré sur Athènes et sur une Eleusis désormais intégrée au territoire de l'Attique. C'est en effet en tant que héros culturel spécifiquement athénien que Triptolème reçoit de Déméter le don de la céréaliculture et qu'il devient ainsi le bienfaiteur de l'humanité<sup>477</sup> ». N. J. Richardson souligne lui aussi que Triptolème devient, dans la tradition postérieure à l'*Hymne*, « an Athenian "propaganda hero" », et affirme que la grande période de popularité de ce mythe est les années 490-440 av. J.-C., où les représentations sur des vases sont nombreuses ; c'est l'époque où Sophocle consacre à ce personnage une pièce intitulée *Triptolème*<sup>478</sup>, et c'est aussi probablement la période durant laquelle travaille Phérécyde. Ce dernier, qui fait de Triptolème un héros autochtone, lui attribuait sans doute le rôle civilisateur habituellement dévolu à ce type de personnages. La *Bibliothèque* propose donc une version athénienne de l'ascendance de Triptolème et de ses hauts faits, que l'on retrouve assez fréquemment dans la littérature de l'époque impériale<sup>479</sup> mais qui a son origine dans l'Athènes archaïque et classique.

Pourquoi proposer au lecteur la version de Phérécyde ? Très probablement à cause de sa rareté et de son caractère très visiblement archaïque, comme d'ailleurs celle de Panyasis<sup>480</sup>, alors que le récit principal a présenté une version plus courante à l'époque de la composition de la *Bibliothèque*.

Il est difficile de dire si le reste du récit concernant Triptolème et Déméter est lié à Phérécyde. Nous venons de le dire, Apollodore propose une version attique de la légende que l'on peut faire remonter au VI<sup>e</sup> s., mais qui était fréquente à l'époque de la composition de la *Bibliothèque*. De plus, les fragments de Phérécyde ne peuvent guère nous aider, puisque notre passage est le seul qui lie le récit éleusinien au mythographe athénien : nous n'avons donc pas de point de comparaison. On sait cependant que la globalité du récit de la *Bibliothèque* se

<sup>475</sup> *Hymne à Déméter* 153-156 et 473-479.

<sup>476</sup> Brill's *New Pauly*, article « Eleusis » ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-pauly/eleusis-e329140>.

<sup>477</sup> Calame 2000, p. 17.

<sup>478</sup> Cette pièce daterait de 468 av. J.-C. (Pearson 1963, p. 239).

<sup>479</sup> Ovide, *Fastes* IV, 507-560 ; Pausanias I, 14, 2 ; Aelius Aristide XX, 4 ; Nonnos, *Dionysiaques* XIX, 80 sqq. ; schol. Nicandre *Thériaques* 484c.

<sup>480</sup> Richardson 1974, p. 195 qualifie les versions de ces auteurs de « vague and "primeval" ».

fonde sur l'*Hymne homérique*, comme l'avait déjà remarqué J. G. Frazer dans son édition d'Apollodore<sup>481</sup> ; N. J. Richardson souligne d'ailleurs que la *Bibliothèque* « echoes the language of the *Hymn* at several points<sup>482</sup> ». De ces échos de langue, il nous faut avouer que la plupart nous échappent, mais deux nous semblent incontestables :

<i>Hymne à Déméter</i> <sup>483</sup>	<i>Bibliothèque</i>
<p>v. 202-204 :</p> <p>πρίν γ' ὅτε δὴ χλεῦης μιν <b>Ἰάμβη</b> κέδν' εἰδυῖα πολλὰ παρασκώπτουσ' ἐτρέψατο πότνιαν ἀγνήν <b>μειδήσαι</b> γελάσαι τε καὶ ἴλαον σχεῖν θυμόν (« jusqu'au moment où, à force de saillies et de railleries, la diligente Iambè amena la sainte souveraine à sourire, puis à rire, et à prendre une humeur favorable »).</p>	<p>I, 5, 1, 3 (p. 13 Wagner) :</p> <p>ἔπειτα πρὸς Κελεὸν ἐλθοῦσα τὸν βασιλεύοντα τότε Ἐλευσινίων, ἔνδον οὐσῶν γυναικῶν, καὶ λεγουσῶν τούτων παρ' αὐτάς καθέζεσθαι, γραῖά τις <b>Ἰάμβη σκώπασα</b> τὴν θεὸν ἐποίησε <b>μειδιᾶσαι</b> (« puis elle vint trouver Céléos, qui régnait alors sur les Eleusiniens ; il y avait là des femmes qui l'invitèrent à s'asseoir auprès d'elles ; une vieille, Iambè, fit par ses plaisanteries sourire la déesse »).</p>
<p>v. 370-374 :</p> <p>Ὡς φάτο · γήθησεν δὲ περίφρων Περσεφόνηια, καρπαλίμως δ' ἀνόρουσ' ὑπὸ χάρματος · αὐτὰρ ὃ γ' αὐτὸς <b>ροῖης κόκκον ἔδωκε φαγεῖν</b> μελιηδέα λάθρη ἀμφὶ ἔνωμήσας, ἵνα μὴ μένοι ἤματα πάντα αὔθι παρ' αἰδοίῃ Δημήτερι κυανοπέπλω (« il parlait ainsi ; la prudente Perséphone se réjouit et bondit vivement de bonheur ; mais il lui donna à manger un pépin doux et sucré de grenade, sans se faire voir, en jetant des regards autour de lui, afin qu'elle ne restât point à jamais auprès de</p>	<p>I, 5, 3 (p. 14 Wagner) : Διὸς δὲ Πλούτωνι τὴν Κόρην ἀναπέμψαι κελεύσαντος, ὁ Πλούτων, ἵνα μὴ πολὺν χρόνον παρὰ τῇ μητρὶ καταμείνη, <b>ροῖᾶς ἔδωκεν</b> αὐτῇ <b>φαγεῖν</b> <b>κόκκον</b> (« Zeus ayant donné l'ordre à Pluton de renvoyer Corè sur terre, <b>Pluton</b>, afin qu'elle ne reste pas longtemps</p>

<sup>481</sup> Frazer 1921, n. 3 p. 34.

<sup>482</sup> Richardson 1974, p. 71 et n. 4 ; ces parallélismes, outre les deux que nous reproduisons ici, se trouvent aux v. 3, 22 sqq., 44 sqq., 47 sqq., 91 sqq., 98-99, 101, 184, 191, 233-235, 239 sqq., 244, 248, 268, 334 sqq., 399-400 et 445-447 ; il nous semble cependant très difficile d'y voir de vrais parallélismes de langue.

<sup>483</sup> La traduction des extraits de l'*Hymne* est celle de Humbert, CUF.

la vénérable Déméter voilée de noir »).

auprès de sa mère, lui donna à manger un pépin de grenade »).

Certains éléments du récit que fait la *Bibliothèque* des légendes de Déméter diffèrent cependant de l'*Hymne homérique*, parfois pour se rapprocher de versions attiques.

Première différence entre la *Bibliothèque* et l'*Hymne* : dans le poème, c'est le Soleil qui dévoile à Déméter le rôle joué par Zeus, complice de Pluton, dans le rapt de sa fille, tandis que chez Apollodore, le Soleil n'intervient pas, mais ce sont les habitants d'une localité nommée Hermionè qui informent la déesse :

μαθοῦσα δὲ παρ' Ἑρμιονέων ὅτι Πλούτων αὐτὴν ἥρπασεν, ὀργιζομένη θεοῖς κατέλιπεν οὐρανόν, εἰκασθεῖσα δὲ γυναικὶ ἤκεν εἰς Ἐλευσίνα (« ayant appris des habitants d'Hermionè que c'était Pluton qui l'avait enlevée, elle fut prise de colère contre les dieux et quitta le ciel, et ayant pris l'apparence d'une simple femme, elle se rendit à Eleusis »)<sup>484</sup>.

Hermionè se trouve près de Trézène, dans le Péloponnèse, et cette ville était fameuse pour son culte de Déméter. La venue de Déméter à Hermionè était selon Pausanias le sujet de traditions divergentes :

τοῦτο τὸ ἱερὸν Ἑρμιονεῖς μὲν Κλύμενον Φορωνέως παῖδα καὶ ἀδελφὴν Κλυμένου Χθονίαν τοὺς ἰδρυσαμένους φασὶν εἶναι. Ἀργεῖοι δέ, ὅτε ἐς τὴν Ἀργολίδα ἦλθε Δημήτηρ, τότε Ἀθήραν μὲν λέγουσι καὶ Μύσιον ὡς ξενίαν παρασχοῖεν τῇ θεῷ, Κολόνταν δὲ οὔτε οἴκῳ δέξασθαι τὴν θεὸν οὔτε ἀπονεῖμαί τι ἄλλο ἐς τιμὴν· ταῦτα δὲ οὐ κατὰ γνώμην Χθονία τῇ θυγατρὶ ποιεῖν αὐτόν (« on dit chez les habitants d'Hermionè que ses fondateurs de ce sanctuaire sont Clyménos fils de Phoronée et la sœur de Clyménos, Chthonia. Les Argiens cependant disent que quand Déméter arriva en Argolide, Athéras et Mysios offrirent l'hospitalité à la déesse, mais que Colontas ne l'accueillit pas chez lui ni ne lui témoigna la moindre marque de respect ; il agit ainsi contre l'avis de sa fille Chthonia »)<sup>485</sup>.

Deux versions concurrentes existaient donc, celle des habitants d'Hermionè et celle des Argiens, qui visaient à s'approprier symboliquement les traditions locales en faisant de Chthonia un personnage argien ; nous avons vu plus haut qu'Argos revendiquait aussi l'origine du personnage de Triptolème, ce qui montre bien les velléités argiennes concernant tout ce qui touchait aux légendes de Déméter et de Perséphone. Quoi qu'il en soit, on voit que selon la version officielle d'Hermionè, Déméter avait bel et bien reçu l'aide des habitants dans

<sup>484</sup> I, 5, 1, 1 (p. 13 Wagner).

<sup>485</sup> Pausanias II, 35, 4.

sa quête : c'est probablement de cette version locale que la *Bibliothèque* se fait l'écho<sup>486</sup>. Comment notre auteur en a-t-il eu connaissance ? Sûrement pas par Phérécyde, qui ne devait se préoccuper que de la version athénienne ; peut-être par Acousilaos, qui pouvait fort bien être au fait de la version argienne comme de sa concurrente locale.

La deuxième divergence concerne deux détails topographiques donnés par Apollodore :

καὶ πρῶτον μὲν ἐπὶ τὴν ἀπ' ἐκείνης κληθεῖσαν Ἀγέλαστον ἐκάθισε πέτραν παρὰ τὸ Καλλίχορον φρέαρ καλούμενον [...] (« elle s'assit tout d'abord sur le rocher qui tire d'elle son nom de Rocher qui ne rit pas, près du puits appelé Puits des Belles Danses [...] »)<sup>487</sup>.

Dans l'*Hymne*, il n'est pas fait mention de l'Ἀγέλαστος πέτρα, et le puits à côté duquel s'assoit Déméter est nommé Puits des Vierges, Παρθενίω φρέατι<sup>488</sup> ; le Puits des Belles Danses est cependant mentionné plus loin dans le poème comme un repère topographique<sup>489</sup>. Ce Καλλίχορον φρέαρ ne devient le puits auprès duquel s'assoit la déesse qu'avec Callimaque<sup>490</sup>, mais comme le montre N. J. Richardson, il est probable que les dénominations Καλλίχορον φρέαρ et Παρθένιον φρέαρ aient en réalité désigné le même endroit<sup>491</sup> : nous n'avons donc sans doute pas affaire à deux traditions différentes. Ce détail ne nous permet en tout cas pas d'identifier la source de la *Bibliothèque*. Quant à l'Ἀγέλαστος πέτρα, nous n'en avons aucune trace dans la littérature ni avant Apollodore ni après lui ; selon plusieurs témoignages tardifs de commentateurs, lexicographes ou grammairiens dépendant sans doute largement les uns des autres se trouvait en Attique un endroit nommé ainsi<sup>492</sup>. Il est donc possible qu'Apollodore reprenne ici une tradition locale, qui pourrait trouver sa source chez Phérécyde ; rien ne permet cependant de prouver la validité de cette hypothèse.

Autre différence avec l'*Hymne*, celle qui concerne le personnage d'Ascalaphos, qui n'existe pas dans le poème. Chez Apollodore, il s'agit d'une ombre qui, aux Enfers, témoigne que Perséphone a bien mangé un pépin de grenade dans l'Hadès, geste qui la condamne à rester parmi les ombres :

καταμαρτυρήσαντος δὲ αὐτῆς Ἀσκαλάφου τοῦ Ἀχέροντος καὶ Γοργύρας, τούτῳ μὲν Δημήτηρ ἐν Ἄιδου βαρεῖαν ἐπέθηκε πέτραν [...] (« Ascalaphos, fils

<sup>486</sup> C'est aussi l'avis de Scarpi 1997, p. 443.

<sup>487</sup> I, 5, 1, 2 (p. 13 Wagner).

<sup>488</sup> *Hymne à Déméter* 99.

<sup>489</sup> *Hymne à Déméter* 272.

<sup>490</sup> *Hymne* VI, 15.

<sup>491</sup> Richardson 1974, p. 326.

<sup>492</sup> Diogénien, *Proverbes*, s. v. Ἀγέλαστος πέτρα ; Zénobe, *Centuries* I, 7 ; Phrynico, *Préparation sophistique* fr. 60 de Borries ; Hézychius, *Lexique*, s. v. Ἀγέλαστος πέτρα ; Photius, *Lexique*, s. v. Ἀγέλαστος ; *Souda* s. v. Σαλαμῖνος ; etc. On retrouve cette pierre chez Proclus au témoignage de Photios, *Bibliothèque*, codex 239, 319b.

d'Achéron et de Gorgyra, en ayant porté témoignage contre elle, Déméter le recouvrit dans l'Hadès d'un lourd rocher [...] »<sup>493</sup>.

Le personnage d'Ascalaphos fait pour nous son apparition à une époque relativement tardive, puisque nous le trouvons pour la première fois dans les *Métamorphoses* d'Ovide<sup>494</sup>. C'est un personnage qui se trouve déjà aux Enfers quand Perséphone y est maintenue captive. Le nom Ἀσκάλαφος signifie « hibou, duc », et le poète latin propose un récit étiologique dans lequel le châtement de ce personnage était, justement, sa métamorphose en hibou, motif que l'on retrouve d'ailleurs plus loin dans la *Bibliothèque* : il est possible qu'Apollodore connaisse le poème d'Ovide, ou que les deux auteurs aient une même source<sup>495</sup>. La *Bibliothèque* s'appuie en tout cas sur une autre source que le seul Ovide, puisque ce dernier ne connaît pas le châtement du rocher – uniquement attesté chez Apollodore – et donne au personnage une autre ascendance qu'Apollodore. Chez Ovide en effet, il est fils d'Achéron et d'Orphnè (« Obscurité »), une nymphe de l'Averne ; dans la *Bibliothèque*, il est fils d'Achéron et de Γόργυρα, mot qui, quand il est nom commun, désigne une prison souterraine, un cachot ; dans des commentaires plus tardifs, il est fils du Styx<sup>496</sup>. Le personnage de Gorgyra est rarissime : on ne le retrouve hors de la *Bibliothèque* que dans un long fragment du livre XX du *Sur les Dieux* d'Apollodore d'Athènes, livre consacré à l'Hadès où Gorgyra est bien l'épouse de l'Achéron ; Ascalaphos n'est pas mentionné dans ce fragment<sup>497</sup>. Peut-être la source de la *Bibliothèque* sur ce point précis est-elle Apollodore d'Athènes, dont d'autres indices montrent par ailleurs qu'il a été consulté par notre auteur : nous reviendrons sur ce point<sup>498</sup>.

Plus loin dans la *Bibliothèque*, on retrouve la métamorphose en hibou, dans la partie consacrée à Héraclès. Ce dernier, descendu aux Enfers, parvient à en ramener Thésée ; il y rencontre Ascalaphos, qu'il délivre de son rocher. Déméter le punit alors une seconde fois en le métamorphosant en hibou :

ἀπεκύλισε δὲ καὶ τὸν Ἀσκαλάφου πέτρον. βουλόμενος δὲ αἶμα ταῖς ψυχαῖς  
παρασχέσθαι, μίαν τῶν Ἄιδου βοῶν ἀπέσφαξεν. ὁ δὲ νέμων αὐτὰς Μειοίτης ὁ

---

<sup>493</sup> *Bibliothèque* I, 5, 3 (p. 14 Wagner).

<sup>494</sup> *Métamorphoses* V, 532 sqq.

<sup>495</sup> Chez Apollodore II, 5, 12, 6-9 (p. 89 Wagner), il est dit qu'Ascalaphos a déjà subi le châtement du rocher avant d'être métamorphosé en hibou. On retrouve cette métamorphose chez des commentateurs comme Lactance Placide, *Commentaire de la Thésaïde de Stace* III, 511 ; Servius, *Commentaire de l'Énéide* IV, 462 ; Second Mythographe du Vatican 122. On trouve chez Antoninus Libéralis XXIV un récit concernant un certain Ascalabos fils de Mismé, qui semble être une variante de l'histoire d'Ascalaphos (voir Gantz 2004, p. 124) ; le ps.-Lactance Placide raconte une histoire très proche, où le châtement est une métamorphose en lézard (*Narrationes Fabularum Ovidianarum* V, 5).

<sup>496</sup> Servius, *Commentaire de l'Énéide* IV, 462 (Servius donne les deux versions, fils de l'Achéron et fils du Styx, en privilégiant la première) et *Commentaire des Géorgiques* I, 39 (fils du Styx) ; Premier Mythographe du Vatican 7 et Second Mythographe du Vatican 122.

<sup>497</sup> Apollodore d'Athènes FGrH 244 F 102a (Stobée, *Anthologie* I, 49).

<sup>498</sup> Voir *infra* p. 146 sqq., 207 sqq. et 235 sqq.

Κευθονύμου προκαλεσάμενος εἰς πάλιν Ἡρακλέα, ληφθεὶς μέσος καὶ τὰς πλευρὰς κατεαγείς ὑπὸ Περσεφόνης παρητήθη. αἰτοῦντος δὲ αὐτοῦ Πλούτωνα τὸν Κέρβερον, ἐπέταξεν ὁ Πλούτων ἄγειν χωρὶς ὧν εἶχεν ὄπλων κρατοῦντα. ὁ δὲ εὐρὼν αὐτὸν ἐπὶ ταῖς πύλαις τοῦ Ἀχέροντος, τῷ τε θώρακι συμπεφραγμένος καὶ τῇ λεοντῇ συσκευασθεὶς, περιβαλὼν τῇ κεφαλῇ τὰς χεῖρας οὐκ ἀνῆκε κρατῶν καὶ ἄγχων τὸ θηρίον, ἕως ἔπεισε, καίπερ δακνόμενος ὑπὸ τοῦ κατὰ τὴν οὐρὰν δράκοντος. συλλαβὼν οὖν αὐτὸν ἦκε διὰ Τροιζῆνος ποιησάμενος τὴν ἀνάβασιν. Ἀσκάλαφον μὲν οὖν Δημήτηρ ἐποίησεν ὄτον, Ἡρακλῆς δὲ Εὐρυσθεὶ δείξας τὸν Κέρβερον πάλιν ἐκόμισεν εἰς Ἄιδου (« il fit aussi rouler le rocher d'Ascalaphos. Voulant procurer du sang aux âmes, il égorgea l'une des vaches d'Hadès. Mais Ménoitès fils de Ceuthonymos, qui veillait sur elles, défia Héraclès à la lutte ; saisi par la taille, les côtes brisées, il fut gracié par Perséphone. Comme il demandait Cerbère à Pluton, Pluton lui ordonna de l'amener s'il le maîtrisait sans ses armes. Il le trouva aux portes de l'Achéron ; serré dans sa cuirasse et recouvert de sa peau de lion, il fit le tour de sa tête avec ses bras et ne relâcha pas son étreinte ni sa prise sur le monstre, et ce jusqu'à ce qu'il tombe, malgré les morsures du dragon de la queue. S'étant donc emparé de lui, il remonta par Trézène. Déméter changea finalement Ascalaphos en hibou, et Héraclès, après avoir montré Cerbère à Eurysthée, le ramena dans l'Hadès »)<sup>499</sup>.

Ce récit pourrait être le résultat d'une synthèse des deux châtiments : celui du rocher, qui ne peut qu'évoquer Sisyphé et l'univers des Enfers auquel est rattaché notre personnage, a en effet pour inconvénient de laisser de côté l'homonymie entre Ascalaphos et le hibou, à côté de laquelle un mythographe peut difficilement passer. Quoi qu'il en soit, si la source de la *Bibliothèque* est peut-être Apollodore d'Athènes, il ne nous est pas possible en l'état actuel de nos connaissances d'établir pour ce passage un lien quelconque avec Phérécyde.

La divergence suivante concerne le personnage de Triptolème, qui dans la *Bibliothèque* est fils de Céléos et de Métaneira, tandis que dans le poème son ascendance n'est pas précisée, mais ne le lie en tout cas pas au couple puisqu'il est présenté comme l'un des rois d'Eleusis, sur le même plan que Céléos lui-même<sup>500</sup>. Le don de l'agriculture à Triptolème est un autre aspect du récit que l'on ne trouve pas dans l'*Hymne* : nous l'avons dit, cette version apparaît au VI<sup>e</sup> s. et est alors adoptée et largement diffusée par Athènes.

N. J. Richardson souligne un autre aspect du mythe qui peut nous intéresser : au fil du temps, le personnage de Triptolème, qui était au départ représenté comme un roi barbu, devient de plus en plus jeune, et « as he becomes younger and emerges as the special favourite of Demeter, he comes to supplant Demophon as her nursling » : il est représenté en

<sup>499</sup> *Bibliothèque* II, 5, 12, 7-9 (p. 89 Wagner).

<sup>500</sup> *Hymne à Déméter* 470-479.



jeune garçon dès le Grand Relief d'Eleusis, entre 450 et 430 av. J.-C.<sup>501</sup>. Or chez Apollodore ce n'est pas le cas, puisque Démophon et Triptolème ont chacun un rôle bien distinct dans le récit : Démophon est le nourrisson chéri de Déméter, comme dans la version d'époque archaïque donnée par l'*Hymne* – nous allons revenir sur ce point –, tandis que Triptolème, s'il n'est plus présenté comme un roi barbu, n'est cependant pas encore un très jeune enfant. On peut donc penser que la *Bibliothèque* présente sur ce point une version athénienne relativement ancienne, postérieure à celle de l'*Hymne* et peut-être antérieure au Grand Relief. Il pourrait s'agir de celle de Phérécyde, mais aussi de celle du *Triptolème* de Sophocle – qui d'ailleurs pouvaient fort bien dépendre l'une de l'autre – : en effet, comme l'écrit A. C. Pearson, « it is obvious that, if Triptolemus was to be made the hero of a play, and the events which led to his mission were to be included in the scope of the action, the version preserved in Apollodorus was alone suitable for the purpose. It is therefore suggested that the identification of Triptolemus with the elder son of Metanira may have been taken from Sophocles, and that the earlier part of his play included the coming of Demeter to Eleusis, and the failure of her first attempt to reward the hospitality of Celeus<sup>502</sup> ».

Dans la *Bibliothèque*, il est aussi question de Démophon, le frère cadet de Triptolème, que ses parents ont confié à la garde de Déméter :

ὄντος δὲ τῆ τοῦ Κελεοῦ γυναικὶ Μετανείρα παιδίου, τοῦτο ἔτρεφεν ἡ Δημήτηρ παραλαβοῦσα · βουλομένη δὲ αὐτὸ ἀθάνατον ποιῆσαι, τὰς νύκτας εἰς πῦρ κατετίθει τὸ βρέφος καὶ περιήρει τὰς θνητὰς σάρκας αὐτοῦ. καθ' ἡμέραν δὲ παραδόξως αὐξανόμενου τοῦ Δημοφῶντος (τοῦτο γὰρ ἦν ὄνομα τῷ παιδί) ἐπετήρησεν ἡ <Μετάνειρα>, καὶ καταλαβοῦσα εἰς πῦρ ἐγκεκρυμμένον ἀνεβόησε · διόπερ τὸ μὲν βρέφος ὑπὸ τοῦ πυρὸς ἀνηλώθη, ἡ θεὰ δὲ αὐτὴν ἐξέφηνε (« la femme de Céleus, Métaneira, avait un petit enfant, dont l'éducation fut confiée à Déméter ; voulant le rendre immortel, elle mettait la nuit le nourrisson dans le feu et retirait ses chairs mortelles. Mais Démophon (c'était le nom de l'enfant) grandissant de jour en jour étonnamment vite, <Μετάνειρα> se mit à épier, découvrit qu'on le plongeait dans le feu et se mit à hurler ; le nourrisson fut donc entièrement consumé, et la déesse se dévoila »).

Pour N. J. Richardson, cette version de la mort de Démophon, qui ne figure pas dans l'*Hymne*<sup>503</sup>, où il survit à cet épisode, « was quite possibly the original story<sup>504</sup> » ; ce même savant suppose qu'elle aurait été rejetée par l'auteur de l'hymne homérique car il l'aurait

<sup>501</sup> Richardson 1974, p. 195 ; voir *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Triptolemos 12-13.

<sup>502</sup> Pearson 1963, p. 242.

<sup>503</sup> On la retrouve chez Orphée fr. 49 Kern, v. 100 sqq.

<sup>504</sup> Richardson 1974, p. 81.

jugée ἀπρεπές<sup>505</sup>. Si l'ancienneté de cette version est avérée, peut-être est-ce celle que l'on trouvait chez Phérécyde ; rien cependant ne permet de prouver cette hypothèse.

Dernière divergence, qui nous semble capitale, entre les récits de l'*Hymne* et de la *Bibliothèque* : l'une des visées du poème est d'expliquer, par le mythe de Déméter et de Coré, la fondation des Mystères d'Eleusis, don de la déesse, qui en enseigne les rites aux chefs des familles locales<sup>506</sup>. Or, Apollodore ne mentionne absolument pas les rites éleusiniens dans son récit des aventures de Déméter, éléments qui ne pouvaient manquer de figurer dans la version phérécydienne du récit étant donnée leur importance à Athènes et dans le monde grec. La seule allusion à une pratique culturelle dans ce passage de la *Bibliothèque* est celle qui explique l'origine des plaisanteries échangées lors des Thesmophories, fêtes en l'honneur de Déméter et de Coré que l'on retrouve dans tout le monde grec : on peut sans doute voir là à nouveau l'aspect panhellénique du travail d'Apollodore<sup>507</sup>.

Faisons le bilan de ces quelques considérations. Apollodore donne pour l'essentiel le même récit que l'*Hymne homérique*, mais en diffère sur des points non négligeables, parfois pour privilégier une version athénienne du récit, dont nous pensons qu'elle était courante à Athènes dans la première moitié du V<sup>e</sup> s., soit à l'époque où Phérécyde, mais aussi Sophocle traitent le sujet. Il est donc possible que la *Bibliothèque* suive ici en partie le mythographe athénien, mais rien ne permet de prouver cette idée.

### 3. *Héraclès et les Argonautes*

La référence suivante à Phérécyde se trouve au début du récit des aventures des Argonautes. Héraclès fait partie de l'expédition, qui vient d'aborder en Mysie. Son amant Hylas se fait enlever par des nymphes ; Polyphème et Héraclès, partis à sa recherche, sont laissés sur place par les Argonautes. Apollodore dit alors qu'Héraclès rentra à Argos et poursuit :

Ἡρόδοτος δὲ αὐτὸν οὐδὲ τὴν ἀρχὴν φησι πλεῦσαι τότε, ἀλλὰ παρ' Ὀμφάλῃ δουλεύειν. Φερεκύδης δὲ αὐτὸν ἐν Ἀφεταιῖς τῆς Θεσσαλίας ἀπολειφθῆναι λέγει, τῆς Ἀργοῦς φθεγξαμένης μὴ δύνασθαι φέρειν τὸ τούτου βάρος. Δημαρέτης δὲ αὐτὸν εἰς Κόλχους πεπλευκότα παρέδωκε · Διονύσιος μὲν γὰρ αὐτὸν καὶ ἡγεμόνα φησὶ τῶν Ἀργοναυτῶν γενέσθαι (« Hérodote, lui, dit qu'il n'a pas du tout navigué à cette époque, mais qu'il était esclave chez Omphale. Phérécyde dit pour sa part qu'il fut

---

<sup>505</sup> Richardson 1974, p. 242.

<sup>506</sup> *Hymne à Déméter* 470-489.

<sup>507</sup> I, 5, 1, 3 7 (p. 13 Wagner). Dans le même ordre d'idées, on peut constater qu'Apollodore ne mentionne pas le lieu de l'enlèvement de Proserpine : c'était un élément de débats parmi les Grecs (voir Richardson 1974, p. 148-149).

laissé à Aphètes<sup>508</sup>, en Thessalie, l'Argo ayant déclaré, d'une voix humaine, qu'elle ne pouvait porter son poids. Quant à Démarètès<sup>509</sup>, il rapportait qu'il avait fait route vers la Colchide ; Denys<sup>510</sup> dit même en effet qu'il était devenu le chef des Argonautes »)<sup>511</sup>.

Ce passage nomme quatre auteurs, invoqués pour des compléments d'information au récit principal. Démarètès et Denys Scytobrachion, les deux derniers nommés, ne le sont que pour des variantes qu'Apollodore ne suit pas : dans la *Bibliothèque* en effet, l'expédition s'arrête là pour Héraclès. Le premier nommé, Hérodore, n'est pas suivi non plus, puisqu'il nie toute participation du fils d'Alcmène au voyage des Argonautes ; or, il fait bien partie de l'équipage chez Apollodore. Reste Phérécyde, qui fournit deux informations : Héraclès a été laissé à Aphètes, en Thessalie ; la raison en était son poids, déclaré trop élevé pour elle par la nef Argo. Ces deux détails ne sont là qu'en tant que variantes : dans le récit principal, c'est en Mysie qu'Héraclès met pied à terre, et cela n'a rien à voir avec sa corpulence, mais bien plutôt avec sa passion pour Hylas. L'ordre de présentation des quatre auteurs nommés répond à une logique : il y a en effet une sorte de gradation dans la présentation de ces quatre variantes, de celle qui accorde le moins de place à Héraclès au sein de l'expédition à celle qui lui en donne le plus.

Il semble assez aisé de comprendre pourquoi Phérécyde n'a pas été suivi par Apollodore : ce dernier fonde en effet tout son récit de la geste des Argonautes sur les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, la référence par excellence à son époque pour ce cycle mythique, qu'il suit de très près, comme c'est encore le cas dans ce passage<sup>512</sup>. Le schéma du récit est en effet strictement le même chez les deux auteurs<sup>513</sup> : on aborde en Mysie, Hylas descend pour aller chercher de l'eau, une nymphe – Apollonios emploie le singulier, Apollodore le pluriel<sup>514</sup> – est frappée par sa beauté et l'enlève ; Polyphème l'entend crier, il tire son épée et court à sa recherche : il craint un enlèvement par des brigands. Il rencontre Héraclès et l'avertit ; pendant que les deux héros cherchent Hylas, la nef Argo appareille. Bien évidemment, le poème épique recèle de nombreux détails que ne donne pas Apollodore, mais cela n'a rien de surprenant étant donné la nature des deux textes ; ce qui est important, c'est que tout ce que dit Apollodore, détails compris, se trouve chez Apollonios,

---

<sup>508</sup> L'origine du nom propre Ἀφῆται est expliquée par sa proximité avec le mot ἄφεςις, « abandon » : voir plus bas le fr. 111b.

<sup>509</sup> Démarètès FGrH 42A F 2a.

<sup>510</sup> Denys Scytobrachion FGrH 32 F 6a.

<sup>511</sup> *Bibliothèque* I, 9, 19, 3 (p. 39 Wagner ; Phérécyde fr. 111a).

<sup>512</sup> Voir Van der Valk 1958, p. 114-117.

<sup>513</sup> Apollonios de Rhodes I, 1207-1283.

<sup>514</sup> Théocrite, *Idylles* XIII, 43-45 nomme trois nymphes, Eunica, Malis et Nychéia. Sur cette légende, voir la thèse de Fuchs Hermann, 1969, *Die Hylasgeschichte bei Apollonios Rhodios und Theokrit*, thèse de doctorat, Würzburg.

qui n'est jamais contredit dans ce passage de la *Bibliothèque*. Tout cela ne laissait de place à Phérécyde que dans les variantes. Le peu d'importance qu'Apollodore accorde ici à Phérécyde est révélé par un détail : la *Bibliothèque* précise qu'Héraclès aurait été laissé dans une localité appelée Ἀφεται, sans pour autant expliquer ce nom, comme le faisaient très probablement Phérécyde et toute la tradition depuis Hésiode, par sa proximité avec le mot ἄφρασις, « abandon<sup>515</sup> ».

Pourquoi donner des informations venues de Phérécyde ? Sans doute parce que ces deux détails inconnus d'Apollonios sont des variantes très rares – outre une probable allusion chez Aristote, nous ne les avons retrouvées que chez Antimaque de Colophon et Posidippe de Pella<sup>516</sup> –, originales, voire pittoresques : on y voit la nef Argo parler, ce qui est le seul passage de la *Bibliothèque* où elle le fait<sup>517</sup>, qui plus est pour des motifs plutôt inhabituels et inattendus<sup>518</sup>. Ce type de détails devait sembler amusant et très datés au lecteur antique d'Apollodore, et peut-être est-ce la raison pour laquelle il a jugé bon de les inclure dans son texte. On peut aussi penser qu'Apollodore et son lecteur y trouveront le plaisir de l'érudition, à une époque où la geste des Argonautes est surtout connue dans la version qu'en donne Apollonios et également, en ce qui concerne plus particulièrement la disparition d'Hylas, dans celle de Théocrite.

Remarquons que le fr. 111b de Phérécyde (schol. (L+) Ap. Rh. I, 1289-1291a) confirme les informations données par la *Bibliothèque* sur la version de Phérécyde, mais aussi sur celles de Démarète, d'Hérodote et de Denys :

[...] Ἀπολλώνιος μὲν οὖν ἀπολελειφθαί φησι τὸν Ἡρακλέα περὶ Κίον ἐκβάντα ἐπὶ τὴν Ὑλα ζήτησιν · Διονύσιος δὲ ὁ Μιτυληναῖος συμπεπλευκέναι φησὶ τὸν ἥρωα τοῖς ἀριστεύσιν ἕως Κόλχων καὶ τὰ περὶ Μήδειαν συμπεπραχέναι τῷ Ἰάσονι. ὁμοίως καὶ Δημαρέτης. Ἡρόδωρος δὲ φησι μὴ συμπεπλευκέναι αὐτὸν τε καὶ τινὰς ἄλλους. Ἡσίοδος ἐν τῷ Κήρκος γάμῳ ἐκβάντα φησὶν αὐτὸν ἐφ' ὕδατος ζήτησιν τῆς Μαγνησίας περὶ τὰς ἀπὸ τῆς ἀφέσεως αὐτοῦ Ἀφετὰς καλουμένας ἀπολειφθῆναι. Ἀντίμαχος δὲ ἐν τῇ Λύδη φησὶν ἐκβιβασθέντα τὸν Ἡρακλέα διὰ τὸ καταβαρεῖσθαι τὴν Ἀργὴν ὑπὸ τοῦ ἥρωος <...> καὶ Ποσειδίππος ὁ ἐπιγραμματογράφος ἠκολούθησε καὶ Φερεκύδης. Ἐφορος δὲ ἐν τῇ ε' φησὶν αὐτὸν ἐκουσίως ἀπολελειφθαι πρὸς Ὀμφάλην

<sup>515</sup> Hésiode fr. 263 M.-W. (schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1289-1291a, reproduite quelques lignes plus bas) ; voir aussi Hérodote VII, 193.

<sup>516</sup> Aristote, *Politiques* 1284a ; Antimaque de Colophon fr. 69 Matthews et Posidippe, Lloyd-Jones Hugh et Parsons Peter éd., 1983, *Supplementum Hellenisticum*, vol. 703 (première moitié du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; ces deux textes se trouvent en schol. Apollonios de Rhodes (L+) I, 1289-1291a).

<sup>517</sup> Apollodore avait pourtant précisé que la nef était dotée de la parole en I, 9, 16, 6 (p. 37 Wagner), détail qui vient lui aussi d'Apollonios I, 527.

<sup>518</sup> Sur l'idée que les dieux et les héros pèsent davantage que les simples humains, voir Matthews 1996, p. 212-214. Le poids d'Héraclès est en réalité un symbole de sa valeur : il indique la supériorité du héros par rapport à ses compagnons, comme on le comprend en lisant Aristote, *Politiques* 1284a, qui cite ce mythe dans sa section consacrée à l'ostracisme. Voir aussi les références homériques données par Pàmias 2008, n. 205 p. 50.

τὴν Λυδῶν βασιλεύουσαν. ἰδίως δὲ Ἀντικλειίδης ἐν τῇ β΄ τῶν Δηλιακῶν Ὑλλων φησὶ τὸν Ἡρακλέους υἱὸν ἀποβάντα ἐφ' ὕδωρ μὴ ὑποστρέψαι (« [...] Apollonios dit qu'Héraclès a été laissé aux environs de Chios, alors qu'il était descendu à la recherche d'Hylas ; Denys de Mitylène dit que le héros a navigué avec les autres braves jusque chez les Colchidiens et qu'il a aidé Jason en ce qui concerne Médée. Pareillement chez Démarètès. Hérodore dit que lui et quelques autres n'ont pas navigué avec les Argonautes. Hésiode, dans le *Mariage de Célyx*, dit qu'alors qu'il était descendu chercher de l'eau, il fut abandonné en Magnésie, aux environs de l'endroit appelé Aphètes à cause de son abandon (ἄφεις). Antimaque, dans sa *Lydé*, dit qu'Héraclès fut débarqué par ce que l'Argo était trop chargée à cause du héros <...>. C'est cette version qu'ont suivie Posidippe, l'auteur d'épigrammes, et Phérécyde. Ephore, au livre V, dit qu'il a été laissé volontairement chez Omphale, qui régnait sur les Lydiens. Anticléidès, dans le livre II des *Déliennes*, affirme, ce qui lui est propre, que le fils d'Héraclès, qui était descendu chercher de l'eau, n'était pas revenu »)<sup>519</sup>.

Cette scholie est issue du manuscrit L+, dont nous nous savons, par la souscription qu'il porte, que son texte dérive des travaux de Théon d'Alexandrie (seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), Lucilius de Tarrha (seconde moitié du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.) et Sophocléos (fin du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)<sup>520</sup> : on peut donc penser que la scholie est fiable<sup>521</sup>. On ne peut qu'être frappé des points communs entre ce commentaire et notre passage de la *Bibliothèque* : même si la scholie est plus complète, les deux textes mentionnent Hérodore, Phérécyde, Démarètès et Denys Scytobrachion. Ces deux derniers auteurs ne sont nommés qu'une seule fois par Apollodore, et Hérodore ne l'est qu'à deux reprises<sup>522</sup> : la concordance entre la scholie et la *Bibliothèque* n'est sans doute pas une coïncidence. Apollodore donne cependant certains détails qu'ignore la scholie : Hérodore parlait de l'esclavage chez Omphale et Denys faisait d'Héraclès le chef de l'expédition. On ne peut en revanche pas relever de parallélismes littéraux entre les deux textes, qui mentionnent par ailleurs ces quatre auteurs dans un ordre différent. Que peut-on penser de tout cela ? On pourrait envisager la possibilité qu'Apollodore et le scholiaste aient en réalité une même source ; il s'agirait d'un commentaire des *Argonautiques* qui, à propos de cet épisode, aurait donné les références à Démarètès, Denys,

<sup>519</sup> Denys Scytobrachion FGrH 32 F 6b ; Démarètès FGrH 42A F 2b ; Hérodore fr. 41b Fowler ; Hésiode fr. 263 M.-W. ; Antimaque de Colophon fr. 69 Matthews ; Posidippe SH 703 ; Ephore FGrH 70 F 14b ; Anticléidès d'Athènes FGrH 140 F 2.

<sup>520</sup> Sur les scholies à Apollonios de Rhodes, voir Gourmelen 2007, p. 116, Dickey 2007, p. 62 et Lachenaud 2010, p. XVI.

<sup>521</sup> Comme le remarque Matthews 1996, p. 214, il faut évidemment comprendre, pour des raisons de chronologie, que c'est Antimaque qui a suivi Phérécyde, puis qu'il a été suivi à son tour par Posidippe.

<sup>522</sup> L'autre occurrence de son nom se trouve en III, 5, 6, 2 (p. 120 Wagner).

Hérodote et Phérécyde. Cette hypothèse permettrait d'expliquer les points communs frappants entre la scholie et la *Bibliothèque*. Apollodore ne consulterait donc pas Phérécyde de façon directe ici, mais seulement à travers un commentaire des *Argonautiques*, qui pourrait être l'œuvre de Théon d'Alexandrie, de Lucilius de Tarrha, voire, la chronologie ne l'interdit pas, de Sophocléios<sup>523</sup>.

#### 4. *Argos πανόπτης*

La référence suivante concerne l'ascendance d'Argos πανόπτης<sup>524</sup>. Nous l'avons déjà commentée car Acousilaos y est aussi mentionné ; pour Fowler, ce texte ne constitue d'ailleurs pas un fragment à part entière de Phérécyde, mais « nil nisi testimonium de fr. 66 est » ; c'est pourquoi le savant britannique ne le donne que dans sa section consacrée à Acousilaos, sous le n° 27. Nous reproduisons à nouveau ce texte :

Ἥρα δὲ αἰτησαμένη παρὰ Διὸς τὴν βοῦν φύλακα αὐτῆς κατέστησεν Ἄργον τὸν πανόπτην, ὃν Φερεκύδης μὲν Ἀρέστορος λέγει, Ἀσκληπιάδης δὲ Ἰνάχου, Κέρκωψ δὲ Ἄργου καὶ Ἰσμήνης τῆς Ἀσωποῦ θυγατρὸς · Ἀκουσίλαος δὲ γηγενῆ αὐτὸν λέγει (« Héra réclama la génisse à Zeus et lui assigna pour gardien Argos qui voit tout, dont Phérécyde dit qu'il est né d'Arestor, Asclépiade d'Inachos, Cercops d'Argos et d'Ismènè, la fille d'Asopos ; Acousilaos, lui, dit qu'il était né de la terre »).

Voici à présent le fr. 66<sup>525</sup> :

ὁ μὲν γὰρ Φερεκύδης φησὶν αὐτὸν ἐπὶ τοῦ ἰνίου ἔχειν ὀφθαλμὸν ἅμα δηλῶν ὅτι δύο ἐγένοντο Ἄργοι. γράφει δὲ οὕτως · « Ἄργος ὁ Διὸς γαμεῖ Πειθῶ τὴν Ὠκεανοῦ. τοῦ δὲ γίνεται Κρίασος, τοῦ δ' Ἐρευθαλίων, ἀφ' οὗ Ἐρευθαλίη πόλις καλεῖται ἐν Ἄργει, καὶ Φόρβας. τοῦ δὲ γίνεται Ἀρέστωρ, τοῦ δὲ Ἄργος, ᾧ Ἥρη ὀφθαλμὸν τίθησιν ἐν τῷ ἰνίῳ καὶ τὸν ὕπνον ἐξαιρεῖται καὶ ἐφιστᾷ φύλακα αὐτὸν τῇ Ἰοί. ἔπειθ' Ἐρμῆς αὐτὸν κτείνει » (« Phérécyde dit en effet qu'il avait un œil derrière la tête, montrant en même temps qu'il y avait deux Argos. Il écrit : "Argos fils de Zeus épouse Peithô fille d'Océan. De lui naît Criastos, de qui Ereuthalion, d'où la ville d'Ereuthaliè, en Argolide, tire son nom, et Phorbas. De lui naît Arestor, de lui Argos, à qui Héra pose un œil derrière la tête et enlève le besoin de dormir, et elle le fait gardien auprès d'Io. Ensuite Hermès le tue" »).

Nous verrons que cette scholie contient une citation probable de Phérécyde, d'ailleurs très représentative de l'écriture mythographique<sup>526</sup>. On sait aussi que dans cette section de la

<sup>523</sup> La *Bibliothèque* est souvent datée du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. : voir Carrière et Massonnie 1991, p. 9-12, suivis par Scarpì 1996, p. XII-XIII. Schwartz 1960, p. 157-158 affirme que notre scholie vient de Théon, sans toutefois justifier cette affirmation.

<sup>524</sup> II 1, 3, 3 (p. 52 Wagner).

<sup>525</sup> Il s'agit de schol. (MTAB) Euripide *Phéniciennes* 1116.

*Bibliothèque* consacrée aux premiers temps d'Argos, Apollodore semble suivre Acousilaos d'assez près ; il ne suit en tout cas pas Phérécyde au sujet du πανόπτης, comme nous l'a montré la comparaison du portrait physique d'Argos chez Apollodore et chez le mythographe athénien, ni en ce qui concerne la généalogie donnée dans ce fragment<sup>527</sup>. Phérécyde est mentionné en tête d'un groupe de trois auteurs : outre lui-même sont en effet nommés Asclépiade et Cercops. La syntaxe de la phrase attribue un statut particulier à Acousilaos, comme nous l'avons déjà vu<sup>528</sup>. Les versions de Phérécyde, Asclépiade et Cercops ne sont ni assumées, ni suivies par le narrateur ; ces trois auteurs ne sont là que pour apporter des variantes érudites au récit. La façon dont ces trois auteurs sont mentionnés en groupe par Apollodore, sur le même point précis et sans incidence sur la suite de la narration, rappelle le passage de la *Bibliothèque* dans lequel il est question de l'abandon d'Héraclès, et dont nous avons dit qu'il pourrait trouver son origine dans un commentaire antique ; peut-être est-ce aussi le cas ici.

### 5. *La naissance d'Héraclès*

La référence suivante s'insère dans la *Bibliothèque* alors qu'Apollodore vient de raconter la naissance d'Héraclès ; le nourrisson, nous dit Apollodore, a étranglé deux serpents envoyés par Héra pour le tuer, alors qu'il était âgé de huit mois :

Φερεκύδης δέ φησιν Ἀμφιτρύωνα, βουλόμενον μαθεῖν ὁπότερος ἦν τῶν παίδων ἐκείνου, τοὺς δράκοντας εἰς τὴν εὐνὴν ἐμβαλεῖν, καὶ τοῦ μὲν Ἴφικλέους φυγόντος τοῦ δὲ Ἡρακλέους ὑποστάντος μαθεῖν ὡς Ἴφικλῆς ἐξ αὐτοῦ γεγέννηται (« Mais Phérécyde dit que c'est Amphitryon qui, voulant savoir lequel des enfants était de lui, avait mis les serpents dans le berceau, et que, Iphiclès ayant fuit et Héraclès ayant lutté, il avait compris que c'était Iphiclès qui était de lui »)<sup>529</sup>.

Cette référence à Phérécyde se présente en fin de récit, pour apporter une fin alternative au récit assumé par le narrateur : Apollodore ne suit donc pas Phérécyde, mais préfère donner la version la plus commune : celle de Phérécyde est en effet unique en l'état actuel de nos connaissances, tandis que celle de la *Bibliothèque* est donnée par Pindare, Théocrite, Pausanias et de nombreux autres auteurs<sup>530</sup>.

<sup>526</sup> Voir *infra* p. 406.

<sup>527</sup> Voir *supra* p. 90 sqq.

<sup>528</sup> Voir *supra* p. 89.

<sup>529</sup> II 4, 8, 4 (p. 69 Wagner ; Phérécyde fr. 69a).

<sup>530</sup> On la retrouve chez Pindare, *Ném.* I, 33 (50) sqq. ; Théocrite, *Idylles* 24 ; Diodore de Sicile IV, 10, 1 ; Virgile, *Énéide* VIII, 288-289 ; Hygin, *Fables* 30 ; Libanios, *Progymnasma* II, 23-24. Chez Plaute, *Amphitryon* v. 1107 sqq., les serpents viennent du ciel, puis Jupiter annonce que l'enfant qui les a vaincus est son fils. Pausanias I, 24, 2 évoque une oeuvre sur l'acropole d'Athènes qui représente la scène, mais ne dit pas qui a envoyé les serpents.

Une scholie à Pindare attribue la même version à Phérécyde<sup>531</sup> :

εἰσὶ δὲ οἱ ὑπὸ Ἀμφιτρυῶνος ἐπιπεμφθῆναι τοὺς ὄφεις λέγουσιν ἐπὶ διαπεῖρα τοῦ γνῶναι, πότερος εἶη τοῦ Διός, ὡς Φερεκύδης, ἐνιαυσίοις οὖσιν ἤδη · καὶ ὁ μὲν Ἴφικλῆς, ὡς φασι, φεύγει, ὁ δὲ ἐπὶ τῆς εὐνῆς μείνας ἀμφοτέρους ἀπέπνιξεν (« certains disent que c'est par Amphitryon que les serpents avaient été envoyés, en guise d'épreuve pour savoir lequel était l'enfant de Zeus, comme le dit Phérécyde, alors qu'ils avaient un an ; Iphiclès, disent-ils, s'enfuit, mais lui [Héraclès], restant dans son lit, les étouffa tous les deux »).

Le scholiaste et Apollodore divergent cependant sur l'âge de l'enfant au moment de l'événement, puisque dans la *Bibliothèque*, il est âgé de huit mois, tandis que le scholiaste affirme qu'il avait un an. Théocrite, lui, affirme qu'il avait dix mois<sup>532</sup>, tandis qu'Hygin précise qu'il était *infans*.

Il semble que ce qui motive la mention de Phérécyde faite par Apollodore soit à nouveau le plaisir de l'érudition : la *Bibliothèque* offre une variante rare et plaisante à son lecteur. C'est d'ailleurs cette rareté qui fait que le narrateur ne la prend pas en charge ; il préfère en outre exposer dès à présent le thème bien connu de la haine d'Héra pour Héraclès, qui reviendra à plusieurs reprises dans la *Bibliothèque*<sup>533</sup>.

## 6. Cadmos et la fondation de Thèbes

Le cas suivant, qui concerne les légendes thébaines, est complexe. Apollodore raconte que Cadmos est parti à la recherche de sa sœur, Europe ; dans sa quête, il va consulter l'oracle de Delphes :

ὁ δὲ θεὸς εἶπε περὶ μὲν Εὐρώπης μὴ πολυπραγμονεῖν, χρῆσθαι δὲ καθοδηγῶ βοῖ, καὶ πόλιν κτίζειν ἔνθα ἂν αὕτη πέση καμοῦσα. τοιοῦτον λαβὼν χρησμὸν διὰ Φωκέων ἐπορεύετο, εἶτα βοῖ συντυχῶν ἐν τοῖς Πελάγοντος βουκολίοις ταύτη κατόπισθεν εἶπετο. ἡ δὲ διεξιούσα Βοιωτίαν ἐκλίθη, † πόλις ἔνθα νῦν εἰσι Θῆβαι. βουλόμενος δὲ Ἀθηνᾶ καταθῦσαι τὴν βοῦν, πέμπει τινὰς τῶν μεθ' ἑαυτοῦ ληψομένους ἀπὸ τῆς Ἀρείας κρήνης ὕδωρ · φρουρῶν δὲ τὴν κρήνην δράκων, ὃν ἐξ Ἄρεος εἶπόν τινες γεγενῆσθαι, τοὺς πλείονας τῶν πεμφθέντων διέφθειρεν. ἀγανακτήσας δὲ Κάδμος κτείνει τὸν δράκοντα, καὶ τῆς Ἀθηνᾶς ὑποθεμένης τοὺς ὀδόντας αὐτοῦ σπεῖρει. τοῦ

<sup>531</sup> Phérécyde fr. 69b = schol. (BDPU+) Pindare *Néméennes* I, 66b. Schol. Pindare *Néméennes* I, 59, qui fait partie du corpus des scholies de Thomas Magister et Triclinios, dérive très probablement de cette scholie.

<sup>532</sup> Théocrite, *Idylles* XXIV, 1.

<sup>533</sup> En II, 5, 9, 7 (p. 81 Wagner), c'est une ruse d'Héra qui provoque la guerre entre Héraclès et les Amazones ; en II, 5, 10, 11 (p.84 Wagner), elle envoie un taon disperser le troupeau de Géryon, qu'Héraclès a pour mission de ramener à Eurysthée ; en II, 7, 1, 1 (p. 92 Wagner), on voit Héra envoyer des tempêtes à Héraclès qui rentre de Troie, ce qui vaudra à la déesse d'être suspendue du haut de l'Olympe (voir aussi I, 3, 5 ; p. 10 Wagner). On voit déjà la déesse jalouse d'Alcmène et retardant son accouchement en II, 4, 5, 5 (p. 66 Wagner). En II, 7, 7, 12 (p. 99 Wagner), le narrateur nous signale la réconciliation d'Héra et d'Héraclès.



των δὲ σπαρέντων ἀνέτειλαν ἐκ γῆς ἄνδρες ἔνοπλοι, οὓς ἐκάλεσαν Σπαρτούς. οὗτοι δὲ ἀπέκτειναν ἀλλήλους, οἱ μὲν εἰς ἔριν ἀκούσιον ἐλθόντες, οἱ δὲ ἀγνοοῦντες (« le dieu lui dit de ne plus se préoccuper d'Europe, mais de faire d'une vache son guide et de fonder une ville là où elle tomberait de fatigue. Ayant reçu un tel oracle, il fit route à travers la Phocide, puis, ayant rencontré une vache dans les troupeaux de Pélagon, il se mit à la suivre. Elle se coucha au cours de la traversée de la Béotie, là où se trouve de nos jours la ville de Thèbes. Voulant sacrifier la vache à Athéna, il envoie quelques-uns de ses compagnons prendre de l'eau à la fontaine d'Arès ; un dragon, que certains disent être né d'Arès, gardait la fontaine ; il massacra la plupart des gens envoyés par Cadmos. Pris de colère, Cadmos tue le dragon et, sur le conseil d'Athéna, sème ses dents. Celles-ci semées, jaillirent de la terre des hommes armés qui s'appelaient Spartes. Ils se tuèrent entre eux, les uns emportés malgré eux par la colère, les autres sans avoir conscience de ce qu'ils faisaient »)<sup>534</sup>.

Apollodore poursuit alors par une référence à Phérécyde<sup>535</sup>, qu'il faut immédiatement mettre en regard avec un texte issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes (manuscrit L+), et dont Fowler fait son fr. 22a<sup>536</sup>. Selon nous, ce fr. 22a est un des fragments qui peuvent être considérés comme une citation probable de Phérécyde<sup>537</sup>. On a donc ici un cas très intéressant : un récit d'Apollodore qui fait mention de Phérécyde, et que l'on peut comparer au texte probable de Phérécyde. Voici les deux textes :

<b><i>Bibliothèque III, 4, 1, 5</i></b>	<b>Schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187b (Phérécyde fr. 22a)</b>
<p>« Φερεκύδης δέ φησιν ὅτι Κάδμος, ἰδὼν ἐκ γῆς ἀναφουμένους ἄνδρας ἐνόπλους, ἐπ' αὐτοὺς ἔβαλε λίθους, οἱ δὲ ὑπ' ἀλλήλων νομίζοντες βάλλεσθαι εἰς μάχην κατέστησαν. περιεσώθησαν δὲ πέντε, Ἐχίων Οὐδαῖος Χθονίος Ὑπερήνωρ Πέλωρος. Κάδμος δὲ ἀνθ' ὧν ἔκτεινεν αἰδίων ἐνιαυτὸν ἐθήτευσεν Ἄρει · ἦν δὲ ὁ ἐνιαυτὸς τότε ὀκτὼ ἔτη » (« Phérécyde dit cependant que Cadmos, voyant des hommes armés pousser hors de</p>	<p>« Φερεκύδης δὲ ἐν τῇ ε' (ς' P) οὕτω φησίν · « ἐπεὶ δὲ Κάδμος κατωικίσθη ἐν Θήβησιν, Ἄρης διδοῖ αὐτῷ καὶ Ἀθηναίη τοῦ ὄφιος τοὺς ἡμίσεις ὀδόντας, τοὺς δὲ ἡμίσεις Αἰήτηι. καὶ ὁ Κάδμος αὐτίκα σπεῖρει αὐτοὺς εἰς τὴν ἄρουραν Ἄρεως κελεύσαντος, καὶ αὐτῷ ἀναφύονται πολλοὶ ἄνδρες ὀπλισμένοι. ὁ δὲ Κάδμος δείσας βάλλει αὐτοὺς λίθοισιν. οἱ δὲ δοκέοντες ὑφ' ἑαυτῶν βάλλεσθαι, κρατέουσιν ἀλλήλους καὶ</p>

<sup>534</sup> *Bibliothèque III, 4, 1, 1-4* (p. 112 Wagner).

<sup>535</sup> *Bibliothèque III 4, 1, 5* (p. 112 Wagner ; cf. Phérécyde fr. 22a et Hellanicos fr. 51b Fowler).

<sup>536</sup> R. L. Fowler subordonne à cette scholie notre passage de la *Bibliothèque*, qui lui paraît dépendre du même passage de Phérécyde ; F. Jacoby, lui, fait de l'extrait d'Apollodore son fr. 22c.

<sup>537</sup> Voir *infra* p. 397 sqq.

<p>terre, leur lança des pierres, et qu'eux, chacun pensant que c'était l'autre qui les envoyait, engagèrent le combat. Cinq survécurent, Echion, Oudaios, Chthonios, Hyperénor, Péloros. Cadmos, en compensation de ceux qu'il avait tués, se mit au service d'Arès pour un an ; la durée de l'année était alors de huit de nos ans »).</p>	<p>θήησκουσιν πλὴν εἴ ἀνδρῶν, Οὐδαίου καὶ Χθονίου καὶ Ἐχίονος καὶ Πέλωρος καὶ Ὑπερήνορος. καὶ αὐτοὺς Κάδμος ποιεῖται πολίτας » (« quand Cadmos se fut installé à Thèbes, Arès et Athéna lui donnent la moitié des dents du dragon, et l'autre moitié à Aïétés. Et Cadmos les sème à son tour dans la terre de labour sur l'ordre d'Arès, et poussent de nombreux hommes armés. Cadmos, pris de peur, leur lance des pierres. Eux, pensant qu'ils se les jettaient les uns sur les autres, luttent entre eux et meurent, à l'exception de cinq hommes, Oudaios, Chthonios, Echion, Pélor et Hyperénor. Cadmos en fait ses citoyens »).</p>
--	---

On peut aisément constater qu'Apollodore réécrit Phérécyde, dont l'emprunt ici est donc une référence. L'auteur de la *Bibliothèque* suit cependant sa source de très près, et L. Gourmelen, étudiant le fr. 22a, relève des points communs qui en sont autant d'indices extrêmement clairs : « l'emploi du même verbe ἀναφύομαι, la présence d'expressions identiques ou fort proches (ἐπ' αὐτοὺς ἔβαλε λίθους = βάλλει αὐτοὺς λίθοισιν, οἱ δὲ ὑπ' ἀλλήλων νομίζοντες βάλλεσθαι = οἱ δὲ δοκέοντες ὑφ' ἑαυτῶν βάλλεσθαι) »<sup>538</sup>.

La seule information que le texte d'Apollodore permet d'attribuer à coup sûr à Phérécyde est celle qui concerne le récit des faits, de Κάδμος à κατέστησαν : « Cadmos, voyant des hommes armés pousser hors de terre, leur lança des pierres, et qu'eux, chacun pensant que c'était l'autre qui les envoyait, engagèrent le combat ». Grammaticalement, rien ne dit que l'emprunt se poursuive après κατέστησαν, ce qui confirme encore que les complétives en ὅτι sont dans notre optique bien moins commodes que les propositions infinitives. L'emprunt à Phérécyde est ici une simple variante de la fin du récit principal, dans lequel le narrateur choisit une autre version que celle qu'il prend à son compte : pour Phérécyde, la mort des Spartes est due à l'intervention de Cadmos.

Que nous dit la confrontation des deux textes quant à l'étendue de l'emprunt d'Apollodore ? Sur le plan des informations données, la liste des cinq Spartes qui survécurent est la même ; la seule différence - le Πέλωρος d'Apollodore s'appelle Πέλωρ dans la scholie –

<sup>538</sup> Gourmelen 2007, p. 120.

s'explique très probablement par un incident dans le processus de transmission de l'un ou l'autre texte. On retrouve cependant les mêmes noms chez Pausanias, chez Hygin et dans de nombreuses scholies anciennes dont le contenu remonte aux savants de l'Antiquité, et qui montrent qu'Eschyle les donnait déjà<sup>539</sup> : la liste des Spartes a donc probablement un caractère canonique, comme le remarque F. Vian<sup>540</sup>, ce qui ne nous permet pas d'affirmer qu'Apollodore l'a trouvée chez Phérécyde. Le narrateur de la *Bibliothèque* prend totalement cette liste à son compte puisqu'on retrouve les Spartes à d'autres endroits de l'ouvrage ; tous, à l'exception de Péloros, auront des descendants à Thèbes.

Que penser de la suite du récit de la *Bibliothèque* ? Cadmos doit se soumettre à la servitude ἀνθ' ὧν ἔκτεινεν, littéralement « en compensation de ceux qu'il a tués », ce qui semble dire que c'est le meurtre des Spartes qu'il doit expier. Or, cette idée semble en contradiction avec le fr. 22a : Vian remarque en effet que c'est Arès qui, en accord avec Athéna, a demandé à Cadmos de semer les dents du dragon, qui sont des objets bénéfiques par essence, puisque Arès en donnera la moitié à son protégé, Aïétés. Par conséquent, Phérécyde ne pouvait connaître le thème de la colère d'Arès et de la servitude de Cadmos<sup>541</sup>. Vian voit ainsi dans le texte du fr. 22a le récit de la fondation d'une ville, puis de la naissance divine de ses premiers habitants grâce au don d'Arès. C'est pourquoi, selon F. Vian, ce qui chez Apollodore doit être attribué à Phérécyde est seulement le thème des semences des dents, de la naissance des Spartes et de leur mort à cause de Cadmos. Une remarque de J.-C. Carrière permet cependant de voir les choses autrement<sup>542</sup> : il montre en effet que chez Apollodore, ἀνθ' ὧν signifie « en échange du fait que », en donnant pour preuve un extrait de *Bibliothèque* I, 2, 5 (p. 8 Wagner) :

τὸ δὲ τῆς Στυγὸς ὕδωρ ἐκ πέτρας ἐν Ἴαίδου ῥέον Ζεὺς ἐποίησεν ὄρκον, ταύτην αὐτῇ τιμὴν διδοὺς ἀνθ' ὧν αὐτῷ κατὰ Τιτάνων μετὰ τῶν τέκνων συνεμάχησε (« de l'eau du Styx, qui coule d'un rocher dans l'Hadès, Zeus fit le témoin des serments ; il

<sup>539</sup> Pausanias IX, 5, 3, qui ne nous renseigne guère plus sur l'origine des Spartes, n'ayant lui-même pas pu découvrir autre chose que ce que dit la tradition ; Hygin, *Fables* 178. Ovide, *Métamorphoses* III, 126 ne nomme qu'Echion. Pour les scholies, voir schol. MTVB Euripide *Phéniciennes* 942 (Eschyle fr. 731a Mette) et schol. MTVB Euripide *Phéniciennes* 670 (Eschyle fr. 731b Mette) ; schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187b (Lysimaque FGrH 382 F 1b et Hellanicos fr. 1 Fowler) ; schol. MTAB Euripide *Ph.* 670 ; schol. Pindare *Isthmiques* I, 41.

<sup>540</sup> Vian 1963, n. 1 p. 24.

<sup>541</sup> F. Vian donne un autre argument, qui nous semble moins convaincant : chez Phérécyde, l'épisode a lieu après la fondation de Thèbes et non avant comme chez Apollodore, puisque le texte de la scholie dit ἐπεὶ δὲ Κάδμος κατοικίσθη ἐν Θήβησιν. Il nous semble que l'on devrait plutôt comprendre « quand Cadmos se fut installé sur le territoire de Thèbes », c'est-à-dire de ce qui allait devenir Thèbes. Notre interprétation est confirmée par le fait que dans la légende, on ne voit pas Cadmos fonder Thèbes : il fonde Cadméia, qui deviendra la citadelle de Thèbes ; la ville recevra ce nom plus tard de Thèbé, l'épouse d'Amphion. Voir Pàmias 2008, vol. 1, n. 59 p. 20, qui renvoie entre autres à *Odyssée* XI, 263, Phérécyde fr. 124 (Zéthos et Amphion sont les premiers habitants de Thèbes) et fr. 170bc (Zéthos et Amphion fondent Thèbes), Apollodore III, 5, 6, 1 (p. 120 Wagner), Pausanias IX, 5, 2 et 6.

<sup>542</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 219.

lui fit cet honneur en échange du fait qu'elle avait combattu à ses côtés, avec ses enfants, contre les Titans »).

Avec cette précision, on voit que chez Apollodore aussi, c'est le meurtre du dragon qui est expié, et J.-C. Carrière valide alors la correction, proposée par Hercher dans son édition de la *Bibliothèque*, de Κάδμος δὲ ἀνθ' ὧν ἔκτεινεν αἰδίου ἐνιαυτὸν ἐθήτευσεν Ἄρει en Κάδμος δὲ ἀνθ' ὧν ἔκτεινεν Ἄρεος υἱὸν ἐνιαυτὸν ἐθήτευσεν Ἄρει ; la phrase qui suit, ἦν δὲ ὁ ἐνιαυτὸς τότε ὀκτὼ ἔτη, serait une glose interpolée, destinée à éclairer le sens de l'adjectif αἰδίου, « éternel<sup>543</sup> ». La servitude de Cadmos serait donc d'une année normale. Quoi qu'il en soit, et même si l'hypothèse de J.-C. Carrière est exacte et que le motif de l'expiation ne contredit pas Phérécyde, on n'en a aucune trace chez le mythographe athénien. Il est en revanche pris à son compte par le narrateur, puisque le texte continue ainsi : μετὰ δὲ τὴν θητείαν, « après sa servitude... ».

Dans un autre passage de la *Bibliothèque*, Apollodore reprend en outre un autre élément que l'on trouve déjà chez Phérécyde, le partage des dents entre Cadmos et Aïétés<sup>544</sup> ; mais Apollodore attribue ce partage à la seule Athéna, tandis que le fr. 22a mentionne Athéna et Arès, ce qui est confirmé par le fr. 22b<sup>545</sup> :

ὁ γὰρ Φερεκύδης διττά φησιν εἶναι Σπαρτῶν γένη · τὸν γὰρ Ἄρη καὶ τὴν Ἀθηνᾶν τοὺς μὲν ἡμίσεις τῶν ὀδόντων Κάδμῳ δοῦναι, τοὺς δὲ ἡμίσεις Αἰήτη (« Phérécyde dit en effet que la race des Spartes est double : Arès et Athéna donnent en effet la moitié des dents à Cadmos, l'autre moitié à Aïétés »).

Cette divergence entre Phérécyde et Apollodore peut aisément s'expliquer : Apollodore évoque en effet ce partage non pas au moment où il raconte les aventures de Cadmos, mais dans la section qu'il consacre aux exploits des Argonautes, section dans laquelle il suit presque totalement et constamment l'autorité d'Apollonios de Rhodes. Or, chez ce dernier, c'est bien Athéna seule qui effectue le partage des dents<sup>546</sup>.

Dernier détail, qui nous est fourni par une scholie aux *Phéniciennes* d'Euripide rangée parmi les fragments de Phérécyde par R. L. Fowler sous le n° 88 : Cadmos tue le dragon avec son épée, détail qui pourrait sembler aller de soi si la même scholie ne précisait pas que chez Hellanicos, l'arme de Cadmos est une pierre<sup>547</sup>. Apollodore, lui, ne précise pas par quel moyen Cadmos se débarrasse du monstre.

---

<sup>543</sup> J.-C. Carrière donne par ailleurs d'autres arguments plaidant pour cette correction, notamment le fait que dans la *Bibliothèque*, la servitude ou l'exil destinés à expier un meurtre durent toujours un an : voir Carrière et Massonie 1991, p. 219.

<sup>544</sup> *Bibliothèque* I, 9, 23, 4 (p. 43 Wagner). Selon Gourmelen 2007, p. 114, l'attestation la plus ancienne de ce thème est le fr. 22a de Phérécyde.

<sup>545</sup> Schol. (BD) Pindare *Isthmiques* VII, 13.

<sup>546</sup> Apollonios de Rhodes III, 1176 sqq.

<sup>547</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Phéniciennes* 662 ; cette scholie est donc aussi le fr. 96 d'Hellanicos chez Fowler.

Résumons tout cela dans un tableau comparatif :

Récit principal d'Apollodore	Apollodore mentionnant Phérécyde	Phérécyde fr. 22a, 22b et 88
Cadmos tue le dragon	-	Cadmos tue le dragon avec son épée
Cadmos s'empare de ses dents	-	Arès et Athéna donnent les dents du dragon, la moitié à Cadmos et l'autre moitié à Aïetés (22a et b)
Sur l'ordre d'Athéna, Cadmos sème les dents	-	Sur l'ordre d'Arès, Cadmos sème les dents
Des hommes armés sortent de terre		
Ils s'appellent les Spartes	-	
Cadmos ne fait rien	Cadmos leur lance des pierres	
	-	Il agit ainsi par peur
Les Spartes s'entretuent spontanément	Trompés par ces pierres, les Spartes s'entretuent	
Seuls cinq survivent : Oudaios, Chthonios, Echion, Pélor(os), Hyperénor		
Cadmos expie le meurtre du dragon par une servitude d'un an	-	<i>Pas de trace de ce thème dans les fragments de Phérécyde</i>
<i>Certains passages de la Bibliothèque attribueront ensuite des descendants aux Spartes à Thèbes, à l'exception de Péloros et d'Hyperénor</i>	-	Cadmos les fait citoyens de Thèbes

Finalement, chez Apollodore, le seul élément dont on est sûr qu'il remonte à Phérécyde est l'idée selon laquelle Cadmos est responsable de la mort des Spartes ; le reste est soit présent chez Phérécyde mais aussi dans le récit canonique (les cinq Spartes survivants et leur nom), soit compatible avec Phérécyde, sans que l'on puisse en dire plus (l'expiation du meurtre du dragon). En toute rigueur, nous ne pouvons faire aller la référence à Phérécyde au-delà de εἰς μάχην κατέστησαν : le sens ne nous a pas donné plus d'informations que la

grammaire. Les conclusions que nous pouvons en tirer seront donc assez minces. On voit que le récit d'Apollodore, quand il revendique l'emprunt à Phérécyde, lui est parfaitement fidèle : il n'attribue au mythographe athénien aucun détail qu'il n'aurait pas effectivement donné, et suit exactement la trame de son récit. On peut en revanche remarquer qu'Apollodore ne reprend pas le δείσας qui, chez Phérécyde, explique que Cadmos se mette à jeter des pierres aux Spartes : la mention a donc légèrement abrégé l'original, et l'on a perdu la cause psychologique de l'acte de Cadmos. De même, Apollodore ne précise nulle part dans la *Bibliothèque* que les Spartes seront les premiers citoyens de la ville fondée par Cadmos – dont le mythographe ne donne d'ailleurs même pas le nom. On s'aperçoit enfin, quand la comparaison est possible, que dans ce passage Apollodore ne suit pas Phérécyde sans le mentionner : ce qui figure hors de la mention, c'est-à-dire le récit principal, vient d'une autre source.

En ce qui concerne ce récit principal justement, nous disposons d'un autre document précieux, une scholie à l'*Iliade*<sup>548</sup> qui porte une souscription renvoyant à Hellanicos... et à Apollodore. Nous la reproduisons partiellement, en regard du texte d'Apollodore, à partir du moment où Cadmos, ne pouvant retrouver Europè, va interroger l'oracle de Delphes :

<b><i>Bibliothèque</i> III, 4, 1, 1-2, 3 (p. 112-113 Wagner)</b>	<b>Schol. (A, D mss. CHVLa) <i>Iliade</i> II, 494</b>
<p>Ὁ δὲ θεὸς εἶπε περὶ μὲν Εὐρώπης μὴ πολυπραγμονεῖν, χρῆσθαι δὲ καθοδηγῶ βοῖ, καὶ πόλιν κτίζειν ἔνθα ἂν αὕτη πέση καμουῖσα. τοιοῦτον λαβὼν χρησμὸν διὰ Φωκέων ἐπορεύετο, εἶτα βοῖ συντυχῶν ἐν τοῖς Πελάγοντος βουκολίαις ταύτη κατόπισθεν εἶπετο. ἡ δὲ διεξιούσα Βοιωτίαν ἐκλίθη, ἢ πόλις ἔνθα νῦν εἰσι Θῆβαι. βουλόμενος δὲ Ἀθηνᾶ καταθῦσαι τὴν βοῦν, πέμπει τινὰς τῶν μεθ' ἑαυτοῦ ληψομένους ἀπὸ τῆς Ἀρείας κρήνης ὕδωρ · φρουρῶν δὲ τὴν κρήνην δράκων, ὃν ἐξ Ἄρεος εἶπόν τινες γεγενῆσθαι, τοὺς πλείονας τῶν πεμφθέντων διέφθειρεν. ἀγανακτήσας δὲ Κάδμος κτείνει τὸν δράκοντα, καὶ τῆς Ἀθηνᾶς ὑποθεμένης</p>	<p>Ὁ δὲ θεὸς εἶπεν αὐτῷ, περὶ μὲν Εὐρώπης μὴ πολυπραγμονεῖν, χρῆσθαι δὲ καθοδηγῶ βοῖ, καὶ πόλιν ἐκεῖ κτίζειν, ἔνθα ἂν αὕτη εἰς τὰ δεξιά πέση καμουῖσα. Τοιοῦτον λαβὼν χρησμὸν, διὰ Φωκέων ἐπορεύετο. Εἶτα, βοῖ συντυχῶν παρὰ τοῖς Πελάγονος βουκολίαις, ταύτη πορευομένη κατόπιν εἶπετο. Ἡ δὲ διεξιούσα πᾶσαν Βοιωτίαν, ὀκνήσασα ἀνεκλίθη, ἔνθα νῦν ἡ πόλις εἰσι Θῆβαι. Βουλόμενος δὲ Ἀθηνᾶ τὴν βοῦν καταθῦσαι, πέμπει τινὰς τῶν μεθ' ἑαυτοῦ ληψομένους χέρνιβα ἀπὸ τῆς Ἀρητιάδος κρήνης. Ὁ δὲ φρουρῶν τὴν κρήνην δράκων, ὃν Ἄρεος ἔλεγον εἶναι, τοὺς πλείονας τῶν πεμφθέντων διέφθειρεν. Ἀγανακτήσας δὲ Κάδμος, κτείνει</p>

<sup>548</sup> Schol. (A, D mss. CHVLa) *Iliade* II, 494 = Hellanicos fr. 51a Fowler.

τοὺς ὀδόντας αὐτοῦ σπείρει. τούτων δὲ σπαρέντων ἀνέτειλαν ἐκ γῆς ἄνδρες ἔνοπλοι, οὓς ἐκάλεσαν Σπαρτούς. οὗτοι δὲ ἀπέκτειναν ἀλλήλους, οἱ μὲν εἰς ἔριν ἀκούσιον ἐλθόντες, οἱ δὲ ἀγνοοῦντες. Φερεκύδης δὲ φησιν ὅτι Κάδμος, ἰδὼν ἐκ γῆς ἀναφυομένους ἄνδρας ἐνόησεν, ἐπ’ αὐτοὺς ἔβαλε λίθους, οἱ δὲ ὑπ’ ἀλλήλων νομίζοντες βάλλεσθαι εἰς μάχην κατέστησαν. περισώθησαν δὲ πέντε, Ἐχίων Οὐδαῖος Χθονίος Ὑπερήνωρ Πέλωρος. Κάδμος δὲ ἀνθ’ ὧν ἔκτεινεν αἰδίων ἐνιαυτὸν ἐθήτευσεν Ἄρει · ἦν δὲ ὁ ἐνιαυτὸς τότε ὀκτὼ ἔτη.

μετὰ δὲ τὴν θητεῖαν Ἀθηνᾶ αὐτῷ τὴν βασιλείαν κατεσκεύασε, Ζεὺς δὲ ἔδωκεν αὐτῷ γυναῖκα Ἀρμονίαν, Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεος θυγατέρα. καὶ πάντες θεοὶ καταλιπόντες τὸν οὐρανόν, ἐν τῇ Καδμείᾳ τὸν γάμον εὐωχοῦμενοι καθύμνησαν. ἔδωκε δὲ αὐτῇ Κάδμος πέπλον καὶ τὸν ἡφαιστότευκτον ὄρμον, ὃν ὑπὸ Ἥφαιστου λέγουσιν εἶναι δοθῆναι Κάδμῳ, Φερεκύδης δὲ ὑπὸ Εὐρώπης · ὃν παρὰ Διὸς αὐτὴν λαβεῖν.

τὸν δράκοντα · καὶ, τῆς Ἀθηνᾶς αὐτῷ ὑποθεμένης, τοὺς τούτου ὀδόντας σπείρει. ἀφ’ ὧν ἐγένοντο οἱ γηγενεῖς. Ὀργισθέντος δὲ Ἄρεος, καὶ μέλλοντος Κάδμον ἀναιρεῖν, ἐκάλυπεν ὁ Ζεὺς. καὶ Ἀρμονίαν αὐτῷ συνώκισε τὴν Ἄρεος καὶ Ἀφροδίτης. πρότερον δὲ ἐκέλευσεν αὐτὸν ἀντὶ τῆς ἀναιρέσεως τοῦ δράκοντος ἐνιαυτὸν θητεῦσαι. ἐν δὲ τῷ γάμῳ Μούσας ᾄσαι, καὶ τῶν θεῶν ἕκαστον Ἀρμονίᾳ δῶρον δοῦναι. Ἱστορεῖ Ἑλλάνικος ἐν Βοιωτιακοῖς, καὶ Ἀπολλόδωρος ἐν τῷ γ’.

Une simple lecture des deux textes suffit pour se rendre compte que le scholiaste et Apollodore sont extrêmement proches, et se suivent bien souvent mot à mot. Voici la traduction du texte de la *Bibliothèque*, accompagnée des divergences du scholiaste quand il y a lieu, signalées par des caractères soulignés et en italique ; puis, les textes se séparant, nous donnons les deux traductions en regard, celle de la *Bibliothèque* figurant à gauche :

« Le dieu lui dit de ne plus se préoccuper d’elle, mais de faire d’une vache son guide et de fonder une ville là où elle tomberait de fatigue sur son côté droit. Ayant reçu un tel oracle, il fit route à travers la Phocide, puis, ayant rencontré une vache dans les troupeaux de Pélagon près des troupeaux de Pélagon, il se mit à la suivre. Au cours de la traversée de toute la Béotie, elle se coucha après une hésitation là où se trouve de nos jours la ville de Thèbes. Voulant sacrifier la vache à Athéna, il envoie

quelques-uns de ses compagnons prendre de l'eau *sacrificielle* à la fontaine d'Arès *Arétias* ; un dragon, que certains dirent être né d'Arès *dont on disait qu'il était fils d'Arès*, gardait la fontaine ; il massacra la plupart des gens envoyés par Cadmos. Pris de colère, Cadmos tue le dragon<sup>549</sup> et, sur le conseil d'Athéna, sème ses dents

Celles-ci semées, jaillirent de la terre des hommes armés qui s'appelaient Spartes. Ils se tuèrent entre eux, les uns emportés malgré eux par la colère, les autres sans avoir conscience de ce qu'ils faisaient. Phérécyde dit cependant que Cadmos, voyant des hommes armés pousser hors de terre, leur lança des pierres, et qu'eux, chacun pensant que c'était l'autre qui les envoyait, engagèrent le combat. Cinq survécurent, Echion, Oudaios, Chthonios, Hyperénor, Péloros. Cadmos, en compensation du meurtre du fils d'Arès, se mit au service d'Arès pour une année éternelle ; la durée de l'année était alors de huit de nos ans.

Après sa servitude, Athéna lui donna la royauté, et Zeus lui donna pour femme Harmonie, fille d'Aphrodite et Arès. Tous les dieux quittèrent l'Olympe et célébrèrent la noce en festoyant et en chantant. Cadmos lui donna une robe et le collier travaillé par Héphaïstos, dont certains disent qu'il fut donné à Cadmos par Héphaïstos, Phérécyde par Europe, qui l'avait reçu de Zeus ».

d'où jaillirent des êtres nés de la terre. Comme Arès était en colère et s'apprêtait à tuer Cadmos, Zeus l'en empêcha. Il lui donna en mariage Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite. Il lui imposa d'abord, en expiation du meurtre du dragon, une servitude d'un an. Au mariage, les Muses chantèrent, et chacun des dieux offrit un présent à Harmonie. C'est ce que racontent Hellanicos, dans les *Histoires béotiennes*, et Apollodore au livre III ».

Francis Vian a mené une étude complète et complexe de ces deux passages, que nous allons tenter de résumer<sup>550</sup>. Ce savant pose les termes du problème de la façon suivante : si l'on se fie au scholiaste, on peut croire que ce dernier suit Hellanicos, qui serait aussi la source d'Apollodore. F. Vian constate que le récit d'Apollodore est souvent moins précis que celui du scholiaste, qui conserverait mieux le texte d'Hellanicos : la *Bibliothèque* choisit de

<sup>549</sup> Avec une pierre selon Hellanicos, avec son épée selon Phérécyde : cf. schol. Euripide *Phéniennes* 662.

<sup>550</sup> Vian 1963, p. 21-26.



remplacer le mot technique χέρνιψ, « eau sacrificielle », par son synonyme courant, ὕδωρ, et l'adjectif Ἀρείος remplace le nom poétique Ἀρητιάς<sup>551</sup>. De plus, le scholiaste conserve certaines précisions qu'omet Apollodore : avant de se coucher, la vache est hésitante, ὀκνήσασα, et l'oracle affirme qu'elle devra s'allonger sur son flanc droit, εἰς τὰ δεξιά.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à la mort des Spartes, Apollodore suivrait Hellanicos ; puis il ferait une digression pour donner la variante qu'il a trouvée chez Phérécyde ; enfin, avec la liste des Spartes ou après elle, il reviendrait à sa source principale, Hellanicos. Ce dernier affirmerait que Cadmos expie le meurtre du dragon, ce qui, la suggestion de Carrière l'a montré, pourrait aussi être le sens du texte de la *Bibliothèque*<sup>552</sup>. La suite du récit – les noces de Cadmos et d'Harmonie – serait reprise d'Hellanicos, très abrégée par le scholiaste, tandis que la *Bibliothèque* en donnerait une version plus complète.

F. Vian constate cependant que dans la *Phoronide*, Hellanicos donnait une autre version de la légende :

περὶ τῆς Κάδμου εἰς Θήβας παρουσίας Λυσίμαχος ἐν τῇ Συναγωγῇ τῶν Θηβαϊκῶν Παραδόξων ἱστορεῖ καὶ Ἑλλάνικος ἐν α' Φορωνίδος, ἱστορῶν ὅτι καὶ τοὺς ὀδόντας ἔσπειρε τοῦ δράκοντος κατὰ Ἄρεως βούλησιν, καὶ ἐγένοντο ε' ἄνδρες ἔνοπλοι, Οὐδαῖος Χθόνιος Πέλωρ Ὑπερήνωρ Ἐχίων (« Lysimaque, dans le *Recueil des merveilles thébaines*, et Hellanicos dans le livre I de la *Phoronide* parlent de l'arrivée de Cadmos à Thèbes ; ils racontent qu'il sema les dents du dragon sur le conseil d'Athéna et que surgirent cinq hommes en armes, Oudaios, Chthonios, Pélor, Hyperénor, Echion »)<sup>553</sup>.

Pour F. Vian, les deux versions attribuées à Hellanicos du même récit se contredisent beaucoup trop : au témoignage du scholiaste, dans les *Histoires béotiennes*, Arès est en conflit avec Cadmos et les Spartes se massacrent, tandis que dans la *Phoronide*, il n'y a pas de conflit entre Arès et Cadmos, et le massacre des Spartes n'existent pas puisque dès le départ, ils ne sont que cinq. Pour F. Vian, la seule façon de résoudre la contradiction est de supposer que c'est cette dernière version qui est bien celle d'Hellanicos ; celle de la scholie à l'*Iliade* est en réalité issue d'Apollodore, comme la majorité de la scholie, et la souscription Ἱστορεῖ Ἑλλάνικος ἐν Βοιωτικοῖς, καὶ Ἀπολλόδωρος est à entendre littéralement : il faut « admettre que le scholiaste a combiné deux récits, celui d'Apollodore, qui a fourni l'essentiel de la notice, et celui d'Hellanicos, auquel on ne peut rapporter qu'un seul passage : « Arès, irrité,

<sup>551</sup> Vian 1963, p. 23

<sup>552</sup> F. Vian, quant à lui, proposait pour expliquer la différence apparente entre Apollodore et Hellanicos la solution suivante : Hellanicos liait bien l'expiation au meurtre du dragon, mais Apollodore, « soit par inadvertance, soit pour donner plus de cohérence à son récit, [...] rattache la servitude de Cadmos à l'épisode des Spartes » (Vian 1963, p. 24).

<sup>553</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187b (Hellanicos fr. 1a Fowler, le fr. 1b étant issu de la même scholie et reformulant en fait le fr. 1a ; Lysimaque FGrH 382 F 1b).

allait faire périr Cadmos ; mais Zeus l'en empêcha et donna à Cadmos pour épouse Harmonie, la fille d'Arès et d'Aphrodite<sup>554</sup> ». La maladresse avec laquelle cette phrase s'insère aux dépens de la chronologie trahit la contamination<sup>555</sup> ». Le récit d'Hellanicos aurait suivi le schéma suivant : meurtre du dragon, colère d'Arès, intervention de Zeus, réconciliation, puis ensemencement des dents, naissance des cinq Spartes et mariage avec Harmonie. Hellanicos ne donnerait pas l'épisode du massacre des Spartes : ils n'auraient jamais été que cinq et pas un de plus. Quant au massacre des Spartes, il est totalement inutile dans ce schéma, et n'aurait donc jamais existé chez Hellanicos. Conséquence pour la *Bibliothèque* : en réalité, Hellanicos ne serait pas la source d'Apollodore, puisque la seule information qui vient de lui dans la scholie à l'*Iliade*, la médiation de Zeus face à la colère d'Arès, est absente du texte de la *Bibliothèque*, qui par ailleurs contredit Hellanicos en introduisant le thème du massacre des Spartes et celui de la servitude de Cadmos.

L'argument selon lequel les deux récits attribués à Hellanicos ne sauraient se contredire autant, qui est l'argument sur lequel reposent les conclusions de F. Vian, semble fragile : comme le souligne L. Gourmelen<sup>556</sup>, F. Vian reconnaît lui-même que l'œuvre de ce mythographe connaît un certain nombre de contradictions internes<sup>557</sup>. D'une œuvre à l'autre, cela n'aurait d'ailleurs rien de surprenant : après tout, on ne sait quasiment rien du contexte dans lequel ce récit était fait chez Hellanicos, du statut qu'il avait dans chacun des deux textes – était-il par exemple donné pour véridique ou contesté par Hellanicos ? –, des visées probablement différentes de ces textes – la *Phoronide* devait par exemple accorder une certaine primauté aux mythes argiens, ce qui n'était peut-être pas du tout le cas des *Histoires béotiennes* –, etc. Peut-être Hellanicos donnait-il deux versions différentes du mythe, une dans chaque texte, et peut-être Apollodore s'est-il bien inspiré de la version donnée dans les *Histoires béotiennes*, comme on pourrait le comprendre en lisant la souscription de la scholie à l'*Iliade*. Remarquons aussi que le motif de l'expiation est rare dans le cas de Cadmos puisque hormis dans nos deux textes, on ne le trouve que chez Lycos<sup>558</sup>, mais qu'il remonte à un fond très ancien, comme le montre F. Vian<sup>559</sup>.

Revenons justement sur la souscription de la scholie, qui attribue son récit à « Hellanicos, dans les *Histoires béotiennes*, et Apollodore au livre III ». F. Vian mène son

---

<sup>554</sup> Cette affirmation nous semble inexacte. La scholie affirme en effet qu'« au mariage, les Muses chantèrent, et chacun des dieux offrit un présent à Harmonie » ; or, Apollodore ne mentionne pas la présence des Muses ni, surtout, le fait que chaque dieu offre un cadeau : la *Bibliothèque* ne parle que des présents offerts par Cadmos. Ces deux détails viennent donc d'une autre source, qui pourrait être Hellanicos, comme la souscription l'affirme, mais qui pourrait tout simplement être la vulgate de ce récit, qui comprenait ces deux détails : nous y reviendrons.

<sup>555</sup> Vian 1963, p. 24-25.

<sup>556</sup> Gourmelen 2007, p. 122.

<sup>557</sup> Vian 1963, p. 24 et n. 2 p. 25.

<sup>558</sup> Lycos FGrH 380 F 5, selon qui Cadmos fut l'esclave d'Arès pendant huit ans.

<sup>559</sup> Vian 1963, p. 114 sqq.

analyse en considérant que le scholiaste s'appuie sur la *Bibliothèque* d'Apollodore, mais on peut comprendre la souscription de façon différente : l'« Apollodore » dont il est ici question pourrait être le véritable Apollodore d'Athènes, savant du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. auquel on a longtemps attribué la *Bibliothèque*. On sait que cet auteur avait écrit un *Περὶ τοῦ τῶν νεῶν καταλόγου*, commentaire du Catalogue des Vaisseaux en douze livres<sup>560</sup> ; or, A. Cameron remarque que notre scholie commente précisément le premier vers du Catalogue, et il semblait donc sûrement naturel au scholiaste de nommer ici l'auteur d'un célèbre commentaire de ce morceau de bravoure<sup>561</sup>. De plus, A. Diller a montré, dans un raisonnement convaincant repris récemment par A. Cameron, que quand les scholies homériques de la famille D nomment « Apollodore » dans leurs souscriptions, il s'agit en réalité systématiquement d'Apollodore d'Athènes. Le récit de la scholie serait donc celui des *Histoires béotiennes* d'Hellanicos, trouvé par le scholiaste en consultant le *Sur le Catalogue des Vaisseaux* d'Apollodore d'Athènes. La similitude des textes de la scholie et de la *Bibliothèque* peut alors s'expliquer par l'utilisation d'une source commune, l'ouvrage d'Apollodore d'Athènes<sup>562</sup>. La mention de Phérécyde pourrait elle aussi venir du travail de ce savant ; nous reviendrons sur cette question<sup>563</sup>.

Achevons l'analyse de cette mention de Phérécyde en nous posant la question de l'usage que fait Apollodore de son emprunt. Comme nous l'avons dit plus haut, il ne mentionne Phérécyde qu'à la fin de son récit, en tant que variante de la narration principale. S'il est assez proche de la lettre de sa source, comme l'a montré la comparaison avec le fr. 22a menée par L. Gourmelen, il s'en écarte sur le plan du sens. Comme le montre F. Vian, chez Phérécyde, on a affaire à un mythe de fondation, et le récit de Phérécyde prenait sûrement place après la fondation de la cité de Cadmos : les Spartes sont un don d'Arès pour peupler la ville, don dont Cadmos n'a pas su profiter, « motif folklorique connu : celui de

<sup>560</sup> Apollodore d'Athènes FGrH 244 T 12 (Eustathe, *Commentaire de l'Iliade*, II, 494 sqq.) ; FGrH 244 F 154 (Étienne de Byzance s. v. Ἄργουρα), 155 (Étienne de Byzance s. v. Ὠρωπός), 156 (Étienne de Byzance s. v. Πλαταιαί), 157c (Tzetzes, *Chiliades* VII, 760 sqq.), 157e (Strabon I, 2, 24), 159 (Athénée III, 82b), 161 (Étienne de Byzance s. v. Κορώνη), 162 (schol. Euripide *Rhésos* 916), 163 (Étienne de Byzance s. v. Ὠλενος), 164 (schol. Apollonios de Rhodes III, 1090), 165 (schol. Denys le Thrace p. 183, 5 Hilgard) et 166 (Étienne de Byzance s. v. Τένεδος).

<sup>561</sup> Cameron 2004, p. 98.

<sup>562</sup> Diller 1935, p. 297-300, repris par Cameron 2004, p. 97 sqq. Faire d'Apollodore d'Athènes la source commune de la *Bibliothèque* et de la scholie permet d'éviter l'hypothèse que le scholiaste ait pu avoir sous les yeux un texte de la *Bibliothèque* meilleur que le nôtre qu'il aurait utilisé pour son propre commentaire, idée avancée par Vian 1963, p. 25.

<sup>563</sup> Vian 1963, p. 27 évoque à nouveau schol. Apollonios de Rhodes III, 1177-1187b et émet timidement l'hypothèse que la source de la *Bibliothèque* pour ce qui concerne Cadmos, sa quête d'Europe et son arrivée sur le site de Thèbes pourrait être Musée, par l'intermédiaire de Lysimaque, sur des rapprochements de termes qui nous semblent très vagues. La scholie donne en effet ἐν δὲ τῇ γ' ἡ Μουσαῖος Τιτανογραφία ἡ λέγεται, ὡς Κάδμος ἐκ τοῦ Δελφικοῦ ἐπορεύετο προκαθηγουμένης αὐτῷ τῆς βοός ; nous ne voyons aucune correspondance frappante avec la *Bibliothèque*.

l'homme qui se révèle incapable de bénéficier d'un présent fait par les dieux »<sup>564</sup>. Par ailleurs, comme le souligne Vian, leur combat aussi joue un rôle important pour la future cité ; il s'agit en effet d'« une ordalie qui permet de séparer le bon grain de l'ivraie et qui assure la promotion des meilleurs<sup>565</sup> ». Les Spartes, dont l'essence même est la violence aveugle, spontanée et irrationnelle que l'on peut retrouver chez les hommes de la Race de Bronze, jouent un rôle cathartique dans la fondation de la cité. « Après avoir donné libre cours à leur passion guerrière, les Spartes consentent à la discipliner et à se plier à l'ordre social » ; leur combat « équivaut d'une part à un sacrifice sanglant offert à la Terre en échange du sol et des citoyens qu'elle a fournis ; d'autre part, il permet d'élire les archégètes de la classe guerrière et de les intégrer dans le nouvel Etat par un engagement solennel<sup>566</sup> ».

Chez Apollodore, que ce soit dans le récit principal ou dans la variante prise chez Phérécyde, les Spartes naissent et meurent avant la fondation de la ville, qui n'est d'ailleurs jamais racontée ni même évoquée dans la *Bibliothèque*. Le lecteur peine à saisir la cohérence interne du récit d'Apollodore, chez qui l'épisode des Spartes n'a en fait aucun rôle dans la narration, sauf si l'on comprend que c'est bien leur mort que doit expier Cadmos, auquel cas il servirait à justifier sa servitude, ce qui reste bien maigre. Le motif de la mort des Spartes, dans l'une et l'autre version, semble gratuit – Apollodore ne précise même pas qu'ils sont à l'origine du peuplement de la cité : tout juste un lecteur attentif pourra-t-il constater ça et là dans la suite du déroulement de la généalogie thébaine que certains d'entre eux ont une descendance à Thèbes, ce qui ne leur confère d'ailleurs aucun rôle fondateur<sup>567</sup>. Le récit phérécydéen, extrait de son contexte de départ, perd ainsi son sens dans le prélèvement et l'inclusion dans la *Bibliothèque*. Pourquoi alors Apollodore convoque-t-il Phérécyde ? Le mythographe athénien lui permet de fournir à son lecteur une simple fin alternative au récit principal, un détail érudit. L. Gourmelen va plus loin en supposant qu'Apollodore tient à donner à son lecteur la version phérécydienne selon laquelle Cadmos est responsable de la mort des Spartes : c'est pour cela qu'il en donne une première version qui serait la version

---

<sup>564</sup> Vian 1963, p. 26.

<sup>565</sup> Vian 1963, p. 174.

<sup>566</sup> Ces deux citations proviennent de Vian 1963, p. 175.

<sup>567</sup> Echion est l'époux d'Agavè, l'une des filles de Cadmos et d'Harmonie (III, 4, 2, 4 ; p. 113 Wagner), et est le père du roi Penthée, successeur de Cadmos sur le trône de Thèbes (III, 5, 2, 2 ; p. 117 Wagner) ; Chthonios est le grand-père de l'épouse de Polydoros, fils de Cadmos qui règne à Thèbes après la mort de Penthée et le départ de Cadmos (III, 5, 5, 1 ; p. 118 Wagner) ; Oudaios est un ancêtre du devin Tirésias (III, 6, 7, 1 ; p. 126-127 Wagner). Quant à Hyperénor et Péloros, ils ne font aucune autre apparition dans la *Bibliothèque*. Echion ne joue même pas le rôle de fondateur de la dynastie royale de Thèbes, puisqu'à la mort de son fils le roi Penthée, c'est le fils de Cadmos qui lui succède : le seul descendant d'Echion qui règnera à Thèbes sera son arrière-petit-fils Créon, régent de la cité après la mort de Laïos (III, 5, 8, 1 ; p. 122 Wagner), puis après l'expédition des Sept (III, 7, 1, 1 ; p. 129 Wagner).

commune, avant de rapporter celle de Phérécyde<sup>568</sup>. Quoi qu'il en soit, il est difficile de trouver un autre sens à cet emprunt que l'amour de l'érudition et des variantes mythologiques.

### 7. *Le collier d'Harmonie*

La mention que nous allons à présent étudier est étroitement liée à la précédente, puisqu'elle la suit immédiatement, et concerne à nouveau le personnage de Cadmos :

μετὰ δὲ τὴν θητεῖαν Ἀθηνᾶ αὐτῷ τὴν βασιλείαν κατεσκεύασε, Ζεὺς δὲ ἔδωκεν αὐτῷ γυναῖκα Ἀρμονίαν, Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεος θυγατέρα. καὶ πάντες θεοὶ καταλιπόντες τὸν οὐρανόν, ἐν τῇ Καδμείᾳ τὸν γάμον εὐωχούμενοι καθύμνησαν. ἔδωκε δὲ αὐτῇ Κάδμος πέπλον καὶ τὸν ἠφαιστότευκτον ὄρμον, ὃν ὑπὸ Ἥφαιστου λέγουσιν τινες δοθῆναι Κάδμῳ, Φερεκύδης δὲ ὑπὸ Εὐρώπης · ὃν παρὰ Διὸς αὐτὴν λαβεῖν. γίνονται δὲ Κάδμῳ θυγατέρες μὲν Αὐτονόη Ἰνώ Σεμέλη Ἀγαυή, παῖς δὲ Πολύδωρος. Ἰνώ μὲν οὖν Ἀθάμας ἔγημεν, Αὐτονόην δὲ Ἀρισταῖος, Ἀγαυὴν δὲ Ἐχίων (« après sa servitude, Athéna lui offrit la royauté, et Zeus lui donna pour femme Harmonie, fille d'Aphrodite et Arès. Tous les dieux quittèrent l'Olympe et célébrèrent la noce à Cadmée en festoyant et en chantant. Cadmos lui fit don d'une robe et du collier travaillé par Héphaïstos, dont certains disent qu'il fut donné à Cadmos par Héphaïstos, Phérécyde par Europe, qui l'avait reçu de Zeus. Naissent à Cadmos des filles, Autooné, Ino, Sémélé, Agavè, et un fils, Polydoros. Ino donc devient l'épouse d'Athamas, Autooné d'Aristaios, Agavè d'Echion »)<sup>569</sup>.

L'emprunt est cette fois assez aisé à définir et à circonscrire : il s'agit de l'information selon laquelle le collier façonné par Héphaïstos fut donné à Cadmos par Europe, qui l'avait reçu de Zeus. Cette dernière information est attribuée à Phérécyde par le narrateur, comme le montre l'emploi de la proposition infinitive ὃν παρὰ Διὸς αὐτὴν λαβεῖν, qui dépend de Φερεκύδης δὲ (λέγει). La liste des enfants du couple pourrait venir de Phérécyde, mais il est impossible d'être affirmatif : T. Gantz affirme en effet que cette liste est absolument immuable depuis la *Théogonie* d'Hésiode<sup>570</sup>, et Apollodore suit tout simplement la version canonique du récit.

Le collier d'Harmonie, qui est au centre de ce passage, est un motif ancien, puisqu'on en trouve la trace dès le *Catalogue des femmes*<sup>571</sup>. Il s'agit du cadeau le plus célèbre de ceux que les dieux offrirent à Harmonie le jour de son mariage avec Cadmos<sup>572</sup> ; il jouissait d'une

<sup>568</sup> Gourmelen 2007, p. 122-123.

<sup>569</sup> III 4, 2, 3 (p. 113 Wagner ; Phérécyde fr. 89).

<sup>570</sup> Gantz 2004, p. 833, qui renvoie à Hésiode, *Théogonie* 975-978.

<sup>571</sup> Fr. 141 M.-W.

<sup>572</sup> Sur le motif des noces de Cadmos et d'Harmonie, voir Vian 1963, p. 118-121 et ses très nombreuses références aux textes antiques ; sur le collier, voir les p. 147-151 du même ouvrage.

grande renommée, et à l'époque de Pausanias, les habitants d'Amathonte, à Chypre, prétendaient le conserver<sup>573</sup>. Dans la plupart des récits, le collier, forgé par Héphestos, est un don d'Aphrodite à sa fille, Harmonie<sup>574</sup> ; Diodore mentionne une autre version qui voulait que le présent vînt d'Athéna<sup>575</sup>. Cette variante connut le succès chez certains auteurs latins, qui donnèrent alors au collier un rôle nouveau : pour Hygin et Stace en effet, les présents offerts à Harmonie sont l'occasion pour Vulcain de se venger de la relation adultère entre son épouse Vénus et le dieu Mars, dont Harmonie est l'un des fruits. C'est ainsi que chez Hygin, Vulcain et Minerve offrent une robe maudite à Harmonie<sup>576</sup> ; chez Stace, l'objet maudit est le fameux collier, qui déclenche en effet une suite de catastrophes qui s'abattent sur celles qui entrent successivement en sa possession<sup>577</sup>.

La version d'Apollodore est étonnante, puisque pour lui, quelle que soit l'identité du donateur, c'est à Cadmos qu'est offert le collier, et non à Harmonie, ce qui contredit la plupart des autres versions conservées. On trouve cependant deux autres traces de cette idée hors de la *Bibliothèque*. La première est donnée par une scholie aux *Pythiques* de Pindare<sup>578</sup> : τῷ δὲ Κάδμῳ γαμοῦντι τὴν Ἀρμονίαν Ἀφροδίτη χρυσοῦν ὄρμον ἐδώρησατο, « Aphrodite offrit un collier d'or à Cadmos lors de son mariage avec Harmonie » ; la seconde se trouve dans une scholie ancienne à la *République* de Platon<sup>579</sup> : Κάδμος δὲ παρὰ Ἡφαίστου πέπλον καὶ ὄρμον λαβὼν ἠφαιστότευκτον Ἀρμονίᾳ δῶρον γαμήλιον δίδωσιν, « Cadmos, ayant reçu d'Héphestos une robe et un collier façonné par Héphestos, les offre à Harmonie comme cadeaux de mariage ». Ce dernier commentaire est, comme beaucoup de *scholia vetera* de Platon, une scholie lexicographique, scholies dont E. Dickey affirme qu'elles remontent probablement au travail de Diogénianus, au II<sup>e</sup> s. de notre ère<sup>580</sup> ; quant aux *scholia vetera* de Pindare, dont fait partie celle que nous avons citée, elles remontent à Aristarque et à ses successeurs, par l'intermédiaire d'un recueil datant du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>581</sup>. Dans les deux cas, nous avons donc probablement affaire à des commentaires qui circulaient à l'époque où

<sup>573</sup> Pausanias IX, 41, 2-5 ; le Périégète, qui ne précise pas qui avait offert le collier à Harmonie, défend cependant l'idée que le collier chypriote est un faux, qui n'a pas été forgé par Héphestos... contrairement au sceptre d'Agamemnon jalousement conservé à Chéronée.

<sup>574</sup> Hellanicos fr. 98 Fowler (= schol. Euripide *Phéniciennes* 71 : Athéna offre un χρυσοῦν et Aphrodite offre le collier) ; Euripide fr. 12 Page (*Hypsipyle*) ; Diodore IV, 65, 5 et 66, 3 (Aphrodite offre à Harmonie la robe et le collier) ; Nonnos, *Dionysiaques* V, 135 sqq., qui précise que le collier avait d'abord été un cadeau d'Héphestos à Aphrodite pour la naissance de leur fils Eros.

<sup>575</sup> Diodore V, 49, 1, qui fait la liste des présents amenés par les dieux ; Athéna offre aussi la robe, ainsi que des flûtes.

<sup>576</sup> Hygin, *Fables* 148, 3.

<sup>577</sup> Stace, *Thébaïde* II, 265 sqq. ; cette tradition est suivie par le Premier Mythographe du Vatican, 147-148, qui renvoie à Stace, et Second Mythographe du Vatican 99.

<sup>578</sup> Schol. Pindare *Pythiques* III, 167a.

<sup>579</sup> Schol. Platon *République* 590a. Cette scholie, dans un raccourci spectaculaire, fait de Polynice le fils de Cadmos.

<sup>580</sup> Dickey 2007, p. 46.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 39.

Apollodore travaille. Sa version n'est pas une invention de notre auteur : il s'agit d'une variante préexistante, sans doute déjà rare dans l'Antiquité, ce qui expliquerait l'attention que lui portent les savants alexandrins qui sont probablement à l'origine de la scholie à Pindare, ainsi que les savants postérieurs dont le travail est conservé dans les deux scholies. Apollodore, en choisissant cette version, fait ainsi preuve d'une érudition certaine. A-t-il pris la version qu'il choisit chez Phérécyde ? Cela nous paraît probable : la tournure de sa phrase indique bien que le mythographe athénien la donnait, et on a vu que quelques lignes plus haut, il emprunte déjà à Phérécyde une variante rare, apparemment pour le plaisir de la rareté et de l'ancienneté ; cela pourrait donc être à nouveau le cas en ce qui concerne le collier d'Harmonie. Il est aussi possible qu'Apollodore ait trouvé la version de Phérécyde dans l'un des commentaires anciens que nous avons mentionnés : rappelons-nous que l'adjectif ἠφαιστότευκτος, employé dans notre passage de la *Bibliothèque*, se trouvait dans ces commentaires<sup>582</sup>.

L'autre information attribuée à Phérécyde, selon laquelle Cadmos aurait reçu le collier d'Europe, semble être assez ancienne : T. Gantz renvoie en effet à un fragment hésiodique qui confirme qu'Europe avait été en possession du collier, offert par Zeus à son arrivée en Crète<sup>583</sup>. Hésiode et Phérécyde sont les seuls dont on sait qu'ils donnaient cette version : encore une fois, Apollodore montre beaucoup d'érudition en mentionnant Phérécyde. La première variante qu'il donne en l'attribuant à « certains auteurs » est d'ailleurs elle aussi très rare : dans tous les autres récits de cette légende, Héphaïstos forge bien le collier, mais il l'offre à Aphrodite. Chez Stace et Hygin, nous avons vu que Vulcain offre l'objet directement à Harmonie, mais Minerve l'accompagne dans cette démarche, qui est en outre destinée à nuire à Harmonie pour se venger de l'adultère, thème absent de la suite du récit d'Apollodore. Cela n'empêche pas que notre auteur ait pu aller puiser sa première variante chez ces auteurs latins, ce qui pourrait expliquer pourquoi il ne les nomme pas, mais préfère un τινές alors sans doute teinté de condescendance : Rome, ses légendes, ses auteurs sont totalement absents de la *Bibliothèque*, les savants l'ont toujours souligné, et ce n'est sûrement pas un hasard<sup>584</sup>.

Dans la suite du récit, Apollodore suit-il le mythographe athénien ? Dans la *Bibliothèque*, le collier n'est pas maudit, mais cela ne l'empêche pas d'être au cœur d'une suite impressionnante de malheurs, que nous résumons ici dans un récit continu. On retrouve le collier et la robe en III, 6, 1, 2 (p. 123-124 Wagner) : quand Polynice fuit Thèbes pour Argos, il emporte ces deux objets avec lui, ce qui laisse supposer qu'ils avaient été conservés précieusement à Thèbes. Une fois à Argos se déroule l'épisode de la saga qui semble avoir eu

<sup>582</sup> Cf. *supra* p. 118.

<sup>583</sup> Gantz 2004, p. 832 ; Hésiode fr. 141 M.-W.

<sup>584</sup> A ce sujet, on peut consulter Fletcher 2008.

le plus de succès en Grèce : le collier est au centre d'un stratagème grâce auquel le même Polynice contraint le devin Amphiaraios à se joindre à l'expédition contre Thèbes, dont le devin sait pourtant qu'elle leur sera fatale, en utilisant le collier pour corrompre son épouse, Eriphyle, qui entre alors en possession du collier... et devient du même coup responsable de la mort de son mari qui, avant de partir, fait jurer à ses fils de le venger (III, 6, 2 ; p. 124-125 Wagner). Cet épisode était si célèbre que bien souvent, les textes parlent du collier d'Eriphyle plutôt que du collier d'Harmonie ; il figurait aussi sur des représentations artistiques dès le V<sup>e</sup> s.<sup>585</sup>. Des années plus tard, Eriphyle trouve la mort sous les coups du héros de l'*Alcméonide*, son propre fils Alcméon, poussé par l'oracle d'Apollon et par la rancœur : sa mère avait en effet à nouveau été corrompue, cette fois par le fils de Polynice, qui lui avait offert la robe d'Harmonie pour qu'elle persuade ses fils de prendre part à la seconde expédition contre Thèbes. Alcméon s'empare du collier et de la robe mais, frappé de folie à cause de son crime, il doit se rendre en Arcadie, à Psophis, où le roi Oiclès le purifie. Alcméon épouse Arsinoé, la fille du roi, à qui il offre en cadeau de mariage le collier et la robe (III, 7, 5, 1-3 ; p. 131-132 Wagner). Contraint de quitter Psophis, où la terre était devenue stérile par sa présence, Alcméon se rend aux sources de l'Achéloos et y épouse sa fille, Callirhoè. Cette dernière brûle de posséder la robe et le collier ; elle envoie Alcméon les chercher à Psophis sous un faux prétexte. Le mensonge est découvert, et Alcméon est tué par les frères d'Arsinoé, qui partent consacrer le collier et la robe à Delphes. Sur la route, ils sont interceptés par les fils d'Alcméon et de Callirhoè, rendus brusquement adultes par Zeus à la demande de leur mère, qui les tue puis finissent, après de nombreuses péripéties, par aller consacrer la robe et le collier au sanctuaire de Delphes, à la demande d'Achéloos (III, 7, 5, 3-III, 7, 7, 1 ; p. 132-133 Wagner)<sup>586</sup>. Dans ce long feuilleton, résumé ici à grands traits, Apollodore suit ce qui semble être la *doxa*. Il ne propose à son lecteur qu'un seul choix de variantes, en III, 7, 5, 1 (p. 131 Wagner), au moment du meurtre d'Eriphyle par Alcméon :

---

<sup>585</sup> On trouve une allusion à l'épisode de la corruption d'Eriphyle chez Platon, *République* 590a ; la façon dont ce passage est rédigé montre clairement que cet épisode était connu de tous. Autres allusions au collier d'Eriphyle chez Anaximène de Lampsaque FGrH 72 F 3 (= Athénée VI, 22 ; seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ; Pausanias V, 17, 7-8, qui décrit une représentation figurant sur un coffre conservé dans le temple d'Héra à Olympie, et X, 29, 7, qui décrit une peinture vue à Delphes ; Achille Tatius I, 8, 4 ; Epictète, *Dissertationes ab Arriano digestae* II, 22, 32-33 ; Apollonios, *Lexicon Homericum* p. 55 Bekker ; Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 3, p. 274 et *Odyssée* vol. 2, p. 98. ; schol. Pindare *Néméennes* IV, 32 et 35b ; schol. Sophocle *Electre* 837. On trouvera des récits plus complets en schol. *Odyssée* XI, 326 (= Asclépiade de Tragilos FGrH 12 F 29) ; Diodore de Sicile IV, 65, 5 sqq. ; Pausanias IX, 41, 2-5 ; schol. Platon *République* 590a ; Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 1, p. 421-422 et 432. Pour les représentations artistiques d'Eriphyle et du collier, voir *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* vol. III, 1, p. 844-845 et vol. III, 2, p. 606-608.

<sup>586</sup> Sur ce qui arrive au collier après tous ces épisodes, voir Ephore FGrH 70 F 96 (le collier d'Eriphyle a été consacré à Delphes par Alcméon sur l'ordre du dieu d'Apollon, pour faire cesser la folie dont il était frappé) ; Diodore XVI, 64, 2 et Parthénios 25, deux textes dans lesquels le collier, consacré à Delphes, est volé et provoque de nouveaux malheurs) ; Pausanias VIII, 24, 8-10, qui offre d'ailleurs un récit des aventures d'Alcméon et du collier très proche de celui d'Apollodore, même si le Périégète appelle Alphésiboia l'épouse d'Alcméon à Psophis.



ἔνιοι μὲν λέγουσι σὺν Ἀμφιλόχῳ τῷ ἀδελφῷ κτεῖναι τὴν Ἐριφύλην, ἔνιοι δὲ ὅτι μόνος (« certains disent qu'il tua Eriphyle avec Amphilochos, son frère, d'autres disent qu'il agit seul »).

Apollodore, souvenons-nous, avait dit précédemment qu'Amphiaraos avait fait jurer à ses enfants de le venger, ce qui pourrait indiquer une légère préférence pour cette version. Quoi qu'il en soit, le fil de la narration n'en est aucunement modifié, et n'est jamais sujet à discussion.

Ce récit donc semble être la version commune à tous les Grecs. Outre l'indice qui précède, nous en voulons pour preuve le fait que quand Pausanias, l'autre auteur qui donne un récit presque complet du cycle du collier d'Harmonie, évoque ces légendes, il en donne les mêmes versions, à quelques différences près : chez lui, la fille du roi de Psophis s'appelle Alphésiboia et non Arsinoé<sup>587</sup> ; à Psophis, la terre n'est pas rendu stérile, mais Alcméon, frappé par une mystérieuse νόσος, est le seul à pâtir de sa souillure<sup>588</sup> ; et ce sont bien les fils de Phégée qui consacreront le collier à Delphes<sup>589</sup>. Cela ne signifie pas pour autant qu'Apollodore ne suit pas la *doxa* sur ce dernier point : en effet, si le Périégète ne mentionne pas le motif de la vengeance des fils d'Alcméon et présente les fils de Phégée, des Arcadiens de Psophis, comme ceux qui consacrent le collier divin à Delphes, c'est sans doute parce qu'il fait ce récit dans son livre VIII, consacré à l'Arcadie, et dans le chapitre 24 de ce livre, dont le début est consacré à Psophis : la version de Pausanias est une variante locale, comme du reste l'indique le λέγονται, « on dit que », employé par le Périégète à ce moment précis de sa narration. Peut-être est-ce pour la même raison que la terre d'Arcadie ne subit pas les conséquences de la souillure d'Alcméon et reste fertile. Pour tout le reste du cycle du collier, un auteur peut donner un détail qui ne figure pas chez l'autre, mais ils ne se contredisent jamais.

Chez Apollodore comme chez Pausanias, la cause des malheurs successifs est d'origine psychologique et repose sur le *topos* de la convoitise des femmes et de leur ἐπιθυμία, à laquelle elles s'abandonnent sans contrôle : Eriphyle bien évidemment, mais aussi Callirhoè, comme tient à le souligner Pausanias :

ἐς ἐπιθυμίας δὲ ἀνοήτους πολλοὶ μὲν ἄνδρες, γυναῖκες δὲ ἔτι πλέον ἐξοκέλλουσιν (« bien des hommes, mais encore davantage de femmes se laissent aller à la dérive vers des désirs qui échappent à la raison »)<sup>590</sup>.

Chez Apollodore, on lit :

---

<sup>587</sup> Pausanias VIII, 24, 8. Ce chapitre 24 offre un récit presque complet de la saga du collier.

<sup>588</sup> Pausanias VIII, 24, 8.

<sup>589</sup> Pausanias VIII, 24, 10.

<sup>590</sup> Pausanias VIII, 24, 10.

Καλλιρρόης δὲ ὕστερον τὸν τε ὄρμον καὶ τὸν πέπλον ἐπιθυμούσης λαβεῖν...  
(« par la suite, Callirhoè brûlant du désir d'avoir le collier et la robe... »)<sup>591</sup>.

Ἐπιθυμίας chez Pausanias, ἐπιθυμούσης chez Apollodore : les malheurs liés au collier sont bien provoqués par un désir passionnel, et ni la *Périégèse*, ni la *Bibliothèque* n'évoquent le fait que le collier pourrait avoir été maudit par Héphestos<sup>592</sup>. En réalité, la provenance du collier n'intéresse absolument pas Apollodore, puisqu'elle ne joue aucun rôle dans la narration, et il ne la mentionne donc plus jamais. Remarquons que le même traitement est réservé aux cadeaux des dieux à Harmonie : alors que d'autres dons que la robe et le collier sont bien attestés<sup>593</sup>, Apollodore ne les mentionne pas : seuls ces deux présents, qui joueront un rôle par la suite, sont conservés dans la *Bibliothèque*. Cela confirme l'hypothèse que nous avons émise plus haut : donner deux versions de l'origine du collier est un simple plaisir d'érudit, de même que l'est le fait de mentionner le nom de Phérécyde.

Revenons à la question que nous posions : ce récit de la *Bibliothèque*, qui semble donc être la *doxa*, vient-il de Phérécyde ? Pour le savoir, on peut s'appuyer sur un autre fragment de Phérécyde, issu d'une scholie aux *Phéniciennes* d'Euripide<sup>594</sup>. Le scholiaste commente les vers suivants :

ξυμβάντ' ἔταξαν τὸν νεώτερον πάρος  
φεύγειν ἐκόντα τήνδε Πολυνείκη χθόνα,  
Ἐτεοκλέα δὲ σκῆπτρ' ἔχειν μένοντα γῆς,  
ἐνιαυτὸν ἀλλάσσοντ'.

(« ils tombèrent d'accord que Polynice, le cadet, consentirait à s'exiler, tandis qu'Étéocle règnerait ici, pour revenir, l'an écoulé, prendre sa place »<sup>595</sup>).

Voici le texte de la scholie :

δεῖ οὖν εἰδέναι ὅτι οὐ παρὰ πᾶσι συμφωνεῖ ἡ Πολυνείκους εἰς Ἄργος ἄφιξις ·  
Φερεκύδης γὰρ ἐκβεβλήσθαι τὸν Πολυνείκην φησὶ μετὰ βίας, Ἑλλάνικος δὲ ἱστορεῖ  
κατὰ συνθήκην αὐτὸν παραχωρῆσαι τὴν βασιλείαν Ἐτεοκλεῖ λέγων αἴρεσιν αὐτῷ  
προθεῖναι τὸν Ἐτεοκλέα, εἰ βούλοιο τὴν βασιλείαν ἔχειν ἢ τὸ μέρος τῶν χρημάτων  
λαβεῖν καὶ ἑτέραν πόλιν οἰκεῖν. τὸν δὲ λαβόντα τὸν χιτῶνα καὶ τὸν ὄρμον Ἄρμονίας  
ἀναχωρῆσαι εἰς Ἄργος κρίναντα ἀντὶ τούτων τὴν βασιλείαν {Οιδίποδι} παραχωρῆσαι.  
ὧν τὸν μὲν ὄρμον Ἀφροδίτη, τὸν δὲ χιτῶνα Ἀθηνᾶ αὐτῇ ἐχαρίσατο, ἃ καὶ δέδωκε τῇ

<sup>591</sup> *Bibliothèque* III, 7, 5, 5 (p. 132 Wagner).

<sup>592</sup> Vian 1963, p. 147 écrit que « le collier est déjà un présent maudit dans l'*Alcméonide* », sans justifier cette idée ; nous n'avons pu trouver aucune référence au collier dans les fragments qui nous sont parvenus de l'*Alcméonide*. Maudit au sens figuré, il l'est assurément dès cette épopée, qui avait à coup sûr pour sujet les malheurs successifs d'Alcméon ; mais cela ne nous indique rien sur une malédiction au sens propre.

<sup>593</sup> Déméter offre le blé, Hermès la lyre, Electre les cymbales et le tympanon... Voir les références données par Vian 1963, p. 119.

<sup>594</sup> Schol. (MAB) Euripide *Phéniciennes* 71 (= Phérécyde fr. 96 et Hellanicos fr. 98 Fowler).

<sup>595</sup> Euripide, *Phéniciennes* 71-74 ; trad. Delcourt-Curvers.

θυγατρὶ Ἀδράστου Ἀργεία. ὅθεν Εὐριπίδης ταῖς δύο ἱστορίαις ἐχρῆ θυγατρὶ Ἀδράστου Ἀργεία. ὅθεν Εὐριπίδης ταῖς δύο ἱστορίαις ἐχρήσατο, ἐνταῦθα μὲν τῇ Φερεκύδους, ὕστερον δὲ τῇ Ἑλλανίκου (« il faut savoir que l'arrivée de Polynice à Argos n'est pas racontée par tous de la même façon : Phérécyde en effet dit que Polynice fut expulsé par la force, mais Hellanicos raconte que c'est en vertu d'un accord qu'il céda le royaume à Etéocle ; il dit qu'Etéocle lui proposa un choix : avoir le royaume ou prendre une partie de ses richesses [i.e. du royaume] et s'installer dans une autre cité ; il prit la robe et le collier d'Harmonie, choisit de partir à Argos et en échange céda le royaume. C'est Aphrodite qui lui [à Harmonie] avait offert le collier, et Athéna la robe, objets qu'il donna à la fille d'Adraste, Argéia. Euripide utilisa donc les deux histoires, ici celle de Phérécyde, plus tard celle d'Hellanicos »).

Ce texte montre que l'idée selon laquelle Polynice quitte Thèbes avec le collier et la robe vient d'Hellanicos, chez qui ces deux objets sont en quelque sorte une indemnité de départ donnée par Etéocle à son frère en échange de l'abandon du pouvoir ; chez Phérécyde, Polynice est expulsé de Thèbes, qu'il quitte très probablement les mains vides. Selon le scholiaste, c'est Euripide qui a combiné les deux récits en affirmant que Polynice, chassé de Thèbes, emporte avec lui la robe et le collier : c'est la version que nous retrouvons dans la *Bibliothèque*, et dans ce qui nous semble être la version communément admise à l'époque. Apollodore ne suivrait donc pas Phérécyde, mais Euripide, qui avait donné un *Alcméon à Psophis* en 438 – hypothèse malheureusement impossible à vérifier<sup>596</sup>. On peut d'ailleurs remarquer que le thème de l'ἐπιθυμία, moteur d'une grande partie de l'action chez Apollodore comme chez Pausanias, est un thème cher à Euripide, chez qui il pourrait fort bien trouver son origine. Le Tragique serait donc à l'origine de toute la vulgate.

Le paragraphe qui suit immédiatement, et qui concerne les aventures d'Alcméon à Corinthe, commence d'ailleurs par Εὐριπίδης δὲ φησιν<sup>597</sup> : Apollodore suit alors très probablement l'*Alcméon à Corinthe* du dramaturge athénien.

## 8. La cécité de Tirésias et le crime de Tydée

La référence suivante à Phérécyde concerne l'origine de la cécité du devin thébain Tirésias :

ἦν δὲ παρὰ Θηβαίοις μάντις Τειρεσίας Εὐήρους καὶ Χαρικλοῦς νόμφης, ἀπὸ γένους Οὐδαίου τοῦ Σπαρτοῦ, γενόμενος τυφλὸς τὰς ὀράσεις. οὗ περὶ τῆς πηρώσεως καὶ τῆς μαντικῆς λέγονται λόγοι διάφοροι. ἄλλοι μὲν γὰρ αὐτὸν ὑπὸ θεῶν φασὶ τυφλωθῆναι, ὅτι τοῖς ἀνθρώποις ἃ κρύπτειν ἤθελον ἐμήνυε, Φερεκύδης δὲ ὑπὸ

<sup>596</sup> C'est aussi l'hypothèse de Gantz 2004, p. 931.

<sup>597</sup> *Bibliothèque* III, 7, 7, 2 sqq. (p. 133-134 Wagner).

Ἀθηνᾶς αὐτὸν τυφλωθῆναι · οὐσαν γὰρ τὴν Χαρικλῶ προσφιλῆ τῇ Ἀθηνᾷ ... γυμνὴν ἐπὶ πάντα ἰδεῖν, τὴν δὲ ταῖς χερσὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ καταλαβομένην πηρὸν ποιῆσαι, Χαρικλοῦς δὲ δεομένης ἀποκαταστῆσαι πάλιν τὰς ὀράσεις, μὴ δυναμένην τοῦτο ποιῆσαι, τὰς ἀκοὰς διακαθάρασαν πᾶσαν ὀρνίθων φωνὴν ποιῆσαι συνεῖναι, καὶ σκῆπτρον αὐτῷ δωρήσασθαι κρᾶνειον, ὃ φέρων ὁμοίως τοῖς βλέπουσιν ἐβάδιζεν. Ἡσίοδος δὲ φησὶν ὅτι θεασάμενος περὶ Κυλλήνην ὄφεις συνουσιάζοντας καὶ τούτους τρώσας ἐγένετο ἐξ ἀνδρὸς γυνή, πάλιν δὲ τοὺς αὐτοὺς ὄφεις παρατηρήσας συνουσιάζοντας ἐγένετο ἀνήρ. διόπερ Ἥρα καὶ Ζεὺς ἀμφισβητοῦντες πότερον τὰς γυναῖκας ἢ τοὺς ἄνδρας ἤδεσθαι μᾶλλον ἐν ταῖς συνουσίαις συμβαίνοι, τοῦτον ἀνέκριναν. ὁ δὲ ἔφη δέκα μοιρῶν περὶ τὰς συνουσίας οὐσῶν τὴν μὲν μίαν ἄνδρας ἤδεσθαι, τὰς δὲ ἐννέα γυναῖκας. ὅθεν Ἥρα μὲν αὐτὸν ἐτύφλωσε, Ζεὺς δὲ τὴν μαντικὴν αὐτῷ ἔδωκεν. [τὸ ὑπὸ Τειρεσίου λεχθὲν πρὸς Δία καὶ Ἥραν ·

οἴην μὲν μοῖραν δέκα μοιρῶν τέρπεται ἀνήρ,

τὰς δὲ δέκ' ἐμπίλησι γυνὴ τέρπουσα νόημα.]

ἐγένετο δὲ καὶ πολυχρόνιος (« il y avait chez les Thébains un devin, Tirésias, fils d'Évères et de la nymphe Chariclo, qui descendait du Sparte Oudaios et qui était devenu aveugle. On rapporte différents récits au sujet de sa cécité et de son don de divination. Les uns disent en effet qu'il fut aveuglé par les dieux parce qu'il révélait aux mortels ce qu'ils voulaient leur cacher ; Phérécyde, lui, dit que c'est Athéna qui l'a rendu aveugle : Athéna affectionnait en effet Chariclo... il la vit totalement nue ; elle posa les mains sur ses yeux et le rendit aveugle. Quand Chariclo la pria de guérir ses yeux, elle en fut incapable, mais purifia ses oreilles et lui donna le don de comprendre parfaitement le langage des oiseaux, et lui donna un bâton de cornouiller ; quand il le tenait, il marchait comme les voyants. Hésiode, lui, dit qu'il avait vu près du Mont Cyllène des serpents s'accoupler ; il les blessa, et d'homme devint une femme. Ayant de nouveau observé les mêmes serpents s'accoupler, il devint un homme. C'est pourquoi Héra et Zeus, qui se disputaient pour savoir qui des femmes ou des hommes prennent le plus de plaisir dans les relations sexuelles, l'interrogèrent. Il dit que, si l'on divisait le plaisir sexuel en dix parties, l'homme prenait une part de plaisir et la femme neuf ; c'est pourquoi Héra le rendit aveugle, et Zeus lui donna le don de divination. [Ce qu'a dit Tirésias à Zeus et Héra : « sur dix parts de plaisir, un

homme n'en prend qu'une ; une femme en prend dix et en comble son âme »]<sup>598</sup>. Il vécut aussi très longtemps »)<sup>599</sup>.

Apollodore rapporte ici différents récits expliquant la cécité de Tirésias : il cite ἄλλοι, puis Phérécyde, qu'il suit alors, comme le montre la particule γάρ qui introduit la suite immédiate du texte, mais aussi l'emploi de la proposition infinitive, qui prouve que le récit qui suit dépend de Φερεκύδης δέ (φησι). Après le récit de Phérécyde, Apollodore rapporte enfin la version d'Hésiode, à qui il l'attribue explicitement<sup>600</sup>. L'emprunt à Phérécyde est donc clairement délimité par la mention de deux autres versions et par l'emploi de la tournure infinitive ; il concerne le passage suivant :

Φερεκύδης δὲ ὑπὸ Ἀθηνᾶς αὐτὸν τυφλωθῆναι · οὕσαν γὰρ τὴν Χαρικλῶ προσφιλῆ τῇ Ἀθηνᾷ ... γυμνὴν ἐπὶ πάντα ἰδεῖν, τὴν δὲ ταῖς χερσὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ καταλαβομένην πηρὸν ποιῆσαι, Χαρικλοῦς δὲ δεομένης ἀποκαταστῆσαι πάλιν τὰς ὀράσεις, μὴ δυναμένην τοῦτο ποιῆσαι, τὰς ἀκοὰς διακαθάρασαν πᾶσαν ὀρνίθων φωνὴν ποιῆσαι συνεῖναι, καὶ σκῆπτρον αὐτῷ δωρήσασθαι κράνειον, ὃ φέρων ὁμοίως τοῖς βλέπουσιν ἐβάδιζεν (« Phérécyde, lui, dit que c'est Athéna qui l'a rendu aveugle : Athéna affectionnait en effet Chariclo... il la [Athéna] vit totalement nue ; elle posa les mains sur ses yeux et le rendit aveugle. Quand Chariclo la pria de guérir ses yeux, elle en fut incapable, mais purifia ses oreilles et lui donna le don de comprendre parfaitement le langage des oiseaux, et lui donna un bâton de cornouiller ; quand il le tenait, il marchait comme les voyants »).

Nous avons un autre témoignage du récit de Phérécyde, donné par une scholie à l'*Odyssée* et classé par Fowler sous le n° 92b :

πηρωθῆναι δ' αὐτόν <φησι> Φερεκύδης ἰδόντα τὴν Ἀθηνᾶν λουομένην ἐν τῷ <...><sup>601</sup> παρθένον ὑπάρχουσαν καὶ κορευθεῖσαν ὑπ' Ἀπόλλωνος εἰς τὸ <...> καίεσθαι μέλλειν ὑπὸ Εὐήρου τοῦ πατρὸς <...> εἰς ἄνδρα μεταβαλέσθαι γνώμη τοῦ θεοῦ καὶ μίαν τὴν <...> γενέσθαι. καὶ μετὰ ταῦτα Ἦραν ἐρίσασαν μετὰ Διὸς καὶ περὶ τῆς ἡδονῆς <...> παρ' ὀποτέρῳ τὸ πλεῖον ἐστὶ Τειρεσίαν ἐρέσθαι. τὸν δὲ εἰπεῖν ὅτι μᾶλλον ἦδεται γυνή. διὸ καὶ πηρωθῆναι ὑπὸ Ἦρας, ὃ δὲ Ζεὺς δωρεῖται τὴν μαντείαν (« Phérécyde dit qu'il fut aveuglé pour avoir vu Athéna en train de se baigner dans le <...> étant une jeune vierge, déflorée par Apollon vers le <...> sur le point d'être

<sup>598</sup> Ces deux vers sont une citation de la *Mélampodie*, que l'on retrouve en schol. Lycophron 683. Les éditeurs de la *Bibliothèque* considèrent que cette citation est une interpolation, ce qui est très probable étant donné la façon dont est introduite cette citation, totalement étrangère à la méthode d'Apollodore.

<sup>599</sup> III 6, 7, 2 (p. 127 Wagner ; Phérécyde fr. 92a ; Hésiode fr. 275 M.-W.).

<sup>600</sup> Le récit se trouvait dans la *Mélampodie*, si l'on en croit schol. Lycophron 683 (Hésiode fr. 275 M.-W.).

<sup>601</sup> D'après l'apparat critique de Pàmias 2008, Dindorf propose de suppléer ποταμῷ, supposant que se trouvait là le nom d'une rivière : d'après Callimaque, *Hymne* V, 71, ce bain a lieu à la source de l'Hippocrène, sur l'Hélicon. Van der Valk 1958, n. 235 p. 164-165 est du même avis.

brûlée par son père Evérès <...> être changé en homme sur l'avis du dieu et une femme (?) <...> devenir. Et après cela, alors qu'Héra se disputait avec Zeus à propos du plaisir <...> ils demandent à Tirésias qui en prend le plus. Il répond que c'est la femme qui ressent le plus de plaisir. C'est pourquoi il est mutilé par Héra, et Zeus lui offre le don de divination »)<sup>602</sup>.

Les nombreuses lacunes que comporte cette scholie rendent le commentaire difficile. On peut constater qu'elle semble dépendre dans sa quasi-totalité de <φησι> Φερεκύδης, puisque à l'exception de la dernière proposition *ὁ δὲ Ζεὺς δωρεῖται τὴν μαντείαν*, tout le texte fonctionne comme une proposition infinitive. Le début de cette scholie correspond à ce que donne la *Bibliothèque* : Evérès est le père de Tirésias chez Apollodore<sup>603</sup>, et d'après l'emprunt fait par ce dernier à Phérécyde, Tirésias a vu Athéna nue. Le problème est que la suite de la scholie semble attribuer à Phérécyde deux histoires qui ne correspondent plus à ce que la *Bibliothèque* attribue elle aussi au mythographe athénien : dans le premier récit, Tirésias est une jeune vierge avec laquelle couche Apollon, puis que son père s'apprête à immoler par le feu et qui va être changée en homme par le dieu. Tirésias vit alors une seconde aventure : lors d'une dispute entre Zeus et Héra au sujet du plaisir sexuel, il est choisi par les deux dieux comme juge, de toute évidence parce qu'il a été femme et homme ; il trahit alors le secret du plaisir féminin, et Héra l'aveugle pour le punir. Ce second épisode est conforme à celui qu'Apollodore attribue à Hésiode, et provient sans doute du poète dans la scholie, directement ou non. Quant au changement de sexe, la version de la scholie semble très différente de celle que la *Bibliothèque* attribue à Hésiode : dans ce dernier récit, tout part de deux serpents qui s'accouplent et que Tirésias va blesser, version qui est attribuée à Hésiode par d'autres témoignages qu'Apollodore<sup>604</sup>.

De plus, la scholie semble dire que chez Phérécyde Tirésias était au départ une femme, ce qui contredit la version phérécydienne rapportée par Apollodore, où Tirésias est toujours désigné par un pronom masculin : les deux récits rapportent en outre que Tirésias a été aveuglé pour avoir vu Athéna nue au bain, thématique qui n'a rien à voir avec le changement de sexe<sup>605</sup>. Pour M. Van der Valk, l'idée de l'aveuglement de Tirésias à cause de son outrage

---

<sup>602</sup> Schol. (TV<sup>o</sup>) *Odyssée* X, 493.

<sup>603</sup> *Bibliothèque* III, 6, 7, 1 (p. 126-127 Wagner).

<sup>604</sup> Cette version hésiodique est suivie de très près par schol. *Odyssée* (HQ) X, 494 (Hésiode fr. 275 M.-W.), dans laquelle l'action se passe sur le Cithéron : Tirésias tue la femelle et est transformé en femme, puis il tue le mâle et redevient un homme. Zeus et Héra le prennent alors pour témoin de leur querelle, et la suite se déroule comme dans la *Bibliothèque*. Voir aussi schol. Lycophron 683 et Phlégon FG<sup>o</sup>H 257 F 36, IV (ces deux textes sont eux aussi donnés par Merkelbach et West sous le n<sup>o</sup> 275). Quelles que soient les différences entre tous les textes du fr. 275 M.-W., ils s'accordent à affirmer que chez Hésiode, le changement de sexe de Tirésias vient de la rencontre avec les serpents. Pour une analyse détaillée des récits attribués à Hésiode, voir Schwartz 1960, p. 210-220.

<sup>605</sup> Le fait que Tirésias était originellement une femme semble n'être autrement attesté que par Sostrate FG<sup>o</sup>H 23 F 7.

à Athéna provient en effet de Phérécyde, mais la suite de la scholie, qui introduit le thème de l'amour d'Apollon, viendrait d'un autre auteur, ce qui nous paraît exact ; M. Van der Valk précise qu'il s'agirait d'un auteur hellénistique, hypothèse qui ne repose cependant sur aucun autre argument que l'irruption du thème amoureux, et qui semble donc difficile à confirmer<sup>606</sup>.

La version de Phérécyde se retrouve chez Callimaque, dans son *Hymne sur le bain de Pallas*. Le poète, au moment de raconter l'histoire de Tirésias, précise d'ailleurs : μῦθος δ' οὐκ ἐμός, ἀλλ' ἑτέρων (« cette fable n'est pas de moi, mais d'autres auteurs »)<sup>607</sup>. Les savants ont tous remarqué les nombreuses similitudes entre le récit de Callimaque et celui de Phérécyde, et il est communément admis que le poète a suivi le mythographe<sup>608</sup> : chez ces deux auteurs, Tirésias est le fils d'Evèrès et de Chariclo, amie d'Athéna avec qui elle se baigne quand Tirésias aperçoit la déesse nue. Cette dernière l'aveugle aussitôt ; Chariclo se lamente, mais la déesse lui affirme que ce châtement est irréversible ; en compensation, elle lui offre son don pour la divination et un sceptre, ainsi qu'une vie longue et la faculté de pouvoir dire l'avenir y compris dans l'au-delà. Callimaque a bien sûr beaucoup développé le récit ; il a pourtant omis l'idée selon laquelle, pour octroyer son don à Tirésias, Athéna lui nettoie les oreilles. Le seul détail absent du récit rapporté par Apollodore est le don d'une longue vie ; en réalité, il en est fait mention dans la *Bibliothèque* quelques lignes plus loin à peine, puisque après le récit hésiodique, on lit : ἐγένετο δὲ καὶ πολυχρόνιος<sup>609</sup>. Or, comme le fait remarquer J.-C. Carrière, dans la *Mélampodie* d'Hésiode, la longue vie de Tirésias s'étend « sur sept générations d'hommes mortels », ἐπὶ [...] γενεάς μερόπων ἀνθρώπων<sup>610</sup>, alors que Callimaque emploie l'adjectif πολυχρόνιος<sup>611</sup>, que l'on trouve précisément chez Apollodore<sup>612</sup>. C'est pourquoi Wagner, dans son édition de la *Bibliothèque*, suggère de déplacer cette phrase à la fin du récit phérécydéen<sup>613</sup>. Si cette hypothèse est exacte, le dernier détail du récit de Callimaque figurait bien chez Phérécyde, dont Apollodore fournit ici un résumé complet et exhaustif.

Revenons à la *Bibliothèque*. Apollodore propose deux récits complets attribués à deux auteurs différents, sans sembler donner la préférence à l'un d'eux. La raison en est sans doute

---

<sup>606</sup> Van der Valk 1958, n. 235 p. 164-165. On retrouve Apollon chez Sostrate FGrH 23 F 7, mais ce fragment pose problème à ses éditeurs : voir le commentaire de ce fragment par P. Ceccarelli dans la *Brill's New Jacoby* (Ceccarelli Paola, « Sostratos (23) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/sostratos-23-a23>).

<sup>607</sup> Callimaque, *Hymne* V, 56 ; le récit suit ce vers.

<sup>608</sup> Voir Frazer 1921, vol. 1, n. 1 p. 363 ; Bulloch Anthony W., 1985, *Callimachus. The fifth hymn*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 17-19 ; Carrière et Massonnie 1991, p. 225-226 ; Pàmias 2008, vol. 2, n. 98 p. 27.

<sup>609</sup> *Bibliothèque* III, 6, 7, 6 (p. 128 Wagner).

<sup>610</sup> Hésiode fr. 276 M.-W.

<sup>611</sup> Callimaque, *Hymne* V, 128.

<sup>612</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 225-226.

<sup>613</sup> Wagner 1926, p. 128.

très simple : elles offrent toutes les deux un intérêt : comme le souligne M. Van der Valk, la version de Phérécyde a été rendue célèbre par un hymne de Callimaque, et celle d'Hésiode offre un commentaire célèbre sur les relations entre les hommes et les femmes<sup>614</sup>. Sans doute Apollodore choisit-il de raconter la version phérécydienne en premier afin de garder pour la fin une version plus longue et complexe, qui se développe en deux temps : d'abord le changement de sexe, puis le jugement de Tirésias. Par contraste, la toute première version rapidement proposée par Apollodore, attribuée le plus vaguement possible à ἄλλοι, ne retient guère l'attention du mythographe... alors qu'elle rejoint finalement celle qu'il attribue à Hésiode, où Tirésias révèle aussi un secret, et est puni pour cela<sup>615</sup>.

Il est intéressant de constater que ce double récit est en réalité une digression par rapport au récit principal, en l'occurrence celui de la lutte des Sept contre Thèbes. Apollodore raconte en effet qu'Étéocle, dans Thèbes assiégée par les Sept, décide de consulter un oracle pour savoir comment vaincre Polynice et ses alliés, et qu'il interroge Tirésias ; suit la notice sur le devin, notice qui n'est pas indispensable à la structure du récit dans lequel il s'enchaîne, mais n'est qu'une parenthèse narrative. De plus, ce double récit ne met aucunement en jeu l'ascendance ou la descendance de son personnage principal, ce qui le détache donc de la structure généalogique de la *Bibliothèque*, et permet à Apollodore de le placer où il le souhaite. Ce caractère digressif permet en quelque sorte à Apollodore d'offrir deux récits étiologiques qui concernent la cécité de Tirésias sans n'en prendre aucun en charge, puisqu'il n'est pas obligé de choisir une version pour l'intégrer dans le plan de son ouvrage. Sans doute est-ce cette liberté narrative qui permet à Apollodore de donner ainsi ses deux récits et de mentionner ses sources.

La question d'Étéocle à Tirésias est de savoir comment vaincre les Sept ; le devin répond que les Sept seraient vaincus si Ménécée, le fils du prince thébain Créon, se sacrifiait à Arès. Ce suicide sauve en effet la ville, et les Sept trouvent tous la mort devant Thèbes sauf Adraste, conformément à ce qu'Amphiaros avait prédit avant le départ de l'expédition. L'épisode de Ménécée se trouve pour la première fois dans les *Phéniciennes* d'Euripide, où Étéocle, qui est en froid avec Tirésias, envoie Créon et Ménécée interroger le devin : ce dernier répond qu'il faut que Créon immole son fils, mais le dialogue révèle ensuite que c'est sa mort qui est importante, et non la main qui la lui donnera. Ménécée parvient alors à éloigner son père, et se suicide en haut des tours de la ville – et non devant les portes, comme chez Apollodore – pour sauver Thèbes<sup>616</sup>. La suite du récit de la guerre dans la *Bibliothèque*, jusqu'au moment où Étéocle et Polynice s'entretient, est d'ailleurs globalement

---

<sup>614</sup> Van der Valk 1958, p. 64.

<sup>615</sup> Sur Tirésias, voir Loraux Nicole, 1989, *Les Expériences de Tirésias : le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard.

<sup>616</sup> Euripide, *Phéniciennes* 903-1018 et 1090-1092.



conforme à la pièce d'Euripide, à deux petits détails près : chez Apollodore, les combats commencent devant Thèbes tandis que chez Euripide, les Thébains restent tout d'abord dans les murs ; dans la *Bibliothèque*, Caranée ne prononce pas la phrase qui mettra Zeus en colère, et qui fera qu'il sera foudroyé par le dieu<sup>617</sup>. Il est donc possible que cette partie de la *Bibliothèque* vienne d'Euripide ; nous ne pouvons pas nous prononcer en ce qui concerne Phérécyde, car rien n'a été conservé de ce qu'il en disait. Le mythographe athénien traitait cependant l'épisode des Sept, comme le prouvent le fr. 96, que nous avons déjà examiné et selon lequel Polynice a été chassé de Thèbes, et le fr. 97, qui concerne Tydée. Ce dernier est l'un des Sept ; voici ce qu'en dit Phérécyde d'après une scholie à l'*Iliade* :

φασὶν ἐν τῷ Θηβαϊκῷ πολέμῳ Τυδέα τρωθέντα ὑπὸ Μελανίππου τοῦ Ἀστακοῦ σφόδρα ἀγανακτῆσαι. Ἀμφιάρεων δὲ κτείναντα τὸν Μελάνιππον δοῦναι τὴν κεφαλὴν Τυδεῖ. τὸν δὲ δίκην θηρὸς ἀναπτύξαντα ῥοφᾶν τὸν ἐγκέφαλον ἀπὸ θυμοῦ. κατ' ἐκεῖνο δὲ καιροῦ παρεῖναι Ἀθηνᾶν ἀθανασίαν αὐτῷ φέρουσαν ἐξ οὐρανοῦ καὶ διὰ τὸ μῦθος ἀπεστράφθαι. τὸν δὲ θεασάμενον παρακαλέσαι κἄν τῷ παιδὶ αὐτοῦ χαρίσασθαι τὴν ἀθανασίαν. ἱστορεῖ Φερεκίδης (« on dit que durant la guerre thébaine Tydée, blessé par Mélanippos fils d'Astacos, entra dans une terrible colère. Amphiaraios, après avoir tué Mélanippos, donna sa tête à Tydée. Celui-ci, à la façon d'une bête sauvage, l'ouvrit et avala la cervelle sous le coup de la rage. A ce moment-là, Athéna se trouvait sur place, qui, du ciel, lui apportait l'immortalité ; elle fit demi-tour, repoussée par la souillure. Voyant cela, il la pria d'offrir cette immortalité à son fils. C'est ce que raconte Phérécyde »)<sup>618</sup>.

Apollodore connaît lui aussi cet épisode ; voici le récit qu'il en donne :

Μελάνιππος δὲ ὁ λοιπὸς τῶν Ἀστακοῦ παίδων εἰς τὴν γαστέρα Τυδέα τιτρώσκει. ἡμιθνήτος δὲ αὐτοῦ κειμένου παρὰ Διὸς αἰτησαμένη Ἀθηνᾶ φάρμακον ἦνεγκε, δι' οὗ ποιεῖν ἔμελλεν ἀθάνατον αὐτόν. Ἀμφιάραος δὲ αἰσθόμενος τοῦτο, μισῶν Τυδέα ὅτι παρὰ τὴν ἐκείνου γνώμην εἰς Θήβας ἔπεισε τοὺς Ἀργείους στρατεύεσθαι, τὴν Μελανίππου κεφαλὴν ἀποτεμῶν ἔδωκεν αὐτῷ (τιτρωσκόμενος δὲ Τυδεὺς ἔκτεινεν αὐτόν). ὁ δὲ διελὼν τὸν ἐγκέφαλον ἐξερρόφησεν. ὡς δὲ εἶδεν Ἀθηνᾶ, μυσσαχθεῖσα τὴν εὐεργεσίαν ἐπέσχε τε καὶ ἐφθόνησεν (« Mélanippos, le dernier des fils d'Astacos, blesse Tydée au ventre. Alors qu'il gisait entre la vie et la mort, Athéna lui apporta une drogue qu'elle avait demandée à Zeus, au moyen de laquelle elle s'apprêtait à le rendre immortel. Mais Amphiaraios le sut, et, comme il haïssait Tydée parce qu'il avait, contre son avis, persuadé les Argiens de marcher sur Thèbes, coupa la tête de Mélanippos et la lui montra (Tydée, bien que blessé, l'avait tué). Tydée la

<sup>617</sup> Euripide, *Phéniennes* 1172-1176.

<sup>618</sup> Phérécyde fr. 97 = schol. (A, b mss. BC, T) *Iliade* V, 126.

fendit, en ôta la cervelle et l'aspira. A cette vue, Athéna, prise de dégoût, retint son geste et se garda de lui faire cette faveur »)<sup>619</sup>.

On voit que les deux récits suivent exactement le même schéma, ce qui laisse penser qu'Apollodore suit ici Phérécyde, même s'il ne le nomme pas. Autre indice d'une source commune, l'emploi dans la scholie de l'expression ῥοφᾶν τὸν ἐγκέφαλον, que l'on retrouve dans le τὸν ἐγκέφαλον ἐξερρόφησεν de la *Bibliothèque*, et qui est d'autant plus frappant que le verbe ῥοφᾶ s'emploie essentiellement pour des liquides<sup>620</sup> ; de même, le mot τὸ μῦθος de la scholie trouve un écho dans le μυσσασθῆσα d'Apollodore. Certains détails sont donnés par le scholiaste et pas par Apollodore : le thème de la déshumanisation de Tydée est explicite dans la scholie, qui emploie des mots comme σφόδρα ἀγανακτῆσαι, δίκην θηρός et ἀπὸ θυμοῦ ; le scholiaste précise en outre que Tydée demande un transfert de son immortalité vers son fils Diomède, thème que ne reprend pas Apollodore, ni ici ni ailleurs dans son ouvrage. Quant à la *Bibliothèque*, elle précise que Tydée était blessé à mort et agonisait ; que c'est Zeus qui envoyait Athéna, et que l'immortalité se présentait sous la forme d'une drogue ; enfin, que c'est par haine de Tydée qu'Amphiaraos agit. Ces différences ne modifient pas la similarité de structure et de sens de l'épisode ; il n'est pas étonnant que des détails diffèrent, puisque la scholie reformule très probablement le récit de Phérécyde, et l'abrège sans doute. Apollodore, lui, a aussi pu laisser de côté certains éléments de sa source pour ne conserver que le cœur du récit, comme il en a l'habitude.

Il reste une différence : dans la scholie, c'est Amphiaraos qui tue Mélanippos, alors dans le texte de la *Bibliothèque* c'est Tydée. Cette dernière version est unique, si bien qu'on considère parfois τιτρωσόμενος δὲ Τυδεὺς ἔκτεινεν αὐτόν comme une interpolation. J.-C. Carrière fait cependant remarquer que sans cette phrase, la mort de Mélanippos reste inexplicite<sup>621</sup> ; il nous semble pourtant que sans elle, il suffit de considérer que quand Apollodore raconte qu'Amphiaraos lui coupe la tête, Mélanippos est encore vivant : ce serait bien Amphiaraos qui le tuerait, comme dans la scholie.

Une autre scholie au même vers de l'*Iliade* fait un récit extrêmement proche de la scholie que nous avons étudiée, parfois au mot près... mais affirme que ce récit se trouve παρὰ τοῖς Κυκλικοῖς, « chez les poètes du Cycle<sup>622</sup> ». Comme le remarque T. Gantz, « si cela est exact, alors l'histoire de l'immortalité manquée de Tydée remonte probablement à la *Thébaïde*<sup>623</sup> ». Cette mention ne se trouve cependant que dans le manuscrit *Genevensis gr.* 44,

<sup>619</sup> *Bibliothèque* III, 6, 8, 2-4 (p. 128-129 Wagner).

<sup>620</sup> Chantraine 1968, p. 978.

<sup>621</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 226, suivi par Scarpi 1996, p. 567.

<sup>622</sup> Schol. (*Genevensis gr.* 44) *Iliade* V, 126 (= *Thébaïde* fr. 5 Davies). La mention ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Κυκλικοῖς ne se trouve pas dans le manuscrit D, qui porte pourtant exactement le même texte.

<sup>623</sup> Gantz 2004, p. 917.

et M. Davies indique qu'elle a été portée sur le manuscrit par une main plus récente que celle de la scholie<sup>624</sup> : il est ainsi très difficile d'en tirer une conclusion fiable<sup>625</sup>.

Quoi qu'il en soit, on voit qu'Apollodore, dans le cycle des Sept, consulte et suit Phérécyde de près lors de deux épisodes, celui de la cécité de Tirésias et celui du crime de Tydée. Remarquons qu'Apollodore nomme sa source dans le premier cas, mais pas dans le second : nous reviendrons sur ce sujet. Autre remarque : nous avons eu l'occasion de constater qu'Apollodore suivait déjà Phérécyde lors d'un autre épisode de la vie de Tydée, celui qui concerne les raisons de son départ de Calydon et de son exil à Argos<sup>626</sup>.

## 9. *Callisto et Arcas*

La référence suivante se situe au début de la section consacrée à la descendance de Pélasgos, héros dont on a vu qu'il est originaire d'Argos dans la *Bibliothèque*, et qu'il fonde la dynastie des rois d'Arcadie, dont le premier est son fils Lycaon. Ce dernier a cinquante enfants, dont Apollodore donne la liste ; puis il raconte la mort de Lycaon et de tous ses enfants, due à leur impiété. Seul Nyctimos n'est pas foudroyé par Zeus : c'est sous son règne qu'a lieu le κατακλυσμός de Deucalion. C'est alors que l'on trouve le récit suivant :

Εὐμηλος δὲ καὶ τινες ἕτεροι λέγουσι Λυκάονι καὶ θυγατέρα Καλλιστῶ γενέσθαι · Ἡσίοδος μὲν γὰρ αὐτὴν μίαν εἶναι τῶν νυμφῶν λέγει, Ἄσιος δὲ Νυκτέως, Φερεκύδης δὲ Κητέως · αὐτὴ σύνθηρος Ἀρτέμιδος οὔσα, τὴν αὐτὴν ἐκείνη στολὴν φοροῦσα, ὤμοσεν αὐτῇ μεῖναι παρθένος. Ζεὺς δὲ ἐρασθεὶς ἀκούσῃ συνεννάζεται, εἰκασθεὶς, ὡς μὲν ἔνιοι λέγουσιν, Ἀρτέμιδι, ὡς δὲ ἔνιοι, Ἀπόλλωνι. βουλόμενος δὲ Ἦραν λαθεῖν εἰς ἄρκτον μετεμόρφωσεν αὐτὴν. Ἦρα δὲ ἔπεισεν Ἄρτεμιν ὡς ἄγριον θηρίον κατατοξεῦσαι. εἰσὶ δὲ οἱ λέγοντες ὡς Ἄρτεμις αὐτὴν κατετόξευσεν ὅτι τὴν παρθενίαν οὐκ ἐφύλαξεν. ἀπολομένης δὲ Καλλιστοῦς Ζεὺς τὸ βρέφος ἀρπάσας ἐν Ἀρκαδίᾳ δίδωσιν ἀνατρέφειν Μαίᾳ, προσαγορεύσας Ἀρκάδα · τὴν δὲ Καλλιστῶ καταστερίσας ἐκάλεσεν ἄρκτον (« Eumelos et quelques autres disent que Lycaon a aussi eu une fille, Callisto ; Hésiode dit qu'elle est l'une des nymphes, Asios qu'elle est fille de Nyctée, Phérécyde de Cétée. Compagne de chasse d'Artémis, portant les mêmes vêtements qu'elle, elle lui fit le serment de rester vierge. Zeus, tombé

<sup>624</sup> Voir *Thébaïde* fr. 5 Davies.

<sup>625</sup> Les autres textes racontant cet épisode sont Bacchylide fr. incert. 14 Irigoïn (Athéna donne l'immortalité à Tydée) ; Stace, *Thébaïde* VIII, 716-767, chez qui Amphiaraios n'intervient pas ; Pausanias IX, 18, 1 (Mélaniptos tue Tydée, puis est tué par Amphiaraios) ; schol. Pindare *Néméennes* X, 7b (Tydée supplie Amphiaraios de tuer Mélaniptos et de lui amener sa tête ; le scholiaste cite Euripide, *Méléagre* fr. 537, puis fait état d'un culte du dieu Diomède à Thourioi et Métaponte) ; schol. Tzetzes Lycophron 1066 (Tzetzes précise que Tydée est mort de sa blessure ; il n'est pas fait mention de l'immortalité amené par Athéna, mais Tzetzes explique que la haine d'Athéna pour Tydée vient de cet épisode) ; on trouve enfin une allusion au cannibalisme de Tydée chez Euripide, *Méléagre* fr. 27 Jouan et Van Looy (schol. Pindare *Néméennes* X, 7b), et Ovide, *Ibis* 427 sqq. et 516.

<sup>626</sup> *Bibliothèque* I, 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a) ; cf. *supra* p. 37 sqq.

amoureux, s'unit à elle contre son gré, sous l'apparence, selon les uns, d'Artémis, selon les autres, d'Apollon. Voulant la cacher à Héra, il la changea en ourse. Mais Héra persuada Artémis de l'abattre comme une bête sauvage. Certains disent cependant qu'Artémis l'a abattue parce qu'elle n'avait pas préservé sa virginité. A la mort de Callisto, Zeus, s'emparant de son nourrisson, charge Maia de l'élever en Arcadie, et lui donne le nom d'Arcas ; quant à Callisto, il la changea en constellation et l'appela l'Ourse »)<sup>627</sup>.

La suite de la *Bibliothèque* est consacrée à Arcas qui, comme son nom l'indique, est traditionnellement l'éponyme de l'Arcadie, même si Apollodore ne le précise pas. Phérécyde est ici convoqué aux côtés d'autres auteurs : Eumélos et τινες ἕτεροι, Hésiode, Asios et enfin, donc, Phérécyde. Le point débattu est l'ascendance de Callisto, qui n'a en réalité aucune importance sur la suite du récit : Apollodore semble à nouveau donner des variantes par volonté d'exhaustivité et par plaisir de l'érudition. L'Eumélos dont il est question ici est Eumélos de Corinthe, poète de l'époque archaïque auteur d'*Histoires corinthiennes* dont une version en prose circula sans doute dès le début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; certains savants pensent que c'est cette version en prose que consultèrent Apollodore et Pausanias<sup>628</sup>. Eumélos est mentionné en premier lieu pour justifier la place de ce récit dans l'architecture de la *Bibliothèque* : si Callisto est fille de Lycaon, alors il est logique que la notice la concernant se trouve après celle des autres enfants de Lycaon, qui sont traités collectivement. Remarquons qu'Eumélos est à nouveau nommé juste après le récit, pour une variante sur le nom de l'épouse d'Arcas<sup>629</sup>. Asios de Samos, lui, est un poète épique très mal connu, dont on ignore en tout cas l'époque où il a vécu. Quant à la version attribuée à Hésiode, d'autres fragments hésiodiques semblent la contredire en affirmant que pour le poète, Callisto était la fille de Lycaon<sup>630</sup>. Cette difficulté se résoud en supposant que Callisto était mentionnée dans plusieurs poèmes hésiodiques, l'un où elle était fille de Lycaon, l'autre où il s'agissait d'une nymphe<sup>631</sup> : selon W. Sale, Apollodore donnerait ici la version du *Catalogue des femmes*<sup>632</sup>. On voit que dans ce passage, Phérécyde est le seul prosateur nommé.

---

<sup>627</sup> III 8, 2, 2-5 (p. 135-136 Wagner ; Phérécyde fr. 157 ; Eumélos fr. 7 Fowler et fr. 10 Davies ; Hésiode fr. 163 M.-W. ; Asios fr. 9 Davies).

<sup>628</sup> C'est la date que donne Fowler 2000, p. 105, avec un point d'interrogation ; voir aussi les commentaires de D. L. Toye pour la *Brill's New Jacoby* (Toye, David L., « Eumelos of Corinth (451) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/eumelos-of-corinth-451-a451>).

<sup>629</sup> III, 9, 1, 1 (p. 136 Wagner ; Eumélos fr. 8a Fowler et fr. 11 Davies).

<sup>630</sup> Eratosthène, *Catastérismes* 1 ; ce texte est rangé parmi les fragments d'Hésiode sous le n° 163 par Merkelbach et West, qui renvoient à notre passage de la *Bibliothèque*, à schol. Aratos 27, p. 344, 10 et Aratos latin p. 197-198 Maas ; Hygin, *Astronomie* II, 1 et 4 ; schol. Germanicus *Aratea* p. 58, 5 et 54, 15 Breysig, ainsi qu'à leur fr. 354, classé parmi les *fragmenta dubia* (Lactance Placide, *Récits des fables ovidiennes, Métamorphoses* II, 5-6).

<sup>631</sup> C'est la position que défend Sale 1962.

Hormis cette notice, l'idée phérécydienne selon laquelle Callisto est fille de Cétée ne se trouve que dans deux textes, une scholie à l'*Oreste* d'Euripide et un fragment d'un historien dont nous ignorons tout, Ar(i)aithos de Tégée<sup>633</sup>. Il est très possible que ces deux textes aient suivi Phérécyde : rappelons que les scholies à *Oreste* mentionnent six fois le mythographe athénien, et constatons qu'Ar(i)aithos a sans doute lu Phérécyde, car il s'accordait avec lui sur un autre point, celui de la légende de Cyrène<sup>634</sup>. On peut raisonnablement considérer que deux accords avec Phérécyde, pour un auteur dont on n'a conservé que huit fragments, sont un bon indice de l'influence du mythographe sur cet Ar(i)aithos. J. Pàmias estime qu'en ne faisant pas de Callisto la fille de Lycaon, Phérécyde semble vouloir la détacher de la mythologie arcadienne, à laquelle appartient Callisto<sup>635</sup> ; on peut d'ailleurs constater que dans la scholie à l'*Oreste* d'Euripide, Cétée ne descend pas de Pélasgos et de Lycaon, les grands fondateurs de l'Arcadie et de son peuple, mais est le petit-fils de Dorieus et Argéia, et se rattache donc à Argos<sup>636</sup>. J. Pàmias rapproche aussi le nom Κητεύς du nom commun κῆτος, « monstre aquatique » : Cétée serait ainsi à mettre au rang des créatures primordiales. Cétée pourrait enfin être lié à la cité arcadienne de Tégée, comme le suggère W. Sale, mais cela n'est qu'un embryon d'hypothèse<sup>637</sup>.

Peut-on savoir à quel auteur remonte le récit de la *Bibliothèque* ? La notice sur Callisto mêle en réalité de nombreux éléments hétérogènes, dans une volonté de donner un récit complet qui concilie les éléments les plus connus de la légende ; Apollodore donne d'ailleurs deux versions de l'union de Zeus et Callisto, puis deux versions de sa mort. Si la *Bibliothèque* semble admettre que Callisto est une chasserresse de la suite d'Artémis à qui Zeus s'est uni, elle donne *grosso modo* deux versions de la suite de la légende :

- Zeus veut cacher Callisto à Héra, et la change donc en ourse ; Héra découvre le pot aux roses et fait exécuter l'ourse par Artémis ;
- Artémis découvre que Callisto n'est plus vierge ; pour la punir, elle l'abat d'une flèche.

Cette seconde version est aussi documentée par la *Dispute d'Homère et Hésiode*<sup>638</sup>, texte qui, en l'état, date de l'époque d'Hadrien ou des années qui suivirent sa mort, mais dont les sources sont bien plus anciennes. W. Sale montre de façon convaincante qu'il s'agit du premier état du mythe arcadien originel, qui explique le culte sur la tombe de Callisto près de

---

<sup>632</sup> Sale 1962, p. 141 ; pour ce savant, il est impossible d'être certain de l'identité de l'autre poème hésiodique où apparaissait Callisto.

<sup>633</sup> Ar(i)aithos de Tégée FGrH 316 F 2a et b (Hygin, *Astronomie* II, 1 et 6).

<sup>634</sup> Schol. (L+) Ap. Rh II, 498-527q = Phérécyde fr. 58 et Ar(i)aithos FGrH 316 F 3.

<sup>635</sup> Pàmias 2008, vol. 2, n. 437 p. 157.

<sup>636</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Oreste* 1646.

<sup>637</sup> Sale 1965, n. 30 p. 24.

<sup>638</sup> *Dispute d'Homère et d'Hésiode* 111-112.

Tricolones, en Arcadie, mentionné par Pausanias<sup>639</sup>, et qui semble confirmé par la numismatique<sup>640</sup> : les Arcadiens ne vénéraient en effet pas Callisto sous la forme d'une ourse, mais bien sous celle d'une jeune femme<sup>641</sup>.

L'origine du premier récit, celui de la transformation en ourse, est certes plus récente, mais il est lui aussi fort ancien puisque selon Sale, c'est son intégration au corpus hésiodique qui le rend très connu<sup>642</sup>. On le retrouve d'ailleurs dans l'*Hélène* d'Euripide<sup>643</sup>, où le sort de Callisto semble enviable aux yeux d'Hélène, ce qui suggère que cette métamorphose sert à protéger la jeune fille et vient donc sans doute de Zeus, comme dans la *Bibliothèque*. L'élément nouveau chez Apollodore est le fait qu'Artémis abat l'ourse, à l'instigation d'Héra. Il s'agit probablement d'un élément plus tardif<sup>644</sup>, qui s'explique par la vengeance jalouse d'Héra : on le trouve pour la première fois chez Callimaque, mais il a aussi bien pu apparaître plus tôt<sup>645</sup>. On peut en tout cas constater que cette version est très proche de celle que rapporte Pausanias, en en précisant d'emblée le caractère panhellénique :

ἐπὶ δὲ τῷ γένει παντὶ τῷ ἄρσενι θυγάτηρ Λυκάωνι ἐγένετο Καλλιστώ. ταύτη τῇ Καλλιστοῖ – λέγω δὲ τὰ λεγόμενα ὑπὸ Ἑλλήνων – συνεγένετο ἐρασθεὶς Ζεὺς · Ἥρα δὲ ὡς ἐφώρασεν, ἐποίησεν ἄρκτον τὴν Καλλιστώ, Ἄρτεμις δὲ ἐς χάριν τῆς Ἥρας κατετόξευσεν αὐτήν. καὶ ὁ Ζεὺς Ἑρμῆν πέμπει σῶσαι τὸν παῖδά οἱ προστάξας, ὃν ἐν τῇ γαστρὶ εἶχεν ἡ Καλλιστώ · Καλλιστῶ δὲ αὐτὴν ἐποίησεν ἀστέρας καλουμένην ἄρκτον μεγάλην (« en plus de toute sa descendance mâle, Lykaon eut une fille, Kallisto. Cette Kallisto – je dis ce que disent les Grecs – s'unit à Zeus qui s'était épris d'elle. Mais Héra, quand elle les eut surpris, transforma Kallisto en ourse et Artémis, pour plaire à Héra, la tua d'une flèche. Alors Zeus envoie Hermès en lui enjoignant de sauver l'enfant que Kallisto portait dans son ventre. De Kallisto elle-même, il fit une constellation nommée la Grande Ourse »)<sup>646</sup>.

Apollodore a probablement intégré cette variante à son récit à cause de la dimension panhellénique qu'elle avait acquise à son époque. Chez Pausanias toutefois, c'est Héra qui transforme Callisto, et cette métamorphose est alors une punition, à l'opposé du rôle qu'elle

---

<sup>639</sup> Pausanias VIII, 35, 8.

<sup>640</sup> On connaît un monnayage de la cité d'Orchomène datant de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. qui représente Callisto en jeune fille percée d'une flèche (BCD Péloponnèse 1573-1574. 1 et 1575 ; n° 958 Hoover) ; voir aussi une monnaie de bronze de Méthydrion de la même époque (BCD Péloponnèse 1572 ; n° 955 Hoover).

<sup>641</sup> Sale 1965, p. 18-19.

<sup>642</sup> Sale 1965, p. 34 ; voir aussi la démonstration de Sale 1962.

<sup>643</sup> Euripide, *Hélène* 375-380.

<sup>644</sup> Sale 1965, p. 29-30.

<sup>645</sup> Callimaque fr. 632 Pfeiffer (schol. (A) *Iliade* XVIII, 487) ; Hygin, *Astronomie* II, 1, 4. La seule attestation iconographique de ce motif est une mosaïque romaine d'Italica, en Andalousie, qui a été réalisée à la fin du II<sup>e</sup> s. ou au début du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. (*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Kallisto 11).

<sup>646</sup> Pausanias VIII, 3, 6-7, trad. Jost, CUF.

tient dans la *Bibliothèque*, mais conformément à ce que l'on peut lire chez Callimaque et chez Ovide<sup>647</sup>.

Apollodore rapporte aussi la version selon laquelle Zeus aurait séduit Callisto en prenant l'apparence d'Artémis, qu'il attribue à ἔνιοι : on sait que cette version apparaît au IV<sup>e</sup> s., chez le poète comique Amphis<sup>648</sup>, qui exploitait l'aspect comique de la confrontation entre Callisto, qui croit avoir couché avec Artémis, et la vraie déesse Artémis, qui presse la jeune vierge de révéler avec qui elle a perdu sa virginité<sup>649</sup>. Le seul autre texte mentionnant Apollon est une scholie de Jean Tzetzés à l'*Alexandra* de Lycophron, où Apollon et Callisto sont les parents d'Arcas<sup>650</sup> ; la *Bibliothèque* est le seul texte affirmant que Zeus avait pris l'apparence d'Apollon.

La dernière étape du récit d'Apollodore, selon laquelle Arcas, orphelin, est amené par Hermès à Maïa, est d'après W. Sale une version arcadienne très peu répandue, que l'on connaît aussi par une monnaie de Phénée, dans le nord-est de l'Arcadie, dans la région du mont Cyllène<sup>651</sup> ; cette version est connue de la *Dispute* ; elle pourrait aussi être connue du *Catalogue*, et pourquoi pas d'Eumélos, d'Asios et de Phérécyde<sup>652</sup>. Sa présence dans la *Bibliothèque* révèle encore une fois la grande érudition d'Apollodore.

Quant au catastérisme qui clôt le récit, les textes qui composent le fr. 163 M.-W. d'Hésiode l'attribuent au poète béotien, et aucun élément tangible ne nous permet de douter de cette attribution. Bien évidemment, ce thème a largement été repris par la suite, et on le retrouve par exemple chez Callimaque, dans les *Fables* d'Hygin, dans les *Métamorphoses* et dans la notice de Pausanias ; Phérécyde lui-même s'intéressait, on le sait, aux catastérismes, et si les poèmes hésiodiques mentionnaient ce thème, il le faisait très probablement lui aussi.

On le voit, la notice d'Apollodore consacrée à Callisto est faite de nombreux éléments hétérogènes, qui se mêlaient probablement déjà à une époque ancienne. Phérécyde pourrait avoir fourni une partie des éléments de cette notice : nommé en dernier, il pourrait être la source de ce qui suit, et l'on connaît son intérêt pour les catastérismes. Nous ne disposons cependant d'aucune preuve concrète allant dans ce sens, et Apollodore pourrait tout aussi bien avoir suivi les poèmes hésiodiques par exemple.

---

<sup>647</sup> Callimaque fr. 632 Pfeiffer (schol. (A) *Iliade* XVIII, 487) ; Ovide, *Métamorphoses* II, 409-530 ; voir aussi Hygin, *Fables* 177, et Hygin, *Astronomie* II, 1, 3, où c'est Diane elle-même qui opère le catastérisme, après avoir compris que l'ourse qu'elle a tuée était en fait son ancienne compagne de chasse.

<sup>648</sup> Amphis fr. 47 Kock = Hygin, *Astronomie* II, 1. Cette version est reprise par Ovide, *Métamorphoses* II, 422 sqq. On en trouve un témoignage iconographique sur un vase d'argent conservé au Petit Palais (*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Artémis 1386).

<sup>649</sup> Sale 1965, p. 14-15.

<sup>650</sup> Schol. Tzetzés Lycophron 480 (Charon de Lampsaque FGGrH 262 F 12b).

<sup>651</sup> BCD Péloponnèse 1598 ; N° 980 Hoover.

<sup>652</sup> Sale 1965, p. 33-34.

## 10. *Télamon, Pélée et les Eacides*

La référence suivante à Phérécyde concerne les liens entre Télamon et Pélée :

[...] Αἴγιναν δὲ κομίσας εἰς τὴν τότε Οἰώνηην λεγομένην νῆσον, νῦν δὲ Αἴγιναν ἀπ'ἐκείνης κληθεῖσαν, μίγνυται, καὶ τεκνοῖ παῖδα ἐξ αὐτῆς Αἰακόν. τούτω Ζεὺς ὄντι μόνῳ ἐν τῇ νήσῳ τοὺς μύρμηκας ἀνθρώπους ἐποίησε. γαμεῖ δὲ Αἰακὸς Ἐνδηίδα τὴν Σκεῖρωνος, ἐξ ἧς αὐτῶ παῖδες ἐγένοντο Πηλεὺς τε καὶ Τελαμών. Φερεκύδης δὲ φησι Τελαμῶνα φίλον, οὐκ ἀδελφὸν Πηλέως εἶναι, ἀλλ' Ἀκταίου παῖδα καὶ Γλαύκης τῆς Κυχρέως. μίγνυται δὲ αὐτῆς Αἰακὸς Ψαμάθη τῇ Νηρέως εἰς φώκην ἠλλαγμένη διὰ τὸ μὴ βούλεσθαι συνελθεῖν, καὶ τεκνοῖ παῖδα Φῶκον (« [...] ayant amené Eginè sur l'île que l'on appelait alors Oioné, et qui tire d'elle son nom actuel d'Egine, [Zeus] s'unit à elle et engendre un fils d'elle, Eaque. Comme il était seul sur l'île, Zeus changea pour lui les fourmis en hommes. Eaque épouse Endéis fille de Sciron, de qui naquirent Pélée et Télamon. Phérécyde dit cependant que Télamon n'est pas le frère, mais l'ami de Pélée, et qu'il est le fils d'Actaios et de Glaucè fille de Cychrée »)<sup>653</sup>.

Cette référence prend place à la fin de la généalogie développée par Apollodore, et est suivie de la notice concernant Eaque. Selon le récit pris en charge par le narrateur, Télamon et Pélée sont frères ; Phérécyde est convoqué pour donner une autre version, selon laquelle Télamon n'est que l'ami de Pélée<sup>654</sup>. Apollodore attribue alors à Phérécyde une autre ascendance que celle qu'il a choisie : Télamon est le fils d'Actaios et de Glaucè fille de Cychrée.

Dans la suite du texte, on peut constater que Phérécyde n'est pas suivi par Apollodore, puisque ce dernier précise à nouveau que Pélée et Télamon sont frères quelques lignes plus loin<sup>655</sup>. D'autre part, le nom « Actaios » ne se trouve nulle part ailleurs dans la *Bibliothèque* ; il en est de même pour celui de la mère de Télamon, Glaucè. On retrouve le père de cette dernière, Cychrée, quelques lignes plus bas : c'est chez lui, à Salamine, que Télamon se rend après avoir été exilé d'Egine après le meurtre de Phocos, et c'est lui qui fera de Télamon son successeur sur le trône de Salamine<sup>656</sup>. Enfin, quand Apollodore fait le catalogue des héros qui participent à la chasse au sanglier de Calydon, il nomme côte à côte Πηλεὺς Αἰακοῦ ἐκ

<sup>653</sup> III, 12, 6, 6-7 (p. 152 Wagner ; Phérécyde fr. 60).

<sup>654</sup> Ce qu'écrivit Apollodore ne signifie pas que Phérécyde rejetait explicitement l'idée selon laquelle Télamon et Pélée sont frères ; le mythographe athénien peut parfaitement ne pas avoir mentionné cette version du tout. Comme l'écrit A. Cameron au sujet des premiers mythographes en général et de leurs fragments, « the claim that Pherecydes (say) asserts that "X is the son of Y, not Z," cannot be assumed to imply that Pherecydes *explicitly* asserted that Y rather than Z was X's father. It need imply no more than that Pherecydes said (or was thought to have said) that Y was. He may never have mentioned Z at all. Alternatively, he might have denied Z without asserting Y » (Cameron 2004, p. 115-116).

<sup>655</sup> III, 12, 6, 11 (p. 152 Wagner).

<sup>656</sup> III, 12, 6, 11-7, 1 (p. 152-153 Wagner).



Φθίας, Τελαμῶν Αἰακοῦ ἐκ Σαλαμῖνος, « Pélée, fils d’Eaque, de Phthie ; Télamon, fils d’Eaque, de Salamine<sup>657</sup> » ; quand il fait la liste des Argonautes, il nomme Τελαμῶν καὶ Πηλεῦς Αἰακοῦ, « Télamon et Pélée fils d’Eaque<sup>658</sup> ». La référence à Phérécyde n’est donc bien pour Apollodore qu’une simple variante.

Le personnage de Cychrée est très rare dans les textes : outre chez Phérécyde et dans la *Bibliothèque*, on ne le trouve que chez Hésiode, Euphorion, Lycophron, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Pausanias, Etienne de Byzance et dans des scholies aux *Perses* d’Eschyle et à Lycophron<sup>659</sup>. Il s’agit sûrement d’un héros attique local – Plutarque en parle dans les *Vies* de Thésée et de Solon, Pausanias dans le livre consacré à l’Attique –, qu’il est naturel de retrouver chez Phérécyde d’Athènes. On peut penser que c’est précisément par le mythographe athénien qu’Apollodore connaît ce personnage.

Quant à Télamon, il est le père d’Ajax, le héros homérique bien connu, dont chacun sait qu’il vient de Salamine<sup>660</sup>. Chez Phérécyde, Télamon étant le petit-fils de Cychrée, roi de Salamine, on peut penser que le héros était né dans l’île. De plus, certaines traditions rapportent que Cychrée est fils de Poséidon et de Salamis fille d’Asopos, ce qui lui confère un statut de créature primordiale organiquement liée à l’île, à l’instar d’un Cécrops ou de l’Argos civilisateur de la *Bibliothèque* ; il devient roi de Salamine en débarrassant l’île d’un serpent qui la ravage, endossant ainsi un rôle de héros civilisateur permettant à l’humanité de prendre possession d’une terre<sup>661</sup>. Plutarque rapporte d’ailleurs que Cychrée était honoré à Athènes, et Pausanias a vu à Salamine un temple dédié à ce héros<sup>662</sup>. Chez Phérécyde, Télamon est donc très profondément lié à la terre de Salamine. Or, dans le récit d’Apollodore, le héros vient de l’île voisine et rivale d’Egine, et ce n’est que plus tard, après son exil d’Egine, qu’il devient roi de Salamine. Le récit d’Apollodore subordonne donc Salamine à Egine, alors que celui de Phérécyde rattache la figure de Télamon à Salamine<sup>663</sup>. On peut voir dans la coexistence de ces deux variantes le reflet de rivalités entre les deux îles du golfe Saronique. Huxley fait d’ailleurs le lien entre la mention de Phérécyde dans notre passage de la *Bibliothèque* et le

---

<sup>657</sup> I, 8, 2, 4 (p. 25 Wagner).

<sup>658</sup> I, 9, 16, 7 (p. 37 Wagner).

<sup>659</sup> Hésiode fr. 226 M.-W. (= Strabon IX, 1, 9) ; Euphorion fr. 38 Acosta-Hughes et Cusset (schol. Lycophron 451) ; Lycophron, *Alexandra* 451 ; Diodore de Sicile IV, 72, 4 et 7 ; Plutarque, *Vie de Thésée* 10, 3 et *Vie de Solon* IX, 2 ; Arrien, *Bithyniques* FGrH 156 F 66 (= Eustathe, *Commentaire de Denys le Périégète* 506-507) ; Pausanias I, 35, 2 et I, 36, 1 ; Etienne de Byzance, épitomé des *Ethnica* p. 400 Meineke ; schol. Eschyle *Perses* 570 ; schol. Lycophron 110, 175bis (qui suit très probablement Apollodore) et 451.

<sup>660</sup> Voir par exemple *Iliade* II, 557, un passage du Catalogue des Vaisseaux.

<sup>661</sup> Diodore de Sicile IV, 72, 4 ; Apollodore, *Bibliothèque* III, 12, 6, 7 (p. 153 Wagner) ; Etienne de Byzance, épitomé des *Ethnica* p. 400 Meineke.

<sup>662</sup> Plutarque, *Vie de Thésée* 10, 3 ; Pausanias I, 36, 1. Chez Hésiode, Cychrée protège au contraire le serpent ; la ville de Salamine portait alors le nom de Cychrée (Hésiode fr. 226 M.-W. = Strabon IX, 1, 9).

<sup>663</sup> On trouvera la même analyse chez Delcourt 1955, p. 133 et chez Pàmias 2008, vol. 1, n. 416 p. 131.

fr. 2, qui détaille la généalogie de la prestigieuse famille athénienne des Philaïdes d'Ajax à Miltiade, le grand-père du vainqueur de Marathon<sup>664</sup> :

Φιλαῖος δὲ ὁ Αἴαντος οἰκεῖ ἐν Ἀθήναις. ἐκ τούτου δὲ γίνεται Αἴκλος · τοῦ δὲ Ἐπίλυκος · τοῦ δὲ Ἀκέστωρ · τοῦ δὲ Ἀγῆνωρ · τοῦ δὲ Οὐλιος · τοῦ δὲ Λύκης · τοῦ δὲ † Τόφων · τοῦ δὲ Φιλαῖος · τοῦ δε Ἀγαμήστωρ · τοῦ δὲ Τείσανδρος · ἐφ' οὗ ἄρχοντας ἐν Ἀθήναις < > τοῦ δὲ Μιλτιάδης · τοῦ δὲ Ἴπποκλείδης, ἐφ' οὗ ἄρχοντας Παναθήναια ἐτέθη · τοῦ δὲ Μιλτιάδης, ὃς ὄικισε Χερσόνησον (« Philaios fils d'Ajax vit à Athènes. De lui naît Aiklos ; de lui, Epilycos ; de lui, Acestor ; de lui, Agénor ; de lui, Oulios ; de lui, Lycès ; de lui, † Tophon ; de lui, Philaios ; de lui, Agamestor ; de lui, Tisandros ; sous l'archontat de ce dernier à Athènes < > de lui, Miltiade ; de lui, Hippoleidès, sous l'archontat duquel furent instaurées les Panathénées ; de lui, Miltiade, qui colonisa la Chersonèse »)<sup>665</sup>.

Philaios, l'éponyme des Philaïdes, est le fils d'Ajax, et donc le petit-fils de Télamon : pour Phérécyde, les Philaïdes descendent donc de ce dernier héros. Selon les analyses d'Huxley, cette *full genealogy*<sup>666</sup> proposée par Phérécyde, qui propose une continuité entre l'époque héroïque et l'époque historique, a trois avantages : elle permet tout d'abord de couper tout lien entre les Philaïdes et Egine, à une époque où Athènes et Egine étaient en guerre ; elle confirme ensuite le lien des Philaïdes avec Salamine, contre les revendications mégariennes du début du V<sup>e</sup> s. ; elle permet enfin aux Philaïdes de dire qu'ils sont autochtones puisqu'ils descendent d'Actaios, un des premiers rois d'Athènes, dont on a vu que Phérécyde faisait le père de Télamon. Dernier détail : faire de Télamon et de Pélée des amis correspond bien à la période de paix entre Athènes et Egine, entre 481 et 460 environ<sup>667</sup>. On voit donc toute la cohérence et l'intérêt de la version de Phérécyde dans son contexte du début du V<sup>e</sup> s. Des siècles plus tard, les enjeux ne sont plus du tout les mêmes, et Apollodore, en faisant le geste de l'emprunt à Phérécyde, perd totalement le sens du texte de ce dernier, ses enjeux politiques et géopolitiques, pour n'en faire qu'une variante érudite à un récit mythologique. Apollodore ne mentionne d'ailleurs même pas que les fameux dirigeants athéniens Miltiade et Cimon sont des descendants de Télamon, généalogie qui existait pourtant encore à l'époque impériale au témoignage de Pausanias<sup>668</sup> : l'auteur de la

<sup>664</sup> Huxley 1973, p. 139.

<sup>665</sup> Phérécyde fr. 2 = Marcellinos, *Vie de Thucydide*, 2-4. Cette généalogie était encore connue à l'époque de Pausanias, qui s'en fait l'écho en affirmant que Miltiade, le stratège de Marathon, et son fils Cimon descendaient de Télamon ; mais chez le Périégète, Télamon est bien le fils d'Eaque et vient d'Egine (Pausanias II, 29, 4).

<sup>666</sup> C'est ainsi que l'on désigne les généalogies qui remontent de façon continue de personnages historiques à des dieux ou à des héros mythiques.

<sup>667</sup> Toute cette analyse vient d'Huxley 1973, p. 139 ; Dolcetti 2004, p. 12 s'accorde également avec Huxley.

<sup>668</sup> Pausanias II, 29, 4.

*Bibliothèque* se cantonne totalement au *spatium mythicum*, qui semble coupé de ses liens avec le *spatium historicum*.

Proposer la version de Phérécyde comme simple variante peut se comprendre : elle est en effet assez audacieuse, puisqu'elle touche deux héros très connus, Pélée et Télamon, et implique qu'Ajax et Achille ne seraient pas cousins. Sans doute parce qu'elle était très dépendante du contexte historique et politique de sa création, cette version n'a d'ailleurs pas eu de succès dans la postérité : nous n'avons pas trouvé d'autres textes dans lesquels Télamon est, comme chez Phérécyde, fils d'Actaios et de Glaucè, et pour l'écrasante majorité des témoignages, Télamon et Pélée sont bien les fils d'Eaque<sup>669</sup>. C'est peut-être précisément à cause de sa rareté et de son côté pittoresque qu'Apollodore choisit de donner cette variante à son lecteur.

Dans la suite de la *Bibliothèque*, Eaque s'unit à une certaine Psamathè fille de Nérée, dont il a un fils, Phocos, ce qui est parfaitement conforme à la *Théogonie* d'Hésiode<sup>670</sup>. Télamon et Pélée, jaloux de leur demi-frère qui les surpassait dans les concours athlétiques, décident de le tuer. Le meurtre est découvert, et Eaque chasse ses fils d'Egine, ce qui explique le départ de Télamon pour Salamine et celui de Pélée pour Phtie<sup>671</sup>. Chez Phérécyde, Phocos

---

<sup>669</sup> Chez Homère, Eaque est le père de Pélée (voir par exemple *Iliade* XXI, 189), mais on ignore qui est le père de Télamon ; contrairement à Achille, Ajax n'est jamais appelé Eacide. Le premier auteur chez qui Télamon est le fils d'Eaque (et d'Endéis) est Pindare, *Néméennes* V, 11-12, puis on trouve cette ascendance chez Bacchylide, *Epinicie* XIII, 63-66 : il s'agit donc sans doute déjà de la version qui domine à l'époque de Phérécyde. Pindare, *Pythiques* VIII, 98-100 associe Eaque, Télamon, Pélée et Achille. L'*Alcméonide* fr. 1 Davies (=schol. Euripide *Andromaque* 687) montre Pélée et Télamon en train de tuer Phocos (Télamon avec le disque et Pélée d'un coup de hache dans le dos) : il s'agit du même motif que la *Bibliothèque*, et on peut supposer que dans ce récit aussi, ces trois personnages sont frères. Sur Télamon et Pélée, voir aussi Pausanias II, 29, 4 (leur père est Eaque) et 9-10 (leur mère est Endéis fille de Sciron) ; Plutarque, *Vie de Thésée* 10, 3 (Cychrée est le beau-père de Sciron ; Télamon et Pélée sont les fils d'Eaque et d'Endéis fille de Sciron) ; Diodore IV, 72, 6 (qui ne précise pas le nom de la mère) ; schol. (D) *Iliade* XVI, 14 (Pélée et Télamon sont fils d'Eaque et d'Endéis fille de Chiron (sic)). Chez Ovide, *Métamorphoses* VII, 474-475 et 668-669, Pélée, Télamon et Phocos sont frères, de même que chez Tzetzes, *Théogonie* 609-610, et chez Maxime Planude, *Les Métamorphoses d'Ovide en vers grecs* VII, 607-610 et 860-861, et schol. Sophocle *Ajax* 397. Selon une tradition tardive attestée par les *Argonautiques orphiques* 184-186, Télamon était le fils d'Eaque et d'Eginè.

<sup>670</sup> *Théogonie* 1003-1005. Cette version fait l'unanimité chez les Anciens : on la retrouve chez Antoninus Libéralis 38 ; Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 1, p. 419 ; schol. Euripide *Trachiniennes* 9, *Troyennes* 9 et *Andromaque* 687 ; schol. (D) *Iliade* II, 517 et XVI, 14 ; schol. Lycophron 53, 175bis et 900 ; schol. Pindare *Olympiques* VIII, 39b et 40 et *Néméennes* V, 12a et 21a.

<sup>671</sup> Sur ce meurtre, voir aussi Pausanias II, 29, 2 et 9, qui raconte le meurtre et rapporte que l'on pouvait voir à Egine le tombeau de Phocos et le disque qui servit à Pélée pour tuer son demi-frère ; *Alcméonide* fr. 1 Davies (=schol. Euripide *Andromaque* 687) ; Pindare, *Néméennes* V, 9-18 ; Euripide, *Andromaque* 687, où Ménélas fait à Pélée une allusion à ce meurtre ; Philostéphanos fr. 35 Müller (schol. (D) *Iliade* VI, 14), chez qui Pélée a agi seul ; Ovide, *Métamorphoses* XI, 265-269 et 374-376 et *Fastes* II, 39, deux textes dans lesquels Télamon n'est pas mentionné ; Hygin, *Fables* XIV, 8 ; Plutarque, *Parallela minora* 311e, où Phocos est tué par Télamon lors d'une chasse ; Pausanias X, 30, 4, où Pélée a agi seul ; Antoninus Libéralis 38 ; Ammien Marcellin, *Res Gestae* XXII, 16, 2, où Télamon n'est pas mentionné ; Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 1, p. 499, où Télamon n'est pas mentionné ; Maxime Planude, *Les Métamorphoses d'Ovide en vers grecs* XI, 345-348 et 496, qui ne mentionnent pas Télamon ; schol. Apollonios de Rhodes I, 90-94a ; schol. Aristophane *Nuées* 1063a, qui ne mentionne pas Télamon, et 1067a ; schol. Callimaque *Origines* fr. 24 ; schol. Lycophron 175bis et 900 ; schol. Pindare *Olympiques* VIII, 39b et 40, où Phocos est tué par ses frères parce que c'est un fils illégitime, et *Néméennes* IV, 95 (qui ne mentionne pas Télamon), V, 16 et 25a et b. Pour Apollonios de Rhodes I, 90-93 et Diodore IV, 72, 6, la mort de Phocos était un accident.

ne pouvait être le frère de Télamon puisque ce dernier n'était pas fils d'Eaque, et Télamon ne pouvait pas s'exiler à Salamine puisqu'il était salaminien ; il n'avait donc pas part au meurtre qui valut son exil à Pélée. Concernant ce crime, Apollodore fait un choix différent et ne suit pas Phérécyde, mais se conforme à une certaine *doxa* panhellénique qui remonte très probablement aux grands poèmes épiques de l'époque archaïque.

Pélée en revanche a bien, chez Phérécyde, commis un crime qui provoque son exil à Phthie comme le montre la confrontation de deux textes regroupés par Fowler dans le fr. 1 :

ἔοικε δὲ ὁ Πίνδαρος μνημονεύειν τοῦ Θετιδείου, περὶ οὗ ἐν πρώτῳ Φερεκύδης οὕτω γράφει· « ἔπειτα Πηλεὺς ὄιχετο εἰς Φθίαν, καὶ Θέτιν ἐπὶ τῶν ἵππων τούτων ἄγων [καὶ] οἰκεῖ ἐν Φαρσάλῳ καὶ ἐν Θετιδείῳ, ὃ καλεῖται ἀπὸ τῆς Θέτιδος ἢ πόλις » (« Pindare semble évoquer le sanctuaire de Thétis, au sujet duquel Phérécyde écrit au livre I : "ensuite Pélée se rendit à Phthie, et, amenant Thétis sur ses chevaux, [et] il vit à Pharsale et à Thétidéion, cité qui s'appelle ainsi à cause de Thétis" »)<sup>672</sup> ;

ὁ δὲ Πηλεὺς κατὰ Φερεκύδην καθαίρεται ὑπ' Εὐρύτου τοῦ Ἴακτορος, οὗ θυγατέρα Ἀντιγόνην λαμβάνει. ἀναρτηθείσης δὲ ἐκείνης ὄιχετο εἰς Φθίαν, καὶ Θέτιν ἐπὶ τῶν ἵππων τούτων ἄγων [καὶ] οἰκεῖ ἐν Φαρσάλῳ καὶ ἐν Θετιδείῳ, ὃ καλεῖται ἀπὸ τῆς Θέτιδος ἢ πόλις (« Pélée, selon Phérécyde, est purifié par Eurytos fils d'Actor, dont il épouse la fille Antigone ; quand elle se fut pendue, il se rendit à Phthie, et, amenant Thétis sur ses chevaux, [et] il vit à Pharsale et à Thétidéion, cité qui s'appelle ainsi à cause de Thétis" »)<sup>673</sup>.

On ne sait pas quel meurtre Pélée devait expier chez Phérécyde ; peut-être s'agissait-il aussi du meurtre de Phocos, qui est un motif très ancien puisqu'il se trouvait dans l'*Alcméonide*<sup>674</sup>, poème dans lequel on voit déjà Pélée et Télamon tuer Phocos, comme dans la *Bibliothèque*. Le thème du meurtre de Phocos était donc très ancien, et Phérécyde pouvait le connaître dans une version où Pélée agissait seul – c'est le cas chez l'historien Philostéphanos, un élève de Callimaque<sup>675</sup> –, mais nous n'en avons aucune preuve formelle. On retrouve de nombreux éléments du fr. 1 chez Apollodore, à ceci près qu'Eurytos s'appelle

<sup>672</sup> Schol. (BDP) Pindare *Néméennes* IV, 81c. Nous donnons le texte de Pàmias, car celui de Jacoby et de Fowler nous semble problématique : ἔπειτα Πηλεὺς ὄιχετο εἰς Φθίαν, [καὶ] Θέτιν ἐπὶ τῶν ἵππων τούτων ἄγων καὶ οἰκεῖ ἐν Φαρσάλῳ καὶ ἐν Θετιδείῳ, ὃ καλεῖται ἀπὸ τῆς Θέτιδος ἢ πόλις (« ensuite Pélée se rendit à Phthie, [et], amenant Thétis sur ses chevaux, et il vit à Pharsale et à Thétidéion, cité qui s'appelle ainsi à cause de Thétis »). Dans ce texte en effet, Pélée s'exile à Phthie alors qu'il est déjà marié à Thétis, ce qui pose un problème de cohérence avec le fr. 1b, dans lequel Pélée épouse la fille d'Eurytos, le roi de Phthie. La correction de Pàmias nous paraît donc meilleure que celle de F. Jacoby et de R. L. Fowler.

<sup>673</sup> Schol. Tzetzès Lycophron 175.

<sup>674</sup> *Alcméonide* fr. 1 Davies (=schol. Euripide *Andromaque* 687).

<sup>675</sup> Philostéphanos fr. 35 Müller (= schol. (D) *Iliade* XVI, 14) ; dans cette scholie, Télamon est bien le frère de Pélée, mais le meurtre qui lui vaut son exil à Salamine est involontaire : il tue par accident un des participants à la chasse au sanglier de Calydon.

Eurytion dans la *Bibliothèque*<sup>676</sup>, mais aussi au fr. 61b de Phérécyde. On relève cependant des divergences : Apollodore ne mentionne ni Pharsale, ni Thétidéion, ni le voyage avec Thétis sur les chevaux offerts pour leur mariage – ce qui ne signifie rien sur les sources d’Apollodore, qui a fort bien pu choisir de ne pas mentionner ces détails. Quant à la pendaison d’Antigonè, on la retrouve chez Apollodore : elle est causée par les calomnies de l’épouse d’Acaste, hôte de Pélée durant la chasse de Calydon<sup>677</sup>. Ce récit est très rare, et Apollodore dépend sans doute de Phérécyde sur ce point, comme le suppose J. Pàmias<sup>678</sup>.

Nous possédons plusieurs autres fragments de Phérécyde concernant Eaque et sa famille, ce qui va nous permettre d’élargir notre étude en comparant ces fragments au texte de la *Bibliothèque*.

---

<sup>676</sup> *Bibliothèque* III, 13, 1 (p. 153 Wagner).

<sup>677</sup> *Bibliothèque* III, 13, 3, 2 (p. 154 Wagner).

<sup>678</sup> Pàmias 2008, n. 20 p. 46.

Phérécyde fr. 61	<i>Bibliothèque III, 13, 1 (p. 153 Wagner)</i>
<p>Fr. 61a : ὅτι Φερεκύδης τὴν Πολυδώραν φησὶν ἀδελφὴν Ἀχιλλέως [...] (« Phérécyde dit que Polydora est la sœur d'Achille [...] »)<sup>679</sup></p> <p>Fr. 61b : Φερεκύδης δὲ (Πολυδώρην) ἐξ Ἀντιγόνης τῆς Εὐρυτίωνος [...] (« Phérécyde [dit que] (<b>Polydorè</b>) est née d'Antigonè fille d'Eurytion [...] »)<sup>680</sup></p> <p>Fr. 61c : ἐκ τίνος Πηλεὺς Πολυδώρην ἔσχεν ; ὡς [...] Φερεκύδης [...] ἐξ Ἀντιγόνης τῆς Εὐρυτίωνος [...] (« de qui Pélée a-t-il eu Polydoré ? selon [...] Phérécyde, [...] d'Antigonè fille d'Eurytion »)<sup>681</sup></p>	<p>Πηλεὺς δὲ εἰς Φθίαν φυγὼν πρὸς Εὐρυτίωνα τὸν Ἄκτορος ὑπ' αὐτοῦ καθαίρεται, καὶ λαμβάνει παρ' αὐτοῦ τὴν θυγατέρα Ἀντιγόνην καὶ τῆς χώρας τὴν τρίτην μοῖραν. καὶ γίνεται θυγάτηρ αὐτῷ Πολυδώρα, ἣν ἔγημε Βῶρος ὁ Περιήρους (« Pélée, lui, s'enfuit à Phthie, chez Eurytion fils d'Actor, qui le purifie ; il reçoit de lui sa fille, Antigonè, et le tiers de son territoire. Il lui (Pélée) naît une fille, Polydora, qu'épousa Boros fils de Périérés »)</p>

On voit que chez Phérécyde comme chez Apollodore, Pélée, arrivé à Phthie, a épousé Antigonè fille d'Eurytion / Eurytos, de qui il a eu une fille, Polydora, qui est donc la grande sœur d'Achille. De plus, ces trois scholies commentent un passage de l'*Iliade* qui précise que Polydora fille de Pélée épousa Boros fils de Périérés<sup>682</sup> : tout cela s'accorde parfaitement avec Apollodore, et l'on peut penser que Phérécyde connaissait lui aussi ce mariage, sans quoi les trois scholiastes l'auraient probablement précisé. L'existence de Polydora fille de Pélée est assez peu attestée par ailleurs<sup>683</sup>, ce qui peut laisser penser qu'Apollodore suit ici le texte de Phérécyde.

<sup>679</sup> Schol. (A) *Iliade* XVI, 175b.

<sup>680</sup> Schol. (T) *Iliade* XVI, 175c<sup>1</sup>.

<sup>681</sup> Schol. (A, D mss. CHVLa) *Iliade* XVI, 175c<sup>2</sup>.

<sup>682</sup> *Iliade* XVI, 177.

<sup>683</sup> Selon schol. (T) *Iliade* XVI, 175c, Polydora est la fille de Pélée et de Laodamie fille d'Alcméon chez Soudas FGrH 602 F 8 et d'Eurydicè fille d'Actor pour Staphylos FGrH 269 F 5 ; le même texte nous apprend que Polydora était présente dans les poèmes hésiodiques (fr. 213 M.-W.). Chez Héliodore, *Ethiopiennes* II, 34, 6,

Phérécyde fr. 62	<i>Bibliothèque III, 13, 7 (p. 156 Wagner)</i>
<p>δόξει δὲ ὁ Πίνδαρος διὰ τὸν Αἰγινήτην χαρίζεσθαι τῷ Πηλεΐ · οὐ γὰρ μόνος εἶλε τὴν Ἴωλκόν, ἀλλὰ μετὰ Ἰάσονος καὶ τῶν Τυνδαριδῶν, ὡς ἱστορεῖ Φερεκύδης (« Pindare semble attribuer trop de mérite à Pélée à cause de l'Eginète [le vainqueur du concours que célèbre Pindare] : il n'a en effet pas pris Iolcos tout seul, mais avec Jason et les Tyndarides, comme le raconte Phérécyde »)<sup>684</sup>.</p>	<p>Πηλεὺς δὲ μετὰ ταῦτα σὺν Ἰάσονι καὶ Διοσκούροις ἐπόρθησεν Ἴωλκόν, καὶ Ἀστυδάμειαν τὴν Ἀκάστου γυναῖκα φονεύει, καὶ διελὼν μεληδὸν διήγαγε δι' αὐτῆς τὸν στρατὸν εἰς τὴν πόλιν (« Après cela, Pélée aborda à Iolcos avec Jason et les Dioscures, et tue Astydaméia, l'épouse d'Acaste ; après l'avoir coupée en morceaux, il conduisit l'armée dans la ville à travers les restes de son corps »).</p>

Ces deux textes concernent la prise d'Iolcos. Ils concordent sur le fait que Pélée a attaqué la ville avec Jason ; quant aux Dioscures, mentionnés par Apollodore, ils sont les enfants de Tyndare, ce qui correspond donc aux Tyndarides de Phérécyde. Apollodore est donc à nouveau en accord avec le mythographe athénien. Nous ne savons pas si, chez ce dernier, la chute de la ville était suivie du massacre d'Astydaméia par Pélée, mais cela semble probable, étant donné que le motif même de l'expédition est pour Pélée de se venger d'Astydaméia, épouse du roi Acaste, qui par ses calomnies a contraint le héros à s'enfuir<sup>685</sup>. Cette histoire remonte au *Catalogue des femmes*<sup>686</sup> ; chez Hésiode cependant, l'expédition contre Iolcos semble avoir lieu avant le mariage avec Thétis, alors que chez Phérécyde et Apollodore elle a lieu juste après, ce qui confirme que la source d'Apollodore est probablement Phérécyde, comme le pense aussi L. Gourmelen<sup>687</sup>. Dernier détail qui va dans ce sens, le nom de l'épouse d'Acaste : elle ne s'appelle Astydaméia que chez Phérécyde, Apollodore et dans trois textes érudits tardifs<sup>688</sup>.

---

Polydora est fille de Pélée ; de Sperchios, elle a Ménesthios, comme dans *Iliade* XVI, 173-175. Chez Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 1 p. 499, Polydora et Achille semblent tous les deux nés de Pélée et de Polyméla fille d'Actor. Selon schol. Call. *Origines* fr. 24, schol. 20 Pfeiffer, Polydora est la fille de Pélée et d'Antigonè. Enfin, pour schol. (T) *Iliade* XXIII, 142b, Polydora est la fille de Pélée. On retrouve le motif de la prise d'Iolcos et de la vengeance de Pélée chez Pindare, *Néméennes* IV, 54-64 (l'épouse d'Acaste s'appelle Hippolytè) et *Néméennes* V, 25-34 (elle s'appelle Hippolytè fille de Créthée).

<sup>684</sup> Schol. (BDP) Pindare *Néméennes* III, 57.

<sup>685</sup> *Bibliothèque* III, 13, 3, 2-3 (p. 154 Wagner).

<sup>686</sup> Hésiode fr. 208 et 209 M.-W. ; l'expédition contre Iolcos est attestée au fr. 211 M.-W., ainsi que dans schol. Apollonios de Rhodes I, 224-226a.

<sup>687</sup> Gourmelen 2011, p. 148.

<sup>688</sup> Hésychius s. v. Ἀστυδάμεια ; schol. (ERV) Aristophane *Nuées* 1063a et d ; schol. Pindare *Néméennes* IV, 95, décalqué de la précédente ; ces deux textes sont d'ailleurs extrêmement proches de la *Bibliothèque*, qui pourrait en être la source. L'épouse d'Acaste s'appelle en revanche Hippolytè chez Pindare, *Néméennes* IV, 54 sqq., et Hippolytè Créthéis (sans doute « fille de Créthée ») en *Néméennes* V, 25-34 ; Créthéis ou Hippolytè dans schol.

Phérécyde fr. 64	<i>Bibliothèque</i> ep. 6, 14 (ms. E ; p. 218 Wagner)
<p>Fr. 64a : Φερεκύδης δέ φησι περὶ παίδων χρώμενον τὸν Νεοπτόλεμον ἀναιρεθῆναι γράφων οὕτως · « ἔπει&lt;τα&gt; Νεοπτόλεμος Ἑρμιόνην γαμεῖ τὴν Μενέλεω καὶ ἔρχεται εἰς Δελφοὺς περὶ παίδων χρησόμενος · οὐ γὰρ αὐτῷ ἐγίνοντο ἐξ Ἑρμιόνης. καὶ ὡς ὄρῃ κατὰ τὸ χρηστήριον κρέα διαρπάζοντας τοὺς Δελφοὺς ἀφαιρεῖται τὰ κρέα αὐτοῦς, ἑαυτὸν δὲ κτείνει μαχαίρη. ὁ δὲ τούτων ἱερεὺς αὐτὸν κατορύσσει ὑπὸ τὸν οὐδὸν τοῦ νεώ » (« Phérécyde dit que Néoptolème trouva la mort tandis qu'il consultait l'oracle à propos de ses enfants ; il écrit : "ensuite Néoptolème épouse Hermione fille de Ménélas et va à Delphes consulter l'oracle au sujet de ses enfants ; il n'en avait en effet pas d'Hermione. Quand il voit les Delphiens emporter des viandes consacrées à l'oracle, il leur enlève les viandes, et se suicide avec un poignard. Leur prêtre l'enterre au pied du seuil du temple" »)<sup>689</sup>.</p> <p>Fr. 64b : ὅτι μὲν ἐν Δελφοῖς ὁ Νεοπτόλεμος τέθραται, καὶ Φερεκύδης ἱστορεῖ · ὅτι δὲ νεκρὸς ἐλθὼν εἰς Φθίαν πάλιν εἰς Δελφοὺς ἐπέμφθη, διέψευσται (« Phérécyde raconte aussi que Néoptolème est enterré à Delphes ; quant au fait que son corps, arrivant à Phthie,</p>	<p>καὶ μανέντος Ὀρέστου ἀρπάζει τὴν ἐκείνου γυναῖκα Ἑρμιόνην κατηγγυημένην αὐτῷ πρότερον ἐν Τροίᾳ, καὶ διὰ τοῦτο ἐν Δελφοῖς ὑπὸ Ὀρέστου κτείνεται. ἔνιοι δὲ αὐτὸν φασὶ παραγενόμενον εἰς Δελφοὺς ἀπαιτεῖν ὑπὲρ τοῦ πατρὸς τὸν Ἀπόλλωνα δίκας καὶ συλᾶν τὰ ἀναθήματα καὶ τὸν νεῶν ἐμπιμπράναι, καὶ διὰ τοῦτο ὑπὸ Μαχαίρεως τοῦ Φωκέως ἀναιρεθῆναι (« Oreste devenu fou, il enlève son épouse, Hermione, qui lui avait auparavant été fiancée à Troie, et, à cause de cela, il est tué par Oreste à Delphes. Certains disent cependant qu'arrivé à Delphes, il demanda vengeance à Apollon pour son père, piller les offrandes et mit le feu au temple, et qu'à cause de cela il fut tué par Machairée le Phocidien »).</p>

Apollonios de Rhodes I, 224-226a ; Créthéis fille d'Hippolytè en schol. Pindare *Néméennes* IV, 92, et Créthéis fille d'Hippolytos en schol. Pindare *Néméennes* V, 46 ; Hippolytè ou Hippodamie en schol. Aristophane *Nuées* 1067a. On ignore son nom dans le *Catalogue des femmes*.

<sup>689</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Oreste* 1655.



fut renvoyé à Delphes, Euripide se trompe ») <sup>690</sup> .	
---	--

Apollodore propose ici deux versions de la mort de Néoptolème. La seconde n'est pas prise en charge par le narrateur, mais est mentionnée en tant que variante attribuée à ἔνιοι – cette absence de précision peut venir du texte originel comme elle peut être l'œuvre de l'abrégiateur. La première version, celle qui est assumée par le narrateur, a un point commun avec les fragments de Phérécyde : elle fait mourir Néoptolème à Delphes, ce que tous les témoignages confirment par ailleurs<sup>691</sup>. Cette idée n'est pas incompatible avec le fr. 64b, qui apporte simplement une précision sur le lieu de la sépulture de Néoptolème que ne donne pas l'épitomé. Cette dernière contredit cependant le fr. 64a : chez Apollodore, Néoptolème, qui a enlevé Hermione, l'épouse d'Oreste, est victime de ce dernier, tandis que dans le fragment, il se suicide dans des circonstances étranges durant un voyage à Delphes pour consulter l'oracle au sujet de sa descendance.

Pindare propose deux versions contemporaines de Phérécyde. Dans la première, Apollon lui-même tue Néoptolème<sup>692</sup> ; dans la seconde, le fils d'Achille se rend à Delphes pour y consacrer les dépouilles prises à Troie et, à la suite d'une dispute à propos des chairs des victimes des sacrifices – thème que l'on retrouve chez Phérécyde –, il y est tué par un homme qui le frappe de sa μάχαιρα, comme chez Phérécyde<sup>693</sup>. Chez Euripide, Néoptolème est venu à Delphes pour expier sa faute envers Apollon : il en voulait en effet au dieu pour la mort d'Achille, qui avait aidé Pâris à lui décocher le coup mortel, et avait monté une expédition durant laquelle il avait tenté de piller le temple du dieu à Delphes. Sa deuxième visite au sanctuaire est donc une visite parfaitement pieuse, mais Oreste, qui en veut à Néoptolème d'avoir épousé Hermione, sa promise, fomenté un complot contre lui, qui finit par son assassinat par les Delphiens, avec l'aide du dieu Apollon<sup>694</sup>. On voit donc qu'Oreste joue un rôle dans le meurtre chez Euripide ; une scholie à l'*Andromaque* indique d'ailleurs que c'est le fils d'Agamemnon qui a lui-même tué Néoptolème dans une autre pièce du

---

<sup>690</sup> Schol. (MNOA) Euripide *Andromaque* 1240. Selon W. S. Morison, « it is doubtful that any mention was made of a return of the body to Phthia first – a part of the story that is more likely an invention of Euripides's for dramatic effect » (Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>).

<sup>691</sup> On sait que le tombeau de Néoptolème se trouvait à Delphes : voir par exemple Strabon IX, 3, 9. Sur le culte de Néoptolème à Delphes, voir Suárez de la Torre Emilio, 1997, « Neoptolemos at Delphi », *Kernos*, vol. 10, p. 153-176. Pausanias IV, 17, 4 rapporte que l'expression « châtiment de Néoptolème », ἡ Νεοπτολέμειος τίσις, était proverbiale : « Néoptolème le fils d'Achille, qui avait tué Priam sur l'autel du dieu *Herkeios* (De l'Enclos), il lui échut d'être lui aussi égorgé à Delphes sur l'autel d'Apollon. Et depuis cela on appelle « châtiment de Néoptolème » le fait de subir ce qu'on a fait soi-même » (trad. Auberge, CUF).

<sup>692</sup> Pindare, *Péan* VI, 117-20.

<sup>693</sup> Pindare, *Néméennes* VII, 42 ; voir aussi schol. Pindare, *Néméennes* VII, 62a.

<sup>694</sup> *Andromaque* 1085-1165 ; Oreste expose le mobile de son complot aux v. 993-1009.

Tragique<sup>695</sup>. La première version donnée par la *Bibliothèque*, celle du crime passionnel, est donc celle d'Euripide, qui semble avoir rencontré un certain succès puisqu'on la retrouve chez Virgile et dans les *Ethiopiennes*<sup>696</sup>.

L'autre version mentionnée par Apollodore met en scène un Néoptolème impie, qui vient demander raison à Apollon de la mort de son père Achille, tué à Troie par Pâris et par le dieu. Cette visite de Néoptolème à Troie est bien attestée dans les textes, et sans doute à Delphes même : Strabon rapporte ainsi qu'à son époque, le μῦθος veut que le Delphien Machairée – dont le nom évoque inmanquablement le couteau, ἡ μάχαιρα, et donc la mort – ait tué Néoptolème quand ce dernier demandait réparation à Apollon du meurtre de son père, mais selon τὸ εἰκός, il est mort lors d'un assaut qu'il aurait mené contre le temple<sup>697</sup>, assaut mentionné aussi par Euripide et Pausanias<sup>698</sup>. Les deux versions données par Strabon ne sont bien entendu pas incompatibles, et nous possédons un certain nombre de témoignages selon lesquels Néoptolème a voulu piller le sanctuaire pour venger son père<sup>699</sup>. Selon le Périégète, Néoptolème a d'ailleurs pendant longtemps été méprisé par les Delphiens, avant que son fantôme ne contribue à sauver le sanctuaire des Gaulois en 278 av. J.-C. : la cause de ce mépris était très probablement son impiété envers Apollon<sup>700</sup>. Quant au personnage de Machairée, on le retrouve notamment dans le même passage de Strabon, et Asclépiade de Tragilos affirme que ἄπαντες οἱ ποιηταὶ συμφωνοῦσι, « presque tous les poètes s'accordent » à faire de lui le meurtrier de Néoptolème<sup>701</sup>.

*A contrario*, l'idée selon laquelle Néoptolème se rendit à Delphes pour consulter l'oracle à propos de son éventuelle descendance avec Hermione ne se trouve que chez Phérécyde et dans une scholie à Pindare<sup>702</sup>, même si d'autres textes rapportent que le couple ne pouvait pas avoir d'enfant<sup>703</sup> ; quant au suicide de Néoptolème, il n'apparaît que dans notre

---

<sup>695</sup> Schol. (O) Euripide *Andromaque* 53.

<sup>696</sup> On la retrouve en effet chez Xénagoras, auteur probablement actif au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (FGrH 240 F 32bis = schol. (O) Euripide, *Andromaque*, 53) ; Virgile, *Enéide*, III, 330-332 ; Hygin, *Fables* 123, 2 ; Héliodore, *Ethiopiennes* II, 34 ; Servius, *Enéide*, III, 330 ; Dracontius, *Tragédie d'Oreste*, 807-819 ; Dictys de Crète VI, 13. Le scholiaste qui nous a conservé la version de Xénogoras rapporte que selon une autre tradition, Néoptolème fut tué par Ménélas, qui souhaitait que sa fille Hermione épouse Oreste et non plus Néoptolème (schol. Euripide, *Andromaque*, 53).

<sup>697</sup> Strabon IX, 3, 9.

<sup>698</sup> Euripide, *Andromaque* 1092-1095 mentionne l'expédition de Néoptolème, à laquelle il survécut cependant pour mourir lors de sa deuxième visite au sanctuaire ; Pausanias X, 7, 1. On retrouve un écho de cette idée en schol. Pindare, *Néméennes* VII, 58, où Néoptolème attaque le sanctuaire pour le piller, et ainsi avoir les moyens financiers d'entreprendre la conquête du Péloponnèse.

<sup>699</sup> Euripide, *Oreste*, 1653-1657 ; Servius, *Enéide*, III, 332 ; schol. Pindare, *Néméennes* VII, 58 ; schol. Euripide, *Andromaque*, 53. On voit Apollon participer au meurtre de Néoptolème chez Euripide, *Andromaque*, 1147-1149, 1161-1165 et 1212.

<sup>700</sup> Pausanias I, 4, 4.

<sup>701</sup> Asclépiade FGrH 12 F 15 (= schol. Pindare *Néméennes* VII, 62b).

<sup>702</sup> Schol. Pindare *Néméennes* VII, 58.

<sup>703</sup> Euripide, *Andromaque* 32-33 ; Pausanias I, 11, 1. Une scholie à l'*Andromaque* d'Euripide montre cependant que chez certains auteurs, le couple avait un enfant : pour Lysimaque (ca. 200 av. J.-C.) FGrH 382 F 10b, il s'appelait Molossos ; chez Sosiphane TrGF I 92 F 7 et Asclépiade FGrH 12 F 23, Anchialos ; selon un certain

fragment du mythographe athénien, et les raisons en sont pour le moins obscures. Selon T. Gantz, ce motif est en réalité probablement dû à une corruption textuelle : le texte de Phérécyde devait donner le nom du meurtrier, Μαχαιρεύς, que quelqu'un aurait pris pour le nom d'une arme et corrigé en μάχαιρα ; c'est alors que l'on aurait corrigé αὐτόν en ἑαυτόν, introduisant ainsi l'idée du suicide<sup>704</sup>. Si l'on suit un raisonnement analogue, le texte de Phérécyde aurait été le suivant :

[...] ὡς ὄρᾱι κατὰ τὸ χρηστήριον κρέα διαρπάζοντας τοὺς Δελφοὺς ἀφαιρεῖται τὰ κρέα αὐτοῦς, αὐτὸν δὲ κτείνει Μαχαιρεύς ὁ δὲ τούτων ἱερεὺς ἄυτὸν κατορύσσει ὑπὸ τὸν οὐδὸν τοῦ νεῶ (« quand il voit les Delphiens emporter des viandes consacrées à l'oracle, il leur enlève les viandes, et Machairée, leur prêtre, le tue ; il l'enterre au pied du seuil du temple »).

Le thème du meurtre par le prêtre lui-même est par ailleurs attesté chez Pausanias, chez qui le prêtre reste anonyme<sup>705</sup> ; dans un autre passage, le Périégète rapporte que c'est la Pythie qui ordonna aux Delphiens de tuer Néoptolème<sup>706</sup>.

Quoi qu'il en soit, la version phérécydienne est bien moins courante et connue que les deux récits proposés par la *Bibliothèque*, qui se conforment pour l'un à Euripide et pour l'autre à la version delphique.

Phérécyde fr. 65	<i>Bibliothèque</i> III, 13, 8, 4 (p. 157 Wagner)
« ὅτε παῖδα κατέκτανον Ἀμφιδάμαντος » : τοῦτον Κλεισώνυμον Φερεκύδης ἱστορεῖ (« "le jour où j'avais tué le fils d'Amphidamas" » : Phérécyde raconte qu'il s'appelait Cleisonymos ») <sup>707</sup> .	Πάτροκλος [...] ἐν Ὀποῦντι διενεχθεὶς ἐν παιδιᾷ περὶ ἀστραγάλων παίζων παῖδα Κλειτόνυμον τὸν Ἀμφιδάμαντος ἀπέκτεινε [...] (« [...] à Oponte, au cours d'une querelle lors d'une partie d'osselets, Patrocle tua Cleitonymos fils d'Amphidamas [...]).

Dexios, il s'appelait Phthios ; selon un certain Alexandre, Pélée ; pour Sclérias TrGF I 213 F 3, c'était Agélaos (schol. Euripide *Andromaque* 32).

<sup>704</sup> Gantz 2004, p. 1215. Pâmias 2008, vol. 1, n. 438 p. 135 estime que la version du suicide doit être considérée comme une *lectio difficilior*, et choisit donc de la conserver dans son édition, comme Jacoby et Fowler. Il nous semble cependant qu'elle pose de réels problèmes de cohérence du récit ; de plus, le personnage du Delphien Machairée, meurtrier de Néoptolème, apparaît aussi chez Asclépiade FGrH 12 F 15 (= schol. Pindare *Néméennes* VII, 62b), chez Strabon IX, 3, 9, dans notre passage de la *Bibliothèque* ainsi que dans un certain nombre de scholies et de textes tardifs (Georges le Syncelle, *Ecloga Chronographica* p. 200, où Machairée est le complice d'Oreste ; Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 1, p. 141 ; schol. *Odyssée* IV, 4 et 5b ; schol. Euripide, *Andromaque*, 53 et 1151 et *Oreste*, 1655). Ces deux faits nous font pencher en faveur de la correction dont parle T. Gantz. Le nom propre Μαχαιρεύς serait évidemment lié à celui du couteau sacrificiel μάχαιρα, comme le remarque Pâmias : cela n'aurait rien d'étonnant puisque Machairée est un prêtre.

<sup>705</sup> Pausanias X, 24, 4 ; voir aussi Triphiodore, 634-643.

<sup>706</sup> Pausanias I, 13, 9.

<sup>707</sup> Schol. (A<sup>marg</sup>) *Illiade* XXIII, 86b ; la traduction de l'*Illiade* est celle de Mazon, CUF.

Le texte de la *Bibliothèque* est conforme à l'information attribuée à Phérécyde, à un petit détail près, qui relève probablement d'une erreur de copiste : là où le fragment de Phérécyde donne Κλεισώνυμος, Apollodore donne Κλειτώνυμος<sup>708</sup>. On ne peut cependant guère en savoir plus ; J.-C. Carrière, lui, suggère que la source d'Apollodore pourrait être Hellanicos, qui rapporte en effet la même histoire<sup>709</sup>.

### III. LES MENTIONS EXPLICITES D'ACOUSILAOS ET DE PHERECYDE : BILAN

#### A. Tableaux récapitulatifs

Afin de faire la synthèse des analyses que nous venons de mener sur les références à Acousilaos et à Phérécyde, il nous semble commode de regrouper nos remarques sous la forme d'un tableau récapitulatif.

---

<sup>708</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 445 p. 137 relève que ce nom est sujet à variations : Hellanicos fr. 145 Fowler (= schol. (A, D mss. CHRVLα) *Iliade* XII, 1) s'accorde avec Phérécyde ; Philostéphanos de Cyrène FHG 33 F 35 l'appelle Κλησώνυμος ; schol. (T) *Iliade* XXIII, 86a1 donne Κλεισώνυμος comme Phérécyde, mais aussi Αιάνης (Strabon IX, 4, 2 et schol. (A, D mss. CHRVLα) *Iliade* XII, 1 donnent Αιάνης) et Λύσανδρος.

<sup>709</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 243-244, qui renvoie à Hellanicos fr. 145 Fowler.

### Synthèse : les mentions d'Acousilaos

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
II, 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25) : Pélasgos est le fils de Niobé et de Zeus ; il a donné son nom aux habitants du Péloponnèse, les Pélasges.	Descendance d'Inachos.	Argolide.	Incise : ὡς δὲ Ἀκουσίλαός φησι, et proposition infinitive : ἀφ' οὗ κληθῆναι τοὺς τὴν Πελοπόννησον οἰκοῦντας Πελασγούς.	Référence, sans doute très proche de la lettre du texte consulté (cf. parallèle avec Denys I, 17, 3).	Version adoptée par le narrateur, qui le souligne à la première personne.	Hésiode est convoqué pour s'opposer à Acousilaos, nommé en premier.	Reprise de cette mention en III, 8, 1, 1.  Présence aussi de deux allusions, faites siennes par le narrateur : Niobé est fille de Phoronée (II, 1, 1, 3 ; p. 50 Wagner), et c'est la première humaine à qui Zeus s'unit (II, 1, 1, 5 ; p. 50 Wagner).

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
II, 1, 3, 1 (p. 51 Wagner ; Acousilaos fr. 26) : Io est fille de Peirèn.	Descendance d'Inachos.	Argolide.	Discours indirect : Ἡσίοδος δὲ καὶ Ἀκουσίλαος φασιν + infinitive.	Référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur, qui préfère une version argienne anonyme.	Φασιν, suivi par le narrateur ; puis Castor et « nombre des tragiques » ; enfin, Hésiode, avec qui Acousilaos est nommé, en seconde position, dans le même syntagme.	Acousilaos semble être suivi de près (Peirèn a façonné le <i>xoanon</i> d'Héra).

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; Acousilaos fr. 27) : Argos πανόπτης est né de la terre.	Descendance d'Inachos.	Argolide (Mycènes est citée).	Discours indirect : Ἀκουσίλαος δὲ λέγει + infinitive.	Référence.	Possibilité donnée parmi d'autres, sans choix du narrateur.	Phérécyde ; Asclépiade ; Cercops ; Acousilaos est cité en dernier, hors de la structure syntaxique μέν... δέ... δέ où se trouvent les trois autres références.	Version rarissime : Acousilaos semble être suivi de près.

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
II, 2, 2, 2 (p. 58 Wagner ; Acousilaos fr. 28) : les filles de Proitos sont frappées de folie car elles ont dédaigné le <i>xoanon</i> d'Héra.	Descendance d'Inachos du côté de Bélos.	Argolide (Tirynthe).	Incise : ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει.	Référence.	Possibilité donnée avec une autre, sans choix du narrateur.	Hésiode, cité dans la première partie de la parataxe, semble suivi dans la suite du récit.	Dans la suite, Apollodore suit Hésiode ( <i>Catalogue</i> et / ou <i>Mélampodie</i> ).  Acousilaos semble être suivi de près (détail du <i>xoanon</i> d'Héra).
II, 5, 7, 1 (p. 78 Wagner ; Acousilaos fr. 29) : le taureau de Crète est celui qui a porté Europè.	Descendance d'Inachos du côté de Bélos.	Crète ; le cycle d'Héraclès se rattache à Argos.	Discours indirect : Ἀκουσίλαος μὲν... φησί + infinitive.	Référence.	Possibilité donnée avec une autre.	Τινὲς δέ ; Acousilaos est cité en premier.	Plus loin, le texte d'Apollodore corrobore la version attribuée à τινὲς



Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
III, 4, 4, 2 (p. 114-115 Wagner ; Acousilaos fr. 33) : Actéon meurt car il courtise Sémélé, ce qui met Zeus en colère.	Descendance d'Inachos du côté d'Agénor : Cadmos.	Thèbes et la Béotie (Actéon est le petit-fils de Cadmos, et meurt sur le Cithéron).	Incise : ὡς μὲν Ἀκουσίλαος λέγει.	Référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Oi πλείονες, qui sont suivis par Apollodore ; Acousilaos est cité en 1 <sup>er</sup> .	Tradition rare ; simple variante, sans incidence sur le récit.
III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner ; cf. Acousilaos fr. 25) : Pélasgos est fils de Zeus et de Niobé.	Descendance d'Inachos : Pélasgos.	Arcadie, annexée à Argos.	Discours indirect : Ἀκουσίλαος μὲν λέγει + infinitive.		Récit pris en charge par le narrateur, comme il le précise lui-même : καθάπερ ὑπέθεμεν.	Hésiode, cité dans la deuxième partie de la parataxe ; la version d'Acousilaos est prise en charge par le narrateur.	Cf. II, 1, 1, 5.

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
III, 11, 1 (p. 145 Wagner ; Acousilaos fr. 41) : la mère de Mégapenthès fils de Ménélas est Téréis.	Hors descendance d'Inachos : Atlas.	Laconie.	Incise : καθάπερ Ἀκουσίλαός φησι.	Référence probable.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Pas de concurrence sur ce point précis ; dans le même passage, deux autres détails sont attribués à κατά τινας et Eumélos.	

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
<p>III, 12, 6, 4 (p. 151 Wagner ; Acousilaos fr. 21) : le fleuve Asopos est fils de Pérô et de Poséidon.</p>	<p>Hors descendance d'Inachos : Asopos.</p>	<p>Argolide (Sicyone).</p>	<p>Incise : ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει.</p>	<p>Référence probable.</p>	<p>Variante du récit pris en charge par le narrateur.</p>	<p>Τινές ; Acousilaos est nommé avant, juste après la version prise en charge par le narrateur.  Le narrateur donne sa propre version, avant les autres ; c'est la version traditionnelle.</p>	

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Acousilaos dans le même passage	Remarques
III, 15, 2 (p. 163-164 Wagner ; Acousilaos fr. 31) : Zétès et Calaïs furent tués par Héraclès près de Tinos.	Hors descendance d'Inachos : histoires attiques.	Attique.	Incise : ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει	Référence probable.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Le narrateur donne sa propre version, avant les autres.	Tradition rare ; simple variante, sans incidence sur le récit. Apollodore ne nomme qu'Acousilaos, alors que c'est aussi la version du spécialiste de la question, Apollonios de Rhodes.



### Synthèse : les mentions de Phérécyde

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
I, 4, 3, 1 (p. 12 Wagner ; Phérécyde fr. 52) : Orion est fils de Poséidon et d'Euryalè.	Théogonie.	-	Discours indirect : Φερεκύδης δὲ + proposition infinitive + λέγει.	Référence.	Complément d'information, sans constituer une variante du récit principal.	Indéterminé : λέγουσι. Phérécyde est nommé après.	Version très rare.
I, 5, 2 (p. 14 Wagner ; Phérécyde fr. 53) : Triptolème est fils d'Océan et de Gè.	Descendance de Deucalion.	Attique (Eleusis).	Discours indirect : Φερεκύδης δὲ φησιν + proposition infinitive.	Référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Panyasis ; Phérécyde est mentionné après lui.	Version très rare, au caractère archaïque.

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
I, 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a) : Tydée a assassiné Olénias, son propre frère.	Descendance de Deucalion.	Etolie (Calydon).	Incise : ὡς δὲ Φερεκύδης φησίν.	Référence probable.	Variante parmi trois mentions.	Τινές ; l'auteur de l' <i>Alcméonide</i> ; Phérécyde en dernier.	Apollodore suit Phérécyde immédiatement après, sans le nommer (allusion) ; il suit aussi Phérécyde pour la mort de Tydée (le cerveau de Mélanippos).

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
I, 9, 19, 3 (p. 39 Wagner ; Phérécyde fr. 111a) : Héraclès quitte les Argonautes à Aphètes, en Thessalie, parce que l'Argo déclare qu'elle ne peut supporter son poids.	Descendance de Deucalion.	Thèbes / Argos.	Discours indirect : Φερεκύδης δὲ + proposition infinitive + λέγει.	Référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Hérodore ; Démarètes ; Denys Scytobrachion.	Apollonios de Rhodes est suivi dans tout ce passage, sans être nommé (allusion).



Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; cf. Acousilaos fr. 27) : Argos, le gardien d'Io, est le fils d'Arestor.	Descendance d'Inachos du côté de Bélos.	Argolide	Discours indirect : Φερεκύδης μὲν λέγει + infinitive.	Référence	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Asclépiade ; Cercops ; Acousilaos Phérécyde est nommé en premier.	

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
<p>II, 4, 8, 4 (p. 69 Wagner ; Phérécyde fr. 69a) : c'est Amphitryon qui, voulant savoir lequel de ses deux enfants était de lui, a mis les serpents dans le berceau d'Héraclès et Iphiclès.</p>	<p>Descendance d'Inachos du côté de Bélos.</p>	<p>Thèbes / Argos.</p>	<p>Discours indirect : Φερεκύδης δέ φησιw + infinitive.</p>	<p>Référence.</p>	<p>Variante du récit pris en charge par le narrateur (fin alternative).</p>	<p>-</p>	

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
II, 7, 5, 2 (p. 95 Wagner ; Phérécyde fr. 42) : la corne d'Amalthée a le pouvoir de fournir n'importe quelle nourriture ou boisson.	Descendance d'Inachos du côté de Bélos.	Thèbes / Argos.	Incise : ὡς Φερεκύδης λέγει.	Indéterminable, sans doute référence.	Complément d'information, sans constituer une variante du récit principal.	-	Il y aussi une allusion à Phérécyde juste après : Amalthée est fille d'Haimonios.
III, 1, 1, 4 (p. 107 Wagner ; Phérécyde fr. 87) : Thasos est fils de Cilix.	Descendance d'Inachos du côté d'Agénor : Europè.	-	Incise : ὡς δὲ Φερεκύδης φησί.	Indéterminable, sans doute référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	-	Le narrateur privilégie une variante plus rare.

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
III, 4, 1, 5 (p. 112 Wagner ; cf. Phérécyde fr. 22a et Hellanicos fr. 51b Fowler) : Cadmos lance des pierres vers les Spartes, qui s'entretuent alors.	Descendance d'Inachos du côté d'Agénor : Cadmos.	Thèbes.	Discours indirect : Φερεκύδης δέ φησιν ὅτι...	Référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur (fin alternative).	-	Apollodore préfère Apollonios de Rhodes pour des détails du même récit dans la section consacrée aux Argonautes.

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
III, 4, 2, 3 (p. 113 Wagner ; Phérécyde fr. 89) : le collier d'Harmonie a été donné à Cadmos par Europè, qui l'avait reçu de Zeus.	Descendance d'Inachos du côté d'Agénor : Cadmos.	Thèbes.	Discours indirect : λέγουσί τινες [...], Φερεκύδης δὲ [...].	Référence.	Une des deux possibilités ; le narrateur n'en assume aucune.	Τινές. Phérécyde est nommé après.	
III, 6, 7, 2 (p. 127 Wagner ; Phérécyde fr. 92a) : c'est Athéna qui a rendu Tirésias aveugle.	Descendance d'Inachos du côté d'Agénor : Cadmos ; les Sept contre Thèbes.	Thèbes.	Discours indirect : ἄλλοι μὲν γὰρ [...] φασι + infinitive, Φερεκύδης δὲ [...].	Référence.	Mention présentée parmi d'autres récits, sans que le narrateur n'en prenne aucun en charge.	ἄλλοι. Phérécyde est nommé après ; puis Hésiode est mentionné.	

Contenu de la mention	Situation dans l'architecture générale de l'ouvrage	Lieux liés au récit	Moyen linguistique utilisé	Type de mention	Statut dans le récit	Auteurs mis en concurrence avec Phérécyde dans le même passage	Remarques
III, 8, 2, 2 (p. 135 Wagner ; Phérécyde fr. 157) : Callisto est fille de Cétée.	Descendance d'Inachos : Pélasgos.	Arcadie.	Discours indirect : Ἡσίοδος μὲν γὰρ λέγει + infinitive, Φερεκύδης δὲ [...].	Référence.	Variante du récit pris en charge par le narrateur.	Eumélos ; Hésiode ; Asios. Phérécyde est nommé en dernier.	Version très rare.
III, 12, 6, 7 (p. 152 Wagner ; Phérécyde fr. 60) : Télamon est l'ami de Pélée ; il est le fils d'Actaios et de Glaucè fille de Cychrée.	Hors descendance d'Inachos : Asopos, histoires attiques.	Attique.	Discours indirect : Φερεκύδης δὲ φησι + infinitive.	Référence.	Référence incompatible avec le récit principal, et reléguée à la fin du récit.	-	

Ces deux tableaux permettent de constater l'existence de nombreux traits communs entre les mentions d'Acousilaos et de Phérécyde, mais aussi d'une différence intéressante, points que nous allons développer à présent.

## **B. Comment se présente une mention d'Acousilaos ou de Phérécyde**

Rappelons tout d'abord que quand Apollodore mentionne l'un de ces deux auteurs, ce n'est jamais pour en faire une citation : il y a toujours reformulation de l'énoncé, et donc référence, même si celle-ci semble très proche du texte source dans le cas de la première mention d'Acousilaos<sup>710</sup> et dans l'emprunt à Phérécyde qui concerne Cadmos et les Spartes<sup>711</sup>. La lettre du texte source n'a donc aucune importance dans le projet de la *Bibliothèque* : ce qui compte, c'est l'information que l'on peut en extraire. Cela ne surprendra pas le lecteur d'Apollodore, dont le texte frappe par sa sécheresse stylistique et formelle ; on est sur ce plan à l'opposé d'un ouvrage comme les *Deipnosophistes* d'Athénée, dans lequel la fidélité d'une mention au texte dont elle est issue a souvent un grand rôle dans la discussion entre les différents personnages, dont elle est elle-même parfois l'objet. Nous pouvons aussi affirmer tout de suite que la façon dont la mention est introduite semble ne rien indiquer quant à son statut dans la narration : Apollodore choisit indifféremment d'utiliser une incise, une proposition infinitive ou un discours indirect introduit par ὅτι. La seule mention explicitement distinguée des autres est le double emprunt à Acousilaos qui concerne Pélasgos, qu'Apollodore souligne avec l'emploi, rarissime dans la *Bibliothèque*, de la première personne<sup>712</sup> ; cette mention, nous l'avons vu, a un statut différent des autres<sup>713</sup>.

Remarquons ensuite que les mentions explicites que nous avons étudiées ne renvoient au texte source que par le nom de son auteur : dans nos vingt-trois cas, jamais la *Bibliothèque* ne précise le titre de l'ouvrage d'où elle tire l'emprunt, ni ne donne un numéro de livre par exemple, alors que d'autres auteurs ou scholiastes le font bien volontiers<sup>714</sup>. Les seuls titres mentionnés par la *Bibliothèque* sont, dans l'ordre de leur apparition dans le texte, la *Thébaïde*, l'*Alcméonide*, les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, les *Chroniques* de Castor, les *Retours*, le *Bouclier* d'Hésiode, l'*Eriphyle* de Stésichore, les *Naupactica* et la *Petite Iliade* : cette précision ne concerne donc que 9 mentions sur les 83 que contient la *Bibliothèque* dans

---

<sup>710</sup> *Bibliothèque* II, 1, 1, 5 (p. 50 Wagner).

<sup>711</sup> *Bibliothèque* III, 4, 1, 5 (p. 112 Wagner).

<sup>712</sup> *Bibliothèque* II, 1, 1, 5 (p. 50 Wagner) et III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner).

<sup>713</sup> Cf. *supra* p. 81.

<sup>714</sup> On trouve des numéros de livre pour Acousilaos aux fr. 1-4 ; pour Phérécyde, aux fr. 1-41. Ces fragments sont dans leur écrasante majorité issus de scholies, mais viennent parfois d'autres auteurs, comme Macrobie citant Ephore (*Saturnales* V, 18, 9 = Acousilaos fr. 1) et Athénée (XI, 474f = Phérécyde fr. 13a ; XI, 470c = Phérécyde fr. 18a).

son état actuel<sup>715</sup>. Pour Apollodore, la revendication d'une mention se limite ainsi la plupart du temps au nom de l'auteur qui en est la source, et c'est même toujours le cas en ce qui concerne Acousilaos et Phérécyde ; il s'agit de ce que T. Samoyault appelle une « référence simple », simple mention d'un nom ou d'un titre, qui peut éventuellement renvoyer à plusieurs œuvres, par opposition à la « référence précise », qui comprend un nom d'auteur et un titre, un nom d'auteur et un nom de personnage, etc.<sup>716</sup>.

On peut enfin constater que sur les vingt-trois emprunts que nous avons étudiés, seize sont des emprunts conjoints, huit pour Acousilaos et huit pour Phérécyde, soit les deux tiers des mentions de nos mythographes. Dans les mentions conjointes, les auteurs qui sont mis en concurrence avec Acousilaos et Phérécyde sont très variés. Pour Acousilaos, outre les formules comme φασιν, οἱ πλείονες (une occurrence chacune) et τινές (à trois reprises), il s'agit d'auteurs nommés une fois chacun seulement avec le mythographe argien : les Tragiques, désignés par cette appellation générique ; Castor de Rhodes, historien du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. ; Phérécyde ; Asclépiade de Tragilos, qui serait un mythographe du IV<sup>e</sup> s. ; Cercops de Milet, poète épique du VI<sup>e</sup> s. ; surtout, Hésiode, le seul qui est nommé plusieurs fois avec Acousilaos, à quatre reprises. Phérécyde, lui, est nommé aux côtés de l'auteur de l'*Alcméonide*, poème épique de la fin du VI<sup>e</sup> ou du début du V<sup>e</sup> s. ; de Panyasis, poète épique de la première moitié du V<sup>e</sup> s. ; d'Hérodore, mythographe de la fin du V<sup>e</sup> s. ; de Démarètes, auteur dont on ignore l'époque ; de Denys Scytobrachion, mythographe du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; d'Asclépiade de Tragilos ; de Cercops ; d'Acousilaos ; du poète archaïque Eumélos ; d'Hésiode et du poète épique Asios. Tous ces auteurs ne sont nommés qu'une seule fois avec Phérécyde. Comme Acousilaos, le mythographe athénien est aussi parfois mis en concurrence avec des versions attribuées de façon collective : on trouve ainsi λέγουσι, ἄλλοι et τινές (deux fois). Nos deux mythographes sont donc convoqués avec d'autres mythographes en prose (Hérodore, Denys, Asclépiade), avec un historien (Castor), avec les Tragiques, mais surtout avec des poètes épiques : Hésiode bien sûr, mais aussi Cercops, Eumélos, Panyasis, Asios et l'auteur de l'*Alcméonide*. Dans la plupart de ces cas de références conjointes, tous ces auteurs semblent mis sur un pied d'égalité : ils ne sont là que pour proposer des variantes au récit pris en charge par le narrateur, ou pour offrir ponctuellement au lecteur plusieurs versions d'un même récit, sans que le narrateur n'affiche sa préférence pour l'une d'elles. L'ordre dans lequel ces auteurs sont nommés ne semble avoir aucune signification particulière. Seule

---

<sup>715</sup> La *Thébaïde* est mentionnée en I, 8, 4 (p. 26 Wagner) ; l'*Alcméonide* en I, 8, 5, 2 (p. 27 Wagner) ; les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes en I, 9, 21, 8 (p. 42 Wagner) ; les *Chroniques* de Castor en II, 1, 3, 1 (p. 51 Wagner) ; les *Retours* en II, 1, 5, 14 (p. 57 Wagner) ; le *Bouclier* d'Hésiode en II, 4, 2, 4 (p. 62 Wagner) ; l'*Eriphyle* de Stésichore en III, 10, 3, 10 (p. 142 Wagner) ; les *Naupactica* en III, 10, 3, 10 (p. 142 Wagner) ; la *Petite Iliade* en ep. 5, 14 (p. 208 Wagner).

<sup>716</sup> Samoyault 2001, p. 44.



exception, les deux mentions concernant Pélasgos et son ascendance, qui constituent la version suivie par le narrateur : Acousilaos est alors mentionné en tant qu'autorité sur laquelle peut s'appuyer le récit principal, et sa version est explicitement préférée à celle que la *Bibliothèque* attribue à Hésiode. Pour la *Bibliothèque* donc, nos deux mythographes anciens ont la même valeur que les prestigieux poètes épiques archaïques, ce qui montre à nouveau que ce ne sont pas les qualités esthétiques et artistiques qui intéressent Apollodore dans ses sources, mais bien les informations qu'il peut y trouver sur tel ou tel détail de telle ou telle légende. Remarquons aussi que les auteurs mis en concurrence sont pour la plupart des auteurs d'époque archaïque ou classique : Apollodore semble aimer les sources anciennes. Cela n'a rien d'étonnant, et nous avons pu constater que les informations attribuées par la *Bibliothèque* à Phérécyde et Acousilaos ont souvent elles-mêmes un caractère rare ou archaïque, en tout cas sans doute largement oublié à l'époque de la rédaction de l'ouvrage : c'est le cas pour l'autochtonie d'Argos πανόπτῆς chez Acousilaos ou pour l'ascendance de Triptolème chez Phérécyde par exemple.

### **C. Apollodore avait-il une connaissance directe d'Acousilaos et de Phérécyde ?**

Le fait qu'Acousilaos et Phérécyde soient, dans la majeure partie des cas, mis en concurrence avec d'autres auteurs ne peut qu'attirer notre attention. Nous avons pu constater, en examinant le passage de la *Bibliothèque* qui concerne la présence d'Héraclès parmi les Argonautes et nomme Phérécyde, une similitude frappante entre le texte d'Apollodore et une scholie à Apollonios de Rhodes qui mentionne aussi le mythographe athénien<sup>717</sup> : le scholiaste et Apollodore nomment en effet tous les deux Phérécyde, Démarètès, Hérodore et Denys Scytobrachion. Au vu de la rareté des fragments de ces quatre auteurs<sup>718</sup>, cette similitude ne nous semble pas pouvoir être une simple coïncidence : il nous paraît probable, voire certain qu'Apollodore et le scholiaste ont une source commune<sup>719</sup>, et que c'est cette source commune qui effectue la comparaison entre les versions des différents auteurs nommés ; en d'autres termes, dans ce cas précis, Apollodore n'a pas consulté un par un les textes de Phérécyde, Démarètès, Hérodore et Denys Scytobrachion, mais il s'est contenté de reprendre à son compte un travail déjà effectué par un commentateur. Peut-on savoir qui était ce commentateur ? La scholie aux *Argonautiques* vient du manuscrit L+, dont on sait que le texte

---

<sup>717</sup> Il s'agit de *Bibliothèque* I, 9, 19, 3 (p. 39 Wagner ; Phérécyde fr. 111a) et de schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1289-1291a (Phérécyde fr. 111b).

<sup>718</sup> L'édition de R. L. Fowler recense 180 fragments de Phérécyde et 67 fragments d'Hérodore ; la *Brill's New Jacoby* compte à peine 3 fragments de Démarètès et 18 fragments de Denys Scytobrachion.

<sup>719</sup> Nous avons écarté l'hypothèse que le texte de la scholie et celui de la *Bibliothèque* puissent être issus l'un de l'autre : cf. *supra* p. 132.

dérive des travaux de Théon d'Alexandrie (seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), Lucilius de Tarrha (seconde moitié du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.) et Sophocléios (fin du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), par l'intermédiaire du Commentaire des Trois, ouvrage qui réunit dans un même texte « la substance des écrits des trois commentateurs »<sup>720</sup>. Ce Commentaire, quant à lui, a sans doute été constitué au moment du passage de la forme du *uolumen* à celle du *codex*. Sur le plan chronologique, il est certain que l'ouvrage de Théon, qui portait « sur la critique du texte, l'explication des termes difficiles et les légendes relatives aux toponymes », et celui de Lucilius, qui « s'intéress[ait] essentiellement aux sources d'Apollonios » et mentionnait donc sans doute souvent Phérécyde, peuvent avoir été consultés par Apollodore, et que les travaux de Sophocléios, qui remaniait le commentaire de Théon, peuvent aussi avoir été connus de lui<sup>721</sup>. Quant au Commentaire des Trois, il est impossible de savoir si Apollodore a pu y avoir accès : cette hypothèse ne saurait être rejetée, mais les données chronologiques sont bien trop imprécises pour être affirmatif<sup>722</sup>. Quoiqu'il en soit, ce cas prouve qu'Apollodore travaillait avec des commentaires déjà constitués, en l'espèce très probablement les commentaires des *Argonautiques* que nous venons d'évoquer, et que certaines de ses informations sont de seconde main – ce qui ne signifie évidemment pas qu'il ne consultait pas aussi parfois directement les textes eux-mêmes. Pour les quatre autres cas où la *Bibliothèque* mentionne Acousilaos ou Phérécyde en même temps que plusieurs autres auteurs<sup>723</sup>, nous ne disposons malheureusement pas de points de comparaison ou de textes parallèles qui pourraient nous permettre d'établir avec certitude que ces passages viennent de commentaires consultés par Apollodore. Il reste que selon nous, il est très probable que dans ces cas, la méthode de travail d'Apollodore ait été la même que pour le passage que nous venons d'étudier. A. Cameron pense d'ailleurs de que façon générale, « all references like "Hesiod... but Acusilaus," or "Hesiod... with whom Acusilaus agrees" in texts of Roman date are likely to derive from mythographic compendia, some of which may actually have purported to be the work of Acusilaus but were probably more recent abridgments or adaptations<sup>724</sup> ». Ce savant s'appuie pour étayer cette idée sur le fait que dans les fragments théogoniques d'Acousilaos, qu'ils soient issus par exemple de scholies ou du *Sur la Piété* de Philodème de Gadara, la version du mythographe argien est régulièrement mise en regard de celles d'Hésiode et d'autres auteurs ; or, il est extrêmement improbable que Philodème, au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et les scholiastes se soient

<sup>720</sup> Gourmelen 2007, n. 14 p. 116. Sur les scholies à Apollonios de Rhodes, voir aussi Dickey 2007, p. 62.

<sup>721</sup> Nos informations sur le contenu global de ces trois ouvrages proviennent de Lachenaud 2010, p. XVI.

<sup>722</sup> Les premiers *uolumina* apparaissent à Rome au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., et cette forme nouvelle ne triomphe du *codex* qu'au IV<sup>e</sup> s. ; la *Bibliothèque* a probablement été composée au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s.

<sup>723</sup> Pour Acousilaos, il s'agit de II, 1, 3, 1 (p. 51 Wagner ; Acousilaos fr. 26) et II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; Acousilaos fr. 27) ; pour Phérécyde, de I, 8, 5, 2 (p. 27 Wagner ; Phérécyde fr. 122a), II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner ; cf. Acousilaos fr. 27) et III, 8, 2, 2 (p. 135 Wagner ; Phérécyde fr. 157).

<sup>724</sup> Cameron 2004, p. 95.

eux-mêmes livrés à des consultations directes de tous les textes anciens qu'ils mentionnent. C'est pourquoi il faut supposer que leurs emprunts conjoints à Acousilaos et à d'autres auteurs sont en réalité issus de commentaires<sup>725</sup>. Si l'on suit ce raisonnement, Apollodore n'aurait pas consulté directement Acousilaos et Phérécyde pour une raison très simple : il n'avait pas besoin de le faire, car il lui suffisait de travailler avec des manuels qui avaient déjà fait ce travail de compilation<sup>726</sup>. Pensons aussi, comme nous y invite A. Cameron, aux conditions dans lesquelles travaillent les auteurs antiques : consulter de façon directe les textes d'Acousilaos, de Phérécyde, d'Hésiode, d'Hérodore, de Cercops, etc. sur des points précis comme le nom du père de Callisto ou celui d'Argos πανόπτης était matériellement très compliqué voire totalement impossible, en particulier à l'époque relativement tardive qui est celle de la *Bibliothèque*. Si nous savons en effet que la *Théogonie* d'Hésiode et le *Catalogue des femmes* circulaient bien à l'époque impériale<sup>727</sup>, la situation est très différente pour les travaux d'Acousilaos et de Phérécyde : on n'a pour l'instant jamais retrouvé aucun papyrus provenant d'une copie de leurs ouvrages, et les témoignages que nous ont transmis à leur sujet les textes antiques sont loin de constituer des preuves que leurs textes étaient encore disponibles après l'époque hellénistique. Entreprendre un tel travail de collation de *uolumina* d'un maniement peu commode et, pour certains, très difficilement accessibles, dans le simple but de proposer des variantes sans incidence sur l'architecture de la *Bibliothèque* semble peu probable. De façon générale, nous partageons donc l'opinion d'A. Cameron, et il nous semble que pour des raisons pratiques, on peut considérer que les passages où la *Bibliothèque* convoque plusieurs auteurs pour confronter leurs versions sur un point précis sont très probablement issues de la consultation de commentaires ou de *compendia*, et non de la consultation directe de chacun des auteurs mentionnés. Cela pourrait expliquer la divergence que nous avons observée au sujet des victimes de Tydée entre les fr. 122a et 122b de Phérécyde, le premier étant issu d'Apollodore et le second d'une scholie à l'*Illiade* : W. S. Morison aurait ainsi probablement raison en affirmant que « this discrepancy probably existed because both Apollodoros and the scholiast relied on secondhand (or third or more) sources that may have obscured Pherekydes's original telling<sup>728</sup> ». Plus largement, cela explique aussi pourquoi, dans les mentions conjointes, tous les auteurs nommés semblent mis sur le même plan par Apollodore : c'est sans doute parce les textes qui lui ont fourni ces mentions se

---

<sup>725</sup> *Ibid.*, p. 94-95.

<sup>726</sup> Sur les emprunts dans la *Bibliothèque*, voir Cameron 2004, p. 93-104, qui apporte d'autres éléments tendant à montrer qu'Apollodore travaillait, au moins en partie, à partir de commentaires et de manuels.

<sup>727</sup> Les nombreuses découvertes de papyri ont prouvé l'existence de copies du *Catalogue* à l'époque romaine : il suffit pour s'en rendre compte de consulter les éditions des fragments hésiodiques par R. Merkelbach et M. L. West.

<sup>728</sup> Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3> ; cf. *supra* p. 37 sqq.

contentaient le plus souvent de donner à leur lecteur des listes brutes de noms, de détails, de variantes attribués à des mythographes, des poètes, etc., un peu à la manière de ce que l'on peut trouver dans certains papyrus ou chez Hygin, qui propose par exemple une liste de « qui primi templa deorum constituerunt », une autre des « matres quae filios interfecerunt », etc.<sup>729</sup>.

Les passages où l'un de nos mythographes est mis en concurrence seul avec un ensemble d'auteurs regroupés sous la désignation τινές ou οἱ πλείονες peuvent constituer deux cas de figures différents. Dans le premier, le groupe représente la *doxa*, auquel cas Apollodore n'a peut-être même pas eu besoin de consulter des textes pour proposer leur version, largement connue : c'est le cas au sujet de la mort d'Actéon, où la version attribuée à οἱ πλείονες est la version largement majoritaire dans la tradition et que le public cultivé connaissait probablement, tandis que celle d'Acousilaos est plus rare<sup>730</sup>. On retrouve le même fonctionnement au sujet du taureau de Crète : une version rare donnée par Acousilaos est opposée à la *doxa*, attribuée à τινές<sup>731</sup>. Ces cas sont alors à ranger dans la même catégorie que les passages où Acousilaos et Phérécyde sont mentionnés seuls, puisqu'il est probable que seuls ces derniers ont été consultés. Dans le second cas de figure, le groupe ne représente pas la *doxa*, et Apollodore a peut-être englobé dans cette formule des auteurs rassemblés par un commentateur, qui pouvait les nommer individuellement ou déjà les désigner par τινές. C'est le cas pour la question de l'ascendance du fleuve Asopos, où la version la plus courante est prise en charge par le narrateur, tandis que deux versions plus rares sont attribuées, l'une à Acousilaos et l'autre à τινές<sup>732</sup> ; on retrouve ce phénomène au sujet du collier d'Harmonie, où τινές et Phérécyde sont convoqués pour donner deux variantes qui s'éloignent de la version la plus courante<sup>733</sup>. C'est enfin sans doute aussi ce qui s'est produit au sujet de l'ascendance d'Orion et de son don de marcher sur l'eau, informations pour lesquelles la version de Phérécyde comme la version qu'Apollodore introduit par λέγουσιν semblent issues de la lecture d'un manuel, comme nous l'avons vu plus haut<sup>734</sup>. Ces trois cas nous semblent donc relever là aussi de la consultation par Apollodore d'une source secondaire.

Pour les passages où les deux mythographes anciens ne sont mis en concurrence qu'avec un seul auteur, il est en l'état actuel de nos connaissances impossible de trancher entre deux hypothèses, celle de l'utilisation d'un commentaire ou celle d'une consultation directe des sources. La seconde idée n'est pas à rejeter d'emblée. On peut en effet constater

---

<sup>729</sup> Voir Hygin, *Fables* 225 et 239, ainsi que, de façon générale, les *fabulae* 221 sqq. Sur les listes mythographiques, voir Cameron 2004, p. 238-249, qui donne un certain nombre d'exemples.

<sup>730</sup> *Bibliothèque* III, 4, 4, 2 (p. 114-115 Wagner ; Acousilaos fr. 33).

<sup>731</sup> *Bibliothèque* II, 5, 7, 1 (p. 78 Wagner ; Acousilaos fr. 29).

<sup>732</sup> *Bibliothèque* III 12, 6, 4 (p. 151 Wagner ; Acousilaos fr. 21).

<sup>733</sup> *Bibliothèque* III 4, 2, 3 (p. 113 Wagner ; Phérécyde fr. 89).

<sup>734</sup> Cf. *supra* p. 119.

que dans les trois passages qui mentionnent Acousilaos et un autre auteur<sup>735</sup>, ce dernier est Hésiode ; or, il est très probable que l’auteur de la *Bibliothèque*, spécialiste érudit de la mythologie grecque, a consulté de façon directe les poèmes hésiodiques, auxquels il devait avoir accès, et la confrontation d’Hésiode avec Acousilaos pourrait donc venir de deux lectures de première main... si Apollodore a consulté Acousilaos directement, ce qui était beaucoup moins aisé que de lire Hésiode, les copies du mythographe argien étaient probablement bien plus rares que celles du poète béotien. De plus, nous avons pu détecter dans la *Bibliothèque* des détails remontant sans doute à Acousilaos, très rares par ailleurs, et qui ont pu nous laisser penser qu’Apollodore est allé les puiser directement chez le mythographe argien. D’autres éléments vont cependant dans le sens de la première hypothèse, celle de la consultation de seconde main. Tout d’abord, ces trois passages ne forment en réalité que deux mentions distinctes, puisque Apollodore écrit deux fois, à deux endroits différents, que selon Acousilaos, Pélasgos est le fils de Zeus et de Niobé alors que selon Hésiode, il est autochtone<sup>736</sup>. De plus, nous avons vu, grâce à une comparaison avec Denys d’Halicarnasse<sup>737</sup>, que le premier passage, qui concerne Pélasgos, démarque de près un texte qui est la source commune de la *Bibliothèque* et de Denys. Ce dernier, contrairement à Apollodore, ne nomme pas Acousilaos, mais signale son emprunt par un vague *ὡς λέγεται*, alors même qu’il nomme non loin de ce passage bon nombre d’auteurs qu’il cite parfois littéralement et qu’il semble avoir consultés de façon directe, pratique qu’il revendique d’ailleurs haut et fort dans sa préface aux *Antiquités romaines*<sup>738</sup>. Que peut-on en conclure ? Peut-être que si Denys ne nomme pas Acousilaos, c’est parce qu’il tire son information non pas d’une consultation directe, mais d’une source secondaire, et donc à ses yeux de moindre fiabilité : il préférerait alors ne pas renvoyer à un auteur qu’il n’a pas directement consulté lui-même, faisant ainsi preuve de scrupules intellectuels. Dernier argument qui pourrait étayer cette hypothèse, le fait que cette mention d’Acousilaos est faite en des termes extrêmement proches chez Apollodore et chez Denys d’Halicarnasse : que ces deux auteurs mentionnent Acousilaos, écrivain difficile d’accès à l’époque romaine, de façon quasiment identique, sur un même point très précis et pour donner une version très rare par ailleurs pourrait être un indice que ce passage du mythographe argien avait été repris dans un ouvrage plus récent, consulté par Denys comme par Apollodore.

<sup>735</sup> II, 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25, Hésiode fr. 160 M.-W.) ; II, 2, 2, 2 (p. 58 Wagner ; Acousilaos fr. 28, Hésiode fr. 131 M.-W.) ; III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner ; Acousilaos fr. 25, Hésiode fr. 160 M.-W.).

<sup>736</sup> II, 1, 1, 5 (p. 50 Wagner ; Acousilaos fr. 25, Hésiode fr. 160 M.-W.) et III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner ; Acousilaos fr. 25, Hésiode fr. 160 M.-W.).

<sup>737</sup> *Antiquités romaines* I, 11, 2 et I, 17, 3 ; cf. *supra* p. 74 sqq.

<sup>738</sup> *Antiquités romaines* I, 1, 2-4 et I, 7, 1-4. Pour des exemples de citations au livre I des *Antiquités romaines*, voir par exemple I, 12, 2-3, où Denys cite Sophocle et Antiochos de Syracuse, et I, 13, 1, où il cite Phérécyde.

Pour ce qui est de Phérécyde, le seul auteur nommé seul avec lui est Panyasis<sup>739</sup> : ce dernier est certes très peu connu aujourd'hui, mais au II<sup>e</sup> s., son œuvre circulait peut-être encore : Athénée le cite ainsi littéralement dans différents passages des *Deipnosophistes*, parfois pour des citations relativement longues<sup>740</sup>. Il est donc envisageable que l'auteur de la *Bibliothèque* ait pu consulter Panyasis de façon directe, tout comme il est possible qu'il n'en ait eut que des échos à travers un résumé en prose ou un commentaire, comme c'est probablement le cas pour les *Retours*, ainsi que l'ont montré R. Wagner et E. Bethe<sup>741</sup>.

Quant aux passages où Acousilaos et Phérécyde sont mentionnés seuls, il est difficile aussi de trancher entre consultation directe et sources secondaires. Acousilaos n'est nommé seul qu'à deux reprises. La première fois, il fournit une variante pour le nom de la mère de Mégapenthès, dans une brève notice sur les enfants de Ménélas au cours de laquelle sont aussi convoqués, pour d'autres détails, τινές et Eumélos :

Μενέλαος μὲν οὖν ἔξ Ἑλένης Ἑρμιόνην ἐγέννησε καὶ κατὰ τινὰς Νικόστρατον, ἐκ δούλης <δὲ> Πιερίδος, γένος Αἰτωλίδος, ἢ καθάπερ Ἀκουσίλαός φησι Τηρηίδος, Μεγαπένθη, ἐκ Κνωσσίας δὲ νόμφης κατὰ Εὐμηλον Ξενόδαμον (« Ménélas donc engendra d'Hélène Hermione et, selon certains, Nicostratos, et d'une esclave, Piéris, une Etolienne, ou selon Acousilaos de Téréis, il eut Mégapenthès, et d'une nymphe, Cnossia, il eut, selon Eumélos, Xénodamos »)<sup>742</sup>.

Ce cas de figure nous semble très proche de celui des mentions conjointes : dans une même notice sont convoqués plusieurs auteurs. Apollodore a donc très probablement tiré ses informations de la consultation d'un commentaire. La seconde mention du seul Acousilaos est une variante sur la mort de Zétès et Calais :

Ὠρείθυιαν δὲ παίζουσαν ἐπὶ Ἴλισσοῦ ποταμοῦ ἀρπάσας Βορέας συνῆλθεν · ἡ δὲ γεννᾶ θυγατέρας μὲν Κλεοπάτραν καὶ Χιόνην, υἱοὺς δὲ Ζήτην καὶ Κάλαϊν περωτούς, οἱ πλέοντες σὺν Ἰάσονι καὶ τὰς ἀρπυίας διώκοντες ἀπέθανον, ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει, περὶ Τήνων ὑφ' Ἡρακλέους ἀπόλοντο (« Oréithyia, jouant près de l'Iliossos, fut enlevée par Borée, qui s'unit à elle ; elle enfante des filles, Cléopatra et Chionè, et des fils, Zétès et Calais, qui étaient dotés d'ailes ; c'est en voyageant avec Jason, en poursuivant les harpyes, qu'ils moururent ; à ce qu'affirme Acousilaos cependant, ils furent tués par Héraclès près de Tinos »)<sup>743</sup>.

<sup>739</sup> I, 5, 2 (p. 14 Wagner ; Phérécyde fr. 53, Panyasis fr. 21 Davies).

<sup>740</sup> Athénée II, 36d (Panyasis fr. 13 Davies) cite par exemple quinze vers du poète ; en II, 37a (Panyasis fr. 17 Davies), il en donne cinq vers.

<sup>741</sup> Wagner Richard, 1892, « Proklos und Apollodoros », *Neue Jahrbücher für Philologie*, vol. 146, p. 241-56, ainsi que Wagner 1924, p. 238-46 ; Bethe Erich, 1966, *Der troische Epenkreis*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft p. 50-63. Ces références proviennent de Cameron 2004, n. 36 p. 96.

<sup>742</sup> III 11, 1 (p. 145 Wagner ; Acousilaos fr. 41).

<sup>743</sup> III, 15, 2 (p. 163-164 Wagner ; Acousilaos fr. 31).

On peut remarquer qu'Apollodore convoque Acousilaos au sujet d'un épisode lié au périple des Argonautes ; or, nous avons vu qu'Apollodore a très probablement consulté un ou plusieurs commentaires des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, qui mentionnaient le mythographe argien : certains de ses fragments sont en effet issus du manuscrit L+ des scholies à Apollonios, dont le texte est issu du fameux Commentaire des Trois que nous avons évoqué plus haut<sup>744</sup>. De plus, on peut constater d'après le tableau de synthèse qu'Acousilaos est essentiellement mentionné à propos des légendes argiennes, car c'est en tant que spécialiste de l'Argolide qu'Apollodore le consulte<sup>745</sup> ; or, ni Zétès et Calaïs, ni Jason et son cycle ne sont liés à Argos. On peut donc penser qu'Apollodore, dans ce cas précis, ne puise pas son information dans le texte d'Acousilaos, mais consulte en réalité une source secondaire, probablement un commentaire du poème d'Apollonios de Rhodes. Les deux mentions du seul Acousilaos ne sont donc sans doute pas issues d'une consultation directe du texte du mythographe argien. Quant aux deux cas évoqués plus haut où Acousilaos est nommé contre la version de la *doxa* attribuée à τίνες et οι πλείονες, il nous semble impossible de trancher<sup>746</sup>.

Phérécyde, lui, est nommé seul à cinq reprises. Trois de ces cas ne présentent aucun indice permettant de savoir si Apollodore a consulté Phérécyde de façon directe ou non<sup>747</sup>. La quatrième occurrence du seul nom de Phérécyde concerne le nom du père de Thasos qui, selon le mythographe athénien, était Cilix<sup>748</sup> : aucun indice interne ne permet là non plus de trancher la question qui nous occupe, mais le fr. 86, issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes donnée par le manuscrit L, mentionne aussi le personnage de Cilix<sup>749</sup> ; or, nous savons que les scholies que contient L proviennent largement du Commentaire des Trois<sup>750</sup>, ce qui indique que la notice de Phérécyde concernant Cilix figurait sans doute dans cet ouvrage et dans les commentaires qui en sont à l'origine, dont nous avons déjà trouvé des échos dans la *Bibliothèque*. Cela ne saurait cependant exclure à soi seul l'hypothèse de la consultation directe de Phérécyde par Apollodore. Le dernier cas, le plus intéressant, est celui du passage concernant Cadmos et les Spartes, où Apollodore renvoie à Phérécyde pour une variante de son récit. Or nous avons vu, grâce à une comparaison avec une scholie à

<sup>744</sup> Ces fragments sont au nombre de quatre : fr. 4 (schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 982-921), fr. 36 (schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 57-58), fr. 37 (schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1146-1148) et fr. 42 (schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 825-831g).

<sup>745</sup> Nous détaillons ce point p. 209.

<sup>746</sup> Il s'agit du commentaire sur le taureau de Crète en II, 5, 7, 1 (p. 78 Wagner ; Acousilaos fr. 29), et de celui sur la cause de la mort d'Actéon en III, 4, 4, 2 (p. 114-115 Wagner ; Acousilaos fr. 33).

<sup>747</sup> Ces passages sont II, 4, 8, 4 (p. 69 Wagner ; Phérécyde fr. 69a), qui concerne Amphitryon et son envie de savoir lequel de ses jumeaux était son fils biologique ; II, 7, 5, 2 (p. 95 Wagner ; Phérécyde fr. 42), passage qui précise ce qu'étaient les pouvoirs de la corne d'Amalthée ; III, 12, 6, 7 (p. 152 Wagner ; Phérécyde fr. 60), passage qui traite des rapports entre Télamon et Pélée.

<sup>748</sup> III, 1, 1, 4 (p. 107 Wagner ; Phérécyde fr. 87).

<sup>749</sup> Il s'agit de schol. (L) Apollonios de Rhodes II, 178-182a.

<sup>750</sup> Cf. *supra* p. 132.

Apollonios de Rhodes qui est une citation probable de Phérécyde, que l'emprunt est sans doute très proche du texte consulté par notre auteur<sup>751</sup>. Dans ce même passage de la *Bibliothèque*, le récit pris en charge par le narrateur est, lui, extrêmement proche de celui d'une scholie homérique appartenant au groupe D, qui renvoie à Hellanicos et à « Apollodore au livre III<sup>752</sup> » : de la comparaison entre cette scholie et la *Bibliothèque*, nous avons conclu que les auteurs de ces deux textes suivaient en réalité tous les deux un passage du *Sur le Catalogue des Vaisseaux* écrit par Apollodore d'Athènes au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., passage où l'auteur renvoyait à Hellanicos : l'« Apollodore » nommé par la scholie est le commentateur hellénistique et non, comme on l'a souvent cru, l'auteur de la *Bibliothèque*<sup>753</sup>. Là où le scholiaste mentionne à la fois Apollodore d'Athènes et sa source, Hellanicos, la *Bibliothèque*, elle, ne mentionne ni l'un ni l'autre, mais nomme Phérécyde – nous nous demanderons pourquoi plus bas. Ce dernier a-t-il été consulté de façon directe dans ce passage ? Il est impossible d'être catégorique, mais il est probable que non : la source de la *Bibliothèque* est sans doute là encore Apollodore d'Athènes, qui, traitant de la geste de Cadmos, devait mentionner à la fois Phérécyde et Hellanicos. Puisant dans le *Sur le Catalogue des Vaisseaux*, le scholiaste aura choisi de nommer Hellanicos et de ne pas garder la version de Phérécyde, tandis que l'auteur de la *Bibliothèque*, lui, consultant le même ouvrage, préfère nommer Phérécyde pour une variante, tout en faisant prendre en charge au narrateur la version d'Hellanicos... sans nommer ce dernier.

On voit donc que l'auteur de la *Bibliothèque* a beaucoup travaillé à partir de sources de seconde main, des commentaires, des ouvrages savants, des manuels, peut-être aussi des recueils de listes, textes qui mentionnaient eux-mêmes Acousilaos et Phérécyde aux côtés d'autres auteurs. Relevons un dernier fait qui va dans le même sens, et que nous avons déjà évoqué plus haut : jamais Apollodore ne mentionne le titre des ouvrages de Phérécyde et d'Acousilaos, ni ne précise le numéro du livre dans lequel il aurait pu trouver l'information qu'il restitue à son lecteur. Cela ne constitue bien entendu qu'un simple indice d'une consultation indirecte, mais il s'agit tout de même d'un indice de plus<sup>754</sup>. Tout cela ne saurait

---

<sup>751</sup> *Bibliothèque* III, 4, 1, 5 (p. 112 Wagner) et schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187b, tous deux regroupés par Fowler dans le fr. 22a de Phérécyde ; cf. *supra* p. 136 sqq.

<sup>752</sup> Schol. (A, D mss. CHVLa) *Illiade* II, 494 (Hellanicos fr. 51a Fowler).

<sup>753</sup> Voir Cameron 2004, p. 98, qui arrive à la même conclusion et affirme, en suivant Diller 1935, p. 297-300, qu'à chaque fois que les scholies D nomment Apollodore, il s'agit d'Apollodore d'Athènes et non de l'auteur de la *Bibliothèque*. Rappelons que la division en trois livres de la *Bibliothèque* ne vient pas des manuscrits, mais bien de l'*editio princeps* de Benedetto Egio, publiée à Rome en 1555 ; ce savant s'est précisément fondé sur les scholies homériques mentionnant « Apollodore » et des numéros de livres pour proposer cette division (voir Diller 1935, p. 218).

<sup>754</sup> On sait cependant que ce n'est pas parce qu'un auteur mentionne un titre d'ouvrage et un numéro de livre qu'il a lui-même consulté directement l'ouvrage en question, et ces deux précisions peuvent même être de pures inventions forgées pour donner un sentiment d'exactitude et de rigueur : par exemple, « almost all the bogus citations in Ps.-Plutarch are equipped with both » (Cameron 2004, p. 115 ; sur la question des faux emprunts, voir Cameron 2004, p. 124-163).



bien évidemment signifier qu'Apollodore n'a jamais consulté de façon directe les ouvrages des mythographes anciens ; l'époque tardive de la composition de la *Bibliothèque* rend cependant cette hypothèse peu probable en réalité, pour des raisons à la fois matérielles – la rareté des copies d'Acousilaos et de Phérécyde à l'époque romaine – et pratiques : comme le dit tout simplement A. Cameron, il était inutile d'entreprendre de fastidieuses recherches dans des textes archaïques alors que les fruits de ce travail étaient disponibles dans des ouvrages bien plus faciles d'accès<sup>755</sup>. On peut penser que parmi les ouvrages consultés par l'auteur de la *Bibliothèque* se trouvaient les commentaires à Apollonios de Rhodes que nous avons déjà mentionnés et qui furent ensuite regroupés dans le Commentaire des Trois. Notre auteur devait aussi disposer d'autres travaux alexandrins, puisqu'il mentionne des auteurs hellénistiques comme Asclépiade de Tragilos et Denys Scytobrachion : A. Cameron avance ainsi, de façon convaincante, que l'auteur de la *Bibliothèque* a très probablement beaucoup consulté le *Sur les Dieux*, *Περὶ θεῶν*, d'Apollodore d'Athènes, auteur actif au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., dont nous avons cru déceler une autre trace dans la mention du personnage de Gorgyra, mère d'Ascalaphos<sup>756</sup>. De ce même auteur, nous avons cru déceler des traces du *Sur le Catalogue des Vaisseaux*. On ne peut cependant probablement pas s'avancer davantage, et il est même possible qu'Apollodore n'ait pas consulté directement ces ouvrages non plus : il a pu ne les connaître qu'à travers des recueils, des compilations ou d'autres types de manuels.

Terminons en remarquant à nouveau que la *Bibliothèque*, si elle aime nommer Acousilaos et Phérécyde, se contente de leur seul nom, et ne précise jamais ni le titre de l'ouvrage ni le numéro du livre dont sont censés venir les emprunts. Cela ne fait pas d'Apollodore un cas isolé : à une époque sans doute proche de la sienne, Dion Chrysostome par exemple ne donne pas non plus de références précises, « ce en quoi il ne déroge pas à l'usage de ses contemporains<sup>757</sup> ». *A contrario*, quelqu'un comme Denys d'Halicarnasse pouvait renvoyer de façon précise aux passages sur lesquels il travaillait, comme le montrent ces exemples donnés par P. Payen : « prenons le livre III (ἐν μὲν οὖν τῇ τρίτῃ βύβλῳ), où il [Thucydide] relate les actes cruels et impies commis à Corcyre... » ; « une simple comparaison entre le livre I et le livre VIII (τὴν πρώτην καὶ τὴν ὀγδόην βύβλον) montrerait d'ailleurs que...<sup>758</sup> ». Pour Apollodore, le nom de ses sources se suffit à lui-même : nous reviendrons rapidement sur ce point.

<sup>755</sup> Cameron 2004, p. 94.

<sup>756</sup> *Ibid.*, p. 99-103 ; voir aussi Carrière et Massonie 1991, p. 232-235. La mention de Castor de Rhodes, actif au I<sup>er</sup> s. av. J.-C, que l'on trouve en *Bibliothèque* II, 1, 3, 1 (p. 51 Wagner) peut être issue d'une consultation directe de cet auteur comme d'un commentaire d'époque romaine.

<sup>757</sup> Gangloff 2006, p. 110 ; la n. 29 p. 100 rappelle que « Lucien fait de même ».

<sup>758</sup> Payen 2004, p. 121, dont la n. 50 p. 121 donne de nombreux autres exemples de cette pratique chez Denys, renvoyant notamment le lecteur qui renvoie à la *Lettre à Pompée Géminos* 5, 6 et à de nombreux passages du *Thucydide*.

#### **D. Quels usages Apollodore fait-il de ces mentions ?**

On peut constater que nombre des mentions d'Acousilaos et de Phérécyde concernent des points de généalogie : c'est le cas à six reprises pour le mythographe argien<sup>759</sup>, soit 60% des mentions de cet auteur, et à six reprises aussi pour l'auteur athénien<sup>760</sup>, sur treize mentions. Ce fait est à mettre en lien avec l'importance capitale de la généalogie dans le corpus mythologique grec, que ce soit à l'époque classique ou à celle d'Apollodore, qui en fait le principe de construction de son ouvrage. Or, les mentions à caractère généalogique dans la *Bibliothèque* n'ont jamais d'incidence sur la structure du texte : elles apportent souvent des variantes à la version proposée par le texte, elles peuvent aussi constituer une version proposée parmi d'autres sans qu'aucune ne soit explicitement adoptée par le narrateur, mais il s'agit toujours de détails qui ne mettent pas en jeu l'organisation généalogique de la *Bibliothèque*. Même la mention d'Acousilaos selon laquelle Pélasgos est fils de Niobé et de Zeus ne fait pas exception à cela, puisque Apollodore choisit de toute façon de consacrer à la descendance de Pélasgos une section à part, séparée de celle des autres Inachides. Cette dernière mention, sur laquelle, nous l'avons dit, Apollodore insiste beaucoup, est d'ailleurs la seule qui ne porte pas sur un simple détail : aucune des autres n'a d'influence sur la structure des notices dans lesquelles on les trouve. Les emprunts à Phérécyde et Acousilaos ne sont d'ailleurs jamais repris à son compte par le narrateur, à l'exception notable, soulignée par Apollodore, de celui qui concerne l'ascendance de Pélasgos. Quand Apollodore nomme explicitement Acousilaos ou Phérécyde, c'est donc presque toujours pour des informations qui n'engagent ni la structure des différentes sections du texte, ni celle de la *Bibliothèque* dans son ensemble.

La deuxième constatation que l'on peut faire est que notre auteur semble employer différemment Acousilaos et Phérécyde. Les mentions d'Acousilaos sont en effet très inégalement réparties dans le texte, comme l'avait déjà souligné M. Van der Valk<sup>761</sup> : elles ne commencent qu'au début du livre II, et ne concernent donc ni les mythes théogoniques, ni la Titanomachie et la Gigantomachie, ni la descendance de Deucalion, sujets pourtant tous traités par le mythographe argien<sup>762</sup>. De plus, sur dix mentions d'Acousilaos, huit concernent

---

<sup>759</sup> II, 1, 1, 5 (p. 20 Wagner) ; II, 1, 3, 1 (p. 51 Wagner) ; II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner) ; III, 8, 1, 1 (p. 134 Wagner) ; III, 11, 1 (p. 145 Wagner) ; III, 12, 6, 4 (p. 151 Wagner).

<sup>760</sup> I, 4, 3, 1 (p. 12 Wagner) ; I, 5, 2 (p. 14 Wagner) ; II, 1, 3, 3 (p. 52 Wagner) ; III, 1, 1 4 (p. 107 Wagner) ; III, 8, 2, 2 (p. 135 Wagner) ; III, 12, 6, 7 (p. 152 Wagner).

<sup>761</sup> Van der Valk 1958, p. 131.

<sup>762</sup> Dans l'édition de Fowler, les fragments théogoniques et ceux qui concernent la Titanomachie, la Gigantomachie et la descendance des dieux sont classés des n° 6 à 22 ; voir aussi le fr. 1. Quant à la descendance de Deucalion, on en a des traces aux fr. 34-38.

le Péloponnèse, dont sept relèvent de légendes argiennes ou qui ont un lien fort avec l'Argolide, la huitième étant liée à Sparte. La *Bibliothèque* ne mentionne en revanche quasiment pas les travaux d'Acousilaos en-dehors des récits proprement argiens : elle le fait une fois dans sa section consacrée aux légendes attiques<sup>763</sup>, et une fois dans celle qui traite des récits béotiens. Quand il juge bon de nommer Acousilaos, Apollodore semble ainsi le faire parce que c'est à ses yeux un spécialiste de l'Argolide et de son corpus de légendes, susceptible d'enrichir la *Bibliothèque* de variantes originales. Cela explique pourquoi Apollodore, comme l'a remarqué Van der Valk, ne suit pas Acousilaos sur des points importants pour Argos comme, par exemple, l'idée que le premier homme ait été Phoronée, mais uniquement sur des points qui ne sont pas susceptibles de contredire des légendes plus connues<sup>764</sup>. Encore une fois, cela n'est guère surprenant : le projet d'Apollodore est en effet par essence un projet panhellénique, quand Acousilaos, lui, « trace une ligne unique qui, focalisée sur Argos, prend son point de départ dans une cosmogonie, puis une théogonie pour inscrire ensuite hauts faits d'Héraclès, guerre de Troie et retour des héros dans la généalogie argienne fondée par Phoroneus, le premier homme<sup>765</sup> ».

Le tableau regroupant les mentions de Phérécyde permet en revanche de constater que, contrairement à ce qui se passe avec Acousilaos, les emprunts au mythographe athénien se répartissent de façon assez équilibrée tout au long de la *Bibliothèque*, de sa partie théogonique aux légendes attiques, qui constituent la dernière section intégralement conservée de notre texte. Le mythographe athénien est nommé dans des récits qui concernent la théogonie, la descendance de Deucalion, celle d'Inachos et ses deux branches – les descendants de Bèlos et ceux d'Agénor –, ainsi que des personnages qui ne relèvent pas de ces lignées, comme Télamon et Pélée, arrière-petit-fils d'Asopos ; ses mentions interviennent dans les récits argiens, thébains, arcadiens et attiques. Phérécyde n'est donc pas nommé dans une partie bien précise, ni en tant que spécialiste d'une branche généalogique ou d'une région particulière, mais bien comme un mythographe de portée panhellénique, ce qui finalement rejoint l'appréciation que porte sur lui un Denys d'Halicarnasse, pour qui il est γενεαλόγων οὐδενὸς δεύτερο[ος], « inférieur à aucun des généalogistes<sup>766</sup> ». Cette appréciation a sans doute été largement partagée par les Anciens, puisque l'édition Fowler donne plus de 180 fragments de Phérécyde, ce qui en fait le total le plus important parmi les mythographes anciens édités par

<sup>763</sup> Au sujet de la mort de Zétès et Calaïs, fils de Borée et d'Oréithyia ; or, comme le suggère Mazzarino 1983, p. 548, « non è escluso che in Acusilao l'esaltazione della bellissima ateniese Oreithyia, e la conseguente definitiva connessione della saga di Borea con Atene, possano riflettere le sopravvenute simpatie di Argo con l'Atene di Pisistrato (l'adoratore per eccellenza della Poliás ; il padre di Hegesistrato figlio di un'argiva e signore di una posizione essenziale per il controllo del Mar Nero ; inoltre, con Pisistrato Atene si volse al controllo delle regioni traciche) ». Dans ce cas, ce récit athénien aurait lui aussi un lien fort avec Argos.

<sup>764</sup> Van der Valk 1958, p. 132.

<sup>765</sup> Calame 1996, p. 35.

<sup>766</sup> *Antiquités romaines* I, 13, 1.

Fowler ; d'Acousilaos en revanche ne nous sont parvenus que 46 fragments. On constate d'ailleurs que la *Bibliothèque* est une pourvoyeuse très importante de fragments d'Acousilaos – 10 viennent d'Apollodore, soit plus de 20 % du total –, et que cet auteur est en quelque sorte sur-représenté chez Apollodore au regard de sa postérité. Comment expliquer ce phénomène ? Pourquoi Apollodore nomme-t-il abondamment Acousilaos, et presque toujours à propos du même corpus de légendes ? Peut-être Apollodore a-t-il puisé ses emprunts à Acousilaos dans une seule et même source, un ouvrage qui lui aurait servi de base pour son travail sur les légendes argiennes, tandis que pour Phérécyde, auteur mieux documenté à l'époque romaine, l'auteur de la *Bibliothèque* a pu trouver ses renseignements dans différents ouvrages de portée plus générale.

Dernier constat : quand la *Bibliothèque* fait mention des mythographes anciens, si elle respecte selon toute vraisemblance l'information brute prélevée dans le texte source, elle perd aussi la portée qu'elle avait dans son environnement originel. Cette modification du sens se conçoit aisément si l'on admet que l'essentiel de ces emprunts se fait par l'intermédiaire de manuels ou de commentaires et non par une consultation directe des textes. Même ce dernier cas n'exclut de toute façon pas la perte de sens : si l'on définit l'emprunt comme le geste de prélever un élément dans un milieu pour l'implanter dans un milieu différent, on peut même aller jusqu'à penser que la modification du sens de l'élément emprunté est inévitable. L'extraction de l'information du texte source peut même entraîner la perte de tout ce qui accompagnait cette information, et on peut aller jusqu'à penser que cela comprend des éléments aussi importants que la modalisation, c'est-à-dire tout jugement positif, prudent voire négatif émis par l'énonciateur sur son propre énoncé ; en d'autres termes, quand on lit par exemple que chez Phérécyde, Tydée a assassiné Olénias, il est tout à fait possible qu'en réalité le mythographe athénien ait pris ses distances avec cette version – par un *λέγεται* par exemple –, voire qu'il ne l'ait mentionnée que pour la rejeter. Hormis la double mention d'Acousilaos au sujet de Pélasgos, le narrateur de la *Bibliothèque* n'exprime d'ailleurs que très rarement un jugement explicite sur les différentes variantes qu'il propose : bien sûr, le fait de ne pas les prendre à son compte dans le récit est une façon de les rejeter au profit de la version qu'il a choisie, mais il se contente en réalité le plus souvent de les confronter entre elles sans les commenter, les hiérarchiser, sans en valider certaines et en condamner d'autres, bref, sans rechercher une forme de vérité par l'usage d'un raisonnement. Or, cet aspect critique du travail du mythographe est justement l'une des caractéristiques de la méthode d'Acousilaos et de Phérécyde, pour qui les poèmes généalogiques qui fournissent la matière de leurs travaux sont des « textes à lire, à interpréter, à rectifier, à compléter<sup>767</sup> » : Flavius

---

<sup>767</sup> Jacob 1994a, p. 179, à propos d'Acousilaos.

Josèphe peut ainsi affirmer qu'Acousilaos διορθοῦται, « rectifie », Hésiode<sup>768</sup>. Jamais la *Bibliothèque* ne fait état de cette démarche des mythographes anciens : elle place leurs informations sur le même plan que celles des poètes, des Tragiques, etc., en les coupant du contexte critique dans lequel elles semblent avoir été insérées. De cette perte de sens par le geste de l'emprunt, nous avons une preuve avec l'exposé de la généalogie de Télamon : chez Apollodore, Phérécyde est convoqué pour une variante érudite qui ne modifie en rien le récit – Télamon n'est pas le fils d'Eaque mais est fils d'Actaios et petit-fils de Cychrée –, tandis que pour le mythographe athénien, la même information avait une vaste portée politique, puisqu'il s'agissait à la fois de donner à la famille athénienne des Philaïdes un ancrage dans la mythologie la plus prestigieuse et la plus authentiquement athénienne et de rattacher symboliquement à la cité d'Athènes l'île de Salamine, aux dépens de la rivale Mégare<sup>769</sup>. On sait que chez Acousilaos aussi, le récit généalogique a pour fonction « de délimiter et de dénommer un espace politique tout en légitimant souvent, par cet intermédiaire, des prétentions territoriales<sup>770</sup> » dans le cadre de rivalités entre cités. Or, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de souligner ce point, les préoccupations d'Apollodore sont panhelléniques, et son récit vise à rassembler les Grecs et non à raviver des querelles aux enjeux largement dépassés à l'époque romaine<sup>771</sup>. Là où les détails généalogiques que nous avons examinés avaient chez les mythographes anciens un rôle géopolitique, ils n'ont plus chez Apollodore qu'une valeur d'érudition. La perte de sens liée à l'extraction d'informations, puis à leur implantation dans la *Bibliothèque* n'a rien d'étonnant au vu des différences radicales qui existent entre la *Bibliothèque* et ce que l'on sait des textes des mythographes anciens. Ces derniers en effet pensent et écrivent dans la Grèce des cités du début du V<sup>e</sup> s., qui n'a que peu en commun avec celle de l'époque romaine ; là où Apollodore veut condenser en un seul ouvrage à la portée panhellénique de très vieilles traditions, issues de sources multiples dans leurs intentions et dans leurs formes, qui souvent rivalisent et se contredisent, Acousilaos et Phérécyde semblent au contraire proposer une vision des récits des Grecs largement centrée sur leur cité ou sur l'aire politique et culturelle dans laquelle ils travaillent, voire sur leur époque et sur leurs contemporains, comme le montre l'exemple fameux de la généalogie des Philaïdes chez Phérécyde. On a donc affaire à des projets très différents, pensés et réalisés dans des cadres culturels et spatio-temporels eux aussi très différents : dans ce contexte, les emprunts d'Apollodore aux mythographes anciens impliquent presque

<sup>768</sup> Flavius Josèphe, *Contre Apion* I, 16, 2 (Acousilaos T 6).

<sup>769</sup> *Bibliothèque* III, 12, 6, 6-7 (p. 152 Wagner ; Phérécyde fr. 60) et Phérécyde fr. 2.

<sup>770</sup> Calame 2008, p. 100 ; voir aussi Jacob 1994a, p. 186-187.

<sup>771</sup> Ce qui ne signifie pas que le récit généalogique n'a aucune fonction géopolitique dans la *Bibliothèque* : il y définit aussi un espace, l'espace grec. Nous en voulons pour preuve l'absence totale de l'Occident méditerranéen et de Rome en particulier, qui ne peut que frapper un lecteur d'Apollodore. Sur ce dernier point, voir Fletcher 2008.

nécessairement une perte importante, voire totale de leur signification et de leur portée originelles<sup>772</sup>.

### **E. Pour quelles raisons Apollodore effectue-t-il des mentions explicites ?**

Dernier point de ce bilan, la question de savoir ce qui pousse Apollodore à nommer Acousilaos et Phérécyde quand il donne une information qui vient de leurs travaux. La réponse qu'un lecteur moderne pourrait apporter à cette question est celle de l'honnêteté intellectuelle : il faut citer ses sources parce que l'on doit rendre à César ce qui est à César. Ce fonctionnement n'est pas forcément celui des auteurs antiques. Pour ne parler que de la *Bibliothèque*, remarquons par exemple qu'Apollodore ne nomme Acousilaos et Phérécyde presque qu'à propos de variantes, et extrêmement peu lorsque l'emprunt est pris en charge par le narrateur ; ayons aussi en tête le récit concernant Cadmos et les Spartes, où il semble suivre Hellanicos mais ne le nomme jamais, tandis que dans ce même passage, pour une variante du récit principal, il nomme Phérécyde<sup>773</sup>. Citer ses sources de façon claire et systématique n'est donc pas ce qui pousse Apollodore à nommer les mythographes anciens.

M. Van der Valk propose une autre hypothèse. Selon lui, quand Apollodore nomme d'autres auteurs, c'est pour prendre ses distances avec les informations qu'il leur attribue, en particulier si elles rapportent des faits que le narrateur ne souhaite pas prendre en charge lui-même : « manuals like *Bibl.* do not like to narrate phantastical or supernatural facts. If they narrate them, they prefer to attribute the responsibility for them to a source<sup>774</sup> ». Cette explication ne nous semble guère satisfaisante, en tout cas en ce qui concerne les emprunts explicites à Acousilaos et Phérécyde : à ces auteurs sont en effet attribuées des informations qui relèvent bien du surnaturel et de l'irrationnel – Argos πανόπτης est né de la terre, par exemple –, mais qui ne sont guère plus extravagantes que d'autres informations qui sont bel et bien prises en charge par le narrateur. Ce dernier raconte ainsi sans aucune mise à distance critique que

---

<sup>772</sup> En cela, Apollodore n'est aucunement un cas isolé : dans son travail sur les citations de Xénophon chez Athénée, J.-C. Carrière écrit par exemple qu'« Athénée ne se soucie en rien de la signification d'ensemble des œuvres qu'il émette. Les citations, une fois recontextualisées et triturées, perdent leur signification originale et prennent un nouveau sens en fonction du thème du passage » (Carrière 2007, p. 238). La démarche d'Apollodore est cependant très différente de celle d'Athénée : quand notre mythographe tente de bâtir une somme définitive des légendes grecques à portée panhellénique, le sophiste, lui, construit « un jeu de piste érudit, qui consiste à mettre en place les circuits linguistiques et culturels les plus longs possibles, grâce à des enchaînements qui font intervenir une multiplicité de stratégies associatives (métaphore et métonymie, analogie, antinomie, homonymie ou synonymie, etc.) » (Carrière 2007, p. 239, qui reprend les analyses de Jacob 2004).

<sup>773</sup> *Bibliothèque* III, 4, 1, 3-5 (p. 112-113 Wagner ; Phérécyde fr. 22a, Hellanicos fr. 51b Fowler). Le même constat général est fait par Van der Valk 1958, p. 116.

<sup>774</sup> Van der Valk 1958, n. 186 p. 153.

ει δὲ συνέλθοι γυνὴ Μίνωι, ἀδύνατον ἦν αὐτὴν σωθῆναι· Πασιφάη γάρ, ἐπειδὴ πολλαῖς Μίνως συνηνάζετο γυναιξίν, ἐφαρμάκευσε αὐτόν, καὶ ὅποτε ἄλλη συνηνάζετο, εἰς τὰ ἄρθρα ἐφίει θηρία, καὶ οὕτως ἀπώλλυντο (« si une femme couchait avec Minos, il était impossible pour elle de survivre ; car Pasiphaé, comme Minos s'unissait à de nombreuses femmes, lui avait administré une drogue, et chaque fois qu'il s'unissait à une autre femme, il éjaculait des bêtes sauvages dans son sexe, et elle mourrait »)<sup>775</sup>.

Les exemples seraient nombreux d'informations prises en charge par le narrateur et que l'on peut qualifier de « phantastical or supernatural » : rappelons, pour donner un second exemple, que c'est bien le récit principal qui fournit, là encore sans aucune modalisation critique, une description d'Argos πανόπτῃς qui nous a semblé très proche de motifs archaïques parfaitement propres à gêner un esprit un tant soit peu rationnel<sup>776</sup>. C'est pourquoi l'hypothèse de M. Van der Valk ne nous paraît pas valide, tout au moins pas de façon globale et systématique : nous verrons en effet que son idée se vérifie parfois.

Ce qui pousse Apollodore à nommer Acousilaos et Phérécyde nous semble bien plutôt être un souci d'exhiber à la fois une érudition certaine et des *auctoritates* anciennes et prestigieuses, ce qui correspond à deux fonctions fréquentes de l'acte citationnel au sens large<sup>777</sup>. A de nombreuses reprises, Acousilaos est convoqué pour apporter des détails ou des variantes dont nous avons constaté qu'elles sont rares, voire uniques : le fait que le père d'Io s'appelle Peirèn, l'autochtonie d'Argos πανόπτῃς, le fait qu'Actéon soit mort parce qu'il courtisait Sémélé, le fait que la mère de Mégapenthès se nomme Téréis, le fait qu'Asopos soit le fils de Poséidon et de Pérô et enfin le meurtre de Zétés et Calais par Héraclès. Dans ce dernier cas d'ailleurs, alors même que la version d'Acousilaos est aussi celle d'Apollonios de Rhodes, la *Bibliothèque* préfère nommer le mythographe argien et non le poète alexandrin. Peut-être Apollodore préfère-t-il Acousilaos justement parce qu'il est plus ancien qu'Apollonios, qui est d'ailleurs beaucoup suivi dans la *Bibliothèque* mais n'y est nommé qu'une seule fois<sup>778</sup> : il s'agirait pour Apollodore, en nommant la source la plus ancienne, de donner à son travail une couleur archaïsante qui ne pouvait manquer de plaire au lecteur de son recueil des traditions mythographiques de la Grèce. Quant à Phérécyde, il est lui aussi souvent nommé pour des détails rares : le fait que Triptolème soit le fils d'Océan et de Gè, le meurtre d'Olénias par Tydée, la façon dont Héraclès quitte les Argonautes, l'ascendance de

<sup>775</sup> *Bibliothèque* III, 15, 1, 4 (p. 163 Wagner).

<sup>776</sup> *Bibliothèque* II, 1, 2, 2 (p. 51 Wagner).

<sup>777</sup> A. Compagnon rappelle quelques fonctions de la citation : « fonction d'érudition, invocation d'autorité, fonction d'amplification, fonction ornementale » (Compagnon 1979, p. 99, qui cite Morawski S., 1971, « The Basic Functions of Quotation », *Sign, Language, Culture, Janua Linguarum*, Series major, I, La Haye-Paris, Mouton, p. 690-705).

<sup>778</sup> *Bibliothèque* I, 9, 21, 8 (p. 41-42 Wagner).

Thasos, l'épisode de Cadmos et des Spartes, la provenance du collier d'Harmonie et le fait que Télamon soit le fils d'Actaios et de Glaucè. Dans tous ces cas de variantes rares, au caractère archaïque parfois nettement visible, la mention du nom d'Acousilaos ou de Phérécyde est une façon de revendiquer l'ancienneté de l'information rapportée et de souligner l'érudition de l'auteur de la *Bibliothèque*. Les noms agissent alors comme des étiquettes, ainsi que l'écrit très justement A. Cameron : pour ce savant, les mentions chez Apollodore « were intended less as proof of the writer's research or even as hints for further reading than simply as authenticating labels. At however many removes such references came, they were *ultimate* sources. To repeat them, even unverified, conferred a certain authority as well as cachet<sup>779</sup> ». C'est sans doute ce pouvoir du nom propre qui fait qu'Apollodore ne précise jamais ni le titre de l'ouvrage, ni le numéro du livre d'où sont censés venir ses emprunts ; c'est pour préserver ce pouvoir qu'il ne discute jamais la validité des versions qu'il attribue à ses sources, mais se contente d'accumuler ces versions. Cela ne signifie évidemment pas qu'Apollodore n'exerce jamais de jugement critique face à la tradition, ou plutôt aux traditions multiples qui sont la matière de son travail : pour composer son ouvrage, il a dû faire des choix, préférer des versions à d'autres, des récits à d'autres, etc. ; mais quand il choisit de nommer une source, ce n'est pas pour la discuter, mais bien plutôt pour l'afficher. Ces remarques ne s'appliquent bien entendu pas aux seuls noms de Phérécyde et d'Acousilaos : le grand nombre d'auteurs nommés – trente selon l'index de l'édition de Wagner – et la diversité des genres littéraires qu'ils représentent fonctionnent aussi comme un gage de sérieux et comme un « cachet », pour reprendre le mot d'A. Cameron. La *Bibliothèque* n'est évidemment pas le seul ouvrage à afficher l'*auctoritas* par l'emploi de noms de sources, et cette pratique, qui selon A. Cameron remonte à Callimaque, « was to become one of the hallmarks of early imperial mythographic literature<sup>780</sup> ». On sait même que certains auteurs de l'époque impériale allaient jusqu'à inventer de fausses mentions, renvoyant à de faux passages de faux livres attribués à de faux auteurs : c'était le cas, par exemple, de l'auteur du *De fluviis* et des *Parallela minora* qui furent attribués à Plutarque, ou de Ptolémée Chénos<sup>781</sup>. Remarquons que les sources secondaires très probablement utilisées par la *Bibliothèque* n'y sont jamais nommées, que ce soit Apollodore d'Athènes, les commentateurs d'Apollonios de Rhodes ou d'autres ouvrages qui auraient pu être consultés par notre auteur. La *Bibliothèque* ne nomme que les auteurs anciens, et non leurs commentateurs ou leurs compilateurs, dont le nom était forcément bien moins

---

<sup>779</sup> Cameron 2004, p. 161.

<sup>780</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>781</sup> Voir sur les forgeries de ces deux auteurs l'étude édifiante de Cameron 2004, p. 124-163.



prestigieux : le nom de Phérécyde, d'Acousilaos et des autres auteurs nommés est bien un moyen pour Apollodore de conférer un certain statut à son texte.

Il faut aussi prendre en compte l'importance de l'instruction probablement reçue par l'auteur de la *Bibliothèque*. A. Cameron<sup>782</sup> souligne bien, exemples à l'appui, l'importance des légendes des Grecs dans l'éducation de l'époque impériale : on apprenait aux jeunes gens à donner des listes de noms, à connaître les liens de parenté entre tel et tel personnage, mais aussi à nommer, pour chacune de ces informations, une *auctoritas* telle qu'Homère bien entendu, mais aussi d'autres auteurs moins connus, comme le prouve un extrait des *Entretiens* d'Epictète montrant un dialogue imaginaire entre un γραμματικός et ses élèves :

- τίς ἦν ὁ τοῦ Ἑκτορος πατήρ ;
  - Πρίαμος.
  - τίνες ἀδελφοί ;
  - Ἀλέξανδρος καὶ Δηίφοβος.
  - μήτηρ δ' αὐτῶν τίς ;
  - Ἐκάβη. παρείληφα ταύτην τὴν ἱστορίαν.
  - παρὰ τίνος ;
  - παρ' Ὀμήρου. γράφει δὲ περὶ τῶν αὐτῶν δοκῶ καὶ Ἑλλάνικος καὶ εἴ τις ἄλλος τοιοῦτος
- (« - Qui était le père d'Hector ?
- Priam.
  - Qui étaient ses frères ?
  - Alexandre et Déiphobe.
  - Et leur mère ?
  - Hécube. C'est une histoire que j'ai apprise.
  - Chez qui ?
  - Chez Homère. Je crois qu'Hellanicos écrit aussi sur ces personnages, et d'autres auteurs comme lui »)<sup>783</sup>.

On voit donc que la mention d'un ou plusieurs noms d'auteurs, célèbres ou plus obscurs, à l'appui d'un élément d'une légende est une pratique inculquée par l'éducation aux Grecs cultivés de l'époque impériale : le jeune homme du dialogue d'Epictète, s'il connaît évidemment le texte d'Homère, n'a très probablement jamais eu accès à celui d'Hellanicos, ce qui ne l'empêche pas de connaître son nom et de pouvoir l'associer à des personnages de la mythologie. Le lecteur antique d'Apollodore retrouvait donc dans son ouvrage un écho des

---

<sup>782</sup> *Ibid.*, p. 116-119.

<sup>783</sup> Epictète, *Entretiens* II, 19, 7-8, cité par Cameron 2004, p. 117-118 ; ce savant donne d'autres preuves de cette pratique.

pratiques scolaires qu'il avait lui-même connues : nommer Acousilaos, Phérécyde et les autres participait d'une complicité culturelle entre l'auteur et le lecteur de la *Bibliothèque*. A. Cameron rappelle d'ailleurs que, de façon générale, « it would be impossible to overestimate the prestige of erudition for its own sake in the world of the early Roman empire<sup>784</sup> », et en ce sens, on pourrait aussi attribuer à ces mentions une fonction ornementale ; il suffit de penser aux joutes d'érudition pratiquées par la couche la plus cultivée de la société et dont on trouve le témoignage dans les *Deipnosophistes* d'Athénée, grand pourvoyeur de mentions d'auteurs plus ou moins connus, pour confirmer cette opinion.

Nommer les mythographes anciens est enfin une façon pour Apollodore de revendiquer son appartenance à une lignée dont ils seraient en quelque sorte les ancêtres fondateurs. Que Phérécyde soit avec Hésiode l'auteur le plus nommé dans la *Bibliothèque* et qu'Acousilaos arrive en troisième position n'est pas un hasard : les mentions de leur nom leur assurent une présence dans le texte qui confère en retour à l'ouvrage un statut particulier, celui de descendant des généalogistes anciens. Elles permettent aussi à la *Bibliothèque* de dépasser et de subsumer ces grands ancêtres, de rendre inutile leur consultation, ce qui rejoint finalement le projet revendiqué dans l'épigramme lue par Photios de remplacer la consultation des sources littéraires. Nommer les sources anciennes est une façon de faire de la *Bibliothèque* une sorte de conservatoire de l'ancienne culture grecque, ce qui correspond parfaitement à la revendication de παιδείη globale et totale présente dans l'épigramme transmise par Photios.

---

<sup>784</sup> Cameron 2004, p. 121.



## Deuxième partie : les emprunts non explicites à Phérécyde et à

### Acousilaos dans la *Bibliothèque*

Après avoir examiné les vingt-trois mentions explicites du nom d'Acousilaos et de Phérécyde dans la *Bibliothèque*, nous allons, dans cette deuxième partie de notre travail, nous demander s'il existe dans notre ouvrage des éléments qui viendraient d'Acousilaos ou de Phérécyde mais qui ne seraient pas signalés comme tels par Apollodore. En d'autres termes, nous allons essayer de repérer et d'étudier les cas d' « emprunt littéral non explicite », ce que J. Kristeva appelle « prélèvement », et d' « emprunt non littéral non explicite », ce qu'avec A. Bouillaguet nous avons appelé allusion. Cette étude va évidemment se heurter à deux problèmes fondamentaux. Le premier est celui de la littéralité de l'emprunt. Nous aborderons cette question en détail dans la troisième partie de notre travail, et nous ne nous attarderons donc pas dessus ici ; disons simplement dès à présent que nous n'avons conservé que quelques citations probables d'Acousilaos et de Phérécyde, qui seules peuvent nous fournir un point de comparaison textuelle ; or, aucun de ces fragments n'est repris tel quel dans la *Bibliothèque*, qui ne présente donc aucun cas de « prélèvement » que nous puissions prouver, même si, nous le verrons, certains passages présentent des parallélismes très étroits avec les fragments, phérécydiens en particulier. On peut bien sûr très facilement imaginer qu'Apollodore ait pu effectuer un « prélèvement » chez un de nos mythographes et que, faute de disposer du texte source, nous ne puissions pas nous en apercevoir ; cela nous paraît peu probable puisque Apollodore ne semble pas pratiquer très volontiers les emprunts littéraux, dont nous n'avons trouvé aucun exemple jusqu'à présent dans la *Bibliothèque*, mais dans l'absolu, la possibilité qu'il y en ait et que nous ne puissions pas les déceler existe bel et bien. Nous devons pourtant renoncer à cette recherche faute d'éléments de preuve, et nous considérerons donc qu'il n'y a pas de cas de « prélèvement » des mythographes anciens chez Apollodore. Le second problème important est celui de l'absence de revendication qui caractérise l'allusion : quand nous détecterons des similitudes entre la *Bibliothèque* et les fragments des mythographes anciens, il pourra être compliqué, voire en toute rigueur impossible d'établir un lien ferme et direct entre les deux textes. Certes, nous avons vu lors de l'étude des mentions explicites qu'il était de toute façon quasiment impossible d'affirmer qu'Apollodore a bien consulté lui-même les travaux de Phérécyde ou d'Acousilaos ; il n'empêche que l'absence de revendication de l'emprunt constituera encore un obstacle supplémentaire, y compris dans l'interprétation de l'utilisation faite par Apollodore de l'emprunt en question : comment savoir en effet, pour un emprunt donné, si l'auteur a

souhaité gommer lui-même toute référence explicite à ses devanciers, ou s'il ignorait qu'il était en train de leur emprunter une information, voire un fragment de texte ?

## I. LA STRUCTURE DE LA *BIBLIOTHEQUE* EST-ELLE INSPIREE DE CELLE DES ŒUVRES D'ACOUSILAOS ET DE PHERECYDE ?

La première question qui se pose quand on souhaite aborder les liens entre la *Bibliothèque* et les mythographes anciens est d'ordre général, et concerne l'architecture même de ces ouvrages : Apollodore s'est-il inspiré de la structure des travaux de ses devanciers pour bâtir son propre ouvrage ? Cette question est à la limite des notions d'allusion et de prélèvement ; on ne peut cependant en faire l'économie, pas plus que l'on ne peut nier le fait que l'emprunt de la structure d'un texte puisse être un signe de coprésence : on peut par exemple penser à l'*Ulysse* de James Joyce, qui reprend la structure en trois temps de l'*Odyssée* : la Télémachie, l'*Odyssée* et le Nostos, titres donnés par Joyce aux trois parties de son roman<sup>785</sup>.

Pour répondre à cette question, il faut d'abord faire le point sur ce que nous savons de la structure des ouvrages d'Acousilaos et de Phérécyde. Comme toujours pour ces deux auteurs, nous allons nous heurter à un obstacle important, l'état fragmentaire dans lequel nous sont parvenus leurs travaux ; pour J. Pàmias, éditeur des fragments de Phérécyde, tenter de reconstituer la structure de l'œuvre du mythographe est même un « propòsit quimèric »<sup>786</sup>. Si cela est vrai dans le détail des choses, nous disposons cependant de quelques témoignages anciens qui pourraient nous aider à avoir un aperçu global de l'architecture des traités de nos mythographes anciens. On sait grâce à Denys d'Halicarnasse que les anciens auteurs, parmi lesquels il nomme Acousilaos, Hécatée ou encore Hellanicos, organisèrent leurs traités κατ' ἔθνη καὶ κατὰ πόλεις, « par peuples et par cités<sup>787</sup> », c'est-à-dire vraisemblablement par lignées partant d'un ancêtre fondateur pour chaque peuple ou cité ; quant à Ménandre le rhéteur, au III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., il rapproche étroitement le travail d'Acousilaos de celui d'Hésiode et d'Orphée, car tous trois sont des récits généalogiques, γενεαλογίαι, qui forment une sous-catégorie des récits mythiques<sup>788</sup>. Rappelons aussi que Phérécyde est parfois qualifié de γενεαλόγος par les témoignages des Anciens<sup>789</sup>. Cette caractéristique fondamentale des travaux de nos mythographes a automatiquement des conséquences sur l'organisation de leurs textes, et l'on peut donc supposer qu'ils suivaient le déroulement des généalogies traitées : chez Acousilaos comme chez Phérécyde, le schéma généalogique a très probablement été adopté comme principe structurant de l'ouvrage, qui se développait en suivant les unions et les naissances d'une même lignée, à l'instar, nous y reviendrons dans quelques pages, du

---

<sup>785</sup> Cf. Porée Marc, « ULYSSE, livre de James Joyce », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 octobre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.sidproxy.ens-lyon.fr/encyclopedie/ulysses-james-joyce/>.

<sup>786</sup> Pàmias 2008, p. 22.

<sup>787</sup> *Thucydide*, 5, 3 (Acousilaos T 2 ; la traduction est de celle de G. Aujac, CUF).

<sup>788</sup> Ménandre le Rhéteur, *Περὶ Ἐπιδεικτικῶν* I, 338 (p. 14-16 Russell et Wilson ; cf. Acousilaos T 4).

<sup>789</sup> Phérécyde T 4 et 7.

*Catalogue des femmes* hésiodique – souvenons-nous qu’Acousilaos fondait apparemment son travail sur l’œuvre du poète béotien.

C’est la perspective qu’ont adoptée les éditeurs des fragments d’Acousilaos et de Phérécyde, qui classent ces fragments selon qu’ils traitent de la descendance d’Atlas, de Pélopes, etc., en commençant par les fragments à caractère théogonique : c’est ainsi que procèdent, pour Acousilaos, A. Kordt au début du XX<sup>e</sup> s.<sup>790</sup>, puis F. Jacoby et, en 2000, R. L. Fowler<sup>791</sup>. Ce dernier savant estime que les fragments théogoniques appartenaient au livre I<sup>792</sup>, que ceux qui concernent la Titanomachie et la Gigantomachie se trouvaient dans le livre I ou le livre II, comme semble l’indiquer le témoignage du fr. 1<sup>793</sup> ; il émet aussi l’hypothèse que les récits du cycle troyen aient pu se trouver dans le livre III, en se fondant sur les fr. 2 à 4, qui renvoient à ce livre<sup>794</sup>. Les indices sont cependant trop peu nombreux pour en tirer des conclusions plus probantes, et nous sommes loin de pouvoir utiliser ces maigres résultats dans une comparaison avec la structure de la *Bibliothèque*.

Pour Phérécyde, le nombre plus important de fragments conservés a permis des tentatives de reconstruction plus élaborées<sup>795</sup>. C’est ainsi qu’A. Uhl propose de répartir les dix livres du mythographe athénien en trois groupes : les livres I à V auraient traité des descendants du fleuve Inachos, et donc notamment des généalogies argienne et thébaine ; les livres V à VIII auraient concerné la descendance de Deucalion, avec en particuliers le récit des exploits des Argonautes, et les livres VIII à X celle d’Atlas<sup>796</sup>. R. L. Fowler, s’il reprend globalement ce schéma tout en conservant de façon générale la numérotation de F. Jacoby, estime cependant que tout ce qui concernait les descendants d’Eaque se trouvait dans le livre I, ainsi que les légendes attiques, puisque c’était le cas de la généalogie des Philaïdes selon le fr. 2, qui renvoie à Φερεκύδην ἐν τῇ πρώτῃ<sup>797</sup> ; ce savant émet aussi des doutes quant à l’emplacement des récits théogoniques<sup>798</sup>, dont A. Uhl et P. Dolcetti doutent même de l’existence en tant que section spécifique<sup>799</sup>. Pour le reste, il reprend l’idée selon laquelle le

---

<sup>790</sup> Kordt 1903 ; voir en particulier p. 77.

<sup>791</sup> Les quarante-et-un premiers fragments de Phérécyde dans les éditions de Jacoby et de Fowler comportent un numéro de livre, et sont classés selon ce numéro ; le reste des fragments est classé suivant le principe généalogique et / ou géographique, ce qui revient souvent au même.

<sup>792</sup> Fowler 2000, p. 3.

<sup>793</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>794</sup> *Ibid.*, p. 24. Sur la structure des travaux d’Acousilaos, voir aussi Fowler 2013, p. 626-627.

<sup>795</sup> Pour un aperçu global des différentes tentatives de reconstitution de l’œuvre de Phérécyde, voir Dolcetti 2004, p. 16-17 et Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill’s New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>.

<sup>796</sup> Uhl 1963, p. 83-85, cité par Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill’s New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3> ; voir aussi Dolcetti 2004, p. 19 sqq.

<sup>797</sup> Fowler 2000, p. 309 et p. 351.

<sup>798</sup> *Ibid.*, p. 302 : « valde incertum est num Pherecydes theogoniam in initio libri separatim tractaverit ».

<sup>799</sup> Uhl 1963, p. 13 sqq., cité par Dolcetti 2004, p. 21.

livre I contenait aussi les mythes arcadiens, comme en témoignent les fr. 3 et 5<sup>800</sup> ; le livre II aurait traité des mythes argiens puisque les fr. 8-13, qui renvoient explicitement au livre II de Phérécyde, concernent des personnages argiens<sup>801</sup> ; le cycle d'Héraclès aurait été traité aux livres II et III, auxquels renvoient les fr. 14-19 qui concernent le fils de Zeus et d'Alcmène et ses exploits<sup>802</sup> ; les livres IV et V auraient été consacrés à la descendance d'Agénor et donc aux légendes thébaines, si l'on se fie au témoignage des fr. 21 et 22<sup>803</sup> ; les livres VI et VII auraient conté les exploits des Argonautes, selon les informations des fr. 25-32<sup>804</sup> ; les livres VII et VIII auraient traité la descendance d'Aiolos, si l'on en croit les fr. 33-36<sup>805</sup> ; d'après les fr. 38 et 41, la descendance de Tantale aurait été abordée dans les livres VIII ou X<sup>806</sup> ; celle d'Atlas dans les livres IX ou X, selon les données des fr. 39 et 41<sup>807</sup> ; la descendance de Pélops aurait été traitée dans les livres VIII ou X, d'après les fr. 37 et 40<sup>808</sup> ; enfin, le cycle troyen, même si aucun fragment ne donne d'indice quant à sa place dans le traité, se situait probablement à la fin, puisque les Retours des héros de Troie sont traditionnellement l'un des événements qui servent de limite au temps des mythes<sup>809</sup>. Quant à P. Dolcetti, elle reprend elle aussi l'essentiel des idées d'A. Uhl, mais propose une reconstitution en quatre parties : le livre I aurait traité de la descendance d'Asopos, puis de celle d'Inachos, qui se serait étendue jusqu'au livre V ; les livres V à VIII auraient concerné la descendance de Deucalion, tandis que les livres VIII à X auraient consisté en un exposé de la descendance d'Asopos, en deux branches, celle d'Arpina et celle d'Antiopè<sup>810</sup>. Le dernier éditeur en date de Phérécyde, J. Pàmias, suit globalement l'ordre proposé par F. Jacoby et R. L. Fowler, même s'il s'agit davantage pour lui de conserver un ordre désormais traditionnel que de proposer une reconstitution qu'il croit de toute façon impossible<sup>811</sup>.

La tentative de reconstitution de R. L. Fowler ne peut qu'éveiller l'intérêt du lecteur de la *Bibliothèque*. La structure de cet ouvrage a été clairement dégagée par J.-C. Carrière<sup>812</sup> :

- il commence par une théogonie qui inclut les récits de la Gigantomachie, de la Typhonomachie et du Déluge (I, 1, 1-I, 7, 2, 3 ; p. 5-20 Wagner). Il se poursuit par une

---

<sup>800</sup> Fowler 2000, p. 356.

<sup>801</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>802</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>803</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>804</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>805</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>806</sup> *Ibid.*, p. 341.

<sup>807</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>808</sup> *Ibid.*, p. 345.

<sup>809</sup> Voir, en plus des références que nous venons de donner en notes, Fowler 2013, p. 710 sqq.

<sup>810</sup> Dolcetti 2004, p. 16-36.

<sup>811</sup> Pàmias 2008, p. 21 sqq.

<sup>812</sup> Carrière 1998, p. 47-48.



architecture en forme d'« arbre à six branches principales, qui se subdivisent en rameaux » de tailles très inégales<sup>813</sup> :

- la descendance de Deucalion, et en particulier les descendants d'Aiolos, petit-fils de Deucalion (I, 7, 2, 4-fin du livre I ; p. 20-49 Wagner) ;
- la descendance du fleuve Inachos, fils d'Océan et de Thétys, qui se divise en trois branches :
  - o la descendance de Bélos, qui englobe les récits argiens jusqu'au retour des Héraclides (livre II ; p. 50-105 Wagner) ;
  - o la descendance d'Agénor, dans laquelle sont abordés les récits thébains, qui s'achèvent avec les Epigones (III, 1, 1, 1-III, 7, 7, 4 ; p. 106-134 Wagner) ;
  - o la descendance de Pélasgos, qui relève des légendes de l'Arcadie (III, 8, 1, 1-III, 9, 2, 7 ; p. 134-138 Wagner) ;
- la descendance d'Atlas et de Pléionè fille d'Océan, qui comporte notamment les généalogies spartiate et troyenne (III, 10, 1, 1-III, 12, 6, 3 ; p. 138-151 Wagner) ;
- la descendance du fleuve Asopos, fils d'Océan et de Thétys, où l'on trouve la généalogie thessalienne jusqu'à Achille (III, 12, 6, 4-III, 13, 8, 4 ; p. 151-157 Wagner) ;
- les dix rois de l'Attique, des autochtones jusqu'à Thésée (III, 14, 1, 1-ep. I, 24 ; p. 157-182 Wagner) ;
- la descendance de Tantale jusqu'aux Atrides, au cycle troyen et aux Retours des Grecs (ep. 2, 1-fin ; p. 182-237 Wagner).

Si l'on compare cette structure aux reconstitutions du plan des travaux de Phérécyde, on s'aperçoit qu'elle ne leur est pas superposable : selon P. Dolcetti, Phérécyde aurait ainsi traité de la descendance d'Inachos avant celle de Deucalion, alors qu'Apollodore a fait le choix inverse ; selon Fowler, les exploits des Argonautes auraient été racontés après les légendes thébaines, ce qui n'est pas le cas dans la *Bibliothèque* ; etc. Surtout, Phérécyde semble avoir donné une grande importance aux généalogies attiques, de même qu'Acousilaos donnait le premier rôle à celle de Phoronée et d'Argos : ces choix ne pouvaient être repris tels quels dans un ouvrage à la visée panhellénique comme la *Bibliothèque*. Si Apollodore adopte, comme Phérécyde et Acousilaos, un principe d'organisation fondé sur la généalogie, il ne semble donc pas avoir repris la structure même de leurs travaux pour élaborer son ouvrage<sup>814</sup>.

---

<sup>813</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>814</sup> Sturz 1798 a proposé un classement des fragments de Phérécyde qui se conforme à la structure de la *Bibliothèque*, mais il s'agissait pour lui d'un parti-pris pratique face à l'impossibilité de reconstituer la structure de l'œuvre de Phérécyde.

La structure de la *Bibliothèque*, si elle ne nous semble pas être issue de celle des travaux des mythographes anciens, paraît en revanche bien plus proche de celle du *Catalogue des femmes* hésiodique, comme a pu le montrer M. L. West. Pour ce dernier, la structure du *Catalogue* est la suivante<sup>815</sup> :

- livres I et II : la descendance de Deucalion ;
- livre II : la descendance d'Io : la branche de Bélus ;
- livre III : la descendance d'Io : la branche d'Agénor ;
- livre III ou IV : la descendance de Pélasgos et d'Arcas ;
- livre III ou IV : la descendance d'Atlas ;
- livre IV : la descendance de Pélopos ;
- livre V : la dernière génération des héros.

Comme M. L. West le signale lui-même, cela ne saurait signifier que la *Bibliothèque* est un calque du *Catalogue*, qui semble ne pas avoir abordé, par exemple, le détail des exploits d'Héraclès ni avoir repris par le menu l'intégralité du cycle troyen, contrairement à Apollodore. Il reste que « the *Catalogue* seems to have provided the model for the whole order of presentation » de la *Bibliothèque*<sup>816</sup>, tout comme il a très probablement constitué un modèle pour le principe de l'organisation des travaux des mythographes anciens : sur ce plan, le *Catalogue des femmes* est sans doute la matrice de toute la littérature généalogique antique.

Apollodore rejoint en revanche Acousilaos et Phérécyde dans sa façon d'articuler déroulement généalogique et récits des exploits des personnages de la mythologie, présentés sous forme de notices qui apparaissent au fur et à mesure que la généalogie avance. F. Jacoby écrit ainsi que « so far as we can judge genealogical works had a certain scheme of arrangement : they gave the pedigree, which is naturally dry because it consisted almost exclusively of proper names, and they interrupted this sequence of names by digressions, short remarks, and circumstantial tales ; they consisted, one may say, of *στέμματα* and *μῦθοι*<sup>817</sup> » ; J.-C. Carrière le dit autrement, qui écrit que chez Apollodore, « le cadre généalogique est l'ossature d'un discours mythique dont les séquences narratives, de longueur variable, constituent la chair. Ou encore les récits sont comme une broderie, sur un tissu temporel dont les fils de chaîne et de trame sont constitués par les lignées et par les générations mythiques<sup>818</sup> ». Peut-on estimer que ce fonctionnement est, pour la *Bibliothèque*, un héritage des mythographes anciens ? Si ces derniers pratiquaient très probablement cette

---

<sup>815</sup> West 1985, p. 43-44.

<sup>816</sup> West 1985, p. 45.

<sup>817</sup> Jacoby 1947, p. 41.

<sup>818</sup> Carrière 1998, p. 50.

méthode<sup>819</sup>, ils n'en sont sans doute pas les inventeurs puisque l'on en trouve déjà l'embryon dans le *Catalogue des femmes* : même si ce poème consiste en « de véritables tables généalogiques mises en vers, un immense répertoire onomastique, où les noms de héros et d'héroïnes sont classés en ligne féminine, le nom d'une héroïne féminine servant pour chaque rameau de point de départ<sup>820</sup> », on trouve au sein du déroulement généalogique de brefs récits qui sont autant de courtes notices sur les personnages concernés : c'est le cas par exemple au fr. 30 M.-W., qui concerne Salmonée et sa fille Tyro, ou encore au fr. 35 M.-W., qui raconte brièvement la prise de Pylos par Héraclès. Il nous semble ainsi que ce fonctionnement en *στέμματα* et en *μῦθοι* est constitutif de l'écriture généalogique, qu'elle soit en prose ou en vers : plus qu'un héritage des premiers mythographes, il faut y voir la marque de l'appartenance à la grande tradition des textes généalogiques.

Peut-on aller jusqu'à écrire, comme J.-C. Carrière, que cette « organisation généalogique de la matière mythique » est « consubstantielle au discours mythographique grec<sup>821</sup> », et ce jusqu'à la fin de la période romaine ? Il nous semble qu'à l'époque impériale, les textes qui traitent la matière mythique pour elle-même<sup>822</sup> choisissent des formes et des structures différentes. Hygin, auteur de l'autre grande synthèse mythographique qui nous est parvenue de l'Antiquité, conserve certes un classement globalement généalogique, comme le souligne J.-C. Carrière<sup>823</sup>, et son ouvrage est aussi parfois désigné par le titre de *Genealogiae*<sup>824</sup> ; mais il choisit de « découper le matériau mythique en tranches<sup>825</sup> » en juxtaposant les petits récits et les listes – « les mortels devenus immortels<sup>826</sup> », « ceux qui tuèrent leur propre père<sup>827</sup> », « ceux qui tuèrent leur propre mère<sup>828</sup> », etc. –, sans continuité dans la narration ; Parthénios de Nicée obéit lui aussi à un choix thématique quand il regroupe ses *Passions d'amour*, comme Antoninus Liberalis et ses *Métamorphoses*. Ces exemples<sup>829</sup> montrent selon nous l'importance, à l'époque romaine, prise au sein de la littérature

<sup>819</sup> C'est l'avis de Uhl 1963, p. 8 sqq., suivi par Dolcetti 2004, p. 19.

<sup>820</sup> Carrière 1998, p. 49.

<sup>821</sup> Carrière 1998, p. 49.

<sup>822</sup> Il existe des auteurs qui traitent abondamment le matériau mythique sans être à proprement parler des mythographes : il suffit de penser à Pausanias, chez qui la mythologie, largement abordée, est mise en ordre purement géographique, sans schéma généalogique. Voir à ce sujet Jacob 1994b, p. 421 ; Cameron 2004, p. 30 sqq. fournit une liste très utile d'auteurs qui parlent abondamment de mythologie sans pour autant que ce soit l'objet premier de leur travail.

<sup>823</sup> Carrière 1998, p. 49-50.

<sup>824</sup> Voir l'introduction de l'édition CUF par J.-Y. Boriaud, p. IX et XV.

<sup>825</sup> Carrière 1998, p. 50.

<sup>826</sup> *Fables* 224.

<sup>827</sup> *Fables* 234.

<sup>828</sup> *Fables* 235.

<sup>829</sup> Voir à ce sujet Jacob 1994b, p. 421 ; voir aussi Fletcher 2008, p. 61, sur les collections thématiques composées par Parthénios et Antoninus Libéralis ; voir enfin, pour une liste complète des mythographes, Cameron 2004, p. 27 sqq. A ces exemples, on peut ajouter celui de Palaiphatos, disciple d'Aristote qui choisit de composer un recueil thématique consacré aux *Histoires incroyables*, mais aussi celui des *Récits* de Conon, d'après la notice qu'en a rédigée Photius (*Bibliothèque*, codex 186).

mythographique par les recueils thématiques. L'auteur de la *Bibliothèque*, lui, choisit un fonctionnement différent, qu'il applique parfaitement systématiquement<sup>830</sup> et dont il est le seul exemple dont nous ayons connaissance à l'époque romaine ; cette organisation généalogique stricte renvoie à des écrits et à une époque donnés, les ouvrages généalogiques du V<sup>e</sup> s. Il s'agit donc d'un véritable choix intellectuel de sa part, par lequel il s'inscrit dans la grande tradition générique dont Acousilaos et Phérécyde sont parmi les meilleurs représentants.

## II. LES ALLUSIONS A ACOUSILAOS ET PHERECYDE DANS LA *BIBLIOTHEQUE*

Il va à présent nous falloir déterminer si, dans le travail d'Apollodore, il est possible de retrouver des traces d'Acousilaos et de Phérécyde au niveau du contenu de la narration, dans des passages où ils ne sont pas nommés ; en d'autres termes, nous allons essayer de débusquer les « emprunts non littéraires non explicites » qui se trouvent dans la *Bibliothèque*, en comparant le texte d'Apollodore aux fragments des mythographes anciens qui nous sont parvenus.

### A. Les allusions à Acousilaos

Nous avons choisi de commencer nos investigations par Acousilaos, en excluant d'emblée les fragments qui traitent de personnages ou d'éléments inconnus d'Apollodore, car le peu de renseignements que nous avons à la fois sur l'œuvre d'Acousilaos dans son ensemble et sur la connaissance qu'en avait Apollodore ne nous permet pas de dire si l'auteur de la *Bibliothèque* connaissait ces éléments et s'il les a volontairement exclus pour telle ou telle raison, ou si, plus simplement, il ne les connaissait pas du tout. Ces fragments sont le fr. 2, qui concerne les Homérides ; le fr. 4, qui raconte l'origine du peuple des Phéaciens ; les fr. 6, 14 et 15, qui relèvent de la cosmogonie et de la théogonie proposées par le mythographe argien<sup>831</sup> ; le fr. 20, qui mentionne un certain Camillos fils de Cabeirô et d'Héphaïstos ; le fr. 43, où sont évoqués Ithacos et Néritos, deux fils de Ptérelaos inconnus de la *Bibliothèque*

---

<sup>830</sup> Ce caractère systématique est relevé par tous les commentateurs : voir par exemple Jacob 1994b, p. 421.

<sup>831</sup> Le fr. 6 est un ensemble de fragments cosmogoniques concernant des entités qui n'apparaissent pas dans la *Bibliothèque*, qui ne comporte aucune cosmogonie ; la seule exception est Métis fille d'Océan chez Apollodore, fille d'Erèbe et de la Nuit chez Acousilaos fr. 6b. Le fr. 14 indique que « du sang de Typhon sont nés toutes les créatures qui mordent » ; quant au fr. 15, il évoque les trois vents : Borras, Zéphyr et Notos.

et de presque toute la littérature grecque<sup>832</sup> ; le fr. 44, très douteux et qui ne rencontre aucun écho chez Apollodore ; le fr. 45A, à la fois douteux et trop fragmentaire pour être exploitable dans le cadre de notre étude ; et le fr. 46, douteux lui aussi et qui ne rencontre aucun écho dans la *Bibliothèque*. Quant au fr. 12, s'il mentionne Typhon, personnage connu de la *Bibliothèque*, son texte est trop mutilé pour en savoir davantage.

Passons à présent à l'étude des autres fragments d'Acousilaos, à laquelle nous allons procéder en suivant le plan adopté par la *Bibliothèque*.

### 1. *La théogonie*

Le fr. 1, issu des *Saturnales* de Macrobe, est une citation probable du mythographe argien<sup>833</sup> :

ὁ γοῦν Ἀκουσίλαος διὰ τῆς πρώτης ἱστορίας δεδήλωκεν ὅτι Ἀχελῷος πάντων τῶν ποταμῶν πρεσβύτατος. ἔφη γάρ · « Ὀκεανὸς δὲ γαμεῖ Τηθὺν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν · τῶν δὲ γίνονται τρισχίλιοι ποταμοὶ · Ἀχελῷος δὲ αὐτῶν πρεσβύτατος καὶ τετίμηται μάλιστα » (« Acousilaos du moins, au cours du premier livre de son *Histoire*, a montré que l'Achéloos est le plus anciens de tous les fleuves. Il dit en effet : "Océan épouse Téthys, sa propre sœur ; d'eux naissent trois mille fleuves ; l'Achéloos est le plus ancien d'entre eux et le plus vénéré" »).

La primauté de l'Achéloos sur les autres fleuves n'est évoquée nulle part dans la *Bibliothèque* ; elle se comprend aisément lorsque l'on sait que ce fleuve est le plus long de Grèce si l'on excepte la Macédoine, mais aussi celui dont le débit est le plus important. Quant à l'union de l'Océan et de Téthys et aux trois mille fleuves qui en sont issus, Apollodore ne suit pas non plus cette tradition : dans la *Bibliothèque*, si le couple a bien trois mille rejetons<sup>834</sup>, il s'agit non pas des fleuves mais des Océanides, et le seul fleuve dont il est dit qu'il est né de l'Océan et de Téthys est l'Inachos ; encore faut-il préciser pour être exact que ce n'est pas le fleuve lui-même qui est issu de cette union, mais le personnage qui donnera son nom au fleuve<sup>835</sup>. La *Bibliothèque* ne suit donc pas Acousilaos sur ce point, pas plus d'ailleurs qu'elle ne suit Hésiode, qui détaille par le menu les fleuves qui naquirent d'Océan

---

<sup>832</sup> L'un donne son nom à Ithaque, l'autre au mont Nériton, qui se trouve sur cette île. Ces deux noms apparaissent dans l'*Odyssée* XVII, 207, comme ceux des constructeurs d'une fontaine à Ithaque ; l'éponymie dont parle Acousilaos est aussi évoquée par Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 2, p. 139.

<sup>833</sup> Macrobe, *Saturnales* V, 18, 9 ; cf. *infra* p. 378.

<sup>834</sup> *Bibliothèque* I, 2, 2 (p. 7 Wagner) ; les éditeurs rejettent parfois la leçon des manuscrits τρισχίλια (ensemble des manuscrits) ou τρισχίλιοι (E).

<sup>835</sup> *Bibliothèque* II, 1, 1, 2 (p. 50 Wagner).

et de Téthys<sup>836</sup> : il ne nous est pas possible de savoir à quelle source puise Apollodore et pour quelles raisons<sup>837</sup>.

Le fr. 7 est une scholie à la *Théogonie* qui commente la liste donnée par Hésiode<sup>838</sup> des enfants d'Ouranos et de la Terre<sup>839</sup> :

οὔτοι δέ, ὡς Ἀκουσίλαος, Τιτᾶνες καλοῦνται καὶ Τιτανίδες (« ceux-là, selon Acousilaos, s'appellent Titans et Titanides »).

Si le terme de Τιτᾶνες est employé à de nombreuses reprises dès la *Théogonie*, ce n'est pas le cas de son féminin Τιτανίδες, qui apparaît pour nous pour la première fois dans ce fragment d'Acousilaos, et qui est très rare par la suite. Or, on le retrouve aussi chez Apollodore :

τεκνοῖ δὲ αὐθις ἐκ Γῆς παῖδας μὲν τοὺς Τιτᾶνας προσαγορευθέντας, Ὠκεανὸν Κοῖον Ὑπερίονα Κρεῖιον Ἰαπετὸν καὶ νεώτατον ἀπάντων Κρόνον, θυγατέρας δὲ τὰς κληθείσας Τιτανίδας, Τηθὺν Ἐάν Θέμιν Μνημοσύνην Φοῖβην Διώνην Θεΐαν (« il (sc. Ouranos) engendre de nouveau de Gè des fils, ceux que l'on appelle Titans : Océan, Coios, Hypérion, Crios, Japet et le plus jeune de tous, Cronos, et des filles, celles que l'on nomme Titanides : Téthys, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phoibè, Dionè, Théia »).

Peut-on en conclure que l'auteur de la *Bibliothèque* consulte ici Acousilaos ? La seule rareté du mot nous paraît insuffisante pour l'affirmer, d'autant que Τιτανίδες est employé par des auteurs dont on sait qu'Apollodore a pu les lire et les employer dans son travail, comme Euripide ou Apollonios de Rhodes<sup>840</sup>. De plus, ce passage de la *Bibliothèque* ne porte aucun autre indice d'une consultation d'Acousilaos : il nous semble donc impossible d'aller plus loin que le simple constat de l'emploi commun aux deux auteurs du mot Τιτανίδες.

Le fr. 8 est un passage du *Sur la Piété* de Philodème de Gadara, qui concerne Ouranos et les Cent-Bras<sup>841</sup> :

τ[ὸν δ' Οὐρα]νὸν Ἀ[κο]υσί[λαος] δέισαντα τοὺς [Ἐκατ]όγχειρας, μὴ [περιγένω]νται, ταρτα[ρῶσαι], διότι τοι[αῦτ' εἶ]δε τούτους [ἀδικήσαντας] (« Acousilaos <dit qu'> Ouranos, craignant que les Cent-Bras ne prennent le dessus sur lui, les précipita dans le Tartare, parce qu'il avait vu qu'ils avaient à se reprocher ce type de projet »).

---

<sup>836</sup> *Théogonie*, 337 sqq.

<sup>837</sup> Sur la question très complexe des origines de la théogonie d'Apollodore, voir Carrière et Massonnie 1991, p. 163-164, et Scarpi 1996, p. 417-418.

<sup>838</sup> *Théogonie* 132-136.

<sup>839</sup> Schol. (R2WLZ+) Hésiode *Théogonie* 134.

<sup>840</sup> Eschyle, *Euménides* 6 et *Prométhée enchaîné* 874 ; Euripide, *Hélène* 382 ; Apollonios de Rhodes IV, 54.

<sup>841</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 433 V.

Ce texte est très abîmé, et R. L. Fowler en donne d'ailleurs un texte qui comporte très peu de restitutions ; afin de pouvoir en offrir une traduction, nous avons choisi d'en donner la version donnée par W. Luppe dans un article qui étudie ce passage<sup>842</sup>, les restitutions proposées nous semblant respecter le texte qui nous est parvenu. Les Cent-Bras sont des personnages connus de la *Bibliothèque*, qui s'ouvre ainsi :

Οὐρανὸς πρῶτος τοῦ παντὸς ἐδυνάστευσε κόσμου. γήμας δὲ Γῆν ἐτέκνωσε πρῶτους τοὺς ἑκατόγχειρας προσαγορευθέντας, Βριάρεων Γύην Κόττον, οἱ μεγέθει τε ἀνυπέρβλητοι καὶ δυνάμει καθειστήκεσαν, χεῖρας μὲν ἀνὰ ἑκατὸν κεφαλὰς δὲ ἀνὰ πεντήκοντα ἔχοντες. μετὰ τούτους δὲ [αὐτῷ τεκνοῖ Γῆ] Κύκλωπας, Ἄργην Στερόπην Βρόντην, ὧν ἕκαστος εἶχεν ἓνα ὀφθαλμὸν ἐπὶ τοῦ μετώπου. ἀλλὰ τούτους μὲν Οὐρανὸς δῆσας εἰς Τάρταρον ἔρριψε [...] (« c'est Ouranos qui le premier a régné sur la totalité du monde. Il épousa Gè et engendra d'abord ceux que l'on appelle Cent-Bras, Briarée, Gyès, Kottos, qui étaient insurpassables en taille et en force, car ils avaient cent bras et cinquante têtes chacun. Après eux, Gè lui donne les Cyclopes, Argès, Stéropès, Brontès, qui chacun avaient un seul œil sur le front. Mais Ouranos les ligote et les précipite dans le Tartare »)<sup>843</sup>.

On voit que chez Apollodore, ces créatures ont bien le destin que leur donne notre fragment d'Acousilaos ; l'auteur de la *Bibliothèque* diverge ici d'Hésiode, chez qui les Cent-Bras – qui ne sont d'ailleurs jamais appelés ainsi par le poète – sont retenus dans les flancs de la Terre, et non dans le Tartare<sup>844</sup>. La version d'Acousilaos et de la *Bibliothèque* est très rare : on ne la retrouve qu'au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. chez Athénagoras, qui renvoie à Orphée<sup>845</sup>. Il nous semble donc que l'on peut considérer que la version d'Apollodore est liée à celle d'Acousilaos. L'est-elle de façon directe ? Cela nous semble peu probable : les autres fragments théogoniques d'Acousilaos ne rencontrent quasiment aucun autre écho dans la *Bibliothèque*, et le mythographe argien ne devait pas figurer parmi les auteurs que l'on consultait à l'époque impériale quand on voulait rédiger une synthèse sur la naissance des dieux : il était à la fois plus simple et plus naturel de se tourner vers Hésiode et vers les poètes du *Cycle* épique<sup>846</sup>, comme le suggère J.-C. Carrière, voire vers la *Théogonie rhapsodique* orphique. La version donnée par la *Bibliothèque* a aussi pu venir d'une source indirecte, puisque l'on sait qu'Apollodore a consulté certaines compilations ou certains commentaires mythographiques.

<sup>842</sup> Luppe Wolfgang, 1987, « Heiratsanspruch des Typhon », *Philologus* vol. 131, n° 1, p. 150-153.

<sup>843</sup> *Bibliothèque* I, 1, 1-2 (p. 5 Wagner).

<sup>844</sup> *Théogonie* 154-156.

<sup>845</sup> *Supplique au sujet des Chrétiens* 18, 6 ; Orphée fr. 13 Diels-Kranz.

<sup>846</sup> Dans le *Cycle*, si l'on en croit le témoignage de Proclus (*Cycle épique* T 1 Davies = Photios, *Bibliothèque*, codex 239, 319a), les Cent-Bras et les Cyclopes naissent avant les Titans, comme chez Apollodore et contrairement à chez Hésiode.

Les fr. 9-10 proviennent eux aussi du *Sur la Piété*<sup>847</sup> :

Ὅμηρος μὲν  
γὰρ οὐ μόνον τοὺς  
ὄνει[ίρο]υς ἀγ[γέλους  
τῶν [θ]εῶν, ἀλλὰ καὶ  
τὸν [θ'] Ἑρμῆ Δ[ιὸς ἄγ-  
γελόν φησιν εἶναι  
καὶ τὴν Ἴριν. ἔνιοι δὲ  
τα[ύτ]ην καὶ τῆς Ἥ-  
ρας, Ἀκουσίλας δὲ  
καὶ θεῶν πάντων,  
Φερεκύδης δ' ὁ Ἀθη-  
ναῖος καὶ τὸν Ἑρμῆ.  
καὶ τὰς Ἀρπυίας τὰ  
μῆ[λα φ]υλάττειν  
Ἀκο[υσίλ]ιαος,  
Ἐπιμεν-  
ίδης δὲ καὶ τοῦτο  
καὶ τὰς αὐτὰς εἶναι  
ταῖς Ἑσπερίσιν · ὁ δὲ  
τὴν Τι<τα>νομαχίαν < >

μὲν μῆλα φυλάτ- [ finis columnae (« Homère dit que non seulement les rêves sont les messagers des dieux, mais qu'Hermès et Iris sont aussi les messagers de Zeus. Certains disent que cette dernière est aussi celui d'Héra, Acousilaos qu'elle l'est de tous les dieux, Phérécyde d'Athènes dit que c'est aussi le cas d'Hermès. Acousilaos dit aussi que ce sont les Harpyes qui gardent les pommes, Epiménide le dit aussi, et affirme que ce sont les mêmes créatures que les Hespérides. L'auteur de la *Titanomachie* dit que les pommes sont gardées [... »).

Dans la *Bibliothèque*, Iris n'apparaît qu'une seule fois dans la liste des enfants de Thaumatas et d'Electra<sup>848</sup> ; son rôle de messager n'est pas évoqué, même s'il l'était peut-être durant le récit de la guerre de Troie, que nous n'avons conservé que sous forme d'abrégés :

<sup>847</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 1088 VII.

<sup>848</sup> I, 2, 6 (p. 8 Wagner), qui rapporte aussi que les Harpyes sont les sœurs d'Iris, conformément à Hésiode, *Théogonie* 265-269.



Iris n'apparaît en effet que rarement hors de l'*Illiade*<sup>849</sup>. Quant aux Harpyes, si elles sont les gardiennes des pommes d'or chez Acousilaos, Apollodore donne ce rôle à un serpent fils de Typhon et d'Echidna, conformément à la tradition rapportée par Phérécyde : nous reviendrons sur ce point quand nous en arriverons au mythographe athénien<sup>850</sup>.

Le fr. 11, à nouveau un extrait du traité de Philodème, concerne lui aussi des personnages que nomme Apollodore, les Grées<sup>851</sup> :

] τὸν Πρω-

τέα δὲ μάντ]ιν Ὅμη-

ρος ὧδε διαγρ]άφει ·

« γέρων, ἄλι[ος νημερ-

τῆς ἀθανα[ατος Πρω-

τεύς » καιτ[

εγον Φόρκ[ εἴ-

ναι τοῦτον[

τινὲς εἶδ [

Φόρκυν, καὶ [ἐκ Φόρ-

κου Γραίας [

καὶ Ἀκουσί[λαος (« Homère décrit ainsi le devin Protée : "vieillard de la mer, l'infaillible, l'immortel Protée" [...] Phorcys, et de Phorcys les Grées [...] et Acousilaos »).

Selon Acousilaos donc, les Grées sont les filles de Phorcys. On retrouve cette information dans la *Bibliothèque*<sup>852</sup>, mais aussi dans la *Théogonie* d'Hésiode<sup>853</sup> et chez Phérécyde<sup>854</sup> ; dans ces trois textes cependant, on ne trouve pas la forme Φόρκυς mais la forme Φόρκος. L'ascendance des Grées que propose Acousilaos remonte donc à Hésiode, et est connue d'autres sources d'Apollodore ; de plus, c'est la seule version attestée. Il est donc impossible d'affirmer que sur ce point la *Bibliothèque* fait une allusion à Acousilaos.

Le fr. 13, encore un extrait du *Sur la Piété*, concerne d'autres naissances primordiales et monstrueuses<sup>855</sup> :

Ἡσίδοος

<sup>849</sup> Voir Gantz 2004, p. 42-43.

<sup>850</sup> *Bibliothèque* II, 5, 11, 2 (p. 85 Wagner) ; Phérécyde fr. 16b ; le fr. 16c fait aussi mention du serpent.

<sup>851</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 242 II + 247 II.

<sup>852</sup> *Bibliothèque* II, 4, 2, 3 (p. 61 Wagner).

<sup>853</sup> *Théogonie* 270.

<sup>854</sup> Phérécyde fr. 11.

<sup>855</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 247 I.

δὲ καὶ] Ἀκουσίλαος  
Ἐχίδν]ης καὶ Τυφῶ-  
νος κύ]να Κέρβε  
-ρον ἀθά]νατον καὶ  
ἄλλα τε]ρατώδη φα-  
σὶ τέκν]α, τὸν τε ἀε-  
τὸν] τὸν καθ' Ἡσίο-  
δον τὸ τ]οῦ Προμ[η-

θέως ἦπαρ ἐσθίοντα (« Hésiode et Acousilaos disent que Cerbère, le chien immortel, et d'autres enfants monstrueux sont nés d'Echidna et de Typhon, l'aigle qui chez Hésiode dévore le foie de Prométhée [...] »).

Les informations que l'on peut attribuer à coup sûr à Acousilaos sont que Cerbère est fils d'Echidna et de Typhon et que c'est aussi le cas d'autres créatures monstrueuses. Dans la *Bibliothèque*, Cerbère n'est mentionné qu'à l'occasion des Travaux d'Héraclès et non dans la partie théogonique, et son ascendance n'est pas donnée<sup>856</sup>. Quant au couple formé d'Echidna et de Typhon, la *Bibliothèque* nous apprend qu'il a en effet engendré des monstres : la Chimère – sur ce point, Apollodore fait une référence à Hésiode –, Orthos, le chien à deux têtes qui garde les bœufs de Géryon, le dragon à cent têtes qui veille sur les pommes d'or du jardin des Hespérides, l'aigle qui dévore le foie de Prométhée, la Sphinge de Thèbes et la truie de Crommion tuée par Thésée – Apollodore renvoie sur ce point à τινές, « certains auteurs<sup>857</sup> ». La tradition selon laquelle Typhon et Echidna sont à l'origine de la naissance de nombreux monstres primordiaux n'est pas une création d'Acousilaos, puisqu'elle se retrouve, et Philodème l'a écrit dans ce fragment, dès la *Théogonie* d'Hésiode<sup>858</sup>, qui fournit une liste de leurs rejetons : Orthos, Cerbère et l'hydre de Lerne. Echidna a ensuite d'autres enfants, sans Typhon cette fois : la Chimère, la Sphinge et le lion de Némée<sup>859</sup>. Quant au dragon qui garde les pommes d'or, il est selon Hésiode né de Phorcys et Cétéo<sup>860</sup>. Apollodore ne démarque donc pas totalement Hésiode, et s'accorde avec Acousilaos sur un détail rare, celui de l'ascendance de l'aigle qui dévore le foie de Prométhée<sup>861</sup> ; il est cependant impossible de dire si les monstres qu'il nomme sont les mêmes τερατώδη τέκνα dont Acousilaos donnait probablement la liste, puisque nous ignorons tout de cette liste.

<sup>856</sup> *Bibliothèque* II, 5, 12 (p. 88-89 Wagner).

<sup>857</sup> Apollodore évoque la Chimère en II, 3, 1, 4 (p. 60 Wagner) ; Orthos en II, 5, 10, 3 (p. 83 Wagner) ; le dragon à cent têtes en II, 5, 11, 2 (p. 85 Wagner) ; l'aigle de Prométhée en II, 5, 11, 10 (p. 87 Wagner) ; la Sphinge en III, 5, 8, 2 (p. 122 Wagner) ; la truie de Crommion en ep. 1, 1, ms. E (p. 173 Wagner).

<sup>858</sup> *Théogonie* 306 sqq.

<sup>859</sup> *Théogonie* 319 sqq.

<sup>860</sup> *Théogonie* 333-336.

<sup>861</sup> La seule autre attestation de cette même ascendance se trouve chez Phérécyde fr. 7.

## 2. Deucalion et sa descendance

Le fr. 34 est une scholie à l'*Odyssée* en forme de notice sur le personnage de Deucalion<sup>862</sup> :

Δευκαλίων, ἐφ' οὗ ὁ κατακλυσμὸς γέγονε, Προμηθέως μὲν ἦν υἱὸς, μητρὸς δὲ, ὡς οἱ πλεῖστοι λέγουσι, Κλυμένης, ὡς δὲ Ἡσίοδος †Πρυνείης, ὡς δὲ Ἀκουσίλαος Ἡσιόνης τῆς Ὠκεανοῦ καὶ Προμηθέως (« Deucalion, sous le règne de qui eut lieu le déluge, était le fils de Prométhée et, selon ce que disent la plupart, de Clyménè, selon Hésiode de †Prynèiè, selon Acousilaos d'Hésionè fille d'Océan et de Prométhée »)<sup>863</sup>.

Acousilaos est convoqué par le scholiaste parmi d'autres auteurs sur un point qui fait controverse, l'identité de la mère de Deucalion. La *Bibliothèque* se tient à l'écart de ce débat puisqu'elle ne mentionne nulle part la mère de ce personnage et se contente de dire qu'il est le fils de Prométhée, comme le veut la tradition<sup>864</sup>.

Le fr. 35 est issu d'une scholie aux *Olympiques* de Pindare, et se rapporte lui aussi à l'histoire de Deucalion et de Pyrrha<sup>865</sup> :

« λίθινον γόνον » : κοινὰ τὰ περὶ Δευκαλίωνα καὶ Πύρραν. καὶ ὅτι τοὺς λίθους κατόπιν ρίπτοντες ἀνθρώπους ἐποίουν, μαρτυρεῖ Ἀκουσίλαος (« "né de pierres" : ce qui concerne Deucalion et Pyrrha est commun. Ils créaient des êtres humains en jetant les pierres derrière eux, au témoignage d'Acousilaos »).

Ce fragment d'Acousilaos est la première attestation de la légende de la création du genre humain par les jets de pierre de Deucalion et Pyrrha. La *Bibliothèque*<sup>866</sup> en porte aussi le témoignage, mais il est impossible d'affirmer qu'Apollodore a puisé cela chez Acousilaos : on retrouve en effet cette légende au V<sup>e</sup> s. chez Pindare et Epicharme, ainsi que, beaucoup plus tard, dans les *Métamorphoses* d'Ovide<sup>867</sup>. On trouve enfin chez Hygin un récit qui est extrêmement proche de celui d'Apollodore :

Hygin, <i>Fables</i> 153, 2-3.	<i>Bibliothèque</i> I, 7, 2, 5 (p. 20 Wagner)
tum Iouis iussit eos lapides post se iactare ; quos Deucalion iactavit, uiros esse iussit,	καὶ Διὸς εἰπόντος ὑπὲρ κεφαλῆς ἔβαλλεν αἴρων λίθους, καὶ οὗς μὲν ἔβαλε Δευκαλίων,

<sup>862</sup> Schol. (HMaPaQ+) *Odyssée* X, 2.

<sup>863</sup> Dans son édition des fragments d'Acousilaos, R. L. Fowler donne la suite de la scholie, qui déroule la descendance de Deucalion et de Pyrrha ; comme F. Jacoby, nous estimons que rien ne prouve que cette suite dépende en effet d'Acousilaos, et préférons donc ne pas en tenir compte.

<sup>864</sup> *Bibliothèque* I, 7, 2, 1 (p. 19 Wagner). Sur la question du nom de la mère de Deucalion, voir Gantz 2004, p. 293-294.

<sup>865</sup> Schol. (A). Pindare, *Olympiques* IX, 70a.

<sup>866</sup> I, 7, 2, 5 (p. 20 Wagner).

<sup>867</sup> Pindare, *Olympiques* IX, 42-46 ; Epicharme, *Pyrrha*, 85, fr. 1 et 27 Austin (P. Oxy. XXV, 2427) ; Ovide, *Métamorphoses* I, 163-312.

<p>quos Pyrrha, mulieres. ob eam rem λαὸς dictus, λᾶς enim Graece lapis dicitur (« Jupiter leur ordonna alors de jeter derrière eux des pierres ; celle que jeta Deucalion, il ordonna qu'elles fussent des hommes, et celles de Pyrrha, des femmes. De là le mot de Laos, car pierre se dit Las en grec » ; trad. Boriaud).</p>	<p>ἄνδρες ἐγένοντο, οὓς δὲ Πύρρα, γυναῖκες. ὅθεν καὶ λαοὶ μεταφορικῶς ὀνομάσθησαν ἀπὸ τοῦ λᾶας ὁ λίθος (« sur les instructions de Zeus, il prit des pierres et les lança par-dessus sa tête, et les pierres que lança Deucalion devinrent des hommes, et celles de Pyrrha des femmes. C'est même de là que les peuples reçurent métaphoriquement le nom de <i>laos</i>, de <i>laas</i>, "pierre" »)</p>
--	---

Les parallélismes entre les deux textes sont frappants, qu'il s'agisse de leur syntaxe ou de leur vocabulaire, et seuls quelques détails nous empêchent de penser que la *Bibliothèque* propose ici une traduction des *Fables* ; en réalité, les deux textes doivent avoir puisé à une source commune. On peut trouver la trace de cette source en consultant une scholie de l'*Iliade*, qui donne pratiquement le même texte que la *Bibliothèque*<sup>868</sup> :

καὶ Διὸς εἰπόντος, ὑπὲρ κεφαλὴν ἔβαλλεν αἴρων λάας, τουτέστι λίθους, καὶ οὓς μὲν ἔβαλλεν ὁ Δευκαλίων, ἄνδρες ἐγένοντο, οὓς δὲ ἡ Πύρρα, γυναῖκες. ἡ ἱστορία παρὰ Ἀπολλοδώρῳ (« sur les instructions de Zeus, il prit des λάας, c'est-à-dire des pierres, et les lança par-dessus sa tête, et celles que lançait Deucalion devinrent des hommes, et celles de Pyrrha des femmes. Le récit se trouve chez Apollodore »).

Cette scholie fait partie des scholies D, dont certains savants estiment qu'elles proviennent de la consultation de la *Bibliothèque* ; mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut à la suite d'A. Diller et d'A. Cameron, l'Apollodore dont il est ici question est en réalité Apollodore d'Athènes, le savant de l'époque hellénistique, qui serait donc la source commune d'Hygin et de l'auteur de la *Bibliothèque*<sup>869</sup>. Ce dernier n'a donc pas consulté directement Acousilaos au sujet des jets de pierres de Deucalion et Pyrrha, mais il s'appuyait sur les travaux d'Apollodore d'Athènes. Sans doute le savant alexandrin suivait-il ici le mythographe argien, mais il est impossible d'en savoir davantage.

Le fr. 36 est issu d'une scholie aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes<sup>870</sup> :

<sup>868</sup> Schol. (D) *Iliade* I, 10 (126) ; nous ne donnons le texte de la scholie que sur le point précis qui nous concerne, mais le parallélisme littéral presque total avec la *Bibliothèque* concerne en réalité toute la notice sur Deucalion, à partir de Προμηθέως δὲ παῖς Δευκαλίων ἐγένετο jusqu'aux passages qui nous intéressent ici (*Bibliothèque* I, 7, 2, 1 ; p. 19 Wagner).

<sup>869</sup> Cf. *supra* p. 146 et 207.

<sup>870</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 57-58 ; il s'agit aussi du fr. 121 de Phérécyde.

Λάτμος ὄρος Καρίας, ἔνθα ἐστὶν ἄντρον, ἐν ᾧ διέτριβεν Ἐνδυμίων [...]. τὸν δὲ Ἐνδυμίωνα Ἡσίοδος μὲν Ἀεθλίου τοῦ Διὸς καὶ Καλύκης παῖδα λέγει, παρὰ Διὸς εἰληφότα τὸ δῶρον « ἴν' αὐτῷ ταμίαν εἶναι θανάτου », ὅτε θέλοι <ἀπ>ολέσθαι. καὶ Πείσανδρος καὶ Ἀκουσίλαος καὶ Φερεκύδης καὶ Νίκανδρος ἐν β' Αἰτωλικῶν καὶ Θεόπομπος ὁ ἐποποιός [...] (« le Latmos est une montagne de Carie où se trouve une grotte dans laquelle vécut Endymion [...]. D'Endymion, Hésiode dit qu'il est fils d'Aethlios fils de Zeus et de Calycè, et qu'il a reçu de Zeus le don d'être comptable de sa propre mort et de mourir quand il le voudrait. Pisandre, Acousilaos, Phérécyde, Nicandre au livre II des *Etolienes* et Théopompe, le poète épique, <donnent la même version> [...] »).

Voici la notice consacrée au personnage d'Endymion par la *Bibliothèque* :

Καλύκης δὲ καὶ Ἀεθλίου παῖς Ἐνδυμίων γίνεται, ὅστις ἐκ Θεσσαλίας Αἰολέας ἀγαγὼν Ἥλιν ᾤκισε. λέγουσι δὲ αὐτόν τινες ἐκ Διὸς γενέσθαι. τούτου κάλλει διενεγκόντος ἠράσθη Σελήνη, Ζεὺς δὲ αὐτῷ δίδωσιν ὁ βούλεται ἐλέσθαι· ὁ δὲ αἰρεῖται κοιμᾶσθαι διὰ παντὸς ἀθάνατος καὶ ἀγήρωσ μένων (« Calycè et Aethlios ont un fils, Endymion, qui amena les Eoliens hors de Thessalie et fonda Elis ; certains disent cependant qu'il était né de Zeus. Il était d'une beauté extraordinaire, et Séléne tomba amoureux de lui. Zeus lui accorda de choisir ce qu'il voulait ; il choisit de dormir, demeurant pour l'éternité immortel et toujours jeune »)<sup>871</sup>.

Les informations que donne la *Bibliothèque* sur l'ascendance du personnage d'Endymion s'accordent avec celles qui sont attribuées à Acousilaos, mais aussi aux autres auteurs mentionnés par le scholiaste, dont Hésiode et Phérécyde, autres sources habituelles d'Apollodore : il est donc impossible de dire duquel de ces auteurs vient la version de la *Bibliothèque*. On voit en revanche que le don offert par Zeus n'est pas le même chez Apollodore que chez les auteurs mentionnés par le scholiaste ; grâce à la même scholie, on sait que le thème du sommeil éternel se trouvait chez Epiménide, où Endymion demande ce sort à Zeus après être tombé amoureux d'Héra<sup>872</sup>. Le sommeil d'Endymion était d'ailleurs proverbial dès l'époque classique, comme le montre le témoignage de Platon<sup>873</sup>. Surtout, la *Bibliothèque* raconte l'histoire de l'amour de Séléne, dont on sait qu'elle remonte à Sappho<sup>874</sup> et que l'on trouve chez Apollonios de Rhodes, où aucune allusion cependant n'est faite au sommeil d'Endymion<sup>875</sup>. Chez Théocrite en revanche, ce sommeil est lié au thème de

<sup>871</sup> *Bibliothèque* I, 7, 5 (p. 22 Wagner).

<sup>872</sup> Epiménide fr. 12 Fowler. Toujours dans la même scholie se trouvent d'autres allusions au sommeil d'Endymion, qui n'est cependant plus lié à une action de Zeus.

<sup>873</sup> Platon, *Phédon* 72c ; voir aussi la même scholie aux *Argonautiques*.

<sup>874</sup> Sappho fr. 199 Lobel et Page.

<sup>875</sup> *Argonautiques* IV, 57-58.

l'amour, sans plus de précision, ce qui laisse supposer que le lien entre les deux thèmes était évident pour le public cultivé de l'époque alexandrine<sup>876</sup>. Il n'est cependant pas possible de savoir si pour Apollodore, la proposition de Zeus vient de la beauté d'Endymion ou de l'amour de Séléne ; quoi qu'il en soit, au vu des éléments que nous venons de donner, nous sommes enclin à penser que la version donnée par la *Bibliothèque* s'inspire de travaux alexandrins plutôt que d'auteurs plus anciens.

Le fr. 37, lui aussi issu d'une scholie aux *Argonautiques*, concerne la Toison d'or<sup>877</sup> :

περὶ δὲ τοῦ δέρουσ ὅτι ἦν χρυσοῦν οἱ πλεῖστοι ἱστοροῦσιν. Ἀκουσίλαος δὲ ἐν τῷ Περὶ Γενεαλογιῶν πορφυρευθῆναί φησιν ἀπὸ τῆς θαλάσσης (« à propos de la Toison, la plupart raconte qu'elle était d'or. Acousilaos cependant, dans les *Généalogies*, dit qu'elle a été rendue pourpre par la mer »).

Apollodore ne rapporte rien de tel : chez lui, la Toison est d'or, comme le veut la tradition, en particulier Apollonios de Rhodes, sa source essentielle pour tout ce qui concerne l'expédition des Argonautes. La version d'Acousilaos, que l'on retrouve chez Simonide<sup>878</sup>, paraît être une tentative de rationalisation qui expliquerait la couleur de la Toison par son contact avec la pourpre du murex lors de la traversée du bélier vers la Colchide, qui se serait faite à la nage<sup>879</sup> ; elle ne semble pas avoir dépassé le V<sup>e</sup> s., et n'est en tout cas pas adoptée par l'auteur de la *Bibliothèque*.

Le fr. 38 provient lui aussi d'une scholie aux *Argonautiques*<sup>880</sup> :

Ἄργος δὲ παροίτατος] εἷς τῶν Φρίξου παίδων οὗτος. τούτους δὲ Ἡρόδωρος φησιν ἐκ Χαλκίωπης τῆς Αἰήτου θυγατρὸς · Ἀκουσίλαος δὲ καὶ Ἡσίοδος ἐν ταῖς Μεγάλαις Ἠοίαις φασὶν ἐξ Ἰοφώσσης τῆς Αἰήτου. καὶ οὗτος μὲν φησιν αὐτοὺς δ', Ἄργον, Φρόντιν, Μέλανα, Κυτίσωρον · Ἐπιμενίδης δὲ πέμπτον προστίθησι Πρέσβωνα (« Argos le tout premier] Ce personnage est l'un des enfants de Phrixos. Hérodore dit qu'ils sont issus de Chalciopè fille d'Aiétès ; Acousilaos et Hésiode, dans les *Grandes Ehées*, disent quant à eux qu'ils sont issus de Iophossè fille d'Aiétès. Le poète dit qu'ils sont quatre, Argos, Phrontis, Mélas, Cytisoros ; Epiménide ajoute un cinquième, Presbon »).

---

<sup>876</sup> *Idylles* III, 49-50.

<sup>877</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1146-1148.

<sup>878</sup> Simonide fr. 576 Page (schol. Euripide *Médée*, 5).

<sup>879</sup> Sur la question de la traversée à la nage, Gantz 2004, n. 21 p. 326 renvoie à Robertson D. S., 1940, « The Flight of Phrixus », *Classical Review* vol. 54, n° 1, p. 1-8, qui défend de façon convaincante l'idée selon laquelle le bélier aurait en fait voyagé à la nage, et que l'idée du vol serait plus tardive et largement minoritaire.

<sup>880</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1122a.

Dans la *Bibliothèque*, les enfants de Phrixos sont les fils de Chalciopè, une fille d'Aiètès<sup>881</sup> : Apollodore, qui ne connaît aucune Iophossè, reprend donc la tradition attribuée par le scholiaste à Hérodore, qui est aussi et surtout celle que suit Apollonios de Rhodes<sup>882</sup>. Ce poète est aussi la source d'Apollodore pour les noms des quatre fils du couple, qui d'après notre scholie remontent à Hésiode<sup>883</sup> : Argos, Mélas, Phrontis et Cytisoros<sup>884</sup>. Comme de coutume en ce qui concerne le cycle des Argonautes, Apollodore suit donc Apollonios de Rhodes.

### 3. La descendance d'Inachos et les légendes argiennes

Nous avons vu plus haut<sup>885</sup> qu'Apollodore effectue, au début de cette section, deux allusions à Acousilaos à proximité immédiate d'une référence explicite, en écrivant que Niobé est la fille de Phoronée et qu'elle est aussi la première maîtresse mortelle de Zeus<sup>886</sup>. Plus largement, notre étude a aussi tenté de prouver que le récit des premiers temps d'Argos chez Apollodore dépend très largement d'Acousilaos et fourmille d'allusions à cet auteur : afin de ne pas nous répéter, nous préférons renvoyer aux pages de notre travail qui concernent cette section<sup>887</sup>.

### 4. La descendance d'Atlas

Le fr. 17 est une scholie aux *Pythiques* de Pindare qui concerne Coronis<sup>888</sup> :

εἰ γὰρ ὁ πατὴρ αὐτὴν ἐβεβίαστο συγγενέσθαι τῷ Ἴσχυι, συνέγνω ἂν αὐτῇ ὁ Ἀπόλλων. Διὰ τί δὲ προὔτιμησε τὸν Ἴσχυον τοῦ Ἀπόλλωνος ; Ἀκουσίλαός φησιν, ὡς κατὰ δέος ὑπεροψίας θνητῶι βουληθεῖσα συνεῖναι (« si son père l'avait bien contrainte à s'unir à Ischys, Apollon lui aurait pardonné. Pour quelle raison a-t-elle préféré Ischys à Apollon ? Acousilaos dit qu'elle voulait s'unir à un mortel par peur que le dieu ne la dédaigne »).

Acousilaos connaissait à la fois la préférence de Coronis pour Ischys et la raison de cette préférence. Apollodore connaît lui aussi le personnage de Coronis :

τινὲς δὲ Ἀσκληπιὸν οὐκ ἐξ Ἄρσινόης τῆς Λευκίππου λέγουσιν, ἀλλ' ἐκ Κορωνίδος τῆς Φλεγύου ἐν Θεσσαλίᾳ. καὶ φασιν ἐρασθῆναι ταύτης Ἀπόλλωνα καὶ

<sup>881</sup> *Bibliothèque* I, 9, 1, 6 (p. 29 Wagner).

<sup>882</sup> *Argonautiques* II, 1147-1149.

<sup>883</sup> Hésiode fr. 255 M.-W.

<sup>884</sup> *Argonautiques* II, 1156-1157 ; *Bibliothèque* I, 9, 1, 7 (p. 29 Wagner). Phérécyde fr. 25a (schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1149) et b (Hésychius, s. v. Ἴοφῶσσα) rapporte que « Chalciopè » et « Iophossa » étaient en fait les surnoms de l'épouse de Phrixos, dont le vrai nom était Evénia : la *Bibliothèque* ne porte aucune trace de cela.

<sup>885</sup> Cf. *supra* p. 72 sqq.

<sup>886</sup> *Bibliothèque* II, 1, 1, 3 et 5 (p. 50 Wagner) ; voir Acousilaos fr. 23a.

<sup>887</sup> Cf. *supra* p. 110.

<sup>888</sup> Schol. (BEFGQ+) Pindare, *Pythiques* III, 25c.

εὐθέως συνελθεῖν · τὴν δὲ παρὰ τὴν τοῦ πατρὸς γνώμην ἐλομένην Ἴσχυϊ τῷ Καινέως ἀδελφῷ συνοικεῖν. Ἀπόλλων δὲ τὸν μὲν ἀπαγγείλαντα κόρακα καταρᾶται, ὃν τέως λευκὸν ὄντα ἐποίησε μέλανα, αὐτὴν δὲ ἀπέκτεινε. καιομένης δὲ ταύτης ἀρπάσας τὸ βρέφος ἐκ τῆς πυρᾶς πρὸς Χείρωνα τὸν Κένταυρον ἤνεγκε, παρ' οὗ καὶ τὴν ἰατρικὴν καὶ τὴν κυνηγετικὴν τρεφόμενος ἐδιδάχθη (« certains disent cependant qu'Asclépios n'est pas né d'Arsinoé fille de Leucippos, mais de Coronis fille de Phlégyas, en Thessalie. Ils disent aussi qu'Apollon s'éprit d'elle et s'unit aussitôt à elle, mais qu'elle, contre l'avis de son père, vécut avec Ischys, le frère de Caïneus. Apollon maudit le corbeau qui lui apporte la nouvelle, et, lui qui jusque-là était blanc, le rend noir, et tue la jeune femme. Tandis qu'elle brûlait, il sortit le nourrisson du feu et l'amena à Chiron le Centaure, par qui il fut élevé et qui lui apprit à la fois la médecine et l'art de la chasse »)<sup>889</sup>.

On voit que dans cet extrait, si Coronis préfère bien Ischys à Apollon, il n'est pas question de la raison de son choix. De plus, l'histoire de Coronis est attestée chez de nombreux autres auteurs qu'Acousilaos, en particulier chez Hésiode, dont Apollodore est ici très proche :

τῆμος ἄρ' ἄγγελος ἦλθε κόραξ ἱερῆς ἀπὸ δαιτὸς  
 Πυθῶ ἐς ἠγαθέην καὶ ῥ' ἔφρασεν ἔργ' ἀΐδηλα  
 Φοίβωι ἀκερσεκόμηι, ὅτι Ἴσχυς γῆμε Κόρωνιν  
 Εἰλατίδης, Φλεγύαιο διογνήτῳ θυγάτρα (« alors du festin sacré vint à la sainte Pythô un messenger, un corbeau, et il raconta à Phoibos aux longs cheveux la funeste histoire : Ischys a épousé Coronis l'Eilatide, fille du divin Phlégyas »)<sup>890</sup>.

Comme dans la *Bibliothèque*, Coronis semble dans le poème avoir agi contre la volonté d'Apollon ; comme chez Apollodore, la jeune fille est née de Phlégyas, et le rôle du messenger est tenu par un corbeau. La tradition rapportée par la *Bibliothèque* semble donc remonter à Hésiode, et Acousilaos ne paraît pas avoir été consulté sur ce point par Apollodore.

Le fr. 18, tiré du *Sur la Piété* de Philodème de Gadara, est lié au précédent puisqu'il concerne la mort d'Asclépios, fils de Coronis et d'Apollon<sup>891</sup> :

[...] τὸν Ἀσκλη[ηπιὸν δ' ὑ-  
 πὸ Διὸς κα[τακταν-  
 θῆναι γεγρ[άφασιν Ἡ-

<sup>889</sup> *Bibliothèque* III, 10, 3, 6-8 (p. 141 Wagner).

<sup>890</sup> Hésiode fr. 60 M.-W. (schol. Pindare *Pythiques* III, 52b) ; de façon générale, l'histoire de Coronis et d'Asclépios est bien attestée chez Hésiode (voir les fr. 50-60 M.-W.).

<sup>891</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 247 IVa + 242 IVa + 247 IVb + 242 IVb.



σίοδος καὶ [  
 δρος καὶ Φε[ρεκύδης  
 ὁ Ἀθηναῖος [καὶ Πανύ-  
 ασσις καὶ Ἄν[δρων  
 καὶ Ἀκουσίλαος καὶ  
 Εὐριπίδ[ης ἐν οἷς  
 λέγει « Ζ[εὺς γὰρ κατ-  
 ακτὰς πα[ῖδα τὸν  
 ἐμόν » καὶ ὁ τ[ᾶ Ναυ-  
 πάκτια ποι[ήσας  
 καὶ Τελέστ[ης ἐν ἼΑσ-  
 κληπιῶι · λέγεται  
 δὲ καὶ ἐν τοῖς Νόσ-

τοις (« Asclépios a été tué par Zeus, comme l'ont écrit Hésiode, ...dros, Phérécyde d'Athènes, Panyasis, Andron, Acousilaos, Euripide quand il dit "Zeus, ayant tué mon fils", celui qui a composé les *Naupactiennes* et Téléstès dans *Asclépios* ; c'est dit aussi dans les *Retours*. »).

La *Bibliothèque* connaît elle aussi cette tradition selon laquelle Zeus a foudroyé Asclépios<sup>892</sup> ; mais comme on le voit au témoignage même de Philodème, c'était une tradition extrêmement répandue qui remonte aux poèmes hésiodiques<sup>893</sup>, et le seul fait qu'elle se trouve à la fois chez Acousilaos et chez Apollodore ne saurait montrer qu'il y a un lien entre les deux ouvrages sur ce point.

J.-C. Carrière suggère, à propos de l'histoire de Coronis et d'Asclépios, un rapprochement intéressant entre la *Bibliothèque* et l'apologiste chrétien Théodoret de Cyr, actif au V<sup>e</sup> s<sup>894</sup>. Voici les deux textes mis en regard, avec, en caractères gras, leurs points communs :

Théodoret, <i>Thérapeutique des maladies helléniques</i> VIII, 19-23 (Apollodore d'Athènes FGrH 244 F 138)	Apollodore, <i>Bibliothèque</i> III, 10, 3, 5-III, 10, 4, 1 (p. 140-142 Wagner)
καὶ τὸν ἼΑσκληπιὸν δὲ φησὶν ἸΑπολλόδορος κατὰ μὲν τινὰς ἸΑρσινόης εἶναι υἱόν, κατὰ δὲ ἄλλους Κορωνίδος, λάθρα μὲν ἸΑπόλλωνι ξυνελθεῖν	πρὸς δὲ ταύταις ἸΑρσινόην ἐγέννησε · ταύτη μίγνυται ἸΑπόλλων, ἢ δὲ ἸΑσκληπιὸν γεννᾷ. τινὲς δὲ ἸΑσκληπιὸν οὐκ ἐξ ἸΑρσινόης τῆς Λευκίππου λέγουσιν, ἀλλ' ἐκ

<sup>892</sup> *Bibliothèque* III, 10, 4, 1 (p. 142 Wagner).

<sup>893</sup> Hésiode fr. 51 M.-W.

<sup>894</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 231-232.

<p>βιασθείσης, κυησάσης δὲ καὶ τεκούσης καὶ ἐκθεμένης τὸ βρέφος. τοῦτο δὲ κυνηγέτας τινὰς εὐρηκότας ὑπὸ κυνὸς τρεφόμενον λαβεῖν καὶ <b>κομίσει λέγει Χείρωνι τῶι Κενταύρωι. εἶτα ἐκεῖ τραφήναι τε καὶ ἀσκηθῆναι τὴν ἰατρικὴν ἐπιστήμην</b>, ἐν Τρίκκηι δὲ πρῶτον καὶ Ἐπιδαύρωι δοῦναι πειρὰν τῆς τέχνης. οὕτω δ' ἄκρως, φησίν, <b>ἐπαιδεύθη καὶ μάλα γε σπουδαίως, ὡς μὴ μόνον τοὺς ἀρρωστοῦντας ἰᾶσθαι, ἀλλὰ καὶ τινὰς τῶν τετελευτηκότων ἐγείρειν</b>· διὸ δὴ τὸν <b>τερπικέραυνον χαλεπήναντα πρηστήρσι βαλεῖν καὶ ἐξαγαγεῖν τῆς ζωῆς</b>. τοιγαροῦν καὶ ἄνθρωπος ἦν ... παρὰ Χείρωνος τήνδε τὴν τέχνην ἐκπαιδευθεῖς.</p>	<p><b>Κορωνίδος τῆς Φλεγύου ἐν Θεσσαλίᾳ. καὶ φασιν ἐρασθῆναι ταύτης Ἀπόλλωνα καὶ εὐθέως συνελθεῖν</b>· τὴν δὲ παρὰ τὴν τοῦ πατρὸς γνώμην ἐλομένην Ἰσχυῖ τῷ Καινέως ἀδελφῷ συνοικεῖν. Ἀπόλλων δὲ τὸν μὲν ἀπαγγείλαντα κόρακα καταρᾶται, ὃν τέως λευκὸν ὄντα ἐποίησε μέλανα, αὐτὴν δὲ ἀπέκτεινε. καιομένης δὲ ταύτης ἀρπάσας τὸ βρέφος ἐκ τῆς πυρᾶς <b>πρὸς Χείρωνα τὸν Κένταυρον ἤνεγκε, παρ' οὗ καὶ τὴν ἰατρικὴν καὶ τὴν κυνηγετικὴν τρεφόμενος ἐδιδάχθη. καὶ γενόμενος χειρουργικὸς καὶ τὴν τέχνην ἀσκήσας ἐπὶ πολὺ οὐ μόνον ἐκόλυε τινὰς ἀποθνήσκειν, ἀλλ' ἀνήγειρε καὶ τοὺς ἀποθανόντας</b>· παρὰ γὰρ Ἀθηναῖς λαβὼν τὸ ἐκ τῶν φλεβῶν τῆς Γοργόνης ρυέν αἷμα, τῷ μὲν ἐκ τῶν ἀριστερῶν ρυέντι πρὸς φθορὰν ἀνθρώπων ἐχρήτο, τῷ δὲ ἐκ τῶν δεξιῶν πρὸς σωτηρίαν, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς τεθνηκότας ἀνήγειρεν. [...] <b>Ζεὺς δὲ φοβηθεὶς μὴ λαβόντες ἄνθρωποι θεραπείαν παρ' αὐτοῦ βοηθῶσιν ἀλλήλοις, ἐκεραύνωσεν αὐτόν.</b></p>
--	---

Théodoret	Apollodore, <i>Bibliothèque</i>
<p>« Apollodore dit qu'Asclépios était, selon les uns, le fils d'Arsinoé, selon les autres, le fils de Coronis, à laquelle Apollon se serait uni en cachette en lui faisant violence, et qui, devenu grosse, aurait, après l'accouchement, exposé le nouveau-né. Il dit que des chasseurs découvrirent l'enfant, nourri par une chienne, et l'amènèrent au Centaure Chiron ; qu'ensuite il fut élevé là et formé à l'exercice de la science médicale ; que c'est à</p>	<p>« En plus d'elles naquit Arsinoé ; Apollon s'unit à elle, et elle enfante Asclépios. Certains disent cependant qu'Asclépios n'est pas né d'Arsinoé fille de Leucippos, mais de Coronis fille de Phlégyas, en Thessalie. Ils disent aussi qu'Apollon s'éprit d'elle et s'unit aussitôt à elle, mais qu'elle, contre l'avis de son père, vécut avec Ischys, le frère de Caïneus. Apollon maudit le corbeau qui lui apporte la nouvelle, et, lui qui jusque-là</p>

<p>Tricca et à Epidaure qu'il commença à faire la preuve de son art. Sa formation, dit-il, avait été tellement poussée, et si studieuse aussi, que non seulement il guérissait les malades, mais encore il ressuscitait certains morts. C'est pourquoi le joueur de foudre, irrité, le frappa de ses feux et lui fit quitter la vie. Ainsi donc, il était un homme, qui s'était formé dans son art auprès de Chiron » (trad. J.-C. Carrière).</p>	<p>était blanc, le rend noir, et tue la jeune femme. Tandis qu'elle brûlait, il sortit le nourrisson du feu et l'amena à Chiron le Centaure, par qui il fut élevé et qui lui apprit à la fois la médecine et l'art de la chasse. Devenu chirurgien, ayant à force de pratique atteint l'excellence, non seulement il empêchait certains de mourir, mais il ressuscitait même les morts ; il avait en effet reçu d'Athéna le sang qui avait coulé des veines de la Gorgone, et utilisait celui qui avait coulé du côté gauche pour la perte des hommes, et celui qui avait coulé du côté droit pour leur salut ; c'est grâce à ce dernier qu'il ressuscitait les morts. [...] Zeus, craignant que les hommes n'apprennent de lui quelque traitement et ne s'aident les uns les autres, le foudroya ».</p>
---	--

Commentant ces deux extraits, J.-C. Carrière écrit que « pour les dix-sept premières lignes du texte, les parallélismes littéraux avec les § III, 118-120 de la *Bibliothèque* sont tellement évidents qu'il semble ou bien que la source de l'apologiste est en réalité Apollodore le Mythographe, ou bien que le passage d'Apollodore le Mythographe s'inspirait lui aussi d'Apollodore le Grammairien<sup>895</sup> ». Il est incontestable que les deux récits sont extrêmement proches : ils diffèrent cependant sur quelques points. Certains éléments donnés par Théodoret sont absents de la *Bibliothèque* : Coronis a été violée par Apollon ; elle expose elle-même l'enfant, qui est découvert par des chasseurs et nourri par une chienne. L'apologiste mentionne aussi qu'Asclépios commence à exercer à Tricca et Epidaure. Dans la *Bibliothèque*, on trouve aussi des éléments ignorés par Théodoret, comme tout ce qui concerne Ischys et le corbeau, ou encore l'utilisation par Asclépios du sang de la Gorgone : cela s'explique aisément par la volonté de l'apologiste de se concentrer sur le personnage d'Asclépios, mais aussi d'éliminer le plus possible d'éléments merveilleux, puisque son but est de montrer qu'Asclépios était en réalité un être humain. Comment expliquer la proximité des deux textes et la mention d'« Apollodore » ? J.-C. Carrière émet l'hypothèse que

<sup>895</sup> Carrière et Massonie 1991, p. 231.

Théodoret pourrait mêler dans ce passage des éléments empruntés à la *Bibliothèque* à des éléments venant d'Apollodore le Grammairien, dont le traité *Sur les Dieux* pouvait être influencé par la démarche évhémériste dont on perçoit l'écho chez Théodoret. On peut aussi plus simplement supposer que « le passage d'Apollodore le Mythographe s'inspirait lui aussi d'Apollodore le Grammairien<sup>896</sup> », hypothèse qui nous paraît d'autant meilleure que nous avons montré que l'auteur de la *Bibliothèque* a en effet très probablement utilisé les ouvrages du savant alexandrin. La notice concernant Coronis et Asclépios viendrait donc de la consultation des travaux d'Apollodore d'Athènes.

Le fr. 19 vient à nouveau du traité de Philodème, et évoque le sort d'Apollon après la mort de son fils Asclépios tombé sous la foudre de Zeus : Apollon, d'après Apollodore<sup>897</sup>, a pour se venger tué les Cyclopes, qui avaient conçu la foudre pour Zeus. Ce dernier réagit alors<sup>898</sup> :

Ἄνδρων δ' ἐν [τοῖς  
 Συνγενικοῖς Ἀ[δμή-  
 τωι λέγει τὸν Ἀ[πόλ-  
 λω θητεῦσαι Δ[ιὸς  
 ἐπιτάξαντος · Ἡ-  
 σίοδος δὲ καὶ Ἀκο[υσ-  
 ῖλαος μέλλειν μ[ὲν  
 εἰς τὸν Τάρταρον [ύ-  
 πὸ τοῦ Διὸς ἐμβλη-  
 θῆναι, τῆς δ[ὲ Λητοῦς  
 ἴκετε {ο}υσά[σης ἀν-

δρὶ θη[τεῦσαι (« Andron, dans les *Parentés*, dit qu'Apollon fut l'esclave d'Admète, sur l'ordre de Zeus ; Hésiode<sup>899</sup> et Acousilaos disent qu'il allait être précipité par Zeus dans le Tartare, mais que, suite aux supplications de Lété, il fut l'esclave d'un humain »).

On ne peut qu'être frappé de la proximité entre ce texte et qu'écrit l'auteur de la *Bibliothèque* :

Ζεὺς δὲ ἐμέλλησε ρίπτειν αὐτὸν εἰς Τάρταρον, δεηθείσης δὲ Λητοῦς ἐκέλευσεν αὐτὸν ἐνιαυτὸν ἀνδρὶ θητεῦσαι. ὁ δὲ παραγενόμενος εἰς Φεράς πρὸς Ἄδμητον τὸν Φέρητος τούτῳ λατρεύων ἐποίμαινε [...] (« Zeus voulut le précipiter dans le Tartare,

<sup>896</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 231.

<sup>897</sup> III, 10, 4, 2 (p. 142 Wagner).

<sup>898</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 433 VIII.

<sup>899</sup> Hésiode fr. 54b M.-W.

mais, sur la prière de Léo, il lui ordonna de se mettre au service d'un homme pendant un an. Il se rendit à Phères, chez Admète fils de Phérès, et le servit en conduisant ses troupeaux au pâturage [...] »)<sup>900</sup>.

Il nous semble clair que sur ce point, Philodème utilise un travail de seconde main qui compilait déjà les versions des différents auteurs qu'il nomme : la mention conjointe de trois auteurs est un indice de cette méthode, d'autant plus que l'on sait qu'à l'époque où il travaille, il était très difficile, voire impossible d'accéder aux travaux d'Acousilaos, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire à la suite d'A. Cameron<sup>901</sup>, ainsi qu'à ceux d'Andron d'Halicarnasse, auteur du IV<sup>e</sup> s. dont nous n'avons plus que vingt-et-un fragments<sup>902</sup>. Cette source pourrait être Apollodore d'Athènes, dont nous venons de voir qu'il avait traité de façon sans doute assez détaillée l'histoire d'Asclépios. Il nous paraît donc intéressant de faire l'hypothèse que l'auteur de la *Bibliothèque* a lui aussi consulté Apollodore d'Athènes sur ce point précis, puisqu'il semble l'avoir fait pour le reste de la notice concernant Asclépios et ses parents, et que c'est par l'intermédiaire d'Apollodore d'Athènes que la version d'Acousilaos se retrouverait dans la *Bibliothèque* ; mais il peut tout aussi bien se fonder simplement sur les textes hésiodiques ou sur les premiers vers de l'*Alceste* d'Euripide, dans lesquels Apollon lui-même rappelle les raisons de sa présence chez Admète. Pour finir, remarquons que Phérécyde mentionnait lui aussi l'épisode de la servitude d'Apollon, et qu'il est pour nous le premier à nommer Admète comme étant le maître mortel du dieu. Le mythographe athénien n'est cependant par la source de la *Bibliothèque* : selon lui en effet, ce sont les fils des Cyclopes qui furent les victimes d'Apollon, et non les Cyclopes eux-mêmes comme chez Hésiode, Asclépiade, Euripide et dans la *Bibliothèque*<sup>903</sup>. Apollodore suit donc la version la plus commune, appuyée sur de grandes autorités, aux dépens de celle de Phérécyde.

Le fr. 3 est une citation probable d'Acousilaos qui nous a été conservée par une scholie à l'*Illiade*<sup>904</sup> :

Ἄκουσίλαος ἐν τρίτῳ Γενεαλογιῶν κύριον ἤκουσε τὸ Ἐχέπωλος οὕτως ·  
« Κλεωνύμου δ' Ἀγχίσης · τοῦ δὲ Ἐχέπωλος » (« Acousilaos, au livre III des  
*Généalogies*, a compris « Echépolos » comme un nom propre, de cette manière : "de  
Cléonymos naquit Anchise ; de ce dernier, Echépolos" »).

<sup>900</sup> *Bibliothèque* III, 10, 4, 2 (p. 142 Wagner).

<sup>901</sup> Cf. *supra* p. 202.

<sup>902</sup> Dans l'édition de Fowler 2000.

<sup>903</sup> Schol. (AB) Euripide *Alceste* 1 = Hésiode fr. 54c M.-W. et Asclépiade FGrH 12 F 9 ; Euripide, *Alceste* 1-7 ; Phérécyde fr. 35 et 131.

<sup>904</sup> Schol. (T) *Illiade* XXIII, 296c ; voir *infra* p. 379.

Chez Apollodore, Cléonymos et Echépolos sont inconnus, et Anchise est fils de Capys<sup>905</sup>. La *Bibliothèque* suit ainsi la tradition homérique telle que la rapporte Enée lui-même dans l'*Iliade*<sup>906</sup> ; on peut en revanche remarquer que la généalogie donnée ici par Acousilaos se retrouve à l'identique chez Phérécyde, où l'on apprend en plus que Cléonymos est le fils de Pélops<sup>907</sup>. Ce Cléonymos est cependant totalement inconnu en-dehors de ces deux fragments, qui sont d'ailleurs issus de la même scholie homérique<sup>908</sup>, qui commente les mots Ἀγχισιάδης Ἐχέπωλος, « le fils d'Anchise, Echépolos ». Cet Echépolos n'apparaît que dans ce seul vers de l'*Iliade* ; il s'agit d'un personnage si obscur qu'Arystonicos se demande même, comme le scholiaste qui nous a transmis cette citation probable d'Acousilaos, si, dans le syntagme Ἀγχισιάδης Ἐχέπωλος, c'est bien Ἐχέπωλος qui est le nom propre et Ἀγχισιάδης l'adjectif<sup>909</sup>. La tradition que rapportait Acousilaos était donc extrêmement obscure, ce qui explique probablement que l'on ne la retrouve pas dans la *Bibliothèque*.

### 5. Les rois de l'Attique

Le fr. 30 est une scholie à l'*Odyssée* qui concerne le personnage d'Oréithyia<sup>910</sup> :

Ἐρεχθεὺς ὁ τῶν Ἀθηναίων βασιλεὺς ἴσχει θυγατέρα τοῦνομα Ὠρείθυιαν κάλλει διαπρεπεστάτην. κοσμήσας δὲ ταύτην ποτὲ πέμπει κανηφόρον θύσουσαν εἰς τὴν ἀκρόπολιν τῇ πολιάδι Ἀθηνᾶ. ταύτης δὲ ὁ Βορέας ἄνεμος ἐρασθεὶς λαθὼν τοὺς βλέποντας καὶ φυλάσσοντας τὴν κόρην ἤρπασεν. καὶ διακομίσας εἰς Θράκην ποιεῖται γυναῖκα. γίνονται δὲ αὐτῷ παῖδες ἐξ αὐτῆς Ζήτης καὶ Κάλαις, οἳ καὶ δι'ἀρετὴν μετὰ τῶν ἡμιθέων εἰς Κόλχους ἐπὶ τὸ νάκος ἔπλευσαν ἐν τῇ Ἀργοῖ. ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Ἀκουσιλάῳ (« Erechthée, le roi d'Athènes, a une fille du nom d'Oréithyia, à la beauté tout à fait remarquable. Un jour, après l'avoir parée, il l'envoie en tant que canéphore à un sacrifice sur l'Acropole pour Athéna, la déesse poliade. Le vent Borée, pris d'amour pour elle, enleva la jeune fille à l'insu de ceux qui veillaient sur elle et la protégeaient. Après l'avoir amenée en Thrace, il en fait son épouse. Lui naissent d'elle des enfants, Zétés et Calais, qui, du fait de leur vertu, naviguèrent avec les demi-dieux vers la Colchide sur l'Argo, pour la Toison. Cette histoire se trouve chez Acousilaos »).

On sait que lorsque l'on a affaire à une souscription du type ἡ δὲ ἱστορία παρὰ..., cela ne signifie pas forcément que toute la notice remonte bien à l'auteur nommé, en l'occurrence

<sup>905</sup> *Bibliothèque* III, 12, 2, 3 (p. 147 Wagner).

<sup>906</sup> *Iliade* XX, 239.

<sup>907</sup> Phérécyde fr. 20.

<sup>908</sup> Schol. (T) *Iliade* XXIII, 296c.

<sup>909</sup> *De Signis Iliadis* XXIII, 296.

<sup>910</sup> Schol. (CHMPaV<sup>amou</sup>X) *Odyssée* XIV, 533.

Acousilaos : de lui ne peut même venir qu'un seul détail du récit. En l'absence de tout point de comparaison, nous ne pouvons cependant que postuler que l'intégralité de l'histoire rapportée par cette scholie remonte bien au mythographe argien. Voici à présent le récit que fait Apollodore de cet épisode :

Ὠρείθυιαν δὲ παίζουσαν ἐπὶ Ἴλισσοῦ ποταμοῦ ἀρπάσας Βορέας συνῆλθεν ἡ δὲ γεννᾷ θυγατέρας μὲν Κλεοπάτραν καὶ Χιόνην, υἱοὺς δὲ Ζήτην καὶ Κάλαιν περωτούς, οἱ πλείοντες σὺν Ἰάσονι καὶ τὰς ἀρπυίας διώκοντες ἀπέθανον, ὡς δὲ Ἀκουσίλαος λέγει, περὶ Τῆνον ὑφ' Ἡρακλέους ἀπόλοντο (« Oréithyia, jouant près de l'Illisos, fut enlevée par Borée, qui s'unit à elle ; elle enfante des filles, Cléopatra et Chionè, et des fils, Zétès et Calais, qui étaient dotés d'ailes ; c'est en voyageant avec Jason, en poursuivant les harpyes, qu'ils moururent ; selon Acousilaos cependant, ils furent tués par Héraclès près de Tinos »)<sup>911</sup>.

On peut s'apercevoir que, si Apollodore mentionne Acousilaos sur un point de détail concernant les fils d'Oréithyia, le récit qu'il fait de son enlèvement est très différent de celui du mythographe argien : chez Apollodore en effet, il n'est pas question d'un sacrifice à Athéna sur l'acropole, mais d'un simple moment de jeu au bord de l'Illisos. Comme souvent pour ce qui touche aux Argonautes, l'auteur de la *Bibliothèque* suit ici la version donnée par les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes<sup>912</sup>, que l'on retrouve dans une scholie à ce poème<sup>913</sup> ; or, cette scholie est le seul texte qui donne la même liste d'enfants du couple que la *Bibliothèque*<sup>914</sup>, et elle précise même que l'une d'elle, Cléopatra, épousera Phinée, tradition que l'on trouve aussi chez Apollodore<sup>915</sup>. Rappelons que les scholies aux *Argonautiques* viennent de commentaires antiques dont nous pensons qu'Apollodore a pu les consulter en composant la *Bibliothèque* : les similitudes entre le texte du scholiaste et celui d'Apollodore constituent un indice supplémentaire de l'exactitude de cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, on voit qu'en ce qui concerne Oréithyia, Apollodore ne suit pas Acousilaos, mais se conforme à la tradition d'Apollonios et de ses commentateurs.

---

<sup>911</sup> *Bibliothèque* III, 15, 2 (p. 163-164 Wagner).

<sup>912</sup> *Argonautiques* I, 211-223.

<sup>913</sup> Schol. (L) Apollonios de Rhodes I, 211-215d.

<sup>914</sup> Une certaine Chthonia, qui est aussi le nom d'une sœur d'Oréithyia, s'insère dans la liste des enfants du couple donnée par la scholie ; « puisqu'une liste des sœurs d'Orithyia précède celle-ci dans le même commentaire, il faut admettre qu'une erreur de copiste a peut-être déplacé le nom de "Chthonia" à la position qu'il occupe ici » (Gantz 2004, p. 426).

<sup>915</sup> *Bibliothèque* III, 15, 3 (p. 164 Wagner) ; voir aussi Sophocle fr. 704 Radt ; Asclépiade de Tragilos FGrH 12 F 31 ; Phylarque FGrH 81 F 18 ; Denys Scytobrachion FGrH 32 F 5 et 14 ; Diodore de Sicile IV, 43, 3 et 44, 4 et 6 ; Nonnos de Panopolis II, 686 sqq. ; Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 2, p. 9 ; schol. Apollonios de Rhodes II, 140a ; II, 206-208a ; II, 238-239 ; schol. *Odyssée* XII, 69 ; schol. Sophocle *Antigone* 981, qui cite la *Bibliothèque* ; *Anthologie grecque* III, 4.

Le fr. 22, qui nous a été conservé par un papyrus d'Oxyrhynque et que nous considérons comme une citation probable d'Acousilaos, concerne le personnage de Caïneus<sup>916</sup> :

ὅτι τὸ παρὰ Θεοφράστῳ λεγόμενον ἐν τῷ δευτέρῳ Περὶ βασιλείας περὶ τοῦ Καινέως δόρατος τοῦτο ἰκαί οὗτός ἐστιν ὡς ἀληθῶς ὁ τῷ σκῆπτρῳ βασιλεύων, ο<ὕ> τῷ δόρατι, καθάπερ ὁ Καινεύς · ἄξιον γὰρ κρατεῖν ὁ Καινεύς τῷ δόρατι ἀλλ' οὐχὶ τῷ σκῆπτρῳ καθάπερ οἱ π[ο]λλοὶ βασιλεῖς [ἠγήϊτο], οὐ [μὴν] ἐδύνατο ». π[ρὸς (?)] τῆς [ὑπ' Ἀ]κουσιλάου [τοῦ] Ἀργείου καταλ[εγομένης] ἱστορίας ἀπολυσα[ι δεῖ] · λέγει γὰρ περὶ Καινέα οὕτως · « Καινῆ δὲ τῆι Ἐλάτου μίσγεται Ποσειδῶν · ἔπειτα (οὐ γὰρ ἦν αὐτῆι ἱερὸν παῖδας τεκέν οὐτ' ἐξ ἐκείνου οὐτ' ἐξ ἄλλου οὐδενός) ποιεῖ αὐτὴν Ποσειδέων ἄνδρα ἄτρωτον, ἰσχὺν ἔχοντα μεγίστην τῶν ἀνθρώπων τῶν τότε, καὶ ὅτε τις αὐτὸν κεντοίῃ σιδήρῳ ἢ χαλκῶι ἠλίσκετο μάλιστα χρημάτων. καὶ γίνεται βασιλεὺς οὗτος Λαπιθέων καὶ τοῖς Κενταύροις πολεμέεσκε. ἔπειτα στήσας ἀκόν[τιον ἐν ἀγοραῖ θεὸν ἐκέλευεν ἀριθμεῖν. θεοῖσι δ' οὐκ ἦεν [ἀρεστόν, καὶ] Ζεὺς ἰδὼν αὐτὸν ταῦτα ποιέοντα ἀπειλεῖ καὶ ἐφορμαῖ τοὺς Κενταύρους · κάκεῖνοι αὐτὸν κατακόπτουσιν ὄρθιον κατὰ γῆς καὶ ἄνωθεν πέτρην ἐπιτιθεῖσιν σῆμα, καὶ ἀποθνήσκει » (« voici ce qui est dit chez Théophraste, dans le deuxième livre de *Sur la royauté*, au sujet de la lance de Caïneus : "et cet homme est vraiment celui qui règne avec le sceptre, et non avec la lance, comme Caïneus : Caïneus en effet pensait digne de régner par la lance et pas par le sceptre comme la plupart des rois, et cependant il n'en fut pas capable". Afin de résoudre le problème, il faut lire l'histoire racontée par Acousilaos d'Argos. Voici ce que dit de Caïneus Acousilaos : "Poséidon s'unit à Caïnè, la fille d'Elatos ; puis (comme il ne lui était pas permis de mettre au monde des enfants, ni de lui ni de personne d'autre) Poséidon la changea en homme, un homme invulnérable qui possédait la force la plus grande parmi les gens de son temps. Lorsque quelqu'un le frappait, avec le fer ou le bronze, c'en était fait de lui à coup sûr. Il devient roi des Lapithes et guerroyait contre les Centaures. Puis il mit un javelot sur l'agora et ordonna qu'on le compte au nombre des dieux. Cela ne plut pas aux dieux et Zeus, le voyant agir ainsi, pousse et excite les Centaures ; ceux-ci, en le frappant,

---

<sup>916</sup> P. Oxy. XIII 1611 fr. 1 38 sqq. ; cf. *infra* p. 379 sqq. Nous reproduisons et traduisons le texte proposé par Fowler, en tenant compte du comblement de la lacune par Toye, dans la *Brill's New Jacoby*, également sous le n° 22 (Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>) : ce texte, qui comble deux lacunes importantes conservées par Fowler en se fondant sur des récits similaires, ceux du scholiaste à Apollonios de Rhodes I, 57-64a et d'une scholie D à l'*Iliade* I, 264, offre en effet l'avantage pour nous de constituer un récit complet des faits. Nous souhaitons ainsi éviter d'entrer dans un débat qui concerne l'édition du texte d'Acousilaos ; nous éviterons simplement de fonder des analyses sur les deux restitutions en question.



l'enfoncent dans la terre ; par-dessus, ils mettent un rocher comme monument et il meurt" »<sup>917</sup>).

Il s'agit de la première apparition pour nous de ce récit dans son intégralité. Apollodore en donnait une version dans la partie de son ouvrage qui ne nous est conservée que sous la forme d'un résumé :

Ἵτι Καϊνεὺς πρότερον ἦν γυνή, συνελθόντος δὲ αὐτῆ Ποσειδῶνος ἠτήσατο ἀνὴρ γενέσθαι ἄτρωτος · διὸ καὶ ἐν τῇ πρὸς Κενταύρους μάχῃ τραυμάτων καταφρονῶν πολλοὺς τῶν Κενταύρων ἀπώλεσεν, οἱ δὲ λοιποὶ, περιστάντες αὐτῷ, ἐλάταις τύπτοντες ἔχωσαν εἰς γῆν (« Caïneus fut d'abord une femme, mais, Poséidon s'étant uni à elle, elle demanda à devenir un homme invulnérable ; c'est pourquoi, lors du combat contre les Centaures, méprisant les blessures, il fit périr de nombreux Centaures, mais les survivants, l'ayant encerclé, le frappèrent avec des troncs de sapins et l'enfouirent sous terre »)<sup>918</sup>.

On constate qu'Apollodore reprend les éléments du récit d'Acousilaos : l'union avec Poséidon, le changement de sexe, l'invulnérabilité, la lutte contre les Centaures et l'enfouissement. La *Bibliothèque* donne cependant un détail que l'on ne trouve pas chez Acousilaos : les Centaures utilisaient des troncs de sapins, ἐλάται, mot que l'on ne peut manquer de rapprocher du mot Ἐλατος, qui est le nom du père de Caïneus chez le mythographe argien. Ce détail se retrouve en revanche dans un fragment de Pindare, ce qui démontre son ancienneté, puis chez Apollonios de Rhodes, ce qui prouve que l'on le connaissait à l'époque hellénistique à Alexandrie<sup>919</sup> ; le fait qu'il n'apparaisse pas dans notre citation probable d'Acousilaos pourrait être un choix du mythographe argien, mais aussi la conséquence d'une omission dans le processus de transmission manuscrite. La version d'Apollodore ne nous est malheureusement connue que par ce bref résumé, qui ne mentionne pas la raison précise de la métamorphose de Caïneus : on ne peut donc savoir si la *Bibliothèque* suivait sur ce point Acousilaos ou d'autres versions, puisque le personnage de Caïneus est connu des poèmes hésiodiques<sup>920</sup> où, comme chez Apollodore et contrairement à chez Acousilaos, il est explicite que c'est la jeune fille qui demande à changer de sexe, mais sans que l'on sache quel était le motif de cette demande<sup>921</sup>. Quant à la mort bien particulière de Caïneus, si Acousilaos est bien le premier auteur que nous connaissions à la rapporter, on

---

<sup>917</sup> A partir de « Voici ce que dit de Caïneus... », la traduction est de J.-C. Carrière.

<sup>918</sup> Ep. 1, 22, ms. E (p. 181 Wagner).

<sup>919</sup> Pindare fr. 128f Snell (schol. Apollonios de Rhodes I, 57-64a) ; Apollonios de Rhodes I, 64 ; on retrouve aussi ce détail en schol. (D) *Iliade* I, 264.

<sup>920</sup> Hésiode fr. 87 M.-W.

<sup>921</sup> Les récits de schol. (D) *Iliade* I, 264 et de schol. Apollonios de Rhodes I, 57-64a précisent comme Apollodore que c'est elle qui a ensuite réclamé l'invulnérabilité.

sait que ce motif existait dès le VII<sup>e</sup> s., puisque l'on en a des traces dans l'art<sup>922</sup>. Il est donc possible que la *Bibliothèque* suive Acousilaos, mais elle pourrait tout aussi bien s'inspirer des poèmes hésiodiques, ou réaliser une synthèse des deux traditions.

## 6. De la descendance de Tantale aux Retours des Grecs

Le fr. 39 est composé de trois textes différents, dont un seul est exploitable en l'état ; il s'agit d'une scholie à l'*Iiade*<sup>923</sup> :

Ἄφροδίτη χρησιμοῦ ἐκπεσόntonος ὅτι τῆς τῶν Πριαμιδῶν ἀρχῆς καταλυθείσης οἱ ἀπ' Ἀγχίσου Τρώων βασιλεύσουσιν, Ἀγχίση<sup>924</sup> ἤδη παρηκμακότι συνῆλθεν. τεκοῦσα δ' Αἰνείαν καὶ βουλομένη πρόφασιν κατασκευάσαι τῆς τῶν Πριαμιδῶν καταλύσεως, Ἀλεξάνδρῳ πόθον Ἐλένης ἐνέβαλε, καὶ μετὰ τὴν ἀρπαγὴν τῷ μὲν δοκεῖν συνεμάχει τοῖς Τρωσὶ, ταῖς δὲ ἀληθείαις παρηγόρει τὴν ἧτταν αὐτῶν, ἵνα μὴ παντελῶς ἀπελπίσαντες ἀποδῶσι τὴν Ἐλένην. ἡ ἱστορία παρὰ Ἀκουσιλάῳ (« Aphrodite, comme était sorti un oracle affirmant qu'une fois tombé la dynastie des Priamides, les descendants d'Anchise règneraient sur Troie, s'unit à Anchise, qui n'était déjà plus tout jeune. Elle enfanta Enée et, désirant réaliser la prédiction de la chute des Priamides, elle inspira à Alexandre sa passion pour Hélène, et après l'enlèvement elle faisait mine d'être l'alliée des Troyens, mais en réalité elle les reconfortait dans leur défaite, afin qu'ils ne sombrent pas totalement dans le désespoir et ne rendent pas Hélène. Le récit se trouve chez Acousilaos »).

Cette vision du rôle d'Aphrodite dans la guerre de Troie ne se trouve absolument pas chez Apollodore, qui se contente de donner à la déesse son rôle traditionnel d'alliée des Troyens suite à la querelle née autour de la pomme d'Eris, tradition connue dès les poèmes homériques, que l'on retrouve dans le *Cycle* et qui semble canonique dès l'époque classique<sup>925</sup> : Aphrodite n'a aucune autre motivation que celle de gagner le concours de beauté<sup>926</sup>, et il n'est nulle part fait mention du destin de la descendance d'Enée, sans doute pour éviter tout ce qui aurait pu être interprété, à l'époque de la composition de la *Bibliothèque*, comme une allusion à Rome<sup>927</sup>.

---

<sup>922</sup> Gantz 2004, p. 499.

<sup>923</sup> Schol. (A, B, D mss. CRVLa, Ge II) *Iiade* XX, 307 ; le fr. 39b est issu du Pap. Berol. 13282, le fr. 39c du P. Oxy. LXI 4096.

<sup>924</sup> Ce mot a été omis accidentellement dans l'édition de Fowler.

<sup>925</sup> Voir *Iiade* XXIV, 28-30 ; *argumentum* des *Cypria* p. 38-39 Bernabé (Proclus, *Chrestomatie* p. 80 Severyns) ; sur cet épisode à l'époque classique, voir Gantz 2004, p. 1005-1007.

<sup>926</sup> Ep. 3, 2-3, mss. E et S (p. 187-188 Wagner).

<sup>927</sup> L'idée selon laquelle les descendants d'Anchise règneront sur les Troyens n'est pas une invention d'Acousilaos : elle est en effet attestée dès l'*Iiade* XX, 306-308, et dans l'*Hymne homérique à Aphrodite* 196-199. Cette tradition semble avoir eu pour but de légitimer une dynastie d'Enéades qui régnait en Troade au VII<sup>e</sup> s. : voir M. Munn, *The Mother of the Gods, Athens, and the Tyranny of Asia* (Berkeley 2006), p. 106-114, cité par D. L. Toye dans son commentaire du fr. 39 dans la *Brill's New Jacoby* (Toye, David L., « Akousilaos of

Le fr. 40a est issu d'une scholie à l'*Odyssée*<sup>928</sup> :

Εὐρύπυλος ὁ Ἀστυόχης καὶ Τηλέφου τοῦ Ἡρακλέους παῖς λαχὼν τὴν πατρῶαν ἀρχὴν τῆς Μυσίας προΐσταται. πυθόμενος δὲ Πρίαμος περὶ τῆς τούτου δυνάμεως ἔπεμψεν ὡς αὐτὸν ἵνα παραγένηται σύμμαχος. εἰπόντος δὲ αὐτοῦ ὡς οὐκ ἐξὸν αὐτῷ διὰ τὴν μητέρα, ἔπεμψεν ὁ Πρίαμος τῇ μητρὶ αὐτοῦ δῶρον {Ἀστυόχη} χρυσοῖν ἄμπελον. ἡ δὲ λαβοῦσα τὴν ἄμπελον ἔπεμψεν τὸν υἱὸν ἐπὶ τὴν στρατείαν. Νεοπτόλεμος δὲ ὁ Ἀχιλλέως αὐτὸν ἀναρεῖ. ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Ἀκουσιλάω (« Eurypylos, fils d'Astyochè et de Téléphe fils d'Héraclès, ayant hérité du royaume de son père, gouverne la Mysie. Priam, s'étant enquis de sa puissance, lui envoya une ambassade pour qu'il soit son allié. Comme il lui avait répondu que cela ne lui était pas possible à cause de sa mère, Priam envoya à sa mère un plant de vigne en or. Elle prit le plant de vigne et envoya son fils prendre part à l'expédition. Néoptolème fils d'Achille le tue. Ce récit se trouve chez Acousilaos »).

La *Bibliothèque* connaît le personnage d'Eurypylos, dont elle fait aussi le fils de Téléphe et la victime de Néoptolème ; les quelques mots qui concernent Eurypylos figuraient dans la partie du texte qui ne nous est conservée que de façon abrégée<sup>929</sup>. Dans son état actuel, la *Bibliothèque* ne raconte pas l'anecdote attribuée à Acousilaos, mais peut-être y fait-elle allusion quand elle dit qu'Eurypylos était ὕστερον Τρωσὶ σύμμαχος, « tardivement allié aux Troyens ». Cette tradition ne semble cependant pas avoir été propre à Acousilaos : on y trouve sans doute une allusion dans l'*Odyssée*, où sa mort et celle de ses hommes est due à des γυναίων [...] δώρων, des « cadeaux féminins<sup>930</sup> », et la vigne d'or de Priam, qui fut offerte à son ancêtre Trôs par Zeus en compensation du rapt de Ganymède<sup>931</sup>, est attestée dans la *Petite Iliade*, où ce don est fait à Laomédon<sup>932</sup>. Il nous est donc impossible de savoir si Acousilaos était ou non suivi par la *Bibliothèque* à propos d'Eurypylos.

Le fr. 42 vient d'une scholie à Apollonios de Rhodes et concerne Scylla<sup>933</sup> :

---

Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>). Sur les rapports entre Rome et la *Bibliothèque*, voir Fletcher 2008.

<sup>928</sup> Schol. (CHMMaPaQV<sup>amouX</sup>) *Odyssée* XI, 520 ; le fr. 40b, issu du papyrus PSI X, 1173 est extrêmement bref et ne peut pas être exploité dans le cadre de notre étude.

<sup>929</sup> Ep. 5, 12, mss. E et S (p. 207 Wagner).

<sup>930</sup> *Odyssée* XI, 519-520 ; voir aussi schol. *Odyssée* XI, 521, qui propose une autre interprétation des mots « γυναίων [...] δώρων » : Priam aurait promis une de ses filles en mariage à Eurypylos. Cette interprétation viendrait de la volonté d'Aristarque de distinguer ce que disait Homère de ce que disaient les poètes du *Cycle* (Gantz 2004, n. 72 p. 1127, qui renvoie à Severyns 1928, p. 343-344).

<sup>931</sup> Schol. *Odyssée* XI, 521.

<sup>932</sup> *Petite Iliade* fr. 29 Page.

<sup>933</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 825-831g.

Ἄκουσίλαος Φόρκυος καὶ Ἑκάτης τὴν Σκύλλαν λέγει, Ὅμηρος δὲ οὐχ Ἑκάτην ἀλλὰ Κράταιϊν. ἀμφοτέροις οὖν Ἀπολλώνιος κατηκολούθησεν. ἐν δὲ ταῖς Μεγάλαις Ἑοίαις Φόρβαντος καὶ Ἑκάτης ἢ Σκύλλα. Στησίχορος δὲ ἐν τῇ Σκύλλῃ †ειδός τινος† Λαμίας τὴν Σκύλλαν φησὶ θυγατέρα εἶναι (« Acousilaos dit que Scylla est fille de Phorcys et d'Hécate, Homère dit que ce n'est pas Hécate mais Crataïs. Apollonios les a suivis tous les deux. Dans les *Grandes Ehées*, Scylla est fille de Phorbas et d'Hécate. Stésichore, dans *Scylla*, dit que Scylla est fille de Lamia »).

Scylla est aussi présente dans la *Bibliothèque*<sup>934</sup> :

μετὰ δὲ τοῦτο παραγίνεται ἐπὶ δισσὰς ὁδοὺς. ἔνθεν μὲν ἦσαν αἱ Πλαγκταὶ πέτραι, ἔνθεν δὲ ὑπερμεγέθεις σκόπελοι δύο. ἦν δὲ ἐν μὲν θατέρῳ Σκύλλα, Κραταιίδος θυγάτηρ καὶ †Τριήνου ἢ Φόρκου, πρόσωπον ἔχουσα καὶ στέρνα γυναικός, ἐκ λαγόνων δὲ κεφαλὰς ἕξ καὶ δώδεκα πόδας κυνῶν (« après cela, il (sc. Ulysse) dut choisir entre deux routes : d'un côté, il y avait les Roches Errantes, de l'autre deux écueils gigantesques. Sur l'un se trouvait Scylla, fille de Crataïs †et de Triénos ou de Phorcus, qui avait un visage et une poitrine de femme, mais, à partir des flancs, six têtes et douze pattes de chien [...] »).

Le nom de la mère de Scylla chez Apollodore est Crataïs, comme chez Homère<sup>935</sup>. Le poète ne mentionne pas le père du monstre, sur le nom duquel il existait une hésitation, comme le montre le texte de la *Bibliothèque* ; or, on sait qu'en ce qui concerne le retour d'Ulysse à Ithaque, Apollodore suit constamment l'*Odyssée* de très près<sup>936</sup>, ce qui est encore confirmé ici par le fait qu'il ne donne à la mère de Scylla que le nom donné par le poète : le fait qu'il propose en revanche deux noms différents pour son père quand sa source, Homère, n'en donne aucun, laisse penser qu'il consultait un manuel en plus de l'*Odyssée* ou, pourquoi pas, une édition commentée de l'*Odyssée* dont une note aurait donné la variante d'Acousilaos, Phorcys, que reprend Apollodore, ainsi qu'une autre possibilité malheureusement corrompue<sup>937</sup>. Quoi qu'il en soit, nous avons peut-être ici une trace d'un emprunt à Acousilaos, très probablement de seconde main.

## 7. Bilan

<sup>934</sup> Ep. 7, 20, ms. E (p. 232 Wagner).

<sup>935</sup> *Odyssée* XII, 124-125.

<sup>936</sup> Carrière et Massonnie 1991, p. 290 ; Scarpi 1996, p. 663.

<sup>937</sup> A la p. 232 de son édition, Wagner propose Τυρρήνου, qu'il tire de schol. Platon *République* IX, 588c, qui reproduit le texte d'Apollodore ; on peut aussi, comme le proposait déjà Papadopoulos-Kerameus 1891, p. 178, restituer Τυφῶνος, personnage dont on sait qu'il a engendré de nombreux monstres, en suivant Hygin, *Fables*, préface 39. Sur ce point, voir Carrière et Massonnie 1991, p. 292 ; Scarpi 1996, p. 666. On pourrait enfin préférer la version hésiodique rapportée par la scholie (fr. 262 M.-W.) et restituer Φόρβαντος.

Nous pouvons à présent faire le bilan de notre étude des allusions à Acousilaos. On peut constater qu'elles sont au bout du compte très peu nombreuses, pour autant que nous puissions en juger à partir d'un texte très mal conservé : hormis dans la section qui concerne les débuts de la généalogie argienne au début du livre II, les seuls passages de la *Bibliothèque* qui nous semblent constituer une allusion éventuelle à Acousilaos sont celui qui évoque le sort des Cent-Bras et celui qui concerne le nom du père de Scylla, voire celui qui raconte la naissance de la race humaine des pierres jetées par Deucalion et Pyrrha. Ces emprunts seraient issus d'une consultation de seconde main, et Acousilaos n'étant nommé nulle part dans leur environnement proche ou lointain, contrairement aux allusions qui se trouvent au début du livre II, on ne peut même pas affirmer qu'Apollodore savait que ce qu'il écrivait avait un lien avec le prosateur argien. L'étude que nous venons de mener confirme les conclusions que nous avons tirées de notre travail sur les mentions explicites d'Acousilaos : le mythographe argien, qu'il ait été consulté directement ou, à coup sûr dans une large majorité des cas, de façon indirecte, est beaucoup employé par la *Bibliothèque* comme un spécialiste de l'Argolide et de ses légendes, mais très rarement hors de ce cadre finalement assez limité – 3 pages sur 233 dans l'édition de Wagner –, ce qui n'est guère étonnant si l'on considère, comme R. L. Fowler, que son travail « is not much more than a transcription » des poèmes d'Hésiode<sup>938</sup> : Apollodore aura sans doute préféré se fonder sur le poète lui-même, autorité à la fois prestigieuse et d'accès plus aisé, ou sur des récits plus courants et mieux connus de son lectorat.

## **B. Les allusions à Phérécyde**

Passons à présent à Phérécyde, dont les liens étroits avec la *Bibliothèque* ont été évoqués par de nombreux savants, parmi lesquels cependant seul L. Gourmelen s'est livré à une recension systématique des points communs et des divergences entre Apollodore et le mythographe athénien<sup>939</sup>. Nous allons procéder de la même façon que pour Acousilaos, en suivant la structure de la *Bibliothèque* et en excluant d'emblée les fragments que nous avons déjà étudiés<sup>940</sup>, ainsi que ceux qui ne rencontrent aucun écho chez Apollodore. Disons un mot

---

<sup>938</sup> Fowler 2013, p. 627.

<sup>939</sup> Gourmelen 2011, p. 146-149 ; voir notamment Robert 1873, p. 66-68 ; Frazer 1921, p. XIX-XX ; Carrière et Massonnie 1991, p. 13 ; Dräger 2005, p. 882-886. Voir surtout l'importante étude de Van der Valk 1958, p. 117 sqq.

<sup>940</sup> Le fr. 20 est issu d'un texte qui contient aussi le fr. 3 d'Acousilaos : nous l'avons déjà examiné p. 245. Nous avons aussi déjà examiné les fr. 22a, 22b et 88, qui concernent le récit des aventures de Cadmos et la fondation de Thèbes (cf. *supra* p. 135 sqq.) ; les fr. 25a et b, qui concernent le vrai nom de l'épouse de Phrixos (cf. *supra* p. 238) ; le fr. 35, qui concerne la cause de la servitude d'Apollon chez Admète et le fait qu'Asclépios ressuscitait les personnes qui étaient mortes à Delphes (cf. *supra* p. 244) ; les fr. 61-62, qui concernent Pélée et sa descendance (cf. *supra* p. 173) ; le fr. 64, qui évoque la mort de Néoptolème (cf. *supra* p. 175) ; le fr. 65,

rapide de ces derniers. La plupart traitent de personnages que la *Bibliothèque* ne connaît pas, sans que l'on puisse savoir pourquoi, à moins de se risquer à des raisonnements *in absentia* aussi périlleux que spécieux<sup>941</sup>. Surtout, on constate que dans la *Bibliothèque*, rien de ce que dit Phérécyde de la réalité religieuse, politique ou sociologique de son temps n'est repris : les fragments faisant remonter la généalogie de tel illustre personnage, historique ou perçu comme tel par les Anciens, aux dieux et aux héros<sup>942</sup>, ceux consacrés aux épiclèses des dieux<sup>943</sup> ou ceux qui traitent de points de géographie<sup>944</sup> ou d'histoire, notamment de la

---

selon lequel Patrocle tue Cleitonymos fils d'Amphidamas (cf. *supra* p. 178) ; le fr. 66, qui parle des deux Argos (cf. *supra* p. 133) ; le fr. 92b, consacré à la cécité de Tirésias (cf. *supra* p. 156) ; le fr. 96, qui affirme que c'est par la force que Polynice fut chassé de Thèbes (cf. *supra* p. 153) ; le fr. 97, qui rapporte l'histoire de Tydée (cf. *supra* p. 160) ; le fr. 121 enfin, consacré à Endymion (cf. *supra* p. 235).

<sup>941</sup> Voici la liste de ces fragments : fr. 8 (la Danaïde Polydora, non mentionné par Apollodore, s'unit au fleuve Sperchéios, auquel la *Bibliothèque* ne fait qu'une allusion en III, 13, 4 (p. 154 Wagner), et leur fils Dryops est l'éponyme des Dryopes, peuple qu'Apollodore nomme à trois reprises sans toutefois faire allusion à leurs origines) ; fr. 15 (les Amazones sont filles d'Arès et d'Harmonie ; l'union eut lieu dans le bois Acmonios, qui tirait son nom d'un certain Acmon, frère de Doias, éponyme, lui, d'une plaine habitée par les Amazones) ; fr. 19 (les Dryopes sont un peuple de voleurs voisin des Mélisiens) ; fr. 24 (la mère d'Ajax fils d'Oïlée s'appelait Alcimachè ; elle n'est pas nommée dans la *Bibliothèque*) ; fr. 27 (Phinée règne sur tous les Thraces d'Asie jusqu'au Bosphore ; chez Apollodore I, 19, 21, 1 (p. 40 Wagner), on sait seulement que Phinée habite à Salmydessos, en Thrace) ; fr. 30 (la taille du champ labouré par les taureaux d'Héphaïstos, guidés par Jason : Apollodore I, 9, 23 (p. 43 Wagner) connaît évidemment cet épisode, mais ne mentionne pas la taille du champ) ; fr. 39 (noms de personnages inconnus de la *Bibliothèque*, liés au Ténare ; fr. 57 (Hypsée est fils de Naïs et de Pénéios ; son ascendance n'est pas donnée par Apollodore) ; fr. 88 (c'est avec une épée que Cadmos tue le dragon ; Apollodore ne précise pas quelle arme a employée le héros) ; fr. 101 (la famille de Mélas fils de Phrixos : ce personnage est connu de la *Bibliothèque* I, 9, 1, 7 (p. 29 Wagner), mais notre ouvrage ne lui connaît ni épouse ni enfant) ; fr. 109 (le sort du héros Aithalidès, un Argonaute qui n'apparaît pas chez Apollodore) ; fr. 113 (Médée fait bouillir Jason pour lui donner une nouvelle jeunesse, motif visiblement archaïque que ni Apollodore, ni Apollonios ne mentionnent) ; fr. 118 (le vol par Augias des chevaux de Nélée) ; fr. 132 (le personnage d'Argéios fils de Pélops et sa descendance, branche des Pélopidès inconnue par ailleurs) ; fr. 137 (Dios est un fils illégitime de Priam ; Phérécyde et Hygin, *Fables* 90, 1 sont les seuls à en donner ce nom) ; fr. 158a et b (l'histoire d'Aréithoos et de Lycurgue, qui se déroule chez ce dernier, en Arcadie ; la *Bibliothèque*, si elle nomme deux Lycurgue arcadiens (I, 8, 2, 4 ; p. 25 Wagner et III, 9, 1, 1-2 ; p. 136 Wagner), ne fait aucun allusion à ce récit) ; fr. 164 (un certain Eurymas a été tué par Pollux) ; fr. 169 (le personnage d'Eutictos) ; fr. 171 (Minyas est fils d'Orchoménois ; ces deux personnages ne sont que des noms dans la *Bibliothèque*, que rien ne relie l'un à l'autre : Minyas est le père de Clyménè mère d'Atalante en III, 9, 2, 2 (p. 137 Wagner), et Orchoménois est le nom du père d'Elarè mère de Tityos (I, 4, 1, 4 ; p. 11 Wagner), d'un des fils de Lycaon (III, 8, 1, 3 ; p. 134 Wagner) et d'un fils de Thyeste (ep. 2, 13, ms. E ; p. 186 Wagner)) ; fr. 173 (consacré aux pouvoirs du perroquet mâle, ce fragment est d'attribution douteuse) ; fr. 177 (d'attribution douteuse lui aussi, ce fragment affirme que les dieux se nourrissent d'ambrosie fournie par la Lune). Quant au fr. 130, il ne fait qu'affirmer qu'Hermès joue le rôle de messenger des dieux ; la *Bibliothèque* lui donne aussi ce rôle, qu'il occupe cependant très largement dans la tradition grecque, ce qui nous empêche d'exploiter cette information dans le cadre de notre étude.

<sup>942</sup> Il s'agit des fr. 59 (la généalogie d'Hippocrate) et 167 (la famille d'Homère descend d'Orphée). Nous avons déjà vu avec l'exemple des Philaïdes au fr. 2 que Phérécyde donnait certaines *full genealogies*, ce que ne fait jamais Apollodore (cf. *supra* p. 169).

<sup>943</sup> Il s'agit des fr. 43 (Poséidon Aigaios) et 175 (Zeus Ikésios et Zeus Alastor).

<sup>944</sup> Voici la liste de ces fragments : fr. 5, qui évoque la ville d'Hysia, en Arcadie, qui n'apparaît nulle part ailleurs que chez Phérécyde ; fr. 74 (Phérécyde identifie l'Eridan au Pô) ; fr. 103 (la cité d'Aisonis / Aisonia) ; fr. 159 (la ville de Phéa, près du fleuve Dardanos) ; fr. 160 (la ville de Diopè, en Arcadie, que Phérécyde est le seul à mentionner) ; fr. 161 (la ville de Phrixa, que Phérécyde situe en Arcadie) ; fr. 172 (la ville de Dotion, en Thessalie, titre son nom de Dotios fils d'Astérios et d'Amphictyonè fille de Phthios ; ce dernier est l'un des nombreux fils de Lycaon, mais il n'est qu'un nom chez Apollodore III, 8, 1, 3 (p. 134 Wagner), sans lien avec les autres Astérios du texte, qui restent eux-mêmes sans descendance (le fils de Nélée en I, 9, 9, 1 ; p. 32 Wagner ; le fils de Cométès en I, 9, 16, 9 ; p. 38 Wagner ; le roi de Crète et père de Crète en III, 1, 2, 1 sqq. ; p. 107-108 Wagner ; c'est aussi le vrai nom du Minotaure en III, 1, 4, 3 ; p. 109 Wagner)

colonisation grecque<sup>945</sup>, n'ont laissé aucune trace dans la *Bibliothèque*. Apollodore semble ainsi respecter scrupuleusement la distinction entre *spatium mythicum* et *spatium historicum* : la *Bibliothèque* délaisse presque totalement le second pour ne s'occuper que du premier.

D'autres fragments ne peuvent malheureusement pas se prêter à une analyse comparative, car les faits qu'ils relatent ont pour cadre des légendes qui se trouvaient dans la partie de la *Bibliothèque* qui ne nous est parvenue que sous forme d'épitomai : on ignore donc si Apollodore les traitait ou non, et de quelle manière<sup>946</sup>.

D'autres enfin fournissent tout simplement des informations totalement inexploitablement dans le cadre de notre étude<sup>947</sup>.

Cela posé, nous pouvons nous livrer à présent à l'étude des fragments phérécydiens que l'on peut confronter à des passages de la *Bibliothèque*.

### 1. La théogonie

Le fr. 44 vient d'une scholie aux *Argonautiques* qui concerne Hécate : selon Phérécyde, elle était fille d'Aristaios fils de Paiôn, ascendance unique dans les textes<sup>948</sup>. Chez Apollodore, elle est fille de Persès et d'Astéria<sup>949</sup>. Cette dernière tradition vient de la *Théogonie* d'Hésiode<sup>950</sup> : c'est très probablement pourquoi Apollodore l'a reprise. Les fr. 45 et 46 concernent eux aussi les légendes théogoniques, mais nomment des personnages inconnus de la *Bibliothèque* : selon le fr. 45, Styx a pour sœur une certaine Daéira, et pour le

---

<sup>945</sup> Il s'agit des fr. 58 (le personnage de Cyrène, fondatrice de Cyrène ; Apollodore ne parle jamais ni de ce personnage, ni de cette cité), 102 (la cité de Téos tire son nom d'une réponse faite à Athamas par sa fille Aréa : ni Aréa, ni Téos ne sont mentionnées dans la *Bibliothèque*. Athamas est considéré comme le colonisateur de Téos par Strabon XIV, 1, 3 et Pausanias VII, 3, 6), 154 (Codros, roi légendaire de l'Attique pendant une invasion dorienne, à une époque sans doute postérieure aux Héraclides ; cf. Hérodote V, 76 et Hellanicos fr. 125 Fowler) et 155 (la colonisation ionienne de la côte de l'Asie Mineure aux dépens des Cariens et des Lélèges, à la génération du fils de Codros).

<sup>946</sup> Le premier de ces fragments est le fr. 40, qui donne l'ascendance de Pélops, qui n'apparaît pas dans la *Bibliothèque* ; notre ouvrage la donnait très probablement dans la partie qui ne nous est conservée que par un résumé (la notice sur Pélops se trouve en effet en ep. 2, 3 sqq., ms. E, p. 183-184 Wagner, peu après celle qui concerne Tantale). De même, il en est ainsi de deux fragments qui concernent l'histoire d'Oreste, le fr. 134 (la nourrice d'Oreste s'appelle Laodaméia ; son fils fut tué par Egisthe, qui l'avait pris pour Oreste) et le fr. 135, qui relate une partie de la fuite d'Oreste poursuivi par les Erinyes. Le fr. 139, qui identifie l'île de Doulichion à Paleis, est dans le même cas, ainsi que le fr. 141 (qui mentionne un certain Cynon) ; de même pour le fr. 116 (l'histoire de Théoclyménos, personnage inconnu de la *Bibliothèque* que rencontre Télémaque en *Odyssée* XV, 225-256) ; le fr. 143 (le retour de Troie de Ialménos, guerrier que la *Bibliothèque* III, 10, 8, 2 (p. 144 Wagner) mentionne bien parmi les prétendants d'Hélène mais dont on ne trouve ensuite aucune trace) ; le fr. 147, qui évoque une Alopè fille de Cercyon, personnage qui apparaît en ep. 1, 3, ms. E (p. 173 Wagner) et dont aucun enfant n'est mentionné par notre texte.

<sup>947</sup> Le fr. 162 concerne une forme rare d'accusatif, βόα, que l'on aurait trouvé, quoique très rarement, chez Phérécyde ; cette seule information est inexploitable pour notre étude, de même que celle que donne le fr. 163 : Phérécyde écrivait ἄρωτες et non ῥώτες, nom que l'on pouvait donner aux Achéens ; le fr. 166 est si abîmé qu'il ne contient tout simplement aucune information exploitable pour nous ; le fr. 180A affirme que Phérécyde donnait la forme contracte des pronoms au nominatif pluriel, ce dont nous ne pouvons rien faire non plus. Quant au fr. 135A, il pose des problèmes textuels qui le rendent inexploitable pour notre étude (cf. *infra* p. 408).

<sup>948</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 467.

<sup>949</sup> *Bibliothèque* I, 2, 4 (p. 8 Wagner).

<sup>950</sup> Hésiode, *Théogonie* 409-411.

fr. 46, l'un des Cyclopes se nomme Aortès, ce qui ne trouve aucun écho dans la liste donnée par Apollodore, qui suit la tradition hésiodique<sup>951</sup>. Apollodore ne connaît pas non plus les Dactyles de l'Ida, mentionnés par le fr. 47<sup>952</sup> et pourtant connus du corpus hésiodique, de la *Phoronide*, de Sophocle, d'Hellanicos et d'auteurs plus récents comme, par exemple, Strabon et Diodore<sup>953</sup> ; peut-être est-ce parce qu'il les a assimilés aux Courètes, comme le fait Pausanias<sup>954</sup>. Le fr. 48, issu de Strabon, concerne les Corybantes et les Cabires : ces derniers sont inconnus d'Apollodore, qui fait par ailleurs des Corybantes les enfants d'Apollon et de la Muse Thalie, quand Phérécyde parle d'Apollon et de Rhétia ; ces deux filiations ne sont pas autrement attestées<sup>955</sup>. Au fr. 49, Phérécyde mentionne d'autres divinités, filles de Zeus, les Thriai, qui apparaissent dans l'*Hymne à Hermès* homérique, sans cependant que le poème ne les désigne sous ce nom ; elles aussi sont inconnues de la *Bibliothèque*<sup>956</sup>.

Le fr. 50, qui vient d'une scholie à Apollonios de Rhodes, rapporte que

Κρόνος ἀπεικασθεὶς ἵππῳ ἐμίγη {τῆ} Φιλύρα τῆ Ὠκεανοῦ, καὶ διὰ τοῦτο διφυῆς ὁ Χείρων (« Cronos, ayant pris l'apparence d'un cheval, s'unit à Philyra fille d'Océan ; c'est pourquoi Chiron a une nature double »)<sup>957</sup>.

Dans la *Bibliothèque*, Chiron, qualifié comme dans ce fragment de διφυῆς, est bien le fils de Cronos et de Philyra, mais la métamorphose de son père n'est pas évoquée<sup>958</sup>. Phérécyde est pour nous le premier auteur à donner cette ascendance à Chiron et à mentionner la métamorphose de Cronos, reprise ensuite par Apollonios de Rhodes et Hygin ; dans la *Théogonie*, seule Philyra est évoquée<sup>959</sup>. Apollodore s'inscrit donc dans la tradition phérécydienne, mais sans en reprendre tous les éléments : nous ignorons les raisons qui ont pu le pousser à faire ce choix.

Le fr. 55, qui provient d'une scholie aux *Argonautiques*, traite du personnage de Tityos :

Φερεκύδης δέ φησιν, ὅτι Ἐλάρη τῆ Ὀρχομενοῦ μιγείς ὁ Ζεὺς ὤθησεν αὐτὴν κατὰ γῆς ἥδη κύουσαν δεδοικῶς τὴν τῆς Ἡρας ζηλοτυπίαν, καὶ ἀνεδόθη <ἐκ> τῆς γῆς

<sup>951</sup> Phérécyde fr. 45 = Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* VI, 378 ; Phérécyde fr. 46 = Pollux, *Onomasticon* X, 139. Apollodore nomme trois Cyclopes, Argès, Stéropès et Brontès (*Bibliothèque* I, 1, 2 ; p. 5 Wagner), conformément à Hésiode, *Théogonie* 139-140.

<sup>952</sup> Phérécyde fr. 47 = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1129.

<sup>953</sup> Hésiode fr. 282 M.-W. ; *Phoronide* fr. 2 Bernabé ; Sophocle fr. 366 Radt ; Hellanicos fr. 89 Fowler ; Strabon X, 3, 22 ; Diodore de Sicile V, 64, 3-5 et XVII, 7, 5.

<sup>954</sup> Pausanias V, 7, 6.

<sup>955</sup> Fr. 48 = Strabon X, 3, 21 ; *Bibliothèque* I, 3, 4 (p. 10 Wagner).

<sup>956</sup> Phérécyde fr. 49 = Cyrille, *Lexique* s. v. Θριαθρίκη ; *Hymne à Hermès* 552-563.

<sup>957</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1231-1241a.

<sup>958</sup> *Bibliothèque* I, 2, 4 (p. 7-8 Wagner).

<sup>959</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* II, 1231-1241 ; Hygin, *Fables* 138 ; Hésiode, *Théogonie* 1001-1002.



Τιτύος · διὸ καὶ γηγενὴς καλεῖται (« Phérécyde dit que Zeus, après s'être uni à Elarè fille d'Orchoménoς, l'enfonça sous terre alors qu'elle était déjà enceinte, par crainte de la jalousie d'Héra, et que Tityos sortit de la terre ; c'est pourquoi on l'appelle aussi "né de la terre" »)<sup>960</sup>.

Le fr. 56, issu d'une scholie à Pindare, précise que Tityos fut tué par Apollon et Artémis<sup>961</sup>. La *Bibliothèque* offre une notice très semblable :

κτείνει δὲ μετ' οὐ πολὺ καὶ Τιτυόν, ὃς ἦν Διὸς υἱὸς καὶ τῆς Ὀρχομενοῦ θυγατρὸς Ἑλάρης, ἣν Ζεὺς, ἐπειδὴ συνῆλθε, δείσας Ἥραν ὑπὸ γῆν ἔκρυψε, καὶ τὸν κυοφορηθέντα παῖδα Τιτυὸν ὑπερμεγέθη εἰς φῶς ἀνήγαγεν. οὗτος ἐρχομένην εἰς Πυθῶ Λητῶ θεωρήσας, πόθῳ κατασχεθεὶς ἐπισπᾶται· ἡ δὲ τοὺς παῖδας ἐπικαλεῖται καὶ κατατοξεύουσιν αὐτόν (« il [Apollon] tue aussi Tityos, qui était fils de Zeus et d'Elarè, la fille d'Orchoménoς, que Zeus, après s'être unie à elle, cacha sous terre par peur d'Héra ; il ramena à la lumière du jour le fils qu'elle avait porté, Tityos, qui était d'une taille extraordinaire. Quand celui-ci voit Léto venir à Pythô, envahi par le désir, il l'attire à lui ; elle appelle ses enfants, et ils le criblent de flèches »)<sup>962</sup>.

La *Bibliothèque* et le fr. 55 sont extrêmement proches dans leur contenu, mais n'offrent strictement aucun parallélisme littéral, si bien que l'on croirait lire un texte et sa reformulation par un autre auteur qui souhaite effacer les traces de sa consultation, impression que l'on éprouve en comparant d'autres fragments phérécydéens à la *Bibliothèque*<sup>963</sup>. Il nous semble donc incontestable qu'Apollodore suit ici Phérécyde<sup>964</sup>, et que le scholiaste et la *Bibliothèque* ont dû puiser à une source commune qui pourrait être le mythographe athénien lui-même, mais aussi plus probablement les commentaires alexandrins ou d'époque impériale dont dérivent les scholies L+ à Apollonios de Rhodes. Cela est d'autant plus probable que notre scholie commente un passage des *Argonautiques* où Apollonios mentionne Tityos et semble lui aussi s'inspirer de Phérécyde : le commentateur aura explicité cette filiation dans une notice conservée par la scholie et reformulée par Apollodore.

Le fr. 54 est issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes, et concerne le personnage de Typhée :

<sup>960</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 760-762b.

<sup>961</sup> Schol. (BDEGQ) Pindare *Pythiques* IV, 160b.

<sup>962</sup> *Bibliothèque* I, 4, 1, 4 (p. 11-12 Wagner).

<sup>963</sup> Cf. *infra* p. 362.

<sup>964</sup> Phérécyde tente peut-être ici de concilier la tradition hésiodique, selon laquelle Tityos est le fils d'Elarè (fr. 78 M.-W.), et la tradition homérique, qui fait de lui le fils de Gaïa (*Odyssée* VII, 324 et XI, 576-581) ; c'est aussi l'hypothèse de Gourmelen 2011, p. 127. Le même savant émet l'hypothèse selon laquelle ce passage de la *Bibliothèque* pourrait permettre de compléter le résumé donné dans le fragment phérécydéen (Gourmelen 2011, p. 148).

ὅτι δὲ ἐπὶ τὸν Καύκασον κατέφυγεν ὁ Τυφῶς διωκόμενος, καὶ ὅτι καιομένου τοῦ ὄρους ἔφυγεν ἐκεῖθεν εἰς τὴν Ἰταλίαν, ὅπου τὴν Πιθηκοῦσσαν αὐτῷ περιρριφῆναι νῆσον, Φερεκύδης ἐν τῇ Θεογονίᾳ ἱστορεῖ, οὐ μέντοι, ὅτι καὶ εἰς τοὺς περὶ Συρίαν τόπους ἠλάθη, ὡς φησιν Ἀπολλώνιος (« Phérécyde raconte, dans la *Théogonie*, que c'est vers le Caucase que fuit Typhée quand il fut poursuivi, et que quand la montagne brûla il prit la fuite de là vers l'Italie, où on lui jette l'île de Pithécoussa ; il ne raconte cependant pas qu'il fut conduit aux environs de la Syrie, comme le dit Apollonios »)<sup>965</sup>.

Le personnage de Typhée / Typhon est connu de la *Bibliothèque*, qui lui consacre une longue notice dans sa partie théogonique. On n'y trouve aucune mention d'une montagne brûlée, ni du Caucase<sup>966</sup> ; quant au projectile que l'on utilise contre Typhon, il s'agit non pas d'une île mais de l'Etna. Apollodore situe en revanche une partie de l'histoire en Syrie, contrairement à Phérécyde si l'on en croit le scholiaste<sup>967</sup>. Tout indique donc qu'Apollodore ne suit pas Phérécyde ; il n'est cependant pas possible d'en savoir plus, aucun autre texte conservé ne nous donnant le même récit que la *Bibliothèque*<sup>968</sup>.

Le fr. 7 est une scholie à Apollonios de Rhodes qui évoque l'aigle qui dévore le foie de Prométhée<sup>969</sup> :

Φερεκύδης δὲ ἐν β' Τυφῶνος καὶ Ἐχίδνης τῆς Φόρκυνός φησι τὸν ἀετὸν τὸν ἐπιπεμφθέντα Προμηθεῖ (« Phérécyde, au livre II, dit que l'aigle envoyé à Prométhée est fils de Typhon et d'Echidna, fille de Phorcys »).

Comme nous l'avons vu plus haut, la *Bibliothèque* donne à l'aigle cette même ascendance<sup>970</sup>, que l'on ne trouve que dans ces deux témoignages... et chez Acousilaos<sup>971</sup>. Il nous est cependant impossible de savoir si Apollodore suit ici l'un ou l'autre de nos deux mythographes ; il pourrait tout aussi bien suivre les deux en même temps, à travers la consultation d'une source secondaire.

## **2. Deucalion et sa descendance**

### **a. De Deucalion à Admète**

---

<sup>965</sup> Schol. (L) Apollonios de Rhodes II, 1209-1215a. Comme R. L. Fowler, nous considérons que ce fragment doit être attribué à Phérécyde d'Athènes, et non à Phérécyde de Syros (Fowler 1999a, n. 15 p. 11).

<sup>966</sup> Dans l'archétype de la tradition manuscrite, on lit que la poursuite alla ἄχρι τοῦ Καυκασίου ὄρους [...] · τοῦτο δὲ ὑπέγκειται Συρίας. Cette dernière précision fait que les éditeurs ont corrigé Καυκασίου en Κασίου.

<sup>967</sup> *Bibliothèque* I, 6, 3 (p. 16-18 Wagner).

<sup>968</sup> Scarpi 1996, p. 450-451 est tenté de voir un lien entre la version d'Apollodore et une tradition tardo-hittite, hypothèse qui illustre à elle seule la complexité de la question.

<sup>969</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1248-1250a.

<sup>970</sup> *Bibliothèque* II, 5, 11, 10 (p. 87 Wagner).

<sup>971</sup> Acousilaos fr. 13 ; cf. *supra* p. 233.

Le fr. 23, qui vient d'une scholie à Pindare, est une très brève mention de Phérécyde, selon laquelle il affirmait que Protogénie était une fille de Deucalion et de Pyrrha<sup>972</sup>. Sur ce point, la *Bibliothèque* est en accord avec le mythographe athénien<sup>973</sup>, chez qui Protogénie apparaît pour la première fois : Apollodore ne suit donc pas la tradition hésiodique puisque dans le *Catalogue des femmes*, les seules filles du couple sont Thuaia et Pandora<sup>974</sup>. Protogénie fille de Deucalion n'apparaît après Phérécyde qu'à l'époque impériale, chez Hygin, dans les *Narrations* de Conon, chez le ps.-Clément de Rome et chez Pausanias<sup>975</sup> : on voit donc qu'il s'agit d'une tradition rare, et l'influence de Phérécyde sur Apollodore semble probable.

Le fr. 9 est une scholie aux *Argonautiques* d'Apollonios<sup>976</sup> :

Φερεκύδης δὲ ἐν τῇ β' ἐκ Λαοφόνης τῆς Πλευρῶνος Λήδαν καὶ Ἀλθαίαν Θεστίῳ γενέσθαι φησὶν (« Phérécyde, au livre II, dit que Léda et Althée sont nées à Thestios de Laophonè fille de Pleuron »).

La *Bibliothèque* choisit de donner une autre mère à Léda et Althée<sup>977</sup> :

Θεστίῳ δὲ ἐξ Εὐρυθέμιδος τῆς Κλεοβοίας ἐγένοντο θυγατέρες μὲν Ἀλθαία Λήδα Ὑπερμνήστρα, ἄρρενες δὲ Ἴφικλος Εὐϊππος Πλήξιππος Εὐρύπυλος (« Thestios eut d'Eurythémis, fille de Cléoboia, des filles, Althée, Léda, Hypermnestre, et des mâles, Iphiclos, Evippos, Plexippos, Eurypylos »).

Il existait plusieurs traditions différentes quant au nom de la mère de Léda : en plus des versions de Phérécyde et d'Apollodore nous sont parvenus les noms de Déidaméia et de Pantéiduaia, qui n'apparaissent que dans notre scholie<sup>978</sup>. Phérécyde est le seul auteur qui nomme Laophonè, et notre scholie en est le seul témoignage ; quant au nom d'Eurythémis, il n'apparaît que dans la *Bibliothèque*. De plus, le texte d'Apollodore et la notice du scholiaste aux *Argonautiques* sont les seuls témoignages qui donnent un nom à la mère de Léda. Nous ignorons donc si sur ce point, Apollodore avait connaissance de la version de Phérécyde, et nous ne pouvons pas non plus expliquer d'où est issue la version qu'il donne ni pour quelle raison il l'a choisie.

---

<sup>972</sup> Schol. (A) Pindare *Olympiques* IX, 87a.

<sup>973</sup> *Bibliothèque* I, 7, 2, 6 (p. 20 Wagner).

<sup>974</sup> Hésiode fr. 5 et 7 M.-W. Le fr. 4 M.-W. (schol. *Odyssée* X, 2) nomme Protogénie parmi les enfants de Deucalion, mais le scholiaste n'attribue pas explicitement cette parenté à Hésiode.

<sup>975</sup> Hygin, *Fables* 155, 3 ; Conon in Photios, codex 186, 133a ; ps.-Clément de Rome X, 21, 1 ; Pausanias V, 1, 3. Voir aussi schol. Euripide *Phéniennes* 133 ; schol. Pindare *Olympiques* IX, 62b, 79d et 86b.

<sup>976</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 146-149a.

<sup>977</sup> *Bibliothèque* I, 7, 10, 1 (p. 23 Wagner).

<sup>978</sup> Le scholiaste ne renvoie à aucun auteur pour le nom de Déidaméia ; quant à Pantéiduaia, elle était d'après lui mentionnée par Eumélos de Corinthe (notre scholie est le fr. 2 Fowler), qui, par ailleurs, affirme que son père était Glaucos fils de Sisyphe et tente vraisemblablement de rattacher Léda et ses enfants à Corinthe.

Le fr. 123, issu d'une scholie à l'*Illiade*, concerne le détestable personnage de Thersite :

Φερεκύδης δὲ καὶ τοῦτον ἓνα τῶν ἐπὶ τὸν Καλυδώνιον κάπρον στρατευσάντων φησίν. ἐκκλίνοντα <δὲ> τὴν τοῦ συὸς μάχην ὑπὸ Μελεάγρου κατακρημισθῆναι · διὸ καὶ λελωβῆσθαι τὸ σῶμα. Ἀγρίου δὲ καὶ Δίας τῆς Πορθάονος αὐτόν φασιν. εἰ δὲ συγγενὴς ἦν Διομήδους, οὐκ ἂν αὐτόν ἐπληξεν Ὀδυσσεύς (« Phérécyde dit qu'il fut l'un de ceux qui partirent en expédition contre le sanglier de Calydon. [Il ajoute que] comme il évitait le combat avec le sanglier, il fut précipité par Méléagre du haut d'une éminence ; c'est pourquoi son corps est mutilé. On le dit fils d'Agrios et de Dia fille de Porthaon. Mais s'il avait été parent de Diomède, Ulysse ne l'aurait pas frappé »)<sup>979</sup>.

On ne trouve Thersite dans aucune des listes des chasseurs conservées, même si Euphorion semble avoir rapporté une tradition similaire à celle de Phérécyde : la *Bibliothèque* ne suit donc pas sur ce point la version très rare de Phérécyde. Chez Apollodore, Thersite est bien fils d'Agrios, mais il est impossible d'affirmer que cette information se trouvait chez Phérécyde, car la scholie introduit cette information par un φασίν très vague<sup>980</sup>. Le fr. 36, qui concerne lui aussi la chasse de Calydon, provient d'une scholie aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes : il s'agit d'une très courte mention de Phérécyde qui précise que selon cet auteur, Ancée a été tué par le sanglier de Calydon, qui l'avait blessé à la cuisse<sup>981</sup>. Ce dernier détail n'est pas donné par Apollodore, pour qui Ancée fait bien partie de la chasse au sanglier de Calydon et est tué par la bête<sup>982</sup>. Les seuls points communs assurés entre la *Bibliothèque* et Phérécyde sont donc la participation d'Ancée à la chasse et sa mort sous les coups de la bête ; cela ne suffit cependant pas à établir un lien entre les deux auteurs, puisque ces deux points font partie de la légende du sanglier dès la première moitié du VI<sup>e</sup> s., comme en témoigne le Vase François, et que l'on peut les retrouver dans les textes dès Bacchylide, puis assez largement à l'époque impériale<sup>983</sup>.

Le fr. 98, qui concerne le personnage de Phrixos, provient d'une scholie aux *Pythiques* de Pindare<sup>984</sup>. Dans la *Bibliothèque*, Phrixos est fils d'Athamas et de Néphélè ; mais Athamas épouse en secondes noces Ino :

<sup>979</sup> Schol. (b mss. BCE<sup>3</sup>E<sup>4</sup>, T) *Illiade* II, 212b.

<sup>980</sup> Pour les différentes listes de chasseurs, voir *Bibliothèque* I, 8, 2, 3-5 (p. 24-25 Wagner) ; Ovide, *Métamorphoses* VIII, 299 sqq. ; Hygin, *Fables* 173 ; Pausanias VIII, 45, 6-7 ; Thersite est fils d'Agrios en *Bibliothèque* I, 8, 6, 1 (p. 27 Wagner). Voir aussi Euphorion fr. 136 Acosta-Hughes et Cusset.

<sup>981</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 185-188c.

<sup>982</sup> *Bibliothèque* I, 8, 2, 4 et 6 (p. 25 Wagner).

<sup>983</sup> Bacchylide, *Odes* V, 113-120 ; Ovide, *Métamorphoses* VIII, 315 et 391-402, qui précise qu'Ancée fut touché à l'aîne ; Hygin, *Fables* 173 inclut Ancée dans sa liste des chasseurs, et précise qu'il a été tué par le sanglier de Calydon en *Fables* 248 ; Pausanias VIII, 4, 10. Pour l'art figuré, voir Gantz 2004, p. 592.

<sup>984</sup> Schol. (BDEGQ) Pindare *Pythiques* IV, 288a.

ἐπιβουλεύουσα δὲ Ἴνώ τοῖς Νεφέλης τέκνοις ἔπεισε τὰς γυναῖκας τὸν πυρὸν φρύγειν. λαμβάνουσαι δὲ κρύφα τῶν ἀνδρῶν τοῦτο ἔπρασσον. γῆ δὲ πεφρυγμένους πυρούς δεχομένη καρπούς ἐτησίους οὐκ ἀνεδίδου· διὸ πέμπων ὁ Ἀθάμας εἰς Δελφοὺς ἀπαλλαγὴν ἐπυνθάνετο τῆς ἀφορίας. Ἴνώ δὲ τοὺς πεμφθέντας ἀνέπεισε λέγειν ὡς εἶη κεχρησμένον παύσεσθαι τὴν ἀκαρπίαν, εἴαν σφαγῆ Διὶ ὁ Φρίξος. τοῦτο ἀκούσας Ἀθάμας, συναναγκαζόμενος ὑπὸ τῶν τὴν γῆν κατοικούντων, τῷ βωμῷ παρέστησε Φρίξον. Νεφέλη δὲ μετὰ τῆς θυγατρὸς αὐτὸν ἀνήρπασε, καὶ παρ' Ἑρμοῦ λαβοῦσα χρυσόμαλλον κριὸν ἔδωκεν, ὑφ' οὗ φερόμενοι δι' οὐρανοῦ γῆν ὑπερέβησαν καὶ θάλασσαν (« Ino conspira contre les fils de Néphélè ; elle persuada les femmes de faire griller le blé. C'est ce qu'elles firent, à l'insu des hommes. La terre reçut les grains grillés et ne produisit pas les récoltes annuelles. Athamas envoya donc à Delphes demander comment se libérer de la stérilité. Mais Ino persuada les envoyés de dire que l'oracle avait répondu que la stérilité s'achèverait si Phrixos était immolé à Zeus. A ces mots Athamas, contraint par les habitants de la région, amena Phrixos à l'autel. Mais Néphélè, accompagnée de sa fille, se saisit de lui, et lui donna un bélier à toison d'or qu'elle avait reçu d'Hermès et qui, les portant à travers ciel, les fit traverser terre et mer »)<sup>985</sup>.

Le fr. 98 de Phérécyde nous apprend deux choses : pour le mythographe athénien, la belle-mère de Phrixos s'appelait Thémisto, et il ajoute τῶν καρπῶν φθειρομένων ἐκ ταῦτομάτου ἐθελούσιον δοῦναι ἑαυτὸν εἰς σφαγὴν, « que, une fois la récolte détruite sans intervention extérieure, il s'offrit en sacrifice de son propre chef ». Cette seconde information n'est pas reprise dans la *Bibliothèque* : pour Apollodore, il y a eu sabotage<sup>986</sup>, et c'est Athamas qui semble pousser son fils vers l'autel. Athamas épouse cependant bien Thémisto, mais après cet épisode<sup>987</sup>. Le fr. 99 de Phérécyde précise, comme la *Bibliothèque*, que le bélier sur lequel s'enfuit Phrixos était doté d'une toison d'or, tradition connue dès Hésiode, reprise par Apollonios de Rhodes et qui constitue de toute façon la vulgate : on ne saurait lier Apollodore et Phérécyde sur la foi de ce seul détail<sup>988</sup>. Quant au fr. 100, il situe la Toison sur l'île d'Aiaïè (Αἰαίη), sur le Phasé ; pour Apollodore, la Toison est en Colchide, comme le Phasé, mais Aiaïè est l'île de Circé, qui semble se trouver en mer Tyrrhénienne, et les Argonautes ne s'y rendent qu'au retour de Colchide, pour se faire purifier par la magicienne

<sup>985</sup> *Bibliothèque* I, 9, 1, 2-5 (p. 28-29 Wagner).

<sup>986</sup> Cette version pourrait venir d'Euripide, dont un fragment de son second *Phrixos* mentionne des silos ou des vases pour stocker le grain (fr. 820a Kannicht ; voir Gantz 2004, p. 316).

<sup>987</sup> *Bibliothèque* I, 9, 2, 3 (p. 29 Wagner).

<sup>988</sup> Eratosthène, *Catastérismes* 19 = Phérécyde fr. 99 et Hésiode fr. 68 M.-W. Apollonios de Rhodes II, 1144-1145 attribue à Hermès l'or de la toison, mais ne précise pas si cette métamorphose eut lieu avant ou après le sauvetage de Phrixos. Voir aussi Pausanias IX, 34, 5, où c'est Zeus en personne qui envoie le bélier à la toison d'or.

du meurtre d'Apsyrtos : Apollodore, comme souvent dans le récit des aventures de Jason, suit Apollonios de Rhodes<sup>989</sup>.

Le fr. 119, issu d'une scholie à l'*Illiade*, est une ιστορία qui concerne Sisyphe<sup>990</sup> :

Διὸς τὴν Ἀσωποῦ θυγατέρα Αἴγιναν ἀπὸ Φλιοῦντος εἰς Οἰνώνην διὰ τῆς Κορίνθου μεταβιβάσαντος, Σίσυφος ζητοῦντι τῷ Ἀσωπῷ τὴν ἀρπαγὴν ἐπιδεικνύει τέχνη καὶ διὰ τοῦτο ἐπεσπάσατο εἰς ὀργὴν καθ' ἑαυτοῦ τὸν Δία. ἐπιπέμπει οὖν αὐτῷ τὸν Θάνατον · ὁ δὲ Σίσυφος αἰσθόμενος τὴν ἔφοδον δεσμοῖς καρτεροῖς ἀποδεσμεῖ τὸν Θάνατον. τότε οὖν συνέβαινεν οὐδένα τῶν ἀνθρώπων ἀποθνήσκειν ἕως αὐτὸν Ἄρης τῷ Θανάτῳ παρέδωκε καὶ τὸν Θάνατον τῶν δεσμῶν ἀπέλυσεν. πρὶν δὲ ἢ ἀποθανεῖν τὸν Σίσυφον, ἐντέλλεται τῇ γυναικὶ Μερόπῃ τὰ νενομισμένα αὐτῷ <μη> πέμπειν εἰς Ἄιδου καὶ μετὰ χρόνον οὐκ ἀποδιδούσης τῷ Σισύφῳ τῆς γυναικός, ὁ Ἄιδης πυθόμενος μεθήισιν αὐτὸν ὡς τῇ γυναικὶ μεμψόμενον. ὁ δὲ εἰς Κόρινθον ἀφικόμενος οὐκέτι ὀπίσω † ἄγει † <πρὶν> ἢ γηραιὸν ἀποθανόντα < > κυλινδεῖν ἠνάγκασεν ὁ Ἄιδης λίθον, πρὸς τὸ μὴ πάλιν ἀποδρᾶναι. ἡ ιστορία παρὰ Φερεκύδει (« alors que Zeus amenait Eginè, la fille d'Asopos, de Phlionte à Oiononè en passant par Corinthe, Sisyphe révèle malicieusement le rapt à Asopos, qui était parti à sa recherche, et, à cause de cela, il provoqua la colère de Zeus contre lui. Il lui envoie donc la Mort ; Sisyphe, la sentant approcher, enferme la Mort dans de solides liens. Il se produisit alors qu'aucun humain ne mourut, jusqu'à ce qu'Arès le remette à la Mort et délivre la Mort de ses liens. Avant de mourir, Sisyphe ordonne à son épouse Méropè de ne pas lui envoyer dans l'Hadès ce que prescrivent les coutumes funéraires, et au bout d'un certain temps, comme son épouse n'envoyait rien à Sisyphe, Hadès l'apprend et l'envoie se plaindre à son épouse. Arrivé à Corinthe, il ne fait pas demi-tour et finit par mourir à un âge avancé < > Hadès le força à faire rouler un rocher, pour éviter qu'il ne s'échappe à nouveau. Le récit se trouve chez Phérécyde »).

Phérécyde est, autant que nous le sachions, le premier auteur à proposer un récit des événements qui amenèrent le châtement de Sisyphe<sup>991</sup> ; Eschyle avait écrit un *Sisyphe fugitif* et un *Sisyphe roulant son rocher*, qui donnaient probablement les mêmes éléments<sup>992</sup>. Voici le récit que donne Apollodore :

<sup>989</sup> Phérécyde fr. 100 = schol. (P+) Apollonios de Rhodes III, 1093 ; *Bibliothèque* I, 9, 23, 2 (p. 43 Wagner) et I, 9, 24, 5 (p. 45 Wagner) ; Aiaïè est aussi l'île de Circé en ep. 7, 14, ms. S (p. 230 Wagner), passage qui raconte le retour d'Ulysse. Voir Apollonios de Rhodes IV, 658-662.

<sup>990</sup> Schol. (A, D mss. HVLa+, Ge II) *Illiade* VI, 153.

<sup>991</sup> Ce châtement apparaît dès l'*Odyssée* XI, 593 sqq., sans que rien ne soit dit du crime de Sisyphe.

<sup>992</sup> Sur ces deux pièces, voir TrGF vol. III, p. 337-341 ; Sophocle avait lui aussi sans doute écrit un *Sisyphe* : voir TrGF vol. IV, p. 415. Euripide avait lui aussi écrit un drame satirique qui porte le même titre (voir TrGF vol. V, t. 2, p. 657-659 Kannicht).

Σίσυφος δὲ ὁ Αἰόλου κτίσας Ἐφύραν τὴν νῦν λεγομένην Κόρινθον γαμεῖ Μερόπην τὴν Ἄτλαντος. ἐξ αὐτῶν παῖς γίνεται Γλαῦκος, ᾧ παῖς Βελλεροφόντης ἐξ Εὐρυμέδης ἐγεννήθη, ὃς ἔκτεινε τὴν πυρίπνου Χίμαιραν. κολάζεται δὲ Σίσυφος ἐν Ἄιδου πέτρον ταῖς χερσὶ καὶ τῇ κεφαλῇ κυλίων, καὶ τοῦτον ὑπερβάλλειν θέλων ὁὗτος δὲ ὠθούμενος ὑπ' αὐτοῦ ὠθεῖται πάλιν εἰς τοῦπίσω. τίνει δὲ ταύτην τὴν δίκην διὰ τὴν Ἀσωποῦ θυγατέρα Αἴγιναν ἄρπάσαντα γὰρ αὐτὴν κρύφα Δία Ἀσωπῶ μνηῦσαι ζητοῦντι λέγεται (« Sisyphé, fils d'Aiolos, fonde Ephyra, qui s'appelle aujourd'hui Corinthe, et épouse Méropè, fille d'Atlas. Ils ont un fils, Glaucos, à qui Eurymédè donna pour fils Bellérophon, qui tua Chimère qui souffle le feu. Sisyphé a pour punition dans l'Hadès de rouler un rocher au moyen de ses mains et de sa tête dans le but de le faire passer de l'autre côté d'un sommet ; mais le rocher, bien que poussé par lui, se trouve de nouveau poussé en arrière. Il subit ce châtement à cause de la fille de l'Asopos, Eginè ; on dit en effet qu'il dénonça Zeus, qui l'avait secrètement enlevée, à l'Asopos, qui la recherchait »)<sup>993</sup>.

La trame du récit est la même, les personnages et les lieux aussi – Apollodore, s'il ne mentionne pas Phlonte, précise plus loin que Sisyphé se trouve à Corinthe et que Zeus amène Eginè à Oionè<sup>994</sup> –, mais les deux auteurs s'éloignent au sujet de la raison qui fait que Sisyphé est châtié aux Enfers. Le récit d'Apollodore est plus simple que celui de l'ἱστορία, qui présente, comme cela arrive souvent chez Phérécyde, un schéma en deux temps<sup>995</sup>. Il est donc très possible qu'Apollodore reprenne ainsi Phérécyde en le simplifiant, et en l'expurgeant du motif de la mort enchaînée, peut-être ressenti comme très étrange, fantaisiste ou primitif<sup>996</sup>.

Le fr. 117, qui provient d'une scholie à l'*Iliade*, concerne le personnage de Nélée<sup>997</sup> :

Νηλεὺς ὁ Ποσειδῶνος καὶ Τυροῦς παῖς ἐξελασθεὶς ὑπὸ Πελίου τοῦ ἀδελφοῦ τῆς Ἰωλκοῦ ἀφίκετο εἰς Μεσσήνην τὴν τῆς Πελοποννήσου. καὶ λαβὼν παρὰ ἐγχωρίων τὴν Πύλον κτίζει, καὶ γαμεῖ Χλῶριν τὴν Ἀμφίονος τοῦ Ἰάσου καὶ Φερσεφόνης τῆς Μινύου θυγατέρα, βασιλεύει τε οὐ μόνον τῶν Πυλίων, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐν Μινυεῖῳ Ὀρχομενῶ ἄρχομεν. ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει (« Nélée, le fils de Poséidon et de Tyro, chassé par son frère Pélias d'Iolcos, arriva à

<sup>993</sup> *Bibliothèque* I, 9, 3, 1-2 (p. 30 Wagner).

<sup>994</sup> *Bibliothèque* III, 12, 6, 5-6 (p. 151-152 Wagner).

<sup>995</sup> Voir Pàmias 2008, n. 234 p. 94.

<sup>996</sup> Van der Valk 1958, p. 153 parle d'« archaic features, characteristic of a fairy-tale ». Ce savant considère en outre que le fait que Sisyphé soit condamné à cause d'une dénonciation qui n'a rien de condamnable sur le plan moral, mais qui offense un dieu, relève d'une pensée et archaïque et appuie donc l'hypothèse d'un lien avec Phérécyde : ce raisonnement nous semble trop fragile pour être suivi.

<sup>997</sup> Schol. (CMV<sup>amou</sup>X+) *Odyssée* XI, 281.

Messène, dans le Péloponnèse. L'ayant obtenue des habitants, il fonde Pylos, et épouse Chloris, fille d'Amphion fils d'Iasos et de Pherséphonè fille de Minyas, et règne non seulement sur les habitants de Pylos, mais aussi sur ceux de l'Orchomène minyenne, et il trouve le bonheur. Ce récit est chez Phérécyde »).

Nélée est naturellement un personnage que l'on trouve dans la *Bibliothèque*, qui rapporte elle aussi qu'il était fils de Poséidon et de Tyro et qu'il fut chassé par son frère Pélias ; il fonda alors Pylos et épousa Chloris fille d'Amphion<sup>998</sup>. Apollodore ne nomme pas la ville dont est chassé Nélée, ce qui pose problème : Pélias, quand il chasse son frère, ne semble pas encore être roi d'Iolcos, ville à laquelle il ne sera associé que quand commencera le début du récit des aventures de Jason<sup>999</sup>. De plus, chez Apollodore, Amphion est le fils de Zeus et d'Antiopè, et Chloris est fille de Niobé et d'Amphion<sup>1000</sup>. Enfin, jamais Nélée n'est associé à Orchomène dans la *Bibliothèque*. Apollodore ne suit donc pas Phérécyde ici, pas plus que l'*Odyssée*, dans laquelle Chloris est bien la petite-fille d'Iasos et où le poète évoque Orchomène, ni Hésiode, qui donne à Chloris la même ascendance qu'Homère et Phérécyde<sup>1001</sup>. La version de la *Bibliothèque*, qui rappelle Diodore chez qui Chloris est fille d'Amphion de Thèbes<sup>1002</sup>, semble être issue de la confusion entre deux Amphion, le fils d'Iasos et celui de Zeus... qui pourrait d'ailleurs être aussi, le texte de la *Bibliothèque* n'est pas très clair, le fils de Niobé ; il est donc difficile d'en conclure quoi que ce soit sur les liens de notre ouvrage avec Phérécyde. Tout juste peut-on remarquer qu'Apollodore ignore l'épisode du vol des chevaux de Nélée par Augias, dont le fr. 118 montre qu'il était raconté par Phérécyde<sup>1003</sup>.

Le fr. 33 est tiré d'une scholie à l'*Odyssée* ; il s'agit d'une longue ἱστορία qui concerne Bias et Mélampous<sup>1004</sup> :

Νηλεὺς ὁ Ποσειδῶνος ἔχων θυγατέρα Πηρῶ τοῦνομα κάλλει εὐπρεπεστάτην οὐδενὶ ταύτην ἐξεδίδου πρὸς γάμον, εἰ μὴ πρότερον ἐκ Φυλάκης τὰς τῆς μητρὸς Τυροῦς ἐλάσειέ τις βοῦς παρ' Ἰφίκλου. πάντων δὲ ἀπορουμένων Βίας ὁ Ἄμυθάωνος μόνος ὑπέσχετο δράσειν τοῦτο, καὶ πείθει τὸν ἀδελφὸν Μελάμποδα ρέζει τὸ ἔργον. ὁ δέ, καίπερ εἰδὼς ἅτε δὴ μάντις ὅτι ἀλώσεται ἐνιαυτὸν, εἰς τὴν Ὀθρυν ἀφικνεῖται ἐπὶ τὰς βοῦς. οἱ φύλακες ἐνταῦθα καὶ οἱ βουκόλοι κλέπτοντα αὐτὸν λαμβάνουσι καὶ παραδιδόασιν Ἰφίκλω. καὶ δεθεῖς ἐφυλάσσατο παρεζευγμένων αὐτῷ θεραπόντων δύο,

<sup>998</sup> *Bibliothèque* I, 9, 8, 1-I, 9, 9, 1 (p. 31-32 Wagner).

<sup>999</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 1 (p. 36 Wagner).

<sup>1000</sup> *Bibliothèque* III, 5, 5, 4-III, 5, 6, 4 (p. 119-120 Wagner).

<sup>1001</sup> *Odyssée* XI, 281 sqq. ; Hésiode fr. 33a M.-W.

<sup>1002</sup> Diodore IV, 68, 6.

<sup>1003</sup> Phérécyde fr. 118 = schol. (A, D mss. CHRVLα, Ge II) *Iliade* XI, 672.

<sup>1004</sup> Schol. (MV<sup>amou</sup>X+) *Odyssée* XI, 287.



άνδρὸς καὶ γυναικός. καὶ ὁ μὲν ἀνὴρ αὐτὸν ἐπεικῶς ἐθεράπευεν, ἡ δὲ γυνὴ φαυλότερον. ἐπεὶ δὲ ὁ ἐνιαυτὸς ὀλίγον πρὸς τὸ τελειωθῆναι περιήει, Μελάμπους ἀκούει ὑπερθέν τινων σκολήκων διαλεγομένων ὅτι καταβεβρόκοιεν τὴν δοκόν. καὶ τοῦτο ἀκούσας καλεῖ τοὺς διακόνους καὶ κελεύει αὐτὸν ἐκφέρειν, τῆς κλίνης λαμβανομένους τὴν μὲν γυναῖκα πρὸς ποδῶν, τὸν δὲ ἄνδρα πρὸς κεφαλῆς. οἱ δὲ αὐτὸν ἀναλαβόντες ἐκφέρουσιν. ἐν τοσοῦτῳ δὲ καὶ ἡ δοκὸς κατακλᾶται καὶ ἐπιπίπτει τῇ γυναικὶ καὶ κτείνει αὐτήν. ὁ δὲ ἀνὴρ ἐξαγγέλλει τῷ Φυλάκῳ, ὁ δὲ Φύλακος Ἰφίκλῳ, τὰ γενόμενα. οἱ δὲ ἐλθόντες παρὰ τὸν Μελάμποδα ἐρωτῶσιν αὐτὸν τίς ἐστίν. ὁ δὲ ἔφη μάντις εἶναι. οἱ δὲ αὐτῷ τὰς βοῦς ὑπισχνοῦνται δώσειν, ἐὰν μηχανὴν τινα εὖρη παίδων γενέσεως Ἰφίκλῳ. καὶ πιστοῦνται ταῦτα. ὁ δὲ Μελάμπους βοῦν ἱερεύσας τῷ Διὶ διαιρεῖ μοίρας πᾶσι τοῖς ὄρνισιν. οἱ δὲ ἔρχονται πάντες πλὴν ἑνὸς αἰγυπιῶ. ὁ δὲ Μελάμπους ἐρωτᾷ πάντας τοὺς ὄρνιθας εἰ τις οἶδε μηχανὴν πῶς ἂν Ἰφίκλῳ γένοιτο παῖδες. ἀποροῦντες δὲ ἐκεῖνοι κομίζουσι τὸν αἰγυπιόν. οὗτος δὲ τὴν αἰτίαν τῆς ἀπαιδίας καὶ (μηχανὴν) τῆς σπορᾶς εὐθέως εὔρεν. διῶξαι γὰρ τὸν Φύλακον μετὰ μαχαίρας τὸν Ἰφικλον ἔτι νεογνὸν ὄντα διὰ τὸ ἰδεῖν αὐτὸν ἄτοπόν τι ποιοῦντα, ἔπειτα τὸν Φύλακον μὴ καταλαμβάνοντα πῆξαι τὴν μάχαιραν εἰς τινα ἄχερδον καὶ περιφῦναι αὐτῇ τὸν φλοιόν, τὸν δὲ Ἰφικλον διὰ τὸ δέος μηκέτι παῖδας ποιῆσαι. ἐκέλευσεν οὖν ὁ αἰγυπιὸς τὴν μάχαιραν τὴν ἐν τῇ ἀχέρδῳ κομίζειν καὶ ἀποσμήξαντα τὸν ἰὸν δίδοναι ἀπ' αὐτοῦ πιεῖν ἐν οἴνῳ δέκα ἡμέρας Ἰφίκλῳ · γενήσεσθαι γὰρ αὐτῷ παῖδας ἐκ τούτου. ποιήσας δὲ ὁ Ἰφικλος τοῦτο τὴν γονὴν ἀναρρώννυσι καὶ ἴσχει Ποδάρκην παῖδα. καὶ δίδωσι τὰς βοῦς τῷ Μελάμποδι, ἃς λαβὼν <καὶ ἀγαγὼν> εἰς Πύλον δίδωσι Νηλεῖ ἕδνα τῆς Πηροῦς. καὶ λαμβάνει αὐτὴν τῷ ἀδελφῷ Βίαντι πρὸς γάμον. καὶ αὐτῷ γίνονται παῖδες Περιάλκης καὶ Ἄρητος καὶ Ἀλφεισίβοια. ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Φερεκύδη ἐν τῇ ἐβδόμῃ (« Néléee fils de Poséidon avait une fille du nom de Pérô, qui était d'une beauté remarquable ; il ne voulait la donner en mariage à personne si on ne ramenait pas d'abord depuis Phylakè les vaches de sa mère Tyro, qu'avait Iphiclos. Alors que personne ne trouvait de solution, Bias fils d'Amythaon fut le seul à promettre de le faire, et il persuade son frère Mélampous de mener cette tâche à bien. Celui-ci, bien qu'il sût, en tant que devin, qu'il serait prisonnier pendant un an, va sur le mont Othrys chercher les vaches. Là, les gardiens et les bouviers s'emparent de lui alors qu'il était en train de les dérober, et l'amènent à Iphiclos. Il était gardé entravé, et deux serviteurs s'occupaient de lui, un homme et une femme. L'homme le traitait convenablement, mais la femme le traitait plutôt mal. Quand l'année fut sur le point de s'achever, Mélampous entend au-dessus de lui des vers qui discutaient et disaient que la poutre avait été complètement rongée. Entendant cela, il appelle les serviteurs et leur ordonne

de l'amener à l'extérieur, la femme en prenant sa couche par les pieds, l'homme par la tête. Ils le saisissent et l'amènent à l'extérieur. A ce moment-là, la poutre se brise, tombe sur la femme et la tue. L'homme en informe Phylacos, et Phylacos Iphiclos. Ils vont trouver Mélampous et lui demandent qui il est ; il répond qu'il est devin. Ils promettent de lui donner les vaches s'il trouve un moyen pour qu'Iphiclos ait des enfants. Ils s'y engagent. Mélampous, après avoir sacrifié une vache à Zeus, partage les morceaux entre tous les oiseaux. Ils viennent tous, sauf un vautour. Mélampous demande à tous les oiseaux si l'un d'eux connaît un moyen pour qu'Iphiclos ait des enfants. N'en connaissant aucun, ils vont chercher le vautour. Celui-ci trouva aussitôt la cause de sa stérilité et le moyen de le rendre fécond : Phylacos, un couteau à la main, avait poursuivi Iphiclos, encore tout jeune, parce qu'il l'avait vu faire quelque chose d'inconvenant, et ensuite Phylacos, sans l'attraper, avait planté le couteau dans un poirier sauvage et l'écorce avait poussé autour ; Iphiclos n'avait jamais eu d'enfant à cause de sa peur. Le vautour ordonna donc d'apporter le couteau qui était dans l'écorce, d'en frotter la rouille et de la donner à boire dans du vin à Iphiclos pendant dix jours ; il aurait des enfants grâce à cela. Iphiclos, après avoir fait cela, fortifie sa semence et engendre Podarcès. Il donne les vaches à Mélampous, qui les prend, les conduit à Pylos et les donne à Nélée comme prix pour Pérô. Il la reçoit pour la marier à son frère Bias. Ce dernier a pour enfants Périalcès, Arétos et Alphésiboia. Ce récit se trouve chez Phérécyde, au livre VII »).

La *Bibliothèque* donne de ces événements le récit suivant :

Βίας δὲ ἐμνηστεύετο Πηρῶ τὴν Νηλέως · ὁ δὲ πολλῶν αὐτῷ μνηστευομένων τὴν θυγατέρα δώσειν ἔφη τῷ τὰς Ἰφίκλου βόας κομίσαντι αὐτῷ. αὐταὶ δὲ ἦσαν ἐν Φυλάκῃ, καὶ κύων ἐφύλασσε αὐτάς οὔ οὔτε ἄνθρωπος οὔτε θηρίον πέλας ἐλθεῖν ἠδύνατο. ταύτας ἀδυνατῶν Βίας τὰς βόας κλέψαι παρεκάλει τὸν ἀδελφὸν συλλαβέσθαι. Μελάμπους δὲ ὑπέσχετο, καὶ προεῖπεν ὅτι φωραθήσεται κλέπτων καὶ δεθεὶς ἐνιαυτὸν οὕτω τὰς βόας λήσεται. μετὰ δὲ τὴν ὑπόσχεσιν εἰς Φυλάκην ἀπήει καί, καθάπερ προεῖπε, φωραθεὶς ἐπὶ τῇ κλοπῇ δέσμιος ἐν οἰκίῳ ἐφυλάσσετο. λειπομένου δὲ τοῦ ἐνιαυτοῦ βραχέος χρόνου, τῶν κατὰ τὸ κρυφαῖον τῆς στέγης σκωλήκων ἀκούει, τοῦ μὲν ἐρωτῶντος πόσον ἤδη μέρος τοῦ δοκοῦ διαβέβρωται, τῶν δὲ ἀποκρινομένων λοιπὸν ἐλάχιστον εἶναι. καὶ ταχέως ἐκέλευσεν αὐτὸν εἰς ἕτερον οἶκημα μεταγαγεῖν, γενομένου δὲ τούτου μετ' οὐ πολὺ συνέπεσε τὸ οἶκημα. θαυμάσας δὲ Φύλακος, καὶ μαθὼν ὅτι ἐστὶ μάντις ἄριστος, λύσας παρεκάλεσεν εἰπεῖν ὅπως αὐτοῦ τῷ παιδὶ Ἰφίκλῳ παῖδες γένωνται. ὁ δὲ ὑπέσχετο ἐφ' ᾧ τὰς βόας λήσεται. καὶ καταθύσας ταύρους δύο καὶ μελίσας τοὺς οἰωνοὺς προσεκαλέσατο · παραγενομένου

δὲ αἰγυπιοῦ, παρὰ τούτου μανθάνει δὴ ὅτι Φύλακός ποτε κριοῦς τέμνων ἐπὶ τῶν αἰδοίων παρὰ τῷ Ἰφίκλῳ τὴν μάχαιραν ἡμαγμένην ἔτι κατέθετο, δείσαντος δὲ τοῦ παιδὸς καὶ φυγόντος αὐθις κατὰ τῆς ἱερᾶς δρυὸς αὐτὴν ἔπηξε, καὶ ταύτην ἀμφιτροχάσας ἐκάλυψεν ὁ φλοιός. ἔλεγεν οὖν, εὐρεθείσης τῆς μαχαίρας εἰ ξύων τὸν ἰὸν ἐπὶ ἡμέρας δέκα Ἰφίκλῳ δῶ πιεῖν, παῖδα γεννήσειν. ταῦτα μαθὼν παρ' αἰγυπιοῦ Μελάμπους τὴν μὲν μάχαιραν εὔρε, τῷ δὲ Ἰφίκλῳ τὸν ἰὸν ξύσας ἐπὶ ἡμέρας δέκα δέδωκε πιεῖν, καὶ παῖς αὐτῷ Ποδάρκης ἐγένετο. τὰς δὲ βόας εἰς Πύλον ἤλασε, καὶ τῷ ἀδελφῷ τὴν Νηλέως θυγατέρα λαβὼν ἔδωκε (« Bias, pour sa part, courtoisait Péro, fille de Nélée ; mais comme nombreux étaient ceux qui lui demandaient la main de sa fille, celui-ci déclara qu'il la donnerait à celui qui lui apporterait les vaches de Phylacos. Elles se trouvaient à Phylakè, et un chien les gardait dont ni homme ni bête ne pouvait s'approcher sans qu'il s'en aperçût. Bias, incapable de dérober ces vaches, appela son frère à la rescousse. Mélampous promit son aide et prédit qu'il serait surpris en train de voler et, enchaîné pendant un an, qu'il s'emparerait ainsi des vaches. Après sa promesse, il partit pour Phylakè et, comme il l'avait prédit, fut pris sur le fait pendant le vol et fut fait prisonnier dans une cellule. Quand l'année est presque écoulée, il entend les vers de la partie cachée du toit : l'un demande quelle quantité de la poutre a déjà été dévorée, et les autres répondent qu'il en reste très peu. Il exigea vite d'être transféré dans une autre cellule, et peu après le transfert, la cellule s'effondra. Phylacos s'en émerveilla, et apprenant qu'il était excellent devin, il le délia et le pria de lui dire comment son fils Iphiclos pourrait avoir des enfants. Il promit de répondre, à condition de prendre les vaches. Il sacrifia deux taureaux, les dépeça et appela les oiseaux ; un vautour arrive, et il apprend de lui que Phylacos, castrant un jour des béliers, avait déposé le couteau encore couvert de sang à côté d'Iphiclos ; l'enfant avait pris peur et s'était enfui ; Phylacos avait planté le couteau dans le chêne sacré, et l'écorce l'avait enveloppé et englouti. Il lui dit donc que si, une fois le couteau retrouvé, il en ôtait la rouille et la donnait à boire à Iphiclos pendant dix jours, celui-ci engendrerait un fils. Ayant appris cela du vautour, Mélampous trouva le couteau, en ôta la rouille, la donna à boire à Iphiclos pendant dix jours, et il lui naquit un fils, Podarcès. Il amena les vaches à Messène, reçut la fille de Nélée et la donna à son frère »)<sup>1005</sup>.

Les similitudes entre les deux textes sont frappantes. La structure des deux récits est exactement la même ; bien qu'il n'y ait pas de parallélismes littéraux à proprement parler, on a à la lecture de certains passages le sentiment que la différence entre les deux textes semble

<sup>1005</sup> *Bibliothèque I*, 9, 12 (p. 33-34 Wagner).

uniquement due à une volonté de *uariatio* de la part de l'un ou l'autre auteur, par exemple lorsque que l'on compare ἐπεὶ δὲ ὁ ἐνιαυτὸς ὀλίγον πρὸς τὸ τελειωθῆναι περιήει (scholiaste) et λειπομένου δὲ τοῦ ἐνιαυτοῦ βραχέος χρόνου (Apollodore). Il semble donc évident qu'Apollodore s'inspire ici de très près du récit phérécydéen, et choisit de ne pas suivre les éléments donnés par l'*Odyssée*, où Mélémpous est un riche habitant de Pylos qui fuit Nélée<sup>1006</sup>.

On relève certaines différences entre les deux textes. Chez Apollodore, les vaches se trouvent à Phylakè, et non sur le mont Orthrys : la *Bibliothèque* se conforme, sur ce détail, au récit que l'on trouve dans l'*Odyssée*<sup>1007</sup>. Les deux localisations ne sont cependant pas incompatibles, puisque ces deux lieux se trouvent en Thessalie<sup>1008</sup> : Phérécyde donnait sans doute ces deux noms propres. Apollodore ne mentionne ni les deux gardiens de Mélémpous, ni l'épisode de l'assemblée des oiseaux, et chez lui le vautour vient immédiatement après le sacrifice, tandis que dans la scholie on trouve un récit en deux temps – les oiseaux viennent sans le vautour, puis le vautour arrive –, schéma employé dans d'autres fragments phérécydéens comme le remarque J. Pàmias<sup>1009</sup>. Cela a fait écrire à M. Van der Valk qu'Apollodore abrège le récit phérécydéen<sup>1010</sup> : sur ces deux points, c'est exact, mais ce n'est pas une vérité générale puisque la *Bibliothèque* mentionne en début de récit une tentative de Bias d'agir seul, détail omis par le scholiaste et qui, après tout, n'est pas indispensable à la narration. Autres divergences, très légères : chez Apollodore, Mélémpous sacrifie deux taureaux et non une vache, comme il le fait dans la scholie, et l'arbre dans lequel Phylacos plante son couteau est un chêne sacré et non un poirier sauvage. Ce dernier détail pourrait être ancien : on sait en effet que le bois de poirier sauvage avait à l'époque archaïque une valeur religieuse à Argos par exemple, cité liée à Bias et Mélémpous à travers l'épisode de la folie des filles de Proitos<sup>1011</sup>. Il est donc possible qu'il remonte à Phérécyde, et qu'Apollodore ait choisi de normaliser un détail qu'on ne comprenait plus à son époque. Apollodore précise aussi que le traumatisme eut lieu un jour où Phylacos castrait des béliers ; surtout, il n'est pas question chez dans la *Bibliothèque* d'un acte inconvenant commis par Iphiclos. M. Van der Valk estime que ces deux omissions s'expliquent par une recherche de décence de la part des

---

<sup>1006</sup> Cette légende est connue dès l'époque archaïque puisqu'on la trouve dans l'*Odyssée* XI, 281-297 et XV, 225-256 ; ces deux passages laissent cependant de nombreuses lacunes dans le récit, que l'auditoire pouvait probablement combler seul. La légende de Mélémpous était évidemment contée dans la *Mélanpodie*, dont il nous reste trop peu pour avoir des éléments d'analyse. La version du *Catalogue des femmes* ne contredit pas celles du scholiaste et d'Apollodore, mais là encore, nous ne pouvons guère aller plus loin (Hésiode fr. 37 M.-W.).

<sup>1007</sup> *Odyssée* XI, 290 et XV, 236.

<sup>1008</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 232 p. 93.

<sup>1009</sup> *Ibid.*, n. 234 p. 94.

<sup>1010</sup> Van der Valk 1958, p. 103.

<sup>1011</sup> On sait par exemple qu'à Argos, une très antique statue d'Héra était en bois de poirier : cf. *supra* p. 49. Voir aussi les témoignages rassemblés par Piérart 2000, p. 429-434.

deux auteurs, et que la version de Phérécyde, plus archaïque donc plus crue, devait en réalité comporter ces deux détails complémentaires, et parlait peut-être même de masturbation de façon bien plus directe que la scholie<sup>1012</sup>. Dernier point intéressant : chez Apollodore, Nélée se trouve à Messène et non à Pylos, version que donne le scholiaste et qui pourrait en réalité venir de l'*Odyssée*, qu'il est en train de commenter<sup>1013</sup> : peut-être est-ce Apollodore qui nous a conservé la leçon de Phérécyde sur ce point, ce qui est d'autant plus probable que selon un autre témoignage, chez le mythographe athénien, Nélée, avant de fonder Pylos, a en effet séjourné à Messène<sup>1014</sup>.

La descendance de Bias et Pérô est, quant à elle, très différente dans la scholie et chez Apollodore. Pour ce dernier en effet, le couple a un fils, Talaos : Apollodore suit ici la version du *Catalogue des femmes*, qu'il a pu trouver chez Hésiode ou chez Apollonios de Rhodes<sup>1015</sup>. Bias a aussi une fille, Anaxibia, mais il n'est pas précisé si sa mère est bien Pérô<sup>1016</sup> ; la question se pose, car on sait que Bias et Mélampous épousèrent ensuite deux des filles de Proitos<sup>1017</sup>. Quoi qu'il en soit, Apollodore ne connaît aucun des trois enfants nommés par le scholiaste, dont la liste des rejetons de Bias et Pérô est unique<sup>1018</sup>. Sur ce point, la *Bibliothèque* a donc choisi d'écarter une tradition rarissime pour se conformer à une autre, plus répandue, plus féconde et donc plus à même de s'insérer dans le schéma généalogique global de l'ouvrage<sup>1019</sup>.

Le fr. 35, que nous considérons comme une probable citation de Phérécyde, est issu d'une scholie à l'*Alceste* d'Euripide<sup>1020</sup>. Le scholiaste commente le prologue de la pièce, où Apollon rappelle qu'il a été contraint d'être l'esclave d'Admète par Zeus après avoir tué les Cyclopes ; selon le commentateur, cette version est aussi celle d'Hésiode et d'Asclépiade<sup>1021</sup>, mais Phérécyde affirme que le dieu aurait tué les enfants des Cyclopes, et non les Cyclopes eux-mêmes. Nous avons déjà vu que sur ce point, Apollodore suit la version hésiodique, qui est aussi la plus courante<sup>1022</sup>.

<sup>1012</sup> Van der Valk 1958, p. 102-103.

<sup>1013</sup> *Odyssée* XV, 226.

<sup>1014</sup> Phérécyde fr. 117 ; voir aussi Hellanicos fr. 124 Fowler.

<sup>1015</sup> Hésiode fr. 37 M.-W. ; voir aussi Apollonios de Rhodes II, 63 et 111.

<sup>1016</sup> *Bibliothèque* I, 9, 10 (p. 32 Wagner).

<sup>1017</sup> *Bibliothèque* II, 2, 8 (p. 59 Wagner).

<sup>1018</sup> On la retrouve certes chez Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 1, p. 416, mais ce texte dérive de très près de notre scholie. Alphésiboia est fille de Pérô chez Théocrite III, 45, et Périalcès fils de Bias en schol. *Iliade* II, 565 : ce sont les seuls échos de la version proposée par le scholiaste.

<sup>1019</sup> Talaos va en effet engendrer deux personnages célèbres du cycle thébain, le roi d'Argos Adraste et la tristement célèbre Eriphyle, épouse d'Amphiaraos : voir *Bibliothèque* I, 9, 13, 1 (p. 35 Wagner) et III, 6, 1, 2 (p. 124 Wagner).

<sup>1020</sup> Schol. (AB) Euripide *Alceste* 1 ; voir *infra* p. 404.

<sup>1021</sup> Hésiode fr. 54c M.-W. ; Asclépiade FGh 12 F 9.

<sup>1022</sup> Cf. *supra* p. 244.

b. *Le périple des Argonautes*

Le fr. 104 est composé de deux scholies à Apollonios de Rhodes, qui affirment que selon Phérécyde, la mère de Jason était Alcimédè fille de Phylacos, et d'une scholie à l'*Odyssée*, qui donne à nouveau le nom d'Alcimédè sans toutefois préciser celui de son père. Apollonios de Rhodes affirme lui aussi que Jason est né d'Alcimédè fille de Phylacos ; pour la *Bibliothèque*, la mère de Jason était Polymédè fille d'Autolykos<sup>1023</sup>. Cette version est proche de celle d'Hérodore, pour qui sa mère était Polyphémè fille d'Autolykos ; surtout, Hésiode parle de Polymélè<sup>1024</sup>. On ne peut que remarquer que le ΠΟΛΥΜΗΔΗ d'Apollodore et le ΠΟΛΥΜΗΛΗ d'Hésiode ne sont éloignés que par une lettre, très souvent confondue par les copistes travaillant sur des manuscrits en onciales : il est donc tentant de penser qu'Apollodore suit le *Catalogue des femmes* – autorité suffisamment prestigieuse pour ne pas se conformer à Apollonios –, et que nos deux textes ne divergent qu'à cause d'une faute d'onciales banale, la confusion Λ/Δ. Les scholies qui composent le fr. 104 mentionnent d'autres traditions quant au nom de la mère de Jason<sup>1025</sup>.

Le fr. 105, que nous considérons comme une citation probable de Phérécyde, est issu d'une scholie aux *Pythiques* de Pindare<sup>1026</sup> :

ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει · « ἔθνε τῷ Ποσειδῶνι », φησίν, « ὁ Πελίας, καὶ προεῖπε πᾶσι παρεῖναι · οἱ δὲ ἦσαν οἱ τε ἄλλοι πολῖται καὶ ὁ Ἰήσων. ἔτυχε δὲ ἀροτρεῶν ἐγγὺς τοῦ Ἀναύρου ποταμοῦ, ἀσάμβαλος δὲ διέβαινε τὸν ποταμόν, διαβὰς δὲ τὸν μὲν δεξιὸν ὑποδεῖται πόδα, τὸν δὲ ἀριστερὸν ἐπιλήθεται, καὶ ἔρχεται οὕτως ἐπὶ δεῖπνον. ἰδὼν δὲ ὁ Πελίας συμβάλλει τὸ μαντήιον, καὶ τότε μὲν ἠσύχασε, τῆι δ' ὑστεραίῃ μεταπεμψάμενος αὐτὸν ἤρετο ὅ τι <ἄν> ποιοίη εἰ αὐτῷ χρησθεῖη ὑπὸ τοῦ τῶν πολιτῶν ἀποθανεῖν · ὁ δὲ Ἰήσων, πέμψαι ἄν εἰς Αἴαν αὐτὸν ἐπὶ τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον, ἄξοντα ἄν ἀπὸ Αἰήτεω. ταῦτα δὲ τῷ Ἰήσωνι Ἦρη ἐς νόον βάλλει, ὡς ἔλθοι ἢ Μήδεια τῷ Πελίῃ κακόν » (« le récit se trouve chez Phérécyde : "Pélias voulait sacrifier à Poséidon, et avait annoncé à tous qu'ils fallait qu'ils soient présents ; les citoyens vinrent, Jason compris. Il se trouva qu'il labourait près du fleuve Anauros, et qu'il traversa le fleuve sans ses sandales ; après avoir traversé, il remet sa sandale droite, mais oublie la gauche, et se rend ainsi au banquet. A sa vue,

<sup>1023</sup> Phérécyde fr. 104a = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 45-47a ; Phérécyde fr. 104b = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 230-233b ; Phérécyde fr. 104c = schol. (CMV<sup>amou</sup>) *Odyssée* XII, 69 ; Apollonios de Rhodes I, 45-48 ; *Bibliothèque* I, 9, 16, 1 (p. 36 Wagner).

<sup>1024</sup> Hérodore fr. 40 Fowler ; Hésiode fr. 38 M.-W.

<sup>1025</sup> Sur la question du nom de la mère de Jason, voir Dräger 1995, p. 73-84.

<sup>1026</sup> Schol. (BDEGQ) Pindare *Pythiques* IV, 133a ; cf. *infra* p. 414.

Pélias comprend l'oracle, et il resta calme sur le moment mais, le lendemain, il fit venir [Jason] et lui demanda ce qu'il ferait si l'on lui avait prédit qu'il serait tué par l'un des citoyens ; Jason [répondit qu'] il l'enverrait à Aia prendre la Toison d'or à Aïétés. C'est ce qu'Héra met en tête à Jason, afin que Médée vienne à Pélias telle un fléau" »).

Le récit d'Apollodore, les savants l'ont souvent relevé, est très proche de celui de Phérécyde<sup>1027</sup> :

Αἴσονος δὲ τοῦ Κρηθέως καὶ Πολυμήδης τῆς Αὐτολύκου Ἰάσων. οὗτος ὄκει ἐν Ἰωλκῶ, τῆς δὲ Ἰωλκοῦ Πελίας ἐβασίλευσε μετὰ Κρηθέα, ᾧ χρωμένῳ περὶ τῆς βασιλείας ἐθέσπισεν ὁ θεὸς τὸν μονοσάνδαλον φυλάξασθαι. τὸ μὲν οὖν πρῶτον ἠγνώνει τὸν χρησμόν, αὐθις δὲ ὕστερον αὐτὸν ἔγνω. τελῶν γὰρ ἐπὶ τῇ θαλάσῃ Ποσειδῶνι θυσίαν ἄλλους τε πολλοὺς ἐπὶ ταύτῃ καὶ τὸν Ἰάσωνα μετεπέμψατο. ὁ δὲ πόθῳ γεωργίας ἐν τοῖς χωρίοις διατελῶν ἔσπευσεν ἐπὶ τὴν θυσίαν · διαβαίνων δὲ ποταμὸν Ἄναυρον ἐξῆλθε μονοσάνδαλος, τὸ ἕτερον ἀπολέσας ἐν τῷ ρείθῳ πέδιλον. θεασάμενος δὲ Πελίας αὐτὸν καὶ τὸν χρησμόν συμβαλὼν ἠρώτα προσελθῶν, τί ἂν ἐποίησεν ἐξουσίαν ἔχων, εἰ λόγιον ἦν αὐτῷ πρὸς τινος φονευθήσεσθαι τῶν πολιτῶν. ὁ δὲ, εἴτε ἐπελθὼν ἄλλως, εἴτε διὰ μῆνιν Ἦρας, ἴν' ἔλθοι κακὸν Μήδεια Πελία (τὴν γὰρ Ἦραν οὐκ ἐτίμα), « τὸ χρυσόμαλλον δέρας, ἔφη, προσέταττον ἂν φέρειν αὐτῷ » (« d'Aeson fils de Créthée et de Polymédè fille d'Autolykos naquit Jason. Celui-ci s'installa à Iolchos, et sur Iolchos Pélias régna après Créthée ; quand il consulta l'oracle au sujet de son royaume, le dieu lui répondit de se méfier de l'homme qui n'a qu'une sandale. Il ne comprit tout d'abord pas l'oracle, puis, par la suite, le comprit. Faisant en effet un sacrifice à Poséidon au bord de la mer, il envoya chercher de nombreux jeunes gens pour y participer, et notamment Jason. Celui-ci, aimant profondément l'agriculture, passait sa vie dans les champs ; il s'empressa de se rendre au sacrifice, mais, traversant le fleuve Anauros, il en ressortit avec une seule sandale, ayant perdu l'autre chaussure dans le courant. A sa vue, Pélias fit le rapprochement entre lui et l'oracle ; il s'approcha et lui demanda ce qu'il ferait, à supposer qu'il ait le pouvoir, si un oracle lui disait qu'il serait assassiné par un des citoyens. Et lui, soit que cela lui soit venu pour une autre raison, soit sous l'effet de la colère d'Héra, afin que Médée vienne à Pélias comme un fléau (il n'honorait pas Héra), dit : "je lui ordonnerais de rapporter la Toison d'or" »).

Il est clair que les deux textes possèdent la même structure, et sont quasiment identiques. P. Dräger a mené une comparaison systématique entre ces deux passages, et relève

<sup>1027</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 1-5 (p. 36-37 Wagner) ; voir par exemple Robert 1873, p. 67 ; Van der Valk 1958, p. 119 ; Carrière et Massonie 1991, p. 172-173 ; Dräger 2005, p. 887 ; Gourmelen 2011, p. 147.

cinq divergences entre eux, qu'il attribue à une volonté de rationalisation et de modernisation d'Apollodore<sup>1028</sup> ; nous nous proposons de reprendre ces divergences et d'y ajouter nos commentaires :

1. le récit s'ouvre par le thème de la vie à la campagne. Chez Phérécyde, Jason est présenté comme un simple laboureur, tandis que chez Apollodore il éprouve un véritable amour de l'agriculture ; P. Dräger et M. Van der Valk y voient une modernisation de Phérécyde, en écho à la littérature bucolique d'un Théocrite par exemple, et M. Van der Valk précise que voir Jason labourer est un trait archaïque qui aurait été peu crédible aux yeux des lecteurs de la *Bibliothèque*, pour qui héroïsme et agriculture s'excluent<sup>1029</sup> ;
2. vient ensuite la traversée de l'Anauros ; chez Phérécyde, qui est le seul à proposer cette version, Jason a enlevé ses sandales pour traverser, mais a ensuite oublié de remettre la sandale gauche, tandis que chez Apollodore, Jason perd une sandale – on ignore laquelle – au fond de la rivière, détail qui provient d'Apollonios de Rhodes, comme l'a remarqué L. Gourmelen<sup>1030</sup> ; le récit est en effet plus cohérent ainsi ;
3. chez Apollodore, l'action est resserrée dans le temps, pour ne durer qu'une seule journée ; nous ne voyons pas en quoi cette contraction de la chronologie relève d'une quelconque rationalisation ou d'une modernisation ;
4. Apollodore, comme Phérécyde, évoque l'idée que la réponse de Jason puisse avoir été provoquée par Héra ; mais la *Bibliothèque* évoque aussi la possibilité qu'Héra n'y soit pour rien, ce qui éloigne le récit du domaine religieux. R. L. Fowler suppose que cela peut indiquer qu'Apollodore, à son époque, n'est plus à l'aise avec une simple explication d'ordre religieux, contrairement à Phérécyde<sup>1031</sup> ;
5. chez Apollodore, on apprend quelques lignes plus bas que la Toison se trouve ἐν Κόλχοις, « en Colchide », tandis que Phérécyde la situe à Aia. Cela ne change rien sur le plan géographique, puisque Aia se trouve en Colchide, comme en témoigne par exemple Hérodote<sup>1032</sup> ; mais ce nom n'apparaît pas dans la *Bibliothèque*. On situe la Toison en Colchide, sans nommer Aia, dès Eumélos de Corinthe : la Colchide d'un côté et Aia de l'autre se trouvent donc dès les sources les plus anciennes<sup>1033</sup>. Aia est en revanche sans doute perçu comme un endroit purement mythique, ce qui n'est pas le

---

<sup>1028</sup> Dräger 1995, p. 1-4.

<sup>1029</sup> Van der Valk 1958, p. 119.

<sup>1030</sup> Gourmelen 2011, p. 147 ; Apollonios de Rhodes I, 8-11.

<sup>1031</sup> Fowler 2006, p. 45.

<sup>1032</sup> Hérodote I, 2 et VII, 197.

<sup>1033</sup> Eumélos fr. 2a Davies. Sur la Colchide et Aia, voir Lordkipanidze Otar, 2001, « The Golden Fleece : Myth, Euhemeristic Explanation and Archaeology », *Oxford Journal of Archaeology* vol. 20, p. 4-5.



cas de la Colchide, dont l'existence physique à un endroit précis est avérée : Apollodore aura pu vouloir effacer le flou qui entourait le nom d' « Aia ».

Il est donc en effet possible de voir dans le texte de la *Bibliothèque* une version modernisée de Phérécyde, ou du moins une version expurgée de ses traits les plus évidemment archaïques. On peut surtout constater une réelle proximité dans l'écriture de ces deux textes. On trouve chez Apollodore un adjectif composé rare, qui ne peut qu'évoquer pour le lecteur l'univers de la poésie épique : il s'agit du mot χρυσόμαλλος, « à la laine d'or », employé pour qualifier la Toison, qui apparaît pour la première fois dans notre fragment et reste très rare ensuite, mais est employé trois fois chez Apollodore, dont une dans notre passage<sup>1034</sup>. Il est donc très probable que ce mot vienne de Phérécyde. Les deux textes présentent en outre le même emploi de la structure ἄλλος τε... καί, au même moment du récit : on lit en effet οἱ δὲ ἦσαν οἱ τε ἄλλοι πολῖται καὶ ὁ Ἰήσων chez Phérécyde, et ἄλλους τε πολλοὺς ἐπὶ ταύτῃ καὶ τὸν Ἰάσωνα μετεπέμψατο chez Apollodore ; les deux textes emploient le verbe συμβάλλω pour désigner le fait que Pélias comprend brusquement le sens de l'oracle en voyant Jason ; enfin, on ne peut qu'être frappé par le parallélisme ὡς ἔλθοι ἢ Μήδεια τῷ Περίῃ κακόν (Phérécyde) / ἴν' ἔλθοι κακόν Μήδεια Περίῃ (Apollodore)<sup>1035</sup>, avec dans les deux cas l'emploi pour le même verbe d'un optatif oblique, rare par ailleurs dans la *Bibliothèque*<sup>1036</sup> comme chez Phérécyde. Les points communs sont donc grands... et même les différences dans l'écriture rapprochent les deux textes : on a en effet souvent l'impression, que l'on a d'ailleurs à la lecture d'autres passages de la *Bibliothèque*, qu'Apollodore et le fragment de Phérécyde ne diffèrent que par la volonté délibérée de modifier les tournures et le vocabulaire<sup>1037</sup> : quand le fragment phérécydéen donne ἀσάμβαλος οὐ τὸ μαντήιον, Apollodore écrit μονοσάνδαλος et τὸ χρησμόν ; quand, pour la réponse de Jason, le fragment emploie un discours indirect, Apollodore choisit précisément le discours direct, dans un des deux seuls passages de la *Bibliothèque* où il fait ce choix<sup>1038</sup>. On constate aussi qu'Apollodore emploie moins le présent historique que le fragment, et que les traits ioniens qu'il contient sont absents de la *Bibliothèque* : l'auteur de cet ouvrage semble avoir voulu moderniser légèrement l'écriture de sa source<sup>1039</sup>.

Que peut-on conclure de cette comparaison ? La parenté entre les deux textes est évidente et, nous l'avons dit, le fr. 105 est probablement très proche du texte de Phérécyde : il faut en conclure qu'Apollodore a pu consulter ce texte pour rédiger ce passage. Cela ne suffit

<sup>1034</sup> Sur cet adjectif, voir *infra* p. 481.

<sup>1035</sup> On retrouve une expression très proche chez Apollonios de Rhodes III, 1135 : comme le souligne Gourmelen 2011, p. 143, il pourrait s'agir d'un emprunt direct du poète à Phérécyde.

<sup>1036</sup> De façon générale, l'optatif tend à disparaître après la période classique : voir Meillet 1920, p. 209 sqq.

<sup>1037</sup> Cf. *infra* p. 362.

<sup>1038</sup> L'autre étant ep. 6, 4, ms. S (p. 215 Wagner).

<sup>1039</sup> Sur ces deux traits d'écriture chez Phérécyde, voir plus bas p. 419 et 430.

cependant pas à conclure à une consultation directe de l'ouvrage de Phérécyde par Apollodore ; il est aussi possible, voire probable au vu des conditions matérielles et de l'époque à laquelle il travaillait, que notre auteur a trouvé dans un manuel une longue citation de Phérécyde, qu'il aurait alors reprise en la modifiant, probablement de façon à l'adapter au goût de son temps<sup>1040</sup>.

Nous possédons toute une série de fragments qui concernent les héros qui ont fait ou non partie de l'expédition conduite par Jason. Le fr. 106, issu d'une scholie aux *Argonautiques*, rapporte que la nef Argo tient son nom d'Argos fils de Phrixos, ce qui est aussi ce que dit la *Bibliothèque*<sup>1041</sup>. Pour cet ouvrage, cet Argos était le constructeur de la nef ; or, Apollonios indique que le vaisseau a pris son nom de son concepteur, Argos fils d'Arestor<sup>1042</sup>. Il semble donc qu'Apollodore ait fusionné les deux traditions en une seule, comme l'ont remarqué T. Gantz et J. Pàmias<sup>1043</sup>. Le fr. 107, issu du même corpus de scholies, affirme que, selon Phérécyde, Tiphys, connu par ailleurs pour être le pilote de la nef Argo, était originaire de Potnies ; Apollodore ne lui assigne aucune origine particulière et se contente d'affirmer qu'il était fils d'Hagnias. Apollonios de Rhodes lui donne le même père, tout en précisant qu'il venait de la ville de Siphia<sup>1044</sup>. Le fr. 108, qui provient des mêmes scholies, concerne un Argonaute nommé Idmon, dont Phérécyde rapportait qu'il était fils d'Apollon et d'Astéria fille de Coronos ; Idmon eut de Laothoè un fils nommé Thestor, qui fut le père de Calchas<sup>1045</sup>. Cet Idmon, présent chez Apollonios de Rhodes pour qui il est aussi fils d'Apollon, n'apparaît pas dans le catalogue des Argonautes que fait Apollodore, mais il s'agit d'une omission, puisqu'on le retrouve dans l'expédition quelques chapitres plus loin, au moment de sa mort<sup>1046</sup>. La *Bibliothèque*, sans doute du fait de cette omission, ne nous dit rien sur son ascendance, ni sur sa descendance. Quant à Calchas, il apparaît certes à de

---

<sup>1040</sup> On ne peut que remarquer que l'ouverture des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (v. 1-17) est elle aussi extrêmement proche de la version phérécydienne : le poète a très probablement lu Phérécyde pour composer son ouvrage (voir Pàmias 2008, vol. 2, n. 183 p. 45 ; Gourmelen 2011, p. 143). Le poème ne saurait cependant être la source principale de la *Bibliothèque* pour cet épisode : Apollonios ne mentionne aucun lien entre Jason et la vie rurale, Pélias ne pose aucune question et Jason ne lui fait donc aucune réponse ; de plus, le mot χρυσόμαλλος est inconnu des *Argonautiques*. Quant à Pindare, *Pythiques* IV, 70-168, il propose un récit dont le projet et l'écriture l'éloignent beaucoup de ceux des deux mythographes. Voir aussi Fowler 2006, qui se livre à une étude comparée de cinq versions de ce même épisode pour mettre en évidence les caractéristiques de l'écriture mythographique, que nous aborderons dans notre troisième partie.

<sup>1041</sup> Phérécyde fr. 106 = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1-4a ; *Bibliothèque* I, 9, 16, 6 (p. 37 Wagner).

<sup>1042</sup> Apollonios de Rhodes I, 111-112.

<sup>1043</sup> Gantz 2004, p. 608 ; Pàmias 2008, vol. 2, n. 186 p. 46, qui souligne que chez les autres auteurs, la nef Argo tire son nom du fait qu'elle est ἀργός, « rapide » (Diodore de Sicile IV, 41, 3 ; Hygin, *Astronomie* II, 37 ; schol. Euripide *Médée* 1).

<sup>1044</sup> Phérécyde fr. 107 = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 105-108a ; *Bibliothèque* I, 9, 16, 7 (p. 37 Wagner) ; Apollonios de Rhodes I, 105. Le Ποντιέα de Phérécyde est une conjecture, et les manuscrits donnent Ποντεῶς ou Ποντέα ; quelle que soit la bonne leçon, elle ne rencontre aucun écho chez Apollodore.

<sup>1045</sup> Phérécyde fr. 108 = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 139-144a.

<sup>1046</sup> Apollonios de Rhodes I, 139-145 ; *Bibliothèque* I, 9, 23, 1 (p. 42 Wagner).

nombreuses reprises dans la *Bibliothèque*, mais le texte ne nous donne jamais le nom de ses parents, sans doute parce la plupart de ses apparitions se font dans la partie qui ne nous est connue que par les deux épitomes. Le fr. 110, à nouveau extrait des scholies à Apollonios de Rhodes, précise que ni pour Homère, ni pour Hésiode, ni pour Phérécyde Iphiclos ne fit partie de l'expédition ; or, ce personnage monte bien sur la nef Argo chez Apollonios de Rhodes et dans la *Bibliothèque*, ce qui montre à nouveau la fidélité d'Apollodore au poète hellénistique<sup>1047</sup>. Le fr. 26 enfin, qui provient d'une scholie aux *Argonautiques*, affirme qu'Orphée ne faisait pas partie des Argonautes, mais qu'un certain Philammon, un musicien que les Anciens situaient avant Homère<sup>1048</sup>, était de l'expédition<sup>1049</sup>. Or, dans la liste des Argonautes donnée dans la *Bibliothèque*, on trouve bien Orphée, comme chez Apollonios de Rhodes, mais pas Philammon<sup>1050</sup>. Cela n'est pas surprenant : nous avons en effet déjà remarqué que pour ce qui concerne l'expédition des Argonautes, Apollodore est très fidèle à Apollonios de Rhodes, et le contredit très rarement. Comme l'a fait remarquer F. Jacoby, Phérécyde préfère sans doute Philammon à Orphée car celui-ci lui semble appartenir à une époque plus ancienne<sup>1051</sup> : Apollodore, quant à lui, n'a pas ce type de réflexion ici.

Le fr. 28, conservé par une scholie aux *Argonautiques*, affirme que les fils de Borée poursuivirent les Harpyes διὰ τοῦ Αἰγαίου πόντου καὶ τοῦ Σικελικοῦ, « à travers la mer Egée et la mer de Sicile »<sup>1052</sup> ; le fr. 29, issu d'une autre scholie au même poème, complète le précédent en indiquant qu'elles s'enfuirent εἰς τὸ σπέος [...] τῆς Κρήτης τὸ ὑπὸ τῷ λόφῳ τῷ Ἀργινοῦντι, « dans la grotte de Crète qui se trouve sous le sommet du mont Arginonte »<sup>1053</sup>. Cet épisode, qui se situe durant l'escale des Argonautes chez Phinée, en Thrace, est raconté différemment par Apollodore :

διωκομένων δὲ τῶν ἀρπυιῶν ἢ μὲν κατὰ Πελοπόννησον εἰς τὸν Τίγρην ποταμὸν ἐμπίπτει, ὃς νῦν ἀπ' ἐκείνης Ἄρπυς καλεῖται · ταύτην δὲ οἱ μὲν Νικοθόην οἱ δὲ Ἀελλόπουν καλοῦσιν. ἢ δὲ ἕτερα καλουμένη Ὠκυπέτη, ὡς δὲ ἔνιοι Ὠκυθόη (Ἡσίοδος δὲ λέγει αὐτὴν Ὠκυπόδην), αὕτη κατὰ τὴν Προποντίδα φεύγουσα μέχρις Ἐχινάδων ἦλθε νήσων, αἱ νῦν ἀπ' ἐκείνης Στροφάδες καλοῦνται · ἐστράφη γὰρ ὡς ἦλθεν ἐπὶ ταύτας, καὶ γενομένη κατὰ τὴν ἠίονα ὑπὸ καμάτου πίπτει σὺν τῷ διώκοντι.

<sup>1047</sup> Phérécyde fr. 110 = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 45-47a (= Hésiode fr. 63 M.-W.) ; Apollonios de Rhodes I, 45-47 ; *Bibliothèque* I, 9, 16, 9 (p. 38 Wagner).

<sup>1048</sup> Voir Phérécyde fr. 120 : Hésiode fr. 63 M.-W. ; Ovide, *Métamorphoses* XI, 290 sqq. ; Hygin, *Fables* 161 et 200.

<sup>1049</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 23-25a.

<sup>1050</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 7 (p. 37 Wagner).

<sup>1051</sup> Jacoby 1957, vol. 1A, p. 400, cité par Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>.

<sup>1052</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 271b.

<sup>1053</sup> Schol. (LP+) Apollonios de Rhodes II, 299.

Ἀπολλώνιος δὲ ἐν τοῖς Ἀργοναύταις ἕως Στροφάδων νήσων φησὶν αὐτὰς διωχθῆναι καὶ μηδὲν παθεῖν, δούσας ὄρκον τὸν Φινέα μηκέτι ἀδικῆσαι (« les Harpyes sont poursuivies, l'une tombe dans le Péloponnèse dans la rivière Tigrès, qui tire d'elle son nom actuel, Harpys ; les uns appellent cette Harpye Nicothoé, les autres Aellopos. L'autre, nommée Ocypété, selon certains Ocythoé (Hésiode, lui, l'appelle Ocypodé), fuit par la Propontide jusqu'à arriver aux îles Echinades, qui tirent d'elle leur nom actuel de Strophades ; car quand elle y arriva, elle se retourna et, alors qu'elle se trouvait à la hauteur du rivage, tomba d'épuisement avec son poursuivant. Apollonios, dans les *Argonautiques*<sup>1054</sup>, dit cependant qu'elles furent poursuivies jusqu'aux îles Strophades et qu'on ne leur fit rien, car elles firent le serment de ne plus nuire à Phinée »).

Dans la *Bibliothèque*, on a une version très différente du parcours de la poursuite. Apollodore propose deux itinéraires différents, l'un qui s'achève dans le Péloponnèse et l'autre aux îles Echinades ; Phérécyde, lui, donne un parcours unique qui passe bien plus à l'ouest, en Sicile, et s'achève en Crète, au mont Arginonte, ce qui est aussi la version des *Naupactica* selon le scholiaste et, selon J. Pàmias, la version la plus commune<sup>1055</sup>. Remarquons qu'ici, Apollodore se démarque explicitement et volontairement d'Apollonios de Rhodes, dont il mentionne la version comme une variante de son propre récit. Nous ignorons d'où est issu le récit donné par Apollodore : on trouve bien la mention des îles Strophades dès Hésiode, mais le poète affirme que les fils de Borée renoncèrent à leur poursuite<sup>1056</sup>, ce qui diffère du récit de la *Bibliothèque* ; de plus, l'idée qu'il y eut deux itinéraires différents, dont l'un s'acheva dans le Tigrès ou même dans le Péloponnèse, ne se trouve que chez Apollodore. Peut-être notre auteur se fait-il ici l'écho d'une tradition locale ; la version qu'il donne lui semble quoi qu'il en soit suffisamment importante pour éclipser ses sources habituelles, Apollonios de Rhodes, Hésiode et Phérécyde.

Le fr. 112, lui aussi conservé dans une scholie aux *Argonautiques*, concerne les taureaux que Jason, arrivé chez Aïétés, a pour mission de mettre sous le joug et de faire labourer. Phérécyde rapporte que χαλκόποδες οἱ ταῦροι καὶ πῦρ πνέοντες, « les taureaux [étaient] dotés de sabots d'airain et crachaient du feu<sup>1057</sup> ». C'est aussi ce que dit Apollonios de Rhodes ; quant à Apollodore, il rapporte lui aussi ce détail<sup>1058</sup>. Un point doit soulever notre attention : ces trois textes emploient le même adjectif composé χαλκόπους, adjectif homérique

<sup>1054</sup> Apollonios de Rhodes II, 284 sqq.

<sup>1055</sup> *Naupactica* fr. 3 Bernabé ; Pàmias 2008, vol. 1, n. 210 p. 88.

<sup>1056</sup> Hésiode fr. 156 M.-W.

<sup>1057</sup> Schol. (L<sup>marg+</sup>) Apollonios de Rhodes III, 230.

<sup>1058</sup> Apollonios de Rhodes III, 230, 410 et 496 ; *Bibliothèque* I, 9, 23, 3 (p. 43 Wagner).

dont la couleur épique est nette et dont l'emploi est très rare. Ce mot nous semble donc établir un lien entre nos trois auteurs : au vu de la fidélité que témoigne Apollodore à Apollonios, on peut penser que le poète a emprunté cet adjectif à Phérécyde, et qu'Apollodore l'a ensuite tiré à son tour de sa lecture des *Argonautiques*<sup>1059</sup>.

Le fr. 31 est à nouveau issu d'une scholie aux *Argonautiques* ; très bref, il ne fait que préciser que c'est Jason qui tua le dragon qui gardait la Toison d'or<sup>1060</sup>. Apollodore ne suit pas cette version : chez lui, Médée endort le dragon avec ses potions, ce qui permet à Jason de s'emparer sans risques de la Toison. La *Bibliothèque* se conforme ainsi aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes<sup>1061</sup>. Dans le même passage, on peut cependant constater qu'Apollodore emploie les mots ὀδόντας [...] ἡμίσεις, en parlant des dents du dragon tué par Cadmos à Thèbes. Or, ces mots ne sont pas employés par Apollonios de Rhodes, mais on les retrouve dans deux fragments phérécydéens, les fr. 22a et b, dont le premier est probablement une citation du mythographe athénien<sup>1062</sup>. Avec la *Bibliothèque*, ces fragments sont les seuls textes où l'on puisse lire ces mots : il nous semble donc pouvoir affirmer que leur utilisation par Apollodore vient d'une consultation, directe ou indirecte, du texte de Phérécyde. Cela confirme que l'auteur de la *Bibliothèque*, quand il travaille sur les légendes liées aux Argonautes, a très probablement toujours le récit phérécydéen à portée de main.

Les deux textes qui composent le fr. 32 sont à nouveau extraits des scholies à Apollonios, qui concernent le personnage d'Apsyrtos, et qui confrontent les écrits de différents auteurs<sup>1063</sup>. Voici ce qui a trait à Phérécyde :

Fr. 32a <sup>1064</sup>	Fr. 32b <sup>1065</sup>
Φερεκύδης δὲ ἐν ζ' τὴν Μήδειαν φησιν ἄραι μικρὸν τὸν Ἄψυρτον ἐκ τῆς κοίτης, Ἰάσονος εἰπόντος αὐτῇ ἐνεγκεῖν πρὸς τοὺς Ἀργοναύτας · ἐπεὶ δὲ ἐδιώχθησαν, σφάζει καὶ μελίσσαντας ἐκβαλεῖν εἰς τὸν ποταμὸν (« Phérécyde, au livre VII, dit que Médée a fait se lever le petit Apsyrtos de son lit, et	Φερεκύδης δὲ ἐν ζ' διωκομένους ἀναβιβάσαι ἐπὶ τὴν ναῦν τὸν Ἄψυρτον καὶ μελίσσαντας ῥῖψαι εἰς τὸν ποταμὸν (« Phérécyde, au livre VII, <raconte que>, tandis qu'ils étaient poursuivis, ils firent monter Apsyrtos sur le pont, le démembrèrent et le jetèrent dans le fleuve »).

<sup>1059</sup> Sur cet adjectif composé, nous donnons davantage de détails *infra* p. 481.

<sup>1060</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 156-166a.

<sup>1061</sup> *Bibliothèque* I, 9, 23, 11 (p. 44 Wagner) ; Apollonios de Rhodes IV, 156 sqq.

<sup>1062</sup> Voir *infra* p. 397.

<sup>1063</sup> Le fr. 32 comprend un troisième texte, le fr. 32c (schol. (B) Euripide *Médée* 167), selon lequel Apsyrtos s'appelait, chez Phérécyde, Axirtos ; sur ce point, Apollodore se conforme à l'usage le plus courant.

<sup>1064</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 223-230a.

<sup>1065</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 223-230d.

que sur l'ordre de Jason elle l'amena aux Argonautes ; quand ils furent poursuivis, ils l'égorèrent, le démembrèrent et le jetèrent dans le fleuve »).	
--	--

C'est exactement la version que donne la *Bibliothèque* :

Αιήτης δὲ ἐπιγνοὺς τὰ τῆ Μηδεία τετολμημένα ὄρμησε τὴν ναῦν διώκειν. ἰδοῦσα δὲ αὐτὸν πλησίον ὄντα Μήδεια τὸν ἀδελφὸν φονεύει καὶ μελίσασα κατὰ τοῦ βυθοῦ ρίπτει (« Αἰήτης, ayant découvert ce qu'avait osé faire Médée, s'élança à la poursuite du navire. Médée, le voyant proche d'eux, assassine son frère et, après l'avoir démembré, le jette dans les profondeurs »)<sup>1066</sup>.

Phérécyde est le premier auteur à nous conserver un récit de la mort d'Apsyrtos ; il est suivi par Apollodore, mais aussi par Ovide, à la fois dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes*<sup>1067</sup>. Il existait d'autres versions : chez Sophocle et Euripide, Apsyrtos était tué dans le palais de son père<sup>1068</sup>, et selon Léon le rhéteur il a été empoisonné par Médée<sup>1069</sup>. Or, Apollonios de Rhodes propose une version encore tout à fait différente : chez lui, les Argonautes parviennent à s'enfuir sans stratagème particulier, et Apsyrtos n'est pas un petit garçon, mais bien un jeune homme capable de conduire le char de son père à la poursuite de la nef Argo, puis de commander la flotte qui pourchasse Jason et les siens ; il finit par tomber dans un piège tendu par Médée et Jason, qui l'assassinent<sup>1070</sup>. Hygin donne sensiblement le même récit, ce qui montre qu'il avait encore cours à l'époque impériale. Apollodore fait le choix de s'écarter de cette version comme de celle des Tragiques pour suivre Phérécyde. Pour quelles raisons ? Apollodore ne nomme pas Phérécyde, ce qui montre que ce n'est pas par envie de l'exhiber en tant qu'*auctoritas* ; on peut donc penser que l'auteur de la *Bibliothèque* a été séduit par l'aspect particulièrement impressionnant de cette mort, qui a de plus l'avantage de souligner la monstruosité de Médée, au sens propre de ce terme ; cela lui permet en outre, dans les lignes qui suivent, d'introduire l'étymologie du nom de « Tomes », le lieu où fut inhumé Apsyrtos, qui dérive du verbe τέμνω, « couper<sup>1071</sup> ». Nous avons vu que quand Apollodore nomme un auteur, c'est en général qu'il ne le suit pas, mais ne le propose qu'en

<sup>1066</sup> *Bibliothèque* I, 9, 24, 1 (p. 44 Wagner) ; Apsyrtos est nommé quelques lignes plus haut.

<sup>1067</sup> *Métamorphoses* XII, 113-116 ; *Héroïdes* VI, 129-130.

<sup>1068</sup> Sophocle fr. 343 Radt (= schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 223-230d) ; Euripide, *Médée* 1334-1335.

<sup>1069</sup> Léon le rhéteur FGrH 278 F 2 (= schol. (B) Euripide *Médée* 167).

<sup>1070</sup> Voir par exemple Apollonios de Rhodes IV, 223-224 et 313 sqq. ; sur sa mort, v. 421 sqq. Jason mutile aussi le corps, mais il s'agit d'un rite de purification et non d'un stratagème monstrueux.

<sup>1071</sup> Gantz 2004, p. 642 montre de façon convaincante que cette étymologie ne vient sans doute pas de Phérécyde, « car dans ce cas les scholies d'Apollonios, qui citent constamment à partir de ce mythographe, n'auraient jamais mis une telle insistance à souligner que Timagétos, cet auteur de l'époque hellénistique, était le premier à renvoyer l'Argo par le chemin du Danube ». Tomes, connue pour avoir été le lieu d'exil d'Ovide, se situe sur la côte ouest de la mer Noire ; il s'agit de la moderne Constanța, en Roumanie.

variante ; si Apollodore ne nomme pas Phérécyde ici, c'est sans doute justement parce qu'il adopte sa version du récit. On peut cependant remarquer une divergence : chez Phérécyde, le meurtre a lieu sur le fleuve Phase, tandis que chez Apollodore il a lieu en pleine mer. Apollodore adopte ici la localisation proposée par Apollonios de Rhodes<sup>1072</sup>.

### 3. *La descendance d'Inachos et les légendes argiennes*

Le fr. 114, une ἱστορία issue d'une scholie à l'*Odyssée*, relate l'histoire de Mélampous et des filles de Proïtos<sup>1073</sup> :

Μελάμπους ὁ Ἀμυθάωνος παῖς πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα διὰ τῆς μαντικῆς τεράστια ἐποίησεν, οὐχ ἥκιστα δὲ αὐτῶ καὶ οὗτος ἐνδοξότατος ἄθλος ἐγένετο. τῶν γὰρ Προίτου θυγατέρων τοῦ βασιλέως τῶν Ἀργείων Λυσιππῆς καὶ Ἰφιανάσσης διὰ τὴν ἐκ νεότητος ἀνεπιλογιστίαν ἀμαρτουσῶν εἰς Ἥραν (παραγενόμεναι γὰρ εἰς τὸν τῆς θεοῦ νεῶν ἔσκωπον αὐτὸν λέγουσαι πλουσιώτερον μᾶλλον εἶναι τὸν τοῦ πατρὸς οἶκον) καὶ διὰ τοῦτο μανεισῶν παραγενόμενος ὁ Μελάμπους ὑπέσχετο πάντως θεραπεύειν, εἰ λάβοι κατάξιον τῆς θεραπείας μισθόν. ἤδη γὰρ ἡ νόσος δεκαετῆς καὶ ὀδύνην φέρουσα οὐ μόνον αὐταῖς ταῖς κόραις ἀλλὰ καὶ τοῖς γεγεννηκόσι. ἀπαγγειλαμένου δὲ τοῦ Προίτου τῶ Μελάμποδι καὶ μέρος τῆς βασιλείας καὶ μίαν τῶν θυγατέρων ἦν ἂν ἐθέλοι εἰς γάμον δώσειν, ἴασατο τὴν νόσον ὁ Μελάμπους διὰ τε ἰκεσιῶν καὶ θυσιῶν τὴν Ἥραν μελιζάμενος. καὶ λαμβάνει πρὸς γάμον Ἰφιάνασσαν ἔδνον αὐτὴν τῶν ἰατρειῶν καρπωσάμενος. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκῦδη (« Μελampous, le fils d'Amythaon, accomplit de nombreux prodiges grâce à son art de la divination, parmi lesquels ce très fameux exploit. Comme les filles du roi d'Argos Proïtos, Lysippè et Iphianassè, avaient commis une faute envers Héra à cause de la stupidité de leur jeunesse (entrées dans le temple de la déesse, elles l'avaient raillée en lui disant que le palais de leur père était bien plus richement bâti) et qu'elles en avaient été rendues folles, Μελampous, s'étant rendu sur place, promet de les soigner toutes s'il recevait un prix digne de ses soins. La maladie durait en effet depuis dix ans et faisait souffrir non seulement les jeunes filles elles-mêmes, mais aussi leurs parents. Proïtos ayant promis à Μελampous de lui donner une partie de son royaume et celle de ses filles qu'il voudrait en mariage, Μελampous guérit la maladie en adoucissant Héra par des supplications et des sacrifices. Il prend Iphianassè pour épouse, recueillant avec elles les fruits de sa médecine. Le récit se trouve chez Phérécyde »).

Comme nous l'avons déjà longuement vu, le récit de la guérison par Μελampous des filles de Proïtos est raconté dans la *Bibliothèque*<sup>1074</sup>. Apollodore connaît une troisième fille,

<sup>1072</sup> Voir Phérécyde fr. 100 et notre commentaire de ce fragment *supra* p. 260.

<sup>1073</sup> Schol. (CHMMaPaQV<sup>amou</sup>X) *Odyssée* XV, 225.

Iphinoè, qui trouve la mort durant le récit, ce qui lui permet de donner exactement la même liste qu'un vers hésiodique<sup>1075</sup>. Pour ce qui est de la folie des Proïtides, Apollodore, nous l'avons vu, en donne deux causes, l'une qu'il attribue à Hésiode et qui est liée à Dionysos, l'autre qu'il attribue à Acousilaos et selon laquelle elles avaient insulté le *xoanon* d'Héra. La version de Phérécyde, qui évoque très probablement le grand Héraion d'Argos, est donc proche de celle d'Acousilaos, mais n'est pas reprise telle quelle dans la *Bibliothèque*. Pour la suite, l'ἱστορία est bien moins détaillée que le récit d'Apollodore : il s'agit très probablement d'un résumé à grands traits. On peut cependant remarquer que pour le scholiaste, la guérison se fit « par des supplications et des sacrifices » pour Héra, tandis qu'Apollodore parle de rites nettement dionysiaques : Mélampous, « faisant grand vacarme et dansant quelque danse inspirée par le dieu, poursuivit les femmes, des montagnes jusqu'à Sicyone ». Cette différence profonde entre les deux récits montre que le récit d'Apollodore ne vient probablement pas de Phérécyde ; pour nous, comme l'avons dit plus haut en étudiant ce récit, la *Bibliothèque* s'inspire du *Catalogue des femmes*. Le fr. 115 de Phérécyde, un extrait d'une scholie à l'*Iliade* que nous considérons comme une citation probable<sup>1076</sup>, en est d'ailleurs un indice supplémentaire :

Φερεκύδης οὕτω γενεαλογεῖ ἀπὸ Μελάμποδος Μαντίον, οὗ Κλειτόν, οὗ Κοίρανον, οὗ Πολύϊδον. εἶτα « Πολύϊδος » φησί « γαμεῖ Εὐρυδάμειαν τὴν Φυλέως τοῦ Αὐγέου · τῶι δὲ γίνεται Εὐχίνωρ καὶ Κλειτός, οἱ Θήβας εἶλον σὺν τοῖς Ἐπιγόνοις. ἔπειτα ἐς Τροίην ἔρχονται σὺν Ἀγαμέμνονι · καὶ θνήσκει <μὲν> Εὐχίνωρ ὑπὸ Ἀλεξάνδρου » (« Phérécyde donne la généalogie suivante : de Mélampous naît Mantios, de qui Cléitos, de qui Coïranos, de qui Polyidos. Ensuite, il dit : "Polyidos épouse Eurydaméia fille de Phylée fils d'Augias ; à ce dernier naît Euchénor et Cléitos, qui prirent Thèbes avec les Epigones. Ensuite, ils vont à Troie avec Agamemnon ; et Euchénor meurt de la main d'Alexandre" »).

Le scholiaste donne la généalogie complète d'Euchénor, dont l'*Iliade* ne mentionne que le père, Polyidos. Dans la *Bibliothèque*, Mélampous n'a qu'un unique enfant, Abas, qui se voit doté d'une descendance, mais sans rapport avec aucun des personnages mentionnés par Phérécyde. Chez Apollodore, on trouve mention de Polyidos fils de Coïranos, qui est un devin – ce qui est à mettre en lien avec le fait que chez Phérécyde son aïeul est Mélampous –, mais sans autre détail sur sa généalogie ; notre ouvrage nomme aussi Phylée fils d'Augias, là encore sans autre détail ; quant aux autres personnages nommés dans ce fragment, ils sont

<sup>1074</sup> *Bibliothèque* II, 2, 2 (p. 58-59 Wagner) ; cf. *supra* p. 49 sqq.

<sup>1075</sup> Hésiode fr. 129 M.-W., v. 24.

<sup>1076</sup> Schol. (T+) *Iliade* XIII, 663b ; cf. *infra* p. 411.



inconnus de la *Bibliothèque*<sup>1077</sup>. P. Dolcetti a montré que la généalogie phérécydienne permet d'harmoniser les cycles thébain et troyen<sup>1078</sup> ; Apollodore, lui, ne suit pas cette tentative d'harmonisation chronologique. Il faut remarquer que la *Bibliothèque* ne suit pas non plus Homère ni Hésiode<sup>1079</sup> : Apollodore se contente d'écrire qu'Abas fils de Mélampous a une fille, Lysimachè, qui de son cousin Talaos, fils de son oncle Bias, enfante certains des personnages centraux du cycle des Sept contre Thèbes, notamment Adraste et Eriphyle, mais nous ignorons quelle est la tradition qu'il suit<sup>1080</sup>.

#### a. L'histoire de Persée

Nous allons à présent nous livrer à l'étude des récits qui concernent Persée, qui forment un ensemble relativement long. Le fr. 4 est extrait d'une scholie à Apollonios de Rhodes ; il est à mettre en rapport, comme le font R. L. Fowler et J. Pàmias, avec le fr. 10, issu du même texte<sup>1081</sup>. Tous deux racontent la naissance et les premières années de Persée. Voici ce qu'écrit le scholiaste :

Φερεκύδης ἐν τῷ {1}β' ἱστορεῖ, ὡς Ἄκρίσιος γαμει Εὐρυδίκην τὴν Λακεδαιμόνος · τῶν δὲ γίνεται Δανάη. Χρωμένῳ δὲ αὐτῷ περὶ ἄρσενος παιδὸς ἔχρησεν ὁ θεὸς ἐν Πυθοῖ, ὅτι αὐτῷ μὲν οὐκ ἔσται παῖς ἄρσην, ἐκ δὲ τῆς θυγατρὸς, πρὸς οὗ αὐτὸν ἀπολεισθαι. ὁ δὲ ἀναχωρήσας εἰς Ἄργος θάλαμον ποιεῖ χαλκοῦν ἐν τῇ αὐλῇ τῆς οἰκίας κατὰ γῆς, ἔνθα τὴν Δανάην εἰσάγει μετὰ τροφοῦ · ἐν ᾧ αὐτὴν ἐφύλασσαν, ὅπως ἐξ αὐτῆς παῖς μὴ γένηται. ἐρασθεὶς δὲ Ζεὺς τῆς παιδὸς, ἐκ τοῦ ὀρόφου χρυσῷ παραπλήσιος ῥεῖ, ἣ δὲ ὑποδέχεται τῷ κόλπῳ · καὶ ἐκφήνας αὐτὸν ὁ Ζεὺς τῇ παιδί μίγνυται. τῶν δὲ γίνεται Περσεύς, καὶ ἐκτρέφει αὐτὸν ἡ Δανάη καὶ ἡ τροφὸς κρύπτουσαι Ἄκρίσιον. ὅτε δὲ Περσεύς τριετῆς καὶ τετραετῆς ἐγένετο, ἤκουσεν αὐτοῦ τῆς φωνῆς παίζοντος <Ἄκρίσιος>, καὶ διὰ τῶν θεραπόντων μετακαλεσάμενος τὴν Δανάην σὺν τῇ τροφῷ, τὴν μὲν ἀναίρει, Δανάην δὲ καταφέρει σὺν τῷ παιδί ἐπὶ τὸν {ὑπὸ τὸ} Ἐρκείου Διὸς βωμόν. μόνος δὲ αὐτὴν ἐρωτᾷ, πόθεν εἶη αὐτῇ γεγονὼς ὁ παῖς · ἣ δὲ ἔφη, ἐκ Διός. ὁ δὲ οὐ πείθεται, ἀλλ' εἰς λάρνακα ἐμβιβάζει αὐτὴν μετὰ τοῦ παιδός, καὶ κλείσας καταποντοῖ. καὶ φερόμενοι ἀφικνοῦνται εἰς Σέριφον τὴν νῆσον, καὶ αὐτοὺς ἐξέλκει Δίκτυς ὁ Περισθένους, δικτύῳ ἀλιεύων. εἶτα ἡ

<sup>1077</sup> Pour Abas, *Bibliothèque* I, 9, 13, 1 (p. 35 Wagner) ; Polyidos fils de Coïranos intervient en *Bibliothèque* III, 3, 1, 1-5 et III, 3, 2 (p. 111 Wagner) ; Phylée fils d'Augias est notamment mentionné en II, 5, 5, 3-6 (p. 77-78 Wagner) et II, 7, 2, 5 (p. 93 Wagner) ; il a un fils, Mégès (*Bibliothèque* III, 10, 8, 2, p. 144 Wagner, et ep. 3, 12, ms. S, p. 191 Wagner). On peut relever que la *Bibliothèque* connaît bien deux frères nommés Euchénor et Cléitos, mentionnés dans la liste des fils d'Egyptos (II, 1, 5, 4 et 6 ; p. 55 Wagner).

<sup>1078</sup> Dolcetti 2004, n. 125 p. 246.

<sup>1079</sup> *Odyssée* XV, 241-256 ; Hésiode fr. 136 M.-W.

<sup>1080</sup> *Bibliothèque* I, 9, 13, 1 (p. 35 Wagner). Abas fils de Mélampous apparaît aussi chez Pausanias I, 43, 5, qui en fait le père de Coïranos père de Polyidos, et en schol. Apollonios de Rhodes I 139-144c.

<sup>1081</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1091.

Δανάη ἀνοίξει ἰκετεύει τὴν λάρνακα, ὁ δὲ ἀνοίξας καὶ μαθὼν οἴτινές εἰσιν, ἄγει εἰς τὸν οἶκον καὶ τρέφει, ὡς ἂν συγγενεῖς αὐτοῦ ὄντας· ἦσαν γὰρ ὁ Δίκτυς καὶ ὁ Πολυδέκτης Ἀνδροθόης τῆς Κάστορος καὶ Περισθένους τοῦ Δαμάστορος τοῦ Ναυπλίου τοῦ Ποσειδῶνος καὶ Ἀμυμώνης, ὡς Φερέκυδης ἐν α' (« Phérécyde, au livre II, raconte qu'Acrisios épouse Eurydicè fille de Lacédémon ; d'eux naît Danaé. Comme il avait demandé ce qu'il en serait d'un enfant mâle, le dieu lui prédit à Pythô que lui n'aurait pas d'enfant mâle, mais que sa fille en aurait un, et qu'il mourrait de la main de cet enfant. De retour à Argos, il construit une chambre de bronze sous terre, dans la cour de sa demeure, où il enferme Danaé avec de la nourriture ; il la garda dans cette chambre, pour ne pas qu'elle ait d'enfant. Mais Zeus, tombé amoureux de la jeune fille, prend la forme d'une pluie d'or et coule du toit ; elle le reçoit en son sein. Zeus se dévoile et s'unit à la jeune fille. D'eux naît Persée, et Danaé et sa nourrice l'élèvent à l'insu d'Acrisios. Quand Persée eut trois ou quatre ans, Acrisios entendit sa voix alors qu'il jouait ; il fait convoquer par ses serviteurs Danaé avec sa nourrice ; il tue cette dernière et fait descendre Danaé avec son enfant à l'autel du Zeus du Foyer. Seul, il lui demande comment lui était venu l'enfant ; elle répond de Zeus. Lui ne la croit pas, mais la fait embarquer dans un coffre avec son enfant, le ferme et le met à la mer. Ils dérivent et parviennent sur l'île de Sériphos ; Dictys fils de Péristhénès, qui pêchait au filet, les tire de l'eau. Danaé supplie alors que l'on ouvre le coffre ; quand il l'a ouvert et appris qui ils sont, il les amène chez lui et les nourrit comme s'ils étaient de la même famille : Dictys et Polydectès étaient en effet fils d'Androthoè fille de Castor et de Péristhénès fils de Damastor fils de Nauplios fils de Poséidon et d'Amymonè, selon Phérécyde au livre I »).

Ce long récit est à comparer avec celui de la *Bibliothèque*, bien plus bref<sup>1082</sup> :

Ἀκρισίῳ δὲ περὶ παίδων γενέσεως ἀρρένων χρηστηριαζομένῳ ὁ θεὸς ἔφη γενέσθαι παῖδα ἐκ τῆς θυγατρὸς, ὃς αὐτὸν ἀποκτενεῖ. δείσας δὲ ὁ Ἀκρισίος τοῦτο, ὑπὸ γῆν θάλαμον κατασκευάσας χάλκεον τὴν Δανάην ἐφρούρει. ταύτην μὲν, ὡς ἔνιοι λέγουσιν, ἔφθειρε Προῖτος, ὅθεν αὐτοῖς καὶ ἡ στάσις ἐκινήθη· ὡς δὲ ἔνιοί φασι, Ζεὺς μεταμορφωθεὶς εἰς χρυσὸν καὶ διὰ τῆς ὀροφῆς εἰς τοὺς Δανάης εἰσρυεὶς κόλπους συνῆλθεν. αἰσθόμενος δὲ Ἀκρισίος ὕστερον ἐξ αὐτῆς γεγεννημένον Περσέα, μὴ πιστεύσας ὑπὸ Διὸς ἐφθάρθαι, τὴν θυγατέρα μετὰ τοῦ παιδὸς εἰς λάρνακα βαλὼν ἔρριπεν εἰς θάλασσαν. προσενεχθείσης δὲ τῆς λάρνακος Σερίφῳ Δίκτυς ἄρας ἀνέθρεψε τοῦτον (« Acrisios ayant consulté l'oracle pour savoir s'il aurait des enfants mâles, le dieu lui répondit que de sa fille naîtrait un fils qui le tuerait. Acrisios prit

<sup>1082</sup> *Bibliothèque* II, 4, 1 (p. 60-61 Wagner).

peur ; il construisit sous terre une chambre de bronze et y fit garder Danaé. Celle-ci, selon certains, fut séduite par Proitos, ce qui déclencha leur querelle ; selon d'autres, Zeus, changé en or, se fit couler à travers le toit et vint dans le sein de Danaé. Par la suite, Acrisios, ayant appris qu'elle avait donné naissance à Persée, ne voulut pas croire qu'elle avait été séduite par Zeus ; il mit sa fille avec son enfant dans un coffre et le jeta à la mer. Le coffre fut emporté à Sériphos ; Dictys recueillit l'enfant et l'éleva »).

On ne peut qu'être frappé par la similitude des deux récits. Commençons par souligner leurs divergences : Apollodore fait mention de deux traditions différentes pour expliquer la naissance de Persée, l'une à tendance rationalisante qui fait intervenir Proitos<sup>1083</sup>, l'autre, celle de la pluie d'or, qui est conforme à la tradition surnaturelle bien connue, que l'on trouve entre autres chez Phérécyde. La seconde différence est qu'Apollodore ne fait aucune allusion à la parenté entre Danaé et Dictys, tous deux descendants de Danaos et donc liés à Argos pour Phérécyde<sup>1084</sup> : dans la *Bibliothèque* en effet, ce lien de parenté n'existe pas puisque Dictys et Polydectès sont les enfants de Magnès<sup>1085</sup>, lui-même fils d'Aiolos<sup>1086</sup> fils d'Hellèn fils de Deucalion, et leur lignée n'est donc pas liée à celle de Danaos, descendant d'Inachos<sup>1087</sup>. Apollodore aura choisi une généalogie différente pour des raisons tenant à la construction de son ouvrage. Ces divergences sont cependant mineures quand on les met en rapport avec les points de convergence : tout le reste du récit d'Apollodore correspond en effet point par point à ce que l'on trouve chez Phérécyde. Certains passages correspondent même presque de façon littérale, comme le début du récit, où l'on a le sentiment que les deux textes ne diffèrent parfois dans le vocabulaire que parce que l'un ou l'autre des auteurs a choisi d'employer un synonyme du mot qu'il lisait dans sa source :

Phérécyde	Apollodore
Χρωμένω δὲ αὐτῷ περὶ ἄρσεως παιδὸς ἔχρησεν ὁ θεὸς ἐν Πυθοῖ, ὅτι αὐτῷ μὲν οὐκ ἔσται παῖς ἄρσην, ἐκ δὲ τῆς θυγατρὸς, πρὸς οὗ αὐτὸν ἀπολειῖσθαι.	Ἀκρισίω δὲ περὶ παίδων γενέσεως ἀρρένων χρηστηριαζομένω ὁ θεὸς (ὁ Πύθιος Ε) ἔφη γενέσθαι παῖδα ἐκ τῆς θυγατρὸς, ὃς αὐτὸν ἀποκτενεῖ.

Les deux textes emploient aussi le syntagme *θάλαμος χάλκεος* ; on ne peut cependant y voir une preuve d'un lien étroit entre Apollodore et Phérécyde, car ce syntagme est une

<sup>1083</sup> Cette version semble remonter à Pindare, si l'on en croit schol. *Iliade* XIV, 319 (Pindare fr. 284 Snell).

<sup>1084</sup> Amymonè est l'une des filles de Danaos : *Bibliothèque* II, 1, 4, 8 (p. 54 Wagner).

<sup>1085</sup> *Bibliothèque* I, 9, 6 (p. 30 Wagner).

<sup>1086</sup> *Bibliothèque* I, 7, 3, 3 (p. 21 Wagner). Le lien ainsi tissé entre Sériphos et les Eoliens remonte probablement à l'époque archaïque, voire à une époque encore plus ancienne : l'île était en effet de peuplement ionien dès l'époque des Guerres Médiques, comme le rapporte Hérodote VIII, 48.

<sup>1087</sup> *Bibliothèque* I, 7, 2, 6 (p. 20 Wagner).

expression consacrée que l'on retrouve dans d'autres récits de la naissance de Persée<sup>1088</sup>. M. Van der Valk voit d'ailleurs dans l'écriture paratactique de la scholie un élément de proximité net avec Phérécyde, dont la prose semble en effet s'être caractérisée par ce trait d'écriture<sup>1089</sup> : si cette hypothèse est exacte, on peut penser qu'Apollodore a en effet souhaité réécrire ce récit en s'éloignant de sa source à la fois par le changement de vocabulaire et par l'adoption d'une syntaxe moins paratactique<sup>1090</sup>.

Certains détails présents dans la scholie sont absents dans la *Bibliothèque* : la localisation de l'oracle à Delphes est omise, les paroles de l'oracle sont abrégées, la localisation de la prison de Danaé n'est pas précisée, la nourrice n'intervient pas dans le récit, on ignore à quel âge et de quelle manière Persée est découvert par Acrisios ; l'autel domestique de Zeus n'est pas mentionné, pas plus que le filet de pêche de Dictys. Ces omissions s'expliquent par le projet d'Apollodore de faire tenir tous les récits des Grecs en un même manuel : cette ambition passe par un processus inévitable de condensation de ces récits<sup>1091</sup>.

Revenons brièvement à la mention de Proitos, qu'Apollodore attribue à ἔνιοι. Nous avons vu qu'une scholie D à l'*Iliade*<sup>1092</sup> affirme que cette version remonte en réalité à Pindare ; or, le texte de cette scholie est extrêmement proche de celui de la *Bibliothèque*, ce qui a conduit E. Schwartz à conclure qu'Apollodore et ce scholiaste suivaient la même source, qui elle-même puisait dans l'œuvre de Phérécyde<sup>1093</sup>. M. Van der Valk s'oppose à cette idée et affirme que la scholie dépend en réalité de la *Bibliothèque*, car pour lui, le scholiaste s'appuie fréquemment sur notre traité puisqu'il nomme assez souvent « Apollodore<sup>1094</sup> ». Il nous semble cependant qu'il faut considérer que c'est E. Schwartz qui a raison : nous avons vu en effet qu'en réalité, le scholiaste s'appuie sur Apollodore d'Athènes, et que si les scholies et la *Bibliothèque* donnent souvent des textes très proches, c'est parce qu'ils suivent

---

<sup>1088</sup> Voir par exemple Antimaque de Colophon fr. 65 Lloyd-Jones et Parsons ; emploi de l'expression au pluriel dans une allusion au mythe de Danaé dans une épigramme d'Asclépiade, *Anthologie grecque* V, 64 ; Lucien, *Timon* 13, 14 et *Dialogues marins* 12, 1 ; Pausanias II, 23, 7 et X, 5, 11 ; Libanios, *Progymnasmata* II, 41, ce qui montre que l'expression était consacrée dès l'instruction des jeunes Grecs.

<sup>1089</sup> Van der Valk 1958, p. 119 ; cf. *infra* p. 426.

<sup>1090</sup> C'est ce qu'affirme Kenens 2012, p. 150-151.

<sup>1091</sup> Van der Valk 1958, p. 118 souligne lui aussi ce fait. Il attribue en outre l'omission de certains de ces détails au « love for decency » qui serait caractéristique d'Apollodore : il aurait ainsi omis les détails « which seem to be primitive » pour s'adapter à un public plus moderne que celui de Phérécyde. Nous ne sommes guère convaincu par cette idée : ce que Van der Valk appelle « decency » nous semble en effet battu en brèche dans bien des passages de la *Bibliothèque*, dont nous avons déjà vu par ailleurs qu'elle contient un certain nombre d'éléments qui semblent justement présents dans le texte en partie à cause de leur caractère archaïque. L'idée selon laquelle l'omission de certains détails censés être archaïques au profit de plus de concision viserait à plaire à un public plus moderne se retrouve aussi chez Kenens 2012, p. 150 ; nous ne voyons cependant pas le lien entre concision et modernité.

<sup>1092</sup> Schol. (AD) *Iliade* XIV, 319.

<sup>1093</sup> Schwartz 1881, p. 447-449.

<sup>1094</sup> Van der Valk 1958, p. 119-120.

tous les deux le savant alexandrin<sup>1095</sup>. Dans le cas qui nous occupe, à nouveau, la *Bibliothèque* suit les travaux d'Apollodore d'Athènes ; c'est probablement à travers lui qu'elle connaît le récit phérécydéen<sup>1096</sup>.

Le fr. 11, issu lui aussi d'une scholie aux *Argonautiques*, poursuit le récit du fr. 10<sup>1097</sup> :

Περσέως ἐν Σερίφῳ μετὰ τῆς μητρὸς διάγοντος παρὰ Δίκτυϊ καὶ ἠβήσαντος <ἤδη>, Πολυδέκτης ὁ Δίκτυος ὁμομήτριος <ἀδελφός>, βασιλεὺς Σερίφου τυγχάνων, ἰδὼν τὴν Δανάην ἠράσθη αὐτῆς, ἠπόρει δὲ συγκοιμηθῆναι · καὶ παρασκευάσας ἄριστον ἐκάλει ἄλλους τε πολλοὺς καὶ αὐτὸν Περσέα. Περσέως δὲ πυθομένου, ἐπὶ τίνι ὁ ἔρανος εὐωχεῖται, τοῦ δὲ φήσαντος ἐπὶ ἵπῳ, Περσεὺς εἶπεν ἐπὶ τῇ τῆς Γοργόνης κεφαλῇ. μετὰ δὲ τὸν ἔρανον τῇ ἐξῆς ἡμέρᾳ, ὅτε οἱ ἄλλοι ἐρανισταὶ τὸν ἵππον ἀπεκόμιζον καὶ Περσεύς, ὁ δὲ οὐκ ἐδέχετο, ἀπήτει δὲ τὴν τῆς Γοργόνης κεφαλὴν κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν · ἐὰν δὲ μὴ κομίση, τὴν μητέρα αὐτοῦ λήψεσθαι ἔφη. ὁ δὲ ἀνιαθεὶς ἀπέρχεται ὀλοφυρόμενος τὴν συμφορὰν εἰς τὸ ἔσχατον τῆς νήσου. Ἑρμῆς δὲ αὐτῷ ὀφθεις καὶ πεῦσιν αὐτῷ προσαγαγὼν, μανθάνει τὴν αἰτίαν τοῦ θρήνου. ὁ δὲ ἠγεῖται, θαρρεῖν εἰπὼν, πρῶτον παρὰ τὰς Φόρκου Γραίας, Περμρηδῶ καὶ Ἐνυῶ καὶ Δεινώ, Ἀθηνᾶς φθασάσης · καὶ αὐτῶν ὑφαιρεῖται τὸν ὀφθαλμὸν καὶ τὸν ὀδόντα ὀρεγουσῶν ἀλλήλαις, αἱ δὲ αἰσθανόμεναι βοᾶσιν καὶ ἰκετεύουσι τὸν ὀφθαλμὸν καὶ τὸν ὀδόντα ἀποδοῦναι · ἐνὶ γὰρ αἱ τρεῖς ἐκ διαδοχῆς ἐκέχρηντο. ὁ δὲ Περσεύς φησιν αὐτὸς ἔχειν, καὶ ἀποδώσειν, ἐὰν αὐτῷ ὑποδείξωσι τὰς Νύμφας, αἱ ἔχουσι τὴν Ἄϊδος κυνέην καὶ τὰ πέδιλα τὰ ὑπόπτερα καὶ τὴν κίβισιν. αἱ δὲ αὐτῷ φράζουσι, καὶ ὁ Περσεὺς ἀποδίδωσιν. καὶ ἀπελθὼν πρὸς τὰς Νύμφας σὺν Ἑρμῇ, αἰτήσας τε καὶ λαβὼν ὑποδεσμεῖται τὰ ὑπόπτερα πέδιλα καὶ τὴν κίβισιν περιβάλλει κατὰ τῶν ὤμων καὶ τὴν Ἄϊδος κυνὴν τῇ κεφαλῇ περιτίθησιν. εἶτα ἔρχεται πετόμενος πρὸς τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὰς Γοργόνας συνεπομένων αὐτῷ Ἑρμοῦ τε καὶ Ἀθηνᾶς · ταύτας δὲ κοιμωμένας εὐρίσκει. ὑποτίθενται δὲ αὐτῷ οὗτοι οἱ θεοί, πῶς χρὴ τὴν κεφαλὴν ἀποτεμεῖν ἀπεστραμμένον, καὶ δεικνύουσι Μέδουσαν, ἡ μόνη ἦν θνητὴ τῶν Γοργόνων. ὁ δὲ πλησίον γενόμενος ἀποτέμνει, καὶ ἐνθεις εἰς τὴν κίβισιν φεύγει. αἱ δὲ αἰσθόμεναι διώκουσι καὶ αὐτὸν οὐχ ὀρῶσιν. Περσεὺς δὲ εἰς Σέριφον γενόμενος ἔρχεται παρὰ Πολυδέκτην καὶ κελεύει συναθροῖσαι τὸν λαόν, ὅπως δείξη αὐτοῖς τὴν τῆς Γοργόνης κεφαλὴν, εἰδὼς ὅτι, ἐὰν ἴδωσιν, λίθοι ἔμελλον ἔσεσθαι. ὁ δὲ Πολυδέκτης ἀολλίσας τὸν

<sup>1095</sup> Cf. *supra* p. 146 et 207.

<sup>1096</sup> Gantz 2004, p. 533-534 analyse cette mention de Proitos, dont il relève qu'elle contredit les témoignages de l'*Iliade* XIV, 319-320, du *Catalogue des femmes* fr. 135 M.-W. et même de Pindare lui-même (*Pythiques* XII, 17-18 et *Néméennes* X, 11) : pour lui, elle pourrait aussi venir d'une mauvaise compréhension de leur source par Apollodore et par le scholiaste : « Akrisios aurait pu emprisonner sa fille pour la punir de s'être laissée séduite par son oncle, sans pour autant que cela empêche Zeus de lui rendre visite et de devenir père de son enfant » (Gantz 2004, p. 534).

<sup>1097</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1515a.

ὄχλον κελεύει αὐτὸν δεικνύειν. ὁ δὲ ἀποστρεφόμενος ἐξαιρεῖ ἐκ τῆς κιβίσεως καὶ δείκνυσιν, οἱ δὲ ἰδόντες λίθοι ἐγένοντο. ἡ δὲ Ἀθηνᾶ παρὰ Περσέως λαβοῦσα τὴν κεφαλὴν ἐντίθησιν εἰς τὴν ἑαυτῆς αἰγίδα· τὴν δὲ κίβισιν Ἑρμῆς ἀποδίδωσι καὶ τὰ πέδιλα καὶ τὴν κονῆν ταῖς Νύμφαις. ἱστορεῖ Φερεκύδης ἐν τῇ β' (« alors que Persée, avec sa mère, vivait à Sériphos chez Dictys et devenait désormais un jeune homme, Polydectès, le demi-frère de Dictys (ils avaient la même mère), qui se trouvait être le roi de Sériphos, vit Danaé et s'éprit d'elle, mais ne savait pas comment coucher avec elle ; il prépara un repas et invita de nombreux hommes, parmi lesquels Persée lui-même. Comme Persée demandait quelle était la contribution au banquet, et qu'il lui répondit "un cheval", Persée dit "la tête de la Gorgone". Après le banquet, le lendemain, quand les convives, dont Persée, apportaient leur cheval, il n'accepta pas celui de Persée, mais réclama la tête de la Gorgone, conformément à la promesse ; il déclara que si Persée ne l'apportait pas, il prendrait sa mère. Plein d'affliction, il part vers l'extrémité de l'île en se lamentant de ce qui lui arrive. Hermès lui apparaît, l'interroge et apprend la raison de ses lamentations. Après l'avoir encouragé, il l'amène tout d'abord auprès des Grées, filles de Phorcus, Pemphrédo, Enyo et Déino ; Athéna les avait devancés. Il leur dérobe l'œil et la dent qu'elles se partagent ; quand elles s'en aperçoivent, elles lui réclament en criant et en suppliant qu'il leur rende l'œil et la dent ; toutes les trois les utilisaient en effet l'une après l'autre. Persée leur dit que c'est lui qui les a, et qu'il leur rendra si elles lui indiquent où trouver les nymphes qui détiennent le casque de cuir d'Hadès, les sandales ailées et la besace. Elles le lui expliquent, et Persée leur rend. Parvenus auprès des nymphes avec Hermès, il les leur demande, les reçoit d'elles et noue les sandales ailées à ses pieds, suspend la besace sur ses épaules et met le casque de cuir d'Hadès sur sa tête. Ensuite, il se rend en volant auprès de l'Océan et des Gorgones, avec à sa suite Hermès et Athéna ; il les trouve en train de dormir. Ces dieux lui expliquent comment il faut couper la tête en détournant le regard, et lui montrent Méduse, la seule des Gorgones qui soit mortelle. Après s'être approché, il lui coupe la tête, la met dans la besace et s'enfuit. Quand elles s'en rendent compte, elles le poursuivent, mais ne le voient pas. Persée, arrivé à Sériphos, va trouver Polydectès et lui ordonne de rassembler le peuple, de sorte qu'il puisse lui montrer la tête de la Gorgone, sachant que si les gens la voient, ils se changeront en pierres. Polydectès, après avoir rassemblé la foule, lui ordonne de la leur montrer. Après s'être retourné, il la sort de la besace et la montre ; à cette vue, ils se changent en pierre. Athéna, ayant pris la tête à Persée, l'installe sur son égide ;

Hermès rend aux nymphes la besace, les sandales et le casque de cuir. Ce récit se trouve au livre II de Phérécyde »).

Voici à présent le récit de la *Bibliothèque*<sup>1098</sup> :

βασιλεύων δὲ τῆς Σερίφου Πολυδέκτης ἀδελφὸς Δίκτυος, Δανάης ἐρασθεῖς, καὶ ἠνδρωμένου Περσεῶς μὴ δυνάμενος αὐτῇ συνελθεῖν, συνεκάλει τοὺς φίλους, μεθ' ὧν καὶ Περσεά, λέγων ἔρανον συνάγειν ἐπὶ τοὺς Ἴπποδαμείας τῆς Οἰνομάου γάμους. τοῦ δὲ Περσεῶς εἰπόντος καὶ ἐπὶ τῇ κεφαλῇ τῆς Γοργόνας οὐκ ἀντερεῖν, παρὰ μὲν τῶν λοιπῶν ἤτησεν ἵππους, παρὰ δὲ τοῦ Περσεῶς οὐ λαβὼν τοὺς ἵππους ἐπέταξε τῆς Γοργόνας κομίζειν τὴν κεφαλὴν. ὁ δὲ Ἑρμοῦ καὶ Ἀθηνᾶς προκαθηγουμένων ἐπὶ τὰς Φόρκου παραγίνεται θυγατέρας, Ἐνυὼ καὶ Πεφρηδῶ καὶ Δεινώ· ἦσαν δὲ αὐταὶ Κητοῦς τε καὶ Φόρκου, Γοργόνων ἀδελφαί, γραῖαι ἐκ γενετῆς. ἓνα τε ὀφθαλμὸν αἰτρεῖς καὶ ἓνα ὀδόντα εἶχον, καὶ ταῦτα παρὰ μέρος ἤμειβον ἀλλήλαις. ὧν κυριεύσας ὁ Περσεύς, ὡς ἀπήτουν, ἔφη δώσειν ἂν ὑφηγήσωνται τὴν ὁδὸν τὴν ἐπὶ τὰς νύμφας φέρουσιν. αὐταὶ δὲ αἰ νύμφαι πτηνὰ εἶχον πέδιλα καὶ τὴν κίβισιν, ἣν φασιν εἶναι πῆραν· [...] <sup>1099</sup> εἶχον δὲ καὶ τὴν <Ἀϊδος> κυνῆν. ὑφηγησαμένων δὲ τῶν Φορκίδων, ἀποδοῦς τὸν τε ὀδόντα καὶ τὸν ὀφθαλμὸν αὐταῖς, καὶ παραγενόμενος πρὸς τὰς νύμφας, καὶ τυχῶν ὧν ἐσπούδαζε, τὴν μὲν κίβισιν περιεβάλετο, τὰ δὲ πέδιλα τοῖς σφυροῖς προσήρμοσε, τὴν δὲ κυνῆν τῇ κεφαλῇ ἐπέθετο. ταύτην ἔχων αὐτὸς μὲν οὐς ἤθελεν ἔβλεπεν, ὑπὸ ἄλλων δὲ οὐχ ἑωρᾶτο. λαβὼν δὲ καὶ παρὰ Ἑρμοῦ ἀδαμαντίνην ἄρπην, πετόμενος εἰς τὸν Ὠκεανὸν ἦκε καὶ κατέλαβε τὰς Γοργόνας κοιμωμένας. ἦσαν δὲ αὐταὶ Σθενῶ Εὐρυάλη Μέδουσα. μόνη δὲ ἦν θνητὴ Μέδουσα· διὰ τοῦτο ἐπὶ τὴν ταύτην κεφαλὴν Περσεὺς ἐπέμφθη. εἶχον δὲ αἱ Γοργόνες κεφαλὰς μὲν περιεσπειραμένας φολίσι δρακόντων, ὀδόντας δὲ μεγάλους ὡς συῶν, καὶ χεῖρας χαλκᾶς, καὶ πτέρυγας χρυσᾶς, δι' ὧν ἐπέτοντο. τοὺς δὲ ἰδόντας λίθους ἐποίουν. ἐπιστὰς οὖν αὐταῖς ὁ Περσεὺς κοιμωμένας, κατευθυνούσης τὴν χεῖρα Ἀθηνᾶς, ἀπεστραμμένος καὶ βλέπων εἰς ἀσπίδα χαλκῆν, δι' ἣς τὴν εἰκόνα τῆς Γοργόνας ἔβλεπεν, ἐκαρτόμησεν αὐτήν. ἀποτμηθείσης δὲ τῆς κεφαλῆς, ἐκ τῆς Γοργόνας ἐξέθορε Πήγασος πτηνὸς ἵππος, καὶ Χρυσάωρ ὁ Γηρυόνου πατήρ· τούτους δὲ ἐγέννησεν ἐκ Ποσειδῶνος. ὁ μὲν οὖν Περσεὺς ἐνθήμενος εἰς τὴν κίβισιν τὴν κεφαλὴν τῆς Μεδούσης ὀπίσω πάλιν ἐχώρει, αἱ δὲ Γοργόνες ἐκ τῆς κοίτης ἀναπτᾶσαι τὸν Περσεά ἐδίωκον, καὶ συνιδεῖν αὐτὸν οὐκ ἠδύναντο διὰ τὴν κυνῆν· ἀπεκρύπτετο γὰρ ὑπ' αὐτῆς. [...] παραγενόμενος δὲ εἰς Σερίφον, καὶ καταλαβὼν προσπεφυγυῖαν τοῖς βωμοῖς μετὰ τοῦ Δίκτυος τὴν μητέρα διὰ τὴν Πολυδέκτου βίαν, εἰσελθὼν εἰς τὰ βασίλεια, συγκαλέσαντος τοῦ Πολυδέκτου τοὺς φίλους ἀπεστραμμένος τὴν κεφαλὴν

<sup>1098</sup> *Bibliothèque* II, 4, 2, 1-3, 1 (p. 61-63 Wagner) et II, 4, 3, 6-8 (p. 64 Wagner).

<sup>1099</sup> Ce passage est probablement une interpolation.

τῆς Γοργόνας ἔδειξε · τῶν δὲ ἰδόντων, ὅποιον ἕκαστος ἔτυχε σχῆμα ἔχων, ἀπελιθώθη. καταστήσας δὲ τῆς Σερίφου Δίκτυν βασιλέα, ἀπέδωκε τὰ μὲν πέδιλα καὶ τὴν κίβισιν καὶ τὴν κυνῆν Ἑρμῆ, τὴν δὲ κεφαλὴν τῆς Γοργόνας Ἀθηνᾶ. Ἑρμῆς μὲν οὖν τὰ προειρημένα πάλιν ἀπέδωκε ταῖς νύμφαις, Ἀθηνᾶ δὲ ἐν μέσῃ τῇ ἀσπίδι τῆς Γοργόνας τὴν κεφαλὴν ἐνέθηκε. λέγεται δὲ ὑπ' ἐνίων ὅτι δι' Ἀθηνᾶν ἢ Μέδουσα ἐκατατομήθη · φασὶ δὲ ὅτι καὶ περὶ κάλλους ἠθέλησεν ἡ Γοργῶ αὐτῇ συγκριθῆναι (« le roi de Séripchos Polydectès, frère de Dictys, tombé amoureux de Danaé, et, Persée étant devenu un homme, ne pouvant avoir de relation avec elle, réunit ses amis, parmi lesquels Persée, en leur disant qu'il collectait leurs dons en vue du mariage d'Hippodamie fille d'Oinomaos. Persée ayant déclaré qu'il ne refuserait même pas d'aller chercher la tête de la Gorgone, il réclama des chevaux aux autres, et, n'acceptant pas les chevaux de Persée, il lui ordonna d'apporter la tête de la Gorgone. Guidé par Hermès et Athéna, il va trouver les filles de Phorcus, Enyo, Péphrédo et Déino ; elles étaient filles de Céto et Phorcus, sœurs des Gorgones, vieilles femmes depuis leur naissance. Elles n'avaient qu'un seul œil et qu'une seule dent pour trois, et elles se les échangeaient à tour de rôle. Persée s'en empara ; quand elles les lui réclamèrent, il dit qu'il les donnerait si elles lui indiquaient le chemin qui menait aux nymphes. Ces nymphes avaient des sandales ailées et la *kibisis*, qu'on dit être une besace ; [...] <sup>1100</sup> elles avaient aussi le casque d'Hadès. Quand les Phorcides lui eurent montré le chemin, il leur rendit la dent et l'œil, et, parvenu chez les nymphes, il obtint ce qu'il cherchait ; il se ceignit de la *kibisis*, ajusta les sandales à ses chevilles et se mit le casque sur la tête. Quand il le portait, lui-même pouvait voir ceux qu'il voulait, mais n'était pas vu des autres. Ayant aussi reçu d'Hermès une faucille d'acier, il s'envola vers l'océan et prit les Gorgones dans leur sommeil. C'était Sthéno, Euryalè et Méduse. Seule Méduse était mortelle ; c'est pour cela que c'est sa tête que Persée avait été envoyé chercher. Les têtes des Gorgones étaient entourées d'écailles de dragons, leurs dents avaient la taille de celles de sangliers, leurs bras étaient de bronze et les ailes grâce auxquelles elles volaient étaient d'or. Elles changeaient ceux qui les regardaient en pierres. Persée se plaça donc au-dessus d'elles tandis qu'elles dormaient, Athéna guidait sa main ; il se retourna et, regardant dans un bouclier de bronze par lequel il voyait le reflet de la Gorgone, il lui trancha la tête. Quand la tête fut coupée, de Gorgone jaillit Pégase, un cheval ailé, et Chrysaor, le père de Géryon ; elle les avait enfantés de Poséidon. Persée mit donc la tête de Méduse dans la *kibisis* et

---

<sup>1100</sup> Le passage que nous avons choisi de ne pas reproduire ici est une citation de Pindare, considérée comme une interpolation par les éditeurs de la *Bibliothèque* ; Van der Valk 1958, p. 121-122 est cependant d'un avis différent.



s'en retourna ; mais les Gorgones s'envolèrent de leur couche et poursuivirent Persée ; elles ne purent le voir grâce au casque, car il était dissimulé par lui. [...] <sup>1101</sup> Parvenu à Sériphos, il s'aperçut que sa mère s'était réfugiée auprès des autels avec Dictys à cause de la violence de Polydectès ; il se rendit au palais, où Polydectès avait réuni ses amis, et, détournant le regard, il leur montra la tête de la Gorgone ; à cette vue, chacun fut pétrifié dans l'attitude qu'il avait à ce moment-là. Ayant avoir établi Dictys roi de Sériphos, il rendit les sandales, la *kibisis* et le casque à Hermès, et la tête de la Gorgone à Athéna. Hermès rendit donc à son tour les objets mentionnés plus haut, et Athéna installa la tête de la Gorgone au centre de son bouclier. Certains disent cependant que c'est à cause d'Athéna que Méduse fut décapitée ; ils disent que la Gorgone voulait se mesurer à elle, même dans un concours de beauté »).

La proximité entre les deux textes est à nouveau très importante : le canevas du récit comme ses détails sont très souvent identiques, alors qu'Apollodore aurait pu s'inspirer d'autres traditions : ainsi chez Eschyle les Grées sont-elles directement liées aux Gorgones, dont elles sont les gardiennes, et les nymphes n'interviennent pas dans le récit, qui voit Persée équipé dès le départ de son expédition par Héphestos <sup>1102</sup> ; Hésiode, lui, ne nomme que deux de ces monstres, Pemphrédo et Enyo <sup>1103</sup>. Il nous semble que l'on peut voir là des preuves qu'Apollodore se conforme bien à la tradition phérécydienne. Autre signe de l'utilisation sans doute assez fidèle de Phérécyde par nos deux textes, l'emploi du mot κίβισις : c'est un mot ancien et très rare – une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* a abouti à moins de vingt occurrences –, qu'Apollodore a d'ailleurs besoin d'expliquer, et qui, hormis dans nos deux textes et chez les lexicographes ou les commentateurs tardifs, ne se trouve que chez Hésiode – qui l'emploie à propos de Persée –, Alcée et Callimaque <sup>1104</sup>. On peut penser qu'au V<sup>e</sup> s., un auteur comme Phérécyde, dont la prose est encore sans doute largement tributaire de la poésie <sup>1105</sup>, employait bien le mot κίβισις dans son récit, et que ce mot posait moins de problèmes à un lecteur de l'époque classique qu'à un lecteur de l'époque impériale, quelque sept siècles plus tard. L'emploi du mot ἔρανος dans les deux textes est lui aussi à relever : à en croire U. Kenens, ce mot ne serait pas réellement approprié dans le contexte de la préparation d'un mariage, ce qui montrerait à la fois que Phérécyde ne connaissait pas le

<sup>1101</sup> Apollodore place ici l'épisode de la libération d'Andromède, que le scholiaste ne raconte pas ; sa source le connaissait cependant, comme le montre le fr. 12. L'omission de cet épisode indique que le scholiaste souhaite se concentrer sur l'épisode de Méduse.

<sup>1102</sup> Eschyle fr. 262 Radt (Eratosthène, *Catastérismes* XXII).

<sup>1103</sup> *Théogonie* 273.

<sup>1104</sup> Hésiode, *Bouclier* 224 ; Alcée fr. 255 Lobel et Page ; Callimaque fr. 177 Pfeiffer, v. 31 et fr. 531 Pfeiffer. On peut aussi constater l'emploi commun de certains mots ou expressions comme ἀπεστραμμένον (scholiaste) / ἀπεστραμμένος (Apollodore) ou ἐνθεις εις την κίβισιν (scholiaste) / ἐνθέμενος εις την κίβισιν (Apollodore) ; même si ces exemples sont bien moins probants, il s'agit quand même d'indices supplémentaires de la consultation d'une source commune.

<sup>1105</sup> Voir ainsi, sur la question du vocabulaire de Phérécyde, *infra* p. 437.

thème du mariage avec Hippodamie et qu'Apollodore, qui l'aurait introduit de lui-même, a repris le terme de Phérécyde de façon maladroite<sup>1106</sup>.

On constate néanmoins des différences non négligeables. Ainsi Apollodore insère-t-il au milieu de ce récit celui de la libération d'Andromède et conclut-il par une version alternative que l'on ne trouve pas chez le scholiaste, deux phénomènes qui s'expliquent aisément par la différence du projet des deux auteurs : le scholiaste se concentre sur la partie sériphienne du cycle de Persée, tandis qu'Apollodore vise à en proposer un récit complet. M. Van der Valk distingue de plus des différences syntaxiques, comme pour l'extrait précédent : le scholiaste a une écriture bien plus paratactique que celle de la *Bibliothèque* et emploie bien davantage le présent historique qu'Apollodore, qui écrit aux temps du passé : ces deux faits montreraient une plus grande proximité du scholiaste avec la lettre du texte source<sup>1107</sup>.

Plus important, on peut voir qu'Apollodore donne des précisions que l'on ne trouve pas dans la scholie. Ces précisions sont de différents ordres :

- certaines visent à rendre plus aisée la compréhension des différentes étapes du récit :
  - Apollodore indique que le banquet donné par Polydectès l'est en l'honneur des noces d'Hippodamie fille d'Oinomaos, la future épouse de Pélops : cela permet d'expliquer la raison des présents réclamés par Polydectès<sup>1108</sup>, question qui n'est pas claire dans la scholie ;
  - il explique quel est le pouvoir du casque d'Hadès, et donc quel est l'intérêt de cet objet dans le déroulement de la narration ;
- d'autres sont liées au souci de produire un récit complet, dans le cadre d'un manuel qui se veut exhaustif :
  - en bon généalogiste, Apollodore précise que les Grées sont les sœurs des Gorgones ;
  - il donne le nom des trois Gorgones, quand le scholiaste ne nomme que Méduse ;
  - il fournit aussi une description de ces monstres, et précise que leur regard a un effet pétrifiant ;

---

<sup>1106</sup> Kenens 2012, p. 151-153.

<sup>1107</sup> Van der Valk 1958, p. 121 ; sur le présent historique comme caractéristique de la prose de Phérécyde, voir *infra* p. 419.

<sup>1108</sup> Que l'on comprenne, comme J. G. Frazer (Frazer 1921, vol. 1, p. 155) ou nous-même, qu'il s'agit de dons que va offrir Polydectès aux mariés, ou au contraire, comme J.-C. Carrière et B. Massonie (Carrière et Massonie 1991, p. 59), comme T. Gantz (Gantz 2004, p. 538) ou comme J. Pâmias (Pâmias 2008, vol. 1, n. 74 p. 58), que ces dons sont destinés à assurer au roi de Sériphos qu'il obtiendra d'Oinomaos la main de sa fille.

- Apollodore raconte la naissance de Pégase, qui n'intervient absolument pas dans le récit du scholiaste ; cette légende existe déjà chez Hésiode<sup>1109</sup>, et il est très possible que Phérécyde l'ait rapportée lui aussi ;
- La fuite de Danaé, causée par la violence de Polydectès, ne figure pas chez le scholiaste ; à l'époque classique, Pindare et Euripide mentionnent la volonté de Polydectès de contraindre Danaé à l'épouser<sup>1110</sup>, et il est donc possible que Phérécyde en ait parlé lui aussi ;
- une autre précision vise aussi la bonne compréhension du lecteur, à propos cette fois d'une difficulté lexicale : Apollodore explique le sens du mot κίβισις ;
- d'autres enfin viennent compléter le récit du scholiaste, et pourraient être issues d'autres sources que Phérécyde :
  - en plus des sandales, du casque et de la besace, Persée se munit d'une faucille d'acier, ἀδαμαντίνη ἄρπη, que lui fournit Hermès, détail que l'on trouve dans un fragment d'Eschyle qui mentionne une ἄρπη ἐξ ἀδάμαντος<sup>1111</sup> ; Phérécyde aurait lui aussi pu mentionner cet objet, auquel cas son absence dans ce fragment pourrait être due à une omission du scholiaste ;
  - le mode opératoire de Persée face à Méduse est différent, puisque quand le héros se contente, chez le scholiaste, de détourner le regard, il se sert dans la *Bibliothèque* du reflet de Méduse dans un bouclier. Selon T. Gantz, l'idée que le reflet est utilisé par Persée pour pouvoir tuer la Gorgone est absente des textes avant les *Métamorphoses* d'Ovide<sup>1112</sup>, de même qu'elle « est totalement absente dans les représentations des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, où Persée détourne simplement son regard en tranchant la tête [...] ou se permet même de la regarder<sup>1113</sup> ». T. Gantz renvoie cependant à un cratère apulien de Boston exécuté dans le premier quart du IV<sup>e</sup> s., sur lequel on voit que la décapitation de Méduse est obtenue grâce à son reflet dans le bouclier<sup>1114</sup>. Sur ce point, Apollodore semble donc s'être inspiré d'une source plus récente, et L.

<sup>1109</sup> *Théogonie* 281.

<sup>1110</sup> Euripide fr. 4-11 Jouan et Van Looy (la pièce porte le titre de *Dictys*) ; Pindare, *Pythiques* XII, 25-28.

<sup>1111</sup> Eschyle fr. 262 Radt (Erastosthène, *Catastérismes* XXII).

<sup>1112</sup> On trouve une histoire relativement proche chez Ovide, *Métamorphoses* IV, 782-783 : Méduse est une superbe créature qui s'unit à Neptune dans un temple de Minerve, sacrilège dont elle est punie par la déesse elle-même, qui transforme ses cheveux en serpents.

<sup>1113</sup> Gantz 2004, p. 545.

<sup>1114</sup> Boston, *Museum of Fine Arts* 1970.237 (*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Perseus 69) ; on peut voir ce vase à l'adresse <http://www.mfa.org/collections/object/mixing-bowl-bell-krater-154107>. Voir aussi, à la même époque, les vases répertoriés par le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* sous les références Perseus 66, 70 et 71. Les œuvres données par le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* montrent que ce thème est connu et illustré jusqu'au III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.

Gourmelen écrit qu'il « pourrait se détourner de sa source principale, comme on le constate en différents endroits<sup>1115</sup> » ;

- Enfin, l'autre version de la mort de Méduse, donnée en fin de récit par Apollodore, n'est pas donnée par le scholiaste, qui a choisi de se concentrer sur le personnage de Persée. Cette variante rarissime vient sans doute aussi d'une source plus récente<sup>1116</sup>.

A l'inverse, le scholiaste est parfois plus précis que l'auteur de la *Bibliothèque* :

- on voit dans son texte Persée rejoindre l'extrémité de l'île de Sériphos ;
- c'est là qu'a lieu l'apparition d'Hermès, absente de la *Bibliothèque* ;
- le scholiaste précise systématiquement qu'Athéna et Hermès accompagnent Persée, ce qui est le plus souvent sous-entendu dans la *Bibliothèque* ;

Ces trois données ont sans doute paru secondaires à notre auteur et inutiles au récit. On trouve enfin quelques divergences entre les deux textes :

- chez le scholiaste, Dictys et Polydectès sont demi-frères, tandis qu'ils sont frères chez Apollodore, ce qui est confirmé ailleurs dans la *Bibliothèque*<sup>1117</sup>, mais aussi dans le fr. 10 de Phérécyde : les fr. 10 et 11 présentent donc une contradiction sur ce point ;
- chez Apollodore, les seules victimes du regard de Méduse sont les amis de Polydectès ; chez le scholiaste, il s'agit du peuple de Sériphos dans son entier, ce que Pindare rapporte lui aussi<sup>1118</sup>. L'auteur de la *Bibliothèque* a choisi de donner une version moins radicale de ce dénouement, indice d'un regard critique sur le récit phérécydéen<sup>1119</sup> ;
- remarquons enfin que le scholiaste emploie une fois la forme *κυνέην* sans contraction, forme ionienne qui semble être une des caractéristiques de l'écriture de Phérécyde<sup>1120</sup>.

On peut donc constater, comme le font de façon générale M. Van der Valk et L. Gourmelen<sup>1121</sup>, que le texte de la *Bibliothèque* nous a très probablement conservé des détails de la narration donnés par Phérécyde, mais que le scholiaste a préféré laisser de côté : cela

---

<sup>1115</sup> Gourmelen 2011, p. 147.

<sup>1116</sup> Ovide, *Métamorphoses* IV, 790-803.

<sup>1117</sup> *Bibliothèque* I, 9, 6 (p. 30-31 Wagner).

<sup>1118</sup> Pindare, *Pythiques* X, 46-48.

<sup>1119</sup> On peut d'ailleurs constater qu'au fr. 12 (schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1091), le scholiaste écrit qu'ont été pétrifiés Polydectès et [οἱ] σὺν αὐτῷ, et que les autres Sériphéens sont indemnes, ce qui correspond alors à ce qu'écrit Apollodore. Soit le scholiaste a porté le même regard critique sur le texte de Phérécyde, soit cette correction vient de la source commune entre le scholiaste et l'auteur de la *Bibliothèque*, intermédiaire entre eux et Phérécyde.

<sup>1120</sup> Voir *infra* p. 430. Autre divergence, qui n'est qu'apparente : contrairement à Apollodore, le scholiaste ne précise pas immédiatement que Dictys succède à Polydectès ; cela sera dit dans le fr. 12, encore tiré des scholies (L+) à Apollonios de Rhodes. Il n'y a donc pas là de divergence entre les deux auteurs. Il existe une dernière divergence, qui porte sur le nom de l'une des trois Grées, Περρηδῶ ou Περρηδῶ ; elle est due selon toute vraisemblance à une erreur de copiste et nous semble négligeable dans le cadre de notre étude.

<sup>1121</sup> Van der Valk 1958, p. 120 ; Gourmelen 2011, p. 147.

pourrait être le cas des circonstances de la naissance de Pégase, du prétexte avancé par Polydectès pour la tenue du banquet ou du sort réservé à Danaé durant l'absence de son fils. Il est possible aussi que certains de ces détails viennent d'autres auteurs : selon U. Kenens, l'idée selon laquelle Danaé est persécutée par Polydectès et se place en posture de suppliante d'un dieu pourrait ainsi être issue du *Polydectès* d'Eschyle ou plus probablement du *Dictys* d'Euripide, auteur qui aime employer le motif de la supplication aux autels des dieux, par exemple dans les *Suppliantes*, les *Héraclides*, *Andromaque*, *l'Hercule furieux* ou *Hélène*. Cette savante suppose qu'Apollodore aura pu consulter une *hypothesis* de la pièce d'Euripide, idée renforcée par la proximité stylistique entre les *hypotheses* et la *Bibliothèque*, dont M. Huys a cependant montré qu'il fallait se méfier<sup>1122</sup>.

Apollodore semble par ailleurs plus soucieux que le scholiaste de la clarté de son récit, et explicite clairement tous les éléments qui pourraient rester obscurs pour ses lecteurs, que ce soient des problèmes liés au vocabulaire employé, à la cohérence de la narration ou aux caractéristiques de tel ou tel objet ou personnage : on peut penser que toutes ces clarifications ne figuraient pas forcément chez Phérécyde, et soit qu'elles proviennent de l'intermédiaire consulté par Apollodore et le scholiaste – qui pourrait être Apollodore d'Athènes selon nos hypothèses –, soit que c'est l'auteur de la *Bibliothèque* lui-même qui les a ajoutées. Les deux hypothèses ne s'excluent d'ailleurs pas. C'est aussi chez Apollodore d'Athènes que l'auteur de la *Bibliothèque* a pu puiser le thème du reflet de Méduse dans le bouclier de Persée, qui semble inconnu à l'époque de Phérécyde, et la variante rarissime de la mort de Méduse qu'il propose en fin de récit. Nous avons vu enfin que dans le récit de la *Bibliothèque*, un point est absent du fragment de Phérécyde, mais se retrouve chez Eschyle : il s'agit de la faucille donnée par Hermès. Il n'est pas impossible que ce détail vienne de Phérécyde, comme le suppose L. Gourmelen<sup>1123</sup> ; s'il vient des *Phorcides* d'Eschyle, il a sans doute été porté à la connaissance de l'auteur de la *Bibliothèque* par Apollodore d'Athènes, qui, travaillant à Alexandrie, avait la possibilité de consulter de façon directe le texte de la pièce, ce qui était probablement beaucoup plus difficile au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s. de notre ère<sup>1124</sup>.

---

<sup>1122</sup> Kenens 2012, p. 154-155 ; cette source secondaire pourrait aussi avoir été consultée par Théon d'Alexandrie, qui donne le même récit dans son commentaire des *Pythiques* de Pindare (*P. Oxy.* XXXI, 2536, cité par Kenens 2012 p. 155). La même idée est prudemment avancée par Karamanou 2006, p. 161, mais avec plus de certitude p. 123. Sur les rapports entre Apollodore et les *hypotheses*, voir Huys 1997b.

<sup>1123</sup> Gourmelen 2011, p. 147.

<sup>1124</sup> La variante mentionnée par Apollodore selon laquelle Méduse aurait été une très belle jeune femme qui aurait rivalisé de beauté avec Athéna est très rare, et n'est attestée que dans des sources tardives, de manière à chaque fois légèrement différente. Chez Apollodore, Méduse est décapitée pour son audace ; chez Ovide, *Métamorphoses* IV, 794-804, Méduse est aussi une belle jeune fille à la splendide chevelure ; Neptune la viole dans un temple de Minerve, ce qui provoque la colère de la déesse, qui change alors ses cheveux en serpents. chez Servius, *Commentaire de l'Énéide* VI, 289, Minerve change les magnifiques cheveux de Méduse, qui a séduit Neptune et osé préférer sa propre chevelure à celle de la déesse, en serpents, et lui inflige un autre châtiment, le pouvoir pétrificateur de son regard.

La suite et la fin des aventures de Persée chez Phérécyde constituent le fr. 12 ; elles nous sont parvenues, elles aussi, par l'intermédiaire des scholies aux *Argonautiques*<sup>1125</sup> :

ἐν δὲ τοῖς ἐξῆς (sc. Φερεκύδης ἐν τῇ β΄) καὶ περὶ τοῦ θανάτου φησὶν Ἀκρίσιου, ὅτι μετὰ τὴν ἀπολίθωσιν Πολυδέκτου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ἐκ τῆς κεφαλῆς τῆς Γοργόνης {ἐν Σερίφῳ} Δίκτυν μὲν Περσεὺς καταλείπει ἐν τῇ Σερίφῳ βασιλέα τῶν λελειμμένων Σεριφίων, αὐτὸς δὲ ἔβη πλέων εἰς Ἄργος σὺν τοῖς Κύκλωσι καὶ τῇ Δανάῃ καὶ τῇ Ἀνδρομέδᾳ · καὶ ἐλθὼν Ἀκρίσιον οὐχ εὕρισκει ἐν Ἄργει, ὑπεχώρει γὰρ αὐτὸν δεῖσας εἰς τοὺς Πελασγοὺς εἰς Λάρισσαν. μὴ καταλαβὼν δὲ αὐτόν, τὴν μὲν Δανάην καταλείπει παρὰ τῇ μητρὶ Εὐρυδίκη καὶ τὴν Ἀνδρομέδαν καὶ τοὺς Κύκλωπας, αὐτὸς δὲ ἔβη εἰς Λάρισσαν, καὶ ἀφικόμενος Ἀκρίσιον ἀναγνωρίζει καὶ σὺν αὐτῷ ἔπεσθαι εἰς Ἄργος πείθει. καὶ ὅτε δὴ ἔμελλον ἰέναι, συντυγχάνουσιν ἀγῶνι νέων ἐν τῇ Λαρίσσει, καὶ ὁ Περσεὺς ἀποδύεται εἰς τὸν ἀγῶνα καὶ λαβὼν τὸν δίσκον δισκεύει · τό γὰρ πένταθλον οὐπω ἦν, ἀλλὰ <ιδίᾳ> ἔν' ἕκαστον τῶν ἄθλων ἤθλου. ὁ δὲ δίσκος τροχαλισθεὶς ἐπὶ τὸν πόδα τοῦ Ἀκρίσιου τιτρώσκει αὐτόν. καμῶν δὲ ἐκ τούτου Ἀκρίσιος ἀποθνήσκει αὐτοῦ ἐν Λαρίσσει · καὶ αὐτὸν κατατίθεται Περσεὺς καὶ οἱ Λαρισσαῖοι πρόσθεν τῆς πόλεως, καὶ αὐτοῦ ποιοῦσιν ἡρώων οἱ ἐπιχώριοι. Περσεὺς δὲ ἀναχωρεῖ τοῦ Ἄργους (« dans la suite, Phérécyde parle aussi de la mort d'Acrisios : après la pétrification de Polydectès et des siens par la tête de la Gorgone {à Sériphos}, Persée laisse Dictys régner à Sériphos sur les Sériphéens qui restaient, tandis que lui navigua jusqu'à Argos avec les Cyclopes, Danaé et Andromède ; en arrivant, il ne trouve pas Acrisios à Argos, car, pris de peur, il était parti chez les Pélasges, à Larissa. N'ayant pu le voir, il laisse Danaé auprès de sa mère Eurydicè, ainsi qu'Andromède et les Cyclopes, et lui se rend à Larissa ; à son arrivée, il reconnaît Acrisios et le persuade de venir avec lui à Argos. Au moment où ils s'apprêtaient à partir, ils tombent sur un concours de jeunes gens à Larissa ; Persée enlève ses vêtements pour le concours, prend un disque et lance le disque ; en effet, le pentathlon n'existait pas encore, mais on concourait individuellement dans chacune des épreuves. Le disque tournoie jusqu'au pied d'Acrisios et le blesse. Souffrant de cette blessure, Acrisios meurt à Larissa même ; Persée et les Larisséens l'enterrent devant la ville, et les indigènes instituent pour lui un culte héroïque. Persée quitte Argos »).

Voici le récit que donne la *Bibliothèque*<sup>1126</sup> :

Περσεὺς δὲ μετὰ Δανάης καὶ Ἀνδρομέδας ἔσπευδεν εἰς Ἄργος, ἵνα Ἀκρίσιον θεάσῃται. ὁ δὲ <τοῦτο μαθὼν καὶ> δεδοικῶς τὸν χρησμόν, ἀπολιπὼν Ἄργος εἰς τὴν Πελασγιῶτιν ἐχώρησε γῆν. Τευταμίδου δὲ τοῦ Λαρισαίων βασιλέως ἐπὶ κατοικομένῳ

<sup>1125</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1091.

<sup>1126</sup> *Bibliothèque* II, 4, 4, 1-4 (p. 64-65 Wagner).

τῷ πατρὶ διατιθέντος γυμνικὸν ἀγῶνα, παρεγένετο καὶ ὁ Περσεὺς ἀγωνίσασθαι θέλων, ἀγωνιζόμενος δὲ πένταθλον, τὸν δίσκον ἐπὶ τὸν Ἀκρισίου πόδα βαλὼν παραχρῆμα ἀπέκτεινεν αὐτόν. αἰσθόμενος δὲ τὸν χρησμὸν τετελειωμένον τὸν μὲν Ἀκρίσιον ἔξω τῆς πόλεως ἔθαψεν, αἰσχυνόμενος δὲ εἰς Ἄργος ἐπανελθεῖν ἐπὶ τὸν κλῆρον τοῦ δι' αὐτοῦ τετελευτηκότος, παραγενόμενος εἰς Τίρυνθα πρὸς τὸν Προΐτου παῖδα Μεγαπένθην ἠλλάξατο, τούτῳ τε τὸ Ἄργος ἐνεχείρισε (« Persée se hâta vers Argos avec Danaé et Andromède, afin de voir Acrisios. Celui-ci l'apprit et, dans la crainte de l'oracle, abandonna Argos et se retira dans le pays des Pélasges. Teutamidès, le roi de Larissa, organisa une compétition sportive en l'honneur de son père décédé, et Persée s'y rendit avec la volonté de concourir ; engagé dans le pentathlon, il lança le disque sur le pied d'Acrisios et le tua sur-le-champ. Comprenant que l'oracle s'était accompli, il enterra Acrisios hors de la cité et, comme il avait honte de retourner à Argos pour réclamer l'héritage de celui qui était mort de sa main, il se rendit à Tirynthe, auprès du fils de Proitos, Mégapenthès, et y fit un échange : il lui remit Argos »).

Là encore, les deux récits se fondent sur la même trame narrative, et l'on peut penser qu'ils continuent à suivre Phérécyde à travers une source commune. D'autres traditions existaient d'ailleurs et étaient très probablement connues d'Apollodore, qui a choisi de ne pas les suivre : ainsi Sophocle, dans sa pièce consacrée à la mort d'Acrisios et intitulée *Les Larisséens*, précisait-il que les jeux de Larissa avaient été organisés par Acrisios lui-même, et que l'accident fatal au roi argien eut lieu parce qu'au moment de lancer le disque, Persée fut gêné par un autre concurrent<sup>1127</sup>.

Un point de détail commun aux deux textes nous semble intéressant. Les deux récits précisent qu'après sa mort, Acrisios est inhumé hors de la ville, πρόσθεν τῆς πόλεως dans la scholie, ἔξω τῆς πόλεως chez Apollodore. On peut penser que cette notation, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, vient d'une précision visant à expliquer la présence d'un *héroôn* aux portes de Larissa ; sa présence dans nos deux textes est un autre indice de la consultation d'une source commune.

Comme pour les deux récits précédents, il y a cependant des différences entre le texte de la scholie et celui de la *Bibliothèque*. Le scholiaste donne certains détails que l'on ne trouve pas chez Apollodore : ainsi notre ouvrage ne mentionne-t-il pas les Cyclopes, sans doute parce que comme le lecteur moderne, l'auteur de la *Bibliothèque* a vu une incongruité dans la présence de ces créatures aux côtés du héros<sup>1128</sup>. Apollodore ne précise pas non plus

---

<sup>1127</sup> Sophocle fr. 378-383 Radt. Il existe une dernière version de la mort d'Acrisios : il aurait été pétrifié par la tête de la Gorgone, lancée par Persée (Lactance Placide, *Commentaire de la Thébàide de Stace* I, 255).

<sup>1128</sup> Les Cyclopes qui accompagnent Persée dans la scholie sont probablement ceux qui, plus tard, fortifieront Mycènes, cité fondée par le héros (voir par exemple Pausanias VII, 25, 6 ; Jacoby 1957, p. 392 renvoie aussi à Hellanicos fr. 88 Fowler), et qui avaient aussi bâti les murailles de Tirynthe, ville de Proitos, grand-oncle de

que Danaé et Andromède ne sont pas du voyage à Larissa ; il omet enfin la scène de reconnaissance entre Persée et Acrisios, et donc la volonté de ce dernier de regagner Argos avec son petit-fils puisque dans son récit, Persée ne reconnaît son grand-père qu'à sa mort. Inversement, la *Bibliothèque* connaît la raison pour laquelle se tient le concours athlétique, ce qui, comme l'a relevé M. Van der Valk, pourrait être un signe qu'Apollodore change momentanément de source<sup>1129</sup> : il est organisé par le roi Teutamidès en l'honneur de son père décédé. Le personnage de Teutamidès est très rare dans les textes : hormis une seule apparition dans l'*Illiade*<sup>1130</sup>, on n'en trouve mention que dans un fragment d'Hellanicos, qui l'inclut dans une liste de rois des Pélasges<sup>1131</sup>, et ce détail pourrait donc être un écho des travaux du mythographe de Lesbos. Dans la *Bibliothèque*, Persée se rend à Larissa dans le but de participer à ce concours, et semble ignorer la présence de son grand-père dans la ville, ce qui, là encore, contredit la scholie et pourrait indiquer le passage à une autre source<sup>1132</sup>. Il est donc envisageable que sur la question des jeux auxquels Persée participe, la *Bibliothèque* ne suive plus Phérécyde, mais une autre source, qui pourrait être Hellanicos ; si c'était bien le cas, cela constituerait un signe supplémentaire que notre mythographe consulte en réalité une source secondaire, car on l'imagine mal aller chercher lui-même chez Hellanicos, auteur sans doute pour le moins difficile d'accès à l'époque impériale, un détail secondaire pour amender un récit par ailleurs très largement démarqué de Phérécyde. Il est plus simple d'imaginer qu'en réalité, ce qui vient ici de Phérécyde comme ce qui vient d'autres traditions a été trouvé par Apollodore dans une source de seconde main<sup>1133</sup>.

Nous avons relevé deux autres divergences entre la scholie et la *Bibliothèque*. Les deux textes s'opposent tout d'abord sur la question du pentathlon, épreuve dans laquelle concourt Persée selon Apollodore, mais qui, pour le scholiaste, n'existait pas encore à l'époque du héros<sup>1134</sup> ; pour F. Jacoby et M. Van der Valk, cette différence pourrait montrer

---

Persée (Pausanias II, 16, 5 et II, 25, 8 ; Gantz 2004, p. 551 renvoie aussi à Bacchylide XI, 77-81). Notre fragment de Phérécyde est cependant la seule source qui les montre accompagnant Persée.

<sup>1129</sup> Van der Valk 1958, n. 72 p. 122. La scholie ne nous a pas transmis le motif de l'échange des royaumes entre Persée et Proitos : cette absence ne nous semble pas particulièrement significative dans la mesure où ce détail ne concerne pas directement le récit de la mort d'Acrisios, qui est l'objet de la notice du scholiaste.

<sup>1130</sup> *Illiade* II, 843.

<sup>1131</sup> Hellanicos fr. 4 Fowler (Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* I, 28, 3), mentionné par Van der Valk 1958, p. 122.

<sup>1132</sup> Gourmelen 2011, p. 147 suggère qu'il pourrait s'agir d'Hellanicos.

<sup>1133</sup> Il existe aussi un point commun entre Hellanicos et le récit du scholiaste : le fr. 88 Fowler montre que le mythographe lesbien connaît les Cyclopes bâtisseurs que mentionne la scholie. Cette tradition se trouve cependant aussi chez d'autres auteurs : on en trouve ainsi des traces, à la même époque qu'Hellanicos, chez Euripide (*Electre* 1158 ; *Oreste* 965 ; *Iphigénie à Aulis* 152 et 1051 ; *Iphigénie en Tauride* 855 ; *Héraclès* 944). Si ce détail du récit du scholiaste provenait bien d'Hellanicos, cela renforcerait encore l'idée selon laquelle la source commune de la *Bibliothèque* et de la scholie est bien un travail qui regroupait les versions de Phérécyde et d'Hellanicos.

<sup>1134</sup> L'aspect récent du pentathlon est aussi souligné par Pindare, *Isthmiques* I, 23.



qu'Apollodore suit une autre source que Phérécyde<sup>1135</sup>. Seconde différence, chez Apollodore, Acrisios meurt immédiatement après avoir reçu le disque, alors que chez le scholiaste sa mort est moins rapide<sup>1136</sup>.

On voit donc que pour l'ensemble des aventures de Persée, la *Bibliothèque* est extrêmement proche du récit que les scholies attribuent à Phérécyde, et il est difficile de penser que la première ne dépend pas du second. Apollodore semble parfois abréger le récit phérécydéen, comme il donne sur d'autres points des détails que le scholiaste ne connaît pas<sup>1137</sup>. M. Van der Valk conclut de cette très grande proximité qu'Apollodore a consulté directement Phérécyde<sup>1138</sup>. Il nous semble cependant qu'il s'agit là d'une affirmation qui exclut trop vite la possibilité que les scholies et la *Bibliothèque* s'appuient sur une source de seconde main : certains éléments du récit de notre ouvrage semblent avoir une autre origine que Phérécyde, et cette pluralité de sources dans le même passage nous paraît indiquer la consultation d'un ou plusieurs ouvrages intermédiaires, parmi lesquels pourraient figurer les travaux d'Apollodore d'Athènes et des collections d'*hypotheseis* tragiques.

Le fr. 68, qui vient d'une scholie à l'*Iliade*, concerne le personnage de Sthénélos, fils de Persée et d'Andromède, rival d'Amphitryon et père d'Eurysthée : selon Phérécyde, l'épouse de Sthénélos est Amphibia fille de Pélops<sup>1139</sup>. Chez Apollodore, Sthénélos épouse Nicippé, fille de Pélops : la *Bibliothèque* suit ainsi la tradition hésiodique, sans que l'on sache réellement pourquoi puisque le personnage de Nicippé ne fait pas d'autre apparition dans le texte<sup>1140</sup>.

#### b. Le cycle d'Héraclès.

Les savants ont souvent émis l'hypothèse que dans sa section consacrée à Héraclès, qui occupe une bonne partie du livre II de la *Bibliothèque*, Apollodore suit Phérécyde de près : c'est ainsi que dans leurs commentaires respectifs du texte, J. G. Frazer, J.-C. Carrière ou encore P. Scarpi font de nombreuses références ponctuelles aux fragments phérécydéens, de même que J. Pàmias renvoie régulièrement à la *Bibliothèque* quand il commente les textes

---

<sup>1135</sup> Jacoby FGrH I, vol. 2, p. 392 ; Van der Valk 1958, p. 122.

<sup>1136</sup> Dernier élément : chez Apollodore, Persée semble enterrer Acrisios seul, alors que la scholie mentionne explicitement la participation des Larisséens aux obsèques. Cela ne doit pas être surinterprété : l'auteur de la *Bibliothèque* a tout simplement pu choisir d'exclure ce point de détail de son récit, le considérant de peu d'importance.

<sup>1137</sup> Il ne nous semble pas exact de considérer, comme le fait Kenens 2012, p. 150, que de façon globale Apollodore abrège le récit de Phérécyde : il est en effet parfois plus concis que la scholie, il peut aussi être plus long, et en l'absence du texte originel du mythographe athénien, l'idée de Kenens n'est finalement qu'un postulat.

<sup>1138</sup> Van der Valk 1958, p. 123.

<sup>1139</sup> Schol. (A) *Iliade* XIX, 116a.

<sup>1140</sup> *Bibliothèque* II, 4, 5, 5 (p. 66 Wagner) ; Hésiode fr. 191 M.-W. Voir aussi schol. (D) *Iliade* XIX, 119.

de Phérécyde qui traitent d'Héraclès. M. Van der Valk consacre de son côté quelques pages à cette question, de même que C. Jourdain-Annequin, dans le beau livre qu'elle a publié sur le périple d'Héraclès vers l'Occident<sup>1141</sup>. Nous allons à notre tour nous pencher sur la question, avec la même approche systématique que dans les pages qui précèdent.

i. La naissance d'Héraclès

Le fr. 13 est composé d'un extrait des *Deipnosophistes* d'Athénée (fr. 13a), d'une scholie à l'*Odyssée* (fr. 13b) et d'une scholie à l'*Illiade* (fr. 13c). Il concerne les événements qui se produisirent avant la naissance d'Héraclès, ainsi que cette naissance elle-même. Le fr. 13a<sup>1142</sup> rapporte que Zeus offrit à Alcmène, à l'occasion de leur union, une coupe appelée *καρχήσιον* ; ce détail, dont Athénée dit qu'il était aussi présent chez Hérodore<sup>1143</sup>, est très rare et ne rencontre pas d'écho chez Apollodore, qui ne mentionne aucun cadeau de Zeus à Alcmène<sup>1144</sup>. Les fr. 13b et 13c, eux, rapportent en revanche des faits que connaît aussi la *Bibliothèque*. Voici le texte du fr. 13b<sup>1145</sup> :

Τηλεβόαι στρατεύσαντες ἐπὶ Καρχησίουσ κτείνουσι τοὺς Ἡλεκτρώνοσ παῖδασ περὶ θρεμμάτων ἀγωνιζομένουσ. καὶ Ἀμφιτρώων ἀποκτείνασ ἀκουσίωσ Ἡλεκτρώωνα φεύγει εἰσ Θήβασ. Ἀλκμήνη δὲ ἡ Ἡλεκτρώνοσ οὐκ ἐβούλετο γαμηθῆναι πρὶν τίσαιτο τοὺσ Τηλεβόασ ὑπὲρ τῶν αὐτῆσ ἀδελφῶν. ὑπισχνεῖται δὲ τοῦτο Ἀμφιτρώων καὶ αὐτῆν εἰσ Θήβασ μεταγαγὼν πορευέται ἐπὶ Τηλεβόασ. ἐν ταύτῃ Ζεὺσ τῆ νυκτὶ ἀφικνεῖται ἐπὶ τῆν Ἀμφιτρώνοσ οἰκίαν ἔχων καρχήσιον, εἰκῶσ Ἀμφιτρώωνι. ἡ δὲ Ἀλκμήνη δοκοῦσα τὸν ἑαυτῆσ < > παστὸν εἶναι πυνθάνεται περὶ τῶν Τηλεβοῶν εἰ κατέκτεινεν αὐτούσ. ὁ δὲ Ζεὺσ λέγων αὐτῆ πάντα ὅσα ἐγένετο δίδωσι καὶ τὸ καρχήσιον φάμενοσ ἀριστεῖον εἰληφέναι παρὰ τῶν στρατιωτῶν. ἡ δὲ ἀσμένωσ ἀποτίθησιν. ἔπειτα αὐτῆ συνευνασθεῖσ Ζεὺσ ἀπέρχεται, καὶ τῆ αὐτῆ παραγενόμενοσ νυκτὶ Ἀμφιτρώων μίσγεται. καὶ γεννᾷ Ἀλκμήνη ἐκ μὲν τοῦ Διοσ Ἡρακλέα, ἐκ δὲ Ἀμφιτρώνοσ Ἰφικλέα. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκῦδει (« les Téléboens, en guerre contre les Carchésiens, tuent les fils d'Electryon, qui combattaient pour une question de bétail. Après avoir involontairement tué Electryon, Amphitryon fuit à Thèbes. Alcmène, fille d'Electryon, ne voulait pas se marier avant d'avoir obtenu vengeance

<sup>1141</sup> Van der Valk 1958, p. 123-129 ; Jourdain-Annequin 1989, p. 227 sqq.

<sup>1142</sup> Athénée, *Deipnosophistes* XI, 49 (474f).

<sup>1143</sup> Hérodore fr. 16 Fowler.

<sup>1144</sup> La tradition concernant le don de la coupe est pour nous assez confuse : au fr. 13a, on comprend que Zeus l'a offerte à Alcmène en échange d'une nuit avec elle, tandis que le fr. 13b affirme qu'il la lui a offerte en se faisant passer pour Amphitryon, en affirmant qu'elle venait du butin pris aux Téléboens afin de prouver qu'il les avait bien tués. Sur cette question complexe, voir Gantz 2004, p. 661-662. Selon un coffre sculpté décrit par Pausanias V, 18, 3, Zeus aurait aussi offert un collier à Alcmène, ce qui montre que dans la tradition illustrée par l'artiste, il s'agit bien de dons destinés à la séduire. On retrouve cette coupe chez Plaute, *Amphitryon*, 760 sqq., où Jupiter semble avoir utilisé l'objet comme preuve qu'il est bien Amphitryon.

<sup>1145</sup> Schol. (CMV<sup>amouX</sup>) *Odyssée* XI, 266.

des Téléboens pour ses frères. Amphitryon le lui promet et, après l'avoir amenée à Thèbes, se rend chez les Téléboens. Cette nuit-là, Zeus arrive chez Amphitryon avec un *carchésion*, sous l'apparence d'Amphitryon. Alcèmène, pensant que < > sa chambre nuptiale, lui demande s'il a tué les Téléboens. Zeus, après lui avoir expliqué tout ce qui s'était passé, lui donne le *carchésion* en lui disant que c'était un trophée qu'il avait reçu des soldats. Elle le range avec plaisir. Ensuite, après avoir couché avec elle, Zeus s'en va, et, de retour la même nuit, Amphitryon s'unit à elle. Alcèmène enfante Héraclès de Zeus, Iphiclès d'Amphitryon. Le récit se trouve chez Phérécyde »).

Voici à présent le texte du fr. 13c<sup>1146</sup> :

Ἀλκμήνης τῆς Ἡλεκτρύονος καὶ Ἀναξοῦς τῆς Ἀλκαίου ἠράσθη Ἀμφιτρώων, ὃς ἀνελὼν Ἡλεκτρώονα βοῶν ἀμφισβητήσεως χάριν ἐξ Ἄργους ἔφυγεν εἰς Θήβας, σὺν αὐτῷ δὲ καὶ Ἀλκμήνῃ. Ὑποδεχθέντων δὲ ἀσμένως ὑπὸ τῶν βασιλευόντων τῆς πόλεως, Κρέοντος καὶ Ἡνιόχης, τιμῆς ἐτύγχανον μεγίστης. Μὴ βουλομένης δὲ Ἀλκμήνης γαμηθῆναι εἰ μὴ οἱ φονεῖς τῶν ἀδελφῶν αὐτῆς ἀναιρεθῶσιν Τηλεβόαι, κατηγωνίσαστο αὐτοῦς Ἀμφιτρώων προσλαβόμενος συμμάχους Βοιωτοῦς καὶ Λοκροῦς ἔτι δὲ καὶ Φωκεῖς, ἐνιαυτὸν προσεδρεύσας. Ὡς δὲ ἐπιστρέψας ἀπὸ τῆς στρατείας ἦγε τοὺς γάμους ἑαυτοῦ τε καὶ Ἀλκμήνης, τῇ αὐτῇ νυκτὶ ἐρασθεὶς αὐτῆς ὁ Ζεὺς καὶ εἰκασθεὶς Ἀμφιτρώωνι ἐμίγη καὶ υἷὸν ἐποίησεν, ὁμοίως δὲ καὶ ὁ Ἀμφιτρώων τῇ αὐτῇ νυκτί. Ἦδη δὲ ἐκείνης δεκαμηνιαῖον χρόνον τῆς μίξεως ἐχούσης γεννᾶται Ἡρακλῆς μὲν ἐκ Διὸς, Ἴφικλῆς δὲ ἐξ Ἀμφιτρώωνος. Φασὶ Δία, συγκοιμώμενον Ἀλκμήνῃ πεῖσαι τὸν Ἥλιον μὴ ἀνατεῖλαι ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας, ὅθεν καὶ ἐπὶ τρεῖς νύκτας συγκοιμηθεὶς αὐτῇ ὁ Ζεὺς τὸν τριέσπερον Ἡρακλέα ἐποίησεν. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει (« Amphitryon tomba amoureux d'Alcèmène, fille d'Electryon et d'Anaxo fille d'Alcée ; après avoir tué Electryon dans une dispute à propos de bœufs, il fuit Argos pour aller à Thèbes, et avec lui Alcèmène. Ceux qui régnaient sur la cité, Créon et Héniochè, les accueillirent avec joie, et on leur donna de très grandes marques d'honneur. Comme Alceste ne voulait pas se marier si les Téléboens, assassins de ses frères, n'étaient pas tués, Amphitryon les affronta après s'être assuré l'alliance des Béotiens, des Locriens et des Phocidiens, et les assiégea un an. Quand, après son retour de l'expédition, il célébra ses noces avec Alcèmène, la même nuit, Zeus, tombé amoureux d'elle, prit l'apparence d'Amphitryon, s'unit à elle et fit un fils ; Amphitryon fit de même la même nuit. Dix mois après ces unions, elle enfante Héraclès de Zeus et Iphiclès d'Amphitryon. On dit que Zeus, couchant avec Alcèmène, persuada le Soleil de ne pas se lever pendant trois

<sup>1146</sup> Schol. (A, B, D mss. CHVLa, Ge I, T) *Iliade* XIV, 323.

jours ; de cette manière, ayant couché avec elle pendant trois nuits, Zeus engendra Héraclès-des-trois-soirs. Le récit se trouve chez Phérécyde »).

Avant de donner le récit que fait Apollodore de ces événements, remarquons que les données généalogiques de la *Bibliothèque* s'accordent avec celles du fr. 13 : dans les deux textes, Alcmène est bien la fille d'Electryon et d'Anaxo fille d'Alcée<sup>1147</sup>. Cette concordance est intéressante, car d'autres traditions existaient, appuyées par de prestigieuses autorités : le *Catalogue des femmes* disait ainsi qu'Alcmène était fille de Lysidicè fille de Pélops, version connue jusqu'à l'époque romaine puisqu'on la retrouve chez Plutarque<sup>1148</sup> ; pour Diodore de Sicile, la mère d'Alcmène s'appelle Eurydicè, et est aussi fille de Pélops<sup>1149</sup> ; chez Euripide aussi, la mère d'Alcmène est une fille de Pélops, qui reste cependant anonyme<sup>1150</sup>. On connaît enfin une tradition très différente, que l'on trouve dans un fragment d'Asios rapporté par Pausanias : Alcmène aurait été fille d'Amphiaros et d'Eriphyle<sup>1151</sup>. Aucune de ces traditions n'est massivement attestée, aucune ne domine les autres sur le plan du nombre d'attestations, et le fait que Phérécyde et Apollodore s'accordent sur la même version n'est probablement pas une coïncidence : il s'agit d'un premier indice que la *Bibliothèque* suit le mythographe athénien.

Le fr. 13b mentionne ensuite une guerre à propos de bétail entre les Téléboens et les Carchésiens, durant laquelle les fils d'Electryon trouvent la mort, ainsi que leur père, tué par accident par Amphitryon. La formulation du fr. 13c, ἀνελὼν Ἡλεκτρύονα βοῶν ἀμφισβητήσεως χάριν, « après avoir tué Electryon dans une dispute à propos de bœufs » est très vague et n'implique pas que l'acte d'Amphitryon était volontaire : elle peut parfaitement s'appliquer au récit du fr. 13b, et il n'y a donc pas besoin de voir une contradiction entre les deux textes, contrairement à ce qu'affirme J. Pàmias<sup>1152</sup>. La *Bibliothèque* considère elle aussi le meurtre d'Electryon comme un accident, dont elle raconte les circonstances en détails<sup>1153</sup>. Quant au conflit, il oppose bien les Téléboens, peuple de Taphos fondé par Taphios, et les fils d'Electryon ; le nom de Carchésiens, donné par le fr. 13b, n'apparaît pas dans la *Bibliothèque*, et nous n'en avons trouvé trace dans aucun autre texte ; C. Lütke, F. Jacoby et P. Dolcetti corrigent d'ailleurs Καρχησίους en Ἀργείους. Le motif premier du conflit est la souveraineté sur Mycènes, mais la bataille qui entraîne la mort d'Electryon et de ses fils a bien son origine

---

<sup>1147</sup> *Bibliothèque* II, 4, 5, 4 (p. 66 Wagner) ; voir aussi schol. Lycophron 932bis. Hormis chez Asios fr. 4 Bernabé (Pausanias V, 17, 8), chez qui il s'agit d'Amphiaros, le père d'Alcmène est toujours Electryon.

<sup>1148</sup> *Catalogue des femmes* fr. 193 M.-W. ; Plutarque, *Vie de Thésée* 7, 2. On trouve aussi cette version en schol. (T) *Iliade* XIX, 116b1, en schol. Pindare *Olympiques* VII, 49b et 50 (voir aussi la scholie *recentior* 46-48) et en schol. Platon *Alcibiade majeur* 120e.

<sup>1149</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* IV, 9, 1.

<sup>1150</sup> Euripide, *Héraclides* 210-211.

<sup>1151</sup> Pausanias V, 17, 8 (Asios fr. 4 Bernabé).

<sup>1152</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 97 p. 65.

<sup>1153</sup> *Bibliothèque* II, 4, 6, 4 (p. 67 Wagner).

dans une question de bétail : Apollodore et les fragments phérécydéens ne se contredisent donc toujours pas<sup>1154</sup>. Quant à la fuite d'Amphitryon vers Thèbes, Apollodore précise qu'elle est due à son bannissement d'Argos : il est impossible de dire si ce détail se trouvait ou non chez Phérécyde. Voici la suite du récit de la *Bibliothèque* :

Ἀμφιτρώων δὲ σὺν Ἀλκμήνῃ καὶ Λικυμνίῳ παραγενόμενος ἐπὶ Θήβας ὑπὸ Κρέοντος ἠγνίσθη, καὶ δίδωσι τὴν ἀδελφὴν Περιμήδην Λικυμνίῳ. λεγούσης δὲ Ἀλκμήνης γαμηθήσεσθαι αὐτῷ τῶν ἀδελφῶν αὐτῆς ἐκδικήσαντι τὸν θάνατον, ὑποσχόμενος ἐπὶ Τηλεβόας στρατεύει Ἀμφιτρώων, καὶ παρεκάλει συλλαβέσθαι Κρέοντα. [...] Ἀμφιτρώων δὲ ἔχων ἐκ μὲν Θορικοῦ τῆς Ἀττικῆς Κέφαλον συμμαχοῦντα, ἐκ δὲ Φωκέων Πανοπέα, ἐκ δὲ Ἐλους τῆς Ἀργείας Ἐλειον τὸν Περσέως, ἐκ δὲ Θηβῶν Κρέοντα, τὰς τῶν Ταφίων νήσους ἐπόρθει. ἄχρι μὲν οὖν ἕζη Πτερέλαος, οὐκ ἐδύνατο τὴν Τάφον ἐλεῖν· ὡς δὲ ἡ Πτερελάου θυγάτηρ Κομαιθῶ ἐρασθεῖσα Ἀμφιτρώωνος τὴν χρυσὴν τρίχα τοῦ πατρὸς ἐκ τῆς κεφαλῆς ἐξείλετο, Πτερελάου τελευτήσαντος ἐχειρώσατο τὰς νήσους ἀπάσας. τὴν μὲν οὖν Κομαιθῶ κτείνει Ἀμφιτρώων καὶ τὴν λείαν ἔχων εἰς Θήβας ἔπλει, καὶ τὰς νήσους Ἐλείῳ καὶ Κεφάλῳ δίδωσι. κάκεινοι πόλεις αὐτῶν ἐπωνύμους κτίσαντες κατόκησαν. πρὸ τοῦ δὲ Ἀμφιτρώωνα παραγενέσθαι εἰς Θήβας Ζεὺς, διὰ νυκτὸς ἐλθὼν καὶ τὴν μίαν τριπλασιάσας νύκτα, ὁμοῖος Ἀμφιτρώωνι γενόμενος Ἀλκμήνῃ συνευνάσθη καὶ τὰ γενόμενα περὶ Τηλεβοῶν διηγήσατο. Ἀμφιτρώων δὲ παραγενόμενος, ὡς οὐχ ἑώρα φιλοφρονουμένην πρὸς αὐτὸν τὴν γυναῖκα, ἐπυνθάνετο τὴν αἰτίαν· εἰπούσης δὲ ὅτι τῇ προτέρᾳ νυκτὶ παραγενόμενος αὐτῇ συγκεκοίμηται, μανθάνει παρὰ Τειρεσίου τὴν γενομένην τοῦ Διὸς συνουσίαν. Ἀλκμήνῃ δὲ δύο ἐγέννησε παῖδας, Διὶ μὲν Ἡρακλέα, μιᾷ νυκτὶ πρεσβύτερον, Ἀμφιτρώωνι δὲ Ἴφικλέα. τοῦ δὲ παιδὸς ὄντος ὀκταμηνιαίου δύο δράκοντας ὑπερμεγέθεις Ἦρα ἐπὶ τὴν εὐνὴν ἔπεμψε, διαφθαρήναι τὸ βρέφος θέλουσα. ἐπιβοωμένης δὲ Ἀλκμήνης Ἀμφιτρώωνα, Ἡρακλῆς διαναστὰς ἄγχων ἐκατέραις ταῖς χερσὶν αὐτοῦς διέφθειρε. Φερεκύδης δὲ φησιν Ἀμφιτρώωνα, βουλόμενον μαθεῖν ὁπότερος ἦν τῶν παίδων ἐκείνου, τοὺς δράκοντας εἰς τὴν εὐνὴν ἐμβαλεῖν, καὶ τοῦ μὲν Ἴφικλέους φυγόντος τοῦ δὲ Ἡρακλέους ὑποστάντος μαθεῖν ὡς Ἴφικλῆς ἐξ αὐτοῦ γεγέννηται (« Amphitryon, avec Alcène et Licymnios, se rendit à Thèbes et fut purifié par Créon ; il donne sa sœur Périmédè à Licymnios. Alcène disant qu'elle l'épouserait quand il aurait vengé la mort de ses frères, Amphitryon le promet et marche contre les Téléboens ; il demanda à Créon de l'aider [...]»<sup>1155</sup>. Amphitryon, avec ses alliés Céphale, de Thorikos en Attique, Panopée, de Phocide,

<sup>1154</sup> *Bibliothèque* II, 4, 6, 1-4 (p. 66-67 Wagner).

<sup>1155</sup> Apollodore insère ici l'épisode du renard de Cadmée, que l'on ne trouve pas dans nos fragments, qui se concentrent sur la vengeance elle-même.

Hélios, fils de Persée, d'Hélos en Argolide, Créon, de Thèbes, saccagea les îles des Taphiens. Tant que vivait Ptérelaos, il ne pouvait prendre Taphos ; quand la fille de Ptérelaos, Comaïtho, tombée amoureuse d'Amphitryon, arracha le cheveu d'or de la tête de son père, Ptérelaos mourut et il soumit toutes les îles. Puis Amphitryon tue Comaïtho et fit route vers Thèbes avec le butin, et donne les îles à Hélios et Céphale. Ceux-ci fondèrent des cités qui portaient leur nom et s'y installèrent. Mais avant qu'Amphitryon n'arrive à Thèbes, Zeus vint dans la nuit, tripla la longueur de cette seule nuit, et, s'étant rendu semblable à Amphitryon, il coucha avec Alcmène et lui raconta ce qui s'était passé avec les Téléboens. A son retour, Amphitryon, comme il ne voyait pas sa femme venir l'accueillir, en demanda la raison ; après qu'elle lui a dit qu'il était arrivé la nuit précédente et qu'il avait couché avec elle, il apprend de Tirésias comment Zeus avait profité d'elle. Alcmène enfanta deux fils, de Zeus Héraclès, l'aîné d'une nuit, et d'Amphitryon Iphiclès. Quand l'enfant avait huit mois, Héra envoya deux énormes serpents à son berceau, car elle voulait supprimer le nourrisson. Tandis qu'Alcmène appelait Amphitryon au secours, Héraclès se dressa et les tua en les étranglant des deux mains. Mais Phérécyde dit que c'est Amphitryon qui, voulant savoir lequel des enfants était de lui, avait mis les serpents dans le berceau, et que, Iphiclès ayant fui et Héraclès ayant lutté, il avait compris que c'était Iphiclès qui était de lui »).

Comme nous l'avons vu plus haut<sup>1156</sup>, Phérécyde est consulté ici, puisqu'il est explicitement nommé comme étant la source d'une fin alternative au récit de la *Bibliothèque*, dont le narrateur préfère adopter la version la plus commune et la plus célèbre. Qu'en est-il du reste du récit ? Chez Apollodore, le voyage à Thèbes a pour but d'obtenir la purification d'Amphitryon par Créon, précision que ne donnent ni le fr. 13b, ni le fr. 13c ; dans ces deux textes, le voyage et le meurtre semblent cependant liés, et au fr. 13c, c'est bien Créon qui accueille le héros. Apollodore ne contredit donc pas ce que l'on sait du récit de Phérécyde, sauf sur un point, celui de la présence d'Alcmène à Thèbes dès ce moment, qui est explicitement soulignée chez Apollodore tandis que son absence est implicite dans le fr. 13b, qui précise qu'avant de partir se battre contre les Téléboens, alors qu'il s'est déjà réfugié à Thèbes, Amphitryon y amène Alcmène. La tradition suivie sur ce détail par Apollodore remonte au *Bouclier* d'Hésiode<sup>1157</sup> ; le poème n'est cependant pas la source du reste du récit, puisque chez Hésiode, les deux personnages sont déjà mariés<sup>1158</sup>, ce qui n'est le cas ni pour Apollodore ni pour Phérécyde ; de plus, dans le poème, c'est en position de suppliant

<sup>1156</sup> Cf. *supra* p. 134.

<sup>1157</sup> Hésiode, *Bouclier* 1-3.

<sup>1158</sup> Hésiode, *Bouclier* 14, où Alcmène est la « pudique épouse », αἰδοίη παρακοίτι, d'Amphitryon.

qu'Amphitryon arrive à Thèbes, et non pour se faire purifier du meurtre d'Electryon. La *Bibliothèque* ne donne pas le nom de l'épouse de Créon, qui se nomme Héniochè selon le fr. 13c ; c'est aussi le nom qu'elle porte dans la tradition hésiodique<sup>1159</sup>. Le nom « Héniochè » est rarissime dans les textes, puisque outre Hésiode et Phérécyde, seul Pausanias nous l'a conservé : chez lui, c'est une fille de Créon qui s'appelle ainsi<sup>1160</sup>. Chez Sophocle, l'épouse de Créon se nomme Eurydicè<sup>1161</sup> ; Apollodore ne la nomme jamais. La *Bibliothèque* donne en revanche un détail inconnu des fragments phérécydéens, comme d'ailleurs de toute la littérature antique qui nous est parvenue : Amphitryon donne sa sœur Périmédè en mariage à Licymnios, qui est le seul fils d'Electryon qui a survécu à la guerre.

La suite du récit est la même dans les trois textes : Alcmène refuse d'épouser Amphitryon tant que ses frères ne seront pas vengés. Apollodore se conforme donc au récit de Phérécyde et ne suit pas Hésiode, chez qui, nous l'avons dit, les deux personnages sont déjà mariés et Alcmène refuse de s'unir à son époux. Amphitryon part en campagne contre les Téléboens, accompagné, nous dit Apollodore, de Créon, mais aussi de Céphale, venu de Thorikos en Attique, du Phocidien Panopée et d'Hélios fils de Persée, originaire d'Hélos en Argolide. Le fr. 13c, lui, affirme que les alliés d'Amphitryon étaient des Béotiens, des Locriens et des Phocidiens : on voit que si les deux textes s'accordent sur la participation des Béotiens de Créon et des Phocidiens, les Locriens ne sont pas mentionnés par Apollodore, tandis que les soldats venus d'Argolide et, surtout, de l'Attique sont inconnus du fragment de Phérécyde, ce qui peut paraître curieux dans un texte qui dérive d'un auteur athénien. Hésiode, quant à lui, affirme qu'Amphitryon combattit avec les Béotiens, les Locriens et les Phocidiens, soit exactement la même liste que celle du fr. 13c, et dans le même ordre<sup>1162</sup>. Pourquoi cette différence entre la *Bibliothèque* d'une part, Phérécyde et Hésiode de l'autre ? La participation des soldats attiques à l'expédition est liée, chez Apollodore, à la légende du renard de Teumessos : ce renard ravage la région de Thèbes, et Amphitryon, pour s'en débarrasser, a besoin d'un chien aux pouvoirs surnaturels que possède Céphale. Amphitryon propose donc à Céphale une partie du butin qu'il prendra aux Téléboens en échange de son aide contre le renard. Céphale accepte, le renard est éliminé, et l'Athénien prend part à l'expédition d'Amphitryon pour pouvoir récupérer le butin qui lui a été promis. Cette légende, dont les fragments de Phérécyde ne présentent pas de trace, apparaît pour nous dès le *Cycle épique*<sup>1163</sup> ; chez Corinne et dans les *Métamorphoses* d'Ovide, c'est Œdipe qui

---

<sup>1159</sup> Hésiode, *Bouclier* 83, confirmé par schol. Sophocle *Antigone* 1180.

<sup>1160</sup> Pausanias IX, 10, 3.

<sup>1161</sup> Sophocle, *Antigone* 1180.

<sup>1162</sup> Hésiode, *Bouclier* 24-25.

<sup>1163</sup> *Epigones* fr. 5 Bernabé.

tue le renard<sup>1164</sup> ; chez Antoninus Liberalis et Pausanias, c'est Amphitryon, comme dans la *Bibliothèque*<sup>1165</sup>. Peut-être ce lien entre la légende du renard et le personnage d'Amphitryon a-t-il été réalisé à une époque postérieure à celle de Phérécyde.

Apollodore raconte ensuite un épisode qui n'est connu que par lui, celui du cheveu d'or de Ptérélaos, et dont on ignore si Phérécyde le racontait<sup>1166</sup>. Apollodore mentionne aussi le don des îles à Hélios et Céphale en guise de butin, afin d'expliquer le nom de cités qui se trouvaient sur ces îles. Ces deux chefs sont, nous l'avons dit, ceux que les fragments 13b et 13c ne nomment pas. L'absence de ce détail dans les fragments ne saurait prouver quoi que ce soit concernant sa présence dans le texte de Phérécyde : les scholiastes ont fort bien pu choisir de le laisser de côté, puisqu'il n'est pas directement en rapport avec le récit qu'ils développent, qui est orienté vers la naissance d'Héraclès.

Examinons à présent les circonstances de l'union de Zeus avec Alcène. Les deux fragments de Phérécyde offrent des versions notablement divergentes. La première de ces divergences ne nous semble pas problématique : dans le fr. 13b, on voit Zeus se servir, pour sa ruse, d'un *carchésion*, dont la présence dans le récit originel de Phérécyde est confirmée par le fr. 13a ; le scholiaste du fr. 13a aura omis ce détail superflu à son récit. Un autre détail pose davantage de problèmes : dans le fr. 13b, les mots ἐν ταύτῃ [...] τῆ νυκτί, « cette nuit-là », indiquent que c'est au cours de la même nuit qu'Amphitryon combattit les Téléboens à Taphos, qu'eut lieu la ruse de Zeus et qu'Amphitryon s'unit à Alcène à Thèbes, ce qui pose évidemment des problèmes de chronologie qui ne pouvaient se trouver dans le texte de Phérécyde. Le fr. 13c, lui, affirme que le siège des Téléboens dura un an : il s'agit là de la version originelle, qu'Apollodore ne reprend pas dans son texte.

Autre détail qui doit retenir l'attention, le motif de la nuit dont la longueur fut triplée. Apollodore et le fr. 13c s'accordent sur ce triplement ; leur seule divergence sur ce point – dans la *Bibliothèque*, Zeus est l'auteur de ce prodige, tandis que dans le fr. 13c il le fait accomplir par le Soleil – ne les rend pas incompatibles. Cette tradition de la nuit prolongée ne se trouve pas chez Hésiode, et apparaît pour la première fois dans notre fragment de Phérécyde. On peut cependant remarquer que dans le fr. 13c, le détail de la nuit triplée est introduit par φασί, troisième personne du pluriel qui introduit un doute quant à son attribution à Phérécyde ; de plus, la souscription ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκῦδει du fr. 13c n'est en fait donnée que par le seul manuscrit *Vratislaviensis*, ce qui renforce le doute. La première occurrence certaine de ce point de la légende se trouve dans l'*Alexandra* de Lycophron, où

---

<sup>1164</sup> Corinne fr. 672 PMG ; Ovide, *Métamorphoses* VII, 748 sqq. Le fragment de Corinne ne mentionne pas Céphale, mais cela ne signifie pas qu'il était absent du récit que connaissait la poétesse.

<sup>1165</sup> Antoninus Liberalis XLI ; Pausanias IX, 19, 1. Hygin, *Astronomie* II, 35 situe lui aussi l'action en Béotie, mais ne nomme pas le prince thébain qui fit appel à Céphale.

<sup>1166</sup> On le retrouve dans une scholie de Tzetzés à Lycophron 932, qui dépend de la *Bibliothèque*.



Héraclès est appelé τριεσπέρου λέοντος<sup>1167</sup> ; les scholies qui commentent ce vers fournissent l'explication de cet épithète τριέσπερος : il vient du triplement de cette fameuse nuit par Zeus. Selon R. L. Fowler<sup>1168</sup>, ce que l'on lit au fr. 13c dérive en fait très probablement des scholies au poème de Lycophron<sup>1169</sup>. Il est donc difficile d'attribuer à coup sûr à Phérécyde le détail de la nuit triplée ; l'emploi par Lycophron de la périphrase très allusive τριεσπέρου λέοντος montre en tout cas qu'il était connu des lecteurs de l'époque du poète. La *Bibliothèque*, sur ce détail, pourrait donc remonter à Phérécyde lui-même, mais on peut aussi penser à une source hellénistique, puisque c'est à partir de cette époque que la nuit triplée fait son apparition dans ce qui nous reste de la littérature antique<sup>1170</sup>. Dernier détail concernant la naissance d'Héraclès, celui de la durée de la grossesse d'Alcmène : le fr. 13c affirme qu'elle dura dix mois, ce qui n'est pas mentionné dans la *Bibliothèque*. Pour les mêmes raisons que la nuit triplée, il n'est pas certain que ce détail remonte à Phérécyde.

La première anecdote que rapporte Phérécyde concernant le jeune Héraclès est celle des serpents qui cherchèrent à l'étouffer au berceau : sur ce point, nous avons déjà vu qu'Apollodore choisit de ne pas suivre Phérécyde, mais de mentionner sa version, très originale, en lui en attribuant explicitement la paternité<sup>1171</sup>.

## ii. Les travaux d'Héraclès

Le fr. 70, qui vient d'une scholie à Pindare, attribue à Phérécyde une information géographique : selon le mythographe athénien, Lerne est une cité, tandis que pour d'autres il s'agit d'une source ou encore d'une sorte de maquis couvert de broussailles<sup>1172</sup>. Pour Apollodore, il s'agit de sources<sup>1173</sup>, mais bien aussi d'une ville, comme il le dit aussi dans un passage consacré aux Danaïdes, où l'on apprend que celles qui tuèrent leur mari τὰς μὲν κεφαλὰς τῶν νυμφίων ἐν τῇ Λέρνῃ κατώρυξαν, τὰ δὲ σώματα πρὸ τῆς πόλεως ἐκήδευσαν,

<sup>1167</sup> Lycophron, *Alexandra* 33.

<sup>1168</sup> Fowler 2000, p. 284.

<sup>1169</sup> Gantz 2004, n. 2 p. 662, estime que ce détail remonte très probablement à Phérécyde ; il renvoie à Van der Valk Marchinus, 1963, *Researches on the Text and Scholia of the Iliad : Part One*, Leiden, Brill, p. 382 et n. 279.

<sup>1170</sup> On retrouve le détail de la nuit triplée chez Diodore de Sicile IV, 9, 2 ; Lucien, *Dialogue des dieux* XIV ; ps.-Jean d'Antioche FGrH IV, p. 543, fr. 6 (texte rangé par Fowler sous le fr. 14 d'Hérodore) ; ps.-Zonaras, *Lexicon*, s. v. Τριέσπερος Ἡρακλῆς ; Nonnos de Panopolis XXV, 242-243. Hygin, *Fables* XXIX, 2, parle de deux nuits. Plaute, *Amphitryon* 113, est plus vague : « nox est facta longior ». Properce, *Élégies* II, 22 A, 25-26 parle de deux nuits. L'épitomé du Vatican (ms. E) porte le texte suivant : τὴν μίαν νύκτα πεντεπλασιάσας ἢ κατὰ τινὰς τριπλασιάσας, οἳ καὶ διὰ τοῦτο τριέσπερον ἀξιοῦσι λέγεσθαι τὸν Ἡρακλέα, « ayant quintuplé la nuit, ou selon certains l'ayant triplée, auteurs qui à cause de cela jugent bon d'appeler Héraclès le trois-soirs ». Il est difficile de dire si E nous a conservé le texte originel de la *Bibliothèque*, ou si l'abrégiateur a introduit sur ce point les résultats de ses recherches ou de ses lectures ; nous n'avons en tout cas pas trouvé d'autres traces d'une nuit à la longueur quintuplée. Héraclès est par ailleurs qualifié de τριέσπερος chez Lucien, *Le Songe*, 17 ; Alciphron, *Épîtres* II, 36, 2 ; ps.-Justin, *Oratio ad gentiles* 39a ; Gregoire de Nazianze, *Premier discours contre l'empereur Julien*, vol. 35 p. 604 et 661 Migne ; on retrouve aussi ce thème chez certains érudits byzantins.

<sup>1171</sup> Cf. *supra* p. 134.

<sup>1172</sup> Schol. (AV) Pindare *Olympiques* VII, 60a.

<sup>1173</sup> *Bibliothèque* II, 1, 4, 8 (p. 54 Wagner).

« enterrèrent les têtes de leurs époux à Lerne, et rendirent les honneurs funèbres à leurs corps devant la cité<sup>1174</sup> ». Peu nombreux sont les textes qui rapportent cette même information<sup>1175</sup> ; malgré cela, il nous semble audacieux de voir dans ce seul petit détail la preuve d'un lien entre Phérécyde et Apollodore.

Le fr. 71, tiré d'une scholie à Pindare, concerne le troisième travail d'Héraclès, la biche aux cornes d'or : pour Phérécyde, cet animal est une femelle et est pourvue de cornes d'or, ce qui est doublement surnaturel puisque dans cette espèce, seuls les mâles sont pourvus de cornes, comme le rappelle le scholiaste<sup>1176</sup>. Ce dernier affirme que d'autres auteurs donnaient la même tradition, l'auteur de la *Théséide* et Pisandre de Camiros ; c'est aussi le cas de Pindare, dans le passage que commente notre scholiaste, d'Euripide et d'Apollodore<sup>1177</sup>. Ce dernier se conforme donc à la tradition rapportée par Phérécyde ; le mythographe athénien, le seul des auteurs que nous venons de mentionner à donner un récit complet des travaux d'Héraclès, pourrait tout à fait être la source de la *Bibliothèque* dans ce passage.

Le fr. 83 est issu du *Sur la Piété* de Philodème de Gadara ; très bref, il nous informe que selon Phérécyde, le centaure Chiron trouva la mort frappé accidentellement par une flèche décochée par Héraclès<sup>1178</sup>. La *Bibliothèque* s'accorde avec cette idée, puisqu'elle raconte qu'au cours de son quatrième travail, la chasse au sanglier d'Erymanthe, le héros eut à combattre les Centaures, lutte au cours de laquelle

τοὺς Κενταύρους τοξεύων ἴησι βέλος ὁ Ἡρακλῆς, τὸ δὲ ἐνεχθὲν Ἐλάτου διὰ τοῦ βραχίονος τῷ γόνατι τοῦ Χείρωνος ἐμπήγνυται. ἀνιαθεὶς δὲ Ἡρακλῆς προσδραμὼν τό τε βέλος ἐξείλκυσε, καὶ δόντος Χείρωνος φάρμακον ἐπέθηκεν. ἀνίατον δὲ ἔχων τὸ ἔλκος εἰς τὸ σπῆλαιον ἀπαλλάσσεται. κάκεῖ τελευτήσαι βουλόμενος, καὶ μὴ δυνάμενος ἐπέειπερ ἀθάνατος ἦν, ἀντιδόντος Διὶ Προμηθέως αὐτὸν ἀντ' αὐτοῦ γενησόμενον ἀθάνατον, οὕτως ἀπέθανεν (« Héraclès leur décoche un trait qui passe à travers le bras d'Elatos et va se fiché dans le genou de Chiron. Héraclès, affligé, se précipita vers lui et retira la flèche ; Chiron lui donna un remède qu'il appliqua. Mais la blessure étant incurable, il se retire dans sa grotte. Et comme il voulait y mourir, mais qu'il ne pouvait pas puisqu'il était immortel,

<sup>1174</sup> *Bibliothèque* II, 1, 5, 11 (p. 56-57 Wagner).

<sup>1175</sup> Voir aussi schol. Euripide *Phéniciennes* 126 ; Pomponius Mela II, 51, qui mentionne l'*oppidum Lerne*.

<sup>1176</sup> Schol. (A+) Pindare *Olympiques* III, 50b.

<sup>1177</sup> *Théséide* fr. 2 Davies ; Pisandre de Camiros fr. 4 Davies ; Pindare, *Olympiques* III, 28-29 ; Euripide, *Hercule furieux* 375-379 ; *Bibliothèque* II, 5, 3, 1 (p. 75 Wagner).

<sup>1178</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 247 IVb et 242 IVb.

Prométhée offrit à Zeus de le faire immortel à la place de Chiron ; c'est ainsi qu'il mourut »)<sup>1179</sup>.

La mort de Chiron est un événement très rarement attesté dans les textes avant l'époque impériale : Pindare y fait une allusion assez vague, et seul notre fragment de Phérécyde nous en dit un peu plus avant Eratosthène, chez qui la flèche est tombée par accident sur le pied de Chiron<sup>1180</sup>. Il est donc très probable qu'Apollodore reprenne ici la version de Phérécyde.

Le fr. 72 est issu d'une scholie aux *Argonautiques* et concerne les oiseaux du lac Stymphale :

ιδίως δὲ Μναςέας φησὶ Στυμφάλου τινὸς ἥρωος καὶ Ὀρνιθος γυναικὸς γενέσθαι Στυμφαλίδας θυγατέρας, ἃς ἀνελεῖν τὸν Ἡρακλέα, ὅτι οὐ προσεδέξαντο αὐτὸν καὶ ἐξένισαν τοὺς Μολίονας. Φερεκύδης δὲ φησιν οὐ γυναικας ἀλλ' ὄρνιθας εἶναι, καὶ ἀναιρεθῆναι πρὸς Ἡρακλέους, πλαταγῆς δοθείσης αὐτῷ πρὸς τὸ κτυπεῖν καὶ ἐκφοβεῖν αὐτάς, ὁμοίως καὶ Ἑλλάνικός φησιν (« Mnaséas dit, d'une manière qui lui est personnelle, que d'un certain Stymphalos, un héros, et d'Ornis, sa femme, naquirent les sœurs Stymphalides, que tua Héraclès, parce qu'elles ne l'avaient pas reçu correctement et qu'elles offraient l'hospitalité aux Moliones. Phérécyde dit cependant que ce n'étaient pas des femmes mais des oiseaux, et qu'elles furent tuées par Héraclès, après qu'il eût reçu des castagnettes pour les heurter et effrayer ces oiseaux. Hellanicos le raconte de façon identique. »)<sup>1181</sup>.

Apollodore affirme lui aussi que ces monstres étaient des oiseaux, et précise que ses castagnettes lui furent données par Athéna, qui les avait reçues d'Héphaïstos<sup>1182</sup>. Notre fragment de Phérécyde n'indique pas leur provenance, mais d'après une autre scholie du manuscrit L+, Hellanicos précisait que c'était Héraclès lui-même qui les avait conçues :

φασὶ δὲ αὐτὴν ἠφαιστότευκτον οὔσαν Ἡρακλεῖ παρὰ τῆς Ἀθηνᾶς δοθῆναι. ὁ δὲ Ἑλλάνικός φησιν ἑαυτῷ κατασκευάσαι (« on dit qu'elles avaient été fabriquées par Héphaïstos et données à Héraclès par Athéna. Hellanicos, pour sa part, dit qu'il les avait conçues lui-même »)<sup>1183</sup>.

Il semble clair que les deux scholies issues du manuscrit L+ proviennent d'un manuel qui faisait le point sur les traditions concernant cet objet, manuel qui donnait toutes les

<sup>1179</sup> *Bibliothèque* II, 5, 4, 4-5 (p. 76 Wagner).

<sup>1180</sup> Pindare, *Pythiques* III, 1-5 ; Eratosthène, *Catastérismes* XL ; Diodore de Sicile IV, 12, 8 raconte une histoire semblable à celle d'Apollodore.

<sup>1181</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1052-1057a = Phérécyde fr. 72, Hellanicos fr. 104a Fowler et Mnaséas FGrH 151 fr. 8.

<sup>1182</sup> *Bibliothèque* II, 5, 6, 1-2 (p. 78 Wagner).

<sup>1183</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 1052-1057b = Hellanicos fr. 104b Fowler.

informations que l'on retrouve dans ces deux scholies. Il nous paraît possible d'envisager que c'est ce même manuel qu'a consulté l'auteur de la *Bibliothèque*, et qu'il savait donc bien que la version qu'il donnait de ce travail était celle de Phérécyde : on peut à nouveau voir qu'alors qu'il suit cet auteur, il ne le nomme pas. On peut aussi remarquer qu'Apollodore n'emploie pas le mot *πλαταγή*, que l'on trouve dans les scholies et dans d'autres textes<sup>1184</sup>, mais son synonyme *κρόταλα* : peut-être peut-on attribuer cette variation à sa volonté, que nous avons déjà cru voir chez lui, de reformuler la source qu'il consulte<sup>1185</sup>.

Sous le n° 18, R. L. Fowler regroupe deux textes qui concernent la quête des bœufs de Géryon. Le fr. 18b est une brève référence à Phérécyde faite par Strabon :

Ἐρύθειαν δὲ τὰ Γάδειρα ἔοικε λέγειν ὁ Φερεκύδης, ἐν ἧ τὰ περὶ τὸν Γηρυόνην μυθεύουσιν (« Phérécyde semble dire qu'Erythéia ne fait qu'un avec Gadéira, où se situent, dit-on, les récits qui concernent Géryon »)<sup>1186</sup>.

Apollodore ne dit pas autre chose :

δέκατον ἐπετάγη ἄθλον τὰς Γηρυόνου βόας ἐξ Ἐρυθείας κομίζειν. Ἐρύθεια δὲ ἦν Ὠκεανοῦ πλησίον κειμένη νῆσος, ἣ νῦν Γάδειρα καλεῖται (« comme dixième travail, il se vit ordonner de ramener les bœufs de Géryon d'Erythéia. Erythéia était une île qui se trouvait près de l'Océan ; on l'appelle aujourd'hui Gadéira »)<sup>1187</sup>.

Cette identification est très peu fréquente : elle est certes reprise par Silius Italicus<sup>1188</sup>, mais les auteurs grecs considèrent en général qu'Erythéia est une île au large de Gadéira, comme l'explique Strabon immédiatement après avoir mentionné Phérécyde ; c'est ce que l'on lit entre autres chez Hésiode, Hérodote et Ephore<sup>1189</sup>. Il s'agit donc d'un indice de la proximité entre la *Bibliothèque* et Phérécyde.

Le fr. 18a, dont nous verrons qu'il s'agit probablement d'une citation de Phérécyde, est un extrait des *Deipnosophistes* d'Athénée dans lequel on voit Héraclès naviguer sur l'Océan dans sa quête des bœufs de Géryon<sup>1190</sup> :

Φερεκύδης δ' ἐν τῇ τρίτῃ τῶν Ἱστοριῶν προειπὼν περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ ἐπιφέρει · ὁ δ' Ἡρακλῆς ἔλκεται ἐπ' αὐτὸν τὸ τόξον ὡς βαλὼν, καὶ ὁ Ἥλιος <δείσας>

<sup>1184</sup> Apollonios de Rhodes II, 1052-1056 ; Diodore IV, 13, 2. Pausanias VIII, 22, 4 (= Pisandre de Camiros fr. 5 Davies) parle de *κρόταλα*. Hygin, *Fables* 20 affirme que c'est avec des boucliers et des lances qu'Héraclès effaroucha les oiseaux.

<sup>1185</sup> Gourmelen 2011, p. 148 émet l'idée que chez Phérécyde, source d'Apollodore, les castagnettes de bronze viendraient aussi d'Athéna.

<sup>1186</sup> Strabon III, 5, 4.

<sup>1187</sup> *Bibliothèque* II, 5, 10, 1 (p. 82 Wagner).

<sup>1188</sup> Silius Italicus XVI, 194-195.

<sup>1189</sup> Hésiode, *Théogonie* 289-294 et 983 affirme qu'Erythéia est une île ; Hérodote IV, 8 la situe explicitement au large de Gadéira, ce que fait aussi Pythéas fr. 8 Mette ; Ephore FGrH 70 F 129. Voir aussi Aelius Hérodien, *De Prosodia catholica* vol. III, 1, p. 59 ; Philostrate, *Vie d'Apollonios* V, 4, qui distingue Gadès et Erythéia sans toutefois préciser que cette dernière est une île ; schol. Platon *Timée* 24e, ter et *Lois* 795c.

<sup>1190</sup> *Deipnosophistes* XI, 470 c-d ; cf. *infra* p. 394.

παύσασθαι κελεύει, ὁ δὲ {δείσας} παύεται. Ἥλιος δὲ ἀντὶ τούτου δίδωσιν αὐτῶι τὸ δέπας τὸ χρύσειον, ὃ αὐτὸν ἐφόρει σὺν ταῖς ἵπποις, ἐπὴν δύνῃ, διὰ τοῦ Ὀκεανοῦ τὴν νύκτα πρὸς ἑώϊην, ἵν' ἀνίσχει {ὁ ἥλιος}. ἔπειτα πορεύεται ὁ Ἡρακλῆς ἐν τῶι δέπαϊ τούτῳ ἐς τὴν Ἐρύθειαν. καὶ ὅτε δὴ ἦν ἐν τῶι πελάγει, Ὀκεανὸς πειρώμενος αὐτοῦ κυμαίνει τὸ δέπας φανταζόμενος. ὁ δὲ τοξεύειν αὐτὸν μέλλει, καὶ αὐτὸν δείσας Ὀκεανὸς παύσασθαι κελεύει (« Phérécyde, au livre III des *Histoires*, après avoir parlé d'Océan, poursuit : "Héraclès tend son arc dans sa direction, comme pour tirer, et le Soleil, apeuré, lui ordonne de s'arrêter, et il s'arrête. En échange, le Soleil lui donne la coupe d'or qui, après son coucher, le portait avec ses cavales à travers l'Océan, durant la nuit jusqu'à l'aube, d'où le soleil se lève. Ensuite, Héraclès navigue dans cette coupe vers Erythéia. Alors qu'il se trouve sur les flots, Océan, pour l'éprouver, apparaît et secoue la coupe. Héraclès s'apprête à lui décocher une flèche, et Océan, apeuré, lui ordonne de s'arrêter" »).

La *Bibliothèque* propose elle aussi un récit de cet épisode :

θερόμενος δὲ ὑπὸ Ἥλιου κατὰ τὴν πορείαν, τὸ τόξον ἐπὶ τὸν θεὸν ἐνέτεινεν · ὁ δὲ τὴν ἀνδρείαν αὐτοῦ θαυμάσας χρύσειον ἔδωκε δέπας, ἐν ᾧ τὸν Ὀκεανὸν διεπέρασε. [...] Ἡρακλῆς δὲ ἐνθήμενος τὰς βόας εἰς τὸ δέπας καὶ διαπλεύσας εἰς Ταρτησσὸν Ἥλιῳ πάλιν ἀπέδωκε τὸ δέπας (« brûlé par le Soleil au cours de son voyage, il banda son arc contre le dieu ; celui-ci fut stupéfait de son courage, et lui donna une coupe d'or dans laquelle il traversa l'océan. [...] <sup>1191</sup> Héraclès mit les bœufs dans la coupe et navigua vers Tartessos, puis rendit la coupe au Soleil ») <sup>1192</sup>.

Nous avons conservé peu de traces de ce moment de la geste d'Héraclès ; elles se trouvent presque toutes chez Athénée <sup>1193</sup>. Si l'on se fie à cet auteur, l'épisode apparaît à l'époque archaïque dans les poèmes de Stésichore, chez qui Héraclès utilise la coupe du Soleil pour traverser l'Océan, puis la lui restitue ; il est repris par Pisandre, pour qui la coupe était bien celle du Soleil, mais c'est l'Océan qui l'aurait prêtée à Héraclès, tandis que pour Panyasis, c'est Nérée qui aurait joué les intermédiaires <sup>1194</sup>. Dans l'art figuré, cet épisode n'est illustré que sur une courte période, entre 510 et 450 av. J.-C. environ selon l'étude de P. Brize dans le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, ce qui confirme qu'il a quasiment été oublié après la période classique. Phérécyde semble s'inspirer de la version de Stésichore, et celle d'Apollodore reprend le même canevas : la coupe est prêtée par le Soleil lui-même, et

<sup>1191</sup> Apollodore raconte ici la façon dont Héraclès s'est emparé du troupeau de Géryon.

<sup>1192</sup> *Bibliothèque* II, 5, 10, 5-7 (p. 83-84 Wagner).

<sup>1193</sup> *Deipnosophistes* XI, 469d-470d et 781d ; voir aussi Macrobe, *Saturnales* V, 21, 19 (= Phérécyde T 7B), qui mentionne Panyasis et Phérécyde.

<sup>1194</sup> Stésichore fr. 185 Page (Athénée XI, 781d) ; Pisandre fr. 6 Davies ; Panyasis fr. 7<sup>A</sup> Davies.

Héraclès la lui rend au retour de sa traversée. La *Bibliothèque* s'inscrit donc ici dans la tradition phérécydienne.

Les versions de Phérécyde et d'Apollodore diffèrent cependant sur certains points. Tout d'abord, la *Bibliothèque* ne mentionne pas l'épreuve à laquelle l'Océan soumet Héraclès lors de la traversée. Surtout, chez Phérécyde, on ignore la raison qui pousse Héraclès à menacer le Soleil, mais ce dernier est apeuré, et Héraclès apparaît ainsi tellement puissant qu'il en devient l'équivalent d'une puissance cosmique, dans une attitude que l'on pourrait trouver plein d'*hubris* et qui nous semble relever d'une version archaïque de cet épisode, comme l'avait remarqué M. Van der Valk<sup>1195</sup>. Chez Apollodore en revanche, le Soleil reste clairement supérieur au demi-dieu : il en admire le courage et lui prête donc sa fameuse coupe. La *Bibliothèque* propose ainsi un récit sans doute moins choquant pour son lecteur. La version attribuée à Phérécyde suit enfin une structure particulière : le héros défie successivement deux puissances qui lui sont supérieures de la même façon, et ces deux puissances réagissent à leur tour de manière identique. J. Pàmias affirme que ce dédoublement narratif est propre à la littérature de « folk-tale<sup>1196</sup> » : Apollodore semble avoir simplifié cette structure archaïque, qui ne correspond plus aux habitudes narratives de son temps. Il reste que la rareté de l'épisode à l'époque d'Apollodore pourrait être le motif pour lequel il a choisi de l'inclure dans la *Bibliothèque*.

Passons à présent à la quête des pommes d'or du jardin des Hespérides. Même si Hésiode évoque déjà les pommes d'or, gardées par les Hespérides et par le dragon né de Phorcys et Céto<sup>1197</sup>, Phérécyde est le premier auteur à mentionner ce travail en tant que tel. Le fr. 73 est une scholie à la *Théogonie* d'Hésiode qui rapporte qu'Emathion fut tué par Héraclès sur sa route vers les pommes d'or<sup>1198</sup> ; c'est exactement ce qu'écrit Apollodore<sup>1199</sup>, et cette tradition est aussi connue de Diodore et de la *Tabula Albana*<sup>1200</sup>. Si le personnage d'Emathion apparaît dans la *Théogonie* d'Hésiode<sup>1201</sup>, rien ne nous y est dit sur sa mort : elle n'est liée explicitement à Héraclès que dans les textes que nous venons d'évoquer, ce qui fait de la

---

<sup>1195</sup> Van der Valk 1958, p. 125.

<sup>1196</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 156 p. 77.

<sup>1197</sup> Hésiode, *Théogonie* 215-216 et 333-335 ; les Hespérides sont aussi évoquées aux v. 274-275.

<sup>1198</sup> Schol. (R2WLZN<sup>sv</sup>Λ²X) Hésiode *Théogonie* 985.

<sup>1199</sup> *Bibliothèque* II, 5, 11, 9 (p. 87 Wagner).

<sup>1200</sup> Diodore IV, 27, 3 ; *Tabula Albana* FGrH 40 F 1a, 125 sqq. Voir aussi schol. Pindare *Olympiques* II, 148, qui lie ce combat à l'épisode des bœufs de Géryon : encore une fois un signe que les deux épisodes se sont souvent confondus.

<sup>1201</sup> Hésiode, *Théogonie* 984-985.

tradition phérécydienne une tradition rare. La retrouver chez Apollodore n'est donc pas un hasard : la *Bibliothèque* dépend sur ce point à nouveau de Phérécyde<sup>1202</sup>.

Le fr. 16 est composé de quatre textes qui concernent l'origine des pommes d'or. Le fr. 16a est issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes<sup>1203</sup> :

Φερεκύδης ἐν β΄ τῆς Ἑρας γαμουμένης φησὶ τὴν Γῆν ἀναδοῦναι μῆλεας χρυσοῦν καρπὸν φερούσας, καὶ ὅτι αἱ Νύμφαι <αἱ> Διὸς καὶ Θέμιδος, οἰκοῦσαι ἐν σπηλαίῳ περὶ τὸν Ἑριδανὸν, ὑπέθεντο Ἑρακλεῖ ἀποροῦντι, μαθεῖν παρὰ Νηρέως, ποῦ ἔλη τὰ χρύσεια μῆλα· καὶ λαβὼν αὐτὸν βία, πρῶτον μὲν μεταφορούμενον εἰς ὕδωρ καὶ πῦρ, εἶτα ἐς τὴν παλαιὰν ὄψιν καταστάντα καὶ δηλώσαντα, ἀφήσιν (« Phérécyde, au livre II, dit que, lors du mariage d'Héra, Gè a offert des pommiers qui portaient un fruit d'or, et que les nymphes filles de Zeus et de Thémis, qui habitaient une grotte près de l'Eridan, expliquèrent à Héraclès, qui ne savait que faire, que c'était auprès de Nérée qu'il apprendrait où cueillir les pommes d'or ; après s'être emparé de lui par la force – il s'était d'abord changé en eau et en feu, puis était revenu à son apparence primitive et lui avait montré le chemin –, il le laisse »).

Le fr. 16b vient lui aussi d'une scholie aux *Argonautiques*<sup>1204</sup> :

ὅτι τῷ Διὶ γαμοῦντι Ἑραν δῶρα τὰ χρυσαῖα μῆλα ἐπὶ τῷ Ὠκεανῷ ἀναδέδωκεν ἡ Γῆ, Φερεκύδης ἐν β΄ φησίν. ἐφύλασσαν δὲ αὐτὰ ὄφις ὁ Τυφῶνος καὶ Ἑχίδνης, ἔχων κεφαλὰς ῥ΄ καὶ φωνὰς παντοίας (« Phérécyde, au livre II, dit que c'est Gè qui a fait pousser les pommes d'or sur les bords de l'Océan, comme cadeau pour Zeus qui épousait Héra. Les gardait un serpent, fils de Typhon et d'Echidna, qui avait cent têtes et des voix nombreuses »).

Le fr. 16c, lui, est tiré des *Catastérismes* d'Eratosthène<sup>1205</sup> :

Φερεκύδης γάρ φησιν, ὅτε ἐγαμεῖτο ἡ Ἑρα ὑπὸ Διὸς, φερόντων αὐτῇ τῶν θεῶν δῶρα τὴν Γῆν ἐλθεῖν φέρουσαν τὰ χρύσεια μῆλα <αὐτοῖς κλάδοις>. ἰδοῦσαν δὲ τὴν Ἑραν θαυμάσαι καὶ εἰπεῖν καταφυτεῦσαι εἰς τὸν τῶν θεῶν κήπον, ὃς ἦν παρὰ τῷ Ἄτλαντι. ὑπὸ δὲ τῶν ἐκείνου παρθένων ἀεὶ ὑφαιρουμένων τῶν μῆλων κατέστησε φύλακα τὸν ὄφιν ὑπερμεγέθη ὄντα (« Phérécyde dit en effet que quand Héra fut épousée par Zeus, alors que les dieux lui apportaient des présents, Gè vint en amenant les pommes d'or <avec les branches>. A cette vue, Héra s'émerveilla et dit qu'elle les

<sup>1202</sup> C'est pourquoi Gourmelen 2011, p. 148 suggère que la localisation d'Emathion en Arabie, que l'on trouve dans la *Bibliothèque*, pourrait venir du mythographe athénien.

<sup>1203</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1396-1399b.

<sup>1204</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1396-1399c.

<sup>1205</sup> Eratosthène, *Catastérismes* 3 ; de ce texte dépendent schol. (SQ) Aratos, *Phénomènes* 45 ; schol. (AP, SG) Germanicus, *Aratos* p. 60 et 116-117 Breysig ; Hygin, *Astronomie* II, 3 ; Aratus latinus p. 187 Maas.

planterait dans le jardin des dieux, qui se trouvait près de l'Atlas. Comme les pommes étaient sans arrêt cueillies par les vierges issues de ce dernier, elle leur assigna pour gardien un serpent gigantesque »)<sup>1206</sup>.

Voici le début du récit que fait Apollodore de la quête des pommes d'or par Héraclès :

τελεσθέντων δὲ τῶν ἄθλων ἐν μηνὶ καὶ ἔτεσιν ὀκτώ, μὴ προσδεξάμενος Εὐρυσθεὺς τὸν τε τῶν τοῦ Αὐγέου βοσκημάτων καὶ τὸν τῆς ὕδρας, ἐνδέκατον ἐπέταξεν ἄθλον παρ' Ἑσπερίδων χρύσεια μῆλα κομίζειν. ταῦτα δὲ ἦν, οὐχ ὡς τινες εἶπον ἐν Λιβύῃ, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ Ἄτλαντος ἐν Ὑπερβορείοις· ἃ Διὶ <Γῆ> γήμαντι Ἥραν ἐδώρησατο. ἐφύλασσε δὲ αὐτὰ δράκων ἀθάνατος, Τυφῶνος καὶ Ἐχίδνης, κεφαλὰς ἔχων ἑκατόν· ἐχρήτο δὲ φωναῖς παντοίαις καὶ ποικίλαις. μετὰ τούτου δὲ Ἑσπερίδες ἐφύλαττον, Αἶγλη Ἐρύθεια Ἑσπερία Ἀρέθουσα (« les travaux accomplis en huit ans et un mois, Eurysthée, qui n'avait pas validé celui du troupeau d'Augias et celui de l'hydre, lui ordonna comme onzième travail de rapporter les pommes d'or de chez les Hespérides. Elles ne se trouvaient pas, comme certains l'ont dit, en Libye, mais sur l'Atlas, chez les Hyperboréens. C'étaient les présents de Gè à Zeus pour son mariage avec Héra. Un dragon immortel les gardait, fils de Typhon et d'Echidna, et qui avait cent têtes ; il avait des voix nombreuses et variées. Les Hespérides veillaient avec lui, Aïglè, Erythie, Hespéria, Aréthuse »)<sup>1207</sup>.

La proximité est frappante avec les fragments de Phérécyde, puisque les textes concordent très largement : les pommes d'or sont le cadeau de mariage de Gè à Zeus et Héra, elles se trouvent dans la région de l'Atlas, elles sont gardées par le dragon fils de Typhon et d'Echidna – et non de Phorcys et de Céto comme chez Hésiode<sup>1208</sup> –, qui a cent têtes et de très nombreuses voix. Certains détails ne sont pas présents dans tous les textes, mais aucun ne les rend incompatibles. On peut même relever un petit parallélisme littéral entre le fragment 16b, où l'on lit ἔχων κεφαλὰς ῥ' καὶ φωνὰς παντοίαις, et la *Bibliothèque*, qui donne κεφαλὰς ἔχων ἑκατόν· ἐχρήτο δὲ φωναῖς παντοίαις καὶ ποικίλαις. Il semble donc clair qu'Apollodore suit ici Phérécyde de façon très fidèle, comme l'ont souligné les savants depuis Ch. Heyne au début du XIX<sup>e</sup> s.<sup>1209</sup>. Remarquons que l'auteur de la *Bibliothèque* a choisi de ne pas mentionner le fait que les Hespérides cueillaient les pommes, et que c'est pour cela qu'elles durent être

<sup>1206</sup> Le fr. 16d (schol. (NAB) Euripide, *Hippolyte* 742) affirme que selon Phérécyde, les Hespérides étaient filles de Zeus et Thémis. Apollodore, lui, n'évoque jamais leur ascendance. Il fait certes brièvement intervenir dans son récit des nymphes filles de Zeus et de Thémis (II, 5, 11, 3 ; p. 85 Wagner), que l'on retrouve d'ailleurs chez Phérécyde fr. 16a, mais dans son texte, il n'y a aucune confusion possible avec les Hespérides. Il semble que le fr. 16d opère une confusion entre ces nymphes et les Hespérides, et que ces mots ne remontent pas à Phérécyde (voir Pàmias 2008, vol. 1, n. 138 p. 72).

<sup>1207</sup> *Bibliothèque* II, 5, 11, 1-2 (p. 85 Wagner).

<sup>1208</sup> Hésiode, *Théogonie* 333-335.

<sup>1209</sup> Heyne 1803, p. 166 sqq. ; Frazer 1921, vol. 1, n. 1 p. 220 ; Van der Valk 1958, p. 123 ; Jourdain-Annequin 1989, p. 553.



gardées ; de même, il a simplifié la version phérécydienne en omettant le fait que le cadeau offert à Héra n'étaient pas les fruits, mais les arbres qui les produisaient.

La suite du récit se trouve, en ce qui concerne Phérécyde, dans une autre scholie aux *Argonautiques*, que Fowler donne sous le n° 17 ; il s'agit d'une longue ιστορία<sup>1210</sup> :

ὁ δὲ ἔρχεται οὕτως ἐπὶ τὰ χρυσᾶ μῆλα. ἀφικόμενος δὲ εἰς Τάρτησον πορεύεται εἰς Λιβύην, ἔνθα ἀναιρεῖ Ἄνταϊον τὸν Ποσειδῶνος, ὑβριστὴν ὄντα. εἶτα ἀφικνεῖται ἐπὶ τὸν Νεῖλον εἰς Μέμφιν παρὰ Βούσιριν τὸν Ποσειδῶνος, ὃν κτείνει καὶ τὸν παῖδα αὐτοῦ Ἰφιδάμαντα καὶ τὸν κήρυκα Χάλβην καὶ τοὺς ὀπάοντας πρὸς τῷ βωμῷ τοῦ Διός, ἔνθα ἐξενοκτόνει. ἀφικόμενος δὲ εἰς Θήβας ἦε διὰ τῶν ὄρων εἰς τὴν ἔξω Λιβύην, ἧς ἐν τοῖς ἐρήμοις πολλὰ τῶν θηρίων τοξεύων ἀναιρεῖ. καθάρας δὲ τὴν Λιβύην κατέβη ἐπὶ τὴν θάλασσαν τὴν ἔξω κειμένην, καὶ λαβὼν χρυσοῦν δέπας παρὰ Ἥλιου διαβαίνει ἐν αὐτῷ εἰς πέρην, {διὰ τε τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης καὶ} διὰ τοῦ Ὠκεανοῦ πλέων. ἐξελθὼν δὲ παρὰ Προμηθεᾶ καὶ ὄφθεις ὑπ' αὐτοῦ, οἰκτεῖρει ἰκετεύοντα καὶ κτείνει τὸν ἀετόν, ὃς αὐτοῦ τὸ ἦπαρ ἤσθιε, τοξεύσας προσπετόμενον. ἀντὶ δὲ τούτου Προμηθεὺς μὴ ἀπιέναι ἐπὶ τὰ μῆλα ὑποτίθεται, ἐλθόντα δὲ πρὸς Ἄτλαντα κελεύει ἐνέγκαι αὐτῷ, καὶ ἀντὶ Ἄτλαντος αὐτὸν ἔχειν τὸν οὐρανόν, ἕως ἂν ἐνέγκῃ τὰ μῆλα παρὰ τῶν Ἑσπερίδων. Ἡρακλῆς δὲ ἀκούσας ἔρχεται πρὸς Ἄτλαντα καὶ κελεύει αὐτὸν ἐνεγκεῖν τὰ μῆλα παρὰ τῶν Ἑσπερίδων τρία λαβόντα, διηγησάμενος τὸν ἄθλον. δοὺς δὲ Ἄτλας ἐπὶ τῶν ὤμων Ἡρακλεῖ τὸν οὐρανόν καὶ ἐλθὼν πρὸς τὰς Ἑσπερίδας, δεξάμενος παρ' αὐτῶν τὰ μῆλα ἐλθὼν τε πρὸς τὸν Ἡρακλέα, τὰ μὲν μῆλα αὐτὸς φησιν ἀποίσειν Εὐρυσθεῖ, τὸν δ' οὐρανόν ἐκέλευεν ἐκεῖνον ἔχειν ἀντ' αὐτοῦ. ὁ δὲ Ἡρακλῆς ὑποσχόμενος, δόλω ἀντεπέθηκεν αὐτὸν τῷ Ἄτλαντι ἦν γὰρ εἰπὼν αὐτῷ ὁ Προμηθεὺς ὑποθέμενος κελεύειν δεξασθαι τὸν οὐρανόν, ἕως οὗ σπεῖραν ἐπὶ τὴν κεφαλὴν ποιήσῃται. ὁ δὲ καταθεὶς τὰ μῆλα εἰς τὴν γῆν ὑποδέχεται τὸν οὐρανόν, Ἡρακλῆς δὲ λαβὼν τὰ μῆλα χαίρειν εἰπὼν τῷ Ἄτλαντι ἀπέρχεται εἰς Μυκίνας παρ' Εὐρυσθεᾶ καὶ δεικνύει αὐτῷ ταῦτα. οὕτως ὁ αὐτὸς Φερεκύδης ἐν β' ἱστορεῖ (« c'est ainsi qu'il s'en va chercher les pommes d'or. Arrivé à Tartessos, il navigue vers la Libye, où il tue Antée fils de Poséidon, qui avait fait preuve d'*hubris*. Il arrive ensuite au bord du Nil, à Memphis, chez Busiris fils de Poséidon, qu'il tue ainsi que son fils Iphidamas, son héraut Chalbès et ceux qui l'assistaient à l'autel de Zeus, où il tuait les étrangers. Arrivé à Thèbes, il franchit les montagnes et gagna la Libye extérieure, dont il abat de ses flèches bien des monstres dans le désert. Après avoir nettoyé la Libye, il embarqua sur la mer de l'extérieur, et, ayant reçu du Soleil une coupe d'or, il traverse à son bord jusqu'à la terre opposée,

<sup>1210</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 1396-1399b.

{sur terre et sur mer, et} naviguant à travers l’Océan. Ayant débarqué près de Prométhée et ayant été aperçu par lui, il se prend de pitié pour lui, qui le suppliait, et tue l’aigle qui lui dévorait le foie, en lui décochant une flèche alors qu’il s’approchait en volant. En échange, Prométhée lui conseille de ne pas aller chercher les pommes, mais d’aller trouver Atlas et de lui ordonner de les lui apporter, et de porter le ciel à la place d’Atlas jusqu’à ce qu’il rapporte les pommes de chez les Hespérides. Après l’avoir écouté, Héraclès arrive auprès d’Atlas et, après lui avoir expliqué son travail, lui ordonne de cueillir trois pommes et de les ramener de chez les Hespérides. Atlas pose le ciel sur les épaules d’Héraclès, va trouver les Hespérides, reçoit d’elles les pommes et va auprès d’Héraclès ; il lui dit qu’il les apportera lui-même à Eurysthée et lui ordonne de porter le ciel à sa place. Héraclès le promet, mais par ruse le pose à son tour sur Atlas ; Prométhée lui avait en effet recommandé de demander à Atlas de reprendre le ciel le temps qu’il se fabrique un coussinet pour sa tête. Après avoir posé les pommes à terre, Atlas prend le ciel, et Héraclès, après avoir pris les pommes et salué Atlas, va à Mycènes chez Eurysthée et les lui montre. C’est comme cela que le raconte le même Phérécyde au livre II »).

Voici à présent le récit de la *Bibliothèque* :

πορευόμενος οὖν ἐπὶ ποταμὸν Ἐχέδωρον ἦκε. Κύκνος δὲ Ἄρεος καὶ Πυρήνης εἰς μονομαχίαν αὐτὸν προεκαλεῖτο. Ἄρεος δὲ τοῦτον ἐκδικοῦντος καὶ συνιστάντος μονομαχίαν, βληθεὶς κεραυνὸς μέσος ἀμφοτέρων διαλύει τὴν μάχην. βαδίζων δὲ δι’ Ἰλλυριῶν, καὶ σπεύδων ἐπὶ ποταμὸν Ἡριδανόν, ἦκε πρὸς νύμφας Διὸς καὶ Θέμιδος. αὐται μηνύουσιν αὐτῷ Νηρέα. συλλαβὸν δὲ αὐτὸν κοιμώμενον καὶ παντοίας ἐναλλάσσοντα μορφὰς ἔδησε, καὶ οὐκ ἔλυσε πρὶν ἢ μαθεῖν παρ’ αὐτοῦ ποῦ τυγχάνοιεν τὰ μῆλα καὶ αἱ Ἑσπερίδες. μαθὼν δὲ Λιβύην διεξῆει. ταύτης ἐβασίλευε παῖς Ποσειδῶνος Ἀνταῖος, ὃς τοὺς ξένους ἀναγκάζων παλαίειν ἀνήρει. τούτῳ παλαίειν ἀναγκαζόμενος Ἡρακλῆς ἀράμενος ἄμμασι μετέωρον κλάσας ἀπέκτεινε · ψάοντα γὰρ γῆς ἰσχυρότερον συνέβαινε γίνεσθαι, διὸ καὶ Γῆς τινες ἔφασαν τοῦτον εἶναι παῖδα. μετὰ Λιβύην δὲ Αἴγυπτον διεξῆει. ταύτης ἐβασίλευε Βούσιρις Ποσειδῶνος παῖς καὶ Λυσιανάσσης τῆς Ἐπάφου. οὗτος τοὺς ξένους ἔθυσεν ἐπὶ βωμῷ Διὸς κατὰ τι λόγιον · ἐννέα γὰρ ἔτη ἀφορία τὴν Αἴγυπτον κατέλαβε, Φρασίος δὲ ἐλθὼν ἐκ Κύπρου, μάντις τὴν ἐπιστήμην, ἔφη τὴν ἀφορίαν παύσασθαι ἐὰν ξένον ἄνδρα τῷ Διὶ σφάξωσι κατ’ ἔτος. Βούσιρις δὲ ἐκείνον πρῶτον σφάξας τὸν μάντιν τοὺς κατιόντας ξένους ἔσφαζε. συλληφθεὶς οὖν καὶ Ἡρακλῆς τοῖς βωμοῖς προσεφέρετο τὰ δὲ δεσμὰ διαρρήξας τὸν τε Βούσιριν καὶ τὸν ἐκείνου παῖδα Ἀμφιδάμαντα ἀπέκτεινε.

διεξιῶν δὲ Ἀσίαν Θερμυδραῖς, Λινδίων λιμένι, προσίσχει. καὶ βοηλάτου τινὸς λύσας τὸν ἕτερον τῶν ταύρων ἀπὸ τῆς ἀμάξης εὐωχεῖτο θύσας. ὁ δὲ βοηλάτης βοθηεῖν ἑαυτῷ μὴ δυνάμενος στάς ἐπὶ τινος ὄρους κατηρᾶτο. διὸ καὶ νῦν, ἐπειδὴν θύωσιν Ἡρακλεῖ, μετὰ καταρῶν τοῦτο πρᾶττουσι.

παριῶν δὲ Ἀραβίαν Ἡμαθίωνα κτείνει παῖδα Τιθωνοῦ. καὶ διὰ τῆς Λιβύης πορευθεὶς ἐπὶ τὴν ἔξω θάλασσαν παρ' Ἡλίου τὸ δέπας καταλαμβάνει. καὶ περαιωθεὶς ἐπὶ τὴν ἠπειρον τὴν ἀντικρὺ κατετόξευσεν ἐπὶ τοῦ Καυκάσου τὸν ἐσθίοντα τὸ τοῦ Προμηθέως ἦπαρ ἀετόν, ὄντα Ἐχίδνης καὶ Τυφῶνος · καὶ τὸν Προμηθέα ἔλυσε, δεσμὸν ἐλόμενος τὸν τῆς ἐλαίας, καὶ παρέσχε τῷ Διὶ Χεῖρωνα θνήσκειν ἀντ' αὐτοῦ θέλοντα.

ὥς δὲ ἦκεν εἰς Ὑπερβορέους πρὸς Ἄτλαντα, εἰπόντος Προμηθέως τῷ Ἡρακλεῖ αὐτὸν ἐπὶ τὰ μῆλα μὴ πορεύεσθαι, διαδεξάμενον δὲ Ἄτλαντος τὸν πόλον ἀποστέλλειν ἐκεῖνον, πεισθεὶς διεδέξατο. Ἄτλας δὲ δρεψάμενος παρ' Ἑσπερίδων τρία μῆλα ἦκε πρὸς Ἡρακλέα. καὶ μὴ βουλόμενος τὸν πόλον ἔχειν ... καὶ σπεῖραν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς θέλειν ποιήσασθαι. τοῦτο ἀκούσας Ἄτλας, ἐπὶ γῆς καταθεὶς τὰ μῆλα τὸν πόλον διεδέξατο. καὶ οὕτως ἀνελόμενος αὐτὰ Ἡρακλεῖς ἀπηλλάττετο. ἔνιοι δὲ φασιν οὐ παρὰ Ἄτλαντος αὐτὰ λαβεῖν, ἀλλ' αὐτὸν δρέψασθαι τὰ μῆλα, κτείναντα τὸν φρουροῦντα ὄφιν. κομίσας δὲ τὰ μῆλα Εὐρυσθεῖ ἔδωκεν. ὁ δὲ λαβὼν Ἡρακλεῖ ἔδωρήσατο · παρ' οὗ λαβοῦσα Ἀθηνᾶ πάλιν αὐτὰ ἀπεκόμισεν · ὅσιον γὰρ οὐκ ἦν αὐτὰ τεθῆναι που (« pendant le voyage donc, il arriva au fleuve Echédoros. Cycnos, fils d'Arès et de Pyréné, le provoqua en combat singulier. Comme Arès le défend et engage un combat singulier, la foudre est lancée entre eux et fait cesser le combat. Cheminant en Illyrie et se hâtant vers la rivière Eridan, il rencontra des nymphes, filles de Zeus et de Thémis. Celles-ci lui indiquent Nérée. Il le ceintura pendant son sommeil et le ligota tandis qu'il prenait de multiples apparences, et ne le délia pas avant d'apprendre de lui où se trouvaient les pommes et les Hespérides. L'ayant appris, il traversa la Libye. Y régnait un fils de Poséidon, Antée, qui obligeait les étrangers à lutter contre lui et les tuait. Obligé de lutter contre lui, Héraclès le ceintura, le souleva, le brisa en l'air et le tua ; il se trouve en effet que c'est lorsqu'il était en contact avec la terre qu'il devenait plus fort, ce qui explique pourquoi certains ont dit qu'il était fils de Gè.

Après la Libye, il traversa l'Égypte. Y régnait Busiris, fils de Poséidon et de Lysianassa, fille d'Epaphos. Il sacrifiait les étrangers sur un autel de Zeus, conformément à un oracle. La stérilité avait en effet frappé l'Égypte durant neuf ans, et Phrasios, un habile devin qui venait de Chypre, dit que la stérilité cesserait si l'on égorgeait à Zeus un étranger par an. Busiris, ayant commencé par égorger ce devin,

égorgeait les étrangers qui débarquaient. Héraclès fut donc lui aussi capturé et amené sur les autels ; mais, ayant rompu ses liens, il tua Busiris et son fils Amphidamas.

Traversant l'Asie, il aborde à Thermydrae, le port de Lindos. Après avoir délivré l'un des taureaux du char d'un bouvier, il le sacrifia et festoya. Le bouvier, incapable de se défendre, se dressa sur une montagne et lança des imprécations. Voilà pourquoi aujourd'hui encore, lorsque l'on sacrifie à Héraclès, on le fait avec des imprécations<sup>1211</sup>.

Passant en Arabie, il tue Emathion, fils de Tithonos<sup>1212</sup>. Voyageant à travers la Libye en direction de la mer extérieure, il reçoit la coupe du Soleil. Ayant traversé vers la terre d'en face, il abattit d'une flèche, sur le Caucase, l'aigle qui dévorait le foie de Prométhée, et qui était issu d'Echidna et de Typhon<sup>1213</sup> ; il délivra Prométhée, prenant l'olivier tressé, et amena Chiron, qui voulait mourir à sa place, à Zeus.

Quand il arriva auprès d'Atlas, chez les Hyperboréens, Prométhée ayant dit à Héraclès de ne pas aller lui-même chercher les pommes, mais de soulager Atlas de la voûte céleste et de l'envoyer lui, il suivit ce conseil et l'en soulagea. Atlas, après avoir reçu trois pommes des Hespérides, vint trouver Héraclès. Ne voulant pas supporter le globe... coussin<sup>1214</sup>. A ces mots, Atlas posa les pommes par terre et prit la voûte céleste. Ainsi Héraclès les prit-il et partit. Mais certains disent que ce n'est pas d'Atlas qu'il les reçut, mais qu'il les cueillit lui-même, après avoir tué le serpent qui les gardait. Il les apporta à Eurysthée et les lui donna. Mais lui les prit et les offrit à Héraclès ; Athéna les reçut de lui et les rapporta, car la loi divine ne permettait pas qu'elles se trouvent n'importe où »)<sup>1215</sup>.

La lecture de ces deux récits montre qu'ils suivent un même schéma, que l'on peut encore compléter à l'aide d'autres fragments phérécydiens :

<b>Phérécyde fr. 17</b>	<b>Apollodore</b>
<i>Aucune trace de cet épisode chez Phérécyde</i>	Le fleuve Echédoros et le combat contre Cycnos
<i>Aucune trace chez Phérécyde</i>	L'Illyrie
L'Eridan et la rencontre avec les nymphes (fr. 16a)	
Nérée (fr. 16a)	
Tartessos	<i>Chez Apollodore, Tartessos n'est évoquée que</i>

<sup>1211</sup> La source de cet épisode serait Callimaque, selon Van der Valk 1958, p. 115.

<sup>1212</sup> Cet épisode remonterait à Phérécyde (cf. fr. 73).

<sup>1213</sup> C'est l'ascendance que lui donne Phérécyde fr. 7.

<sup>1214</sup> Le texte comporte une lacune.

<sup>1215</sup> *Bibliothèque* II, 5, 11, 3-13 (p. 85-88 Wagner).

	<i>lors du travail des bœufs de Géryon</i>
La Libye et le combat contre Antée ; ὁ ὑπὸ Ἡρακλέους καταγωνισθεὶς Ἀνταῖος Ἰρασσεὺς ἦν ἀπὸ Ἰρασσῶν τῶν ἐν τῇ Τριτωνίδι λίμνῃ, ὡς Φερεκύδης φησὶ (« Antée, affronté par Héraclès, était irassien, d'Irassa, sur le lac Triton, à ce que dit Phérécyde » ; fr. 75 <sup>1216</sup> )	
Φερεκύδης λέγει ὅτι μετὰ τὸ παλαῖσαι αὐτὸν Ἀνταίῳ καὶ ἀποκτεῖναι συνῆλθε τῇ γυναικὶ αὐτοῦ Ἰφινόῃ καὶ ἐγέννησε τὸν Παλαίμονα (« Phérécyde dit qu'après avoir combattu Antée et l'avoir tué, il coucha avec sa femme Iphinoè et engendra Palaimon » ; fr. 76 <sup>1217</sup> )	<i>Apollodore II, 7, 8, 10 (p. 101 Wagner) : Palaimon est fils d'Héraclès et d'Autonoè fille de Péirée, tradition inconnue par ailleurs</i>
L'Egypte et Busiris	
<i>Aucune trace de cet épisode chez Phérécyde</i>	La traversée de l'Asie et le débarquement à Thermymdrae, le port de Lindos
Le meurtre d'Emathion (φησὶ δὲ Φερεκύδης ὑπὸ Ἡρακλέους ἀναιρεθῆναι τὸν Ἡμαθίωνα ἀπιόντος ἐπὶ τὰ χρύσεια μῆλα, « Phérécyde dit qu'Emation fut tué par Héraclès sur la route des pommes d'or » ; fr. 73 <sup>1218</sup> ) ; selon Apollodore, cet épisode a lieu en Arabie	
La Libye « extérieure » (Phérécyde) et les monstres du désert (Apollodore ne mentionne pas les monstres)	
La traversée de la mer extérieure dans la coupe du Soleil	
La terre d'en face et Prométhée	
Atlas	
Le retour chez Eurysthée	

Cette proximité très étroite ne peut que nous faire penser qu'Apollodore suit Phérécyde. Comme toujours, il est difficile de conclure quoi que ce soit de l'absence dans les fragments de Phérécyde d'épisodes présents dans la *Bibliothèque* : ils pourraient avoir figuré dans le texte du mythographe athénien mais avoir été omis par la suite, tout comme il est possible que Phérécyde ne les ait pas mentionnés du tout. L'inverse est plus intéressant. Trois épisodes de l'ἱστορία de Phérécyde sont absents du texte d'Apollodore : le passage à Tartessos, l'union avec Iphinoè, l'épouse d'Antée, et le « nettoyage » de la Libye. Si la *Bibliothèque* ne mentionne pas Tartessos, c'est peut-être parce qu'Apollodore a déjà fait passer le héros par cette cité extrême-occidentale dans sa quête des bœufs de Géryon :

<sup>1216</sup> Schol. (BDEGQ) Pindare *Pythiques* IX, 185a.

<sup>1217</sup> *Etym. Gen. AB (Etym. Magn. 679, 49) = schol. (ss<sup>3</sup>, Tzetzés) Lycophron 663.*

<sup>1218</sup> Schol. (R2WLZN<sup>sv</sup>Λ<sup>2</sup>X) Hésiode *Théogonie* 985.

πορευόμενος οὖν ἐπὶ τὰς Γηρυόνου βόας διὰ τῆς Εὐρώπης, ἄγρια πολλὰ <ζῶα> ἀνελών Λιβύης ἐπέβαινε, καὶ παρελθὼν Ταρτησσὸν ἔστησε σημεῖα τῆς πορείας ἐπὶ τῶν ὄρων Εὐρώπης καὶ Λιβύης ἀντιστοίχους δύο στήλας (« il traversa l'Europe pour atteindre les bœufs de Géryon, tua de nombreuses <bêtes> sauvages et mit le pied en Libye ; passant près de Tartessos, il érigea aux limites de l'Europe et de la Libye deux stèles qui se faisaient face, en souvenir de son voyage »)<sup>1219</sup>.

On remarquera que dans ce passage, on voit Héraclès jouer le rôle civilisateur qu'il a chez Phérécyde au moment où il passe en Libye en allant chercher les pommes d'or. Il est possible qu'Apollodore, ayant déjà évoqué ces deux points lors de la quête des bœufs de Géryon, préfère alléger la suite de son récit en évitant des doublons<sup>1220</sup>. L'absence dans la *Bibliothèque* de l'union d'Héraclès avec Iphinoè pourrait, quant à elle, être liée à une erreur lors du processus de transmission du texte d'Apollodore ou de celui de Phérécyde : on constate en effet que si la *Bibliothèque* ne connaît aucune Iphinoè compagne d'Héraclès, elle mentionne en revanche une Autoonè, qui d'Héraclès enfante Palaimon, et qui n'apparaît, comme son fils d'ailleurs, qu'une seule fois dans la *Bibliothèque*, dans le catalogue des enfants d'Héraclès<sup>1221</sup>. Il pourrait s'agir de la même personne que cette Iphinoè, dont le nom a pu être modifié au cours de la transmission de l'une ou l'autre tradition.

On peut enfin relever des parallélismes littéraires entre les deux textes, qui emploient tous deux les expressions, à peine modifiées par Apollodore ou par le scholiaste, ἐπὶ τὴν θάλασσαν τὴν ἔξω (fr. 17) / ἐπὶ τὴν ἔξω θάλασσαν (Apollodore) et σπεῖραν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ποιήσεται (fr. 17) / σπεῖραν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ποιήσασθαι (Apollodore), et surtout le mot δέπας, qui est très rare après le V<sup>e</sup> s. et qui, nous y reviendrons plus en détail, nous semble montrer un lien fort entre Phérécyde et Apollodore<sup>1222</sup>.

Il est donc clair qu'en ce qui concerne les pommes d'or du jardin des Hespérides, Apollodore a suivi le récit de Phérécyde. Les parallélismes littéraires prouvent en outre qu'il a démarqué sa source de très près, en se livrant parfois à une simple réécriture de ce qu'il lisait, et parfois aussi en réagencant les différents éléments de la narration en fonction du déroulement de son propre récit. Peut-on penser que cette source était le texte de Phérécyde lui-même ? Il nous semble à nouveau plus probable qu'Apollodore ait consulté une source

<sup>1219</sup> *Bibliothèque* II, 5, 10, 4 (p. 83 Wagner).

<sup>1220</sup> Les deux travaux sont en outre intimement liés, et la quête des pommes d'or est en fait « venue se greffer sur un exploit préexistant : la lutte pour les bœufs roux de Géryon » (Jourdain-Annequin 1989, p. 559). Pàmias 2008, vol. 1, n. 142 p. 73 émet ainsi l'hypothèse que la mention de Tartessos dans la scholie puisse être issue d'une confusion géographique favorisée par le fait que Tartessos et la Libye sont souvent mentionnées de façon conjointe ; nous préférons penser qu'il s'agit d'un signe de la « volonté systématique de la part du logographe athénien de promener le héros tout autour du monde, avant qu'il n'atteigne les pommes d'or » (Jourdain-Annequin 1989, p. 554).

<sup>1221</sup> *Bibliothèque* II, 7, 8, 10 (p. 101 Wagner).

<sup>1222</sup> Voir l'étude de ce mot *infra* p. 476.

intermédiaire, sans doute un des manuels hellénistiques auxquels nous avons déjà fait allusion à plusieurs reprises, et dont sont issues les scholies aux *Argonautiques* du manuscrit L+, qui nous a transmis le fr. 17. Cela pourrait expliquer la présence de la variante proposée en fin de récit par Apollodore, selon laquelle ἔνιοι racontent qu'Héraclès a lui-même affronté le dragon et cueilli les pommes d'or ; cette tradition, qui semble remonter à Pisandre, était connue des savants alexandrins puisqu'on la trouve dans les *Catastérismes*<sup>1223</sup>.

iii. Après les travaux.

Le fr. 82a, qui est selon nous une citation probable de Phérécyde, vient d'une scholie aux *Trachiniennes* de Sophocle<sup>1224</sup> :

Φερεκύδης φησὶν οὕτως · « μετὰ δὲ τὸν ἀγῶνα Ἡρακλῆς ἀφικνεῖται πρὸς Εὐρυτον τὸν Μέλανος τοῦ Ἀρκεσιλάου εἰς τὴν Οἰχαλίην – ὠκεῖτο δὲ αὐτῆ ἢ ἐν θούλῃ ἢ τῆς Ἀρκαδίας – καὶ ἤτει τὴν θυγατέρα Ὑλλοῖ γυναῖκα · τοῦ δὲ μὴ δόντος Ἡρακλῆς εἶλε τὴν Οἰχαλίην, καὶ τοὺς υἱοὺς ἔκτεινεν. Εὐρυτος δὲ ἔφυγεν εἰς Εὐβοίαν » (« Phérécyde dit : "après le concours<sup>1225</sup>, Héraclès arrive chez Eurytos fils de Mélas fils d'Arcésilas à Œchalie – celle-ci était en effet sise ἢ en Arcadie – et réclama sa fille comme épouse pour Hyllos ; comme il ne la lui donnait pas, Héraclès s'empara d'Œchalie, et tua ses fils. Eurytos s'enfuit en Eubée" »).

Ce récit est complété par une ἱστορία issue du fr. 82b, une scholie à l'*Odyssée* qui nous renseigne sur ce que disait Phérécyde du personnage d'Iphitos :

Ἴφιτος Εὐρύτου μὲν παῖς, Οἰχαλιεὺς δὲ τὸ γένος, ἀπολομένων αὐτῶ τῶν ἵππων περιήει τὰς πέριξ ἐρευνητῶν πόλεις, εἴ που φανεῖεν. Πολυίδου δὲ τοῦ μάντεως εἰπόντος αὐτῶ μὴ παραγίνεσθαι εἰς Τίρυνθα χάριν ζητήσεως, οὐ γὰρ εἶναι συμφέρον, λέγεται παρακούσαντα παραγενέσθαι. τὸν δὲ Ἡρακλέα μηχανῆ τι καὶ στρατηγία συνεφελκυσάμενον αὐτὸν ἄγειν εἰς ἐπίκρημον τεῖχος καὶ καταστρέψαι, διὰ τὸ πρὸς αὐτὸν ἔχειν ἔγκλημα καὶ τὸν πατέρα, ὅτι τελέσαντι αὐτῶ τὸν ἄθλον τὴν Ἰόλην γαμεῖν οὐκ ἔδωκαν ἀλλ' ἀτιμάσαντες ἀπέπεμψαν. λέγεται δὲ ὡς ἀγανακτήσας ὁ Ζεὺς ἐπὶ τῇ ξενοκτονίᾳ προσέταξεν Ἑρμῆ λαβόντα τὸν Ἡρακλέα πωλῆσαι δίκην τοῦ φόνου. τὸν δὲ εἰς Λυδίαν ἀγαγόντα τῇ τῶν τόπων βασιλευούσῃ Ὀμφάλῃ δοῦναι, τριῶν τιμηθέντα ταλάντων. ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει (« Iphitos, fils d'Eurytos, originaire d'Œchalie, lorsque ses juments disparurent, fit des recherches dans les cités d'alentour,

<sup>1223</sup> Pisandre FGh 16 F 8 (schol. Apollonios de Rhodes IV, 1396-1399a) ; Eratosthène, *Catastérismes* 3 et 4. Pàmias 2008, vol. 1, n. 148 p. 75 estime que la version qui exclut Atlas est plus fruste et sans doute antérieure à l'autre ; les deux fusionnent cependant dès l'époque classique et l'*Héraclès furieux* d'Euripide, v. 394-407.

<sup>1224</sup> Schol. (L+) Sophocle *Trachiniennes* 354 ; cf. *infra* p. 399.

<sup>1225</sup> Sans doute le concours de tir à l'arc organisé par Eurytos pour déterminer qui épouserait Iole ; ce motif était connu à l'époque de Phérécyde, comme le prouve Hérodote fr. 37 Fowler ; voir aussi le récit d'Apollodore donné plus bas.

pour savoir si elles avaient été vues quelque part. Le devin Polyidos lui dit de ne pas aller enquêter à Tirynthe, qu'il n'avait rien à y gagner. Mais, dit-on, il ne l'écouta pas et y alla. Héraclès, par un expédient et un stratagème, l'entraîna avec lui, le mena sur une muraille à pic et le mit à mort, cela à cause des griefs qu'il avait contre lui et son père : car après qu'il fut venu à bout de l'épreuve, ils ne lui avaient pas donné Iole en mariage et ils l'avaient renvoyé indignement. On dit que Zeus, irrité par ce meurtre d'un hôte, donna l'ordre à Hermès de prendre Héraclès et de le vendre, en punition de son crime. Hermès le conduisit en Lydie et le donna à Omphale, reine du pays, pour le prix de trois talents. L'histoire est dans Phérécyde »)<sup>1226</sup>.

Le conflit entre Héraclès et Eurytos au sujet de sa fille Iole, qui débouche sur le sac d'Échalie, est connu d'Hésiode ; quant à la mort d'Iphitos, on la trouve dès l'*Odyssée*, dans un récit très proche du fr. 82b, même s'il n'est pas clairement dit que le meurtre d'Iphitos est une façon pour Héraclès de se venger d'Eurytos<sup>1227</sup>. Dans la *Bibliothèque*, Apollodore reprend ce noyau :

μετὰ δὲ τοὺς ἄθλους Ἡρακλῆς ἀφικόμενος εἰς Θήβας Μεγάραν μὲν ἔδωκεν Ἰολάφ, αὐτὸς δὲ γῆμαι θέλων ἐπυνθάνετο Εὐρυτον Οἰχαλίας δυνάστην ἄθλον προτεθεικέναι τὸν Ἰόλης τῆς θυγατρὸς γάμον τῷ νικήσαντι τοξικῆ αὐτόν τε καὶ τοὺς παῖδας αὐτῷ ὑπάρχοντας. ἀφικόμενος οὖν εἰς Οἰχαλίαν καὶ τῇ τοξικῆ κρείττων αὐτῶν γενόμενος οὐκ ἔτυχε τοῦ γάμου, Ἰφίτου μὲν τοῦ πρεσβυτέρου τῶν παίδων λέγοντος δίδόναι τῷ Ἡρακλεῖ τὴν Ἰόλην, Εὐρύτου δὲ καὶ τῶν λοιπῶν ἀπαγορευόντων καὶ δεδοικέναι λεγόντων μὴ τεκνοποιησάμενος τὰ γεννηθησόμενα πάλιν ἀποκτείνει. [...] ἀφικόμενος δὲ εἰς Τραχίνα στρατιὰν ἐπ' Οἰχαλίαν συνήθροισεν, Εὐρυτον τιμωρήσασθαι θέλων. συμμαχούντων δὲ αὐτῷ Ἀρκάδων καὶ Μηλιέων τῶν ἐκ Τραχίνος καὶ Λοκρῶν τῶν Ἐπικνημιδίων, κτείνας μετὰ τῶν παίδων Εὐρυτον αἰρεῖ τὴν πόλιν. καὶ θάψας τῶν σὺν αὐτῷ στρατευσαμένων τοὺς ἀποθανόντας, Ἴππασόν τε τὸν Κήυκος καὶ Ἀργεῖον καὶ Μέλανα τοὺς Λικυμνίου παῖδας, καὶ λαφυραγωγῆσας τὴν πόλιν, ἤγεν Ἰόλην αἰχμάλωτον (« après ses travaux, Héraclès se rendit à Thèbes et donna Mégara à Iolaos ; voulant pour sa part se marier, il apprit qu'Eurytos, qui gouvernait Échalie, avait offert la main de sa fille Iole pour prix à celui qui vaincrait ses fils et lui au tir à l'arc. S'étant donc rendu à Échalie, et s'étant montré plus fort qu'eux au tir à l'arc, il n'obtint pas sa main ; Iphitos, l'aîné des fils, recommandait de donner Iole à Héraclès, tandis qu'Eurytos et les autres s'y opposaient en disant qu'ils redoutaient que, s'il avait des enfants, il ne tuât de nouveau sa progéniture. [*Héraclès*

<sup>1226</sup> Schol. (CMV<sup>amouX</sup>) *Odyssée* XXI, 22 ; trad. Carrière in Carrière et Massonnie 1991, p. 204.

<sup>1227</sup> *Odyssée* XXI, 11 sqq. Hésiode fr. 26 M.-W. montre que selon le poète, c'est bien pour Iole qu'Héraclès attaqua Eurythée, mais on ne peut guère en savoir davantage.



connaît alors une longue série d'aventures qui l'amènent à quitter Œchalie, notamment en étant vendu par Hermès à Omphale ; le récit revient à Eurytos quelques pages plus loin.] Arrivé à Trachis, il leva une armée pour aller attaquer Œchalie, dans l'intention de châtier Eurytos. Étaient ses alliés les Arcadiens, les Maliaques de Trachis et les Locriens Epicnémidiens ; après avoir tué Eurytos, il s'empare de la ville. Après avoir enterré ceux de ses alliés qui avaient trouvé la mort, Hippasos fils de Célyx, et Argéios et Mélas, les fils de Licymnios, il pilla la ville, et emmena Iole comme captive »)<sup>1228</sup>.

On voit qu'Apollodore reprend les éléments donnés par Phérécyde. Il existe cependant une petite divergence entre les deux récits : chez Apollodore, Iphitos a pris le parti d'Héraclès et vient lui demander de l'aide pour retrouver ses bœufs volés par Autolykos, avant d'être tué par le héros pris de folie<sup>1229</sup>, tandis que chez Phérécyde, c'est en suivant des chevaux qu'Iphitos arrive à Tirynthe, et son meurtre est motivé par la vengeance. On a le sentiment que la *Bibliothèque* a choisi d'offrir une version plus indulgente envers Héraclès, finalement innocent de ce crime ; pour M. Van der Valk, cette version peut avoir été celle de Phérécyde, omise par le scholiaste dans une volonté de rendre l'ἱστορία conforme au texte homérique<sup>1230</sup>. Les deux fragments de Phérécyde semblent se contredire au sujet d'Iole : dans le fr. 82a, Héraclès veut qu'elle devienne l'épouse d'Hyllos, tandis qu'au fr. 82b c'est pour lui-même qu'Héraclès convoite Iole. La *Bibliothèque* concilie les deux versions : Héraclès veut épouser Iole, qui va pourtant devenir l'épouse d'Hyllos après la mort d'Héraclès. Avant cela, Iole est présentée comme une menace pour Déjanire, l'épouse légitime du héros, et c'est pour contrer cette menace que Déjanire va offrir à son époux la tunique de Nessos, qui causera sa mort<sup>1231</sup>. Peut-être cette version était-elle celle de Phérécyde, ce qui expliquerait l'apparente contradiction des fr. 82a et b<sup>1232</sup> ; c'est en tout cas, au V<sup>e</sup> s. déjà, celle des *Trachiniennes* de Sophocle, qui présente par ailleurs de très nombreuses similitudes avec celles de Phérécyde et d'Apollodore : chez Sophocle, il est dit qu'Eurytos a gravement insulté Héraclès, pourtant un hôte de longue date, et que c'est par rancune que le héros a précipité Iphitos, à la poursuite de chevaux errants, du haut des remparts de Tirynthe. Ce crime provoque la colère de Zeus, qui condamne son fils à une année de servitude chez Omphale, en Lydie. Après sa purification, Héraclès, pris de désir pour Iole, mène campagne contre Eurytos. C'est la jalousie de Déjanire

<sup>1228</sup> *Bibliothèque* II, 6, 1 (p. 89-90 Wagner) et II, 7, 7, 5-6 (p. 98 Wagner).

<sup>1229</sup> *Bibliothèque* II, 6, 2, 2 (p. 90 Wagner).

<sup>1230</sup> Van der Valk 1958, p. 151-152.

<sup>1231</sup> *Bibliothèque* II, 7, 7, 8-11 (p. 98-99 Wagner).

<sup>1232</sup> Gantz 2004, p. 772, quant à lui, émet l'idée que, comme Héraclès est déjà marié à Déjanire, demander Iole pour lui-même serait choquant ; Phérécyde aurait donc donné une version qui respecte un certain « esprit de bienséance » ; c'est aussi l'idée de Van der Valk 1958, p. 151. Quant au rapport entre Iole et la mort d'Héraclès causée par la tunique empoisonnée que lui offre Déjanire, il semble qu'il soit connu dès l'époque archaïque, si l'on en croit les allusions que l'on trouve chez Hésiode fr. 25 et 26 M.-W.

qui va la décider à employer la tunique de Nessos ; cela provoque la mort d'Héraclès qui, durant son agonie, fait promettre à Hyllos d'épouser Iole<sup>1233</sup>. Le récit de la *Bibliothèque* est donc très proche à la fois de Phérécyde et de Sophocle – la version de ce dernier vient peut-être d'ailleurs du mythographe athénien, dont il connaissait probablement les travaux – ; il est ainsi impossible de savoir précisément si Apollodore, pour cet épisode, ne s'est appuyé que sur un seul de ces deux auteurs ou sur les deux. Dernier détail intéressant, celui du sort d'Eurytos : d'après le fr 82a, il parvient à s'enfuir pour l'Eubée, version que donne aussi Hérodore<sup>1234</sup> ; pour Apollodore au contraire, il est tué par Héraclès, ce qui diverge aussi de la tradition homérique selon laquelle c'est Apollon lui-même qui le tua<sup>1235</sup>.

Profitions de la mention du personnage d'Autolykos pour évoquer le fr. 120, issu d'une scholie de l'*Odyssée*, et qui raconte l'histoire de Philonis. Ce personnage, inconnu de la *Bibliothèque*<sup>1236</sup>, enfante d'Apollon l'artiste Philammon, que nous avons déjà évoqué, et d'Hermès ce fameux Autolykos, dont son père fit un voleur hors du commun<sup>1237</sup>. Ce dernier personnage nous intéresse : il est certes connu d'Homère comme un voleur d'exception, mais le poète n'en fait pas le fils d'Hermès, pas plus que Sophocle, chez qui il est fils d'Erichthonios<sup>1238</sup> ; on le retrouve chez Hésiode, qui semble bien avoir mentionné le dieu comme étant son père, ainsi que chez Euripide<sup>1239</sup>. Or, c'est l'ascendance que lui donne la *Bibliothèque*, qui, de plus, l'inclut dans la liste des Argonautes, dont il est absent chez Apollonios de Rhodes<sup>1240</sup>. On peut donc penser qu'Apollodore a puisé ce qui concerne ce personnage chez Hésiode, chez Euripide ou chez Phérécyde ; or, on sait que le mythographe athénien traitait le cycle des Argonautes, et qu'Apollodore reprend certains éléments qui viennent de ce qu'il en disait, ce qui nous amène à penser que la *Bibliothèque* pourrait dépendre de Phérécyde. On connaît d'autres témoignages qui font d'Autolykos un fils d'Hermès : ceux d'Hygin, d'Ovide, de Pausanias, de Lucien et de Polyen : les deux premiers

<sup>1233</sup> Sophocle, *Trachiniennes* 248-290, 472-478 et 1219 sqq.

<sup>1234</sup> Hérodore fr. 37 Fowler.

<sup>1235</sup> *Odyssée* VIII, 226 sqq.

<sup>1236</sup> Pour Phérécyde, elle est fille de Déion ; or, pour Apollodore, la seule fille de ce personnage s'appelle Astérodia (*Bibliothèque* I, 9, 4 ; p. 30 Wagner).

<sup>1237</sup> Schol. (CMV<sup>amouX</sup>) *Odyssée* XIX, 432 ; sur Philammon, voir *supra* p. 274.

<sup>1238</sup> Sophocle fr. 242 Radt.

<sup>1239</sup> *Odyssée* XIX, 394 sqq. en fait le grand-père d'Ulysse, à qui Hermès enseigne pour le remercier de sa piété à son égard ; voir aussi *Illiade* X, 266-267 ; Hésiode fr. 67b M.-W ne mentionne pas son ascendance, mais il semble qu'Hésiode fr. 64 M.-W. en fasse bien le fils d'Hermès. Pour Euripide, voir le *P. Vindob. gr.* 19766 dans TrGF vol. 5, p. 342 Kannicht.

<sup>1240</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 8 (p. 37 Wagner) ; voir aussi II, 6, 2, 1 (p. 90 Wagner), où l'on voit bien qu'Autolykos est une figure de voleur. Apollodore est le seul auteur qui fasse d'Autolykos un Argonaute.

étant très proches du fragment phérécydéen, il nous paraît probable qu'ils dérivent des travaux du mythographe athénien, et partagent peut-être la même source que la *Bibliothèque*<sup>1241</sup>.

Le fr. 77 est issu d'une scholie à l'*Alexandre* de Lucien : selon Phérécyde, les Cercopes furent pétrifiés<sup>1242</sup>. Si Apollodore mentionne lui aussi ces personnages, il est en désaccord avec Phérécyde puisque chez lui, ils ont simplement été ligotés par Héraclès, tradition qui s'accorde en partie avec Diodore de Sicile chez qui les uns furent tués et les autres enchaînés<sup>1243</sup>. La *Bibliothèque* s'éloigne ainsi de Phérécyde sur ce point de détail, sans que l'on puisse comprendre pourquoi Apollodore a choisi la version qu'il propose<sup>1244</sup>.

Le fr. 78 est une *ιστορία* que nous a transmise une scholie de l'*Iliade* :

Ἡρακλῆς ἀνακομιζόμενος μετὰ τὸ πορθῆσαι Τροίαν, γενόμενος δὲ κατὰ τὸ Αἰγαῖον πέλαγος, βουλήσει Ἴηρας σφοδρῶ συνεσχέθη χειμῶνι · κατασυρεῖς δὲ εἰς Κῶ τὴν Μεροπίδα ἐκωλύθη ἐπιβῆναι τῆς νήσου ὑπὸ Εὐρυπύλου τοῦ Ποσειδῶνος βασιλεύοντος αὐτῆς. βιασάμενος δὲ καὶ ὡς ληστής ἐπιβὰς ἀνεῖλε τὸν τε Εὐρύπυλον καὶ τοὺς παῖδας αὐτοῦ, μιγείς δὲ τῇ θυγατρὶ αὐτοῦ Χαλκιοπῆ Θεσσαλὸν ἐγέννησεν. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκίδει (« Héraclès, de retour du sac de Troie, alors qu'il se trouvait sur la mer Egée, fut pris dans une violente tempête par la volonté d'Héra ; ballotté jusqu'à Cos, l'île des Méropes, il fut empêché de débarquer sur l'île par Eurypylos fils de Poséidon, qui y régnait. Il fit usage de la force, débarqua comme un pirate et tua Eurypylos et ses fils ; après s'être uni à sa fille Chalciopè, il engendra Thessalos. Le récit se trouve chez Phérécyde »)<sup>1245</sup>.

Cette tradition se trouve déjà dans le *Catalogue des femmes*, et l'*Iliade* en présente des échos assez précis ; on la retrouve aussi chez Pindare<sup>1246</sup>. Voici ce que l'on peut lire dans la *Bibliothèque* :

---

<sup>1241</sup> Hygin, *Fables* 200 et 201 ; Ovide XI, 301 sqq. ; Pausanias VIII, 4, 6, selon qui Hermès n'était en réalité pas son père ; Lucien, *Astrologie* 20 ; Polyen, *Stratagèmes* I, prologue, 6 ; voir aussi Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 3, p. 65 et *Commentaire de l'Odyssée* vol. 2, p. 246 ; schol. *Iliade* X, 266-267a 1 et 2 ; schol. *Odyssée* XI, 85 et XXI, 22. Proclus, *Commentaire de l'Alcibiade de Platon* 216, fait d'Autolykos un descendant d'Hermès.

<sup>1242</sup> Schol. (BC, Vφ, Ω) Lucien *Alexandre* 4.

<sup>1243</sup> *Bibliothèque* II, 6, 3, 2 (p. 91 Wagner) ; Diodore IV, 31, 6-7.

<sup>1244</sup> Une autre tradition voulait que les Cercopes aient été changés en singes : Xénagoras FGrH 240 F 28 ; Ovide, *Métamorphoses* XIV, 91-100. L'épisode de la rencontre entre les Cercopes et Héraclès est plus développé dans les sources plus tardives : voir Gantz 2004, p. 779-781.

<sup>1245</sup> Schol. (A, \*B, D mss. CHRVLα, Ge I) *Iliade* XIV, 255.

<sup>1246</sup> Hésiode fr. 43a M.-W., v. 55-64 ; *Iliade* XIV, 249-256 et XV, 24-30 ; Pindare, *Néméennes* IV, 25-26 et *Isthmiques* VI, 31-32. La *Tabula Albana* FGrH 40 F 1a, 31-34 reprend les données principales des récits de Phérécyde et d'Apollodore. Schol. Pindare *Néméennes* IV, 42c précise que c'est par amour pour Chalciopè qu'Héraclès attaqua Cos.

πλέοντος δὲ ἀπὸ Τροίας Ἡρακλέους Ἥρα χαλεποὺς ἔπεμψε χειμῶνας · ἐφ' οἷς ἀγανακτήσας Ζεὺς ἐκρέμασεν αὐτὴν ἐξ Ὀλύμπου. προσέπλει δὲ Ἡρακλῆς τῇ Κῶ · καὶ νομίσαντες αὐτὸν οἱ Κῶοι ληστρικὸν ἄγειν στόλον, βάλλοντες λίθοις προσπλεῖν ἐκόλουν. ὁ δὲ βιασάμενος αὐτὴν νυκτὸς εἶλε, καὶ τὸν βασιλέα Εὐρύπυλον, Ἀστυπαλαίας παῖδα καὶ Ποσειδῶνος, ἔκτεινεν. ἐτρόθη δὲ κατὰ τὴν μάχην Ἡρακλῆς ὑπὸ Χαλκώδοντος, καὶ Διὸς ἐξαρπάσαντος αὐτὸν οὐδὲν ἔπαθε. πορθήσας δὲ Κῶ ἦκε δι' Ἀθηνῶν εἰς Φλέγραν, καὶ μετὰ θεῶν κατεπολέμησε Γίγαντας (« lors de son retour de Troie, Héra envoya à Héraclès de sévères tempêtes. Zeus s'en indigna et la suspendit à l'Olympe. Héraclès navigua vers Cos ; les habitants de Cos, croyant qu'il était à la tête d'une troupe de pirates, l'empêchèrent d'aborder en lui lançant des pierres. Mais, de nuit, il prit l'île de force, et tua le roi Eurypylos, fils d'Astypalaia et de Poséidon. Il fut blessé dans la bataille par Chalcodon et, Zeus l'ayant enlevé, il ne lui arriva rien. Après avoir saccagé Cos, il alla à Phlégra sur l'intervention d'Athéna, et vainquit les Géants aux côtés des dieux »)<sup>1247</sup>.

Plus loin dans la *Bibliothèque*, il est en outre fait mention de Thessalos fils d'Héraclès et de Chalciopè fille d'Eurypylos<sup>1248</sup>. On voit donc que les données de la *Bibliothèque* s'accordent avec celles du fragment phérécydéen<sup>1249</sup> ; on retrouve même dans les deux textes le motif de la piraterie, qui est certes présenté de façon légèrement différente par les deux auteurs<sup>1250</sup>, mais qui n'est pas autrement attesté dans nos sources. Apollodore s'inscrit donc clairement dans la tradition phérécydienne.

Le fr. 79 se compose de deux textes issus de scholies de Platon et de l'*Iliade*, consacrées à la figure des Molionides<sup>1251</sup>. Voici ce que dit le fr. 79a :

πρὸς δύο λέγεται οὐδ' ὁ Ἡρακλῆς οἷός τε εἶναι] ταύτης τὴν αἰτίαν ὁ Δοῦρις οὕτως ἀφηγεῖται · Ἡρακλέα γάρ φησι βωμὸν εἰσάμενον ἐπὶ τῷ Ἀλφειῷ πυγμαῖς ἀγῶνα θεῖναι, καὶ νικήσαντα τὴν ἐξῆς Ὀλυμπιάδα πάλιν ἀγωνιζόμενον ὑπὸ Ἐλάτου καὶ Φεράνδρου πάλῃ ληφθῆναι · καὶ ἐξ ἐκείνου τὸ πρὸς δύο <οὐδ'> Ἡρακλῆς παροιμιασθῆναι. Ἐχεφυλλίδας δὲ αὐτὸν ὑπὸ Κτεάτου καὶ Εὐρύτου τῶν Μολ<ι>ονιδῶν ἠττηθῆναι κατὰ τὴν ἐπ' Ἀυγείᾳ στρατείαν · διωχθέντα δὲ ἄχρι τῆς Βουπρασίδος καὶ περιβλεψάμενον, ὡς οὐδεὶς ἐξίκετο τῶν πολεμίων, ἀναψῦξαί τε καὶ

<sup>1247</sup> *Bibliothèque* II, 7, 1, 1 (p 92-93 Wagner).

<sup>1248</sup> *Bibliothèque* II, 7, 8, 9 (p 101 Wagner).

<sup>1249</sup> L'épisode du châtement d'Héra, qui est absent de notre fragment, vient de l'*Iliade* XV, 18-30 ; il est donc très probable que Phérécyde en ait lui aussi parlé. Quant à l'idée selon laquelle l'assaut eut lieu de nuit, le fait que le scholiaste n'en parle pas ne nous dit rien sur sa présence ou son absence chez le mythographe athénien ; il en est de même pour la blessure d'Héraclès par Chalcodon.

<sup>1250</sup> Le texte de la scholie nous semble assez maladroit sur ce point ; peut-être le scholiaste a-t-il mal compris sa source.

<sup>1251</sup> Fr. 79a = schol. (T+) Platon *Phèdre* 89c ; schol. 79b = schol. (A, D mss. CHRVLα, Ge I) *Iliade* XI, 709.

ἐκ τοῦ παραρρέοντος ποταμοῦ πίνοντα προσαγορευῆσαι τοῦτο « ἡδὺ ὕδωρ ». ὁ νῦν δείκνυται ἰόντων ἐκ Δύμης εἰς Ἴηλιν, καλούμενον ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων « Σαδὺ ὕδωρ ». τὰ δὲ αὐτὰ καὶ Φερεκύδης καὶ Κώμαρχος καὶ Ἴστρος ἐν τοῖς Ἡλιακοῖς ἱστοροῦσι. καὶ διὰ τοῦτο θεωροῦς τοὺς Μολιονίδας ἰόντας εἰς Κόρινθον λοχήσαντα τὸν Ἡρακλέα περὶ Κλεωνὰς ἀποκτεῖναι · ὅθεν Ἠλείοις ἀπόμοτον εἶναι τὰ Ἴσθμια ἀγωνίζεσθαι, ὅτι θεωροῦς πεμφθέντας εἰς τὸν Ἴσθμὸν τοὺς Μολιονίδας <ἀν>ελών Ἡρακλῆς ὑπὸ Κορινθίων ἐδέχθη (« le proverbe "Contre deux, même Héraclès ne suffit pas" : Douris en donne l'explication suivante : Héraclès, dit-il, après avoir élevé un autel près de l'Alphée, institua un concours de pugilat et y fut vainqueur ; à l'Olympiade suivante, il concourut à nouveau et fut battu à la lutte par Elatos et Phérandros ; c'est ce qui fit passer en proverbe "Héraclès contre deux". Echéphyllidas raconte qu'il fut vaincu par Ctéatos et Eurytos, les Molionides, dans son expédition contre Augias ; il fut poursuivi jusqu'à Bouprasis et là, quand il vit, d'un coup d'œil alentour, qu'aucun ennemi ne venait, il reprit son souffle, but à la rivière qui coulait à côté et la nomma "la bonne eau ". On la signale maintenant à ceux qui vont de Dyme à Elis, et les gens du pays l'appellent la "Bonneter". Phérécyde, Comarchos et Istros dans ses *Histoires d'Elis* ont le même récit. Pour cette raison, quand les Molionides vinrent à Corinthe comme théores, Héraclès leur tendit une embuscade à Cléonaï et les tua. Aussi est-il juré par les Eléens de ne jamais concourir aux Jeux Isthmiques, étant donné qu'Héraclès, après avoir tué, dans la personne des Molionides, des théores envoyés à l'Isthme, fut accueilli par les Corinthiens »<sup>1252</sup>).

Le fr. 79a est écrit de telle façon que, comme le fait remarquer J. Pàmias, il est difficile de savoir ce que l'on peut attribuer à Phérécyde<sup>1253</sup> : selon nous, il faut se limiter au passage qui commence à Ἐχεφυλλίδας δέ et qui s'achève à la mention du nom de Phérécyde, voire en exclure l'anecdote étimologique. Quant au fr. 79b, il rapporte une ἱστορία complète :

Κτέατος καὶ Εὐρυτος παῖδες μὲν ἦσαν Ποσειδῶνος καὶ Μολιόνης τῆς Μόλου, ἐπὶ κλήσιν δὲ Ἴακτορος. οὗτοι παρηλλαγμένην φύσιν τῶν λοιπῶν ἔσχον ἀνθρώπων · διφυεῖς γὰρ ἦσαν ἔχοντες ἑκάτερος δύο κεφαλὰς, τέσσαρας δὲ χεῖρας καὶ πόδας τοὺς ἴσους, ἐν δὲ σῶμα. διὰ τοῦτο τοὺς πολεμίους καὶ γυμνικοὺς ἐνίκων ἀγῶνας. Ἡρακλῆς δὲ πολεμῶν καὶ μὴ δυνάμενος κατὰ τοῦμφανὲς αὐτῶν περιγενέσθαι συμμαχούντων Αὐγέα, λοχήσας αὐτοὺς ἀνεῖλεν καὶ οὕτως ἐπόρθησε τὴν Ἴηλιν. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει (« Ctéatos et Eurytos étaient les fils de Poséidon et de Molionè, fille de Molos, mais on les disait fils d'Actor. Leur nature était loin de celle du reste des

<sup>1252</sup> Douris FGrH 76 F 93 ; Echéphyllidas FGrH 409 F 1 ; Comarchos FGrH 410 F 2 ; Istros FGrH 334 F 42. Trad. Carrière 1991, p. 206-207.

<sup>1253</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 518 p. 151.

hommes. Ils étaient doubles, avec chacun deux têtes, quatre bras et autant de jambes, mais un seul corps. Aussi remportaient-ils la victoire dans les luttes guerrières et les jeux. Héraclès, qui leur faisait la guerre et ne pouvait les vaincre ouvertement, lorsqu'ils furent alliés d'Augias, leur tendit une embuscade et les tua. C'est ainsi qu'il ravagea Elis. Le récit se trouve chez Phérécyde »<sup>1254</sup>).

Voici à présent le texte de la *Bibliothèque* :

μετ' οὐ πολὺ δὲ ἐπ' Αὐγείαν ἐστρατεύετο, συναθροίσας Ἀρκαδικὸν στρατὸν καὶ παραλαβὼν ἐθελοντὰς τῶν ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος ἀριστέων. Αὐγείας δὲ τὸν ἀφ' Ἡρακλέους πόλεμον ἀκούων κατέστησεν Ἡλείων στρατηγούς Εὐρυτον καὶ Κτέατον συμφυεῖς, οἱ δυνάμει τοὺς τότε ἀνθρώπους ὑπερέβαλλον, παῖδες δὲ ἦσαν Μολιόνης καὶ Ἄκτορος, ἐλέγοντο δὲ Ποσειδῶνος · Ἄκτωρ δὲ ἀδελφὸς ἦν Αὐγείου. συνέβη δὲ Ἡρακλεῖ κατὰ τὴν στρατείαν νοσήσαι · διὰ τοῦτο καὶ σπονδὰς πρὸς τοὺς Μολιονίδας ἐποίησατο. οἱ δὲ ὕστερον ἐπιγνόντες αὐτὸν νοσοῦντα, ἐπιτίθενται τῷ στρατεύματι καὶ κτείνουσι πολλούς. τότε μὲν οὖν ἀνεχώρησεν Ἡρακλῆς · αὐθις δὲ τῆς τρίτης ἰσθμιάδος τελουμένης, Ἡλείων τοὺς Μολιονίδας πεμψάντων συνθύτας, ἐν Κλεωναῖς ἐνεδρεύσας τούτους Ἡρακλῆς ἀπέκτεινε, καὶ στρατευσάμενος ἐπὶ τὴν Ἥλιον εἴλε τὴν πόλιν. καὶ κτείνας μετὰ τῶν παίδων Αὐγείαν κατήγαγε Φυλέα, καὶ τούτῳ τὴν βασιλείαν ἔδωκεν. ἔθηκε δὲ καὶ τὸν Ὀλυμπιακὸν ἀγῶνα, Πέλοπος τε βωμὸν ἰδρύσατο, καὶ θεῶν δώδεκα βωμοὺς ἕξ ἐδείματο (« peu après, il marcha contre Augias, après avoir rassemblé une armée d'Arcadiens et enrôlé des volontaires parmi les héros grecs. Augias, apprenant qu'Héraclès était en guerre contre lui, nomma stratèges des Eléens Eurytos et Ctéatos, des frères siamois, qui étaient plus puissants que les hommes de ce temps-là ; ils étaient fils de Molionè et d'Actor, mais on disait que leur père était Poséidon ; Actor était le frère d'Augias. Il se trouve qu'Héraclès tomba malade durant l'expédition ; c'est pourquoi il conclut un traité avec les Molionides. Mais par la suite, ayant appris qu'il était malade, ils attaquent les troupes et tuent de nombreux hommes. Sur le moment, Héraclès battit donc en retraite ; mais, comme se célébraient les troisièmes Jeux Isthmiques et que les Eléens avaient envoyé les Molionides sacrifier, Héraclès leur tendit une embuscade à Cléonaï et les tua ; il marcha sur Elis et prit la ville. Après avoir tué Augias et ses fils, il ramena Phylée et lui donna la royauté. Il institua aussi les Jeux Olympiques, fonda un autel de Pélopos et bâtit six autels pour les douze dieux »)<sup>1255</sup>.

La *Bibliothèque* présente globalement les mêmes données que nos deux fragments : l'histoire a lieu durant l'expédition contre Augias, dont les Molionides sont des alliés. Ces

<sup>1254</sup> Trad. Carrière 1991, p. 206, modifiée pour suivre le texte donné par l'édition de Fowler.

<sup>1255</sup> *Bibliothèque* II, 7, 2 (p. 93 Wagner).

derniers se nomment Eurytos et Ctéatos, sont fils de Poséidon et de Molionè et, surtout, sont des siamois, tradition que l'on trouve dès le *Catalogue des femmes*<sup>1256</sup>. Il est curieux de constater que Phérécyde et Apollodore rapportent tous deux que les Molionides étaient considérés comme les fils de quelqu'un qui n'était pas leur père biologique... mais alors que pour Phérécyde, comme pour Homère et Hésiode d'ailleurs<sup>1257</sup>, leur vrai père est Poséidon, pour Apollodore il s'agit au contraire d'Actor. On pourrait voir là une tentative de rationalisation du mythe, mais si c'est le cas, ce n'est sûrement pas le fait d'Apollodore, chez qui les demi-dieux sont bien évidemment très nombreux<sup>1258</sup>. La suite du récit d'Apollodore est proche de la suite du fr. 79a : Héraclès, pour les vaincre, leur tend une embuscade à Cléonaï, ce sur quoi s'accordent tous les témoignages. Cette embuscade eut lieu à l'occasion des Jeux Isthmiques, ce que ne dit pas le fr. 79b, mais que Phérécyde précisait sans doute : l'ἱστορία qui lui est attribuée mentionne en effet les victoires des Molionides lors des différents concours athlétiques<sup>1259</sup>. On ne trouve en revanche pas, dans les fragments, le thème de la maladie d'Héraclès ni celui du traité rompu par trahison, qui ne sont attestés que dans la *Bibliothèque* ; on peut se demander avec J.-C. Carrière si notre auteur « ne cherche pas à excuser la défaite du héros et en même temps sa trahison (présentée comme une réponse à la trahison des Molionides<sup>1260</sup> ». Quant à la fin de l'épisode, elle est la même chez Phérécyde et chez Apollodore, mais aussi chez Pindare et Pausanias<sup>1261</sup> : Héraclès met Elis à sac. La version que donne la *Bibliothèque* de la légende des Molionides est donc compatible avec celle de Phérécyde, même si elle semble avoir été retouchée<sup>1262</sup>.

#### iv. Les épouses et les enfants d'Héraclès.

Le fr. 80 provient d'une scholie à Pindare, et affirme que selon Phérécyde la mère de Tlépolémos, l'un des fils d'Héraclès, s'appelait Astygénéia ; le mythographe athénien est le seul à nous donner ce nom<sup>1263</sup>. La *Bibliothèque* la nomme Astyochè, se conformant ainsi à la tradition homérique, au détriment de la version phérécydienne, mais aussi de celle

<sup>1256</sup> Hésiode fr. 17 M.-W. ; voir aussi Ibycos fr. 285 Page.

<sup>1257</sup> *Iliade* XI, 750-752 ; Hésiode fr. 17 M.-W.

<sup>1258</sup> Pour une version rationalisante de cette légende, voir Pausanias V, 1, 9-3, 2.

<sup>1259</sup> Voir Pausanias V, 2, qui lie lui aussi les Molionides au refus des Eléens d'envoyer des athlètes aux Jeux Isthmiques ; dans la cinquième *Olympique*, Pindare offre un récit proche de ceux de Phérécyde et d'Apollodore, mais ne mentionne pas les Jeux... ni, surtout, le fait que les Molionides sont des siamois. Voir aussi Diodore de Sicile IV, 33, 3-4, où seul Eurytos est mentionné et seulement présenté comme le neveu d'Augias ; il est là aussi tué dans une embuscade à Cléonaï.

<sup>1260</sup> Carrière et Massonie 1991, p. 206, qui renvoie à Van der Valk 1958, p. 151.

<sup>1261</sup> Pindare, *Olympiques* X, 34-38 ; Pausanias V, 3, 1.

<sup>1262</sup> Gourmelen 2011, p. 148 utilise cette proximité pour supposer que le récit de cette guerre pourrait venir tout entier de Phérécyde.

<sup>1263</sup> Schol. (A) Pindare *Olympiques* VII, 42b, qui rapporte encore d'autres variantes.

d'Hésiode<sup>1264</sup>. Quant à Amyntor, le père de cette femme selon la *Bibliothèque*<sup>1265</sup>, le fr. 80 de Phérécyde, qui provient d'une scholie à l'*Iliade*<sup>1266</sup>, affirme que selon le mythographe athénien il était béotien ; Apollodore, lui, en fait le roi d'Orménion, qui se trouve en Thessalie, et suit ainsi une tradition qui dérive sans doute d'Homère<sup>1267</sup>.

Le fr. 14 est issu d'une scholie aux *Isthmiques* de Pindare<sup>1268</sup>. Le scholiaste confronte les listes des enfants d'Héraclès et de Mégara données par différents auteurs, et écrit :

Φερεκύδης δὲ ἐν δευτέρῳ Ἀντίμαχον Κλύμενον Γλήνον Θηρίμαχον Κρεοντιάδην, λέγων αὐτοὺς εἰς τὸ πῦρ ὑπὸ τοῦ πατρὸς ἐμβεβλήσθαι (« Phérécyde, au livre II, [donne] Antimachos, Clyménos, Glénos, Thérimachos et Créontiadès, et dit qu'ils furent précipités dans le feu par leur père »).

Dans la *Bibliothèque*, Héraclès et Mégara fille de Créon<sup>1269</sup> ont trois fils : Thérimachos, Déichoon et Créontiadès : sa liste ne coïncide donc que partiellement avec celle de Phérécyde, qui est la plus ancienne qui nous soit parvenue<sup>1270</sup>. Apollodore donne ces trois noms à deux reprises, une fois dans le cours du récit et, une seconde fois, à la fin de sa section consacrée à Héraclès, où il propose la liste complète des enfants qu'eut le héros de ses différentes épouses et maîtresses<sup>1271</sup>. Pour établir ces listes, Apollodore a très probablement lui-même consulté des listes antérieures, dont on peut penser qu'elles remontent à l'érudition alexandrine ou qu'elles en dérivent ; peut-être a-t-il choisi ces trois noms en fonction de leur ancienneté, puisque Thérimachos et Déichoon figuraient dans le *Cycle*, tandis que Créontiadès fait son apparition dès Phérécyde, et est repris par Euripide.

Au sujet de leur mort, voici ce que raconte Apollodore :

μετὰ δὲ τὴν πρὸς Μινύας μάχην συνέβη αὐτῷ κατὰ ζῆλον Ἴφρας μανῆναι, καὶ τοὺς τε ἰδίους παῖδας, οὓς ἐκ Μεγάρας εἶχεν, εἰς πῦρ ἐμβαλεῖν καὶ τῶν Ἴφικλέους δύο

<sup>1264</sup> *Iliade* II, 657-658 ; *Bibliothèque* II, 7, 6, 1 (p. 96 Wagner) ; II, 7, 8, 10 (p. 101 Wagner) ; ep. 3, 13, ms. S (p. 191 Wagner). Hésiode fr. 232 M.-W. la nomme Astydamiéa, de même que Pindare, *Olympiques* VII, 20-23.

<sup>1265</sup> *Bibliothèque* II, 7, 8, 10 (p. 101 Wagner).

<sup>1266</sup> Schol. (T) *Iliade* X, 266.

<sup>1267</sup> *Bibliothèque* II, 7, 7, 4 (p. 98 Wagner) ; *Iliade* IX, 447-448 et 478, et X, 266. Voir aussi Strabon IX, 5, 18.

<sup>1268</sup> Schol. (BD) Pindare, *Isthmiques* IV, 104g.

<sup>1269</sup> Mégara est fille de Créon et épouse d'Héraclès dès l'*Odyssée* XI, 269-270.

<sup>1270</sup> La scholie aux *Isthmiques* propose d'autres listes : selon Denys dans le *Cycle* (FGrH 15 F 2), les enfants se nommaient Thérimachos et Déicoon ; selon Euripide (fr. 1016 Nauck), Thérimachos, Déicoon et Aristodémos ; selon Deinias d'Argos (FGrH 306 F 8), Thérimachos, Créontiadès, Déicoon et Déion ; selon Baton de Sinope (FGrH 268 F 1), Polydoros, Anicétos, Mécistophonos, Patroclès, Toxocléitos, Ménébrontès et Chersibios. A ces listes, on pourra ajouter celle d'Hygin (*Fables* XXXI, 6 et 8 ; XXXII, 1 et 2 ; LXXII, 4), qui donne les noms de Thérimachus et d'Ophitès. Schol. Stace *Thébaïde* IV, 570 et X, 896 (selon le *Lexicon* de Roscher, s. v. Megara) et le second Mythographe du Vatican, 181 donnent Créontadès et Oxeus ; Asclépiade de Tragilos (FGrH 12 F 27 = schol. *Odyssée* XI, 269) donne Thérimachos, Créontiadès et Déicoon. Enfin, schol. Lycophron 38 et (selon le *Lexicon* de Roscher, s. v. Megara) schol. Lucien, *Dialogue des dieux* 13 donnent Thérimachos, Démokoon, Créontiadès et Onitès. Chez Euripide, *Héraclès furieux*, le couple a trois fils, qui restent anonymes (voir par exemple v. 462 sqq.), de même que chez Pindare, *Isthmiques* IV, 61-64, pour qui ils sont au nombre de huit, chiffre aussi donné par Ménécrotès fr. 5A Fowler, issu lui aussi de la scholie aux *Isthmiques*.

<sup>1271</sup> *Bibliothèque* II, 4, 11, 6 (p. 71 Wagner) et II, 7, 8, 8 (p. 101 Wagner).



(« après le combat contre les Minyens, il fut rendu fou à cause de la jalousie d'Héra, et ses propres enfants, qu'il avait eus de Mégara, il les jeta au feu, ainsi que deux des enfants d'Iphiclès »)<sup>1272</sup>.

Apollodore donne un détail que ne mentionne pas notre fragment de Phérécyde, la présence parmi les victimes de deux des enfants d'Iphiclès<sup>1273</sup> ; vue la brièveté du fragment phérécydéen, on ne saurait en tirer de conclusions. On peut cependant constater que la *Bibliothèque* s'accorde avec Phérécyde sur le *modus operandi* : Héraclès a jeté ses enfants au feu. Or, dans l'*Héraclès furieux* d'Euripide, qui est la source d'une bonne partie des récits postérieurs, Héraclès tue ses enfants à coups de flèches et de massue<sup>1274</sup> : Apollodore n'intègre pas cette version à son récit, et lui préfère la version phérécydéenne<sup>1275</sup>. De plus, dans la même pièce, Mégara fait aussi partie des victimes, version peu fréquente<sup>1276</sup> qui n'est pas adoptée dans la *Bibliothèque*, où elle survit et deviendra par la suite l'épouse d'Iolaos<sup>1277</sup> : là encore, Apollodore choisit une autre tradition, qui pourrait remonter à Phérécyde. Pour les enfants de Mégara donc, la *Bibliothèque* donne un récit qui semble provenir du mythographe athénien, avec cependant des divergences qui font penser que le lien n'est pas direct, ou qu'il a pu y avoir combinaison entre plusieurs sources.

On retrouve Antimachos au fr. 168, qui est une citation probable de Phérécyde extraite d'une scholie à l'*Iliade*<sup>1278</sup> :

[...] οὕτως φησὶ καὶ Φερεκύδης · « τοῦ δὲ γίνεται Ἀμφ<ι>άναξ · τοῦ δὲ Οἴτυλος, ἀφ' οὗ ἡ πόλις ἢ ἐν Σπάρτῃ καλεῖται » (« [...] Phérécyde aussi écrit : "de lui naît Amphianax ; de lui Oitylos, de qui la cité qui se trouve sur le territoire de Sparte tire son nom" »).

Antimachos n'est pas nommé par le scholiaste ni par Phérécyde, mais on sait qu'il s'agit de lui car Pausanias nous dit qu'il est le père d'Amphianax père d'Oitylos<sup>1279</sup>. La *Bibliothèque* n'évoque pas la descendance d'Antimachos, très probablement car ce serait descendre dans la chronologie plus bas que les Héraclides, et donc quitter le *spatium mythicum* pour le *spatium historicum*.

<sup>1272</sup> *Bibliothèque* II, 4, 12, 1 (p. 72 Wagner).

<sup>1273</sup> Voir aussi Nicolas de Damas FGrH 90 F 13. Schol. Lycophron 38 en fait aussi mention, mais ce commentaire est de Tzetzés, dont on sait qu'il connaissait bien la *Bibliothèque*.

<sup>1274</sup> Euripide, *Héraclès furieux* 922-1015 ; voir aussi, par exemple, l'*Hercule furieux* de Sénèque, v. 987 sqq. Pindare, *Isthmiques* IV, 61-64 n'indique pas comment s'est produite la mort des fils de Mégare ; Pausanias IX, 11, 2, qui mentionne Stésichore fr. 230 PMG et Panyasis fr. 1 PEG, ne donne pas davantage de détails.

<sup>1275</sup> On retrouve la mort par le feu sur un calice de Paestum du IV<sup>e</sup> s. (*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Herakles 1684 = Madrid, Musée archéologique 11094).

<sup>1276</sup> On la retrouve chez Hygin, *Fables* 31 et 32 ; Sénèque, *Hercule furieux*, 1024-1026 ; Servius, *Commentaire de l'Énéide* VIII, 299 ; schol. Tzetzés Lycophron 38.

<sup>1277</sup> *Bibliothèque* II, 6, 1, 1 (p. 89 Wagner).

<sup>1278</sup> Schol. (A) *Iliade* II, 585 ; cf. *infra* p. 403.

<sup>1279</sup> Pausanias III, 25, 10.

v. Après la mort d'Héraclès.

Le fr. 84, extrait des *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis, est une ιστορία qui concerne les Héraclides et Alcmène :

Ἄλκμήνη. ιστορεῖ Φερεκύδης. μετὰ τὸν Ἡρακλέους ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισμὸν Εὐρυσθεὺς ἐξελάσας αὐτοῦ <τοὺς παῖδα> τῆς πατρίδος αὐτὸς ἐβασίλευεν. οἱ δὲ Ἡρακλεῖδαι καταφυγόντες πρὸς Δημοφῶντα τὸν Θεσέως ὤκησαν τὴν τετράπολιν τῆς Ἀττικῆς. Εὐρυσθεὺς δὲ πέμψας ἄγγελον εἰς Ἀθήνας πόλεμον προέλεγε τοῖς Ἀθηναίοις, εἰ μὴ τοὺς Ἡρακλεΐδας ἐξελάσωσιν. οἱ μὲν οὖν Ἀθηναῖοι τὸν πόλεμον οὐκ ἀπολέγονται, Εὐρυσθεὺς δ' ἐνέβαλεν εἰς τὴν Ἀττικὴν, καὶ παραταξαμένων αὐτὸς μὲν ἀποθνήσκει μαχόμενος, ἡ δὲ πληθὺς ἐτράπη τῶν Ἀργείων. Ὕλλος δὲ καὶ οἱ ἄλλοι Ἡρακλεῖδαι καὶ <οἱ> σὺν αὐτοῖς ἀποθανόντος Εὐρυσθέως κατοικίζονται πάλιν ἐν Θήβαις. ἐν δὲ τούτῳ καὶ Ἄλκμήνη κατὰ γῆρας ἀποθνήσκει καὶ αὐτὴν ἐξεκόμισαν Ἡρακλεῖδαι · ὄκουν δὲ παρὰ τὰς Ἡλέκτρας πύλας, ὄθιπερ καὶ Ἡρακλῆς {ἐν τῇ ἀγορᾷ}. Ζεὺς δὲ Ἑρμῆν πέμπει κελεύων Ἄλκμήνην ἐκκλέψαι καὶ ἀπενεγκεῖν εἰς Μακάρων νήσους καὶ δοῦναι Ῥαδαμάνθου γυναῖκα. Ἑρμῆς δὲ πεισθεὶς Ἄλκμήνην ἐκκλέπτει, λίθον δὲ ἀντ' αὐτῆς ἐντίθησιν εἰς τὴν σορόν. οἱ δ' Ἡρακλεῖδαι, ἐπεὶ τὴν λάρνακα φέροντες ἐβαρύνοντο, κατατίθενται καὶ ἀποκαλύψαντες εὖρον ἀντὶ τῆς Ἄλκμήνης λίθον · καὶ αὐτὸν ἐξελόντες ἔστησαν ἐν τῷ ἄλσει, ὄθιπερ ἐστὶ τὸ ἡρῶον τὸ τῆς Ἄλκμήνης {ἐν Θήβ< >v} <ἐν τῇ ἀγορᾷ> (« Alcmène. C'est Phérécyde qui raconte. Après la disparition d'Héraclès du monde des hommes, Eurysthée, après avoir expulsé ses enfants de leur pays, y régna lui-même. Les Héraclides, ayant fui chez Démophon fils de Thésée, habitèrent la tétrapole de l'Attique. Eurysthée envoya un messager à Athènes pour déclarer la guerre aux Athéniens s'ils n'expulsaient pas les Héraclides. Les Athéniens ne se dérobaient pas à la guerre, et Eurysthée envahit l'Attique ; parmi les troupes disposées pour la bataille, lui-même meurt au combat, tandis que le gros des Argiens fut mis en fuite. Hyllos, les autres Héraclides et leurs compagnons, après la mort d'Eurysthée, s'installent à nouveau à Thèbes. C'est à cette époque qu'Alcmène meurt de vieillesse et que les Héraclides la portèrent en terre ; ils habitaient près des Portes d'Electre, précisément là où vivait Héraclès {sur l'agora}. Zeus envoie Hermès avec l'ordre de dérober Alcmène, de l'amener aux Iles des Bienheureux et de la donner à Rhadamante pour épouse. Hermès obéit, dérobe Alcmène et met une pierre à sa place dans l'urne. Les Héraclides, qui avaient de la peine à porter le coffre, le posent à terre, l'ouvrirent et trouvèrent la pierre qui avait

pris la place d'Alcmène ; ils la prirent et la dressèrent dans le bois sacré, à l'endroit précis où se trouve le sanctuaire d'Alcmène {à Thèbes} <sur l'agora> »)<sup>1280</sup>.

La *Bibliothèque* s'accorde avec ce récit pour dire que les Héraclides, expulsés de chez eux, se réfugièrent à Athènes, dont les habitants refusèrent de les livrer à Eurysthée. Apollodore ne précise pas si c'est Démophon qui les accueillit, mais ne contredit pas cette version, d'ailleurs très largement adoptée et employée par l'Etat athénien dès l'époque classique<sup>1281</sup>. Les Athéniens et les Héraclides sont vainqueurs, et c'est Hyllos qui tue Eurysthée, ce que ne précise pas Antoninus Liberalis, mais qui contredit en tout cas l'autre source classique de cette histoire, les *Héraclides* d'Euripide, pièce dans laquelle Eurysthée est fait prisonnier par Iolaos puis exécuté par des serviteurs<sup>1282</sup>. Jusque-là donc, la *Bibliothèque* pourrait suivre Phérécyde, mais elle suit surtout ce qui était devenu la version officielle athénienne, et la version la plus répandue. Pour la suite en revanche, le récit d'Apollodore n'est pas conforme à cette *ιστορία* puisque chez lui, les Héraclides ne vont pas vivre à Thèbes, mais reviennent à Marathon ; de plus, la mort et les funérailles d'Alcmène ne sont pas évoquées. Enfin, si dans la *Bibliothèque* Alcmène épouse bien Rhadamante, les deux personnages sont encore vivants, et leur union n'a donc pas lieu aux Enfers comme dans le texte des *Métamorphoses*<sup>1283</sup>. L'histoire d'Apollodore diffère donc de celle que rapporte Antoninus Liberalis, qui n'est d'ailleurs pas forcément celle de Phérécyde : T. Gantz émet ainsi l'hypothèse que la façon dont Alcmène est ravie par Hermès pourrait en réalité remonter à une source hellénistique<sup>1284</sup>.

#### 4. La descendance d'Agénor

Le fr. 21 est issu d'une scholie aux *Argonautiques* et concerne le personnage d'Agénor<sup>1285</sup> :

Κάδμος Ἀγηνορίδης] οἱ μὲν Ἀγήνορος λέγουσι τὸν Κάδμον, οἱ δὲ Φοῖνικος.  
Φερεκύδης δὲ ἐν δ' οὐτῷ φησὶν · « Ἀγήνωρ δὲ ὁ Ποσειδῶνος γαμεῖ Δαμνὸ τὴν  
Βήλου. τῶν δὲ γίνονται Φοῖνιξ καὶ Ἰσαίη, ἣν ἴσχει Αἴγυπτος, καὶ Μελίη, ἣν ἴσχει

<sup>1280</sup> Antoninus Liberalis, *Métamorphoses* 33.

<sup>1281</sup> Ce mythe a très souvent servi aux Athéniens de preuve de leur amour de la liberté, et de leur volonté de défendre l'opprimé contre l'opresseur au nom de la justice : voir Lysias, *Oraison funèbre*, 13-14 ; Démosthène, *Oraison funèbre*, 7-8 ; Xénophon, *Helléniques* VI, 5, 45 ; Platon, *Ménexène*, 239b. Dans certaines traditions, c'était Thésée lui-même qui accueillait les Héraclides : Diodore de Sicile IV, 57, 6 ; Pausanias I, 32, 6. Remarquons à la suite de S. Gotteland que dans le discours athénien, il est extrêmement rare que le mythe des Héraclides soit placé dans le contexte des monarchies mythiques de Thésée ou de Démophon. Les auteurs préfèrent mettre au premier plan la cité en tant que collectivité, qui lutte contre Eurysthée, tyran parfaitement individualisé : « les orateurs cherchent ainsi à associer le régime démocratique aux prouesses de la cité antique » (Gotteland 2001, p. 168). Il nous paraît cependant difficile de voir dans la *Bibliothèque* un lointain écho de cela.

<sup>1282</sup> Euripide, *Héraclides* 1045-1055.

<sup>1283</sup> *Bibliothèque* II, 8, 1 et 2 (p. 101-102 Wagner) et II, 4, 11, 7 (p. 71 Wagner).

<sup>1284</sup> Gantz 2004, p.453, qui suggère Nicandre, comme Pàmias 2008, vol. 2, n. 32 p. 15.

<sup>1285</sup> Schol (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187f.

Δαναός. ἔπειτεν ἴσχει Ἀγήνωρ Ἀργιόπην τὴν Νείλου τοῦ ποταμοῦ · τῶν δὲ γίνεται Κάδμος » (« Cadmos l'Agénoride] Les uns disent que Cadmos est fils d'Agénor, les autres de Phénix. Phérécyde, au livre IV, dit : "Agénor fils de Poséidon épouse Damno fille de Bélos. D'eux naissent Phénix et Isaiè, qu'épouse Egyptos, et Méliè, qu'épouse Danaos. Ensuite Agénor épouse Argiopè, fille du Nil ; d'eux naît Cadmos" »).

La *Bibliothèque* ne mentionne pas les noms de Damno et d'Isaiè ; quant au nom « Méliè », il désigne chez Apollodore l'une des filles d'Océan<sup>1286</sup>. Pour la *Bibliothèque*, Phénix est bien le fils d'Agénor fils de Poséidon, mais sa mère est Téléphassa, qu'Agénor épouse à son arrivée en Phénicie ; Cadmos est un des autres enfants du couple<sup>1287</sup>. La version de Phérécyde lie très étroitement Cadmos à l'Égypte ; chez Apollodore, le lien est plus distant, mais il est réel puisque Bélos et Agénor sont nés en Égypte, et sont les arrière-petits-fils du Nil<sup>1288</sup>. Les deux mariages d'Agénor ne sont pas attestés avant ce fragment du mythographe athénien<sup>1289</sup>. Apollodore ne suit pas la version proposée par Phérécyde, mais propose une tradition rare : Téléphassa n'apparaît en effet que dans un seul autre texte, une scholie à la *République* de Platon<sup>1290</sup>. Quant à l'idée de faire de tous les enfants d'Agénor les rejetons d'une seule mère, on ignore si elle est antérieure ou postérieure à Phérécyde. La seule chose que nous puissions donc constater est qu'Apollodore ne suit pas la version donnée par le mythographe athénien : il nous est impossible de savoir quelle tradition il a privilégiée et pour quelles raisons.

Le fr. 86, issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes et que nous considérons comme une citation probable, évoque la descendance de Phénix, éponyme de la Phénicie :

Ἀγήνωρος γὰρ παῖς ἐστίν, ὡς Ἑλλάνικος · ὡς δὲ Ἡσιόδός φησιν, Φοῖνικος τοῦ Ἀγήνωρος καὶ Κασσιεπείης. ὁμοίως δὲ καὶ Ἀσκληπιάδης καὶ Ἀντίμαχος. καὶ Φερεκῦδης φησίν · « ἐκ δὲ Κασσιεπείης τῆς Ἀράβου Φοῖνικι γίνεται Κίλιξ καὶ Φινεὺς καὶ Δόρυκλος καὶ Ἄτυμνος ἐπὶ κλησίν · γίνεται δὲ ἐκ Διὸς Ἄτυμνος » (« il [Phinée] est l'enfant d'Agénor, selon Hellanicos ; à ce que dit Hésiode, il est fils de Phénix fils d'Agénor et de Cassiépéia. De même chez Asclépiade et Antimaque. Phérécyde dit : "de Cassiépéia fille d'Arabos naissent à Phénix Cilix, Phinée, Doryclos et Atymnos, son fils putatif ; mais en fait, c'est de Zeus que naît Atymnos" »)<sup>1291</sup>.

<sup>1286</sup> *Bibliothèque* II, 1, 1, 2 (p. 50 Wagner).

<sup>1287</sup> *Bibliothèque* III, 1, 1, 2 (p. 106 Wagner).

<sup>1288</sup> *Bibliothèque* II, 1, 4, 1-2 (p. 53 Wagner).

<sup>1289</sup> Schol. Euripide *Phéniciennes* 5 reprend l'idée selon laquelle Cadmos est fils d'Agénor fils de Poséidon et d'Argiopè fille du Nil, mais ne mentionne pas les deux mariages Voir aussi Hygin, *Fables* 6 et 178.

<sup>1290</sup> Schol. Platon *République* 590a.

<sup>1291</sup> Schol. (L) Apollonios de Rhodes II, 178-182a (= Hellanicos fr. 95 Wagner ; Hésiode fr. 138 M.-W. ; Asclépiade FGrH 12 F 22 ; Antimaque fr. 59 Wyss) ; cf. *infra* p. 409.

Dans la *Bibliothèque*, Phénix ne se voit pas doté d'une descendance ; Apollodore parle bien d'Adonis, mais il attribue cette information à Hésiode<sup>1292</sup>. De plus, Cilix y est le frère de Phénix et non son fils ; Phinée est le fils d'Agénor, comme chez Hellanicos et surtout chez Apollonios de Rhodes, qu'Apollodore suit dans ce passage, ou de Poséidon<sup>1293</sup> ; quant à Arabos, Doryclos et Atymnos, ils n'apparaissent pas dans la *Bibliothèque*<sup>1294</sup>. Notre ouvrage connaît cependant bien un Atymnios – Phérécyde écrit Atymnos – fils de Cassiopéa et de Zeus, dont la brève notice est introduite par un ἔνιοι [...] λέγουσιν<sup>1295</sup>. Ce personnage n'est qu'un nom dans l'*Iliade*<sup>1296</sup> ; Apollodore et notre fragment sont les seuls à nous donner son ascendance, ce qui nous amène à penser que la *Bibliothèque* dérive sur ce point de Phérécyde, sans doute par l'intermédiaire d'un manuel ; si Apollodore avait consulté directement Phérécyde, on peut penser qu'il aurait écrit Φερεκύδης [...] λέγει et non ἔνιοι [...] λέγουσιν.

Le fr. 85, qui provient d'une scholie à Apollonios de Rhodes, rapporte l'existence d'un Deucalion fils de Minos, différent du Deucalion qui est à l'origine de la race humaine<sup>1297</sup>. Ce personnage est connu de la *Bibliothèque*, mais rien ne prouve qu'Apollodore dépende ici de Phérécyde : ce Deucalion est en effet déjà connu de l'*Iliade*, où il est le père d'Idoménée, le chef du contingent crétois, comme dans la *Bibliothèque*<sup>1298</sup>. Nous en savons trop peu sur ce qu'en disait Phérécyde pour pouvoir affirmer qu'Apollodore dépend, pour ce personnage, du mythographe athénien.

Le fr. 90 est composé de cinq textes qui traitent de la prime jeunesse de Dionysos. On y apprend que pour Phérécyde, Sémélé porte l'épithète de « Hyès », ce qu'ignore la *Bibliothèque*, et les nourrices de Dionysos s'appellent les Hyades, ce qui est aussi leur nom chez Apollodore. Chez cet auteur, les seules informations qui nous sont données sont qu'Hermès leur apporte le petit Dionysos après sa naissance, qu'elles vivent en Asie, à Nysa, et que c'est après que Zeus les a changées en étoiles qu'il les nomma Hyades<sup>1299</sup>. Leur

<sup>1292</sup> *Bibliothèque* III, 14, 4, 1 (p. 159 Wagner) = Hésiode fr. 139 M.-W.

<sup>1293</sup> *Bibliothèque* I, 9, 21, 1 (p. 40 Wagner) ; ce texte est le seul qui donne Poséidon comme père de Phinée. Sur Phinée fils d'Agénor, voir Apollonios de Rhodes II, 178.

<sup>1294</sup> Doryclos est le nom d'un fils de Priam en III, 12, 5, 8 (p. 150 Wagner).

<sup>1295</sup> *Bibliothèque* III, 1, 2, 3 (p. 107 Wagner).

<sup>1296</sup> *Iliade* V, 581 et XVI, 317. Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère* III, 300 connaît un Atymnios, mais son ascendance n'est pas celle que mentionne Apollodore. Quant à Nonnos de Panopolis, il connaît un Atymnios lié à Apollon, mais n'y fait guère que des allusions (XI, 131 et 258 ; XII, 217 ; XIX, 184 ; XXIX, 28).

<sup>1297</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1086-1089c.

<sup>1298</sup> *Bibliothèque* III, 1, 2, 4 (p. 108 Wagner) ; III, 3, 1, 1 (p. 110 Wagner) ; ep. 1, 17, mss. E et S (p. 179 Wagner) et 3, 13, ms. S (p. 191 Wagner) ; *Iliade* XIII, 451. W. S. Morison semble confondre ce Deucalion avec son célèbre homonyme (Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>).

<sup>1299</sup> Phérécyde fr. 90a (Photios, *Lexicon = Etymologium Genuinum = Souda s. v. Ὑης*) ; *Bibliothèque* III, 4, 3, 7 (p. 114 Wagner). Nysa est une localité différemment située selon les textes, mais qui ne se confond jamais avec

localisation dans ce bref récit ne trouve pas son origine chez Phérécyde, pour qui, si l'on en croit le fr. 90b, les nourrices de Dionysos étaient les sept nymphes de Dodone, Ambrosia, Coronis, Eudorè, Dionè, Phaisylè, Polyxo et Phaio ; selon cette ἱστορία, ces nymphes furent ses compagnes, offrant avec lui la vigne à l'humanité, et c'est quand le cortège dionysiaque fut poursuivi par Lycurgue jusqu'à la mer que Zeus, pour les protéger, opéra leur catastérisme<sup>1300</sup>. Aucun de ces éléments n'est donné par Apollodore hormis la poursuite jusqu'à la mer, dont les Hyades ne firent pas partie, et que l'on trouve déjà dans l'*Iliade*<sup>1301</sup>. Les fr. 90c et d confirment les données des fr. 90a et b, malgré quelques divergences de détail dans leurs noms, et ajoutent qu'elles confièrent ensuite Dionysos à Ino, à Thèbes ; chez Apollodore, c'est au contraire Ino qui est d'abord chargée du nourrisson, avant que Zeus ne le confie aux Hyades<sup>1302</sup>. Quant au fr. 90e, il ne fait que confirmer le chiffre de sept nymphes<sup>1303</sup>. On voit donc qu'Apollodore ne semble guère dépendre de Phérécyde, sauf peut-être sur un point, le catastérisme des Hyades : selon J. Pàmias, même si Homère et Hésiode connaissent déjà des étoiles nommées ainsi, le catastérisme à proprement parler pourrait être une innovation de Phérécyde<sup>1304</sup>. Le récit de la *Bibliothèque* dériverait ainsi de celui de Phérécyde, mais de façon assez lointaine au vu des nombreuses différences entre les deux versions.

Le fr. 91, qui se trouve dans le *Sur la Piété* de Philodème, semble indiquer – le texte dépend largement de conjectures – que selon Phérécyde, Dionysos fut frappé de folie<sup>1305</sup>. Apollodore fait aussi mention de cette folie, déclenchée selon lui par Héra<sup>1306</sup> ; c'est un thème certes peu fréquent, mais ancien, que l'on trouve dans l'*Iliade* ainsi que dans le *Cyclope* d'Euripide et chez Platon<sup>1307</sup>, et qui ne permet donc pas de faire à lui seul le lien entre Phérécyde et la *Bibliothèque*.

---

Dodone ; Dionysos et ses nourrices sont liées à Nysa dès l'*Iliade* VI, 132-133, et les deux *Hymnes à Dionysos* homériques.

<sup>1300</sup> Phérécyde fr. 90b = schol. (A, D mss. CHVLa) *Iliade* XVIII, 486.

<sup>1301</sup> *Iliade* VI, 130-141.

<sup>1302</sup> Phérécyde fr. 90c = schol. (A, D mss. CHVLa+) *Iliade* XVIII, 486 ; Phérécyde fr. 90d = Eratosthène, *Catastérismes* 14 et Hygin, *Astronomie* II, 21 ; *Bibliothèque* III, 4, 3, 4 (p. 114 Wagner).

<sup>1303</sup> Phérécyde fr. 90e = schol. (MDΔVUAS) Aratos *Phénomènes* 172.

<sup>1304</sup> Pàmias 2008, vol. 2, n. 73 p. 22-23. *Iliade* XVIII, 486 et Hésiode, *Les Travaux et les jours* 615 mentionnent les Hyades en tant qu'étoiles, Hésiode fr. 291 M.-W. en tant que nymphes, mais Phérécyde est le premier à raconter que les Hyades étaient des personnes qui furent changées en étoiles. De façon générale, sur l'histoire des catastérismes dans la littérature grecque et le rôle semble-t-il prépondérant de Phérécyde, voir Pàmias 2004, p. 17-28.

<sup>1305</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 1088 I.

<sup>1306</sup> *Bibliothèque* III, 5, 1, 1 (p. 116 Wagner).

<sup>1307</sup> *Iliade* VI, 132, qui parle d'un μαινομένοιο Διώνύσοιο ; Euripide, *Cyclope* 3 sqq. ; Platon, *Lois* II, 672b.

Le fr. 41a provient d'une scholie à Apollonios de Rhodes<sup>1308</sup> : selon Phérécyde, la lyre d'Amphion était un cadeau des Muses. Dans la *Bibliothèque*, la lyre d'Amphion lui a été offerte par Hermès<sup>1309</sup>, ce qui est conforme aux traditions poétiques rapportées par Pausanias<sup>1310</sup>. En l'état actuel de la documentation, on ne peut aller plus loin sur cette question. Les fr. 41b-d concernent le peuple des Phlégéens, qui ravagea Thèbes après la mort de Zéthos et Amphion ; la ville resta vide jusqu'à l'arrivée de Cadmos. Apollodore ne mentionne pas ce peuple, même s'il connaît un Phlégéyas lié aux légendes thébaines<sup>1311</sup> ; de plus, chez lui, la chronologie est différente puisque Cadmos fonde Thèbes avant la naissance de Zéthos et Amphion, qui règnera sur la ville et dont le successeur sera Laïos<sup>1312</sup>. Il faut aussi évoquer le fr. 124, issu d'une scholie à l'*Odyssée* et qui rapporte l'histoire de la métamorphose en rossignol d'Aédon, épouse de Zéthos et dont le nom même, Ἀηδών, signifie « rossignol<sup>1313</sup> ». Cette légende étiologique, qui remonte à l'*Odyssée*, est totalement inconnue de la *Bibliothèque*, dans laquelle l'épouse de Zéthos s'appelle Thébè et est l'éponyme de Thèbes<sup>1314</sup>. Quant au fr. 125, qui vient d'une scholie aux *Phéniciennes* d'Euripide, il indique que chez Phérécyde Zéthos avait une fille nommée Néïs, éponyme à Thèbes de la porte Néïte ; Apollodore ne connaît aucun enfant à Zéthos, ni aucune porte de ce nom<sup>1315</sup>. Dernier élément des légendes de Zéthos et Amphion chez Phérécyde : ils fondèrent Thèbes avec un certain Locros fils de Maira, personnages inconnus de la *Bibliothèque*<sup>1316</sup>. Les récits concernant Zéthos et Amphion chez Apollodore ne portent donc pas la marque de Phérécyde, mais, de façon générale, « suivent probablement une ligne plus canonique »<sup>1317</sup> que celle du mythographe athénien.

Le fr. 38, qui est selon nous une citation probable de Phérécyde, vient d'une scholie à l'*Illiade*<sup>1318</sup> :

<sup>1308</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 740-741a.

<sup>1309</sup> *Bibliothèque* III, 5, 5, 7 (p. 119 Wagner).

<sup>1310</sup> Pausanias IX, 5, 8.

<sup>1311</sup> *Bibliothèque* III, 5, 5, 3 (p. 118 Wagner).

<sup>1312</sup> *Bibliothèque* III, 5, 7, 1 (p. 121 Wagner).

<sup>1313</sup> Schol. (CMV<sup>amou</sup>) *Odyssée* XIX, 518.

<sup>1314</sup> *Odyssée* XIX, 518 sqq. ; *Bibliothèque* III, 5, 6, 1 (p. 120 Wagner). La *Bibliothèque* III, 14, 8 (p. 161-162 Wagner) connaît une autre légende étiologique concernant le rossignol, celle de Procnè et Philomèle, bien plus connue et qui remonterait au *Térée* de Sophocle (Gantz 2004, p. 419-422).

<sup>1315</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Phéniciennes* 1104 ; chez Apollodore, les portes de Thèbes se nomment Porte Homoloïde, Porte Ogygie, Porte Proïtide, Porte Oncaïde, Porte Haute, Porte Electre et Porte de la Source (*Bibliothèque* III, 6, 6, 1 ; p. 126 Wagner). On ignore d'où provient cette liste, mais Eschyle, Euripide et Pausanias connaissent une Porte Néïste (Eschyle, *Sept contre Thèbes* 460 ; Euripide, *Phéniciennes* 1104 ; Pausanias IX, 8, 4 et IX, 25, 1 et 4).

<sup>1316</sup> Phérécyde fr. 170a = schol. (HX) *Odyssée* XI, 326 ; Phérécyde fr. 170b = schol. (MV<sup>amou</sup>) *Odyssée* XI, 326 ; Phérécyde fr. 170c = *PSI* X, 1173.

<sup>1317</sup> Gantz 2004, p. 861.

<sup>1318</sup> Schol. (T) *Illiade* XXIV, 617a ; cf. *infra* p. 407.

Φερεκύδης δὲ ἐν η´ · « ἡ δὲ Νιόβη ὑπὸ τοῦ ἄχρους ἀναχωρεῖ εἰς Σίπυλον, καὶ ὄρᾳ τὴν πόλιν ἀνεστραμμένην καὶ Ταντάλωι λίθον ἐπικρεμάμενον · ἀρᾶται δὲ τῷ Διὶ λίθος γενέσθαι. ῥεῖ δὲ ἐξ αὐτῆς δάκρυα καὶ πρὸς ἄρκτον ὄρᾳ » (« Phérécyde, au livre VIII : "Niobé, sous l'effet de la douleur, part pour Sipyle, et voit la ville sens dessus dessous, et un rocher suspendu sur la tête de Tantale ; elle prie Zeus de devenir un rocher. D'elle coulent des larmes et elle regarde vers la constellation de l'Ours" »).

On trouve le même récit dans la *Bibliothèque*, où les enfants de Niobé et d'Amphion sont exécutés par Artémis et Apollon<sup>1319</sup> :

αὐτὴ δὲ Νιόβη Θήβας ἀπολιποῦσα πρὸς τὸν πατέρα Τάνταλον ἤκεν εἰς Σίπυλον, κάκεϊ Διὶ εὐξαμένη τὴν μορφήν εἰς λίθον μετέβαλε, καὶ χεῖται δάκρυα νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέραν τοῦ λίθου (« Niobé, quant à elle, ayant quitté Thèbes, alla chez son père Tantale, à Sipyle, et, en ayant formulé le vœu à Zeus, elle y fut transformée en pierre, et des larmes coulent nuit et jour de la pierre »).

Quelques détails mineurs du texte de Phérécyde sont omis dans la *Bibliothèque* : il n'est pas fait mention du désordre qui règne à Sipyle ni de la position particulière du rocher qu'est devenue Niobé ; quant au rocher de Tantale, Apollodore en parle, mais chez lui ce personnage est châtié aux Enfers, et non à Sipyle<sup>1320</sup>. Pour le reste, les deux récits s'accordent : la mort des enfants de Niobé a lieu ailleurs qu'à Sipyle, très probablement à Thèbes chez Phérécyde aussi<sup>1321</sup>, et la métamorphose de Niobé est effectuée par Zeus sur sa prière. Cette légende est connue dès l'*Iliade*<sup>1322</sup>, qui cependant ne mentionne pas la prière de Niobé à Zeus ; de plus, la jeune femme semble ne jamais quitter le mont Sipyle. Phérécyde est donc pour nous le premier auteur à donner ces deux détails. Cette tradition n'était cependant pas propre au mythographe athénien, puisque l'on sait qu'Eschyle et Sophocle avaient composé une *Niobé* dont l'action se déroulait à Thèbes, et que Sophocle faisait ensuite revenir son héroïne en Lydie<sup>1323</sup> ; de plus, chez Bacchylide aussi, Niobé suppliait Zeus de la changer en pierre, ce qui montre que ce motif était sans doute largement connu au V<sup>e</sup> s.<sup>1324</sup>. Rien ne permet par conséquent d'affirmer que c'est Phérécyde qui est ici suivi par Apollodore, d'autant qu'il est très probable que notre auteur suive ici un manuel : sa notice concernant Niobé commence en effet ainsi :

---

<sup>1319</sup> *Bibliothèque* III, 5, 6, 5 (p. 120-121 Wagner).

<sup>1320</sup> Ep. 2, 1, ms. E (p. 182-183 Wagner) ; la version proposée par Apollodore dans ce passage combine celles d'Homère (*Odyssée* XI, 582-592) et de Phérécyde, comme l'a remarqué Gourmelen 2011, p. 148.

<sup>1321</sup> Chez Eschyle fr. 154a Radt, Niobé est déjà l'épouse d'Amphion, ce qui la situe à Thèbes : il est probable que Phérécyde ait connu la même version.

<sup>1322</sup> *Iliade* XXIV, 613-617.

<sup>1323</sup> Schol. *Iliade* XXIV, 602 ; sur la *Niobé* d'Eschyle, voir TrGF III, p. 265-280 ; sur celle de Sophocle, voir TrGF IV, p. 363-373.

<sup>1324</sup> Bacchylide fr. 20D Snell et Maehler. La métamorphose de Niobé est largement attestée dans la littérature, et Pausanias a vu le fameux rocher de ses propres yeux sur le mont Sipyle (Pausanias I, 21, 3).



γαμεῖ δὲ Ζῆθος μὲν Θήβην, ἀφ' ἧς ἡ πόλις Θῆβαι, Ἀμφίων δὲ Νιόβην τὴν Ταντάλου, ἡ γεννᾶ παῖδας μὲν ἑπτὰ, Σίπυλον Εὐπίνυτον Ἴσμηνὸν Δαμασίχθονα Ἀγήνορα Φαίδιμον Τάνταλον, θυγατέρας δὲ τὰς ἴσας, Ἐθοδαΐαν (ἡ ὡς τινες Νέαιραν) Κλεόδοξαν Ἀστυόχην Φθίαν Πελοπίαν Ἀστυκράτειαν Ὠγυγίαν. Ἡσίοδος δὲ δέκα μὲν υἱοὺς δέκα δὲ θυγατέρας, Ἡρόδωρος δὲ δύο μὲν ἄρρενας τρεῖς δὲ θηλείας, Ὅμηρος δὲ ἕξ μὲν υἱοὺς ἕξ δὲ θυγατέρας φησὶ γενέσθαι (« Ζέθος épouse Thébée, de qui la ville de Thèbes tire son nom, et Amphion Niobé fille de Tantale, qui enfante sept fils, Sipylos, Eupinytos, Isménos, Damasichthon, Agénor, Phéadimos, Tantale, et autant de filles, Ethodaia (ou, selon certain, Néaira), Cléodoxa, Astyochè, Phthia, Pélopie, Astycratia, Ogygia. Hésiode<sup>1325</sup> dit cependant qu'il y avait dix fils et dix filles, Hérodore<sup>1326</sup> deux mâles et trois femmes, et Homère<sup>1327</sup> six fils et six filles »)<sup>1328</sup>.

Si l'on peut penser qu'Apollodore connaît parfaitement le texte homérique et qu'il est possible qu'il connaisse aussi très bien le *Catalogue des femmes*, la mention d'Hérodore, auteur bien plus difficile d'accès à l'époque impériale<sup>1329</sup>, la variante proposée quant au nom de l'une des filles de Niobé et le fait que ces différentes références soient groupées sont autant d'indices qui montrent que ce passage de la *Bibliothèque* est très probablement issu de la consultation d'un ouvrage intermédiaire, et non de la consultation directe des auteurs nommés. Remarquons que sur la question du nombre des enfants de Niobé, Phérécyde n'est pas nommé par Apollodore, alors que l'on sait que le mythographe athénien lui donnait six garçons et six filles :

Φερεκύδης δὲ φησιν ἔχειν αὐτὴν παῖδας ἕξ, Ἀλαλκομενεά Φηρέα Εὐδωρον Λύσιππον Ξάνθον Ἀργεῖον, θυγατέρας δὲ ἕξ, Χιόνην Κλυτίαν Μελίαν † ὄρην Δαμίππην Πελοπίαν (« Phérécyde dit qu'elle eut six fils, Alalcoménée, Phérée, Eudoros, Lysippos, Xanthos et Argéios, et six filles, Chionè, Clytia, Mélias, † oré, Damasippè et Pélopie pour les filles »)<sup>1330</sup>.

Apollodore diverge donc de Phérécyde quant au nombre des enfants de Niobé, mais aussi quant à leur nom puisque un seul est commun à Phérécyde et Apollodore, celui de Pélopie. Pourquoi, dans ses variantes, Apollodore ne nomme-t-il pas Phérécyde ? Peut-être parce qu'il donnait les mêmes chiffres qu'Homère, six garçons et six filles : Phérécyde se conformait donc au poète, ce qui rendait sa mention inutile. On voit donc qu'en ce qui concerne Niobé, Apollodore ne semble pas suivre Phérécyde. Le nombre de quatorze enfants,

<sup>1325</sup> Hésiode frg. 183 M.-W.

<sup>1326</sup> Hérodore fr. 56 Fowler.

<sup>1327</sup> *Iliade* XXIV, 603-604.

<sup>1328</sup> *Bibliothèque* III, 5, 6, 1-2 (p. 120 Wagner).

<sup>1329</sup> L'essentiel des fragments que nous possédons d'Hérodore proviennent de scholies, en particulier à Apollonios de Rhodes, dont on sait qu'elles sont elles-mêmes issues de commentaires et de manuels alexandrins.

<sup>1330</sup> Phérécyde fr. 126 (schol. (MTA<sup>1</sup>B) Euripide *Phéniciennes* 159).

que donne la *Bibliothèque*, est aussi celui que l'on trouve chez Diodore de Sicile, Ovide, Hygin, Lactance Placide et le Premier Mythographe du Vatican<sup>1331</sup> ; il semble qu'il provienne du théâtre athénien de l'époque classique puisqu'il était donné par Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane<sup>1332</sup>. Le fait que tous ces auteurs d'époque impériale donnent le même chiffre peut faire penser qu'il leur est parvenu par une source commune, probablement un travail issu de l'érudition alexandrine qui avait compilé différentes versions. Sur ce point donc, Apollodore a privilégié les Tragiques – plutôt qu'Aristophane, dont on ne trouve guère de traces dans la *Bibliothèque* – à Homère, Hésiode et Phérécyde, ce qui confirme nos analyses précédentes selon lesquelles le mythographe athénien n'est pas suivi par Apollodore pour tout ce qui concerne Zéthos et Amphion. La liste de la *Bibliothèque* est très proche de celle d'Hygin et des noms donnés par Ovide aux fils de Niobé<sup>1333</sup>, ce qui plaide à nouveau pour l'hypothèse de la source commune<sup>1334</sup>.

Le fr. 93, issu d'une scholie à l'*Œdipe roi* de Sophocle, nous informe que pour Phérécyde, l'épouse de Polybos était Médousa fille d'Orsilochos fils d'Alphée ; dans la *Bibliothèque*, ce Polybos, roi de Corinthe qui recueille Œdipe après son abandon, a épousé une certaine Périboia<sup>1335</sup>, et il n'est fait aucune mention de cette Médousa fille d'Orsilochos, que seul le mythographe athénien donne pour l'épouse de Polybos. Apollodore ne suit donc pas Phérécyde, pas plus d'ailleurs qu'il ne suit Sophocle, chez qui l'épouse de Polybos est Méropè<sup>1336</sup>. Le nom de Périboia est attesté sur une coupe dès l'époque hellénistique ; outre dans la *Bibliothèque*, on ne le retrouve que chez Hygin, ce qui fait penser qu'Apollodore et lui suivent une source commune, sans que l'on puisse savoir laquelle<sup>1337</sup>. Le fr. 94 concerne lui aussi la légende d'Œdipe, puisqu'il nous a conservé le nom du cocher de Laïos : pour Phérécyde, il s'appelait Polypoitès, tandis qu'il s'appelle Polyphontès dans la

<sup>1331</sup> Diodore de Sicile IV, 74, 3 ; Ovide, *Métamorphoses* VI, 182-183 ; Hygin, *Fables* 9 et 11 ; Lactance Placide, *Commentaire de la Thébàïde de Stace* IV, 576, VI, 2 et VII, 351 ; Premier Mythographe du Vatican 201 et Second Mythographe du Vatican 89.

<sup>1332</sup> Schol. Euripide *Phéniciennes* 159.

<sup>1333</sup> Hygin, *Fables* 11, qui donne *Archenor* quand Apollodore donne Ἀγίνορα ; cette différence s'explique sans doute par une erreur dans la transmission de l'un ou l'autre texte. Les listes des filles divergent davantage : les deux auteurs ne s'accordent que sur Néaira, Ogygia, Phthia, voire Chloris, que nomme Hygin et dont parle Apollodore dans le récit du massacre. Le Second Mythographe du Vatican 89 donne lui aussi une liste très proche. Quant à Ovide, *Métamorphoses* VI, 146 sqq., il ne nomme que les fils.

<sup>1334</sup> On peut aussi constater qu'Apollodore s'accorde partiellement avec la tradition rapportée par Pausanias selon laquelle Chloris échappa au massacre (Pausanias II, 21, 9 et V, 16 4 ; voir aussi Hygin, *Fables* 9 et 10) ; Apollodore a cependant curieusement omis cette Chloris dans sa liste. Il s'agit de la future épouse de Nélée et mère de Nestor, le roi de Pylos (*Bibliothèque* III, 5, 6, 4 ; p. 121 Wagner ; voir aussi I, 9, 9, 1 (p. 32 Wagner) et ep. 3, 12, ms. S (p. 191 Wagner).

<sup>1335</sup> Phérécyde fr. 93 = schol. (L) Sophocle *Œdipe roi* 775 ; *Bibliothèque* III, 5, 7, 2 (p. 121 Wagner).

<sup>1336</sup> Sophocle, *Œdipe roi* 775.

<sup>1337</sup> Louvre MNC 660 = *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* Oidipous 4, citée par Gantz 2004, p. 870 ; Hygin, *Fables* 66 et 67, 7.

*Bibliothèque*<sup>1338</sup>. Les deux noms sont certes différents, mais ils sont très proches ; de plus, nos deux auteurs sont les seuls à donner le nom de ce personnage. Il est donc très possible que la *Bibliothèque*, sur ce point, dérive de Phérécyde.

Le fr. 95, dont nous estimons qu'il s'agit d'une citation probable de Phérécyde, vient d'une scholie aux *Phéniciennes* d'Euripide<sup>1339</sup> :

Φερεκύδης τὰ κατὰ τοὺς Οἰδίποδος παῖδας καὶ τὰς γημαμένας οὕτως ἱστορεῖ ·  
« Οἰδίποδι, φησί, Κρέων δίδωσι τὴν βασιληίην καὶ τὴν γυναῖκα Λαίου, μητέρα δ' αὐτοῦ Ἰοκάστην, ἐξ ἧς γίνονται αὐτῶι Φράστωρ καὶ Λαόλυτος, οἱ θνήσκουσιν ὑπὸ Μινυῶν καὶ Ἐργίνου. ἐπεὶ δὲ ἐνιαυτὸς παρήλθε, γαμεῖ ὁ Οἰδίπους Εὐρυγάνειαν τὴν Περίφαντος, ἐξ ἧς γίνονται αὐτῶι Ἀντιγόνη καὶ Ἰσμήνη, ἣν ἀναιρεῖ Τυδεὺς ἐπὶ κρήνης καὶ ἀπ' αὐτῆς ἡ κρήνη Ἰσμήνη καλεῖται. υἱοὶ δὲ αὐτῶι ἐξ αὐτῆς Ἐτεοκλῆς καὶ Πολυνείκης. ἐπεὶ δὲ Εὐρυγάνεια ἐτελεύτησε, γαμεῖ ὁ Οἰδίπους Ἀστυμέδουσαν τὴν Σθενέλου » (« Phérécyde raconte ainsi ce qui concerne les enfants d'Œdipe et les femmes qu'il a épousées : "à Œdipe, Créon donne le pouvoir royal et l'épouse de Laïos, sa mère, Jocaste, de qui lui naissent Phrastor et Laolytos, qui meurent par les mains des Minyens et d'Erginos. Quand une année fut passée, Œdipe épouse Euryganéia fille de Périphos, de qui lui naissent Antigone et Ismène, que tue Tydée près d'une source, source qui tient d'elle son nom, Ismène. D'elles lui naissent des fils, Étéocle et Polynice. A la mort d'Euryganéia, Œdipe épouse Astymédousa fille de Sthénélos" »).

La *Bibliothèque*, si elle mentionne évidemment le mariage d'Œdipe et de Jocaste, ne connaît ni Phrastor, ni Laolytos ; elle n'attribue pas non plus d'autre mariage à Œdipe. Pour Apollodore, Antigone, Ismène, Étéocle et Polynice sont les enfants d'Œdipe et de Jocaste<sup>1340</sup>. Dans le même passage, notre ouvrage affirme quand même que εἰσὶ δὲ οἱ γεννηθῆναι τὰ τέκνα φασὶν ἐξ Εὐρυγανείας αὐτῶ τῆς Ὑπέρφαντος, « certains disent cependant que ses enfants étaient d'Euryganéia fille d'Hyperphas ». On voit donc qu'Apollodore connaissait la version rapportée par Phérécyde, même si le nom du père d'Euryganéia n'est pas tout à fait le même dans les deux textes ; on la retrouve aussi chez Pausanias, qui, l'attribuant à l'*Œdipodie*, la trouve plus plausible et l'adopte donc<sup>1341</sup>. Pourquoi Apollodore ne l'attribue-t-il pas à un ou des auteurs précis, préférant employer une tournure plus vague ? Probablement

<sup>1338</sup> Phérécyde fr. 94 = schol. (M<sup>gloss</sup>TB<sup>marg</sup>) Euripide *Phéniciennes* 39 ; *Bibliothèque* III, 5, 7, 5-6 (p. 121-122 Wagner). Le scholiaste, quant à lui, donne le nom de Polyphétès (mss.) ou, comme Apollodore, de Polyphontès (correction de Schwartz adoptée par Fowler).

<sup>1339</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Phéniciennes* 53 ; cf. *infra* p. 400.

<sup>1340</sup> *Bibliothèque* III, 5, 7, 7 (p. 123 Wagner).

<sup>1341</sup> Pausanias IX, 5, 11 = *Œdipodie* fr. 2 Davies ; voir aussi Pisandre FGrH 16 F 10.

parce que cette information lui vient d'un manuel, et non d'une consultation directe des textes, et que l'auteur de ce manuel aura lui-même utilisé une formule vague au lieu de nommer des auteurs : si la *Bibliothèque* dépend ici de Phérécyde, Apollodore l'ignore peut-être. Quant à la version que le narrateur de la *Bibliothèque* prend à son compte, il s'agit de la version canonique, depuis les *Sept contre Thèbes* d'Eschyle et, surtout, la tradition sophocléenne<sup>1342</sup>.

### 5. *La descendance de Pélasgos*

Le fr. 156, qui est une probable citation de Phérécyde, vient des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse<sup>1343</sup> :

Φέρε δὴ καὶ τὸ γένος ὅθεν ἦν τὸ τῶν Οἰνώτρων ἀποδείξωμεν, ἕτερον ἄνδρα τῶν ἀρχαίων συγγραφέων παρασχόμενοι μάρτυρα, Φερεκύδην τὸν Ἀθηναῖον, γενεαλόγων οὐδενὸς δεύτερον. πεποιήται γὰρ αὐτῷ περὶ τῶν ἐν Ἀρκαδία βασιλευσάντων ὅδε ὁ λόγος · « Πελασγοῦ καὶ Δηιανείρης γίνεται Λυκάων · οὗτος γαμειῖ Κυλλήνην, Νηίδα νύμφην, ἀφ' ἧς τὸ ὄρος ἢ Κυλλήνη καλεῖται ». ἔπειτα τοὺς ἐκ τούτων γεννηθέντας διεξιὼν καὶ τίνας ἕκαστοι τόπους ᾤκησαν, Οἰνώτρου καὶ Πευκετίου μιμνήσκειται λέγων ὧδε · « καὶ Οἰνωτρος, ἀφ' οὗ Οἰνωτροὶ καλέονται οἱ ἐν Ἰταλίῃ οἰκούντες, καὶ Πευκέτιος, ἀφ' οὗ Πευκέτιοι καλέονται οἱ ἐν τῷ Ἰονίῳ κόλπῳ » (« montrons aussi la race d'où venait celle des Cœnôtriens, en produisant comme témoin l'un des anciens auteurs de traités, Phérécyde d'Athènes, qui ne le cède à personne comme généalogiste. Il tient en effet, sur ceux qui régnèrent en Arcadie, le discours que voici : "de Pélasgos et de Déjanire naît Lycaon ; celui-ci épouse Cyllénè, une nymphe naïade, d'après qui est nommé le mont Cyllènè". Ensuite, passant en revue ceux qui naquirent d'eux et les lieux où chacun d'eux s'installa, il mentionne Cœnôtros et Peucétios en ces mots : "et Cœnôtros, de qui les Cœnôtriens, qui habitent en Italie, tirent leur nom, et Peucétios, de qui les Peucétiens, dans le golfe ionique, tirent leur nom" »).

Nous avons déjà évoqué ce que dit Apollodore des premiers souverains d'Arcadie : chez lui, Pélasgos épouse l'Océanide Méliboïa ou la nymphe Cyllénè, nom qui, on le voit ailleurs dans la *Bibliothèque*, est aussi celui d'une montagne d'Arcadie<sup>1344</sup> ; le couple a pour fils Lycaon, dont l'un des enfants est Peucétios, dont on ne saura rien d'autre que le nom<sup>1345</sup>. Apollodore ne connaît en revanche aucun Cœnôtros. La version de la *Bibliothèque* est donc

<sup>1342</sup> Eschyle, *Les Sept contre Thèbes* 752-757 ; Sophocle, *Œdipe roi* 1249-1250 et *Œdipe à Colone* 311 sqq. ; voir aussi Euripide, *Phéniennes* 53-58.

<sup>1343</sup> *Antiquités romaines* I, 13, 1 ; sur le statut de citation probable de ce fragment, voir *infra* p. 402.

<sup>1344</sup> Voir par exemple *Bibliothèque* III, 10, 1, 1 (p. 138 Wagner) et III, 10, 2, 1 (p. 139 Wagner).

<sup>1345</sup> *Bibliothèque* III, 8, 1, 1-2 (p. 134 Wagner).

relativement proche de celle du mythographe athénien en ce qui concerne l'idée selon laquelle Pélasgos est le père de Lycaon, mais cette tradition n'a rien de spécifiquement phérécydéen puisqu'elle est attestée depuis Hésiode<sup>1346</sup> ; sur les autres données généalogiques, Apollodore diverge nettement du mythographe athénien.

## 6. La descendance d'Atlas

Le fr. 131, qui provient d'une scholie à *l'Illiade*, affirme que selon Phérécyde, Apollon a donné à Hermès le bâton avec lequel il avait gardé les troupeaux d'Admète<sup>1347</sup>. Apollodore fait lui aussi mention de ce don, dans le récit de l'enfance picaresque d'Hermès ; dans la *Bibliothèque* cependant, il s'agit du bâton avec lequel Apollon s'occupe de ses propres troupeaux, que lui avait dérobés Hermès, et qu'il échange contre la lyre, invention du jeune dieu. Comme le signale P. Scarpi, Apollodore suit, dans toute cette section, le récit donné par *l'Hymne homérique* à Hermès, et non la tradition phérécydienne<sup>1348</sup>. Quant à l'idée phérécydienne que c'est chez Admète qu'Apollon connut la servitude, nous l'avons déjà examinée plus haut : si elle est reprise chez Apollodore, ce n'est que parce que Phérécyde a été ensuite largement repris par la tradition sur ce point, en particulier par Euripide, et non parce qu'Apollodore le consulte<sup>1349</sup>.

Le fr. 172A, une scholie à Alcman conservée par un papyrus, rapporte qu'un certain Aréitos était fils d'Hippocoon<sup>1350</sup>. Phérécyde est le seul à compter ce personnage au nombre des Hippocoontides : Apollodore suit donc une autre tradition sur ce point, mais on ignore laquelle<sup>1351</sup>.

Le fr. 128, issu d'une scholie à *l'Odyssée*, raconte que selon Phérécyde, Icaros fils d'Oibalos épousa Astérodià, fille d'Eurypylos fils de Téléstor, version que l'on retrouve dans deux autres scholies au même poème<sup>1352</sup>. La *Bibliothèque* n'adopte pas cette version : pour

---

<sup>1346</sup> Lycaon est fils de Pélasgos chez Hésiode fr. 160-161 M.-W. ; Hygin, *Fables* 176 ; Pausanias VIII, 2, 1 ; schol. Euripide *Oreste* 1646. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* I, 11, 2 livre une version bien différente de la généalogie arcadienne.

<sup>1347</sup> Schol. (T) *Illiade* XXIV, 343.

<sup>1348</sup> Scarpi 1996, p. 578 ; sur le don du bâton, voir *Bibliothèque* III, 10, 2, 6 (p. 139-140 Wagner) et *l'Hymne homérique à Hermès* 527 sqq.

<sup>1349</sup> Cf. *supra* p. 244.

<sup>1350</sup> Schol. A 2. *P. Par.* 71 = Alcman fr. 1, v. 6 Page.

<sup>1351</sup> *Bibliothèque* III, 10, 5, 1 (p. 142-143 Wagner) nomme douze fils d'Hippocoon : Doryclée, Scée, Enarphoros, Euteichès, Boucolos, Lycaithos, Tébrós, Hippothoos, Eurytos, Hippocorystès, Alcinos et Alcon. Pausanias, au fil de son texte, mentionne Eumédès (III, 14, 6), Alcon (III, 14, 7), Alcimos, Enarsphoros, Dorcée et Serbos (III, 15, 2). Diodore IV, 33, 5 affirme qu'ils étaient vingt, mais ne cite pas leurs noms. Les plus anciennes traces des fils d'Hippocoon se trouvent chez Alcman fr. 1 Davies, où l'on peut lire les noms de Lycaios, Enarsphoros, Serbos, Euteichès et Aréios.

<sup>1352</sup> Phérécyde fr. 128 = schol. (CHMMaPaQV<sup>amou</sup>X) *Odyssée* XV, 16 ; voir aussi schol. *Odyssée* I, 275 et IV, 797.

elle, Icarios fils d'Oibalos, que toute la tradition s'accorde à considérer comme le père de Pénélope, épouse une nymphe, Périboia<sup>1353</sup>. Il existait encore d'autres versions : selon le scholiaste, l'épouse d'Icarios aurait été Dorodokè fille d'Ortilochos, et selon Strabon elle s'appelait Polycastè fille de Ligaios<sup>1354</sup>. Le nom de la mère de Pénélope connaît donc des variantes aussi nombreuses que peu documentées : tout ce que nous pouvons en conclure, c'est que sur ce point Apollodore ne dépend pas de Phérécyde. Le fr. 129, qui est la suite de cette scholie, est une ἱστορία qui concerne Pénélope :

Πυθόμενος δὲ Λαέρτης περὶ τῆς Πηνελόπης ὅτι καὶ τῷ κάλλει καὶ ταῖς φρεσὶ διαφέρει πασῶν τῶν καθ' ἑαυτὴν γυναικῶν ἄγεται αὐτὴν τῷ παιδὶ Ὀδυσσεὶ πρὸς γάμον. ἢ τοσαύτην εἶχεν ἀρετῆς ὥστε καὶ τὴν Ἑλένην τὴν ἐκ Διὸς οὔσαν τῷ τῆς ἀρετῆς ὑπερβάλλειν κάλλει. Ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Φιλοστεφάνῳ καὶ Φερεκύδῃ (« Laerte ayant appris de Pénélope qu'elle surpassait toutes les femmes de son temps par la beauté et par l'intelligence, il la fait épouser à son fils Ulysse. Elle était si vertueuse qu'elle surpassait Héléne, qui pourtant était fille de Zeus, dans la beauté de sa vertu. Ce récit se trouve chez Philostéphanos et chez Phérécyde »)<sup>1355</sup>.

Apollodore ne nous dit rien du rôle de Laerte dans le mariage de son fils, pas plus qu'il ne fait le portrait de Pénélope ; tout juste sait-on que Ménélas joua un rôle dans cette union en aidant Ulysse, après que celui-ci l'eut aidé à obtenir la main d'Hélène<sup>1356</sup>. Le thème de la vertu de Pénélope provient bien évidemment de l'*Odyssee*, mais les détails concernant le mariage n'apparaissent pas avant Phérécyde. La *Bibliothèque* semble se rattacher à une autre tradition, dans laquelle Laerte ne joue aucun rôle : nous ignorons quelle en est l'origine.

Le fr. 127 est issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes, et affirme que selon Phérécyde, le nom de la mère d'Idas et de sa fratrie (« τῶν περὶ Ἴδαν ») est Arénè, et qu'elle est l'éponyme d'une cité<sup>1357</sup>. On retrouve la même information généalogique chez Apollodore, qui ne mentionne cependant aucune cité, ainsi que chez Pausanias qui, lui, évoque la ville qui porte son nom, et dans une scholie de Platon qui ne nomme pas Idas, mais son frère Lyncée<sup>1358</sup>. La scholie nous rappelle l'existence d'autres traditions : selon Pisandre, elle s'appelait Polydora, et selon Théocrite Laocoosa<sup>1359</sup>. Nous ne connaissons pas d'autres

<sup>1353</sup> *Bibliothèque* III, 10, 4, 3 et III, 10, 6 (p. 142 et 143 Wagner).

<sup>1354</sup> Strabon X, 2, 24.

<sup>1355</sup> Philostéphanos FGrH III, 34, fr. 38.

<sup>1356</sup> *Bibliothèque* III, 10, 9 (p. 144-145 Wagner).

<sup>1357</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 152.

<sup>1358</sup> *Bibliothèque* III, 10, 3, 4 (p. 140 Wagner) ; Pausanias IV, 2, 4-6, IV, 3, 7 et V, 5, 6 ; schol. Platon *Epinomis* 344a. Apollonios de Rhodes I, 152 affirme qu'Idas et son frère Lyncée venaient de cette ville, mais ne dit rien de la mère de ces héros. Arénè fille d'Oibalos est aussi nommée en schol. Euripide *Oreste* 457 et schol. *Iliade* II, 581-586.

<sup>1359</sup> Pisandre FGrH 16 F 2 ; Théocrite, *Idylles* XXII, 206.

versions. Apollodore est donc en accord avec Phérécyde, mais il est difficile de dire si c'est un accord conscient et délibéré ou s'il ne s'agit que d'un rapport lointain entre les deux auteurs. Le fr. 127A, qui provient du *Sur la Piété* de Philodème et que seules les conjectures des éditeurs nous permettent d'attribuer à Phérécyde, nous apporte un autre détail : Castor serait mort frappé par le javelot d'Idas fils d'Apharée<sup>1360</sup>. Dans la tradition, Idas est toujours le fils d'Apharée ; à l'exception d'une *Idylle* de Théocrite où il survit, Castor est toujours tué dans la bataille qui oppose les Dioscures à Idas et Lyncée, les Apharétides ; dans la *Bibliothèque*, c'est bien Idas qui tue Castor, mais c'est le cas dans d'autres témoignages dès les *Chants cypriens*, et le texte d'Apollodore précise qu'il a utilisé une pierre, ce qui prouve l'absence de lien avec Phérécyde<sup>1361</sup>.

Le fr. 3 est une scholie aux *Pythiques* de Pindare, qui évoque Coronis<sup>1362</sup> :

ὅτι ἐν Λακερείᾳ ὄκει Κορωνίς, Φερεκύδης ἐν α΄ ἱστορεῖ, πρὸς ταῖς πηγαῖς τοῦ Ἀμύρου · καὶ περὶ τοῦ κόρακος διηγεῖται, καὶ ὅτι Ἔρτεμιν ἔπεμψεν ὁ Ἀπόλλων, ἢ πολλὰς ἅμα γυναῖκας ἀπέκτεινεν, Ἔσχυν δὲ Ἀπόλλων ἀποκτείνει, τὸν δὲ Ἀσκληπιὸν δίδωσι Χείρωνι (« Phérécyde raconte au livre I que Coronis vivait à Lacéria, près des sources de l'Amyros ; il raconte aussi l'histoire du corbeau, et que c'est Artémis qu'a envoyée Apollon, elle qui tua de nombreuses femmes du même coup ; Apollon tue Ischys, et confie Asclépios à Chiron »).

Dans la *Bibliothèque*, la seule indication géographique qui nous est donnée au sujet de Coronis est la région de naissance de son fils Asclépios, la Thessalie, où se trouvent bien Lacéria et les sources de l'Amiros ; cette localisation était admise par la tradition depuis les poèmes hésiodiques<sup>1363</sup>. Deux autres éléments correspondent eux aussi au récit d'Apollodore, que nous avons donné plus haut<sup>1364</sup> : le corbeau et l'accueil d'Asclépios par Chiron. Pour le reste, la *Bibliothèque* diverge de Phérécyde, puisque Artémis n'y joue aucun rôle et qu'on ignore totalement ce qui arrive à Ischys. En réalité, comme nous l'avons vu plus haut, Apollodore semble se rattacher à la tradition hésiodique en ce qui concerne les amours de Coronis<sup>1365</sup>, et ne suit pas Phérécyde.

## 7. La descendance d'Asopos

<sup>1360</sup> Philodème, *Sur la Piété*, apographe de Naples 242 Va et 247 Vb.

<sup>1361</sup> *Bibliothèque* III, 11, 2, 4 (p. 146 Wagner). Sur le meurtre de Castor par Idas, voir les *Chants cypriens* fr. 13 Davies ; Hygin *Fables* 80. Chez Pindare, *Néméennes* X, 60-72, Castor est tué par les deux Apharétides. Théocrite raconte l'affrontement en *Idylles* XXII, 137-213.

<sup>1362</sup> Schol. (BDEFGQ+) Pindare *Pythiques* III, 59.

<sup>1363</sup> Hésiode fr. 59 M.-W et Strabon IX, 5, 2 ; Pindare, *Pythiques* III, 31-34 ; Apollonios de Rhodes IV, 616-617.

<sup>1364</sup> *Supra* p. 238.

<sup>1365</sup> Cf. *supra*, p. 239.

Un certain nombre de fragments de Phérécyde contiennent des informations sur Eaque et ses descendants, parmi lesquels Pélée, Achille et Néoptolème. Nous avons déjà examiné les relations de ces fragments avec la *Bibliothèque* puisque Apollodore nomme Phérécyde dans sa section consacrée aux Eacides<sup>1366</sup> : nous nous contenterons donc de rappeler ici les résultats de cet examen. Les deux auteurs diffèrent sur un point fondamental des légendes des Eacides, et c'est Apollodore lui-même qui le souligne : pour Phérécyde, Télamon et Pélée ne sont pas frères mais amis<sup>1367</sup>. La *Bibliothèque* n'adopte pas cette version très rare et qui trouve sans doute son origine dans des considérations géopolitiques propres à l'époque de Phérécyde ; chez Phérécyde, Télamon est profondément, organiquement lié à Salamine, tandis que dans la *Bibliothèque* il est d'origine éginète.

Cette divergence a forcément une influence capitale sur la suite des récits concernant Pélée et Télamon. Dans la suite de la *Bibliothèque* en effet, Télamon et Pélée tuent leur demi-frère et sont contraints à l'exil dans ce qui deviendra leur patrie respective, Télamon à Salamine et Pélée à Phthie. Or, chez Phérécyde, Télamon était salaminien de naissance : ne pouvant être exilé sur l'île, il n'avait sans doute aucune part dans le meurtre, dont le récit devait donc être très différent : chez Phérécyde, Pélée devait être le seul meurtrier. Apollodore a préféré sur ce point ne pas suivre le mythographe athénien, mais se cantonner à la tradition la plus répandue.

La suite de la vie de Pélée suit en revanche un cours extrêmement proche chez Phérécyde et dans la *Bibliothèque*, y compris sur des détails très rares. Le héros, suite au meurtre dont il est coupable, s'exile à Phthie, où il est purifié par Eurytion / Eurytos fils d'Actor, dont il épouse la fille Antigone<sup>1368</sup>. Ils ont une fille, Polydora, personnage très peu attesté par ailleurs<sup>1369</sup>. Puis Antigone se suicide par pendaison, autre tradition rarissime, à cause, nous dit Apollodore, des manigances d'Astydaméia, l'épouse d'Acaste, roi d'Iolcos<sup>1370</sup> ; Phérécyde et la *Bibliothèque* s'accordent pour raconter que Pélée épouse Thétis, puis qu'accompagné de Jason et des Dioscures, il se venge en s'emparant d'Iolcos<sup>1371</sup>. Nos témoignages sur Pélée chez Phérécyde s'arrêtent là, mais ils sont suffisamment probants pour montrer les liens entre la *Bibliothèque* et le mythographe athénien, qui est suivi de près par Apollodore dans toute la notice concernant Pélée.

---

<sup>1366</sup> Cf. *supra*, p. 167 sqq.

<sup>1367</sup> Phérécyde fr. 60 = *Bibliothèque* III, 12, 6, 6-7 (p. 152 Wagner).

<sup>1368</sup> Phérécyde fr. 1 ; voir aussi fr. 61b ; *Bibliothèque* III, 13, 1 (p. 153 Wagner).

<sup>1369</sup> Phérécyde fr. 61 et Apollodore III, 13, 1 (p. 153 Wagner).

<sup>1370</sup> Phérécyde fr. 1 et Apollodore III, 13, 3, 2 (p. 154 Wagner).

<sup>1371</sup> Phérécyde fr. 62 et Apollodore III, 13, 7 (p. 156 Wagner). Gourmelen 2011, p. 148 suppose que chez Phérécyde devaient se trouver deux éléments importants donnés par Apollodore, le fait que la prise de la ville ait eu lieu avant le mariage avec Thétis et le démembrement de l'épouse d'Acaste.



La dernière comparaison possible concernant les Eacides concerne la mort de Néoptolème, fils d'Achille et donc petit-fils de Pélée : Apollodore ne suit pas Phérécyde, mais préfère se conformer à des versions plus courantes.

Revenons brièvement à Télamon pour rappeler que le fr. 2, qui propose une généalogie continue d'Ajax à Miltiade, grand-père du vainqueur de Marathon et lie donc les temps mythiques à l'époque de Phérécyde, n'est pas repris par Apollodore, qui ne fait, lui, jamais aucun lien généalogique entre les héros de la mythologie et l'époque historique.

### 8. *Les rois de l'Attique*

Le fr. 34 est composé d'une scholie à l'*Odyssée* et d'un fragment de papyrus portant un texte du *Mythographus homericus* ; il raconte l'histoire de Céphale et de son épouse Procris<sup>1372</sup>, personnages que l'on retrouve dans la *Bibliothèque*<sup>1373</sup>. Apollodore reprend les données géographiques et généalogiques fournies par Phérécyde : Procris est bien la fille d'Erechthée<sup>1374</sup>, et Céphale le fils de Déion<sup>1375</sup> ; ailleurs dans la *Bibliothèque*, il a été dit que Céphale vit à Thorikos, en Attique<sup>1376</sup>. Ces données généalogiques ne sont pas propres à Phérécyde, et on les retrouve chez Hellanicos<sup>1377</sup> ; hormis chez ces deux auteurs, on ne les trouve pas avant Apollodore et Pausanias, mais le témoignage du Périégète semble bien montrer qu'elles étaient connues de tous à son époque<sup>1378</sup> : il nous paraît donc difficile de voir là une preuve d'un lien étroit entre Apollodore et Phérécyde. Quant à la mention de Thorikos, un dème athénien, elle vient probablement de Phérécyde, mythographe athénien : il s'agit d'un détail local, qu'on ne retrouve pas avant l'époque impériale, dans la *Bibliothèque* et chez Antoninus Liberalis<sup>1379</sup>. Rien ne dit cependant que ce détail vienne d'une consultation directe de Phérécyde par Apollodore.

Pour le reste, les deux récits sont très différents : ils ont certes en commun certains motifs – l'infidélité de Procris, la réconciliation du couple, la mort de Procris de la main de Céphale dans un accident de chasse –, mais ces motifs ne leur sont pas propres<sup>1380</sup>. De plus, chez Apollodore, Céphale tue Procris par accident lors d'une chasse ; or, chez Phérécyde, la mort de Procris a certes lieu dans des conditions comparables, mais elle est la conséquence de problèmes de couple entre Procris et Céphale : comme ce dernier part très souvent à la chasse,

---

<sup>1372</sup> Fr. 34a = schol. (CMV<sup>amou+</sup>) *Odyssée* XI, 321 ; fr 34b = PSI X, 1173 fr. 2 Coppola.

<sup>1373</sup> *Bibliothèque* III, 15, 1, 3-6 (p. 163 Wagner).

<sup>1374</sup> *Bibliothèque* III, 15, 1, 2 (p. 162-163 Wagner).

<sup>1375</sup> *Bibliothèque* III, 15, 1, 3 (p. 163 Wagner).

<sup>1376</sup> *Bibliothèque* II, 4, 7, 3 (p. 68 Wagner).

<sup>1377</sup> Hellanicos fr. 169 Fowler ; voir aussi, au IV<sup>e</sup> s., Phanodémos FGrH 325 F 4, qui fait figurer Procris dans la liste des filles d'Erechthée.

<sup>1378</sup> Pausanias X, 29, 6.

<sup>1379</sup> *Métamorphoses* 41.

<sup>1380</sup> On retrouve tout cela chez Ovide, *Métamorphoses* VII, 672-862, et Antoninus Liberalis ; Hygin, *Fables* 189 mentionne l'infidélité de Procris.

Procris est prise de soupçons quant à sa fidélité ; elle le suit discrètement, mais sort brusquement de sa cachette ; Céphale, effrayé, la tue. Ce schéma est repris par Ovide et Hygin, ce qui prouve qu'il était connu à l'époque impériale, mais pas par Apollodore.

Surtout, le récit de Phérécyde semble en réalité lié à un rituel magique propre à la localité de Thorikos et destiné à faire venir la pluie, ainsi que l'a suggéré R. L. Fowler<sup>1381</sup> : chez le mythographe athénien, Céphale a pour habitude de monter en secret au sommet d'un mont pour appeler « Néphélé », « Nuage » ; son épouse croit qu'il s'agit d'une autre femme, ce qui la fait bondir hors de sa cachette et provoque sa mort accidentelle. Chez Apollodore, la magie est totalement absente : il s'agit d'un simple accident de chasse. La *Bibliothèque* offre ainsi un récit rationalisé de la mort de Procris, mais il nous paraît difficile d'imputer cette rationalisation à Apollodore lui-même : quelques lignes auparavant, il raconte en effet comment Procris a donné à Minos le remède à un mal terrible : il éjaculait des bêtes sauvages, ce qui faisait inmanquablement mourir ses partenaires sexuels<sup>1382</sup>. On ne voit guère pourquoi Apollodore aurait rationalisé une histoire et pas l'autre. Il nous semble plus simple de penser qu'en ce qui concerne Procris et Céphale, Apollodore ne lit pas Phérécyde. Il est en revanche impossible de savoir d'où vient la tradition que l'on trouve dans la *Bibliothèque* : cette dernière mentionne κύνα ταχὺν <καὶ> ἀκόντιον ἰθυβόλον, « un chien rapide et un javelot qui va droit au but », que Minos donne à Procris lors de sa guérison<sup>1383</sup>, mais cela ne nous aidera pas puisqu'on les retrouve dans presque tous les témoignages de l'époque impériale<sup>1384</sup>, ainsi que chez Palaiphatos et Eratosthène<sup>1385</sup>.

On sait aussi, grâce au fr. 145, issu d'une scholie à Apollonios de Rhodes, que Phérécyde racontait l'enlèvement d'Oréithyia ; le fragment ne nous conserve cependant de ce récit qu'un détail géographique qui n'apparaît pas chez Apollodore, lequel, sur cette légende liée de très près à l'épopée des Argonautes, semble suivre Apollonios de Rhodes, comme nous l'avons dit plus haut au sujet du fr. 30 d'Acousilaos<sup>1386</sup>.

Le fr. 146, que nous pensons être une citation probable de Phérécyde, provient d'une scholie à l'*Œdipe à Colone*<sup>1387</sup> :

---

<sup>1381</sup> Fowler 1993.

<sup>1382</sup> On retrouve un récit très proche chez Palaiphatos 2 ; Eratosthène, *Catastérismes* 33, qui se contente de mentionner une maladie sans plus de précision ; Antoninus Liberalis, *Métamorphoses* 41.

<sup>1383</sup> *Bibliothèque* III, 15, 1, 5 (p. 163 Wagner).

<sup>1384</sup> Hygin, *Fables* 189, 5, chez qui il s'agit de présents de Diane, comme pour Ovide, *Métamorphoses* VII, 753-756, et Pausanias IX, 19, 1, qui ne mentionne que le chien ; Antoninus Liberalis, *Métamorphoses* 41, 5.

<sup>1385</sup> Palaiphatos 2 ; Eratosthène, *Catastérismes* 33.

<sup>1386</sup> Phérécyde fr. 145 = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 211c ; sur le rapt d'Oréithyia, voir *supra* p. 245.

<sup>1387</sup> Schol. (LRM) Sophocle *Œdipe à Colone* 472 ; cf. *infra* p. 402.

ἐπὶ τὸν Δαίδαλον ἢ ἀναφορά, περὶ οὗ Φερεκύδης φησὶν οὕτω · « Μητίονι δὲ τῷ Ἐρεχθέως καὶ Ἰφινόηι γίνεται Δαίδαλος, ἀφ' οὗ ὁ δῆμος καλεῖται Δαιδαλίδα Ἀθήνησι » (« référence à Dédale, au sujet duquel Phérécyde dit : "à Métion, fils d'Erechthée, et à Iphinoè naît Dédale, de qui le dème des Dédalides, à Athènes, tire son nom" »).

On voit que le texte de Phérécyde présente un lien étroit avec la cité d'Athènes et son organisation administrative, ce qui n'est guère surprenant. La tradition selon laquelle le père de Dédale est Métion est la plus ancienne que nous connaissions ; elle est reprise par Platon et Diodore<sup>1388</sup>. Pour la *Bibliothèque*, Dédale, s'il est comme tous les autres témoignages bien présenté comme étant originaire d'Athènes, n'est pas le fils de Métion, mais celui d'Eupalamos fils de Métion, et l'épouse de Métion se nomme Alcippè et non Iphinoè ; quant au dème des Dédalides, Apollodore n'en fait pas mention, peut-être par souci de ne pas trop verser dans les particularismes locaux<sup>1389</sup>. Diodore de Sicile, qui, lui, lie Dédale au dème qui porte son nom, insère lui aussi Eupalamos dans la lignée de Dédale, opération sans doute effectuée dans un souci de synchronisation des différentes généalogies, mais il en fait le père de Métion, et donc le grand-père de Dédale<sup>1390</sup>. Apollodore est cependant loin d'être un innovateur, puisque Dédale est déjà le fils d'Eupalamos chez Bacchylide<sup>1391</sup>. La *Bibliothèque* ne dérive donc pas de Phérécyde pour l'ascendance de Dédale, mais d'une version sans doute tout aussi ancienne, peut-être préférée pour des raisons de synchronisation.

Le fr. 148 est composé d'un scholie à l'*Odyssée* et d'un texte du *Mythographus homericus* conservé par un papyrus du III<sup>e</sup> s. ap. J-C.<sup>1392</sup>. Nous reproduisons ci-dessous le premier texte :

Θησεὺς ὁ Αἰγέως λαχὼν μετὰ τῶν ἠιθέων εἰς Κρήτην πλεῖ τῷ Μινωταύρῳ παρατεθησόμενος πρὸς ἀναίρεσιν. ἀφικομένου δὲ αὐτοῦ ἐρωτικῶς πρὸς αὐτὸν διατεθεῖσα ἡ τοῦ Μίνωος θυγάτηρ Ἀριάδνη δίδωσιν ἀγαθίδα μίτου λαβοῦσα παρὰ Δαιδάλου τοῦ τέκτονος, καὶ διδάσκει αὐτόν, ἐπειδὰν εἰσέλθῃ, τὴν ἀρχὴν τῆς ἀγαθίδος ἐκδοῦσαι περὶ τὸν ζυγὸν τῆς ἄνω θύρας καὶ ἀνελίσσοντα ἰέναι μέχρις ἂν ἀφίκηται εἰς

<sup>1388</sup> Platon, *Ion*, 533a ; Diodore IV, 76.

<sup>1389</sup> *Bibliothèque* III, 15, 8, 6 (p. 168 Wagner). Schol. Platon *Alcibiade* 121a bis donne lui aussi Eupalamos et Alcippè ; quant à la Souda s. v. *Πέρδικος ἰερόν*, elle affirme que Dédale est fils d'Eupalamos, ce que l'on retrouve encore chez Servius, *Commentaire de l'Enéide* VI, 14.

<sup>1390</sup> Diodore de Sicile IV, 76, 1 ; voir Pàmias 2008, vol. 2, n. 394 p. 91, qui renvoie à Jacoby 1957, vol. 1A, p. 425 ; voir aussi Gantz 2004, p. 456.

<sup>1391</sup> Bacchylide fr. 6 Irigoin ; voir aussi Hygin, *Fables* 39, 244 et 274, 15. Schol. Platon *République* 529e affirme que Dédale est fils d'Eupalamos et de Phrasimède. Pausanias IX, 3, 2 fait de Dédale un fils de Palamaon ; quant à Plutarque, *Vie de Thésée* 19, 9, il en fait le fils de Méropè fille d'Erechthée. Sur les différents noms des parents de Dédale, voir Frontisi-Ducroux Françoise, 1975, *Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, F. Maspero, p. 89-94.

<sup>1392</sup> Phérécyde fr. 148a = schol. (MV<sup>amou+</sup>) *Odyssée* XI, 322 ; Phérécyde fr. 148b = *PSI* X, 1173 fr. 3<sup>f</sup>. Le fr. 148b ne diffère aucunement du récit donné par le fr. 148a.

τὸν μυχόν, καὶ ἔὰν αὐτὸν καθεύδοντα μάρψῃ < >, κρατήσαντα τῶν τριχῶν τῆς κεφαλῆς τῷ Ποσειδῶνι θῦσαι καὶ ἀπιέναι ὀπίσω ἀνελίσσοντα τὴν ἀγαθίδα. ὁ δὲ Θησεὺς λαβὼν τὴν Ἀριάδην εἰς τὴν ναῦν ἐμβάλλεται καὶ τοὺς ἠιθέους καὶ παρθένους οὐδέπω φθάσαντας τῷ Μινοταύρῳ παρατεθῆναι. καὶ ταῦτα ποιήσας νυκτὸς μέσης ἀποπλεῖ. προσορμίσας δὲ τῇ Δία νήσῳ ἐκβάς ἐπὶ τῆς ἠϊόνοσ κατακοιμᾶται. καὶ αὐτῷ ἡ Ἀθηναῖα παραστᾶσα κελεύει τὴν Ἀριάδην ἔαν καὶ ἀφικνεῖσθαι εἰς Ἀθήνας. συντόμως δὲ διαναστὰς ποιεῖ τοῦτο. κατολοφυρομένης δὲ τῆς Ἀριάδνης ἡ Ἀφροδίτη ἐπιφανεῖσα θαρρεῖν αὐτῇ παραινεῖ· Διονύσου γὰρ ἔσεσθαι γυναῖκα καὶ εὐκλεῆ γενήσεσθαι. ὅθεν ὁ θεὸς ἐπιφανεῖς μίσγεται αὐτῇ καὶ δωρεῖται στέφανον αὐτῇ χρυσοῦν, ὃν αὖθις οἱ θεοὶ κατηστέρισαν τῇ τοῦ Διονύσου χάριτι. ἀναιρεθῆναι δὲ αὐτὴν φασιν ὑπ' Ἀρτέμιδος προεμένην τὴν παρθενίαν. ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει (« Thésée fils d'Egée, désigné par le sort, navigue avec les jeunes gens vers la Crète pour être offert comme victime au Minotaure. A son arrivée, Ariane, la fille de Minos, tombe amoureuse de lui et lui donne une pelote de fil qu'elle avait reçue de Dédale, l'architecte, et lui montre comment, une fois entré, attacher le début de la pelote au montant de la porte et d'avancer en la déroulant jusqu'à ce qu'il arrive jusqu'au fond, et s'il le saisisait pendant son sommeil < >, s'emparer de cheveux de sa tête et de les sacrifier à Poséidon, et de revenir sur ses pas en enroulant la bobine. Thésée, ayant amené Ariane sur le bateau, y embarque aussi les jeunes gens et les vierges qui n'avaient pas encore été offerts au Minotaure. Cela fait, il appareille au milieu de la nuit. Ayant abordé à l'île de Dia, il débarque et s'endort au bord de la mer. Athèna lui apparaît et lui ordonne de laisser Ariane et de gagner Athènes. Aussitôt, il se lève et fait ce qu'elle lui a dit. Alors qu'Ariane se répand en lamentations, Aphrodite lui apparaît et l'exhorte à reprendre courage : elle sera en effet l'épouse de Dionysos et sera couverte de gloire. Sur ces entrefaites, le dieu apparaît, s'unit à elle et lui offre une couronne d'or, que les dieux changèrent ensuite en étoiles pour faire plaisir à Dionysos. On dit qu'elle fut tuée par Artémis pour avoir renoncé à sa virginité. Le récit se trouve chez Phérécyde »).

Le fr. 149, tiré des *Saturnales* de Macrobe, ajoute que sur le trajet vers la Crète, Thésée fit des vœux à Apollon Oulios et Artémis Oulia ; quant au fr. 150, issu de la *Vie de Thésée* de Plutarque, il raconte qu'avant de quitter la Crète, Thésée sabota les fonds de cale des navires de Minos pour les mettre hors d'état de le poursuivre<sup>1393</sup>. Voici ce que donne l'épitomé E de la *Bibliothèque* :

<sup>1393</sup> Phérécyde fr. 149 = Macrobe, *Saturnales* I, 17, 21 ; Phérécyde fr. 150 = Plutarque, *Vie de Thésée* 19, 1.

καὶ εἰς τὸν τρίτον δασμὸν τῷ Μινωταύρῳ συγκαταλέγεται · ὡς δὲ τινες λέγουσιν, ἐκὼν ἑαυτὸν ἔδωκεν. ἐχούσης δὲ τῆς νεῶς μέλαν ἰστίον Αἰγεὺς τῷ παιδί ἐνετείλατο, ἐὰν ὑποστρέφη ζῶν, λευκοῖς πετάσαι τὴν ναῦν ἰστίοις. ὡς δὲ ἦκεν εἰς Κρήτην, Ἀριάδνη θυγάτηρ Μίνωος ἐρωτικῶς διατεθεῖσα πρὸς αὐτὸν συμπεράσειν ἐπαγγέλλεται, ἐὰν ὁμολογήσῃ γυναῖκα αὐτὴν ἔξειν ἀπαγαγὼν εἰς Ἀθήνας. ὁμολογήσαντος δὲ σὺν ὄρκοις Θησέως δεῖται Δαιδάλου μηνῦσαι τοῦ λαβυρίνθου τὴν ἔξοδον. ὑποθεμένου δὲ ἐκείνου, λίνον εἰσιόντι Θησεῖ δίδωσι · τοῦτο ἐξάψας Θησεὺς τῆς θύρας ἐφελκόμενος εἰσῆει. κατα ἐφελκόμενος εἰσῆει. καταλαβὼν δὲ Μινώταυρον ἐν ἐσχάτῳ μέρει τοῦ λαβυρίνθου παίων πυγμαῖς ἀπέκτεινεν, ἐφελκόμενος δὲ τὸ λίνον πάλιν ἐξῆει. καὶ διὰ νυκτὸς μετὰ Ἀριάδνης καὶ τῶν παίδων εἰς Νάξον ἀφικνεῖται. ἔνθα Διόνυσος ἐρασθεὶς Ἀριάδνης ἤρπασε, καὶ κομίσας εἰς Λῆμνον ἐμίγη (« il se trouva inclus dans le troisième tribut au Minotaure ; selon certains cependant, c'est de lui-même qu'il se proposa. Le navire ayant une voile noire, Egée prescrivit à son fils, s'il revenait vivant, de déployer sur le bateau des voiles blanches. Quand il arriva en Crète, Ariane, une fille de Minos, amoureuse de lui, lui promit de lui prêter main forte s'il acceptait de la ramener à Athènes et de la prendre pour épouse. Thésée lui ayant juré son accord, elle demande à Dédale de lui indiquer la sortie du labyrinthe. Celui-ci la lui montre, et, quand il pénètre dans le labyrinthe, elle donne un fil à Thésée ; l'ayant attaché à la porte, il entre en le tirant derrière lui. Ayant trouvé le Minotaure dans la dernière partie du labyrinthe, il le tua à coups de poings, et il sortit en tirant le fil en sens inverse. De nuit, avec Ariane et les jeunes gens, il arrive à Naxos. Là, Dionysos, tombé amoureux d'Ariane, l'enleva, l'amena à Lemnos et s'unit à elle »)<sup>1394</sup>.

Les deux récits sont très proches : certains détails sont absents de l'un ou l'autre texte – la couronne d'or, la bataille à mains nues, l'abandon d'Ariane par Thésée, les informations données par les fr. 149<sup>1395</sup> et 150 –, mais tous deux étant des reformulations du texte de départ, on ne peut guère tirer parti de ces différences. Phérécyde et Apollodore divergent néanmoins quant au nom de l'île sur laquelle fut abandonnée Ariane : il s'agit de Dia pour Phérécyde, de Naxos pour Apollodore. Dia, déjà nommée dans l'*Odyssee*<sup>1396</sup>, est cependant souvent identifiée à Naxos, et ce détail ne rend donc pas incompatibles les deux récits<sup>1397</sup>. Il

<sup>1394</sup> *Bibliothèque* ep. 1, 7-9 (p. 175-176 Wagner) ; le ms. S donne sensiblement le même texte, en ajoutant cependant le nom des enfants de Dionysos et d'Ariane.

<sup>1395</sup> La mention d'Apollon Oulios et d'Artémis Oulia pourrait être liée à la vie politique athénienne de l'époque de Phérécyde, puisque Oulios est le nom du fils de Cimon : voir Huxley 1973, p. 139-141.

<sup>1396</sup> *Odyssee* XI, 321-325, qui évoque aussi la mort d'Ariane sous les traits d'Artémis ; le scholiaste, qui introduit ce détail par le verbe φασί, semble ne pas l'attribuer à Phérécyde, et Pàmias 2008, vol. 2, n. 406 p. 94 remarque très justement qu'il est incompatible avec l'idée du mariage avec Dionysos et de la gloire d'Ariane.

<sup>1397</sup> Voir Dolcetti 2004, n. 33 p. 84.

faut en outre remarquer que dans les deux textes, Thésée fait appareiller son bateau de nuit ; c'est aussi le cas chez Diodore de Sicile et chez Eustathe, dans un texte très proche du fr. 148<sup>1398</sup>, mais ce détail ne se trouve à notre connaissance dans aucun autre récit, ce qui en fait un indice signifiant.

On remarquera enfin qu'au début de son récit, la *Bibliothèque* évoque des versions selon lesquelles Thésée aurait été volontaire pour cette expédition : on en trouve un autre écho chez Plutarque qui raconte que les citoyens se plaignant qu'Egée, cause de leurs malheurs, soit le seul à ne pas en subir les conséquences, Thésée, touché, s'offrit à faire partie du tribut<sup>1399</sup>. Le narrateur de la *Bibliothèque* préfère cependant s'en tenir à la même version que Phérécyde, celle du hasard.

Les deux textes sont donc parfaitement compatibles ; la trame du récit de Phérécyde étant reprise par presque toute la tradition grecque, on ne peut être surpris de la retrouver dans la *Bibliothèque*, mais le détail de la fuite nocturne nous semble avoir une certaine importance : il s'agit d'un indice montrant qu'Apollodore dérive bien de Phérécyde.

Le fr. 151, issu de la *Vie de Thésée* de Plutarque, rapporte que l'expédition de Thésée chez les Amazones, au cours de laquelle il enleva Antiope, eut lieu après celle d'Héraclès ; pour la *Bibliothèque* au contraire, Thésée n'a fait qu'accompagner Héraclès dans son expédition<sup>1400</sup>. Or, si l'on en croit ce même passage de Plutarque, la version de Phérécyde, qui était aussi celle d'Hellanicos et d'Hérodore, était la plus fréquemment adoptée, et celle que donne la *Bibliothèque* était aussi celle de Philochore ; c'était aussi celle de Pausanias et de Zénobios, et l'on y trouve une allusion chez Euripide, preuve qu'elle devait être ancienne<sup>1401</sup>. La *Bibliothèque* ne suit donc pas Phérécyde sur cette question. Apollodore, s'il mentionne aussi le rapt d'Antiope, connaît par ailleurs deux variantes :

συστρατευσάμενος δὲ ἐπὶ Ἀμαζόνας Ἡρακλεῖ ἤρπασεν Ἀντιόπην, ὡς δὲ τινες  
Μελανίππην, Σιμωνίδης δὲ Ἴππολύτην (« combattant aux côtés d'Héraclès contre les  
Amazones, il enleva Antiope, ou selon certains Mélanippè, ou, selon Simonidès,  
Hippolyte »)<sup>1402</sup>.

Apollodore semble tirer ses informations d'un ouvrage qui compilait déjà différentes versions ; le narrateur semble cependant préférer Antiope, qui est la version de Phérécyde,

<sup>1398</sup> Diodore IV, 61, 4 ; Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 1, p. 421.

<sup>1399</sup> Plutarque, *Vie de Thésée* 17, 1-2.

<sup>1400</sup> Phérécyde fr. 151 = Plutarque, *Vie de Thésée* 26, 1-2 ; *Bibliothèque* ep. 1, 16, mss. E et S (p. 179 Wagner) ; Pausanias I, 2, 1 ; Zénobios V, 33.

<sup>1401</sup> Hellanicos fr. 166 Fowler ; Hérodore fr. 25a Fowler ; Philochore FGrH 328 F 110 ; Euripide, *Héraclides* 215-217.

<sup>1402</sup> *Bibliothèque* ep. 1, 16, ms. S (p. 179 Wagner).

mais aussi celle de la *doxa*<sup>1403</sup>. Sur la question de Thésée et des Amazones, Apollodore ne suit donc probablement pas le mythographe athénien<sup>1404</sup>. Nous en avons un autre signe grâce au fr. 153 : selon cet extrait des *Deipnosophistes* d'Athénée, qui fait la liste des conquêtes de Thésée, ce dernier aurait épousé une certaine Phéréboia<sup>1405</sup>, que les savants assimilent à Périboia / Eriboia, la mère d'Ajax<sup>1406</sup>. Si cette identification est correcte, cela pourrait faire, pour Phérécyde, de Thésée le père d'Ajax – nous n'avons aucune preuve que chez le mythographe athénien, Ajax ait été fils de Télamon –, version sans doute trop visiblement athénienne pour être adoptée par un texte à visée panhellénique comme la *Bibliothèque*, qui fait bien d'Ajax le fils de Télamon et de Périboia<sup>1407</sup>.

Le fr. 51a, qui vient d'une scholie à Pindare, mentionne le personnage d'Ixion : fils de Peision, il aurait été rendu fou, motif qui n'apparaît qu'ici et dans une scholie à l'*Iliade*<sup>1408</sup>. Chez Apollodore, ce qui concerne ce personnage se trouve dans la partie qui ne nous est connue que par un résumé, ce qui explique probablement que le texte ne nous donne pas l'ascendance du personnage ; de plus, Ixion, qui a voulu coucher avec Héra puis, trompé par une ruse de Zeus, a cru réussir et s'en est vanté, n'est pas châtié par la folie, mais est fixé à une roue qui flotte dans l'éther, conformément à la version donnée par Pindare, puis reprise notamment par Sophocle et Euripide<sup>1409</sup>. La *Bibliothèque* reprend ainsi la version largement majoritaire de la légende d'Ixion, au détriment de celle de Phérécyde.

## 9. De la descendance de Tantale aux Retours des Grecs

<sup>1403</sup> Pausanias I, 2, 1 écrit qu'il s'agissait d'Antiope ; Diodore de Sicile IV, 28 donne le même nom, mais affirme que certains l'appellent Hippolyte ; Hygin, *Fables* 30, 10 affirme qu'Héraclès offrit Antiope à Thésée. Plutarque, *Vie de Thésée* 27, 5 affirme que selon Cléidemos, un historien du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., l'Amazone qu'épousa Thésée n'était pas Antiope, mais Hippolyte (Cléidemos FGrH 323 F 18). Quant à Isocrate, *Panathénaique* 193, il donne le seul nom d'Hippolyte.

<sup>1404</sup> J.-C. Carrière pense que la source de la *Bibliothèque* est la *Théséide* puis, pour la suite, Hérodore, si l'on en croit Tzetzes, qui connaissait bien la *Bibliothèque* (Carrière et Massonnie 1991, p. 259, qui renvoie à Hérodore fr. 25c Fowler). Le fr. 152 de Phérécyde (schol. (BD+) Pindare *Néméennes* V, 89b) affirme que Phorbas, le cocher de Thésée, faisait partie de l'expédition : ce personnage n'est pas nommé dans la *Bibliothèque* telle qu'elle nous est parvenue.

<sup>1405</sup> Athénée, *Deipnosophistes* XIII, 557a.

<sup>1406</sup> Le nom « Eriboia » apparaît chez Pindare, *Isthmiques* VI, 45 ; celui de Périboia chez Xénophon, *Cynégétique* I, 9. Voir Gantz 2004, p. 395 ; Pàmias 2008, vol. 2, n. 423 p. 99.

<sup>1407</sup> *Bibliothèque* III, 12, 7, 1-2 (p. 153 Wagner). Plutarque, *Vie de Thésée* 29, 1 affirme que Thésée épousa Περύβοιαν τὴν Αἴαντος μητέρα, « Périboia, mère d'Ajax », ce qui indique en creux que Thésée n'était pas le père du héros : Phérécyde peut parfaitement avoir donné la même version. Plutarque mentionne ensuite Phéréboia, qui n'est donc selon lui pas la même personne.

<sup>1408</sup> Fr. 51a = schol. (EFGQ+) Pindare *Pythiques* II, 40b. Le fr. 51b (schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 62) ne contient pas d'autre information clairement attribuable à Phérécyde. Sur la folie d'Ixion, voir schol. *Iliade* I, 268.

<sup>1409</sup> *Bibliothèque* ep. 1, 20, ms. E (p. 181 Wagner) ; Pindare, *Pythiques* II, 21 sqq. ; Sophocle, *Philoctète* 676-679 ; Euripide TrGF vol. V, t. 2, p. 456-458 Kannicht ; Diodore de Sicile IV, 69, 5 ; Lucien, *Dialogue des dieux* 9 ; schol. Euripide *Phéniciennes* 1185 [http://referenceworks.brillonline.com/sidproxy.ens-lyon.fr/search?s.q=tei\\_ancientauthortitle:%22Dialogues%20of%20the%20Gods%22&s.f.s2\\_p\\_arent\\_title=Brill%E2%80%99s%20New%20Jacoby](http://referenceworks.brillonline.com/sidproxy.ens-lyon.fr/search?s.q=tei_ancientauthortitle:%22Dialogues%20of%20the%20Gods%22&s.f.s2_p_arent_title=Brill%E2%80%99s%20New%20Jacoby).

Le fr. 136a, que nous considérons comme une citation probable de Phérécyde, est une scholie à l'*Hécube* d'Euripide<sup>1410</sup> :

Φερεκύδης γράφει οὕτως · « Πρίαμος δὲ <ὁ> Λαομέδοντος γαμεῖ Ἐκάβην τὴν Δύμαντος τοῦ Ἡϊονέως τοῦ Πρωτέως {ἢ Σαγγαρίου τοῦ ποταμοῦ} καὶ νηίδος νύμφης Εὐαγόρης » (« Phérécyde écrit : "Priam fils de Laomédon épouse Hécube fille de Dymas fils d'Eionée fils de Protée {ou du fleuve Sangarios} et de la nymphe naïade Evagorè" »).

Le fr. 136b, qui vient d'une scholie à l'*Iliade*, complète le précédent en affirmant qu'Asios, frère d'Hécube, est le fils de Dymas et de la nymphe Euthoè ; le fr. 136c, extrait du commentaire de Jean Tzetzés à l'*Iliade*, confirme que le père de Dymas est Eionée et nomme la mère de Priam, Leucippè<sup>1411</sup>. Dans la *Bibliothèque*, Priam est bien fils de Laomédon, mais le nom de sa mère n'est pas certain :

Ἴλος δὲ γήμας Εὐρυδικὴν τὴν Ἀδράστου Λαομέδοντα ἐγέννησεν, ὃς γαμεῖ Στρυμῶ τὴν Σκαμάνδρου, κατὰ δὲ τινας Πλακίαν τὴν Ὀτρέως, κατ' ἐνίου δὲ Λευκίππην [...] (« Ilos, qui avait épousé Eurydicè fille d'Adraste, engendre Laomédon, qui épouse Strymo fille du Scamandre, ou selon certains Placia fille d'Otrée, selon quelques-uns Leucippè »)<sup>1412</sup>.

On retrouve donc la Leucippè de Phérécyde, mais ce dernier n'est pas nommé, et sa version est attribuée à ἔνιοι. Nous avons affaire à un passage qui semble suivre un manuel : en quelques lignes, nous trouvons en effet trois versions d'un petit point de détail, l'une qui n'est attribuée à aucune autorité et deux qui le sont à des groupes d'auteurs anonymes – τινές et ἔνιοι. Apollodore ne prend aucune des trois versions à son compte, sans doute parce qu'en l'absence de données venant de la tradition homérique – le poète ne nomme pas la mère de Priam –, il préfère ne pas trancher sur ce point. Comme chez Phérécyde et dans la tradition homérique, Priam épouse ensuite Hécube, dont le nom des parents fait lui aussi débat :

Πρίαμος δὲ Ἀρίσβην ἐκδοῦς Ὑρτάκῳ δευτέραν ἔγημεν Ἐκάβην τὴν Δύμαντος, ἢ ὡς τινές φασι Κισσέως, ἢ ὡς ἕτεροι λέγουσι Σαγγαρίου ποταμοῦ καὶ Μετώπης (« Priam, qui avait donné Arisbè à Hyrtacos, prit comme deuxième épouse Hécube fille de Dymas, ou, à ce que disent certains, de Cissée, ou, selon d'autres, du fleuve Sangarios et de Métopè »)<sup>1413</sup>.

<sup>1410</sup> Schol. (M) Euripide *Hécube* 3 ; cf. *infra* p. 402.

<sup>1411</sup> Phérécyde fr. 136b = schol. (T) *Iliade* XVI, 718b ; Phérécyde fr. 136c = Tzetzés, *Commentaire de l'Iliade* p. 38, l. 11. Ce dernier fragment rapporte aussi que selon Phérécyde, Priam et Hécube eurent de très nombreux enfants ; sans davantage de précision, ce détail est inexploitable dans le cadre de notre étude, puisque toute la tradition s'accorde sur ce point.

<sup>1412</sup> *Bibliothèque* III, 12, 3, 8 (p. 148 Wagner).

<sup>1413</sup> *Bibliothèque* III, 12, 5, 2 (p. 149 Wagner).



Là encore et pour les mêmes raisons que précédemment, Apollodore semble s'inspirer d'un manuel pour cette question épineuse. D'après Suétone, qui trouve cela passablement ridicule, l'empereur Tibère aimait d'ailleurs poser la question du nom du père d'Hécube aux érudits de son entourage<sup>1414</sup>, anecdote qui montre qu'il s'agissait d'un problème qui n'agitait que les savants les plus pointilleux, qui ne répondaient sans doute qu'avec difficulté. Le lecteur moderne peut tenter de mettre des noms derrière les trois versions de la *Bibliothèque* : nous savons que Dymas était le nom du père d'Hécube dans l'*Iliade*<sup>1415</sup> et chez Phérécyde, mais qu'il s'appelait Cissée chez Euripide, Nicandre et Virgile<sup>1416</sup>. Quant à Hygin, comme Apollodore, il ne tranche pas, mais ne mentionne que Dymas et Cissée<sup>1417</sup>. Le nom de la mère d'Hécube pose lui aussi problème : Apollodore est le seul à nommer une certaine Métopè, le scholiaste de l'*Iliade* donne le nom de « Télécélia »<sup>1418</sup> et l'Evagorè mentionnée dans le fr. 136a de Phérécyde n'est nulle part ailleurs la mère d'Hécube<sup>1419</sup>. Quand au père de Dymas, la *Bibliothèque* ne le nomme pas. Quoi qu'il en soit, si Apollodore offre ici des versions que l'on trouve chez Phérécyde, ce n'est probablement que parce qu'il les a puisées dans un manuel. Peut-être ce dernier donnait-il le nom de ses sources ; ce n'est plus le cas de la *Bibliothèque*.

Le fr. 37 se compose d'une scholie à Apollonios de Rhodes et d'une scholie à l'*Electre* de Sophocle<sup>1420</sup> ; il concerne l'histoire de Pélops et de son épouse Hippodamie. Pour obtenir la main de cette dernière, Pélops dut battre Oinomaos dans une course de chars, ce qu'il fit grâce au sabotage effectué par Myrtilos, le cocher d'Oinomaos, comme le rapporte le fr. 37a :

Φερεκύδης δὲ ἐν ἡ΄ φησίν, ὅτι οὐκ ἐνέθηκεν ἐν τῷ ἄξονι τὸν ἔμβολον, καὶ οὕτως ἐκκυλισθέντος τοῦ τροχοῦ ἐκπεσεῖν τὸν Οἰνόμαον (« Phérécyde, au livre VIII, dit qu'il ne fixa pas la clavette dans l'essieu, et qu'ainsi, quand la roue sortit de son axe, Oinomaos chuta »).

Apollodore donne un récit similaire :

Μυρτίλος [...] ταῖς χοινικίσι τῶν τροχῶν τοὺς ἦλους οὐκ ἐμβαλὼν ἐποίησε τὸν Οἰνόμαον ἐν τῷ τρέχειν ἡττηθῆναι καὶ ταῖς ἡνίαις συμπλακέντα συρόμενον ἀποθανεῖν, κατὰ δὲ τινὰς ἀναιρεθῆναι ὑπὸ τοῦ Πέλοπος (« Myrtilos [...], en ne fixant

<sup>1414</sup> Suétone, *Vie de Tibère* 70, 5, cité par Pàmias 2008, vol. 2, n. 357 p. 81.

<sup>1415</sup> *Iliade* XVI, 718.

<sup>1416</sup> Euripide, *Hécube* 3 et Nicandre fr. 62 Schneider, qui correspond à la scholie qui donne le fr. 136a de Phérécyde ; Virgile, *Enéide* VII, 320 et X, 705.

<sup>1417</sup> Hygin, *Fables* 91, 111 et 249.

<sup>1418</sup> Schol. (T) *Iliade* XVI, 718b = Athénakon (ou Athénaion) FGrH 546 F 2.

<sup>1419</sup> Il n'est d'ailleurs même pas sûr qu'elle le soit chez Phérécyde, dont la phrase est ambiguë : on peut aussi comprendre qu'Evagorè est l'épouse non pas de Dymas, mais du dernier nommé. Euthoé, mentionnée dans le fr. 136b, serait alors la mère d'Hécube et d'Asios, et non du seul Asios.

<sup>1420</sup> Phérécyde fr. 37a = schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1752-1758a ; fr. 37b = schol. (AB) Euripide *Electre* 504.

pas les clavettes des essieux aux moyeux des roues, fit qu’Oinomaos fut vaincu lors de la course et qu’il mourut entravé dans les rênes, ou, selon certains, qu’il fut tué de la main de Pélops »)<sup>1421</sup>.

La version assumée par le narrateur est bien la même que celle de Phérécyde, le plus ancien auteur à la donner à notre connaissance ; on la retrouve chez Hygin et dans une scholie à Euripide<sup>1422</sup>. Or, Apollodore aurait pu opter pour une autre tradition : d’autres auteurs rapportaient en effet que Myrtilos avait façonné une clavette de cire destinée à céder durant la course<sup>1423</sup>. A Olympie, on raconta à Pausanias que Myrtilos avait éprouvé les chevaux d’Oinomaos<sup>1424</sup> ; pour Diodore de Sicile, le cocher s’est contenté de se laisser devancer par Pélops<sup>1425</sup>. La version de Pindare ne fait même pas intervenir Myrtilos, et c’est grâce à l’aide de Poséidon que Pélops l’emporte<sup>1426</sup>. On voit donc qu’Apollodore suit ici la version de Phérécyde, sans le nommer, conformément à sa manière habituelle de procéder<sup>1427</sup>.

Le récit de la *Bibliothèque* présente par ailleurs des parallélismes littéraires frappants avec la scholie à Euripide mentionnée plus haut, parallélismes que nous reproduisons ci-dessous :

<b><i>Bibliothèque</i> ep. 2, 7 (ms. E ; p. 184 Wagner)</b>	<b>Schol. Euripide <i>Oreste</i> 990</b>
Μυρτίλος [...] ταῖς χοινικίσι τῶν τροχῶν τοὺς ἤλους οὐκ ἐμβάλων ἐποίησε τὸν Οἰνόμαον ἐν τῷ τρέχειν ἠττηθῆναι καὶ ταῖς ἡνίαις συμπλακέντα συρόμενον ἀποθανεῖν, κατὰ δέ τινας ἀναιρεθῆναι ὑπὸ τοῦ Πέλοπος · ὃς ἐν τῷ ἀποθνήσκειν κατηράσατο τῷ Μυρτίλῳ γνοὺς τὴν ἐπιβουλὴν, ἵνα ὑπὸ Πέλοπος ἀπόληται (« Myrtilos [...], en ne fixant pas les clavettes des essieux aux moyeux des roues, fit qu’Oinomaos fut vaincu lors de la course et	ὁ δὲ ταῖς χοινικίσι τῶν τροχῶν τοὺς ἤλους μὴ ἐμβάλων ἐποίησε τὸν Οἰνόμαον ἐν τῷ τρέχειν ἠττηθῆναι καὶ ἀναιρεθῆναι ὑπὸ τοῦ Πέλοπος ἐκπεσόντων τῶν τροχῶν. [...] τότε δὲ οὕτω νικηθεὶς δόλω καὶ ἀναιρούμενος κατηράσατο τῷ Μυρτίλῳ γνοὺς τὴν ἐπιβουλὴν, ἵνα ὑπὸ Πέλοπος ἀνέλῃται · ὃ καὶ γέγονεν ὕστερον (« en ne fixant pas les clavettes des essieux aux moyeux des roues, il fit qu’Oinomaos fut vaincu lors de la course et fut tué de la main

<sup>1421</sup> *Bibliothèque*, ep. 2, 7, ms. E (p. 184 Wagner).

<sup>1422</sup> Hygin, *Fables* 84, 4 ; schol. Euripide *Oreste* 990 (voir aussi schol. Tzetzés Lycophron 156).

<sup>1423</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1752-1758a ; schol. Euripide *Oreste* 998 ; Servius, *Commentaire des Géorgiques* III, 7 ; Premier Mythographe du Vatican, 21. Apollonios de Rhodes *Argonautiques* I, 755-758, raconte que l’essieu du char d’Oinomaos se brisa durant la course, mais ne donne pas de précisions sur l’origine de l’accident.

<sup>1424</sup> Pausanias VI, 20, 17 ; en VIII, 14, 11, Pausanias mentionne la trahison de Myrtilos, mais ne donne pas de détails.

<sup>1425</sup> *Bibliothèque historique* IV, 73.

<sup>1426</sup> Pindare, *Olympiques* I, 70 sqq.

<sup>1427</sup> Cette parenté amène L. Gourmelen à supposer que le thème de l’oracle selon lequel Oinomaos serait tué par l’homme qui épouserait sa fille (*Bibliothèque* ep. 2, 4, ms. E ; p. 183 Wagner) pourrait, lui aussi, venir de Phérécyde (Gourmelen 2011, p. 148).

qu'il mourut entravé dans les rênes, ou, selon certains, qu'il fut tué de la main de Pélops ; en mourant, comprenant que Myrtilos l'avait trahi, il le maudit, afin qu'il meure de la main de Pélops »).	de Pélops alors que ses roues se détachaient. [...] alors, ainsi vaincu par ruse et tué, comprenant que Myrtilos l'avait trahi, il le maudit, afin qu'il périsse de la main de Pélops »).
--	---

Il est bien évident que les deux textes sont apparentés de très près<sup>1428</sup>. Il nous semble difficile de dire si l'un dérive de l'autre<sup>1429</sup> ou si tous deux ont une source commune ; on sait cependant que les scholies anciennes à Euripide dérivent de travaux alexandrins et de commentaires rédigés au début de la période impériale, et qu'elles n'ont guère connu de modifications significatives après le milieu du III<sup>e</sup> s.<sup>1430</sup>, ce qui pourrait laisser penser que le texte de la scholie a peu de chances de venir de celui de la *Bibliothèque* : il semble plus probable qu'Apollodore a pu avoir accès soit au texte de la scholie, soit aux travaux qui en sont la source. Le fait qu'Apollodore mentionne une autre version de la mort de Pélops nous amène à penser que sa connaissance du récit de Phérécyde vient d'une source indirecte, qui avait compilé différentes versions : il pourrait s'agir des travaux qu'aurait consultés le scholiaste.

Le fr. 37b, qui nous semble être une citation probable de Phérécyde<sup>1431</sup>, raconte la suite de l'histoire :

Φερεκύδης φησί · « Πέλοψ νικήσας τὸν ἀγῶνα καὶ λαβὼν τὴν Ἴπποδάμειαν ὑπέστρεφεν ἐπὶ τὴν Πελοπόννησον μετὰ τῶν ὑποπτέρων ἵππων καὶ τοῦ Μυρτίλου · καθ' ὁδὸν δὲ καταλαβὼν αὐτὸν προιόντα πρὸς τὸ φιλῆσαι αὐτὴν ἔρριπεν εἰς θάλασσαν » (« Phérécyde dit : "Pélops, après avoir remporté le concours et s'être emparé d'Hippodamie, retourna dans le Péloponnèse avec les chevaux ailés et Myrtilos ; chemin faisant, Pélops surprit Myrtilos qui s'apprêtait à avoir des rapports amoureux avec Hippodamie, et il le jeta à la mer" »).

Si, chez Apollodore, Myrtilos connaît la même punition pour le même crime, que racontent d'ailleurs tous les autres récits, la *Bibliothèque* ne fait aucune mention de chevaux ailés, que connaît aussi Pindare et que Pausanias a vus représentés sur le coffre de Cypsélos<sup>1432</sup>. Apollodore ne semble donc pas suivre le mythographe athénien, mais ce passage se trouvant dans la partie abrégée de la *Bibliothèque*, nous ne pouvons en être certain.

<sup>1428</sup> Les deux textes se ressemblent encore dans leur récit de la suite de la vie de Pélops.

<sup>1429</sup> Frazer, n. 4 p. 157-158 écrit que le scholiaste pourrait avoir copié Apollodore.

<sup>1430</sup> Dickey 2007, p. 32.

<sup>1431</sup> Cf. *infra* p. 399.

<sup>1432</sup> Pindare, *Olympiques* I, 85-87 ; Pausanias V, 17, 7.

Le fr. 133, qui vient d'une scholie à Euripide<sup>1433</sup>, concerne l'agneau d'Atrée, dont Apollodore dit ceci :

Ἵτι υἱοὶ Πέλοπος Πιτθεὺς Ἀτρεὺς Θυέστης καὶ ἕτεροι · γυνὴ δὲ Ἀτρέως Ἀερόπη τοῦ Κατρέως, ἥτις ἦρα Θυέστου. ὁ δὲ Ἀτρεὺς εὐξάμενός ποτε τῶν αὐτοῦ ποιμνίων, ὅπερ ἂν κάλλιστον γένηται, τοῦτο θῦσαι Ἀρτέμιδι, λέγουσιν ἄρνός φανείσης χρυσοῦς ὅτι κατημέλησε τῆς εὐχῆς πνίξας δὲ αὐτὴν εἰς λάρνακα κατέθετο κἀκεῖ ἐφύλασσε ταύτην · ἦν Ἀερόπη δίδωσι τῷ Θυέστη μοιχευθεῖσα ὑπ' αὐτοῦ. χρησιμοῦ γὰρ γεγονότος τοῖς Μυκηναίοις ἐλέσθαι βασιλέα Πελοπίδην, μετεπέμψαντο Ἀτρέα καὶ Θυέστην. λόγου δὲ γενομένου περὶ τῆς βασιλείας ἐξεῖπε Θυέστης τῷ πλήθει τὴν βασιλείαν δεῖν ἔχειν τὸν ἔχοντα τὴν ἄρνα τὴν χρυσοῦν · συνθεμένου δὲ τοῦ Ἀτρέως δείξας ἐβασίλευσε (« les fils de Pélops sont Pitthée, Atrée, Thyeste, et d'autres ; la femme d'Atrée, Aéropè fille de Catrée, qui aimait Thyeste. Atrée fit un jour vœu de sacrifier à Artémis la plus belle bête qui naîtrait dans son troupeau ; on dit que quand un agneau d'or vint au monde, il négligea complètement son vœu, et qu'après l'avoir étouffé, il le mit dans un coffre et l'y conserva ; Aéropè, qui s'était laissé séduire par Thyeste, donne le coffre à ce dernier. Il y avait en effet chez les Mycéniens un oracle qui leur disait de prendre comme roi un Pélovide : ils envoyèrent chercher Atrée et Thyeste. Une dispute ayant éclaté pour le pouvoir, Thyeste déclara à la foule que devait avoir le pouvoir celui qui avait l'agneau d'or ; Atrée en ayant convenu, il montra l'agneau et devint roi »)<sup>1434</sup>.

L'épisode est à l'origine de la haine entre Atrée et Thyeste. Selon notre scholie, pour Phérécyde cet agneau aurait été envoyé par Artémis, car la déesse était en colère, tandis qu'une autre tradition, représentée par l'*Alcméonide*, Denys de Samos et le passage d'Euripide que commente le scholiaste, nommait Hermès<sup>1435</sup>. D'autres versions attribuaient la venue de l'agneau à Zeus ou à Pan<sup>1436</sup>. Plus loin dans le texte d'Apollodore, l'agneau d'or est à nouveau mentionné : le fait qu'Atrée ne l'ait pas sacrifié à Artémis a provoqué la rancœur de la déesse contre Agamemnon, et c'est pour cela qu'elle empêche la flotte grecque stationnée à Aulis de partir à Troie<sup>1437</sup>. La *Bibliothèque* s'inscrit donc dans la même tradition que Phérécyde, qui, pour autant que nous le sachions, est le premier à attribuer l'agneau à

<sup>1433</sup> Schol. (TAB) Euripide *Oreste* 995.

<sup>1434</sup> *Bibliothèque* ep. 2, 10-11, ms. E (p. 185 Wagner).

<sup>1435</sup> *Alcméonide* fr. 5 Davies ; Denys de Samos FGrH 15 F 7 ; Euripide, *Oreste* 996 sqq. Pausanias semble suivre cette tradition, puisqu'il attribue les malheurs d'Agamemnon au meurtre par Pélops de Myrtilos fils d'Hermès (Pausanias II, 18, 1 et VIII, 14, 10). Sur le rôle d'Hermès, voir aussi schol. Euripide *Oreste* 989, 990 et 998.

<sup>1436</sup> Zeus pour Accius cité par Cicéron, *De Natura deorum* III, 27 ; Pan chez Euripide, *Electre* 699 sqq.

<sup>1437</sup> *Bibliothèque* ep. 3, 21, mss. E et S (p. 194 Wagner) ; voir aussi schol. *Iliade* II, 104b et schol. Euripide *Oreste* 811, qui mentionne la promesse du sacrifice à Artémis.

Artémis : notre texte dérive probablement du mythographe athénien, mais nous ne pouvons guère en dire davantage<sup>1438</sup>.

Le fr. 138, issu d'une scholie à Lycophron, affirme que pour aller enlever Hélène à Sparte, Pâris partit de Troie avec neuf navires<sup>1439</sup>. Cette expédition n'est mentionnée par ailleurs que dans une très brève allusion de l'*Illiade* et chez Apollodore, qui en fait un récit d'autant plus bref qu'il ne nous a été conservé que par les deux épitomes, et ne mentionne pas le nombre de navires qui la composaient<sup>1440</sup>. La rareté de cet épisode nous permet cependant d'envisager que la *Bibliothèque* dérive ici de Phérécyde, même si nous ignorons totalement de quelle façon et dans quelles proportions.

Le fr. 140, qui provient d'une scholie à Lycophron, concerne le personnage d'Anios, fils d'Apollon, qui habite Délos :

Φερεκύδης δέ φησιν ὅτι Ἄνιος ἔπεισε τοὺς Ἑλληνας παραγενομένους πρὸς αὐτὸν αὐτοῦ μένειν τὰ θ' ἔτη · δεδόσθαι δὲ αὐτοῖς παρὰ τῶν θεῶν τῷ δεκάτῳ ἔτει πορθῆσαι τὴν Ἴλιον. ὑπέσχετο δὲ αὐτοῖς ὑπὸ τῶν θυγατέρων αὐτοῦ τραφήσεσθαι. ἔστι δὲ τοῦτο καὶ παρὰ τῷ τὰ Κύπρια πεποιηκότι (« Phérécyde dit qu'Anios persuada les Grecs qui étaient venus chez lui d'y rester durant neuf ans ; il leur avait en effet été prédit par les dieux qu'ils mettraient Iliion à sac la dixième année. Il leur promet qu'ils seraient aussi nourris par ses filles. On trouve la même chose chez l'auteur des *Chants cypriens* »)<sup>1441</sup>.

Sur Anios, voici ce que l'on peut lire dans l'épitomé E de la *Bibliothèque* :

Ὅτι θυγατέρες Ἀνίου τοῦ Ἀπόλλωνος Ἐλαῖς Σπερμὼ Οἰνώ, αἱ Οἰνότροφοι λεγόμεναι · αἷς ἐχαρίσατο Διόνυσος ποιεῖν ἐκ γῆς ἔλαιον σῖτον οἶνον (« les filles d'Anios fils d'Apollon sont Elaïs, Spermo, Oïno, appelées les Vignerottes ; c'est à elles que Dionysos accorda le pouvoir d'obtenir de la terre l'huile, le blé, le vin »)<sup>1442</sup>.

Pour J.-C. Carrière et B. Massonie, cet épisode a lieu après le rassemblement de la flotte grecque à Aulis, et non avant comme c'est le cas dans l'édition de R. Wagner : cela

---

<sup>1438</sup> Van der Valk 1958, p. 156-157 se fonde sur le fait que l'histoire de l'agneau d'or et celle du taureau de Minos présentent le même schéma pour affirmer qu'elles viennent toutes deux de Phérécyde ; nous sommes d'accord avec J.-C. Carrière pour penser que « les bases du raisonnement sont un peu mince » (Carrière et Massonie 1991, p. 266). Ce même savant écrit que la source d'Apollodore pourrait être Hellanicos, dont on sait qu'il racontait la légende d'Atrée et de Thyeste (fr. 105 Fowler) ; on ignore cependant ce que disait ce mythographe quant à l'agneau d'or. Quant à Gourmelen 2011, p. 148, ce n'est qu'avec précaution qu'il avance l'idée que le récit de l'apparition de l'agneau pourrait venir de Phérécyde.

<sup>1439</sup> Schol. (ss<sup>3+</sup>) Lycophron *Alexandra* 100.

<sup>1440</sup> *Illiade* V, 62-64 ; *Bibliothèque*, ep. 3, 2-3, mss. E et S (p. 187-188 Wagner).

<sup>1441</sup> Schol. (ss<sup>3+</sup>) Lycophron *Alexandra* 570 ; *Chants cypriens* fr. 19 Davies.

<sup>1442</sup> *Bibliothèque* ep. 3, 10, ms. E (p. 190 Wagner).

nous semble en effet imposé par le déroulement du récit<sup>1443</sup>. Etant donné l'état du texte de la *Bibliothèque*, il nous paraît extrêmement compliqué de le comparer au fragment phérécydéen : les filles d'Anios sont en effet liées à l'expédition grecque dans d'autres textes qui auraient tout aussi bien pu servir de source à Apollodore, en particulier, comme l'affirme le scholiaste, dans les *Chants cypriens*<sup>1444</sup>. Le fr.140 ne permet donc pas d'établir un lien entre Phérécyde et Apollodore.

Le fr. 142, tiré de Strabon, raconte les circonstances de la mort du devin Calchas, à la suite d'un concours de divination contre Mopsos ; après en avoir donné le récit hésiodique, il écrit :

Φερεκύδης δέ φησιν ὅν προβαλεῖν ἔγκυον τὸν Κάλχαντα πόσους ἔχει χοίρους, τὸν δ' εἰπεῖν ὅτι τρεῖς, ὧν ἓνα θήλυον · ἀληθεύσαντος δ' ἀποθανεῖν ὑπὸ λύπης (« Phérécyde dit que Calchas amena une truie enceinte et lui demanda combien elle portait de porcelets ; il déclara qu'elle en avait trois, dont une femelle ; cela s'étant avéré exact, Calchas mourut de chagrin »)<sup>1445</sup>.

La *Bibliothèque* fait de cet épisode le récit suivant :

οὗτος ὁ Μόψος περὶ μαντικῆς ἤρισε Κάλχαντι. καὶ Κάλχαντος ἀνακρίναντος ἐρινεοῦ ἐστώσης « πόσα ἔχει ; » τοῦ δὲ εἰπόντος « μύρια καὶ μέτρῳ μέδιμνον καὶ ἓν περισσόν », † καταστήσας Κάλχας μυριάδα εὔρε καὶ μέδιμνον καὶ ἓν πλεονάζον κατὰ τὴν τοῦ Μόψου πρόρρησιν. Μόψος δὲ συὸς οὔσης ἐπιτόκου ἠρώτα Κάλχαντα, πόσους χοίρους κατὰ γαστρὸς ἔχει, τοῦ δὲ εἰπόντος · « ὀκτώ », μειδιάσας ὁ Μόψος ἔφη · « Κάλχας τῆς ἀκριβοῦς μαντείας ἀπεναντίας διάκεται, ἐγὼ δ' Ἀπόλλωνος καὶ Μαντοῦς παῖς ὑπάρχων τῆς ἀκριβοῦς μαντείας τὴν ὀξυδορκίαν πάντως πλουτῶ, καὶ οὐχ ὡς ὁ Κάλχας ὀκτώ, ἀλλ' ἑννέα κατὰ γαστρός, καὶ τούτους ἄρρενας ὅλους ἔχειν μαντεύομαι, καὶ αὔριον ἔχειν μαντεύομαι, καὶ αὔριον ἀνυπερθέτως ἐν ἔκτη ὥρᾳ τεχθήσεσθαι ». τούτων γοῦν γενομένων Κάλχας ἀθυμήσας ἀπέθανε καὶ ἐτάφη ἐν Νοτίῳ (« ce Mopsos fit un concours de divination avec Calchas. Calchas lui demandant, au sujet d'un figuier qui se trouvait là, "combien porte-t-il de figues ?", Mopsos répondit "dix mille, un boisseau et une figue de plus" ; après les avoir décomptées, Calchas en trouva dix mille, un médimne et une supplémentaire, conformément à la prédiction de Mopsos. Mopsos, une truie étant sur le point de

<sup>1443</sup> Carrière et Massonie 1991, p. 267-270.

<sup>1444</sup> Outre dans les *Chants cypriens* fr. 19 Davies, on retrouve Anios et ses filles aux pouvoirs extraordinaires chez Simonide fr. 537 Page, et chez Lycophron 567 sqq., qui donne des détails très proches de ceux de Phérécyde. Chez Ovide, *Métamorphoses* XIII, 655 sqq., elles sont victimes d'une tentative d'enlèvement par Agamemnon. Pour J.-C. Carrière, Apollodore suit ici la version de Dictys de Crète I, 23 (Carrière et Massonie 1991, p. 270 et p. 274-275).

<sup>1445</sup> Strabon XIV, 1, 27.

mettre bas, demande à Calchas combien de porcelets elle porte dans son ventre ; Calchas ayant répondu huit, Mopsos dit en souriant : "Calchas est très loin de l'exactitude en divination, mais moi, en tant que fils d'Apollon et de Manto, je suis riche de l'acuité du regard que permet la divination exacte, et je prédis qu'elle ne porte pas en son ventre huit porcelets, comme Calchas, mais neuf, et que ce sont tous des mâles, et qu'elle mettra bas demain à la huitième heure, sans retard". Cela s'étant produit, Calchas, désespéré, mourut et fut enterré à Notion »)<sup>1446</sup>.

La *Bibliothèque* livre un récit en deux temps, où chaque devin propose un défi à l'autre ; si le défi de la truie et l'idée que la mort de Calchas est provoquée par sa tristesse sont communs aux deux textes<sup>1447</sup>, ces derniers diffèrent quant à savoir qui propose le défi, ainsi que sur le nombre de porcelets ; sur ce dernier point cependant, J. Schwartz a montré qu'il y avait probablement une erreur dans la transmission de la tradition phérécydienne, et que le mythographe athénien donnait en réalité le même chiffre qu'Apollodore<sup>1448</sup>. De plus, Phérécyde, qui est notre plus ancien témoin du défi de la truie, ne connaît pas celui du figuier, qu'Hésiode racontait exactement comme la *Bibliothèque* si l'on en croit le témoignage de Strabon<sup>1449</sup>. Quant à l'idée de l'accomplissement d'un oracle, le même Strabon l'attribue à Sophocle. Apollodore semble donc avoir combiné deux traditions au moins, ce qu'il n'était pas le seul à faire, toujours selon le même passage de Strabon ; cette idée remonte au moins à l'époque hellénistique, puisque Lycophron raconte lui aussi les deux défis dans une version identique à celle de la *Bibliothèque*, à ceci près que la mort de Calchas n'est pas explicitement provoquée par son affliction<sup>1450</sup>. Il est donc possible que le récit d'Apollodore reprenne celui d'un manuel hellénistique, tout comme on pourrait envisager que l'auteur de la *Bibliothèque* ait lui-même combiné les deux traditions<sup>1451</sup>.

---

<sup>1446</sup> *Bibliothèque* ep. 6, 3-4 (p. 214-215 Wagner). Le texte que nous donnons est celui du ms. S ; voici la traduction de celui de E : « ce Mopsos fit un concours de divination avec Calchas. Calchas lui demandant, au sujet d'un figuier qui se trouvait là, « combien porte-t-il de figes ? », Mopsos répondit « dix mille, un médimne et une fige de plus », et c'est le nombre qu'on en trouva. Mopsos, une truie étant sur le point de mettre bas, demande combien elle porte de porcelets dans son ventre et quand elle mettra bas ; Calchas ne répondant rien, lui-même dit qu'elle portait dix porcelets dont un mâle, et qu'elle mettrait bas le lendemain. Cela s'étant produit, Calchas, désespéré, meurt ».

<sup>1447</sup> D'autres textes ne mentionnent pas la tristesse, mais simplement le fait que le destin de Calchas était qu'il meure quand il rencontrerait un meilleur devin que lui : cf. Sophocle, *La Revendication d'Hélène* (Sophocle fr. 180 Radt), Lycophron 426-430 et schol. Lycophron 980. L'oracle est aussi donné par schol. Lycophron 427, texte dans lequel Calchas se suicide.

<sup>1448</sup> Schwartz 1960, p. 221, qui suppose une confusion entre le chiffre Γ, 3, et le chiffre Ι, 10.

<sup>1449</sup> Hésiode fr. 278 M.-W.

<sup>1450</sup> Lycophron 426-430.

<sup>1451</sup> Conon FG<sup>r</sup>H 26 F 1, 6 donnait quant à lui une autre version du concours, finalement arbitré par le roi Amphimachos, et qui s'achève par le suicide de Calchas. Il existait enfin une dernière tradition sur la mort de Calchas : le devin aurait été tué par Héraclès après s'être moqué de lui, toujours pour une histoire de figes (cf. Lycophron 979-983 et les scholies à ce passage).

Le fr. 180, extrait d'une scholie à l'*Oreste* d'Euripide, affirme que selon Phérécyde – mais son nom ne figure ici que par la vertu d'une correction d'E. Schwartz, éditeur des scholies d'Euripide – Strophios épousa Anaxibia, la sœur d'Agamemnon, et qu'ils eurent pour enfant Pylade<sup>1452</sup>. Dans les épitomai de la *Bibliothèque*, on ignore le nom de la mère de Pylade, et Agamemnon n'a pas de sœur nommée Anaxibia. Pylade y est en revanche aussi le fils de Strophios, mais c'est la tradition commune, que l'on trouve dès l'*Oreste* d'Euripide<sup>1453</sup>. On ne peut donc voir sur ce seul indice un lien clair entre Phérécyde et Apollodore.

Le fr. 144, qui vient d'une scholie à l'*Odysée*, donne le nom des six compagnons d'Ulysse que tua Scylla sur le chemin du retour à Ithaque. L'épitomé S de la *Bibliothèque* donne bien le nombre de six victimes, comme Hygin, et surtout comme l'*Odysée* ; aucun de ces trois textes ne donne leur nom<sup>1454</sup>. Même si cela n'est pas impossible, on ne peut donc pas affirmer que la *Bibliothèque* dérive ici de Phérécyde : il est bien plus probable que, comme devait globalement le faire Phérécyde, Apollodore s'appuie sur la tradition homérique.

## 10. Bilan

Arrivé au terme de cette étude comparative, nous pouvons en dresser un bilan, afin de comprendre comment Apollodore lit et emploie Phérécyde – ou ne l'emploie pas.

Rappelons tout d'abord ce que nous avons écrit en commençant cette étude : de Phérécyde, Apollodore n'a presque rien conservé qui lie le *spatium historicum* au *spatium mythicum* : nous n'avons ainsi aucune trace dans la *Bibliothèque* des légendes de fondation de colonies grecques ni de généalogies de personnages historiques qui remonteraient aux dieux ou aux héros de la mythologie. Le projet d'Apollodore se limite clairement aux temps mythiques, très nettement séparés des temps historiques par le retour des Héraclides dans le Péloponnèse et le retour dans leur patrie des héros de Troie.

Remarquons ensuite que Phérécyde semble très peu employé par Apollodore dans la partie théogonique de la *Bibliothèque*, où les versions hésiodiques sont le plus souvent privilégiées. Le mythographe athénien est cependant suivi sur trois points : l'ascendance de Chiron, où ses informations viennent compléter celles d'Hésiode, l'ascendance de l'aigle qui dévore le foie de Prométhée, qui n'est pas évoquée par le poète, et, surtout, la notice sur Tityos qui, elle aussi, pourrait compléter Hésiode. Pour les légendes théogoniques, Phérécyde semble donc servir de source complémentaire à Apollodore, qui utilise en priorité Hésiode. On constate le même phénomène dans la section consacrée aux exploits des Argonautes : pour

<sup>1452</sup> Schol. (MTB) Euripide *Oreste* 1233.

<sup>1453</sup> *Bibliothèque* ep. 6, 24, mss. E et S (p. 223 Wagner) ; voir par exemple Euripide, *Oreste* 765 ; Hygin, *Fables* 119, 120 et 257 ; Pausanias II, 29, 4.

<sup>1454</sup> *Bibliothèque* ep. 7, 21, ms. S (p. 232 Wagner) ; Hygin, *Fables* 125, 14 ; *Odysée* XII, 245-246.



la composer, Apollodore consulte Phérécyde, mais il s'appuie essentiellement sur les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, dont les informations sont presque toujours préférées à celles du mythographe athénien<sup>1455</sup>.

Notre étude permet en revanche de confirmer ce que certains savants avaient déjà écrit<sup>1456</sup>, à savoir que Phérécyde est très suivi pour ce qui concerne Persée et son descendant Héraclès : dans ces sections du livre II de la *Bibliothèque*, qui occupent 45 pages de l'édition de Wagner sur 233 au total, il est même très possible que le mythographe athénien ait constitué la source principale d'Apollodore, comme Apollonios l'est pour le récit du périple des Argonautes. Rares sont les passages où l'on a pu montrer que la *Bibliothèque* contredit Phérécyde, et encore n'est-ce que sur des détails parfaitement accessoires : le nom de l'épouse de Sthénélos fils de Persée, le nom de la mère de Tlépolémos ou de celle de Palaimon, la façon enfin dont Héraclès neutralise les Cercopes.

L'influence du mythographe athénien sur la *Bibliothèque* semble diminuer ensuite, même si elle reste très importante puisque Phérécyde est la source du récit de la vie de Pélée suite au meurtre de son demi-frère, de l'histoire de Thésée et d'Ariane, de l'histoire de Pélops et de Myrtilos et de celle de l'agneau d'or d'Atrée, voire du récit de l'expédition de Pâris à Sparte dans le but d'enlever Hélène. Phérécyde, bien que mythographe athénien, ne semble être que ponctuellement la source de la *Bibliothèque* pour les légendes attiques ; quant aux autres sections de notre ouvrage, nous n'avons pu y déceler que des détails provenant de Phérécyde, comme le fait que Deucalion et Pyrrha aient pour fille Protogénie, l'ascendance d'Atymnios ou le nom du cocher de Laïos. Concernant les passages de la *Bibliothèque* où Phérécyde n'est pas suivi, en l'état actuel de notre documentation, il nous est malheureusement impossible, la plupart du temps, de savoir quelle version lui a préférée Apollodore, et pour quelles raisons.

On peut aussi s'apercevoir que quand Phérécyde propose des versions rares d'une légende, il est rarement suivi par Apollodore, qui préfère adopter des versions plus courantes, y compris dans des sections où la *Bibliothèque* utilise largement le mythographe athénien : Apollodore ne rapporte pas, par exemple, le détail du *καρχήσιον* offert par Zeus à Alcène, alors même que Phérécyde est sa source pour cette histoire, ou encore ce qui concerne Eaque et ses descendants, quand pourtant Apollodore le consulte de près pour le récit de la vie de Pélée.

Phérécyde est donc employé par Apollodore à la fois comme source principale de certaines légendes, notamment celles de Persée et de son descendant Héraclès, et comme

---

<sup>1455</sup> On peut constater ce phénomène à propos des fr. 100, 110, 26 et 31 ; quant au fr. 104, qui concerne le nom de la mère de Jason, c'est le choix de la version d'Hésiode qu'il met en évidence.

<sup>1456</sup> Nous pensons notamment à Van der Valk 1958 et Carrière et Massonnie 1991.

complément d'une autorité sans doute vue comme plus prestigieuse que lui sur d'autres, comme les récits théogoniques ou l'épopée des Argonautes. Aux yeux de l'auteur de la *Bibliothèque*, Phérécyde semble bénéficier d'un prestige et d'une *auctoritas* comparables à ceux des grands poètes épiques que sont Homère, Hésiode et Apollonios de Rhodes : chacun de ces quatre auteurs a tendance à être employé plus largement que les autres dans les légendes qui sont directement concernées par son œuvre, mais chacun est aussi appelé à fournir des renseignements dans d'autres récits. On perçoit ainsi à nouveau la différence entre l'utilisation qui est faite d'Acousilaos et celle de Phérécyde : le mythographe argien n'a guère été suivi hors des légendes proprement argiennes, tandis que le prosateur athénien, lui, fournit des informations tout au long de la *Bibliothèque*.

Nous avons aussi constaté une très grande proximité entre certains fragments phérécydéens et le texte de la *Bibliothèque*, ce qui nous permet, par comparaison, de nous faire une idée du traitement de sa source par Apollodore. Ce dernier a tendance à simplifier ce qu'il lit, même si cela n'est pas systématique : nous l'avons vu dans les passages consacrés à Persée. Surtout, comme l'avait bien vu M. Van der Valk, il expurge souvent le récit qui lui sert de source d'éléments archaïques qui ne correspondent sans doute plus au goût de son temps, que ce soit des détails de la narration ou des éléments de sa structure : nous avons relevé ce phénomène dans les notices consacrées aux exploits de Mélémpous, à Sisyphe, à l'arrivée de Jason chez Pélias, à la naissance de Persée et à ses aventures, ainsi qu'à la confrontation entre Héraclès et le Soleil<sup>1457</sup>. Cette tendance à l'élimination de motifs qui auraient pu paraître étranges, incongrus, voire choquants à ses contemporains n'empêche cependant pas Apollodore de suivre par exemple le violent récit phérécydéen de la mort d'Apsyrtos, contre les versions d'Apollonios de Rhodes et des Tragiques : c'est pourquoi l'idée de M. Van der Valk selon laquelle le travail d'Apollodore est marqué par un « love for decency » total ou à une forme de pudeur ne nous semble pas correspondre à la réalité des choses<sup>1458</sup>. D'autre part, Apollodore omet parfois certains détails que donnait sa source, comme dans la section consacrée à Mélémpous, ou prend le temps d'éclaircir son lecteur sur des éléments de récit ou de vocabulaire – c'est le cas notamment lors de la notice consacrée à Persée. Notre auteur retravaille donc systématiquement le texte de Phérécyde pour le rendre clair, accessible et acceptable à son lecteur.

---

<sup>1457</sup> C'est peut-être pour cette raison que le fr. 113, selon lequel Médée fit bouillir Jason afin de lui offrir une nouvelle jeunesse, ne trouve aucun écho dans la *Bibliothèque*.

<sup>1458</sup> Phérécyde fr. 32 ; voir Van der Valk 1958, p. 101-104 par exemple, où ce savant explique que la *Bibliothèque* devait être destinée à un jeune public, qu'il ne fallait donc pas choquer. Les scènes de violence et de monstruosité ne manquent cependant pas dans le texte ; la notion de décence est en outre bien relative, et il nous paraît très compliqué de pouvoir dire, à deux millénaires d'intervalle, ce qui pouvait sembler décent ou indécent au lectorat d'Apollodore.

La *Bibliothèque* propose aussi parfois un récit qui semble combiner plusieurs sources, même s'il nous est souvent difficile de comprendre exactement quelles sont les raisons qui poussent Apollodore à effectuer ces synthèses : c'est le cas pour des détails, comme pour le personnage d'Argos, concepteur de la nef Argo, mais aussi pour des aspects entiers du récit de la mort de Calchas par exemple. L'auteur de la *Bibliothèque* effectue un réel travail de compilation, de structuration et de mise en cohérence de son matériau.

Notre étude a enfin permis de montrer, à chaque fois que nous avons pu travailler sur des fragments relativement longs, une tendance à la reformulation presque systématique du texte source<sup>1459</sup>, en particulier de son vocabulaire, reformulation qui reste cependant assez superficielle pour que le lecteur soit frappé par la proximité structurelle et syntaxique entre certains fragments de Phérécyde et le texte de la *Bibliothèque* : ce phénomène, que nous avons déjà constaté lors de l'étude du récit concernant Cadmos et les Spartes<sup>1460</sup>, se produit dans les notices concernant Tityos, Bias et Mélampous, la première rencontre entre Jason et Péliás, les exploits de Persée, la chasse des oiseaux du lac Stymphale et la quête des pommes d'or. On a ainsi le sentiment qu'Apollodore souhaite éviter les parallélismes littéraux afin de ne pas offrir une ressemblance trop évidente avec sa source<sup>1461</sup>, qu'il s'applique d'ailleurs à ne pas nommer : il est par exemple frappant de constater que dans les longues notices du livre II où Phérécyde est suivi de très près, Apollodore ne mentionne presque jamais son nom. L'allusion, « emprunt non littéral non explicite », est ainsi le procédé que privilégie notre auteur dans les passages où il suit Phérécyde : de façon générale, Apollodore ne nomme ses sources que quand il ne les suit pas.

Il nous faut à présent nous poser la question du mode de consultation du travail de Phérécyde par Apollodore. Les textes à partir desquels nous avons pu constater que la *Bibliothèque* correspond aux fragments phérécydéens de très près, presque littéralement même, sont dans leur écrasante majorité issus des scholies aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes que nous a conservées le manuscrit L : il s'agit des fr. 55, 4/10, 11 et 12, 16a et b

---

<sup>1459</sup> Ceci en postulant que ce sont les fragments qui conservent le texte source dans sa littéralité ou dans ce qui s'en rapproche le plus, et non la *Bibliothèque*. On pourrait toujours imaginer que c'est en fait Apollodore qui respecte la lettre du texte de Phérécyde, et que ce sont les fragments qui le reformulent, mais outre le fait que cette hypothèse est très improbable – notamment parce que les fragments conservent des traits dialectaux caractéristiques des mythographes anciens, comme nous le verrons plus loin –, elle est stérile en l'état actuel de nos connaissances.

<sup>1460</sup> *Bibliothèque* III 4, 1, 5 (p. 112 Wagner) et Phérécyde fr. 22a ; sur Cadmos et les Spartes, voir *supra* p. 135 sqq.

<sup>1461</sup> Cette méthode rappelle celle d'Athénée pour les citations : J.-C. Carrière écrit ainsi qu'« Athénée fait exprès de ne jamais citer avec une exactitude absolue : les légères modifications des textes originaux sont la marque de son appropriation » (Carrière 2007, p. 238). Cette constatation renforce notre hypothèse selon laquelle il n'y a pas de « plagiat » (au sens d'A. Bouillaguet) ou de « prélèvement » (J. Kristeva) dans la *Bibliothèque* : nous renvoyons à ce que nous écrivions p. 219.

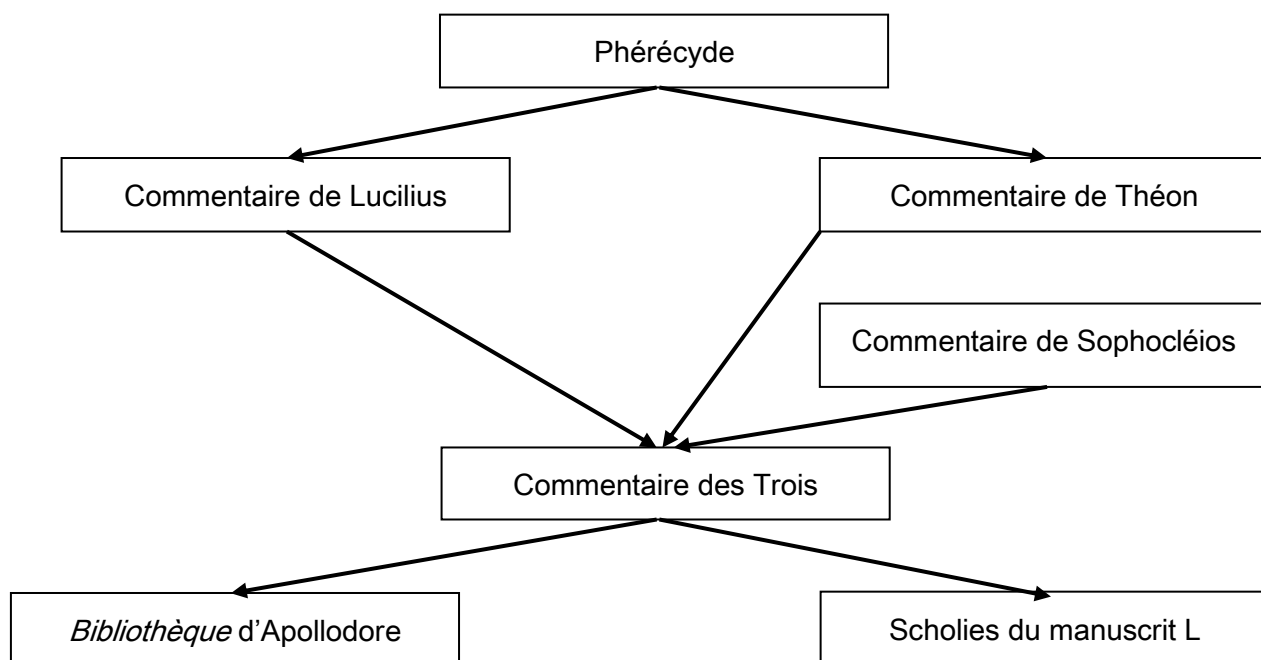
et 17<sup>1462</sup>. Les seules exceptions sont le fr. 33, qui provient d'une scholie à l'*Odyssée*, et le texte de la scholie au v. 990 de l'*Oreste* d'Euripide, qui n'est pas un fragment phérécydéen mais dont nous avons pu constater la proximité avec la *Bibliothèque* et avec le fr. 37a. De cette constatation, on doit conclure qu'Apollodore et les scholies du manuscrit L ont très probablement une source commune. Or, nous l'avons déjà dit, la souscription que porte L montre que ces scholies dérivent des commentaires du poème d'Apollonios écrits par Théon d'Alexandrie (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), Lucilius de Tarrha (seconde moitié du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.) et Sophocléios<sup>1463</sup>. On peut donc penser que la source commune à Apollodore et aux scholies à Apollonios dérive d'une façon ou d'une autre de l'un ou de plusieurs de ces commentaires ; celui de Lucilius, qui portait plus particulièrement sur les sources du poète, utilisait probablement largement Phérécyde, mais cela n'exclut aucunement les deux autres. Bien entendu, on ne saurait rejeter l'idée que la source de la *Bibliothèque* et celle des scholies soit tout simplement Phérécyde lui-même : le scholiaste ne le connaissait sans doute que par l'intermédiaire du Commentaire des Trois, mais Apollodore aurait pu le consulter de façon directe en plus des ouvrages intermédiaires qu'il consultait. Ce problème est impossible à résoudre de façon certaine, mais au vu des raisons que nous avons exposées plus haut, il nous semble probable que l'auteur de la *Bibliothèque* ait, la plupart du temps en tout cas, suivi un commentaire. De plus, la grande proximité, jusque dans l'écriture, de son texte et de certains fragments de Phérécyde trahit une source commune très proche d'Apollodore et du scholiaste, dont on sait qu'il ne dérive pas de Phérécyde lui-même mais du Commentaire des Trois ou de l'un des textes qui en est à l'origine : il nous paraît donc plus raisonnable d'imaginer qu'Apollodore travaille, lui aussi, sur ce Commentaire ou sur les sources de ce Commentaire. Pour résumer ces différents cas de figure, nous proposons les stemmata suivants :

---

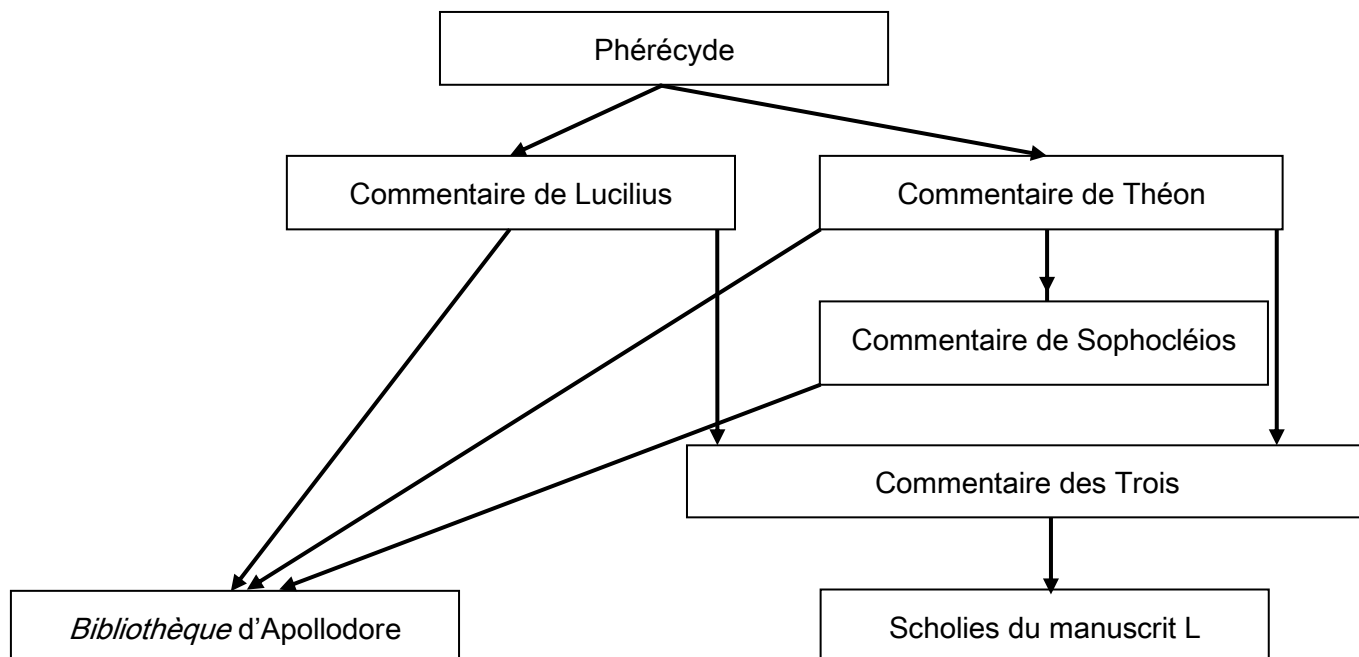
<sup>1462</sup> On peut ajouter à cette liste la notice concernant Cadmos et les Spartes, où il est fait explicitement référence à Phérécyde (*Bibliothèque* III 4, 1, 5 ; p. 112 Wagner ; Phérécyde fr. 22a).

<sup>1463</sup> Cf. *supra* p. 132.

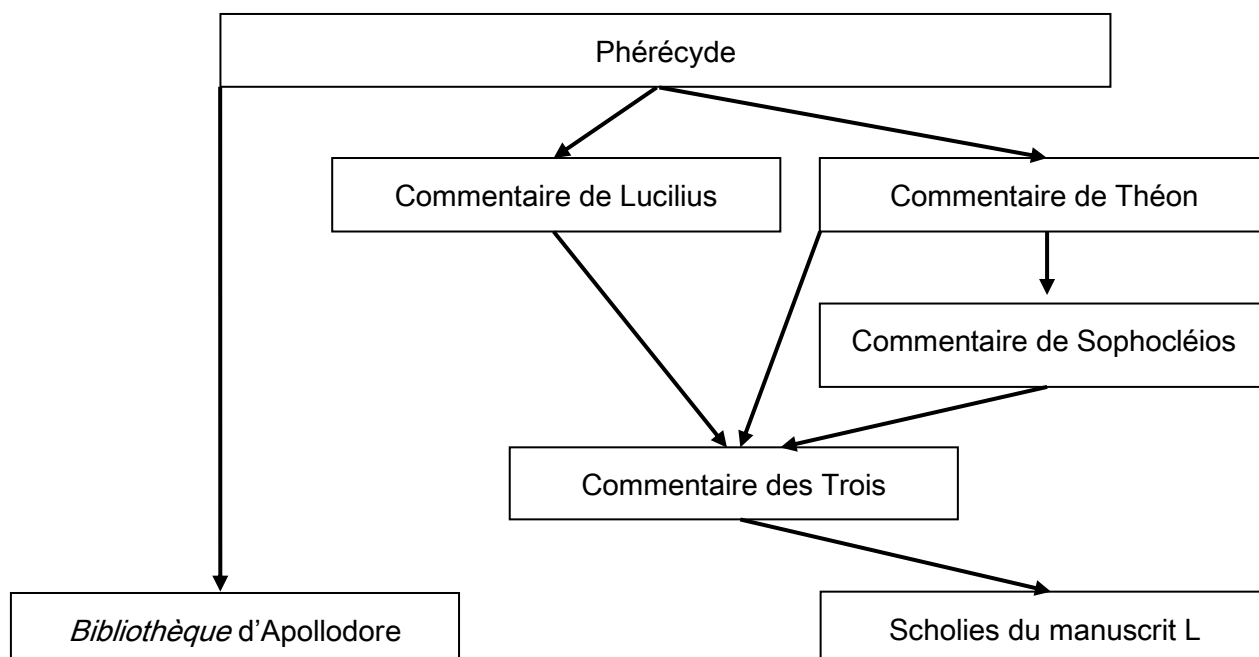
### Stemma 1



### Stemma 2



### Stemma 3



Nos préférences vont vers les deux premiers *stemmata*, mais le troisième, qui d'ailleurs n'est pas incompatible avec le premier ou le deuxième, n'est pas à exclure même s'il nous semble peu probable ; il ne saurait en tout cas fonctionner seul, puisque nous avons vu dans la première partie de notre travail qu'Apollodore a bien consulté des sources intermédiaires.

Pour terminer sur la grande influence des commentaires des *Argonautiques* sur la *Bibliothèque*, remarquons que sur les 43 passages où Apollodore opère des allusions à Phérecyde ou semble l'avoir lu de près, 16 correspondent à des fragments issus du manuscrit L, soit 37% des cas, alors que seuls 25% des sources des fragments phérecydéens proviennent de L<sup>1464</sup> : les éléments venant de L sont donc surreprésentés dans la *Bibliothèque*.

Bien évidemment, ces commentaires des *Argonautiques* ne constituaient pas la seule source secondaire d'Apollodore ; le raisonnement que nous venons de tenir et les *stemmata* que nous proposons fonctionnent aussi avec d'autres sources du même type qui, nous semble-t-il, ont pu être consultées par l'auteur de la *Bibliothèque*. Comme nous l'avons vu, sept passages de notre ouvrage trouvent un écho dans les fragments phérecydéens issus des

<sup>1464</sup> Sur 215 sources de fragments phérecydéens, nous en avons compté 52 qui proviennent de L. La *Bibliothèque* correspond à des fragments de Phérecyde non issus de L dans 27 cas : les fr. 1, 14, 23, 62, 71, 75 et 105 proviennent des scholies à Pindare ; les fr. 13c, 61, 78, 79b, 97 et 119 des scholies à l'*Illiade* et les fr. 13b, 33, 82b, 120 et 148 des scholies à l'*Odyssée* ; les fr. 94 et 133 sont issus des scholies à Euripide, le fr. 79a des scholies à Platon, le fr. 138 des scholies à Lycophron ; les fr. 18a et 73 viennent d'Athénée ; les fr. 18b et 142 de Strabon ; le fr. 83 de Philodème. Quant aux informations tirées de L reprises dans la *Bibliothèque*, on les trouve aux fr. 4/10, 7, 11, 12, 16a et b, 17, 31, 32, 37a, 50, 55, 72, 82a, 86 et 106.

scholies à Pindare, qui remontent aux travaux d'Aristarque et de ses successeurs, travaux assemblés au tournant de notre ère par Didyme<sup>1465</sup>, puis résumés au II<sup>e</sup> s.<sup>1466</sup>. Dans dix autres cas, les allusions d'Apollodore à Phérécyde ont été mises en évidence grâce à des scholies homériques appartenant au groupe D, cinq scholies à l'*Illiade* et cinq à l'*Odyssee* ; de ces scholies D, dites *scholia minora*, on ne sait pas grand-chose si ce n'est qu'elles reprennent un matériau sans doute assez ancien puisque les parallèles avec les papyri sont relativement nombreux<sup>1467</sup>, mais aussi qu'elles contiennent des éléments provenant des travaux d'Apollodore d'Athènes.

L'étude des allusions de la *Bibliothèque* à Phérécyde nous amène ainsi à conclure, à nouveau, au rôle très important dans le travail d'Apollodore des commentaires d'époques hellénistique et / ou romaine, qui pouvaient offrir des confrontations entre divers auteurs sur un point de détail, comme l'origine des castagnettes de bronze d'Héraclès, le nom de l'épouse de Laomédon ou celui du père d'Hécube, mais aussi, sans doute, des extraits assez larges du texte phérécydéen, qui trouvent un écho dans les passages où la *Bibliothèque* et les fragments de Phérécyde sont très proches au plan de l'écriture. Répétons-le, cela ne saurait exclure que notre auteur ait aussi pu consulter de façon directe le travail du mythographe athénien ; il nous paraît cependant très probable que la majorité des informations qui viennent de Phérécyde aient été puisées dans des ouvrages intermédiaires.

Terminons ce bilan en rappelant très rapidement l'intérêt que peut présenter la *Bibliothèque* pour la connaissance des travaux de Phérécyde. Cela a bien évidemment été souligné par les savants qui ont travaillé sur le mythographe athénien, en particulier par L. Gourmelen : Apollodore permet de compléter certains fragments phérécydéens, de le préciser, ou encore d'avoir une vision plus complète de certains récits communs aux deux auteurs<sup>1468</sup>. C'est ce rôle de témoin des traditions mythographiques anciennes qui permet à P. Dräger d'affirmer que « die *Bibliothek* ist ein Kleinod von unschätzbarem Wert<sup>1469</sup> ».

---

<sup>1465</sup> Sur ce personnage, voir Dickey 2007, p. 7.

<sup>1466</sup> Dickey 2007, p. 39.

<sup>1467</sup> Sur les scholies à l'*Illiade*, voir Dickey 2007, p. 18-23. Seul le fr. 97 relève du groupe A des scholies à l'*Illiade* ; ce groupe remonte aux *Signes* d'Aristonico, au *Sur l'Édition d'Aristonico* de Didyme, à la *Prosodie de l'Illiade* d'Hérodien et à la *Ponctuation* de Nicanor, soit à des travaux rédigés de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au II<sup>e</sup> s. de notre ère.

<sup>1468</sup> Gourmelen 2011, p. 148.

<sup>1469</sup> Dräger 2005, p. 891.

### Troisième partie : l'écriture, une marque générique ?

Nous allons à présent quitter les comparaisons entre récits ou éléments de récit pour tenter d'élargir la perspective à la question de l'écriture, du style. Il s'agira de se poser la question suivante : Apollodore modèle-t-il son écriture sur celle d'Acousilaos et de Phérécyde, les premiers mythographes en prose, afin justement d'apparaître comme un de leurs héritiers, un auteur de *Généalogies* sur le modèle classique ? En d'autres termes, l'écriture même de la *Bibliothèque* peut-elle être interprétée comme une façon de revendiquer son appartenance à la lignée des mythographes en prose, bref, comme une marque générique ?

L'idée qu'à des siècles de distance Apollodore puisse être influencé jusque dans l'écriture par les mythographes du V<sup>e</sup> s. n'a rien d'absurde. M. Patillon rappelle par exemple dans son édition des *Arts rhétoriques* faussement attribués à Aelius Aristide<sup>1470</sup> que Xénophon servait de modèle à des écrivains des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., comme Dion Chrysostome, Arrien, ou encore certains auteurs du roman grec. On sait aussi qu'un poète comme Quintus de Smyrne par exemple puise directement à la source homérique sur le plan de l'écriture de son poème, et ce à une distance temporelle encore plus grande que celle qui sépare Apollodore des premiers mythographes en prose. Que Phérécyde et Acousilaos aient influencé des auteurs largement postérieurs est ainsi tout à fait envisageable, même si l'on n'a pas trace pour nos deux mythographes de l'activité critique importante que suscita l'œuvre de Xénophon aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. (commentaires d'Aelius Théon d'Alexandrie, d'Héron d'Athènes, de Zénon d'Athènes ; *Arts rhétoriques* II, du ps.-Aelius Aristide ; et de nombreux autres ouvrages).

Comme toujours, malheureusement, nos analyses se heurteront à l'état fragmentaire des travaux de Phérécyde et d'Acousilaos, et plus particulièrement à la question de la littéralité des fragments dont nous disposons : pour comparer l'écriture d'Apollodore à celle de nos mythographes, il faut en effet pouvoir se fonder sur les échantillons les plus littéraux possibles, et travailler sur des textes dont il est évident qu'ils sont des reformulations n'aurait guère de sens. Il faut donc avant toute chose se demander quels fragments d'Acousilaos et de Phérécyde, parmi ceux que nous possédons, sont des citations littérales de ces auteurs.

---

<sup>1470</sup> Patillon 2002b, p. 13.



## I. L'ÉCRITURE DES MYTHOGRAPHES ANCIENS

### A. Comment savoir si un fragment est ou non une citation ?

La question de savoir quels fragments pourraient être des citations pose bien entendu de nombreux problèmes de méthode, et l'on sait par exemple que chercher la lettre d'un texte dans un autre texte qui le cite est difficile, en particulier dans le champ des études antiques<sup>1471</sup>, mais sans doute pas chimérique, comme les pages qui suivent vont tenter de le montrer : il est possible, en restant prudent et rigoureux, de retirer des textes qui citent des informations exploitables quant à la lettre du texte cité, de l'ordre de la syntaxe, du vocabulaire, du dialecte..., car les auteurs et les érudits antiques pratiquaient ce que nous appelons la citation.

Pour qu'un fragment puisse être considéré comme une citation, il faut bien évidemment qu'il renvoie explicitement à l'auteur mentionné, ce qui est le cas de chacun des fragments regroupés par les éditeurs d'Acousilaos et de Phérécyde<sup>1472</sup>. Surtout, il faut que le fragment présente le critère du respect de la littéralité du texte mentionné. Ce respect ne saurait être envisagé de façon absolue : les travaux de D. Lenfant<sup>1473</sup> ont ainsi montré que des emprunts littéraux à Hérodote effectués par Athénée pouvaient, dans certains cas, être l'objet de modifications extrêmement légères de vocabulaire – deux cas – ou d'adaptations dialectales, en l'occurrence de substitutions de formes ioniennes à des formes de la *koiné*. Ces deux types de modification ont pour but d'adapter le texte au lecteur contemporain : la lettre du texte de départ en est certes modifiée, mais il nous semble tout de même devoir considérer ce type d'emprunt comme une citation. Ce processus, comme le souligne D. Lenfant, est celui « que nous pratiquons aussi d'une certaine manière quand nous citons Rabelais dans le français d'aujourd'hui<sup>1474</sup> ». *A contrario*, D. Lenfant remarque que dans les cas où le texte d'origine est l'objet d'une reformulation, les traits dialectaux disparaissent presque systématiquement<sup>1475</sup>. Quant à J.-C. Carrière, étudiant les citations de Xénophon dans les *Deipnosophistes*, il constate que « les citations les plus longues, en dépit de leur relative

---

<sup>1471</sup> Ces problèmes de méthode sont notamment soulevés par Pàmias 2008, p. 22-24 ; voir aussi Gourmelen 2007, p. 111-112, et Darbo-Peschanski 2002. Sur la question de la citation dans un contexte qui ne connaît pas l'imprimerie et est donc soumis au processus de copie manuelle des textes, voir Lenfant 2007b, p. 47.

<sup>1472</sup> Nous avons étudié les fragments d'Acousilaos dans leur édition par Fowler 2000, ainsi que dans celle de Jacoby 1927, et celle de D. L. Toye dans la *Brill's New Jacoby* en ligne. Pour Phérécyde, nous avons utilisé l'édition de Fowler 2000 et celle de Jacoby 1927, ainsi que celle de Dolcetti 2004, celle de Pàmias 2008 et celle de W. S. Morison dans la *Brill's New Jacoby*.

<sup>1473</sup> Lenfant 2007b, p. 53-56.

<sup>1474</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>1475</sup> *Ibid.*, p. 53-54.

fidélité, ne sont jamais complètement identiques à l'original : elles sont toujours, à des degrés divers, abrégées par des coupes (de quelques mots à un paragraphe), adaptées (au début, à l'endroit des coupes), parfois légèrement modifiées (pour le vocabulaire, l'ordre des mots)<sup>1476</sup> ».

Comment savoir si un emprunt à Acousilaos ou à Phérécyde est littéral ? C'est en toute rigueur impossible, puisque toute comparaison entre nos fragments et les textes originaux est impossible. Il va falloir nous contenter de signes de littéralité ; en d'autres termes, nous allons tâcher de trouver, dans les fragments d'Acousilaos et de Phérécyde, les marques d'une volonté affichée de littéralité de la part du discours qui cite. Nous ne pourrions cependant pas affirmer que tel ou tel fragment constitue une citation au sens strict, puisque manquera toujours la preuve que pourrait apporter une comparaison avec le texte de départ : il nous faudra nous contenter de l'expression « citation probable », sans jamais oublier que le discours rapporté est toujours et nécessairement « un élément constitutif du discours qui le rapporte<sup>1477</sup> », et que les deux textes sont « nécessairement et intrinsèquement unis<sup>1478</sup> ». Quoiqu'il en soit, nous allons évidemment écarter de notre corpus toutes les mentions faites au style indirect, qui implique par essence une reformulation, pour ne prendre en compte que les fragments rapportant au style direct les propos qu'ils attribuent à Phérécyde ou Acousilaos.

### ***1. Discours indirect et discours direct***

Ce critère de la volonté affichée de littéralité nous semble capital, mais plus simple à énoncer qu'à appliquer. Tout d'abord, on sait qu'un discours direct, même accompagné de l'attribution à un auteur, n'est pas forcément gage de littéralité : on peut reformuler des propos en les exprimant au discours direct. Surtout, en grec, discours direct et discours indirect peuvent être très peu différenciés, puisque, hormis le cas de la proposition infinitive, il n'y a aucune obligation de modifier le temps ou le mode des verbes en passant de l'un à l'autre. Une proposition subordonnée dépendant d'un verbe du type λέγω et introduite par ὅτι peut ainsi parfaitement être formulée strictement de la même manière que le serait le discours direct correspondant<sup>1479</sup>. Les grammaires donnent même des exemples de propositions introduites par ὅτι et suivies d'un discours direct, reconnaissable à l'emploi des première et deuxième personnes<sup>1480</sup> ; mais dans le cas précis de textes écrits à la troisième personne,

---

<sup>1476</sup> Carrière 2007, p. 238.

<sup>1477</sup> Gourmelen 2007, p. 126.

<sup>1478</sup> *Ibid.*, p. 126, qui propose dans ce cas de parler de « reproduction » : dans le cas qu'il étudie, « la scholie à Apollonios de Rhodes « reproduit » le texte de Phérécyde ».

<sup>1479</sup> « direct quotation may, in prose, be introduced by ὅτι, which has the value of quotation marks [...]. The use of direct speech introduced by ὅτι is, in general, that of familiar style » (Smyth 1918, § 2590a ; cf. aussi Goodwin 1894, § 1477).

<sup>1480</sup> Voir par exemple la *Syntaxe grecque* de Bizos p. 130.

comme les travaux de Phérécyde et d'Acousilaos, les pronoms ne permettent pas de faire la différence entre discours direct et indirect. De plus, nos fragments sont le plus souvent introduits par un verbe au présent, ce qui empêche à une subordonnée de se signaler comme telle par la présence de l'optatif oblique. "Ότι pourrait ainsi parfaitement introduire une citation d'Acousilaos ou de Phérécyde – il existe d'ailleurs des citations introduites par ὅτι : nous avons rencontré plusieurs fois ce cas au cours de nos recherches, par exemple une citation d'Hérodote I, 183 par Athénée IX, 396c, analysée par D. Lenfant<sup>1481</sup> : Ἡρόδοτος δ' ἐν τῇ πρώτῃ φησὶν ὅτι ἐν Βαβυλῶνι « ἐπὶ (ἐπὶ γὰρ Hérodote) τοῦ χρυσοῦ (χρυσέου Hérodote) βωμοῦ οὐκ ἔξεστι θύειν ὅτι μὴ γαλαθηνὰ μούνα ». Les deux variations entre le texte d'Hérodote et d'Athénée, que ce dernier effectue afin que le texte de l'historien s'insère correctement dans le sien (suppression du γὰρ pour des raisons de sens, et modification de la forme ionienne χρυσέου pour se conformer à la *koinè* ; on reviendra sur ce type de pratiques), n'empêchent pas que l'auteur des *Deipnosophistes* effectue bel et bien le geste de citation<sup>1482</sup>. A la même page, D. Lenfant évoque aussi le cas d'une citation d'Hérodote VII, 118-120 par Athénée IV, 146a-b introduite par φησιν... ὡς. Ces exemples le confirment : dans le cas de paroles rapportées introduites par ὅτι ou par ὡς, il est le plus souvent impossible de savoir si l'on a affaire à un discours direct ou à un discours indirect – si l'on a affaire à une citation ou à une référence. Il nous semble par conséquent plus prudent d'adopter des critères stricts, et de ranger systématiquement les mentions introduites par ὅτι dans le groupe des références, et non dans celui des citations probables, même si cela peut nous conduire à exclure une véritable citation de notre corpus.

## 2. *Discours direct et rupture de construction*

Comment, à l'inverse, être sûr que l'on a affaire à un discours direct sur le plan grammatical, que l'on pourra considérer comme une revendication de littéralité d'un emprunt ? Il nous semble devoir nous fonder pour cela sur la présence d'une rupture de construction entre le verbe qui introduit la mention et la mention elle-même. Ainsi, dans le cas où un verbe de parole n'est suivi ni par ὅτι, ni par une proposition infinitive, n'y a-t-il pas de lien de subordination entre ce verbe et les paroles qu'il rapporte : ces dernières sont donc forcément au discours direct<sup>1483</sup>. C'est pourquoi cette rupture syntaxique nous semble être une

<sup>1481</sup> Lenfant 2007b, p. 50.

<sup>1482</sup> Voir aussi une citation des *Maximes capitales*, 1 d'Epicure par un scholiaste à l'*Illiade* (schol. *Illiade* (T) XXIV, 526) : là aussi, les deux textes ne sont pas parfaitement identiques, mais le scholiaste effectue bien le geste de la citation.

<sup>1483</sup> Il est certes possible, en grec, d'avoir un discours direct avec ὅτι, qui pourrait donc introduire une citation ; nous avons d'ailleurs trouvé un exemple de ce cas de figure avec une citation d'Hérodien, *Grammatici graeci* III 2, p. 38, l. 21 (schol. *Illiade* II, 839b1) : εἶτα πολλά εἰπὼν ὁ Ἡρωδιανός φησιν ὅτι « ἐμοὶ μέντοι δοκεῖ [...] ». Ce

façon d'exprimer et de revendiquer la littéralité d'un emprunt<sup>1484</sup>, emprunt que l'on pourra alors ranger dans la catégorie des citations probables. Les travaux de Dominique Lenfant confirment ce que nous venons d'exposer de façon théorique. Cette savante, étudiant les fragments d'Hérodote dans le texte des *Deipnosophistes* d'Athénée, a pu montrer que, sur quatorze citations littérales d'Hérodote, douze sont introduites par une rupture de construction<sup>1485</sup> ; bien plus, à chaque fois qu'il y a rupture de construction, l'emprunt s'avère être une citation exacte, jamais une reformulation ou une paraphrase<sup>1486</sup>. Etudiant les emprunts à Xénophon par Athénée, C. Maisonneuve arrive à la même conclusion, à une exception près<sup>1487</sup>. Enfin, D. Lenfant a aussi étudié le corpus des citations de Thucydide dans les scholies à Aristophane, et est arrivée à une conclusion identique<sup>1488</sup>.

Nous avons pour notre part procédé à un large examen, dans l'édition Drachmann des *scholia vetera* à Pindare, des citations littérales de textes poétiques – citations repérables à coup sûr puisqu'elles respectent des contraintes métriques. Nous avons ainsi pu constater que toutes les occurrences de φησί suivi d'une rupture de construction (« X γάρ φησι · », « καὶ ὁ X φησι · », etc.) introduisent de façon systématique une citation littérale<sup>1489</sup>.

Nous avons aussi effectué une autre recherche, dans le *Thesaurus Linguae Graecae*, sur les différentes formes de φησί dans les scholies à l'*Illiade* (scholies anciennes et scholies D). Cette recherche nous a permis d'examiner 2071 cas, ce qui nous permet d'avoir une idée sûre de la façon dont les scholies à l'*Illiade* procèdent quand elles font une citation. Nous avons ainsi pu constater que φησί suivi d'une rupture de construction (φησί γάρ ; φησί γοῦν ; διό φησι(v) ; φησὶν οὖν ; φησί(v) seul ; etc.) introduit extrêmement souvent une citation. Dans l'écrasante majorité des cas, il s'agit d'une citation du texte homérique ; plus rarement, il peut aussi s'agir de citations d'Hésiode ou de Pindare par exemple, ou encore d'autres poètes comme Alcman, Stésichore, Simonide, Anacréon, Aratos, Euphorion... Dans chaque cas, la littéralité de la mention est garantie par son aspect métrique. La tournure φησί + rupture de construction introduit aussi un certain nombre d'emprunts à des textes en prose. Certains sont perdus, ce qui nous empêche de vérifier la littéralité de l'emprunt : c'est le cas, par exemple, de travaux d'érudits plus ou moins connus des Modernes comme Mégacleidès, Séleucos, Praxagoras ou encore les célèbres Aristarque et Apollodore d'Athènes.

---

phénomène nous semble cependant extrêmement rare : cet exemple est en effet le seul que nous ayons trouvé après avoir dépouillé plus de 2000 scholies à l'*Illiade* et plus de 1400 scholies à Pindare.

<sup>1484</sup> Voir aussi Darbo-Peschanski 2004b, p. 10 ; Gourmelen 2007, p. 111.

<sup>1485</sup> Lenfant 2007b, p. 50.

<sup>1486</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>1487</sup> Maisonneuve Christine, 2007, « Les "fragments" de Xénophon dans les *Deipnosophistes* », in Lenfant 2007a, p. 73-106 ; le passage que nous mentionnons figure p. 83 ; Athénée IV, 144b-c, emprunt introduit par une rupture de construction, est une paraphrase de l'*Agésilas* V, 1.

<sup>1488</sup> Lenfant 2002, p. 428.

<sup>1489</sup> Voir par exemple schol. Pindare *Olympiques* II, 58a ; VI, 48c ; VII, 119b ; nous avons trouvé plusieurs dizaines d'exemples de ce type.

Beaucoup plus intéressants pour nous sont les cas d'emprunts à des textes que nous avons conservés. Trois scholies fournissent ainsi des citations littérales du *Sur la couronne* de Démosthène, introduites par φησί suivi d'une rupture de construction : schol. *Iliade* (A) V, 146b et schol. *Iliade* (D) V, 146 en citent le paragraphe 67 (Δημοσθένης φησί · « τὴν κλεῖν κατεαγότα »), et schol. *Iliade* V, 233b le paragraphe 97 (Δημοσθένης δέ φησιν · « Δεῖ δὲ τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας ἐγχειρεῖν μὲν ἅπασιν ἀεὶ τοῖς καλοῖς, τὴν ἀγαθὴν προβαλλομένους ἐλπίδα, φέρειν †δ' ἂν ἄν† ὁ θεὸς διδῶ γενναίως »<sup>1490</sup>).

L'*Histoire des animaux* d'Aristote est employée à deux reprises par les scholiastes. *Histoire des animaux* 608b est mentionné par schol. (bT) *Iliade* XX, 252 :

<i>Histoire des animaux</i> 608b	Schol. (bT) <i>Iliade</i> XX, 252
γυνὴ ἀνδρὸς ἐλεημονέστερον καὶ ἀρίδακρυ μᾶλλον, ἔτι δὲ φθονερώτερον καὶ μεμψιμοιρότερον, καὶ φιλολοῖδορον μᾶλλον καὶ πληκτικώτερον.	φησί γὰρ †ἀριστοφάνης <sup>1491</sup> † · « γυνὴ ἀνδρὸς ἐπιφθονώτερον, μεμψιμοιρότερον, φιλολοῖδορον, φιλοπληκτικώτερον, μᾶλλον ἀρίδακρυ ».

On voit que le texte d'Aristote est sensiblement différent de celui qui lui est attribué par le scholiaste. A plusieurs endroits, le texte de la scholie présente des divergences qui pourraient s'expliquer par la présence de leçons différentes dans le manuscrit consulté par le scholiaste : omission du mot ἐλεημονέστερον, forme ἐπιφθονώτερον au lieu de ἔτι δὲ φθονερώτερον<sup>1492</sup>, voire φιλοπληκτικώτερον au lieu de πληκτικώτερον. Surtout, le scholiaste a de lui-même bouleversé l'ordre des mots et a supprimé les conjonctions de coordination ; mais il n'emploie aucun mot qui ne se trouve pas chez Aristote. Il ne s'agit pas d'une citation d'Aristote, mais d'une référence, très proche du texte du philosophe.

Second cas aristotélicien, *Histoire des animaux* 612b, mentionné par schol. (T) *Iliade* X, 335c1 :

<i>Histoire des animaux</i> 612b	schol. (T) <i>Iliade</i> X, 335c1
Ἡ δ' ἴκτις ἐστὶ μὲν τὸ μέγεθος ἡλίκων Μελιταίων κυνίδιον τῶν μικρῶν, τὴν δὲ δασύτητα καὶ τὴν ὄψιν καὶ τὸ λευκὸν τὸ ὑποκάτω καὶ τοῦ ἥθους τὴν κακουργίαν ὅμοιον γαλῆ, καὶ τιθασσὸν δὲ γίνεται σφόδρα, τὰ δὲ σμήνη κακουργεῖ · τῷ γὰρ	Ἀριστοτέλης δέ φησιν · « ἴκτις ζῷον ὅμοιον κυνιδίῳ Μελιταίῳ, ὀρνιθοφάγον, τοῖς σμήνεσιν ἐπηρεάζον. τὸ δὲ αἰδοῖον ὀστοῦν καὶ †ἰᾶσθαι στραγγουριῶνας† ».

<sup>1490</sup> Les éditeurs de Démosthène corrigent le texte en δ' ἂν ὁ θεός.

<sup>1491</sup> L'éditeur rejette à bon droit cette leçon. Aristophane de Byzance a bien écrit un épitomé de l'*Histoire des animaux*, mais son texte (II, 38) n'est pas la source de notre scholie.

<sup>1492</sup> Les mss. Aa1 et Ca donnent φθονώτερον.

<p>μέλιτι χαίρει. Ἔστι δὲ καὶ ὀρνιθοφάγον ὥσπερ αἱ αἴλουροι. <b>Τὸ δ' αἰδοῖον</b> αὐτῆς ἐστὶ μὲν, ὥσπερ εἴρηται, <b>ὀστοῦν</b>, δοκεῖ δ' εἶναι φάρμακον <b>στραγγουρίας</b> τὸ τοῦ ἄρρενος· διδόασι δ' ἐπιζύοντες.</p>	
--	--

Cet emprunt est en réalité une paraphrase du texte d'Aristote, qui suit d'ailleurs une citation parfaitement littérale de l'*Illiade* X, 458, introduite pourtant de la même façon : αὐτὸς γὰρ φησι suivi d'une rupture de construction. De nombreux éléments du texte du Stagirite sont supprimés ; d'autres sont reformulés – nous les avons soulignés. Le reste de l'emprunt est une paraphrase très proche du texte de départ : les mots en gras sont repris directement d'Aristote, et seul le mot ζῶον, ajouté par le scholiaste pour rendre son commentaire compréhensible, n'a pas de lien direct avec le texte du philosophe. L'emprunt n'est donc pas une citation, mais une référence d'une grande proximité avec le texte de départ.

On constate donc que la rupture de construction, dans les scholies anciennes à l'*Illiade*, peut aussi introduire une référence, et non une citation, et que les deux usages peuvent se retrouver dans le même manuscrit, voire dans la même scholie, comme c'est le cas pour notre second exemple d'emprunt à Aristote. Nous avons d'ailleurs trouvé un cas – le seul dans les scholies anciennes à l'*Illiade* - de référence à un texte en vers introduit par φησί suivi d'une rupture de construction. Il s'agit d'un emprunt à Ménandre :

<p><b>Ménandre (<i>Poetae Comici Graeci</i> vol. VI 2, fr. 665 = schol. (T) <i>Illiade</i> XXI, 389)<sup>1493</sup></b></p>	<p><b>Schol. (B) <i>Illiade</i> XXI, 389a2</b></p>
<p>Καὶ τοῦτο <b>θύων οὐδεπόποτ' ηῦξάμην</b> ἐγὼ <u>τὸ σῶιζον</u> <b>τὴν</b> ἐμήν <b>οἰκίαν</b>, ἀλλὰ παρέλειπον, <b>οἰκετῶν εἶναι στάσιν</b> ἔνδον <u>παρ'</u> αὐτῷ, <u>πρᾶγμα</u> χρησιμώτατον.</p>	<p>καὶ Μένανδρός φησιν · « οὐδέποτε <b>θύων εὐξάμην</b> ἄλλως <u>σώζεσθαι</u> <b>τὴν οἰκίαν</b> ἢ <b>στάσιν οἰκετῶν εἶναι</b> <u>ἐν αὐτῇ</u> ».</p>

Cet emprunt n'est évidemment pas une citation, puisqu'il est en prose - la confusion est d'ailleurs presque impossible : le scholiaste s'adresse en effet à un public qui n'ignore pas que Ménandre n'était pas un prosateur. Il s'agit cependant d'une paraphrase assez fidèle, comme le montre la reprise par le scholiaste de θύων οὐδεπόποτ' εὐξάμην, τὴν οἰκίαν et οἰκετῶν εἶναι στάσιν ; τὸ σῶιζον a été reformulé en σώζεσθαι, ἔνδον en ἐν αὐτῇ. Des mots du scholiaste, seuls ἄλλως et ἢ ne trouvent pas d'écho direct chez Ménandre. Ce cas est donc à

<sup>1493</sup> Dans le cas de ce fragment, le texte de Ménandre semble assez assuré, si l'on se fie à l'apparat critique fourni par R. Kassel et C. Austin dans les *Poetae Comici Graeci*.

rapprocher des deux références à Aristote : nous avons encore une fois une référence extrêmement proche de la lettre du texte de départ.

Dernier cas, sans verbe de parole cette fois, celui de schol. *Iliade* (T) IX, 529<sup>e</sup>, qui emprunte un assez long passage de Strabon X, 3, 6, introduit dans la scholie par l'adverbe οὕτως et une rupture de construction. Il est à nouveau intéressant de placer les deux textes en regard (en gras figurent les mots qui sont repris à l'identique) :

Strabon X, 3, 6	schol. <i>Iliade</i> . (T) IX, 529 <sup>e</sup>
<p>Ἀρχέμαχος δ' ὁ Εὐβοεὺς φησὶ τοὺς <b>Κουρήτας ἐν Χαλκίδι συνοικῆσαι</b>. συνεχῶς δὲ περὶ τοῦ Ληλάντου πεδίου πολεμοῦντας, ἐπειδὴ οἱ πολέμιοι τῆς <u>κόμης ἐδράττοντο</u> τῆς ἔμπροσθεν καὶ <u>κατέσπων αὐτούς</u>, <u>ὄπισθεν κομῶντας</u> γενέσθαι, τὰ δ' ἔμπροσθεν κείρεσθαι · διὸ καὶ Κουρήτας ἀπὸ τῆς κουρᾶς κληθῆναι · μετοικῆσαι δ' εἰς τὴν Αἰτωλίαν, καὶ κατασχόντας τὰ περὶ Πλευρῶνα χωρία τοὺς πέραν οἰκοῦντας τοῦ Ἀχελώου διὰ τὸ ἀκούρους φυλάττειν τὰς κεφαλὰς Ἀκαρνᾶνας <u>καλέσαι</u>.</p>	<p>Στράβων δὲ οὕτως · « Ἀρχέμαχος ὁ Εὐβοεὺς φησὶ τοὺς <b>Κουρήτας ἐν Χαλκίδι οἰκῆσαι</b>. συνεχῶς δὲ πολεμοῦντας περὶ τοῦ Ληλάντου πεδίου, ἐπειδὴ οἱ πολέμιοι <u>κομῶν δραττόμενοι κατέσπων αὐτούς</u>, <u>ὄπισθοκόμους γενέσθαι</u>, τὰ δὲ ἔμπροσθεν κείρεσθαι · διὸ καὶ Κουρήτας ἀπὸ τῆς κουρᾶς {γενέσθαι} κληθῆναι. †κατοικοῦντας† δὲ εἰς Αἰτωλίαν τοὺς πέραν οἰκοῦντας διὰ τὸ ἀκούρους φυλάσσειν τὰς κεφαλὰς Ἀκαρνᾶνας <u>ὠνόμαζον</u> ».</p>

On constate que l'emprunt est très fidèle. Les quelques élisions que l'on trouve chez Strabon (δ' ὁ ; δ' ἔμπροσθεν ; δ' εἰς) et pas dans la scholie (ὁ ; δὲ ἔμπροσθεν ; δὲ εἰς) sont des variantes très mineures, sans doute dues au manuscrit consulté par le scholiaste. La place différente de πολεμοῦντας dans les deux textes et l'emploi par le scholiaste de la forme οἰκῆσαι au lieu de συνοικῆσαι sont probablement aussi des variantes de manuscrits. Restent quelques différences entre les deux textes, qui proviennent de l'intervention du scholiaste sur le texte qu'il cite ; mais ces différences sont minimales, puisqu'il s'agit du remplacement de trois mots ou groupes de mots par trois mots ou groupes de mots de même sens, voire de même étymologie. Constatons enfin qu'aucun mot de l'emprunt fait par le scholiaste ne se trouve sans équivalent direct chez Strabon. En toute rigueur, on n'a donc pas affaire ici à une citation, puisque l'emprunt n'est pas parfaitement fidèle et comporte quelques éléments reformulés ; il s'agit cependant, comme dans les cas précédents, d'une référence extrêmement proche de l'original, et le scholiaste a bien effectué le geste de la citation.

A l'issue de cette étude sur les scholies anciennes à l'*Iliade*, on peut s'apercevoir que la rupture de construction introduit soit une citation, soit une référence dont le degré de fidélité à l'original est extrêmement élevé. C'est pourquoi ce critère de la rupture de construction nous semble valable et fiable, même si l'on ne saurait en faire une garantie de littéralité totale et absolue.

### 3. *Le cas de l'adverbe οὐτω(ς)*

D. Lenfant remarque en outre que les scholiastes à Aristophane, afin de marquer la littéralité d'un emprunt à Thucydide, peuvent aussi utiliser un verbe de déclaration accompagné par οὐτω(ς), jamais utilisé s'il y a reformulation<sup>1494</sup>. L'adverbe οὐτω(ς) signale d'ailleurs aussi toujours une citation littérale quand Athénée effectue un emprunt à Hérodote, comme l'a montré D. Lenfant<sup>1495</sup>. La présence de οὐτω(ς) pourra donc être considérée, dans nos analyses, comme un indice supplémentaire de littéralité – mais pas une preuve absolue de littéralité intégrale, comme on l'a vu d'ailleurs avec la référence à Strabon que nous avons analysée<sup>1496</sup>.

### 4. *Synthèse*

Les travaux de D. Lenfant et nos propres recherches permettent donc d'affirmer qu'il y a une vraie cohérence entre la façon d'introduire un emprunt et la littéralité ou non de cet emprunt : cette cohérence, « qui ne souffre pas d'exception dans ce corpus [les emprunts à Thucydide dans les scholies à Aristophane], suggère que les scholiastes avaient eux-mêmes une claire conscience de la distinction entre une citation littérale et une reproduction moins précise - une conquête qui n'allait pas de soi concernant la prose, comme l'atteste amplement la pratique généralisée de la citation libre dans la littérature ancienne<sup>1497</sup> ». Bien entendu et comme le souligne souvent D. Lenfant, ces conclusions demandent à être confirmées par d'autres exemples ; il reste qu'elles sont extrêmement intéressantes et utiles dans un cas comme le nôtre : elles nous permettent, même si c'est avec une certaine prudence, de faire confiance aux auteurs et aux scholiastes que nous lirons.

---

<sup>1494</sup> Lenfant 2002, p. 429.

<sup>1495</sup> Lenfant 2007b, p. 52.

<sup>1496</sup> D. Lenfant montre aussi que les scholiastes de son corpus peuvent employer deux autres façons d'introduire une citation : soit l'article défini τό, soit l'expression διὰ τούτων, « en ces termes ». Ces deux cas de figure sont absents du corpus des fragments d'Acousilaos et de Phérécyde, de même que les autres procédés employés en grec que nous avons mentionnés dans la première partie de notre travail (cf. *supra*, p. 31 sqq.).

<sup>1497</sup> Lenfant 2002, p. 429.



Illustrons notre propos par un exemple rapide, tiré de la *Bibliothèque* qui, au livre III, rapporte l'histoire de Cadmos qui, ayant semé les dents du dragon, vit sortir de terre les Spartes<sup>1498</sup> :

Φερεκύδης δέ φησιν ὅτι Κάδμος, ἰδὼν ἐκ γῆς ἀναφυομένους ἄνδρας ἐνόπλους, ἐπ' αὐτοὺς ἔβαλε λίθους, οἱ δὲ ὑπ' ἀλλήλων νομίζοντες βάλλεσθαι εἰς μάχην κατέστησαν. περιεσώθησαν δὲ πέντε, Ἐχίων Οὐδαῖος Χθονίος Ὑπερήνωρ Πέλωρος (« Phérécyde dit cependant que Cadmos, voyant des hommes armés pousser hors de terre, leur lança des pierres, et qu'eux, chacun pensant que c'était l'autre qui les envoyait, engagèrent le combat. Cinq survécurent, Echion, Oudaios, Chthonios, Hyperénor, Péloros. »).

On voit qu'Apollodore introduit l'emprunt à Phérécyde par φησίν ὅτι, expression suivie d'un récit dont on n'a aucun moyen de savoir avec certitude s'il est écrit au style direct ou au style indirect.

Nous disposons cependant d'un point de comparaison, le fr. 22a qui, lui, revendique sa littéralité par une rupture de construction et l'emploi de l'adverbe οὕτω :

Φερεκύδης δὲ ἐν τῇ ε' οὕτω φησίν · « ἐπεὶ δὲ Κάδμος κατωκίσθη ἐν Θήβησιν, Ἄρης διδοῖ αὐτῷ καὶ Ἀθηναίη τοῦ ὄφιος τοὺς ἡμίσεις ὀδόντας, τοὺς δὲ ἡμίσεις Αἰήτηι. καὶ ὁ Κάδμος αὐτίκα σπείρει αὐτοὺς εἰς τὴν ἄρουραν Ἄρεως κελεύσαντος, καὶ αὐτῷ ἀναφύονται πολλοὶ ἄνδρες ὀπλισμένοι. ὁ δὲ Κάδμος δεῖσας βάλλει αὐτοὺς λίθοισιν. οἱ δὲ δοκέοντες ὑφ' ἑαυτῶν βάλλεσθαι, κρατέουσιν ἀλλήλους καὶ θνήσκουσιν πλὴν ε' ἀνδρῶν, Οὐδαίου καὶ Χθονίου καὶ Ἐχίονος καὶ Πέλωρος καὶ Ὑπερήνορος. καὶ αὐτοὺς Κάδμος ποιεῖται πολίτας » (« Phérécyde dit au livre V : "quand Cadmos se fut installé à Thèbes, Arès et Athéna lui donnent la moitié des dents du dragon, et l'autre moitié à Aïétés. Et Cadmos les sème à son tour dans la terre de labour sur l'ordre d'Arès, et poussent de nombreux hommes armés. Cadmos, pris de peur, leur lance des pierres. Eux, pensant qu'ils se les jetaient les uns sur les autres, luttent entre eux et meurent, à l'exception de cinq hommes, Oudaios, Chthonios, Echion, Pélor et Hyperénor. Cadmos en fait ses citoyens" »).

Ce fragment et le texte donné par Apollodore ne sont pas identiques. Ces deux passages présentent certes de nombreux points communs dans leur écriture, relevés par L. Gourmelen<sup>1499</sup> : « l'emploi du même verbe ἀναφύομαι, la présence d'expressions identiques ou fort proches (ἐπ' αὐτοὺς ἔβαλε λίθους = βάλλει αὐτοὺς λίθοισιν, οἱ δὲ ὑπ' ἀλλήλων νομίζοντες βάλλεσθαι = οἱ δὲ δοκέοντες ὑφ' ἑαυτῶν βάλλεσθαι) » ; toutefois, sur le seul

<sup>1498</sup> *Bibliothèque* III, 4, 1, 4-5 (III, 23-24 ; p. 112 Wagner). F. Jacoby rapporte ce fragment sous le n° 22c ; R. L. Fowler, lui, mentionne dans son édition qu'Apollodore dérive de Phérécyde. Quant à J. Pàmias, il classe ce passage d'Apollodore parmi les *testimonia* de Phérécyde.

<sup>1499</sup> Gourmelen 2007, p. 120.

critère de la stricte littéralité, on voit bien que nos deux passages ne sauraient avoir le même statut, ce que L. Gourmelen note évidemment en parlant, pour ce passage de la *Bibliothèque*, d'adaptation et de réécriture<sup>1500</sup>. Cela nous prouve par un cas concret qu'en toute rigueur, on ne peut considérer un emprunt introduit par ὄτι comme une citation, et qu'il faut se contenter, en l'absence d'autres éléments de preuve, de le traiter comme une référence. C'est d'ailleurs pourquoi, contrairement à R. L. Fowler, à P. Dolcetti, à L. Gourmelen<sup>1501</sup> et à W. S. Morison, nous ne nous risquons pas à considérer les fr. 8 et 39 de Phérécyde comme des citations probables, puisque les propos attribués à Phérécyde y sont introduits par ὄτι<sup>1502</sup>. Nous arrivons à la même conclusion pour le fr. 135 (= FGrH 3 F 135a), où le discours attribué à Phérécyde commence par ὄτι ; preuve de la difficulté que pose ce type de passages, R. L. Fowler et F. Jacoby, qui le considèrent tous deux comme une citation, ne mettent pas les guillemets au même endroit.

Résumons : afin de déterminer la littéralité ou non d'un emprunt, nous nous fonderons sur la présence ou l'absence d'une rupture de construction pour introduire cet emprunt. La présence de l'adverbe οὐτω(ς) sera un autre élément important de notre réflexion. Rappelons-nous enfin que même dans des emprunts littéraires, il peut toujours y avoir une légère adaptation du dialecte ou du vocabulaire du texte d'origine, mais surtout que la présence de traits dialectaux particuliers a de fortes chances de signaler une citation.

## **B. Acousilaos**

### ***1. Les fragments qui peuvent être considérés comme des citations***

Commençons cette étude par les citations probables d'Acousilaos qui nous sont parvenues.

Nous considérons, comme P. Tozzi<sup>1503</sup> et R. L. Fowler<sup>1504</sup>, que ces citations probables sont au nombre de trois, que l'on trouve dans les fr. 1, 3 et 22. L'opinion d'A. Kordt est différente : si l'on met à part le fr. 22, qui n'apparaît pas dans son travail de 1903 puisqu'il

---

<sup>1500</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>1501</sup> *Ibid.*, n. 11 p. 115.

<sup>1502</sup> F. Jacoby, lui, ne présente pas le fr. 39 comme une citation ; il considère cependant bien le fr. 8 comme une citation de Phérécyde. P. Dolcetti, n. 21 p. 290 considère l'expression ἀφ' οὗ καλεῖται, qu'elle estime typique de Phérécyde, comme un argument important en faveur de la citation.

<sup>1503</sup> Tozzi 1967, p. 607.

<sup>1504</sup> Fowler présente ce qu'il considère comme des « verbatim quotations » (p. xxxv) en caractères gras et avec une indentation. Son fr. 44, classé parmi les « fragmenta dubia vel spuria », est présenté de la même façon. Ce texte est inclus dans les fragments d'Acousilaos sur la base d'une correction du texte de la tradition manuscrite effectuée dans l'édition de Böckh : il nous semble par conséquent plus prudent de ne pas en tenir compte, et de considérer que, s'il s'agit sans doute d'une citation, ce n'est sans doute pas une citation d'Acousilaos.

s'agit d'un papyrus d'Oxyrhynque publié en 1919, A. Kordt considère lui aussi comme des citations les fr. 1 et 3 – nous y reviendrons dans quelques lignes –, mais aussi le fr. 39a<sup>1505</sup>. Pour ce dernier cas, il nous semblerait très hasardeux de suivre l'hypothèse proposée par Kordt : ce texte est en effet issu d'une scholie dans laquelle nous ne décelons guère d'indice prouvant la volonté de respecter la littéralité du texte d'Acousilaos. La phrase ἡ ἱστορία παρὰ Ἀκουσίλαω, qui clôt la scholie, ne saurait bien évidemment garantir cette littéralité : il est donc plus prudent de considérer le fr. 39a comme une reformulation du texte d'Acousilaos, et de le classer dans la catégorie des références. A. Kordt envisage aussi la possibilité que soient des citations les fr. 20, 30, 40 et 43. Les trois derniers fragments sont eux aussi tirés de scholies qui proposent des récits s'achevant par ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Ἀκουσίλαω : à nouveau, il nous semble raisonnable de considérer ces fragments comme des références puisque rien dans ces textes ne montre la volonté de respecter la littéralité du texte d'Acousilaos. Quant au fr. 20, il est issu de Strabon<sup>1506</sup> ; lui aussi doit être rangé parmi les références et non les citations, car il s'agit d'une reformulation au discours indirect, introduit par λέγει, du texte du mythographe argien.

Examinons à présent les trois fragments qui, eux, pourraient bien être des citations d'Acousilaos. Le texte du fr. 1 est un emprunt fait par Macrobe dans ses *Saturnales* au grammairien Didyme (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), au sujet du fait que le nom d'Achéloos était dans les temps anciens employé pour tous les cours d'eau. Didyme, que Macrobe mentionne en grec, écrit – il s'agit de la fin de la citation du grammairien – :

ὁ γοῦν Ἀκουσίλαος διὰ τῆς πρώτης ἱστορίας δεδήλωκεν ὅτι Ἀχελῷος πάντων τῶν ποταμῶν πρεσβύτατος. ἔφη γάρ · « Ὠκεανὸς δὲ γαμεῖ Τηθὺν ἑαυτοῦ ἀδελφὴν · τῶν δὲ γίνονται τρισχίλιοι ποταμοί · Ἀχελῷος δὲ αὐτῶν πρεσβύτατος καὶ τετίμηται μάλιστα » (« Acousilaos du moins, au cours du premier livre de son *Histoire*, a montré que l'Achéloos est le plus anciens de tous les fleuves. Il dit en effet : "Océan épouse Téthys, sa propre sœur ; d'eux naissent trois mille fleuves ; l'Achéloos est le plus ancien d'entre eux et le plus vénéré" »)<sup>1507</sup>.

On a ici un cas particulier : Macrobe cite Didyme citant Acousilaos. Indépendamment de toute considération littéraire portant sur la nature très particulière des *Saturnales*, qui relèvent d'un genre, le dialogue de banquet, qui précisément se nourrit de citations, l'emprunt de Macrobe à Didyme est très nettement marqué par le passage du latin de Macrobe au grec de Didyme puis, à la fin de l'emprunt, par le retour au latin ; ce changement de langue accrédié en outre très fortement l'idée selon laquelle cet emprunt est littéral, et serait donc

<sup>1505</sup> Kordt 1903, p. 83.

<sup>1506</sup> Strabon X, 3, 21.

<sup>1507</sup> Macrobe, *Saturnales* V, 18, 9.

une citation, au sens strict. En ce qui concerne l'emprunt dans l'emprunt, c'est-à-dire l'emprunt de Didyme à Acousilaos, la situation n'est malheureusement pas aussi nette. On peut cependant constater que les mots ἔφη γάρ annoncent de façon claire le changement de voix, donc le début de l'emprunt – ce n'est plus Didyme qui parle, mais Acousilaos -, jouant ainsi le rôle des guillemets ouvrants modernes. Le contenu de l'emprunt est clairement indiqué par Didyme : il s'agit de l'idée selon laquelle l'Achéloos est le plus vieux des fleuves, idée qui ne se trouve totalement énoncée que par les mots Ἀχελῷος δὲ αὐτῶν πρεσβύτατος ; la proposition καὶ τετίμηται μάλιστα étant, par le καί, coordonnée à la précédente, il faut considérer qu'elle aussi fait partie de l'emprunt. La fin de l'emprunt enfin est tout simplement marquée, dans le texte de Macrobe, par le retour au latin immédiatement après μάλιστα, puisque la phrase qui suit commence ainsi : « Licet abunde ista sufficiant ad probationem moris antiqui... ». On a donc un emprunt explicite, et clairement délimité. Cet emprunt est-il littéral ? Les mots ἔφη γάρ sont suivis, non pas d'une proposition infinitive, mais d'un discours direct sans aucun lien de subordination : il y a donc rupture syntaxique, ce qui est, nous l'avons dit, l'une des solutions que possède la langue grecque pour marquer la littéralité d'un emprunt. Cela montre qu'il y a chez Didyme la volonté de préserver la littéralité du texte d'Acousilaos, et ce qui suit ἔφη γάρ a donc toutes les chances d'être une véritable citation d'Acousilaos, même s'il nous manque évidemment l'élément de preuve décisif et définitif que serait un point de comparaison avec le texte de départ.

Le fr. 3 est issu d'une scholie à l'*Iliade*<sup>1508</sup> :

Ἀκουσίλαος ἐν τρίτῳ Γενεαλογιῶν κύριον ἤκουσε τὸ Ἐχέπωλος οὕτως · « Κλεωνύμου δ' Ἀγχίσης · τοῦ δὲ Ἐχέπωλος » (« Acousilaos, au livre trois des *Généalogies*, a compris « Echépolos » comme un nom propre, de cette manière : "de Cléonymos naquit Anchise ; de ce dernier, Echépolos" »).

Οὕτως permet de marquer le début de l'emprunt, qui se clôt explicitement par les mots καὶ Φερεκύδης ἐν τῷ γ', qui introduisent un autre emprunt que nous examinerons plus loin. D'Acousilaos viennent donc les mots Κλεωνύμου δ' Ἀγχίσης · τοῦ δὲ Ἐχέπωλος. Le critère de la littéralité semble respecté puisque, comme pour le fr. 1, l'emprunt à Acousilaos n'est lié à ce qui précède par aucune subordination : il y a bien rupture syntaxique. C'est pourquoi ce fragment est lui aussi, selon nous, très probablement une citation.

Le fr. 22<sup>1509</sup> enfin est bien plus long que les deux précédents. Conservé sur un papyrus du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., sa nature même pose problème : le texte est fragmentaire, et on ignore s'il s'agit de l'œuvre d'un grammairien ou d'un scholiaste. Voici ce texte :

<sup>1508</sup> Schol. T *Iliade* XXIII, 296c.

<sup>1509</sup> P. Oxy. XIII 1611 fr. 1 38 sqq.

ὅτι τὸ παρὰ Θεοφράστῳ λεγόμενον ἐν τῷ δευτέρῳ Περὶ βασιλείας περὶ τοῦ Καινέως δόρατος τοῦτο ἰκανὸς ἐστὶν ὡς ἀληθῶς ὁ τῷ σκῆπτρῳ βασιλεύων, οὐδὲ τῷ δόρατι, καθάπερ ὁ Καινεύς· ἄξιον γὰρ κρατεῖν ὁ Καινεὺς τῷ δόρατι ἀλλ' οὐχὶ τῷ σκῆπτρῳ καθάπερ οἱ πολλοὶ βασιλεῖς [ἡγεῖτο], οὐ [μὴν] ἐδύνατο». πρὸς (?) τῆς [ὑπ' Ἀ]κουσιλάου [τοῦ] Ἀργείου καταλ[εγομένης] ἱστορίας ἀπολύσα[ι δεῖ]· λέγει γὰρ περὶ Καινέα οὕτως· «Καινῆ δὲ τῆι Ἐλάτου μίσγεται Ποσειδῶν· ἔπειτα (οὐ γὰρ ἦν αὐτῆι ἱερὸν παῖδας τεκέν οὐτ' ἐξ ἐκείνου οὐτ' ἐξ ἄλλου οὐδενός) ποιεῖ αὐτὴν Ποσειδέων ἄνδρα ἄτρωτον, ἰσχὺν ἔχοντα μεγίστην τῶν ἀνθρώπων τῶν τότε, καὶ ὅτε τις αὐτὸν κεντοίῃ σιδήρῳ ἢ χαλκῷ ἠλίσκετο μάλιστα χρημάτων. καὶ γίνεται βασιλεὺς οὗτος Λαπιθέων καὶ τοῖς Κενταύροις πολέμεισκε. ἔπειτα στήσας ἀκόντιον ἐν ἀγορᾷ θεὸν ἐκέλευεν ἀριθμεῖν. θεοῖσι δ' οὐκ ἦεν [ἄρεστόν, καὶ] Ζεὺς ἰδὼν αὐτὸν ταῦτα ποιέοντα ἀπειλεῖ καὶ ἐφορμᾷ τοὺς Κενταύρους· κάκεινοι αὐτὸν κατακόπτουσιν ὄρθιον κατὰ γῆς καὶ ἄνωθεν πέτρην ἐπιτιθεῖσιν σῆμα, καὶ ἀποθνήσκει<sup>1510</sup>» («voici ce qui est dit chez Théophraste, dans le deuxième livre de *Sur la royauté*, au sujet de la lance de Caïneus : "et cet homme est vraiment celui qui règne avec le sceptre, et non avec la lance, comme Caïneus : Caïneus en effet pensait digne de régner par la lance et pas par le sceptre comme la plupart des rois, et cependant il n'en fut pas capable". Afin de résoudre le problème, il faut lire l'histoire racontée par Acousilaos d'Argos. Voici ce que dit de Caïneus Acousilaos : "Poséidon s'unit à Caïnè, la fille d'Elatos ; puis (comme il ne lui était pas permis de mettre au monde des enfants, ni de lui ni de personne d'autre) Poséidon la changea en homme, un homme invulnérable qui possédait la force la plus grande parmi les gens de son temps. Lorsque quelqu'un le frappait, avec le fer ou le bronze, c'en était fait de lui à coup sûr. Il devient roi des Lapithes et guerroye contre les Centaures. Puis il mit un javelot sur l'agora et ordonna qu'on le compte au nombre des dieux. Cela ne plut pas aux dieux et Zeus, le voyant agir ainsi, pousse et excite les Centaures ; ceux-ci, en le frappant, l'enfoncent dans la terre ; par-dessus, ils mettent un rocher comme monument et il meurt" »)<sup>1511</sup>.

Le texte du papyrus soulève le problème de la signification de l'emploi par Théophraste, dans un passage de son *Sur la royauté*, des mots « régner par la lance », qui s'opposent à « régner par le sceptre » et se réfèrent à Caïneus. L'emprunt à Acousilaos est

<sup>1510</sup> Comme nous l'avons dit plus haut (p. 247), nous reproduisons et traduisons le texte proposé par R. L. Fowler, en tenant compte du comblement de la lacune par D. L. Toye, dans le *Brill's New Jacoby*, également sous le n° 22 (Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>), afin de pouvoir offrir un récit complet des faits.

<sup>1511</sup> A partir de « Voici ce que dit... », la traduction est de J.-C. Carrière.

employé pour éclairer le sens de cette expression, qui vient de l'histoire rapportée par le mythographe. Comme pour les deux cas précédents, l'emprunt est explicite et annoncé par οὕτως et une absence de subordination, rupture syntaxique matérialisée par les éditeurs modernes par un point en haut. La fin en est marquée par la phrase τοῦτ' ἔστιν γὰρ ἴσως τὸ τῶι δόρατι ἄρχειν τὸν Καίνεα (« voilà peut-être ce qu'est le règne par la lance de Caïneus »), destinée à rattacher l'extrait au problème posé dans le texte qui l'inclut, à savoir ce que signifie « régner par la lance » : il s'agit en quelque sorte d'un bref commentaire conclusif sur l'emprunt à Acousilaos. Il semble donc bien que l'on ait, là encore, une citation, d'autant plus intéressante qu'elle est relativement longue.

Avant de tenter de tirer des conclusions quant à l'écriture d'Acousilaos, il nous semble devoir évoquer le fr. 4, une scholie à Apollonios de Rhodes qui concerne l'origine des Phéaciens, et qui comporte elle aussi une citation probable, longue... d'un seul mot :

Ἄκουσίλαος ἐν τῇ γ' φησίν, ὅτι ἐκ τῆς ἐκτομῆς τοῦ Οὐρανοῦ « ῥανίδας » ἐνεχθῆναι συνέπεσεν, τουτέστι σταγόνας, κατὰ τῆς γῆς, ἐξ ὧν γεννηθῆναι τοὺς Φαίακας [...] (« Acousilaos dit dans le troisième livre que de l'amputation d'Ouranos il se trouva que des "gouttes" (*rhanidas*), c'est-à-dire des gouttes (*stagonas*), furent projetées sur la terre, desquelles naquirent les Phéaciens [...] »)<sup>1512</sup>.

Comme le fait remarquer D. L. Toye à juste titre, « the scholiast's gloss for the term *rhanidas* ("drops") indicates that Akousilaos employed this word in his work<sup>1513</sup> ». La seule chose qui nous empêche d'affirmer que ῥανίδας est une citation est son cas : rien ne prouve en effet que ce terme se soit trouvé à l'accusatif chez Acousilaos, et donc que le critère de la littéralité ait été parfaitement respecté. Quoi qu'il en soit, il est bien évident que cela ne peut guère nous éclairer sur l'écriture du mythographe argien<sup>1514</sup>...

## 2. *Les caractéristiques de l'écriture d'Acousilaos*

### i. *Le présent historique*

Une fois cela posé, nous pouvons tenter d'émettre quelques remarques concernant l'écriture d'Acousilaos. Constatons en premier lieu l'importance, dans ces citations, du présent de l'indicatif dans le récit : dans le fr. 1, sur trois verbes, deux sont à ce temps, γαμῆ et γίνονται, et dans le fr. 22, c'est le cas de huit verbes sur les douze qui sont employés à un mode personnel, μίσγεται, ποιῆ, γίγνεται, ἀπειλεῖ, ἐφορμᾷ, κατακόπτουσιν, ἐπιτιθεῖσιν,

<sup>1512</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes IV, 982-921.

<sup>1513</sup> Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>.

<sup>1514</sup> On pourrait mener la même analyse sur Phérécyde fr. 90a, par exemple.

ἀποθνήσκει. Cet emploi fréquent du présent de narration<sup>1515</sup> a déjà été relevé par P. Tozzi, qui, se fondant sur le fr. 3, ajoute qu'il peut y avoir ellipse du verbe « *perchè la successione [généalogique] acquisti maggiore essenzialità*<sup>1516</sup> » ; c'est aussi le cas dans le fr. 1, lui aussi à teneur généalogique<sup>1517</sup>. On a donc chez Acousilaos dix présents historiques, ce qui, en termes de fréquence, est selon Lilja supérieur même aux autres logographes anciens, à l'exception de Phérécyde<sup>1518</sup>.

Même si notre échantillon est malheureusement très réduit, on peut remarquer que le présent est systématiquement employé pour les verbes marquant une activité généalogique, à savoir l'union (γαμῆ fr. 1, μίσγεται fr. 22) et la naissance (γίνονται) – nous n'avons pas d'exemple pour l'engendrement ou l'enfantement dans nos fragments d'Acousilaos. C'est ainsi que Lilja, qui relève le même phénomène chez Phérécyde – nous y reviendrons – parle de « *genealogical formulae*<sup>1519</sup> », que l'on trouve dans les listes généalogiques : on trouve ainsi μίσγεται chez Acousilaos, mais aussi chez Hécatée, Phérécyde et Hellanicos<sup>1520</sup>.

## ii. *La simplicité du style*

Second point qu'il nous faut relever, la grande simplicité de l'écriture d'Acousilaos. Cette simplicité, proche de la pauvreté, permet aussi une grande clarté ; ainsi Kordt remarque-t-il que le fr. 1 révèle chez l'auteur argien un « *sermonem [...] obsoletum atque exilem, sed tamen dilucidum*<sup>1521</sup> » ; il juge plus loin qu'Acousilaos écrivait « *simpliciter sed dilucide* », et renvoie à un passage de Cicéron consacré à l'écriture des premiers mythographes, que nous commenterons plus bas<sup>1522</sup>. P. Tozzi précise davantage, et relève, dans les fr. 1 et 3, l'usage exclusif de la parataxe et les membres de phrases brefs et clos<sup>1523</sup>. Le fr. 22 lui permet de nuancer ce tableau : P. Tozzi montre que, bien qu'Acousilaos use parcimonieusement de la subordination – le fr. 22 contient la seule proposition subordonnée des fragments que nous considérons comme des citations<sup>1524</sup> –, il préfère la coordination. Le savant italien en conclut à l'emploi presque exclusif de la parataxe<sup>1525</sup>, marquée, comme le souligne S. Lilja, par les

<sup>1515</sup> Pour une discussion sur la valeur exacte de ces présents, voir Lilja 1968, p. 101-119 ; il nous semble à la fois simple et globalement exact de considérer qu'il s'agit bien de présents de narration.

<sup>1516</sup> Tozzi 1967, p. 608 ; Jacob 1994a, p. 180 fait la même remarque et oppose ce présent au passé du récit hésiodique.

<sup>1517</sup> Lilja 1968, n. 26 p. 79.

<sup>1518</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>1519</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>1520</sup> *Ibid.*, p. 110, et n.42 p. 110. Lilja n.43 p. 110 relève que γίνομαι, « the most frequently used historic present in genealogical lists » (p. 110), se trouve seize fois chez Phérécyde, quatre fois chez Hellanicos, une fois chez Acousilaos et une fois chez Xanthos.

<sup>1521</sup> Kordt 1903, p. 17.

<sup>1522</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>1523</sup> Tozzi 1967, p. 607.

<sup>1524</sup> Lilja 1968, p. 79.

<sup>1525</sup> Tozzi 1967, p. 608.

répétitions de *καί* et *αὐτός* dans les parties narratives<sup>1526</sup>. Tout cela confirme l'impression de grande simplicité de la syntaxe du mythographe argien. Cette impression est d'ailleurs renforcée par le peu de recherche dans le vocabulaire employé, pour autant que l'on puisse en juger d'après un aussi maigre échantillon<sup>1527</sup> : C. Calame par exemple remarque, à propos du fr. 22, « une retenue certaine dans le recours aux qualificatifs de type homérique »<sup>1528</sup>, et P. Tozzi n'hésite pas à parler d'un « impoverimento fantastico del linguaggio »<sup>1529</sup>.

### iii. *Le δέ généalogique*

Autre caractéristique de l'écriture d'Acousilaos, constatée par S. Lilja, le fait que les passages généalogiques de ses fragments font un abondant usage de *δέ*, tandis que les passages narratifs préfèrent *καί*<sup>1530</sup>. S. Lilja relève en effet, dans les passages narratifs, huit *καί* (un dans le fr. 1 et six dans le fr. 22) et deux *δέ* (un dans le fr. 1, l'autre dans le fr. 22), tandis que dans les passages généalogiques, elle ne relève qu'un seul *καί*, dans le fr. 1<sup>1531</sup>. Remarquons d'ailleurs que ce dernier *καί* ne sert pas à marquer un enchaînement dans la généalogie : il se trouve dans une remarque qui, justement, ne relève pas du déroulement généalogique, mais constitue une remarque en marge de ce développement : Ἀχελῷος δὲ αὐτῶν πρεσβύτατος *καί* τετίμηται μάλιστα. On trouve en revanche cinq *δέ* dans les passages purement généalogiques : ils sont présents en particulier dans les formules τῶν δέ (fr. 1) et τοῦ δέ (fr. 3), et sont soit associés à des verbes qui dénotent le processus généalogique - γαμεῖ et γίνονται au fr. 1, μίσγεται au fr. 22 -, soit employés dans des cas d'élision du verbe, trait qui, on l'a vu, est fréquent chez Acousilaos dans les passages généalogiques. Remarquons pour terminer avec Lilja que « in the genealogical formulae τοῦ δέ (fr. 3) and τῶν δέ (fr. 1) the pronoun acts as an additional connective »<sup>1532</sup>.

### iv. *La question du dialecte*

Dernier point, le dialecte employé dans les fragments que nous avons sélectionnés. Parlant de Phérécyde, R. L. Fowler souligne à quel point il est compliqué, voire illusoire, d'étudier précisément le dialecte employé par cet auteur, qui serait le dialecte ionien, à partir des maigres fragments qui nous en sont parvenus. Fowler rappelle ainsi que la tradition manuscrite a pu normaliser largement les traits ioniens, de même d'ailleurs que l'action des

<sup>1526</sup> Lilja 1968, p. 41 ; on relève en effet cinq emplois du pronom *αὐτός* dans le fr. 22.

<sup>1527</sup> *Ibid.*, p. 24 et n.81 p. 32.

<sup>1528</sup> Calame 2008, p. 103.

<sup>1529</sup> Tozzi 1967, p. 609.

<sup>1530</sup> Avant son examen des fragments d'Acousilaos, S. Lilja constate déjà ce phénomène chez Hécatee (p. 75 et 78).

<sup>1531</sup> Lilja 1968, p. 79.

<sup>1532</sup> *Ibid.*, p. 79.



éditeurs, et ce dès la Bibliothèque d'Alexandrie ; de plus, l'ionien subissait la pression de l'attique ; enfin, le dialecte ionien lui-même n'était pas uniforme<sup>1533</sup>. N'oublions pas non plus que les règles et coutumes orthographiques sont variables, y compris au sein d'un même dialecte, ce qui ne simplifie pas le problème. Le raisonnement s'applique *a fortiori* pour Acousilaos, dont les fragments sont bien moins nombreux ; il ne nous paraît cependant pas inutile de se pencher sur la question. Les citations d'Acousilaos montrent en effet des traits ioniens. On en trouve deux traces particulièrement nettes dans des verbes du fr. 22, l'imparfait itératif πολεμέεσκε et la forme μίσγεται. La forme πολεμέεσκε comporte deux particularités de l'ionien : d'une part, elle ne présente pas de contraction et, d'autre part, c'est une forme d'imparfait formée sans augment et avec le suffixe itératif -σκ-. Selon P. Chantraine<sup>1534</sup>, ces deux caractéristiques conjointes se trouvent dans la langue homérique et dans l'ionien d'Hérodote ; K. Dover, lui, affirme qu'on ne peut savoir si ce type de formation de l'imparfait vient de la langue épique ou de la langue vernaculaire, même s'il existe de sérieux indices en faveur de cette seconde hypothèse<sup>1535</sup>. Quoi qu'il en soit, cette forme est bien ionienne, qu'elle vienne d'un ionien littéraire ou d'un ionien vernaculaire. Quant à μίσγεται, forme du verbe μείγνυμι, une recherche dans le TLG pour la période archaïque et pour le V<sup>e</sup> s. permet de constater que :

- cette forme se trouve dans les textes homériques : on en a deux occurrences dans l'*Illiade* (συμμίσγεται II, 753 et μίσγεται XIII, 797), deux dans l'*Odyssée* (ἐπιμίσγεται VI, 205 et μίσγεται VII 247), une dans l'*Hymne à Déméter* (μίσγεται v. 355) et une dans l'*Hymne à Pan*, v. 26 (καταμίσγεται) ;
- pour ce qui est des autres textes poétiques, on trouve deux fois ἐπιμίσγεται dans la *Théogonie* d'Hésiode (v. 802 et 803) ; on a καταμίσγεται chez Empédocle fr. 93 Diels-Kranz ; on trouve ἀναμίσγεται chez Solon fr. 13 West, ainsi que chez Théognis *Élégies* I, 961 ; chez ce dernier poète enfin, on trouve une occurrence de la forme simple μίσγεται (I, 192) ;
- μίσγεται et ses composés se retrouvent bien plus souvent en prose, chez les auteurs suivants : Hécatee FGrH 1 fr. 21 (μίσγεται) ; Anaxagore fr. 17 Diels-Kranz (συμμίσγεται) ; Hérodote I, 138 (συμμίσγεται) ; I, 216 (μίσγεται) ; IV, 49 (συμμίσγεται) ; IV, 53 (συμμίσγεται) ; IV, 54 (συμμίσγεται) ; Hellanicos de Lesbos fr. 19b Fowler (μίσγεται apparaît à deux reprises, voire trois selon d'autres éditeurs) ; Phérécyde<sup>1536</sup> fr. 8, 13b, 34a et 148 ; Hippocrate, *De diaeta acutorum*, 28

<sup>1533</sup> Fowler 1999a, p. 14-15.

<sup>1534</sup> Chantraine 1961, p. 226-227.

<sup>1535</sup> Dover 1997, p. 87 ; Lilja 1968, p. 24 ne tranche pas non plus la question, et renvoie à d'autres savants.

<sup>1536</sup> Aucun de ces quatre fragments ne nous semble être une citation probable, bien que Fowler ne soit pas du même avis pour le fr. 8 ; nous y reviendrons plus bas.

(ξυμμίσγεται) ; *De morbis* II, 48 (συμμίσγεται) ; *De semine, de natura pueri, de morbis*, 5 ; 12 ; 37 ; 51 (ἐπιμίσγεται et μίσγεται) ; 52 ; 53 ; *De diaeta* 8 (συμμίσγεται et ξυμμίσγεται) ; 28 (προσμίσγεται) ; 36 (καταμίσγεται) ; *De mulierum affectibus* 24 (deux occurrences), 74 (ξυμμίσγεται), 78, 135 (ξυμμίσγεται), 187 (μίσγεται et παραμίσγεται) ; lettre 21 (ξυμμίσγεται).

On constate ainsi que la grande majorité des occurrences de la forme μίσγεται et de ses composés se trouve dans la prose ionienne, notamment chez Hérodote et dans le corpus hippocratique ; ses autres occurrences se trouvent toujours dans des textes où l'auteur emploie une langue caractérisée par de nombreux traits ioniens, comme la langue épique. Cela est confirmé par d'autres recherches que nous avons effectuées dans le *Thesaurus Linguae Graecae*, toujours sur les périodes archaïque et classique : -μισγει- par exemple se trouve dans deux textes poétiques seulement<sup>1537</sup>, mais à soixante-et-onze reprises en prose, dont soixante-six fois dans le corpus hippocratique, les cinq autres occurrences se trouvant chez Hécatee, qui écrit en ionien, Hérodote, qui lui aussi emploie le dialecte ionien, et Thucydide<sup>1538</sup>. La forme μίσγονται, elle, est très rare : on ne la trouve en poésie que chez Pindare<sup>1539</sup> ; en prose, elle apparaît à trois reprises chez Hérodote, une fois chez Ctésias, qui écrit lui aussi en ionien, et une autre fois chez Scylax, à nouveau un auteur ionien<sup>1540</sup>. De ces sondages, il nous semble pouvoir conclure que la forme μίσγεται employée par Acousilaos n'est pas une forme typique de la langue poétique, comme cela a pu être écrit, mais est bien une forme ionienne, ce qui rejoint l'opinion de S. Lilja selon qui « μίσγω was purely Ionic rather than poetic<sup>1541</sup> ».

On observe dans notre corpus deux autres formes verbales intéressantes : la forme γίνονται, qui apparaît au fr. 1, et qui est une forme qui n'existe pas en attique, mais bien en ionien<sup>1542</sup>, même si, étant la forme qui s'impose dans la *koinè* après Aristote<sup>1543</sup>, sa présence

<sup>1537</sup> Théognis, *Elégies* I, 1162d (μίσγειν) ; Sophocle fr. 271 Radt (μίσγει).

<sup>1538</sup> Hécatee FGrH fr. 102c (μίσγει) ; Thucydide VI, 104 (προσμίσγει) et VII, 26 (ξυμμίσγει) ; Hérodote IV, 47 (προσμίσγειν) ; IX, 51 (συμμίσγει) ; Hippocrate, *De articulis* 36 (μίσγειν) ; *De morbis* II, 12 (συμμίσγειν et παραμίσγειν) ; II, 44 (μεταμίσγειν) ; II, 45 (μεταμίσγειν) ; II, 46 (μίσγειν) ; II, 48 (συμμίσγειν) ; II, 50 (παραμίσγειν) ; II, 64 (μεταμίσγειν) ; II, 65 (ξυμμίσγειν) ; II, 69 (ξυμμίσγειν) ; *De affectionibus* 41 (παραμίσγειν) ; *De ulceribus* 17 (μίσγειν) ; *De fistulis* 9 (ξυμμίσγειν) ; *De natura muliebri* 34 (ξυμμίσγειν) ; 38 (μίσγειν) ; *De mulierum affectibus* 15 (μίσγειν) ; 37 (ξυμμίσγειν) ; 45 (παραμίσγειν) ; 49 (μίσγειν) ; 53 (ξυμμίσγειν) ; 74 (ξυμμίσγειν, à deux reprises ; μίσγειν, à deux reprises) ; 75 (παραμίσγειν) ; 78 (μίσγειν ; παραμίσγειν) ; 79 (ξυμμίσγειν) ; 80 (ξυμμίσγειν, à deux reprises) ; 90 (παραμίσγειν) ; 92 (μίσγειν, à deux reprises) ; 96 (μίσγειν) ; 103 (ξυμμίσγειν) ; 104 (μίσγειν, à deux reprises) ; 109 (μίσγειν, à trois reprises, et παραμίσγειν, à deux reprises) ; 117 (ξυμμίσγειν) ; 118 (ξυμμίσγειν) ; 119 (ξυμμίσγειν) ; 155 (μίσγειν) ; 158 (παραμίσγειν, à deux reprises ; μίσγειν ; ξυμμίσγειν) ; 162 (ξυμμίσγειν) ; 185 (μίσγειν) ; 196 (παραμίσγειν) ; 200 (ξυμμίσγειν) ; 201 (ξυμμίσγειν) ; 203 (μίσγειν, à deux reprises) ; 205 (παραμίσγειν et μίσγειν, à trois reprises ; ξυμμίσγειν) ; 206 (μίσγειν) ; 230 (μίσγειν) ; 235 (παραμίσγειν). On trouve aussi la forme συμμίσγειν chez Platon, *Lois* 678c.

<sup>1539</sup> Pindare fr. 241 Tury, v. 3.

<sup>1540</sup> Hérodote I, 135 ; II, 64 ; IV, 172 ; Ctésias FGrH 688 fr. 45 ; Scylax 21.

<sup>1541</sup> Lilja 1968, p. 21.

<sup>1542</sup> Voir par exemple Jouanna 2002, p. 143. Buck 1955, p. 74 rappelle que ce trait apparaît dans la plupart des dialectes grecs, à l'exception, donc, de l'attique.

<sup>1543</sup> C'est ce qu'affirme P. Chantraine.

dans le texte d'Acousilaos peut aussi venir du travail d'un éditeur alexandrin ou postérieur, ou encore, pourquoi pas, d'un citateur d'Acousilaos ; la forme ἐπιτιθεῖσιν, qui relève elle aussi de l'ionien, dialecte dans lequel les verbes en -μι tendent à rejoindre la conjugaison des verbes contractes<sup>1544</sup>.

Autres traits de la morphologie ionienne que l'on trouve chez Acousilaos, les trois formes sans contraction Ποσειδέων, Λαπιθέων et ποιέοντα, remarquées par Claude Calame<sup>1545</sup> ; on relèvera aussi la forme πέτρην (fr. 22), puisque dans le dialecte ionien est le seul à présenter η après ρ ou ι<sup>1546</sup>.

Au fr. 1 enfin, on trouve la forme ἔωυτοῦ ; il s'agit cependant d'une correction de M. L. West conservée par R. L. Fowler, et non d'une leçon des manuscrits.

Il existe cependant dans notre corpus des traits dialectaux qui ne sont pas uniquement ioniens, voire pas ioniens du tout : sans prétendre à l'exhaustivité, remarquons que le texte d'Acousilaos présente par exemple un certain nombre de formes où la contraction est faite, comme les verbes γαμεῖ au fr. 1 ou ποιεῖ au fr. 22 par exemple ; les pronoms personnels n'ont pas la forme ionienne qu'ils ont chez Hérodote, puisqu'au fr. 22, on trouve αὐτήν et non μιν ; l'infinitif τεκέν (fr. 22) est issu du dialecte dorien, sans doute le dialecte natal d'Acousilaos<sup>1547</sup> ; la forme Ἀγγελῶιος (fr. 1) est donnée comme poétique par le dictionnaire de Liddell, Scott et Jones<sup>1548</sup>, mais ne semble pas particulièrement ionienne ; Calame relève la crase « attique » κάκε[ῖ]νοι<sup>1549</sup> ; la forme d'indicatif imparfait ἦεν, elle, est épique d'après le dictionnaire Liddell-Scott-Jones et P. Chantraine<sup>1550</sup>, ionienne-attique d'après S. Colvin<sup>1551</sup> ; quant au datif singulier Καίνῃ, il est similaire aux formes que l'on trouve chez Homère<sup>1552</sup>. Pour finir, précisons aussi, ce qui rejoint les précautions que nous avons prises avant d'entamer cette étude du dialecte d'Acousilaos, que le papyrus qui nous a transmis le fr. 22 donne les formes γίγνεται (forme attique) et ποιοῦντα, les formes ioniennes γίνετα (qui figure en revanche bien telle quelle au fr. 1) et ποιέοντα étant des corrections de M. L. West reprises par R. L. Fowler.

La question n'est donc pas simple. On peut formuler l'hypothèse que la langue des travaux d'Acousilaos était une langue composite, un ionien littéraire mêlé de formes

---

<sup>1544</sup> Voir par exemple West 1974, p. 106 ; Jouanna 2002, p. 150 ; voir aussi Chantraine 1967, p. 210.

<sup>1545</sup> Calame 2008, p. 104.

<sup>1546</sup> Chantraine 1967, p. 48.

<sup>1547</sup> Fowler 2013, p. 628 affirme qu'il s'agit d'un trait ionien, « splendid epichoric infinitive » ; nous n'avons pourtant pas trouvé d'exemple d'infinitif ionien en -έν.

<sup>1548</sup> Ce dictionnaire ne donne pas de référence pour cette forme particulière ; on la retrouve chez Homère, Hésiode, Pindare, les Tragiques, Callimaque, Apollonios de Rhodes, etc., et chez les grammairiens et les lexicographes.

<sup>1549</sup> Calame 2008, n. 40 p. 104.

<sup>1550</sup> Chantraine 1967, p. 206.

<sup>1551</sup> Colvin Stephen, 2007, *A Historical Greek Reader*, Oxford, Oxford University Press, p. 38.

<sup>1552</sup> Chantraine 1967, p. 101.

épiques, voire doriennes<sup>1553</sup> ; une langue sans doute en partie artificielle, ce qui n'est guère surprenant aux premiers temps de la prose grecque, probablement très largement influencée par la façon de faire des poètes. Ce choix de l'ionien comme base linguistique n'a rien d'étonnant, même chez un auteur argien, dont le dialecte maternel est le dorien : sans aller aussi loin que S. Lilja, selon qui « the logographers and all representatives of the earliest Greek prose, whatever region they came from, wrote in the Ionic dialect<sup>1554</sup> », on doit se rappeler l'importance du dialecte ionien dans les débuts de la prose grecque, en particulier de la prose historique. S. Mazzarino affirme ainsi que l'ionien est « la forma linguistica iniziale della storiografia greca : il dialetto ionico, preso dall'epos, e perciò preferito da Acusilao al dialetto della sua patria (il dorico)<sup>1555</sup> ». Rappelons-nous cependant ce que dit R. L. Fowler, et constatons que les traces dialectales sont assez minces, et ne sont de plus pas exemptes de tout soupçon : elles ne concernent en effet que des variantes morphologiques, ce qui est bien maigre pour conclure de façon certaine. C'est pourquoi, plutôt que d'affirmer qu'Acousilaos écrivait en ionien, nous préférons reprendre l'idée de « couleur dialectale », formule employée par Calame<sup>1556</sup>. Cette couleur dialectale ionienne est aussi, voire surtout celle d'un genre naturellement proche de la mythographie, celui de l'*épos*, comme le rappellent S. Mazzarino, dans le texte que venons de citer, et Christian Jacob : « Le choix de la prose contribue d'emblée à le [Acousilaos] différencier de la tradition homérique et hésiodique, à situer ses récits dans un registre différent. Akousilaos rompt avec la poésie, mais adapte à la prose la langue ionienne de l'épopée, au lieu d'utiliser le dialecte dorien en usage dans le Péloponnèse<sup>1557</sup> ».

### 3. *Bilan*

L'examen des citations probables d'Acousilaos fournit donc des résultats maigres, mais tangibles : nous retiendrons que sa prose se caractérisait sans doute par l'emploi fréquent du présent historique et de la parataxe, qui donne à son écriture un aspect dépouillé, apparemment loin de toute recherche stylistique<sup>1558</sup>. Les passages généalogiques, qui s'enchaînaient grâce à la particule δέ, pouvaient présenter des ellipses du verbe, ainsi que l'emploi de formules figées dénotant l'union ou la naissance, formules qui nous semblent

---

<sup>1553</sup> Toye écrit ainsi qu'« Akousilaos' original text may have made use of primarily Ionic with a sprinkling of epic choric forms » (Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>).

<sup>1554</sup> Lilja 1968, p. 10.

<sup>1555</sup> Mazzarino 1983, p. 69 ; cette remarque est reprise par Jacob 1994a, p. 178.

<sup>1556</sup> Calame 2008, p. 104.

<sup>1557</sup> Jacob 1994a, p. 178 ; n. 58 p. 242, Ch. Jacob précise qu'il s'agit d'une « « remarque de Mazzarino, 1983, p. 69-70, qui montre de ce point de vue la continuité entre l'épos et la première historiographie grecque ».

<sup>1558</sup> Mêmes remarques chez Toye, David L., « Akousilaos of Argos (2) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/akousilaos-of-argos-2-a2>.

pouvoir constituer une marque générique propre aux généalogies littéraires – cette hypothèse reste à confirmer avec l'examen des fragments de Phérécyde. Sans doute enfin sa langue était-elle un ionien littéraire mêlé de formes doriennes et épiques : nous reviendrons sur cette question du dialecte après avoir examiné le corpus des citations phérécydéennes<sup>1559</sup>.

### C. Phérécyde

Le cas de Phérécyde semble bien plus problématique que celui d'Acousilaos, pour deux raisons qui tiennent, l'une à la question de l'identité même de l'auteur nommé Phérécyde, l'autre à la nature des fragments de lui qui nous sont conservés.

#### 1. *Y a-t-il un ou deux Phérécyde ?*

La question de savoir à quelle réalité renvoie le nom de Phérécyde agita déjà les Anciens : s'agit-il d'un seul auteur, ou de plusieurs ? S'il y a plusieurs Phérécyde, quels sont les fragments qui doivent revenir à celui que nomme Apollodore ? D'ailleurs, Apollodore lui-même, croyant ne nommer qu'un seul Phérécyde, n'en confond-il pas deux ? Rappelons les termes du débat<sup>1560</sup>. Selon Wilamowitz, le nom Phérécyde ne serait en réalité qu'un nom collectif utilisé pour la prose ionienne, à l'instar du nom « Homère », utilisé pour l'épopée ionienne, ou encore du nom « Hippocrate ». La philologie alexandrine aurait ensuite tenté de différencier plusieurs Phérécyde, celui de Syros et celui d'Athènes : pure construction intellectuelle, selon U. von Wilamowitz. Dans un article de 1947, F. Jacoby, lui, expose l'hypothèse selon laquelle il y eut en réalité deux Phérécyde<sup>1561</sup> : Phérécyde de Syros, philosophe et théologien de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s., et Phérécyde d'Athènes, généalogiste et mythographe du premier quart du V<sup>e</sup> s. Si les Anciens, dans leurs écrits, nommaient ces deux Phérécyde sans plus de précisions d'ordre géographique ou littéraire par exemple, c'est parce que chacun était nommé dans son contexte propre, sans confusion possible avec son homonyme : Phérécyde de Syros était mentionné dans les travaux de philosophie, Phérécyde d'Athènes dans ceux de mythographie, et les deux auteurs avaient une démarche intellectuelle bien différente de celle de leur homonyme, ce qui évitait la confusion. La discussion en resta

---

<sup>1559</sup> Le fr. 30 (schol. (CHMPaV<sup>amouX</sup>) *Odyssée* XIV, 533) possède une écriture assez voisine de celle que nous venons de décrire, par l'usage dans cette *ιστορία* du présent de narration. Il pourrait donc s'agir d'un fragment proche dans sa formulation du texte originel, même s'il y a peu de chances qu'il s'agisse d'une citation : aucun ionisme ne figure en effet dans ce texte. Quant au fr. 39 A, dont nous avons dit qu'A. Kordt le considère comme une citation, il ne présente aucun des traits d'écriture que nous avons dégagés.

<sup>1560</sup> On pourra trouver un résumé de la question dans l'introduction à l'édition de Pàmias 2008, p. 9-12 ; de façon générale et très commodément, chacun des travaux cités ci-après s'ouvre sur un rappel par l'auteur des termes du débat.

<sup>1561</sup> Hormis Phérécyde de Léros, auteur de l'époque hellénistique.

là pendant un demi-siècle. En 1997, D. L. Toye rouvrit le débat : pour lui, F. Jacoby a été induit en erreur par une controverse entre lettrés hellénistiques : il n’y aurait en fait jamais eu qu’un seul Phérécyde à qui doivent être attribués tous les fragments, Phérécyde de Syros, actif à la fin du VI<sup>e</sup> s. On ne dispose en effet d’aucune information sur la vie de l’Athénien, alors que celle du Syrien est abondamment documentée. De plus, les mentions de Phérécyde se font majoritairement sans précision d’origine – les auteurs parlent de « Phérécyde », pas de « Phérécyde d’Athènes » ou de « Phérécyde de Syros » -, et l’idée selon laquelle cela s’explique par leurs centres d’intérêt et d’influence distincts est aisément battue en brèche : on sait bien par exemple que les philosophes utilisaient dans leurs travaux des textes d’historiens et de mythographes. Par conséquent, si les auteurs ne craignaient pas la confusion, c’est bien plus simplement parce qu’il n’y avait qu’un seul Phérécyde. D’ailleurs, rien dans l’écriture des fragments ne peut selon D. L. Toye prouver une nette séparation entre deux auteurs ; au contraire, ces fragments montrent une grande unité – nous y reviendrons dans quelques lignes. Dernier argument du savant américain, on ne peut établir de différence nette et précise entre les titres *Theogonia*, *Theologia* ou *Historiiai*, qui sont attribués à l’œuvre de Phérécyde, et dont on sait qu’ils sont en fait interchangeables : tout cela peut tout à fait porter sur le même passé mythique des Grecs. Bref, pour D. L. Toye, il n’y eut qu’un seul Phérécyde, et Phérécyde d’Athènes est une invention d’Eratosthène. R. L. Fowler, en 1999, répond aux arguments de D. L. Toye pour prouver que F. Jacoby avait raison. Il montre que D. L. Toye a largement sous-estimé le nombre de passages qui attribuent un ethnique au nom « Phérécyde<sup>1562</sup> » ; de même, le fait que ce nom soit souvent écrit sans ethnique ne signifie pas l’absence de risque de confusion, car c’est tout simplement l’usage habituel, même dans le cas où l’on sait que plusieurs homonymes existent, comme Hécatee de Milet et Hécatee d’Abdère par exemple, qui ont qui plus est parfois abordé les mêmes sujets<sup>1563</sup>. R. L. Fowler reprend l’idée selon laquelle ce qui permet d’éviter la confusion est le genre auxquels appartiennent les travaux en question – comment confondre les deux Platon, le philosophe et le comique ? -, mais aussi la pratique de l’auteur qui mentionne : Etienne de Byzance, citant très fréquemment Hécatee de Milet, se contente le plus souvent de le nommer Hécatee. R. L. Fowler réfute aussi D. L. Toye en ce qui concerne l’affirmation par Eratosthène de l’existence d’un Phérécyde d’Athènes : nous n’avons absolument aucune preuve que le bibliothécaire se soit trompé, et dans ce cas, il convient, en bonne méthode, de considérer ses dires comme exacts jusqu’à preuve du contraire<sup>1564</sup>. Quant à l’absence d’éléments biographiques pour Phérécyde d’Athènes, auteur à l’autorité importante, Fowler pense pouvoir l’expliquer par la

---

<sup>1562</sup> Fowler 1999a, p. 2-3.

<sup>1563</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1564</sup> *Ibid.*, p. 5-9.

nature de son travail : il devait être considéré par les savants comme une source de seconde main, sans réelle touche personnelle, un travail à mettre finalement sur le même plan que le leur. Du coup, quel intérêt y aurait-il eu à écrire sa biographie<sup>1565</sup> ? En ce qui concerne la teneur des deux ouvrages, qui paraissaient extrêmement proches à D. Toye, R. L. Fowler avance au contraire que, si Phérécyde d'Athènes se démarque assez peu d'Hésiode, Phérécyde de Syros, lui, développe des vues radicalement différentes et totalement incompatibles avec celles du poète d'Ascra<sup>1566</sup>. De plus, remarque R. L. Fowler, aucun fragment concernant une doctrine théologique n'est attribué à l'Athénien, et aucun concernant les héros n'est attribué au théologien ; et si l'on se fie aux numéros des livres donnés par les fragments, on s'aperçoit que le livre I des *Histoires* ne comporte aucun des fragments théogoniques conservés – tous par ailleurs attribués à « Phérécyde de Syros<sup>1567</sup> ». Les arguments de Fowler sont tous convaincants et bien étayés, si bien que c'est aujourd'hui son opinion qui domine. Elle a ainsi été reprise par J. Pàmias, éditeur de Phérécyde en 2008 qui, dans l'introduction de son édition, rejoint R. L. Fowler sur la nette séparation entre fragments attribuables au philosophe et fragments attribuables au généalogiste : pour lui aussi, le fait que Phérécyde de Syros présente une cosmogonie qui s'écarte d'Hésiode est un argument décisif<sup>1568</sup>. Dans un article de 2005, Pàmias avait donné un autre argument : chez Phérécyde d'Athènes se trouvent en effet les premiers catastérismes complets et cohérents, celui des Hyades (fr. 90) et celui de la couronne d'Ariane (fr. 148). Ces mythes de catastérismes sont le résultat d'une évolution, et l'étape que l'on trouve chez Phérécyde d'Athènes est incompatible avec la production plus archaïque de Phérécyde de Syros<sup>1569</sup>.

Il est un dernier argument en faveur de la distinction des deux auteurs, celui de l'écriture. C'est le terrain des recherches de S. Lilja<sup>1570</sup>, terrain dont elle reconnaît elle-même à de nombreuses reprises qu'il est fort glissant étant donné l'état fragmentaire du matériau étudié. Pour Lilja, l'écriture des deux auteurs diffère sur quatre points : l'emploi des subordonnées est plus développé chez l'Athénien ; Phérécyde de Syros utilise davantage l'alternance entre le présent de narration et le passé ; Phérécyde de Syros emploie bien plus souvent la répétition de mots en tant que figure de style utilisée consciemment, et non en tant que trait d'une langue plus fruste ; enfin, seul Phérécyde de Syros utilise le procédé qui consiste à placer en tête une information essentielle qu'il commente et explique par la suite<sup>1571</sup>. S. Lilja estime aussi que Phérécyde de Syros joue plus que l'Athénien sur le rythme

---

<sup>1565</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>1566</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>1567</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>1568</sup> Pàmias 2008, p. 11-12.

<sup>1569</sup> Pàmias 2005, p. 30-33.

<sup>1570</sup> Lilja 1968, p. 120-131.

<sup>1571</sup> *Ibid.*, p. 126-127.

(allitérations, rythme hexamétrique), et qu'il emploie davantage ce que S. Lilja appelle des « poetic words and phrases », appellation qui pose des difficultés méthodologiques presque insurmontables, comme S. Lilja l'admet elle-même<sup>1572</sup>. Enfin, toujours selon S. Lilja, Phérécyde de Syros emploie surtout des adjectifs qualificatifs, tandis que Phérécyde d'Athènes, lui, a plutôt tendance à employer des adjectifs déterminatifs. En bref, Phérécyde de Syros aurait un style plus soigné, tandis que l'Athénien, lui, écrirait de façon plus simple et plus monotone<sup>1573</sup>. C'est sur la base de cette étude que S. Lilja se range à l'avis de F. Jacoby : il y a bien deux Phérécyde. Cette position est de nos jours largement acceptée par les savants sur Phérécyde d'Athènes, que ce soit L. Gourmelen, P. Dolcetti ou J. Pàmias.

## 2. *Quels passages sont-ils des citations probables de Phérécyde ?*

Considérant donc la question de l'identité de Phérécyde comme tranchée, nous pouvons nous pencher sur le corpus du mythographe athénien. Ce corpus offre de plus grandes possibilités d'investigations que celui d'Acousilaos, puisqu'il est bien plus important : il dépasse en effet les 180 fragments recensés. Quels sont ceux, parmi ces fragments, que l'on peut considérer comme des citations probables ? J. Schwartz, qui a consacré quelques pages à Phérécyde dans son ouvrage *Pseudo-Hesiodaia*, compte 25 « citations textuelles<sup>1574</sup> ». D'après un décompte fondé sur l'édition de Fowler, qui présente ce qu'il considère comme des citations en gras et avant le texte qui les inclut, ils sont au nombre de 27<sup>1575</sup>, chiffre repris par L. Gourmelen<sup>1576</sup>. F. Jacoby, lui, présente 26 passages entre guillemets<sup>1577</sup> ; on en compte 28 chez P. Dolcetti, qui les signale en marge par le signe ◊<sup>1578</sup> ; quant à W. S. Morison, dans la *Brill's new Jacoby*, il présente 28 fragments entre guillemets, dont un que Fowler ne retient pas dans le corpus de Phérécyde d'Athènes<sup>1579</sup>. J. Pàmias, lui, fait le choix de ne pas tenter de distinguer citations et références, c'est-à-dire emprunts sans reformulation et emprunts avec reformulation : selon lui en effet, quelle que soit la façon dont on inclut un énoncé dans un autre, il y aura toujours contamination entre les deux : cette

<sup>1572</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>1573</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>1574</sup> Schwartz 1960, p. 185.

<sup>1575</sup> Il s'agit des fr. 1, 2, 8, 18a, 20, 21, 22a, 35, 37b, 38, 39, 64a, 66, 82a, 86, 95, 101, 105, 115, 132, 135, 135A, 136a, 146, 156 (ce fragment présenterait deux citations de Phérécyde), 168 et 175.

<sup>1576</sup> Gourmelen 2007, p. 112.

<sup>1577</sup> Il s'agit des fr. 1, 2, 8, 18a, 20, 21, 22a, 35a (= fr. 35 Fowler), 37b, 38, 63 (= fr. 135A Fowler), 64a, 66, 82a, 86, 95, 101, 105, 115a (= fr. 115 Fowler), 132, 135a (= fr. 135 Fowler), 136a, 146, 156 (fragment qui présente deux citations), 168 et 175.

<sup>1578</sup> Il s'agit des fr. 1 (qu'elle divise en deux fragments distincts), 2, 8, 18a, 20, 21, 22a, 35a (= fr. 35 Fowler), 37b, 38, 39, 63 (= fr. 135A Fowler), 64a, 66, 82a, 86, 95, 101, 105, 115a (= fr. 115 Fowler), 132, 135a (= fr. 135 Fowler), 136a, 146, 156 (fragment qui présente deux citations), 168 et 175.

<sup>1579</sup> Il s'agit du fr. 179a de la *Brill's New Jacoby* (Morison, William S., « Pherekydes of Athens (3) ». *Brill's New Jacoby*, consulté le 22 décembre 2013 ; <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-jacoby/pherekydes-of-athens-3-a3>).



double énonciation forme une unité, et la quête de littéralité abstraite du contexte dans lequel est inséré la citation sera finalement assez vaine. Pour J. Pàmias, il faut faire l'effort de penser le discours mentionné en interaction avec le discours qui le mentionne<sup>1580</sup>, point sur lequel on ne peut qu'être d'accord avec lui ; malgré tout, il ne nous semble pas vain de chercher un peu de littéralité dans un fragment, en ayant toujours à l'esprit qu'«à de rares exceptions près, ce n'est *jamais un extrait*, une citation *verbatim*<sup>1581</sup> », comme le montrent les comparaisons de D. Lenfant entre citations de Thucydide ou d'Hérodote et citations de ces auteurs chez d'autres auteurs ou dans des scholies . On voit donc que les différents savants qui se sont intéressés à Phérécyde divergent sur la question qui nous occupe. Livrons-nous à notre tour à un examen de ce corpus<sup>1582</sup>.

i. Les citations probables clairement délimitées

Sous le fr. 1, R. L. Fowler regroupe trois textes, que F. Jacoby avait distingués en les numérotant 1a, 1b et 1c. Le premier texte est une scholie aux *Néméennes* de Pindare<sup>1583</sup> :

ἔοικε δὲ ὁ Πίνδαρος μνημονεύειν τοῦ Θετιδείου, περὶ οὗ ἐν πρώτῳ Φερεκῦδος οὕτω γράφει · « ἔπειτα Πηλεὺς ᾤχετο εἰς Φθίην, [καὶ] Θέτιν ἐπὶ τῶν ἵππων τούτων ἄγων, καὶ οἰκεῖ ἐν Φαρσάλῳ καὶ ἐν Θετιδεῖῳ, ὃ καλεῖται ἀπὸ τῆς Θέτιδος ἢ πόλις » (« Pindare semble évoquer le sanctuaire de Thétis, au sujet duquel Phérécyde écrit au livre I : "ensuite Pélée se rendit à Phthia, [et], amenant Thétis sur ses chevaux, et il vit à Pharsale et à Thétidéion, cité qui s'appelle ainsi à cause de Thétis" »).

Οὕτω semble revendiquer la littéralité de la mention et introduire une citation, rôle qu'il a très souvent dans les *scholia vetera* à Pindare<sup>1584</sup>. Cet adverbe joue ici le rôle de nos guillemets ouvrants ; quant à la clôture de la mention, elle est marquée par la fin de la scholie elle-même. De plus, les phrases attribuées à Phérécyde ne sont pas liées au texte qui les accueille par un lien de subordination, mais on constate au contraire une rupture syntaxique entre γράφει et les paroles rapportées qui suivent ce verbe : ce critère, on l'a dit, nous semble

<sup>1580</sup> Pàmias 2008, p. 23-24.

<sup>1581</sup> Lenfant 1999, p. 119.

<sup>1582</sup> Selon Jacoby 1957, les fr. 14, 37a, 140 et 153 de Phérécyde sont des citations, mais Lilja 1968, n. 6 p. 121 affirme que ce sont des paraphrases. Ces mentions doivent bien être considérées comme des références : au fr. 14, les propos de Phérécyde sont en effet reformulés au discours indirect dans deux propositions infinitives ; au fr. 37a, les deux informations attribuées à Phérécyde sont rapportées, l'une par l'intermédiaire d'un ὅτι - rien ne permet alors d'affirmer qu'elle est au discours direct ou au discours indirect -, l'autre sous la forme d'une proposition infinitive, qui implique forcément une reformulation ; la mention contenue au fr. 140 est introduite par φησὶν ὅτι et ne contient pas de trace d'une revendication de littéralité ; quant au fr. 153, la mention qu'il contient tient en un seul mot, le nom propre Φερέβοιον : savoir si, en l'occurrence, on a affaire ou pas à une citation est une question aussi insoluble qu'inutile.

<sup>1583</sup> Schol. (BDP) Pindare *Néméennes* IV, 81c.

<sup>1584</sup> C'est le cas en schol. *Olympiques* III, 28c et X, 83b et *Pythiques* III, 52b et IV, 313a, qui citent des textes versifiés, ce qui permet d'être certain de la littéralité des mentions. On trouve des cas similaires qui empruntent à des œuvres en prose perdues, ce qui nous empêche d'être totalement assuré de la littéralité de la mention : schol. *Néméennes* VII, 1a, VII, 62b et IX, 95a ; schol. *Isthmiques* IV, 58e ; schol. *Olympiques* II, 29b.

décisif pour affirmer qu'il y a discours direct, et donc citation probable. On peut ajouter que la précision donnée par le scholiaste des *Néméennes* quant à la provenance de sa mention (« au livre I ») est un indice supplémentaire en faveur de l'hypothèse de la citation, même si cela est loin de constituer une preuve<sup>1585</sup>. Terminons en rappelant la grande valeur des scholies aux *Odes* de Pindare : selon E. Dickey<sup>1586</sup>, les scholies de Pindare remontent à Aristarque et à ses successeurs ; « they are virtually free of late interpolations, so that almost any piece of information found in them can be assumed to come from the Alexandrians ». C'est pourquoi cette citation probable de Phérécyde est sans doute particulièrement fiable.

Le second texte du fr. 1, une scholie de Jean Tzetzés à l'*Alexandra* de Lycophron<sup>1587</sup>, est très proche du premier – au point que Fowler le présente en même temps que le premier texte, les variations entre les deux ne se trouvant que dans l'apparat critique -, sans toutefois lui être conforme ; surtout, s'il est bien fait mention du nom de Phérécyde, cet emprunt ne présente aucun signe qui pourrait faire penser à une stricte littéralité, puisqu'il s'intègre parfaitement au texte de la scholie. Il s'agit donc probablement d'une légère reformulation du texte de Phérécyde.

Quant au dernier texte du fr. 1, une scholie à l'*Andromaque* d'Euripide<sup>1588</sup>, il s'agit clairement d'une référence, c'est-à-dire une reformulation des mots de Phérécyde.

Il nous semble donc pouvoir considérer une partie du fr. 1, la scholie aux *Néméennes*, comme une citation probable de Phérécyde.

Le fr. 2 est issu de la *Vie de Thucydide* écrite par Marcellinos, probablement aux V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>1589</sup> :

ῥκειῶτο γὰρ (sc. Θεουκυδίδης) ἐκ παλαιοῦ τῷ γένει πρὸς Μιλτιάδην τὸν στρατηγόν, τῷ δὲ Μιλτιάδῃ πρὸς Αἰακὸν τὸν Διός... καὶ τούτοις Δίδυμος μαρτυρεῖ, Φερεκῦδην ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Ἱστοριῶν φάσκων οὕτως λέγειν · Φιλαῖος δὲ ὁ Αἴαντος οἰκεῖ ἐν Ἀθήναις. ἐκ τούτου δὲ γίνεται Αἴκλος · τοῦ δὲ Ἐπίλυκος · τοῦ δὲ Ἀκέστωρ · τοῦ δὲ Ἀγῆνωρ · τοῦ δὲ Οὔλιος · τοῦ δὲ Λύκης · τοῦ δὲ † Τόφων · τοῦ δὲ Φιλαῖος · τοῦ δε Ἀγαμήστωρ · τοῦ δὲ Τείσανδρος · ἐφ' οὗ ἄρχοντος ἐν Ἀθήναις < > τοῦ δὲ Μιλτιάδης · τοῦ δὲ Ἰπποκλείδης, ἐφ' οὗ ἄρχοντος Παναθήναια ἐτέθη · τοῦ δὲ Μιλτιάδης, ὃς ὤικισε Χερσόνησον. μαρτυρεῖ τούτοις καὶ Ἑλλάνικος ἐν τῇ ἐπιγραφομένη Ἀσωπίδι (« Thucydide en effet était apparenté par son clan, depuis les

<sup>1585</sup> Cameron 2004, p. 115 remarque ainsi que presque toutes les citations du Ps.-Plutarque qui renvoient à des ouvrages qui n'existent pas comportent un titre et un numéro de livre...

<sup>1586</sup> Dickey 2007, p. 39.

<sup>1587</sup> Schol. Tzetzés Lycophron 175.

<sup>1588</sup> Schol. Euripide *Andromaque* 17.

<sup>1589</sup> *Vie de Thucydide*, 2-4.

temps anciens, au stratège Miltiade, et Miltiade à Ajax fils de Zeus... et Didyme en témoigne, en affirmant que Phérécyde, au livre I des *Histoires*, dit : "Philaios fils d'Ajax vit à Athènes. De lui naît Aiklos ; de lui, Epilycos ; de lui, Acestor ; de lui, Agénor ; de lui, Oulios ; de lui, Lycès ; de lui, † Tophon ; de lui, Philaios ; de lui, Agamestor ; de lui, Tisandros ; sous l'archontat de ce dernier à Athènes <> de lui, Miltiade ; de lui, Hippoleidès, sous l'archontat duquel furent instaurées les Panathénées ; de lui, Miltiade, qui colonisa la Chersonèse". Hellanicos aussi en témoigne dans son ouvrage intitulé *Asopide* »).

Le texte de ce fragment, dans la partie issue de Phérécyde, est très compliqué à établir, et on peut constater d'importantes divergences selon les éditions. En ce qui concerne la question de la littéralité revendiquée de la mention de Phérécyde, les choses semblent plus simples. On retrouve en effet οὕτως en guise de guillemets ouvrants, ainsi que la précision « au livre I », autre indication qui montre une certaine volonté de précision de la part du discours qui mentionne. Surtout, ce qui vient de Phérécyde est en réalité une mention incluse dans une autre mention : Marcellinos, l'auteur du discours principal, mentionne en effet Didyme qui, dans son propre texte, renvoie à Phérécyde. Du coup, la rupture syntaxique que nous recherchons est encore plus nette : les propos de Didyme sont en effet rapportés dans une proposition infinitive, qui cesse à l'instant où se fait la mention de Phérécyde, introduite par οὕτως λέγειν. La mention de Phérécyde s'achève au début de la phrase qui commence par μαρτυρεῖ et dont le sujet est Ἑλλάνικος : il s'agit là pour Marcellinos – et non plus pour Didyme, puisque l'on a quitté la proposition infinitive - d'ajouter une autre autorité à celle de Phérécyde. Il nous semble par conséquent que ce fragment peut lui aussi être considéré comme une citation probable.

Autre argument en faveur de la probable littéralité, la graphie Ὀλιος, que l'on trouve dans les manuscrits et que l'on corrige parfois en Οὔλιος, comme le fait Fowler. Pàmias<sup>1590</sup> indique que cette graphie Ὀλιος semble être la graphie attique traditionnelle, et que la graphie Οὔλιος serait issue d'une normalisation. Le fait que les manuscrits donnent Ὀλιος pourrait donc être un indice supplémentaire de littéralité.

Le fr. 18a est un extrait des *Deipnosophistes* d'Athénée<sup>1591</sup> :

Φερεκύδης δ' ἐν τῇ τρίτῃ τῶν Ἱστοριῶν προειπὼν περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ ἐπιφέρει· ὁ δ' Ἡρακλῆς ἔλκεται ἐπ' αὐτὸν τὸ τόξον ὡς βαλὼν, καὶ ὁ Ἥλιος <δείσας> παύσασθαι κελεύει, ὁ δὲ {δείσας} παύεται. Ἥλιος δὲ ἀντὶ τούτου δίδωσιν αὐτῷ τὸ δέπας τὸ χρύσειον, ὃ αὐτὸν ἐφόρει σὺν ταῖς ἵπποις, ἐπὶ δύνῃ, διὰ τοῦ Ὠκεανοῦ τὴν

<sup>1590</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 31 p. 48.

<sup>1591</sup> *Deipnosophistes* XI, 470 c-d.

νύκτα πρὸς ἑώϊην, ἴν' ἀνίσχει {ὁ ἥλιος}. ἔπειτα πορεύεται ὁ Ἡρακλῆς ἐν τῷ δέπαϊ τούτῳ ἐς τὴν Ἐρύθειαν. καὶ ὅτε δὴ ἦν ἐν τῷ πελάγει, Ὁκεανὸς πειρώμενος αὐτοῦ κυμαίνει τὸ δέπας φανταζόμενος. ὁ δὲ τοξεύειν αὐτὸν μέλλει, καὶ αὐτὸν δείσας Ὁκεανὸς παύσασθαι κελεύει (« Phérécyde, au livre III des *Histoires*, après avoir parlé d'Océan, poursuit : "Héraclès tend son arc dans sa direction, comme pour tirer, et le Soleil, apeuré, lui ordonne de s'arrêter, et il s'arrête. En échange, le Soleil lui donne la coupe d'or qui, après son coucher, le portait avec ses cavales à travers l'Océan, durant la nuit jusqu'à l'aube, d'où le soleil se lève. Ensuite, Héraclès navigue dans cette coupe vers Erythéia. Alors qu'il se trouve sur les flots, Océan, pour l'éprouver, apparaît et secoue la coupe. Héraclès s'apprête à lui décocher une flèche, et Océan, apeuré, lui ordonne de s'arrêter" »).

R. L. Fowler et W. S. Morison considèrent ce texte comme une citation, avis que nous partageons. Il y a bien en effet une rupture syntaxique : ce qui est attribué à Phérécyde est au discours direct, sans infinitive ni conjonction de subordination, après le verbe ἐπιφέρει. La fin de la mention, elle, est clairement indiquée par la phrase suivante, qui indique que l'on passe à une autre mention : Ἐλλάνικος ἐν Αἰγυπτιακοῖς οὕτως γράφει [...]. De plus, la précision donnée avec le numéro du livre d'où provient la mention peut indiquer un travail de précision autour de cette mention<sup>1592</sup>.

Cette citation est probablement particulièrement fidèle : D. Lenfant a en effet montré qu'Athénée est globalement fiable quand il cite un texte, y compris lors de citations assez longues, même s'il lui arrive parfois de passer d'une littéralité stricte à une reformulation du texte qu'il emprunte sans que rien ne puisse le laisser paraître<sup>1593</sup>. Surtout, ce texte nous semble particulièrement intéressant à cause du projet même d'Athénée et de son esthétique, fondée sur la juxtaposition d'extraits, parfois regroupés par leurs similitudes, parfois au contraire volontairement mis en contraste les uns avec les autres. Comme l'écrit Ch. Jacob, « l'un des traits constitutifs de l'esthétique d'Athénée consiste dans ces effets de juxtaposition et de contraste, qui produisent une forme de dialogue des morts<sup>1594</sup> ». Athénée aurait ainsi eu tout intérêt à préserver la littéralité du texte de Phérécyde, précisément en raison de son écriture et des effets de similitude ou de contraste qu'il pouvait en tirer. Après cette remarque d'ordre général, examinons de plus près notre passage. Le livre XI des *Deipnosophistes*, dans lequel se trouve notre fragment, est consacré à une discussion érudite sur les vases à boire et leurs différentes dénominations. Notre passage se trouve dans une sous-partie consacrée au vase appelé Ἡράκλειον, et compile des textes traitant de la navigation d'Héraclès sur l'Océan

<sup>1592</sup> Dräger 1995, p. 70 considère lui aussi ce fragment comme une authentique citation, et non comme une paraphrase.

<sup>1593</sup> Lenfant 1999, p. 113-116.

<sup>1594</sup> Jacob 2004, p. 160.

à bord de la coupe du Soleil. Neuf auteurs sont mentionnés par le texte d'Athénée. Les propos de quatre d'entre eux sont rapportés au discours indirect : trois fois sous la forme d'une proposition infinitive dépendant du verbe φησί (il s'agit de textes de Pisandre, Panyasis et Théolytos) ; dans le dernier cas, le pronom démonstratif τοῦτο est employé pour désigner le contenu des paroles attribuées à l'auteur mentionné, « l'auteur de la *Titanomachie* ». Quatre autres mentions sont des citations de poèmes, qui sont en vers au milieu du texte d'Athénée, en prose, ce qui permet de conclure à coup sûr à la littéralité de ces mentions : il s'agit de citations de Stésichore, d'Antimaque, d'Eschyle et de Mimnerme<sup>1595</sup>. Le neuvième et dernier cas est celui qui nous intéresse, la mention de Phérécyde, cas plus difficile à trancher puisque cet auteur écrit en prose. Remarquons cependant que la mention qui le concerne est introduite par Φερεκύδης δ' ἐν τῇ τρίτῃ τῶν Ἱστοριῶν προειπὼν περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ ἐπιφέρει, mots suivis immédiatement et sans subordination du texte attribué au mythographe : il y a donc rupture syntaxique, critère que nous considérons comme capital pour savoir si une mention a des chances d'être littérale. Il s'agit sensiblement du même type de construction que celui qu'emploie Athénée pour les citations des quatre poètes qui précèdent : on trouvait en effet, en guise d'introduction aux citations, les mots Στησίχορος μὲν οὕτως φησὶν, suivis immédiatement des vers de Stésichore ; καὶ Ἀντίμαχος δ' οὕτως λέγει, suivis immédiatement des vers d'Antimaque ; καὶ Αἰσχύλος ἐν Ἡλιάσιν, suivis immédiatement des vers d'Eschyle ; λέγει δ' οὕτως, suivis immédiatement des vers de Mimnerme. Bref, dans les quatre cas où la citation est avérée, on a une introduction, puis une citation non reformulée, au discours direct, sans utilisation d'un subordonnant du type ὅτι. C'est ce que l'on trouve aussi pour la mention de Phérécyde ; c'est pourquoi il y a selon nous de fortes chances qu'il s'agisse bien d'une citation, même si le fait qu'elle soit en prose nous empêche d'en être absolument certain. Dernier indice qui va dans le même sens, la présence dans notre fragment du mot δέπας qui désigne la « coupe » du Soleil : S. Lilja remarque qu'il s'agit d'un mot employé dans les poésies épique et lyrique – ce qui est aussi souligné par J. Pàmias dans son édition<sup>1596</sup> –, et émet l'hypothèse que Phérécyde l'emploie parce qu'il s'agit, dans le contexte dans lequel il écrit, du mot consacré pour désigner la Coupe du Soleil<sup>1597</sup>. Constatons d'ailleurs que l'on retrouve ce même mot au fr. 17<sup>1598</sup> ; remarquons aussi – nous développerons plus longuement ce point plus loin – que δέπας est un mot que l'on ne trouve en prose que dans quelques rares

<sup>1595</sup> Les propos de ce dernier sont en fait rapportées d'abord sous la forme d'une réécriture au discours indirect avec verbe de parole et proposition infinitive ; la citation elle-même vient ensuite.

<sup>1596</sup> Pàmias 2008, n. 153 p. 76, qui renvoie à Dräger 1995, p. 70 sqq. ; ce dernier donne un certain nombre d'exemples à l'appui de cette idée.

<sup>1597</sup> Lilja 1968, p. 19 ; cette idée est confirmée par Dräger 1995, p. 70-72.

<sup>1598</sup> Dräger 1995, p. 72 donne des exemples qui montrent que le mot δέπας n'est pas réservé à la coupe du Soleil.

textes du V<sup>e</sup> s.... et dans la *Bibliothèque*. La présence de ce mot dans notre fragment est donc en effet un indice supplémentaire de sa littéralité.

Le fr. 20 est aussi le fragment d'Acousilaos numéroté 3 par R. L. Fowler ; il s'agit d'une scholie à l'*Illiade* issue du manuscrit T<sup>1599</sup>, dont voici le texte :

καὶ Φερεκύδης ἐν τῷ γ' · « Κλεώνυμος δὲ ὁ Πέλοπος ὄκει Κλεωνῆσι καταστήσαντος Ἀτρέως · τοῦ δὲ γίνεται Ἀγχίσης · τοῦ δὲ Ἐχέπωλος » (« et Phérécyde au livre III : "Cléonymos fils de Pélops vivait à Kléonai quand Atrée s'y installa ; de lui naît Anchise ; de lui, Echépolos" »).

Nous avons dit plus haut que le fragment d'Acousilaos donné par cette scholie est très probablement une citation ; il semble bien que l'on ait aussi une citation probable de Phérécyde, puisque la rupture syntaxique entre discours du scholiaste et discours mentionné est bien présente. Le début de la mention est signalé par la rupture syntaxique elle-même ; la fin est aussi celle de la scholie.

Le fr. 21 se trouve dans une scholie à Apollonios de Rhodes<sup>1600</sup> :

Κάδμος Ἀγηνορίδης] οἱ μὲν Ἀγήνορος λέγουσι τὸν Κάδμον, οἱ δὲ Φοίνικος, Φερεκύδης δὲ ἐν δ' οὕτω φησὶν · « Ἀγήνωρ δὲ ὁ Ποσειδῶνος γαμεῖ Δαμνὸν τὴν Βήλου. τῶν δὲ γίνονται Φοῖνιξ καὶ Ἰσαίη, ἣν ἴσχει Αἴγυπτος, καὶ Μελίη, ἣν ἴσχει Δαναός. ἔπειτεν ἴσχει Ἀγήνωρ Ἀργιόπην τὴν Νείλου τοῦ ποταμοῦ · τῶν δὲ γίνεται Κάδμος » (« les uns disent que Cadmos est fils d'Agénor, les autres de Phénix. Phérécyde, au livre IV, dit : "Agénor fils de Poséidon épouse Damno fille de Bélos. D'eux naissent Phénix et Isaiè, qu'épouse Egyptos, et Méliè, qu'épouse Danaos. Ensuite Agénor épouse Argiopè, fille du Nil ; d'eux naît Cadmos" »).

La mention de Phérécyde est délimitée précisément : elle commence immédiatement après οὕτω φησὶν, et finit avec la scholie elle-même. On constate la présence d'une rupture de construction après οὕτω φησὶν, ce qui nous amène à considérer ce fragment comme une citation probable, conclusion renforcée par la présence de l'adverbe οὕτω, dont nous avons déjà signalé le rôle. La présence d'un numéro de livre, le livre IV, pourrait être le signe d'une certaine précision dans le travail de mention effectué par le scholiaste. Autre indice de fiabilité, le fait que cette scholie appartienne à un ensemble bien particulier, le corpus de scholies L+, dont nous allons reparler en détails à propos du cas suivant.

<sup>1599</sup> Schol. (T) *Illiade* XXIII, 296c.

<sup>1600</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187f.

Le fr. 22a se trouve, lui aussi, dans une scholie à Apollonios de Rhodes, scholie qui appartient au même corpus que celle que nous venons d'examiner<sup>1601</sup> :

Φερεκύδης δὲ ἐν τῇ ε΄ οὕτω φησὶν · « ἐπεὶ δὲ Κάδμος κατοικήσθη ἐν Θήβησιν, Ἄρης διδοῖ αὐτῶι καὶ Ἀθηναίη τοῦ ὄφιοις τοὺς ἡμίσεις ὀδόντας, τοὺς δὲ ἡμίσεις Αἰήτηι. καὶ ὁ Κάδμος αὐτίκα σπείρει αὐτοὺς εἰς τὴν ἄρουραν Ἄρεως κελεύσαντος, καὶ αὐτῶι ἀναφύονται πολλοὶ ἄνδρες ὀπλισμένοι. ὁ δὲ Κάδμος δείσας βάλλει αὐτοὺς λίθοισιν. οἱ δὲ δοκέοντες ὑφ' ἐαυτῶν βάλλεσθαι, κρατέουσιν ἀλλήλους καὶ θνήσκουσιν πλὴν ε΄ ἀνδρῶν, Οὐδαίου καὶ Χθονίου καὶ Ἐχίονος καὶ Πέλωρος καὶ Ὑπερήνορος. καὶ αὐτοὺς Κάδμος ποιεῖται πολίτας » (« Phérécyde dit au livre V : "quand Cadmos se fut installé à Thèbes, Arès et Athéna lui donnent la moitié des dents du dragon, et l'autre moitié à Aïétés. Et Cadmos les sème à son tour dans la terre de labour sur l'ordre d'Arès, et poussent de nombreux hommes armés. Cadmos, pris de peur, leur lance des pierres. Eux, pensant qu'ils se les jetaient les uns sur les autres, luttent entre eux et meurent, à l'exception de cinq hommes, Oudaios, Chthonios, Echion, Pélor et Hyperènor. Cadmos en fait ses citoyens" »).

Nous avons dans ce fragment les critères de la citation probable : le début de la mention est clairement délimité par οὕτω φησὶν ; la fin de la mention est aussi la fin de la scholie ; l'adverbe οὕτω est un indice fort de la littéralité de l'emprunt ; enfin et surtout, la formule οὕτω φησὶν est suivie d'une rupture de construction qui montre que l'on a affaire à du style direct, comme le constate aussi L. Gourmelen dans son étude de ce passage<sup>1602</sup>. Autre indice en faveur de cette hypothèse, relevé par L. Gourmelen : dans le fr. 22b<sup>1603</sup>, qui traite du même épisode, on a, comme dans le fr. 22a, l'expression τοὺς ἡμίσεις, ce qui suggère « un très probable emprunt au texte du mythographe connu des scholiastes, que ce soit de façon directe ou indirecte<sup>1604</sup> ». C'est pourquoi L. Gourmelen considère que, parmi les fragments qui témoignent du mythe des Spartes chez Phérécyde, « la scholie à Apollonios de Rhodes peut être considérée comme le témoignage le plus fiable, auquel il faut accorder la préférence, même si les critères assurés permettant de le faire demeurent purement formels : il s'agit de la version la plus développée, présentée comme une citation explicite, attribuée précisément au Livre V de Phérécyde<sup>1605</sup> ».

Peut-être peut-on aller un peu plus loin. La scholie qui nous occupe est issue du *Laurentianus graecus* 32, 9, désigné par le sigle L+ ; selon L. Gourmelen, il s'agit de « l'un des plus précieux manuscrits médiévaux, [...] écrit à Constantinople, dans la seconde moitié

<sup>1601</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes III, 1177-1187b.

<sup>1602</sup> Gourmelen 2007, p. 115.

<sup>1603</sup> Schol. Pindare *Pythiques* VII, 13.

<sup>1604</sup> Gourmelen 2007, p. 119.

<sup>1605</sup> *Ibid.*, p. 123.

du Xe siècle, sans doute entre 960 et 980. Outre des gloses, variantes et brèves scholies interlinéaires, il comporte d'abondantes scholies marginales, écrites par un autre copiste et qui n'ont été que ponctuellement corrigées à date tardive, de façon très limitée (fautes d'orthographe, ajouts peu nombreux de variantes). Pour ces scholies, il est certain que le copiste de L disposait d'un texte dérivé d'un ancien recueil désigné sous le nom de « Commentaire des Trois », rassemblant les travaux de trois commentateurs du texte d'Apollonios de Rhodes : Théon d'Alexandrie (seconde moitié du premier siècle avant notre ère), Lucilius de Tarrha (seconde moitié du premier siècle de notre ère) et Sophocléios (fin du deuxième siècle). Cet ouvrage autonome fut adjoint au texte du poème, très probablement au Ve siècle, dans l'archétype de toute la tradition manuscrite nommé X. Partant, on peut aussi penser que le texte de L, premier représentant de la première famille (*m*), est sans doute le moins éloigné de ce corpus originel)<sup>1606</sup> ». On voit donc que notre scholie, qui nous semble être très proche du texte de Phérécyde, appartient en outre à un corpus particulièrement ancien et précieux ; il est ainsi très tentant d'inférer de tout cela que les autres citations probables de Phérécyde issues de ce corpus sont d'un haut degré de fiabilité. C'est le cas du fr. 21, que nous avons examiné plus haut, et du fr. 86, cas sur lequel nous nous pencherons plus loin.

Le fr. 37b est issu d'une scholie à l'*Electre* de Sophocle<sup>1607</sup> :

Φερεκύδης φησί · « Πέλοψ νικήσας τὸν ἀγῶνα καὶ λαβὼν τὴν Ἴπποδάμειαν ὑπέστρεφεν ἐπὶ τὴν Πελοπόννησον μετὰ τῶν ὑποπτέρων ἵππων καὶ τοῦ Μυρτίλου · καθ' ὁδὸν δὲ καταλαβὼν αὐτὸν προϊόντα πρὸς τὸ φιληῆσαι αὐτὴν ἔρριψεν εἰς θάλασσαν » (« Phérécyde dit : "Pélops, après avoir remporté le concours et s'être emparé d'Hippodamie, retourna dans le Péloponnèse avec les chevaux ailés et Myrtilos ; chemin faisant, Pélops surprit Myrtilos qui s'apprêtait à avoir des rapports amoureux avec Hippodamie, et il le jeta à la mer" »).

La mention de Phérécyde est considérée comme une citation par F. Jacoby, R. L. Fowler et W. S. Morison. Les contours de cette mention sont nets : elle débute après Φερεκύδης φησί, mots suivis d'une rupture de construction et s'achève par les mots ἔρριψεν εἰς θάλασσαν ; après ces mots en effet, la scholie se poursuit et s'achève par une intervention du scholiaste, qui cite le v. 10 d'*Electre* à l'appui de la mention de Phérécyde : οἷον ἦν καὶ τὸ πρῶτον « πολύφθορόν τε δῶμα Πελοπιδῶν τόδε », « comme il était dit plus haut, « ce palais sanglant des Pélopidés<sup>1608</sup> ». On peut donc considérer qu'il s'agit d'une citation probable,

<sup>1606</sup> *Ibid.*, p. 116. Sur les scholies à Apollonios de Rhodes, voir aussi Dickey 2007, p. 62.

<sup>1607</sup> Schol. (L+) Sophocle *Electre* 504.

<sup>1608</sup> Traduction Mazon, CUF.



même si cette mention ne comporte aucun numéro de livre, et que l'adverbe οὕτως en est absent.

Le fr. 82a est une scholie ancienne aux *Trachiniennes* de Sophocle<sup>1609</sup> :

Φερεκύδης φησὶν οὕτως · « μετὰ δὲ τὸν ἀγῶνα Ἡρακλῆς ἀφικνεῖται πρὸς Εὐρυτον τὸν Μέλανος τοῦ Ἀρκεσιλάου εἰς τὴν Οἰχαλίην – ὠκεῖτο δὲ αὕτη † ἐν θούλῃ † τῆς Ἀρκαδίας – καὶ ἤτει τὴν θυγατέρα Ὑλλῶι γυναῖκα · τοῦ δὲ μὴ δόντος Ἡρακλῆς εἴλε τὴν Οἰχαλίην, καὶ τοὺς υἱοὺς ἔκτεινεν. Εὐρυτος δὲ ἔφυγεν εἰς Εὐβοίαν » (« Phérécyde dit : "après le concours, Héraclès arrive chez Eurytos fils de Mélas fils d'Arcésilas à Oechalie – celle-ci était en effet sise † en Arcadie – et réclama sa fille comme épouse pour Hyllos ; comme il ne la donnait pas, Héraclès s'empara d'Oechalie, et tua ses fils. Eurytos s'enfuit en Eubée" »).

Le début de la mention de Phérécyde est marqué par οὕτως, indice fort de la littéralité de la mention, suivi d'une rupture syntaxique ; la fin, elle, est indiquée par le début de la phrase suivante, où le scholiaste invoque un autre auteur : Μενεκράτης δὲ οὕτως λέγει... On peut donc considérer ce fragment comme une citation probable de Phérécyde.

Le fr. 95 est une scholie ancienne aux *Phéniennes* d'Euripide<sup>1610</sup> :

Φερεκύδης τὰ κατὰ τοὺς Οἰδίποδος παῖδας καὶ τὰς γημαμένας οὕτως ἱστορεῖ · « Οἰδίποδι, φησί, Κρέων δίδωσι τὴν βασιλίην καὶ τὴν γυναῖκα Λαίου, μητέρα δ' αὐτοῦ Ἰοκάστην, ἐξ ἧς γίνονται αὐτῶι Φράστωρ καὶ Λαόλυτος, οἱ θνήσκουσιν ὑπὸ Μινυῶν καὶ Ἐργίνου. ἐπεὶ δὲ ἐνιαυτὸς παρήλθε, γαμεῖ ὁ Οἰδίπους Εὐρυγάνειαν τὴν Περίφαντος, ἐξ ἧς γίνονται αὐτῶι Ἀντιγόνη καὶ Ἰσμῆνη, ἣν ἀναιρεῖ Τυδεὺς ἐπὶ κρήνης καὶ ἀπ' αὐτῆς ἡ κρήνη Ἰσμῆνη καλεῖται. υἱοὶ δὲ αὐτῶι ἐξ αὐτῆς Ἐτεοκλῆς καὶ Πολυνείκης. ἐπεὶ δὲ Εὐρυγάνεια ἐτελεύτησε, γαμεῖ ὁ Οἰδίπους Ἀστυμέδουσαν τὴν Σθενέλου » (« Phérécyde raconte ainsi ce qui concerne les enfants d'Œdipe et les femmes qu'il a épousées : "à Œdipe, Créon donne le pouvoir royal et l'épouse de Laïos, sa mère, Jocaste, de qui lui naissent Phrastor et Laolytos, qui meurent par les mains des Mínyens et d'Erginos. Quand une année fut passée, Œdipe épouse Euryganéia fille de Périphos, de qui lui naissent Antigone et Ismène, que tue Tydée près d'une source, source qui tient d'elle son nom, Ismène. D'elles lui naissent des fils, Étéocle et Polynice. A la mort d'Euryganéia, Œdipe épouse Astymédousa fille de Sténélos" »).

<sup>1609</sup> Schol. (L+) Sophocle *Trachiniennes* 354.

<sup>1610</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Phéniennes* 53.

Le début et la fin de l'emprunt sont nettement marqués, respectivement par οὕτως et la rupture syntaxique après le verbe de parole, et par le début de la phrase suivante, où le scholiaste reprend clairement la parole en convoquant d'autres auteurs évoqués par un pronom indéfini : τινές δὲ Εὐρυγάνειαν ἀδελφὴν λέγουσιν...

Le fr. 101<sup>1611</sup> se trouve dans une scholie aux *Pythiques* de Pindare :

φασὶ δὲ ἔνιοι ἀπὸ Ὑπέρητος αὐτὴν λαβεῖν τοῦνομα, ὡς Φερεκύδης. φησὶ γὰρ οὕτω · « Μέλας ὁ Φρίξου γαμεῖ Εὐρύκλειαν · τῶν δὲ γίνεται Ὑπέρης, ὃς ὄκει ἐπὶ τῆι κρήνῃ τῆι ἀπ' αὐτοῦ κληθείσῃ Ὑπερείῃ » (« certains disent qu'elle [la source hypérienne, près de Phères] prit son nom d'Hypérès, comme Phérécyde. Il dit en effet : "Mélas fils de Phrixos épouse Eurycléia ; d'eux naît Hypérès, qui habitait près de la source appelée hypérienne à cause de lui" »).

Les contours de l'emprunt sont nets : il débute avec οὕτω et s'achève avec καὶ κατ' ἐνίουσ δὲ..., qui est une nette reprise du discours assumé par le scholiaste. Le fragment présente aussi la rupture syntaxique avec le verbe de parole qui est, selon nous, le critère décisif de la littéralité revendiquée. De plus, dans les *scholia vetera* à Pindare, l'adverbe οὕτω est employé pour indiquer la littéralité d'une mention, comme nous l'avons dit plus haut<sup>1612</sup>. Rappelons enfin la grande valeur de ces scholies à Pindare, qui remontent à Aristarque et à ses successeurs : c'est pourquoi cette citation probable de Phérécyde est sans doute particulièrement fiable.

Le fr. 132 est une scholie ancienne à l'*Odyssée*<sup>1613</sup> :

Φερεκύδης δὲ ἱστορεῖ οὕτως · « Ἀργεῖος δὲ ὁ Πέλοπος ἔρχεται παρ' Ἀμύκλαν εἰς Ἀμύκλας, καὶ γαμεῖ τοῦ Ἀμύκλα θυγατέρα Ἥγησάνδρην. τοῦ δὲ γίνεται Μελανίων καὶ Ἀλέκτωρ καὶ Βοηθόος · τούτου <δὲ> Ἐτεωνεύς ». συγγενῆς οὖν Μενελάου Ἐτεωνεύς καὶ θεράπων αὐτοῦ, ὡς Ἀχιλλέως Πάτροκλος (« Phérécyde raconte : "Argéios fils de Pélops vient chez Amyclas à Amyclées, et épouse la fille d'Amyclas, Egèsandra. De lui naissent Mélanion, Alector et Boèthoos ; de celui-ci, Etéonée". Etéonée est donc apparenté à Ménélas et est son serviteur, comme Patrocle pour Achille »).

Ce texte présente bien une rupture de construction après le verbe qui introduit la mention, ἱστορεῖ<sup>1614</sup> ; l'adverbe οὕτως est une marque supplémentaire de la revendication de

<sup>1611</sup> Schol. (BDEGQ) Pindare *Pythiques* IV, 221c.

<sup>1612</sup> Cf. *supra* p. 392.

<sup>1613</sup> Schol. (HMMaPaQ) *Odyssée* IV, 22.

<sup>1614</sup> Ce verbe ne semble pas avoir particulièrement vocation à introduire une citation : sur ses 39 emplois dans tout le corpus des scholies à Pindare par exemple, on ne trouve que quatre emprunts qui sont ou semblent être

littéralité. Pour comprendre où s'achève l'emprunt à Phérécyde, il faut remarquer que cette scholie est destinée à expliciter l'expression de l'*Odyssée* κρείων Ἐτεωνεύς, « maître Etéonée », en donnant de ce personnage une notice biographique, qui, du même coup, éclaire aussi le vers suivant, ὄρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο « rapide serviteur de l'illustre Ménélas ». J. Pámias<sup>1615</sup> affirme que la fin de la scholie, συγγενῆς οὖν Μενελάου Ἐτεωνεύς καὶ θεράπων αὐτοῦ, ὡς Ἀχιλλέως Πάτροκλος, ne remonte pas à Phérécyde, avis que partagent Fowler et Morison ; il semble bien en effet que le οὖν marque la conclusion de la démonstration du scholiaste visant à expliquer le texte homérique par celui de Phérécyde, en même temps que sa reprise en charge du discours, qui semble nette aussi avec le comparaison entre Etéonée et Ménélas d'une part et Patrocle et Achille de l'autre. Le fr. 132 nous semble donc bien être une citation probable.

Le fr. 136a est une scholie ancienne à l'*Hécube* d'Euripide<sup>1616</sup> :

Φερεκύδης γράφει οὕτως · « Πρίαμος δὲ <ὁ> Λαομέδοντος γαμῆ Ἐκάβην τὴν Δύμαντος τοῦ Ἡϊονέως τοῦ Πρωτέως {ἢ Σαγγαρίου τοῦ ποταμοῦ} καὶ νηίδος νύμφης Εὐαγόρης » (« Phérécyde écrit : "Priam fils de Laomédon épouse Hécube fille de Dymas fils d'Eionée fils de Protée {ou du fleuve Sangarios} et de la nymphe naïade Evagorè" »).

Ce fragment présente bien une rupture syntaxique après γράφει, et l'adverbe οὕτως est un indice supplémentaire de la littéralité de la mention de Phérécyde, qui s'achève nettement quand commence la phrase suivante, Γλαυκίππην δ' ἔνιοι τὴν Ξάνθου τῆς Ἐκάβης παρέδοσαν μητέρα (« mais certains ont rapporté la tradition selon laquelle Glaucippè fille de Xanthos était la mère d'Hécube »). On a donc bien une citation probable.

Le fr. 146 est issu d'une scholie à l'*Œdipe à Colone* de Sophocle<sup>1617</sup> :

ἐπὶ τὸν Δαίδαλον ἢ ἀναφορά, περὶ οὗ Φερεκύδης φησὶν οὕτω · « Μητίονι δὲ τῷ Ἐρεχθέως καὶ Ἰφινόηι γίνεται Δαίδαλος, ἀφ' οὗ ὁ δῆμος καλεῖται Δαιδαλίδαι Ἀθήνησι » (« référence à Dédale, au sujet duquel Phérécyde dit : "à Métion, fils d'Erechthée, et à Iphinoè naît Dédale, de qui le dème des Dédalides, à Athènes, tire son nom" »).

---

des citations : schol. Pindare *Olympiques* V, 10a (citation probable d'Hérodore) ; schol. Pindare *Pythiques* IV, 133c (citation d'Apollonios de Rhodes) ; schol. Pindare *Néméennes* X, 12a (citation probable de Polémon) ; schol. Pindare *Isthmiques*. V, 44b (citation de l'*Iliade*).

<sup>1615</sup> Pámias 2008, vol. 1, n. 333 p. 76.

<sup>1616</sup> Schol. (M) Euripide *Hécube* 3. Les scholies anciennes à l'oeuvre d'Euripide remontent à Aristophane de Byzance (Dickey 2007, p. 32).

<sup>1617</sup> Schol. (LRM) Sophocle *Œdipe à Colone* 472.

Cette mention de Phérécyde est introduite par φησὶν, suivi d'une rupture syntaxique ; la fin de la mention est aussi la fin de la scholie. De plus, οὕτω est un indice supplémentaire de la volonté de littéralité du scholiaste. On a donc bien une citation probable.

Le fr. 156 se trouve chez Denys d'Halicarnasse<sup>1618</sup> :

Φέρε δὴ καὶ τὸ γένος ὅθεν ἦν τὸ τῶν Οἰνώτρων ἀποδείξωμεν, ἕτερον ἄνδρα τῶν ἀρχαίων συγγραφέων παρασχόμενοι μάρτυρα, Φερεκύδην τὸν Ἀθηναῖον, γενεαλόγων οὐδενὸς δεύτερον. πεποιήται γὰρ αὐτῷ περὶ τῶν ἐν Ἀρκαδία βασιλευσάντων ὅδε ὁ λόγος · « Πελασγοῦ καὶ Δηιανείρης γίνεται Λυκάων · οὗτος γαμειῖ Κυλλήνην, Νηίδα νύμφην, ἀφ' ἧς τὸ ὄρος ἢ Κυλλήνη καλεῖται ». ἔπειτα τοὺς ἐκ τούτων γεννηθέντας διεξιῶν καὶ τίνας ἕκαστοι τόπους ὄκησαν, Οἰνώτρου καὶ Πευκετίου μιμήσκειται λέγων ὧδε · « καὶ Οἰνώτρος, ἀφ' οὗ Οἰνώτροι καλέονται οἱ ἐν Ἰταλίῃ οἰκούντες, καὶ Πευκέτιος, ἀφ' οὗ Πευκέτιοι καλέονται οἱ ἐν τῷ Ἰονίῳ κόλπῳ » (« montrons aussi la race d'où venait celle des Cénôtriens, en produisant comme témoin l'un des anciens auteurs de traités, Phérécyde d'Athènes, qui ne le cède à personne comme généalogiste. Il tient en effet, sur ceux qui régnèrent en Arcadie, le discours que voici : "de Pélasgos et de Déjanire naît Lycaon ; celui-ci épouse Cyllénè, une nymphe naïade, d'après qui est nommé le mont Cyllénè". Ensuite, passant en revue ceux qui naquirent d'eux et les lieux où chacun d'eux s'installa, il mentionne Cénôtros et Peucétios en ces mots : "et Cénôtros, de qui les Cénôtriens, qui habitent en Italie, tirent leur nom, et Peucétios, de qui les Peucétiens, dans le golfe ionique, tirent leur nom" »).

La fin de l'emprunt est nette, puisque la phrase suivante résumé les résultats des recherches de Denys dans les auteurs qui l'ont précédé : τὰ μὲν οὖν ὑπὸ τῶν παλαιῶν εἰρημένα ποιητῶν τε καὶ μυθογράφων... Ce passage offre les meilleures garanties possibles de littéralité : les deux emprunts sont clairement annoncés, l'un par ὅδε ὁ λόγος et l'autre par λέγων ὧδε, deux formules qui ne diffèrent que dans une optique de *uariatio*<sup>1619</sup> ; on trouve après elle un discours direct en rupture syntaxique, sans aucun subordonnant ; enfin, les deux emprunts sont explicitement refermés dans la phrase qui les suit.

Le fr. 168 est issu d'une scholie à l'*Illiade*<sup>1620</sup>, qui commente un point de métrique d'un vers du catalogue des vaisseaux, οἳ τε Λάαν εἶχον ἢδ' Οἴτυλον ἀμφενέμοντο (« les gens de la région de Laas et d'Oetyle ») :

<sup>1618</sup> *Antiquités romaines* I, 13, 1.

<sup>1619</sup> On ne trouve pas ces formules dans les scholies à Pindare.

<sup>1620</sup> Schol. (A) *Illiade* II, 585.

Οἴτυλον δὲ ὡς δάκτυλον. ἄρχεται γὰρ τὸ ὄνομα ἀπὸ τῆς οἰ διφθόγγου. κακῶς δὲ Τυραννίων, οἰόμενος ἄρθρον εἶναι τὸ οἰ καὶ παρὰ τὴν συνήθειαν τοῦ ποιητοῦ ἀμαρτάνων καὶ παρὰ τὴν ἱστορίαν, εἶ γε οὕτως φησὶ καὶ Φερεκύδης · « τοῦ δὲ γίνεται Ἄμφ<ι>άναξ · τοῦ δὲ Οἴτυλος, ἀφ' οὗ ἢ πόλις ἢ ἐν Σπάρτῃ καλεῖται » (« *Oitylos* est à lire comme un dactyle. Ce nom commence en effet par la diphtongue *oi*. Tyrannion se trompe quand il pense que *oi* est l'article, en se trompant vis-à-vis de l'usage du poète comme du récit, s'il est vrai en tout cas que Phérécyde aussi écrit : "de lui naît Amphianax ; de lui Oitylos, de qui la cité qui se trouve sur le territoire de Sparte tire son nom" »).

On retrouve dans ce texte la tournure οὕτως φησὶ suivie d'une rupture syntaxique, qui nous semble marquer la littéralité de l'emprunt. Les limites de ce dernier sont bien marquées : au début, par οὕτως φησὶ, et à la fin par la phrase τὸ δὲ κεφάλαιον ἐκτέταται ἐν τῇ Προσοφδίᾳ τῷ Ἡρωδιανῷ περὶ τῆς ἀναγνώσεως τῆς Τυραννίωνος, phrase qui renvoie à un autre auteur, Hérodien, et marque ainsi la fin de l'emprunt. Remarquons enfin que le scholiaste soulève un point qui concerne la lettre même du texte : dans Οἴτυλος, οἰ est-il ou non un article ? Le texte de Phérécyde doit prouver que non, et la preuve n'a de valeur que si l'emprunt est littéral. C'est pourquoi le fr. 168 peut bien être considéré comme une citation probable de Phérécyde.

ii. *Un cas particulier : les scholies anciennes à Euripide.*

Nous regroupons sous la même rubrique trois scholies anciennes à Euripide, l'une à l'*Alceste*, l'autre à l'*Oreste* et la dernière aux *Phéniciennes*. Ces trois scholies montrent en effet un raisonnement et une méthode tout à fait identique et, dans les trois cas, qui s'appuie sur les travaux de Phérécyde.

Le fr. 35, une scholie à l'*Alceste* d'Euripide<sup>1621</sup>, présente un cas de figure sur lequel il faut s'arrêter. Cette scholie comporte en fait deux mentions de Phérécyde. La seconde est un discours indirect avec le verbe φησὶ qui gouverne une proposition infinitive, et ne nous intéresse donc pas ici. Voici le texte de la première :

Φερεκύδης δὲ οὗ φησι τοὺς Κύκλωπας ὑπὸ Ἄπόλλωνος ἀνηρῆσθαι, ἀλλὰ τοὺς υἱοὺς αὐτῶν, γράφων οὕτως · « παρ' αὐτὸν [τὸν Ἄδμητον] ἔρχεται Ἄπόλλων θητεύσων ἐνιαυτόν, Διὸς κελεύσαντος, ὅτι κτείνει τοὺς Βρόντεω καὶ Στερόπεω καὶ Ἄργεω παῖδας. κτείνει δὲ αὐτοὺς Ἄπόλλων Διὶ μεμφθείς, ὅτι κτείνει Ζεὺς Ἄσκληπιὸν τὸν παῖδα αὐτοῦ κεραυνῶν ἐν Πυθῶνι. ἀνίστη γὰρ ἰώμενος τοὺς τεθνεῶτας » (« mais Phérécyde dit que les Cyclopes n'ont pas été tués par Apollon, mais que ce sont leurs fils ; il écrit : "chez lui [Admète] vient Apollon pour le servir durant un an, sur les

<sup>1621</sup> Schol. (AB) Euripide *Alceste* 1.

ordres de Zeus, parce qu'il tue les enfants de Brontès, Stéropès et Argès. Apollon les tue car il reprochait à Zeus d'avoir tué son enfant Asclépios d'un coup de foudre à Pythô. Il soignait en effet les morts et les ressuscitait" »).

Les limites de la mention sont claires : οὕτως indique probablement une volonté de littéralité et joue à nouveau le rôle des guillemets ouvrants, et la fin est nettement marquée par l'invocation, par le scholiaste, d'un autre auteur, Anaxandridès de Delphes, dont le nom suit immédiatement le mot τεθνεῶτας. Le cas de ce fragment est très intéressant : on y trouve en effet, sous le nom de Phérécyde, à la fois un contenu exprimé au discours indirect avec φησί et une proposition infinitive, et le même contenu exprimé au discours direct, après une annonce par οὕτως et la rupture syntaxique qui caractérise, nous semble-t-il, les citations. Que veut faire le scholiaste ici ? Il commente le début de l'*Alceste*, où Apollon raconte qu'il a tué les Cyclopes ; or, le commentateur relève que Phérécyde s'oppose à cette version : pour le mythographe, Apollon n'a pas tué les Cyclopes, mais leurs fils. Ce qui intéresse donc le scholiaste est l'information « Apollon a tué les fils des Cyclopes » : c'est l'objet même de son commentaire. Il transmet cette information à son lecteur par le début de sa phrase, qui comporte un discours indirect : Φερεκύδης δὲ οὕ φησι τοὺς Κύκλωπας ὑπὸ Ἀπόλλωνος ἀνηρῆσθαι, ἀλλὰ τοὺς υἱοὺς αὐτῶν. Ce qui suit, au discours direct, ne lui sert qu'à une seule chose, appuyer cette information par une autorité ; et cette autorité, c'est la littéralité même du texte de Phérécyde, bien plus forte, par sa présence revendiquée, qu'un simple discours indirect qui rend le texte de Phérécyde plus lointain. Ici, la littéralité – ou du moins sa revendication – est capitale : c'est la lettre même du texte mentionné qui renforce les propos du scholiaste, et non le propos de ce texte. Au-delà donc de la syntaxe de cette phrase, il nous semble que le projet même du scholiaste incite à voir dans ce fragment une citation de Phérécyde.

Le même cas de figure qu'au fr. 35 se présente au fr. 64a, qui se trouve être lui aussi une scholie ancienne à une œuvre d'Euripide, *Oreste*<sup>1622</sup>. Voici ce qui, dans cette scholie, concerne Phérécyde :

Φερεκύδης δὲ φησι περὶ παίδων χρώμενον τὸν Νεοπτόλεμον ἀναιρεθῆναι γράφων οὕτως · « ἔπει<τα> Νεοπτόλεμος Ἑρμιόνην γαμει τὴν Μενέλεω καὶ ἔρχεται εἰς Δελφοὺς περὶ παίδων χρησόμενος · οὐ γὰρ αὐτῶι ἐγίνοντο ἐξ Ἑρμιόνης. καὶ ὡς ὀρᾷ κατὰ τὸ χρηστήριον κρέα διαρπάζοντας τοὺς Δελφοὺς ἀφαιρεῖται τὰ κρέα αὐτοῦς, ἑαυτὸν δὲ κτείνει μαχαίρηι. ὁ δὲ τούτων ἱερεὺς αὐτὸν κατορύσσει ὑπὸ τὸν οὐδὸν τοῦ νεώ » (« Phérécyde dit que Néoptolème trouva la mort tandis qu'il

---

<sup>1622</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Oreste* 1655.

consultait l'oracle à propos de ses enfants ; il écrit : "ensuite Néoptolème épouse Hermione fille de Ménélas et va à Delphes consulter l'oracle au sujet de ses enfants ; il n'en avait en effet pas d'Hermione. Quand il voit les Delphiens emporter des viandes sacrées à l'oracle, il leur enlève les viandes, et se suicide avec un poignard. Leur prêtre l'enterre au pied du seuil du temple" »).

La phrase qui suit, la dernière de la scholie, fait clairement comprendre que la mention de Phérécyde est achevée, puisqu'elle marque un retour au discours du scholiaste : ταῦτα γενεαλογεῖ καὶ Σοφοκλῆς. Comme pour le fr. 35, on a deux fois la même information, « Néoptolème est mort en consultant l'oracle » ; l'information elle-même est donnée immédiatement dans une proposition infinitive qui reformule le texte de Phérécyde, puis, après un οὕτως jouant le rôle des guillemets ouvrants, on a le texte lui-même, dont la littéralité a force d'autorité pour le discours du scholiaste. Ici encore, comme pour le fr. 35, la littéralité nous semble garantie par l'emploi qu'en fait le commentateur.

On retrouve une troisième fois le même phénomène avec le fr. 66, à nouveau issu d'une scholie ancienne à une pièce d'Euripide, en l'occurrence les *Phéniennes*<sup>1623</sup>. La citation s'ouvre avec un οὕτως, et se clôt de façon nette par une phrase qui commence par le nom d'un autre auteur invoqué par le scholiaste, Denys, le poète du *Cycle* épique. Voici le texte de ce fragment :

ὁ μὲν γὰρ Φερεκύδης φησὶν αὐτὸν ἐπὶ τοῦ ἰνίου ἔχειν ὀφθαλμὸν ἅμα δηλῶν ὅτι δύο ἐγένοντο Ἄργοι. γράφει δὲ οὕτως · « Ἄργος ὁ Διὸς γαμεῖ Πειθῶ τὴν Ὠκεανοῦ. τοῦ δὲ γίνεται Κρίασος, τοῦ δ' Ἐρευθαλίων, ἀφ' οὗ Ἐρευθαλίη πόλις καλεῖται ἐν Ἄργει, καὶ Φόρβας. τοῦ δὲ γίνεται Ἀρέστωρ, τοῦ δὲ Ἄργος, ᾧ Ἥρη ὀφθαλμὸν τίθησιν ἐν τῷ ἰνίῳ καὶ τὸν ὕπνον ἐξαιρεῖται καὶ ἐφιστᾷ φυλακὸν αὐτὸν τῇ Ἰοῖ. ἔπειθ' Ἑρμῆς αὐτὸν κτείνει » (« Phérécyde dit en effet qu'il avait un œil derrière la tête, montrant en même temps qu'il y avait deux Argos. Il écrit : "Argos fils de Zeus épouse Peithô fille d'Océan. De lui naît Criastos, de qui Ereuthalion, d'où la ville d'Ereuthaliè, en Argolide, tire son nom, et Phorbas. De lui naît Arestor, de lui Argos, à qui Héra pose un œil derrière la tête et enlève le besoin de dormir, et elle le fait gardien auprès de Io. Ensuite Hermès le tue" »).

Les remarques faites pour les fr. 35 et 64a nous semblent s'appliquer à nouveau : le scholiaste donne manifestement à la littéralité une valeur d'autorité pour appuyer l'information qu'il donne une première fois en la reformulant. Ce passage nous semble donc bien être une citation de Phérécyde.

---

<sup>1623</sup> Schol. (MTAB) Euripide *Phéniennes* 1116.

On voit donc que dans ces trois cas, on a affaire à un scholiaste qui procède strictement de la même façon : il s'appuie sur la littéralité du texte et l'emploie comme garante, comme *auctoritas* au commentaire qu'il fait du passage concerné d'Euripide. Cette similitude entre les trois commentaires nous conduit à les considérer, par la nature même de leur fonctionnement, comme des témoins précieux du texte de Phérécyde, d'autant plus que ces trois scholies, qui sont toutes trois des *scholia vetera*, remontent au début de la période romaine, voire aux travaux menés à la Bibliothèque d'Alexandrie sous l'égide d'Aristophane de Byzance<sup>1624</sup>. Il nous semble en outre tout à fait possible de considérer qu'ils sont l'œuvre d'un seul et unique commentateur d'Euripide.

### iii. Les cas problématiques

#### 1) Un fragment douteux

Le fr. 175, rangé par l'éditeur parmi les *fragmenta dubia vel spuria*, est un commentaire étymologique issu des *Epimerismi Homerici*, commentaire lexical et grammatical de l'*Iliade*<sup>1625</sup> d'époque byzantine (IX<sup>e</sup> s.) :

παρὰ δὲ τὸ ἀλαστῶ ῥῆμα ἀλάστωρ ὁ Ζεὺς, <καὶ> ἐπὶ τῶν χαλεπὸν τι πρᾶσσόντων. Παρηκτικὴ δὲ ἡ εὐθεΐα παρὰ τὴν ἀλάστορος γενικὴν. Αἰσχύλος Ἴξιονι « πρηνεμένης ἀλάστορος » · καὶ Φερεκύδης « ὁ Ζεὺς δὲ Ἰκέσιος καὶ Ἀλάστορος καλεῖται » (« à partir du verbe ἀλαστῶ, Zeus est dit ἀλάστωρ, aussi contre ceux qui font quelque chose de mal. Le nominatif vient du génitif ἀλάστορος. Eschyle dans l'*Ixion* : "bienveillant ἀλάστορος" ; et Phérécyde : "Zeus est appelé Ἰκέσιος et Ἀλάστορος" »).

Si R. L. Fowler et F. Jacoby ont un doute quant à l'attribution de ce fragment à Phérécyde, P. Dolcetti, J. Pàmias et W. S. Morison considèrent ce fragment comme authentique : J. Pàmias avance ainsi que les fr. 10 et 43 témoignent d'un intérêt avéré de Phérécyde pour les épithètes de Zeus<sup>1626</sup>, argument qui nous semble suffisant pour ranger ce texte parmi les fragments de Phérécyde en l'absence d'argument contraire. L'emprunt à Phérécyde, dont la fin est clairement indiquée par le passage au commentaire du vers 285, est introduit par une rupture de construction : c'est pourquoi, comme P. Dolcetti, nous le considérerons comme une citation<sup>1627</sup>.

<sup>1624</sup> Dickey 2007, p. 32.

<sup>1625</sup> *Epimerismi Homerici* A 284 ; *Pars altera* p. 164 Dyck.

<sup>1626</sup> Pàmias 2008, vol. 1, n. 490 p. 116.

<sup>1627</sup> Le fr. 179a de la *Brill's New Jacoby* (= FGrH 3 F 179), dont le texte est corrompu de façon sérieuse, ne figure pas dans l'édition de Fowler, pour qui il est à attribuer à un autre auteur ; c'est aussi l'avis de Pàmias 2008, vol. 2, p. 118, qui renvoie à Jacoby 1947, n. 125 p. 57. Ce fragment semble en effet devoir être écarté du corpus phérécydeen.



## 2) Problèmes de délimitation de la mention

Le fr. 38 est issu d'une scholie à l'*Iliade*<sup>1628</sup> :

Φερεκύδης δὲ ἐν ἧ' · « ἡ δὲ Νιόβη ὑπὸ τοῦ ἄχεος ἀναχωρεῖ εἰς Σίπυλον, καὶ ὄρᾳ τὴν πόλιν ἀνεστραμμένην καὶ Ταντάλῳ λίθον ἐπικρεμάμενον · ἀρᾶται δὲ τῷ Διὶ λίθος γενέσθαι. ῥεῖ δὲ ἐξ αὐτῆς δάκρυα καὶ πρὸς ἄρκτον ὄρᾳ » (« Phérécyde, au livre VIII : "Niobé, sous l'effet de la douleur, part pour Sipyle, et voit la ville sens dessus dessous, et un rocher suspendu sur la tête de Tantale ; elle prie Zeus de devenir un rocher. D'elle coulent des larmes et elle regarde vers la constellation de l'Ours" »).

Ce fragment présente bien une rupture de construction, encore plus flagrante que pour les autres textes que nous avons examinés puisqu'ici, nous n'avons même pas de verbe introducteur ; la présence du numéro de livre, elle, est un indice de précision. La scholie s'arrête après ὄρᾳ, et c'est aussi la limite choisie par les éditeurs de la mention de Phérécyde. Nous aurions nous aussi tendance à faire s'achever à cet endroit la mention, qui forme un tout, dans la narration comme dans l'écriture – récit au présent, syntaxe assez simple - ; mais rien ne le prouve de façon formelle.

Le fr. 135A est une scholie à l'*Oreste* d'Euripide<sup>1629</sup> :

παρὰ Φερεκύδους τοῦτο ἔλαβεν ὁ Εὐριπίδης · « ἐπει<τα> Νεοπτολέμῳ αὐτὴν συνώικισε, καὶ ἀπέθανε < > τῶν δὲ γίνεται Τεισαμενός » (« c'est chez Phérécyde qu'Euripide a pris ceci : "ensuite il<sup>1630</sup> la donna en mariage à Néoptolème, et mourut < > d'eux naît Tisaménos" »).

La mention de Phérécyde est annoncée par τοῦτο, et le scholiaste la donne après une rupture syntaxique, puisqu'elle n'est introduite par aucun autre moyen grammatical que le pronom τοῦτο. La fin de l'emprunt est quant à elle nettement marquée par l'évocation d'Euripide : ὁ μέντοι Εὐριπίδης νῦν οὐδόλως φησὶ γῆμαι τὸν Νεοπτόλεμον τὴν Ἑρμιόνην (« Euripide cependant affirme maintenant que Néoptolème n'a absolument pas épousé Hermione »). C'est pourquoi cette mention constitue, selon nous, une citation probable de Phérécyde. Pàmias cependant n'est pas certain que les mots qui suivent ὁ Εὐριπίδης · soient bien attribués à Phérécyde par le scholiaste : « en efecte, Eurípides nega rotundament que Neoptòlem es casí amb Hermíone, i, en canvi, la tradició que segueix Ferecides els té per esposos<sup>1631</sup> » ; mais on peut tout aussi bien comprendre que ce qu'Euripide a pris chez

<sup>1628</sup> Schol. (T) *Iliade* XXIV, 617a.

<sup>1629</sup> Schol. (M<sup>mag</sup>TA) Euripide *Oreste* 1654 ; selon l'édition de Schwartz, cette scholie ne se trouve pas dans une marge de M, mais est interlinéaire.

<sup>1630</sup> Il s'agit de Ménélas : cf. Pàmias 2008, vol. 2, n. 353 p. 80.

<sup>1631</sup> Pàmias 2008b, n. 352 p. 80, qui renvoie à von Wilamowitz-Meollendorff Ulrich, 1962, « Lesefrüchte 193-202 », in *Kleine Schriften*, vol. 4, Berlin, Akademie-Verlag, p. 374.

Phérécide, c'est l'idée selon laquelle Hermione aurait pu épouser Néoptolème, idée qui est en effet niée dans le texte d'Euripide commenté par le scholiaste.

Se pose le problème du contenu exact de cette citation probable. E. Schwartz, éditeur des scholies à Euripide<sup>1632</sup>, propose en effet de considérer qu'il existe une lacune après καὶ ἀπέθανε, car on sait que, dans les traditions qui font état du mariage d'Hermione et de Néoptolème, cette union est restée stérile, et que Tisaménos, dont il est question ensuite, est le fils d'Hermione et de son second mari, Oreste. L'idée que le texte comporte une lacune a été reprise par F. Jacoby, R. L. Fowler, P. Dolcetti, W. Morison et J. Pàmias. W. Morison émet cependant l'hypothèse – qu'il attribue par erreur à P. Dolcetti – que la citation puisse s'arrêter à καὶ ἀπέθανε, ce qui permettrait de ne plus considérer qu'il y a une lacune après ces mots : τῶν δὲ γίνεται Τεισαμενός serait simplement d'une explication supplémentaire de la part du scholiaste. Cette idée se heurte cependant au fait que nulle part ailleurs on ne trouve de trace de Tisaménos fils de Néoptolème et d'Hermione, et surtout que, comme le fait remarquer Pàmias<sup>1633</sup>, pour Phérécide, l'union entre Hermione et Néoptolème fut stérile, et le fils d'Achille mourut sans enfant<sup>1634</sup>. L'existence de la lacune de Schwartz nous semble donc confirmée. Quoi qu'il en soit, il est difficile de savoir avec certitude où s'achève la mention de Phérécide : probablement à Τεισαμενός, qui est la fin de la scholie, mais il est impossible d'en être parfaitement sûr. P. Dolcetti<sup>1635</sup> évoque d'ailleurs, sans la faire sienne définitivement, l'idée que notre passage puisse n'être qu'une référence, et non une citation probable.

Le cas de ces deux fragments est d'autant plus délicat que, comme l'a montré D. Lenfant à partir de l'exemple d'emprunts à Hérodote par Athénée, il existe des exemples d'emprunts commencés sous le régime de la citation, mais qui se poursuivent sans que la lettre du texte source ne soit plus respectée, et ce sans que rien ne l'indique<sup>1636</sup>. Il nous semble cependant que nous n'avons guère le choix : nous incluerons ces deux fragments dans notre corpus de citations probables, sans pouvoir faire mieux que de les examiner avec plus de précautions que les autres...

### 3) Problème lié à l'établissement du texte du fragment

---

<sup>1632</sup> Schwartz Eduard, 1887, *Scholia in Euripidem*, vol. 1, Berlin, G. Reimer.

<sup>1633</sup> Pàmias 2008b, n. 354 p. 81.

<sup>1634</sup> Phérécide fr. 64a.

<sup>1635</sup> Dolcetti 2004, p. 72.

<sup>1636</sup> Lenfant 1999, p. 114.

Le fr. 86 pose problème, car toute la question de savoir si l'on a une citation ou une référence repose sur un problème textuel. Le texte, celui d'une scholie à Apollonios de Rhodes, dit en effet<sup>1637</sup> :

Ἀγήνορος γὰρ παῖς ἐστίν, ὡς Ἑλλάνικος · ὡς δὲ Ἡσίοδος φησίν, Φοῖνικος τοῦ Ἀγήνορος καὶ Κασσιεπείης. ὁμοίως δὲ καὶ Ἀσκληπιάδης καὶ Ἀντίμαχος. καὶ Φερεκύδης φησίν · « ἐκ δὲ Κασσιεπείης τῆς Ἀράβου Φοῖνικι γίνεται Κίλιξ καὶ Φινεὺς καὶ Δόρυκλος καὶ Ἔατυμνος ἐπὶ κλησίν · γίνεται δὲ ἐκ Διὸς Ἔατυμνος » (« il [Phinée] est l'enfant d'Agénor, selon Hellanicos ; à ce que dit Hésiode, il est fils de Phénix fils d'Agénor et de Cassiopée. De même chez Asclépiade et Antimachos. Phérécyde dit : "de Cassiopée fille d'Arabos naissent à Phénix Cilix, Phinée, Doryclos et Atymnos, son fils putatif ; mais en fait, c'est de Zeus que naît Atymnos" »).

Deux éditeurs des scholies à Apollonios, Keil et Wendel, ont corrigé la leçon des manuscrits, ὁμοίως δὲ καὶ Ἀσκληπιάδης καὶ Ἀντίμαχος. καὶ Φερεκύδης φησίν en ὁμοίως δὲ καὶ Ἀσκληπιάδης καὶ Ἀντίμαχος καὶ Φερεκύδης φησίν, attribuant ainsi au scholiaste les mots qui suivent, que les manuscrits attribuent au seul Phérécyde ; ils ont en cela été suivis par Guy Lachenaud dans son édition des scholies à Apollonios de Rhodes et par Merkelbach et West dans leur édition des fragments d'Hésiode<sup>1638</sup>. F. Jacoby, R. L. Fowler, P. Dolcetti et J. Pàmias, dont le travail est d'éditer les fragments de Phérécyde, gardent la leçon φησίν, de même que V. J. Matthews, éditeur et commentateur des fragments d'Antimaque de Colophon<sup>1639</sup>. Selon nous, ces savants ont raison de conserver la leçon donnée par L : aucune raison interne au texte n'oblige en effet à le modifier.

En complément du texte de L et pour l'éclairer d'un apport externe, R. L. Fowler donne le texte des manuscrits *Parisinus gr. 2727 (P)* et *Estensis gr. 77* et 112, trois manuscrits qui appartiennent à la même famille<sup>1640</sup>. Leur texte est en l'occurrence très proche de celui de L, qui appartient à une autre famille de manuscrits, mais il présente cependant quelques différences :

Ἀγηνορίδην δὲ τὸν Φινέα φησίν, ὅτι κατὰ μὲν Ἑλλάνικον Ἀγήνορος ἐστίν υἱός · κατὰ δὲ Ἡσίοδον Φοῖνικος τοῦ Ἀγήνορος καὶ Κασσιεπείας. ὁμοίως δὲ τούτῳ καὶ Ἀσκληπιάδης φησὶ καὶ Ἀντίμαχος καὶ Φερεκύδης. ἐκ γὰρ Κασσιεπείης τῆς Ἀράβου γίνεται Φοῖνικι Κίλιξ καὶ Φινεὺς καὶ Δόρυκλος. ὁ δὲ Ἔατυμνος κατὰ μὲν ἐπὶ κλησίν καὶ αὐτὸς τοῦ Φοῖνικος, ταῖς δὲ ἀληθείαις τοῦ Διὸς.

La phrase qui commence par ἐκ γὰρ Κασσιεπείης se présente comme une reformulation de ce qu'affirment Asclépiade, Antimaque et Phérécyde ; Fowler suggère, à

<sup>1637</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes II, 178-182a.

<sup>1638</sup> Hésiode fr. 138 M.-W.

<sup>1639</sup> Matthews 1996 ; le fragment qui nous occupe est recensé par Matthews sous le n° 70.

<sup>1640</sup> Gourmelen 2007, p. 116-117.

titre d'hypothèse, d'ajouter φησί (sc. Φερεκύδης) après ἐκ γὰρ Κασσιεπείης τῆς Ἀράβου, mais, comme pour le texte du manuscrit L, aucune raison interne au texte n'impose de le modifier. De plus, même en admettant l'idée qu'il s'agit de la version du seul Phérécyde, rien ne permet de penser que l'on a affaire à une citation : aucun des critères de la littéralité n'est en effet présent.

On voit donc que le texte de ces trois manuscrits ne permet guère d'avancer sur la question du texte de L : les trois manuscrits, sans correction, semblent fournir une reformulation de la version de trois auteurs qui s'accordent, tandis que L, lui, semble bien citer Phérécyde. Peut-on sortir de cette impasse ? On sait que le manuscrit L remonte au Commentaire des Trois, dont il est sans doute le représentant le moins éloigné<sup>1641</sup> ; c'est pourquoi nous aurions tendance à faire confiance à L, même si cette confiance repose sur des fondements assez fragiles. Nous inclurons donc le fr. 86 dans le corpus des citations probables de Phérécyde.

#### 4) Deux mentions signalées par une incise du verbe φησί

Deux fragments signalent l'emprunt à Phérécyde par l'emploi du verbe φησί en incise. Cette tournure ne constitue pas *a priori* un marqueur de littéralité comme peut l'être la rupture de construction, mais force est de constater que les deux emprunts en question, nous le verrons, ressemblent fort aux citations probables de Phérécyde. De plus, les travaux de D. Lenfant par exemple sur les fragments d'Hérodote dans les *Deipnosophistes* d'Athénée ont montré que, chez cet auteur, « la présence de **φησί** en **incise** dans l'énoncé cité signale une citation *verbatim*<sup>1642</sup> » : cet usage de l'incise, avéré chez Athénée, pourrait fort bien se retrouver chez d'autres auteurs. C'est pourquoi l'examen des deux fragments concernés nous semble indispensable.

Le fr. 115 est issu d'une scholie à l'*Iliade*<sup>1643</sup> :

Φερεκύδης οὕτω γενεαλογεῖ<sup>1644</sup> ἀπὸ Μελάμποδος Μαντίον, οὗ Κλειτόν, οὗ Κοίρανον, οὗ Πολύϊδον. εἶτα « Πολύϊδος » φησί « γαμῆ Εὐρυδάμειαν τὴν Φυλέως τοῦ Αὐγέου · τῶι δὲ γίνεται Εὐχίνωρ καὶ Κλειτός, οἱ Θήβας εἶλον σὺν τοῖς Ἐπιγόνους. ἔπειτα ἐς Τροίην ἔρχονται σὺν Ἀγαμέμνονι · καὶ θνήσκει <μὲν> Εὐχίνωρ ὑπὸ Ἀλεξάνδρου » (« Phérécyde donne la généalogie suivante : de Mélampous naît Mantios, de qui Cléitos, de qui Coïranos, de qui Polyidos. Ensuite, il dit : "Polyidos

<sup>1641</sup> *Ibid.*, p. 116 ; voir aussi Dickey 2007, p. 62. Nous avons parlé de cet ensemble de scholies plus haut, en traitant du fr. 22a.

<sup>1642</sup> Lenfant 2007b, p. 52 ; les mots mis en gras l'ont été par D. Lenfant.

<sup>1643</sup> Schol. (T+) *Iliade* XIII, 663b.

<sup>1644</sup> R. L. Fowler met ici un point en haut, que nous supprimons puisque le verbe γενεαλογεῖ commande la proposition infinitive qui suit.

épouse Eurydaméia fille de Phylée fils d'Augias ; à ce dernier naît Euchénor et Cléitos, qui prirent Thèbes avec les Epigones. Ensuite, ils vont à Troie avec Agamemnon ; et Euchénor meurt de la main d'Alexandre" »).

La scholie commente le passage de l'*Illiade* où le personnage d'Euchénor trouve la mort de la main de Pâris ; elle vise à donner la généalogie complète d'Euchénor, dont Homère ne mentionne que le père, Polyidos.

La fin de la mention est marquée par la fin de la scholie. Dans le cas de ce fragment, le discours direct est marqué par un φησί en incise. Ce discours direct est d'autant plus nettement délimité que les mots qui le précèdent, qui constituent eux aussi une mention de Phérécyde, sont introduits par le verbe déclaratif γενεαλογεῖ et constituent une proposition infinitive. A partir de Πολύιδος, le retour du nominatif marque la fin de la proposition infinitive, et donc le passage au discours direct.

Sur le plan syntaxique, ce fragment ne présente certes pas réellement de rupture de construction à proprement parler, puisqu'à partir de Πολύιδος, il y a bien un verbe de parole : ce n'est plus γενεαλογεῖ, mais φησί. On a cependant un discours direct nettement délimité, et qui, surtout, s'oppose en un contraste assez fort au discours indirect qui le précède immédiatement et qui, après tout, aurait pu se continuer. Selon nous, ce choix syntaxique effectué par le scholiaste est une manière de marquer un changement de régime vis-à-vis du texte mentionné : passer ainsi au discours direct serait une façon de revendiquer une littéralité de l'emprunt. Cette interprétation est confirmée par les conclusions de D. Lenfant sur deux emprunts à Hérodote effectués par Athénée et dont la configuration est extrêmement proche de celle du cas qui nous occupe :

- Athénée VI, 261c : Ἡρόδοτος δὲ φησιν Ἄμασιν Αἰγυπτίων βασιλέα παιγνήμονα ἔοντα σκώπτειν τοὺς συμπότας, καὶ « ὅτε ιδιώτης, φησίν, ἦν (ἦν ιδιώτης Hérodote), φιλοπότης ὑπῆρχε (ἦν Hérodote) καὶ φιλοσκώμων καὶ οὐ (οὐδαμῶς Hérodote) κατεσπουδασμένος ἀνὴρ ». La première partie de cette phrase est une mention d'Hérodote II, 173, faite par l'intermédiaire d'une proposition infinitive ; à partir de καὶ, on a bel et bien une citation de la suite du texte d'Hérodote (II, 174), signalée par l'incise φησίν et le passage au discours direct. Ce cas est exactement similaire au nôtre.
- Athénée XII, 541b : περὶ δὲ ΣΜΙΝΔΥΡΙΑΔΟΥ τοῦ Συβαρίτου καὶ τῆς τούτου τρυφῆς ἱστόρησεν Ἡρόδοτος ἐν τῇ ἕκτη, ὡς ἀποπλέων ἐπὶ τὴν μνηστείαν τῆς Κλεισθένου τοῦ Σικωνίων τυράννου θυγατρὸς Ἀγαρίστης, φησίν, « ἀπὸ μὲν (μὲν δὲ Hérodote) Ἰταλίας <ἦλθε> Σμινδυρίδης ὁ Ἴπποκράτεος Συβαρίτης, ὃς ἐπὶ πλεῖστον δὴ χλιδῆς εἰς ἀνὴρ ἀφίκετο (ἀπύκετο Hérodote) ». La première partie de la phrase est une

reformulation d'Hérodote VI, 126, faite au discours indirect ; mais à partir de l'incise φησίν, on passe au discours direct et à la citation littérale du paragraphe 127. Remarquons qu'Athénée a modifié la forme ionienne ἀπίκετο en ἀφίκετο, sans doute afin de la rendre conforme à la *koinè*.

Constatons donc avec D. Lenfant que chez Athénée, φησίν en incise, « placée au milieu du fragment, [...] indique le **passage de la paraphrase à la citation verbatim**<sup>1645</sup> ». Bien entendu, de cette étude sur un corpus assez restreint, celui des fragments d'Hérodote chez Athénée, il ne faut pas déduire une règle absolue et valable pour tous les textes ; il reste que la proximité avec le fr. 115 est frappante et ne doit pas être ignorée.

Nous avons de notre côté effectué une recherche, dans le *Thesaurus Linguae Graecae*, sur les différentes formes de φησί dans les scholies à l'*Iliade* (scholies anciennes et scholies D), corpus dont est issu le fr. 115, afin d'examiner les emplois de ce verbe en incise. Dans de nombreux cas, φησί en incise est employé par le scholiaste afin de reformuler et d'expliquer ou de clarifier des propos tenus par un personnage du poème : il n'y a donc évidemment pas citation. Nous avons en revanche trouvé des cas semblables au nôtre... mais qui, comme le nôtre, concernent des textes perdus, ce qui nous empêche d'en tirer plus de conclusions<sup>1646</sup>. Autre cas à relever, celui d'un emprunt à Platon, emprunt dont nous n'avons pu trouver la trace chez le philosophe et qui n'est donc probablement pas littéral : « μὴ θαύμαζε γάρ », φησὶν ὁ Πλάτων, « εἰ ἰέρακες μὲν καὶ ἴβεις ἔχουσι τοὺς ὑπερασπίζοντας θεοῦς. ἀνδρὸς δὲ ἀγαθοῦ οὐκ ἂν τις ὑπερασπίσαι ;<sup>1647</sup> ».

Nous avons cependant pu trouver deux cas intéressants d'emprunt à un texte que nous avons conservé, emprunt signalé par une incise. Le premier cas se retrouve dans deux scholies, schol. *Iliade* (A) XIII, 307b et schol. *Iliade* (D) XII, 117, qui citent toutes deux le même passage de la *Bibliothèque* d'Apollodore I, 7, 2, 6 (p. 20 Wagner). Nous reproduisons ici le texte de la scholie A :

Δευκαλίδῃ : Δευκαλίωνος παῖ. « γίνονται δὲ ἐκ Πύρ<ρ>ας καὶ Δευκαλίωνος (Δευκαλίωνι Apollodore), ὧς φησιν Ἀπολλόδωρος, παῖδες Ἑλλήνων μὲν πρῶτος, ὃν ἐκ Διὸς γεγεννησθαι ἔνιοι (ἔνιοι om. Apollodore ; ἔνιοι γεγεννησθαι schol. D) λέγουσιν, δεύτερος δὲ (δεύτερος δὲ om. Apollodore) Ἀμφικτύων ὁ μετὰ Κραναὸν βασιλεύσας τῆς Ἀττικῆς, θυγάτηρ δὲ Πρωτογένεια, ἐξ ἧς καὶ Διὸς Ἀέθλιος (ἐξ ἧς καὶ Διὸς Ἀέθλιος om. schol. D) ».

<sup>1645</sup> Lenfant 2007b, p. 52 ; les mots mis en gras l'ont été par D. Lenfant.

<sup>1646</sup> Schol. (bT) *Iliade* XVII, 720a fonctionne syntaxiquement de la même manière que notre fr. 115 ; il s'agit cependant d'un cas différent, puisque les propos rapportés ne proviennent pas d'un auteur, mais de la bouche d'Alexandre le Grand. On peut penser qu'il s'agit d'une reformulation des propos originels...

<sup>1647</sup> Schol. (A) *Iliade* XVII, 98-9b.

On voit bien qu'hormis quelques différences très légères et qui pourraient être de simples variantes, l'emprunt est littéral, et constitue ainsi une citation. Deuxième cas, un emprunt à Thucydide VII, 71, 4, qui est d'autant plus intéressant qu'il est, comme notre fragment de Phérécyde, issu du manuscrit T : il s'agit de schol. *Iliade* (T) IV, 450a : Θουκυδίδης « πάντα ὁμοῦ ἀκοῦσαι, φησίν, ὀλοφυρμὸς βοή, κρατοῦντες (νικῶντες Thucydide) κρατούμενοι ». On a bien là une citation littérale signalée par une incise ; le seul point de divergence peut s'expliquer par les aléas de la tradition manuscrite, ce qui est sans lien avec la volonté du scholiaste d'effectuer une citation littérale.

On voit donc que, dans ce corpus de scholies, un emprunt à un texte autre que les poèmes homériques signalé par φησί en incise a de fortes chances d'être une citation, même si le petit nombre de cas et l'exemple de l'emprunt à Platon nous empêchent d'y voir un critère absolu – ce qui vaut aussi pour le critère de la rupture de construction, nous l'avons dit. L'étude de D. Lenfant chez Athénée va dans le même sens. Nous rejoignons donc P. Dolcetti pour considérer le fr. 115 comme une citation.

Le fr. 105 provient d'une scholie aux *Pythiques* de Pindare<sup>1648</sup> :

ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει · « ἔθυε τῷ Ποσειδῶνι », φησίν, « ὁ Πελίας, καὶ προεῖπε πᾶσι παρεῖναι · οἱ δὲ ἦσαν οἱ τε ἄλλοι πολῖται καὶ ὁ Ἰήσων. ἔτυχε δὲ ἀροτρεύων ἐγγὺς τοῦ Ἀναύρου ποταμοῦ, ἀσάμβαλος δὲ διέβαινε τὸν ποταμόν, διαβάς δὲ τὸν μὲν δεξιὸν ὑποδεῖται πόδα, τὸν δὲ ἀριστερὸν ἐπιλήθεται, καὶ ἔρχεται οὕτως ἐπὶ δεῖπνον. ἰδὼν δὲ ὁ Πελίας συμβάλλει τὸ μαντήιον, καὶ τότε μὲν ἠσύχασε, τῆι δ' ὑστεραίη μεταπεμψάμενος αὐτὸν ἤρετο ὅ τι <ἂν> ποιήη εἰ αὐτῷ χρησθεῖη ὑπὸ τοῦ τῶν πολιτῶν ἀποθανεῖν · ὁ δὲ Ἰήσων, πέμψαι ἂν εἰς Αἴαν αὐτὸν ἐπὶ τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον, ἄξοντα ἂν ἀπὸ Αἰήτεω. ταῦτα δὲ τῷ Ἰήσωνι Ἦρη ἐς νόον βάλλει, ὡς ἔλθοι ἢ Μήδεια τῷ Πελίηι κακόν » (« le récit se trouve chez Phérécyde : "Pélias voulait sacrifier à Poséidon, et avait annoncé à tous qu'ils fallait qu'ils soient présents ; les citoyens vinrent, Jason compris. Il se trouva qu'il labourait près du fleuve Anauros, et qu'il traversa le fleuve sans ses sandales ; après avoir traversé, il remet sa sandale droite, mais oublie la gauche, et se rend ainsi au banquet. A sa vue, Pélias comprend l'oracle, et il resta calme sur le moment mais, le lendemain, il fit venir [Jason] et lui demanda ce qu'il ferait si l'on lui avait prédit qu'il serait tué par l'un des citoyens ; Jason [répondit qu'] il l'enverrait à Aia prendre la Toison d'or à Aιέτès. C'est ce qu'Héra met en tête à Jason, afin que Médée vienne à Pélias telle un fléau" »).

<sup>1648</sup> Schol. (BDEGQ) Pindare *Pythiques* IV, 133a.

Les limites de la mention sont nettes : elle commence à Φερεκύδει et finit très probablement après ὡς ἔλθοι ἢ Μήδεια τῶι Πελίηι κακόν, c'est-à-dire à la fin de l' ἱστορία, qui est aussi la fin de la scholie.

Pour R. L. Fowler comme pour W. Morison et P. Dolcetti, il s'agit bien d'une citation littérale. Comme le souligne J. Pàmias<sup>1649</sup>, ce fragment relativement long a été considéré comme un témoignage important de l'écriture de Phérécyde par les savants, notamment S. Lilja et P. Dräger ; J. Pàmias rappelle cependant la méfiance de F. Jacoby, malgré la présence de marques dialectales, envers la question de la littéralité de ce passage<sup>1650</sup> ; le philologue allemand choisit malgré tout de présenter ce passage entre guillemets, c'est-à-dire comme une citation de Phérécyde.

Le scholiaste écrit ce texte afin de commenter les mots τὸν μονοκρήπιδα, « celui qui ne porte qu'une sandale », qui désignent Jason dans la quatrième *Pythique* de Pindare<sup>1651</sup> ; or, ce dernier, n'explique pas pourquoi Jason n'a qu'une seule sandale au moment où il se présente à Pélias. Le scholiaste se charge donc de donner une explication qui ne concerne que le contenu du récit, pas forcément sa lettre. Pas besoin donc de citer Phérécyde de façon littérale : une reformulation conviendrait tout aussi bien. Du projet du scholiaste, on ne peut donc rien déduire qui aurait une incidence sur la question de la littéralité de la mention.

Qu'en est-il des indices syntaxiques ? Dans ce cas précis, l'incise φησὶν vient après une juxtaposition de l'emprunt au nom de Phérécyde, sans lien syntaxique donc. L'incise semble certes atténuer la rupture de construction ; cette dernière est cependant bien réelle, ce qui nous amène à penser que là aussi, nous avons bien une citation probable. D. Lenfant, dans une étude qui porte sur les citations de Thucydide dans les scholies à Aristophane, montre d'ailleurs que dans ce corpus, les emprunts directement juxtaposés au nom de Thucydide sont toujours et systématiquement des citations, jamais des reformulations<sup>1652</sup> ; nous avons le même cas ici avec le nom de Phérécyde.

Nous avons pour finir effectué une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* des formes du mot φησί dans l'édition Drachmann des *scholia vetera* de Pindare. L'objectif de cette recherche était de connaître l'usage qu'il est fait de φησί, en particulier dans un cas semblable à celui qui nous occupe, avec le schéma ἢ ἱστορία παρὰ X · « [...], φησὶν, [...] ». Nous avons ainsi pu constater :

- qu'il existe de très nombreux cas d'emploi du verbe φησί en incise ; dans l'écrasante majorité des cas, il s'agit cependant d'interventions du scholiaste qui visent à clarifier le texte de Pindare par une reformulation de ce que dit le poète, ce qui se rapproche

<sup>1649</sup> Pàmias 2008, n.177 p. 44.

<sup>1650</sup> Jacoby 1957, *Kommentar*, p. 418 l. 32.

<sup>1651</sup> *Pythiques* IV, 75.

<sup>1652</sup> Lenfant 2002, p. 428.



beaucoup de ce que l'on trouve dans les scholies anciennes à l'*Illiade*. Dans ces cas, il n'y a donc évidemment pas citation<sup>1653</sup> ;

- qu'on trouve aussi dans les *scholia vetera* à Pindare de très nombreuses citations littérales de textes versifiés, qui sont introduites par le verbe φησί suivi d'une rupture de construction. Un exemple parmi de nombreux autres : schol. Pindare *Pythiques* IV, 223a, qui cite *Odyssée* XI, 258-259 : καὶ ὅτι οὗτοι Αἴσονος ἀδελφοί, καὶ Ὅμηρός πού φησι · « τοὺς δ' ἐτέρους Κρηθῆϊ τέκεν βασιλεία γυναικῶν, / Αἴσονά τ' ἠδὲ Φέρητ' Ἀμυθάονά θ' ἵπποχάρμην » (« ce sont les frères d'Aeson, et Homère dit quelque part : "puis la reine donna d'autres enfants à son époux, / Aeson, Phérès et le guerrier des chars, Amythaon" »)<sup>1654</sup> ;
- qu'il existe dans ces mêmes scholies deux cas de figures identiques aux précédents, qui concernent des textes en prose :
  - schol. Pindare *Olympiques* III, 52a effectue un emprunt à un texte aujourd'hui disparu - celui d'un certain Amyntianos<sup>1655</sup> -, ce qui empêche de prouver ou non sa littéralité : [...] τῶν ἐλεφάντων οἱ μὲν ἐξ Αἰθιοπίας καὶ Λιβύης πάντες σὺν ταῖς θηλείαις ὀδόντας ἔχουσιν, ἢ κέρατα, ὡς τινες · καθὰ καὶ Ἀμυντιανὸς ἐν τῷ Περὶ ἐλεφάντων φησί · « τῶν δὲ Ἰνδικῶν αἱ θήλειαι χωρὶς ὀδόντων εἰσὶν » ([...] « parmi les éléphants, ceux d'Ethiopie et de Libye ont tous des dents, femelles comprises, ou des cornes selon certains ; comme Amyntianos le dit dans *Sur les éléphants* : "les femelles en Inde n'ont pas de dents" »).
  - schol. Pindare *Néméennes* IX, 30a présente un emprunt au texte d'Hérodote V, 67 : περὶ τῆς Ἀδράστου εἰς Σικυῶνα μεταστάσεως Ἡρόδοτος μὲν οὕτω φησὶν · « οἱ δὲ Σικυῶνιοι εἰώθεισαν μεγαλωστὶ κάρτα τιμᾶν τὸν Ἄδρηστον. ἡ γὰρ χώρα αὕτη ἦν Πολύβου · ὁ δὲ Ἄδρηστος ἦν Πολύβου θυγατριδέος, ἅπαις δὲ Πόλυβος τελευτῶν διδοῖ Ἀδρήστῳ τὴν χώραν (ἀρχὴν Hérodote) » (« à propos de l'exil d'Adraste à Sicyone, Hérodote s'exprime ainsi : "le culte d'Adraste avait traditionnellement à Sicyone une très grande importance, car le pays avait appartenu à Polybe, et Adraste était le fils de la fille de Polybe : mort sans héritier mâle, Polybe avait fait d'Adraste son successeur" »)<sup>1656</sup>. Cet emprunt est parfaitement fidèle au texte de l'historien, à la seule exception du dernier mot : le texte d'Hérodote donne en effet ἀρχὴν et non χώραν, ce qui peut tout à fait venir du manuscrit utilisé par le scholiaste qui, dans ce cas, a bel et bien

<sup>1653</sup> Parmi des dizaines de cas, on peut voir schol. Pindare *Olympiques* VII, 71b ; VIII, 71b ; IX, 82e ; etc.

<sup>1654</sup> La traduction de ces deux vers est celle de P. Jaccottet.

<sup>1655</sup> Historien d'Alexandre qui vécut sous les Antonins ; FGrH 150.

<sup>1656</sup> La traduction d'Hérodote est d'Andrée Barguet.

effectué une citation. Remarquons l'emploi de l'adverbe οὕτω, qui revendique la littéralité de l'emprunt<sup>1657</sup> ;

- mais aussi qu'il n'y a dans les *scholia vetera* que très peu de cas exactement similaires au nôtre :

- un certain nombre de ces cas concernent les commentateurs de Pindare : Aristarque, Chrysippe (ca. 200 av. J.-C.) et Didyme (qui vécut au tournant de notre ère). Citons par exemple, pour Aristarque, schol. Pindare *Olympiques* XIV, 27c (ὁ δὲ Ἀρίσταρχος · « ἰδίως, φησί... ») ; pour Chrysippe, schol. Pindare *Isthmiques* IV, 47c (Χρύσιππος δέ, « σεσημείωται, φησίν... ») ; pour Didyme, schol. Pindare *Néméennes* VI, 30 (ὁ δὲ Δίδυμος, « Σωκλῆς ἐστι τὸ ὄνομα », φησί...) ou schol. Pindare *Néméennes* VII, 89b (Δίδυμος δέ, « οὐδένα ψέξω », φησί...). Les commentaires de ces auteurs ne nous sont pas parvenus : nous ne pouvons donc pas tirer de conclusion de ces quelques cas quant à la littéralité de l'emprunt.
- schol. Pindare *Olympiques* X, 80 est plus intéressant : πάλιν ἐνίκησεν Ἐχεμος Ἀρκὰς τὸ γένος. ὑφ' οὗ φασι τὸν Ὕλλον τελευτῆσαι εἰς Πελοπόννησον κατιόντα. ἐγάμησε δὲ τὴν Τιμάνδραν · Ἡσίοδος « Τιμάνδρην, φησίν, Ἐχεμος θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν » (« à la lutte, c'est Echémus, un Arcadien, qui fut vainqueur. On dit que c'est sous ses coups que mourut Hyllos, qui revenait dans le Péloponnèse. Il épousa Timandra : Hésiode dit : "Timandra, Echémus en fit sa jeune épouse" »). Ce texte présente le cas d'un fragment de poème, en l'occurrence le *Catalogue des Femmes* hésiodique, conservé sur papyrus<sup>1658</sup>. Notre vers est le v. 31, et fait partie d'un extrait relativement long du *Catalogue* ; dans les papyrus, il est très légèrement différent du texte de la scholie, puisqu'il comporte un δ' après Τιμάνδρην : Τιμάνδρην δ' Ἐχε(μος θαλερὴν) ποιήσατ' ἄκ(οιτιν). L'absence du δ' n'est pas forcément à attribuer au scholiaste, qui a pu trouver cette leçon dans le manuscrit qu'il consultait ; quoi qu'il en soit, l'emprunt à Hésiode est extrêmement fidèle, et l'on constate donc que le scholiaste a bien procédé à une véritable citation.

A l'issue de cette recherche, nous avons donc pu constater que le cas du fr. 105 est le seul, parmi les *scholia vetera* de Pindare, à présenter le schéma ἡ ἱστορία παρὰ X · « [...], φησίν, [...] ». Une citation du *Catalogue des femmes* est cependant introduite d'une manière très proche : selon nous, il s'agit d'un indice supplémentaire en faveur de l'hypothèse de la

---

<sup>1657</sup> Suit un long emprunt à Ménechme introduit par Μέναιχος δὲ ὁ Σικυώνιος οὕτω γράφει ; et qui a donc toutes les chances d'être fidèle lui aussi.

<sup>1658</sup> Fr. 23a M.-W. ; P. Oxy. 2075 fr. 4 et 9 ; 2481 fr. 5 col. I ; 2482 ; P. Michigan inv. 6234 fr. 2.

littéralité de l'emprunt à Phérécyde. Dernier argument à prendre en compte et détaillé plus haut, le fait que φησί employé en incise indique le plus souvent une citation dans les scholies anciennes à l'*Iliade* et dans les fragments d'Hérodote chez Athénée. Tout cela nous fait penser que le fr. 105 doit être inclus dans notre corpus de citations phérécydéennes.

iv. Tableau de synthèse

A l'issue de cet examen des fragments de Phérécyde, nous considérerons donc comme des citations probables 24 mentions, que l'on peut classer comme suit :

<p style="text-align: center;"><b>Mode d'introduction</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rupture syntaxique</li> <li>- fin de la mention marquée par la fin de la scholie ou par une phrase suivante clairement attribuable à une autre instance énonciative que Phérécyde</li> <li>- οὔτω(ς) ou autre formule explicite</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rupture syntaxique</li> <li>- fin de la mention marquée par la fin de la scholie ou par une phrase suivante clairement attribuable à une autre instance énonciative que Phérécyde</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rupture syntaxique</li> <li>- incise</li> <li>- fin de la mention marquée par la fin de la scholie</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- incise</li> <li>- fin de la mention marquée par la fin de la scholie</li> </ul>
<p style="text-align: center;"><b>Numéro du fragment dans l'édition de Fowler 2000</b></p>	<p><b>Avec numéro de livre :</b> 1 ; 2 ; 21 ; 22a.</p> <p><b>Sans numéro de livre :</b> 35 ; 64a ; 66 ; 82a ; 95 ; 101 ; 132 ; 136a ; 146 ; 156 (deux emprunts, l'un introduit par ὅδε ὁ λόγος, l'autre par ὃδε) ; 135A (introduit par τοῦτο ; la fin n'est pas certaine) ; 168.</p>	<p><b>Avec numéro de livre :</b> 18a ; 20 ; 38 (la fin n'est pas certaine).</p> <p><b>Sans numéro de livre :</b> 37b ; 86 ; 175.</p>	<p>105 (la fin n'est pas certaine).</p>	<p>115.</p>

## 1) Les caractéristiques de l'écriture de Phérécyde

Après avoir délimité notre corpus de citations, nous allons à présent tenter d'en dégager les caractéristiques de l'écriture de Phérécyde.

### a) *Le présent historique*

Le trait d'écriture qui nous semble le plus frappant dans les citations probables de Phérécyde est la présence massive du présent de l'indicatif dans le récit. On trouve en effet des verbes au présent dans tous les fragments de notre corpus de citations probables, à l'exception du fr. 37b, qui ne comporte que deux verbes conjugués, un à l'imparfait et l'autre à l'aoriste. Soyons plus précis. Dans le corpus que nous venons de délimiter se trouvent 116 verbes conjugués à un mode personnel ; de ces verbes, que nous avons regroupés dans le tableau ci-dessous, on peut enlever le subjonctif δύνηι que l'on trouve au fr. 18a dans une subordonnée, ainsi que les trois optatifs du fr. 105, eux aussi employés dans des subordonnées. Il nous reste donc 112 verbes conjugués à l'indicatif, ce qui constitue un échantillon d'une dimension honorable. Sur ces 112 verbes, 84 sont au présent, c'est-à-dire exactement les trois quarts des verbes conjugués du corpus de citations probables de Phérécyde. On peut donc d'ores et déjà constater l'importance considérable du présent de l'indicatif chez Phérécyde, phénomène d'autant plus marquant que les textes que nous avons de lui sont des textes narratifs, dans lesquels on se serait attendu à trouver aoristes et imparfaits de l'indicatif en bien plus grand nombre.

Parmi ces présents, nous avons relevé 74 cas de présent historique, c'est-à-dire de présent « utilisé pour rendre des faits révolus, qui devraient normalement être rendus par des temps du passé de l'indicatif<sup>1659</sup> » ; les autres verbes au présent sont soit des présents d'énonciation (huit cas, tous employés dans des remarques d'ordre étiologique : origine du nom d'un peuple<sup>1660</sup>, d'un lieu<sup>1661</sup> ou d'un dème athénien<sup>1662</sup>), soit, pour deux d'entre eux, un présent gnomique.

---

<sup>1659</sup> Duhoux 2000, p. 355.

<sup>1660</sup> Fr. 156, à deux reprises dans le même fragment.

<sup>1661</sup> Fr. 1a, 66, 95, 156 et 168.

<sup>1662</sup> Fr. 146, étiologie du nom du dème des Dédalides.

présent historique (74 cas)	présent d'énonciation (8 cas)	présent gnomique (2 cas)	aoriste (16 cas)	imparfait (12 cas)	verbes à un autre mode personnel que l'indicatif (4 cas)
<p><b>γίνεται / γίνονται : 17 occurrences :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <u>14 au singulier</u> (fr. 2, 20, 21, 101 à deux reprises, 132, 146, 156, 168, 66 à deux reprises, 135A, 86 à deux reprises)</li> <li>- <u>3 au pluriel</u> (fr. 21, fr. 95 à deux reprises)</li> </ul>	<p><b>καλεῖται / καλέονται : 8 occurrences :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <u>étimologie d'un toponyme</u> : 5 occurrences (fr. 1a, 66, 95, 156, 168)</li> <li>- <u>étimologie du nom d'un peuple</u> (forme καλέονται) : 2 occurrences au fr. 156</li> <li>- <u>étimologie d'un dème</u></li> </ul>	<p><b>ἀνίσχει</b> (fr. 18a) ; <b>καλεῖται</b> (fr. 175).</p>	<p><b>Ces verbes n'apparaissent tous qu'à une seule reprise :</b></p> <p>ἐτέθη (fr. 2) ; ὠκισε (fr. 2) ; κατωικίσθη (dans une subordonnée de temps, fr. 22a) ; ἔρριψεν (fr. 37b) ; εἶλε (fr. 82a) ; ἔκτεινεν (fr. 82a) ; ἔφυγεν (fr. 82a) ; παρῆλθε (dans une subordonnée de temps,</p>	<p><b>ὠκει : 3 occurrences</b> (forme ὠκει fr. 20 ; forme ὠκεῖτο fr. 82a ; forme ὠκει fr. 101)</p> <p><b>Verbes n'apparaissant qu'une seule fois : 9 cas :</b></p> <p>ὠιχετο (fr. 1a) ; ἐφόρει (fr. 18a) ; ἦν (fr. 18a) ; ἀνίστη (fr. 35) ; ὑπέστρεφεν (fr. 37b) ; ἐγίνοντο</p>	<p>δύνηι (fr. 18a) ; ποιοίη, χρησθείη et ἔλθοι (fr. 105, dans une subordonnée).</p>
<p><b>γαμῆ : 9 occurrences</b> (fr. 21, 64a, 66, 95 à deux reprises, 101, 132, 136a, 156)</p>					
<p><b>κτείνει : 5 occurrences</b> (fr. 35 à trois reprises ; fr. 64a ; fr. 66)</p>					
<p><b>ἴσχει : 3 occurrences</b>, toutes au fr. 21</p>					
<p><b>ἔρχεται : 3 occurrences</b> (fr. 35, 64a, 132)</p>					
<p><b>δίδωσιν : 3 occurrences</b> (δίδωσιν fr. 18a ; διδοῖ fr. 22a ; δίδωσι fr. 95)</p>					
<p><b>ὄρᾱι : 3 occurrences</b> (fr. 38 à deux reprises ; fr. 64a)</p>					
<p><b>οἰκεῖ : 2 occurrences</b> (fr. 1a, fr. 2)</p>					
<p><b>κελεύει : 2 occurrences</b> au fr. 18a</p>					

<b>θνήσκουσιν : 2 occurrences</b> (fr. 22a ; fr. 95)	<u>athénien</u> , celui		fr. 95) ;	(fr. 64a) ; ἦται	
<b>verbes n'apparaissant qu'une seule fois : 20 cas :</b> ἔλκεται, παύεται, πορεύεται, κυμαίνει, μέλλει (fr. 18a) ; σπείρει, ἀναφύονται, βάλλει, κρατέουσιν, ποιεῖται (fr. 22a) ; ἀναχωρεῖ, ἀρᾶται, ῥεῖ (fr. 38) ; ἀφαιρεῖται, κατορύσσει (fr. 64a) ; τίθησιν, ἐξαιρεῖται, ἐφιστᾶι (fr. 66) ; ἀφικνεῖται (fr. 82a) ; ἀναιρεῖ (fr. 95).	des Dédalides : 1 occurrence fr. 146.		ἐτελεύτησε (dans une subordonnée de temps, fr. 95) ; προεῖπε, ἔτυχε, διέβαινε, ἠσύχασε et ἤρετο (fr. 105) ; συνώικισε (fr. 135A) ; ἀπέθανε (fr. 135A)	(fr. 82a) ; ἔθυε et ἦσαν (fr. 105).	

Livrons-nous à présent à une petite comparaison qui nous paraît intéressante, car elle se fonde sur Thucydide, c'est-à-dire sur un prosateur athénien du V<sup>e</sup> s. qui consacre son travail à un récit du passé, ce qui se rapproche sensiblement du cas de Phérécyde<sup>1663</sup>. Jean Lallot, étudiant les occurrences de présent historique chez Thucydide, en recense 545<sup>1664</sup>. J. Lallot procède alors à un calcul simple<sup>1665</sup> : il recense les occurrences des verbes attestés dix fois ou plus au présent historique, et aboutit au nombre de 1158 occurrences de ces verbes conjugués à un temps du récit quel qu'il soit, présent historique inclus. Sur cet échantillon, il trouve 255 cas de présent historique, soit 22% des verbes étudiés<sup>1666</sup>. Si l'on reprend le même protocole pour notre corpus de citations probables de Phérécyde, en l'appliquant cette fois à la totalité des verbes du corpus conjugués à un des temps du récit (en l'espèce, présent historique, imparfait, aoriste), on aboutit à un échantillon de 90 occurrences, dont 69 présents historiques : la part du présent historique dans les temps du récit est donc de plus de 76%. Cette proportion est bien évidemment très importante, ce que confirme la comparaison avec Thucydide. Autre comparaison possible : chez Thucydide, 7% des propositions principales et indépendantes sont au présent historique<sup>1667</sup> ; chez Phérécyde, cette proportion atteint 75%<sup>1668</sup>. C'est pourquoi il nous semble pouvoir affirmer que l'usage abondant du présent historique est un trait caractéristique de l'écriture de Phérécyde. Cette constatation rejoint ce que l'on sait de la prose ionienne, où le présent historique semble avoir été largement dominant car, d'après A. López Eire, les auteurs avaient conscience que leurs textes allaient faire l'objet de lectures publiques ; or, le contexte est celui du début de l'écriture littéraire, et la dimension orale imprègne donc forcément les textes qui s'écrivent à cette période<sup>1669</sup>. Chaque occurrence de ce présent historique chez Phérécyde peut bien entendu être interprétée pour elle-même : P. Dolcetti explique par exemple que l'emploi du présent a pour but de « *realizzare voluti effetti espressivi* », et remarque qu'au fr. 105 ces présents servent à mettre en relief les points principaux du récit – suivant en cela les analyses de S. Lilja –, mais aussi la cause réelle de ce qui se passe dans le texte, i.e. la colère d'Héra<sup>1670</sup>. De façon plus générale, L. Gourmelen rappelle les divers emplois de ce présent : rendre le récit plus vif et

---

<sup>1663</sup> Dans cette optique, il aurait été intéressant de pouvoir étudier le cas d'Hérodote ; mais nous n'avons connaissance d'aucun travail du même ordre consacré à l'historien d'Halicarnasse.

<sup>1664</sup> Lallot 2011, p. 20.

<sup>1665</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>1666</sup> *Ibid.*, p. 21 donne une autre statistique : il y a chez Thucydide 1,18 présent historique par page de récit de l'édition Oxford Classical Texts. Cette collection ne propose pas Phérécyde dans son catalogue, ni d'ailleurs la *Bibliothèque* : il nous est donc impossible de tirer parti de cette autre statistique.

<sup>1667</sup> Chiffre donné par R. J. Allan, in Lallot 2011, p. 243.

<sup>1668</sup> Nous avons recensé 84 verbes de propositions indépendantes ou principales ; 63 de ces verbes sont au présent historique, 1 au présent gnomique, 9 à l'imparfait et 11 à l'aoriste. Remarquons à l'inverse que, si de façon générale le présent historique est rare dans les subordinées, on le trouve à 11 reprises chez Phérécyde ; à titre de comparaison, ce cas de figure se trouve 14 fois chez Thucydide (Lallot 2011, p. 21).

<sup>1669</sup> López Eire 2001 ; voir plus spécialement p. 86.

<sup>1670</sup> Dolcetti 2004, p. 40 ; voir Lilja 1968, p. 109.



actuel ; « confère[r] plus d'expressivité au récit, notamment, lorsque sont évoqués des moments importants, marquant en particulier une rupture ou une étape décisive. Il suscite, enfin, l'intérêt du lecteur, qui se voit ainsi, d'une certaine façon, impliqué dans le récit. Le présent de narration, par son pouvoir d'actualisation, correspond parfaitement au mythe, dont le temps, atemporel par définition, est aussi celui d'un éternel présent<sup>1671</sup>. Il faut enfin voir dans son usage répété la marque d'une volonté de conférer au récit fluidité et rapidité dans l'enchaînement des faits : S. Lilja parle ainsi, à juste titre, de "chainlike use"<sup>1672</sup> ». Il ne faudrait donc évidemment pas résumer l'écriture de Phérécyde à ce seul trait, notre auteur maniant par ailleurs parfaitement la « Tempuspalette<sup>1673</sup> » qu'offre la langue grecque ; il semble quand même que de façon générale, l'usage très abondant de ce temps soit un trait caractéristique de son écriture – comme, semble-t-il, de celle des premiers prosateurs ioniens : ces quelques observations rejoignent en effet celles que nous avons pu faire plus haut au sujet d'Acousilaos. Cela n'a pas manqué d'être relevé par les savants : ainsi Ch. Jacob écrit-il : « Alors que le récit hésiodique est au passé (*teké*), Akousilaos adopte le présent (*gameî, ginontai*), plus factuel. Ce «présent historique», que l'on rencontre aussi dans la théogonie en prose de Phérécyde de Syros, devient l'un des signes distinctifs du style des premiers "historiens" grecs<sup>1674</sup> ».

De façon plus spécifique, et à l'instar de ce que l'on a constaté plus haut pour Acousilaos, remarquons que le présent de narration est systématiquement employé pour les verbes qui expriment les actes de la généalogie et de son déroulement, quand la généalogie est l'objet même du fragment :

- le verbe γίνομαι, qui marque la naissance, est employé à 18 reprises, dont 17 fois au présent. La seule exception, au fr. 64a, est un imparfait qui marque le second plan d'un récit au présent : le processus généalogique n'est donc pas au premier plan dans cette phrase ;

- le verbe γαμέω, qui marque l'union, est employé à neuf reprises ; le verbe ἴσχω, qui marque l'idée d'avoir quelqu'un pour épouse, est employé trois fois. Dans ces douze occurrences, le verbe est conjugué au présent de l'indicatif.

On remarque donc que dans la quasi-totalité des cas – 29 fois sur 30 - où Phérécyde parle d'un acte qui permet le déroulement de la généalogie, le verbe qui l'exprime est au présent historique. C'est pour cette raison que S. Lilja appelle ces verbes au présent historique des « genealogical formulae<sup>1675</sup> », idée sur laquelle nous allons à présent nous attarder.

<sup>1671</sup> Gourmelen 2011, p. 172 renvoie à ce sujet à Van der Valk 1958, p. 121.

<sup>1672</sup> Gourmelen 2011, p. 172, qui renvoie à Lilja 1968, p. 107.

<sup>1673</sup> Dräger 1995, p. 46-48, cité par Gourmelen 2011, p. 173.

<sup>1674</sup> Jacob 1994a, p. 180.

<sup>1675</sup> Lilja 1968, p. 109 ; les chiffres qu'elle donne à la n. 39 de la même page sont légèrement différents des nôtres parce que le corpus qu'elle a constitué est lui-même légèrement différent du nôtre ; voir aussi Lilja 1968, p. 105-106.

b) *Les formules généalogiques*

A la lecture des fragments de Phérécyde, on ne peut en effet que remarquer la fréquence des expressions τοῦ δέ et τῶν δέ, suivies ou non du verbe γίνεται/γίνονται<sup>1676</sup>, « mostly in the weak middle position after an expression like τοῦ δέ, τῶν δέ, τῷ δέ, which act as a connective<sup>1677</sup> ». Ces expressions fonctionnent comme des chevilles généalogiques dans les fragments qui déroulent une lignée : « de celui-là / de ceux-là naît / naissent ». Pour entrer dans les détails, on trouve dans les citations probables de Phérécyde :

- l'expression τοῦ δέ suivie de γίνεται à 5 reprises<sup>1678</sup> ;
- l'expression τοῦ δέ sans verbe à 13 reprises<sup>1679</sup> ;
- l'expression τῶν δέ suivie de γίνεται à 3 reprises<sup>1680</sup> ;
- l'expression τῶν δέ suivie de γίνονται n'apparaît qu'une seule fois<sup>1681</sup> ;
- l'expression τῷ δέ suivie de γίνεται n'apparaît elle aussi qu'une seule fois<sup>1682</sup>.

Les fragments qui traitent de façon plus ou moins importante de généalogie, dans notre corpus, sont au nombre de 14<sup>1683</sup> : dans ces 14 passages, on a donc 23 occurrences de cette formule généalogique, ce qui en montre bien l'importance dans l'écriture de Phérécyde<sup>1684</sup>.

Pour expliquer la fréquence de cette formule, S. Lilja suggère que l'on pourrait avoir affaire à une « tautologous repetition caused by the writer's negligence<sup>1685</sup> », les mots « tautologous repetition » désignant une répétition qui n'a aucune fin précise, stylistique ou autre. La notion même de « tautologous repetition » nous semble d'un emploi très difficile : comment être certain qu'une répétition n'a aucun sens, aucune utilité ? Comment en être sûr, qui plus est alors qu'on ne possède au mieux que quelques lignes du contexte dans lequel se trouve cette répétition, comme c'est le cas pour un texte qui ne nous est parvenu qu'à l'état de fragment ? Ne vaut-il pas mieux supposer que c'est l'interprète moderne qui ne sait pas trouver un sens à ce type de répétitions ? S. Lilja reconnaît elle-même le problème<sup>1686</sup>, et il nous est d'ailleurs difficile de saisir la cohérence de son analyse des différentes répétitions

---

<sup>1676</sup> Τοῦ et τῶν sont ici des pronoms démonstratifs. On trouve aussi la formule τῷ δέ au fr. 115, que nous avons préféré écarter du corpus des citations probables. Il n'y a aucun cas dans notre corpus de τῆς δέ : chez Phérécyde, l'accent est mis sur la généalogie patrilinéaire.

<sup>1677</sup> Lilja 1968, p. 57.

<sup>1678</sup> Une fois fr. 20 ; deux fois fr. 66 ; une fois fr. 132, où elle est une conjecture de Fowler, reprise par les autres éditeurs ; une fois fr. 168.

<sup>1679</sup> Une fois fr. 20... et douze fois au fr. 2.

<sup>1680</sup> Une fois aux fr. 21, 101 et 135A.

<sup>1681</sup> Fr. 21 ; les expressions τοῦ δέ suivie de γίνονται et τῶν δέ sans verbe, elles, n'apparaissent pas dans notre corpus.

<sup>1682</sup> Fr. 115.

<sup>1683</sup> Il s'agit des fr. 2, 20, 21, 64a, 66, 86, 95, 101, 132, 135A, 136a, 146, 156 et 168.

<sup>1684</sup> On peut aussi rapprocher de ces formules les expressions ἐξ ἧς γίνονται αὐτῷ (fr. 95, à deux reprises), τοῦτου <δέ> sans verbe (fr. 132) et ἐκ τοῦτου δέ γίνεται (fr. 2).

<sup>1685</sup> Lilja 1968, p. 43 ; cette hypothèse est reprise dans sa conclusion partielle p. 50.

<sup>1686</sup> Lilja 1968, p. 51.

qu'elle trouve chez Phérécyde<sup>1687</sup>. La notion de « tautologous repetition » nous paraît ainsi soulever plus de difficultés qu'elle n'en résout, et nous préférons y renoncer. L'hypothèse de Lilja selon laquelle la répétition de nos formules généalogiques serait dépourvue de sens, et donc due à une négligence de Phérécyde, fait en outre peu de cas de la qualité du travail de cet auteur, pourtant loué par les Anciens, et il nous paraît plus constructif de penser qu'il s'agit au contraire de quelque chose de conscient, de pensé, voire de signifiant : cette formule, qui scande de façon quasi systématique le déroulement des lignées généalogiques chez Phérécyde, pourrait être un élément constituant du genre même des généalogies ; *mutatis mutandis*, ce serait l'équivalent, finalement, du ἦ οἴη du *Catalogue des femmes* hésiodique. La formule τοῦ/τῶν δέ (γίνεται/γίνονται) aurait ainsi une valeur forte de marqueur générique. S. Lilja semble d'ailleurs le percevoir, même si elle ne le formule pas clairement : elle affirme en effet que le fr. 2, qui contient notre formule à douze reprises en quelques lignes, « serves as a typical example of Pherecydes' genealogical catalogue style<sup>1688</sup> », et élargit un peu son propos en écrivant que « the genealogical formulae τοῦ δέ and τῶν δέ are repeatedly employed by Acusilaus, Pherecydes of Athens and Hellanicus<sup>1689</sup> ». Il nous semble encore une fois qu'il faille aller plus loin : cette formule n'est pas un trait d'écriture typique de Phérécyde, puisqu'on la retrouve aussi chez Acousilaos, comme nous l'avons déjà constaté ; c'est un marqueur générique qui permet, pour employer des termes modernes, d'inscrire un écrit dans un genre littéraire donné, celui des *Généalogies*, ou, si l'on veut raisonner en des termes moins contemporains, qui permet d'inscrire un texte dans une tradition donnée. Dernier argument qui nous semble aller dans le même sens : la tournure généalogique τοῦ/τῶν δέ (γίνεται/γίνονται) où τοῦ/τῶν est un démonstratif est relativement peu fréquente, mais on la retrouve dans les fragments d'Acousilaos, de Phérécyde et d'Hellanicos<sup>1690</sup>, ce qui ne saurait être une simple coïncidence.

Les expressions qui permettent d'exprimer une étymologie, du type ἀφ'οῦ ... καλεῖται ou ὃ καλεῖται, ne nous semblent pas porter la même valeur en elles-mêmes ; on peut cependant remarquer leur fréquence – on les retrouve à huit reprises dans notre corpus de 24 fragments, qui est sans doute le reflet de la préoccupation phérécydienne de relier le mythe à la réalité contemporaine : noms de lieux, de peuples ou d'un dème athénien. Il ne faut cependant pas tirer de conclusions plus générales de ce chiffre, car notre corpus est fait d'extraits choisis par des auteurs ou des scholiastes en fonction de leurs intérêts propres,

<sup>1687</sup> Lilja 1968 écrit ainsi que « the only tautologous repetition in the narrative fragments of Pherecydes occurs in the genealogical part of fr. 95 where we find the words ἐξ ἧς γίνονται αὐτῶι twice » (p. 43), mais elle affirme quelques pages plus loin que « in the narrative fragments Pherecydes of Athens likewise repeats words through carelessness, as, in fr. 18 where παύσασθαι κελεύει and δείσας are repeated seven lines further on » (p. 50).

<sup>1688</sup> Lilja 1968, p. 81.

<sup>1689</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>1690</sup> Par exemple aux fr. 4, 5b, 19b Fowler.

notamment pour éclaircir un point donné d'un texte par exemple. Il est alors parfaitement logique que les passages étiologiques figurent en nombre. Les choix opérés par ceux qui nous transmis les citations de Phérécyde sont évidemment autant de miroirs déformants de ce qu'était son œuvre : on en a sans doute là un exemple<sup>1691</sup>.

c) *La syntaxe de Phérécyde*

Autre élément qui a intéressé les commentateurs à de nombreuses reprises, la syntaxe de Phérécyde. On peut tout d'abord remarquer que δέ est systématiquement employé pour lier un parent à son enfant : nous avons déjà évoqué la formule τοῦ/τῶν δέ. Le fr. 2 en est l'exemple le plus spectaculaire ; on peut voir aussi les fr. 20, 21, 66, 86, 95, 101, 115, 132, 136a, 146, 168. La conjonction καί en revanche est toujours absente de ce type de notation généalogique, comme l'avait déjà remarqué S. Lilja<sup>1692</sup>.

Un lecteur des fragments de Phérécyde est ensuite frappé par les nombreuses répétitions que l'on y trouve. On ne peut que remarquer la répétition des formules généalogiques dont nous avons déjà parlé (ἐξ ἧς γίνονται est ainsi employé à deux reprises au fr. 95), ainsi que celles des formules étiologiques (ἀφ' οὗ [...] καλέονται est employé deux fois au fr. 156) ou encore des verbes marquant une étape du déroulement de la généalogie : c'est par exemple le cas de la forme ἴσχει répétée trois fois au fr. 21. Les répétitions se retrouvent aussi dans les passages plus narratifs : S. Lilja<sup>1693</sup> renvoie ainsi au fr. 18a, où l'on trouve les répétitions de δείσας, de παύσασθαι / παύεται, ainsi que de l'expression παύσασθαι κελεύει employée à deux reprises. Elle relève aussi le fr. 105, où l'on lit à quelques mots d'intervalle deux formes différentes du même verbe, διέβαινε et διαβάς ; le fr. 35, lui, présente trois fois le verbe κτείνει en quelques lignes. P. Dolcetti voit deux raisons à cet emploi de répétitions dans les passages non généalogiques : il pourrait s'agir du désir de rendre apparent un mécanisme événementiel (fr. 18a et 35a par exemple), ou tout simplement d'une volonté de clarté du récit (fr. 105 et 132 par exemple)<sup>1694</sup>. Lilja remarque d'ailleurs que la répétition διέβαινε τὸν ποταμόν, διαβάς δὲ [...] au fr. 105, procédé qui consiste à reprendre le verbe d'une première proposition dans une seconde en le mettant au participe, se retrouve fréquemment chez Hérodote<sup>1695</sup>. La présence massive de répétitions chez Phérécyde tient sans doute en partie au caractère désormais fragmentaire de son œuvre : les citateurs de Phérécyde

---

<sup>1691</sup> Voir Lenfant 2007b, p. 66-67, qui montre ce qu'aurait été notre perception de l'oeuvre d'Hérodote si nous ne l'avions connue que par l'intermédiaire d'Athénée.

<sup>1692</sup> Lilja 1968, p. 80.

<sup>1693</sup> *Ibid.*, p. 42-43.

<sup>1694</sup> Dolcetti p. 38-39.

<sup>1695</sup> Lilja 1968, p. 42.

ont porté leur intérêt sur le même type de passages. Retrouver les mêmes formules, les mêmes expressions dans ces passages est un indice du caractère générique de leur écriture.

On peut à présent se pencher sur les liens de subordination que l'on trouve chez Phérécyde. Il est souvent admis par les savants que l'usage important de la parataxe et le peu de tournures de subordination sont caractéristiques de la prose archaïque<sup>1696</sup>. Cela se vérifie chez Phérécyde, qui emploie – ce fait est très sensible à la lecture – relativement peu de subordonnées : on compte en effet 31 propositions subordonnées<sup>1697</sup> sur un total de 116 verbes conjugués : dans notre corpus, un quart environ des propositions est donc constitué de subordonnées, les trois quarts des propositions étant des principales ou des indépendantes. Ces 31 subordonnées se répartissent comme suit :

---

<sup>1696</sup> Voir Lilja 1968, p. 72, qui donne un certain nombre de références à ce sujet.

<sup>1697</sup> On trouve une subordonnée aux fr. 1a, 22a, 64a, 101, 146 et 168 ; on en trouve deux aux fr. 21, 35 et 66, trois aux fr. 2 (le verbe de l'une d'elle manque), 105 et 156, quatre au fr. 18a et six au fr. 95.

19 relatives			12 conjonctives					
10 à valeur étiologique	4 qui expriment une étape de la généalogie	5 cas autres (dont 2 qui expriment la mort)	6 temporelles	2 causales	1 de lieu	1 finale	1 hypothétique	1 complétive
<p><b>ὁ καλεῖται</b> (fr. 1a) ;</p> <p><b>ἐφ' οὗ ἄρχοντος</b> (fr. 2, à deux reprises)</p> <p><b>ὃς ὄικισε</b> (fr. 2)</p> <p><b>ἀφ' οὗ X καλεῖται / καλέονται</b> (fr. 66, 146, 156 trois fois, 168)</p>	<p><b>ἦν ἴσχει</b> (fr. 21, deux fois)</p> <p><b>ἐξ ἧς γίνονται</b> (fr. 95, deux fois)</p>	<p>ὁ αὐτὸν ἐφόρει (fr. 18a).</p> <p>οἱ θνήσκουσιν ; ἦν ἀναιρεῖ (fr. 21).</p> <p>ὧι Ἡρη ὀφθαλμὸν τίθησιν (fr. 66).</p> <p>ὃς ὄικει (fr. 101).</p>	<p><b>ἐπὶν δύνῃ</b> (fr. 18a)</p> <p><b>ὅτε</b> δὴ ἦν ἐν τῷ πελάγει (fr. 18a)</p> <p><b>ἐπεὶ</b> ... (fr. 22a, fr. 95 deux fois)</p> <p><b>ὡς</b> ὄραϊ (fr. 64a)</p>	<p><b>ὅτι</b> κτείνει (fr. 35, deux fois)</p>	<p><b>ἴν' ἀνίσχει</b> (fr. 18a)</p>	<p><b>ὡς</b> ἔλθοι (fr. 105)</p>	<p><b>εἰ</b> αὐτῷ χρησθεῖη (fr. 105)</p>	<p><b>ὅτι</b> &lt;ἄν&gt; ποιίη (fr. 105)</p>

3 infinitives	10 participiales
<p><b>λίθος γενέσθαι</b> (fr. 38) ; προεῖπε πᾶσι <b>παρεῖναι</b> et ὁ δὲ Ἰήσων, <b>πέμψαι ἂν εἰς Αἴαν αὐτὸν ἐπὶ τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον, ἄξοντα ἂν ἀπὸ Αἰήτεω</b> (fr. 105)</p>	<p><b>ἐφ' οὗ ἄρχοντος</b> (fr. 2, à deux reprises) ; <b>καταστήσαντος</b> Ἀτρέως (fr. 20) ; Ἄρεως <b>κελεύσαντος</b> (fr. 22a) ; <b>Διὸς κελεύσαντος</b> (fr. 35) ; καταλαβὼν <b>αὐτὸν προιόντα</b> (fr. 37b) ; <b>τὴν πόλιν ἀνεστραμμένην καὶ Ταντάλωι λίθον ἐπικρεμάμενον</b> (fr. 38) ; ὄραϊ [...] <b>κρέα διαρπάζοντας τοὺς Δελφοῦς</b> (fr. 64a) ; <b>τοῦ δὲ μὴ δόντος</b> (fr. 82a)</p>

Il est extrêmement difficile de tirer de ces tableaux des conclusions fermes et probantes, et ce à cause de la nature même de notre corpus : beaucoup des citations de Phérécyde sont très brèves, parfois quelques mots seulement, car elles sont souvent employées de façon très ponctuelle par un auteur, un érudit, un scholiaste, pour éclairer un autre texte ou pour y apporter des compléments. Il n'est donc guère surprenant que les subordinées soient relativement peu nombreuses dans ce corpus. On peut d'ailleurs constater que les fragments où les subordinées sont les plus nombreuses sont aussi parmi les plus longs : le fr. 18a compte 4 subordinées pour 85 mots, et le fr 95 en compte 6 pour 74 mots.

Les subordinées exprimant une étiologie constituent un tiers du total des subordinées, ce qui donne le sentiment que les propositions relatives étaient un procédé syntaxique souvent utilisé par Phérécyde quand il s'agissait de donner l'origine d'un toponyme, d'un nom de peuple, etc.

L'étude des quelques passages un peu plus longs que les autres (fr. 18a, 22a, 35, 64a, 66, 86, 95 et 105) peut peut-être nous amener plus loin. On constate ainsi l'usage abondant de tournures paratactiques : les liaisons entre les différentes propositions se font le plus souvent par δέ (23 cas) ou καί (13 cas), parfois par γάρ (2 cas) ou ἔπειτα (3 cas). Laurent Gourmelen fait remarquer que dans le fr. 22a, toutes les liaisons sont marquées soit par δέ, soit par καί<sup>1698</sup>. L'écriture de Phérécyde sait cependant montrer une volonté de briser la monotonie de la parataxe par l'emploi de subordinées assez variées, comme l'avaient déjà signalé S. Lilja<sup>1699</sup> et P. Dolcetti (cette dernière met en particulier l'accent sur les fr. 18a, 95 et 105<sup>1700</sup>) et comme le montre le tableau.

On peut aussi remarquer l'utilisation abondante et variée de participes à valeur circonstancielle : on trouve 12 participes à valeur temporelle ou temporelle-causale (ἄγων fr. 1a ; <δείσας>, φανταζόμενος et δείσας fr. 18a ; δείσας et δοκέοντες fr. 22a ; ιώμενος fr. 35 ; νικήσας, λαβών et καταλαβών fr. 37b ; διαβὰς et ἰδών fr. 105), un participe à valeur nettement causale (μεμφοθῆς fr. 35) et cinq participes à valeur finale (ὡς βαλὼν et περὶόμενος<sup>1701</sup> fr. 18a, θητεύσων fr. 35, χρῆσόμενος fr. 64a et ἄξοντα fr. 105).

Dans les épisodes narratifs où le déroulement de la chaîne généalogique n'intervient pas, nous avons examiné les différents types de liens qui unissent deux propositions principales ; nous avons ainsi dénombré 33 occurrences de δέ<sup>1702</sup>, 23 de καί<sup>1703</sup>, 6 de ἔπειτα et

<sup>1698</sup> Gourmelen 2011, p. 172.

<sup>1699</sup> Lilja 1968, p. 82, qui cite Schick Carla, 1955, « Studi sui primordi della prosa Greca », AGI vol. 40, p. 89-135 ; le passage cité par Lilja se trouve p. 105.

<sup>1700</sup> Dolcetti 2004, p. 39-40.

<sup>1701</sup> Lilja 1968, p. 82-83 considère que ce participe a une valeur temporelle ; nous y voyons le participe futur de περῶ, à valeur finale.

<sup>1702</sup> Hors structure μὲν... δέ..., dont l'usage est différent.

l de ἔπειτεν, ainsi qu'un γάρ explicatif (fr. 35). S. Lilja remarque qu'il s'agit là d'un usage qui contraste selon elle avec celui d'Hécatee ou d'Acousilaos, chez qui καί domine largement dans les narrations<sup>1704</sup>.

Remarquons enfin l'absence totale de discours direct : les seuls personnages qui se voient attribuer des paroles rapportées sont Pélias et Jason (fr. 105), et Phérécyde emploie à cette occasion un discours indirect.

On peut donc constater que Phérécyde dispose d'une palette grammaticale relativement variée, qui lui permet d'éviter la monotonie que peut provoquer la simplicité de sa narration. C'est donc à raison que P. Dolcetti, à la suite de S. Lilja et d'autres savants, souligne que Phérécyde emploie des constructions hypotactiques de façon à la fois plus fréquente et plus complexe que ses prédécesseurs<sup>1705</sup>.

#### d) *La question du dialecte*

On trouve chez Phérécyde un nombre important de formes ioniennes. L'une d'elle, la forme verbale γίνεται, se trouvait aussi chez Acousilaos ; on peut constater que les formes γίνεται et γίνονται apparaissent à quatorze reprises dans notre corpus<sup>1706</sup>, tandis que les formes γίγνεται et γίγνονται, elles, ne s'y trouvent pas<sup>1707</sup>. Il y a plus : si l'on se fie aux apparats critiques des éditions que nous avons consultées<sup>1708</sup>, les manuscrits ne donnent que les formes ioniennes. Nous avons cependant déjà rappelé que les formes γίνεται et γίνονται s'imposent dans la *koinè* à partir d'Aristote : il est donc difficile de savoir si Phérécyde lui-même les employait, ou si leur présence dans notre corpus est due à un mouvement de normalisation d'époque plus tardive qui aurait touché tous nos fragments.

Voici la liste des autres traits ioniens que l'on trouve dans les citations de Phérécyde :

- en phonétique :
  - νηίδα (fr. 156) : cette forme présente une fermeture du  $\bar{\alpha}$  en  $\eta$ , phénomène que l'on retrouve dans le génitif νηίδος (fr. 136a) ;
  - ὑπὸ Ἀλεξάνδρου (fr. 115) : la préposition n'est pas élidée ;
- dans la morphologie verbale :

---

<sup>1703</sup> Nous n'avons pas vu de différence de sens entre ces deux mots : cf. Gourmelen 2007, n. 41 p. 124, qui renvoie à Denniston John D., 1952, *Greek Prose Style*, Oxford, Clarendon Press, p. 162.

<sup>1704</sup> Lilja 1968, p. 80 ; voir aussi p. 99-100.

<sup>1705</sup> Dolcetti 2004, p. 39.

<sup>1706</sup> On trouve γίνεται aux fr. 2, 20, 21, 66 (deux fois), 86 (deux fois), 101, 115, 132 (où γίνεται est une conjecture de F. Jacoby, reprise par R. L. Fowler et les autres éditeurs et qui nous semble correcte), 135A (où γίνεται est une conjecture de Schwartz, reprise par les autres éditeurs et qui nous semble elle aussi correcte), 146, 156 et 168. On trouve γίνονται une fois au fr. 21.

<sup>1707</sup> Au fr. 21, les FGrH et la *Brill's New Jacoby* donnent γίγνονται ; mais ni F. Jacoby, ni W. S. Morison, ni R. L. Fowler ni J. Pàmias, qui donnent γίνονται, n'indiquent quoi que ce soit dans l'apparat critique.

<sup>1708</sup> Celles de F. Jacoby, R. L. Fowler et J. Pàmias.



- διδοῖ pour pour δίδωσι(v) (fr. 22a) : selon J. Jouanna, « en ionien, la tendance des verbes en –μι à passer à la conjugaison thématique est bien connue<sup>1709</sup> » ;
- la forme d'imparfait de l'indicatif ἦσαν, dont le Liddell-Scott-Jones affirme qu'elle est épique et ionienne, et qu'en effet on ne trouve dans la prose antique que chez Hérodote, Galien, Hippocrate et des auteurs qui commentent la morphologie de cette forme ;
- dans la morphologie nominale :
  - dans la déclinaison en -ᾱ :
    - on sait que, comme le rappelle P. Chantraine, « l'attique a conservé au singulier un type en ᾱ lorsque l'ᾱ du grec commun se trouve placé après ρ, ι, ε. [...] En ionien l'ἦ est généralisé même après ρ ou ι. Tous les autres dialectes ont conservé l'ᾱ du grec commun<sup>1710</sup> ». On trouve de nombreux exemples de ce phénomène dans notre corpus :
      - au nominatif singulier : Ἰσαίη et Μελίη (fr. 21 ; pour Μελίη, le manuscrit L donne Μελία, leçon choisie par Pàmias ; P donne Μελίη) ; Ἀθηναίη (fr. 22a) ; Ἐρευθαλίη et Ἥρη (fr. 66 ; le manuscrit A donne Ἥρα, les trois autres Ἥρη) ;
      - à l'accusatif singulier : ἐώην (fr. 18a ; Fowler donne ἐώην, forme proposée par Kaibel ; le manuscrit A, lui, donne ἔω ἦ νιν)<sup>1711</sup> ;
      - au datif singulier, Ὑπερείη (fr. 101) ; Ἰταλίη (fr. 156)<sup>1712</sup> ; ὕστεραίη (fr. 105)<sup>1713</sup> ;
      - d'autre part, deux formes présentent un datif pluriel en -ησιν : Κλεωνῆσι (fr. 20) et Θήβησιν (fr. 22a ; trois manuscrits donnent Θήβησιν, forme que l'on trouve aussi en ionien et en vieil attique selon Chantraine p. 51). Le datif pluriel en -ησιν, qui est celui du dialecte ionien et que l'on trouve chez Homère, existe aussi en attique, mais dans ce dialecte il a totalement disparu des inscriptions et de la prose

<sup>1709</sup> Jouanna 2002, p. 150 ; voir Buck 1955, p. 125.

<sup>1710</sup> Chantraine 1967, p. 48.

<sup>1711</sup> Les formes Οἰχαλίην (fr. 82a, deux occurrences), βασιλήην (fr. 95) et Ἥγησάνδρην (fr. 132) sont des corrections de Fowler, ce que ce savant ne mentionne pas dans son appareil critique mais justifie à la p. XLV de son introduction ; les mss. donnent les formes attiques correspondantes : Οἰχαλίαν, βασιλείαν et Ἥγησάνδραν. Il en va de même pour les formes ioniennes de génitif singulier que l'on peut trouver dans certaines éditions, comme celle de Fowler : Δητανείρης (fr. 156), que choisit Fowler et que donne en effet un ms. du livre I des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse dans lequel il se trouve, est rejeté dans l'apparat critique par Fromentin, éditrice de Denys ; Fromentin choisit la leçon Δητανείρας, qui se trouve dans les mss. A et S, contre la forme ionienne, qui se trouve dans le ms. Bb). Les formes Ἀρκαδίης (fr. 82a) et Εὐαγόρης (fr. 136a ; leçon donnée par Dindorf) sont des corrections de R. L. Fowler ; les mss. donnent les formes attiques Ἀρκαδίας et Εὐαγόρας.

<sup>1712</sup> La forme μαχαίρη (fr. 64a) est une correction de R. L. Fowler : les mss. donnent μαχαίρα (sic).

<sup>1713</sup> La forme Πελίη est une correction de Fowler ; les mss. donnent Πελία.

littéraire après 420 av. J.-C. au profit de la désinence –αις, forme qui s'impose ensuite seule dans la *koinè*<sup>1714</sup>. La forme Ἀθήνησι (fr. 146), elle, peut appartenir aussi bien au vieil attique qu'à l'ionien, selon Chantraine, qui affirme que cette forme aussi disparaît après 420<sup>1715</sup> ;

- dans la déclinaison thématique en –ος : la forme λίθοισιν (fr. 22a) présente une désinence de datif pluriel –οισι caractéristique, selon Chantraine, de l'ionien – à l'exception de l'Eubée -, mais aussi du lesbien<sup>1716</sup>. Cette désinence était en concurrence avec –οις, et chaque dialecte a fait un choix entre les deux. C'est ainsi que, toujours selon Chantraine, en attique, « les inscriptions emploient –οισι jusque 450 av. J.-C. environ, puis –οις se généralise. La langue homérique a presque toujours –οισι devant consonne ; –οις devant voyelle peut être interprété comme –οισι élidé. Mais –οις se trouve parfois également devant consonne ou à la fin du vers ; cette désinence est attestée plus souvent dans l'*Odyssee* que dans l'*Illiade*. Elle semble ancienne au moins dans les pronoms (τοῖς, τοῖσδε, etc.). Parmi les autres langues littéraires, Pindare et Bacchylide emploient librement –οις et –οισι ; de même Théocrite. Alcée et Sappho ont généralement suivant l'usage lesbien –οισι, mais pour l'article τοῖς. Les datifs en –οισι attestés dans la tragédie attique sont au moins en partie dus à l'influence d'Homère ». On le voit donc, la désinence –οισι que l'on trouve dans notre fragment de Phérécyde n'est pas forcément ionienne, et pourrait aussi bien être attique par exemple ;
- dans la troisième déclinaison :
  - ὄφιος, génitif singulier de ὄφις (fr. 22a) : cette forme de la déclinaison athématique des thèmes en \*-i se trouve dans tous les dialectes, ionien compris, sauf en ionien-attique<sup>1717</sup>. Elle ne peut être donc considérée comme spécifiquement ionienne. Une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* sur la forme ὄφιος, de la période archaïque au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., montre cependant que cette forme se trouve soit en prose ionienne, à trois reprises chez Hérodote et quatre fois chez Hippocrate<sup>1718</sup>, soit en poésie, mais à trois reprises seulement<sup>1719</sup> : c'est

<sup>1714</sup> Chantraine 1967, p. 51-52.

<sup>1715</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>1716</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>1717</sup> Buck 1955, p. 91.

<sup>1718</sup> Hérodote II, 76 ; IV, 9 ; IX, 81 ; Hippocrate, *De morbis popularibus* (= *Epidemiae*) V, 1, 86 ; *De mulierum affectibus*, 114 (à deux reprises) et 223.

<sup>1719</sup> Hésiode, *Théogonie* 322 et 825 ; Euripide, *Bacchantes* 1026.

pourquoi il nous semble pouvoir considérer qu'il s'agit bien, dans un texte en prose, d'un trait ionien ;

- le génitif singulier des noms masculins en thème en  $\bar{\alpha}/\eta$  (dont le nominatif est  $-\eta\varsigma$  en ionien-attique,  $-\bar{\alpha}\varsigma$  dans les autres dialectes) se fait en  $-\epsilon\omega$  en ionien<sup>1720</sup>, ce dont on a des exemples dans notre corpus :  $\text{Βρόντεω καὶ Στερόπεω καὶ Ἄργεω}$  (fr. 35) ;  $\text{Αἰήτεω}$  (fr. 105) ;  $\text{Μενέλεω}$  fr. 64a ;

- métathèse de quantité :  $\mu\alpha\upsilon\tau\eta\iota\omicron\nu$  (fr. 105)<sup>1721</sup> : selon Buck, les noms en  $-\acute{\eta}\iota\omicron\nu$  sont largement attestés dans de nombreux dialectes, dont l'ionien ; l'attique, lui, a  $-\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$ <sup>1722</sup>. Liddell-Scott-Jones affirme que cette forme est épique et ionienne ; elle est fréquente chez Hérodote (32 occurrences, sur les 54 que donne une recherche TLG ; outre notre fragment de Phérécyde, une occurrence chez Homère, une dans un fragment hésiodique, deux chez Pindare ; une chez Callimaque, une chez Apollonios de Rhodes, une dans un oracle sibyllin, six chez Lucien, une chez Porphyre, une chez Eusèbe, deux chez Nonnos, une dans les *Hymnes orphiques*, une dans une scholie à Pindare, une dans une scholie à Sophocle, une dans l'*Anthologie grecque*), qui est le seul prosateur qui donne cette forme avant le II<sup>e</sup> s. de notre ère, ce qui nous conduit à penser qu'en effet, cette forme est bien ionienne ;

- formes montrant une absence de contraction : on sait que l'une des caractéristiques du dialecte ionien est que, la plupart du temps,  $\epsilon\alpha$ ,  $\epsilon\omicron$ ,  $\epsilon\omega$  et  $\epsilon\omicron\iota$  ne sont pas contractés<sup>1723</sup>. On en a de nombreux exemples dans notre corpus :

- dans la morphologie verbale :
  - au présent de l'indicatif actif,  $\kappa\rho\alpha\tau\acute{\epsilon}\omicron\upsilon\sigma\iota\nu$  (fr. 22a) ;
  - au présent de l'indicatif moyen-passif,  $\kappa\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\alpha\iota$  (fr. 18a ; fr. 156, à deux reprises) ;
  - les participes présents  $\delta\omicron\kappa\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$  (fr. 22a) et  $\omicron\iota\kappa\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$  (fr. 156) ;
- dans la morphologie nominale :
  - l'adjectif  $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\omicron\nu$  (fr. 18a) ; d'après C. Lütke<sup>1724</sup>, la forme  $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\omicron\varsigma$  peut aussi apparaître dans des textes qui relèvent de la *koinè*, et il est vrai qu'une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* sur la seule forme  $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\omicron\varsigma$  montre qu'on la trouve, par exemple, chez Flavius Josèphe, Plutarque ou encore Appien ;

<sup>1720</sup> Buck 1955, p. 38 et 87.

<sup>1721</sup> Les mss. DEGQ donnent  $\mu\alpha\upsilon\tau\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$ , ainsi qu'un oracle delphique selon l'édition de Fowler ; seul le ms. B donne  $\mu\alpha\upsilon\tau\eta\iota\omicron\nu$ , leçon choisie par Fowler.

<sup>1722</sup> Buck 1955, p. 130.

<sup>1723</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>1724</sup> Lütke 1893, p. 25.

- l'accusatif singulier νόον (fr. 105) vient de νόος, forme ionienne non contracte que P. Chantraine relève chez Homère et Hérodote<sup>1725</sup> ;
- le génitif singulier ἄχεος, de τὸ ἄχος (fr. 38) : ce type de hiatus est généralement conservé chez Homère et Hérodote<sup>1726</sup> ;

- la crase ἐπήν pour ἐπεὶ ἄν (fr. 18a) se trouve souvent en poésie, dès Homère et Hésiode, mais extrêmement rarement en prose : trois exemples chez Thucydide, un chez Isocrate et Xénophon... Surtout, on la trouve à plus de 500 reprises dans le corpus hippocratique et à plus de 50 reprises chez Galien. Le fait que l'on trouve trois occurrences de cette crase dans les fragments de Démocrite, qui écrivait en ionien, confirme que la forme ἐπήν peut être considérée comme ionienne ;

- un mot spécifiquement ionien : ἔπειτεν (fr. 21) est la forme ionienne qui correspond à l'attique ἔπειτα... que l'on trouve aussi fr. 1a. Les manuscrits donnent ἔπειτα ἐνίσχει, leçon qui n'a pas de sens et que les éditeurs corrigent à juste titre en ἔπειτεν ἴσχει, « ensuite, il épouse ». Quant à la forme ἐπιλήθεται (fr. 105), on ne peut pas être parfaitement catégorique ; selon Lilja toutefois, le verbe ἐπιλήθομαι est utilisé en poésie épique et lyrique à la place de la forme ἐπιλανθάνομαι, et il est sans doute ionien puisqu'on le trouve à cinq reprises dans le corpus hippocratique<sup>1727</sup>.

Pour finir, quelques mots sur l'adjectif ἀσάμβαλος (fr. 105 ; le manuscrit E donne ἀσάνδαλος) : ce mot dérive du nom neutre σάνδαλον, pour lequel Chantraine<sup>1728</sup> évoque des « formes dialectales », au premier rang desquelles σάμβalon, sur laquelle est formé l'adjectif que l'on trouve chez Phérécyde. Une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* portant sur -σαμβal- de la période archaïque au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. ne donne cependant que des résultats chez les poètes<sup>1729</sup> : il nous semble donc plus raisonnable de considérer cette forme comme d'usage poétique plutôt que comme une forme proprement ionienne.

Les traits ioniens sont donc fréquents chez Phérécyde ; ils ne sont cependant pas les seuls que l'on trouve dans notre corpus de citations probables. Remarquons tout d'abord l'absence totale de phénomènes que l'on trouve pourtant chez Hérodote, qui écrit quelques années à peine après Phérécyde, ou chez d'autres auteurs comme Protagoras ou Héraclite : dans les fragments de notre mythographe, on ne trouve pas, par exemple, les formes ioniennes du pronom personnel de la troisième personne μιν εἶ σφέας σφέων/σφεων σφι(v) ; l'article n'est jamais employé en fonction de relatif ; les formes de pronom personnel de la troisième

<sup>1725</sup> Chantraine 1968, p. 756.

<sup>1726</sup> Chantraine 1967, p. 69.

<sup>1727</sup> Lilja 1968, p. 20.

<sup>1728</sup> Chantraine 1968, p. 987.

<sup>1729</sup> Eumélos, Sappho, Hipponax, Anacréon, Euripide, Callimaque.

personne ne sont pas les formes ioniennes, puisque l'on trouve toujours αὐτὸν et αὐτήν, et non μιν<sup>1730</sup> ; αὐτοῦ et αὐτῆς, et non εὔ<sup>1731</sup> ; αὐτοῦς, et non σφέας<sup>1732</sup>. Ces phénomènes doivent probablement être expliqués en partie par le mode de transmission du corpus phérécydéen : là où le texte d'Hérodote a survécu dans son intégrité et a très tôt bénéficié d'une diffusion importante et durable qui ne pouvait qu'aider à sa bonne préservation, les travaux de Phérécyde, eux, n'ont survécu que par l'intermédiaire des textes qui y faisaient des emprunts. Or, ces textes n'étaient pas écrits en dialecte ionien, mais dans la *koiné*, à destination d'un public qui lisait un grec largement standardisé : il semble donc normal que les formes les plus étranges aux yeux et aux oreilles d'un public non familier de l'ionien aient été remplacées sous la plume du citateur par leur équivalent dans la *koiné* – rappelons-nous l'analogie que fait Lenfant avec une citation en français contemporain d'un passage de Rabelais. Rien d'étonnant donc selon nous à ne pas trouver dans les citations de Phérécyde de μιν ou de εὔ. On sait en outre que Phérécyde travaillait en contexte athénien, ce qui peut expliquer que sa langue ne soit pas constamment ni totalement purement ionienne.

On peut en effet trouver chez Phérécyde un certain nombre de formes non ioniennes :

- comme le remarque L. Gourmelen, on trouve un certain nombre d'élisions chez Phérécyde, comme ἀφ' ou ἐπ' / ἐφ'<sup>1733</sup> ;

- dans la déclinaison des noms en -ᾱ, certaines formes relèvent du grec commun : Φθίαν (fr. 1) ; μαχαίρα (fr. 64a) ; Οἰγαλίαν deux fois et Ἀρκαδίας (fr. 82a) ; Κασσιεπείας (fr. 86) ; βασιλείαν (fr. 95 ; sans métathèse de quantité) ; Πελίας trois fois et ὑστεραίαι (fr. 105) ; Ἥγησάνδραν (fr. 132) ; Εὐαγόρας (fr. 136a). Toutes ces leçons ont été ionisées en -η dans l'édition de Fowler<sup>1734</sup>.

- D'autres formes, signalées par E. Ruschenbusch<sup>1735</sup>, relèvent du dialecte attique. Voici celles qu'il relève au sein de notre corpus de citations probables :

- o cas où le ᾱ du grec commun n'est pas devenu η après ρ ou ι<sup>1736</sup> : μαχαίρα (fr. 64a) ; Οἰγαλίαν et Ἀρκαδίας (fr. 82a) ; Κασσιεπείας (fr. 86) ; βασιλείαν (fr. 95) ; ὑστεραία, Μήδεια (forme non ionisée par Fowler) et Ἰήσων fr. 105 (ce nom apparaît trois fois dans ce fragment : il est ionisé à deux reprises par Fowler, mais pour la dernière occurrence, certains manuscrits donnent la forme ionienne) ; Ἥγησάνδραν fr. 132 ;

<sup>1730</sup> On trouve αὐτὸν à trois reprises fr. 18a, une fois fr. 35, fr. 37b et fr. 64a, et deux fois fr. 66 ; on trouve αὐτήν fr. 37b et fr. 135A.

<sup>1731</sup> On trouve αὐτοῦ fr. 18a, fr. 35, fr. 101 et fr. 132 ; on trouve αὐτῆς une fois fr. 38 et à deux reprises fr. 95.

<sup>1732</sup> On trouve αὐτοῦς fr. 22a (à trois reprises), fr. 35 et fr. 64a.

<sup>1733</sup> Gourmelen 2011, p. 171 relève ἀφ' aux fr. 8, 66, 146, 156 et 168 ; ἐπ' aux fr. 18a et 135, ἐφ' au fr. 2.

<sup>1734</sup> Voir Fowler 2000, p. XLV.

<sup>1735</sup> Ruschenbusch 2000, p. 341.

<sup>1736</sup> Dans tous les cas suivants, Fowler, dans son édition, a choisi de ioniser les formes données par les mss. : il donne donc systématiquement des formes en η.

- ἱερεύς (fr. 64a ; ἱερεύς est la forme ionienne, que l'on trouve chez Homère et Hérodote, alors que ἱερεύς se trouve chez les Tragiques) ;
- Χερρόνησον (fr. 2) est une forme attique selon Liddell-Scott-Jones, et C. Buck confirme que la transformation de ρσ en ρρ par assimilation relève de ce dialecte<sup>1737</sup> ; R. Fowler a corrigé cette leçon en Χερσόνησον ;
- formes avec aspiration :
  - ἀφ' οὔ (fr. 66, 146, 156 et 168) et ἀφ' ἧς (fr. 156) ; ὑφ' ἑαυτῶν (fr. 22) ; καθ' ὁδὸν (fr. 37b) ; ἔπειθ' Ἑρμῆς (fr. 66). On n'observe donc pas dans nos fragments le phénomène de psilose que l'on retrouve dans bien des dialectes ioniens, où l'on a par exemple ἀπ' οὔ ;
  - ἐφιστῆται (fr. 66) ; ἀφαιρεῖται (fr. 64a) ; ἀφικνεῖται (fr. 82a) ;
- formes contractées<sup>1738</sup> : ἀφαιρεῖται (fr. 64a) ; ἀφικνεῖται (fr. 82a).

Trouver des atticismes chez Phérécyde n'a rien de surprenant, d'abord, nous y avons fait allusion, parce que Phérécyde écrit en contexte culturel athénien – Ruschenbusch rappelle par exemple qu'on trouve des atticismes chez Hérodote<sup>1739</sup> -, et ensuite, de façon plus globale, parce qu'au cours du V<sup>e</sup> s. la concurrence est de plus en plus forte entre l'ionien, *koiné* culturelle et littéraire des Grecs, et l'attique, qui monte et finira par s'imposer face à l'ionien. Les atticismes de Phérécyde sont ainsi expliqués par deux raisons très fortes. Rappelons de plus à quel point la façon dont nous a été transmis ce qui nous reste de Phérécyde a pu jouer sur les traits dialectaux : certains auteurs, certains scholiastes ont très probablement rendu certaines formes conformes à la *koiné*, pour en rendre aisée la compréhension. On sait par exemple qu'un auteur comme Marc Aurèle, quand il cite Héraclite, transcrit son texte en *koiné*, en contractant les formes verbales par exemple<sup>1740</sup>.

La question du dialecte employé par Phérécyde ne peut donc être tranchée de façon simple. Nous avons relevé de nombreux traits ioniens, qui possèdent cependant leur équivalent attique chez Phérécyde lui-même, comme le remarque L. Gourmelen au sujet du fr. 22a<sup>1741</sup> : à Ἰσαίη et Μελίη (fr. 21), Ἀθηναίη (fr. 22a), etc., s'opposent Φθίαν (fr. 1), μαχαίρα (fr. 64a), Οἰχαλίαν (fr. 82a), etc. ; dans le fr. 22a, à δοκέοντες et κρατέουσι on peut opposer ποιῆται ; la forme ionienne διδοῖ, au fr. 22a, trouve son équivalent au fr. 95 avec δίδωσι(ν) ; ajoutons qu'au fr. 105 coexistent dans les mêmes manuscrits les formes Πελῆς et

<sup>1737</sup> Buck 1955, p. 69.

<sup>1738</sup> la forme ἐφιστᾶι (fr. 66) est une correction de Schwartz qui pose beaucoup de difficultés. La forme ἰστάω, qui concurrence ἴστημι, se trouve en effet chez Hérodote II, 143 et IV, 103, mais est bien plus fréquente à des périodes plus tardives. Quant à la forme ἐφιστᾶι, elle est rarissime à l'époque antique, et n'est pas attestée avant l'époque hellénistique.

<sup>1739</sup> Ruschenbusch 2000, p. 341.

<sup>1740</sup> López Eire 2001, p. 107.

<sup>1741</sup> Gourmelen 2007, p. 123 et n.39.

Ἰόνων... Les fragments de Phérécyde ont pu être retouchés par celui qui les emploie : ils ont pu être ionisés – ce phénomène est bien attesté dans l’histoire du texte d’Hérodote par exemple, et ce depuis l’époque hellénistique -, ils ont aussi très probablement été rendus plus conformes à la *koiné*. Il reste que l’on peut affirmer sans risque de se tromper que Phérécyde écrivait une langue proche du dialecte ionien : les témoignages de son écriture sont à la fois plus nombreux et plus probants que pour Acousilaos, ce qui permet de dépasser la notion de « couleur dialectale » que nous avons employée au sujet du mythographe argien. Comme pour Acousilaos, il s’agissait sans doute d’une langue composite, un ionien littéraire en partie artificiel.

La question qui nous semble vraiment intéressante est celle du choix d’une base ionienne. Il est dû, comme dans le cas d’Acousilaos, à l’importance de ce dialecte aux premiers temps de la prose littéraire grecque. Nous l’avons dit, cette importance est due à la langue de l’*épos*, qui inspire celle de la prose littéraire, en particulier dans le domaine de la mythographie, qui puise largement dans l’*épos* ; mais il faut aussi se rappeler que les Ioniens, peuple qui domine le monde grec de l’époque, « avaient besoin d’une langue commune (non-dialectale) pour exprimer les résultats de la culture intellectuelle et des efforts de la pensée discursive que comportait le haut degré culturel propre à la civilisation ionienne ». Cette langue ionienne commune, dont l’existence est attestée par Hérodote<sup>1742</sup> et par les inscriptions de la Dodécapole ionienne d’Asie mineure s’impose donc comme une langue de culture et de savoir : elle est ainsi employée par Hécatee de Milet pour rédiger ses *Généalogies*<sup>1743</sup>, mais aussi par d’autres prosateurs dont l’ionien n’est pourtant pas le dialecte maternel, comme Hérodote, mais aussi, avant lui, Phérécyde et Acousilaos. On sait que ce choix linguistique fait partie des points communs aux premiers « historiens » que relève Denys d’Halicarnasse : l’ionien était en effet τὴν [...] διάλεκτον τὴν ἐν τοῖς τότε χρόνοις μάλιστα ἀνθοῦσαν, « le dialecte qui florissait à cette époque<sup>1744</sup> ». L’usage par nos mythographes de l’ionien, cette première *koiné* du monde grec, peut donc être considéré, si ce n’est comme une marque générique au sens strict, comme une façon de s’inscrire dans le tout jeune mouvement de l’écriture historiographique et mythographique en prose. C’est pourquoi ce choix de l’ionien nous semble très important dans une perspective générique.

#### e) *Le choix du vocabulaire*

---

<sup>1742</sup> Hérodote I, 142.

<sup>1743</sup> López Eire Antonio, 1996, « L’influence de l’ionien-attique sur les autres dialectes épigraphiques et l’origine de la *koiné* », in *La koiné grecque antique II. La concurrence*, Claude Brixhe éd., Nancy, ADRA, p. 7-42 ; le passage cité se trouve p. 10.

<sup>1744</sup> *Thucydide*, 23.

Autre point intéressant de l'écriture de Phérécyde, le vocabulaire. Un certain nombre de savants ont montré que les fragments de son œuvre contiennent des mots qui sont essentiellement employés en poésie. Il faut cependant tout de suite prendre ses précautions à ce sujet. Parler de termes poétiques en ce qui concerne Phérécyde est en effet très compliqué : le mythographe athénien est l'un des tout premiers prosateurs de la langue grecque, et il est donc naturel de penser que son lexique sera nécessairement influencé par celui de la poésie, seul moyen d'expression littéraire ou presque au moment où il travaille. Il est extrêmement difficile de considérer comme poétique un terme que l'on trouve chez Phérécyde pour la seule raison qu'il ne se trouve qu'en poésie, puisque l'écrasante majorité des textes qui précèdent le mythographe sont, de toute façon, des textes poétiques<sup>1745</sup>. Il est donc très compliqué, voire impossible de dire avec certitude si un terme donné est employé par Phérécyde parce qu'il se trouve dans les genres qui relèvent de la poésie, ou tout simplement parce que c'est un terme qui appartient à la langue écrite. A cela s'ajoute le fait que Phérécyde, on l'a vu, emploie une langue qui comporte de très nombreux traits ioniens ; or, c'est aussi évidemment le cas de la poésie, en particulier de la poésie homérique. Par conséquent, comment savoir si un mot se trouve en poésie parce qu'il est ressenti comme poétique ou tout simplement parce que c'est un mot ionien et que l'ionien est le dialecte employé en poésie ? On mesure bien cette difficulté en lisant, par exemple, les travaux de Lütke, qui, étudiant le vocabulaire de Phérécyde, dit souvent que les traits qu'il examine sont soit ioniens, soit poétiques, sans vouloir trancher entre ces deux hypothèses. S. Lilja consacre elle aussi quelques pages à cette question<sup>1746</sup> ; elle rappelle que, si la prose attique évitait l'emploi de mots ressentis comme poétiques, Platon les utilisait dans certains passages d'une gravité particulière. On sait aussi qu'Hérodote emploie un certain nombre de mots ressentis comme poétique<sup>1747</sup>. Pour Lilja, trancher la question de savoir si un mot est employé pour sa valeur poétique ou pas ne peut être fait que par un examen attentif du contexte de son emploi. Par conséquent, dire qu'un mot employé par Phérécyde est un mot poétique, et que son emploi relève donc d'une volonté consciente d'imiter la poésie pour produire un effet donné nous paraît difficile.

Nous avons cependant tenté de nous pencher sur quelques mots qui ont attiré notre attention, parce qu'ils nous ont paru d'un emploi rare.

Ἄραομαι, « adresser une prière »

---

<sup>1745</sup> Sur cette idée, voir par exemple Dolcetti 2004, p. 37.

<sup>1746</sup> Lilja 1968, p. 16 sqq.

<sup>1747</sup> Voir une étude systématique des mots poétiques chez Hérodote chez Mansour 2009.



Ce mot est employé au fr. 38 ; selon P. Chantraine, il est « presque uniquement poétique » ; les exemples donnés par Liddell-Scott-Jones viennent quasiment tous d'Homère et des Tragiques ; S. Lilja relève qu'on en trouve cinq occurrences chez Sappho<sup>1748</sup>.

Ἡ ἄρουρα, « la terre labourable »

Le mot ἄρουρα désigne une terre labourable ; il est utilisé par Phérécyde au fr. 22a. Ce texte raconte, on le sait, le passage de l'histoire de Cadmos où ce personnage, sur les ordres d'Arès, sème les dents du dragon εἰς τὴν ἄρουραν. Le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* affirme que « le mot est attesté chez Homère, à Chypre et sporadiquement durant toute l'histoire du grec. En outre dans les tablettes mycéniennes de Pylos<sup>1749</sup> ». Le mot ἄρουρα n'est donc pas spécifiquement ionien ; selon Lilja, il s'agit bien d'un mot poétique, très fréquent dans les poèmes épiques, lyriques et tragiques. L. Gourmelen affirme qu'il s'agit d'un terme rarement employé en prose<sup>1750</sup>. K. Mansour, lui, constate qu'en dehors de son acception technique (« mesure agraire »), ἄρουρα est employé par Hérodote comme un trait poétique homérique<sup>1751</sup> : il est donc tout à fait possible, voire probable qu'il en soit de même chez Phérécyde.

Τὸ ἄχος, « la peine »

Ce mot est employé par Phérécyde au fr. 38. S. Lilja affirme qu'il est tellement rare en prose qu'il faut le considérer comme poétique<sup>1752</sup> ; P. Chantraine évoque « un ou deux exemples chez Hérodote et Xénophon », et écrit que ce mot est employé par les Tragiques et Homère, chez qui il « s'applique toujours à une peine du cœur ou de l'esprit<sup>1753</sup> », ce qui est le cas dans notre fragment. Comme pour le mot ἄρουρα, Phérécyde joue peut-être ici volontairement avec un mot employé à la façon d'Homère.

Τὸ δέπας, « la coupe »

Pour ce terme, à la fois très vieux et très rare après Homère selon P. Chantraine<sup>1754</sup>, S. Lilja remarque très justement que ce mot « may seem poetical just because in earlier times the only means of literary expression had been poetry<sup>1755</sup> ». Une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* montre que δέπας n'est pas si rare que cela, puisque nous avons obtenu plus

---

<sup>1748</sup> Lilja 1968, p. 21.

<sup>1749</sup> Chantraine 1968, p. 113.

<sup>1750</sup> Gourmelen 2007, p. 124.

<sup>1751</sup> Mansour p. 504-505.

<sup>1752</sup> Lilja 1968, p. 19.

<sup>1753</sup> Chantraine 1968, p. 151.

<sup>1754</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>1755</sup> Lilja 1968, p. 19.

de 500 résultats. Ce qui est frappant, c'est que l'usage de ce mot est très dépendant du genre littéraire de l'écrit dans lequel on le trouve, et ce y compris après l'apparition et le succès de la prose littéraire. Homère l'emploie à plus de cinquante reprises, dans l'*Illiade* comme dans l'*Odyssée* ; on le trouve aussi chez les poètes épiques, lyriques, tragiques et comiques, de la période archaïque jusqu'à Nonnos de Panopolis voire au-delà, en passant par quelques occurrences chez Théocrite, Nicandre, Apollonios de Rhodes, etc.

Δέπας est en revanche rarissime en prose : à l'époque classique, on observe quatre occurrences chez Phérécyde et une chez Charon de Lampsaque. Après le V<sup>e</sup> s., les seuls emplois de ce mot en prose peuvent être le fait de grammairiens, dès l'époque hellénistique avec Sosibios (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s.), et de lexicographes, dès les premiers siècles de notre ère avec le *Lexicon Homericum* d'Apollonios (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.) ; on retrouve aussi δέπας tout simplement dans des citations de poèmes, le plus souvent les poèmes homériques : c'est le cas par exemple des rares occurrences de ce mot chez Platon (à deux reprises dans la *République*), chez Plutarque (un seul cas), chez Lucien (trois occurrences). On pourrait objecter que l'on trouve aussi δέπας chez Athénée, dans les *Deipnosophistes* : mais là encore, il ne s'agit que de citations des poètes ou de Phérécyde, ou bien de commentaires érudits sur ce mot, qui constituent un travail de philologue très proche de celui des grammairiens et des lexicographes. Finalement, hors du V<sup>e</sup> s., le seul prosateur qui emploie δέπας pour ainsi dire au fil du texte est l'auteur de la *Bibliothèque*, où l'on trouve ce mot quatre fois<sup>1756</sup>. Nous reviendrons évidemment sur l'emploi de δέπας par Apollodore ; en attendant, la rareté de ce terme en prose renforce encore l'hypothèse selon laquelle le fr. 18a est une citation probable de Phérécyde.

Cela ne résout évidemment pas la question de savoir si, pour Phérécyde et ses lecteurs, le mot δέπας est un terme dont l'emploi serait plus ou moins réservé à la poésie. Chez notre mythographe, δέπας désigne la coupe qu'Hélios emploie pour traverser l'Océan, et qu'il prête à Héraclès. S. Lilja émet une hypothèse intéressante : selon elle, il est possible que δέπας soit employé par Phérécyde pour la simple et bonne raison qu'il s'agirait du terme consacré pour parler de la coupe d'Hélios<sup>1757</sup>. Nous avons tenté de valider ou d'invalider cette idée en examinant les occurrences du mot dans la poésie archaïque. Le mot δέπας ne désigne jamais la coupe du Soleil dans les poèmes homériques, puisque le premier auteur à faire allusion à ce détail de la geste héracléenne est Stésichore, au début du VI<sup>e</sup> s. Ce poète emploie, pour désigner la coupe, l'expression χρύσεον δέπας<sup>1758</sup>, expression qu'Homère employait déjà pour

---

<sup>1756</sup> *Bibliothèque* II, 5, 10, 5 (p. 83 Wagner) ; II, 5, 10, 7 (à deux reprises, p. 83 et 84 Wagner) ; II, 5, 11, 9 (p. 87 Wagner).

<sup>1757</sup> Lilja 1968, p. 19, suivie par Dolcetti p. 37-38.

<sup>1758</sup> Fr. 8 et S17 Page ; cf. Athénée XI, 469e.

désigner d'autres coupes<sup>1759</sup> et qui, si l'on ne tient pas compte de Phérécyde, ne réapparaît ensuite que dans un fragment de d'Antimaque de Colophon, un poète contemporain de Platon, pour y désigner la coupe du Soleil<sup>1760</sup>. Entre-temps, Eschyle, dans les *Héraclides*, avait employé l'expression ἐν δέπαϊ χρυσηλάτῳ<sup>1761</sup>, là encore pour désigner la coupe du Soleil. Quant au mot δέπας sans l'adjectif χρύσειον, avant Phérécyde ou à son époque, il ne désigne la coupe du Soleil que dans un seul texte, un fragment d'Eschyle<sup>1762</sup>. A l'époque de Phérécyde donc, et dans la littérature qui l'a précédé, le mot δέπας désigne, dans la majorité de ses emplois connus de nous, une autre coupe que la coupe du Soleil.

A l'inverse, la coupe du Soleil est-elle toujours désignée par le mot δέπας ? Chez Athénée<sup>1763</sup>, qui examine la question de savoir dans quel objet Héraclès effectua sa navigation sur l'Océan, on peut constater que les auteurs cités emploient en effet largement δέπας : c'est le cas, on l'a dit, de Pisandre, de Stésichore, d'Eschyle, de Phérécyde, et, à la fin de la période classique, d'Antimaque. On trouve certes dans ce passage le mot φιάλην, mais dans une phrase où Athénée reformule un texte, celui de Panyasis en l'occurrence, et où la question n'est pas celle du mot qui désigne la coupe, mais de son origine : on ne peut donc pas vraiment en tenir compte dans l'optique qui est la nôtre<sup>1764</sup>. Un peu plus loin en revanche, on peut lire : Θεόλυτος δ' ἐν δευτέρῳ Ὁρων ἐπὶ λέβητός φησιν αὐτὸν διαπλεῦσαι, τοῦτο πρώτου εἰπόντος τοῦ τὴν Τιτανομαχίαν ποιήσαντος (« Théolytos, dans le deuxième livre des *Heures*, dit qu'il a traversé dans un λέβης, le premier à avoir dit cela étant l'auteur de la *Titanomachie* »). Il ne s'agit certes pas de citations de Théolytos (auteur inconnu par ailleurs) et de la *Titanomachie*, mais bien de reformulations ; le débat, dans ce passage des *Deipnosophistes*, est cependant centré sur le terme exact qui désigne la Coupe du Soleil, et la tournure de la phrase d'Athénée nous semble bien indiquer que c'est le terme même de λέβης qui en est le thème. On peut donc selon nous être presque certain que ces deux auteurs employaient, pour désigner cet objet, le terme de λέβης, qui désigne un objet bien plus

<sup>1759</sup> L'expression χρύσειον δέπας est employée par Homère, chez qui elle désigne des coupes différentes les unes des autres et qui ne jouent pas un rôle particulier dans le récit : la coupe que Bellérophon offre à son hôte Oïnée (*Iliade* VI, 220) ; de celle qu'Héra tend à Thétis à l'arrivée de celle-ci sur l'Olympe (*Iliade* XXIV, 101) ; de celle qu'Achille verse sur le bûcher de Patrocle pour le faire s'enflammer (*Iliade* XXIII, 196) ; de celle avec laquelle Hécube verse une libation (*Iliade* XXIV, 285) ; de celle que Circé tend à Ulysse (*Odyssée* X, 316) ; de celle que Pisistrate fils de Nestor tend à Athéna, qui a pris l'apparence de Mentor (*Odyssée* III, 41) ; de celle avec laquelle Ménélas s'apprête à offrir une libation (*Odyssée* XV, 149) ; de celle avec laquelle Amphinome salue Ulysse (*Odyssée* XVIII, 121) ; de celle que tend Télémaque à Ulysse (*Odyssée* XX, 261) ; enfin, de celle que Zeus présente à Apollon (*Hymne à Apollon*, 10).

<sup>1760</sup> Fr. 66 West = Athénée XI, 469f.

<sup>1761</sup> Eschyle fr. 74 Radt.

<sup>1762</sup> Ἐφαιστοτευχὲς / δέπας, Eschyle fr. 69 Radt (*Les Héliades* = Athénée XI, 469f).

<sup>1763</sup> Athénée XI, 469c-470d.

<sup>1764</sup> Πανύασις δ' ἐν πρώτῳ Ἡρακλείας παρὰ Νηρέως φησὶ τὴν τοῦ Ἥλιου φιάλην κομίσασθαι τὸν Ἡρακλέα καὶ διαπλεῦσαι εἰς Ἐρύθειαν (« Panyasis, dans le premier livre de l'*Héraclée*, dit que c'est de Nérée qu'Héraclès reçut la coupe du Soleil, et qu'il traversa vers Erythie »).

volumineux qu'un δέπας<sup>1765</sup>. Il reste que d'après le relevé effectué par Athénée, à l'époque de Phérécyde, c'est bien le mot δέπας qui désigne notre fameuse coupe. L'hypothèse de Lilja nous paraît donc pouvoir être prise en compte : il est possible qu'à cette époque, δέπας ait bien été un mot consacré pour désigner la coupe du Soleil. Il faut cependant remarquer qu'à notre connaissance, Phérécyde est le seul prosateur à employer ce mot pour parler de la coupe du Soleil<sup>1766</sup>. Le choix de ce mot est d'ailleurs peut-être dû à l'influence des poètes qui l'employèrent avant lui ou à la même époque.

Pour tenter de conclure sur cette question complexe, nous dirons que si Phérécyde emploie le mot δέπας, c'est sans doute parce que c'est le mot le plus fréquemment employé à son époque pour désigner la coupe du Soleil. Ce mot, rarissime hors de la poésie, peut sans doute être qualifié de poétique, mais sans que l'on puisse en tirer quelque conclusion que ce soit quant aux choix généraux de Phérécyde en termes de vocabulaire : encore une fois, il emploie ce mot parce qu'il est consacré par l'usage littéraire, et non parce qu'il est rare en prose.

Tò ivίov, « la nuque »

On lit ce mot au fr. 66. Avant Phérécyde, il n'apparaît qu'à deux reprises dans l'*Iliade* ; on le trouve ensuite à deux reprises chez Hippocrate, trois fois chez Aristote (à chaque fois dans l'*Histoire des animaux*) et trois fois en poésie à l'époque hellénistique (Théocrite, Apollonios de Rhodes et un fragment d'Euphorion). A époque plus tardive, on le trouve une fois chez Strabon, deux fois chez Flavius Josèphe et trois fois chez Plutarque<sup>1767</sup>. La littérature médicale en revanche emploie abondamment ce mot dès le début de notre ère : on en a ainsi plusieurs centaines d'occurrences chez Galien ou dans les écrits pseudo-galéniques. On le retrouve enfin une fois dans les *Posthomerica* de Quintus de Smyrne, qui perçoit probablement ce mot comme poétique, ainsi que chez quelques érudits. On a donc affaire à un terme qui devient technique au tournant de notre ère mais qui est tout d'abord employé en contexte ionien – Homère, Phérécyde, Hippocrate ; c'est pourquoi nous émettons l'hypothèse que ce n'est pas, au V<sup>e</sup> s., un mot d'emploi réservé à la poésie. Le retrouver chez Quintus de Smyrne en revanche montre qu'il a ensuite pu être perçu ainsi.

Tò κῶας, « la toison »

---

<sup>1765</sup> Le dictionnaire d'A. Bailly parle ainsi de « chaudron » ou de « baignoire ».

<sup>1766</sup> Chez Charon de Lampsaque (Athénée XI, 475b-c), ce mot désigne une coupe offerte par Zeus à Alcène.

<sup>1767</sup> Homère, *Iliade* XIV, 595 et V, 73 ; Hippocrate, *De ossium natura* 3, 1 et *Aphorismes* 3, 26 ; Aristote, *Histoire des animaux* 491a-b ; Théocrite, *Idylles* XXV, 264 ; Apollonios de Rhodes III, 763 ; Euphorion fr. 41 Powell ; Strabon III, 4, 17 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives* III, 178 et XV, 245 ; Plutarque, *Vie de Marius* 33, 6 ; *Vie de Pompée* 71, 3 ; *Vie de César* 44, 12.

Ce mot désigne une peau de mouton ; au fr. 105, l'expression τὸ κῶας τὸ χρυσομάλλον est employée pour désigner la Toison d'or.

Il semble que, hormis chez les grammairiens<sup>1768</sup>, les lexicographes<sup>1769</sup>, dans les scholies et chez certains auteurs tardifs et byzantins<sup>1770</sup>, on ne trouve le mot κῶας au singulier que chez Hérodote<sup>1771</sup>, Hérodore<sup>1772</sup>, et les poètes : Homère et le poète élégiaque Mimnerme, dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s. ; le poème épique intitulé *Naupactica* (VI<sup>e</sup> s.) ; Pindare, Théocrite, Apollonios de Rhodes, et, sept siècles plus tard, les *Argonautiques orphiques* (V<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) et les *Centons homériques* d'Eudocie, texte dans lequel on trouve une occurrence de notre mot. Κῶας est donc un mot assez rare que l'on ne trouve, après le V<sup>e</sup> s. av. J.-C., qu'en contexte érudit, travaux de savants et de commentateurs ou de poètes. La présence de ce mot dans notre scholie est donc selon nous un indice supplémentaire de littéralité : si notre texte donne le mot κῶας, ce n'est pas par hasard, mais sans doute bien parce que c'est le mot qu'employait Phérécyde. On constate aussi qu'il est le plus souvent employé en poésie ; de plus, le passage d'Hérodote qui le contient est consacré à un petit excursus sur la Toison d'Or, et l'on peut penser qu'Hérodote, qui aime agrémenter sa prose de traits poétiques, a employé κῶας pour donner une couleur épique à son récit, couleur d'ailleurs rendue plus soutenue par l'emploi dans le même passage du mot κῦμα, employé qui plus est au singulier, sur le modèle d'Homère<sup>1773</sup> :

οἱ δὲ βάρβαροι, ὡς ἐπαύσατό τε ὁ ἄνεμος καὶ τὸ κῦμα ἔστρωτο, κατασπᾶσαντες τὰς νέας ἔπλεον παρὰ τὴν ἠπειρον, κάμψαντες δὲ τὴν ἄκρην τῆς Μαγνησίης ἰθέαν ἔπλεον ἐς τὸν κόλπον τὸν ἐπὶ Παγασέων φέροντα. Ἔστι δὲ χῶρος ἐν τῷ κόλπῳ τούτῳ τῆς Μαγνησίης, ἔνθα λέγεται τὸν Ἡρακλέα καταλειφθῆναι ὑπὸ Ἰήσονός τε καὶ τῶν συνεταίρων ἐκ τῆς Ἀργοῦς ἐπ' ὕδωρ πεμφθέντα, εὗτε ἐπὶ τὸ κῶας ἔπλεον ἐς Αἴαν τὴν Κολχίδα [...] (« les Barbares, le vent tombé, la mer redevenue calme, remirent à l'eau leurs navires, longèrent la côte et, doublant l'extrémité de la Magnésie, entrèrent dans le golfe au fond duquel se trouve Pagases. Il y a sur ce golfe un endroit où, dit-on, Héraclès fut abandonné par Jason et ses compagnons, les Argonautes, tandis qu'il allait chercher de l'eau, dans leur voyage vers Aia, en Colchide, pour conquérir la Toison d'Or [...] »)<sup>1774</sup>.

<sup>1768</sup> Hérodien, Philoxénos, Ptolémée, Démétrios, Sophronios (IX<sup>e</sup> s.) et Georges Choeroboscos (IX<sup>e</sup> s.).

<sup>1769</sup> La *Souda* ; le *Lexicon Homericum* d'Apollonios le sophiste (I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> s. ap. J.-C.) ; le ps.-Zonaras ; Hésychius ; etc.

<sup>1770</sup> Procope de Gaza et son disciple le rhéteur Choricios (VI<sup>e</sup> s.) ; Théophylactos Simocatta (VI<sup>e</sup> s.) ; Photios ; Eustathe ; Georges Pachymérés (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.).

<sup>1771</sup> Une seule occurrence en VII, 193.

<sup>1772</sup> Hérodore fr. 52 Fowler ; il s'agit d'une paraphrase d'Hérodore et non d'une citation.

<sup>1773</sup> Sur κῦμα chez Hérodote, voir Mansour 2009, p. 577.

<sup>1774</sup> Trad. Andrée Barguet.

On peut donc supposer que κῶας est en effet un élément du vocabulaire poétique, et ce dès l'époque classique.

S. Lilja semble laisser entendre qu'à l'époque de Phérécyde, κῶας était sans doute le terme consacré pour désigner la Toison d'Or<sup>1775</sup>. Une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* sur la forme κῶας permet de montrer que ce mot n'est pas réservé à la Toison, puisque chez Homère κῶας ne désigne jamais cet objet<sup>1776</sup> : il désigne le plus souvent des peaux de mouton que l'on dispose sur les sièges avant de s'y asseoir<sup>1777</sup>. Chez Théocrite, notre mot est employé une fois au singulier pour désigner la Toison, mais aussi une fois au pluriel pour des toisons sur lesquelles on s'étend<sup>1778</sup>. Il reste que dans tous les autres cas – à l'exception bien sûr des citations d'Homère ou d'un texte homérisant comme le poème d'Eudocie -, de Mimnerme<sup>1779</sup> aux auteurs tardifs en passant par Hérodote et Hérodore, κῶας désigne bien la Toison d'Or.

P. Dräger<sup>1780</sup> montre cependant que l'on pouvait employer d'autres termes pour la désigner, comme νάκη/νάκος, que l'on trouve chez Pindare<sup>1781</sup> ; le même poète emploie d'ailleurs à deux reprises le terme δέρμα<sup>1782</sup>, ainsi que le mot στρωμνά<sup>1783</sup>. Dräger rappelle aussi que l'on trouve le terme δορά dans le fr. 99 de Phérécyde ; mais ce fragment ne constitue pas une citation probable, et on ne peut donc rien en conclure de certain sur la présence de δορά chez notre mythographe<sup>1784</sup>. Au V<sup>e</sup> s., Euripide emploie trois fois le mot δέρος<sup>1785</sup>. On voit donc qu'à l'époque classique, κῶας n'est pas le seul terme possible pour parler de la Toison ; en l'employant, Phérécyde fait donc un choix, qui semble bien être celui d'un mot perçu comme poétique. Ce choix n'est pas sans rappeler celui du mot δέπας ; peut-être Phérécyde, en employant κῶας, est-il là aussi influencé par les poètes.

Ἄ οὐδός, « le seuil »

On trouve ce mot au fr. 64a. S. Lilja<sup>1786</sup> le considère comme poétique et rappelle qu'on le trouve chez Homère ; l'étude que fait K. Mansour<sup>1787</sup> de l'emploi de ce mot dans son contexte chez Hérodote (deux occurrences, dont l'une, ἐπὶ τοῦ νηοῦ τὸν οὐδόν en I, 90,

---

<sup>1775</sup> Lilja 1968, p. 19, suivie par Dolcetti 2004, p. 37-38.

<sup>1776</sup> Dräger 1995, p. 68.

<sup>1777</sup> *Odyssée* XVI, 47 et XIX, 58, 97, 101, 177 et 182 ; *Hymne homérique à Déméter* 196.

<sup>1778</sup> *Idylles* IX, 18.

<sup>1779</sup> Mimnerme fr. 11 West : οὐδέ κοτ' ἄν μέγα κῶας ἀνήγαγεν αὐτὸς Ἴησων / ἐξ Αἴης τελέσας ἀλγινόεσσαν οὐδόν...

<sup>1780</sup> Dräger 1995, p. 68-69.

<sup>1781</sup> Pindare, *Pythiques* IV, 68.

<sup>1782</sup> Pindare, *Pythiques* IV, 161 et 241.

<sup>1783</sup> Pindare, *Pythiques* IV, 230.

<sup>1784</sup> Dräger 1995, p. 69.

<sup>1785</sup> Euripide fr. 12 Page (*Hypsipyle*) ; *Médée* 5 et 480.

<sup>1786</sup> Lilja 1968, p. 21.

<sup>1787</sup> Mansour 2009, p. 611.

rappelle beaucoup le ὑπὸ τὸν οὐδὸν τοῦ νεῶ de Phérécyde) confirme qu'il s'agit bien d'un mot porteur d'une valeur poétique.

Ἡ νηὶς νόμφη / νόμφη νηὶς, « la nymphe naïade »

Autre expression intéressante, νηὶς νόμφη ou νόμφη νηὶς. On ne trouve que très rarement cette expression sous sa forme ionienne (νηὶς pour ναίς) : dans les textes poétiques antérieurs ou contemporains de Phérécyde, elle n'apparaît que trois fois dans l'*Illiade*<sup>1788</sup>. En prose, cette expression est rarissime aussi aux périodes archaïque et classique : elle n'apparaît que dans deux citations probables de Phérécyde<sup>1789</sup>. Sous sa forme ναίς νόμφη, l'expression ne se trouve pas dans des écrits antérieurs à Phérécyde ou qui lui sont contemporains ; on peut cependant relever qu'à une époque encore proche de celle de Phérécyde, Euripide<sup>1790</sup> et Xénophon<sup>1791</sup> l'emploient une fois chacun. On peut donc selon nous aller plus loin que S. Lilja<sup>1792</sup> et en conclure que cette expression relève bien du langage poétique, ce que confirment de façon explicite deux témoignages certes largement postérieurs, ceux de Pausanias<sup>1793</sup> et, au IV<sup>ème</sup> s., d'Himérius<sup>1794</sup>. Lilja pense que l'expression νηὶς νόμφη / νόμφη νηὶς, à l'instar de τὸ δέπας τὸ χρύσειον et de τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον, est tout simplement « the established terms<sup>1795</sup> », hypothèse vers laquelle penche aussi P. Dolcetti<sup>1796</sup> ; mais la rareté de l'expression nous empêche d'en arriver à une conclusion ferme sur ce point.

Notre étude du vocabulaire de Phérécyde nous permet de constater que le mythographe emploie bien certains mots ou expressions qui nous semblent relever d'un langage marqué comme poétique. Trois expressions en particulier ont retenu notre attention, τὸ δέπας τὸ χρύσειον, τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον et νηὶς νόμφη / νόμφη νηὶς : ces expressions sont rares, probablement marqué du sceau de la poésie, et leur emploi chez Phérécyde nous semble être le résultat d'un choix d'écriture. Il faut évidemment tenir compte du fait que l'écriture phérécydienne s'inspire forcément du langage poétique, puisqu'il s'agit du langage littéraire par excellence à cette époque où la prose littéraire commence à peine à s'affirmer ; cela est d'autant plus vrai qu'à l'époque où travaille Phérécyde, le matériau mythique, en littérature, n'a été traité pour l'essentiel que par la poésie. L. Gourmelen explique ainsi que

<sup>1788</sup> *Illiade* VI, 21-22, XIV, 444 et XX, 384.

<sup>1789</sup> Phérécyde fr. 136a et 156, qui est une citation de Phérécyde par Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* I, 13, 1.

<sup>1790</sup> *Cyclope*, 430.

<sup>1791</sup> *Cynégétique* I, 4 ; remarquons que ce passage est un passage généalogique : Ζεῦς γὰρ καὶ Χείρων ἀδελφοὶ πατὴρ μὲν τοῦ αὐτοῦ, μητὴρ δὲ ὁ μὲν Ῥέας, ὁ δὲ Ναΐδος νόμφης.

<sup>1792</sup> Lilja 1968, p. 19.

<sup>1793</sup> Pausanias VIII, 4, 2.

<sup>1794</sup> Himérius, *Discours* XXXVIII, 9.

<sup>1795</sup> Lilja 1968, p. 129.

<sup>1796</sup> Dolcetti 2004, p. 37-38.

« l'influence des textes poétiques antérieurs ne serait pas à rechercher dans un souci d'imitation stylistique : il faudrait, en fait, davantage songer à un patrimoine littéraire commun à l'auteur et à son public ou ses lecteurs, à un savoir partagé dans le domaine des mythes et des récits anciens<sup>1797</sup> ». Nous pensons cependant que Phérécyde emploie aussi des mots considérés comme poétiques avec la volonté de parsemer son texte de traits poétiques, et non simplement parce que ce sont des termes consacrés par l'usage à son époque. S. Lilja y voit d'ailleurs une différence avec certains mythographes anciens légèrement postérieurs : « in the group of the logographers, the vocabulary of Pherecydes of Athens is rather more poetic than that of the younger writers Charon and Hellanicus<sup>1798</sup> ». Etant donné la minceur du corpus phérécydéen, et le peu de points de comparaison dont nous disposons dans la prose de son époque, il ne nous sera malheureusement pas possible d'aller plus loin dans notre analyse : comment connaître en effet la fréquence de ces traits poétiques ? Leur effet sur le lecteur ? Ces questions ne peuvent que rester sans réponse. On peut cependant voir dans l'emploi de ce vocabulaire poétique une volonté de s'inscrire, d'une certaine manière, dans la tradition des grands poèmes épiques que sont l'*Illiade* et l'*Odyssee*, la *Théogonie* ou les poèmes du *Cycle* épique. Phérécyde en abandonne bien évidemment l'essentiel de ce qui est pour nous leurs codes d'écriture, mais en conserve les signes que peuvent être par exemple les expressions τὸ δέπας τὸ χρύσειον, τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον et νηὶς νύμφη / νύμφη νηὶς. On sait que, comme le souligne J.-L. Schaeffer<sup>1799</sup>, « tout texte modifie "son" genre : la composante générique d'un texte n'est jamais (sauf exceptions rarissimes) la simple reduplication du modèle générique constitué par la classe de textes (supposés antérieurs) dans la lignée desquels il se situe. Au contraire, pour tout texte en gestation le modèle générique est un "matériel" parmi d'autres sur lequel il "travaille" ». C'est dans cette perspective que l'on peut envisager le travail de Phérécyde : il s'inscrit dans la tradition déjà ancienne de l'écriture mythologique, tout en participant son évolution, et à la construction d'une autre tradition, toute récente, celle de l'écriture mythographique en prose. Le choix du vocabulaire est ainsi pour Phérécyde l'occasion de donner à son texte une certaine couleur générique<sup>1800</sup>.

## 2) Bilan

Après ces analyses de notre corpus, il est temps de faire le bilan des éléments qui nous semblent caractéristiques de l'écriture de Phérécyde.

<sup>1797</sup> Gourmelen 2011, p. 175.

<sup>1798</sup> Lilja 1968, p. 32.

<sup>1799</sup> Schaeffer 1986, p. 197.

<sup>1800</sup> Fowler 2013, p. 718 relève quant à lui des mots qui « may be old Ionic or poetic words » : νεογνός (fr. 33), ῥέξαι (fr. 33), κάρτα (fr. 34a), ὀμήνικα (fr. 116) et κείσε (fr. 118).



Tout d'abord, l'écriture de Phérécyde est une écriture simple et qui vise la clarté<sup>1801</sup>, ce qui explique probablement l'usage abondant de répétitions de mots ou de groupes de mots. La parataxe y est fréquente, même si Phérécyde est parfaitement capable de variations au sein de cette parataxe, comme il l'est d'employer des tournures de subordination. Phérécyde fait aussi un usage abondant du présent historique et de formules types qui marquent le déroulement d'une généalogie. Enfin, la langue de Phérécyde est marquée par le dialecte ionien de façon assez nette, et le mythographe peut employer certains mots perçus comme poétiques, ce qui en faisait sans doute une langue littéraire en partie artificielle et composite, sans toutefois que l'on puisse aller jusqu'à parler de *Kunstsprache*.

Ce travail d'analyse peut nous amener à reconsidérer certains fragments que nous n'avons pas retenus parmi les citations probables, mais qui présentent des traits qui les en rapprochent fortement : il s'agit des fr. 8 et 39, tous deux considérés comme des citations dans l'édition de R. L. Fowler et par P. Dolcetti. Le fr. 8 provient d'une scholie à Apollonios de Rhodes<sup>1802</sup> :

Φερεκύδης δὲ ἐν τῷ β΄ φησὶν ὅτι Πολυδώρα τῆι Δαναοῦ μίσγεται Σπερχειῶς ὁ ποταμός · τῶν δὲ γίνεται Δρύοψ, ἀφ' οὗ Δρύοπες καλοῦνται · οἰκοῦσι δὲ ἐπὶ τῷ Σπερχειῶι ποταμῶι (« Phérécyde, au livre II, dit qu'à Polydora fille de Danaos s'unit le fleuve Sperchéios ; d'eux naît Dryops, d'où les Dryopes tirent leur nom ; ils habitent sur les rives du Sperchéios »).

Le fr. 39 est lui aussi issu d'une scholie aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes<sup>1803</sup> :

Φερεκύδης ἐν τῇ θ΄ φησὶν ὅτι Ἴελατος ὁ Ἰκαρίου γαμεῖ Ἐρυμῆδην τὴν Δαμασίκλου · τῶν δὲ γίνεται Ταίναρος, ἀφ' οὗ Ταίναρον καλεῖται ἡ πόλις καὶ ἡ ἄκρα καὶ ὁ λιμὴν (« Phérécyde, au livre IX, dit qu'Elatos fils d'Icarios épouse Erymède fille de Damasiclos ; d'eux naît Tainaros, dont tirent leur nom de Tainaron la ville, la citadelle et le port »).

Dans les deux cas, ce qui nous a empêché de classer ce fragment parmi les citations est l'emploi du discours indirect introduit par ὅτι. L'écriture de ces textes présente cependant plusieurs des caractéristiques que nous venons de dégager : on y trouve la forme ionienne μίσγεται que l'on a déjà trouvée chez Acousilaos<sup>1804</sup> ; on retrouve dans les deux cas l'emploi

<sup>1801</sup> Fowler 2013, p. 707 met cette volonté de clarté en relation avec l'entreprise encyclopédique de Phérécyde, qui veut écrire un ouvrage de référence que chacun puisse consulter pour y trouver de façon aisée des informations claires et précises.

<sup>1802</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 1212-1219a.

<sup>1803</sup> Schol. (L+) Apollonios de Rhodes I, 101-104b.

<sup>1804</sup> On retrouve aussi cette forme μίσγεται dans le fr. 13b de Phérécyde.

de la formule généalogique τῶν δὲ γίνεταί, celui de la formule étiologique ἀφ' οὗ [...] καλοῦνται / καλεῖται et l'usage du présent historique pour un verbe qui exprime une étape du déroulement généalogique, μίσηται au fr. 8, γαμῆ au fr. 39. Indépendamment de tout cela, remarquons aussi que ces deux scholies viennent du manuscrit L+, dont on a déjà dit qu'il est un témoin particulièrement précieux. Sur des critères syntaxiques, on ne peut pas ranger des fragments parmi les citations probables, mais sur des critères stylistiques, il ne nous semble pas déraisonnable de considérer qu'ils sont sans doute très proches de la lettre du texte de Phérécyde : on a affaire dans ces deux cas à des quasi-citations.

Les fr. 10, 11 et 12, de longs récits consacrés à l'histoire de Persée que nous ont transmis trois scholies à Apollonios de Rhodes issues du manuscrit L<sup>1805</sup>, présentent eux aussi des similitudes avec les traits d'écriture que nous avons mis en évidence, notamment l'usage très fréquent du présent historique, ainsi que de la formule τῶν δὲ γίνεταί à deux reprises au fr. 10. Il n'y a cependant dans ces textes aucune trace du dialecte ionien hormis au fr. 11 une unique occurrence de la forme non contracte κυνέην, ce qui nous fait conclure que nous avons bien affaire à des reformulations, sans doute assez proches de la lettre du texte de Phérécyde, mais trop éloignées pour pouvoir être qualifiées de quasi-citations. Nous arrivons à la même conclusion pour le fr. 13a, un récit de l'histoire d'Alcmène et d'Amphitryon qui fait un usage abondant du présent historique et présente la forme rare μίσηται ; le fr. 13b, qui raconte la même histoire de façon très voisine, préfère faire son récit au passé et employer la forme ἐμίγη, ce qui nous semble prouver par contraste la relative proximité du fr. 13a avec le texte de Phérécyde<sup>1806</sup>.

#### **D. Quelques considérations sur l'écriture des mythographes anciens**

Il nous semble que l'on peut à présent tenter d'élargir la réflexion. On constate en effet, à la suite de l'examen des citations probables de Phérécyde et d'Acousilaos, que les points communs existent dans leur écriture même. Il s'agit d'une prose paratactique à la couleur ionienne marquée, ce qui n'est guère étonnant à une époque où l'ionien s'impose comme la première *koiné* du monde grec. Cette prose fait un emploi fréquent du présent de

---

<sup>1805</sup> On trouvera ces textes plus haut, p. 280 sqq.

<sup>1806</sup> Nous avons donné le texte de ces deux fragments p. 297. D'autres fragments présentent certains des traits de l'écriture phérécydienne, mais de façon trop sporadique pour que l'on puisse les estimer très proches de la lettre du texte de départ : on peut lire par exemple la forme non contracte χρύσεια au fr. 16c ; le fr. 17 est écrit au présent de narration et contient le mot δέπας ; le fr. 33 est largement rédigé au présent historique, de même que le fr. 34, qui contient la forme μίσηται (fr. 34a) ; le fr. 84 contient lui aussi de nombreux présents historiques, de même que les fr. 116, 117, 124, 135, que R. L. Fowler présente comme une citation, et 170 ; le fr. 148, qui contient lui aussi de nombreux présents de narratio, comporte aussi la forme μίσηται (fr. 148a ; le fr. 148b contient la forme μίσησθαι).

narration – en particulier pour les verbes qui dénotent une action qui fait progresser le processus généalogique - et de formules généalogiques types. Le triste état dans lequel nous sont parvenus les textes des mythographes classiques ne nous permet guère d’aller plus loin tout seul, mais le témoignage de Cicéron va nous aider à en savoir un petit peu plus. L’Arpinate nous apprend en effet que de nombreux auteurs de recueils mythographiques ont choisi d’adopter un style similaire, auteurs

« qui sine ullis ornamentis monumenta solum temporum, hominum, locorum gestarumque rerum reliquerunt ; itaque qualis apud Graecos Pherecydes Hellenicus Acusilas fuit aliique permulti, talis noster Cato et Pictor et Piso... » (« qui, sans aucun ornement, laissèrent seulement des témoignages des époques, des êtres humains, des lieux et des faits ; c’est pourquoi tels que furent, chez les Grecs, Phérécyde, Hellenicos, Acousilaos et de très nombreux autres auteurs, tels furent chez nous Caton, Pictor et Pison »)<sup>1807</sup>.

Ce témoignage est confirmé par celui de Denys d’Halicarnasse, qui traite en quelques lignes des historiens qui précédèrent la guerre du Péloponnèse ou vécurent peu avant Thucydide :

λέξις τε ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τὴν αὐτὴν ἅπαντες ἐπιτηδεύσαντες, ὅσοι τοὺς αὐτοὺς προείλοντο τῶν διαλέκτων χαρακτηῖρας, τὴν σαφῆ καὶ κοινὴν καὶ καθαρὰν καὶ σύντομον καὶ τοῖς πράγμασι προσφυῆ καὶ μηδεμίαν σκευωρίαν ἐπιφαίνουσιν τεχνικὴν (« quant au style, de façon générale, tous ceux qui avaient adopté un même type de dialecte [i.e. le dialecte ionien] pratiquaient le même : clair, courant, pur, concis, adapté aux faits racontés et ne laissant apparaître aucune affectation »)<sup>1808</sup>.

Plus loin<sup>1809</sup>, le même Denys précise encore, dans bel exercice de critique littéraire : ils refusent d’employer des images (τὴν τροπικὴν [λέξις]), considérées comme « un assaisonnement » (ἥδυσμα), et ne craignent donc pas la fadeur ; ils emploient une syntaxe simple (σύνθεσίν τε ὀνομάτων ὁμοίαν [...] ἐπετήδευσαν τὴν ἀφελῆ καὶ ἀνεπιτήδευτον) ; ils ne cherchent pas à distinguer leur style du langage commun par différents ajouts. On voit dans le texte de Denys ce qui définit le style de tous ces auteurs : c’est ce qu’ils n’ont pas, ce qu’ils choisissent consciemment de ne pas avoir : ils n’ajoutent rien au langage, qui reste le plus dépouillé possible. Denys, qui raisonne sur le plan du style, émet donc un jugement assez négatif sur leur façon d’écrire : ils ne possèdent pas ou très peu, nous dit-il, les « qualités accessoires (ἐπιθέτους) qui mettent en évidence le savoir-faire de l’écrivain » : « l’élévation (ὕψος), l’élégance (καλλιρημοσύνην), la noblesse (σεμνολογίαν), la grandeur

<sup>1807</sup> Cicéron, *De Oratore* II, 53.

<sup>1808</sup> *Thucydide* 5, 4 ; traduction d’après G. Aujac, CUF.

<sup>1809</sup> *Thucydide* 23 = Acousilaos T 9.

(μεγαλοπρέπειαν) » ; « l'intensité (τόνον), la puissance (βάρος), l'émotion (πάθος) ». Pour continuer à caractériser ces auteurs par ce qu'ils ne font pas, remarquons d'ailleurs que dans tous les fragments conservés de ces auteurs, on n'a aucune description et seulement deux exemples de discours direct<sup>1810</sup> : autrement dit, le récit est quasiment en situation de monopole, puisque même les paroles des personnages sont narrativisées par le discours indirect.

Par contraste, Hérodote, lui, reçoit les louanges de Denys, en particulier parce que *παρεσκεύασε τῆ κρατίστη ποιήσει τὴν πεζὴν φράσιν ὁμοίαν γενέσθαι*, « il a travaillé sa prose de façon à ce qu'elle ait la physionomie de la meilleure poésie<sup>1811</sup> ». On comprend donc dans quelle perspective se situent nos auteurs : pour eux, le langage semble être un simple véhicule qui doit se mettre totalement au service du savoir transmis, ce qui semble être l'exact contraire de la recherche littéraire, en particulier de ce que l'on trouve en poésie et qu'Hérodote essaie, selon Denys, de reproduire en prose. Cela explique que dans ces textes, on ne trouve pas d'images, mais pas non plus de description, pas de dialogue, extrêmement peu de discours direct, pas de focalisation interne, bref, rien qui pourrait les rendre plus vivants, qui pourrait viser une certaine *mimēsis*, comme le montre R. L. Fowler dans un article de 2006, qui montre d'ailleurs, nous y reviendrons, que tous ces choix d'écriture se retrouvent dans la *Bibliothèque*.

Dans le dialogue de Cicéron, les personnages trouvent condamnable ce dépouillement de l'écriture<sup>1812</sup>, et louent ceux qui ont su raconter avec style – ce n'est guère étonnant venant de Cicéron ; les personnages attendent impatiemment que chez les Romains apparaissent des auteurs qui sauront raconter, mais avec éclat, comme il en est apparu chez les Grecs à partir d'Hérodote. Selon Cicéron donc, l'évolution chronologique marque chez les auteurs grecs un progrès littéraire, celui de l'acquisition du style, et les auteurs latins sont appelés à suivre la même route, avec évidemment quelque décalage temporel ; mais en fait, l'évolution réelle a été inverse : elle est venue des mythographes, qui ont précisément cherché à se débarrasser du style, à s'éloigner du récit poétique ! C'est d'ailleurs le mouvement que décrit Strabon :

ὁ πεζὸς λόγος, ὃ γε κατεσκευασμένος, μίμημα τοῦ ποιητικοῦ ἐστὶ. πρώτιστα γὰρ ἡ ποιητικὴ κατασκευὴ παρῆλθεν εἰς τὸ μέσον καὶ εὐδοκίμησεν · εἶτα ἐκείνην μιμούμενοι, λύσαντες τὸ μέτρον, τᾶλλα δὲ φυλάξαντες τὰ ποιητικά, συνέγραψαν οἱ περὶ Κάδμον καὶ Φερεκύδη καὶ Ἑκαταῖον · εἶτα οἱ ὕστερον ἀφαιροῦντες ἀεὶ τι τῶν τοιούτων εἰς τὸ νῦν εἶδος κατήγαγον ὡς ἂν ἀπὸ ὕψους τινός · καθάπερ ἂν τις καὶ τὴν κωμωδίαν φαίη λαβεῖν τὴν σύστασιν ἀπὸ τῆς τραγωδίας καὶ τοῦ κατ' αὐτὴν ὕψους

<sup>1810</sup> Fowler 2006, p. 41-42.

<sup>1811</sup> *Thucydide*, 23.

<sup>1812</sup> L'Arpinate n'est d'ailleurs pas le seul à le regretter : Tozzi 1967, p. 609 parle ainsi à propos d'Acousilaos d'un « *improvemento fantastico del linguaggio* ».

καταβιβασθεῖσαν εἰς τὸ λογοειδὲς νυνὶ καλούμενον (« la prose, je veux dire la prose travaillée, est une imitation de la poésie. En tout premier, c'est en effet la composition poétique qui est apparue dans le monde et qui y a rencontré le succès ; ensuite, c'est en l'imitant, en en brisant le mètre mais en en gardant les autres traits, que se mirent à écrire les auteurs comme Cadmos, Phérécyde [de Syros] et Hécátée ; ensuite, leurs successeurs, enlevant à chaque fois l'un de ces traits, la firent descendre à son aspect actuel, comme s'ils avaient fait descendre d'un sommet ; c'est comme si l'on disait que la comédie a pris son écriture de la tragédie, et que des sommets où se trouve ce genre, elle s'est abaissée à ce que l'on appelle aujourd'hui le langage prosaïque »)<sup>1813</sup>.

Strabon montre bien que les débuts de la prose, après une phase d'imitation de la poésie, sont marqués par un éloignement radical de l'écriture poétique : les prosateurs, retranchant petit à petit tous les traits qui font la beauté du langage poétique, atteignent un dépouillement extrême de l'écriture qui n'est pas très bien vu de Strabon – on quitte les nobles hauteurs de la poésie pour arriver à quelque chose de très plat et trivial –, qui rejoint en cela Cicéron et Denys.

Ces considérations nous semblent montrer que l'on peut, à partir des fragments de Phérécyde et d'Acousilaos, dégager les caractéristiques de l'écriture des premiers mythographes en prose. Il ne faut cependant pas se bercer d'illusions et penser que tel ou tel trait d'écriture serait particulier à Acousilaos ou à Phérécyde ; comme Laurent Gourmelen, nous considérons plutôt que les faits d'écriture que nous avons pu relever sont « autant de caractéristiques typiques de la prose grecque ancienne<sup>1814</sup> ». Cette conclusion prudente ne doit cependant pas nous limiter dans la suite de nos analyses, qui concernera désormais le texte de la *Bibliothèque* : au contraire, il nous semble intéressant de constater que les premiers mythographes ont en partage une même manière d'écrire en prose ; cette écriture, avec d'autres traits que sont par exemple le choix de leur matière ou la démarche intellectuelle qu'ils lui appliquent, peut du coup être considérée comme une marque caractéristique du genre littéraire de la généalogie en prose.

## II. L'ÉCRITURE D'APOLLODORE.

---

<sup>1813</sup> Strabon I, 2, 6 (= Hécátée T 16 Fowler).

<sup>1814</sup> Gourmelen 2011, p. 176. Lilja 1968, p. 100 constate par exemple que « the genealogical formulae τοῦ δέ and τῶν δέ are repeatedly employed by Acusilaus, Pherecydes of Athens and Hellanicus »;

## A. Les caractéristiques de l'écriture d'Apollodore.

Tâchons à présent de nous livrer au même examen sur la *Bibliothèque* d'Apollodore, afin de déterminer d'une part si l'on retrouve dans ce texte certains traits de la prose d'Acousilaos et de Phérécyde, d'autre part si l'on pourrait interpréter ces similitudes comme la volonté d'Apollodore de s'inscrire dans la lignée de ces mythographes.

### 1. *La couleur dialectale et les influences de la prose ionienne.*

L'un des traits marquants de la prose d'Acousilaos et de Phérécyde est, on l'a vu, sa couleur ionienne, que nous avons attribuée à la position dominante de ce dialecte aux débuts de la prose grecque : l'ionien est la *koinè* de l'époque, en particulier dans le domaine de la toute jeune littérature en prose. Peut-on retrouver des traces de cette couleur ionienne dans la *Bibliothèque* ? Rappelons que l'on considère le plus souvent que le texte d'Apollodore a été composé au cours des deux premiers siècles de notre ère, époque à laquelle l'usage de l'ionien dans la prose littéraire ou savante a largement disparu au profit de la *koinè* proprement dite, elle-même concurrencée par l'atticisme en vogue à l'époque de la Seconde Sophistique. On trouve d'ailleurs dans la *Bibliothèque* nombre d'indices qui montrent que l'on a affaire à un grec relativement tardif : sens de certains mots, tournures, etc.<sup>1815</sup>. Sur le plan morphologique, on peut aussi y relever des formes typiques de la *koinè*, comme l'infinitif thématique δεικνύειν<sup>1816</sup> et le participe présent actif thématique δεικνυούσης<sup>1817</sup>. De même, et ce n'est guère surprenant, la *Bibliothèque* ignore totalement certaines formes typiquement ioniennes que l'on avait pu relever chez Acousilaos ou Phérécyde. Δίδωσι par exemple est très largement employé, alors que son équivalent ionien δίδοι, présent chez Phérécyde<sup>1818</sup>, ne se trouve pas dans la *Bibliothèque*. La forme Ἀχελῶιος employée par Acousilaos<sup>1819</sup> ne se retrouve pas chez Apollodore, qui emploie la forme standard Ἀχελῷος. On ne trouve pas non plus de forme de datif pluriel en -ησιν dans la déclinaison en -ᾱ. Dans la troisième déclinaison, le génitif singulier des noms masculins en thème en ᾱ/η (dont le nominatif est -ης en ionien-attique, -ᾱς dans les autres dialectes) se fait en -εω en ionien, ce dont on n'a aucun exemple dans la *Bibliothèque* ; on pourrait multiplier les exemples de ce type.

Pourtant, on peut trouver chez Apollodore certains traits dialectaux qui pourraient s'avérer signifiants dans l'optique qui est la nôtre<sup>1820</sup>. Richard Wagner, éditeur de la

<sup>1815</sup> Sur ce point, voir Carrière et Massonnie, n. 11 p. 152, qui donnent de nombreux exemples et références.

<sup>1816</sup> II, 5, 1, 4 (p. 73 Wagner).

<sup>1817</sup> III, 6, 4, 2 (p. 125 Wagner). Sur ces deux formes de δεικνυμι, voir Meillet 1920, p. 217.

<sup>1818</sup> Phérécyde fr. 22a.

<sup>1819</sup> Acousilaos fr. 1.

<sup>1820</sup> Wagner 1926, p. LIII donne quatre formes qui se finissent en -ᾱς, et dont il affirme qu'elles sont doriennes : il relève ainsi les noms de Χερσιδάμας, de Ἴπποδάμας, δ'Ἄτας et de Τελέστας, dans la liste des fils de Priam en

*Bibliothèque* chez Teubner et l'un des rares savants à s'attaquer à la question, parle d'une « couleur épique » (« epicum quendam colorem ») donnée par Apollodore à sa narration, couleur qui conviendrait bien à ce que raconte son ouvrage (« cum rebus enarratis optime congruentem »)<sup>1821</sup>. Voici un relevé de ces traits dialectaux :

- en phonétique :
  - on trouve deux formes qui présentent une fermeture du  $\bar{a}$  en  $\eta$  :  $\nu\eta\acute{\iota}\delta\alpha$ <sup>1822</sup> et  $\nu\eta\acute{\iota}\delta\omicron\varsigma$ <sup>1823</sup>. Ce sont deux formes du même mot, et ces formes ioniennes se trouvent toujours incluses, chez Apollodore, dans le syntagme  $\nu\eta\acute{\iota}\delta\alpha \nu\acute{\omicron}\mu\phi\eta\nu / \nu\eta\acute{\iota}\delta\omicron\varsigma \nu\acute{\omicron}\mu\phi\eta\varsigma$ , syntagme dans lequel l'ordre des deux mots est indifférent. Nous avons dit plus haut que l'expression  $\nu\eta\acute{\iota}\varsigma \nu\acute{\omicron}\mu\phi\eta$  est très rare sous cette forme, et qu'en prose, elle n'apparaît que sous la plume de Phérécyde, du géographe Denys de Byzance et dans la *Bibliothèque*. En poésie, elle n'est guère plus fréquente puisque avant Apollodore, elle n'apparaît que dans l'*Illiade*, à seulement trois reprises. Dans ces trois passages du poème homérique, il est fait mention de personnages inconnus de la *Bibliothèque* : Apollodore n'a donc pas directement démarqué l'expression  $\nu\eta\acute{\iota}\varsigma \nu\acute{\omicron}\mu\phi\eta$  d'Homère. Les deux fragments de Phérécyde où apparaît notre syntagme, les fr. 136a et 156, sont eux aussi sans lien apparent avec les passages de la *Bibliothèque* qui l'emploient aussi. Nous reviendrons plus tard sur l'expression elle-même, mais nous pouvons d'ores et déjà remarquer qu'Apollodore l'emploie sous sa forme ionienne.
- Dans la morphologie verbale :
  - la forme verbale  $\gamma\acute{\iota}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$ , on l'a vu plus haut, est une forme ionienne que l'on trouve aussi bien chez Acousilaos que chez Phérécyde, et qui est systématiquement employée dans la *Bibliothèque* pour ce verbe et ses composés ; on ne trouve jamais la forme  $\gamma\acute{\iota}\gamma\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota$ . La forme du pluriel  $\gamma\acute{\iota}\nu\omicron\nu\tau\alpha\iota$  est aussi celle que l'on trouve toujours chez Apollodore. Ces formes

---

III, 12, 5, 8 (p. 150 Wagner). On en trouve d'autres exemples dans la *Bibliothèque* : le nom  $\chi\epsilon\rho\sigma\acute{\iota}\delta\alpha\mu\alpha\varsigma$  est aussi celui d'un fils de Ptérélaos en II, 4, 5, 3 (p. 65 Wagner) ;  $\iota\pi\mu\omicron\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$  est celui d'un fils d'Achéloos (I, 7, 3, 4, p. 21 Wagner et I, 7, 10, 2, p. 23 Wagner). Ces formes ne nous semblent pas être particulièrement typiques du dialecte dorien ; elles pourraient en réalité relever de n'importe quel dialecte grec hors ionien-attique, seule branche du grec où le  $\bar{a}$  se ferme en  $\eta$  (voir par exemple Buck 1955, p. 87 ; Lejeune Philippe, 1982 [1972], *Phonétique historique du grec et du mycénien*, Paris, Klincksieck, p. 234-236). On les trouve en outre chez d'autres auteurs, quelque soit d'ailleurs le dialecte dans lequel ces auteurs écrivent : les poèmes homériques connaissent un  $\alpha\mu\phi\acute{\iota}\delta\alpha\mu\alpha\varsigma$ , un  $\iota\phi\acute{\iota}\delta\alpha\mu\alpha\varsigma$ , un  $\pi\omicron\upsilon\lambda\upsilon\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$ , un  $\alpha\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$  et un  $\lambda\alpha\omicron\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$  ; Hérodote connaît lui aussi un  $\lambda\alpha\omicron\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$ , qui est un Phocéén et donc un Ionien qui plus est ; Eschine mentionne un  $\lambda\epsilon\omega\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$ ... Arrêtons-nous là - la liste complète serait bien trop longue - : il n'y a selon nous pas là trace du dialecte dorien.

<sup>1821</sup> Wagner 1926, p. LII.

<sup>1822</sup> *Bibliothèque* I, 9, 3, 6 (p. 30 Wagner) et III, 14, 6, 6 (p. 161 Wagner).

<sup>1823</sup> *Bibliothèque* I, 7, 6 (p. 22 Wagner) ; II, 1, 5, 7 (p. 55-56 Wagner), à deux reprises ; III, 10, 3, 1 (p. 140 Wagner) ; III, 10, 4, 3 (p. 142 Wagner) ; III, 10, 6 (p. 143 Wagner) ; ep. 2, 13, ms. E (p. 186 Wagner).

s'imposent cependant dans la *koinè* à partir d'Aristote : leur présence dans la *Bibliothèque* n'a donc rien de surprenant, ni de particulièrement signifiant ;

- on trouve dans notre texte la forme *μίσγονται*, à propos des Argonautes qui s'unissent aux Lemniennes, dont l'île est dépourvue d'hommes<sup>1824</sup>. Cette forme, que nous avons déjà rencontrée chez Acousilaos, est très rare, et relève, nous l'avons dit plus haut, du dialecte ionien. Comment se fait-il que nous la trouvions dans la *Bibliothèque* ? Elle pourrait être un élément d'une citation et avoir été conservée malgré son aspect sans doute étrange pour un lecteur contemporain d'Apollodore ; nous n'avons cependant trouvé aucun élément tangible pour étayer cette hypothèse, notre texte ne nommant aucun auteur et semblant être le seul qui associe cette forme *μίσγονται* à une mention de Lemnos ou des Lemniennes. Pourquoi Apollodore n'a-t-il pas pour ainsi dire normalisé cette forme ? S'il s'agissait d'une citation, on pourrait penser à une volonté de fidélité au texte de départ ; selon nous, il s'agit plus sûrement d'une volonté d'inscrire visiblement la *Bibliothèque* dans la tradition des premiers mythographes, auxquels cette forme ionienne faisait sans doute penser immédiatement dans ce contexte précis de récit mythographique, qui plus est au moment d'une union, point essentiel du genre.

- Dans la morphologie nominale :

- dans la déclinaison en *-ᾱ* :

- *η* généralisé même après *ρ* ou *ι* : Wagner<sup>1825</sup> remarque que les noms féminins sont tantôt en *η*, tantôt en *ᾱ* ; on trouve même les deux formes pour un seul et unique nom, comme *Ἀγλαΐη*<sup>1826</sup> / *Ἀγλαΐα*<sup>1827</sup>, voire pour un même personnage, qui s'appelle *Ἀργεία* en I, 9, 13, 2 (p. 35 Wagner) et *Ἀργείη* en III, 6, 1, 4 (p. 124 Wagner) ! De même coexistent dans certains passages des mots sous leur forme en *η* et d'autres sous leur forme en *ᾱ*, par exemple *Γαλάτεια* et *Ἀκταΐη*, mots que l'on trouve côte à côte en I, 2, 7 ; dans le même ordre d'idée, on peut voir la liste des Danaïdes en II, 1, 5, 3-9. Pour Wagner, ces formes en *-η* sont des formes « ex dialecto epica ». On les trouve assez fréquemment dans le texte :
- au nominatif singulier : *Ἀλίη*, *Εὐδώρη*, *Ἀκταΐη*, *Πληξάυρη*, *Νησαΐη* et *Εὐαγόρη* dans le catalogue des filles de Nérée en I, 2, 7 (p. 8-9

<sup>1824</sup> *Bibliothèque* I, 9, 17, 2 (p. 38 Wagner).

<sup>1825</sup> Wagner 1926, p. LII-LIII.

<sup>1826</sup> I, 3, 1, 2 (p. 9 Wagner).

<sup>1827</sup> II, 2, 1, 1 (p. 57 Wagner).



- Wagner) ; Κλεοδώρη dans la liste des filles de Danaos en II, 1, 5, 8 (p. 56, l. 5 Wagner) ;
- à l'accusatif singulier : Ἀγλαΐην εἰς Τερψιχόρην (I, 3, 1, 2, p. 9 Wagner<sup>1828</sup>) ; Ἰῆλε Αἰαΐην (I, 9, 24, 5, Wagner p. 45) ; Σκαΐην, Ἀναξιβίην, Ἀκταΐην dans la liste des filles de Danaos en II, 1, 5, 3-9 (p. 54, l. 20 sqq. Wagner) ; Ἀργείην en III, 6, 1, 4 (p. 124 Wagner) ; Λαογόρην en III, 14, 3, 2 (p. 159 Wagner) ;
  - au génitif singulier : Ἐλάρης en I, 4, 1, 4 (p. 11 Wagner) ; Ἀργυφίδης en II, 1, 5, 2 (p. 54 Wagner) ; Ἀτλαντεΐδης en II, 1, 5, 5 (p. 55 Wagner) ; Ἀγλαΐδης, Ὀρείδης, Ἀστυβίδης et Ἡσυχείδης dans la liste des enfants d'Héraclès et des filles de Thespios (II, 7, 8, 2-8, p. 100-101 Wagner) ; Κλονίδης en III, 10, 1, 3 (p. 138 Wagner) ;
  - au datif singulier : Αἰαΐῃ (ep. 7, 14, ms. S ; p. 230 Wagner)
- dans la déclinaison thématique en –ος :
- Wagner soulève la question du nominatif singulier des noms comme Μενέλαος et Πτερέλαος<sup>1829</sup>. La *Bibliothèque* donne toujours les formes de la *koinè* en –αος<sup>1830</sup>, sauf pour trois exemples en –εως, formes issues d'une métathèse de quantité et qui relèvent de l'ionien, de l'attique et de la langue épique, sans qu'il soit selon nous possible de dire si Apollodore choisit ces formes parce qu'elles sont ioniennes ou parce qu'elles sont épiques :
  - Περίλεως en III, 10, 6 (p. 143 Wagner) ; cette forme ne se trouve par ailleurs que chez Hérodote IX, 103 ;
  - Πηνέλεως en III, 10, 8, 2 (p. 144 Wagner), mais aussi en I, 9, 16, 9 (p. 38 Wagner), occurrence qui a échappé à Wagner ; cette forme se trouve cinq fois dans l'*Illiade*, une fois dans un fragment de Dictys de Crète (FGrH 49 F 4), au v. 180 de la *Prise de Troie* de Triphiodore, et pour le reste dans des citations homériques, des commentaires de l'*Illiade* ou des travaux de grammairiens. On peut remarquer que dans la *Bibliothèque*, la forme Πηνέλεως apparaît dans deux catalogues, celui des prétendants d'Hélène et celui des Argonautes ;

<sup>1828</sup> La forme Τερψιχόρη est en réalité la forme courante de ce nom ; une recherche Τερψιχόρα dans le *Thesaurus Linguae Graecae* ne donne que cinq résultats, et, même si le nom de cette muse est de toute façon rare dans nos textes, on trouve la forme Τερψιχόρη ailleurs que dans la tradition ionienne ou épique, chez Plutarque (*Propos de table*, 654f et 747a) ou Diodore de Sicile (IV, 7, 4), qui emploient la *koiné*.

<sup>1829</sup> Wagner 1926, p. LIII.

<sup>1830</sup> Voir Chantraine 1967, p. 43-45.

- Μνησιλέως en III, 11, 2, 2 (p. 145 Wagner) : il s'agit de la seule occurrence de cette forme hormis une scholie à l'*Alexandra* de Lycophron.
- On peut aussi se pencher sur la question du génitif singulier : on trouve en effet chez Apollodore onze occurrences de génitif singulier en –εω, que se répartissent les formes Ἀνδρόγεω<sup>1831</sup>, τοῦ νεώ<sup>1832</sup>, Τυνδάρεω<sup>1833</sup> et Πετεώ<sup>1834</sup>. Ces quatre noms font leur nominatif singulier en –εως, et se rattachent à la déclinaison thématique ionienne et attique, du type λεῶς ου, justement, νεῶς. P. Chantraine<sup>1835</sup>, on l'a dit, signale que cette déclinaison a été éliminée de la *koiné*, qui emploie des formes comme λαῶς et νᾱός. Il semble donc étonnant de trouver ces formes dans un texte aussi tardif que la *Bibliothèque* ; en examinant les choses de plus près, on s'aperçoit cependant, grâce à une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae*, que pour les trois noms propres, c'est la déclinaison ionienne et attique, et donc le génitif en –εω, qui représentent l'écrasante majorité des occurrences dans les textes : dans ces trois cas, la déclinaison dite attique est celle que l'on emploie de façon normale, et on ne peut donc tirer aucune conclusion particulière de la présence de ces formes dans la *Bibliothèque*, si ce n'est qu'Apollodore a tout simplement écrit comme tout le monde<sup>1836</sup>. Reste la question de la forme τοῦ νεώ. Certes, la forme νεῶς est celle de la *koinè*, mais la forme νεώ se retrouve chez des auteurs comme Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Philon d'Alexandrie, Strabon, Flavius Josèphe, Plutarque, Aelius Aristide et d'autres. Elle est donc moins fréquente, mais elle n'est pas exceptionnelle ; on peut sans doute y voir chez les auteurs qui l'emploient un effet de style, un atticisme qui ferait écho à la période classique. Remarquons pour finir que si, sur ses 6 occurrences dans notre texte, le mot νεῶς revêt les formes de la *koiné* à

<sup>1831</sup> II, 5, 9, 5 (p. 80 Wagner) ; II, 5, 9, 14 (p. 82 Wagner) ; III, 1, 4, 4 (p. 109 Wagner).

<sup>1832</sup> I, 9, 23, 8 (p. 44 Wagner) et ep. 6, 21, ms. E (p. 222 Wagner).

<sup>1833</sup> A trois reprises en III, 10, 6-7, 1 (p. 143 Wagner) ; à deux reprises en ep. 2, 16, ms. S. (p. 187 Wagner) ; une fois en ep. 6, 25, ms. S (p. 224 Wagner).

<sup>1834</sup> *Bibliothèque* III, 10, 8, 2 (p. 144 Wagner).

<sup>1835</sup> Chantraine 1967, p. 45.

<sup>1836</sup> C'est ce que montre une rapide étude du nom le plus fréquent parmi eux, celui de Tyndare. Le *Thesaurus Linguae Graecae* recense 124 occurrences de la forme de nominatif singulier Τυνδάρεως, contre 7 seulement de la forme Τυνδάρεος, dont 5 chez des grammairiens ; pour l'accusatif, la forme Τυνδάρεων apparaît à 31 reprises, alors que \*Τυνδάρεον n'est jamais employée ; enfin, le génitif Τυνδάρεω apparaît 140 fois, tandis que la forme Τυνδαρέου ne connaît que 23 occurrences, dont deux chez Homère, quatre chez Hésiode, une chez Stésichore, et toutes les autres chez les grammairiens.

trois reprises, on le trouve aussi une fois à l'accusatif singulier attique sous la forme νεών<sup>1837</sup>, ce qui, avec les deux occurrences du génitif, aboutit à trois atticismes pour trois formes de la *koiné*.

- formes montrant une absence de contraction :
  - dans la morphologie verbale, nous n'avons pas trouvé de telles formes dans la *Bibliothèque* ;
  - dans la morphologie nominale, Apollodore emploie tantôt des formes contractes, tantôt des formes non contractes :
    - R. Wagner<sup>1838</sup>, s'intéressant au mot βοῦς, constate que le texte préfère toujours la forme non contracte de l'accusatif pluriel βόας, sauf p. 46, l. 3, où les manuscrits, y compris E, ont βοῦς<sup>1839</sup>. Cette forme βοάς, qui a été refaite sur le modèle des autres cas (βοός, βόες...), se trouve chez Homère, mais aussi dans la *koiné*, tandis que βοῦς relève à la fois de la langue homérique et du dialecte attique. On ne saurait donc guère tirer d'enseignement du choix de la forme βόας, d'autant plus qu'aux autres cas, le même mot prend des formes parfaitement communes : βοῦν à l'accusatif singulier<sup>1840</sup>, βοός au génitif singulier<sup>1841</sup>, βοί au datif singulier<sup>1842</sup>, βόες au nominatif pluriel<sup>1843</sup>, βοῶν au génitif pluriel<sup>1844</sup> et βουσίην au datif pluriel<sup>1845</sup> ;
    - Wagner<sup>1846</sup> soulève le cas du nom κυνέη, présent sous sa forme contracte κυνῆν en I, 6, 2, 5 (p. 16 Wagner), II, 4, 2, 4 et 5 (p. 62 Wagner), II, 4, 3, 1 (p. 63 Wagner) et II, 4, 3, 5 (p. 64 Wagner), mais aussi sous sa forme non contracte κυνέην en I, 2, 1, 3 selon le

<sup>1837</sup> Ep. 6, 14, ms. E (p. 218 Wagner) ; on trouve aussi la forme de la *koiné* ναόν en II, 6, 2, 4 (p. 90 Wagner).

<sup>1838</sup> Wagner 1926, p. LV.

<sup>1839</sup> La *Bibliothèque* présente trente occurrences de la forme βοάς : I, 6, 1, 3 (p. 15 Wagner) ; I, 9, 12, 1, 2, 3, 5 et 8 (p. 33-34 Wagner) ; I, 9, 25, 3 (p. 46 Wagner) ; II, 4, 6, 1, 2 (juste après la forme d'accusatif pluriel ναῦς) et 4 (p. 66-67 Wagner) ; II, 4, 9, 5 (p. 70 Wagner) ; II, 4, 11, 3 (p. 71 Wagner) ; II, 5, 10, 1, 2, 4, 6, 7 (deux fois), 8 (p. 82-84 Wagner), 10 et 12 ; II, 6, 2, 1 (p. 90 Wagner) ; III, 10, 2, 1-6 (cinq fois) (p. 139-140 Wagner) ; III, 10, 4, 2 (p. 142 Wagner) ; ep. 3, 32, ms. S (p. 198 Wagner) ; deux fois

<sup>1840</sup> Dix occurrences : II, 5, 6, 7 ; III, 1, 4, 2 (p. 109 Wagner) ; deux fois ; III, 3, 1, 2 (p. 111 Wagner) ; III, 4, 1, 3 (p. 112 Wagner) ; III, 11, 2, 3 (p. 145 Wagner) ; III, 12, 3, 1 (p. 147 Wagner) ; III, 15, 9, 2 (p. 168 Wagner) ; passage rejeté par les éditeurs).

<sup>1841</sup> Une occurrence en III, 3, 1, 3 (p. 111 Wagner).

<sup>1842</sup> Cinq occurrences : II, 1, 3, 5 (p. 52 Wagner) ; III, 1, 4, 3 (p. 109 Wagner) ; III, 4, 1, 1 et 2 (p. 112 Wagner) ; III, 12, 3, 1 (p. 147 Wagner).

<sup>1843</sup> Une occurrence en ep. 7, 22, ms. S (p. 232 Wagner).

<sup>1844</sup> Sept occurrences : II, 5, 10 12 (p. 84 Wagner) ; II, 5, 12, 7 (p. 89 Wagner) ; II, 6, 2, 1 (p. 90 Wagner) ; III, 10, 2, 3 (p. 139 Wagner) ; III, 11, 2, 3 (p. 145 Wagner) ; III, 13, 3, 4 (p. 154 Wagner) ; ep. 7, 22, ms. S (p. 233 Wagner).

<sup>1845</sup> Une occurrence en II, 5, 10, 11 (p. 84 Wagner).

<sup>1846</sup> Wagner 1926, p. LIV-LV.

manuscrit E, celui d'une des épitomai de la *Bibliothèque* (p. 7 Wagner<sup>1847</sup>) ;

- certains noms en –οος qui relèvent de la déclinaison thématique ne font pas la contraction que l'on trouve en attique, mais restent non contractes : ainsi Wagner<sup>1848</sup> remarque-t-il que le nom du roi des Phéaciens Ἀλκίνοος se présente toujours sous la forme non contracte. Il faut cependant souligner que dans d'autres cas, Apollodore applique la contraction : le nom Πειρίθους se présente ainsi toujours sous sa forme contracte. Les choses se complexifient encore dans le cas de certains noms qui désignent plusieurs personnages différents, comme Ἀλκίνοος : Wagner remarque que quand ce nom ne désigne pas le roi des Phéaciens mais le fils d'Hippocoön, il est donné dans sa forme contracte Ἀλκίνου (III, 10, 5, 1, p. 143 Wagner)... dans la même phrase qu'une forme non contracte, du même type, en l'occurrence Ἰππόθοος. Dans ce cas précis, peut-être le choix de donner une forme contracte ou non contracte est-il opéré de façon systématique afin de différencier facilement deux personnages homonymes : Ἀλκίνοος est le roi des Phéaciens, Ἀλκίνους le fils d'Hippocoön. Le nom du roi des Phéaciens est, dans l'esprit de tous, attaché à la grande tradition épique de l'*Odyssée*, et sans doute le choix par Apollodore de la forme non contracte et épique lui permet-il de marquer ce lien avec les poèmes homériques<sup>1849</sup>. On peine cependant à dégager une règle absolue de l'usage des formes contractes et non contractes dans la *Bibliothèque*. Le nom Ἰππόνοος, qui est celui du père de Capanée et de Périboia, se voit ainsi donné à l'accusatif sous une forme contracte (on lit Ἰππόνου en I, 8,4, p. 26 Wagner, et en I, 8, 5, 1, p. 27 Wagner)... mais le génitif, lui, reste non contracte (on trouve Ἰππονόου en I, 8, 4, p. 26 Wagner, et en III, 6, 3, 1, p. 125 Wagner). Remarquons que ce même nom désigne un autre personnage sous sa forme non contracte Ἰππόνοον, dans la

---

<sup>1847</sup> Les autres manuscrits donnent la forme fautive κυανέην, dont on voit qu'elle ne comporte pas non plus de contraction.

<sup>1848</sup> Wagner 1926, p. LIII.

<sup>1849</sup> C'est aussi ce que fait Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* IV, 72, 4, au nominatif. A l'accusatif, hormis chez Apollodore, on ne trouve en prose que quatre occurrences de la forme non contracte, hors commentaires d'Homère ou textes de grammaire : Dion Chrysostome XI, 34 ; Chariton II, 5, 11 ; Porphyre, *Questions homériques*, sur *Odyssée* VII, 167 sqq. ; Ménandre le rhéteur, p. 430 Spengel. L'accusatif contracte est en revanche employé par Plutarque, Lucien, Pausanias... Une recherche sur les autres cas aboutit au même constat : les formes non contractes sont employées en poésie et dans une minorité des textes en prose ; les formes contractes ne sont pas employées en poésie, et le sont dans une majorité des textes en prose.

liste des fils d'Hécube et de Priam en III, 12, 5, 7 (p. 150 Wagner). Dernier cas, celui du nom Ἰππόθοος, qui désigne quatre personnages différents mais qui apparaît, lui, toujours sous sa forme non contracte<sup>1850</sup>. Apollodore ne semble donc pas observer un usage bien précis et défini des formes contractes et non contractes pour les noms en –οος.

- Wagner remarque encore que l'on a les deux types de formes pour l'adjectif χάλκεος / χαλκοῦς, qui vont d'ailleurs jusqu'à se faire concurrence dans les manuscrits en I, 9, 7 (p. 31 Wagner), où l'on lit χαλκῶν dans les manuscrits de la *Bibliothèque*, mais χαλκέων dans le manuscrit E, qui en contient une épitomé. Quant aux autres occurrences de cet adjectif, on en compte 3 non contractes pour 9 contractes<sup>1851</sup>, sans que l'on puisse voir de raison précise au choix fait par l'auteur ;
- l'expression χρύσειον [...] δέπας, que l'on trouve une fois dans notre texte pour désigner la coupe d'or que le Soleil prête à Héraclès<sup>1852</sup>, présente une absence de contraction. Wagner rappelle que l'on trouve cependant aussi chez Apollodore la forme contracte de l'adjectif χρυσοῦν<sup>1853</sup>... Il nous semble pourtant pouvoir expliquer pour quelle raison Apollodore emploie l'expression χρύσειον [...] δέπας avec l'adjectif dans sa forme non contracte. On trouve la même expression chez Homère de façon assez fréquente, même si elle n'est employée pour désigner la coupe d'or du Soleil<sup>1854</sup> ; on peut aussi la rencontrer dans d'autres poèmes, dans la *Thébaïde*<sup>1855</sup> et chez Stésichore<sup>1856</sup>. Elle se trouve aussi chez Phérécyde fr. 18a, comme on l'a vu, ainsi que chez

<sup>1850</sup> Ce nom désigne un fils de Priam en III, 12, 5, 8 (p. 150 Wagner), dans une liste qui comprend d'ailleurs aussi un Λυσίθοος ; en II, 1, 5, 4 (p. 5 Wagner), il s'agit d'un fils d'Egyptos ; c'est un fils d'Hippocoon en III, 10, 5, 1 (p. 143 Wagner) ; en ep. 3, 35 (p. 199 Wagner), le nom de son père est sujet à débat, Wagner athétisant la leçon de S. Πελασγοῦ.

<sup>1851</sup> On trouve χαλκείος en I, 6, 2, 5 (p. 16 Wagner) ; κάλχεον en II, 4, 1, 1 (p. 61 Wagner) ; χάλκεα en II, 5, 6, 2 (p. 78 Wagner). On trouve en revanche χαλκοῦν en I, 7, 2, 2 (p. 19 Wagner) ; χαλκοῦς en I, 9, 23, 3 (p. 43 Wagner) ; χαλκοῦ et deux fois χαλκοῦς en I, 9, 26, 3 (p. 47 Wagner) ; χαλκάς en II, 4, 2, 7 (p. 62 Wagner) ; χαλκῆν en II, 4, 2, 8 (p. 63 Wagner) ; χαλκοῦν en II, 5, 1, 5 (p. 73 Wagner) ; χαλκῆ en II, 7, 3, 5 (p. 94 Wagner)

<sup>1852</sup> II, 5, 10, 5 (p. 83 Wagner).

<sup>1853</sup> Wagner p. LII. On lit θώρακα χρυσοῦν en II, 4, 11, 8 (p. 72 Wagner) ; on retrouve la même forme de l'adjectif en III, 15, 1, 3 (p. 163 Wagner), dans le groupe nominal χρυσοῦν στέφανον.

<sup>1854</sup> Χρύσειον δέπας : *Iliade* VI, 220 ; XXIV, 101 ; χρυσεῖον ἐν δαπέδῳ ou χρυσεῖος δεπέεσσι selon les diverses versions : *Iliade* XXIII, 196 ; XXIV, 285 ; χρυσεῖον δέπαι : *Odyssée* III, 41 (ce vers est cité par Athénée XI, 783a) ; X, 316 ; XV, 149 ; XVIII, 121 ; XX, 261 ; χρυσεῖος δεπέεσσι : *Iliade* IV, 3 (passage cité par Athénée I, 13f et XI, 781d) ; *Odyssée* III, 472. On trouve aussi, dans l'*Hymne à Apollon*, 10, les mots δέπαι χρυσεῖον.

<sup>1855</sup> Χρύσειον δέπας fr. 2 Bernabé = Athénée XI, 465f et epitome 2, 2, p. 54, l. 8.

<sup>1856</sup> Χρύσειον δέπας PMG fr. 8, cité par Athénée XI, 469e, et fr. S17 Page, *Supplementum Lyricis Graecis*.

Antimaque de Colophon<sup>1857</sup>. On ne retrouve ensuite cette expression sous cette forme exacte qu'au XII<sup>e</sup> s., dans des citations ou des commentaires du texte homérique, notamment dans le travail d'Eustathe. La forme contracte χρυσοῦν δέπας se trouve beaucoup plus rarement. On peut la rencontrer chez Phérécyde fr. 17, qui est une reformulation du texte du mythographe ; on trouve aussi χρυσοῦν δέπας dans le commentaire d'Eustathe à l'*Iliade*, à une seule reprise<sup>1858</sup>. On voit donc que l'expression apparaît beaucoup plus souvent avec une forme non contractée de l'adjectif, et presque exclusivement chez les poètes, principalement Homère. Un texte d'Eusèbe de Césarée nous aidera à tirer une conclusion de ces quelques observations. Il s'agit du premier paragraphe du prologue des *Louanges de Constantin*, qui est le début du discours prononcé le 25 juillet 336 à Constantinople en présence de Constantin lui-même, à l'occasion des trente années de règne de l'empereur. Eusèbe s'adresse à son auditoire de la façon suivante : « eh bien, pour ma part, ce n'est pas en ayant forgé des fables, ni des pièges pour l'oreille – de douces paroles – que je suis venu devant vous, dans l'intention de charmer vos oreilles comme à voix de Sirènes ; ce n'est pas non plus dans des coupes d'or (χρυσέοις δεπάεσσιν) éloquentement ornées de fleurs splendides – un assemblage de mots – que j'offrirai à boire d'agréables breuvages à ceux qui les aiment. Mais, conformément à l'avis des sages, je recommande de fuir les grandes routes et de s'en écarter, j'invite à ne pas rester en contact avec la multitude<sup>1859</sup> ». Eusèbe mentionne les χρύσεια δέπα de la même façon que les « voix des Sirènes », c'est-à-dire comme éléments purement esthétiques qui sont autant de lieux communs indissociables des mythes et autres fables, un peu comme l'amant dans le placard du vaudeville ; l'emploi par Eusèbe de la forme non contractée de l'adjectif, seule particularité morphologique de ce passage, révèle que c'était une expression quasi figée dans ce type de récits : en en faisant usage,

<sup>1857</sup> Fr. 66 Wyss (χρυσέωι ἐν δέπαϊ) ; Athénée XI, 469f cite ce passage d'Antimaque.

<sup>1858</sup> Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 4, p. 895, l. 9.

<sup>1859</sup> Ἀλλ' οὐκ ἐγὼ μύθους, οὐκ ἀκοῆς θήρατρα, λόγων εὐγλωττίαν πλασάμενος πάρεμι κηλήσων ὄτα φωνῆ Σειρήνων, οὐδὲ χρυσέοις δεπάεσσιν, ὠραίοις ἄνθεσι ῥημάτων φράσει κεκαλλιεπημένοις, ἡδονῆς φάρμακα τοῖς τῶνδε προπιοῦμαι φίλοις, σοφοῖς δὲ πειθόμενος παραγγέλλω τὰς λεωφόρους φεύγειν καὶ ἐκτρέπεσθαι, μηδὲ τῶ πλήθει συνωθεῖσθαι διακελεύομαι ; trad. Pierre Maraval.

l'orateur fait un clin d'œil à son auditoire cultivé<sup>1860</sup>. Il n'est donc pas surprenant de trouver cette expression dans la *Bibliothèque* sous sa forme canonique : il faut y voir la volonté de se rattacher à la grande tradition du récit mythologique grec, tout en donnant au texte une certaine couleur épique.

La *Bibliothèque* recèle donc quelques formes ioniennes, mais de manière sporadique, et sans que l'on puisse vraiment dire si elles sont employées parce qu'elles sont ioniennes ou pour donner une légère saveur épique au récit, les deux aspects étant d'ailleurs quasiment indissociables.

Ce qui est frappant, c'est que l'auteur de la *Bibliothèque* ne semble guère constant dans ses choix en matière de dialectes et de morphologie nominale. Prenons l'exemple, déjà relevé par Wagner, du mot  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ . La plupart du temps, Apollodore emploie les formes de la déclinaison attique. Au nominatif singulier, on ne trouve ainsi dans la *Bibliothèque* que la forme attique  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ <sup>1861</sup> ; Apollodore ne donne jamais  $\nu\eta\tilde{\upsilon}\varsigma$ , forme ionienne que l'on trouve chez Homère et Hérodote, ce qui montre qu'elle n'est pas réservée à l'épopée. De même, à l'accusatif singulier, on ne trouve que la forme  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\nu$ <sup>1862</sup>, jamais l'accusatif homérique  $\nu\eta\alpha$ . Au datif singulier, la *Bibliothèque* donne deux fois la forme  $\nu\eta\acute{\iota}$  dans le même passage<sup>1863</sup> ; cette forme, qui d'après P. Chantraine se trouve chez Homère et Hérodote et est aussi celle de l'attique, est en fait la forme la plus fréquente du datif singulier de  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ , et nous n'avons donc pas de conclusion particulière à tirer de sa présence dans la *Bibliothèque*. Même phénomène au nominatif pluriel, où l'on trouve deux fois la forme  $\nu\eta\epsilon\varsigma$ , qui est à la fois la forme homérique et la forme attique<sup>1864</sup>. Le génitif pluriel  $\nu\epsilon\tilde{\omega}\nu$ <sup>1865</sup> et le datif pluriel  $\nu\alpha\omega\sigma\acute{\iota}(v)$ <sup>1866</sup> relèvent enfin tous deux de la déclinaison attique. Dans tous ces cas donc, Apollodore peut sembler suivre la déclinaison attique.

---

<sup>1860</sup> Cela semble confirmé quelques siècles plus tard par Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 2, p. 94, l. 12, qui évoque  $\acute{o}$   $\rho\eta\theta\epsilon\acute{\iota}\varsigma$   $\acute{\alpha}\rho\gamma\acute{\upsilon}\rho\epsilon\acute{o}\varsigma$   $\kappa\rho\alpha\tau\eta\rho$   $\kappa\alpha\acute{\iota}$   $\acute{o}$   $\chi\acute{\alpha}\lambda\kappa\epsilon\acute{o}\varsigma$   $\lambda\acute{\epsilon}\beta\eta\varsigma$   $\kappa\alpha\acute{\iota}$   $\tau\acute{o}$   $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\acute{o}\nu$   $\delta\acute{\epsilon}\pi\alpha\varsigma$ .

<sup>1861</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 7 (p. 37 Wagner) ; I, 9, 19, 2 (p. 39 Wagner) ; I, 9, 24, 4 (p. 45 Wagner) ; ep. 7, 9, ms. S (p. 229 Wagner).

<sup>1862</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 6 et 7 (p. 37 Wagner) ; I, 9, 22, 5 (p. 42 Wagner) ; I, 9, 24, 1 (p. 44 Wagner) ; I, 9, 25, 2 (p. 45-46 Wagner; deux fois) ; I, 9, 25, 3 (p. 46 Wagner) ; I, 9, 27, 3 (p. 48 Wagner) ; II, 1, 4, 5 (p. 54 Wagner) ; II, 5, 9, 8 (p. 81 Wagner) ; ep. 1, 7, ms. E (p. 175 Wagner) ; ep. 1, 10, ms. E (p. 176 Wagner ; deux fois) ; ep. 4, 6, ms. S (p. 201 Wagner) ; ep. 6, 6, mss. E et S (p. 216 Wagner) ; ep. 7, 12 et 14, ms. S (p. 230 Wagner) ; ep. 7, 25, ms. S (p. 233 Wagner).

<sup>1863</sup> *Bibliothèque* II, 5, 9, 3 (p. 80 Wagner).

<sup>1864</sup> *Bibliothèque* ep. 3, 14, ms. S (p. 192 Wagner) et ep. 6, 5, ms. S (p. 216 Wagner).

<sup>1865</sup> *Bibliothèque* II, 6, 4, 1 (p. 91 Wagner) ; II, 8, 3, 2 (p. 103 Wagner) ; ep. 3, 29, mss. E et S (p. 197 Wagner) ; ep. 3, 31, ms. S (p. 198 Wagner) ; ep. 6, 16, ms. E (p. 221 Wagner).

<sup>1866</sup> *Bibliothèque* ep. 4, 5, ms. S (p. 201 Wagner) ; ep. 6, 1, mss. E et S (p. 213 Wagner) ; l'occurrence de ep. 7, 10, ms. S (p. 229 Wagner) a été ajoutée par un éditeur.

L'accusatif pluriel est un cas plus complexe. On ne trouve jamais dans la *Bibliothèque* la forme ionienne  $\nu\acute{\epsilon}\alpha\varsigma$ , et la forme contracte attique  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$  domine très largement, puisqu'on la trouve à 36 reprises<sup>1867</sup>. En ep. 3, 2 (p. 188 Wagner), on remarque cependant que le manuscrit E porte la leçon épique  $\nu\eta\alpha\varsigma$ , là où S donne  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ , leçon choisie par R. Wagner pour se conformer à toutes les autres occurrences. Constatons pourtant que cette forme se trouve dans le manuscrit E, qui ne porte pas le texte de la *Bibliothèque* mais bien une épitomé du texte : on voit mal pour quelle raison l'auteur de ce résumé aurait choisi de transformer, à cet endroit précis et pas ailleurs, la forme la plus courante  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$  en une forme  $\nu\eta\alpha\varsigma$  bien plus inhabituelle qui constitue une *lectio difficilior*, et il nous semble plus aisé de considérer que c'est bien cette forme épique qui figurait chez Apollodore.

Le cas du génitif singulier enfin est lui aussi complexe. A ce cas, le mot  $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$  ne revêt jamais la forme ionienne  $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$  ; la forme attique  $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$  se trouve dans le texte à neuf reprises<sup>1868</sup>, mais on trouve aussi la forme épique  $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$  à cinq endroits dans les manuscrits, dont une fois en concurrence avec la forme attique<sup>1869</sup>. R. Wagner a choisi de privilégier systématiquement la forme  $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ , soit en corrigeant la leçon des manuscrits, soit en choisissant le manuscrit qui porte la forme attique. Ce choix nous semble contestable. La forme épique, dans un texte en prose, constitue en effet une *lectio difficilior* ; de plus, le choix de la forme attique s'appuie essentiellement sur l'autorité du manuscrit E, qui, même si c'est un manuscrit dont on doit tenir compte, ne porte qu'une épitomé de la *Bibliothèque*, c'est-à-dire un texte qui par essence est issu d'un processus de réécriture du texte originel : cette réécriture aura très bien pu comporter une part de normalisation et d'élimination de formes originales. On pourrait donc choisir de conserver la leçon  $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$  aux cinq endroits où elle se présente.

Remarquons que ces cinq occurrences de la forme homérique  $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$  se trouvent dans des passages à forte coloration épique : les trois premiers cas dans le récit des aventures de Jason et des Argonautes, extrêmement proche du texte d'Apollonios de Rhodes, et les deux derniers dans les récits de la guerre de Troie. En revanche, les deux cas hors épitomé où les

<sup>1867</sup> *Bibliothèque* II, 4, 6, 2 (p. 66 Wagner) ; II, 6, 4, 2 (p. 91 Wagner) ; II, 8, 2, 7 (p. 103 Wagner) ; ep. 3, 2, ms. S (p. 188 Wagner) ; ep. 3, 9, ms. E (p. 190 Wagner) ; ep. 3, 11-14, ms. S, à dix-huit reprises (le catalogue des vaisseaux, p. 190-191 Wagner) ; ep. 3, 17, ms. E (p. 193 Wagner) ; ep. 3, 31, ms. S (p. 198 Wagner) ; ep. 4, 4, ms. S (p. 201 Wagner) ; ep. 4, 8, ms. S (p. 202 Wagner) ; ep. 5, 4, ms. E et S (p. 203 Wagner) ; ep. 5, 13, ms. E et S (p. 208 Wagner) ; ep. 5, 22, ms. E et S (p. 211 Wagner) ; ep. 6, 2, ms. E et S (p. 214 Wagner) ; ep. 6, 15a (schol. Tzetzès Lycophron 902, p. 219 Wagner) ; ep. 6, 29, ms. E et S (p. 226 Wagner) ; ep. 7, 3, ms. S (p. 228 Wagner) ; ep. 7, 4, ms. S (p. 228 Wagner) ; ep. 7, 8, ms. S (p. 229 Wagner).

<sup>1868</sup> En *Bibliothèque* II, 7, 7, 10 (p. 99 Wagner) et III, 14, 2, 2 (p. 110 Wagner) puis, dans l'épitomé, en ep. 1, 7, ms. E (p. 175 Wagner ; le mot désigne le navire sur lequel Thésée revient de Crète), ep. 3, 30, ms. E (p. 197 Wagner), ep. 6, 6, mss. E et S (p. 216 Wagner, lors de l'épisode la mort d'Ajax au cours de son retour après la prise de Troie), ep. 7, 2, ms. S (p. 227 Wagner), ep. 7, 4, ms. S (p. 228 Wagner), ep. 7, 13, ms. S (p. 230 Wagner) et ep. 7, 23, ms. S. (p. 233 Wagner ; dans ces quatre derniers cas, il s'agit du récit du retour d'Ulysse à Ithaque).

<sup>1869</sup> *Bibliothèque* I, 9, 22, 5 (p. 42 Wagner), à deux reprises ; en I, 9, 23, 2 (p. 43 Wagner) ; en ep. 7, 19 (p. 232 Wagner), texte donné par le seul ms. S, et en ep. 3, 30 (p. 197 Wagner ; ms. S ; le ms. E porte la leçon attique  $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ ).



manuscrits s'accordent sur la forme attique  $\nu\acute{\epsilon}\omega\varsigma$  sont justement deux passages au contexte épique bien moins marqué, ou du moins qui sont moins directement reliée à une grande épopée du patrimoine grec : en II, 7, 7, 10 (p. 99 Wagner), il s'agit du bateau sur lequel on ramène Héraclès à Trachis après que Déjanire lui a offert la tunique qui causera sa mort ; en III, 14, 2, 2 (p. 110 Wagner), il s'agit du navire avec lequel Catrée se rend à Rhodes. Peut-être faut-il par conséquent voir dans l'emploi de la forme épique  $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$  une volonté de donner une couleur épique particulière au récit dans lequel elle figure, en employant une forme typique des célèbres épopées homériques ou des *Argonautiques* d'Apollonios : il s'agirait de l'affirmation d'une filiation, ou au moins d'une sorte d'hommage. L'usage presque systématique de  $\nu\acute{\epsilon}\omega\varsigma$  dans l'épitomé, que ce soit dans E ou dans S, ne saurait affaiblir notre argumentation : encore une fois, nos abrégés viennent d'un processus de réécriture, et ce processus aura aussi bien pu amener les abrégiateurs à normaliser la langue du texte sur lequel ils travaillaient. Tout cela nous amène à nouveau à penser que Wagner a tort de préférer dans ces cinq passages la leçon  $\nu\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ , conforme selon lui à l'usage de notre auteur, à la leçon  $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$ , qui nous paraît plus riche de significations.

Pour conclure sur le mot  $\nu\acute{\alpha}\upsilon\delta\varsigma$ , on voit que l'auteur de la *Bibliothèque* utilise dans la plupart des cas la déclinaison attique, c'est-à-dire les formes les plus neutres possible. Il lui arrive cependant de s'écarter d'une prose neutre pour employer des formes épiques, dans des passages où le récit est particulièrement marqué par ce genre littéraire. Enfin, constatons qu'Apollodore n'utilise pas du tout les formes typiquement et uniquement ioniennes.

On voit donc que le texte de la *Bibliothèque* contient un certain nombre de formes ioniennes, qui sont en nombre relativement faible, mais qu'un lecteur ne peut que remarquer et qui suffisent, selon nous, à donner une certaine couleur au récit. Quelle couleur ? Ces formes relèvent-elles, comme l'affirme Wagner, de la langue épique des poètes, ou bien du dialecte ionien des prosateurs ? On se retrouve confronté à cette éternelle question du départ entre formes épiques et formes ioniennes, dont on a déjà vu qu'elle est extrêmement complexe... On peut quand même remarquer qu'aucune des formes que nous avons relevées n'est strictement et uniquement ionienne : on peut toutes les retrouver en poésie, dans d'autres dialectes, voire chez des auteurs qui écrivent en *koiné*. La seule exception est le verbe  $\mu\acute{\iota}\sigma\gamma\omicron\nu\tau\alpha\iota$ , dont la forme semble bien typiquement ionienne, ce qui nous semble d'autant plus intéressant qu'il signifie précisément l'union, soit l'une des étapes essentielles d'un texte qui fonctionne avec un déroulement généalogique, comme la *Bibliothèque*... ou comme les textes de Phérécyde et d'Acousilaos.  $\mu\acute{\iota}\sigma\gamma\omicron\nu\tau\alpha\iota$  établit donc une parenté entre Apollodore et les mythographes anciens, mais force est d'avouer que l'expression de cette parenté par le

dialecte est pour le moins ténue, même si l'on y ajoute les atticismes que l'on a pu relever pour le mot *ναός*.

Selon nous, la majorité des formes ioniennes ou épiques dans la *Bibliothèque* sont donc en réalité employées parce qu'elles sont épiques. Utiliser des formes qui évoquent les poèmes épiques, c'est une façon pour Apollodore de donner à son travail une certaine couleur générique, celle de l'écriture mythologique, dont ces poèmes sont parmi les plus éminents représentants. Bien évidemment, la couleur ionienne de ces formes ne peut manquer de rappeler aussi les premiers mythographes en prose, ce qui produit finalement le même effet d'inscription dans le genre de l'écriture mythologique. On peut remarquer que les quelques mots qui ont une forme épique dans la *Bibliothèque* sont soit des noms propres, en particulier celui d'Ἀλκίνοος, soit des noms d'objets qui jouent un rôle dans l'action et peuvent en être considérés comme des actants essentiels : la *κυνέη*, la coupe d'or, voire le génitif *νηός* qui désigne soit la nef Argo, soit les vaisseaux des Grecs lors de la guerre de Troie. Du coup, les donner sous une forme épique, c'est leur permettre de trancher dans le texte en *koiné*, et donc leur donner une valeur importante.

On peine cependant à distinguer une réelle cohérence dans les choix d'Apollodore en matière de dialecte, ce qui est toujours gênant pour l'esprit, en particulier s'agissant d'un texte aussi travaillé sur d'autres plans, comme celui de sa structure d'ensemble. Pourquoi par exemple le mot *ναός* n'est-il pas toujours donné sous sa forme épique quand Apollodore parle de la nef Argo ? Pourquoi, quand la *Bibliothèque* évoque la Race de Bronze<sup>1870</sup>, dont les échos épiques sont pourtant évidents, Apollodore emploie-t-il la forme contracte *χαλκοῦν* ? De même, comment expliquer la coexistence, relevée par R. Wagner<sup>1871</sup>, des formes *ρίπτειν* et *ρίπτειν*, « doublet rare et secondaire » selon le dictionnaire de P. Chantraine, qui donne un exemple dans l'*Odyssée*<sup>1872</sup> ?

Même s'il est donc très compliqué de conclure de façon positive sur la question dialectale dans la *Bibliothèque*, on peut quand même constater que la langue qu'emploie Apollodore ne saurait marquer une continuité affichée avec les écrits des premiers mythographes en prose que sont Acousilaos et Phérécyde.

## **2. Le présent historique dans la Bibliothèque.**

L'emploi du présent historique, on l'a vu plus haut, est l'une des caractéristiques de l'écriture d'Acousilaos et de Phérécyde, mais aussi des premiers prosateurs grecs. Certains savants affirment d'ailleurs que ce trait d'écriture a influencé d'autres auteurs : ainsi Stein,

---

<sup>1870</sup> *Bibliothèque* I, 7, 2, 2 (p. 19 Wagner).

<sup>1871</sup> Wagner 1926, n. 1 p. LVI.

<sup>1872</sup> Chantraine renvoie aussi à sa *Grammaire homérique* I, 62.

éditeur d'Hérodote, émet-il l'hypothèse que les présents historiques de l'*Enquête* viennent de l'écriture des *Chroniques* et des *Généalogies*, et Ruschenbusch, qui le cite, va plus loin en affirmant que les seuls passages de l'*Enquête* où l'on trouve au présent historique les verbes γαμέει, γίγνεται, ἴσχει et θνήσκει sont ceux qui remontent à Phérécyde<sup>1873</sup>. Il se trouve que l'emploi du présent historique est aussi l'un des traits marquants de l'écriture de la *Bibliothèque*, qui ne peut que frapper son lecteur : J.-C. Carrière parle ainsi d'un « surprenant mélange de passés et de présents narratifs », « qui caractérise si fortement les textes mythographiques, depuis le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'aux scholies byzantines<sup>1874</sup> ». Il nous semble par conséquent intéressant de nous demander si l'emploi du présent historique pourrait être, pour Apollodore, une façon d'employer à son tour un trait caractéristique de l'écriture des mythographes classiques, que l'on pourrait alors voir comme un vrai marqueur de l'écriture généalogique, qui lui permettrait de s'insérer dans ce genre.

Pour pouvoir confirmer ou infirmer l'impression d'abondance de ce présent chez Apollodore, nous avons procédé à un relevé de tous les verbes conjugués à un temps du récit au passé dans les trois premiers livres de la *Bibliothèque*, à l'exclusion donc des deux épitomai qui sont, par définition, des réécritures du texte de départ. Nous avons donc inclus dans notre décompte tous les verbes qui expriment une action de premier plan ou une action de second plan au présent, à l'imparfait, à l'aoriste, au parfait ou au plus-que parfait de l'indicatif ; nous n'avons en revanche pas pris en compte les verbes à valeur descriptive, par exemple εἶχε dans la proposition εἶχε δὲ οὗτος ὀφθαλμοὺς μὲν ἐν παντὶ τῷ σώματι, « il [Argos] avait des yeux sur tout le corps » (II, 1, 2, 2 ; p. 51 Wagner) ; nous avons aussi exclu de nos statistiques les verbes au présent d'énonciation, qui servent à exprimer un commentaire fait par Apollodore au moment de l'écriture, par exemple λέγουσιν et φασιν dans la phrase Κάστωρ δὲ ὁ συγγράψας τὰ χρονικὰ καὶ πολλοὶ τῶν τραγικῶν Ἰνάχου τὴν Ἴω λέγουσιν · Ἡσίοδος δὲ καὶ Ἀκουσίλαος Πειρήνος αὐτὴν φασιν εἶναι (« Castor, l'auteur des *Chroniques*, et de nombreux tragiques disent cependant que Io est fille d'Inachos ; et Hésiode et Acousilaos disent qu'elle est fille de Peirèn » ; II, 1, 3, 1 ; p. 51 Wagner). Nous n'avons enfin pas tenu compte des verbes qui ne sont pas à l'indicatif, notre but étant de quantifier l'emploi du présent de narration, qui n'existe qu'à ce mode, par comparaison avec les autres temps du récit. Dans les trois premiers livres de la *Bibliothèque*, nous avons abouti à un total de 2138 verbes à l'indicatif à valeur narrative ; sur ce total, 23% sont au présent de narration<sup>1875</sup>, soit

<sup>1873</sup> Ruschenbusch 2000, p. 340 ; Stein Heinrich, 1868 : *Herodotos*, Berlin, Weidmann, vol. 2, p. 163.

<sup>1874</sup> Carrière et Massonie 1991, p. 20 ; nous reviendrons plus loin sur le lien qu'il y voit avec l'écriture mythographique.

<sup>1875</sup> Nous avons dénombré 488 présents de narration, 1368 aoristes ; 269 imparfaits à valeur narrative, 11 plus-que-parfait et 2 parfaits. Ce relevé ayant été fait à la main, il est susceptible d'être inexact, mais la taille de l'échantillon réduit largement la marge d'erreur quant au résultat final.

un quart des verbes du récit. On est évidemment très loin des 76% que l'on trouve dans le corpus phérécydéen, mais rappelons que si l'on suit les chiffres donnés par Jean Lallot pour Thucydide, on arrive à une proportion de 22% de présents de narration dans le récit, chiffre étonnamment proche de ce que l'on a chez Apollodore. La proportion de présents historiques n'est donc sans doute pas particulièrement élevée chez notre auteur.

L'impression d'abondance de présents historiques que procure la lecture de la *Bibliothèque* est donc sans doute due à autre chose qu'à leur nombre. Ce qui semble sortir de l'usage commun chez Apollodore, c'est la répartition de ces présents dans le récit, et plus précisément cette alternance entre présent de narration et temps du passé dont parle J.-C. Carrière. Ce trait d'écriture frappe le lecteur de la *Bibliothèque* justement parce qu'il s'agit d'une véritable alternance, et non de l'utilisation très ponctuelle d'un présent historique dans un contexte passé, ce qui est finalement le principe même du fonctionnement de ce présent. Les exemples d'alternance sont nombreux ; en voici quelques-uns qui nous semblent représentatifs de l'écriture d'Apollodore :

- καὶ Κύκλωπες τότε Διὶ μὲν **διδόασι** βροντὴν καὶ ἀστραπὴν καὶ κεραυνόν, Πλούτωνι δὲ κυνέην, Ποσειδῶνι δὲ τρίαιναν · οἱ δὲ τούτοις ὀπλισθέντες **κρατοῦσι** Τιτάνων, καὶ καθεύξαντες αὐτοὺς ἐν τῷ Ταρτάρῳ τοὺς ἐκατόγχειρας **κατέστησαν** φύλακας (« alors les Cyclopes **donnent** à Zeus le tonnerre, l'éclair et la foudre, à Pluton un casque et à Poséidon un trident ; munis de ces armes, ils **battent** les Titans, et après les avoir enfermés dans le Tartare, ils **firent** des Cent-Bras leurs gardiens »)<sup>1876</sup>. Cet exemple est frappant car on y voit un verbe au présent, κρατοῦσι, coordonné par καὶ à un verbe à l'aoriste, κατέστησαν ; ce cas n'est pas rare dans la *Bibliothèque*, et l'on trouve aussi des exemples de présents de narration coordonnés à un imparfait. Dans notre exemple, les présents semblent employés quand le récit est à son climax, ce qui rend plus vive l'évocation des combats ; on revient à l'aoriste une fois la situation pacifiée ;

- on trouve aussi des verbes à l'aoriste et au présent liés par une parataxe : γενομένων δὲ αὐτῷ παίδων Ἴλου καὶ Ἐριχθονίου, Ἴλος μὲν ἄπαις **ἀπέθανεν**, Ἐριχθόνιος δὲ διαδεξάμενος τὴν βασιλείαν, γήμας Ἀστυόχην τὴν Σιμόεντος, **τεκνοῖ** Τρῶα (« Il eut des fils, Ilos et Erichthonios ; Ilos **mourut** sans enfants, et Erichthonios, ayant hérité de la royauté et épousé Astyochè fille de Simoïs, **engendre** Trôs »)<sup>1877</sup>. Dans ce cas précis, l'emploi du présent s'explique probablement par le fait que le verbe exprime une phase de la généalogie ; nous reviendrons sur ce point ;

- Ποσειδῶν δὲ Ἀμφιτρίτην [τὴν Ὠκεανοῦ] **γαμεῖ**, καὶ αὐτῷ **γίνεται** Τρίτων καὶ Ῥόδη, ἦν Ἥλιος **ἔγημε** (« Poséidon **épouse** Amphitrite, et lui **naissent** Triton et Rhodè, qu'**épousa**

<sup>1876</sup> *Bibliothèque* I, 2, 1, 4 ; p. 7 Wagner.

<sup>1877</sup> *Bibliothèque* III, 12, 2, 1 ; p. 146 Wagner.

le Soleil »)<sup>1878</sup> ; ici, une principale au présent de narration commande une relative à l'aoriste ; on trouve aussi le cas inverse. Dans notre exemple, le présent est employé pour des verbes exprimant des phases de la généalogie, qui se trouvent au premier plan du récit, ce qui n'est pas le cas du verbe à l'aoriste, qui donne une indication incidente ;

- dernier exemple, un récit bref mais complet où alternent présent de narration et temps du passé : οὔτοι ναυαρχοῦντος Ἰάσονος ἀναθέντες **προσίσχουσι** Λήμνω. **ἔτυχε** δὲ ἡ Λήμνος ἀνδρῶν τότε οὔσα ἔρημος, βασιλευμένη δὲ ὑπὸ Ὑψιπύλης τῆς Θόαντος δι' αἰτίαν τήνδε. αἱ Λήμνιαι τὴν Ἀφροδίτην οὐκ **ἐτίμων** · ἡ δὲ αὐταῖς **ἐμβάλλει** δυσσομίαν, καὶ διὰ τοῦτο οἱ γήμαντες αὐτάς ἐκ τῆς πλησίον Θράκης λαβόντες αἰχμαλωτίδας **συνευνάζοντο** αὐταῖς, ἀτιμαζόμεναι δὲ αἱ Λήμνιαι τοὺς τε πατέρας καὶ τοὺς ἄνδρας **φονεύουσι** · μόνη δὲ **ἔσωσεν** Ὑψιπύλη τὸν ἑαυτῆς πατέρα κρύψασα Θόαντα. προσσχόντες οὖν τότε γυναικοκρατούμενη τῇ Λήμνω **μίσγονται** ταῖς γυναιξίν. Ὑψιπύλη δὲ Ἰάσονι **συνευνάζεται**, καὶ **γεννᾷ** παῖδας Εὐνήον καὶ Νεβροφόνον (« ayant prit la mer avec Jason pour amiral, ils **abordent** à Lemnos. Lemnos, gouvernée par Hypsipyle fille de Thoas, **se trouvait** à cette époque dépourvue d'hommes ; voici pourquoi. Les Lemniennes n'**honorait** pas Aphrodite ; celle-ci leur **envoie** une odeur pestilentielle, et à cause de cela leurs époux, prenant des captives dans la Thrace voisine, **s'unissaient** à elles. Déshonorées, les Lemniennes **tuent** leurs pères et leurs maris ; seule Hypsipyle **sauva** son père Thoas, en le cachant. Après donc avoir abordé à Lemnos, alors gouvernée par des femmes, ils **couchent** avec les femmes. Hypsipyle **s'unit** à Jason, et **enfante** des fils, Eunéos et Nébrophonos »)<sup>1879</sup> : les aoristes ἔτυχε et ἔσωσεν et les imparfaits ἐτίμων et ἐμβάλλει expriment une situation qui est à l'arrière-plan du récit principal, qui préexiste à l'arrivée des Argonautes ; dans ce récit secondaire, le présent φονεύουσι semble accentuer la monstruosité du crime des Lemniennes ; le récit principal est au présent, ce qui le distingue de son arrière-plan en l'actualisant davantage (προσίσχουσι) ; enfin, d'autres présents expriment à nouveau des étapes de la généalogie (μίσγονται ; συνευνάζεται ; γεννᾷ).

Les traits d'écriture que nous venons de relever sont représentatifs de ce que l'on trouve dans la *Bibliothèque*. Sont-ils propres à cet ouvrage ? On peut les retrouver ponctuellement dans d'autres textes<sup>1880</sup> : c'est ainsi que l'on peut relever chez Hérodote des exemples de présents de narration coordonnés à des aoristes<sup>1881</sup> ; autre exemple tiré des

<sup>1878</sup> *Bibliothèque* I, 4, 3, 6 ; p. 13 Wagner.

<sup>1879</sup> *Bibliothèque* I, 9, 17 ; p. 38 Wagner.

<sup>1880</sup> Rappelons que le présent historique est inconnu d'Homère ; on le trouve à l'époque classique chez les historiens (Hérodote, Thucydide, Xénophon), les orateurs (Lysias, Démosthène) et les Tragiques, en particulier dans les tirades des messagers. Le présent historique disparaît presque chez les historiens de la période hellénistique, puis réapparaît dans le récit à l'époque impériale, sans doute par atticisme : il est par exemple fréquent dans les évangiles de Jean et de Marc (Sicking C. M. J. et Stork Peter, 1997, « The Grammar of the so-called Historical Present in ancient Greek », in E. J. Bakker (éd.), *Grammar as Interpretation. Greek Literature in its Linguistic Contexts*, p. 133).

<sup>1881</sup> Hérodote V, 77, 2 ; exemple donné par Sicking et Stork 1997, p. 167.

*Ephésiaques* de Xénophon d’Ephèse, qui suit immédiatement une prière prononcée par le personnage d’Habrocomès :

**Ἡὕξατο**, καὶ αὐτὸν ὁ θεὸς **οἰκτεῖρει**, καὶ πνεῦμα ἐξαίφνης ἀνέμου **γίνεται** καὶ **ἐμπίπτει** τῷ σταυρῷ καὶ **ἀποβάλλει** μὲν τοῦ κρημονοῦ τὸ γεῶδες, εἰς ὃ ἦν ὁ σταυρὸς ἠρεισμένος, **ἐμπίπτει** δὲ ὁ Ἀβροκόμης τῷ ρεύματι καὶ **ἐφέρετο** οὔτε τοῦ ὕδατος αὐτὸν ἀδικοῦντος οὔτε τῶν δεσμῶν ἐμποδιζόντων οὔτε τῶν θηρίων παραβλαπτόντων, ἀλλὰ παραπέμποντος τοῦ ρεύματος · φερόμενος δὲ εἰς τὰς ἐμβολὰς **ἔρχεται** τὰς εἰς τὴν θάλασσαν τοῦ Νείλου, κἀνταῦθα οἱ παραφυλάσσοντες **λαμβάνουσιν** αὐτὸν καὶ ὡς δραπέτην τῆς τιμωρίας **ἄγουσι** παρὰ τὸν διοικοῦντα τὴν Αἴγυπτον (« il prie, et le dieu le prend en pitié : une rafale soudain s’élève qui fond avec furie sur la croix et fait s’écrouler le terrain qui couvrait la roche et dans lequel la croix était plantée. Habrocomès tombe dans le fleuve qui l’entraîne sans que les eaux l’engloutissent, sans que ses liens l’embarrassent, sans que les monstres du fleuve lui fassent aucun mal : au fil du courant il est porté jusqu’aux bouches du Nil ; les gardes postés là le saisissent, et, comme un condamné qui s’est soustrait au châtement, ils le mènent devant le gouverneur de l’Egypte »)<sup>1882</sup>.

On constate donc ici le même type de phénomènes que chez Apollodore, mais nos lectures nous ont convaincu de ce que la *Bibliothèque* est particulièrement riche en passages où alternent de façon serrée temps du passé et présent de narration, qui sont peu fréquents ailleurs.

Intéressons-nous à présent plus particulièrement aux passages généalogiques dans la *Bibliothèque*, passages dont notre étude a montré qu’ils sont systématiquement au présent historique chez Phérécyde comme chez Acousilaos. Nous avons effectué un relevé des différents verbes qui marquent les étapes du processus généalogique chez Apollodore : en voici les résultats.

- le verbe γίνομαι, qui indique la naissance, est employé 44 fois au présent (31 γίνεται et 13 γίνονται), contre 65 fois à l’aoriste (28 ἐγένετο et 37 ἐγένοντο) ;
- cinq verbes indiquent le mariage ou l’union<sup>1883</sup> :
  - le verbe γαμέω-ῶ est employé 45 fois au présent, contre 35 fois au passé (2 imparfaits et 33 aoristes) ;
  - le verbe ἴσχω, qui n’existe qu’au présent et à l’imparfait, ne se trouve qu’au présent dans la *Bibliothèque*, à 5 reprises, dans l’expression ἴσχει ἔρωτα ;
  - le verbe μίγνυμι se trouve 9 fois au présent et 3 fois à l’aoriste ;

<sup>1882</sup> *Ephésiaques* IV, 2, 6-7 ; trad. Dalmeyda, CUF.

<sup>1883</sup> Le verbe συνέρχομαι, « s’unir », est employé dans la *Bibliothèque*, mais jamais aux temps du récit de l’indicatif.

- le verbe *συνευνάζω* apparaît 8 fois au présent, contre 5 fois au passé (2 imparfaits et 3 aoristes) ;
- le verbe *συνουσιάζω* n'apparaît qu'une seule fois, au présent (III, 10, 1, 3 ; p. 139 Wagner)
- trois verbes, toujours employés à la troisième personne du singulier, indiquent l'enfantement ou l'engendrement :
  - *γεννάω-ῶ* est employé 25 fois au présent (24 *γεννᾷ* et 1 *γεννᾶται*), contre 55 fois à l'aoriste (49 *ἐγέννησε(ν)* et 6 *ἐγεννήθη*) ;
  - *τεκνύω-ῶ* est employé 14 fois au présent et 8 fois à l'aoriste, toujours à l'actif ;
  - le verbe *τίκτω* ne présente que deux occurrences, toutes deux au présent ;
- deux verbes enfin indiquent la mort :
  - le verbe *τελευτάω-ῶ* présente 4 occurrences au présent, contre 7 à un temps du passé (3 imparfaits et 4 aoristes) ;
  - le verbe *θνήσκω* est employé 13 fois au présent, et jamais à l'indicatif à des temps du passé.

On voit donc que, contrairement à ce que nous avons constaté chez Phérécyde et Acousilaos, le présent historique n'est pas employé de façon systématique pour dire les étapes de la généalogie, mais ne concerne que 49% des occurrences des verbes que nous venons d'examiner. Comme souvent avec Apollodore, il ne nous semble pas possible de tirer de l'observation du texte des constantes dans l'emploi du présent ou des temps du passé pour tel ou tel verbe, ou dans telle ou telle situation. Il nous semble impossible de déterminer pourquoi, par exemple, Apollodore choisit le présent dans le passage suivant :

Ἐπαφος δὲ βασιλεύων Αἰγυπτίων γαμεῖ Μέμφιν τὴν Νείλου θυγατέρα, καὶ ἀπὸ ταύτης κτίζει Μέμφιν πόλιν, καὶ τεκνοῖ θυγατέρα Λιβύην, ἀφ' ἧς ἡ χώρα Λιβύη ἐκλήθη. Λιβύης δὲ καὶ Ποσειδῶνος γίνονται παῖδες δίδυμοι Ἀγήνωρ καὶ Βῆλος (« Eraphos, régnant sur les Egyptiens, épouse Memphis, la fille du Nil, fonde d'après elle la ville de Memphis, et engendre une fille, Libyè, dont la Libye, le pays, tira son nom. De Libyè et Poséidon naissent des jumeaux, Agénor et Bélos »)<sup>1884</sup>

et pourquoi, dans cet autre passage, il choisit les temps du passé :

ἡ μὲν οὖν Σφιγξ ἀπὸ τῆς ἀκροπόλεως ἑαυτὴν ἔρριπεν, Οἰδίπους δὲ καὶ τὴν βασιλείαν παρέλαβε καὶ τὴν μητέρα ἔγημεν ἀγνοῶν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσεν ἐξ αὐτῆς Πολυνείκην καὶ Ἐτεοκλέα, θυγατέρας δὲ Ἴσμήνην καὶ Ἀντιγόνην (« la Sphinge se jeta

<sup>1884</sup> *Bibliothèque* II, 1, 4, 1-2 (p. 53 Wagner).

alors de l'acropole, et Œdipe s'empara du pouvoir et épousa sa mère sans le savoir ; il engendra d'elle des fils, Polynice et Étéocle, et des filles, Ismène et Antigone »)<sup>1885</sup>.

Dans ces deux cas, Apollodore emploie les verbes *γαμῶ* et *τεκνῶ*, dans un contexte qui semble identique, et qui concerne des personnages dont l'importance est équivalente dans le déroulement généalogique de la *Bibliothèque* ; pourtant, l'un de ces extraits est dominé par le présent, l'autre est écrit à l'aoriste. Il est même très frappant de constater la coexistence immédiate, parfois au sein de la même unité narrative, de verbes au présent et de verbes au passé, conformément à ce que nous avons déjà constaté dans le récit apollodoréen : ainsi l'ion en I, 4, 3, 6 (p. 13 Wagner) : Ποσειδῶν δὲ Ἀμφιτρίτην [τὴν Ὠκεανοῦ] **γαμῆι**, καὶ αὐτῷ **γίνεται** Τρίτων καὶ Ῥόδη, ἣν Ἥλιος **ἔγημε** (« Poséidon épouse Amphitrite, et lui naissent Triton et Rhodè, qu'épousa le Soleil ») ; en III, 10, 3, 5 (p. 140-141 Wagner) : Λευκίππου δὲ θυγατέρες **ἐγένοντο** Ἰλάειρα καὶ Φοίβη · ταύτας ἀρπάσαντες **ἔγημαν** Διόσκουροι. πρὸς δὲ ταύταις Ἀρσινόην **ἐγέννησε** · ταύτῃ **μίγνυται** Ἀπόλλων, ἣ δὲ Ἀσκληπιὸν **γεννᾷ** (« de Leucippos naquirent des filles, Hilaira et Phoibè ; les Dioscures les emmenèrent et les épousèrent. En plus d'elles naquit Arsinoé ; Apollon s'unit à elle, et elle enfante Asclépios ») ; on pourrait donner de nombreux autres exemples de ce phénomène. Quoi qu'il en soit, même si l'on est loin du systématisme constaté dans les citations probables d'Acousilaos et de Phérécyde, force est de constater que l'usage du présent historique pour dire la généalogie est très important chez Apollodore : un quart des verbes à valeur narrative de la *Bibliothèque* sont au présent de narration, mais cette proportion double quand il s'agit des verbes de la généalogie. Ce constat mérite que l'on s'y arrête : s'agit-il d'une volonté de démarquer l'écriture que l'on trouve dans les moments purement généalogiques chez Phérécyde ou Acousilaos ?

Remarquons que ces mêmes verbes se retrouvent au présent dans des textes très éloignés de la mythographie, à l'époque classique comme à l'époque impériale – rappelons que le présent de narration est très rare en grec à l'époque hellénistique. Lisons par exemple l'incipit de l'*Anabase* de Xénophon :

Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος **γίγνονται** παῖδες δύο, πρεσβύτερος μὲν Ἀρταξέρξης, νεώτερος δὲ Κῦρος · ἐπεὶ δὲ ἡσθένει Δαρεῖος καὶ ὑπόπτει τελευτήν τοῦ βίου, ἐβούλετο τῷ παῖδι ἀμφοτέρω παρεῖναι (« Darius et Parysatis eurent deux fils : l'aîné était Artaxerxès, le plus jeune, Cyrus. Darius perdant ses forces et sentant que sa fin était proche, voulut avoir ses deux enfants auprès de lui »)<sup>1886</sup>.

Autre exemple, cette fois chez Hérodote :

<sup>1885</sup> *Bibliothèque* III, 5, 8, 7 (p. 123 Wagner).

<sup>1886</sup> *Anabase* I, 1, 1 ; traduction Masqueray, CUF.



Δηϊόκεω δὲ παῖς γίνεται Φραόρτης, ὃς τελευτήσαντος Δηϊόκεω, βασιλεύσαντος τρία καὶ πενήκοντα ἔτεα, παρεδέξατο τὴν ἀρχὴν (« Déiokès eut pour fils Phraorte, qui, lorsque Déiokès fut mort après un règne de cinquante-trois années, hérita du pouvoir »)<sup>1887</sup>.

On retrouve cette même formule γί(γ)νονται παῖδες dans un contexte au passé à l'époque impériale, par exemple chez Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Flavius Josèphe ou Plutarque ; ces auteurs l'emploient aussi bien dans des passages qui relèvent du mythe que dans des passages clairement historiques<sup>1888</sup>. De même, les *Ephésiaques* de Xénophon d'Ephèse s'ouvrent ainsi :

Ἦν ἐν Ἐφέσῳ ἀνὴρ τῶν τὰ πρῶτα ἐκεῖ δυναμένων, Λυκομήδης ὄνομα. Τούτῳ τῷ Λυκομήδει ἐκ γυναικὸς ἐπιχωρίας Θεμιστοῦς γίνεται παῖς Ἀβροκόμης [...] (« il était une fois à Ephèse un homme qui comptait parmi les premiers de la ville : il se nommait Lycomédès. Ce Lycomédès prit pour femme Thémisto, fille du pays ; il en eut un fils, Habrocomès [...] »)<sup>1889</sup>.

Autre exemple dans le roman grec, un extrait de *Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius :

ἐδέησεν οὖν τῷ πατρὶ γυναικὸς ἐτέρας, ἐξ ἧς ἀδελφή μοι Καλλιγόνη γίνεται (« il fallut à mon père une seconde femme, de qui est née ma sœur Calligoné »)<sup>1890</sup>.

Il est intéressant de remarquer que dans chacun de ces cas, le traducteur a choisi de restituer le présent de narration du texte grec par un passé simple ou un passé composé, ce qui révèle bien à quel point ce phénomène nous est étrange. On le retrouve même, avec un exemple assez frappant de l'alternance passé/présent, dans un texte qui n'a rien à voir avec la littérature mythographique ni même historique, puisqu'il s'agit d'un récit enchâssé dans un plaidoyer de Démosthène, dans lequel le locuteur détaille la généalogie de sa famille :

ἐμοὶ γὰρ ἦν πάππος, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῆς μητρὸς πατήρ, Δαμόστρατος Μελιτεύς. τούτῳ γίγνονται τέτταρες παῖδες, ἐκ μὲν ἧς τὸ πρῶτον ἔσχεν γυναικὸς θυγάτηρ καὶ υἱὸς ᾧ ὄνομ' Ἀμυθέων, ἐκ δὲ τῆς ὕστερον, Χαιρεστράτης, ἡ μήτηρ ἡ ἐμὴ καὶ Τιμοκράτης. τούτοις δὲ γίγνονται παῖδες, τῷ μὲν Ἀμυθέωνι Δαμόστρατος, τοῦ πάππου τοῦνομ' ἔχων, καὶ Καλλίστρατος καὶ Δεξιθέος. καὶ ὁ μὲν Ἀμυθέων ὁ τῆς μητρὸς ἀδελφὸς τῶν ἐν Σικελίᾳ στρατευσαμένων καὶ τελευτησάντων ἐστίν, καὶ

<sup>1887</sup> Hérodote I, 102 ; trad. Legrand, CUF. Voir aussi VII, 61, où il s'agit cette fois de la naissance d'un personnage de la mythologie, Persès fils de Persée.

<sup>1888</sup> Diodore de Sicile XXXI, 19, 2 ; Denys d'Halicarnasse I, 52, 3 et I, 61, 2, passages mythographiques ; voir aussi XIX, 1, 2 ; Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien* 24, 9, à propos de la naissance d'un fils de Caton. Flavius Josèphe utilise cette formule à 12 reprises dans les *Antiquités juives*, que ce soit pour parler de la naissance de Caïn et Abel ou de celle des enfants d'une fille d'Hérode (XVIII, 131) par exemple.

<sup>1889</sup> *Ephésiaques* I, 1, 1 ; trad. Dalmeyda, CUF.

<sup>1890</sup> Achille Tatius I, 3, 2 ; trad. Garnaud, CUF.

τέθραπται ἐν τοῖς δημοσίοις μνήμασιν · καὶ ταῦτα μαρτυρήσεται. τῆ δ' ἀδελφῆ αὐτοῦ συνοικησάσῃ Διοδώρῳ Ἀλαιεῖ υἱὸς γίγνεται Κτησίβιος. καὶ οὗτος μὲν ἐτελεύτησεν ἐν Ἀβύδῳ μετὰ Θρασυβούλου στρατευόμενος, ζῆ δὲ τούτων ὁ Δαμόστρατος ὁ τοῦ Ἀμυθέωνος, τῆς μητρὸς ἀδελφιδοῦς τῆς ἐμῆς. τῆς δὲ Χαιρεστράτης τῆς ἐμῆς τήθης τὴν ἀδελφὴν λαμβάνει Ἀπολλόδωρος Πλωθεύς · τούτων γίγνεται Ὀλύμπιχος, τοῦ δ' Ὀλυμπίχου Ἀπολλόδωρος, καὶ οὗτος ζῆ (« j'avais pour grand-père maternel, Athéniens, Damostratos de Mélitè. Il a eu quatre enfants : d'une première femme, une fille et un fils nommé Amythéon ; de Chairestratè sa seconde femme, ma mère et Timocratès. Ceux-là ont eu des enfants à leur tour : Amythéon a eu Damostratos, qui porte le nom de mon grand-père, puis Callistratos et Dexithéos. Cet Amythéon, frère de ma mère, a fait campagne en Sicile et y est mort ; il a été enseveli dans les tombeaux publics ; il y aura des témoignages sur ce point. Sa sœur a épousé Diodoros, du dème d'Halai, et elle a eu pour fils Ctésibios, lequel est mort à Abydos, alors qu'il faisait campagne sous Thrasybule. De tous ceux-là, Damostratos, fils d'Amythéon, neveu de ma mère, vit encore. D'autre part, la sœur de Chairestratè, ma grand-mère, a été épousée par Apollodore, du dème de Plothéia : ils ont eu pour fils Olympichos ; d'Olympichos est né Apollodore, qui est en vie »)<sup>1891</sup>.

On voit donc qu'à l'époque classique comme à l'époque impériale, les verbes généalogiques au présent de narration ne sont pas uniquement employés en mythographie ou en histoire, mais se retrouvent dans les autres types de récit généalogique, aussi brefs soient-ils et quel que soit par ailleurs le genre littéraire dans lequel ces discours s'insèrent. La variété des récits dans lesquels on trouve des formules généalogiques au présent de narration nous amène à penser que l'on aurait en réalité affaire à une sorte de « présent généalogique », très proche de ce que certains savants appellent le présent annalistique<sup>1892</sup>, dont l'origine pourrait tout à fait être les travaux des mythographes anciens, mais qui dès l'époque classique n'est pas propre aux écrits mythographiques - ni bien entendu au texte d'Apollodore.

Il reste que ce « présent généalogique » est massivement employé par Apollodore, puisque la moitié des verbes de la généalogie sont au présent dans la *Bibliothèque*, contre un quart des verbes du récit. La principale raison de ce phénomène est bien entendu le fait que la *Bibliothèque* est par essence un texte généalogique, qui par définition emploie abondamment les verbes qui disent la généalogie : quoi de plus naturel que de retrouver de nombreux présents généalogiques ? J.-C. Carrière, rappelons-le, écrit que le mélange passé-présent

<sup>1891</sup> Démosthène, *Contre Euboulidès* 37-38 ; trad. Gernet, CUF.

<sup>1892</sup> Selon Duhoux 2000, qui analyse l'incipit de l'*Anabase*, le présent est dans ce cas employé de façon non expressive, « dans des énoncés de type annalistique, où l'on se borne à donner des faits à l'état brut » (p. 356) ; l'auteur serait « désireux de rendre les faits du passé de la manière la plus objective possible, avec le minimum d'intervention personnelle » (p. 357).

« caractérise [...] fortement les textes mythographiques, depuis le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'aux scholies byzantines » : c'est pourquoi il nous a paru intéressant de comparer sur ce plan la *Bibliothèque* à d'autres textes mythographiques. Les points de comparaison possibles sont finalement peu nombreux, les textes généalogiques en prose et non fragmentaires étant rarissimes dans ce qui nous reste de la littérature grecque. On peut cependant élargir l'enquête aux textes mythographiques et constater qu'à l'exception des mythographes anciens, ils n'emploient pas les verbes généalogiques au présent de narration dans les mêmes proportions qu'Apollodore : un auteur récent comme Antoninus Liberalis, qui écrirait à la même époque qu'Apollodore (les savants le situent en effet au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s.), utilise ainsi extrêmement peu le présent de narration. Nous avons recherché les occurrences de présents historiques chez cet auteur sur les verbes qui expriment la généalogie, soit le même échantillon et la même méthode que pour notre recherche sur le présent historique dans la *Bibliothèque*. Au terme de cette enquête<sup>1893</sup>, on s'aperçoit qu'Antoninus Liberalis emploie ces verbes à 123 reprises – l'échantillon n'est donc pas négligeable –, dont seulement 11 fois au présent historique, soit une proportion de 9%... contre 49% si l'on fait le calcul sur les mêmes verbes chez Apollodore. La même recherche dans les *Passions d'amour* de Parthénios de Nicée, écrites au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., donne les résultats suivants : 22 occurrences des verbes de la généalogie, dont 7 présents historiques, soit une proportion de 24%<sup>1894</sup>. Pour terminer cette petite étude statistique, voici les résultats des mêmes recherches faites sur un corpus de textes choisis pour la place importante qu'ils accordent à la mythologie : Palaiphatos, les *Antiquité romaines* de Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Pausanias, les *Images* de Philostrate et les *Catastérismes* d'Eratosthène : 22,5% des verbes généalogiques conjugués à un temps du récit dans ce corpus le sont au présent de narration<sup>1895</sup>.

<sup>1893</sup> Le verbe γίνομαι est employé 3 fois au présent (2 γίνεται et 1 γίνονται), contre 97 fois à l'aoriste (19 ἐγένετο et 78 ἐγένοντο) ; le verbe μίγνυμι se trouve 2 fois au présent et 5 fois à l'imparfait ; γεννάω-ῶ est employé 1 fois au présent, contre 2 fois à l'aoriste ; le verbe τίκτω est employé 5 fois à l'aoriste ; le verbe τελευτάω-ῶ est employé 1 fois à l'aoriste ; le verbe ἀποθνήσκω est employé 4 fois au présent, 2 fois à l'imparfait et 1 fois à l'aoriste. Les autres verbes de la généalogie que l'on trouve chez Apollodore ne sont pas employés dans le récit à l'indicatif par Antoninus Liberalis.

<sup>1894</sup> Le verbe γίνομαι est employé 3 fois au présent (3 γίνεται), contre 8 fois à l'aoriste (7 ἐγένετο et 1 ἐγένοντο) ; le verbe μίγνυμι se trouve 2 fois à l'aoriste passif ; le verbe γαμέω-ῶ se trouve 1 fois au présent, jamais au passé ; l'expression ἡγάγετο γυναῖκα est employée deux fois, toujours à l'aoriste ; γεννάω-ῶ est employé 1 fois au présent, jamais au passé ; le verbe τίκτω est employé 1 fois à l'imparfait, jamais au présent ni à l'aoriste ; le verbe τελευτάω-ῶ est employé 2 fois à l'aoriste ; le verbe ἀποθνήσκω est employé 2 fois au présent.

<sup>1895</sup> Notre recherche a porté sur les verbes γίνομαι, συνέρχομαι, γαμέω-ῶ et son composé ἐπιγαμέω-ῶ, μίγνυμι, συνευνάζω, συνουσιάζω, les expressions ἄγομαι γυναῖκα et ἐπάγομαι γυναῖκα, l'expression ἴσχω, les verbes γεννάω-ῶ, τίκτω, τεκνύω-ῶ, τελευτάω-ῶ, θνήσκω et ἀποθνήσκω : ces verbes ou expressions apparaissent 119 fois au présent de narration dans ce corpus, contre 412 fois aux temps du récit du passé. Nous avons aussi effectué cette recherche chez Diodore de Sicile, autre auteur qui traite de mythologie, pour nous apercevoir que Diodore n'utilise jamais le présent de narration, constatation confirmée par un sondage effectué sur les 35 premières pages de l'édition Loeb du livre IV de la *Bibliothèque historique*, consacré aux mythes grecs. Quant à Strabon, notre enquête n'a abouti qu'à 24 occurrences de ces verbes dans leur sens généalogique : cet échantillon étant très faible, nous ne l'avons pas inclus dans nos calculs.

A l'issue de ces différentes enquêtes statistiques, qui certes sont forcément partielles mais portent quand même sur plusieurs centaines de verbes, on constate que de façon générale, le taux d'emploi du présent de narration chez les prosateurs tourne autour des 20-25% : c'est le cas chez Thucydide, chez Apollodore, chez Parthénios et dans notre corpus d'auteurs traitant de mythologie.

Concluons notre étude sur le présent de narration. Nous avons vu que cet usage du présent est bien connu dans d'autres genres, et Apollodore ne semble pas l'employer plus abondamment que les autres auteurs : il ne peut donc être considéré en soi comme une marque générique. De même, l'emploi du présent de narration pour dire la généalogie, qui est systématique chez Acousilaos et Phérécyde, se retrouve chez de nombreux auteurs différents, qui appartiennent à des époques différentes et dont les écrits relèvent d'esthétiques et de genres différents : on peut donc supposer que ces présents ne sont pas une marque propre aux *Généalogies* mythographiques. On constate cependant que l'usage de ce présent généalogique est particulièrement fréquent dans la *Bibliothèque*, puisqu'il est utilisé deux fois plus fréquemment que le présent de narration dans le texte d'Apollodore et dans les différents échantillons que nous avons analysés. Selon nous, il ne faut pas y voir un hasard, mais bien un héritage des mythographes anciens : Apollodore aurait donc la volonté, par ce trait d'écriture particulier, d'évoquer les *Généalogies* anciennes.

### 3. Les formules généalogiques

Nous avons vu que les formules généalogiques τοῦ / τῶι / τῶν δέ (γίνεται / γίνονται) sont caractéristiques de l'écriture d'Acousilaos et, de façon plus probante car plus massive, de Phérécyde, chez qui elles ont un rôle de cheville dans le déroulement du récit généalogique, mais aussi, selon nous, de marqueur générique, à l'instar des formules épiques ou du ἡ οἴη du *Catalogue des femmes*.

Comme pour le présent de narration, ces formules ne sont pas totalement propres aux *Généalogies* mythographiques ; elles sont cependant beaucoup plus rares, comme nous l'avons montré plus haut. Chez Apollodore aussi, ces formules sont extrêmement rares : nous avons pu dénombrer trois occurrences de la formule τοῦ δέ, toutes trois sans verbe<sup>1896</sup>, et trois de la formule τούτου δέ, avec ou sans verbe<sup>1897</sup> ; nos recherches sur les autres formes de cette

---

<sup>1896</sup> Τοῦ δέ καὶ Θεμιστῆς τῆς Ἴλου Ἀγχίσης (III, 12, 2, 3 ; p. 147 Wagner) ; τοῦ δέ Σάνδοκος (III, 14, 3, 1 ; p. 158 Wagner) ; εἰσὶ δὲ οἱ λέγοντες Ἀφαρέα μὲν καὶ Λεύκιππον ἐκ Περιήρους γενέσθαι τοῦ Αἰόλου, Κυνόρτου δὲ Περιήρην, τοῦ δὲ Οἴβαλον, Οἰβάλου δὲ καὶ νηίδος νύμφης Βατείας Τυνδάρεων Ἴπποκόοντα Ἰκάριον (III, 10, 4, 3 ; p. 142 Wagner).

<sup>1897</sup> Ἐκβάσου δὲ Ἀγήνωρ γίνεται, τούτου δὲ Ἄργος ὁ πανόπτης λεγόμενος (II, 1, 2, 2 ; p. 51 Wagner) ; Λυγκεὺς δὲ μετὰ Δαναὸν Ἄργους δυναστεύων ἐξ Ὑπερμνήστρας τεκνοῖ παῖδα Ἄβαντα. τούτου δὲ καὶ Ἀγλαΐας τῆς Μαντινέως δίδυμοι παῖδες ἐγένοντο Ἀκρίσιος καὶ Προῖτος (II, 2, 1, 1 ; p. 57 Wagner) ; Ἔρσης δὲ καὶ Ἑρμοῦ Κέφαλος, οὗ ἐρασθεῖσα Ἥως ἤρπασε καὶ μιγεῖσα ἐν Συρίᾳ παῖδα ἐγέννησε Τιθωνόν, οὗ παῖς ἐγένετο Φαέθων,

formule n'ont donné aucun résultat<sup>1898</sup>. Apollodore, plutôt que d'employer cette forme ancienne de pronom démonstratif avec δέ, préfère en effet dire l'enchaînement généalogique en employant des tournures avec le pronom personnel au datif αὐτῷ ou un nom propre au datif, du type καὶ γίνονται αὐτῷ παῖδες... Ces tournures ne nous semblent d'ailleurs pas avoir la valeur générique que nous attribuons à la formule récurrente et somme toute figée τοῦ / τῶι / τῶν δέ (γίνεται / γίνονται) : Apollodore fait en effets des efforts de *uariatio* en jouant sur l'ordre des mots ou le temps ou le mode du verbe par exemple. On peut ainsi trouver dans la *Bibliothèque* des syntagmes comme καὶ γίνονται αὐτῷ παῖδες, καὶ γίνονται παῖδες αὐτῷ, ἐγένοντο δὲ ἐξ Ἀνδρομέδας παῖδες αὐτῷ, ἐξ ἧς αὐτῷ παῖδες ἐγένοντο τρεῖς, γενομένων δὲ αὐτῷ παίδων<sup>1899</sup>. On peut aussi trouver d'autres verbes que γίνομαι : γεννᾶται δὲ..., ἐκ Νεφέλης τεκνοῖ..., γήμας δὲ Γῆν ἐτέκνωσε... ; les exemples sont nombreux<sup>1900</sup>. Sur ce plan donc, Apollodore se démarque de l'usage des mythographes anciens en ne reprenant pas l'un des traits d'écriture caractéristiques des *Généalogies* anciennes : il semble ainsi se conformer à l'usage courant.

#### 4. Le vocabulaire

Apollodore emploie certains mots ou certaines expressions remarquables que l'on trouve, pour certaines, aussi chez Phérécyde ; il nous paraît intéressant de nous pencher sur ces cas. De plus, contrairement à ce qui se passe à l'époque du mythographe athénien, au moment où Apollodore compose la *Bibliothèque*, la séparation entre prose et poésie est nette : certains termes qui étaient employés par Phérécyde ne se trouvent plus désormais qu'en poésie, et sont sentis comme exclusivement poétiques. Employer ces mots dans un texte en prose est donc un choix conscient et signifiant, destiné à produire un effet fort.

#### Γίνομαι

La *Bibliothèque* étant un ouvrage construit sur le principe du déroulement généalogique, il est naturel d'y retrouver des mots montrant ce déroulement. C'est le cas du verbe γίνομαι, que l'on peut lire à trente-et-une reprises dans ce contexte dans notre ouvrage.

---

τούτου δὲ Ἀστυνοος, τοῦ δὲ Σάνδοκος, ὃς ἐκ Συρίας ἐλθὼν εἰς Κιλικίαν, πόλιν ἔκτισε Κελένδεριν, καὶ γήμας Φαρνάκην τὴν Μεγασσάρου τοῦ Ὑριέων βασιλέως ἐγέννησε Κινύραν (III, 14, 3, 1 ; p. 158 Wagner).

<sup>1898</sup> Nous avons recherché les formes τῷ δέ ; τῆς δέ ; τῆ δέ ; τῶν δέ ; τοῖς δέ ; ταύτης δέ ; ταύτη δέ ; τούτω δέ ; τούτων δέ ; τούτοις δέ ; αὐτοῦ δέ ; αὐτῷ δέ ; αὐτῆς δέ ; αὐτῆ δέ ; αὐτῶν δέ ; αὐτοῖς δέ ; ἐκείνου δέ ; ἐκείνωι δέ ; ἐκεῖνος δέ ; ἐκείνη δέ ; ἐκείνων δέ ; ἐκείνοις δέ.

<sup>1899</sup> Καὶ γίνονται αὐτῷ παῖδες : I, 9, 6 (p. 30-31 Wagner) ; καὶ γίνονται παῖδες αὐτῷ : I, 9, 11, 2 (p. 33 Wagner) ; ἐγένοντο δὲ ἐξ Ἀνδρομέδας παῖδες αὐτῷ : II, 4, 5, 1 (p. 65 Wagner) ; ἐξ ἧς αὐτῷ παῖδες ἐγένοντο τρεῖς : II, 4, 11, 6 (p.71 Wagner) ; γενομένων δὲ αὐτῷ παίδων : III, 12, 2, 1 (p. 146 Wagner).

<sup>1900</sup> Γεννᾶται δὲ... : III, 12, 5, 1 (p. 149 Wagner) ; ἐκ Νεφέλης τεκνοῖ... : I, 9, 1, 1 (p. 28 Wagner) ; γήμας δὲ Γῆν ἐτέκνωσε... : I, 1, 1 (p. 5 Wagner).

Τὸ δέπας

Ce mot, nous l'avons vu plus haut, est employé par Phérécyde pour désigner la coupe du Soleil : on en trouve quatre occurrences chez le mythographe athénien. Nos recherches sur δέπας nous ont permis de constater que ce terme, s'il est fréquent en poésie et employé à toutes les époques, est beaucoup plus rare en prose : outre Phérécyde, on en trouve un autre emploi au V<sup>e</sup>. s., chez Charon de Lampsaque, puis plus rien hors citations de poèmes ou textes de philologues (lexicographes, grammairiens), à la seule exception de la *Bibliothèque* d'Apollodore, où l'on trouve ce mot quatre fois, trois fois seul et une fois dans le syntagme χρύσειον δέπας, toujours en tout cas pour désigner la coupe du Soleil<sup>1901</sup>. Le fait de retrouver ce terme dans la *Bibliothèque* est donc très signifiant ; mais comment interpréter cette présence ? Selon nous, il y a trois manières de comprendre l'emploi de δέπας par Apollodore. Tout d'abord, on pourrait l'expliquer par le fait que δέπας serait le terme consacré pour désigner cette coupe précise, celle que le Soleil remet à Héraclès. On pourrait ensuite considérer qu'Apollodore a voulu orner son texte d'un mot poétique. Enfin, on pourrait y voir la volonté de marquer une filiation avec Phérécyde. Examinons ces trois hypothèses.

La première ne nous pourra nous mener bien loin. L'histoire de la coupe du Soleil n'a en effet guère survécu au V<sup>e</sup> s. : après cette période, les seules traces que nous en ayons trouvées sont un passage de Macrobe<sup>1902</sup>, qui renvoie d'ailleurs aux textes de Panyasis et de Phérécyde, et la *Bibliothèque*. Il semble que cette histoire ait donc été extrêmement rare, voire ait quasiment disparu après la période classique : il ne saurait donc y avoir, après cette période, de terme consacré connu de tous pour parler de la coupe du Soleil.

Deuxième hypothèse, celle qui consiste à penser qu'Apollodore aurait voulu employer un mot perçu comme poétique par ses lecteurs et lui. Cela nous semble tout à fait possible étant donné que, comme nous l'avons vu, δέπας est un mot qui est employé quasi exclusivement en poésie. Autre indice qui va dans ce sens, l'emploi par Apollodore de l'expression χρύσειον δέπας, où l'adjectif conserve sa forme ionienne non contracte, forme que l'on trouve par exemple chez Homère, et qui ne pouvait manquer d'être perçue comme poétique à l'époque impériale, qui plus est dans un texte rédigé en *koiné*.

La troisième hypothèse, qui n'est d'ailleurs pas incompatible avec la deuxième, doit être traitée dans le cadre global de l'étude que nous sommes en train de mener. On ne peut cependant qu'être frappé du fait que l'histoire de la coupe du Soleil, une histoire très rare, que Phérécyde est l'un des seuls à donner de façon complète, et qui semble avoir presque totalement disparu après le V<sup>e</sup> s., se retrouve justement dans la *Bibliothèque* ; il est tout aussi

---

<sup>1901</sup> *Bibliothèque* II, 5, 10, 5 (p. 83 Wagner : χρύσειον δέπας) ; II, 5, 10, 7 (à deux reprises, p. 83 et 84 Wagner) ; II, 5, 11, 9 (p. 87 Wagner).

<sup>1902</sup> *Saturnales* V, 21, 19.

frappant qu'Apollodore emploie précisément le mot δέπας, qui se trouve chez Phérécyde et qui a lui aussi totalement disparu de la prose après la période classique. Il y a mieux : Apollodore parle même d'un χρύσειον δέπας, expression employée par Phérécyde. Au vu de tout cela, il est très difficile de penser à une coïncidence et d'imaginer qu'Apollodore emploie le mot δέπας sans aucun lien avec le texte de Phérécyde.

Ἡ κίβισις, « la besace »

Ce mot, qui est employé aussi bien dans le fr. 11 de Phérécyde, qui n'est pas une citation probable, que dans la *Bibliothèque*, est à la fois ancien et très rare – moins de vingt occurrences dans le *Thesaurus Linguae Graecae* –, et se trouvait sans doute dans le texte du mythographe athénien, comme nous l'avons déjà dit<sup>1903</sup>. Hormis chez Phérécyde, Apollodore et les lexicographes ou les commentateurs tardifs, on ne le trouve que chez Hésiode – qui l'emploie, comme Phérécyde, à propos de Persée –, Alcée et Callimaque<sup>1904</sup> ; sa présence dans la *Bibliothèque* nous paraît être le signe de la consultation de Phérécyde par Apollodore, qu'elle ait été directe ou indirecte.

Ἡ ναῦς

Ce mot est absent des fragments de Phérécyde et d'Acousilaos. Il faut cependant s'y attarder un peu. Ναῦς, fréquemment employé dans la *Bibliothèque*, n'existe pas dans la *koiné*, qui le remplace par πλοῖον<sup>1905</sup>, mot que n'emploie pas Apollodore : la présence de ναῦς dans notre texte indique donc une certaine forme de recherche dans l'écriture. Cela n'est pas propre à Apollodore, et l'on retrouve ponctuellement ce mot chez d'autres prosateurs tardifs, plus abondamment chez Arrien, Dion Chrysostome, Lucien, Aélius Aristide, Pausanias ou encore Polyen, mais surtout chez Diodore de Sicile, Plutarque et Appien, qui l'emploient tous trois à plusieurs centaines de reprises. Il est tentant de voir dans le choix de ce mot la volonté d'apporter une couleur épique à l'écriture : on le trouve en effet en abondance dans les poèmes homériques. Il est aussi possible d'y voir un effet archaïsant, ce qui s'accorderait très bien avec le projet d'Apollodore.

R. Wagner remarque que chez Apollodore, ναῦς au génitif singulier fait toujours νέως, qui est une forme attique, sauf à cinq endroits où les manuscrits donnent la forme homérique νηός... à l'exception du manuscrit E, qui donne à nouveau νέως<sup>1906</sup>. Le texte présente donc

<sup>1903</sup> *Bibliothèque* II, 4, 2, 4 sqq. (p. 62-64 Wagner). Sur les rapports entre ce passage d'Apollodore et le fragment phérécydéen, voir nos analyses *supra* p. 284 sqq.

<sup>1904</sup> Hésiode, *Bouclier* 224 ; Alcée fr. 255 Lobel et Page ; Callimaque fr. 177 Pfeiffer, v. 31 et fr. 531 Pfeiffer.

<sup>1905</sup> Chantraine 1967, p. 97.

<sup>1906</sup> Wagner 1926, p. LV. Les passages en questions se trouvent en I, 9, 22, 5 (p. 42 Wagner), à deux reprises ; I, 9, 23, 2 (p. 43 Wagner) ; ep. 3, 30 (p. 197 Wagner), texte donné par les ms. E et S, et ep. 7, 19 (p. 232 Wagner), texte donné par le seul ms. S.

parfois la forme attique νέως, parfois la forme homérique νηός, en tout cas jamais la forme ionienne νεός. Remarquons que les cinq occurrences de la forme νηός dans les manuscrits se trouvent dans des passages à forte coloration épique : les trois premiers cas dans le récit des aventures de Jason et des Argonautes, extrêmement proche du texte d'Apollonios de Rhodes, et les deux derniers dans les récits de la guerre de Troie, décalqués d'Homère et des poèmes du *Cycle* : peut-être faut-il voir dans l'emploi de νηός une volonté de donner une couleur épique particulière à ces récits qui s'y prêtent très bien, ce qui nous amène à penser que Wagner a tort de préférer dans ces cinq passages la leçon νέως, conforme selon lui à l'usage de notre auteur, à la leçon νηός, qui nous paraît plus riche de significations. Autre remarque qui va dans le même sens : Wagner pense que l'accusatif pluriel doit être donné sous sa forme contracte ναῦς, mais en ep. 3, 2 (p. 188 Wagner), le manuscrit E donne la forme non contracte νῆας, qui est une forme typiquement épique.

Ἡ νηὶς νόμφη / νόμφη νηίς

Autre expression intéressante, νηὶς νόμφη ou νόμφη νηίς<sup>1907</sup>. S. Lilja pense que cette expression, à l'instar de τὸ δέπας τὸ χρύσεον et de τὸ κῶας τὸ χρυσόμαλλον, est tout simplement « the established terms »<sup>1908</sup>, hypothèse vers laquelle penche aussi P. Dolcetti<sup>1909</sup>. S. Lilja estime en outre qu'on ne peut trancher la question de savoir si cette expression appartient ou non à un registre spécifiquement poétique<sup>1910</sup>. Un examen méthodique va cependant nous permettre d'être plus affirmatif.

Nous avons vu plus haut qu'à l'époque classique, notre expression, peu fréquente, relève très probablement du langage poétique. Après l'époque classique, sous sa forme ionienne (νηίς pour ναίς), elle n'apparaît en poésie que chez les poètes épiques de l'Antiquité tardive, dans la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne<sup>1911</sup> et à trois reprises chez Nonnos de Panopolis<sup>1912</sup>. En prose, cette expression est rarissime aussi : si l'on fait exception de rares scholies<sup>1913</sup> et des travaux savants de la fin de l'Antiquité et de l'époque byzantine<sup>1914</sup>, on la

<sup>1907</sup> On trouve dans un certain nombre de textes les deux mots employés tout près l'un de l'autre, mais pas dans le même syntagme, dans des textes qui considèrent les Naïades comme une espèce particulière de nymphes : c'est le cas chez Euripide, *Hélène* 187b ; Apion, *Fragmenta de glossis Homericis*, in Ludwich Arthur, 1919, « Über die homerischen Glossen Apions », *Philologus* vol. 75, p. 95, l. 19 ; Aelius Aristide XLVI, 25 ; Strabon X, 3, 10 ; Philostrate, *Imagines* II, 11, 3 ; Alciphron, *Lettres* II, 8, 1 et IV, 13, 5.

<sup>1908</sup> Lilja 1968, p. 129.

<sup>1909</sup> Dolcetti 2004, p. 37-38.

<sup>1910</sup> Lilja 1968, p. 19.

<sup>1911</sup> Quintus de Smyrne IV, 431-432.

<sup>1912</sup> *Dionysiaques* XXIII, 278, XXXVIII, 132-133 et XLIV, 144.

<sup>1913</sup> Schol. Euripide *Hécube* 3 (= Phérécyde fr. 136a) et *Hippolyte* 550) ; schol. *Iliade* VI, 22a1 ; schol. Apollonios de Rhodes II, 992.

<sup>1914</sup> Les commentaires d'Eustathe à l'*Iliade* et à l'*Odyssee* ; les lexiques comme l'*Etymologicum magnum*, qui cite notre passage de l'*Iliade*, ceux d'Hésychius, de Photius, d'Eustathe et du ps.-Zonaras ; la Souda.



trouve peut-être dans un fragment de l'auteur hellénistique Xénagoras<sup>1915</sup>, à deux reprises chez Strabon citant l'*Illiade*<sup>1916</sup>, une fois chez le géographe du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Denys de Byzance<sup>1917</sup> et à neuf reprises dans la *Bibliothèque* d'Apollodore<sup>1918</sup>.

Sous sa forme ναῖς νόμφη, l'expression semble un peu plus fréquente. En poésie, on la trouve qu'à une seule reprise, dans un poème sans doute apocryphe attribué à Théocrite<sup>1919</sup> ; encore les éditeurs considèrent-ils souvent Ναῖς comme le nom propre porté par une nymphe précise, celle dont Daphnis partage la couche. Il est intéressant de remarquer qu'on la trouve en prose presque uniquement dans des écrits d'époque impériale, d'ailleurs presque tous composés au II<sup>e</sup> s. : hormis Zénodote, auteur d'époque hellénistique quasiment inconnu<sup>1920</sup>, on peut en effet la lire chez Apollonios le sophiste<sup>1921</sup> ; chez Pausanias, qui fait référence à cette expression comme étant homérique<sup>1922</sup> ; dans les *Arts rhétoriques* du ps.-Aelius Aristide, qui commente un passage de Xénophon<sup>1923</sup> ; dans la *Per Bosporum nauigatio* de Denys de Byzance<sup>1924</sup> ; chez Hérodien<sup>1925</sup> ; dans le *De Fluviis* du ps.-Plutarque<sup>1926</sup>. Au III<sup>e</sup> s., l'expression figure chez Athénée dans une mention de l'*Hymne à Glaucos* du poète épique Εὐάνθης<sup>1927</sup>, et à plusieurs reprises dans le *De Antro nympharum* de Porphyre<sup>1928</sup> ; puis, au IV<sup>e</sup> s., Himérius emploie notre expression à deux reprises, en précisant d'ailleurs dans l'un de ses discours qu'il s'agit d'une expression qui relève du langage poétique<sup>1929</sup>. A l'époque byzantine, l'expression se trouve dans la fiche de lecture que fait Photius de l'ouvrage de Memnon d'Héraclée consacré à l'histoire de la ville d'Héraclée du Pont, ouvrage qui remonte sans doute lui aussi à l'époque impériale<sup>1930</sup>, ainsi que dans un certain nombre de textes

---

<sup>1915</sup> FGrH 240 F 31 ; F. Jacoby corrige le texte en νόμφης Οἰνόης. L'expression qui nous intéresse n'apparaît que dans un seul des mss. qui comportent cette scholie.

<sup>1916</sup> Strabon XIII, 1, 50 et XIII, 3, 1, qui citent *Illiade* XIV, 443-444.

<sup>1917</sup> Denys de Byzance, *Per Bosporum nauigatio* 24.

<sup>1918</sup> *Bibliothèque* I, 7, 6 (p. 22 Wagner) ; I, 9, 6 (p. 30 Wagner) ; II, 1, 5, 7 (à deux reprises, p. 55 et 56 Wagner) ; III, 10, 3, 1 (p. 140 Wagner) ; III, 10, 4, 3 (p. 142 Wagner) ; III, 10, 6 (p. 143 Wagner) ; III, 14, 6, 6 (p. 161 Wagner) ; ep. 2, 13 (p. 186 Wagner) ; il s'agit du ms. E).

<sup>1919</sup> Théocrite, *Idylles* 8, 93.

<sup>1920</sup> Zénodotos FGrHist 19 F 4 = Photius, *Lexicon*, s. v. μίνθα.

<sup>1921</sup> *Lexicon Homericum* p. 3, l. 32 Bekker et p. 116, l. 18 Bekker.

<sup>1922</sup> Pausanias VIII, 4, 2.

<sup>1923</sup> *Arts rhétoriques* II, 57 (fin du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), qui cite en fait Xénophon, *Cynégétique* I, 3.

<sup>1924</sup> *Per Bosporum nauigatio*, 24 ; cet ouvrage est daté du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.

<sup>1925</sup> *De prosodia catholica*, *Grammatici graeci* vol. III 1, p. 331, l. 15 (à propos de Kyllène) et p. 371, l. 25 (à propos d'Aphnéia).

<sup>1926</sup> *De fluviis* 22, 1 ; ce texte aurait été composé à la fin du II<sup>e</sup> s. ou au début du III<sup>e</sup> s. Dans sa traduction de ce traité, Delattre 2011 fait de « Naïade » un nom propre, qui sert à désigner de façon générique les nymphes des fleuves.

<sup>1927</sup> Athénée VII, 296c et épitomè 130 Peppink.

<sup>1928</sup> *De Antro nympharum* 6 ; 8 ; 10 ; 12 ; 13.

<sup>1929</sup> Himérius, *Discours* XXXVIII, 9 (c'est ce texte qui présente notre expression comme relevant du langage poétique) et LXII, 2.

<sup>1930</sup> Memnon d'Héraclée FGrH 434 F 1 = Photius, *Bibliothèque*, codex 224, 233b.

d'érudits et de commentateurs. On peut enfin lire notre expression chez quelques commentateurs, scholiastes et lexicographes tardifs et byzantins<sup>1931</sup>.

On voit donc que le syntagme νηῖς νόμφη / νόμφη νηῖς, quelle que soit la forme qu'il revête, est assez peu fréquent : ses rares emplois sont pour leur majorité groupés au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., et se trouvent dans des textes bien particuliers, des commentaires de grands classiques (Homère, Xénophon) ou des travaux ayant un lien assez étroit avec les traditions mythographiques (Pausanias, Denys de Byzance, le ps.-Plutarque...). Deux auteurs soulignent en outre de façon explicite que l'expression appartient au langage poétique.

Qu'en conclure sur son emploi dans la *Bibliothèque* ? Le fait que l'on y trouve notre expression à neuf reprises, soit beaucoup plus souvent que dans n'importe quel autre texte, ne peut qu'être interprété comme une volonté consciente de l'auteur d'employer un syntagme poétique, appartenant à un registre de langue soutenu<sup>1932</sup>. L'emploi de la forme ionienne de l'expression ne peut que souligner encore ce lien avec la tradition épique archaïque, en particulier dans un texte écrit par ailleurs en *koiné*. Quant au contexte d'emploi de ce syntagme, on constate qu'il est toujours le même : l'expression νηῖς νόμφη / νόμφη νηῖς est toujours employée dans un contexte purement généalogique à l'écriture très dépouillée, où la nymphe est présentée comme épouse et / ou comme mère, revêtue donc d'une fonction purement et uniquement généalogique. Bref, l'emploi de νηῖς νόμφη / νόμφη νηῖς dans la *Bibliothèque* relève clairement d'une recherche dans l'expression, qui a pour effet et très probablement pour but d'insérer le texte dans la grande tradition épique et / ou mythographique.

Outre ces mots ou expressions remarquables, la *Bibliothèque* contient quelques mots rares : le nom δυσοσμία, « odeur fétide », par exemple ; le verbe καταταρταρόω-ᾶ, « précipiter dans le Tartare », employé seulement douze fois dans les textes antiques – dont

---

<sup>1931</sup> Hézychius, *Lexicon*, s. v. Ἀβαρβαρέη ; Etienne de Byzance, épitomé des *Ethnica*, s. v. Κυλλήνη ; Michel Psellos, *Philosophica minora* vol. 1, opusculum 45, l. 17 ; Eustathe, *Commentaire de l'Iliade* vol. 1 p. 634 l. 11 et *Commentarii ad Homeri Odysseam* vol. 2 p. 41 l. 23 ; *Etymologicum magnum*, s. v. Σίκινος ; schol. vetera *Iliade* III, 189 ; schol. (D) *Iliadem* VI, 21 ; schol. Recentiora Theodori Meliteniotis VI, 22 ; schol. vetera *Odyssee* X, 350 et XIII, 104 ; schol. Théocrite I, 21/22a ; schol. L+ Ap. Rh II, 990, qui mentionne Phérécyde fr. 15c.

<sup>1932</sup> Voici les neuf occurrences de l'expression chez Apollodore : I, 7, 6 (p. 22 Wagner) : Ἐνδυμίωτος δὲ καὶ νηίδος νόμφης, ἧ ὡς τινες Ἰφινάσσης, Αἰτωλός ; I, 9, 6 (p. 30 Wagner) : Μάγνης δὲ γαμεῖ νόμφην νηίδα, καὶ γίνονται αὐτῷ παῖδες Πολυδέκτης καὶ Δίκτυς ; à deux reprises en II, 1, 5, 7 (p. 55 et 56 Wagner) : οἱ δὲ ἐκ Καλιάδνης νηίδος νόμφης παῖδες δώδεκα ἐκκληρώσαντο περὶ τῶν ἐκ Πολυξοῦς νηίδος νόμφης ; III, 10, 3, 1 (p. 140 Wagner) : Λακεδαίμονος δὲ καὶ Σπάρτης τῆς Εὐρώτα, ὅς ἦν ἀπὸ Λέλεγος αὐτόχθονος καὶ νόμφης νηίδος Κλεοχαρείας, Ἀμύκλας καὶ Εὐρυδίκη ; III, 10, 4, 3 (p. 142 Wagner) : εἰσὶ δὲ οἱ λέγοντες [...] γενέσθαι [...] Οἰβάλου δὲ καὶ νηίδος νόμφης Βατείας Τυνδάρεων Ἰπποκόωντα Ἰκάριον ; III, 10, 6 (p. 143 Wagner) : Ἰκαρίου μὲν οὖν καὶ Περιβοίας νόμφης νηίδος Θόας Δαμάσιππος Ἰμεῦσιμος Ἀλήτης Περίλεως, καὶ θυγάτηρ Πηνελόπη ; III, 14, 6, 6 (p. 161 Wagner) : Πραξιθέαν νηίδα νόμφην ἔγημεν, ἐξ ἧς αὐτῷ παῖς Πανδίων ἐγεννήθη ; ep. 2, 13, ms. E (p. 186 Wagner) : [...] τοὺς παῖδας, οὓς εἶχεν ἐκ νηίδος νόμφης, Ἀγλαὸν καὶ Καλλιλέοντα καὶ Ὀρχομενόν [...].

deux dans la *Bibliothèque* - et seulement deux fois avant Apollodore, par Eschyle et, au premier siècle de notre ère, le philosophe Cornutus<sup>1933</sup> ; le nom κίβισις, « besace », enfin, rarissime et qu'Apollodore est le seul prosateur antique à employer, à quatre reprises qui plus est<sup>1934</sup>. Apollodore est donc capable d'employer un vocabulaire très érudit, parfois fortement marqué par son emploi en poésie<sup>1935</sup>.

La *Bibliothèque* recèle en outre un certain nombre d'adjectifs composés comme νεόδαρτος, « nouvellement écorché », qui vient de l'*Odyssée* IV, 437 et XXII, 363 et qu'on ne trouve ensuite qu'à huit reprises jusqu'à Nonnos de Panopolis ; γυναικοκρατούμενος, que l'on ne rencontre qu'onze fois dans l'Antiquité ; διδυμοτόκος ; ἠφαιστότευκτος ; χρυσόκερως<sup>1936</sup>... Ces mots ne sont pas réservés à la poésie, mais leur rareté et leur mode de composition, qui évoque immanquablement la langue épique, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention du lecteur. Deux de ces adjectifs composés marquent un lien avec Phérécyde. Le premier est χαλκόπους, adjectif homérique qui n'est employé que 17 fois de l'*Iliade* jusqu'à Nonnos, dont une fois dans un fragment de Phérécyde. Surtout, cet adjectif ne qualifie des taureaux que chez Apollonios de Rhodes, Phérécyde et Apollodore, puis, après Apollodore, chez Nonnos de Panopolis<sup>1937</sup>. Il est donc possible que ce mot soit un indice de la relation entre Phérécyde et Apollodore, même celui cela n'est pas certain puisque dans la *Bibliothèque* – comme chez Phérécyde et Apollonios –, il qualifie les taureaux que Jason doit mettre sous le joug en Colchide ; or, pour le récit des aventures des Argonautes, Apollodore est très fidèle à Apollonios de Rhodes. Peut-être le poète a-t-il trouvé l'adjectif χαλκόπους chez Phérécyde, dont on pense qu'Apollonios l'a consulté ; Apollodore l'aura alors à son tour repris chez le poète. Le second est le mot χρυσόμαλλος, « à la laine d'or », employé pour qualifier la Toison ; cet adjectif apparaît pour la première fois dans le fr. 105 de Phérécyde, qui est une citation probable du mythographe athénien, et ne compte qu'une petite trentaine d'occurrences jusqu'au V<sup>e</sup> s. de notre ère, dont six chez Diodore de Sicile et trois chez Apollodore<sup>1938</sup>. Il est donc très probable que ce mot vienne du mythographe athénien, qui

---

<sup>1933</sup> Eschyle fr. 321a Mette ; *De Natura deorum* p. 7, l. 21 Lang.

<sup>1934</sup> Ce mot apparaît chez Hésiode, *Bouclier* 224, puis dans un fragment d'Alcée (fr. 255 Page et Lobel) et deux autres de Callimaque (fr. 531 Pfeiffer et *Origines* fr. 177 Pfeiffer) ; Zénobe l'emploie deux fois dans des passages où il démarque Apollodore. On trouve ce mot une cinquième fois dans les mss. de la *Bibliothèque*, dans une citation d'Hésiode que Wagner considère comme interpolée (II, 4, 2, 4 ; p. 62 Wagner).

<sup>1935</sup> Deux autres mots rares se trouvent chez Apollodore, mais ils sont issus d'une citation de l'oracle rendu aux Héraclides et leur emploi est consacré dans ce contexte, car leur mauvaise compréhension par les Héraclides est à l'origine d'une partie de leurs malheurs : il s'agit des adjectifs στενωγρός, « étroit », et εὐρυγάστωρ, « au ventre large » (II, 8, 2, 6 ; p. 103 Wagner).

<sup>1936</sup> On trouve δυσσομία en I, 9, 17, 1 (p. 38 Wagner) ; νεόδαρτος en III, 2, 1, 4 (p. 110 Wagner) ; γυναικοκρατούμενος en I, 9, 17, 2 (p. 38 Wagner) ; διδυμοτόκος en III, 10, 4, 2 (p. 142 Wagner) ; ἠφαιστότευκτος en I, 4, 3, 4 (p. 13 Wagner) et III, 4, 2, 3 (p. 113 Wagner) ; χρυσόκερως en II, 5, 3, 1 (p. 75 Wagner).

<sup>1937</sup> Apollonios de Rhodes III, 230, 410 et 496 ; Phérécyde fr. 112 ; *Bibliothèque* I, 9, 23, 3 (p. 43 Wagner) ; Nonnos XXIX, 203.

<sup>1938</sup> *Bibliothèque* I, 9, 1, 4 et 6 (p. 28-29 Wagner) ; I, 9, 16, 4 (p. 37 Wagner).

semble d'ailleurs être l'une des sources de la *Bibliothèque* pour la geste de Jason, comme nous l'avons déjà vu.

Concluons sur le vocabulaire employé par Apollodore. Notre auteur opère dans ce domaine une certaine recherche, puisqu'il emploie des mots qui sortent de toute évidence très nettement de la prose ordinaire de son temps. De plus, il emploie ces mots, parfois très rares, dans un contexte tout à fait banal par ailleurs, celui d'une *koiné* d'une grande simplicité, ce qui ne manque pas de créer un certain effet de contraste, voire de surprise. On s'aperçoit cependant que cette recherche dans le vocabulaire a des limites. On peut le constater au sujet de la Toison d'or : on sait que Phérécyde la désignait par le mot κῶας ; or, Apollodore, dans un passage pourtant particulièrement proche du texte de Phérécyde, préfère le mot δέρας, qui est celui employé, sous sa variante δέρος, par Apollonios de Rhodes – lequel utilise aussi κῶας à trente reprises – et, pour les prosateurs, Diodore de Sicile ou Strabon<sup>1939</sup>. Comme le suggère P. Dräger, c'est sans doute parce que κῶας est un mot perçu comme très poétique qu'Apollodore lui préfère δέρας<sup>1940</sup>. Que peut-on conclure de tout cela ? Probablement que le vocabulaire d'Apollodore n'est pas une façon pour lui de marquer clairement ses emprunts à ses devanciers, même s'il peut en être un indice.

### 5. La syntaxe d'Apollodore

Un lecteur de la *Bibliothèque* ne peut que remarquer la simplicité et la monotonie de la syntaxe d'Apollodore. Les phrases sont en effet souvent bâties de la même manière, à l'aide d'un nombre de procédés syntaxiques assez réduit.

Apollodore a une nette préférence pour les structures paratactiques, largement préférées aux procédés de subordination. On trouve ainsi extrêmement peu de propositions subordonnées conjonctives dans les trois premiers livres de la *Bibliothèque* : nous n'avons pu dénombrer que 287 conjonctions de subordination, dont 78 sont employées hors du récit, pour un commentaire métadiégétique<sup>1941</sup>. Les relatives, elles, sont cependant couramment employées. Elles servent le plus souvent à donner une précision rapide sur tel ou tel personnage, et ont donc une valeur explicative<sup>1942</sup> : Ἰαπετοῦ δὲ καὶ Ἀσίας Ἄτλας, ὃς ἔχει τοῖς

---

<sup>1939</sup> *Bibliothèque* I, 16, 1, 4 (p. 37 Wagner).

<sup>1940</sup> Dräger 1995, p. 10.

<sup>1941</sup> 14 ἵνα, 127 ὡς conjonction de subordination (dont 68 pour un commentaire métadiégétique, donc hors de la conduite du récit), 3 ὅπως, 4 ὥστε, aucun ὅτι, 19 εἰ, 30 ἐάν / ἄν, 5 πῶς, 1 πότερον, 12 μή, 9 ἐπεὶ(περ) dont un pour un commentaire métadiégétique, 14 ἐπειδὴ(περ) dont un pour un commentaire métadiégétique, 3 διότι, 5 διόπερ dont un pour un commentaire métadiégétique, 5 ὅτε, 0 ὅποτε, 4 ὅπου, 2 ἦνίκα, 2 ὀπηνίκα, 5 ἕως, 2 μέχρι conjonction de subordination, 1 ἄχρι conjonction de subordination, 12 πρὶν, aucun ὥσπερ, 8 καθάπερ, mais un seul qui n'est pas employé pour un commentaire métadiégétique du type « καθάπερ ἄλλοι λέγουσιν ».

<sup>1942</sup> « La relative est **explicative** (ou **appositive**) lorsqu'elle ne joue aucun rôle dans l'identification référentielle de l'antécédent » (Riegel, Pellat et Rioul 1999, p. 484).

ᾧμοις τὸν οὐρανόν, καὶ Προμηθεὺς καὶ Ἐπιμηθεὺς καὶ Μενόϊτιος, ὃν κεραυνώσας ἐν τῇ τιτανομαχίᾳ Ζεὺς κατεταρτάρωσεν (« de Japet et Asia, Atlas, qui tient le ciel sur ses épaules, Prométhée, Epiméthée et Ménoitios, que Zeus foudroya au cours de la Titanomachie et précipita dans le Tartare » ; I, 2, 2 ; p. 7 Wagner) ; Ἡρακλῆς δὲ ἐντειλάμενος Ὑλλῳ, ὃς ἐκ Διανείρας ἦν αὐτῷ παῖς πρεσβύτερος, ... (« Héraclès, après avoir ordonné à Hyllos, qui était l'aîné des enfants qu'il avait eus avec Déjanire, ... » ; II, 7, 7, 11 ; p. 99 Wagner) ; on pourrait multiplier les exemples. Dans ce qui semble bien être un souci de *uariatio*, Apollodore peut aussi employer des relatives pour faire avancer son récit, comme dans le passage suivant :

Ἐνδυμίωνος δὲ καὶ νηίδος νύμφης, ἣ ὡς τινες Ἴφιανάσσης, Αἰτωλός, ὃς ἀποκτείνας Ἄπιν τὸν Φορωνέως καὶ φυγὼν εἰς τὴν Κουρήτιδα χώραν, κτείνας τοὺς ὑποδεξαμένους Φθίας καὶ Ἀπόλλωνος υἱούς, Δῶρον καὶ Λαόδοκον καὶ Πολυποίτην, ἀφ' ἑαυτοῦ τὴν χώραν Αἰτωλίαν ἐκάλεσεν (« Endymion et une nymphe naïade, ou selon certains Iphianassè, eurent Etolos, qui, après avoir tué Apis, fils de Phoronée, s'être exilé au pays des Curètes, avoir tué ses hôtes, les fils de Phthia et d'Apollon, Doros, Laodocos et Polypoitès, nomma ce pays Etolie de son nom »)<sup>1943</sup>.

La relative dépend d'une proposition sans verbe exprimé. Les relatives sont aussi parfois employées par Apollodore pour exprimer une étymologie, comme chez Phérécyde : on retrouve par exemple la même tournure ἀφ' οὗ ... καλεῖται chez les deux auteurs. Apollodore se sert enfin fréquemment des relatives pour dire la généalogie : on retrouve ainsi les mots ἐξ ἧς γίνονται qu'employait déjà Phérécyde et leur équivalent au singulier ἐξ ἧς γίνεται, dont une recherche nous a montré qu'ils ne sont pas si fréquents que leur simplicité pourrait le laisser penser : la tournure ἐξ ἧς γίνεται n'est en effet employée dans un contexte généalogique que six fois dans le corpus grec dont quatre chez Apollodore<sup>1944</sup> ; au pluriel, on ne la trouve que deux fois dans l'Antiquité hors des écrits de Phérécyde et d'Apollodore, qui l'emploient respectivement à deux et une reprises<sup>1945</sup>.

On peut encore remarquer dans la *Bibliothèque* l'usage abondant du participe apposé à valeur circonstancielle : la notice sur Endymion que nous venons de citer en est un bon exemple. Or, il s'agit d'un trait d'écriture que L. Gourmelen remarque chez Phérécyde, et dont voici un exemple :

Πέλοψ νικήσας τὸν ἀγῶνα καὶ λαβὼν τὴν Ἴπποδάμειαν ὑπέστρεφεν ἐπὶ τὴν Πελοπόννησον μετὰ τῶν ὑποπτέρων ἵπων καὶ τοῦ Μυρτίλου · καθ' ὁδὸν δὲ

<sup>1943</sup> *Bibliothèque* I, 7, 6 (p. 22 Wagner).

<sup>1944</sup> Hormis chez Apollodore, on trouve cette tournure chez Nicolas de Damas fr. 49 Müller (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives* XIV, 300 ; Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien* XXIV, 8 ; Achille Tatius I, 3, 2 ; Nicéphore Calliste Xanthopoulos, *Histoire ecclésiastique* I, 6 (XIV<sup>e</sup> s.) ; schol. Aristophane, *Nuées* 1468a.

<sup>1945</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités juives* I, 238 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* I, 61, 2. A l'époque byzantine, on la trouve dans la *Vita Lucae Junioris Steiriotae*, 6 ; chez Zonaras, *Epitome historiarum* vol. 1, p. 37 ; Eustathe, *Commentaire de l'Odyssée* vol. 1, p. 416.

καταλαβὼν αὐτὸν προιόντα πρὸς τὸ φιλῆσαι αὐτὴν ἔρριψεν εἰς θάλασσαν (« Pélops, après avoir remporté le concours et s'être emparé d'Hippodamie, retourna dans le Péloponnèse avec les chevaux ailés et Myrtilos ; chemin faisant, ayant surpris Myrtilos qui s'apprêtait à avoir des rapports amoureux avec Hippodamie, il le jeta à la mer »)<sup>1946</sup>.

Autre trait syntaxique marquant de la *Bibliothèque*, l'ellipse fréquente du verbe dans les moments purement généalogiques ; dans cette tournure, Apollodore donne le nom des deux parents au génitif, puis le nom des enfants au nominatif, avec le verbe γίνεται / γίνονται sous-entendu. En voici quelques exemples parmi de nombreux cas : Πόντου δὲ καὶ Γῆς Φόρκος Θαύμας Νηρεὺς Εὐρυβία Κητώ (I, 2, 5 ; p. 8 Wagner) ; Βίαντος δὲ καὶ Πηροῦς Ταλαός, οὗ καὶ Λυσιμάχης τῆς Ἄβαντος τοῦ Μελάμποδος Ἄδραστος Παρθενοπαῖος Πρῶναξ Μηκιστεὺς Ἀριστόμαχος Ἐριφύλη, ἦν Ἀμφιάραος γαμεῖ (I, 13, 1, 1 ; p. 35 Wagner) ; Λυκούργου δὲ καὶ Κλεοφύλης ἢ Εὐρυνόμης Ἀγκαῖος καὶ Ἐποχος καὶ Ἀμφιδάμας καὶ Ἴασος (III, 9, 2, 1 ; p. 137 Wagner) ; encore une fois, les cas sont nombreux. On retrouve ce procédé chez les mythographes anciens : ainsi peut-on lire chez Acousilaos fr. 3 : Κλεωνύμου δ' Ἀγχίσης · τοῦ δὲ Ἐχέπωλος ; chez Phérécyde fr. 2 : ἐκ τούτου δὲ γίνεται Αἴκλος · τοῦ δὲ Ἐπίλυκος · τοῦ δὲ Ἀκέστωρ · τοῦ δὲ Ἀγήνωρ · τοῦ δὲ Οὐλίος · τοῦ δὲ Λύκης · τοῦ δὲ Ἰ Τόφων · τοῦ δὲ Φιλαῖος · τοῦ δε Ἀγαμήστωρ · τοῦ δὲ Τείσανδρος · ἐφ' οὗ ἄρχοντος ἐν Ἀθήναις < > τοῦ δὲ Μιλτιάδης · τοῦ δὲ Ἴπποκλείδης, ἐφ' οὗ ἄρχοντος Παναθήναια ἐτέθη · τοῦ δὲ Μιλτιάδης, ὃς ὄικισε Χερσόνησον ; ou encore, au fr. 20 de Phérécyde : τοῦ δὲ Ἐχέπωλος. Cette ellipse du verbe confère au texte une impression de déroulement continu de la généalogie, mais aussi voire surtout de sécheresse, impression encore renforcée chez Apollodore par les asyndètes que l'on trouve assez souvent dans les listes d'enfants, comme dans cette phrase : Ἕλληνος δὲ καὶ νύμφης Ὀρσηίδος Δῶρος Ξοῦθος Αἴολος (I, I, 7, 3, 1 ; p. 20 Wagner). Cette asyndète se trouve aussi dans des phrases qui comportent un verbe conjugué, comme dans le cas suivant : ἐσώθη δὲ Νέστωρ μόνος, ἐπειδὴ παρὰ Γερηνίους ἐτρέφετο· ὃς γήμας Ἀναξιβίαν τὴν Κρατιέως θυγατέρα μὲν Πεισιδίκην καὶ Πολυκάστην ἐγέννησε, παῖδας δὲ Περσέα Στράτιχον Ἄρητον Ἐχέφρονα Πεισίστρατον Ἀντίλοχον Θρασυμήδην (I, 9, 9, 3 ; p. 32 Wagner). Les asyndètes, parfois d'autant plus spectaculaires qu'elles sont longues<sup>1947</sup>, ne sont pas propres aux listes d'enfants, puisqu'on les trouve aussi dans le catalogue des héros qui participèrent à la chasse au sanglier de Calydon<sup>1948</sup>, ou encore dans celui des Argonautes<sup>1949</sup>. Ce procédé est en revanche totalement absent des fragments d'Acousilaos et de Phérécyde : ce dernier prend soin au contraire de coordonner

<sup>1946</sup> Phérécyde fr. 37b.

<sup>1947</sup> C'est le cas de la liste des enfants d'Héraclès en II, 7, 8, 1-10 (p. 99-101 Wagner).

<sup>1948</sup> *Bibliothèque* I, 8, 2, 3-5 ; p. 25 Wagner.

<sup>1949</sup> *Bibliothèque* I, 9, 16, 7-9 ; p. 37-38 Wagner.

systematiquement les noms propres qui composent une liste. Ainsi au fr. 22a : θνήσκουσιν πλὴν εἴ ἀνδρῶν, Οὐδαίου καὶ Χθονίου καὶ Ἐχίονος καὶ Πέλωρος καὶ Ὑπερήνορος, alors que la *Bibliothèque*, dans un passage extrêmement proche, donne περιεσώθησαν δὲ πέντε, Ἐχίων Οὐδαῖος Χθονίος Ὑπερήνωρ Πέλωρος ; de même au fr. 86 : ἐκ δὲ Κασσιεπείης τῆς Ἀράβου Φοίνικι γίνεται Κίλιξ καὶ Φινεὺς καὶ Δόρυκλος καὶ Ἄτυμος ἐπέκλησιν ; dernier cas au fr. 132 : τοῦ δὲ γίνεται Μελανίων καὶ Ἀλέκτωρ καὶ Βοηθός.

Faisons un bilan de ce qui concerne la syntaxe d'Apollodore. Notre auteur a une syntaxe assez simple, qui privilégie largement la parataxe ; les propositions subordonnées relatives à valeur explicative lui sont cependant familières, et il peut les employer notamment pour indiquer un lien généalogique ou une étimologie. Il a un goût particulier pour les participes apposés au sujet, qu'il n'hésite pas à accumuler. Enfin, il effectue fréquemment l'ellipse du verbe γίνομαι dans les moments généalogiques, et apprécie les asyndètes dans les listes de noms propres, qu'elles soient généalogiques ou non. A part ce dernier trait, les caractéristiques syntaxiques que nous venons d'énumérer sont aussi celles que l'on trouve chez Acousilaos et Phérécyde, pour autant que le maigre corpus qui nous est parvenu puisse nous le montrer. Peut-on pour autant estimer que la syntaxe d'Apollodore subit l'influence directe et consciente de celle de ses devanciers, et que s'il écrit ainsi, c'est pour marquer une filiation avec eux ? Il nous semble que les éléments dont nous disposons sur le plan de la syntaxe ne permettent pas d'aller aussi loin si l'on veut éviter le risque de surinterpréter les faits : il n'y a rien de surprenant à retrouver chez nos trois auteurs des tournures qui finalement n'ont rien d'extravagant sur le plan stylistique, à part peut-être l'asyndète, qui est précisément la seule que l'on ne trouve pas chez les mythographes anciens<sup>1950</sup>. La tournure ἀφ' οὗ X καλεῖται se retrouve par exemple chez Plutarque, Athénée, chez Strabon, dans les *Catastérismes* d'Eratosthène, chez Hérodien à de nombreuses reprises, dans la Souda, chez les scholiastes et les lexicographes... ; quoi de plus normal d'ailleurs que de la trouver en abondance dans des textes aux centres d'intérêt si proches ? Il nous semble donc difficile d'affirmer que la syntaxe d'Apollodore pourrait être en elle-même une marque générique lui permettant d'insérer la *Bibliothèque* dans la lignée des *Généalogies* anciennes. Cette simplicité syntaxique n'est cependant pas à négliger dans le cadre de notre étude : nous y reviendrons.

---

<sup>1950</sup> On en trouve en revanche quelques exemples dans des textes plus récents ; ainsi chez Flavius Josèphe, *Antiquités juives* I, 238-239, dont l'écriture est dans cet extrait très proche de celle d'Apollodore : γαμεῖ δ' αὐτὸς Κατούραν ὕστερον, ἐξ ἧς αὐτῷ παῖδες ἐξ γίνονται πρὸς τε πόνους καρτεροὶ καὶ δεινοὶ συνιέναι, Ζεμβράνης Ἰαζάρης Μαδάνης Μαδιάνης Λουσούβακος Σοῦος. φύονται δὲ καὶ τούτοις παῖδες · καὶ Σοῦου μὲν Σαβακίνης γίνεται καὶ Δαδάνης, τούτου δὲ Λατούσιμος Ἄσσυρις Λούουρις · Μαδάνου δὲ Ἡφᾶς Ἐώφρην Ἄνωχος Ἐβιδᾶς Ἑλδᾶς. τούτοις ἅπασιν τοῖς παισὶ καὶ τοῖς υἱοῖς Ἄβραμος ἀποικίων στόλους μηχανᾶται, καὶ τὴν τε Τρωγλοδῦτιν καταλαμβάνουσι καὶ τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας ὅσον ἐπὶ τὴν Ἐρυθρὰν καθήκει θάλασσαν.

## 6. *Un style dépouillé*

On le sait, l'une des grandes caractéristiques de l'écriture des mythographes anciens est son dépouillement stylistique, décrit dès l'Antiquité avec plus ou moins de bienveillance selon les critiques et les savants, en tout cas presque toujours par ce que cette écriture n'est pas ou n'a pas : Cicéron souligne l'absence d'« ornement », Denys d'Halicarnasse celle d'« affectation » et d'images, P. Tozzi parle d'un « appauvrissement fantastique », R. L. Fowler a souligné l'absence de discours direct, totalement absent de nos fragments d'Acousilaos comme de Phérécyde...<sup>1951</sup>

Le lecteur de la *Bibliothèque* se trouve ici en terrain familier. Ainsi, chez Apollodore, les paroles des personnages sont-elles presque toujours rapportées au discours indirect. Les deux malheureuses exceptions que nous avons relevées ne font que confirmer la règle :

- lors de la rencontre entre Pélias et le jeune Jason : θεασάμενος δὲ Πελίας αὐτὸν καὶ τὸν χρησμὸν συμβαλὼν ἠρώτα προσελθὼν, τί ἂν ἐποίησεν ἐξουσίαν ἔχων, εἰ λόγιον ἦν αὐτῷ πρὸς τινος φονευθήσεσθαι τῶν πολιτῶν. ὁ δὲ, εἴτε ἐπελθὼν ἄλλως, εἴτε διὰ μῆνιν Ἥρας, ἴν' ἔλθοι κακὸν Μῆδεια Πελία (τὴν γὰρ Ἥραν οὐκ ἐτίμα), « **τὸ χρυσόμαλλον δέρας, ἔφη, προσέταττον ἂν φέρειν αὐτῷ** » (« à sa vue, Pélias fit le rapprochement entre lui et l'oracle ; il s'approcha et lui demanda ce qu'il ferait, à supposer qu'il ait le pouvoir, si un oracle lui disait qu'il serait assassiné par un des citoyens. Et lui, soit que cela lui soit venu au hasard, soit sous l'effet de la colère d'Héra, afin que Médée vienne à Pélias comme un fléau (il n'honorait pas Héra), dit : "je lui ordonnerais de rapporter la Toison d'or" » ; I, 9, 16, 4 ; p. 36-37 Wagner) ;

- Μόψος δὲ συὸς οὔσης ἐπιτόκου ἠρώτα Κάλχαντα, πόσους χοίρους κατὰ γαστρὸς ἔχει, τοῦ δὲ εἰπόντος ὀκτώ, μειδιάσας ὁ Μόψος ἔφην · « **Κάλχας τῆς ἀκριβοῦς μαντείας ἀπεναντίας διάκειται, ἐγὼ δ' Ἀπόλλωνος καὶ Μαντοῦς παῖς ὑπάρχων τῆς ἀκριβοῦς μαντείας τὴν ὀξυδορκίαν πάντως πλουτῶ, καὶ οὐχ ὡς ὁ Κάλχας ὀκτώ, ἀλλ' ἐννέα κατὰ γαστρός, καὶ τούτους ἄρρενας ὅλους ἔχειν μαντεύομαι, καὶ αὔριον ἀνυπερθέτως ἐν ἔκτη ὥρα τεχθήσεσθαι** ». τούτων γοῦν γενομένων Κάλχας ἀθυμήσας ἀπέθανε καὶ ἐτάφη ἐν Νοτίῳ (« Mopsos, une truie étant sur le point de mettre bas, demande à Calchas combien de porcelets elle porte dans son ventre ; Calchas ayant répondu huit, Mopsos dit en souriant : « Calchas est très loin de l'exactitude en divination, mais moi, en tant que fils d'Apollon et de Manto, je suis riche de l'acuité du regard que permet la divination exacte, et je ne prédis pas qu'elle porte en son ventre huit porcelets, comme Calchas, mais neuf, et que ce sont tous des mâles, et qu'elle mettra bas demain à la huitième heure, sans retard ». Cela s'étant produit, Calchas, désespéré, mourut et fut enterré à Notion » ; ep. 6, 4, ms. S ; p. 215 Wagner).

<sup>1951</sup> Cicéron, *De Oratore* II, 53 ; Denys, *Thucydide* 5, 4 ; Tozzi 1967, p. 609. Sur l'absence de discours direct, voir Fowler 1996, p. 78, et Fowler 2006, p.41-42.



Remarquons la brièveté de ces deux discours directs ; Apollodore choisit d'ailleurs, dans les deux cas, de ne pas écrire de dialogue entre les interlocuteurs, refusant nettement un ornement pourtant facile et efficace à la fois, qui aurait animé son récit.

La recherche dans la *Bibliothèque* de figures de style simples telles que comparaison ou métaphore se révèle presque vaine : en plus de 230 pages de l'édition Teubner, Apollodore en emploie extrêmement peu, et nous n'avons pu relever que les ὀδόντας δὲ μεγάλους ὡς συῶν, les « dents grandes comme celles des sangliers » des Gorgones<sup>1952</sup>. *A fortiori*, pas non plus de figures plus complexes ou recherchées dans notre ouvrage : on peut parfois trouver une anaphore, par exemple celle qui scande le récit de chacun des travaux d'Héraclès : δεῦτερον δὲ ἄθλον ἐπέταξεν (sc. ὁ Εὐρυσθεύς) αὐτῷ..., τρίτον ἄθλον ἐπέταξεν αὐτῷ..., τέταρτον ἄθλον ἐπέταξεν αὐτῷ..., et ainsi de suite, avec parfois de légères variations : πέμπτον ἐπέταξεν αὐτῷ ἄθλον..., ἕκτον ἐπέταξεν ἄθλον αὐτῷ..., ἑβδομον ἐπέταξεν ἄθλον..., ἔνατον ἄθλον Ἡρακλεῖ ἐπέταξε..., δέκατον ἐπετάγη ἄθλον... Cette anaphore à l'échelle du texte, dont les variantes montrent une certaine volonté de *uariatio*, vise en réalité surtout à la clarté et à la mise en valeur de la structure du récit : il ne faut pas y voir un « ornement » du récit.

Les seuls procédés d'écriture notables sont en réalité l'accumulation et l'asyndète qui lui est souvent attachée dans la *Bibliothèque*. L'accumulation est une figure essentielle, dans tous les sens du terme, de la généalogie et de l'esthétique du catalogue : elle est en effet indissociable des longues listes de noms que donnent toutes les œuvres généalogiques. On en a plusieurs exemples dans la *Bibliothèque*, dont le plus important est sans doute le catalogue des enfants d'Héraclès auquel nous avons déjà fait allusion<sup>1953</sup> :

ἦσαν δὲ παῖδες αὐτῷ ἐκ μὲν τῶν Θεσπίου θυγατέρων, Πρόκριδος μὲν Ἀντιλέων καὶ Ἴππεύς (ἢ πρεσβυτάτη γὰρ διδύμους ἐγέννησε), Πανόπης δὲ Θρεψίππας, Λύσης Εὐμήδης, ... Κρέων, Ἐπιλάϊδος Ἀστυάναξ, Κέρθης Ἴόβης, Εὐρυβίας Πολύλαος, Πατροῦς Ἀρχέμαχος, Μηλίνης Λαομέδων, Κλυτίππης Εὐρύκαπος, Εὐρύπυλος Εὐβώτης, Ἀγλαΐης Ἀντιάδης, Ὀνήσιππος Χρυσήϊδος, Ὀρείης Λαομένης, Τέλης Λυσιδίκης, Ἐντελίδης Μενιπίδος, Ἀνθίππης Ἴπποδρόμος, Τελευταγόρας Εὐρυ..., Καπύλος Ἴππωτος, Εὐβοίας Ὀλυμπος, Νίκης Νικόδρομος, Ἀργέλης Κλεόλαος, Ἐξόλης Ἐρύθρας, Ξανθίδος Ὀμόλιππος, Στρατονίκης Ἄτρομος, Κελευστάνωρ Ἴφιδος, Λαοθόης Ἄντιφος, Ἀντιόπης Ἀλόπιος, Ἀστυβίης Κλααμήτιδος, Φυληίδος Τίγασις, Αἰσχηρίδος Λευκώνης, Ἀθείας ..., Εὐρυπύλης Ἀρχέδικος, Δυνάστης Ἐρατοῦς, Ἀσωπίδος Μέντωρ, Ἡώνης Ἀμήστριος, Τιφύσης Λυγκαῖος, Ἀλοκράτης Ὀλυμπούσης, Ἐλικωνίδος Φαλίας, Ἡσυχείης Οἰστρόβλης, Τερψικράτης

<sup>1952</sup> *Bibliothèque* II, 4, 2, 7 ; p. 62 Wagner.

<sup>1953</sup> *Bibliothèque* II, 7, 8, 1-10 (p. 99-101 Wagner).

Εὐρυόπης, Ἐλαχείας Βουλεύς, Ἀντίμαχος Νικίππης, Πάτροκλος Πυρίππης, Νῆφος Πραξιθέας, Λυσίππης Ἐράσιππος, Λυκοῦργος Τοξικράτης, Βουκόλος Μάρσης, Λεύκιππος Εὐρυτέλης, Ἴπποκράτης Ἴππόζυγος. οὗτοι μὲν ἐκ τῶν Θεσπίου θυγατέρων, ἐκ δὲ τῶν ἄλλων, Δηιανείρας <μὲν> τῆς Οἰνέως Ὕλλος Κτήσιππος Γληνὸς Ὀνειτής, ἐκ Μεγάρων δὲ τῆς Κρέοντος Θηρίμαχος Δηικόων Κρεοντιάδης, ἐξ Ὀμφάλης δὲ Ἀγέλαος, ὅθεν καὶ τὸ Κροίσου γένος. Χαλκιόπης <δὲ> τῆς Εὐρυπύλου Θετταλός, Ἐπικάστης τῆς Αὐγέου Θεστάλος, Παρθενόπης τῆς Στυμφάλου Εὐήρης, Αὐγῆς τῆς Ἀλεοῦ Τήλεφος, Ἀστυόχης τῆς Φύλαντος Τληπόλεμος, Ἀστυδαμείας τῆς Ἀμύντορος Κτήσιππος, Αὐτονόης τῆς Πειρέως Παλαίμων (« il eut des fils des filles de Thespios. De Procris, Antiléon et Hippée (l'aînée donna en effet naissance à des jumeaux), de Panopè, Threpsippas, de Lysè, Eumédès, ... Créon, d'Epilaïs, Astyanax, de Certhè, Iobès, d'Eurybia, Polylaos, de Patro, Archémachos, de Mélinè, Laomédon, de Clytippè, Eurycapys ; Eurypylè d'Eubotè, d'Aglaia Antiadès, Onésippos de Chryséis, d'Oréia Laoméniès, Télès de Lysidicè, Entélidès de Ménippis, d'Anthippè Hippodromos, Téléutagoras d'Eury..., Capylos d'Hippo, d'Euboiia Olympos, de Nikè Nicodromos, d'Argélè Cléolaos, d'Exolè Erythras, de Xanthis Homolippos, de Stratonicè Atromos, Céleustanor d'Iphis, de Laothoè Antiphos, d'Antiope Alopis, Astybiès de Claamétis, de Phyléis Tigasis, d'Aischréis Leuconès, d'Anthéia..., d'Eurypylè Archédicos, Dynastès d'Erato, d'Asopis Mentor, d'Eonè Amestrios, de Tiphysè Lyncée, Halocratès d'Olympousè, d'Héliconis, Phalias, d'Hésychéia Oistroblès, de Terpsicratè Euryopès, d'Elachéia Boulée, Antimachos de Nicippè, Patrocle de Pyrippè, Néphos de Praxithéa, de Lysippè Erasippos, Lycurgue de Toxicratè, Boucolos de Marsè, Leucippos d'Eurytélè, d'Hippocratè Hippozygos. Ceux-là sont nés des filles de Thespios ; des autres femmes, il eut : de Déjanire fille d'Oïnée, Hyllos, Ctésippos, Glénos, Onéitès, de Mégara fille de Créon Thérimachos, Déichoon, Créontiadès, d'Omphale Agélaos, d'où vient même la famille de Crésus. De Chalciopè fille d'Eurypylos il eut Thessalos, d'Epicaste fille d'Augias Thestalos, de Parthénopè fille de Stymphalos Euérès, d'Augè fille d'Aléos Télèphe, d'Astyochè fille de Phylas Tlépolémos, d'Astydaméia fille d'Amyntor Ctésippos, d'Autonoè fille de Péirée Palaimon »).

Si ces catalogues généalogiques se retrouvaient très probablement chez Acousilaos ou Phérécyde, c'est surtout à des textes mieux connus du lecteur moderne, le *Catalogue des femmes* hésiodique et le célèbre Catalogue des vaisseaux de l'*Illiade*, qu'ils peuvent faire penser. Si la *Bibliothèque* partage avec ces deux textes le principe de la liste, l'écriture en est

très éloignée, comme on peut le constater avec les trois exemples suivants, tirés du *Catalogue des femmes* :

Ἕλληνας δ' ἐγένοντο φιλοπολέμου βασιλῆος  
Δῶρος τε Ξοῦθός τε καὶ Αἴολος ἵπποχάρμης  
(« d'Hellèn, roi belliqueux, naquirent Doros, Xouthos et Aiolos le combattant à cheval » ; fr. 9 M.-W.).

Αἰολίδαι δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλοι βασιλῆες  
Κρηθεὺς ἠδ' Ἀθάμας καὶ Σίσυφος αἰολομήτης  
(« naquirent les rois qui rendent la justice, Créthée, Athamas et Sisyphe fécond en ruses » ; fr. 10 M.-W.).

τοὺς δ' ἄλλους Οἰνήϊ [τέκ'] Ἀλθαίη κυα[ν]ῶ[π]ις,  
Φηρέα θ' ἰππόδαμ[ον καὶ ἐυ]μελίη[ν Ἀγέ]λαον  
Τοξέα τε Κλύμενό[ν τε ἄνακ]τ' ἀτάλαντ[ον] Ἄρηϊ  
Γόργην τ' ἠύκομον κ[αὶ ἐπί]φ[ρ]ονα Δηϊάνειραν,  
ἦ τέχ' ὑποδηθεῖ[σα βίη] Ἡρ[ακ]λη[ε]ίη  
Ἕλλον καὶ Γλήνον καὶ [Κτή]σιππον καὶ Ὀνειτήν · [...]  
(« les autres, Althée au regard bleu les enfanta à Oinée, Phérée dompteur de chevaux et Agélaos à la forte lance, Toxée et Clyménos, seigneur semblable à Arès, et Gorgè aux beaux cheveux et la sage Déjanire, qui enfanta, soumise à la violence d'Héraclès, Hyllon, Glénos, Ctésippos et Onéitès ; [...] » ; fr. 25 M.-W., v. 14-19).

Première différence, fondamentale, Hésiode écrit en vers alors qu'Apollodore emploie la prose. De plus, le poète n'emploie pas l'asyndète, contrairement au prosateur ; surtout, Hésiode orne son texte d'épithètes poétiques - Αἴολος ἵπποχάρμης, Σίσυφος αἰολομήτης, Φηρέα θ' ἰππόδαμ[ον par exemple - que l'on ne trouve strictement jamais chez Apollodore, dont les catalogues sont presque uniquement composés des noms propres des personnages. On a en réalité l'impression que dans la *Bibliothèque*, ouvrage encyclopédique, les différents catalogues relèvent de la pure érudition, notion dont on soulignera encore une fois l'importance à l'époque d'Apollodore : alors que les catalogues hésiodique, homérique et épiques en général sont des pièces poétiques composées pour être déclamées à haute voix et

devant un public qui appréciera leur valeur esthétique, ceux de la *Bibliothèque* ne visent qu'à accumuler les noms transmis par la tradition dans le souci de les conserver<sup>1954</sup>.

On voit donc que l'écriture de la *Bibliothèque* est extrêmement dépouillée, d'une sobriété extrême, elle qui refuse tout ornement stylistique, même le plus simple, pour aboutir à un récit bref et efficace. Seules l'accumulation et l'asyndète s'y trouvent fréquemment, car elles sont intrinsèquement liées au genre même de la généalogie, en vers comme en prose d'ailleurs, ce qui nous empêche d'y voir un lien direct avec Phérécyde et Acousilaos.

## **B. L'écriture de la *Bibliothèque* et la perspective générique**

### ***1. La question de l'ἄφελῆς λέξις***

Notre étude a mis en évidence les traits principaux de l'écriture d'Apollodore. Notre auteur emploie une *koinè* rehaussée de traits ioniens ou épiques. Son vocabulaire est lui aussi parfaitement commun, même si le texte est parfois agrémenté de mots rares à l'emploi plus fréquent en poésie qu'en prose, voire de mots très érudits. Sa syntaxe est simple, et comporte peu de propositions subordonnées autres que des relatives explicatives, souvent assez brèves. Son style est très dépouillé, puisqu'il n'emploie quasiment aucune figure de style. Reste un trait marquant, l'emploi fréquent du présent de narration dans les passages généalogiques.

Que penser de cette écriture dans une perspective générique ? Pris séparément, chacun de ces traits d'écriture ne saurait bien entendu renvoyer clairement le lecteur aux mythographes du V<sup>e</sup> s., dont Apollodore ne semble pas faire de décalque : il nous semble donc impossible d'affirmer nettement que l'écriture de la *Bibliothèque* démarque méthodiquement et consciemment celles d'Acousilaos et de Phérécyde.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y ait aucun lien sur ce plan entre nos différents auteurs, et si l'on élargit la perspective, il nous semble possible de voir dans ces choix d'écriture quelque chose de signifiant. L'écriture d'Apollodore relève en effet de ce que les Anciens appelaient l'ἄφελῆς λέξις, l'« expression simple », dont on retrouve la description dans les différentes théories antiques du style qui nous sont parvenues, et qui s'oppose dans ces mêmes théories aux styles intermédiaire et élevé<sup>1955</sup>. Selon Denys d'Halicarnasse, cette λέξις λιτὴ καὶ ἀφελής, dont les qualités sont les qualités essentielles de l'expression, à savoir

---

<sup>1954</sup> Cela n'empêche évidemment pas les catalogues présents dans la *Bibliothèque* d'obéir à certains principes de composition : Scarpì 1996, p. 489 voit par exemple dans le catalogue des unions entre Danaïdes et fils d'Égyptos une organisation hiérarchisée qui va de la plus âgée et importante, Hypermnestre, aux plus jeunes, avec une certaine part donnée à l'homonymie, comme le souligne d'ailleurs le narrateur de la *Bibliothèque* (II, 1, 5, 6 ; p. 55 Wagner). Il reste que ces catalogues ne nous semblent pas régis par des principes d'ordre esthétique ou poétique.

<sup>1955</sup> Sur les théories du style, nous avons beaucoup utilisé la très utile introduction de Michel Patillon à son édition CUF des *Arts rhétoriques* du ps.-Aelius Aristide (Patillon 2002a).

la pureté, la clarté, la brièveté, la correction et la convenance, est celle qu'utilisent presque tous les prosateurs<sup>1956</sup> ; l'*Art rhétorique* faussement attribué à Aelius Aristide, ouvrage sans doute écrit au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>1957</sup>, explique que les figures du discours simple sont « lâches, naïves, ne proposant aucune preuve ni aucun examen, mais proches de la banalité et indolentes [...] comme si elles appartenaient au style négligé de la conversation<sup>1958</sup> ».

Parmi les auteurs qui ont choisi le style simple, Denys nomme en premier οἱ τὰς γενεαλογίας ἐξενέγκαντες καὶ οἱ τὰς τοπικὰς ἱστορίας πραγματευσάμενοι, « tous ceux qui ont publié des généalogies, ou traité d'histoire locale<sup>1959</sup> », parmi lesquels il compte Acousilaos, comme il le précise dans son *Thucydide*<sup>1960</sup>, et au nombre desquels il faut aussi compter Phérécyde : tous deux relèvent en effet du « discours factuel et sec, toujours influencé par la structure catalogique des poèmes archaïques » dont parle L. Gourmelen à propos du mythographe athénien<sup>1961</sup>. Bien évidemment, nos trois mythographes sont loin d'être les seuls à avoir opté pour le style simple, puisque l'on a vu que pour les Anciens c'est le cas de très nombreux autres prosateurs ; le fait que les mythographes anciens soient les premiers nommés par Denys permet cependant de penser que ces auteurs de *Généalogies* pouvaient être considérés par les Anciens comme des archétypes de cette ἁφελῆς λέξις, d'autant plus qu'ils en avaient été les initiateurs, puisqu'il s'agit des premiers prosateurs grecs. De plus, on sait qu'il était important pour les Anciens de choisir « le style approprié au sujet », comme le recommande Cicéron dans le *De Oratore*, reprenant ainsi une idée que l'on trouve dès Isocrate<sup>1962</sup>. On peut penser qu'Apollodore suit ce précepte : si son écriture est dépouillée, c'est parce que c'est son sujet qui l'exige, et ce depuis les pionniers du genre que sont, entre autres, Acousilaos et Phérécyde. Le choix par Apollodore de ce style, poussé parfois à son expression extrême, est donc une façon de s'inscrire dans la lignée des mythographes anciens, d'autant plus qu'à l'époque impériale les styles plus élevés font eux aussi partie de la palette dont disposent les auteurs de prose : J.-R. Vieillefond, dans l'introduction de l'édition CUF de *Daphnis et Chloé*<sup>1963</sup>, rappelle ainsi que si l'ἁφελῆς λέξις est choisie par Chariton, Achille Tatius et Longus, Héliodore et le Lucien de l'*Histoire Vraie* ont fait un choix différent.

Le choix de ἁφελῆς λέξις semble donc bien être un choix qui inscrit la *Bibliothèque* dans la lignée des *Généalogies* anciennes par l'écriture, même s'il ne s'agit pas d'un geste qui

---

<sup>1956</sup> *Démosthène* 2, 1 ; voir Patillon 2002a, p. LVIII.

<sup>1957</sup> Son éditeur M. Patillon propose d'attribuer l'ouvrage à Aelius Harpocraton, actif dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.

<sup>1958</sup> *Arts rhétoriques* II, 2 ; trad. M. Patillon, CUF.

<sup>1959</sup> *Démosthène* 2, 2 ; trad. G. Aujac, CUF.

<sup>1960</sup> *Thucydide* 5, 2.

<sup>1961</sup> Gourmelen 2011, p. 167.

<sup>1962</sup> « [...] figuram [...] ad id quod agemus accommodatam deligamus » (*De Oratore* III, 212) ; voir Isocrate, *Contre les sophistes*, 16.

<sup>1963</sup> Vieillefond Jean-René, 1987, *Longus. Daphnis et Chloé*, p. CCXIX.

chercherait à lier de façon directe l'ouvrage d'Apollodore à ceux d'Acousilaos et de Phérécyde. Ces derniers, ainsi que les mythographes contemporains comme Hellanicos de Lesbos par exemple, par leur statut de pionniers de la mythographie en prose, ont eu une influence sur la prose généalogique en général, dont on peut retrouver des indices chez d'autres auteurs qu'Apollodore. Il est en effet frappant de remarquer que nombre d'ouvrages à caractère mythographique emploient une écriture aux caractéristiques similaires à celles que nous venons de dégager. De récents éditeurs de Parthénios de Nicée par exemple constatent dans leur introduction aux *Passions d'amour* ce choix d'une écriture simple et claire, au point d'évoquer « une sorte de "degré zéro de l'écriture"<sup>1964</sup> ». On peut même aller jusqu'à évoquer les *Fables* d'Hygin, qui constituent un excellent exemple latin de la notion d'ἀφελῆς λέξις.

## 2. Une tradition de l'écriture mythographique ?

On constate de plus que les différentes caractéristiques de l'écriture limpide des mythographes anciens, dont nous avons dit qu'elle pouvait être considérée comme une marque générique, peuvent se retrouver de façon ponctuelle chez d'autres auteurs qui ne sont pas des mythographes, ou du moins dont l'œuvre n'est pas principalement mythographique : on a alors des passages généalogiques qui offrent des similitudes frappantes avec nos fragments. C'est le cas par exemple dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe :

Φαλέγου γὰρ τοῦ Ἑβέρου γίνεται παῖς Ρεούς · τούτου δὲ Σεροῦγος, ᾧ Ναχώρης υἱὸς τίκεται · τούτου δὲ Θέρρος · πατὴρ δὲ οὗτος Ἀβράμου γίνεται, ὃς δέκατος μὲν ἐστὶν ἀπὸ Νώχου, δευτέρῳ δ' ἔτει καὶ ἐνενηκοστῷ πρὸς ἐνακοσίους μετὰ τὴν ἐπομβρίαν ἐγένετο (« Phaleg, fils d'Héber, eut un fils Réu, celui-ci eut un fils Serug, dont naquit un fils Nahor, qui engendra Térah, qui devint père d'Abraham. Celui-ci fut le dixième après Noé, et naquit 292 ans après le Déluge »)<sup>1965</sup>.

On retrouve dans ce passage le présent généalogique, la formule τούτου δέ et les propositions subordonnées relatives explicatives dont on a constaté la présence chez Apollodore. La suite du texte de Flavius Josèphe est le déroulement de cette lignée, dans un style qui évoque évidemment aussi les passages similaires de l'Ancient Testament, en particulier la Table des Peuples, au chapitre 10 de la *Genèse*. Autre cas intéressant chez Pausanias, qui en offre plusieurs exemples par ailleurs<sup>1966</sup> :

Παυσανίου τοῦ περὶ Πλάταιαν τοῖς Ἑλλησιν ἡγησαμένου Πλειστοάναξ υἱὸς ἐγένετο, τοῦ δὲ Παυσανίας, τοῦ δὲ Κλεόμβροτος, ὃς ἐναντία Ἐπαμινώνδα καὶ Θηβαίοις μαχόμενος ἀπέθανεν ἐν Λεύκτροις · Κλεομβρότου δὲ Ἀγησίπολις ἦν καὶ

<sup>1964</sup> Biraud, Voisin, Zucker 2008, p. 42.

<sup>1965</sup> *Antiquités juives* I, 148-149 ; trad. Nodet.

<sup>1966</sup> On retrouve notamment l'emploi de la formule τοῦ δέ et des relatives, par exemple en II, 5, 7, en II, 25, 6, III, 6, 6-7, en VI, 17, 6, en IX, 5, 16 ; dans certains de ces passages est aussi employé le présent historique.

Κλεομένης, Ἀγησιπόλιδος δὲ ἄπαιδος τελευτήσαντος Κλεομένης τὴν βασιλείαν ἔσχε. Κλεομένει δὲ παῖδες γίνονται πρεσβύτερος μὲν Ἀκρότατος, νεώτερος δὲ Κλεώνυμος. Ἀκρότατον μὲν οὖν πρότερον κατέλαβεν ἢ τελευτή · Κλεομένους δὲ ἀποθανόντος ὕστερον ἐς ἢ τελευτή · Κλεομένους δὲ ἀποθανόντος ὕστερον ἐς ἀμφισβήτησιν κατέστη περὶ τῆς ἀρχῆς Ἀρεὺς ὁ Ἀκροτάτου, καὶ Κλεώνυμος ὅτῳ δὴ τρόπῳ μετελθὼν ἐπάγει Πύρρον ἐς τὴν χώραν (« Pausanias qui avait commandé les Grecs à Platées eut comme fils Pleistoanax ; celui-ci, Pausanias ; celui-ci, Cléombrotos qui mourut à Leuctres en combattant contre Epaminondas et les Thébains. Cléombrotos fut le père d'Agésipolis et de Cléomène. Agésipolis mourut sans enfant, et Cléomène exerça la royauté. Cléomène eut deux enfants ; Acrotatos fut l'aîné, Cléonymos, le cadet. Or la mort d'Acrotatos survint la première. A la mort de Cléomène, Areus fils d'Acrotatos revendiqua par la suite le pouvoir, et Cléonymos s'arrange de toute manière pour prendre contact avec Pyrrhos et l'introduire dans le pays »)<sup>1967</sup>.

On retrouve dans ce passage les traits d'écriture fréquemment employés par nos mythographes : l'emploi de la formule τοῦ δέ et des relatives explicatives ; l'usage de la parataxe ; le présent historique (ἐπάγει) et généalogique (γίνονται). Le dernier exemple que nous donnerons se trouve chez Eusèbe de Césarée ; il s'agit d'un extrait d'une longue citation de Philon de Byblos, auteur actif au I<sup>er</sup> s. de notre ère :

Κρόνῳ δὲ ἐγένοντο ἀπὸ Ἀστάρτης θυγατέρες ἑπτὰ Τιτανίδες ἢ Ἀρτέμιδες. καὶ πάλιν τῷ αὐτῷ γίνονται ἀπὸ Ῥέας παῖδες ἑπτὰ, ὧν ὁ νεώτατος ἅμα τῇ γενέσει ἀφιερῶθη · καὶ ἀπὸ Διώνης θήλειαι, καὶ ἀπὸ Ἀστάρτης πάλιν ἄρρενες δύο, Πόθος καὶ Ἔρωσ. ὁ δὲ Δαγών, ἐπειδὴ εὗρεν σῖτον καὶ ἄροτρον, ἐκλήθη Ζεὺς Ἀρότριος. Συδύκῳ δέ, τῷ λεγομένῳ δικαίῳ, μία τῶν Τιτανίδων συνελθοῦσα γεννᾷ τὸν Ἀσκληπιόν. ἐγεννήθησαν δὲ καὶ ἐν Περαιίᾳ Κρόνῳ τρεῖς παῖδες, Κρόνος, ὁμώνυμος τῷ πατρί, καὶ Ζεὺς Βῆλος καὶ Ἀπόλλων. κατὰ τούτους γίνονται Πόντος καὶ Τυφῶν καὶ Νηρεὺς, πατὴρ Πόντου, Βήλου δὲ παῖς. ἀπὸ δὲ τοῦ Πόντου γίνεται Σιδών, ἢ καθ' ὑπερβολὴν εὐφωνίας πρώτη ὕμνον ᾠδῆς εὗρεν, καὶ Ποσειδῶν. τῷ δὲ Δημαροῦντι γίνεται Μέλκαθρος, ὁ καὶ Ἡρακλῆς. εἶτα πάλιν Οὐρανὸς πολεμεῖ Πόντῳ καὶ ἀποστὰς Δημαροῦντι προστίθεται · ἐπεισὶ τε Πόντῳ ὁ Δημαροῦς τροποῦταί τε αὐτὸν ὁ Πόντος, ὁ δὲ Δημαροῦς φυγῆς θυσίαν ἠΰξατο (« Cronos, ayant pour fils Sadidos, le fit périr de son propre fer parce qu'il l'avait pris en suspicion, et il lui ôta la vie, se faisant le meurtrier de son propre enfant ; de la même manière encore, il coupa la tête de sa fille, si bien que tous les dieux furent épouvantés devant l'état d'esprit de Cronos. Par la suite, Ouranos qui était en exil, envoya secrètement sa fille, la vierge Astartè, avec ses deux sœurs Rhéa et

<sup>1967</sup> Pausanias I, 13, 4 ; trad. Pouilloux, CUF.

Dionè pour supprimer Cronos par ruse. Mais Cronos les prit et fit d'elles, qui étaient ses sœurs, ses épouses légitimes. Ouranos l'ayant appris envoya contre Cronos Heimarménè et Hora avec d'autres alliés, et Cronos les rallia à sa cause et les retint auprès de lui. Le dieu Ouranos, dit-on, imagina encore les Bétyles, ayant fabriqué des pierres animées. Astarté donna à Cronos sept filles, les Titanides ou Artémides. Et Rhéa lui donna de son côté autant de fils, dont le dernier fut dès sa naissance divinisé. Dionè lui donna des filles, Astarté à nouveau deux garçons, Pothos et Éros. Dagon, puisqu'il avait découvert le blé et la charrue, reçut le nom de Zeus Arotrios. Sydek, qu'on appelle le Juste, s'étant uni à une des Titanides, devient père d'Asclèpios. Cronos, dans la contrée de Pérée, devient encore père de trois enfants : l'un appelé Cronos comme son père, puis Zeus Bélos et Apollon. De leur temps, on voit apparaître Pontos, Typhon et Nérée, père de Pontos et fils de Bélos. De Pontos naissent Sidon qui, avec sa voix d'une exceptionnelle qualité, trouva la première le chant, et Poséidon. Dèmarous a pour fils Melcathros, qu'on appelle aussi Héraklès. Ensuite Ouranos entre en lutte à son tour avec Pontos, puis fait défection pour s'allier à Dèmarous : Dèmarous marche contre Pontos, mais ce dernier le met en fuite. Dèmarous promet un sacrifice s'il en réchappait »)<sup>1968</sup>.

Là encore, on peut relever dans ce passage l'emploi abondant de présents généalogiques (γίνονται, γεννᾶ, γίνεται), l'emploi du présent de narration (πολεμεῖ, προστίθεται, τροποῦται) et de propositions subordonnées relatives à valeur explicative dans un contexte où domine la parataxe.

Ces trois exemples présentent donc les principaux traits d'écriture que nous avons pu trouver chez les mythographes anciens, ce qui permet de penser qu'il y a bien même après l'époque classique une « écriture généalogique », une prose simple, claire et économe, qui se caractérise par l'emploi du présent généalogique, de la parataxe, de relatives explicatives et parfois par l'utilisation de formules généalogiques<sup>1969</sup>. Cette prose est bien entendu susceptible de variations selon les auteurs : le *De Fluviiis* du ps.-Plutarque par exemple présente une syntaxe très plate, mais aussi une réelle recherche stylistique dans le vocabulaire, qui vise parfois à imiter l'épopée archaïque ou la tragédie, comme l'a montré Ch. Delattre<sup>1970</sup>. L'important est cependant de voir que les pionniers de la mythographie en prose que sont Acousilaos, Phérécyde, Hellanicos et d'autres ont eu une influence décisive sur l'écriture, sur

<sup>1968</sup> *Préparation évangélique* I, 10, 23-28 ; trad. Sirinelli et des Places.

<sup>1969</sup> On trouve parfois ces procédés dans des textes qui disent la transmission d'un maître de philosophie à son disciple, ce qui pourrait être considéré comme une autre sorte de généalogique. Voir par exemple Eusèbe, *Préparation évangélique* XIV, 17, 10 : Ξενοφάνους δὲ ἀκουστής γέγονε Παρμενίδης · τούτου Μέλισσος, οὗ Ζήνων, οὗ Λεύκιππος, οὗ Δημόκριτος, οὗ Πρωταγόρας καὶ Νεσσᾶς· τοῦ δὲ Νεσσᾶ Μητρόδωρος, οὗ Διογένης, οὗ Ἀνάξαρχος.

<sup>1970</sup> Delattre 2011, p. 34-35.



la λέξις des auteurs des siècles suivants : ils ont en quelque sorte posé les codes de l'écriture mythographique et généalogique en prose, codes qui ont ensuite été repris des siècles durant par de nombreux auteurs, au rang desquels figure Apollodore. L'influence exercée sur ce dernier par Acousilaos et Phérécyde sur le plan de l'écriture n'est donc sans doute pas une influence directe, Apollodore ne copie pas l'écriture de ses devanciers pour en faire une sorte de pastiche : il s'inscrit en revanche consciemment dans une lignée qu'ils ont initiée, fondée sur une ἀφελῆς λέξις devenue comme un élément du genre de la mythographie en prose. Comme l'écrit R. L. Fowler, grand spécialiste des premiers mythographes, il existe bien un « style of mythography, which is distinctive and consistent throughout antiquity », ce qui est selon lui « one of the arguments for continuity between the « mythography » of the Classical period and the μυθογραφία of later centuries<sup>1971</sup> ». Cette idée n'est finalement que le prolongement de ce qu'écrit le savant italien Santo Mazzarino en parlant d'Acousilaos et de l'écriture de ses récits : « lo stile di questi racconti con « presente storico » diventò classico per gli autori di *Genealogie*, ed in genere per questi storici-prosatori (*syngrapheis*) più antichi ; Ecateo dipende direttamente da esso. Basta confrontare l'inizio di questo racconto su Ceneo in Acusilao con il racconto di Ecateo su Danae. Acusilao : « A Cenea, figlia di Elato, si unisce Posidone ». Ecateo : « A Danae si unisce Zeus ». Questo confronto mostra ancor una volta la grande importanza di Acusilao nella formazione della storiografia greca. Egli ha inoltre istituito, come vedremo or ora, la forma linguistica iniziale della storiografia greca<sup>1972</sup> ». A l'époque où écrit Apollodore, après les travaux critiques de Cicéron et de Denys, la prose a depuis très longtemps démontré qu'elle peut elle aussi atteindre une grande qualité littéraire et stylistique ; notre auteur opte pourtant pour ce style neutre, voire fade, qui l'a longtemps disqualifié aux yeux des commentateurs, dont les jugements sur le style de la *Bibliothèque* sont toujours fort négatifs. Il n'est pas question d'affirmer que le style d'Apollodore est remarquablement brillant, il ne s'agit bien évidemment pas d'une prose artistique telle qu'on peut en trouver chez d'autres auteurs grecs ; il ne faut cependant pas sous-estimer l'importance de son choix d'une écriture limpide et économe, car ce choix est bien l'un des éléments de l'inscription de la *Bibliothèque* dans le genre des *Généalogies*, et est donc issu d'une réflexion d'ordre générique qu'il ne faut sans doute pas surestimer, mais qu'il ne faut pas non plus négliger ou mépriser. Nous en voulons pour preuve l'épigramme qui figurait en tête de notre ouvrage dans l'édition qu'en consulta Photios, et dont nous n'avons aucune raison de douter qu'elle soit authentique :

Αἰῶνος σπεῖρημα ἀφυσσάμενος ἀπ' ἐμεῖο  
 παιδείης, μύθους γνῶθι παλαιγενέας,

<sup>1971</sup> Fowler 2006, p. 36 ; voir aussi Fowler 2013, p. 707.

<sup>1972</sup> Mazzarino 1983, p. 69.

μηδ' ἐς Ὀμηρεῖν σελίδ' ἔμβλεπε μηδ' ἐλεγείην,  
μη τραγικὴν Μοῦσαν, μηδὲ μελογραφίην,  
μη κυκλίων ζῆτει πολύθρουν στίχον · εἰς ἐμὲ δ' ἄθρων  
εὐρήσεις ἐν ἐμοὶ πάνθ' ὅσα κόσμος ἔχει.

(« dans les spires du Temps tu peux puiser, grâce à mon érudition, et tu peux connaître les légendes d'autrefois. Ne va pas voir dans les pages d'Homère ni dans l'Élégie, ni chez la Muse tragique, ni dans la poésie mélique ; ne cherche pas dans les vers bavards des Cycliques. Regarde-moi et en moi tu trouveras tout ce que contient le monde »)<sup>1973</sup>.

Cette épigramme programmatique est intéressante, car elle dit tout ce que n'est pas la *Bibliothèque*... en adoptant une forme exactement contraire ! Elle est en effet opposable en tous points au texte qu'elle présente, en premier lieu parce qu'elle est en distiques élégiaques. Elle est en outre écrite dans la langue de l'épopée, dont on retrouve des formes caractéristiques comme ἐμεῖο (v. 1), de nombreux ionismes comme παιδείης (v. 2), ἐλεγείην (v. 3) ou encore παλαιγενέας (v. 2). Son vocabulaire est recherché et complexe, comme en témoignent les adjectifs composés παλαιγενέας (v. 2) et πολύθρουν (v. 5), qui sont rares et dont l'usage est presque exclusivement réservé à la poésie. On trouve aussi dans cette pièce des figures de style comme l'accumulation et l'anaphore (v. 3-5), la métaphore αἰῶνος σπεῖρημα (v. 1)... et même une prosopopée, puisque ce poème, écrit à la première personne, est censé être prononcé par la *Bibliothèque* elle-même qui s'adresse à son lecteur. On voit donc que cette épigramme très soignée, presque précieuse, est, sur le plan de l'écriture, à l'exact opposé du reste de la *Bibliothèque*, et ce n'est pas un hasard : ce jeu littéraire amusant, en offrant un contraste extrêmement fort avec le texte qu'il précède, souligne précisément le caractère totalement conscient et pensé du choix d'une écriture simple, dépouillée et qui inscrit la *Bibliothèque* dans la tradition du genre de la mythographie.

Ce que dit l'épigramme va bien entendu dans le même sens, en définissant le projet d'Apollodore par la négative. Elle invite le lecteur à délaissier les genres poétiques, énumérés l'un après l'autre, pour ne retenir que la παιδείη, l'« érudition » ; elle présente la *Bibliothèque* comme un puits de savoir contenant la totalité des connaissances mythographiques, et dépouillé du πολύθρουν στίχον, du « vers bavard » qui caractérise les autres genres littéraires dans lesquels la mythologie joue un rôle important. En somme, elle engage le lecteur à effectuer le même mouvement de dépouillement que celui qu'ont effectué les premiers mythographes en prose : il faut se débarrasser des artifices de l'écriture que sont le mètre et les ornements du discours pour atteindre le cœur de la connaissance. On ne saurait mieux

---

<sup>1973</sup> Photios, *Bibliothèque*, codex 186, 142a-b ; trad. Carrière et Massonnie.

parler du projet d'écriture d'Apollodore, ni *in fine* mieux souligner l'identité, de ce point de vue, de sa démarche et de celle d'Acousilaos et de Phérécyde.

Ce poème préliminaire a donc pour rôle à la fois de présenter la *Bibliothèque* à son lecteur et d'en programmer la lecture et la réception en l'inscrivant d'emblée dans la tradition d'un genre, celui de la mythographie en prose, défini par son écriture ; ce poème est un manifeste littéraire dans lequel l'écriture est présentée comme une caractéristique essentielle de la généricité du texte.



## Conclusion

Voici arrivé le terme de cette étude : il est temps d'en proposer les conclusions.

Remarquons tout d'abord que si Acousilaos et Phérécyde sont nommés dans des proportions comparables dans la *Bibliothèque*, ils ont en réalité une influence très différente sur cet ouvrage. Acousilaos est utilisé comme source pour un ensemble bien précis de légendes, celles qui concernent les premiers temps d'Argos : il est employé par Apollodore comme un spécialiste de ce corpus de récits, et est abondamment utilisé dans les pages consacrées aux légendes de l'Argolide, mais n'est ni suivi, ni même, semble-t-il, consulté dans les autres sections de la *Bibliothèque*. Même s'il est nommé à dix reprises par Apollodore, son influence se limite donc à un passage précis, le début du livre II, qui est d'une grande importance pour l'ensemble de la construction de l'ouvrage, mais qui n'occupe que trois pages de l'édition de R. Wagner, soit à peine plus d'1% du volume de la *Bibliothèque*. Phérécyde, au contraire, peut être considéré comme une source de première importance pour Apollodore – ce qui, du coup, permet à la *Bibliothèque* d'être une source importante pour la connaissance de Phérécyde. Le mythographe athénien est en effet suivi de très près dans le cycle de Persée et dans celui d'Héraclès, qui occupent presque 20% du texte de la *Bibliothèque*, et l'on retrouve son empreinte à d'autres endroits de l'ouvrage, par exemple dans les récits concernant les Argonautes au livre I ou les notices sur Pélée, Thésée ou Pélopes au livre III et dans les épitomai. Il faut donc conclure que le nombre de mentions d'un auteur dans la *Bibliothèque* n'est pas un indicateur fiable de son influence ; en d'autres termes, on ne peut s'arrêter aux chiffres pour mesurer le poids de chaque source. Cette différence confirme aussi que pour Apollodore, toutes les sources ne se valent pas : la *Bibliothèque* n'est pas une simple compilation, mais bel et bien le résultat d'un important travail critique de choix de légendes, de variantes, etc., même si ce travail est le plus souvent laissé dans l'ombre par Apollodore, qui ne souligne ni n'explique jamais ou presque sur quels critères il opère son tri.

Sur cette question du statut des sources, l'importance qu'a Phérécyde dans la *Bibliothèque* montre que le mythographe athénien est, pour Apollodore, mis sur le même plan qu'Hésiode, Homère et Apollonios de Rhodes, qui jouissent pourtant d'un tout autre prestige aux yeux des Modernes. Ces réputations fort différentes sont bien sûr parfaitement justifiées si l'on considère l'aspect esthétique de l'œuvre de ces quatre auteurs, mais chez un auteur pour qui l'esthétique des grands poètes épiques peut aussi relever du bavardage – rappelons-nous le *κυκλίων* [...] *πολύθροον στίχων* évoqué dans l'épigramme liminaire –, la sobriété de

l'écriture d'un mythographe ancien comme Phérécyde permet de mettre parfaitement en valeur la richesse du contenu de son ouvrage. Pour Apollodore, Phérécyde est ainsi une *auctoritas* de premier plan, à l'égal des poètes épiques les plus prestigieux.

Plus largement, nos analyses ont aussi tenté de mieux comprendre la pratique de l'emprunt chez Apollodore. Ses modalités d'abord : nous n'avons pas pu trouver dans la *Bibliothèque* d'emprunt littéral à Acousilaos ou à Phérécyde, qui semblent systématiquement reformulés, quand l'emprunt ne se limite pas à un nom propre ; pas non plus de références plus précises que le simple nom de l'auteur. Les mythographes anciens semblent en réalité avoir été connus d'Apollodore surtout par l'intermédiaire de travaux provenant de l'érudition alexandrine – Apollodore d'Athènes notamment – ou de l'époque impériale – nous avons souvent évoqué Théon d'Alexandrie, Lucilius de Tarrha et Sophocléios, auteurs de commentaires aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes – : même s'il est possible que notre auteur ait eu le texte de Phérécyde ou d'Acousilaos sous les yeux, cela nous semble peu probable, en particulier quand il s'agit pour lui de confronter différentes versions sur un point de détail. Sur l'utilisation de l'emprunt ensuite, nous avons fait le constat général que quand l'auteur de la *Bibliothèque* nomme une source, c'est, la plupart du temps, qu'il ne la suit pas : quand il mentionne de façon explicite, c'est en réalité pour marquer une divergence avec le récit assumé par le narrateur, et les passages qui s'inspirent nettement des mythographes anciens sont, pour l'essentiel, des passages où Apollodore ne les nomme pas, ce qui paraît être une façon de faire systématique. Cela semble aussi valable pour ses autres sources : Apollonios de Rhodes par exemple n'est nommé qu'une seule fois dans tout l'ouvrage, alors qu'on sait qu'il est suivi de très près dans l'ensemble des récits qui concernent Jason. L'emprunt non explicite est la règle pour le récit assumé par le narrateur ; ce n'est que quand ce dernier souhaite ne pas prendre certaines informations à son compte qu'il fait appel à un emprunt explicite.

La pratique de l'emprunt explicite n'a cependant pas pour seule fonction de décharger le narrateur de points qu'il ne veut pas assumer : il faut aussi la considérer dans une perspective générique. Nommer un auteur, c'est se réclamer de lui et donc de la tradition générique dans laquelle il s'inscrit : chaque référence explicite à Acousilaos ou Phérécyde est un effet de genericité par lequel Apollodore inscrit la *Bibliothèque* dans la lignée des textes généalogiques de la période classique, effet encore renforcé par l'adoption d'une écriture typique de la littérature généalogique, dont la limpidité et la sobriété sans affectation permettent de mettre en valeur les légendes racontées. Nommer des auteurs anciens aussi fréquemment que le fait Apollodore lui permet en outre de transférer sur son texte une partie

de leur prestige, dans une culture grecque ou plus généralement gréco-romaine où l'ancien est extrêmement valorisé, tout particulièrement dans le domaine des récits légendaires. Cet aspect ancien que confèrent les emprunts explicites n'est parfois qu'un vernis, puisque nous avons vu que souvent, les motifs des récits de nos mythographes anciens perçus comme archaïques sont gommés par Apollodore ; leur rôle en tant que signe d'ancienneté n'est cependant pas à négliger. On rejoint d'ailleurs là un phénomène culturel extrêmement important, puisque la référence à des *auctoritates* nombreuses et anciennes était au cœur de la culture scolaire des premiers siècles de notre ère, et même au cœur de la culture de façon générale ; on sait que l'érudition était une vertu cultivée pour elle-même – il suffit de penser au monumental témoignage que constituent les *Deipnosophistes* d'Athénée. Exhiber et accumuler des références explicites comme le fait Apollodore, sans d'ailleurs jamais les confronter, en évaluer la validité ou l'intérêt ni les soumettre à un regard critique, c'est donc à la fois donner les gages d'un travail sérieux qui remonte aux sources anciennes, mais aussi adresser un signe complice à son lectorat, qui sera satisfait de retrouver dans la *Bibliothèque* les meilleures méthodes et pratiques intellectuelles et culturelles de l'époque : nous sommes là dans le domaine de la παιδείη, pour reprendre le terme employé par le poème liminaire.

Notre travail aura enfin essayé de mettre en évidence, à travers les études des emprunts à Acousilaos et Phérécyde, le projet d'écriture qui fut celui de l'auteur de la *Bibliothèque*. Nous l'avons dit à de nombreuses reprises, ce projet est celui d'une synthèse globale, autosuffisante et de portée panhellénique ; c'est pourquoi Apollodore écarte presque systématiquement de son texte les ponts que pouvaient jeter Phérécyde et Acousilaos entre leur époque et celle des dieux et des héros, que ce soit les aspects étiologiques de leurs récits, les traditions trop visiblement locales, ou, surtout, les *full genealogies* qui semblent avoir été l'une des caractéristiques du travail de Phérécyde. Apollodore sépare très nettement *spatium mythicum* et *spatium historicum*, et exceptionnelles sont les incursions de la *Bibliothèque* au-delà du retour des Héraclides dans le Péloponnèse ou de ceux des héros de la guerre de Troie.

C'est sans doute aussi pour cela qu'Apollodore ne nomme pas ses sources quand il les suit. Nommer un auteur serait renvoyer à un récit particulier, écrit par une personne donnée à une époque précise et dans un contexte bien défini ; ne pas nommer d'*auctoritas*, c'est au contraire prendre en charge totalement le récit proposé sans laisser à d'autres versions la possibilité même d'exister ; or, ce que cherche à établir Apollodore, c'est précisément une version unique, panhellénique, qui se suffise à elle-même et fasse autorité. L'épigramme liminaire est très claire sur ce point : grâce à Apollodore, on va pouvoir définitivement oublier les versions foisonnantes des différents poètes, car la *Bibliothèque* est la version définitive,

la seule version, celle qui, en subsumant toutes les autres, les rend finalement inutiles et caduques. *In fine*, ce que nous apprend ou nous confirme l'étude des relations entre les mythographes anciens et Apollodore, c'est que le travail de ce dernier consiste à annuler le foisonnement de la tradition grecque pour en proposer une version définitivement fixée ; il s'agit d'un projet encyclopédique au sens propre du terme, proche de celui d'auteurs sans doute contemporains comme Pausanias ou Athénée et dont le but est de proposer une ἐγκύκλιος παιδεία mythographique. Laissons le mot de la fin à J.-C. Carrière : « chez Apollodore, la diversité des traditions locales ou des discours savants, l'opposition du discours savant et des traditions populaires, toutes les différences géographiques, sociales et culturelles se résorbent dans une mythologie idéale et systématique. Chacun est invité à penser la diversité de ses croyances et de ses traditions dans le cadre d'un système de représentations unifié, qui est censé en être la source ou la vérité dernière. La mythologie grecque, dans sa forme substantielle, est donnée comme mémoire culturelle à tous les peuples de l'empire<sup>1974</sup> ».

---

<sup>1974</sup> Carrière et Massonie 1991, p. 16.



# Bibliographie

## 1. Editions, traductions et commentaires

### a. Mythographes anciens

FOWLER Robert L., 2000, *Early Greek Mythography. Volume 1 : Text and Introduction*, Oxford, Oxford University Press.

— 2013, *Early Greek Mythography. Volume 2 : Commentary*, Oxford, Oxford University Press.

### b. Acousilaos d'Argos

KORDT Arnold, 1903, *De Acusilao*, Bâle, E. Birkhaeuser.

TOZZI Pierluigi, 1967, « Acusilao di Argo », *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, vol. 101, p. 581-624.

### c. Phérécyde d'Athènes

DOLCETTI Paola, 2004, *Ferecide di Atene. Testimonianze e frammenti*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.

GOURMELEN Laurent, 2011, *Phérécyde d'Athènes. Témoignages et fragments*, vol. 1 : Introduction, vol. 2 : Edition critique, traduction et commentaire, vol. 3 : Annexes, tables, indices, bibliographie, ouvrage original établi en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, manuscrit dactylographié, Paris, Université Paris 4-Sorbonne.

LÜTKE Carl Heinrich Ludwig, 1893, *Pherecydea*, Göttingen, L. Horstmann.

PÀMIAS I MASSANA Jordi, 2008, *Ferecides d'Atenes. Històries*, vol. 1 : Testimonis, Fragments (1-80), vol. 2 : Fragments (80-180A), Barcelone, Fundació Bernat Metge.

STURZ Friedrich, 1798, *Pherecydis fragmenta : e variis scriptoribus*, Gera, Haller.

UHL Alfons, 1963, *Pherekydes von Athen. Grundriß und Einheit des Werkes*, thèse de doctorat, Munich, Uni-Druck.

### d. Apollodore

CARRIERE Jean-Claude et MASSONIE Bertrand, 1991, *La « Bibliothèque » d'Apollodore*, Besançon, Université de Besançon.

DRÄGER Paul, 2005, *Apollodor. Bibliothek. Götter- und Heldensagen*, Düsseldorf, Artemis & Winkler.

FRAZER James George, 1921, *Apollodorus. The Library*, 2 volumes, Londres, W. Heinemann.

HEYNE Christian Gottlob, 1782, *Apollodori Atheniensis Bibliothecae libri tres*, Göttingen, Heinrich Dieterich.

— 1803, *Ad Apollodori Bibliothecam observationes*, Göttingen, Heinrich Dieterich.

- PAPADOPOULOS-KERAMEUS Athanasios, 1891, « Apollodori bibliotheca fragmenta Sabbaitica », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. 46, p. 161-192.
- ROBERT Carl, 1873, *De Apollodori bibliotheca*, Berlin, Schade.
- SCARPI Paolo 1997, *Apollodoro. I Miti greci*, trad. Maria Grazia Ciani, Milan, Fondazione Lorenzo Valla / Arnoldo Mondadori.
- WAGNER Richard, 1891, *Epitoma Vaticana ex Apollodori Bibliotheca*, Leipzig, Hirzel.
- 1926 [1894], *Apollodori Bibliotheca. Pediasimi libellus De duodecim Herculis laboribus*, Stuttgart, B. G. Teubner.

**e. Autres auteurs anciens**

- ACOSTA-HUGUES Benjamin et CUSSET Christophe, 2012, *Euphorion. Œuvre poétique et autres fragments*, Paris, Les Belles Lettres.
- AUSTIN Colin, 1973, *Comicorum graecorum fragmenta in papyris reperta*, Berlin, de Gruyter.
- BERNABE PAJARES Alberto et OLMOS Ricardo, 1987, *Poetarum epicorum Graecorum : Testimonia et fragmenta*, Leipzig, B. G. Teubner.
- BIRAUD Michèle, VOISIN Dominique, ZUCKER Arnaud, 2008, *Parthénios de Nicée. Passions d'amour*, Grenoble, Jérôme Millon.
- BREYSIG Alfred, 1867, *Germanici Caesaris Aratea : cum scholiis*, Berlin, G. Reimer.
- DAVIES Malcolm, 1988, *Epicorum graecorum fragmenta*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- 1991, *Poetarum Melicorum Graecorum Fragmenta*, Oxford, Oxford University Press.
- DELATTRE Charles, 2011, *Pseudo-Plutarque. Nommer le monde : origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qui s'y trouve*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- FOLEY Helene P., 1994, *The Homeric Hymn to Demeter*, Princeton, Princeton University Press.
- IRIGOIN Jean, 1993, *Bacchylide. Dithyrambes, épinicies, fragments*, Paris, Les Belles Lettres.
- JACOBY Felix, 1957 [1923], *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Leiden, Brill.
- JOUAN François et VAN LOOY Herman, 2000, *Euripide. Tragédies. Tome VIII, 2<sup>e</sup> partie, Fragments. Bellérophon-Protésilas*, Paris, Les Belles Lettres.
- JOUANNA Jacques, 2002 [1975], *Hippocrate. La nature de l'homme*, Berlin, Akademie Verlag.
- KANNICHT Richard, 2004, *Tragicorum graecorum fragmenta. Vol. 5 : Euripides*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

- KARAMANOU Ioanna, 2006, *Euripides. « Danae » and « Dictys »*, Munich et Leipzig, K. G. Saur.
- LACHENAUD Guy, 2010, *Scholies à Apollonios de Rhodes*, Paris, Les Belles Lettres.
- LOBEL Edgar et PAGE Denys Lionel, 1964, *Poetarum Lesbiorum fragmenta*, Oxford, Clarendon Press.
- MAASS Ernst, 1898, *Commentariorum in Aratum reliquiae*, Berlin, Weidmann.
- MARTIN Jean, 1998, *Aratos. Phénomènes*, 2 volumes, Paris, Les Belles Lettres.
- MATTHEWS Victor J., 1996, *Antimachus of Colophon : text and commentary*, Leiden, Brill.
- MERKELBACH Reinhold et WEST Martin L. 1967, *Fragmenta Hesiodica*, Oxford, Clarendon Press.
- MÜLLER Karl, MÜLLER Theodor, LETRONNE Antoine, 1841, *Fragmenta historicorum Graecorum*, vol. 1, Paris, Firmin Didot.
- NAUCK August, 1856, *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, Leipzig, B. G. Teubner.
- PAGE Denys Lionel, 1962, *Poetae Melici Graeci : Alcmanis, Stesichori, Ibyci, Anacreontis, Simonidis, Corinnae, poetarum minorum reliquias, carmina popularia et convivialia quaeque adespota feruntur*, Oxford, Clarendon Press.
- PAMIAS I MASSANA Jordi, 2004, *Eratòstenes de Cirene. Catasterismes*, Barcelone, Fundació Bernat Metge.
- PATILLON Michel, 2002a, *Aelius Aristide. Arts rhétoriques. Tome I : le discours politique*, Paris, Les Belles Lettres.
- 2002b, *Aelius Aristide. Arts rhétoriques. Tome II : le discours simple*, Paris, Les Belles Lettres.
- PEARSON Alfred Chilton, HEADLAM Walter George, JEBB Richard Claverhouse, 1963 [1917], *The Fragments of Sophocles*, Amsterdam, A. M. Hakkert.
- RADT Stefan et SNELL Bruno, 1977, *Tragicorum graecorum fragmenta. Vol. 4 : Sophocles*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- 1985, *Tragicorum graecorum fragmenta. Vol. 3 : Aeschylus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- RICHARDSON Nicholas James, 1974, *The Homeric Hymn to Demeter*, Oxford, Clarendon Press.
- RUSSELL Donald A. et WILSON Nigel G., 1981, *Menander Rhetor*, Oxford, Clarendon Press.
- SCHWARTZ Eduard, 1881, *De scholiis Homericis ad historiam fabularem pertinentibus*, Leipzig, B. G. Teubner.
- SNELL Bruno, 1955, *Pindari carmina : cum fragmentis*, Leipzig, B. G. Teubner.

SNELL Bruno et MAEHLER Herwig, 1992, *Bacchylidis : carmina cum fragmentis*, Stuttgart, B. G. Teubner.

WORTHINGTON Ian éd., 2006-, *Brill's New Jacoby*, ressource électronique, Leiden, Brill.

## 2. Dictionnaires et encyclopédies

ROSCHER Wilhelm Heinrich, 1884, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig, B. G. Teubner.

SALAZAR Christine F. éd., 2005-, *Brill's New Pauly*, ressource électronique, Leiden, Brill.

YALOURIS Nikolaos éd., 1981, *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae, LIMC*, Zürich, Artemis-Verlag.

## 3. Etudes

ANDRIEU Jean, 1948, « Procédés de citation et de raccord », *Revue des Etudes Latines*, vol. 26, p. 268-293.

AUGER Danièle et SAÏD Suzanne, 1998, *Généalogies mythiques : actes du VIIIe Colloque du Centre de recherches mythologiques de l'Université de Paris-X, Chantilly, 14-16 septembre 1995*, Nanterre, Centre de recherches mythologiques de l'Université de Nanterre.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1993 : « Repères dans le champ du discours rapporté (suite) », *L'Information grammaticale*, vol. 56, p. 10-15.

BILLOT Marie-Françoise, 1997 : « Recherches archéologiques récentes à l'Héraion d'Argos », *Héra. Images, espaces, cultes. Actes du Colloque International du Centre de Recherches Archéologiques de l'Université de Lille III et de l'Association P.R.A.C. Lille, 29-30 novembre 1993*, J. de La Genière éd., Naples, Centre Jean Bérard, p. 11-81.

BOUILLAGUET Annick, 1989 : « Une typologie de l'emprunt », *Poétique* vol. 80, p. 489-497.

— 2000, *Proust, lecteur de Balzac et de Flaubert : l'imitation cryptée*, Paris, Honoré Champion.

BUCK Carl Darling, 1955, *The Greek dialects : grammar, selected inscriptions, glossary*, Chicago, The University of Chicago Press.

BURKERT Walter, 2005 [1972], *Homo necans : rites sacrificiels et mythes de la Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres.

CAIRNS Douglas, 2005, « Myth and Polis in Bacchylides' Eleventh Ode », *Journal of Hellenic Studies*, vol. 125, p. 35-50.

- CALAME Claude, 1977, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, Rome, Edizioni dell'Ateneo & Bizzarri.
- 1998, « Mémoire collective et temporalités en contact : Somare et Hérodote », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 215, n° 3, p. 341-367.
- 2000, *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette.
- 2004, « Identités d'auteur à l'exemple de la Grèce classique : signatures, énonciations, citations », *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, C. Calame et R. Chartier éd., Grenoble, Jérôme Millon, p. 11-39.
- 2005, *Masques d'autorité : fiction et pragmatique dans la poétique grecque antique*, Paris, Les Belles Lettres.
- 2008, « Les fonctions généalogiques. Acousilaos d'Argos et les débuts de l'historiographie grecque », *Europe*, n° 945-946, p. 87-108.
- CALAME Claude et CHARTIER Roger éd., 2004, *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Grenoble, Jérôme Millon.
- CAMERON Alan, 2004, *Greek mythology in the Roman world*, New York, Oxford University Press.
- CARRIERE Jean-Claude, 1998, « Du mythe à l'histoire. Généalogies héroïques, chronologies légendaires et historicisation des mythes », *Généalogies mythiques : actes du VIIIe Colloque du Centre de recherches mythologiques de l'Université de Paris-X, Chantilly, 14-16 septembre 1995*, D. Auger et S. Saïd éd., Nanterre, Centre de recherches mythologiques de l'Université de Nanterre, p. 47-85.
- 2007, « Les Citations de Xénophon dans le Banquet des Sophistes d'Athénée », *Troika : parcours antiques : mélanges offerts à Michel Woronoff*, S. David et E. Geny éd., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 219-240.
- CHANTRAINE Pierre, 1967, *Morphologie historique du grec*, Paris, Klincksieck.
- CHANTRAINE Pierre et LEJEUNE Michel, 1968, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*, Paris, Klincksieck.
- CHUVIN Pierre, 1992, *La Mythologie grecque : du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris, Fayard.
- COMPAGNON Antoine, 1979, *La seconde main : ou le travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil.
- DARBO-PESCHANSKI Catherine, 2004a, *La citation dans l'Antiquité : actes du colloque du PARSA Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002*, Grenoble, Jérôme Millon.

- 2004b, « Introduction. Les citations grecques et romaines », *La citation dans l'Antiquité : actes du colloque du PARSA Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002*, Grenoble, Jérôme Millon, p. 9-21.
- DELCOURT Marie, 1955, « Cychreus », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 148, n° 2, p. 129-140.
- DETIENNE Marcel, 1991, « La table de Lycaon », *MLN*, vol. 106, n° 4, p. 742-750.
- 1992 [1981], *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard.
- DEWALD Carolyn et MARINCOLA John éd., 2006, *The Cambridge Companion to Herodotus*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DICKEY Eleanor, 2007, *Ancient Greek Scholarship : a Guide to Finding, Reading, and Understanding Scholia, Commentaries, Lexica, and Grammatical Treatises, from their Beginnings to the Byzantine Period*, New York, Oxford University Press.
- DILLER Aubrey, 1935, « The Text History of the *Bibliotheca* of Pseudo-Apollodorus », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, vol. 66, p. 296-313.
- DOVER Kenneth James, 1997, *The Evolution of Greek Prose Style*, New York, Oxford University Press.
- DOWDEN Ken, 1989, *Death and the maiden : girls' initiation rites in Greek mythology*, Londres, Routledge.
- DRÄGER Paul, 1995, *Stilistische Untersuchungen zur Pherekydes von Athen : ein Beitrag zur ältesten ionischen Prosa*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- DUHOUX Yves, 2000 [1992], *Le Verbe grec ancien : éléments de morphologie et de syntaxe historiques*, 2e éd. revue et augmentée. Louvain-la-Neuve, Peeters.
- FLETCHER K. F. B., 2008, « Systematic Genealogies in Apollodorus' *Bibliotheca* and the Exclusion of Rome from Greek Myth », *Classical Antiquity*, vol. 27, n° 1, p. 59-91.
- FOWLER Robert L., 1993, « The Myth of Kephalos as an Aition of Rain-Magic (Pherekydes FGrHist 3 F 34) », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, vol. 97, p. 29-42.
- 1999a, « The Authors Named Pherecydes », *Mnemosyne*, vol. 52, n° 1, p. 1-15.
- 1999b, « Genealogical thinking, Hesiod's Catalogue, and the creation of the Hellenes », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, vol. 44, p. 1-19.
- 2006, « How to Tell a Myth : Genealogy, Mythology, Mythography », *Kernos*, vol. 19, p. 35-46.
- GANGLOFF Anne, 2006, « Mentions et citations de poètes chez Dion Chrysostome. Manipulation et statut de la parole mythico-poétique dans le discours sophistique », *Hôs ephat', dixerit quispiam, comme disait l'autre... Mécanismes de la citation et de*

- la mention dans les langues de l'Antiquité*, Ch. Nicolas éd., Grenoble, Jérôme Millon, p. 101-122.
- GANTZ Timothy, 2004 [1993], *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris, Belin.
- GENETTE Gérard, 1982, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil.
- GENETTE Gérard, JAUSS Hans Robert et SCHAEFFER Jean-Marie, 1986, *Théorie des genres*, Paris, Éditions du Seuil.
- GOTTELAND Sophie, 2001, *Mythe et rhétorique : les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique*, Paris, Les Belles Lettres.
- GOODWIN William Watson, 1894, *A Greek Grammar*, Londres, Macmillan.
- GOURMELEN Laurent, 2007, « Fragment ou citation ? (Phérécyde, FGrH, 22a) Problèmes posés par l'édition des fragments de Phérécyde d'Athènes », *Revue de philologie de littérature et d'histoire anciennes*, vol. 81, n° 1, p. 111-127.
- HENRICHS Albert, 1974, « Die Proitiden im hesiodischen Katalog », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, vol. 15, p. 297-301.
- HOOVER Oliver David et WALKER Alan Stuart, 2012, *Handbook of coins of the Peloponnesos : Achaia, Phleiasia, Sikyonia, Elis, Triphylia, Messenia, Lakonia, Argolis, and Arkadia, Sixth to First Centuries BC*, Londres, Classical Numismatic Group.
- HUXLEY George, 1973, « The Date of Pherekydes of Athens », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, vol. 14, p. 137-143.
- HUYS Marc, 1997a, « 125 Years of Scholarship on Apollodoros the Mythographer : A Bibliographical Survey », *L'Antiquité classique*, vol. 66, p. 319-351.
- 1997b, « Euripides and the "Tales from Euripides" : Sources of Apollodoros' "Bibliotheca" ? », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. 140, p. 308-327.
- 2006, *Apollodori Bibliotheca Electronica*, ressource en ligne [URL : <http://abel.arts.kuleuven.be/>].
- HUYS Marc et Colomo Daniela, 2004, « Bibliographical Survey on Apollodoros the Mythographer : a Supplement », *L'Antiquité classique*, vol. 73, p. 219-237.
- ISLER-KERÉNYI Cornelia et WETTSTEIN Claudia, 2004, *Civilizing violence : Satyrs on 6th-century Greek Vases*, Fribourg, Academic Press.
- JACOB Christian, 1983, « De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux : sur la paradoxographie grecque », *Lalies*, vol. 2, p. 121-140.
- 1994a, « L'ordre généalogique. Entre le mythe et l'histoire », *Transcrire les mythologies. Tradition, écriture, historicité*, M. Detienne éd., Paris, Albin Michel, p. 169-202.

- 1994b, « Le savoir des mythographes (note critique) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 49, n° 2, p. 419-428.
- 2004, « La Citation comme performance dans les *Deipnosophistes* d'Athénée », *La Citation dans l'Antiquité. Actes du colloque du PARSÀ, Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002*, C. Darbo-Peschanski éd., Grenoble, Jérôme Millon, p. 175-188.
- JACOBY Felix, 1947, « The first Athenian prose writer », *Mnemosyne*, vol. 13, n° 1, p. 13-64.
- JONES Christopher P, 1999, *Kinship Diplomacy in the Ancient World*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- JOST Madeleine, 1985, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris, J. Vrin.
- JOURDAIN-ANNEQUIN Colette, 1989, *Héraclès aux portes du soir : mythe et histoire*, Paris, Les Belles Lettres.
- KENENS Ulrike, 2012, « Greek Mythography at Work : The Story of Perseus from Pherecydes to Tzetzes », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, vol. 52, p. 147-166.
- KRISTEVA Julia, 1969, *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil.
- LALLOT Jean éd., 2011, *The historical present in Thucydides = Le présent historique chez Thucydide : semantics and narrative function sémantique et fonction narrative*, Leiden, Brill.
- LEGRAS Bernard, 2003, « La sanction du plagiat littéraire en droit grec et hellénistique », *Symposion 1999. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Pazo de Mariñan, La Coruña, 6-9 septembre 1999), G. Thür et F. J. Fernández Nieto éd., Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau, p. 443-461.
- LENFANT Dominique, 1999, « Peut-on se fier aux "fragments" d'historiens ? L'exemple des citations d'Hérodote », *Ktèma*, vol. 24, p. 103-121.
- 2002, « Les citations de Thucydide dans les scholies d'Aristophane : contribution à l'analyse de fragments d'historiens », *Fragments d'historiens grecs. Autour de Denys d'Halicarnasse*, S. Pittia éd., Rome, Ecole Française de Rome, p. 415-447.
- éd., 2007a, *Athénée et les fragments d'historiens : actes du colloque de Strasbourg, 16-18 juin 2005*, Paris, De Boccard.
- 2007b, « Les "fragments" d'Hérodote dans les *Deipnosophistes* », *Athénée et les fragments d'historiens : actes du colloque de Strasbourg, 16-18 juin 2005*, D. Lenfant éd., Paris, De Boccard, p. 43-72.
- LILJA Saara, 1968, *On the Style of the Earliest Greek Prose*, Helsinki, Societas Humanarum Fennica.
- LOPEZ EIRE Antonio, 2001, « La koiné de la prosa jónica », R. Hodot éd., *La koiné grecque antique IV. Les koinés littéraires*, Nancy, ADRA, p. 71-113.



- MACTOUX Marie-Madeleine, 1989, « Panthéon et discours mythologique. Le cas d'Apollodore », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 206, n° 3, p. 245-270.
- MALKIN Irad, 1999, *La Méditerranée spartiate : mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres.
- MANSOUR Karim, 2009, *Poétismes et poétique de la prose d'Hérodote : étude linguistique et philologique*, thèse de doctorat en Études grecques, Université Paris 4-Sorbonne, Paris.
- MAZZARINO Santo, 1983 [1966], *Il Pensiero storico classico*, Bari, Laterza.
- MEILLET Antoine, 1920, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, Hachette.
- NATOLI Anthony Francis, 2004, *The letter of Speusippus to Philip II : introduction, text, translation and commentary ; with an appendix on the thirty-first Socratic letter attributed to Plato*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- NICOLAS Christian éd., 2006, *Hôs ephat', dixerit quispiam, comme disait l'autre... : mécanismes de la citation et de la mention dans les langues de l'Antiquité*, Grenoble, Université de Grenoble 3, UFR de lettres classiques et modernes.
- 2006b, « Les contours linguistiques flous de la mention », *Hôs ephat', dixerit quispiam, comme disait l'autre... : mécanismes de la citation et de la mention dans les langues de l'Antiquité*, Grenoble, Université de Grenoble 3, UFR de lettres classiques et modernes, p. 125-145.
- NILSSON Martin Persson, 1951, *Cults, myths, oracles, and politics in ancient Greece : with two appendices, The Ionian phylae, The phratries*, Lund, C. W. K. Gleerup.
- PAMIAS Jordi, 2005, « Ferecides de Siros y Ferecides de Atenas. Una nueva aproximación », *Cuadernos de Filología Clásica. Estudios griegos e indoeuropeos*, vol. 15, p. 27-34.
- 2006, « Les genealogies de Ferecides d'Atenes : entre raó i mite », *Faventia*, vol. 28, n° 1, p. 29-35.
- PARIENTE Anne, 1992, « Le monument argien des "Sept contre Thèbes" », *Polydipsion Argos : Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'Etat classique*, M. Piérart éd., Athènes, Ecole française d'Athènes, p. 195-230.
- PAYEN Pascal, 2004, « Les citations des historiens dans les traités rhétoriques de Denys d'Halicarnasse », *La Citation dans l'Antiquité. Actes du colloque du PARSA, Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002*, C. Darbo-Peschanski éd., Grenoble, Jérôme Millon, p. 111-133.
- PIERART Marcel éd., 1992, *Polydipsion Argos : Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'État classique*, Athènes, Ecole française d'Athènes.
- 1998, « Pausanias et les généalogies d'Argos : étude de quelques problèmes », *Généalogies mythiques : actes du VIIIe Colloque du Centre de recherches*

- mythologiques de l'Université de Paris-X, Chantilly, 14-16 septembre 1995*, D. Auger et S. Saïd éd., Nanterre, Centre de recherches mythologiques de l'Université de Nanterre, p. 141-161.
- 2000, « Héros fondateurs. Héros civilisateurs. La rivalité entre Argos et Athènes vue par Pausanias », *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs. Actes du colloque organisé à l'Université de Valladolid, du 26 au 29 mai 1999*, V. Pirenne-Delforge et E. Suarez de la Torre éd., Liège, Centre international d'étude de la religion grecque antique, p. 409-434.
- RABAU Sophie, 2002, *L'intertextualité : introduction, choix de textes, commentaires, vademecum et bibliographie*, Paris, Flammarion.
- RENAUD Jean-Michel, 2003, « Le catastérisme chez Homère. Le cas d'Orion », *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, vol. 7, n° 1, p. 205-214.
- 2004, *Le mythe d'Orion : sa signification, sa place parmi les autres mythes grecs et son apport à la connaissance de la mentalité antique*, Liège, Belgique, CIPL.
- RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe et RIOUL René, 1999 [1994], *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- RUSCHENBUSCH Eberhard, 2000, « Weitere Untersuchungen zu Pherekydes von Athen (FGrHist 3) », *Klio*, vol. 82, n° 2, p. 335-343.
- SALE William, 1962, « The Story of Callisto in Hesiod », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. 105, p. 122-141.
- 1965, « Callisto and the Virginité of Artemis », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. 108, p. 11-35.
- SAMOYAUULT Tiphaine, 2001, *L'intertextualité : mémoire de la littérature*, Paris, Nathan.
- SAUZEAU Pierre, 2005, *Les partages d'Argos : sur les pas des Danaïdes*, Paris, Belin.
- SCHAEFFER Jean-Marie, 1986, « Du texte au genre. Notes sur la problématique générique », *Théorie des genres*, G. Genette, H. R. Jauss et J.-M. Schaffer éd., Paris, Editions du Seuil, p. 179-205.
- SCHWARTZ Jacques, 1960, *Pseudo-Hesiodica : recherches sur la composition, la diffusion et la disparition ancienne d'oeuvres attribuées à Hésiode*, Leiden, Brill.
- SEAFORD Richard, 1988, « The Eleventh Ode of Bacchylides : Hera, Artemis, and the Absence of Dionysos », *Journal of Hellenic Studies*, vol. 108, p. 118-136.
- SEVERYNS Albert, 1928, *Le Cycle épique dans l'école d'Aristarque*, Liège, Imp. H. Vaillant-Carmanne.
- SMYTH Herbert W, 1918, *A Greek Grammar for Colleges*, New York.

- THOMAS Rosalind, 1989, *Oral Tradition and Written Record in Classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TOSETTI Giovanni, 2006, « La dernière génération héroïque : un parcours historico-religieux et sémio-narratif, d'Hésiode au ps.-Apollodore », *Kernos*, vol. 19, p. 113-130.
- TOYE David L., 1995, « Dionysius of Halicarnassus on the First Greek Historians », *The American Journal of Philology*, vol. 116, n° 2, p. 279-302.
- 1997, « Pherecydes of Syros : Ancient Theologian and Genealogist », *Mnemosyne*, vol. 50, n° 5, p. 530-560.
- TRZASKOMA Stephen M. et SMITH R. Scott, 2008, « "Hellas" in the *Bibliotheca* of Apollodorus », *Philologus*, vol. 152, n° 1, p. 90-96.
- VAN DER VALK Marchinus, 1958, « On *Apollodori Bibliotheca* », *Revue des Etudes Grecques*, vol. 71, p. 100-168.
- VIAN Francis, 1963, *Les origines de Thèbes : Cadmos et les spartes*, Paris, Klincksieck.
- 1965, « Mélampous et les Proitides », *Revue des Etudes Antiques*, vol. 67, p. 25-30.
- WEST Martin Litchfield, 1985, *The Hesiodic Catalogue of Women : its Nature, Structure and Origins*, Oxford, Clarendon Press.
- YALOURIS Nikolaos, 1986, « Le mythe d'Io : les transformations d'Io dans l'iconographie et la littérature grecques », *Iconographie classique et identités régionales, actes du colloque organisé à Paris les 26 et 27 mai 1983*, C. Augé, L. Kahil et P. Linant de Bellefonds éd., Athènes, Ecole française d'Athènes, p. 3-24.

# Index

## des personnages, peuples, animaux et objets intervenant dans les légendes

- Abas**, 51, 279, 280
- Acaste**, 172, 174, 343
- Acastos**, Argonaute, 92
- Acestor**, 169, 394
- Achaios**, 75
- Achéloos**, 46, 48, 94, 151, 228, 378, 379, 454
- Achéron**, 126, 127
- Achille**, 170, 173, 174, 176, 177, 224, 250, 343, 344, 401, 402, 409, 442, 472
- Acmon**, 253
- Acrisios**, 49, 51, 52, 281, 283, 293, 294, 295, 296
- Actaios**, 167, 169, 170, 197, 212, 215
- Actéon**, 41, 42, 184, 203, 206, 214
- Actor**, 171, 173, 324, 325, 326, 343
- Admète**, 243, 244, 252, 268, 340, 404
- Adonis**, 332
- Adraste**, 38, 39, 98, 154, 159, 268, 280, 351, 416
- Adrastée**, 47
- Aédon**, 334
- Aellopos**, 43, 275
- Aéropè**, 355
- Aeson**, 270, 416
- Aethlios**, 236
- Agamemnon**, 149, 176, 279, 355, 357, 359, 412
- Agamestor**, 169, 394
- Agavè**, 147, 148
- Agélaos**, 178, 489, 490
- Agénor fils d'Acestor**, 169, 394
- Agénor fils d'Ecbasos, père d'Argos**  
**πανόπτης**, 90, 99, 100, 121
- Agénor fils de Niobé et d'Amphion**, 336
- Agénor fils de Poséidon, père d'Europè et de Cadmos**, 35, 36, 72, 77, 184, 194, 195, 196, 210, 223, 224, 225, 330, 331, 332, 397, 410, 470
- Aglaia**, 489
- agneau d'Atrée**, 355, 356, 360
- Agrios**, 38, 39, 259
- Aiéètès**, 137, 138, 139, 140, 237, 238, 270, 275, 277, 376, 398, 414
- Aigialée**, 84, 97, 106, 107
- aigle qui dévore le foie de Prométhée**, 233, 257, 313, 315, 359
- Aiklos**, 169, 394
- Aiolos**, 67, 223, 224, 262, 282, 490
- Aischréis**, 489
- Aithalidès**, 253
- Ajax fils d'Oïlée**, 253
- Ajax fils de Télamon**, 168, 169, 170, 344, 350, 463
- Ajax fils de Zeus**, 394
- Alalcoménée**, 336
- Alcathoos**, 38
- Alcée**, 298, 299
- Alcimachè**, 253
- Alcimédè**, 269
- Alcimos**, 340
- Alcinous**, 340
- Alcippè**, 346

**Alcmène**, 130, 135, 223, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 329, 330, 360, 443, 449  
**Alcméon**, 151, 152, 153, 154, 173  
**Alcon**, 340  
**Alector**, 401  
**Aléos**, 489  
**Alexandre le Grand**, 96, 413, 416  
**Alopè**, 254  
**Alopios**, 489  
**Alphée**, 324, 337  
**Alphésiboia**, 152, 265, 268  
**Althée**, 258, 490  
**Amalthée fille d'Haimonios**, 46, 47, 48, 68, 194, 206  
**Amalthée fille d'Océan**, 46  
**Amalthée reine de Libye**, 47  
**Amalthée, aubergiste de Thespies**, 46  
**Amalthée, chèvre**, 46, 47  
**Amazones**, 135, 253, 349, 350  
**Ambrosia**, 333  
**Amestrios**, 489  
**Amphianax**, 328, 404  
**Amphiaraos**, 151, 152, 159, 160, 161, 162, 268, 299  
**Amphictyonè**, 253  
**Amphidamas**, 65, 178, 315  
**Amphilochos**, 152  
**Amphion**, 138, 263, 334, 335, 336, 337  
**Amphitrite**, 467, 471  
**Amphitryon**, 134, 135, 193, 206, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 449  
**Amyclas**, 401  
**Amymonè**, 281, 282  
**Amyntor**, 327, 489  
**Amythaon**, 51, 65, 264, 278, 416  
**Anaxagoras**, 53, 55, 64  
**Anaxibia fille de Bias**, 268  
**Anaxibia sœur d'Agamemnon**, 359  
**Anaxo**, 298, 299  
**Ancée**, 259  
**Anchise**, 244, 245, 249, 379, 397  
**Andromède**, 288, 289, 293, 294, 295, 296  
**Androthoè**, 281  
**Anios**, 356, 357  
**Antée**, 312, 314, 316  
**Anthéia**, 489  
**Anthippè**, 489  
**Antiadès**, 489  
**Antigone**, 338, 400, 471  
**Antigonè fille d'Eurytion / Eurytos**, 171, 172, 173, 174, 343  
**Antiléon**, 489  
**Antimachos**, 327, 328, 410, 489  
**Antiochos**, 38  
**Antiopè fille de Nyctée**, 223, 263  
**Antiope reine des Amazones**, 349, 350, 489  
**Antiphos**, 489  
**Aortès**, 255  
**Apharée**, 342  
**Apharétides**, 342  
**Aphrodite, Vénus**, 116, 117, 143, 145, 148, 149, 150, 154, 249, 347, 468  
**Apis**, 73, 77, 80, 84, 91, 96, 97, 100, 107, 484  
**Apollon**, 27, 84, 111, 151, 152, 157, 158, 163, 166, 175, 176, 177, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 252, 255, 256, 268, 273,

321, 332, 335, 340, 342, 347, 348, 356,  
358, 404, 405, 442, 471, 484, 487, 495

**Apsyrtos**, 261, 276, 277, 361

**Arabos**, 36, 331, 332, 410

**Arcas**, 162, 163, 166, 225

**Arcésilas**, 318, 400

**Archédicos**, 489

**Archémachos**, 489

**Aréa**, 254

**Aréios**, 340

**Aréithoos**, 253

**Arénè**, 341

**Arès, Mars**, 116, 136, 137, 138, 139, 140,  
143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 159,  
253, 261, 314, 376, 398, 440, 490

**Arestor**, 81, 87, 90, 93, 100, 133, 192,  
273, 406

**Arétos**, 265

**Argéia**, 93, 154, 164

**Argéios fils de Licymnios**, 320

**Argéios fils de Niobé et d'Amphion**, 336

**Argéios fils de Pélopes**, 253, 401

**Argéiphontès**, 87

**Argèle**, 489

**Argès**, 230, 255, 405

**Argiopè**, 331, 397

**Argo**, 12, 44, 79, 90, 130, 131, 132, 191,  
210, 245, 273, 277, 362, 465

**Argonautes**, 43, 44, 45, 71, 98, 129, 130,  
131, 132, 139, 168, 191, 195, 200, 206,  
214, 222, 224, 237, 238, 246, 260, 269,  
273, 274, 276, 277, 321, 345, 359, 360,  
361, 444, 455, 456, 463, 468, 479, 482,  
485, 500

**Argos fils d'Ismènè**, 90

**Argos fils de Peiranthos / Piranthus**, 90

**Argos fils de Phrixos**, 237, 238, 273

**Argos fils de Zeus et de Niobé**, 51, 72,  
73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 83, 84, 86,  
87, 88, 90, 100, 101, 103, 108, 109, 133,  
406

**Argos père d'Argos πανόπτης**, 133

**Argos πανόπτης**, 37, 51, 85, 87, 88, 89,  
90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100,  
101, 102, 103, 106, 107, 120, 133, 134,  
168, 182, 192, 200, 202, 213, 214, 406,  
466

**Argos, concepteur de la nef Argo**, 90, 92,  
93, 273, 362

**Argos, découvreur de la culture du blé**,  
91

**Ariane**, 347, 348, 360, 390

**Arisbè**, 351

**Aristaios**, 41, 148, 254

**Arpina**, 223

**Arsinoé**, 151, 152, 239, 241, 471

**Artémides**, 495

**Artémis, Diane**, 41, 42, 52, 53, 56, 60, 62,  
63, 111, 112, 115, 116, 117, 163, 164,  
165, 166, 256, 335, 342, 345, 347, 348,  
355

**Ascalaphos**, 125, 126, 127, 208

**Asclépios**, 239, 240, 241, 242, 243, 244,  
252, 342, 405, 471

**Asia**, 484

**Asios**, 351

**Asopis**, 489

**Asopos**, 37, 86, 89, 90, 100, 120, 133, 168,  
186, 197, 203, 210, 214, 223, 224, 261,  
262, 342

**Astacos**, 160, 161  
**Astartè**, 494  
**Astéria**, 254, 273  
**Astérios fils de Cométès**, 253  
**Astérios fils de Nélée**, 253  
**Astérios, roi de Crète**, 253  
**Astérodià**, 321, 340  
**Astyanax fils d'Héraclès**, 489  
**Astybiès**, 489  
**Astycratia**, 336  
**Astydaméia épouse d'Acaste**, 174, 343  
**Astydaméia fille d'Amyntor**, 489  
**Astydaméia mère de Tlépolémos**, 327  
**Astygénéia**, 326  
**Astymédousa**, 338, 400  
**Astyochè fille de Niobé et d'Amphion**,  
336  
**Astyochè fille de Phylas**, 326, 489  
**Astyochè fille de Simoïs**, 467  
**Astyochè mère d'Eurypylos**, 250  
**Astypalaia**, 323  
**Atalante**, 253  
**Athamas**, 148, 254, 259, 260, 490  
**Athéna, Minerve**, 136, 137, 138, 139,  
140, 143, 144, 148, 149, 150, 154, 155,  
156, 157, 158, 160, 161, 162, 196, 242,  
245, 246, 285, 287, 288, 290, 291, 292,  
306, 307, 315, 323, 376, 398, 442  
**Atlas**, 9, 185, 222, 224, 225, 238, 262,  
311, 313, 315, 316, 318, 340, 484  
**Atrée**, 355, 356, 360, 397  
**Atrides**, 224  
**Atromos**, 489  
**Atymnios, Atymnos**, 331, 332, 360, 410  
**Augè**, 489  
**Augias**, 109, 253, 263, 279, 280, 311, 324,  
325, 326, 412, 489  
**Aurore**, 116, 117, 118  
**Autolycos**, 269, 270, 320, 321, 322  
**Autonoè fille de Cadmos**, 41, 148  
**Autonoè fille de Péirée**, 316, 317, 489  
**bélier**, 237, 260  
**Bellérophon**, 262, 442  
**Bélos**, 67, 71, 72, 183, 192, 193, 194, 210,  
224, 225, 331, 397, 470, 495  
**besace**, 285, 287, 288, 290, 482  
**Bétyles**, 495  
**Bias**, 51, 52, 53, 55, 57, 60, 64, 67, 263,  
264, 266, 267, 268, 280, 362  
**biche aux cornes d'or**, 305  
**Boèthoos**, 401  
**bœufs de Géryon**, 307, 308, 316, 317  
**Boréades**, 43, 44, 45  
**Borée**, 42, 43, 44, 45, 205, 210, 245, 246,  
274, 275  
**Boros**, 173  
**Boucolos**, 340, 489  
**Boulée**, 489  
**Briarée**, 230  
**Brontès**, 230, 255, 405  
**Busiris**, 312, 314, 316  
**Cabeirô**, 227  
**Cabires**, 255  
**Cadmos**, 14, 72, 110, 118, 135, 136, 137,  
138, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 146,  
147, 148, 149, 150, 184, 195, 196, 198,  
206, 213, 215, 252, 253, 276, 331, 334,  
362, 363, 376, 397, 398, 440  
**Caïneus, Caïnè**, 239, 241, 247, 248, 380,  
381

**Calais**, 42, 187, 205, 206, 210, 214, 245, 246  
**Calchas**, 273, 357, 358, 362, 487  
**Callirhoè**, 90, 151, 153  
**Callisto**, 162, 163, 164, 165, 166, 197, 202  
**Calycè**, 236  
**Camillos**, 227  
**Capanée**, 160, 459  
**Capylos**, 489  
**Capys**, 245  
**Carambis**, 45  
**casque de cuir d'Hadès**, 285, 286, 287, 289, 290  
**Cassiépéïa**, 35, 331, 332, 410  
**castagnettes de bronze d'Héraclès**, 306, 307, 366  
**Castor**, 86, 87, 181, 199, 208, 281, 342, 466  
**Catrée**, 355, 464  
**Cécrops**, 91, 97, 120, 168  
**Céléos**, 120, 121, 122, 123, 127, 128  
**Céleustanor**, 489  
**Célousè**, 37  
**Centaures**, 94, 239, 241, 242, 247, 248, 305, 380  
**Cent-Bras**, 229, 230, 252, 467  
**Céphale fils d'Hermès**, 117  
**Céphale fils de Déïon**, 117, 300, 301, 302, 303, 344, 345  
**Cerbère**, 127, 233  
**Cercopes**, 322, 360  
**Cercyon**, 254  
**Certhè**, 489  
**Cétée**, 163, 164, 197  
**Céto**, 95, 233, 287, 309, 311  
**Ceuthonymos**, 127  
**Céyx**, 320  
**Chalbès**, 312  
**Chalciopè fille d'Aiètès**, 237, 238  
**Chalciopè fille d'Eurypylos**, 322, 323, 489  
**Chalcodon**, 323  
**Chariclo**, 155, 156, 158  
**Chimère**, 233, 262  
**Chionè fille de Borée**, 42, 205, 246  
**Chionè fille de Niobé et d'Amphion**, 336  
**Chiron**, 41, 170, 239, 241, 242, 255, 305, 306, 315, 342, 359  
**Chloris**, 263, 337  
**Chrysantis**, 121  
**Chrysaor**, 287  
**Chryséis**, 489  
**Chthonios**, 136, 137, 140, 143, 144, 147, 376, 398  
**Cilix**, 35, 36, 194, 206, 331, 332, 410  
**Cimon fils de Miltiade, homme politique athénien**, 11, 169, 170, 348  
**Circé**, 260, 261, 442  
**Cissée**, 351, 352  
**Claamétis**, 489  
**Cleisonymos, Cleitonymos**, 178, 253  
**Cléïtos fils d'Augias**, 279, 412  
**Cléïtos fils d'Egyptos**, 280  
**Cléïtos fils de Mantios**, 117, 279, 411  
**Cléoboïa**, 258  
**Cléodoxa**, 336  
**Cléolaos**, 489  
**Cléonymos**, 244, 245, 379, 397  
**Cléopatra**, 42, 44, 205, 246  
**Clyménè mère d'Atalante**, 253



**Clyménè mère de Deucalion**, 234  
**Clyménos**, 124, 327, 490  
**Clytia**, 336  
**Clytippè**, 489  
**Cnossia**, 36  
**Codros**, 254  
**Coios**, 229  
**Coïranos**, 279, 280, 411  
**collier d'Harmonie**, 118, 119, 143, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 196, 203, 215  
**Comaïtho**, 301  
**Cométès**, 253  
**corbeau maudit par Apollon**, 239, 241, 242, 342  
**Coronis**, 238, 239, 240, 241, 242, 333, 342  
**Coronos**, 273  
**Corybantes**, 255  
**coupe (καρχήσιον) offerte par Zeus à Alcmène**, 297, 298, 303  
**coupe d'or du Soleil**, 308, 309, 312, 315, 316, 395, 396, 441, 442, 443, 460, 465, 477  
**Courètes**, 255  
**Crataïs**, 251  
**Créon fils d'Héraclès**, 489  
**Créon frère de Jocaste**, 147, 159, 338, 400  
**Créon roi de Thèbes, époux d'Héniochè**, 298, 300, 301, 302, 327, 489  
**Créontiadès**, 327, 489  
**Crésus, roi de Lydie**, 97, 489  
**Crète**, 253  
**Créthée**, 174, 270, 490  
**Créthéis**, 175  
**Criasos**, 83, 84, 88, 109, 133, 406  
**Crios**, 229  
**Cronos**, 229, 255, 494  
**Cronos fils de Cronos**, 495  
**Ctéatos**, 324, 325, 326  
**Ctésippos**, 489, 490  
**Curètes**, 46, 87, 484  
**Cychrée**, 167, 168, 170, 197, 212  
**Cyclopes**, 230, 243, 244, 255, 268, 293, 294, 295, 404, 405, 467  
**Cycnos**, 314, 315  
**Cyllénè**, 82, 339, 403  
**Cynon**, 254  
**Cyrénè**, 254  
**Cytisoros**, 237, 238  
**Dactyles de l'Ida**, 255  
**Daéira**, 254  
**Dagon**, 495  
**Damasichthon**, 336  
**Damasiclos**, 448  
**Damasippè**, 336  
**Damastor**, 281  
**Damno**, 331, 397  
**Danaé**, 49, 281, 282, 283, 285, 287, 290, 292, 293, 294, 295, 496  
**Danaïdes**, 110, 253, 304, 455, 491  
**Danaos**, 72, 84, 89, 93, 110, 282, 331, 397, 448, 456  
**Daphnis**, 480  
**Dardanos**, 44  
**Dédale**, 346, 347, 348, 402  
**Déichoon**, 327, 489  
**Déidaméia**, 258  
**Déino**, 285, 287  
**Déion**, 117, 321, 327, 344

**Déiphobe**, 216  
**Déipyle**, 38, 39  
**Déjanire épouse de Pélasgos**, 339, 403  
**Déjanire fille d'Oïnée**, 46, 48, 94, 320, 464, 484, 489, 490  
**Dèmarous**, 495  
**Déméter**, 79, 87, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 153  
**Démophon**, 128, 329, 330  
**Deucalion**, 9, 106, 162, 189, 190, 191, 209, 210, 222, 224, 225, 234, 235, 257, 258, 282, 332, 360  
**Deucalion fils de Minos**, 332  
**Dia**, 259, 347, 348  
**Dictys**, 177, 281, 282, 283, 285, 287, 290, 291, 293, 456  
**Diomède**, 38, 39, 40, 161, 162, 259  
**Dionè fille d'Ouranos**, 229, 495  
**Dionè, nymphe de Dodone**, 333  
**Dionysos**, 49, 52, 54, 55, 56, 57, 59, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 110, 115, 279, 332, 333, 347, 348, 356  
**Dios**, 253  
**Dioscures**, 98, 174, 342, 343, 471  
**Doias**, 253  
**Dorcée**, 340  
**Dorieus**, 164  
**Dorodokè**, 341  
**Doros fils d'Apollon et de Phthia**, 484  
**Doros fils d'Hellèn**, 490  
**Doryclée**, 340  
**Doryclos**, 331, 332, 410  
**Dotios**, 253  
**dragon fils d'Arès, appelé Arétias**, 136, 138, 139, 140, 143, 276, 376  
**dragon qui garde la Toison d'or**, 276  
**dragon qui garde les pommes d'or**, 233, 309, 310, 311  
**Dryopes**, 253, 448  
**Dryops**, 253, 448  
**Dymas**, 351, 352, 402  
**Dynastès**, 489  
**Eacides**, 343, 344  
**Eaque**, 167, 168, 169, 170, 172, 212, 222, 343, 360  
**Ecbasos**, 81, 83, 84, 90  
**Echémos**, 417  
**Echépolos**, 244, 245, 379, 397  
**Echidna**, 91, 95, 233, 257, 310, 311  
**Echion**, 136, 137, 138, 140, 143, 144, 147, 148, 376, 398  
**Egée**, 33, 347, 348, 349  
**Egèsandra**, 401  
**Eginè**, 167, 170, 261, 262  
**Egiste**, 254  
**Egyptos**, 280, 331, 397, 460, 491  
**Eionée**, 351, 402  
**Elachéia**, 489  
**Elais**, 356  
**Elarè**, 253, 256  
**Elatos fils d'Icarios**, 448  
**Elatos, père de Caïneus**, 247, 305  
**Elatos, vainqueur d'Héraclès à la lutte**, 324  
**Electra**, 231  
**Electre**, 153  
**Electryon**, 297, 298, 299, 302  
**Emathion**, 309, 310, 315, 316  
**Enarophoros**, 340  
**Enarsphoros**, 340

**Endéis**, 167, 170  
**Endymion**, 236, 253, 484  
**Enée**, 245, 249  
**Entélidès**, 489  
**Enyo**, 285, 287, 288  
**Eonè**, 489  
**Epaphos**, 87, 88, 101, 314, 470  
**Epicaste**, 489  
**Epidauros**, 83, 84  
**Epigones**, 224, 279, 412  
**Epilaïs**, 489  
**Epilycos**, 169, 394  
**Epiméthée**, 484  
**Erasippos**, 489  
**Erato**, 489  
**Erechthée**, 245, 344, 346, 402  
**Ereuthalion**, 109, 133, 406  
**Erginos**, 338, 400  
**Eriboia**, 350  
**Erichthonios**, 321, 467  
**Erinyes**, 254  
**Eriphyle**, 151, 152, 153, 268, 280, 299  
**Eris**, 249  
**Éros**, 495  
**Erymédè**, 448  
**Erythras**, 489  
**Étéocle**, 153, 154, 159, 338, 400, 471  
**Étéonée**, 401, 402  
**Ethodaia**, 336  
**Etolos**, 96, 484  
**Euboia**, 88, 489  
**Eubotè**, 489  
**Eubouleus**, 121  
**Euchénor**, 279, 280, 412  
**Eudorè**, 333  
**Eudoros**, 336  
**Euérès**, 489  
**Eumédès**, 38, 340, 489  
**Eunéos**, 468  
**Eupalamos**, 346  
**Euphémos**, 119  
**Eupinytos**, 336  
**Europè**, 35, 36, 70, 71, 110, 118, 135, 136, 141, 143, 146, 148, 150, 183, 194, 196  
**Europs**, 84  
**Euryale**, 38  
**Euryalè fille de Minos**, 112, 113, 119, 189  
**Euryalè, Gorgone**, 287  
**Eurybia**, 489  
**Eurycapys**, 489  
**Eurycléia**, 401  
**Eurydaméia**, 279, 412  
**Eurydicè épouse de Créon**, 302  
**Eurydicè fille d'Actor**, 173  
**Eurydicè fille d'Adraste**, 351  
**Eurydicè fille de Lacédémon**, 49, 281, 293  
**Eurydicè fille de Pélops**, 299  
**Euryganéia**, 338, 400  
**Eurymas**, 253  
**Eurymédè**, 262  
**Eurynomè**, 37  
**Euryopès**, 489  
**Eurypylè compagne d'Héraclès**, 489  
**Eurypylè fille d'Héraclès**, 489  
**Eurypylos**, 250, 258, 322, 323, 340, 489  
**Eurysthée**, 72, 127, 135, 296, 311, 313, 315, 316, 329, 330

**Eurytélé**, 489  
**Eurythémis**, 258  
**Eurytion / Eurytos**, 171, 172, 173, 318, 319, 320, 321, 343, 400  
**Eurytos fils d'Hippocoön**, 340  
**Eurytos, Molionide**, 324, 325, 326  
**Euteichès**, 340  
**Euthoé**, 352  
**Euthoè**, 351  
**Eutictos**, 253  
**Evadnè**, 83  
**Evagorè**, 351, 352, 402  
**Evérès**, 155, 157, 158  
**Evippos**, 258  
**Exolè**, 489  
**faucille donnée à Persée par Hermès**, 287, 290, 292  
**Gaia**, 256  
**Ganymède**, 250  
**Gè**, 91, 95, 120, 189, 214, 229, 230, 310, 311, 314  
**Géants**, 323  
**Géryon**, 135, 233, 287, 307, 308, 309, 316, 317  
**Glaucè**, 167, 170, 197, 215  
**Glaucippè**, 402  
**Glaucos**, 258, 262  
**Glénos**, 327, 489, 490  
**Gorgè**, 490  
**Gorgones**, 242, 285, 287, 288, 289, 290, 293, 294, 488  
**Gorgyra**, 126, 208  
**Grées**, 95, 232, 285, 288, 289, 291  
**Gyès**, 230  
**Hadès**, 113, 125, 126, 127, 139, 261, 262, 285, 287, 289  
**Hagnias**, 273  
**Haimon**, 77  
**Haimonios**, 46, 47, 48, 194  
**Halocratès**, 489  
**Harmonie**, 118, 119, 143, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 196, 203, 215, 253  
**Harpys**, 43, 205, 231, 232, 246, 274, 275  
**Harpys**, 43, 275  
**Hécate**, 251, 254  
**Hector**, 216  
**Hécube**, 216, 351, 352, 366, 402, 442, 460, 479  
**Hélios**, 301, 302, 303  
**Hélène**, 36, 37, 205, 249, 254, 341, 356, 360, 456  
**Héliconis**, 489  
**Hellèn**, 74, 282, 490  
**Héniochè**, 298, 302  
**Héphaïstos, Vulcain**, 113, 114, 118, 143, 148, 149, 150, 153, 227, 253, 288, 306  
**Héra**, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 84, 87, 88, 92, 95, 98, 100, 101, 102, 103, 106, 113, 115, 133, 134, 135, 151, 155, 157, 163, 164, 165, 166, 181, 183, 231, 236, 256, 267, 270, 271, 278, 279, 301, 310, 311, 322, 323, 328, 333, 350, 406, 414, 423, 442, 487  
**Héraclès**, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 70, 71, 72, 91, 92, 94, 110, 116, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 183, 187, 191, 193, 200, 205, 210, 214, 223, 225, 226,

233, 246, 250, 296, 297, 298, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 349, 350, 358, 360, 361, 366, 395, 400, 441, 442, 444, 456, 460, 464, 477, 484, 485, 488, 490, 500

**Héraclides**, 109, 224, 254, 299, 328, 329, 330, 349, 359, 442, 482, 502

**Hermès, Mercure**, 87, 101, 102, 112, 117, 133, 153, 165, 166, 231, 253, 260, 285, 286, 287, 288, 290, 291, 292, 319, 320, 321, 322, 329, 330, 332, 334, 340, 355, 406

**Hermione**, 36, 175, 176, 177, 205, 406, 408, 409

**Hésionè**, 234

**Hespérides**, 117, 231, 233, 309, 311, 313, 314, 315, 317

**Hésychéia**, 489

**Hiérax**, 87, 102, 103

**Hilaira**, 471

**Hippasos**, 320

**Hippée**, 489

**Hippo**, 489

**Hippocoon**, 340, 459, 460

**Hippocoontides**, 340

**Hippocorystès**, 340

**Hippocraté**, 489

**Hippodamia épouse d'Acaste**, 175

**Hippodamie fille d'Oinomaos**, 287, 289, 352, 354, 399, 485

**Hippodromos**, 489

**Hippoleidès**, 169, 394

**Hippolytè épouse d'Acaste**, 174, 175

**Hippolyte, Amazone**, 349, 350

**Hippomédon**, 91

**Hippochoos**, 340

**Hippozygos**, 489

**Homolippos**, 489

**Hyades**, 117, 332, 333, 390

**hydre de Lerne**, 233, 311

**Hylas**, 129, 130, 131, 132

**Hyllos**, 318, 320, 329, 330, 400, 417, 484, 489, 490

**Hyperboréens**, 311, 315

**Hyperénor**, 136, 137, 140, 143, 144, 147, 376

**Hyperènor**, 376, 398

**Hypérès**, 401

**Hypérion**, 229

**Hyperlaos**, 38

**Hypermnestre fille de Danaos**, 491

**Hypermnestre fille de Thestios**, 258

**Hypsée**, 253

**Hypsipyle**, 468

**Ialménos**, 254

**Iambè**, 123

**Iasos**, 81, 84, 86, 88, 263

**Icarios**, 340, 448

**Ida**, 47

**Idaia**, 44

**Idas**, 341, 342

**Idmon**, 273

**Idoménè**, 51

**Idoménée**, 332

**Ilos**, 351, 467

**Inachos**, 9, 37, 67, 71, 72, 73, 78, 80, 86, 88, 99, 100, 103, 105, 106, 110, 120, 133, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186,

187, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 210,  
222, 224, 228, 238, 278, 466

**Ino**, 148, 259, 260, 333

**Io**, 51, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 93, 99, 100,  
101, 102, 103, 108, 109, 110, 121, 133,  
181, 192, 214, 225, 406, 466

**Iobès**, 489

**Iolaos**, 47, 319, 328, 330

**Iole**, 318, 319, 320

**Iophossè**, 237, 238

**Iphianassè**, 49, 66, 278, 484

**Iphiclès**, 134, 135, 193, 298, 301, 328

**Iphiclos fils de Phylacos**, 119, 264, 266,  
267

**Iphiclos fils de Thestios**, 258, 274

**Iphidamas**, 312

**Iphinoè épouse d'Antée**, 316, 317

**Iphinoè fille de Proitos**, 49, 51, 52, 53,  
54, 55, 279

**Iphinoè mère de Dédale**, 346, 402

**Iphis**, 489

**Iphitos**, 318, 319, 320

**Iris**, 231

**Isaïè**, 331, 397

**Ischys**, 238, 239, 241, 242, 342

**Isis**, 87, 102

**Ismène**, 338, 400, 471

**Ismènè fille d'Asopos**, 37, 86, 87, 89, 90,  
100, 133

**Isménos**, 336

**Ithacos**, 227

**Ixion**, 350

**Japet**, 229, 484

**Jason**, 14, 43, 96, 132, 174, 205, 206, 246,  
253, 261, 263, 269, 270, 271, 272, 273,  
275, 276, 277, 343, 360, 361, 362, 414,  
415, 431, 444, 463, 468, 479, 482, 487,  
501

**Jocaste**, 338, 400

**Kédalion**, 114

**Kottos**, 230

**Lacédémon**, 49, 74, 281

**Laerte**, 341

**Laïos**, 147, 334, 337, 338, 360, 400

**Lamia**, 251

**Laocoosa**, 341

**Laodaméia**, 254

**Laodocos**, 484

**Laolytos**, 338, 400

**Laomédon**, 250, 351, 366, 402, 489

**Laoménès**, 489

**Laophonè**, 258

**Laothoè mère d'Antiphos**, 489

**Laothoè mère de Thestor**, 273

**Larissa**, 75, 77

**Léda**, 258

**Léto**, 52, 59, 115, 117, 243, 244, 256

**Leucippè**, 351

**Leucippos**, 239, 241, 471, 489

**Leuconès**, 489

**Libyè**, 470

**Licymnios**, 300, 302, 320

**Ligaios**, 341

**lion de Némée**, 233

**Locros**, 334

**Lycaios**, 340

**Lycalthos**, 340

**Lycan**, 78, 80, 81, 82, 162, 163, 164,  
253, 339, 340, 403

**Lycès**, 169, 394

**Lycurgue fils d'Héraclès**, 489  
**Lycurgue fils de Dryas**, 61, 333  
**Lycurgue, arcadien**, 253  
**Lycurgue, législateur spartiate**, 106  
**Lyncée**, 341, 489  
**Lysè**, 489  
**Lysidicè**, 299, 489  
**Lysimachè**, 280  
**Lysippè compagne d'Héraclès**, 489  
**Lysippè fille de Proitos**, 49, 278  
**Lysippos**, 336  
**Lyssa**, 59  
**Machairée**, 175, 177, 178  
**Magnès**, 282  
**Maia**, 163  
**Maira**, 334  
**Mantios**, 279, 411  
**Manto**, 358, 487  
**Marsè**, 489  
**Médée**, 132, 253, 270, 273, 276, 277, 361, 414, 487  
**Médousa**, 337  
**Méduse**, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292  
**Mégapenthès**, 36, 52, 185, 205, 214, 294  
**Mégara**, 319, 327, 328, 489  
**Mégès**, 280  
**Mélampous**, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 263, 264, 266, 267, 268, 278, 279, 280, 361, 362, 411  
**Mélanion**, 401  
**Mélanippè**, 349  
**Mélanippos**, 98, 160, 161, 162, 190  
**Mélantho**, 88  
**Mélas**, 38, 237, 238, 253, 318, 320, 400, 401  
**Melcathros**, 495  
**Méléagre**, 259  
**Mélias épouse d'Inachos**, 88  
**Mélias fille de Niobé**, 336  
**Méliboia**, 82, 339  
**Méliè**, 331, 397  
**Mélinè**, 489  
**Memphis**, 470  
**Ménécée**, 159  
**Ménélas**, 36, 37, 170, 175, 177, 185, 205, 341, 401, 402, 406, 408, 442  
**Ménippis**, 489  
**Ménoitès**, 127  
**Ménoitios**, 484  
**Mentor fils d'Héraclès**, 489  
**Mentor, précepteur de Télémaque**, 442  
**Méropè épouse de Polybos**, 337  
**Méropè fille d'Atlas**, 261, 262  
**Méropè fille d'Erechthée**, 346  
**Méropè fille d'Oinopion**, 113, 114  
**Métaneira**, 120, 122, 127, 128  
**Métion**, 346, 402  
**Métopè**, 351, 352  
**Miltiade père d'Hippoleidès**, 169, 394  
**Miltiade, colonisateur de la Chersonèse**, 169, 344, 394  
**Miltiade, vainqueur de Marathon**, 11, 169, 170, 394  
**Minos**, 70, 71, 72, 97, 110, 113, 214, 332, 345, 347, 348, 356  
**Minotaure**, 71, 253, 347, 348  
**Minyades**, 54, 62  
**Minyas**, 253, 263

**Mnémosyne**, 229  
**Molionè**, 324, 325, 326  
**Moliones**, 306  
**Molionides**, 323, 324, 325, 326  
**Molos**, 324  
**monstres du désert de Libye**, 316  
**Mopsos**, 357, 358, 487  
**Mort**, 261  
**Muses**, 27, 143, 145, 255, 334, 497  
**Myrtilos**, 352, 353, 354, 355, 360, 399, 485  
**Naïs**, 253  
**Nauplios**, 281  
**Néaira épouse de Strymon**, 83  
**Néaira fille de Niobé et d'Amphion**, 336, 337  
**Nébrophonos**, 468  
**Néis**, 334  
**Nélée**, 37, 253, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 337  
**Néoptolème**, 175, 176, 177, 178, 250, 252, 343, 344, 405, 406, 408, 409  
**Néphélè, invoquée par Céphale**, 345  
**Néphélè, première épouse d'Athamas**, 259, 260  
**Néphos**, 489  
**Nérée**, 170, 308, 310, 314, 315, 442, 455, 495  
**Néritos**, 227  
**Nessos**, 94, 320  
**Nicippé**, 296, 489  
**Nicodromos**, 489  
**Nicostratos**, 36, 37, 205  
**Nicothoé**, 43, 275  
**Nikè**, 489  
**Nil**, 331, 397, 470  
**Niobé fille de Phoronée**, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 84, 88, 90, 100, 103, 107, 108, 110, 111, 180, 184, 204, 209, 238  
**Niobé fille de Tantale**, 263, 335, 336, 408  
**Nyctée**, 61, 163  
**Nyctimos**, 162  
**nymphes**, 36, 46, 47, 82, 85, 126, 129, 130, 155, 163, 164, 205, 285, 286, 287, 288, 310, 311, 314, 315, 333, 339, 341, 351, 402, 403, 446, 479, 480, 481, 484  
**Océan**, 37, 46, 82, 106, 120, 133, 189, 214, 224, 227, 228, 229, 234, 255, 285, 307, 308, 309, 310, 313, 331, 378, 395, 406, 441, 442  
**Océanides**, 228, 339  
**Ocypété**, 43, 275  
**Ocypodé**, 43, 275  
**Ocythoé**, 43, 275  
**Œdipe**, 110, 302, 338, 400, 471  
**Œnôtros**, 339, 403  
**Ogygia**, 336, 337  
**Ogygos**, 105  
**Oibalos**, 340, 341  
**Oiclès**, 151  
**Oïlée**, 253  
**Oïnée**, 38, 46, 48, 442, 489, 490  
**Oïno**, 356  
**Oinomaos**, 287, 289, 352, 353  
**Oinopion**, 113, 114, 118, 119  
**oiseaux du lac Stymphale**, 306, 307, 362  
**Oistroblès**, 489  
**Oitylos**, 328, 404  
**Olénias**, 38, 39, 190, 211, 214



**Olympos**, 489  
**Olympousè**, 489  
**Omphale**, 130, 132, 319, 320, 489  
**Onéitès**, 489, 490  
**Onésippos**, 489  
**Opis**, 116, 118  
**Orchoméno**s, 253, 256  
**Oréia**, 489  
**Oréithyia**, 42, 44, 205, 210, 245, 246, 345  
**Oreste**, 175, 176, 178, 254, 409  
**Orion**, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 189, 203  
**Ornis**, 306  
**Orphée**, 253, 274  
**Orphnè**, 126  
**Orsilochos**, 337  
**Orthos**, 233  
**Ortilochos**, 341  
**Otrée**, 351  
**Oudaios**, 136, 137, 140, 143, 144, 147, 155, 376, 398  
**Oulios**, 11, 169, 347, 348, 394  
**Ouranos**, 229, 230, 381, 494  
**Paiôn**, 254  
**Palaimon**, 316, 317, 360, 489  
**Pan**, 355  
**Pandion**, 44  
**Pandora**, 258  
**Panopè**, 489  
**Panopée**, 300, 302  
**Pantéiduaia**, 258  
**Pâris**, 176, 177, 216, 249, 279, 356, 360, 412  
**Parthénios**, 45, 115, 226, 475  
**Parthénopè**, 489  
**Pasiphaé**, 214  
**Patro**, 489  
**Patrocle**, 178, 253, 401, 402, 442, 489  
**Pégase**, 287, 290, 292  
**Peiranthos, Piranthus**, 88, 90  
**Peiras**, 77, 83, 84, 88, 95  
**Peirasos**, 88, 103  
**Péirée**, 316, 489  
**Peirèn**, 87, 88, 181, 214, 466  
**Peision**, 350  
**Peithô**, 84, 85, 88, 133, 406  
**Pélagon**, 136, 143  
**Pélasges**, 73, 74, 76, 78, 80, 82, 83, 108, 180, 293, 294, 295  
**Pélasgos**, 51, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 91, 99, 108, 110, 120, 121, 162, 164, 180, 184, 197, 198, 200, 204, 209, 211, 224, 225, 339, 340, 403  
**Pélee**, 167, 169, 170, 171, 173, 174, 178, 197, 206, 210, 252, 343, 344, 360, 392, 500  
**Pélias**, 14, 92, 262, 263, 269, 270, 272, 273, 361, 362, 414, 415, 431, 487  
**Pélopia**, 336  
**Pélops**, 83, 84, 222, 223, 225, 245, 253, 254, 289, 296, 299, 325, 352, 353, 354, 355, 360, 397, 399, 401, 485, 500  
**Pélor, Péloros**, 136, 137, 138, 140, 143, 144, 147, 376, 398  
**Pemphrédo, Péphrédo**, 285, 287, 288  
**Pénéios**, 253  
**Pénélope**, 341  
**Penthée**, 54, 56, 110, 147  
**Périalcès**, 265, 268  
**Périboia**, 337, 341, 350, 459

**Périérés**, 173  
**Périmédè**, 300, 302  
**Périphas**, 338, 400  
**Péristhènes**, 281  
**Pérô**, 37, 64, 67, 186, 214, 264, 268  
**Persée**, 71, 110, 280, 281, 282, 283, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 301, 302, 360, 361, 362, 449, 472, 500  
**Perséphone, Corè**, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127  
**Persès**, 254, 472  
**Peucétios**, 339, 403  
**Phaio**, 333  
**Phaisylè**, 333  
**Phalias**, 489  
**Phéaciens**, 227, 381, 459  
**Phéadimos**, 336  
**Phégée**, 152  
**Phénée**, 38, 166  
**Phénix**, 35, 36, 331, 332, 397, 410  
**Phérandros**, 324  
**Phéréboia**, 350  
**Phérée**, 336, 490  
**Phérés**, 244, 416  
**Perséphonè**, 263  
**Philaïdes**, 11, 169, 212, 222, 253  
**Philaïos fils d'Ajax**, 169, 394  
**Philaïos fils de Tophon**, 169, 394  
**Philammon**, 274, 321  
**Philonis**, 321  
**Philyra**, 255  
**Phinée**, 44, 45, 246, 253, 274, 275, 331, 332, 410  
**Phlégyas**, 239, 241, 334  
**Phocos**, 168, 170, 171  
**Phoibè**, 229, 471  
**Phoibos**, 239  
**Phorbas**, 88, 109, 133, 251, 350, 406  
**Phorcus, Phorcys**, 95, 232, 233, 251, 257, 285, 287, 309, 311  
**Phoronée**, 73, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 84, 88, 96, 97, 103, 105, 106, 107, 124, 180, 210, 224, 238, 484  
**Phrasios**, 314  
**Phrastor**, 338, 400  
**Phrixos**, 45, 237, 238, 252, 253, 259, 260, 273, 401  
**Phrontis**, 237, 238  
**Phthia**, 336, 337, 392, 484  
**Phthios fils de Lycaon**, 253  
**Phthios fils de Néoptolème**, 178  
**Phthios fils de Poséidon**, 75  
**Phylacos**, 265, 266, 267, 269  
**Phylas**, 489  
**Phylée**, 279, 280, 325, 412  
**Phyléis**, 489  
**Piéris**, 36, 205  
**Pitthée**, 355  
**Placia**, 351  
**plant de vigne en or envoyé par Priam à Astyochè**, 250  
**Pléionè**, 224  
**Pleuron**, 258  
**Plexippos**, 44, 258  
**Pluton**, 123, 124, 127, 467  
**Podarcès**, 265, 266  
**Pollux**, 253, 255  
**Polybos grand-père d'Adraste**, 416  
**Polybos père d'Argos**, 93

**Polybos, roi de Corinthe**, 337  
**Polycastè**, 341  
**Polydectès**, 281, 282, 285, 287, 289, 290, 291, 292, 293  
**Polydora épouse de Sperchéios**, 253  
**Polydora fille d'Héraclès**, 343  
**Polydora fille de Danaos**, 448  
**Polydora mère d'Idas**, 341  
**Polydora, Polydorè, sœur d'Achille**, 173  
**Polydoros**, 147, 148, 327  
**Polyidos**, 279, 280, 319, 411, 412  
**Polylaos**, 489  
**Polymédè**, 269, 270  
**Polymélè**, 269  
**Polynice**, 149, 151, 153, 154, 159, 160, 253, 338, 400, 471  
**Polyphème**, 129, 130  
**Polyphémè**, 269  
**Polyphontès**, 337, 338  
**Polypoitès fils d'Apollon et de Phthia**, 484  
**Polypoitès, cocher de Laïos**, 337  
**Polyxo**, 333  
**pommes d'or des Hespérides**, 117, 232, 233, 309, 310, 311, 312, 313, 315, 316, 317, 318, 362  
**Pontos**, 495  
**Porthaon**, 259  
**Poséidon / Neptune**, 35, 36, 37, 70, 71, 75, 112, 113, 114, 119, 168, 186, 189, 214, 247, 248, 253, 262, 263, 264, 269, 270, 281, 287, 290, 292, 312, 314, 322, 323, 324, 325, 326, 331, 332, 347, 353, 380, 397, 414, 467, 470, 471, 495  
**Pothos**, 495  
**Praxithéa**, 489  
**Presbon**, 237  
**Priam**, 176, 216, 250, 253, 332, 351, 402, 453, 460  
**Priamides**, 249  
**Procris**, 344, 345, 489  
**Proitides, filles de Proitos**, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 72, 108, 183, 267, 268, 278, 279  
**Proitos**, 49, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 72, 108, 183, 267, 268, 278, 282, 283, 284, 294, 295  
**Prométhée**, 233, 234, 257, 306, 313, 315, 316, 484  
**Protée**, 232, 351, 402  
**Protogénie**, 258, 360  
**Prynéie**, 234  
**Psamathè**, 170  
**Ptérelaos**, 227, 301, 303, 454  
**Ptolémée I<sup>er</sup>**, 96  
**Pylade**, 359  
**Pyrénè**, 314  
**Pyrippè**, 489  
**Pyrrha**, 234, 235, 258, 360  
**Pythie**, 33, 98, 178  
**Race de Bronze**, 147, 465  
**renard de Teumessos**, 300, 302, 303  
**Rhadamante**, 329, 330  
**Rhéa**, 229, 494  
**Rhétia**, 255  
**Rhodè**, 467, 471  
**robe d'Harmonie**, 118, 143, 148, 149, 151, 153, 154

**Sadidos**, 494  
**Salamis**, 168  
**Salmonée**, 226  
**sandales ailées**, 285, 286, 287, 288, 290  
**sandales de Jason**, 269, 271, 414  
**Sangarios**, 351, 402  
**sanglier d'Erymanthe**, 305  
**sanglier de Calydon**, 95, 168, 171, 259, 485  
**Sarapis**, 73, 96, 99  
**satyres**, 90, 94, 95, 99  
**Scamandre**, 351  
**Scée**, 340  
**Sciron**, 167, 170  
**Scylla**, 250, 251, 252, 359  
**Séléné**, 236  
**Sémélé**, 41, 42, 148, 184, 214, 332  
**Sept contre Thèbes**, 39, 91, 98, 159, 160, 162, 196, 280  
**Serbos**, 340  
**serpents étouffés par l'enfant Héraclès**, 134, 135, 155, 157, 193, 290, 292, 301, 304  
**Sidè**, 113, 115  
**Sidon**, 495  
**Simoïs**, 467  
**Sipylos**, 336  
**Sirènes**, 461  
**Sisyphè**, 127, 258, 261, 262, 361, 490  
**Soleil, Hélios**, 114, 124, 298, 303, 308, 309, 312, 361, 395, 396, 441, 442, 443, 460, 477  
**Sosis**, 88  
**Spartes**, 14, 136, 137, 138, 139, 140, 143, 144, 147, 155, 195, 198, 206, 213, 215, 362, 363, 376, 398  
**Sparton**, 107  
**Sperchéios**, 253, 448  
**Spermo**, 356  
**Sphinge**, 96, 233, 470  
**Sternops**, 38  
**Stéropès**, 230, 255, 405  
**Sthénélaos**, 38  
**Sthénélos**, 296, 338, 360, 400  
**Sthéno, Gorgone**, 287  
**Stratonicè**, 489  
**Strophios**, 359  
**Strymo**, 351  
**Strymon**, 83  
**Stymphalides**, 306  
**Stymphalos**, 82, 306, 489  
**Styx**, 95, 126, 139, 254  
**Sydek**, 495  
**Tainaros**, 448  
**Talaos**, 64, 98, 268, 280  
**Tantale**, 223, 224, 249, 254, 335, 336, 350, 408  
**Tantale fils de Niobé et d'Amphion**, 336  
**Taphios**, 299  
**Tartare**, 91, 95, 229, 230, 243, 467, 481, 484  
**taureau d'Arcadie**, 90, 92, 99  
**taureau de Crète**, 70, 71, 72, 109, 183, 203, 206, 356  
**taureau de Marathon**, 72  
**taureau dont se vêt Argos**, 91, 92, 93, 94  
**taureau, Achéloos changé en**, 46, 47  
**taureau, corne de**, 46, 47, 48

**taureau, Zeus changé en**, 71  
**taureaux de Colchide**, 253, 275, 482  
**Tébros**, 340  
**Télamon**, 167, 168, 169, 170, 171, 197, 206, 210, 212, 215, 343, 344, 350  
**Telchis**, 73, 96, 97, 98, 99  
**Télécléia**, 352  
**Télédicè**, 85  
**Télégonos**, 87  
**Télémaque**, 254, 442  
**Téléphassa**, 35, 331  
**Téléphe**, 250, 489  
**Tèlès**, 489  
**Télestor**, 340  
**Téleutagoras**, 489  
**Téréis**, 36, 185, 205, 214  
**Terpsicratè**, 489  
**Téthys**, 37, 106, 228, 229, 378  
**Teucros**, 74  
**Teutamidès**, 294, 295  
**Thalie**, 255  
**Thasos**, 35, 36, 194, 206, 215  
**Thaumas**, 231  
**Théia**, 229  
**Thelxion / Telxion**, 73, 96, 97, 99  
**Thémis**, 229, 310, 311, 314  
**Thémisto**, 260  
**Théoclyménos**, 254  
**Thérimachos**, 327, 489  
**Thersite**, 259  
**Thésée**, 72, 91, 126, 168, 224, 233, 329, 330, 347, 348, 349, 350, 360, 463, 500  
**Thespios**, 456, 489  
**Thessalos**, 77, 322, 323, 489  
**Thestalos**, 489  
**Thestios**, 258  
**Thestor**, 273  
**Thétis**, 171, 172, 174, 343, 392, 442  
**Thétys**, 37, 224  
**Thoas**, 468  
**Threpsippas**, 489  
**Thriai**, 255  
**Thuia**, 258  
**Thyeste**, 253, 355, 356  
**Tigasis**, 489  
**Timandra**, 417  
**Tiphys**, 273  
**Tiphysè**, 489  
**Tirésias**, 147, 155, 156, 157, 158, 159, 162, 196, 253, 301  
**Tiryns**, 84  
**Tisamène fils d'Antiochos, devin de l'armée grecque lors de la seconde Guerre Médique**, 56  
**Tisamène fils d'Antiochos, devin de l'armée grecque lors de la seconde Guerre Médique**, 56  
**Tisaménos fils d'Hermione**, 408, 409  
**Tisandros**, 169, 394  
**Titanides**, 229, 495  
**Titans**, 139, 229, 230, 467  
**Tithonos**, 117, 315  
**Tityos**, 253, 255, 256, 359, 362  
**Tlépolémos**, 326, 360, 489  
**Toison d'or**, 237, 245, 260, 270, 271, 272, 276, 414, 444, 445, 482, 483, 487  
**Tophon**, 169, 394  
**Toxée**, 490  
**Toxicratè**, 489  
**Triénos**, 251

**Triopas**, 78, 81, 88  
**Triops**, 88  
**Triptolème**, 79, 120, 121, 122, 124, 127, 128, 189, 200, 214  
**Triton**, 316, 467, 471  
**Trochilos**, 121  
**Trôs**, 250, 467  
**truie de Crommion**, 233  
**Tydée**, 37, 38, 39, 40, 160, 161, 162, 190, 202, 211, 214, 253, 338, 400  
**Tyndarides**, 174  
**Typhon**, 95, 227, 228, 230, 232, 233, 257, 310, 311, 315, 495  
**Tyro**, 226, 262, 263, 264  
**Ulysse**, 25, 116, 251, 259, 261, 321, 341, 359, 442, 463  
**vache suivie par Cadmos**, 102, 136, 142, 143, 144, 265, 267  
**vaches de Phylacos**, 266  
**Xanthippos**, 38  
**Xanthis**, 489  
**Xanthos**, 336, 382, 402  
**Xénodamos**, 36, 37, 205  
**xoanon d'Héra ramené de Tirynthe par les Argiens**, 49, 50, 51, 53, 63, 68, 69, 84, 88, 98, 101, 181, 183, 279  
**Xouthos**, 490  
**Zétès**, 42, 187, 205, 206, 210, 214, 245, 246  
**Zéthos**, 138, 334, 336, 337  
**Zeus, Jupiter**, 37, 41, 42, 46, 47, 55, 59, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 87, 88, 90, 100, 101, 102, 108, 109, 111, 112, 115, 117, 118, 123, 124, 133, 134, 135, 139, 143, 145, 148, 150, 151, 155, 157, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 180, 184, 196, 204, 209, 223, 231, 234, 235, 236, 238, 240, 242, 243, 247, 250, 253, 255, 256, 260, 261, 262, 263, 265, 268, 281, 282, 283, 284, 297, 298, 301, 303, 306, 310, 311, 312, 314, 315, 319, 320, 323, 329, 331, 332, 335, 341, 350, 355, 360, 380, 394, 405, 406, 407, 408, 410, 442, 443, 467, 484, 495, 496

## La *Bibliothèque* d'Apollodore et les mythographes anciens

La *Bibliothèque* d'Apollodore, probablement composée au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., vise à rassembler les légendes et les mythes grecs en un système cohérent organisé selon un plan généalogique. Son auteur fonde son travail sur les écrits qui faisaient autorité en la matière, en particulier ceux des grands mythographes en prose du V<sup>e</sup> s., parmi lesquels Phérécyde et Acousilaos sont les plus souvent nommés par Apollodore. Ce travail se propose d'analyser les rapports entre ces deux mythographes anciens et la *Bibliothèque*. Il examine chaque mention de leur nom dans cet ouvrage, et confronte tous leurs fragments au texte de la *Bibliothèque*, afin de comprendre pourquoi Apollodore choisit de les nommer ou, au contraire, de ne pas le faire ; pourquoi il les suit ou pourquoi il s'en écarte ; quelle place ils occupent réellement dans son traité. Plus largement, ce travail présente une réflexion sur les liens génériques entre la *Bibliothèque* et les mythographes anciens, en examinant en particulier la question de leur écriture, afin de comprendre comment Apollodore se situe par rapport aux premiers traités mythographiques grecs.

### Apollodorus' *Library* and the ancient Greek mythographers

Apollodorus' *Library*, probably written during the 2<sup>nd</sup> or 3<sup>rd</sup> century A. D., aims at gathering Greek legends and myths in a coherent system based upon a genealogical structure. Its author bases his work on the most authoritative sources, including prestigious 5<sup>th</sup>-century mythographers as Pherecydes and Acusilaus, whose names are the most mentioned ones in Apollodorus' treatise, along with Hesiod's. This work analyses the links between those two ancient mythographers and the *Library*. It takes a close look at every mention of their name, and compares all their fragments to Apollodorus' text, in order to understand how and why he cites them or not ; why he draws on them or chooses other sources ; what is their real influence on his treatise. This study also offers a reflection about the links between the *Library* and the ancient mythographical tradition as a genre, mainly on the basis of their respective style.

#### Mots-clés :

Apollodore d'Athènes (auteur prétendu ; 01..?-02..?). Bibliothèque  
Phérécyde d'Athènes (04..-04.. av. J.-C.).  
Acousilaos d'Argos  
Généalogies  
Généalogie -- Dans la littérature  
Mythologie grecque  
Mythographie  
Citation -- Antiquité  
Littérature grecque -- Citation  
Prose grecque  
Ionien (dialecte)

#### Keywords :

Apollodorus Atheniensis (auteur prétendu ; 01..?-02..?). Bibliotheca  
Pherecydes Atheniensis (04..-04.. av. J.-C.).  
Acusilaus Argeus  
Historiae  
Genealogy -- In literature  
Mythology, Greek  
Mythography  
Quotation -- To 500  
Greek literature -- Quotation  
Greek prose  
Ionic Greek dialect

HISOMA - UMR 5189

MSH Maison de l'Orient et de la Méditerranée

7 rue Raulin

69365 Lyon cedex 07